22101177579

# NOUVELLE
# BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS.

---

TOME CINQUIÈME.

---

**Beaumarchais. — Biccius.**

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

6871

# NOUVELLE
# BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER ;

PUBLIÉE PAR

## MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

## DE M. LE D$^{r}$ HOEFER.

## Tome Cinquième.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C$^{IE}$, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXVI.

Les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

WELLCOME
LIBRARY
General Collection
M
7946

# NOUVELLE
# BIOGRAPHIE
# GÉNÉRALE

## DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

# B

**BEAUMARCHAIS** (*François-Joseph de la Barre* DE), littérateur français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle, et résida, selon toute apparence, en Hollande. On a de lui : *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des savants et sur d'autres matières;* la Haye, 1729, in-12; — *Histoire des Sept Sages par M. de Larrey, avec les remarques par M. de Beaumarchais ;* la Haye, 1734, 4 vol. in-12; — *Métamorphoses d'Ovide*, traduites par du Ryer, avec remarques par de Beaumarchais; la Haye, 1744, 4 vol. in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BEAUMARCHAIS** (*Pierre-Augustin* CARON DE), littérateur célèbre, né à Paris le 24 janvier 1732 (1), mort le 19 mai 1799. Il était fils d'un horloger (2), et seul garçon dans une famille qui comptait cinq filles. Son enfance n'eut rien de cette tristesse rêveuse qui se rencontre quelquefois dans le caractère des hommes doués du génie comique : elle fut gaie, folâtre, espiègle, et la parfaite image de son esprit et de son talent (3). Il fit de médiocres études dans une institution particulière, désignée, dans le manuscrit inédit de Gudin, sous le nom d'*École d'Alfort* (1). Il n'y resta que jusqu'à treize ans. Nous devons au spirituel auteur de la *Galerie des Contemporains*, à M. de Loménie, la publication d'une lettre inédite, mélangée de prose et de vers, que Beaumarchais écrivit, à cet âge, à ses deux sœurs en Espagne. Voici cette première production, sortie de la plume du vrai Chérubin ; elle témoigne d'une rare précocité :

« Dame Guilbert (2) et compagnie,
J'ai reçu la lettre polie
Qui par vous me fut adressée,
Et je me sens l'âme pressée
D'une telle reconnaissance,
Qu'en Espagne tout comme en France
Je vous aime de tout mon cœur,
Et tiens à un très-grand honneur
D'être votre ami, votre frère.
Songez à moi à la prière.

« Votre lettre m'a fait un plaisir infini, et m'a tiré

(1) *Caron*, qui prit à vingt-cinq ans le nom de *Beaumarchais*, naquit dans une boutique d'horloger située rue Saint-Denis, presque en face de la rue de la Ferronnerie, non loin de cette maison du pilier des Halles où l'on a cru longtemps à tort que Molière avait reçu le jour. (M. de Loménie, *Beaumarchais, sa vie et son temps*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1852, p. 33.)

(2) André-Charles Caron (né le 26 avril 1698), originaire de Lizy-sur-Ourcq, près de Meaux, et appartenant à une famille calviniste, rentra dans le giron de l'Église catholique le 7 mars 1721, et épousa, l'année suivante, Marie-Louise Pichon, dont le père, sur l'acte de mariage, est qualifié *bourgeois de Paris*. (M. de Loménie, *ibid.*, p. 36.)

(3) M. de Loménie, *Revue des Deux Mondes*, ibid., p. 38.

(1) *Alfort* paraît être ici le nom du chef de l'institution; car l'*École vétérinaire d'Alfort* ne fut fondée qu'en 1767, c'est-à-dire à une époque où Beaumarchais avait trente-cinq ans.

(2) Mme Guilbert était le nom de la sœur aînée de Beaumarchais. Elle avait épousé l'architecte Guilbert, établi à Madrid, et qui mourut fou. Veuve, sans fortune, elle revint, en 1772, en France avec ses deux enfants. Beaumarchais leur fit à tous trois une pension. Sa seconde sœur, nommée *Lisette* dans la correspondance de famille, fut la fiancée de Clavigo, l'héroïne de l'épisode romanesque raconté dans les mémoires contre Goezman, et dont Goethe a fait un drame. La troisième sœur, Madeleine-Françoise, fut mariée en 1756 à un horloger célèbre, nommé Lépine. De ce mariage naquit un fils, officier dans la guerre d'Amérique, mort sans postérité, et une fille mariée à un autre horloger, M. Raguet, qui ajouta à son nom celui de son beau-père, et duquel est issu M. Raguet-Lépine, ancien pair de France sous Louis-Philippe. La quatrième et la plus distinguée des sœurs de Beaumarchais s'appelait *Julie;* elle ne se maria jamais, et consacra sa vie entière aux intérêts de son frère, qu'elle aimait tendrement. La cinquième, *Jeanne*, très-bonne musicienne, reçut de son frère, devenu homme de cour, le nom plus aristocratique de *Mlle de Boisgarnier*. Elle épousa, en 1767, M. de Miron, qui devint secrétaire des commandements du prince de Conti, et mourut en 1773.

d'une mélancolie sombre qui m'obsédait depuis quelque temps, me rendait la vie à charge, et me fait vous dire avec vérité

Que souvent il me prend envie
D'aller au bout de l'univers,
Éloigné des hommes pervers,
Passer le reste de ma vie.

« Mais les nouvelles que j'ai reçues de vous commencent à jeter un peu de clair dans ma misanthropie. En m'égayant l'esprit, le style aisé et amusant de Lisette change mon humeur noire insensiblement en douce langueur; de sorte que, sans perdre l'idée de ma retraite, il me semble qu'un compagnon de sexe différent ne laisserait pas de répandre des charmes dans ma vie privée.

A ce projet l'esprit se monte,
Le cœur y trouve aussi son compte,
Et, dans ses châteaux en Espagne,
Voudrait avoir gente compagne
Qui joignît à mille agréments
De l'esprit et des traits charmants;
Beau corsage à couleur d'ivoire,
De ces yeux sûrs de leur victoire,
Tels qu'on en voit en toi, Guilbert.
Je lui voudrais cet air ouvert,
Cette taille fine et bien faite
Qu'on remarque dans la Lisette;
Je lui voudrais de plus la fraîcheur de *Fanchon* (1);
Car, comme bien savez, quand on prend du galon...

« Cependant la crainte que vous me reprochiez d'avoir le goût trop charnel, et de négliger pour des beautés passagères les agréments solides, j'ajouterai que

Je voudrais qu'avec tant de grâce
Elle eût l'esprit de la *Bécasse* (2).
Un certain goût pour la paresse,
Qu'on reproche à *Tonton* (3) sans cesse,
A mon Iris siérait assez
Dans mon réduit, où, jamais occupés,
Nous passerions le jour à ne rien faire,
La nuit à nous aimer. Voilà notre ordinaire.

« Mais quelle folie à moi de vous entretenir de mes rêveries! Je ne sais si c'est à cause qu'elles font fortune chez vous que l'idée m'en est venue, et encore de rêveries qui regardent le sexe, moi qui devrais détester tout ce qui porte cotillon ou cornette, pour tous les maux que l'espèce m'a faits. Mais patience! me voici hors de leurs pattes; le meilleur est de n'y jamais rentrer. »

Cette pièce inédite de Beaumarchais-Chérubin est doublement curieuse en ce que, cinquante ans après, elle fut ainsi commentée en marge par Beaumarchais-Géronte :

« Premier mauvais et littéraire écrit, par un polisson de treize ans sortant du collége, à ses deux sœurs qui venaient de passer en Espagne. Suivant l'usage des colléges, on m'avait plus occupé de vers latins que des règles de la versification française. Il a toujours fallu refaire son éducation en sortant des mains des pédants. Ceci fut copié par ma pauvre sœur Julie, qui avait entre onze et douze ans, et dans les papiers de laquelle je le retrouve après plus de cinquante ans (4). »

Le jeune collégien, si précoce, interrompit ses études pour apprendre à faire des montres, ou, comme il disait plus tard, « à mesurer le temps. » Mais un penchant irrésistible pour la musique, joint à des goûts moins innocents, lui fit bientôt négliger sa profession. Son père feignit alors de le chasser du logis, mais sans l'abandonner tout à fait à lui-même. Le jeune Caron promit d'être plus sage à l'avenir, et, piqué d'honneur, se livra avec ardeur à l'étude de l'horlogerie. A vingt ans il se fit connaître par l'invention d'une nouvelle espèce d'échappement; « première preuve, dit La Harpe, et premier essai de cette sagacité naturelle qui peut s'étendre à tout. » Cette invention fut assez importante pour qu'un horloger alors célèbre, Lepaute, la lui disputât (*Mercure*, sept. 1753). Le différend fut porté devant l'Académie des sciences, qui décida en faveur du jeune Beaumarchais (1). Ce premier succès lui valut le titre d'*horloger du roi*, et lui donna ses entrées à la cour.

« Dès que Beaumarchais parut à Versailles, dit Gudin (papiers inédits), les femmes furent frappées de sa haute stature, de sa taille svelte et bien prise, de la régularité de ses traits, de son teint vif et animé, de son regard assuré, de cet air dominant qui semblait l'élever au-dessus de tout ce qui l'environnait, et enfin de cette ardeur involontaire qui s'allumait en lui à leur aspect. » La femme d'un contrôleur clerc d'office s'éprit du séduisant horloger, et, pour avoir l'occasion de faire plus ample connaissance, elle lui porta une montre à arranger. « Le jeune artiste, continue Gudin, brigua l'honneur de reporter la montre aussitôt qu'il en aurait réparé le désordre. Cet événement, qui semblait commun, disposa de sa vie et lui donna un nouvel être. » Au bout de quelques mois, M. Franquet (c'était le nom du contrôleur) reconnut que ses infirmités l'empêchaient de remplir convenablement sa charge : il la céda au jeune Caron, moyennant une rente viagère. Ce dernier, renonçant à sa profession, fut investi de la charge de contrôleur clerc d'office par brevet du roi, en date du 9 novembre 1755 (2). Deux mois après son entrée à la cour, il épousa M[me] Franquet devenue veuve; et dès 1757 il ajouta au nom de Caron le nom plus

(1) La troisième sœur (*Françoise*) de Beaumarchais.
(2) *Julie*, la quatrième sœur.
(3) Cinquième sœur de Beaumarchais.
(4) M. de Loménie, dans la *Revue Des deux Mondes*, 1[er] octobre 1852.

(1) Le rapport, fait au nom de l'Académie par Camus et Montigny, est en date du 4 mars 1754. On y lit « que le sieur Caron doit être regardé comme le véritable auteur du nouvel échappement de montres, et que le sieur Lepaute n'a fait qu'imiter cette invention; que l'échappement de pendule présenté à l'Académie le 4 août, par le sieur Lepaute, est une suite naturelle de l'échappement des montres du sieur Caron, et que, dans l'application aux pendules, cet échappement est inférieur à celui de Graham, mais qu'il est, dans les montres, le plus parfait qu'on y ait encore adapté, quoiqu'il soit en même temps le plus difficile à exécuter. »

(2) Les attributions de cette charge sont ainsi définies dans l'*État de la France* pour 1749 : « Les *contrôleurs clercs d'office* font les écrous ordinaires et cahiers extraordinaires de la dépense de la maison du roi. Ils ont 600 livres de gages, dont ils ne touchent que 450, et des livrées en nature, environ 1500 livres. Les contrôleurs sont du corps du bureau dans les repas et festins extraordinaires où le bâton n'est pas porté; ils servent la table du roi l'épée au côté, et mettent eux-mêmes les plats sur la table. »

aristocratique de *Beaumarchais*, qu'il devait illustrer (1). Quatre ans plus tard, en 1761, il acheta, moyennant 85,000 francs, la charge « très-noble et très-inutile » de secrétaire du roi, et il acquit alors le droit de dire au juge Goezman, qui lui reprochait sa roture : « Savez-vous bien que je prouve déjà près de vingt ans de noblesse; que cette noblesse est bien à moi, en bon parchemin scellé du grand sceau de cire jaune; qu'elle n'est pas, comme celle de beaucoup de gens, incertaine et sur parole, et que personne n'oserait me la disputer, car *j'en ai la quittance?* »

Moins d'un an après ce mariage, il perdit sa femme, le 29 septembre 1757, après huit jours de maladie. « La coïncidence, fait remarquer M. de Loménie, de la mort d'un vieillard infirme, bientôt suivie de la mort d'une femme de trente et un ans, atteinte d'une affection déjà ancienne, et mariée à un jeune homme de vingt-cinq ans dont elle était fort éprise; cette coïncidence n'avait en elle-même, physiologiquement parlant, rien d'extraordinaire; aussi ne fut-elle d'abord remarquée de personne. Ce ne fut que plus tard, lorsque la destinée de Beaumarchais devint assez brillante pour exciter l'envie, que l'on fit circuler contre lui ces atroces rumeurs d'empoisonnement, si communes au dix-huitième siècle; et lorsque par une fatalité déplorable, après avoir perdu encore sa seconde femme, il se trouva engagé dans une lutte contre des adversaires qui ne respectaient rien, ces calomnies abominables prirent une telle consistance, qu'il eut la douleur d'être obligé de s'en défendre publiquement, d'en appeler au témoignage des quatre médecins qui avaient soigné la première de ses femmes, des cinq médecins qui avaient soigné la seconde, et de prouver que la mort de l'une et de l'autre, loin de l'enrichir, l'avait ruiné. » Ce fut à cette occasion que Voltaire dit ce mot, souvent répété : « Ce Beaumarchais n'est point un empoisonneur : il est trop drôle. »

Fort jeune encore, Beaumarchais aimait, comme on l'a vu, la musique de passion; il chantait avec goût, et jouait habilement de la flûte et de la harpe, dont il perfectionna le mécanisme.

Les filles de Louis XV, M^mes^ Victoire et Adélaïde, tantes de Louis XVI, voulurent l'entendre; elles l'admirent à leurs concerts, et ensuite dans leur société. Le crédit très-marqué dont il jouissait auprès de ces princesses lui attira des haines secrètes. Un grand de la cour le voyant passer en habit de gala dans la galerie de Versailles, et voulant l'humilier, s'approche et lui dit : « Je vous rencontre bien à propos; ma montre est dérangée, faites-moi le plaisir d'y donner un coup d'œil. » Beaumarchais répondit qu'il avait toujours eu la main très-maladroite. On insiste, il prend la montre et la laisse tomber, en s'écriant : « Je vous l'avais bien dit! »

(1) Il emprunta, selon Gudin, ce nom à un « très-petit fief » appartenant à sa femme.

Beaumarchais songeait alors sérieusement à employer son crédit au profit de sa fortune, et à compléter son éducation. « Il y a dans ses papiers de cette époque, dit M. de Loménie, une masse de brouillons écrits de sa main, sur lesquels il jette sans ordre ses propres idées, mêlées à des citations empruntées à une foule d'auteurs sur toutes sortes de sujets; je remarque dans ces citations une certaine prédilection pour les écrivains du seizième siècle, pour Montaigne, et surtout pour Rabelais, dont le style indiscipliné, abondant, hardi, fécond en épithètes, déteint parfois, en effet, sur la prose du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, et s'y combine de temps en temps avec des formes un peu maniérées qui rappellent Marivaux.... Les premiers essais poétiques de Beaumarchais n'annoncent pas un talent bien original. Sa vocation pour la poésie et les lettres ne paraît pas encore très-prononcée. La nécessité de se pousser, de faire son chemin, d'avoir un carrosse et des revenus, lui semble plus urgente que celle de cultiver les Muses. Sous ce rapport, il pense comme son patron Voltaire, qui dit quelque part : « J'avais vu tant de gens de lettres pauvres et « méprisés, que j'en avais conclu dès longtemps « que je ne devais pas en augmenter le nombre. « Il faut être dans ce monde enclume ou marteau : « j'étais né enclume. » On sait comment Voltaire devint marteau : un riche fournisseur, Pâris-Duverney, lui procura un intérêt considérable dans les vivres de l'armée pendant la guerre de 1741. Les produits de cette première opération, placés dans le commerce et bien dirigés, finirent par donner au patriarche de Ferney cent trente mille livres de rente. Il était écrit que le même homme qui avait enrichi Voltaire commencerait la fortune de Beaumarchais. » — Avis aux financiers qui désirent que leur nom passe à la postérité.

Duverney avait construit, avec le concours de madame de Pompadour, l'École militaire du Champ-de-Mars; il sollicitait en vain depuis plusieurs années une visite officielle du roi, qui devait être comme une sorte de consécration de cet établissement. Froidement reçu par la reine et le Dauphin, il eut l'idée de s'adresser au jeune harpiste qu'il voyait si en faveur auprès de M^mes^ de France. Cette fois il réussit. Beaumarchais détermina les princesses, dont il dirigeait les concerts, à visiter l'édifice du Champ-de-Mars; et quelques jours après, Louis XV, stimulé par ses filles, vint à son tour combler les vœux de Duverney. Le vieux financier reconnaissant fit la fortune de son jeune ami, en l'engageant dans des spéculations heureuses, dont il avait avancé les fonds. Quelque temps après, Beaumarchais acheta la charge de « lieutenant général des chasses aux bailliage et capitainerie de la varenne du Louvre. » C'était la vice-présidence du tribunal de chasses, siégeant au Louvre, et qui avait pour président le duc de la Vallière, capitaine géné-

ral. Il venait chaque semaine s'asseoir en robe longue sur les fleurs de lis, et juger gravement, disait-il, non les pâles humains, mais les pâles lapins.

En 1764, on trouve Beaumarchais à Madrid, poursuivant des spéculations industrielles, et occupé à venger sa sœur cadette en faisant, par son influence, destituer et chasser de la cour Clavigo, qui avait faussé sa promesse de mariage. Il quitta l'Espagne après un an de séjour; et s'il avait échoué dans ses plans de finances, il portait dans sa tête Figaro, Almaviva, Bartholo, Basile, Rosine, ces types qui devaient le rendre riche de gloire. En avril 1768, il épousa la veuve d'un garde général des Menus-Plaisirs, madame Levêque, née Geneviève-Madeleine Watebled, qui lui apporta une brillante fortune; et, pour se consoler de la chute de son drame (*les Deux Amis*), il se fit marchand de bois, en exploitant avec son associé Duverney une grande partie de la forêt de Chinon, qu'il avait achetée. Après environ deux ans de mariage, Beaumarchais perdit en 1770 sa seconde femme, des suites de couche; et les calomniateurs ajoutaient ce second veuvage aux rumeurs répandues sur le premier.

Les longs procès que lui suscitèrent des haines implacables, imprimèrent à la vie de Beaumarchais une direction nouvelle. Dans ces luttes acharnées il fut forcé de déployer toutes les ressources de son esprit; et ayant contre lui la robe et l'épée, il s'adressa (chose jusqu'alors inouïe) à un juge invisible, quoique toujours présent, l'opinion publique.

Pour prévenir toute matière à procès, Beaumarchais avait, par un acte fait double sous seing privé, liquidé ses comptes avec le vieux Duverney. Dans cet acte, « Beaumarchais fait remise à Duverney de 160,000 francs de ses billets au porteur, et consent à la résiliation de leur société pour la forêt de Chinon. De son côté, Duverney déclare Beaumarchais quitte de toutes dettes envers lui, reconnaît lui devoir la somme de 15,000 francs payable à volonté, et s'oblige à lui prêter pendant huit ans, sans intérêts, une somme de 75,000 francs. Ces deux clauses n'étaient point encore remplies, lorsque Duverney mourut le 17 juillet 1770 (1), à quatre-vingt-sept ans, laissant une fortune d'environ 1,500,000 francs (2). » N'ayant pas d'héritier direct, il avait choisi pour légataire universel un de ses petits-neveux, un certain comte de la Blache, maréchal de camp, qui depuis longtemps disait de Beaumarchais : « Je hais cet homme comme un amant aime sa maîtresse. » Cet héritier non-seulement déclare faux l'acte dont Beaumarchais demandait l'exécution, mais il tira de cette prétendue fausseté de l'arrêté de compte une créance de 139 livres. Beaumarchais gagna le procès, qui dura plus de sept ans, par un arrêt définitif du parlement de Provence en date du 21 juillet 1778; mais avant cette issue il passa par des péripéties qui piquèrent vivement la curiosité du public. Ainsi, au moment où il allait l'emporter, le duc de Chaulnes, homme violent, et jaloux d'une jolie artiste, M^lle^ Ménard, lui chercha querelle : « Il voulait, disait-il, tuer Beaumarchais, et lui arracher le cœur avec les dents. » Il faut lire dans l'article de M. de Loménie (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1852, p. 685-694) ces scènes dégoûtantes, où un grand seigneur se conduisait en porte-faix, et qui furent suivies d'une procédure indigne et révoltante. Beaumarchais, au moment où il devait gagner son procès avec le comte de la Blache, fut enfermé, par une lettre de cachet, au For-l'Évêque, et n'en sortit qu'au bout de deux mois et demi d'une détention sans cause, après avoir écrit au hautain duc de la Vallière une lettre suppliante. Goezman, conseiller au parlement si décrié établi par le chancelier Maupeou, avait été chargé du rapport de l'affaire. Beaumarchais, pour obtenir des audiences du rapporteur, se décida, sur l'avis du libraire Lejay, à faire à M^me^ Goezman un présent de cent quinze louis, dont quinze devaient être destinés au secrétaire du conseiller, et une montre enrichie de diamants. M^me^ Goezman accepta le présent, et promit de tout restituer, dans le cas où Beaumarchais perdrait son procès. Ce cas arriva. « La dame renvoya fidèlement les cent louis et la montre; mais Beaumarchais s'étant informé auprès du secrétaire, à qui dans le cours du procès il avait déjà donné dix louis, s'il avait reçu en plus de M^me^ Goezman quinze louis, apprit que cette dame n'avait rien donné au secrétaire, et que les quinze louis étaient restés dans sa poche. Irrité déjà de la perte d'un procès aussi important pour sa fortune et son honneur, il trouva mauvais que M^me^ Goezman se permît cette spéculation détournée, et il se décida à lui écrire pour lui réclamer les quinze louis. Cette démarche était grave; car si cette dame, refusant la restitution, niait l'argent reçu, si Beaumarchais insistait, si la chose faisait du bruit, il pouvait en surgir un procès dangereux. Ses amis cherchèrent à l'en détourner; mais la démarche, offrant des périls, offrait aussi des avantages. Persuadé, à tort ou à raison, qu'il n'avait perdu son procès que parce que son adversaire avait donné plus d'argent que lui au juge Goezman, Beaumarchais, en affrontant les dangers d'une lutte personnelle avec ce magistrat, pouvait espérer de le convaincre de vénalité, et faciliter d'autant la cassation du jugement rendu sur son rapport. L'éventualité qu'il avait prévue arriva. M^me^ Goezman, obligée d'avouer le détournement des quinze louis en les restituant, ou de nier qu'elle les eût reçus, prit ce dernier parti : elle déclara qu'on lui avait

(1) Cet épisode, revêtu des formes les plus dramatiques, se trouve dans le 4^e^ mémoire contre Goezman.

(2) M. de Loménie, 4^e^ article sur Beaumarchais, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1852, p. 672.

en effet offert, de la part de Beaumarchais, des présents, dans l'intention de gagner le suffrage de son mari, mais qu'elle les avait rejetés avec indignation. Le mari intervint, et dénonça Beaumarchais au parlement comme coupable d'avoir calomnié la femme d'un juge, après avoir vainement tenté de la corrompre (1). »

Le procès Goezman montra Beaumarchais sous un point tout nouveau en France, c'est-à-dire comme un orateur qui n'appartenait ni au barreau ni à la chaire, les deux seuls genres d'éloquence que l'on connût alors. Il faut lire ses *mémoires* pour voir ce que Beaumarchais a dépensé d'esprit, de saillie, de verve, d'imagination, d'ironie surtout à propos de *quinze louis* (2). Déjà il ouvrait une large voie aux orateurs qui devaient plus tard renverser la vieille France, qui avait l'air si bien portante encore, et qui était ruinée de toutes parts. Ce fut là une grande découverte que fit cet homme le jour où, pour entrer dans l'opinion publique qui commençait à être la reine de cette époque, Beaumarchais trouva son véritable titre dans cette société qui ne savait pas encore pourquoi elle s'intéressait à Beaumarchais. « Je suis un citoyen, s'écrie-t-il, je suis un citoyen, c'est-à-dire je ne suis ni un courtisan, ni un abbé, ni un gentilhomme, ni un financier, ni un favori, ni rien de ce qu'on appelle puissance aujourd'hui. Je suis un citoyen, c'est-à-dire quelque chose de tout nouveau, quelque chose d'inconnu, d'inouï en France. Je suis un citoyen, c'est-à-dire ce que vous devriez être depuis deux cents ans, ce que vous serez dans vingt ans peut-être! » A ce nom, si nouveau en 1774, la société resta attentive et muette. On comprend que Beaumarchais jouait un jeu qui n'avait encore été joué par personne. La France de ce temps-là se rappelle bien qu'elle a vu des princes du sang élever l'étendard de la révolte, des parlements s'opposer à la justice des rois, des jésuites mettre l'État à feu et à sang pour des bulles; mais ce que n'a jamais vu la France, c'est un homme tout seul, un simple accusé de la foule, un pauvre diable sans aïeux, sans entourage, sans protection, relever la tête tout à coup, se grandir à la hauteur du parlement, lui parler face à face et tout haut, et d'égal à égal. Non, la France n'avait jamais vu un spectacle pareil; et comme c'est un noble pays qui respecte tous les courages, la France applaudit au courage de ce ver de terre qui ne voulait pas être écrasé par le conseiller Goezman. Elle reconnut ce titre de citoyen que se donnait Beaumarchais, plus fier en ceci que Figaro, qui se disait *fils d'un prince*, et *enfant perdu*. De ce jour donc, Beaumarchais fut un gentilhomme : tout comme ce Montmorency qu'on appelait le premier baron chrétien, Beaumarchais fut le premier *citoyen français*; et quand le parlement Maupeou, tremblant devant cette nouvelle puissance dont il n'avait aucune idée, eut rendu cet arrêt qui donnait tort à tout le monde, le public cassa l'arrêt du parlement. Tout Paris se fit écrire chez le citoyen Beaumarchais. Le prince de Conti l'invita à dîner; M. de Sartine lui-même, tout lieutenant de police qu'il était, se conduisit en homme d'esprit, et félicita le hardi plaideur. Et voilà comment le public saisit cette admirable occasion de flétrir le parlement Maupeou, qui avait remplacé les vieux parlements si respectés. Ce fut là une immense gloire pour Beaumarchais, une gloire qui a survécu aux passions de l'époque. On lira toujours avec admiration ces *mémoires* si remplis de faits et d'idées, à l'aide desquels la philosophie du dix-huitième siècle pénétra enfin dans la magistrature, qui était restée inattaquable jusqu'alors.

Après ce procès si plein d'incidents, Beaumarchais en eut deux autres qui ne peuvent pas soutenir de comparaison avec le premier. Le second de ces procès est le procès Bergasse. C'était en 1781. Déjà à cette époque la France était moins frivole; elle commençait à ne plus rire que du bout des lèvres. On prêtait l'oreille avec inquiétude aux grands bruits qui allaient venir. Beaumarchais, accusé d'avoir aidé à la séduction de M^me^ Kornmann, n'était guère digne d'intérêt pour une époque qui avait déjà mis en pièces le manteau sous lequel elle cachait ses bonnes fortunes, et qui n'estimait plus guère que les grandes passions, le dernier excès raisonnable et innocent auquel pouvait se livrer la France, en attendant les horribles et sanglants excès qui la menaçaient. Cette fois, Beaumarchais n'eut pas pour lui l'opinion, qui lui avait donné tant d'éloquence à son premier procès : son rire parut déplacé, sa colère parut feinte, sa verve s'émoussa contre la parole abondante et chaleureuse de son adversaire Bergasse; puis l'éloquence de Beaumarchais, cette éloquence de la place publique, n'était plus une nouveauté; cette publicité donnée aux procès était devenue commune; enfin ce titre de *citoyen français* était à présent un titre vulgaire. Beaumarchais gagna son procès devant la cour, et le perdit devant l'opinion.

Son dernier procès, à proprement dire, n'est qu'une affaire comme toutes les affaires d'argent. Il s'agissait de quinze mille fusils achetés en Hollande pour le compte de la république, retenus en Hollande faute de payement, et que Beaumarchais, disait-on, voulait vendre aux ennemis de la république. Cette fois ce n'est plus l'ennemi de Maupeou, de Goezman ou de Bergasse, ce n'est plus l'écrivain satirique, infatigable, disant tout parce qu'il n'a peur de rien; c'est un plaideur modeste, réservé, respectueux devant son juge. Beaumarchais, par son activité prodigieuse, sut se multiplier à l'infini. Les États-

(1) M. de Loménie, 5^e^ article sur Beaumarchais, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^er^ janvier 1853, p. 150.

(2) C'est ce qui faisait alors dire aux Parisiens : *Louis XV a détruit le parlement ancien ; quinze louis détruiront le nouveau.*

Unis venaient de se détacher de l'Angleterre; il conçut le dessein de les approvisionner. Il eut longtemps à lutter contre la circonspection du comte de Maurepas, principal ministre, qui ne voulait rien hasarder, et contre les obstacles de la politique anglaise. Il fallait des fonds très-considérables : Beaumarchais vint à bout de disposer de ceux d'autrui. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, trois entre autres en un seul jour en sortant de la Gironde; mais le plus grand nombre arriva chargé d'armes et de munitions de toute espèce; et c'est ce qui lui procura une opulence très-grande pour un particulier. Beaumarchais sut en faire bon usage, contribua à des établissements utiles, à celui de la caisse d'escompte, formée à l'instar de la banque d'Angleterre, mais avec la disproportion que comportait la différence des gouvernements; à celui de la Pompe à feu, qui a fait tant d'honneur aux frères Perier, mais qui rencontra des contradicteurs et des obstacles; à l'entreprise enfin des eaux de Paris, qui lui valut une violente diatribe de Mirabeau.

Ce fut dans cet intervalle que Beaumarchais parvint à faire représenter (le 27 avril 1784), au Théâtre-Français, son *Mariage de Figaro*. Figaro est une biographie tout entière. D'abord ce héros, pauvre barbier de village, déclame contre l'inégalité des conditions, comme déclame J.-J. Rousseau, mais plus directement et plus à brûle-pourpoint. Bientôt, de pauvre barbier qu'il était, Figaro devient un homme du tiers état; il a grandi avec le peuple. Il ne débite plus de maximes philosophiques, parce que le peuple n'en est plus aux maximes philosophiques, mais à l'action. *Le Mariage de Figaro*, n'est-ce pas la lutte heureuse du peuple contre l'aristocratie, du valet contre le maître? Almaviva est un grand seigneur très-bien fait, très-spirituel, très-généreux, un Castillan, en un mot. Comment est-il joué par Figaro? Figaro lui dispute ses amis, Figaro est sur le point de lui enlever même madame la comtesse; Figaro n'a qu'à vouloir, mais Figaro ne veut pas! Dans la pièce de Beaumarchais, Figaro est un honnête homme renforcé : honnête homme avec tout le monde, fidèle et dévoué; aventurier d'abord, excellent mari, excellent fils ensuite. Enfin, au dernier acte de ce grand drame, dans *la Mère coupable*, Figaro est tout à fait devenu ermite; c'est un véritable saint, digne d'être canonisé. Vous savez que ce qu'il y eut de plus difficile, ce ne fut pas d'écrire *le Mariage de Figaro*, quoique la chose eût été impossible à tout autre qu'à Beaumarchais; ce fut de le faire jouer. Tout l'ancien régime chancelant s'opposait à la représentation de ce drame, qu'il savait par cœur pour en avoir entendu parler confusément, et qui semblait l'épouvanter comme le prélude de la révolution. Le roi Louis XVI, roi malheureux, qui prévit tous ses malheurs sans avoir le courage d'y mettre obstacle, s'étant fait lire le manuscrit, s'écria que la pièce ne serait jamais jouée sous son règne : voilà pourquoi peut-être elle fut jouée six mois plus tard (1). La représentation du *Mariage de Figaro* est un des faits les plus importants de la révolution française.

Le début de Beaumarchais dans la carrière littéraire fut un drame en cinq actes, *Eugénie*, dont le sujet est tiré d'un voyage que l'auteur fit en Espagne pour venger l'honneur d'une sœur outragée. Dans ce voyage, il eut à combattre un ennemi d'autant plus redoutable qu'il joignait à toutes les ressources de la fourberie les armes que procurent les puissantes protections : il ne cessa pas de le poursuivre, et son courage, inspiré par l'amour fraternel, est sublime lorsqu'il s'adresse au roi d'Espagne lui-même pour arriver jusqu'au traître qu'il veut déshonorer pour le punir. *Eugénie*, représentée le 29 janvier 1767, fut sifflée d'abord; mais l'auteur y fit de grands changements, et à la seconde représentation la pièce fut vivement applaudie. Ce fut un des premiers essais du drame dont on a depuis tant abusé. « Je lirai *Eugénie*, écrivait Voltaire en 1774, ne fût-ce que pour voir comment un homme aussi pétulant que Beaumarchais peut faire pleurer le monde. » Gœthe a traduit *Eugénie* sur la scène allemande, sous le titre de *Clavigo*. — *Les Deux Amis*, ou *le Négociant de Lyon*, autre drame en cinq actes, joué le 13 janvier 1770, se traîna péniblement jusqu'à la dixième représentation. L'auteur s'en consola en disant qu'il avait, sur ses tristes confrères de la plume, l'avantage de pouvoir aller au théâtre en carrosse. « Dans le drame d'*Eugénie* et dans celui des *Deux Amis*, dit M. Sainte-Beuve, Beaumarchais n'est encore que dramaturge sentimental, bourgeois, larmoyant, sans gaieté, et procédant de La Chaussée et de Diderot. Celui-ci même ne l'avoue point pour élève et pour fils, et Collé, qui se connaît en gaieté, ne devine nullement en lui un con-

(1) A la cour, Beaumarchais avait pour lui le comte de Vaudreuil et la société de madame de Polignac, favorite de Marie-Antoinette. Les premières représentations se firent secrètement à Paris, sur le théâtre des Menus-Plaisirs. Beaumarchais paya seul tous les frais qu'avaient exigés les répétitions de son œuvre, et qui se montaient à 10 ou 12,000 livres. « C'est donc, dit Grimm, sur un théâtre appartenant à Sa Majesté que le sieur Caron a tenté de faire représenter une pièce que Sa Majesté avait défendue, et l'a tenté sans autre garant de cette hardiesse qu'une espérance donnée, dit-on, assez vaguement par Monsieur (Louis XVIII), ou par M. le comte d'Artois (Charles X), qu'il n'y aurait point de contre-ordre. » Beaumarchais et ses protecteurs prirent un moyen terme. La pièce, après quelques légers changements, fut jouée à Genevilliers, chez le comte de Vaudreuil (septembre 1783). Pendant près de deux ans la pièce fut ballottée par la censure et par l'autorité; enfin le roi, à qui l'on fit croire que l'auteur avait supprimé tout ce qui pouvait blesser le gouvernement, permit la représentation au Théâtre-Français le 27 avril 1784. Louis XVI se flattait que tout Paris allait être bien attrapé en voyant un ouvrage mal conçu et sans intérêt, depuis que toutes les satires en avaient été supprimées. « Eh bien, dit-il à M. de Montesquiou qui partait pour voir la comédie, qu'augurez-vous du succès? — Sire, j'espère que la pièce tombera. — Et moi aussi, répondit Louis XVI. » Monsieur, frère du roi (depuis Louis XVIII), pensa aussi assister à la chute de la pièce.

frère et un maître (1). » Cinq ans après, Beaumarchais prit sa revanche par *le Barbier de Séville* (23 janvier 1775), dont nous avons déjà parlé. Ce Figaro qui passe par tant de métiers; qui a tant d'expédients pour se tirer des embarras où le jette la fortune; qui par son adresse exécute tout ce qu'il entreprend, et fait des autres tout ce qu'il veut; qui dans toutes les conditions est libre, gai, moqueur, et se console de tout *en faisant la barbe à tout le monde*, c'est l'auteur lui-même, qui, Chérubin à treize ans, devint Figaro à quarante. — Dans *Tarare*, pièce en cinq actes, jouée pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra le 8 juin 1787, Figaro est changé en soldat de fortune, qui renverse le tyran Ater et gouverne à sa place. C'est le témoignage de cette pièce, qui pourtant n'eut aucun succès, que Beaumarchais invoqua, dans sa *requête à MM. les représentants de la Commune de Paris* (Paris, in-8°, 1790), pour montrer qu'il avait préparé la révolution. En 1792, Beaumarchais fit jouer *la Mère coupable*, déjà mentionnée, où il eut tort de revenir au genre larmoyant, dans lequel il s'était essayé d'abord. Il se venge dans cette pièce de Bergasse, son adversaire, en lui donnant un rôle de fourbe.

Outre les pièces de théâtre ci-dessus mentionnées, Beaumarchais a publié : *Mémoires contre les sieurs Goezman, la Blache, Marin, d'Arnaud;* Paris, 1774 et 1775, in-8° : dans ces mémoires l'auteur s'agrandit au point de faire de sa cause celle de tous ses lecteurs; ils sont d'un genre et d'un ton qui n'ont pas de modèle; — *Mémoire en réponse à celui de Guillaume Kornmann ;* Paris, 1787, in-8°; — *Mémoire en réponse au manifeste du roi d'Angleterre* (sans date) : on fut surpris qu'un simple particulier osât répondre en son nom à la déclaration de guerre d'un souverain, et surtout de ce que le ministère français permît d'abord la publication de cet écrit, qu'un arrêté du conseil supprima ensuite; — *Mémoires à Le Cointre de Versailles*, ou *Mes six époques;* Paris, 1793.

On doit aussi à Beaumarchais la collection complète des œuvres de Voltaire. Il y dépensa une somme immense, et paya au libraire Panckoucke 200,000 francs les manuscrits de Voltaire, qu'il avait achetés de madame Denys, nièce de l'auteur; il fit acheter en Angleterre les poinçons et les matrices des caractères de Baskerville, regardés, avant ceux de Didot, comme les plus beaux de l'Europe. Il fit reconstruire dans les Vosges d'anciennes papeteries ruinées; il y envoya des ouvriers pour y travailler, suivant les procédés de la fabrication hollandaise, au papier destiné à cette édition, et fit l'acquisition d'un vaste emplacement au fort de Kehl, alors abandonné, où il établit son imprimerie. Mais cet établissement ne produisit qu'une édition commune et fautive, d'où les associés furent loin de retirer le profit qu'ils attendaient. Malgré cet échec, Beaumarchais était possesseur d'une fortune immense au commencement de la révolution; ce qui l'exposa aux soupçons et aux attaques quand la révolution eut éclaté. En vain s'efforça-t-il de donner des preuves de son dévouement aux intérêts publics; en vain essaya-t-il de se faire remarquer par le don patriotique de 12,000 livres dans la première commune provisoire dont il était membre : il ne put même se concilier la faveur populaire en sacrifiant une somme aussi considérable pour faire rentrer en France 60,000 fusils. Accusé calomnieusement, par Chabot et par Le Cointre (le 28 novembre 1793), d'avoir voulu livrer des armes aux émigrés, il fut forcé de fuir : il erra en Hollande et en Angleterre, revint en France pour être emprisonné à l'Abbaye, et n'échappa à la mort que par l'intervention de Manuel, procureur de la commune de Paris. Il mourut subitement et sans souffrances, à l'âge de soixante-sept ans.

(1) M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VI, p. 170; Paris, 1853.

Peu de littérateurs ont été aussi diversement appréciés que Beaumarchais. Les critiques qui adoptent franchement les principes de la révolution l'élèvent jusqu'aux nues; ceux, au contraire, qui repoussent ces principes, le traitent de rimeur médiocre et d'homme détestable. On devra à M. de Loménie le travail le plus judicieux, le plus impartial et le plus complet sur Beaumarchais. Ce travail est fait sur des documents inédits, sur des papiers autographes de l'auteur même de *Figaro*, et sur des manuscrits de Gudin, sauvés de la destruction et de l'oubli (1).

Les œuvres de Beaumarchais ont été publiées par Gudin de la Brenellerie, Paris, 1809, 7 vol. in-8°; et par Furne, Paris, 1827, 6 vol. in-8°, avec une notice de M. Saint-Marc Girardin. M. de Loménie pourrait seul aujourd'hui donner une édition complète des œuvres de Beaumarchais. [*Enc. des g. du m.*, avec des addit. considérables.] X.

La Harpe, *Cours de littérature.* — Cousin d'Avallon, *Vie privee, politique et litteraire de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais;* Paris, 1802, in-12. — M. Villemain, *Cours de littérature française au dix-huitième siècle.* — M. Saint-Marc-Girardin, *Essais de littérature et de morale.* — MM. Berville et Barrière *Mémoires relatifs à la révolution.* — M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t VI. — M. de Loménie, *Beaumarchais, sa vie et son temps*, dans la *Revue des Deux Mondes* (1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1852, 1er janvier 1853).

***BEAUMAVIELLE**, célèbre basse-taille du temps de Lully; mort à Paris en 1688. Lully l'avait fait venir du Languedoc, pour ouvrir avec lui son théâtre de l'Opéra en 1672.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

(1) Tous ces papiers précieux moisissaient depuis de longues années dans une mansarde de la rue du Pas-de-la-Mule, où les héritiers les avaient transportés après la démolition de la maison bâtie par Beaumarchais sur le boulevard qui porte son nom.

**BEAUMEL** (*N.*), chef de chouans, originaire du Rouergue, mort vers 1795. Il était capitaine dans l'armée républicaine lorsqu'il tomba au pouvoir des Vendéens, au combat de Légé. Les royalistes massacrèrent tous les prisonniers, à l'exception de Beaumel, qui dut la vie à un de ses amis qui servait dans l'armée royale. Depuis cette époque il s'attacha à Charrette, devint un de ses principaux officiers, et aussi l'un de ses compagnons de débauche. A l'attaque des Quatre-Chemins, il fut grièvement blessé; bientôt après, il eut le commandement de l'armée du bas Poitou. Au moment où la Vendée presque tout entière se soumit à la république, il refusa d'abandonner Charrette, qui restait encore avec quelques centaines d'hommes; et lorsque le général Travot atteignit le chef vendéen à Froidefond, il se battit en désespéré, et fut tué aux côtés de son général, qui parvint encore quelques jours à se soustraire aux poursuites de l'armée républicaine.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Billard de Veau, *Biographie des personnes marquantes de la chouannerie.*

**BEAUMELLE** (*Laurent* ANGLIVIEL DE LA), littérateur français, naquit à Valleraugue (Gard) le 28 janvier 1726, de Jean Angliviel, négociant, et de Suzanne d'Arnal, nièce du général Carle, et mourut à Paris le 17 novembre 1773. Il fit ses études au collége d'Alais, et fut d'abord destiné au commerce, profession à laquelle il renonça bientôt. Il quitta la France à la fin de 1745, et se rendit à Genève. Après dix-huit mois de séjour en Suisse, il passa en Danemark. Il était appelé à Copenhague auprès d'un seigneur danois, pour diriger, en qualité de gouverneur, l'éducation de son fils. Trois ans après, il présenta au roi de Danemark un projet d'établissement d'une chaire de langue et belles-lettres françaises. Ce projet fut approuvé, et la Beaumelle obtint cette chaire. Le professeur se sépara alors de son élève, et fit un voyage à Paris cette même année (1750), pour obtenir la permission d'exercer les fonctions de son emploi. De retour à Copenhague, il y professa la langue et les belles-lettres françaises pendant quelque temps. Il résigna sa place à la fin de 1751, pour se rendre à Berlin.

Voltaire était alors à la cour de Prusse en grande faveur auprès de Frédéric II. La Beaumelle le vit plusieurs fois. C'est de cette époque que date la brouillerie de ces deux écrivains. La Beaumelle avait récemment publié un livre intitulé *Mes Pensées*; il renfermait un passage qui déplut à Voltaire, et qui devint la cause de la haine que celui-ci voua à son auteur, et des persécutions qu'il lui suscita depuis.

Après avoir éprouvé à Berlin toute espèce de désagréments, la Beaumelle quitta la Prusse, séjourna quelque temps dans différentes villes d'Allemagne, et vint à Paris à la fin de 1752. Il ne tarda pas à y éprouver les effets du ressentiment de Voltaire. Il fut arrêté le 24 avril 1753, conduit à la Bastille et enfermé dans la première chambre de la tour du coin, où il eut la permission d'écrire, et de travailler à divers ouvrages déjà commencés. Le 1^er^ août, il fut transféré dans une autre chambre; on lui enleva le papier, l'encre et les plumes. C'est alors que, privé de tout moyen d'écrire, il y suppléa en traçant sur des assiettes d'étain, avec la pointe d'une aiguille, une ode sur les couches de la Dauphine (imprimée depuis), et sept cents vers au moins d'une tragédie restée inachevée. Cependant cet excès de rigueur que la Beaumelle eut à subir ne fut pas de longue durée. Il fut élargi le 12 octobre 1753, et exilé à cinquante lieues de Paris. Il obtint, quelques jours après, la permission d'y rester. Il dut sa liberté aux sollicitations pressantes de sa famille et de ses amis, au nombre desquels et parmi les plus dévoués il faut citer Montesquieu et la Condamine.

Pendant la détention de la Beaumelle, Voltaire avait publié contre lui son *Supplément au Siècle de Louis XIV*. Rendu à la liberté, il lui fut permis de répondre à son adversaire; sa réponse parut en 1754. Cet ouvrage est regardé comme l'un des plus piquants dans le genre polémique : il obtint un grand succès.

Un ouvrage plus important l'occupait alors et depuis longtemps : c'était les *Mémoires pour servir à l'histoire de madame de Maintenon*. Il avait déjà sondé le goût du public par l'impression de deux petits volumes de lettres de cette dame, et d'un premier volume de sa vie, très-abrégée; mais son cadre s'agrandit par l'abondance des matériaux qui furent mis à sa disposition. Saint-Cyr lui fut ouvert; le maréchal duc de Noailles lui communiqua des documents dont il était possesseur, et il travailla souvent à Versailles sous les yeux de ce seigneur. Louis XV lui-même voulut lire le manuscrit de la Beaumelle. Celui-ci se rendit en Hollande en 1755, pour le faire imprimer. Il revint à Paris un an après. Il avait obtenu la permission d'y faire entrer son livre, et la levée définitive de sa lettre d'exil, qui avait été seulement suspendue tous les six mois. Son ouvrage, imprimé en février 1756 par souscription, obtint le plus grand succès. La fortune semblait sourire à la Beaumelle. Il était au moment de jouir de ses succès au sein de sa famille, lorsque, prêt à partir pour se rendre auprès d'elle, il fut arrêté le 6 août 1756, et conduit une seconde fois à la Bastille.

La Beaumelle ne se laissa point abattre sous le coup d'un malheur aussi imprévu qu'il était peu mérité. Son amour pour l'étude, son ardeur pour le travail, ne se ralentirent point. Il termina sa traduction de Tacite, entreprise pendant son premier séjour à la Bastille, tandis que les contrefaçons multipliées du livre qu'il venait de publier lui enlevaient le fruit de ses veilles et de ses travaux. Sa détention, qui porta de graves atteintes à sa santé, se prolongea au delà d'un an. La Beaumelle ne fut rendu à la liberté que le 1^er^ sep-

tembre 1757. Il rentra dans sa famille après douze années d'absence, et trois jours seulement avant la mort de son père. Un exil, qui succéda à la prison, interdit à la Beaumelle la résidence de Paris, et l'obligea de séjourner dans différentes villes de sa province (le Languedoc). C'est pendant ce temps (1760-1761) qu'il eut une affaire désagréable à démêler avec les capitouls de Toulouse, dont le résultat fut d'abord de le faire emprisonner, mais qui se termina à la honte du fameux David, capitoul, qui joua un si grand rôle dans la malheureuse affaire de l'infortuné Calas (1). La Beaumelle prit la plus grande part à la défense des victimes du fanatisme. C'est lui qui fit le placet d'après lequel madame Calas obtint la liberté de ses filles en 1762. Peu de temps après (1764), il épousa l'une des sœurs du *jeune Lavaysse*, de celui-là même qui fut impliqué dans le procès de Calas. Sa femme possédait auprès de Mazères (Ariége) un domaine où il se fixa. Il pouvait se flatter d'y jouir enfin du repos, lorsque Voltaire lui adressa par la poste (1767) une lettre diffamatoire imprimée (2), et la fit répandre avec profusion dans le pays de Foix. Il l'accusa auprès du ministre (le comte de Saint-Florentin) de lui avoir écrit quatre-vingt-quinze lettres anonymes, et lui adressa la dernière, qu'il assurait être de la Beaumelle, quoique sans signature. Celui-ci s'empressa d'écrire à M. de Saint-Florentin pour réfuter les calomnies de son ennemi, calomnies qui ne tendaient à rien moins qu'à le flétrir, le déshonorer, et le faire considérer comme un ennemi de l'État. Il ne se borna pas à cette démarche; il réunit des pièces authentiques, dans le but de détruire juridiquement les accusations de son ennemi; enfin il conçut l'entreprise d'une édition des œuvres de Voltaire, avec des remarques au bas des pages. La mort ne lui permit pas de l'exécuter. Ce travail se borna à l'impression de la *Henriade* avec des remarques (1769), et le volume même ne fut pas publié, Voltáire ayant eu le crédit d'en faire saisir l'édition.

Cependant, après un long exil, et malgré toutes les tentatives de Voltaire pour le perdre, non-seulement la Beaumelle eut la permission de revenir à Paris au commencement de 1770, mais, peu de temps après son retour dans cette ville, il fut attaché à la bibliothèque du Roi, et bientôt après une pension lui fut accordée. Il n'en jouit pas longtemps. Il mourut à l'âge de quarante-huit ans, dans la maison habitée par son ami la Condamine, qui ne lui survécut que de quelques mois (3).

(1) *Voy.* le *Mémoire de Laurent Angliviel de la Beaumelle contre le procureur général du roi;* Toulouse, 1760, in-12.

(2) Madame de la Beaumelle ayant reçu et ouvert le paquet adressé à son mari, qui était malade, voulut lui en dérober la connaissance, dans l'espoir, bientôt déçu, d'amener une réconciliation. Elle écrivit à Voltaire dans ce sens; son père, M. Lavaysse, entra en correspondance avec lui, dans le même but. — Ces démarches furent inutiles.

(3) La Beaumelle laissa en mourant deux enfants en bas âge : une fille, qui vit encore (1852), veuve de J.-A. Gleizes, écrivain distingué (*voy.* ce nom dans cette biographie), et un fils mort colonel du génie.

Les principaux ouvrages de la Beaumelle sont : *la Spectatrice danoise*, ou *l'Aspasie moderne*, ouvrage hebdomadaire; Copenhague, 1749-1750, 3 vol. in-8° : la Beaumelle y eut la plus grande part; — *l'Asiatique tolérant*, 1750, in-12; — *Suite de la défense de l'Esprit des lois*, 1751, in-12; — *Mes Pensées*; Copenhague, 1751, in-12 (Voici le passage de ce livre qui déplut à Voltaire : « Qu'on parcoure l'histoire an-« cienne et moderne, on ne trouvera point d'exem-« ple de prince qui ait donné sept mille écus de « pension à un homme de lettres, à titre d'homme « de lettres. *Il y a eu de plus grands poëtes que « Voltaire*, il n'y en a jamais eu de si bien ré-« compensés, parce que le goût ne met jamais de « bornes à ses récompenses. Le roi de Prusse « comble de bienfaits les hommes à talent, pré-« cisément par les mêmes raisons qui engagent « un petit prince d'Allemagne à combler de bien-« faits un bouffon ou un nain »); — *Pensées de Sénèque*, avec le latin à côté; Paris, 1752, 2 vol. in-12; — *Réponse au Supplément du Siècle de Louis XIV*, 1754, in-12, reproduite sous le titre de *Lettres de la Beaumelle à Voltaire*, 1763, in-12; — *Mémoires pour servir à l'histoire de madame de Maintenon*; Amsterdam, 1755-1756, 6 vol. in-12, suivis d'un recueil de lettres de cette dame, 9 vol. in-12; — *Préservatif contre le déisme*, 1763, in-12; — *Examen de la nouvelle Histoire de Henri IV, de Bury* (sous le nom du marquis de B***); Genève, 1768, in-8° : cet ouvrage excita la colère de Voltaire, qui réussit à en faire mettre six cents exemplaires au pilon (*voy.* Barbier et Quérard, qui rapportent des faits curieux sur ce livre); — *Lettre à Philibert et Chirol* (dans l'*Année littéraire*), 1770; — *la Henriade, avec des remarques*, 1769, in-8° : Fréron en publia une 2e édition avec des changements, sous le titre de *Commentaires sur la Henriade*, 1775, in-4° ou 2 vol. in-8°; — *l'Esprit*, ouvrage posthume; Paris, 1802, in-12.

Parmi les nombreux manuscrits laissés par la Beaumelle, nous indiquerons une traduction de *Tacite*, une *Vie de Maupertuis*, un ouvrage considérable en faveur des protestants, etc.

MAURICE ANGLIVIEL.

M. Nicolas, *Notice sur la vie et les écrits de Laurent Angliviel de la Beaumelle*, Paris, 1852, in-8°. — Quérard, *la France littéraire*. — Charles Nisard, dans l'*Athenæum français*, 1852.

**BEAUMELLE** (*Victor-Laurent-Suzanne-Moïse* ANGLIVIEL DE LA), publiciste français, fils du précédent, naquit à la Nogarède près Mazères le 21 septembre 1772, et mourut le 29 mai 1831. Appelé par la réquisition aux armées de la république, il fit les campagnes de 1793 et 1794, d'abord comme simple dragon, puis en qualité d'officier du génie. Sa santé l'obligea, peu de temps après, à quitter le ser-

vice. Il enseigna ensuite à l'école centrale de Saint-Girons, petite ville de l'Ariége, la physique et la chimie. Lors de la suppression des écoles centrales, il reprit la carrière militaire; il entra au service du roi Joseph en 1808. D'abord capitaine du génie, ensuite chef de bataillon, il fit les campagnes d'Espagne, et servit sous le maréchal Gérard durant la campagne de 1815. Mis en non-activité de service, il se livra à l'étude des sciences, et surtout de la littérature espagnole. Il passa ensuite au service de don Pedro, empereur du Brésil, en qualité de colonel du génie.

Après l'abdication de l'empereur don Pedro, et lors de la réaction qui se fit sentir contre les étrangers, la Beaumelle se vit dépouillé de son emploi, et peu de temps après il mourut à Rio-de-Janeiro.

La Beaumelle, qui a laissé en manuscrit des ouvrages d'une étendue considérable sur l'histoire de la Péninsule et sur la statistique du Brésil, a publié les travaux suivants : *De l'excellence de la guerre avec l'Espagne*, 1823, broch. de 80 p.; — *Encore un mot de l'excellence de la guerre avec l'Espagne;* mars 1823, broch. in-8° de 36 p.; — *Coup d'œil sur la guerre d'Espagne* de 1808 à 1814; 1823, broch. in-8° de 124 pag.; — *De l'Empire du Brésil considéré dans ses rapports politiques et commerciaux;* Paris, 1823, broch. in-8° de 260 p.; — *Arithmétique maternelle;* Toulouse, 1841, in-12, ouvrage posthume; — des traductions de pièces dramatiques de Caldéron, Lope de Vega, etc., insérées dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers;* Paris, 1822 (1).

FERDINAND DENIS.

Mich. Nicolas, *Notice sur la vie et les écrits de Laurent Angliviel de la Beaumelle;* Paris, 1852, in-8°.

***BEAUMER** (madame DE), femme littérateur, morte en 1766, se disant parente du maréchal de Belle-Isle. Elle résida longtemps en Hollande, et mourut pauvre. On a d'elle : *les Caprices de la Fortune;* — *le Temple de la Fortune;* — *le Triomphe de la fausse gloire;* — quelques poésies et deux allégories. Les ouvrages de madame de Beaumer ont été imprimés ensemble sous le titre d'*Œuvres*. Le *Journal des Dames* paraissait sous son nom.

*Histoire littéraire des femmes savantes.*

**BEAUMESNIL** (*Henriette-Adélaïde* VILLARD, dite), comédienne, née le 31 avril 1748, morte à Paris le 15 juillet 1803. Elle parut sur la scène encore enfant, et à sept ans elle jouait des rôles de soubrette avec une intelligence qui promettait une habile actrice à la Comédie-Française. C'est à ce théâtre que mademoiselle Beaumesnil se destinait; mais les comédiens, par négligence ou par jalousie, lui témoignèrent une froideur qui la rebuta; et comme elle était bonne musicienne, elle se tourna du côté de l'Opéra, où elle fit un brillant début, en 1766, dans la pastorale de *Sylvie*. Sa jeunesse, sa beauté, la grâce savante de son jeu, la précision de son chant, lui firent un parti nombreux dans le public; mais sa voix manquait d'étendue et de souplesse, et n'était pas assez docile dans les moments passionnés. Aussi l'ardeur des applaudissements diminua-t-elle bientôt, et fit place à l'estime. Cette actrice joua dans beaucoup de rôles; elle remplaça mademoiselle Arnould dans les opéras de *Dardanus*, de *Castor et Pollux*, d'*Iphignénie en Aulide*. Elle joua d'original dans *le Carnaval du Parnasse* et dans *l'Union de l'Amour et des Arts*. M^lle^ Beaumesnil était bonne musicienne; elle avait appris l'harmonie et l'accompagnement sous la direction de Clément On lui doit la musique des *Saturnales*, ou *Tibulle et Délie*, des *Fêtes grecques et romaines* représentées à l'Opéra en 1784. En 1792, elle fit jouer, au théâtre Montansier, *Plaire, c'est commander*, ou *les Législatrices*, opéra en 2 actes, dont le marquis de *** avait fait les paroles.

Fétis, *Biogr. universelle des Musiciens.* — Le Bas, *Encyclopédie de la France.*

**BEAUMESNIL** (*Pierre* DE), archéologue, vivait dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Né de parents pauvres, il se fit comédien de province, afin de pouvoir plus aisément satisfaire son goût pour les voyages et les recherches archéologiques. Il parcourut aussi plusieurs provinces en dessinant et expliquant tous les monuments qu'il rencontrait. Quoique ses travaux puissent rarement supporter l'examen de la critique moderne, ils furent récompensés par le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et par une pension de 1,500 francs. Il existe encore quelques cahiers de Beaumesnil à la bibliothèque Mazarine à Paris, à celle de la ville de Poitiers, et dans d'autres endroits. Cet archéologue est mort à Limoges, quelques années avant la révolution.

Feller, *Dictionnaire historique*, édit. de M. Weiss.

**BEAUMETZ** (*Albert-Marie-Ausguste* BRUNEAU, marquis DE), magistrat français, né à Arras le 18 janvier 1759, mort en 1824. Avant la révolution, il exerçait les fonctions de procureur général au parlement de Flandre. Il entra au corps législatif sous le gouvernement impérial, et fit, au nom de la commission de législation civile et criminelle, différents rapports sur les dispositions du code pénal. Il fit l'éloge le plus pompeux de Napoléon, ce qui ne l'empêcha pas, en 1814, de voter l'un des premiers sa déchéance. En 1815, Beaumetz siégea à la chambre des représentants comme député du Pas-de-Calais. Au retour de Louis XVIII, il fut nommé président du collége électoral de ce même département, et, peu de temps après, procureur général près la cour de Douai. Par suite de l'épuration de 1816, il rentra dans la vie privée.

*Biographie des Contemporains.*

(1) La Beaumelle a laissé en manuscrit un beau travail sur la topographie du Brésil; ce travail a disparu lors de la mort de l'auteur, et a été vu, dit-on, il y a plusieurs années, dans une ville de la province de Minas-Geraës. (F. D.)

**BEAUMETZ** (*Bon-Albert* Briois, chevalier de), membre de l'ancienne assemblée constituante, né à Arras le 24 décembre 1759, mort à Calcutta vers 1809. Il était premier président du conseil supérieur d'Arras, lorsqu'il fut élu presque à l'unanimité, par la noblesse de l'Artois, député aux états généraux. Il s'y montra d'abord opposé à la réunion des trois ordres ; mais lorsque cette réunion fut opérée, il se rangea dans la partie gauche de l'assemblée, parmi les députés qui formaient le parti constitutionnel. Lors de la discussion sur la *sanction royale*, il parla pour le *véto suspensif*, en exigeant que le roi fût obligé de faire connaître ses motifs. Le 29 septembre 1789, après un éloquent rapport sur la réforme de la législation pénale, il fit décréter la publicité des débats judiciaires, l'abolition de la torture; demanda qu'un conseil fût accordé à tout accusé, et appuya fortement l'institution du jury. En novembre il se prononça contre la vente des biens du clergé et contre l'éligibilité des juifs. Le 27 mai 1790, il fut nommé président de l'assemblée nationale; le 24 septembre, il proposa la création de huit cents millions d'assignats ; quelques jours après, il fit accorder au célèbre La Grange un traitement de six mille livres. En octobre, quand les comités déclarèrent que les ministres avaient perdu la confiance de l'assemblée, Beaumetz demanda que Montmorin fût excepté de cette déclaration. En 1791, il présenta un nouveau projet de comptabilité, fit décréter l'établissement d'un comité de trésorerie, demanda l'insertion, dans la loi sur la responsabilité ministérielle, d'un article accordant au corps législatif le droit de provoquer le renvoi des ministres, et aux citoyens celui de les accuser criminellement après leur sortie du ministère ; enfin il appuya la proposition de Robespierre, portant qu'aucun membre de l'assemblée ne pourrait accepter de place dans le ministère que quatre ans après la session. Il s'opposa d'abord à l'émission de petits assignats; mais, convaincu par les arguments de Rabaut-Saint-Étienne, il appuya fortement cette mesure, et fut un des orateurs qui contribuèrent le plus à la faire adopter. Il fit ensuite un rapport sur la manière dont l'acte constitutionnel devait être présenté au roi; puis il fit adopter un décret sur la police de sûreté, et sur la procédure par jurés. Après la session il fut nommé membre du directoire du département de Paris, et appuya, en cette qualité, la pétition adressée au roi par les prêtres insermentés, pour qu'on leur accordât la pension promise aux membres du clergé, lorsque les biens de cet ordre avaient été déclarés propriétés nationales. Accusé, en 1792, de chercher à rétablir l'ancien gouvernement, il émigra, erra quelque temps en Allemagne, puis passa en Angleterre, de là aux États-Unis, et enfin aux Indes orientales, où il mourut. Suivant une autre opinion, il aurait obtenu, après le 18 brumaire, sa radiation de la liste des émigrés, et serait mort en France vers l'an 1800. On a de lui : *Code pénal des jurés de la haute cour nationale* ; Paris, in-12, 1792 : livre fort estimé ; — plusieurs articles et discours insérés dans la *Bibliothèque de l'homme public*, redigée par Condorcet, Chapelier, etc., et dans le *Choix des rapports*, etc. ; Paris, 1822, in-8°.

*Biographie des Contemporains.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BEAUMONT** (*famille* de), ancienne famille française, originaire du Dauphiné. Elle remonte à *Humbert Ier*, qui vivait en 1080, et se divise en deux branches principales, subdivisées elles-mêmes en plusieurs rameaux. La première branche est celle des seigneurs de la Freyte, d'Autichamp, des Adrets et de Saint-Quentin. Elle descend d'*Artaud IV*, qui en 1326 fit son hommage à Amédée, comte de Genève. Le plus célèbre de ses membres est *François II*, qui combattit à la bataille de Verneuil, sous le règne de Charles VII. De cette branche est issu le rameau des seigneurs de Pelafol, Barbières, la Bastie-Rolland et Autichamp. Le premier est *Humbert III*, mort vers 1436, dont le fils *Jacques*, baron de Sassenage, acquit beaucoup de gloire à la bataille de Montlhéry. On cite encore *Claude* de Beaumont, seigneur de Pelafol, etc., qui suivit Charles VIII en Italie; *Charles*, seigneur de Mirabel, d'Onay et de Saint-Christophe, qui se distingua dans les guerres de Catalogne de 1645 à 1646, et à la bataille de Lens, et mourut en 1692. La seconde branche de la maison de Beaumont est celle des seigneurs de Beaumont-Montfort en Dauphiné, de Pompignan en Languedoc, et de Payrar en Quercy. Elle descend d'*Amblard* de Beaumont, protonotaire de Humbert II, dauphin de Viennois (*voy.* Beaumont [Amblard de]), et se divise en deux rameaux : celui des seigneurs de Pompignan et Villeneuve, qui descend de *Jean-Laurent* de Beaumont, mort en 1743; et celui des seigneurs du Repaire et de la Roque, issu de *Charles* de Beaumont, mort vers 1605.

Les *Beaumont* antérieurs au seizième siècle sont rangés ci-dessous, par ordre chronologique; les autres sont disposés par ordre alphabétique de prénoms.

**BEAUMONT** (*Geoffroy* de), évêque de Laon et pair, né à Bayeux au commencement du treizième siècle, mort en 1273. Il fut légat du saint-siége en Lombardie, et suivit, en qualité de chancelier, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, au royaume de Naples. En 1265, il amena au roi de Sicile un secours de trois mille chevaux, qu'il avait réunis à Mantoue. Nommé à son retour évêque de Laon, il remplit la charge de pair, l'an 1272, au couronnement de Philippe le Hardi.

Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BEAUMONT** (*Amblard* de), né, à la fin du

treizième siècle, dans les environs de Grenoble, mort en 1375, fut pour son siècle un savant légiste, et devint le ministre et le confident de Humbert II, dauphin de Viennois. Le Dauphin ayant perdu son fils, et désirant se décharger du fardeau de l'administration en cédant ses États à un prince assez riche pour payer les nombreuses dettes qu'il avait contractées, était disposé à faire cette cession au roi de Naples, à qui le Dauphiné, limitrophe de la Provence, convenait admirablement. De Beaumont, qui avait toute la confiance du souverain, le détermina à écouter de préférence les propositions de Philippe de Valois. Il fut envoyé par lui en ambassade auprès de ce prince; et après deux premiers traités qui n'accordaient au roi de France qu'une succession éventuelle, et sujette à bien des incertitudes, il signa enfin à Romans, le 29 mars 1349, une convention définitive, en conséquence de laquelle eut lieu immédiatement l'abdication de Humbert II et le couronnement de Charles V, surnommé *le Sage*, petit-fils de Philippe de Valois. Amblard ne perdit rien de son crédit auprès du nouveau Dauphin, et conserva toute la confiance de l'ancien. Il mourut après avoir administré les affaires du Dauphin pendant vingt-deux ans.

Allard, *Histoire généalogique du Dauphiné*, t. III; Grenoble, 1680, in-4°. — Bourchenu, *Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné.*

*BEAUMONT (*Jean* DE), dit *le Deramé*, seigneur de Clichy et de Courcelles-la-Garenne, mort à Saint-Omer en juillet 1318. Il fut nommé maréchal de France en 1315, à la place du sire Miles de Noyers, qui venait de se démettre de cette dignité, et reçut le gouvernement de l'Artois. Désigné dans la même année comme arbitre dans le différend qui s'était élevé entre la comtesse Mahaud, veuve d'Othon IV, comte de Bourgogne, et les nobles du comté de l'Artois, il sut faire respecter les conventions qui avaient été arrêtées entre les parties, et rendit de grands services dans les guerres que Philippe V, dit *le Long*, eut à soutenir en Flandre de 1317 à 1318. A. S....Y.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. II, p. 119. — Anselme, *Hist. généal. et chron. de la maison royale de France*, t. VI, p. 658-659.

BEAUMONT (*Jean* DE HAINAUT, sire DE), célèbre capitaine français, que Froissart présente comme un héros, mort en 1356. Il était frère cadet de Guillaume I^er^, dit *le Bon*, comte de Hainaut. Il soutint vaillamment la maison d'Angleterre, représentée alors par Édouard II et par Édouard III. Ce dernier, en reconnaissance de ce dévouement, épousa la nièce du sire de Beaumont, qui resta en Angleterre jusqu'à la mort de Guillaume. En 1345, il entra dans le parti de Philippe de Valois, qui lui offrit des avantages dignes de lui. Jean de Beaumont se conduisit avec l'intrépidité du lion à l'affaire de Blanchetaque et à la bataille de Crécy. Voyant Philippe renversé avec son cheval, qui venait d'être tué, il saute de dessus sa monture qu'il offre à Philippe, et combat à pied à ses côtés. Colin de Hainaut, poëte de sa maison, a célébré le courage de Beaumont dans un poëme sur la bataille de Crécy.

Froissart, *Chroniques.*

BEAUMONT (*Antoine-François*, vicomte DE), officier de marine, né le 3 mai 1753 au château de la Roque, en Périgord; mort à Toulouse le 15 septembre 1805. Il était chef d'escadre en 1781, et se fit remarquer dans le combat du 11 septembre de cette année, où il se rendit maître de la frégate anglaise *le Fox*. Nommé en 1789 député de la noblesse de la sénéchaussée d'Agen aux états généraux, il vota constamment avec le côté droit de l'assemblée constituante, s'opposa à la réunion des trois ordres, et protesta contre le décret du 19 juin 1790, qui abolissait la noblesse. Il se retira, après la session, en Angleterre, et ensuite en Russie. Rentré en France lors du gouvernement consulaire, il se fixa à Toulouse, où il mourut.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie des Contemporains.*

*BEAUMONT (*Basile*), amiral anglais, né en 1669, célèbre par sa mort tragique arrivée en 1703. Entré de bonne heure dans la marine sous le patronage de lord Darmouth, il fut nommé lieutenant du *Portsmouth* en 1688. Il se distingua d'abord par ses exploits contre les corsaires, dont il capturait les bâtiments quand il ne les détruisait pas. Sa conduite militaire fut remarquée dans le blocus du port de Dunkerque, et dans les divers engagements qui eurent lieu avec les flottes ennemies. Beaumont, qui avait commencé à servir sous le règne de Guillaume, fut promu par la reine Anne à la dignité de contre-amiral. Ayant reçu l'ordre de quitter l'escadre qui était devant Dunkerque, pour revenir à Rotterdam, il rentra dans les dunes avec le pressentiment de sa fin prochaine. En effet, il s'éleva, le 26 novembre 1703, une tempête telle que, de mémoire d'homme, disent les historiens, on n'en avait vu une pareille. Les arches du pont de Londres furent enlevées par les vagues, et la ville de Bristol submergée. Trente vaisseaux furent engloutis avec quinze cents marins, au nombre desquels se trouva le contre-amiral Basile Beaumont.

Burchet, *Naval History*, V, 15.

BEAUMONT (*Christophe* DE), archevêque de Paris, né au château de la Roque, en Périgord, le 26 juillet 1703; mort à Paris le 12 décembre 1781. Entré de bonne heure dans les ordres ecclésiastiques, il devint successivement chanoine de Lyon, évêque de Bayonne, puis archevêque de Vienne; enfin, en 1746, archevêque de Paris. Jamais peut-être ce poste élevé dans la hiérarchie ecclésiastique ne fut plus difficile à remplir qu'à cette époque. La fameuse bulle *Unigenitus*, dirigée, comme on sait, contre *les Réflexions morales du P. Quesnel*, après avoir longtemps

divisé le corps épiscopal français, avait été acceptée par la Sorbonne et par la majorité des évêques. Mais la conversion était loin d'être générale; un grand nombre de prêtres résistaient encore, plusieurs évêques se montraient réfractaires; et M. de Beaumont, qui, comme archevêque de Paris et proviseur de la Sorbonne, se croyait obligé par devoir de soutenir la bulle, fut entraîné à des rigueurs que ne tempéra pas toujours son caractère charitable. Ce n'est pas tout : pendant que ces controverses religieuses faisaient rétrograder les esprits jusqu'à la controverse du moyen âge, la philosophie avait ses hardis missionnaires, qui réclamaient avec force, avec éloquence, les droits imprescriptibles de la raison humaine. Ici, la lutte que M. de Beaumont eut à soutenir fut autrement vive et opiniâtre. Les cent une propositions du livre du P. Quesnel étaient tout à fait inoffensives pour la foi chrétienne, comparées à des livres tels que le *Système de la nature*, le *Traité de l'esprit*, etc. Ni les foudres du Vatican, ni les censures de la Sorbonne, ni la *thèse* de l'abbé de Prades (contre l'*Émile*, *Bélisaire*, etc.), ne purent en arrêter la propagation et en prévenir les effets. Les philosophes répondirent à ces condamnations par des attaques plus vives encore. Tout le monde connaît la *lettre de Jean-Jacques Rousseau à monseigneur l'archevêque de Paris*. Le prélat résista de toutes ses forces; mais la lutte était par trop inégale. L'orage qui s'amoncelait contre M. de Beaumont devint plus menaçant par la mésintelligence qui s'éleva entre lui et le parlement; et l'archevêque fut exilé au château de la Roque, puis à Conflans, ensuite à la Trappe. La fermeté de caractère qu'il avait déployée dans cette longue lutte ne l'abandonna pas dans la disgrâce. Le ministère le voyant résolu à combattre de tous ses moyens les nouvelles doctrines, chercha à lui faire donner sa démission, et l'y engagea par l'offre séduisante des distinctions les plus honorifiques de l'État et de l'Église : le prélat fut inflexible, et refusa tout. La devise de la maison de Beaumont était : *Impavidum ferient ruinæ*; l'archevêque s'y montra fidèle jusqu'à sa mort. Si l'on peut reprocher à l'archevêque de Beaumont quelques actes d'intolérance, toujours funestes à l'Église, et un zèle dont l'ardeur alla quelquefois presque jusqu'à la violence, l'histoire s'accorde à lui reconnaître les plus nobles et les plus douces vertus que la morale de l'Évangile ait inspirées : l'oubli des injures et la charité. Nous nous contenterons de citer deux exemples. Un jour que madame de Marsan était allée lui rendre visite, elle vit sortir de son cabinet un homme qu'elle reconnut pour un des ennemis acharnés du prélat. « Je parie, monseigneur, dit-elle à l'archevêque, que cet homme est venu vous demander de l'argent? » (Et, en effet, le solliciteur en avait obtenu quinze mille francs.) « Mais vous ne savez donc pas qu'il est l'auteur d'un libelle publié contre vous? » — « Je le savais, » répondit l'archevêque. — Dans un temps de disette, le lieutenant de police Sartine eut recours à la charité du prélat pour soulager un peu la misère publique. Beaumont offrit cinquante mille écus : « Tenez, dit-il; mais qu'est-ce qu'une somme si modique pour tant d'infortunés? » L'illustration de sa naissance, son savoir, et surtout la noble fierté de son caractère, lui firent une réputation européenne. Plusieurs souverains voulurent lier avec lui un commerce épistolaire; mais nul ne lui témoigna plus d'admiration que Frédéric. C'est ce prince qui, en apprenant l'exil de l'archevêque, disait : « Que n'est-il venu dans mes États, j'aurais fait la moitié du chemin! » Les lettres nombreuses que lui avaient adressées le roi de Prusse, l'impératrice de Russie, et tous ses augustes correspondants, paraissent s'être égarées; mais la famille de Beaumont conserve encore la correspondance du prélat avec Marie-Louise de France. On a de lui un *Recueil de mandements* de 1747 à 1779, en 2 vol. in-4°. Son tombeau, détruit pendant la révolution, fut rétabli en 1811 dans l'église de Notre-Dame.

L'abbé Ferlet, *Oraison funèbre de Mgr. de Beaumont*, Paris, 1784. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Chaudon, *Dictionnaire historique*.

**BEAUMONT** (*Claude-Étienne*), architecte, né à Besançon en 1757, mort à Paris en 1811. Il vint fort jeune à Paris, et y étudia l'architecture sous la direction de Dumont, professeur à l'Académie. Après avoir travaillé quelque temps dans les bureaux de Couture, il fut, à la création du département de Paris, attaché au bureau des domaines; puis, sous l'empire, Chaptal, ministre de l'intérieur, le chargea de la construction de plusieurs monuments publics. Mais de tous ses travaux, celui qui lui fit le plus d'honneur fut la salle du tribunat, pour laquelle le jury des prix décennaux lui accorda une mention honorable. Le gouvernement ayant décidé que la Madeleine serait convertie en temple de la Gloire, ouvrit un concours sur les changements à faire à cet édifice. Les plans de Beaumont furent préférés, et payés d'une indemnité de 10,000 francs; mais un autre fut chargé de la construction. Beaumont fit ressortir cette injustice dans une *Lettre à un ami sur un monument public*, brochure in-4° (de 23 pages). On lui doit aussi le plan du théâtre des Variétés.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*, etc.

* **BEAUMONT** (*Claudio-Francesco*), peintre, né à Turin en 1694, mort le 21 juin 1766. On ne sait de qui il fut élève en peinture; mais, d'après son style, on peut croire qu'il étudia les œuvres du Solimènes, ou de quelque autre maître un peu maniéré. Étant allé à Rome, Beaumont reconnut la faiblesse des maîtres vivants de l'école romaine; aussi, s'étant lié d'amitié avec le Trevisani, il se mit à étudier avec lui les anciens, surtout Raphaël, le Corrége et le Guide. De retour à Turin, grâce à l'appui de Filippo Svara, archi-

tecte de la cour, il obtint des secours qui lui permirent de continuer ses études, et il partit de nouveau pour Rome, d'où il envoya à son souverain plusieurs tableaux qui lui méritèrent le titre de peintre du roi. En 1727, l'académie de Saint-Luc lui décerna celui d'académicien d'honneur, espérant l'engager ainsi à se fixer à Rome. Beaumont résista, et revint dans sa patrie, où il fut nommé premier peintre du cabinet, avec un traitement de 3000 livres. Ce fut alors qu'il peignit dans le palais du roi *les Vertus des princes, les Quatre âges de l'homme, le Jugement de Pâris*, et *l'Enlèvement d'Hélène*. Ces ouvrages furent justement appréciés. Directeur de l'Académie de dessin, il donna à cet établissement une impulsion toute nouvelle, forma un grand nombre d'élèves dans tous les arts du dessin, et put se vanter d'avoir inauguré une nouvelle ère de l'école piémontaise. Ce fut lui aussi qui introduisit dans son pays la fabrication des tapisseries pour l'usage de la cour. Enfin, en 1736, il termina la grande galerie du palais qui porte encore son nom, et dans laquelle il peignit l'histoire d'Énée; outre 10,000 livres, elle lui valut un magnifique brillant que le roi Charles-Emmanuel passa lui-même au doigt de l'artiste.

Les ouvrages de Beaumont sont nombreux à Turin. Pour apprécier son mérite à sa juste valeur, il faut voir ceux qui datent du milieu de sa carrière, tels que les fresques du palais royal, qu'il exécuta en concurrence avec les premiers maîtres des autres écoles d'Italie et de France, le *Saint Sépulcre* de l'église Sainte-Croix, et le *Saint Pierre* de l'église des Minimes, un des moins maniérés de ses tableaux. Il ne faudrait pas le juger sur les œuvres de sa vieillesse, car son talent déclina avec l'âge, et Beaumont mourut à soixante-douze ans.

ERNEST BRETON.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Della Valle, *Note alle vite di Vasari*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*.

*BEAUMONT (*Clément-Guillaume*), médecin français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Tractatus de Peste;* Toulouse, 1629, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la médecine*.

*BEAUMONT (*Élie* DE). *Voy*. ÉLIE *de Beaumont*.

BEAUMONT (*Étienne*), avocat et philosophe, né à Genève en 1718, mort en 1758 dans sa ville natale. On a de lui un ouvrage anonyme, intitulé *Principes de Philosophie*, Genève, 1754, in-8°, faussement attribué à Diderot, qui a, en effet, traduit les *Principes de Philosophie morale* par Shaftesbury. C'est au même Beaumont que sont adressées des *Lettres sur le Danemark*, signées par un de ses amis, nommé Roger.

Sénebier, *Histoire littéraire de Genève*, t. III, p. 92.

*BEAUMONT (*Félix-Bellator*, comte DE), sénateur, ancien député de la Somme, ex-représentant à la constituante et à la législative, né à Paris le 25 décembre 1793. Élève à l'école militaire de Saint-Cyr en 1811, il en sortit l'année suivante, pour entrer comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, avec lequel il fit la campagne de Russie, qui lui mérita, le 23 mars 1813, le grade de lieutenant. Fait prisonnier à la bataille de Dresde, il ne sortit des prisons de l'ennemi qu'au commencement de 1815. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, M. de Beaumont s'empressa d'aller rejoindre son drapeau, et assista à la bataille de Waterloo. Il entra, en 1816, dans la légion des Ardennes, devenue 1er léger en 1820, passa avec le grade de capitaine dans le 61e régiment d'infanterie le 19 février 1823, et fut mis en non-activité sans solde le 6 janvier 1826. — Rentré dans la vie privée, il se livra entièrement à l'agriculture dans une de ses terres, près de Péronne. Nommé membre du conseil général du département de la Somme, ses concitoyens l'élurent, en 1839, pour les représenter à la chambre des députés, où il alla siéger dans les rangs de l'opposition. Dévoué aux principes consacrés en 1789, il y défendit avec énergie les intérêts nationaux et agricoles du pays. Membre du conseil général de l'agriculture en 1841, les électeurs de Péronne lui accordèrent, en 1842, les honneurs d'une double réélection à la chambre des députés et au conseil général du département. Resté fidèle à la ligne politique qu'il s'était tracée, ses commettants lui confièrent en 1846 un troisième mandat législatif, et il revint s'asseoir sur les bancs de la gauche. Après la révolution de Février 1848, M. de Beaumont, qui, dans les premiers jours de la république, avait rendu de grands services au parti de l'ordre, fut élu à l'assemblée constituante par 138,453 suffrages; il s'y montra, comme dans les assemblées précédentes, ami de l'ordre et de la liberté, toujours dévoué aux intérêts populaires et agricoles. Réélu en 1849 à la législative par 88,582 suffrages, ses convictions politiques ne se démentirent point, et il vota constamment avec le parti modéré, qui était en grande majorité dans cette dernière assemblée.

M. de Beaumont, qu'une rare modestie avait toujours tenu éloigné des affaires, a été appelé à siéger au sénat par décret présidentiel du 26 janvier 1852. Il doit cette brillante position à ses talents administratifs et à ses honorables antécédents. Il saura y acquérir de nouveaux titres à l'estime de ses concitoyens.

SICARD.

*Biographie des Sénateurs*. — Sarrut, *Biographie des Contemporains*.

*BEAUMONT (*George* HOWLAND), paysagiste et amateur d'arts, né dans le comté d'Essex le 6 novembre 1753, mort le 7 février 1827. Il entreprit des voyages artistiques en France, en Italie, en Suisse, et en rapporta des objets d'art curieux. En 1790 il fut nommé membre du parlement; mais il donna bientôt sa démission, et se mit de nouveau à voyager sur le continent, à la recherche des catalogues de tableaux

et des œuvres de peinture. Non-seulement il rendait d'éminents services aux artistes de son temps, mais lui-même acquit un talent réel comme paysagiste, et chercha surtout à imiter les œuvres de Claude et de Wilson.

*Gentleman's Magazine.*

**BEAUMONT** ( *Guillaume-Robert-Philippe-Joseph* GÉAN DE), écrivain ascétique, né à Rouen vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1761. On a de lui : *l'Imitation de la Vierge*, 1758; — *Dévotion au divin cœur de Jésus ;* Rouen, 1751 ; — *Vies des Saints*, 1757, 2 vol. in-12 ; — *Exercices du parfait chrétien*, 1757, in-24.

Quérard, *la France littéraire.*

**BEAUMONT** (*Jean*), poëte anglais, né en 1582 à Grâce-Dieu (Leicestershire), mort en 1628. Jeune encore, il passa dans un des colléges de justice de la cour. En 1626, Charles Ier le créa chevalier baronnet. Michel Drydenon le chante dans ses poëmes, et laisse croire que Beaumont est mort de chagrin. On a de lui : *the Crown of thorns*, poëme religieux en huit chants (inédit) ; — *Bosworth-Field*, poëme sur la bataille de Bosworth ; Londres, 1629 ; — *On the true form of English Poetry*, publié après sa mort, 1630 ; et quelques traductions de poëtes latins.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

**BEAUMONT** (*François*), auteur dramatique anglais, frère du précédent, né en 1585 à Grâce-Dieu dans le Leicestershire, mort en mars 1615. Il fit ses études à Cambridge, et se destina d'abord au barreau. Mais un penchant irrésistible l'entraîna vers la culture des lettres. Il composa, en collaboration avec son ami J. Fletcher (*voy.* ce nom), un grand nombre de pièces de théâtre, qui sont presque toutes restées inédites. Quelques-unes de ses poésies ont été publiés en 1653, in-8°.

Fr. Beaumont laissa une fille, morte en 1700 ; elle possédait un grand nombre de manuscrits de son père, qui ont été depuis dispersés.

*Biographia Dramatica*, vol. I.

**BEAUMONT** (*J.-T.-G.* LEPRÉVOT DE), secrétaire du clergé de France, natif de la haute Normandie, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il est devenu célèbre par la découverte qu'il fit de l'acte connu sous le nom de *Pacte de famine* (1), et par la longue captivité dont il paya cette révélation. Le bail qui accordait à une compagnie de monopoleurs le droit d'affamer la France avait été renouvelé le 12 juillet 1767, par le ministre Laverdy, en faveur d'une société secrète, représentée par quatre gérants. Dans le mois de juillet 1768, le sieur Rinville, principal commis de Rousseau, l'un de ces gérants, invita Beaumont à dîner, et lui donna connaissance de l'acte de société (*Pacte de famine*). Beaumont étonné demanda des éclaircissements, copia le bail sur les registres de Rousseau, compulsa les papiers du comité, et rédigea une dénonciation adressée au parlement de Rouen, qui venait de se plaindre avec énergie des accaparements. Le commis laissa cette dénonciation sur son bureau ; un des associés la lut, et en fit part au ministre Sartine, qui fit arrêter Rinville. Celui-ci, interrogé pour savoir s'il n'avait point de complices, dénonça Beaumont, qui fut aussi arrêté et jeté à la Bastille. Alors commença pour lui une longue suite de tortures, qui dura vingt-deux ans. Pour le retenir prisonnier d'État plus de vingt-quatre heures, il fallut, d'après la loi, produire un chef d'accusation ; Sartine manda à Phélippeaux que Beaumont et ses complices avaient écrit contre le gouvernement, et qu'il fallait le détenir longtemps pour calmer son ardeur. Phélippeaux lança aussitôt une lettre de cachet. Beaumont resta onze mois à la Bastille ; on le transféra ensuite au donjon de Vincennes, où il demeura douze ans ; puis il fut conduit à Charenton, de là à Bicêtre, et enfin à Bercy. On épuisa sur lui tous les genres de tortures, et l'on fit répandre le bruit qu'il était mort fou. Au mois de juin 1786, une dame, chargée par sa famille de découvrir sa prison, obtint enfin, après dix ans de recherches et de démarches, la permission de visiter Bicêtre. La famille de Beaumont, instruite alors de la situation du prisonnier, lui fit parvenir de l'argent, et résolut de le délivrer. Mais la dame à laquelle il remettait ses lettres le trahissait. Il s'adressa à d'autres personnes, qui toutes le trahirent aussi. Enfin arriva la révolution. Cependant, deux mois après la prise de la Bastille, Beaumont était encore captif. Il avait écrit au ministre Saint-Priest ; on avait nommé une commission, qui, suivant l'usage, resta inactive. Lorsque les membres de l'hôtel de ville voulurent aller délivrer le prisonnier, on leur répondit qu'il fallait laisser chacun exercer ses fonctions. Beaumont jeta enfin, par une fenêtre, une lettre à une personne qui passait dans la rue de Bercy ; et trois jours après (5 septembre 1789), il était libre. Il employa les premiers instants de sa liberté à publier l'histoire de sa captivité (*Tableau historique de la captivité de Leprévot de Beaumont, écrit par lui-même ;* Paris, 1791, brochure in-8° de 184 pages), et à dénoncer à la France les articles du Pacte de famine. On ignore quand, où et comment il est mort.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BEAUMONT** (*Jean-François Albanis*), antiquaire et agronome, né à Chambéry vers 1755, mort en 1812. Il étudia d'abord l'art militaire à l'école de Mézières, et s'établit ensuite comme ingénieur à Nice. C'est là qu'il fit connaissance avec le duc de Glocester, qui l'emmena dans ses voyages en Suisse, en Italie, en France et en Angleterre. Il passa les dernières années de sa vie dans sa terre de Vernaz, en se livrant tout entier aux sciences, et particulièrement à l'agronomie. Beaumont introduisit le premier dans son pays les mérinos d'Espagne. Outre un grand

(1) On appelle *Pacte de famine* une coalition pour l'accaparement des blés sous les règnes de Louis XV et de son successeur.

nombre de mémoires, on a de lui : *Voyage historique et pittoresque de la ville et du comté de Nice;* Genève, 1787, in-fol.; — *Travels through the Rhætian Alps in the year* 1786; Londres, 1792 et 1802; — *Description des glaciers de Faucigny,* 1793, in-fol.; — *Travels through the maritime Alps,* etc.; Londres, 1795, in-fol. avec fig.; — *Travels from France to Italy, through the Lepontine Alps*, etc.; — *Description des Alpes grecques et cottiennes*, ou *Tableau historique et statistique de la Savoie;* Paris, 1802, in-8°; 1806, 2 vol. in-4°. On y trouve des détails curieux sur les anciens bains d'Aix et sur l'arc de L. Pompeius.

**BEAUMONT** (*Jean-Louis* Moreau de), magistrat français, né à Paris en 1715, mort au Mesnil le 22 mai 1785. Il fut successivement intendant du Poitou, de la Franche-Comté, de la Flandre, et des finances. On a de lui un ouvrage curieux, intitulé *Mémoires concernant les impositions en Europe;* Paris, 1768, 4 vol. in-4°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

**BEAUMONT** (*Jeanne* Le Prince de), femme de lettres, née à Rouen en 1711, morte en 1780. Mariée à Lunéville, elle fit déclarer son mariage nul peu de temps après l'avoir contracté, sous le prétexte d'un défaut de forme; mais dans le fait, comme elle l'écrivit à son avocat, pour ne point devenir mère d'enfants que l'inconduite de son mari lui laissait peu d'espoir d'élever. Ce fut par un roman intitulé *le Triomphe de la vérité* que M^me^ de Beaumont débuta, en 1748, dans la carrière littéraire. Ce roman, imprimé à Nancy, fut présenté au roi de Pologne par l'auteur même, qui, peu de temps après, passa en Angleterre, où elle se chargea de plusieurs éducations. Elle écrivit alors, sous le titre de *Magasins*, un traité complet d'éducation à l'usage des jeunes personnes. Cet ouvrage, dialogué, contient une courte instruction religieuse, morale, historique, géographique, et quelques notions sur la physique élémentaire. De petits contes (dont plusieurs, tels que *la Belle et la Bête*, *Blanche et Vermeille,* ont été arrangés pour le théâtre) égayent ces *Magasins*. Le style manque quelquefois de couleur; mais on ne peut trop louer la pureté de principes, la droiture et la force de raison qui ont dicté ces livres, les meilleurs peut-être que l'on puisse mettre entre les mains des jeunes filles. Tous les ouvrages de Mme Le Prince de Beaumont ont ce cachet religieux, moral et sensé, qui distingue ses premiers ouvrages. Outre les *Magasins des Enfants, des Adolescents, des Pauvres*, etc., qui ont d'abord paru périodiquement à Londres, elle a fait imprimer : *Cida, roi de Burgo,* anonyme, 1754; — *Lettres de madame du Montier;* — *Anecdotes du quatorzième siècle;* — *Lettres curieuses;* — *Principes de l'histoire sainte;* — *Instruction pour les jeunes dames;* — *Lettres d'Émerance;* — *Mémoires de madame de Batteville;* — *Lettres du marquis de Royelle;* — *la Nouvelle Clarisse;* — *les Américaines;* — *le Mentor moderne;* — *Manuel de la jeunesse;* — *Lettres diverses et critiques;* — *Nouveaux contes moraux;* — *la Dévotion éclairée;* — *Œuvres mêlées;* en tout 70 volumes. Mme de Beaumont s'était mariée en secondes noces à un de ses compatriotes. A cinquante et un ans elle revint d'Angleterre en France, pour y retrouver un meilleur climat. Elle y acquit la petite terre de Chenavoi, où elle se retira en 1768. [Mme de Bradi, dans l'*Enc. des g. du m.*]

*Biographie des femmes célèbres.*

**BEAUMONT** (*John*), dit Barber, écrivain anglais, vivait au commencement de notre siècle. Il suivit d'abord la carrière militaire, et commanda le corps des tirailleurs du duc de Cumberland. Il changea son nom de *Barber* en celui de *Beaumont*. On a de lui : *Voyage dans la partie méridionale de la principauté de Galles et dans le comté de Montmouth,* 1803, in-8°; — *Considérations sur les meilleurs moyens d'assurer la défense intérieure de la Grande-Bretagne;* in-8°, 1805; — *l'Arcanum de la défense naturelle*, publié sous le pseudonyme d'Hartatus; in-8°, 1808.

*Galerie historique des Contemporains;* Bruxelles, 1817.

**BEAUMONT** (*Joseph*), théologien et poëte anglais, né en 1615, mort en 1699. Il devint professeur royal à Cambridge, et se livra à l'étude de la théologie. Il écrivit d'abord des dissertations sur l'*Épître aux Colosses* et sur l'*Épître aux Romains*, et attaqua un ouvrage de Henry More, *the Mysteries of Godliness*, comme plein de doctrines contraires à la religion réformée. Fatigué de ces controverses, Beaumont laissa de côté la théologie, et se mit à faire des poëmes. On a de lui : *Psyche or Love's mysteries, intercourse between Christand christian's soul*, poëme en vingt chants; Londres, 1652. Cette œuvre, lourde et indigeste, trouva cependant des admirateurs.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

**BEAUMONT** (*Pierre-François*), graveur français, né à Paris en 1720, mort vers 1780. Il eut le titre de *graveur ordinaire de la ville de Paris*. C'est, à peu de chose près, tout ce qu'on sait de lui. Ses œuvres principales sont : *le Voyageur altéré*, d'après Wouwermans; — *l'Ange apparaissant aux bergers*, d'après le même; — trois *paysages*, d'après Breughel; — quatre *Chasses*, d'après Coypel.

Huber, *Manuel des Amateurs de l'art*, etc.

**BEAUMONT** (*Simon* Van), poëte et botaniste hollandais, né à Dordrecht en 1574, mort en 1654. Il remplit plusieurs fonctions importantes, dues à son mérite et à sa fortune. En 1625 il représenta les états généraux près des cours de Pologne, de Suède et de Danemark. Il consacra tous ses moments de loisir au culte des Muses et à la culture des plantes. Il publia un recueil de poésies latines (*Poëmata*, 1 vol.

in-4°), et dépensa des sommes considérables pour l'introduction de végétaux exotiques, ainsi que pour l'entretien des jardins de la Haye et d'Amsterdam, dont Kiggelaar (catalogue du jardin de la Haye, 1690) et Comnalyn ont fait connaître les richesses. Linné mentionne van Beaumont dans la préface de son *Hortus Cliffortianus*, et lui attribue une partie des progrès de la botanique. H.

Linné, *Hortus Cliffortianus.*

**BEAUMONT DE LA BONNIÈRE** (*Marc-Antoine*, comte DE), général de division, né à Beaumont (Touraine) le 23 septembre 1760, mort le 4 février 1830. Il fut d'abord page du roi Louis XVI le 31 décembre 1777, et passa le 2 juin 1784, en qualité de capitaine, au neuvième régiment de dragons. Pourvu d'une compagnie le 5 mars 1788, il reçut le brevet de lieutenant-colonel le 22 juillet 1792, et celui de colonel le 7 août suivant. Étant à cette époque avec son régiment à Lyon, il voulut s'opposer aux excès de la démagogie : dénoncé comme suspect, il fut arrêté par ordre de l'autorité, et condamné à mort. Bientôt la nouvelle de sa prochaine exécution se répand; les dragons qu'il commandait, réunis en armes, arrêtent le fatal cortége, et annoncent qu'ils exigent que leur chef leur soit rendu. Les représentants du peuple, intimidés par une résistance à laquelle ils ne sont pas accoutumés, ordonnent l'élargissement immédiat de Beaumont, qui, rendu à la liberté, reprend son service, et conduit bientôt son régiment à l'armée d'Italie, où il servit sous Masséna, Scherer et Bonaparte. Nommé général de brigade le 25 mars 1795, il se trouva l'année suivante à Lodi, à Crémone; concourut à l'enlèvement de la redoute de Medolano, près de Castiglione; se distingua en 1799 à la bataille de Magnano, près de Vérone, où il fut blessé d'un coup de feu, puis à la bataille de Marengo. Promu au grade de général de division en 1803, il passa à la grande-armée à la tête de deux divisions de dragons. Il se distingua ensuite aux combats de Wertingen, d'Ulm, et à Austerlitz; grand officier de l'ordre de la Légion d'honneur le 10 février 1806, premier chambellan de Madame Mère, membre du sénat conservateur le 14 août 1807, comte de l'empire en mars 1808, Beaumont commanda une division de cavalerie à la bataille de Wagram en 1809. Ayant adhéré à la déchéance de Napoléon, il fut appelé le 4 juin 1814 par Louis XVIII à faire partie de la chambre des pairs, reçut la croix de Saint-Louis le 27 du même mois, et ne prit aucun service pendant les Cent-Jours. Ce général, dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, est inhumé dans le même tombeau que le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl, dont il avait épousé la sœur. A. S...Y.

*Victoires et Conquêtes.* — *Arch de la Guerre*, t. V.

*BEAUMONT DE LA BONNIÈRE** (*Gustave-Auguste* DE), publiciste, né à Beaumont-la-Châtre (Sarthe) le 6 février 1802. Il suivit la carrière du barreau, et fut, avant la révolution de 1830, procureur du roi près le tribunal de 1<sup>re</sup> instance de la Seine. En 1831, M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, le chargea, de concert avec M. Alexis de Tocqueville, d'aller en Amérique étudier le système pénitentiaire établi dans cette partie du monde. A l'époque du procès scandaleux de la baronne de Feuchères, M. de Beaumont fut destitué pour avoir refusé de représenter le ministère public. En 1840, il fut élu député par le département de la Sarthe, et siégea, à la chambre, sur les bancs de l'opposition dite *dynastique*. En 1847, il se montra partisan de la réforme du système électoral par l'adjonction des capacités, et revendiqua pour les réformistes le titre de conservateurs. Nommé représentant à l'assemblée constituante après 1848, il vota avec les républicains modérés, et fit partie du comité des affaires étrangères. Il fut envoyé comme ambassadeur en Angleterre par le général Cavaignac. Réélu à l'assemblée législative, il fit rapporter le décret de la mise en état de siége de Paris après le 13 juin 1849.

M. de Beaumont est membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1841. Il épousa, en 1836, sa cousine, petite-fille du général la Fayette. Il a publié jusqu'à présent : *Note sur le système pénitentiaire*; Paris, 1831; — (avec M. de Tocqueville), *Du Système pénitentiaire aux États-Unis, et de son application en France*, 2 vol. in-8°; Paris, 1832; — *l'Esclavage aux Etats-Unis*; 4<sup>e</sup> édit., 1840; — *l'Irlande politique, sociale et religieuse*, 2 vol., 1839; 4<sup>e</sup> édit., 1840 : ces deux derniers livres ont obtenu de l'Institut le prix Montyon; — *État de la question d'Afrique* (brochure); Paris, 1843.

Quérard, *la France littéraire* (supplément). — *Moniteur universel.*

**BEAUMONT DE BRIVASAC** (comte DE), géographe français, né aux environs de Toulouse en 1746, mort à Paris le 3 août 1821. Avant la révolution, il fut chef d'escadron au régiment de la Reine; il émigra ensuite, et resta longtemps à Londres. Ce n'est pas lui, quoi qu'en aient dit tous les biographes et bibliographes, mais un de ses parents vivant encore, qui est l'auteur de *l'Europe et ses colonies en décembre* 1819; Paris, 1822, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient des détails précieux sur les États indépendants de l'Amérique du Sud.

Mahul, *Annuaire necrol.*, 1821. — Quérard, *la France littéraire.*

**BEAUMONT DE CARRIÈRE** (le baron), général français, mort en 1813. Il fut aide de camp de Murat, qu'il suivit en Italie et en Égypte, et se signala à presque toutes les batailles auxquelles il assista : à l'affaire de Wertingen, il se précipita au milieu des ennemis, et leur enleva un capitaine de cuirassiers qu'il entraîna dans les rangs français. Nommé général de brigade après la bataille d'Austerlitz, il passa ensuite à l'armée

d'Espagne, et se fit remarquer dans toutes les affaires, mais de la manière la plus éclatante à la bataille d'Alcavon. Il mourut au moment où il venait d'être nommé général de division à l'état-major de la grande-armée.

*Biographie des Contemporains.*

**BEAUMONT DES ADRETS.** *Voy.* ADRETS.

**BEAUMONT DE PÉRÉFIXE.** *Voy.* PÉRÉFIXE.

* **BEAUNE** (*Jean* DE), écrivain ecclésiastique du quatorzième siècle. Natif de Beaune, il entra dans l'ordre des Dominicains, et fut inquisiteur à Carcassonne, de 1316 à 1333. On a de lui : *Sententiæ plures ab Inquisitore latæ*, à la suite de l'Histoire latine de l'Inquisition, par Philippe de Limborch; Amsterdam in-fol.; — *Sententia solemnis die* 11 *martii* 1319 (1320, nouv. cal.), *lata a domino Bernardo, episcopo Albiensi, et ab inquisitore Joanne una judicantibus, qua cives omnes et civitatem Albiensem universam, ob violatam episcop. alias Albiensis Bern. de Castaneto dignitatem, et inquisitorum Carcasson. auctoritatem ante annos circiter* XVIII, *divis Apostolicis, interdicto, censurisque gravissimis suppositam, ad ejusdem civitatis humilem enixamque supplicationem, imposita idonea satisfactione et mulcta, liberarent*, dans les archives de Carcassonne; — *Acta plura contra Albigenses hæreticos, anno* 1318, *mense maio et mart seq.* (Manuscrit de la Biblioth. impér.); — *Sententia a Bern. Narbonensi archiepiscopo, et Joanne inquisitore adversus quosdam Albigenses hæreticos lata*, 14 *oct.* 1319; *et opusculum, seu censura quam a Joanne XXII rogatus tulit de doctrina F. Petri-Joan. Olivi ord. Min.* (Publié par Baluze, t. I, *Miscellan.*, p. 211, et p. 285 à 292). JOSEPH BOULMIER.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 585. — Papillon, *Biblioth. des aut. de Bourgogne*, t. I, p. 21.

* **BEAUNE** (famille DE), ancienne famille française, originaire de Tours, commence avec *Jean de Beaune*, argentier de Louis XI et de Charles VIII. Il eut pour fils *Jacques de Beaune*, baron de Samblançay.

Anselme, *Hist. généal. et chronol. de la maison royale de France.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

**BEAUNE** (*Jacques* DE), baron DE SAMBLANÇAY, surintendant des finances sous François Ier, mort en 1527. Le roi ne lui pardonna jamais d'avoir prêté à la reine mère les sommes destinées à Lautrec, et faute desquelles celui-ci perdit le duché de Milan. Samblançay, qui avait agi ainsi pour obliger la reine mère, fut sacrifié par elle. Il fut pendu au gibet de Montfaucon, pour crime de péculat. Il resta longtemps à l'échelle avant d'être exécuté, attendant toujours sa grâce; mais il l'espéra en vain. Au moment de mourir, il s'écria : « J'ai bien mérité la mort, pour avoir plus servi les hommes que Dieu. » Son courage cependant ne faiblit pas un seul instant. On connaît, à ce sujet, l'épigramme de Marot

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menoit
A Montfauçon Samblançay l'ame rendre,
A vostre advis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
Maillart sembloit homme que mort va prendre;
Et Samblançay fut si ferme vieillart
Que l'on cuydoit pour vray qu'il menast pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

La mémoire du surintendant fut vengée. René Gentil, commis gagné par la reine mère, qui avait soustrait les quittances qu'elle avait remises à Samblançay, fut découvert et pendu quelque temps après.

Amelot de la Houssaye, *Mémoires.* — Anselme, *Hist. généal. et chronol. de la maison royale de France.*

**BEAUNE** (*Renaud* DE), prélat français, fils du baron de Samblançay, né à Tours en 1527, mort en 1606. Il obtint des lettres qui le rétablirent dans les biens et les honneurs dont l'arrêt prononcé contre son père l'avait privé. Renaud prit d'abord le parti de la robe, et fut chancelier du duc d'Alençon; mais étant entré ensuite dans l'état ecclésiastique, il fut nommé successivement à l'évêché de Mende, à l'archevêché de Bourges, et à celui de Sens en 1596. Clément VIII, irrité de ce que ce prélat avait absous Henri IV, et de ce qu'il avait proposé de créer un patriarche en France, lui fit attendre six ans ses bulles. De Beaune soutint avec fermeté les droits de la France dans toutes les occasions, aux assemblées du clergé, aux états de Blois où il présida en 1588, et surtout à la conférence de Surêne, où il annonça que Henri IV était entièrement décidé à faire abjuration. « Comment pouvez-vous le croire, répondit l'archevêque de Lyon, après qu'il l'a promis tant de fois?— Il est vainqueur, répondit l'archevêque de Bourges; et à présent qu'il est maître de la plus grande partie des provinces et des principales villes, s'il se fait catholique, on ne dira pas que c'est par crainte de ses ennemis. » Renaud de Beaune devint grand aumônier de France et commandeur des ordres du roi. On a de lui : *Decreta concilii provincialis Bituricensis*; — *Discours dans l'assemblée du clergé*, 1605; — *Oraison funèbre de Marie Stuart*, 1588; — *Sermon funèbre sur la mort du duc d'Anjou, frère de Henri III*, 1584; — *Harangue dans les états de Blois*; *Réformation de l'université de Paris*; Paris, 1601-1667, in-8°.

Moréri, *Dict. historique.*— De Thou, *Hist.* — La Croix du Maine, *Bibl. franç.* — Sainte-Marthe, *Gallia Christiana.*

**BEAUNE** (*Florimond* DE), conseiller au présidial de Blois et géomètre français, né à Blois en 1601, mort en 1652. Il était fort lié avec Descartes. Il inventa plusieurs instruments d'astronomie, et s'occupa surtout des moyens de faciliter la résolution des équations numériques. Il proposa le premier de déterminer la nature des courbes par les propriétés de leurs tangentes. Il existe dans ce genre un problème qui porte son nom, et qui n'a été complétement résolu que par Jean Bernoulli. Il ne nous reste de Beaune que : *De æquationum limitibus opuscula duo, et notæ breves*,

imprimé dans la *Géométrie latine* de Descartes, 2 vol. (Elzevir).

Bernier, *Histoire de Blois.*

**BEAUNIS DE CHANTERAIN** (*Pierre*), seigneur de Viettes, historiographe français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *le Holà des Gens de guerre fait par le messager de la Paix, qui avoit fait la tresve par l'esprit de la Cour*; 1614, in-8° : c'est, au jugement de Lelong, l'œuvre la plus bizarre qui se puisse imaginer ; — *le Cahier royal divulgué en quatre parties notables, par la convocation des députés assemblés à Rouen le 4 décembre* 1617, Rouen, 1618; in-8°. Beaunis de Chanterain était contemporain et compatriote du grand Corneille.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édition Fontette).

**BEAUNOIR** (*Alexandre-Louis-Bertrand* ROBINEAU, dit), auteur dramatique, né à Paris le 4 avril 1746, mort le 5 août 1823. Il était fils d'un riche notaire de Paris qui, voulant lui céder sa charge, s'efforça par tous les moyens de le détourner de la littérature, pour laquelle il montrait beaucoup de passion. Le jeune Beaunoir se priva de la fortune que son père lui assurait, plutôt que de renoncer à la carrière qu'il préférait à toute autre. En même temps qu'il fit son début dans le monde littéraire, il prit le petit collet, qui favorisait alors plus d'une ambition. La gaieté légère et spirituelle de ses ouvrages attira bientôt sur lui la faveur du public. *L'Amour quêteur*, comédie en deux actes et en prose (représentée pour la première fois, le 22 octobre 1777, sur le théâtre de Nicolet, et imprimée à Paris, 1782, in-8°), dont il avait emprunté le sujet à une chanson libertine fort en vogue, fut goûtée de tout le monde, excepté de l'archevêque de Paris, qui, trouvant l'ouvrage trop licencieux pour un abbé, obligea Robineau à désavouer sa pièce, ou à quitter l'habit ecclésiastique. Robineau prit ce dernier parti, et, par égard pour sa famille, changea son nom en celui plus connu de *Beaunoir*, qui en est l'anagramme. Cet auteur fit plus de deux cents pièces de théâtre, dont il tira, comme il le dit lui-même, plus de cent mille écus. Il mettait dans ses compositions, rapides et faciles, un enjouement qui a quelquefois de l'originalité et de la grâce, comme dans *Jeannot, ou les Battus ne payent pas l'amende* (représenté au mois de mai 1780), dans *Jérôme Pointu* (13 juin 1781), et dans *Fanfan et Colas* (7 septembre 1784). A la révolution, Beaunoir émigra en Belgique, puis en Russie à Saint-Pétersbourg, où il fut chargé par Paul Ier de la direction des théâtres. En 1801, il revint à Paris ; il chanta plusieurs fois la gloire impériale, ce qui ne l'empêcha pas de célébrer le retour des Bourbons en 1815. La restauration le récompensa par une place à la division littéraire du ministère de la police. Outre ses pièces de théâtre et quelques pamphlets pseudonymes, on a de lui : *Voyage sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Düsseldorf*; Neuwied, 1791, 1 vol. in-8°; traduit en hollandais, Harlem, 1793, 2 vol. in-8°; — *Thrasybule*, cantate lyrique, exécutée à l'hôtel de ville de Paris devant LL. MM. II., le 25 frimaire an 13 (1804); — *les Couronnes*, divertissement pour le mariage de Napoléon et de Marie-Louise (imprimé, mais non représenté); Paris, 1810, in-8° ; — *le Mieux est ennemi du bien*, 1819, brochure in-8°, contre la proposition de Barthélemy relative au changement de la loi des élections du 5 février 1817 ; — *la Liberté de la presse garantie par la censure*, 1819, in-8° ; — *Petite Logique à l'usage de nos grands orateurs, dédiée à messieurs les membres de la chambre des pairs et de la chambre des députés, par R. de Beaunoir, sous-doyen des maîtres ès arts de l'université*; Paris, 1822, in-12; — *l'Arc-en-ciel* ; Paris, 1820, broch. in-8°, sur la naissance du duc de Bordeaux ; — *Attila, ou le Fléau de Dieu*, 2 vol. in-12. Les écrits de Beaunoir sont tombés dans l'oubli.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

***BEAUPÈRE** (*Jean*), en latin *Johannes Pulchripatris*, théologien français, né à Nevers en 1380, mort après 1450. Au commencement du quinzième siècle, il fit ses études en l'université de Paris, et s'ouvrit ainsi la carrière des honneurs et des dignités de l'Église. Il fut successivement maître es arts, docteur et professeur en théologie, recteur de l'université (1413), chanoine de Paris, Besançon, Rouen, chancelier de Notre-Dame de Paris, député de l'université pour la nation de Normandie au con:ile de Bâle. Il prit part au procès de condamnation de la Pucelle en 1430, où il se fit remarquer par son manque de bonne foi et son iniquité. Il déposa aussi dans le procès de réhabilitation en 1450, et s'excusa de sa conduite sur la violence morale exercée par les Anglais à l'égard des juges qui condamnèrent cette héroïne. A. V. V.

Quicherat, *Procès de la Pucelle.* — Duboulai, *Historia universitatis Parisiensis.*

**BEAUPIED** (*Jean-François*), théologien français, abbé de Saint-Spire de Corbeil, mort en 1759. On a de lui *les Vies et miracles de saint Spire et de saint Jen* (et non *Saint-Leu*), *premier et troisième évêque de Bayeux*; Paris, 1736, in-12.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, t. IV, p. 226.

**BEAUPLAN** (*Guillaume* LE VASSEUR, sieur DE), ingénieur géographe, né en Normandie au commencement du dix-septième siècle, mort vers 1670. Il fut pendant dix-sept ans au service de la Pologne comme capitaine d'artillerie; ses talents furent appréciés par Sigismond III et Ladislas IV. Il revint en France après la mort de ce dernier, et c'est alors qu'il composa sa *Description de l'Ukraine*, dont la première édition (tirée seulement à une centaine d'exemplaires)

ne parut qu'en 1650. La deuxième édition parut à Rome (en 1660, in-4° de 112 pages) et à Paris, 1661, in-4°, avec figures. On lui doit aussi une *Carte de l'Ukraine* en quatre feuilles, devenue fort rare, et la première *Carte de Normandie* qui ait été publiée avec un peu de détails et d'exactitude. Elle parut en 1653 (5 feuilles in-fol.).

J.-B. Dubois, *Essai sur l'histoire littéraire de la Pologne* (Berlin, 1778, in-8°).

*BEAUPLAN (*Amédée-Louis-Joseph* ROUSSEAU DE), auteur dramatique et compositeur de romances, né à Versailles vers 1794. Il s'est fait connaître par une série de compositions gracieuses, telles que chansonnettes, nocturnes et romances. Parmi les morceaux les plus en vogue, on remarque *l'Ingénue*; — *l'Enfant du régiment*; — *Dormez, mes chères amours*, etc. On a encore de M. de Beauplan un opéra-comique, *l'Amazone*, représenté en 1830. On lui doit, comme écrivain : *le Susceptible*, comédie en un acte, en vers; Paris, 1839; — *la Dame du second*, comédie vaudeville en un acte, avec Émile Vanderbuch; Paris, 1840.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Quérard, *la France littéraire* (supplément).

*BEAUPLET, graveur français. On connaît de lui deux gravures sur bois : *le Siége de Perpignan en 1672*, et *le Cardinal de Richelieu sur son lit de mort*.

Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

BEAUPOIL DE SAINT-AULAIRE. *Voy.* SAINT-AULAIRE.

*BEAUPORT (*Benjamin*), théologien français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Monotessaron Evangeliorum*; Paris, 1552, 1560, in-8°. C'est, nonobstant le titre latin, une concordance des Évangiles, écrite en français.

Walch, *Bibliotheca Theologica*.

*BEAUPRÉ (*Marotte*), comédienne française, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Elle fut attachée à la troupe du Marais jusqu'en 1669. Cette partie de sa vie fut marquée par un incident curieux. A la suite d'une querelle avec Catherine des Urlis, sa camarade, et probablement au sujet d'une rivalité quelconque, elle se battit à l'épée avec sa jeune ennemie, à la fin d'une pièce et sur le théâtre même. C'est Beaupré qui avait adressé le cartel. Mais Sauval, qui avance le fait comme en ayant été témoin oculaire, n'en fait pas connaître l'issue. Il est probable que les camarades du sexe masculin se seront jetés entre les combattantes. La belliqueuse Beaupré passa du Marais au théâtre du Palais-Royal, où elle joua les troisièmes rôles tragiques et les caractères de comédie. On prétend même qu'elle créa, en juillet 1672, le rôle de la comtesse d'Escarbagnas; ce qui est singulier, puisque l'actrice était, au rapport du gazetier Robinet, « extrêmement jolie. » Elle joua encore le rôle d'une des sœurs de Psyché, et se retira en 1672.

Sauval, *Antiquités de Paris*. — Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du Théâtre-Français*. — *Dictionnaire des Femmes célèbres*.

*BEAUPRÉ (PLAT DE), membre de la convention, était prêtre avant la révolution. Il fut chargé de diverses fonctions administratives. En 1792, le département de l'Orne l'envoya à la convention nationale. Il siégea parmi les membres de la *Plaine*, vota la mort de Louis XVI avec sursis, jusqu'à ce que la famille des Bourbons fût mise dans l'impossibilité de nuire à la république. Il passa ensuite au conseil des cinq-cents, et en sortit le 1er prairial an VI, pour disparaître de la scène politique. On ignore la date précise de sa mort.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BEAUPRÉAU (*Claude-Guillaume*), chirurgien dentiste, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Dissertation sur la propreté des dents*; Paris, 1764, in-12; — *Lettre à M. Cochois sur le traitement du sinus musculaire*; ibid., 1769, in-12.

BEAUPUIS (*Charles* WALON DE), théologien français, né à Beauvais le 9 août 1621, mort le 1er février 1709. Il était très-lié avec les solitaires de Port-Royal, dont il dirigea à Paris les écoles. Après la suppression de ces écoles en 1650, il vécut dans la retraite, ne sortant de sa chambre que pour aller à l'église. On a de lui : *Maximes chrétiennes, tirées des lettres de l'abbé de Saint-Cyran*; Paris, 1678, in-12; — *Nouveaux Essais de morale, contenant plusieurs traités sur différents sujets*, 1699, in-12.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — *Vie de Ch. de Beaupuis*, dans *la Suite des Vies des amis de Port-Royal*; Utrecht (Rouen), 1751, in-12. — Mézanguy, *Vie de Buzenval*, p. 67 et suivantes. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BEAUPUY (*Armand-Michel* BACHELIER DE), général français, né en 1757 à Mussidan, département de la Dordogne, mort le 19 octobre 1796. Il partit en 1793, avec l'armée chargée de la défense des frontières. Il se distingua d'abord à Spire, à Worms et à Mayence; mais c'est principalement à Coethen qu'il montra une bravoure à toute épreuve : il battit une troupe de Prussiens et arracha l'épée à leur commandant. Quelques jours après, il fut élevé au grade de maréchal de brigade, et nommé commandant de Cassel. La garnison de Mayence ayant été dirigée sur la Vendée après la reddition de cette place, Beaupuy partit avec elle, et fut chargé du commandement de l'avant-garde. En dix jours il prit part à trois actions différentes; il se distingua, le 15 octobre 1793, à Saint-Christophe; le 18 du même mois, à la journée de la Lande-de-Chollet; et il combattit pour la troisième fois, le 26 octobre, au port d'Entrain avec autant de courage, mais moins de bonheur, que dans les deux actions précédentes. Beaupuy, seul avec son avant-garde, opposa à l'armée entière des ennemis une longue et vigoureuse résistance; mais il tomba blessé presque en même temps de deux balles, dont l'une l'atteignit à la main, l'autre à la poitrine. Après sa guérison, il alla rejoindre, au mois de

floréal an III, l'armée de Rhin-et-Moselle, avec le grade de général de division. Cette campagne fut pour lui aussi glorieuse que les précédentes. En l'an IV, il reçut plusieurs coups de sabre au passage du Rhin. Ses blessures n'étaient pas encore cicatrisées, qu'on le vit s'exposer à de nouveaux dangers. Il se distingua de nouveau à Greissenfeld, à Biberach et à Villingen; mais le combat d'Emendinghen fut le dernier où se signala sa valeur : il fut emporté par un boulet de canon. Le général en chef Moreau fit transporter à Brisach ses dépouilles mortelles, et lui fit élever un monument en 1802, après le traité de Lunéville.

**BEAUPUY** (*Nicolas-Michel* Bachelier de), frère du précédent, naquit en 1750 à Mussidan, et mourut le 19 septembre 1802. Il entra fort jeune au service, et, après avoir obtenu la croix de Saint-Louis, se retira dans le département de la Dordogne, dont il devint administrateur à l'époque de la révolution. En 1791 il fut nommé député à l'assemblée législative, et puis membre du comité militaire. Le 22 août, reconnaissant que sa décoration blessait les lois de l'égalité, il la déposa sur le bureau de l'assemblée, pour qu'elle fût convertie en une médaille destinée au premier soldat qui se distinguerait. Il ne fut pas élu membre à la convention. Au mois de janvier 1794, il fut accusé d'avoir voté à l'assemblée législative contre la société des Jacobins, et fut chassé de la société comme modéré. Sous le Directoire, il fut nommé commissaire près l'administration de son département, passa au conseil des anciens en l'an VII (1799), et fit partie du sénat conservateur après la révolution du 18 brumaire.

*Biographie des Contemporains*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BEAURAIN** (*Jean* de), ingénieur géographe, né à Aix-en-Essart (Artois) le 17 janvier 1696, mort à Paris le 11 février 1771. Dès l'âge de dix-neuf ans il vint à Paris, et s'appliqua à la géographie sous le célèbre Pierre Moulart-Sanson, géographe du roi. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de vingt-cinq ans il obtint le même titre que son maître. Un *Calendrier perpétuel* qu'il inventa en 1724, et dont Louis XV s'amusa pendant une vingtaine d'années, lui avait procuré l'avantage d'être connu du roi. Mais ce qui fit surtout sa réputation, c'est la *Description topographique et militaire des campagnes de Luxembourg*, depuis 1690 jusqu'en 1694; Paris, 1756, 3 vol. in-fol. Indépendamment de ses talents comme géographe, il en avait comme négociateur. Le cardinal de Fleury et Amelot eurent plus d'une fois lieu de s'applaudir de l'avoir choisi dans des occasions délicates.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

**BEAUREGARD** (*Jean-Nicolas*), jésuite et prédicateur, né à Metz le 16 juin 1731, mort en 1804, au château de Gronincq (Souabe). Il obtint un grand succès par les traits d'originalité dont il semait ses prédications, et par une sorte d'éloquence impétueuse. Ses sermons n'étaient, à vrai dire, que des improvisations. Le carême de 1789, qu'il prêcha devant la cour, produisit une profonde sensation. Il y prédisait la révolution, d'un ton déclamatoire, il est vrai; mais ses exagérations elles-mêmes contribuèrent à effrayer les esprits. Condorcet le traita de ligueur et de fanatique. Le P. Beauregard, réfugié à Londres pendant la révolution, y prêcha contre les émigrés, qu'il accusa d'être les fauteurs directs de la révolution par leurs intrigues. Attiré en Allemagne par la princesse de Hohenlohe, qui le combla de bienfaits, il y continua son ministère, toujours avec le même succès. Ses *Sermons* (inédits) ont été légués, dit-on, aux jésuites de Russie. On en a publié une *Analyse*; Lyon et Paris, 1825, 1 vol. in-12.

Feller, *Dictionnaire historique*, édition de M. Weiss. — Bégin, *Biographie de la Moselle*.

* **BEAUREGARD** (1) (*Charles-Victor*), dit *Woirgard*, général français, né à Metz le 16 octobre 1764, tué à Valverde, près de Badajoz, le 19 février 1810. Engagé au régiment suisse de Diesbach, compagnie de Travers, en août 1782, il acheta son congé en janvier 1788, et resta éloigné du service jusqu'au 16 janvier 1792, époque où il fut élu premier lieutenant de la 5e compagnie du 1er bataillon de la Seine-Inférieure. Adjudant-major le 14 mars 1792, lieutenant-colonel en second le 10 septembre suivant, il fut nommé général de brigade par les représentants du peuple le 12 avril 1793, et envoyé à l'armée du Nord le 23 août de la même année. Après avoir servi aux armées de l'Ouest ainsi qu'à celle de l'Océan, il fut chargé du commandement d'Alexandrie, du 11 février 1802 au 4 septembre suivant. Étant passé à la 12e division militaire le 17 avril 1809, il fut chargé, le 19 juin, du commandement d'une brigade de dragons formant le 5e corps de l'armée d'Espagne. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. A. S...y.

*Archives de la Guerre*. — *Vict. et Conquêtes*, t. XIX et XX.

**BEAUREGARD**. *Voy*. **BÉRIGARD**.

***BEAUREPAIRE** (*Louis*), peintre français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut élève de S. Vouet, et se distingua comme peintre d'histoire.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BEAUREPAIRE** (*Nicolas* Girard de), chef vendéen, originaire du Poitou, mort en octobre 1793. Il joignit les insurgés dès le mois d'avril 1793, et forma ensuite une division qui se réunissait tantôt à l'armée du centre, tantôt à celle de Lescure. Lorsque la grande armée vendéenne attaqua Saumur et se porta sur Nantes, Beaurepaire fit une diversion dans le midi de la Vendée, vers Fontenay et Luçon, et commanda l'infanterie vendéenne à la seconde bataille de

(1) Quelques biographes ont donné des détails inexacts sur ce général, qui ne porte pas les prénoms de *Joseph-Domergue*.

Châtillon. Il y fut blessé grièvement, et ne dut qu'à l'attachement de ses soldats de ne pas être laissé parmi les morts. Lors du passage de la Loire par l'armée catholique, il se fit porter au delà du fleuve, et mourut peu de temps après, à Fougères, des suites de ses blessures.

Billard de Veaux, *Biographie des personnes marquantes de la Chouannerie.*

**BEAUREPAIRE** (*Nicolas-Joseph*), commandant de Verdun, né à Coulommiers (Seine-et-Marne) le 7 janvier 1740, mort au siége de Verdun dans la nuit du 1er au 2 septembre 1792. Carabinier le 4 novembre 1759, fourrier le 16 avril 1763, maréchal des logis le 16 août 1765, porte-étendard le 20 avril 1768, sous-lieutenant le 1er mars 1773, sous-aide-major avec rang de lieutenant le 2 juin 1774, Beaurepaire, réformé le 1er avril 1776, reprit du service en qualité de lieutenant en second le 1er mai 1779. Lieutenant en premier le 20 juin 1784, chevalier de Saint-Louis le 1er novembre 1789, il donna sa démission le 24 juillet 1791, et se retira à Joué. Élu la même année lieutenant-colonel du 1er bataillon des volontaires de Maine-et-Loire, il conduisit ce bataillon à Verdun, et prit en 1792 le commandement de cette place, qui fut immédiatement assiégée par l'armée prussienne. Beaurepaire, qui ne désespérait pas du sort de la ville, fit tous ses efforts pour inspirer à la garnison l'enthousiasme qui l'animait, et pour forcer le conseil de guerre à repousser toute proposition de capitulation. Voyant sa voix impuissante, Beaurepaire se brûla la cervelle. L'assemblée nationale, voulant honorer sa mémoire, décréta, le 12 septembre 1792, que le corps de Beaurepaire serait transporté de Sainte-Menehould au Panthéon. L'inscription suivante fut placée sur sa tombe : « Il aima mieux se donner la mort que de capituler avec des tyrans. » Sa veuve reçut une pension, et une des rues de Paris porte son nom. A. S...Y.

*Archives de la guerre.* — *Moniteur*, t. XXIII. — *Victoires et Conquêtes*, t. I et II.

* **BEAUREPAIRE-ROHAN** (*Henrique* DE), voyageur brésilien d'origine française, né vers 1818. Il se destina à la carrière militaire, et passa quatre ans de son enfance dans les solitudes si peu connues de la province du Piauhy, (1827 à 1831). C'est certainement un des plus intrépides explorateurs de la vaste région qui le regarde comme un de ses enfants adoptifs. Dans son voyage de Cuyaba à Rio-de-Janeiro, il a fait plus de huit cents lieues portugaises, toujours occupé de la météorologie et de la géographie physique des pays qu'il visitait. Il a été donné à M. de Beaurepaire-Rohan de pénétrer, en 1846, dans le Paraguay, et de visiter l'Assomption six ans après la mort du dictateur Francia. Il a eu ce privilége avec M. Demersay, jeune médecin français, qui, de même que lui, a été parfaitement accueilli par le président Lopez. M. de Beaurepaire avait pour compagnon de voyage un officier appartenant jadis à la marine française, M. Auguste Leverger (1), dont il retira le plus utile concours. Il faut signaler aussi l'excellent accueil que lui fit M. Bonpland à Saint-Borgia. Ces faits intéressants ont été consignés dans la *Revue trimestrielle de l'Institut historique de Rio-de-Janeiro*; mais la notice préparatoire de l'intrépide explorateur a été publiée à part; elle est intitulée *Descripcão de huma viagem de Cuyaba ao Rio-de-Janeiro pelo Paraguay Corrientes, Rio Grande do Sul e Santa-Catherina*; Rio-de-Janeiro, 1846, brochure in-8°. M. de Beaurepaire-Rohan a examiné récemment le lac Guaiba, visité naguère par M. de Castelnau. Il a également réuni de précieux documents sur les nations pour ainsi dire inconnues qu'il a eu occasion de visiter. C'est ainsi qu'il a pu s'assurer que le guarany pur n'est plus parlé que par les Cayaguas, sur les bords de l'Yguatimi, et peut-être par les Mundurucées. Le gouvernement brésilien a chargé récemment ce voyageur d'une nouvelle mission pour obtenir des notions topographiques exactes sur les contrées centrales de l'empire. On attend de lui une topographie complète du Matto-Grosso, et il parle lui-même de cet ouvrage comme étant achevé. Sa publication serait un service inappréciable rendu à la géographie. Nous apprenons également qu'il s'occupe d'une histoire générale des mêmes contrées. En 1850 M. de Beaurepaire-Rohan avait le titre de major dans le corps des ingénieurs.

FERDINAND DENIS.

*Revista trimensal do Instituto historico e geografico de Rio-de-Janeiro.*

**BEAURIEU** (*Gaspard* GUILLARD DE), littérateur, né à Saint-Paul en Artois le 3 juillet 1728, mort à Paris, à l'hôpital de la Charité, le 5 octobre 1795. Il se fit connaître par sa bizarrerie, plus encore que par ses écrits. Vêtu d'une manière singulière, avec un manteau de Crispin, un large chapeau, il arrêtait les regards et fixait l'attention des passants par ses discours pleins de sel et de gaieté. Si on lui reprochait de n'avoir jamais cherché à rien acquérir, il répondait : « J'ai trop aimé l'honneur et le bonheur pour avoir jamais pu aimer la fortune. » Il répétait souvent ce mot du P. Cartel : « La vie est une épigramme, dont la mort est la pointe. » Il appelait le temps, « un dormeur qui nous mène à l'éternité. » Beaurieu était bon et compatissant; il aimait les enfants, et il se consacra longtemps à leur édution. On a de lui : *l'Heureux Citoyen*; Lille, 1759, in-12; — *Cours d'histoire sacrée et profane*; ibid., 1763 et 1766, 2 vol. in-12; — *Abrégé de l'histoire des insectes*; Paris, 1764, 2 vol. in-8°; — *l'Heureux Vieillard*, drame pastoral; Amsterdam, 1769; — *Cours d'histoire naturelle*; Liége et Paris, 1770, 7 vol. in-12; — *Variétés littéraires*; Amsterdam et

(1) Naturalisé brésilien et promu au grade de capitaine de frégate, M. Leverger a été gouverneur de la province de Matto-Grosso, qui n'a pas moins de quarante-cinq mille lieues carrées.

Paris, 1773, in-12; — *De l'allaitement et de la première éducation des enfants*; Genève, 1782, in-12; — *l'Elève de la nature*; Genève, la Haye et Paris, 1790, 2 vol. in-8° : ce dernier ouvrage, le plus célèbre de l'auteur, a eu plusieurs éditions; le cadre en est ingénieux, mais il n'est pas toujours bien rempli; — *l'Accord parfait, ou l'Equilibre physique et moral*; Paris, 1795, in-18; — *le Portefeuille français*; Paris, 1795, in-12.

*Biographie des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BEAUSOBRE** (*Isaac* DE), théologien protestant, né à Niort le 8 mars 1659, mort à Berlin le 6 juin 1738. Il étudia la théologie à l'académie de Saumur, et fut, en 1683, ordonné par le synode de Loudun. Peu de temps après, il fut nommé pasteur à Châtillon-sur-Indre. Il n'y resta que deux ans. A la révocation de l'édit de Nantes, son temple fut fermé; lui-même manqua d'être emprisonné, non, comme on l'a dit, pour avoir brisé les scellés apposés au temple, mais pour avoir tenu chez lui des réunions particulières et secrètes. Il se réfugia à Rotterdam en novembre 1685. La princesse douairière d'Orange le fit nommer ministre de la cour auprès de sa fille, épouse du prince d'Anhalt-Dessau, dont il gagna toute la confiance. A la mort de son époux, cette princesse ne pouvant plus entretenir sa chapelle française, Beausobre se rendit à Berlin en 1694, et bientôt après l'électeur Frédéric-Guillaume III le nomma pasteur de l'une des églises françaises de cette ville. Il devint peu de temps après chapelain de la reine, et, en 1707, il entra dans le consistoire, où il siégea pendant trente ans.

Beausobre a coopéré avec Lacroze, Lenfant et d'autres, à la rédaction du *Journal littéraire d'Allemagne, de Suisse et du Nord*, publié à la Haye, 1741-1743, 2 vol. in-8°. Il a enrichi la *Bibliothèque allemande* d'un grand nombre de savants articles. Il travailla longtemps, sans l'achever, à une *Histoire de la réformation en Allemagne*, que Pajon de Moncets a publiée à Berlin en 1785, 4 vol. in-8°. Il a été l'éditeur des *Mémoires de Frédéric-Henri de Nassau d'Orange*, imprimés à Amsterdam, 1733, in-4°, et en tête desquels il a placé une préface. On a encore de lui les ouvrages suivants : *Défense de la doctrine des réformés*; Magdebourg, 1694, in-8°; — *Remarques historiques, critiques et philologiques sur le Nouveau Testament*, 2 vol. in-4°, publiés à la Haye en 1742, par les soins de Lachapelle; — *Supplément à l'histoire des Hussites*, de Lenfant; Lausanne, 1745; — *Essai critique de l'histoire de Manichée et du Manichéisme* : le premier volume parut in-4° à Amsterdam en 1739; le second a été publié en 1744 par Formey, sur le manuscrit de l'auteur : Beausobre se montre dans cet ouvrage critique habile, et profondément versé dans l'histoire ecclésiastique; — *Dissertations sur les livres d'Optat et de Milève*; — *Sermons de feu M. de Beausobre, divisés en quatre volumes* : la troisième édition est de Lausanne, 1758; — *le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ, traduit en français sur l'original grec, avec des notes littéraires pour éclaircir le texte*; Amsterdam, 2 vol. in-4°, réimprimé en 1741, avec des corrections et additions considérables. Ce fut par l'ordre du roi de Prusse qu'il entreprit cet ouvrage avec Lenfant. La préface générale, les quatre évangiles, avec les Actes des Apôtres, sont de ce dernier. Tout le reste est de Beausobre. [*Enc. des g. du m.*]

Formey, *Éloge de Beausobre*, en tête du 2e vol. de *l'Histoire de Manichée et du Manichéisme*. — Lachapelle, *Vie de Beausobre*, en tête de ses *Observations sur le Nouveau Testament*.

**BEAUSOBRE** (*Charles-Louis* DE), théologien protestant, fils d'Isaac de Beausobre, né à Dessau en 1690, mort en 1753. Il fut pasteur à Berlin, conseiller privé du roi de Prusse, et membre de l'Académie des sciences de Berlin. On a de lui : *Discours sur la Bible de Saurin* (fait en société avec son père), sans date; — *le Triomphe de l'innocence*; — *Apologie des protestants*, in-4°.

Formey, *Éloge de Beausobre*. — *Mém. de Berlin*, 1753, p. 525.

**BEAUSOBRE** (*Jean-Jacques* DE BEAULT, comte DE), général français, né le 15 mars 1704, mort en 1784. Il commença à servir en 1715. Colonel, il ouvrit en 1744 les siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes; brigadier de cavalerie, il battit en 1745 le prince de Waldeck près de Bruxelles, et s'empara de Malines en 1746; maréchal de camp, il commanda en 1757 le blocus de Gueldre, et obligea cette place à capituler. Il fut nommé lieutenant général en 1759. On a de lui des *Commentaires sur la défense des places, d'Æneas le Tacticien, le plus ancien des auteurs militaires*; Amsterdam et Paris, 1757, 2 tomes en 1 vol. in-4°. Cet ouvrage contient des notes et des recherches fort intéressantes.

De Courcelles, *Dictionnaire des généraux français*.

**BEAUSOBRE** (*Louis* DE), littérateur philosophe, frère du précédent, né à Berlin en 1730, mort le 3 décembre 1783. Il fut élevé aux frais de Frédéric II, qui l'envoya à Paris pour y compléter son éducation, et le nomma ensuite son conseiller privé au département français. Beausobre devint encore conseiller de révision du conseil supérieur, et membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin. Outre quelques *Mémoires* dont on trouve les titres dans la *France littéraire* de M. Quérard, on a de lui : *Lettres sur la littérature allemande* (*Mercure* de 1755); — *Dissertations philosophiques sur la nature du feu, et les différentes parties de la philosophie*; Berlin, 1753, in-12; — *Dissertatio de nonnullis ad jus hierarchicum pertinentibus*; — *le Pyrrhonisme du sage*; Berlin, 1754, vol. in-12; —

*Songe d'Épicure*; Berlin, 1756, in-12; — *Essai sur le bonheur*; Berlin, 1758, in-12; — *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances et du commerce*; Amsterdam, 1765, 2 vol. in-8°; 1771, 3 vol. in-12. Ce dernier ouvrage offre seul quelque intérêt.

*Éloge de Beausobre*, dans les *Mémoires de Berlin*, 1784.

**BEAUSOLEIL** (*Jean* DU CHATELET, baron DE), minéralogiste et alchimiste allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il parcourut avec sa femme Martine de Berthereau (*voy.* l'article suivant) la plupart des contrées de l'Europe, cherchant des mines à l'aide de la *baguette divinatoire*, du *grand compas*, de *la boussole à sept angles*, de *l'astrolabe minéral*, du *rateau métallique*, etc. Il visita la France à des reprises différentes (en 1602 et 1626). Pendant son séjour en Bretagne, on le dépouilla, sous prétexte de sorcellerie, de ses bagues, pierreries, instruments, etc. Enfin il fut lui-même enfermé à la Bastille, et on ignore ce qu'il devint. On a de Beausoleil l'opuscule suivant: *Diorismus, id est definitio veræ philosophiæ de materia prima lapidis philosophalis*; Béziers, 1627, in-8° de 30 pages, reproduit l'année suivante à Aix. Borel et Lenglet-Dufresnoy indiquent cet opuscule sous le titre *de Sulphure philosophorum*; Gabet l'a inséré dans *les Anciens minéralogistes de France*, t. Ier, p. 269-82, avec une préface.

Hœfer, *Histoire de la Chimie*, t. II.

**BEAUSOLEIL** (*Martine* DE BERTHEREAU, baronne DE), femme du précédent, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Elle voyagea avec son mari, et vint avec lui en France. En 1632 elle rendit compte à Louis XIII et à son conseil des travaux entrepris par son mari. Ce premier mémoire n'ayant amené aucun résultat, elle adressa au cardinal de Richelieu un autre écrit dans lequel elle offrait de faire exploiter à ses frais, comme avait fait son mari, les mines déjà découvertes. Beausoleil fut arrêté (*voy.* l'article précédent), et sa femme partagea probablement sa captivité, car on n'entendit plus parler d'aucun d'eux. Tout fait croire qu'ils méritaient un meilleur sort. On a de la baronne de Beausoleil: *Véritable déclaration des riches et inestimables trésors découverts dans le royaume de France*; Paris, 1632; — *la Restitution de Pluton, au cardinal de Richelieu, des mines et mineries de France, cachées jusqu'à ce iour au centre de la terre*; Paris, 1640.

Bazin, *Histoire de Louis XIII*; — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. I.

***BEAUSSIER** *de Lille* (*Louis-Joseph* DE), marin français, né à Toulon en 1700, mort en 1765. Il entra dans la marine à quatorze ans, et voyagea dans le Levant et la mer du Nord. Lieutenant de vaisseau et commandant de la frégate *la Subtile* en 1744, il soutint un combat opiniâtre contre deux bâtiments anglais. Capitaine de vaisseau dès l'année 1749, il sortit de Brest les 13-14 mars 1756, et en quelque sorte sous le regard des Anglais, avec une escadre sous ses ordres, et fit voile pour le Canada, où il transporta, avec de l'argent et des troupes, le gouverneur Montcalm. Son retour fut marqué par de nouveaux exploits contre l'éternel ennemi de la marine française. Chargé d'une mission à Louisbourg, il fut, malgré des prodiges de valeur, fait prisonnier des Anglais, et échangé en 1762.

Il allait, à la tête d'une escadre, faire une descente au Brésil et s'en emparer peut-être, lorsque la paix donna à son activité une direction nouvelle. On le chargea de prendre possession des *Iles sous le vent*. A son retour en France en 1764, il fut élevé au grade de chef d'escadre, et mourut l'année suivante.

***BEAUSSIER** (*Louis-André*), neveu du précédent, marin français, mort le 21 mai 1789. Il fit sa première campagne en 1740, assista au combat de Toulon, fit partie de l'expédition des îles Sainte-Marguerite, et, devenu capitaine de *la Sirène*, s'empara de plusieurs corsaires qui désolaient le commerce maritime. En 1758, il commanda en chef douze navires envoyés au Canada, avec des troupes, des munitions et des présents pour les sauvages. La colonie était réduite à une telle extrémité, que chaque habitant n'avait que deux onces de pain par jour. De toutes les flottes destinées à secourir le Canada, la sienne seule arriva à bon port. On peut dire qu'il sauva Québec, et mit la colonie en état de repousser les Anglais. Quatre ans plus tard, il reçut du duc de Choiseul la mission de transporter à Saint-Domingue des troupes et des munitions. « Je compte, lui dit ce ministre, sur votre bravoure et sur votre prudence. »

Il justifia la bonne opinion qu'on avait de lui, sortit de la rivière de Bordeaux et arriva au Cap, malgré les vaisseaux ennemis qui en gardaient l'entrée. En 1772, il chassa des côtes de Saint-Domingue les Anglo-Américains auxquels il captura treize navires, et rétablit, par sa patriotique énergie, le commerce français dans cette colonie. Beaussier assista au combat d'Ouessant, et fit avec distinction les campagnes d'Amérique, de 1780 à 1782. A la paix, il fut nommé chef d'escadre, et devint un des représentants de la noblesse à l'assemblée des notables.

*Documents inédits.*

**BEAUTÉ.** *Voy.* BEAU.

***BEAUTEMPS-BEAUPRÉ** (*Charles-François*), ingénieur hydrographe, né à la Neuville-au-Pont, près Sainte-Menehould, en 1766. Il fit ses premières études au dépôt des plans et des cartes de la marine. A dix-neuf ans il fut nommé ingénieur, et chargé, par le ministre, de la confection des cartes du *Neptune de la Baltique*. En 1791, il partit, en qualité de premier ingénieur hydrographe, avec le contre-amiral d'Entrecasteaux, pour aller à la recherche de l'infortuné la Pérouse, et leva, avec une grande précision, les plans des contrées et des mers que parcourut

l'expédition. Il revint en France en 1796, et continua à travailler à l'*Atlas de la mer Baltique*, qu'il avait déjà commencé; il fut ensuite chargé de lever la *Carte hydrographique générale* pour servir au voyage autour du monde exécuté par le capitaine Marchand. L'année suivante, il fut nommé ingenieur hydrographe de première classe, et sous-conservateur au dépôt de la marine. Après six ans d'un travail assidu, il fit paraître un *Plan de l'Escaut*, imprimé sur trois feuilles, et remarquable par sa perfection. Le cours de ce fleuve, ses rives, les côtes qui l'avoisinent, son embouchure, ses confluents, tracés avec une rare précision, ne laissent rien à désirer dans ce travail important. En 1804, il devint hydrographe sous-chef de la marine. Chargé, deux ans après, de visiter les ports militaires de la Dalmatie, il dressa les plans de toute la côte orientale de la mer Adriatique. En 1810, il entra à l'Institut comme successeur du comte Fleurieu. L'année suivante, il parcourut les côtes septentrionales de la mer d'Allemagne, et en dressa les cartes hydrographiques. Un port militaire devait être creusé sur la rive gauche de l'Elbe : Beautemps-Beaupré, chargé de désigner l'emplacement le plus convenable, leva les plans de ce port. Ces plans furent communiqués en 1815 par le gouvernement français à celui de Hanovre, et, l'année suivante, Beautemps fut nommé membre de la Société royale de Gœttingue. Dès le mois de juin 1814, il avait été nommé ingénieur hydrographe en chef et conservateur adjoint du dépôt de la marine; et, l'année suivante, il reçut ordre de parcourir les côtes maritimes de la France, pour en donner la description hydrographique. — L'atlas et la relation de l'expédition de d'Entrecasteaux ne furent imprimés qu'en 1808. C'est à lui, pour ainsi dire, que l'Angleterre est redevable de la découverte de la vaste terre de Diémen, puisque tout prouve qu'elle a dirigé ses recherches sur les plans et les cartes de l'ingénieur français. L'officier qui en était porteur ayant été fait prisonnier par les Anglais, au retour de l'expédition conduite par le contre-amiral d'Entrecasteaux, ceux-ci profitèrent des renseignements qui leur étaient offerts, pour s'avancer dans cette partie de l'Océan que venait de visiter avant eux l'escadre française. Mais Beautemps-Beaupré, du cap de Bonne-Espérance, où il était prisonnier, avait envoyé à l'ambassadeur de France aux États-Unis un deuxième exemplaire de ses cartes et de ses plans. Sans cet heureux incident, l'Angleterre aurait peut-être contesté à la France la gloire d'avoir la première ouvert le chemin de cette cinquième partie du monde. M. Beautemps-Beaupré est depuis longtemps membre du Bureau des longitudes. Les Anglais l'ont surnommé *le Père de l'hydrographie*.

*Dictionnaire de la Conversation. — Annuaire du Bureau des longitudes.*

**BEAUTEVILLE** (*Jean-Louis* DUBUISSON DE), évêque d'Alais, né à Beauteville en 1708, mort le 25 mars 1775. Il fut en 1755 député à l'assemblée du clergé, où il se rangea du côté des modérés. Le mandement qu'il publia en 1762, contre le *Recueil des assertions*, lui attira de nombreux ennemis, surtout de la part de ses collègues. Il n'en continua pas moins de jouir d'une grande considération, tant parmi les protestants que parmi les catholiques d'Alais. C'était un prélat savant, rempli de religion, attaché à ses devoirs, charitable envers les pauvres. Quelques-uns de ses mandements firent sensation dans le public, celui entre autres qu'il donna *sur la mort de Louis XV et sur le sacre de Louis XVI*. Il avait composé, contre le rapport de M. de Brienne à l'assemblée du clergé de 1765, un ouvrage qu'il se disposait à rendre public, lorsqu'il fut surpris par la mort. Il avait été en correspondance avec Clément XIV sur les moyens de terminer les divisions qui déchiraient l'Église de France.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**BEAUVAIS** (*Bertrand* PAIRIER DE), chef vendéen, né à Chinon vers 1755, mort le 3 avril 1827. Il était conseiller du roi lorsque la révolution éclata. Il s'en déclara un des ennemis les plus acharnés, et s'enfuit à Coblentz en 1791; mais il rentra en France avant l'expiration des délais accordés aux émigrés. Il était chargé par les frères de Louis XVI d'observer les progrès du parti royaliste dans l'ouest. Son père ayant été arrêté pour avoir correspondu avec les émigrés, il fut lui-même mis en prison; mais ayant été relâché, il alla se réunir aux royalistes de la Vendée. Après s'être emparé de la ville de Chollet, il obtint le commandement d'une division d'artillerie dans l'armée des rebelles, et prit part à tous les combats livrés par eux sur les rives de la Loire. Échappé à la déroute du Mans, il parvint à passer sur la rive gauche de la Loire; mais il fut obligé de se cacher. Il ne reparut que lorsque les royalistes prirent de nouveau les armes. Il fut un des sept chefs qui commandèrent les bandes vendéennes, jusqu'au jour où Stofflet fut institué général en chef de l'armée d'Anjou. Beauvais se montra très-opposé à toute tentative de pacification; et après le traité de la Jaunaye, contre lequel il protesta, il accourut en Bretagne, adressa des exhortations sévères aux chefs des chouans qui étaient aussi en pourparler avec la république, et fut cependant forcé de signer le traité de la Mabilais. Désespéré alors d'être obligé de renoncer à la chouannerie, il passa en Angleterre, et y vécut dans la misère. On a de lui : *Aperçu sur la guerre de la Vendée*; Londres, 1798, in-8°; — *Post-scriptum à l'histoire de la Vendée, suivi d'observations politiques*, etc.; ibid., 1799, in-8°.

Billard de Veaux, *Biographie des personnes marquantes de la Chouannerie*.

* **BEAUVAIS** (*Esther* DE), femme savante du seizième siècle, native d'Angers. La Croix du Maine, son contemporain dit avoir vu quelques

sonnets de sa façon, imprimés avec les œuvres de Béroalde de Verville.

La Croix du Maine, *Bibliothèque historique.*

**BEAUVAIS** (*Gilles-François*), jésuite, écrivain ascétique, né en 1695 dans la Bretagne, mort à Paris en 1773. Il a rédigé l'*Almanach du clergé*, de 1764 à 1768. On a de lui entre autres écrits : *l'Éducation d'un grand roi* (en vers latins), Paris, 1718, in-4°; ibid., 1759, in-12; — *Vie du P. Azevedo, jésuite*; ibid., 1744, in-12; — *Vie du P. Brito, jésuite*; ibid., 1746, in-12; — *Lettres morales et chrétiennes d'une dame à sa fille, sur les moyens de se conduire avec sagesse dans le monde*; ibid., 1758, in-12.

Miorcec de Kerdanet, *Hommes célèbres de la Bretagne.*

**BEAUVAIS** (*Guillaume*), numismate français, né à Dunkerque en 1698, mort à Orléans le 29 septembre 1773. Il consacra tous ses loisirs à la numismatique. On a de lui : *l'Histoire abrégée des empereurs romains par les médailles*; Paris, 1767, 3 vol. in-12 : ouvrage recherché pour les détails qu'il renferme sur les médailles de chaque empereur, dont il fait connaître la rareté et le prix; il existe deux ou trois exemplaires de son *Histoire des empereurs*, avec des additions manuscrites qu'il y avait faites, et qui seraient bien accueillies des curieux dans une nouvelle édition; — *Lettres sur les médailles romaines* (dans le *Mercure* de 1734); — *Traité des finances et de la fausse monnaie des Romains, auquel on a joint une dissertation sur la manière de discerner les médailles antiques d'avec les contrefaites*; Paris, 1740, in-12. Cette dernière dissertation avait déjà paru en 1739; elle fut traduite en allemand, Dresde, 1791, in-4°, enrichie de notes.

*Biographie de l'Orléanais*; Orléans, 1852.

* **BEAUVAIS** (*Jacques*), graveur français, vivait à la fin du dix-huitième siècle. On a de lui : trois livres de collections de vases; — *trois vues de Venise*, et *la Vue d'un monument*, gravée d'après Marieschi.

Heinecken, *Dictionn. des Artistes.*

**BEAUVAIS** (*Jean-Baptiste-Charles-Marie* DE), évêque de Senez, né à Cherbourg en 1731, mort le 4 avril 1790. Il fit ses études au collége d'Harcourt, sous Lebeau, successeur de Rollin. Sa physionomie offrait de grands traits de rapport avec celle de Fénelon. L'éloquence de la chaire avait pour lui des charmes, et il s'y consacra tout entier en embrassant l'état ecclésiastique. Il s'acquit de la réputation; il vint prêcher à la cour, et y fit entendre des vérités dures et utiles. On a donné une édition des *Sermons, Panégyriques et Oraisons funèbres de l'abbé de Beauvais*, dix-sept ans après sa mort (Paris, 1807, 4 vol. in-12). Parmi ses oraisons funèbres, on peut citer celle de Louis XV, dans laquelle il a su concilier le langage du panégyriste avec le devoir de l'homme de bien et celui du ministre de la vérité. Dans un de ses sermons sur la vie future, on remarque des mouvements d'éloquence dignes de Bossuet : « Le jour du jugement, dit-il, est fini; on ne compte plus ni les siècles ni les heures : le temps a fui devant l'éternité. Une voix s'est fait entendre, la même voix qui dit sur le Calvaire : *Consummatum est*. O révolution terrible qui doit faire frémir la nature! Chrétiens, si Dieu m'ordonnait en ce jour de vous la prédire pour la fin de la génération présente, de vous annoncer la fin de l'univers et le dernier jugement, s'il autorisait ma prédiction par des prodiges, quel effroi je répandrais tout à coup au milieu de vous!... Vous ne verrez point les astres se détacher des cieux et embraser la nature; mais l'univers sera pour vous comme s'il n'existait plus. Eh! que vous importe après votre trépas que le soleil éclaire votre tombe, ou qu'il soit lui-même éteint? vous ne serez point jugés solennellement à la face des nations, mais vous allez subir un jugement aussi sévère et aussi irrévocable! » En général, le caractère d'éloquence de l'abbé de Beauvais était doux, tendre et persuasif. Il semblait parler moins pour étonner et pour surprendre que pour toucher. Le plus célèbre de ses sermons est celui qu'il prononça, un jeudi saint, devant Louis XV. On y remarquait des paroles plus hardies qu'il n'en arrive d'habitude à l'oreille des rois. « Sire, disait-il entre autres choses, mon devoir de ministre d'un Dieu de vérité m'ordonne de vous dire que vos peuples sont malheureux, que vous en êtes la cause, et qu'on vous le laisse ignorer. » Il avait pris pour texte de son sermon ces paroles de Jonas : « Dans quarante jours Ninive sera détruite... » Prédiction étrange, qui, dans d'autres temps, eût fait attribuer au prêtre qui l'avait prononcée le don de prophétie : en effet, Louis XV mourut quarante jours après. Ce prélat se démit de son évêché en 1783; la vicomté de Paris le nomma, en 1789, député aux états généraux.

Abbé Gélard, *Éloge de J.-B.-M. de Beauvais*, Paris, 1807, in-12. — Le Bas, *Dictionn. encyclop. de la France.*

**BEAUVAIS** (*Nicolas* DAUPHIN), graveur français, né à Paris en 1687, mort en 1763. Il se livra de bonne heure à l'étude du dessin et de la gravure, et fut un des élèves les plus distingués de Gérard Audran. On a de lui un assez grand nombre de gravures qui se trouvent dans la collection Crozat (galerie de Dresde); plus, un ouvrage fait pour le sacre de Louis XV.

* **BEAUVAIS** (*Philippe*), son fils, mort à la fleur de l'âge en 1781, s'est distingué dans la sculpture. Il remporta le grand prix, fit le voyage de Rome, où il exécuta une statue de l'Immortalité pour l'impératrice de Russie.

Heinecken, *Dictionn. des Artistes.* — Ch. Le Blanc *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

* **BEAUVAIS** (*Charles-Nicolas* DAUPHIN), second fils de Nicolas, graveur français, né à Paris. Il grava, en société avec son père, les estampes suivantes : un *Portrait du pape Benoît XIV*, et un *Portrait de J.-A. Meissonnier*, architecte.

Heinecken, *Dictionn. des Artistes.* — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

**BEAUVAIS DE PRÉAUX** (*Charles-Nicolas*), médecin, né à Orléans le 1er août 1745, mort le 27 mars 1794. Il exerçait son état avec distinction, lorsqu'au moment de la révolution il fut nommé juge de paix du quartier de la Croix-Rouge, à Paris. En 1791 il fut élu député de Paris à l'assemblée législative, et député à la convention en 1792. Le 25 décembre de cette année, il fit un rapport sur les secours à accorder aux victimes du 10 août, et prit de là occasion pour exhaler son indignation contre la conduite de Louis XVI. Il vota la mort du roi. Il était en mission à Toulon lorsque cette ville fut livrée aux ennemis par les partisans de l'ancien gouvernement. Jeté dans un cachot, il y était encore quand l'armée républicaine en chassa les Anglais. Nommé alors commissaire à l'armée d'Italie, il ne put accepter cet emploi. En effet, sa santé avait été profondément altérée par les mauvais traitements qu'il avait soufferts pendant sa captivité, et dont il mourut à Montpellier. La convention fit placer son buste dans la salle de ses séances, et adopta son fils. On a de Beauvais de Préaux : une *Dissertation sur la parole;* traduction de l'ouvrage que Jean-Conrad Ammon avait publié en 1692 sous le titre de *Surdus loquens*, et fait réimprimer en 1700 sous le titre de *Dissertatio de loquela* : cette traduction a paru à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets*, par Deschamps, 1779, in-12; — *Quæstio medica, an a recta pulsuum criticorum doctrina et observatione medicina certior;* Paris, 1774, in-4°; — *Mémoire sur les maladies épizootiques des bêtes à cornes des îles de France et de Bourbon;* Paris, 1783, in-8°; — *Description topographique du mont Olivet;* ibid., 1783, in-8°; — *Lettres pour servir de supplément au Dictionnaire des Artistes* de l'abbé Fontenay, insérées dans le *Journal encyclopédique.*

*Biographie médicale.*

**BEAUVAIS** (*Charles-Théodore*), général français, fils du précédent, naquit à Orléans le 8 novembre 1772, et mourut à Paris au commencement de 1830. Entré au service comme simple soldat, il monta rapidement jusqu'au grade d'adjudant général. Il fut en cette qualité employé successivement aux armées du Nord, d'Italie, dans l'intérieur et en Égypte, où, à la suite d'une vive altercation avec le général en chef Bonaparte, il donna sa démission, qui lui fut accordée par un ordre du jour conçu en ces termes : « Un officier qui, se portant bien, offre sa démission au milieu d'une campagne, ne peut pas être dans l'intention d'acquérir de la gloire et de concourir au grand but de la paix générale. Il n'est pas digne des soldats que je commande. » Beauvais revenait en France, quand il fut pris par un corsaire barbaresque et conduit à Constantinople au château des Sept-Tours, où il subit une captivité de dix-huit mois. Écarté de tout emploi militaire par le premier consul, il fut contraint d'accepter un emploi subalterne dans l'octroi de Paris. Ce n'est qu'en 1809 qu'il fut rappelé au service, et renvoyé avec son ancien grade à Anvers, puis en Espagne, et en 1813 sur le Rhin, où il parvint à reprendre la ville de Neuss, que l'ennemi avait surprise. Il était alors général de brigade. En 1815, pendant les Cent-Jours, Napoléon l'avait chargé du commandement de Bayonne. Compris la même année dans le licenciement général, il voulut combattre encore avec sa plume pour la liberté et la gloire de son pays. Il concourut à la rédaction d'un journal militaire, de plusieurs journaux de l'opposition, tels que *le Mercure*, *la Tribune*, *le Constitutionnel*, et rédigea presque en entier l'immense et populaire compilation des *Victoires et conquêtes des Français;* Paris, 1817 et années suivantes, 28 volumes in-8°. Il a encore publié la *Correspondance officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte avec les cours étrangères*, etc., 1819-1820, 7 vol. in-8°; — *Dictionnaire historique*, ou *Biographie universelle classique* (avec Barbier et autres gens de lettres); Paris, 1826-1829, 6 vol. in-8°; — traduction française des *Lettres de Phalaris* ; Paris, 1797, in-12.

*Biographie des Contemporains.*

**BEAUVAIS** (*Remy* DE), poëte et capucin, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui un poëme divisé en 20 livres, et intitulé *la Madeleine*. C'est une œuvre médiocre et burlesque; elle a été imprimée à Tournay en 1617, in-8°, aux frais de Marie de Longueval, l'une des pénitentes de l'auteur. M. Viollet-le-Duc en a cité des fragments.

Viollet-le-Duc, *Biblioth. poétique ;* Paris, 1844.

**BEAUVAL** (*Jeanne-Olivier* BOURGUIGNON, dame), comédienne, née en Hollande vers 164?, morte à Paris le 20 mars 1720. Abandonnée par ses parents, elle fut recueillie, dès sa plus tendre enfance, par une blanchisseuse qui l'éleva jusqu'à l'âge de douze ans. Elle s'engagea alors dans une troupe de comédiens qui parcourait la Hollande. Elle quitta ensuite cette troupe pour entrer dans celle de Lyon, dont le directeur devint son père adoptif. Ce fut alors qu'elle épousa Beauval, simple gagiste, qu'elle fit recevoir au nombre des comédiens. Molière ayant eu occasion de la voir, la fit admettre dans la troupe du roi; mais sa voix et sa figure ne plurent jamais à Louis XIV. Depuis 1697 jusqu'en 1704, époque de sa retraite, elle a créé plusieurs rôles de soubrette. Le dernier rôle qu'elle ait joué d'original, c'est celui de Lisette, dans les *Folies amoureuses.*

Lemazurier, *Galerie des acteurs*, etc.

**BEAUVALLET** (*Pierre-Nicolas*), sculpteur, né au Havre en 1749, mort à Paris le 17 avril 1828. Élève du sculpteur Pajou, il s'acquit une réputation distinguée par l'exécution des sculptures du château de Compiègne, et surtout par celle de la salle des gardes. Il fut reçu, en 1789, à l'Académie de peinture. Quand la révolution

éclata, il s'en montra partisan zélé, et consacra dès lors son talent à reproduire les bustes des hommes célèbres de l'époque. Ses ouvrages les plus renommés en ce genre sont le buste de Marat, d'une ressemblance parfaite, et ceux de Challier et de Guillaume Tell. C'est lui qui, avec l'architecte Piètre, son ami, remit, le 9 thermidor, au conventionnel Le Bas, le pistolet dont celui-ci fit usage pour sauver sa tête de l'échafaud où la rage des thermidoriens voulait le traîner. En 1812, il exposa au salon une statue de *Narcisse* et de *Pomone*, une *Suzanne au bain*, et un modèle en plâtre d'une *statue du général Moreau*. Sans avoir un style élevé, Beauvallet avait de la grâce et un dessin correct. On a de lui les trois premières livraisons d'un ouvrage intitulé *Fragments d'architecture, sculpture, peinture, dans le style antique, composés ou recueillis et gravés au trait, dédiés à M. David*; Paris, in-fol., 1803 et 1804.

Rabbe, etc., *Biographie des Contemporains.*

*BEAUVALLET (*Pierre-François*), artiste et auteur dramatique français, né à Pithiviers le 13 octobre 1801. Il se livra d'abord à la peinture, et étudia quelque temps dans l'atelier de M. Paul Delaroche. Une promenade et une déclamation en plein vent, en compagnie de Casimir Delavigne, lui révélèrent la source où il devait puiser son succès. Après avoir passé par les classes du Conservatoire, il débuta à l'Odéon, et y créa avec intelligence quelques bons rôles. C'était en 1825. En 1827 il joua à l'Ambigu-Comique, et n'entra au Théâtre-Français qu'en 1830. Mais ce n'est pas sans y perdre un peu de naturel qu'il avait traversé ce qu'on appelle le *boulevard du crime* et le théâtre des frénésies romantiques. Il lui fallut donc bien des efforts, bien du travail, avant de s'acclimater au calme et au simple bon sens de nos chefs-d'œuvre classiques. Nous devons dire qu'il y est parvenu. *Polyeucte*, *Tancrède* et *Rodrigue* n'ont pas de meilleur interprète. Ces efforts du travail et de l'étude sont secondés chez M. Beauvallet par un organe puissant et peu ordinaire. Il est, depuis 1839, professeur de l'une des classes de déclamation du Conservatoire. Comme son camarade M. Samson, Beauvallet a écrit aussi pour le théâtre. On a de lui : *Caïn*, drame en deux actes, en collaboration avec M. Davesne (1830); — *les Trois Jours*, chant dithyrambique, en collaboration avec le même; — *Robert Bruce*, tragédie en cinq actes, représentée au Théâtre-Français en 1847; — *le Dernier Abencerrage*, tragédie en trois actes, représentée en 1851. V. R.

*Journaux français* de 1847 et 1851. — Arnou, *Biographie de M. Beauvallet*. — *Dictionnaire de la Conversation.*

BEAUVARLET (*Jacques-Firmin*), graveur, né à Abbeville le 25 septembre 1731, mort le 7 décembre 1793. Destiné à la carrière des arts, il entra très-jeune chez Robert Hecquet, passa de cette école dans celle de Lefèvre, et vint à Paris en 1750, où il profita des conseils du célèbre L. Cars. Devenu l'émule des premiers artistes, les planches qu'il exécuta d'après Lucas Giordano rappelèrent les beaux temps de la gravure; son mérite détermina l'Académie à l'agréer au nombre de ses membres en 1762. C'est sans doute le désir de propager les ouvrages des peintres français qui lui fit traduire les tableaux de Raoux, de de Troy, et de Vanloo. Un travail pur et une exécution précise distinguent ses différentes productions. *La Conversation et la Lecture espagnoles*, planches par lesquelles il débuta dans le genre sérieux, lui attirèrent les justes suffrages des amateurs. Mais bientôt, cédant au mauvais goût de son temps, il ne s'occupa plus que de plaire au public : il s'efforça d'obtenir des effets de lumière, et s'exerça à composer des figures imaginaires, où la grandeur des yeux et la petitesse de la bouche sont vraiment ridicules. C'est dans l'*histoire d'Esther*, d'après de Troy, qu'il se livra surtout à ce mauvais goût.

Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.* — *Biographie des Contemporains.*

BEAUVARLET-CHARPENTIER (*Jean-Jacques*), organiste et compositeur français, né à Abbeville en 1730, mort en 1794. Après avoir été organiste à Lyon, il devint successivement organiste à Saint-Victor de Paris, et, par la voie du concours, à Saint-Paul, où il succéda à Daquin. La perte qu'il fit de ses emplois, en 1793, le conduisit au tombeau. On a de lui des *Sonates* pour le clavecin, des *Messes* et des *Magnificats*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BEAUVARLET (*Jacques-Marie*), fils de Jean-Jacques, organiste et compositeur français, né à Lyon le 3 juillet 1766, mort en 1833. Il succéda à son père comme organiste de Saint-Paul, et devint plus tard organiste de Saint-Gervais. On a de lui : la *Bataille de Montenotte*, *d'Austerlitz*, *d'Iéna*, pièces pour orgue et clavecin; — des *airs variés*; — une *Méthode d'orgue*; — *Gervais* ou *le jeune Aveugle*, opéra en un acte, représenté en 1802 au théâtre des Jeunes-Artistes.

*Biographie universelle* (édition belge).

*BEAUVAU, en latin *Bella vallis*, en vieux français Belval, ancienne famille française, originaire d'Anjou. Voici ses membres les plus marquants, par ordre chronologique :

I. BEAUVAU (*René* de), l'un des plus braves chevaliers du treizième siècle, mort en 1266, accompagna Charles d'Anjou à la conquête de Naples; il prit une part notable au gain de la bataille de Bénévent, fut nommé connétable du nouveau royaume, et mourut de ses blessures.

Depuis cette époque, les Beauvau associèrent leur fortune à celle des princes de la maison d'Anjou, devenus roi de Sicile, de Jérusalem, ducs de Lorraine et comtes de Provence. Cette union se manifesta surtout au quinzième siècle, époque où plusieurs seigneurs de la maison de

Beauvau se rendirent célèbres à divers titres, principalement dans la carrière des armes, au service de Charles VII, roi de France, et de son allié René Ier, roi de Sicile, etc. Nous consacrerons à chacun de ces seigneurs une notice spéciale.

II. *BEAUVAU (*Pierre* DE), sénéchal d'Anjou, et principal conseiller de Louis II, duc d'Anjou, mourut vers 1435.

III. BEAUVAU (*Louis* DE), seigneur de Champigny, de la Roche-sur-Yon, fils du précédent, et petit-fils de Jean III, naquit vers 1410, et mourut en 1462. Il fut successivement conseiller, chambellan de René, sénéchal d'Anjou par lettre du 20 mai 1441, chevalier de l'ordre du Croissant, institué par ce prince en 1449, grand sénéchal de Provence, gouverneur et capitaine de la tour de Marseille. En 1442, il servit contre les Anglais sous la bannière du duc d'Alençon. En 1449 et 1450, il coopéra, sous les ordres de René, puis de Jean d'Anjou, à la conquête de la Normandie. En 1458, il fut choisi par Charles VII pour faire partie de la cour des pairs qui devait juger le duc d'Alençon, accusé du crime de haute trahison. En 1462, il fut envoyé à Rome auprès du pape Pie II comme ambassadeur du roi de Sicile, et mourut la même année. Louis de Beauvau cultivait les lettres et vécut dans une grande familiarité auprès du roi René, dont il partageait le penchant pour les ouvrages de goût et d'esprit. On connaît de lui deux opuscules qui se rattachent à la littérature romanesque. Le premier consiste dans la relation en vers français du *Pas d'armes de la Bergère*, tenu à Tarascon en 1449. Le texte original est contenu dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale n° 7907,3, publié par M. Crapelet, 1828, grand in-8°, fig. L'autre est la traduction en prose française du roman italien de *Troïle et Cressida*, manuscrit de la même bibliothèque; la Vallière, 112. Sa fille, Isabelle de Beauvau, épousa en 1454 Jean II de Bourbon, comte de Vendôme, ancêtre en ligne directe de Henri IV. Par cette union le sang de Beauvau s'allia dans la suite à plusieurs maisons royales de l'Europe. — Le portrait de Louis de Beauvau a été gravé par Montfaucon, *Monuments de la Monarchie française*, t. III, planche LIV, figure 7, d'après un vitrail des Cordeliers d'Angers.

IV. BEAUVAU (*Bertrand* DE), (fils puîné de Jean III), seigneur de Précigny, de Sillé-le-Guillaume et de Briançon, naquit vers 1400, et mourut en 1474. Jeune encore, il servit Louis II, roi de Sicile et duc d'Anjou, mort en 1417, qui lui donna la baronnie de Précigny en Touraine. Son crédit ne diminua pas auprès de Louis III, et ce fut lui qui le représenta, le 31 août 1441, lorsque ce prince épousa, par procuration, Marguerite de Savoie. René d'Anjou ayant succédé à Louis III son père, continua la même faveur à Bertrand de Beauvau, qu'il fit tour à tour son conseiller, chambellan chevalier du Croissant (1452), capitaine d'Angers vers 1457, et sénéchal d'Anjou après Louis de Beauvau. Le roi Charles VII l'employa également à son service, principalement dans le conseil et dans l'ordre civil. En 1435, Bertrand de Beauvau prend les titres de chevalier, conseiller et chambellan du roi, et figure en effet dès cette époque parmi les familiers intimes du monarque. En 1444, il fut un des ambassadeurs, envoyés près du roi Henri VI, qui signèrent, le 21 mai de la même année, une trêve de dix-huit mois avec l'Angleterre. Une mission analogue, qu'il remplit l'année suivante (1), eut pour résultat la prolongation de cette paix provisoire, qui dura jusqu'en 1449. A cette époque les trêves furent rompues par le manque de foi et les hostilités des Anglais. Charles VII se mit alors en campagne pour recouvrer la Normandie. Bertrand de Beauvau l'accompagna dans cette expédition, où les ressorts de la politique ne contribuèrent pas moins que la force des armes à faire rentrer cette province sous l'obéissance du monarque de la maison de Valois. Bertrand de Beauvau s'entremit avec succès dans plusieurs négociations, et notamment dans celles qui amenèrent les capitulations de Verneuil et de Rouen, capitale du duché. En 1458, il siégea parmi les juges du duc d'Alençon. Louis XI, en 1462, le nomma premier président laïque en la cour des comptes, et grand conservateur du domaine du roi; il employa de nouveau les talents diplomatiques de Bertrand de Beauvau à négocier avec les princes ses parents en 1464, lors de la ligue du *Bien public*. Bertrand fut marié trois fois; l'une de ses épouses était Françoise de Brézé, sœur de Pierre de Brézé, principal ministre de Charles VII. Jean, son fils (2), épousa en 1467 Blanche, fille bâtarde de René d'Anjou. Le portrait de Bertrand de Beauvau a été gravé, d'après sa sépulture aux Augustins d'Angers, dans les *Monuments de la Monarchie française*, t. III, pl. 69, n° 2.

V. *BEAUVAU (*Pierre* DE), seigneur de la Bessière, du Rivau, de Boisbarré, Villebernier et Courville, naquit vers 1415 et mourut en 1453. Il était fils de Mathieu de Beauvau, capitaine de Tarente, mort en 1421. Pierre, à l'instar de Louis et de Bertrand, servit la cause de Charles VII. Ses premiers actes dans la carrière paraissent dater de 1441. Bientôt il s'attacha particulièrement à Charles d'Anjou, comte du Maine, compagnon d'enfance et ami préféré du roi, gouverneur général de Guyenne. Pierre ne tarda pas à devenir son lieutenant pour le commandement militaire. Il prit part, surtout depuis 1449, aux

(1) La relation de cette ambassade, qui avait pour chef Louis de Bourbon, comte de Vendôme, se trouve à la Bibliothèque impériale, manuscrit 8448, 2; Baluze, 22, f° 171 et suiv.

(2) D'après le P. Anselme, *Histoire généalogique de la Maison de France*, M. de Villeneuve-Bargemont affirme que ce fut Bertrand lui-même qui contracta en quatrièmes noces cette union tardive et malencontreuse. (*Voy. Histoire de René d'Anjou*, t. II, p. 292).

expéditions dirigées contre les Anglais, et combattit sous les ordres de Jean, duc de Calabre, du célèbre bâtard de Dunois et autres capitaines. Il se distingua particulièrement à la bataille de Castillon en 1453, où il trouva une fin glorieuse, étant mort trois jours après cette victoire, des blessures qu'il y avait reçues.

VALLET DE VIRIVILLE.

Scévole de Sainte-Marthe, *Histoire généalogique de la maison de Beauvau*, 1626, in-folio. — Duvergier, *Hist. et Recueils généalogiques*. — Cabinet des titres, Bibliothèque impériale, *Beauvau*. — Villeneuve-Bargemont, *Hist. de René d'Anjou*, 1825, 3 vol. in-8°. — Quatrebarbes, *OEuvres de René d'Anjou*, 1845-1846 ; 4 vol. in-4°.

VI. **BEAUVAU** (*Henri*, baron DE), général et diplomate, vivait dans la seconde moitié du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il fit ses premières armes en Hongrie, sous l'empereur Rodolphe II, et offrit ensuite ses services à l'électeur de Bavière. A l'invasion de la Hongrie par les Turcs, il concourut à la victoire, et reprit la Strigonie sur les Ottomans. Les affaires de l'empereur rétablies, Henri de Beauvau se mit à parcourir l'Europe, l'Asie et l'Afrique. De retour chez lui, il écrivit une relation de ses campagnes et de ses voyages, dont l'édition la plus complète est de Nancy, 1619, in-4°, avec figures.

Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*.

VII. **BEAUVAU** (*Henri*, marquis DE), fils du précédent, mourut en 1684. Il fut choisi par le duc François de Lorraine pour gouverneur du duc Charles, qui contribua avec Sobieski à la prise de Vienne. On a du marquis de Beauvau : *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar* ; Metz, 1686, in-12, et Cologne, 1689. « Ils sont écrits, dit Bayle, par une personne de qualité, qui, étant engagée, tant par sa naissance que par ses emplois, au service de la maison de Lorraine, a eu bonne part aux événements qui y sont rapportés... La sincérité qui règne dans cet ouvrage, et la manière naturelle dont il est écrit, ne contribuent pas peu à le rendre recommandable. » Le P. Lelong y rectifie cependant à bon droit quelques erreurs.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, III, 38, 894. — Bayle, *Nouvelles de la République des lettres*, VII, mai 1687.

VIII. **BEAUVAU** (*Marc* DE), prince de Craon, mort en 1754. Il servit, avec la même fidélité que son père (Henri de Beauvau), Léopold, duc de Lorraine, et le roi Stanislas, qui vint en 1735 s'établir dans ce même duché. Après que son élève François, fils du duc Léopold, devenu empereur, eut épousé Marie-Thérèse, Marc de Beauvau fut nommé vice-roi de la Toscane. Dès lors il vécut à Florence, entouré des plus beaux esprits d'Italie, des Serati, des Venuti, des Nicolini, des Buon-Delmonte. On a dit de lui qu'il était un des hommes les plus instruits et peut-être l'homme le plus aimable de son temps.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

IX. **BEAUVAU** (*René-François* DE), prélat français, né en 1664 au château du Rivau, mort le 4 août 1739. Après avoir terminé ses études et reçu à Paris le bonnet de docteur en Sorbonne en 1694, il fut nommé chanoine et grand vicaire de l'église de Sarlat, dont son oncle était évêque. Six ans plus tard, il fut élevé lui-même à l'évêché de Bayonne. Là il sut par ses lumières, son zèle, sa douceur et sa charité, se concilier l'estime et l'affection de tous ses diocésains. Il put lui-même se convaincre, dans une circonstance solennelle, de la sincérité de leurs sentiments. Louis XIV l'ayant appelé en 1707 à l'évêché de Tournay, cette nouvelle répandit la consternation dans Bayonne. De tous côtés on accourut auprès de M. de Beauvau, pour le supplier de ne pas abandonner un diocèse où il avait tant fait de bien. Craignant même que leur prélat ne fût tenté par les revenus plus considérables d'un évêché qui lui permettrait de distribuer de plus abondantes aumônes, les habitants de Bayonne se cotisèrent entre eux pour égaler les revenus de leur évêché à ceux de l'évêché de Tournay. Le prélat, sensible à toutes ces marques d'estime et de dévouement, ne pouvait prendre sur lui de céder aux instantes prières qu'on lui adressait. Alors les habitants de Bayonne écrivirent au roi lui-même. Mais Louis XIV ne changea rien à sa résolution; et en voyant M. de Beauvau qui se rendait à son nouveau poste : « Je sais, lui dit-il, ce que Bayonne voulait faire pour vous; mais vous êtes nécessaire à Tournay. » Le monarque l'avait bien jugé. Tournay demandait un homme qui fût d'un caractère ferme, et qui eût en même temps des vertus apostoliques capables de tempérer les rigueurs de la guerre, et d'adoucir les maux qui en sont les suites inévitables. La ville était assiégée par le prince Eugène, et la garnison réduite aux abois : M. de Beauvau transforma son palais et son église en un hôpital, vendit tout ce qu'il possédait de plus précieux, et emprunta près d'un million pour soulager, autant qu'il était en lui, la misère du soldat et des citoyens. La ville fut prise; et le vainqueur ayant ordonné à M. de Beauvau d'entonner un *Te Deum* d'actions de grâces, le prélat eut le courage de refuser. Il se retira à Paris, où Louis XIV reconnut dignement ses services en le défrayant de sa dépense avec l'argent du trésor royal. Les Tournaisiens, à leur tour, ne voulurent pas se montrer ingrats envers leur évêque : ils rachetèrent toute la vaisselle que M. de Beauvau avait vendue pendant le siége, et la lui offrirent. Tournay ayant été donné à l'empereur, M. de Beauvau se démit de son évêché, et devint en 1713 archevêque de Toulouse, et en 1719 archevêque de Narbonne. M. de Beauvau avait été aussi chargé d'un gouvernement politique. Président des états du Languedoc pendant vingt ans, il y exerça les mêmes vertus que sur les différents siéges épiscopaux qu'il occupa. C'est à ses encouragements que

l'on doit l'*Histoire du Languedoc*, en 5 vol. in-fol., par les religieux de Saint-Maur ; et la *Description géographique* et l'*Histoire naturelle* de la même province, par la société de Montpellier.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

X. **BEAUVAU** (*Louis-Charles-Antoine*, marquis DE), général français, né au mois d'avril 1710, mort le 24 juin 1744. Il fut d'abord capitaine au régiment de Lambesc, et ensuite mestre de camp du régiment de cavalerie de la Reine. Il se distingua au siége de Philisbourg en 1734, et à l'affaire de Clausen en 1735. La guerre s'étant rallumée, il commanda son régiment à la prise de Prague en 1741, à la défense de la même ville en 1742, et rentra en France avec l'armée en janvier 1743. Il fut fait maréchal de camp au mois de février suivant. Employé à l'armée de Flandre, il fut blessé mortellement au siége d'Ypres. A l'attaque d'un chemin couvert, quelques-uns des siens s'empressant de le secourir : « Mes enfants, leur dit-il, allez faire votre devoir ; j'ai fait le mien. »

De Courcelles, *Dictionnaire des généraux français.*

XI. **BEAUVAU** (*Charles-Juste* DE), maréchal de France, né à Lunéville le 10 septembre 1720, mort le 2 mai 1793. Entré fort jeune dans la carrière militaire, il y fit un chemin aussi rapide que brillant. A vingt ans, colonel des gardes du roi Stanislas, il vint s'offrir comme volontaire à l'armée française assiégée dans Prague, et y servit en qualité d'aide de camp du maréchal de Belle-Isle. Il devint successivement lieutenant général des armées, capitaine des gardes, et se montra, dans tout le cours de sa carrière, digne de ses débuts. A l'assaut de Mahon, où il commandait l'attaque principale, il monta un des premiers à la brèche. A la journée de Corback, déposant tous ses grades militaires, il vint offrir ses services en qualité d'aide de camp, et contribua à la victoire que remporta le maréchal de Broglie.

Ici se termine la carrière militaire du marquis de Beauvau, et commence sa carrière politique. En 1763, nommé commandant du Languedoc, il eut occasion de se distinguer par un trait d'humanité qui honorera toujours sa mémoire. Ayant appris que, dans une prison d'État nommée *la Tour de Constance*, se trouvaient quatorze femmes enfermées depuis nombre d'années pour n'avoir pas voulu abjurer la religion réformée, Beauvau se rendit dans ce cachot, fit mettre sur-le-champ en liberté toutes ces malheureuses ; et, en attendant que le gouvernement eût décidé de leur sort, pourvut de ses deniers à leurs premiers besoins. La cour lui ordonna de réintégrer dans la tour dix de ces prisonnières ; Beauveau résista noblement, et la cour n'osa pas insister. Il faut encore lui faire honneur de n'avoir pas voulu s'associer aux projets, aussi injustes qu'impolitiques, du chancelier Maupeou contre les parlements. C'est vers ce temps, en 1771, que l'Académie française l'appela dans son sein ; il avait déjà été reçu à celle de la Crusca en 1748. Sous Louis XVI, la fortune de Beauvau ne déclina pas. En 1782, il fut nommé gouverneur de Provence, et, l'année, suivante, maréchal de France. Mais l'orage qui devait emporter la monarchie de Louis XVI et le règne des priviléges s'annonçait déjà. Le 4 août 1789, Louis XVI appela dans son conseil le maréchal : celui-ci se rendit à l'invitation personnelle du monarque, et fit partie du ministère pendant cinq mois. Il y ouvrit, dit-on, quelques avis salutaires, mais qui ne furent point écoutés. Beauveau vécut assez pour être témoin des malheurs qu'entraîna la fatale obstination de ses maîtres.

Sans être un homme précisément lettré, le maréchal de Beauvau était un grand seigneur plein d'urbanité, de politesse et d'élégance, brave et entendu dans l'art militaire, administrateur intègre et éclairé. On a de lui : une *Lettre à l'abbé Desfontaines, sur une phrase de 180 mots d'un discours de l'abbé Hardion, à la réception de M. de Mairan à l'Académie française* ; Paris, 1745, in-12 ; — *Discours de réception à l'Académie française*, in-4°, 1771 ; — *Avis au Tiers État* ; Paris, 1788, in-8°.

Boufflers, *Éloge de Beauvau.* — *Recueil des Discours de l'Académie française.*

XII. * **BEAUVAU** (*Marc-Étienne-Gabriel* DE), prince du saint empire, grand d'Espagne de première classe, né le 22 septembre 1773, mort en 1849, fut attaché en qualité de chambellan à la maison de l'empereur Napoléon. Sa femme (Nathalie de Rochechouart-Mortemart) remplit en même temps la charge de dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise. Entraîné en 1815 dans la chute de Napoléon, il fut rétabli, pendant les Cent-Jours, dans ses fonctions de chambellan, et nommé à la chambre des pairs. Il fut un des membres de la commission nommée à cette époque pour faire le rapport de l'adresse de la chambre des députés au peuple français. Mis à l'écart sous la restauration, il fut rappelé, le 19 novembre 1831, à la chambre des pairs.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — *Biographie des Contemporains.*

XIII. * **BEAUVAU** (*Charles-Juste-François-Victurnien*, prince DE), sénateur, fils du précédent, naquit à Haroué (Meurthe) le 29 mars 1793. Il entra de bonne heure au service militaire, devint officier de carabiniers sous l'empire. Il fit en cette qualité la campagne de Russie de 1812, et s'y distingua par la bravoure et le sang-froid qu'il déploya dans toutes les affaires où son régiment se trouva engagé. Grièvement blessé à la cuisse gauche au combat de Weronowo, et percé de plusieurs coups de lance, il allait être abandonné sur le champ de bataille, lorsqu'il en fut miraculeusement retiré. Le prince de Beauvau quitta le service militaire en 1814, et vécut éloigné de la scène politique jusqu'au 26 janvier 1852, époque à laquelle un décret présidentiel l'appela à siéger au sénat. SICARD.

**BEAUVILLIER** ou **BEAUVILLIERS**, maison noble de France, dont l'origine commence à Émeri de Beauvilliers, bailli de Blois, vers la fin du quinzième siècle, et qui a produit les comtes et ducs de Saint-Aignan, dont on trouve l'histoire généalogique dans les *Grands Officiers de la couronne*, t. IV, p. 701 et suiv.

**BEAUVILLIERS** (*Marie* DE), abbesse de Montmartre, fille du comte de Saint-Aignan, gentilhomme attaché au duc d'Alençon, naquit le 27 avril 1574, et mourut le 21 avril 1656. A l'époque du siége de Paris en 1590, Henri IV en devint amoureux, et l'installa à Senlis; mais il l'abandonna lorsqu'il vit Gabrielle d'Estrées, cousine germaine de Marie de Beauvilliers. L'abbesse retourna au couvent de Montmartre, où elle eut pendant plus de cinquante ans à lutter contre les désordres et l'indiscipline de ses subordonnées, religieuses de l'ordre de Saint-Benoît de Ferrières.

Le père Léon, *Antiquités de Montmartre. — Biographie de l'Orléanais ;* Orléans, 1852, t. II.

**BEAUVILLIERS** (*François-Honorat* DE), duc de Saint-Aignan, membre de l'Académie française, né en 1607, mort le 16 juin 1687. Il remporta le prix fondé à Caen pour l'Immaculée-Conception. Il se distingua dans plusieurs batailles; et ce fut en sa faveur que Louis XIV érigea en duché-pairie la terre de Saint-Aignan. Chargé souvent de diriger les fêtes de la cour, il en traçait les plans, et les faisait exécuter avec autant d'intelligence que de goût. Il a écrit plusieurs pièces de vers qui se trouvent insérées dans les anciens *Mercures*, ainsi que dans les œuvres de madame Deshoulières et de Scarron.

Son fils aîné *Paul*, duc de Beauvilliers, mort en 1714, à l'âge de 66 ans, avait été gouverneur du duc de Bourgogne, père de Louis XV. L'Académie française proposa son éloge pour sujet d'un de ses prix. Son frère, évêque de Beauvais, mourut le 19 août 1751, dans une abbaye de prémontrés, après s'être démis de son évêché. On a de lui quelques *Livres de piété*, et un *Commentaire sur la Bible*, en français, in-4°, qui est resté inachevé.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BEAUVILLIERS** (*Paul-Hippolyte* DE), duc de Saint-Aignan, né le 15 novembre 1684, mort le 22 janvier 1776. Il fut lieutenant-général, et membre de l'Académie française. On a de lui des *Amusements littéraires*, et un *Mémoire* dans le tome XVII^e^ de l'Académie des (inscriptions) *sur la cession d'André Paléologue, à Charles VIII, de ses droits sur l'empire de Constantinople et de Trébisonde.*

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**BEAUVILLIERS** (*Antoine*), artiste culinaire, né à Paris en 1754, mort le 31 janvier 1817. Quelques années avant la révolution, il avait fondé au Palais-Royal un établissement qu'il dirigeait avec succès, quand les préoccupations politiques et la gravité des événements révolutionnaires le forcèrent à se retirer en 1793. Après que le calme fut rétabli, quoique déjà d'un âge avancé, il se remit à ses fourneaux, mais ne put cependant ressaisir son ancienne prospérité. C'est à cette dernière époque qu'il publia *l'Art du Cuisinier*, 2 vol. in-8°, Paris, 1814, un des meilleurs traités composés sur cette matière.

Le Bas, *Dict. encyclopéd. de la France.*

**BEAUVOIR**, en latin **BELVISIUS** (*maison* DE), ancienne famille, qui s'est divisée en plusieurs branches. *Voy.* CHASTELLUS et GRIMOARD.

* **BEAUVOIR** (*Aimée-Léocadie* DOZE, devenue madame ROGER DE), artiste dramatique et femme de lettres, née, le 20 octobre 1823, au château de Pont-Kallek. Après avoir reçu les leçons de M. Samson et les conseils de l'inimitable mademoiselle Mars, elle débuta à la Comédie-Française, où elle réussit comme jolie femme et comme artiste habile. Mais elle quitta bientôt le théâtre pour se consacrer aux lettres, et se fit remarquer par l'élégance de son style, et par son imagination vive et enjouée. Madame de Beauvoir a publié: *l'Un et l'Autre*, pièce jouée sur la scène où elle débuta; — *l'Amour à la maréchale*, représentée au théâtre du Palais-Royal. Elle écrit actuellement dans plusieurs recueils périodiques, et vient de commencer, dans le journal *la Presse, les Confidences et causeries de mademoiselle Mars.* C'est un affectueux hommage à la mémoire de mademoiselle Mars.

* **BEAUVOIR** (*E. Roger* DE), romancier et auteur dramatique français, né à Paris le 28 novembre 1809. C'est un des fervents adeptes de l'école romantique et des scènes du moyen âge, en même temps qu'il paraît appelé à pourvoir de ses pièces nos théâtres de vaudevilles. M. de Beauvoir a publié jusqu'à présent : *l'Écolier de Cluny*, ou *le Sophisme de* 1315; Paris, 1832 ; — *l'Eccellenza*, ou *les Soirs au Lido*, t. I^er^; Paris, 1833; *Pulcinella*, ou *l'Homme des Madones;* Paris, 1839 ; — *le Café Procope;* Paris, 1833; — *Ruysch, histoire hollandaise du dix-septième siècle;* Paris, 1836; — *la Cape et l'Épée;* Paris, 1837; — *Histoires cavalières;* Paris, 1838; — *le Chevalier de Saint-Georges;* Paris, 1840 : le même sujet mis en comédie mêlée de chant, trois actes en collaboration avec Mélesville ; Paris, 1840; — *l'Auberge des Trois Pins ;* Paris, 1836.

**BEAUVOIR** ou **BELVISIUS** (*Jacques*), jurisconsulte italien, vivait à Bologne vers l'an 1270. On a de lui : Commentaire *de feudis.*

Alberti, *Descript. ital.* — Bumaldi, *Biblioth. Bonon.* — Alidosi, *Descript. Bonon.*

**BEAUVOLLIER** (*Pierre-Louis* VALOT DE), général français, né dans les environs de Loudun en 1770, mort vers 1825. Il fut d'abord page de Louis XVI; puis, après la proclamation de la république, il réjoignit à Thouars l'armée vendéenne, commanda en second l'artillerie, et devint ensuite trésorier intendant général. Il dé-

ploya dans ces fonctions une grande activité, et l'on doit le regarder comme un des chefs les plus habiles de son parti. On lui doit l'émission des assignats royaux. Après la défaite des Vendéens, il se cacha au Mans, et ne se montra qu'après la première pacification. En 1799, il reparut au milieu des insurgés, et commanda une division de l'armée d'Autichamp. Il fit sa soumission en 1801, et fut amnistié. En 1812, il obtint une place dans l'administration de l'armée de Russie. Il fut fait prisonnier dans la retraite, et ne revint en France qu'à la première restauration. Pendant les Cent-Jours il rejoignit l'armée vendéenne, et remplit encore les fonctions d'intendant général. A la seconde restauration il fut fait maréchal de camp. On a de lui un écrit intitulé *Essai sur la Vendée, envisagée dans son agriculture, son industrie, son commerce*, etc.; Paris, 1816, brochure in-4° (16 pages). — Son frère (Jean Valot de), né aux environs de Loudun, servit dans l'armée vendéenne en qualité d'aide de camp de Lescure, et fut ensuite mis à la tête d'une division. Il fut pris à la déroute du Mans, traduit devant la commission militaire d'Angers, et condamné à mort le 12 janvier 1794.

De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*. — Le Bas, *Dict. encyclopéd. de la France*.

**BEAUXALMIS** ou **BEAULXAMIS** (*Thomas*), théologien de l'ordre des Carmes, né à Melun en 1524, mort à Paris le 1er mai 1589. Il fut curé de Saint-Paul à Paris, et destitué pour avoir refusé d'y enterrer Maugiron et d'autres mignons de Henri III. On a de lui des *Commentaires sur l'harmonie évangélique*; Paris, 1550, 3 vol. in-fol.; — *Histoire des sectes qui ont oppugné le saint sacrement de l'Eucharistie*; Paris, 1570, in-4°, et 1571, in-8°; — *la Marmite renversée et fondue*, etc.; Paris, 1572, in-8°; — *Remontrances au peuple françois, qu'il n'est pas permis à aucun sujet, sous quelque prétexte que ce soit, de rebeller ni prendre les armes contre son prince et roi*; Paris, 1585, in-8° : l'auteur y attaque vivement la Ligue; — *Oraison funèbre de Charles de Gondy, seigneur de la Tour, maître général des galères*; Paris, 1574, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**BEAUZÉE** (*Nicolas*), membre de l'Académie française, né le 9 mai 1717 à Verdun, mort à Paris le 23 janvier 1789. Après s'être occupé, dès son jeune âge, des sciences exactes pendant plusieurs années, il se livra entièrement à la connaissance des langues anciennes et modernes. Il s'appliqua surtout avec ardeur à l'étude de la grammaire; et les formes agréables dont il sut parer une science aussi abstraite, les principes clairs et méthodiques auxquels il l'a assujettie, n'ont pas peu contribué au perfectionnement de la langue française. C'est de lui que le chevalier de Boufflers disait : « Il se fit remarquer, dans tous ses écrits, par une grande rectitude de jugement, et par la finesse d'une conception rare. » Le grand Frédéric fit à Beauzée la proposition de venir à Berlin se fixer auprès de lui; mais son amour de la patrie et son désintéressement l'emportèrent sur des avantages considérables, et il aima mieux vivre tranquille au sein de sa famille. Beauzée succéda au savant Dumarsais dans la rédaction des morceaux de grammaire qui devaient être insérés dans l'*Encyclopédie*. Dumarsais n'avait encore composé que les articles A, B, C, lorsque la mort vint le surprendre au commencement de son travail, en 1756. Beauzée s'est particulièrement attaché, dans les autres lettres, à imiter les locutions et à suivre la marche de Dumarsais. Ces articles, joints à ceux de Marmontel, ont été publiées à part sous ce titre : *Dictionnaire de grammaire et de littérature*; Liége, 1789, 3 vol. in-4°. Les autres productions de Beauzée sont : *Grammaire générale, ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires pour servir à l'étude de toutes les langues*; Paris, 1767, 2 vol. in-8°, réimprimés en 1819, Paris (Delalain), 2 vol in-8° : ouvrage dont l'abbé Barthélemy fait le plus grand éloge, et pour lequel Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, fit offrir à l'auteur une médaille d'or à titre de récompense; vers le même temps, il fut nommé professeur de grammaire à l'École royale militaire de Paris; — *les Synonymes* de l'abbé Girard, édition qui fut augmentée des *Synonymes de Duclos, de Diderot, de d'Alembert et de Beauzée*; Paris, 1780, 2 vol. in-12; — la traduction française des *Œuvres de Salluste*; Paris, 1770, in-12 : ouvrage dans lequel Beauzée s'est appliqué à rendre trop fidèlement les pensées de l'auteur latin, au détriment de la diction et du style, et dont la lecture eût été supportable sans la bizarrerie de l'orthographe qu'il voulut introduire dans la langue française; — l'*Histoire d'Alexandre le Grand*, traduite de Quinte-Curce; Paris, 1789, 2 vol. in-12; — l'*Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*; Paris, 1747, in-12; ibid., 1825, in-12; — une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*; Paris, 1788, in-12, souvent réimprimée; — une édition très-augmentée du *Dictionnaire des Synonymes*, du P. de Livoy; 1778, in-8°; — la publication de l'*Optique de Newton*, traduite par Maret, 1787, 2 vol. in-8°. [*Enc. des g. du m.*, avec addit. ]

Le Bas, *Dictionnaire encyclopéd. de la France*.

**BEAVER** ou **BEVER** (*Jean*), appelé aussi Biever, et en latin *Fiber*, *Fiberius*, *Castor* et *Castorius*, moine bénédictin de l'abbaye de Westminster, vivait vers le commencement du quatorzième siècle. On a de lui : *Chronique des affaires d'Angleterre*, depuis Brutus jusqu'à son temps; — *de Rebus cœnobii Westmonasteriensis*. Ces deux ouvrages, souvent cités par les historiens anglais, sont encore inédits.

Mabillon, *Script. ord. Sancti Benedicti*.

**BEAVER** (*Philippe*), navigateur anglais, né le 28 février 1760, mort le 5 avril 1813. A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la marine royale, et servit d'abord pendant les guerres de l'indépendance américaine. Après la paix, il se trouva sans emploi, et sans perspective de pouvoir en obtenir de longtemps. Ardent, impatient du repos, il conçut alors plusieurs projets, et s'arrêta enfin à celui de fonder une colonie en Afrique, ayant pour but non le commerce, mais la culture de la terre par des mains libres, civiliser les nègres, introduire parmi eux la religion, les arts et les mœurs de l'Europe. Ce fut un livre français qui détermina Beaver sur le lieu qu'il choisit pour y établir sa colonie. Il avait lu dans le père Labat la description que de Bruy a donnée de l'île Boulama, dans l'archipel des Bisagos, sur la côte orientale de l'Afrique; et il jugea que cette île était l'endroit le plus convenable à l'exécution de son projet. Il en parla à plusieurs personnes, et notamment à quelques officiers et lieutenants de marine comme lui réformés. Ils partagèrent ses idées : un acte d'association fut formé; des souscripteurs se présentèrent. Le plan fut soumis au ministre Pitt, qui lui donna son approbation. Le 13 avril 1792, trois bâtiments partirent de l'île de Wight, portant deux cent soixante-quinze colons blancs, hommes, femmes et enfants. Mais cet essai de colonisation échoua complétement. Dans l'espace de quatre mois, Beaver vit disparaître par la mort plus d'un tiers des colons qui avaient consenti à rester avec lui. Plus de la moitié de ceux qui avaient survécu s'empressèrent de l'abandonner, et de retourner dans leur patrie. Ceux qui restaient, accablés par la fièvre, étaient, pour le très-petit nombre qu'elle épargnait, un sujet d'embarras, d'inquiétude et de découragement. Beaver lui-même avait plusieurs fois ressenti les atteintes du cruel fléau qui menaçait d'anéantir jusqu'au dernier de ses compagnons. La vigueur de son tempérament n'avait qu'avec peine lutté contre sa meurtrière influence; et au moment du départ du vaisseau, ses forces en étaient restées presque anéanties. Il n'hésita pas cependant à persister dans son entreprise; il n'eut aucune idée de s'embarquer et de quitter son île funeste; il aurait cru se rendre criminel d'une lâche désertion, et trahir son mandat. Il espérait que l'arrivée du navire *Hankey* en Angleterre déterminerait les souscripteurs à envoyer de nouveaux secours en hommes et en argent. Se confiant dans l'énergie de son caractère, il se flattait de mettre à profit tous les travaux qu'il avait achevés; et, pour prix de ses souffrances, il voyait déjà sa colonie un jour riche par l'agriculture et le commerce, le sol africain défriché par des mains libres, et l'esclavage anéanti par le seul moyen efficace qui pouvait y mettre un terme. Il avait planté plusieurs fruits et légumes d'Europe; quelques-uns avaient prospéré, et toutes les constructions nécessaires à la sûreté et au bien-être des colons touchaient à leur fin. Le jour même du départ du vaisseau pour l'Angleterre, il réunit les colons, et, faisant un effort pour recueillir ses forces languissantes, il leur exposa les difficultés dont ils avaient triomphé, celles qu'il leur restait à vaincre, et les motifs d'espérance qu'ils pouvaient raisonnablement concevoir; par là il ranima un peu leur courage abattu, et ordonna la continuation des travaux. Il s'était procuré six groumettes ou esclaves nègres, loués par leur maître pour aider ses travailleurs. Il ne se contentait pas de tout prévoir et de tout ordonner, de veiller à tout; il donnait lui-même l'exemple de tous les genres de travaux, et exécutait de préférence les plus difficiles et les plus pénibles. Beaver vit qu'il fallait renoncer à son entreprise, et il s'embarqua le 29 novembre 1793, après un séjour de seize mois dans l'île Boulama, pendant lesquels, sur les quatre-vingt-onze personnes qui étaient restées avec lui, la plus grande partie, à la réserve de six, avaient péri, ou n'avaient échappé à la mort qu'en le quittant. Il arriva le 22 décembre à Sierra-Leone, où il fut de nouveau atteint par la fièvre. Il dut beaucoup dans cette circonstance aux soins du docteur Thomas Winterbaltom, chirurgien de cette colonie, auteur d'un excellent livre sur l'Afrique. Beaver attendit à Sierra-Leone, pendant plus de deux mois, l'occasion de s'embarquer pour l'Angleterre. Ce délai lui fut utile pour rétablir ses forces épuisées. Enfin, le 20 mars 1794, il s'embarqua sur le *Harpy*, n'ayant plus avec lui, de tous les colons soumis à sa direction, qu'un seul, nommé Houd. Beaver arriva à Plymouth le 17 mai, après une absence de près de deux ans. Le 25 juin, il y eut à Londres une assemblée générale des actionnaires de l'association de Boulama; et, malgré les pertes qui résultaient du défaut de succès de cette expédition, tel fut le sentiment d'admiration que produisit la conduite si courageuse, si noble et si désintéressée de Beaver, que, par un vote unanime, l'assemblée lui décerna une médaille d'or, en témoignage de reconnaissance. C'est ainsi que le sénat romain vota des remercîments au général battu à Cannes, pour n'avoir pas désespéré du salut de la république.

Beaver consigna le résultat de ses observations dans l'île Boulama, sous le titre : *African memoranda : relative to an attempt to establish a British settlement on the island of Bulama, on the western coast of Africa, in the year* 1792, *with a brief notice of the neighbouring tribes, soil, productions, etc. And some observations on the facility of colonizing that part of Africa with a view to cultivation and the introduction of letters and religion to its inhabitants : but more particulary as the means of gradually abolishing African slavery.* On y trouve des renseignements curieux et originaux. L'auteur ne livra son journal à l'impression que douze ans après son retour, et

lors de l'apparition d'un ouvrage français, celui de Golbery sur l'Afrique. Les craintes que son patriotisme lui fit concevoir par l'effet que produirait cet ouvrage français, furent les motifs qui le déterminèrent à publier le sien. Beaver rentra dans le service actif. Il se distingua en 1801 à la descente du général Abercromby en Égypte, et en 1810, à la prise de l'île de France. Commandant la frégate *le Nisus*, il croisa dans les mers de l'Inde, se livra à de pénibles travaux sur l'exploration de la côte de Quiloa, et mourut au cap de Bonne-Espérance.

Walckenaer, *Collection des voyages d'Afrique*. — *Mémoires adressés par Beaver à lord Mulgrave*; Londres, 1810.

**BEAZIANO, BEATIANO** ou **BEAZZANO** (*Augustin*), poëte italien, natif de Trévise, vivait vers le milieu du seizième siècle. Atteint de bonne heure par de graves infirmités, il passa dix-huit ans de sa vie presque sans mouvement, et dans la souffrance. C'est alors qu'il composa quelques ouvrages. On a de lui : *Delle cose volgari e latine del Beatiano*; Venise, 1538, in-8° : livre réimprimé sous le titre : *le Rime volgari e latine del Beatiano*; Venise, 1551, in-8° ; — *le Sette Allegrezze et cinque Passioni d'Amore*; Trévise, 1590, in-4°.

*Lettres* du cardinal Bembo. — Tiraboschi, *Hist. della lett. ital.*

* **BEBBER** (*Isaac*), médecin hollandais, né à Dordrecht le 8 août 1636, mort le 3 septembre 1668. Il exerça sa profession dans sa ville natale, et laissa : *Waare en vaste gronden der heelkonst* (les Véritables et solides principes de l'art de guérir); Amsterdam, 1685, in-8°. C'est un manuel ou abrégé d'anatomie, de physiologie et de médecine écrit d'après les principes cartésiens.

*Biographie Médicale.* — Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine.*

* **BEBBER** (*Jean-Baptiste*), humaniste allemand, natif de Cologne, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il étudia les langues, le droit et la théologie, et remplit diverses fonctions publiques. On a de lui : *Ovidii Tristium libri V, ad usum juventutis germanæ*; — *Parnassus pro educatis in patria, latino-germanicis notis, phrasibus, figuris et proverbiis illustratus*; Cologne, 1730 ; — *Ovidius, de Ponto, cum notis*; Cologne, sans date; — *Ovidius christianus, seu Thomas a Kempis de Imitatione Christi libri V, aureo stilo Ovidiano redditi*; Cologne, 1734 et 1742.

Harzheim, *Bibliotheca Coloniensis.*

**BEBEL** ou **BEBELIUS** (*Henri*), savant littérateur allemand, natif de Justingen en Souabe. En 1497, il fut nommé professeur de belles-lettres à Tubingue. On a de lui un grand nombre d'articles et de dissertations en latin : *de Germanorum antiquitate, imperio*; — *de Suevorum Laudibus*; — *de Pagis Suevorum et Neccaro flumine*; — *de Animarum statu post solutionem a corpore*; — *de Romanorum Magistratibus et Sacerdotibus* : toutes ces notices, éparses dans diverses collections, ont été réunies en un volume, sous le titre d'*Opuscula Bebeliana*; Strasbourg, 1513, in-4° ; — *Facetiarum Henr. Bebelii, lib. III; accesserunt selectæ quædam Poggii facetiæ*, etc.; Tubingue, 1542 et 1544, in-8° ; — *Triumphus Veneris*, poëme en six livres.

Zapf, *H. Bebel nach seinem Leben und seinen Schriften*; Augsbourg, 1801. — Schardius, *Script. germ.*, t. I. — Melchior Adam, *Vit. German. philos.*

**BEBEL** (*Balthasar*), théologien alsacien, né à Strasbourg en 1632, mort en 1686. Il étudia dans sa ville natale, puis à Leipzig et Wittemberg, professa la théologie, et remplit diverses fonctions ecclésiastiques. On a de lui : *Antiquitates Germaniæ primæ*; 1669, in-4° ; — *Antiquitates Ecclesiæ in quatuor prioribus post Christum natum seculis*; 1669, 3 vol. in-4° ; — *la Théologie païenne expliquée par les médailles*; Wittemberg, 1668 (en latin).

Pipping, *Memoriæ Theologorum.*

* **BEBENBURG** (*Ludolfe* DE), savant allemand, professeur de droit canonique, évêque de Bamberg vers l'an 1340. Il adressa à Rodolphe, duc de Saxe, un livre : *de Zelo veterum Regum Galliæ et Germaniæ principum*, imprimé à Paris en 1540 et 1564; réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum*, Lugd., 1677, t. XXVI, pag. 88. Un autre ouvrage du même auteur a pour titre : *de Juribus Regni et Imperii*, adressé à Baudouin, archevêque de Trèves; Strasbourg, en 1508, in-4°. On l'a réuni avec l'autre traité déjà cité, et imprimé à Paris, 1540; Cologne, 1564, in-8° ; Bâle, 1497, 1466; enfin à Strasbourg, 1603 et 1609.

CH. R.

Possevin, *Apparatus sacer.* — Warthen, *In Continuat. Historiæ litter.* de Cave. — Gérard Vossius, *Histor. latin.*, t. II. — Oudin, *Comment. de Scriptoribus ecclesiasticis*, t. III.

**BEBIUS.** *Voy.* BÆBIUS.

* **BECA** (*Barthélemy*), historien flamand, mort en 1463. Il continua le *Chronodromon ab orbe condito*, de Jean Brando, depuis 1414 jusqu'à 1431, publié abrégé et continué jusqu'à l'an 1480, par Gilles de Roya, dans ses *Annales rerum Belgicarum*, t. I.

Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*, I, 742.

* **BECAN** (*Guillaume*), théologien et poëte flamand, né à Ypres en 1608, mort à Louvain le 12 décembre 1683. Il était jésuite, et se distingua par son éloquence et ses poésies. On a de lui : *Introïtus triumphalis Ferdinandi Austriaci in Flandriæ metropolim Gandavum*; Anvers, 1636, in-fol., avec des gravures d'après les dessins de Rubens; — *Idylles et Élégies*, dans les œuvres du P. Hoschius.

*Biographie universelle* (édition belge).

**BECAN** (*Jean*), savant médecin belge, dont le véritable nom était *Van Gorp*, en latin *Gorophius Beccanus*, naquit le 25 juin 1518, dans le Brabant, et mourut à Maëstricht le 28 juin 1572. Il étudia d'abord à Louvain la philosophie et la médecine. Pour multiplier ses con-

naissances, il voyagea en Italie, en Espagne et, en France, où il fut attaché à la reine Éléonore. De retour dans les Pays-Bas, il alla se fixer à Anvers, où il pratiqua la médecine pendant plusieurs années. Mais bientôt dégoûté de sa profession, il se livra entièrement à l'étude des belles-lettres et de l'antiquité. Il eut tout ce qu'il faut pour réussir : il entendait parfaitement le latin, le grec, l'hébreu, et la langue flamande. Vers la fin de ses jours, il s'établit à Liége, et c'est dans cette ville qu'il soutint, en présence du prince Gérard de Groesbeeck, entre autres paradoxes, que la langue d'Adam était la langue allemande ou teutonique; mais il ne se borna pas à le dire, il s'efforça de le prouver dans ses *Indo-Scythica,* où il allègue quantité d'étymologies burlesques à l'appui de son opinion, consignée dans les ouvrages suivants : *Origines Antwerpianæ, sive Cimmeriorum Becceselana novem libris complexa,* etc.; 1569, Anvers, in-fol.; — *Opera Joannis Goropii Beccani, hactenus in lucem non edita, nempe hermathena, hieroglyfica,* etc.; ibid, 1580, in-fol.

Franc. Sweerth, *Athenæ Belgicæ*, p. 431. — Morhof, *Polyhistor*. — Schurzfleisch, *Elogia scriptorum illustrium*. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. II, p. 649. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IX, p. 243. — Paquot, *Mémoires*, t. III, p. 27.

**BECAN** (*Martin*), jésuite théologien, né en 1550 dans le Brabant, mort à Vienne en 1624. Il professa la théologie à Mayence, à Wurtzbourg, à Vienne, et fut confesseur de l'empereur Ferdinand II. On a de lui : *Manuale controversiarum*, réimprimé à Rome, en 1750, dans la *Rubrique de Cologne,* avec des corrections et additions du P. Faure, jésuite; — *Summa theologiæ,* in-fol.; — *Analogia Veteris et Novi Testamenti;* — *de Republica ecclesiastica*, contre Antoine-de Dominis; Mayence, 1618-1619, in-8°; — *Controversia anglicana de Potestate regis et pontificis,* contre Lancelot; Andrews, ibid., 1612, in-8°; — *Refutatio Apologiæ Jacobi regis ;* ibid., 1610, in-8°; —*Refutatio torturæ torti contra sacellanum regis Angliæ;* ibid., 1610, in-8°; — *Duellum cum G. Tookero, de Primatu regis Angliæ;* ibid., 1612, in-8°; — *Tractatus scholasticus de libero arbitrio ;* Mayence, 1613, in-8°; — *Quæstiones de fide hæreticis servanda;* Mayence, 1609, in-8°. La plupart des ouvrages de ce jésuite furent condamnés à être lacérés et brûlés par arrêt du parlement de Paris, en 1762. Il portait si loin l'autorité du pape dans son *Livre sur la Puissance du roi et du souverain pontife*, que Paul V fut obligé de le faire condamner par le saint office. Ce décret fut rendu à Rome le 3 janvier 1613. La théologie tout ultramontaine de Becan était calquée sur celle de Bellarmin.

Alegambe et Ribadenira, *Scriptores societatis Jesu.*

**BECART** (*Jean*), théologien flamand, de l'ordre des Prémontrés, mort en 1635. Il laissa : *S. Thomæ Cantuariensis et Henrici II Monomachia de libertate ecclesiastica;* Cologne, 1624, sous le nom de *Richard Brumæus.*

*Biographie universelle* (édition belge).

**BECCADELLI** (*Antoine*). *Voy.* PANORMITA.

**BECCADELLI** ou **BECCATELLI** (*Louis*), littérateur italien, né à Bologne le 27 janvier 1502, mort à Prato le 17 octobre 1572. Il étudia d'abord la jurisprudence, et se livra ensuite à son goût pour les lettres. Il s'attacha au cardinal Polus, qu'il suivit dans sa légation d'Espagne; et il devint bientôt lui-même ambassadeur à Venise et à Augsbourg, après avoir assisté au concile de Trente. L'archevêché de Raguse fut la récompense de ses travaux et de son mérite. Cosme Ier, grand-duc de Toscane, l'ayant chargé en 1563 de l'éducation du prince Ferdinand son fils, Beccadelli renonça à cet archevêché, sur l'espérance qui lui fut donnée d'obtenir celui de Pise; mais son attente ayant été trompée, il fut obligé de se contenter de la prévôté de la cathédrale de Prato, où il finit ses jours en 1572. Son principal ouvrage est la *Vie du cardinal Polus,* qui fut traduite de l'italien en latin par André Duditius, Venise, 1563, in-4°; Maucroix l'a traduite en français. Sa *Vie de Pétrarque,* en italien, est plus exacte que toutes celles qui avaient paru jusqu'alors.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BECCAFUMI** (*Dominique* PACCIO, dit), dit *Micarino* ou *Mecherino,* peintre italien, né dans le territoire de Sienne en 1484, mort à Gênes le 18 mars 1549. Il était d'abord pâtre, et s'amusait, en gardant les moutons de son père, à tracer des figures sur le sable. Un bourgeois de Sienne, Beccafumi, le tira de la bergerie pour lui faire apprendre le dessin. Ce peintre reconnaissant quitta son nom de famille pour prendre celui de son bienfaiteur, qu'il porta depuis. Son *Saint Sébastien* est un des plus beaux tableaux qui se voient dans le palais Borghèse. On lui doit l'ordonnance du beau pavé de marbre de l'église cathédrale de Sienne (1). Son dessin est hardi, et son coloris agréable. Il travaillait en détrempe, à l'huile et à fresque, et préférait ces derniers procédés comme les plus durables. Beccafumi était encore graveur, sculpteur, et savait couler les métaux.

Vasari, *Vite dei Pittori.* — Soprani, *Vite dei pittori Genovesi.* — Félibien, *Entretien des peintres.* — Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

* **BECCALINI** (*Jean*), peintre florentin, était disciple de Romaldo. Parzzi a écrit sa vie, et a gravé son portrait, peint par Beccalini lui-même.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

* **BECCARA** ou **BECHARA** (*Camille*), poëte italien, né à Plaisance, vivait vers le milieu du

(1) Différents sujets tirés de cette mosaïque ont été gravés en 1587 par André Andreani (*Voy.* ce nom dans le tome II, p. 575). M. P. Lacour en a reproduit cinq au moyen de la lithographie, dans l'album intitulé *Mon portefeuille;* Bordeaux, 1823, in-4°. J. R—L.

seizième siècle. On a de lui un recueil de *Poésies*, 1570.

Arisius, *Cremona litterata.*

**BECCARI** (*Augustin*), poëte italien, né à Ferrare en 1540, mort le 2 août 1590. Il étudia d'abord la jurisprudence et la philosophie, et fut reçu docteur en droit civil et en droit canon. Mais son goût pour la poésie l'emporta, et en 1554 il composa une fable pastorale intitulée *il Sacrifizio*, le plus ancien modèle qui existe en ce genre. Alfonso, surnommé *della Viola*, fit la musique des chœurs. Cette pièce fut représentée deux fois, avec beaucoup de pompe, dans le palais de don Francesco d'Este, devant le duc Hercule II, ses deux fils et toute sa cour; et elle le fut encore en 1587 à Ferrare, à l'occasion de deux grands mariages. Elle a été imprimée pour la seconde fois, in-12, à cette époque, et pour la troisième fois à Brescia, 1720, petit in-8°, mais avec la fausse indication de *Ferrare*, 1587. La *Dafne*, pastorale, dont il est parlé dans la préface du *Sacrifizio*, n'a point été publiée.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. VI, p. 332. — Brunet, *Manuel du libraire*, I, 275.

**BECCARI** (*Jacques-Barthélemy*), médecin, physicien et philosophe italien, né à Bologne en 1682, mort le 18 janvier 1766. Il étudia particulièrement les sciences naturelles et la physique expérimentale, qu'il professa ensuite publiquement. Tous ceux qui suivaient ses leçons formèrent une association, dans laquelle on comptait J.-B. Morgagni, Eustathius, Manfred et d'autres savants, qui, de concert avec Beccari, secouèrent le joug de l'ancienne philosophie scolastique. Cette association fut le premier noyau de l'Académie des *Inquieti* (gens sans repos), qui elle-même devint le berceau de l'Institut des sciences et des arts, fondé à Bologne en 1711 par le comte Marsigli, et dans lequel Beccari fut nommé professeur de physique. Il remplaça Valsalva dans la présidence de cet Institut, et exerça ses fonctions avec tant de sagesse, que l'Académie de Bologne suit encore les règlements qu'il avait établis. Ses liaisons avec la Société royale de Londres l'en firent nommer membre en 1728. Il s'appliqua à prouver par son exemple ce qu'il répétait souvent à ses élèves, qu'il est pour le moins aussi essentiel d'étudier la médecine de l'esprit que celle du corps, et qu'on ne parvient à la sagesse et au bonheur qu'en refrénant ses passions; aussi se distingua-t-il par la modération et l'égalité de son caractère. On a de lui : *Lettera al cavalier Tommaso Dercham, intorno la meteora chiamata foco fatuo* (dans les *Transactions de la Société royale de Londres*, publiée séparément à Naples, 1734, in-4°); — *De Bononiensi constitutione hyemali anni* 1729 (dans les *Actes de l'Académie des curieux de la nature*; III, 142-152); — *Parere intorno al taglio della macchia di Viareggio*; Lucques, 1739, in-4°; — *De longis jejuniis dissertatio*, opuscule imprimé dans l'appendice de la première partie du livre IV de l'ouvrage du cardinal P. Lambertini, *De servorum Dei Beatificatione*, etc.; Padoue, 1743, in-fol. : Beccari, répondant à la question de savoir s'il faut regarder comme un miracle la longue abstinence de nourriture, conclut dans cet ouvrage que le jeûne le plus prolongé n'est point un miracle; — *De quamplurimis phosphoris nunc primum detectis Commentarius*; Bologne, 1744, in-4°; — *De quamplurimis phosphoris Commentarius alter*, dans les *Mémoires de l'Académie de Bologne*, t. II; — *De motu intestino corporum fluidorum*; ibid., t. I; — *De medicatis Recobarii Aquis, de Lacte*, ibid., t. III et IV, etc.; — *Consulta medica*; Bologne, 1777-1781, 3 vol. in-4°. Enfin, Beccari a laissé un certain nombre de manuscrits à la bibliothèque de l'Institut de Bologne.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — *Giornale d'Italia*, 1766, p. 359.

**BECCARI** (..., madame), femme de lettres, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On n'a pas de détails sur sa vie. Elle a publié : *Mémoires de Lucie d'Olbéry*, traduits de l'anglais; Paris, 1761, 2 vol. in-12; — *Lettres de milady de Bedfort*, 1769, 1 vol. in-12; — *Milord d'Amby*, histoire anglaise, 1772, 2 vol. in-12; 2ᵉ édition, 1781; — *les Dangers de la calomnie, ou Mémoires du fameux Spingler*, histoire anglaise, 1781, 2 vol. in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

**BECCARIA**, famille italienne, florissait au quatorzième siècle. Elle commandait à Pavie le parti gibelin, tandis que les comtes de Langusco dirigeaient le parti guelfe. Les chefs de ces partis, aspirant chacun à la souveraineté, se faisaient une guerre acharnée. Ils se brûlaient réciproquement leurs palais, s'exilaient ou s'envoyaient à l'échafaud. L'histoire offre partout le même spectacle, quand les ambitions et les passions se déchaînent.

Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes.*

* **BECCARIA** (*Antoine*), helléniste italien, natif de Vérone, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut trésorier de la cathédrale de Vérone, et laissa : *de Situ orbis*, poëme traduit du grec de Denys le Périégète; Venise, 1477; Paris, 1501.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BECCARIA** (*César-Bonesana*, marquis de), célèbre philosophe économiste, né à Milan le 15 mars 1738, mort le 28 novembre 1794 (1). Il fut élevé dans le collége des Jésuites à Paris, et s'appliqua de bonne heure à l'étude de la philosophie, en prenant pour guides Condillac, Helvétius et les encyclopédistes; mais ce fut Montesquieu qui, dans ses *Lettres persanes*, lui révéla sa vocation. Beccaria raconte lui-même, dans une lettre confidentielle, qu'il était animé de trois sentiments très-vifs : « l'amour de la réputation littéraire, celui de la liberté, et la compassion pour le malheur des hommes, esclaves de tant d'erreurs. »

(1) D'après Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

Les erreurs qu'il essaya d'abord de combattre touchaient particulièrement à l'économie politique. La crise commerciale dont souffrait sa ville natale lui fit composer un premier opuscule intitulé *Del desordine e dei remedii delle monete nello Stato di Milano nell' anno* 1762; Lucca, in-8°. La liberté de penser, dont la compression amène toujours des catastrophes, commençait à poindre en Italie. Beccaria gémissait sur sa patrie, où, « sur une population de cent vingt mille âmes, il y avait, disait-il, à peine vingt personnes désireuses de s'instruire. » Le comte de Firmiani écouta cette plainte éloquente, et c'est sous sa protection qu'il forma autour de lui une société d'amis intelligents, et décidés à remédier à un pareil état d'ignorance et de stagnation. Ils entreprirent, dans le goût du *Spectateur* anglais, un recueil périodique intitulé *Caffè*, le Café (années 1764 à 1765). Parmi les articles qu'y fit insérer Beccaria, on remarque celui qui a pour titre *Framenti sullo stile* (t. I, n° 25). Cet article fut bientôt suivi de l'ouvrage intitulé *Ricerche intorno alla natura del stilo*; Milan, 1770, in-8°, traduit en français par Morellet. Mais l'ouvrage qui fit la réputation de l'auteur a pour titre : *Trattato dei delitti e delle pene;* Milan, 1764, in-8°. Ce petit traité *Des délits et des peines* fut accueilli avec le plus vif enthousiasme par tous les hommes généreux. L'auteur, tenant d'une main ferme la balance de la justice, assure les droits de l'opprimé, et donne une garantie à l'innocence. Il limite la faculté de punir, en ne laissant que la latitude nécessaire pour atteindre le crime et frapper le coupable. Entre le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire, il trace une ligne de démarcation que ne doivent franchir ni le juge ni le législateur, pour conserver intacts leurs droits respectifs, et pour maintenir dans l'État une harmonie salutaire. Ainsi il établit que l'interprétation des lois n'appartient pas aux juges, et que les législateurs, à leur tour, n'ont pas le droit de prononcer de jugements. Il proscrit les arrestations arbitraires ; il aurait proscrit aussi ces ruses perfides de la police, qui, sous prétexte de découvrir le crime, y pousse le malheureux qu'elle pourrait retenir, et que l'excès de sa misère rend trop facile à s'y laisser entraîner. Il demande que les crimes et les délits soient classés d'une manière naturelle, et que les punitions soient toujours dans une juste proportion avec les uns et les autres. Il s'élève avec force contre les atrocités de la torture, qui n'aurait jamais dû souiller le code même de la tyrannie. Il pensait surtout que si le devoir des magistrats leur prescrivait de réprimer les délits qui sont le vrai fléau de la société, il leur commandait plus impérieusement de chercher tous les moyens de les prévenir. Enfin, en proposant de donner aux juges, pour la procédure criminelle, des assesseurs choisis par la voie du sort, il eut le premier l'honneur de provoquer l'établissement du jury. « Si, soutenant le droit des hommes et l'invincible vérité, disait-il dans son introduction, je pouvais arracher à la tyrannie ou à l'ignorance quelqu'une de leurs victimes, les larmes et les bénédictions d'un seul innocent, dans les transports de sa joie, me consoleraient du mépris du genre humain. » Le succès prodigieux qu'obtint le *Traité des délits et des peines*, dès sa première publication, rassura bientôt l'auteur sur les craintes qu'il manifestait. Cet ouvrage eut une foule d'éditions, et fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, et même en grec moderne par Coray (Paris 1802). La traduction française fut faite par l'abbé Morellet, sur les instances de Lamoignon de Malesherbes; Paris, 1766, in-12. Le traducteur en classa les divers chapitres dans un ordre plus convenable, et qui fut approuvé par l'auteur lui-même. Cette traduction eut un succès si général, qu'elle reçut même les éloges des critiques les plus sévères, entre autres de l'auteur des *Mémoires sur la littérature*, de Palissot, le moins indulgent des censeurs de l'abbé Morellet. On doit à Rœderer la meilleure édition qui en ait été publiée : elle est enrichie de *notes* de Diderot, et accompagnée de la traduction, faite par Saint-Aubin, de la *Théorie des lois pénales*, par J. Bentham; Paris, 1797, in-8°; ibid., 1823, in-8°. Voltaire, regardant le *Traité des délits et des peines* comme le code de l'humanité, en donna un commentaire. Les princes les plus éclairés de l'Europe firent un accueil honorable à Beccaria ; l'impératrice de Russie, Catherine II, fit transcrire dans son code le *Traité des délits et des peines*. Une médaille fut frappée en l'honneur de Beccaria par la Société de Berne; enfin les philosophes, les jurisconsultes et tous les hommes libéraux, le proclamèrent le véritable ami du genre humain. Cependant il vérifia bientôt ce vieil axiome, que *nul n'est prophète en son pays*; et il ne fallut rien moins que la protection ouverte du comte Firmiani, pour le soustraire aux persécutions de ses propres compatriotes. Nous ne devons pas passer sous silence un trait qui prouve jusqu'où Beccaria poussait la philanthropie et la bonté. Dans les premières éditions de son traité, il avait avancé « qu'un banqueroutier non frauduleux pouvait être détenu pour gage des créances à exercer sur lui, et forcé au travail pour le compte de ses créanciers. » Mais, reconnaissant bientôt l'injustice de cette proposition, il s'empressa de la rétracter dans les éditions suivantes, en déclarant, dans une note, qu'*il était honteux d'avoir adopté cette opinion cruelle.* « J'ai été accusé d'irréligion, ajoutait-il, et je ne le méritais pas; j'ai été accusé de sédition, et je ne le méritais pas; j'ai offensé les droits de l'humanité, et personne ne m'en a fait le moindre reproche. » Confession sublime! Des critiques modernes, tout en rendant justice à la philanthropie et à la raison élevée de l'auteur, lui ont reproché toutefois, 1° la préférence exclusive qu'il donne à l'*esprit pu-*

blic sur l'esprit de famille, auquel il attribue le vice de toutes les mauvaises législations; 2° le refus qu'il fait au souverain du pouvoir de faire grâce, en supposant la peine de mort abolie; 3° sa déclaration sur le droit de propriété, qu'il regarde comme un droit terrible, et qui n'est peut-être pas nécessaire; 4° son attachement pour les philosophes ses contemporains, etc. Mais la nature de cet ouvrage, et les limites que nous nous sommes prescrites, ne nous permettent pas d'agiter ici de pareilles controverses. Nous nous contenterons d'exprimer notre regret de ce que les persécutions auxquelles ce sage publiciste fut en butte l'ont détourné d'exécuter un grand ouvrage sur la législation, dont il avait conçu le plan, et qu'il avait même annoncé. En 1768 on avait créé pour lui, à Milan, une chaire d'économie publique, où il professa avec distinction. Son cours a été imprimé à Milan en 1804, sous le titre : *Studio delle scienze di economia politica*, inséré dans les tomes XI et XII de la *Collezione degli Scrittori classici italiani di Economia politica*. On a imprimé séparément son *Discours sur le Commerce et l'Administration publique*, traduit en français par J.-A. Comparet; Lausanne, 1769, in-8°. On trouve, dans le recueil des économistes italiens, le célèbre mémoire que Beccaria présenta le 25 janvier 1780 aux magistrats de Milan sur la *réduction et l'uniformité des mesures*. C'est dans ce mémoire qu'il indiqua le premier les bases du système décimal fondé sur un étalon invariable (mesure d'un degré terrestre), qui fut, plus de dix ans après, établi en France (1). Les persécutions que cet homme eut à endurer lui firent chercher le repos. Il écrivait à ses amis, avec une candeur charmante, « qu'étant l'apôtre de l'humanité, il voulait éviter d'en être le martyr. »

X.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. III, p. 410 et suiv. — *Biographie des Contemporains*. — Augustin Tana, *Éloge de Beccaria*; Turin, 1781, in-8°. — Bignami, *Sulle Dottrine economiche di Beccaria*; Milan, 1811, in-8°. — *Le Commentaire d'Aldobrando Paolino*; Florence, 1821. — Mittermaier, dans le *Journal de jurisprudence étrangère*, t. V, 1833.

**BECCARIA** (*Jean-Baptiste*), physicien, né le 3 octobre 1716 à Mondovi, mort le 27 mai 1781. Il étudia à Rome, où il entra dans la congrégation des Clercs réguliers. Il enseigna d'abord la grammaire et la rhétorique avant de professer la philosophie à Rome et à Palerme. Puis il s'occupa des sciences mathématiques et physiques, et spécialement de l'électricité. Il fut ensuite appelé à Turin, pour y être professeur de physique expérimentale. Devenu l'instituteur des princes Benoît, duc de Chablais, et Victor-Amédée de Carignan, il ne se laissa point détourner de l'étude. Comblé d'honneurs et de bienfaits, il n'épargnait rien pour augmenter sa bibliothèque, et se procurer les instruments nécessaires à son genre de travail. Beccaria publia en 1753 son premier ouvrage, sous ce titre : *Dell' Ellettricismo naturale ed artifiziale*; Turin, in-4°. Il y mit en lumière la théorie de Franklin, et consigna un grand nombre d'expériences sur l'électricité atmosphérique. Ces premières observations sont complétées par ses *Lettere sull' ellettricismo*, adressées à Beccari, président de l'Institut de Bologne, 1758, in-4°. En 1759, Beccaria fut chargé par le roi de Sardaigne de relever la mesure d'un degré du méridien en Piémont; il publia le résultat de cette opération en 1774, sous le titre de *Gradus Taurinensis*; Turin, in-4°. Les *Transactions philosophiques* de la Société royale de Londres (années 1766 et 1767) contiennent des études de lui sur les expériences de Symmer et sur celles de Cigna. Il compléta la série de ses ouvrages par la publication des suivants : *Experimenta atque observationes, quibus electricitas vindex late constituitur atque explicatur*, 1769, in-4°; — *Dell' Elettricismo artifiziale*, in-4°; — *Dell' Elettricità terrestre atmosferica a cielo sereno*; 1752, 1753. Outre les ouvrages indiqués, on a de lui une foule de petits écrits sur différents points de physique et d'astronomie; on en trouve la liste à la fin des *Memorie istoriche intorno agli studj del P. Beccaria*, par l'abbé Landi.

Giuseppe-Ant.-Franc.-Girol. Landi, *Memorie storiche intorno a gli studj. — P.-Giov.-Batt. Beccaria*; Turin, 1783, in-8°. — Augustin Tana, *Éloge de J.-B. Beccaria*; Turin, 1781, in-8°.

* **BECCARUZZI** (*François* DE CONEGLIANO), peintre italien, né à Conegliano, vivait au commencement du seizième siècle. Il était élève de Pordenone, et acquit une grande réputation comme peintre de tableaux à l'huile et de fresques. On retrouve quelques-unes de ses œuvres dans les églises et couvents de Trévise. Ridolphi, qui en donne le catalogue, vante beaucoup le tableau représentant *saint François recevant les stigmates du Christ*. Lanzi en loue le dessin et la couleur.

Lanzi, *Storia pittorica.*, III.

* **BECCATELLI** (*Jean-François*), musicographe italien, mort en 1734. Il était maître de chapelle à Prato, petite ville de Toscane. Il fit paraître, dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*, une dissertation sur le singulier moyen d'écrire un morceau de musique pour des instruments accordés de diverses manières, en sorte

(1) Voici les expressions de Beccaria : « Che ritenuto per base di ogni misura di lunghezza un minuto di latitudine, si potrebbe dividere in decimali, di maniera che presane una parte per unità costituisse questa il piede, multiplicata per 10, 100, 1000, formasse il trabucco, la pertica lineare, ed il miglio, e divisa par 10, 100, 1000, formasse le oncie, i punti, gli atomi. Di più : data una materia sensibilmente omogenea, comme fosse un metallo nobile purissimo, si potrebbe formare un cubo il di cui lato fosse una parte aliquota del piede; se si determinasse per campione del peso da dividersi e moltiplicarsi parimenti in decimali, procedendo collo stesso metodo, si otterebbe il considerevole vantaggio di avere tutto il sistema delle nostre misure legato colle misure celesti, e tutta la nostra aritmetica sciolta dall' imbarazzo delle razioni volgari. » (*Dalle riduzione delle misure*, etc., § XVII, t. XII de la collection des *Économistes italiens*.)

que chaque partie pût être jouée à une clef quelconque sans désignation. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Lettera critico-musica sopra due difficoltà nella facoltà musica, da un moderno autore practicata;* Venise, 1726; — une dissertation sur l'usage du bécarre dans la musique moderne (*Supplement. al Giornale de' Letterati;* Venise, 1726, in-8°, p. 492; — *Spiegazione sopra la lettera critico-musica* (inédit). Beccatelli a laissé d'autres travaux manuscrits.

Walther, *Musikalisches Lexicon.* — Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Martini, *Stor. di Mus.*, t. I, p. 449. — Schilling, *Univ. Lexicon.*

*BECCHETTI (*Joseph*), peintre italien, natif de Bologne, vivait vers 1750. Il était élève d'Hercule Graziani le jeune. Les tableaux de maître-autel qu'il a peints pour les églises de Bologne et des environs lui ont acquis une certaine réputation.

Nagler, *Neues Allgemeines-Künstler-Lexicon.*

*BECCHIO ou BECCHIUS (*Guillaume*), théologien italien, évêque de Fiesole, natif de Florence, mort en 1480. Il a laissé : *Commentaria in Aristot. Ethic: libr.;* — *Interpretatio super primum sentent lib.;* — *Dubitatur an Deus?* — *Liber de lege Mahomethana.*

Pocciantus, *Script. Florent.*

*BECCI (*François*), jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut juge criminel de la province de Montferrat, et s'acquit une grande réputation de légiste. On a de lui : *Consilia;* t. I, Venise, 1575 et 1610; t. II, Venise, 1610.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BECCI (*Jean-Baptiste*), théologien italien, natif de Castiglione, mort en 1687. Il entra chez les bénédictins du mont Cassin, et mourut abbé d'Arezzo. Il se fit surtout connaître par ses anagrammes. On a de lui : *Jac. Cavaccii Elogia illustrium anachoretarum;* Rome, 1662, in-4°, 2e édition; — *Veritas anagrammate explorata ad varia texenda encomia;* Padoue, 1668, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BECCOLD ou BOKOLD. *Voy.* LEYDE (*Jean* DE).

BEC-CRESPIN (*maison* DE), l'une des plus illustres et des plus anciennes familles de Normandie, descendait, dit-on, d'un prince de Monaco, établi dans cette province vers le dixième siècle. Le plus ancien membre connu avec certitude est *Gilbert de Brionne,* baron de Bec-Crespin, qui aida Helloin, premier abbé du Bec, à fonder l'abbaye de ce nom en 1034. Parmi ses successeurs, on distingue *Guillaume V,* maréchal de France en 1283; il avait suivi saint Louis à la croisade de 1269. Sous le règne de Charles VI, *Guillaume IX* se distingua dans les guerres contre les Anglais, qui lui confisquèrent ses terres. Dans les siècles suivants, les branches des seigneurs de Bourri et de Villebon, et des marquis de Vardes, comptèrent plusieurs personnages illustres : de la première, on cite *Philippe du Bec,* archevêque de Reims, qui assista au concile de Trente en qualité d'évêque de Vannes, devint évêque de Nantes en 1566, s'attacha à Henri IV, lui rappela à son sacre les devoirs que lui imposait son titre de roi très-chrétien, fut nommé en 1594 archevêque de Reims, et mourut en 1605.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — Moréri, *Dict. hist.* — Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France.*

BEC-CRESPIN (*Jean* DU), neveu de Philippe du Bec, théologien et polygraphe français, né vers 1540, mort le 12 janvier 1610. De retour en France d'un voyage en Orient, il figura dans les guerres civiles si nombreuses à cette époque, et fut blessé en 1577, sous les murs d'Issoire. Autorisé par le roi à se retirer du service, il fut pourvu de l'abbaye de Mortemer, devint évêque de Saint-Malo en 1599, et conseiller de la couronne. On a de lui : *Paraphrase des Psaumes; Sermons* sur l'Oraison dominicale; Paris, 1586, in-8°; — *Discours de l'Antagonie du Chien et du Lièvre, et propriétés d'iceux, l'un à se bien assaillir, l'autre à se bien défendre;* 1593; — *Histoire du grand Tamerlan, tirée des monuments des Arabes;* Lyon ou Bruxelles, 1602.

Guilbert, *Memoires biographiques et litteraires de la Seine-Inférieure.* — *Gallia christiana.* — Koenig, *Bibliotheca vetus et nova.*

BECCUCI (*Dominique-Marie*), littérateur italien, né en 1730 à Florence, mort vers 1800. Il fut professeur de littérature grecque, et prévôt du chapitre de Saint-Félix. On a de lui : *Dogmata orthodoxa quæ exposuerunt SS. Apostoli, nunc primum e gr. codice Riccardiano eruta, lat. versa et notis illustrata gr. lat.;* Florence, 1768, in-8°; — *Istruzione pratica sopra i voti monastici,* 1771, in-12; — *Ars metrica, seu de Græcorum prosodia tractatus, cum additamentis, observationibus et regulis nunc primum latino carmine expositis, ad usum studiosæ in græca poesi juventutis;* Côme 1782, in-4°.

*Biograf. Ital.*

BECCUTI (*François*), surnommé *il Coppetta,* poëte italien, né en 1509 à Pérouse, mort en 1553. Il avait été reçu docteur en droit, et fut chargé de plusieurs missions politiques. Il devint successivement gouverneur de Casa-Castalda, de Sasso-Ferrato, de Norcia et de Foligno. Il a écrit quelques poésies légères; il réussissait particulièrement dans le genre burlesque. On a de lui : *Rime;* Venise, 1580, in-8°; — *Rime di Francesco Beccuti Perugino, detto il Coppetta;* etc.; Venise, 1751, in-4°.

Vincent Cavalucci, *Œuvres de Beccuti,* Notice sur sa vie; Venise, 1751.

*BECCUTO (*Adrien del*), poëte et ecclésiastique italien, mort en 1652. Issu d'une noble famille de Florence, il remplit dans cette ville

diverses fonctions ecclésiastiques. On a de lui : *il Vessillo*, poëme en l'honneur de la famille Nicolini; Florence, 1628, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BEC-DE-LIÈVRE** (*maison de*). La filiation de cette ancienne famille de Bretagne remonte avec certitude à *Pierre* de Bec-de-Lièvre, seigneur de Bouexic, qui vivait en 1363. Nous citerons parmi ses membres les plus remarquables : *Raoul*, lieutenant de Rennes, envoyé en 1489, par Anne de Bretagne, en ambassade auprès du roi de France; *Pierre*, trésorier général de François II, duc de Bretagne, et de la duchesse Anne, qui fit saisir ses biens en 1491, pour le punir d'être entré au service de Charles VIII; *René*, qui fut, sous Louis XII, podestat et gouverneur d'Alexandrie dans le Milanais, et devint, en 1512, conseiller de l'échiquier de Normandie; *Charles*, député de la noblesse du bailliage de Rouen aux états tenus à Caen en 1595; *Pierre*, premier président de la cour des aides de Normandie, en faveur duquel Louis XIV érigea, en 1654, la terre de Quevilly en marquisat; *Charles*, qui se distingua et fut tué à la bataille de Saint-Denis en 1678; *Anne-Christophe*, qui fut un des douze députés chargés, au commencement de la révolution, d'apporter à Louis XVI les réclamations du parlement de Bretagne. Arrêté et mis à la Bastille avec ses collègues, il en sortit bientôt après, émigra ensuite, et fit toutes les campagnes de l'armée de Condé. Rentré en France en 1795, il se rendit à l'armée royale de la rive droite de la Loire, dont il devint major général. Il fut tué, les armes à la main, au combat d'Oudan, en juillet 1795. — *Bec-de-Lièvre* (N.), son frère, ayant d'abord embrassé l'état ecclésiastique, le quitta ensuite pour entrer au service, et fut reçu cadet gentilhomme au régiment d'Auxerrois en 1777. Il fit la guerre d'Amérique, et parvint au grade de capitaine. Chargé par Louis XVI, au commencement de la révolution, de plusieurs missions en Angleterre, il s'y maria, revint à Paris, puis émigra en 1792. Rentré en France après la mort de sa femme, il fut arrêté comme émigré, et recouvra la liberté après deux années de prison. Il prit de l'emploi dans la police, et fut chargé, en 1801, d'observer quelques bandes de chouans. Il se rendait à son poste dans une diligence que guettait, dit-on, George Cadoudal. Dès que ce dernier l'aperçut, il ordonna au postillon d'arrêter, appela, par son nom, le vicomte de Bec-de-Lièvre, le fit descendre de voiture et fusiller sur-le-champ, sans aucune explication. On creusa une fosse, où son corps fut jeté, à côté de la grande route. — La famille de *Bellièvre* prétendait descendre de la maison de Bec-de-Lièvre.

Le Bas, *Dict. encyclopéd. de la France.* — Anselme, *Histoire généal.*

**BECELLI** (*Jules-César*), savant poëte italien, né à Vérone en 1683, mort en mars 1750. Il appartenait à la compagnie de Jésus, qu'il quitta en 1710, pour se marier et se vouer à l'enseignement privé. Il fut membre des Académies de Vérone, Padoue, Modène et Bologne. Ses principaux ouvrages sont : *l'Oreste vendecatore*, tragédie en vers; — *Della novella Poesia, cioè del vero genere, e particolari bellezze della poesia italiana;* Vérone, 1732, in-4°; — *Erodoto Alicarnesseo, dell' imprese de' Greci e de' Barbari, con la vita di Omero, tradotto;* Vérone, 1733-1734, in-4°; — *Esame della rettorica antica, ed uso della moderna;* Vérone, 1735 et 1739; — *Se oggidì scrivendo si debba usare la lingua italiana del buon secolo, dialoghi cinque;* Venise, 1737, in-8°; — *Trattato della divisione degl' ingegni e studj;* ibid., 1738, in-4°; — *il Gonnella, canti XII;* ibid., 1739, in-4°; — *i Falsi letterati, commedia;* ibid., 1740, in-12; — *l'Ammalato, commedia;* ibid., 1741, in-8°; — *l'Ingiusta donazione, commedia;* ibid., 1741, in-8°; — *De ratione puerilium studiorum, dialogi II;* ibid., 1741, in-4°; — *I quattro libri dell' Elegie di Sesto Aur. Properzio, tradotti in terza rime;* ibid., 1742, in-4°; — *l'Agnese di Faenza, commedia (in versi);* ibid., 1743, in-8°; — *Se si possa saper di Medicina, lezioni due;* ibid., 1744, in-12; — *de Ædibus Academiæ Philarmoniæ Veronensis, ejusque Musæo Dialogus;* ibid., 1745, in-4°; — *I Poeti comici, commedia in versi;* Roveredo, 1748, in-8°; — *de Bibliotheca instituenda et ordinanda;* Vérone, 1747, in-4°; — *la Pazzia delle pompe, commedia;* ibid., 1748.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BECERRA** (*Dominique* DE), prêtre espagnol, natif de Séville. Il fut fait prisonnier par les Maures d'Alger, et conduit à Rome. On a de lui : *el Trattado dos Costumbres;* Venise, 1589, in-12.

Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

***BECERRA** (*Ferdinand*), hagiographe espagnol, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *la Vida e Morte de los SS. Martyres Fr. Ferando, etc.;* Cadix, 1617, in-8°; — *Relazion del Martyrio del P. Fr.-P. de Zuñiga, en los reynos del Zapon, in* 1622 (manuscrit qui se trouve dans plusieurs bibliothèques de l'Espagne).

Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

***BECERRA** (*François*), architecte espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il se fixa dans l'Amérique espagnole, à Puebla de Los Angeles, et construisit dans cette ville la cathédrale, les couvents de Saint-François, de Saint-Dominique, de Saint-Augustin, le collége de Saint-Louis. On lui doit aussi plusieurs ponts, dont le plan est remarquable. Le vice-roi de Lima le fit appeler, en 1581, pour ériger la cathédrale de cette ville et l'église de Cuzco.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

**BECERRA** (*Gaspard*), peintre, sculpteur et architecte espagnol, né à Bajeza (Andalousie) vers l'an 1520, mort à Madrid en 1570. Il étudia à Rome sous Michel-Ange. Il tailla dans le bois des Christs, des Vierges et des saints, qui sont encore les plus beaux ornements de quelques églises d'Espagne; il eut, un des premiers, l'idée de peindre les statues. Son chef-d'œuvre est la *statue de la Vierge*, faite par ordre de la reine Isabelle de Valois, et dont la beauté est admirée à Madrid. Becerra a laissé encore des fresques remarquables.

Bermudez, *Diccionario storico*, etc.

***BECERRIL** (*Alonzo*), sculpteur espagnol, vivait vers la fin du seizième siècle. Presque toutes ses œuvres sont en argent. Il fit pour la cathédrale de Cuença des crucifix, reliquaires, candélabres, et un splendide ostensoir qu'on admire encore aujourd'hui. Cette dernière pièce lui fut payée 16,755 ducats; elle pèse 1600 marcs. Il a laissé un grand nombre de statuettes et de bas-reliefs, très-estimés pour la délicatesse de leur exécution. L'œuvre de Becerril est en grande partie conçue en style gothique; il est un des maîtres qui ont le plus contribué à ramener l'architecture à sa simplicité primitive.

*François*, son frère, mort en 1573, et *Cristobal*, son fils, mort en 1584, étaient aussi deux artistes recommandables. Ils ont exécuté des travaux très-estimés pour l'église de Saint-Jean à Alcarnon.

Fiorillo, *Hist. de la Peinture*, etc. — Bermudez, *Diccionario storico*, etc.

***BECHADA** (*Grégoire*), poëte limousin, composa un récit en vers de la *Conquête de Jérusalem*, au commencement du douzième siècle. Ce poëme, un des plus considérables de la littérature française à cette époque, ne nous est pas parvenu. L'auteur y travailla pendant douze ans. Geoffroi, abbé ou prieur du Vigeois, auteur contemporain, en parle avec quelques détails dans sa Chronique.

Labbé, *Bibl. nova manuscripta*, t. XI, p. 296. — *Hist. litt. de la France*, t. X, p. 403 et 404. — Heeren, *Influence des croisades*, p. 446 et suiv.

* **BECHAMEIL** (*Louis* DE), marquis de Nointel, financier et gastronome, mort à Paris le 4 mai 1703. La sauce qui porte son nom lui donne une place dans l'histoire culinaire, et lui en assure une autre, sinon dans le cœur, au moins dans l'estomac des gourmets. Il s'était enrichi durant les troubles de la Fronde; et, comme un financier qu'il était, il ne manquait pas de vanité. Une de ses manies était de ressembler au comte de Grammont, qui le traita un jour, non de Turc à Maure, mais de grand seigneur à financier. C'est Saint-Simon qui rapporte le fait, dans des termes qui n'appartiennent qu'à lui : « Le comte de Grammont, dit-il, le voyant un jour se promener aux Tuileries : Voulez-vous parier, dit-il à sa compagnie, que je vais donner un coup de pied au cul à Bechameil, et qu'il m'en saura le meilleur gré du monde? En effet, il l'exécuta en plein. Bechameil, bien étonné, se retourne; et le comte de Grammont, à lui faire de grandes excuses sur ce qu'il l'a pris pour son neveu. Bechameil fut charmé, et les deux compagnies encore davantage. » Ajoutons, pour atténuer le tort que cette aventure pourrait faire à Bechameil aux yeux de la postérité, que Louis XIV l'avait en estime, et appréciait ses connaissances en fait de tableaux, de pierreries, de meubles, etc.

Saint-Simon, *Mémoires*.

***BÉCHAMEL** (*François*). Voyez GRILLET (*Jean*).

***BÉCHAUD** (*Jean-Pierre*), général de brigade, né à Béfort (Haut-Rhin) le 17 février 1770, tué à la bataille d'Orthez le 27 février 1814. Soldat au régiment de Dauphiné (infanterie) le 7 juin 1787, il fut élu lieutenant adjudant-major le 20 août 1793, capitaine de grenadiers le 1er septembre, et chef de bataillon le 15 octobre. Il fit les campagnes du Rhin, de Rhin et Moselle, et d'Angleterre. Le 14 juin 1804, il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue. De retour en France, il passa major au 66e régiment le 20 septembre 1805, et servit comme colonel en Espagne. Général de brigade le 28 janvier 1813, il passa, le 10 mars suivant, à l'armée de Portugal. Retourné à l'armée d'Espagne en juillet 1813, il y trouva la mort à l'âge de quarante-quatre ans. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. A. S....Y.

*Archives de la Guerre.* — *Victoires et Conquêtes*, t. X et XXIII. — De Courcelles, *Dictionnaire des généraux français*.

**BÈCHE** (....). Trois frères de ce nom étaient attachés à la musique du roi Louis XV vers 1750. L'aîné, qui était doué d'une fort belle voix de haute-contre, était chanteur à la chapelle royale. C'est en partie sur les notes qu'il avait remises à Laborde, que celui-ci a composé son *Essai sur la Musique*. Le plus jeune fut un des compilateurs du *Solfége d'Italie*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BECHER** (*Alfred-Jules*), littérateur et musicien, né à Manchester vers 1804, mort à Vienne le 17 juin 1848. Il étudia le droit à Heidelberg, à Gœttingue et à Berlin, où il prit une part active au mouvement démocratique des universités allemandes. Il exerça pendant quelque temps sa profession d'avocat à Elberfeldt, et rédigea ensuite un journal d'art et de littérature à Cologne, où il se fit une réputation de critique musicale. On l'appela à la Haye, où il fut nommé professeur de théorie musicale, enseignement qu'il continua à Londres en 1840. Muni des recommandations de Mendelsohn, qui l'honorait de son amitié, il revint à Vienne, où il publia : *Jenny Lind, esquisse de sa vie*, 2e édit.; Londres, 1847. Pendant la révolution de 1848, il organisa avec ses amis la *Légion académique* de Vienne. Élu membre du comité central démocratique, il rédigea une sorte de moniteur insurrectionnel, intitulé *le Radical*, destiné

à soulever le peuple contre le gouvernement impérial. Becher succomba dans la lutte, fut condamné à mort le 16 juin 1848, et fusillé le lendemain.

Owerbek, *Histoire de l'Allemagne*, avant et après 1848. — A. Watripon, *Histoire politique des Écoles et des Étudiants*.

**BECHER** (*Jean-Joachim*), chimiste allemand, né à Spire en 1625, mort en 1682. Il perdit de bonne heure son père et sa fortune, et fût, dès l'âge de treize ans, obligé de passer ses journées à donner des leçons de lecture et d'écriture pour soutenir sa mère et ses frères. Il employait les nuits à étudier, et à se faire à lui-même sa propre éducation. Plus tard, il se mit à voyager en Suède, en Hollande, en Italie, et fit, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, connaissance avec les savants les plus célèbres de son temps. En 1666, il fut nommé professeur de médecine à l'université de Mayence. Mais il quitta bientôt les États de l'électeur pour aller s'établir à Munich, où il eut la direction du plus beau laboratoire de chimie de l'Europe. S'étant attiré par son caractère peu flexible la haine du chancelier de la cour de Bavière, il jugea prudent de s'éloigner du pays, et se rendit à Vienne, où il gagna les bonnes grâces du comte de Zinzendorf, qui le fit nommer conseiller de la chambre du commerce Là son orgueil et sa vanité ne tardèrent pas à le faire tomber de nouveau en disgrâce auprès de son protecteur ; il quitta les États autrichiens, et se réfugia en Hollande, où il s'établit à Harlem vers 1678. Il présenta à cette dernière ville et aux états-généraux toutes sortes de plans de finances et d'industrie pour augmenter la richesse monétaire de la Hollande, et notamment pour retirer des sables des dunes l'or qu'ils pourraient recéler. Il offrit au magistrat de Harlem une machine de son invention, destinée à dévider beaucoup de soie en peu de temps et à peu de frais. Mais soit qu'on n'ait pas voulu écouter ses propositions, soit que ses projets fussent impraticables, ou que, ainsi qu'il le prétend lui-même, ses ennemis de Vienne ne le laissassent nulle part en repos, il se rendit en 1680 en Angleterre, et examina pendant deux ans les mines de Cornouailles et d'Écosse. Son humeur vagabonde lui fit encore quitter ce dernier pays. Sur l'invitation du duc de Mecklembourg, qui lui promit une place honorable avec de bons appointements, il revint en Allemagne, où il mourut peu de temps après son retour, à l'âge de cinquante-sept ans.

Voici la liste des ouvrages de Becher : *Character pro notitia linguarum universali*; Francfort, 1661, in-8° : c'est un vocabulaire de plus de 10,000 mots, tous numérotés suivant l'ordre alphabétique latin, et devant, dans la pensée de l'auteur, tenir lieu d'une écriture universelle. Plus tard il modifia son système, et le publia, en 1674, sous ce nouveau titre : *Methodus didactica, seu Clavis et Praxis, super novum organum philologicum*. Cet ouvrage est devenu fort rare ; mais on en trouve une notice assez détaillée dans la *Pasitélégraphie* publiée à Stuttgard en 1811, par de Frimas-Périès ; — *Metallurgia* ; Francfort, 1661, in-8° ; — *Institutiones chemicæ, seu manuductio ad philosophiam hermeticam* ; Mayence, 1662, in-4°, etc. ; — *Musa, seu scriptorum suorum index* ; Francfort, 1662, in-8° ; — *Parnassus medicinalis* ; Ulm, 1663, in-fol. de près de 1,000 pages, avec 1,200 figures gravées en bois, et 4 planches en taille-douce. C'est un traité de matière médicale en vers et en prose : l'auteur y a joint les préceptes de l'école de Salerne, les Commentaires d'Arnauld de Villeneuve et les Pronostics d'Hippocrate, le tout en allemand ; — *Aphorismi ex institutionibus Sennerti, magna diligentia collecti* ; Francfort, 1663, in-12 ; — *Institutionis chemicæ prodromus, id est Œdipus chymicus obscuriorum terminorum et principiorum chymicorum mysteria aperiens et resolvens* ; Francfort, 1664, in-12 ; Amsterdam, 1665, in-12 ; — *Actorum laboratorii chymici Monacensis, seu Physicæ subterraneæ libri duo* ; Francfort, 1669, in-8° ; 1675, in-8°, avec deux suppléments ; Francfort, 1681, in-8° : c'est le meilleur ouvrage de Becher, où la chimie se trouve alliée à la géologie : il a été réimprimé avec un petit supplément de Stahl, sous le titre de *Specimen Becherianum* ; Leipzig, 1735, 1742, in-4° ; ibid., 2 vol. in-12, et 1739, in-8° ; — *Experimentum chymicum novum, quo artificialis et instantanea metallorum generatio et transmutatio ad oculum demonstratur* ; Francfort, 1671, in-8° ; — *Epistolæ chymicæ* ; Amsterdam et Hambourg, 1673, in-8° ; — *Theses chymicæ veritatem et possibilitatem transmutationis metallorum in aurum evincentes* ; Francfort, 1675, in-8° ; — *Experimentum novum et curiosum de minera arenaria perpetua, seu Prodromus historiæ circa auri extractionem mediante arena littorali* ; Francfort, 1680, in-8° ; — *Chymischer Glücks-hafen*, c'est-à-dire *le Port de fortune de la chimie*, ou *Recueil de quinze cents procédés chimiques* (en allemand) ; Francfort, 1682, in-4° ; — *Tripus hermeticus fatidicus, pandens oracula chymica* ; Francfort, 1689, in-8° ; — *la Folie sage et la folle Sagesse* (en allemand) ; — *De nova temporis dimetiendi ratione, et accurata horologiorum constructionis theoria et experientia* ; Londres, 1680, in-4°. Rothscholz a recueilli les écrits de Becher, et les a publiés à Nuremberg, 1719, in-8°. Il y a dans ces écrits beaucoup plus de notions spéculatives que de faits. L'auteur ne paraît point avoir eu de doctrines bien arrêtées ; son imagination, franchissant le domaine de l'expérience, s'abandonne à des idées vagues qui souvent se contredisent. A propos de la composition des métaux et en général des minéraux, il paraît admettre trois éléments : une terre vitrifiable, transparente, une terre subtile, volatile, mercurielle, et un principe igné, combustible. Ce dernier principe servit sans doute de base à la théorie de

phlogistique de Stahl. — Les trois éléments de Becher devaient remplacer les trois éléments des anciens : le sel, le soufre et le mercure. Quant au *Solvens catholicum*, *acidum universale*, *spiritus esurinus*, principe universel qui se trouve, selon l'auteur, dans les eaux, dans les sels, et qui fait accroître les minéraux, etc., il est bien difficile, comme on l'a prétendu, d'y reconnaître l'oxygène ou l'acide carbonique. On doit à Becher un procédé plus commode pour préparer le beurre d'antimoine (jusqu'alors préparé avec le sublimé corrosif), en traitant l'antimoine avec un mélange de sel commun et de vitriol. Il paraît aussi avoir eu connaissance de l'acide borique, obtenu en traitant le borax par l'huile de vitriol.

Si Becher avait suivi la méthode de Boyle, il aurait pu rendre de grands services à la science; car il ne manquait pas d'une certaine sagacité, et il avait une aptitude spéciale pour la chimie.

Ferd. Hœfer, *Histoire de la Chimie*, t. II.

*BECHER (*Sigefroy*), économiste autrichien contemporain, né à Plan en Bohême le 28 février 1806. Il commença ses études à Prague, et les compléta à Vienne, où il devint docteur en droit. Plus tard, il fut professeur-suppléant de géographie et d'histoire commerciale; et, à l'avénement du ministre Dobelhof, il devint secrétaire général du ministère, et fut chargé de divers travaux d'organisation. Pendant les troubles d'octobre et de novembre 1848, et en l'absence du ministre titulaire, il expédia les affaires courantes. En mars 1849, on le chargea d'une mission en Allemagne et en Belgique. On a de lui : *Handbuch zum historischen Studium* (Manuel pour l'étude de l'histoire), 1833; — *Allgemeine Geographie* (Géographie universelle); Vienne, 1842; — *Das Œstreichische Münzwesen von* 1524-1838 (le Système monétaire autrichien, de 1524 à 1838); Vienne, 1838; ouvrage où, comme l'indique un sous-titre complémentaire, la matière est traitée au point de vue de la statistique, de la législation et de l'histoire, en même temps que dans ses rapports avec le système monétaire des nations étrangères; — *Statistische Ubersicht des Handels der Œstreichischen Monarchie mit dem Auslande während der Jahre* 1829-1838 (Aperçu statistique du commerce de l'Autriche avec le dehors, de 1829 à 1838); Stuttgart et Tubingue, 1841; — *Statistische Ubersicht der Bevölkerung der Œstreichischen Monarchie nach den Ergebnissen der J.* 1834-1840 (Aperçu statistique de la population de la monarchie autrichienne, de 1834-1840); Stuttgard, 1841; — *Ergebnisse des Handels und Zolleinkommens der Œstreichischen Monarchie im Jahr* 1842 (État du commerce et des recettes douanières de la monarchie autrichienne en 1842); Leipzig, 1842; — *Die Bevœlkerungs-verhaeltnisse der Œstreichischen Monarchie von den J.* 1819-1843 (la Population de la monarchie autrichienne, de 1819 à 1843); Vienne, 1846; — *Die deutschen Zoll-und Handelsverhaeltnisse zur Anbahnung der Œstreichischen deutschen Zoll-und Handelseinigung* (De l'état du commerce et des douanes de l'Allemagne, envisagés au point de vue de son agrégation à une union douanière autrichienne); Leipzig, 1850.

*Conversations-Lexicon.*

*BECHERER (*Frédéric*), architecte prussien, né à Spandau en 1746, mort à Berlin en 1823. Il étudia à Potsdam, sous Buring et Hildebrand, et fut chargé de la construction de plusieurs monuments remarquables par leur style à Potsdam et à Berlin.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*

BÉCHET (*Antoine*), littérateur français, né à Clermont (Puy-de-Dôme) en 1649, mort à Uzès en 1722. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine du chapitre d'Uzès. On a de lui : *Lettres de Busbecq à l'empereur Rodolphe II*, avec une vie de Busbecq dans la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, donnée par le P. Desmolets, t. II, 2<sup>e</sup> partie; — *Histoire du ministère du cardinal Martinusius, primat et régent du royaume de Hongrie*; Paris, 1715, in-12; écrit très-partial.

*Journal des Savants.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

BÉCHET (*Jean-Baptiste*), littérateur et antiquaire, né en 1759 à Cernans, près de Salins; mort à Besançon le 7 janvier 1830. Il fut nommé en 1790 administrateur, puis secrétaire général de son département; il quitta ces fonctions sous le Directoire, pour celles du ministère public près du tribunal de Poligny. Il redevint, après le 18 brumaire, secrétaire général du département du Jura, et occupa cette place jusqu'en 1816, époque où il donna sa démission. On a de lui : *Notions faciles et indispensables sur les nouveaux poids et mesures*, etc.; Lons-le-Saulnier, 1801, in-12; — *Examen critique de la huitième satire de Boileau*; ibid., 1801, in-12; espèce de satire contre Boileau (opuscule très-rare); — *Biographie des Hommes du Jura*, dans les *Annuaires du Jura*, 1803 à 1812; — Fragments d'un ouvrage intitulé *Jura ancien, moyen et moderne*, in-8°; — *Recherches historiques sur la ville de Salins*; 1828, 2 vol. in-12.

Le Bas, *Encyclopédie de la France.* — Weiss, *Notice sur Béchet*, 1831, in-8°.

*BÉCHET (*Jean*), fabuliste allemand du seizième siècle. On a de lui un apologue fort curieux, sous le titre : *Gespræch eines Fuchses und Wolfs so die andern Füchse und Wölfe auf dem Staygerwald zusammen geschicht, sich zu unterreden, wo und wie beyde Parteyen den Winter sich halten und næhren wollen* (Discours d'un renard et d'un loup à l'assemblée des autres loups et renards convoqués dans la forêt, à l'effet de se concerter sur la question de savoir où et comment on passerait l'hiver); 1524, in-4°.

*Catalog. Bibliothecæ Brunavianæ*; Leipzig, 1750.

***BECHON** (*Jean* DE ROCHEBRUNÉ), graveur français, vivait vers 1670. On a de lui plusieurs paysages remarquables de finesse et de netteté.

Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

**BECHSTEIN** (*Jean-Matthias*), ornithologiste et forestier allemand, né le 11 juillet 1757 à Waltershausen, dans le duché de Saxe-Gotha; mort en 1822. Il fit ses études classiques au gymnase de Gotha, et étudia la théologie à l'université de Iéna. Mais son goût pour l'histoire naturelle l'emporta sur la vocation que ses parents lui avaient imposée; un voyage qu'il fit à Dessau pour y assister aux chasses célèbres dans toute l'Allemagne, le décida pour la science forestière, si intimement liée avec l'histoire naturelle. En 1785, il fut nommé professeur dans l'institut sylvicole de Salzmann, à Schnepfenthal. En 1791 il proposa au duc de Gotha la création d'une école forestière, mais le gouvernement ducal n'encouragea en aucune façon cette utile entreprise; Bechstein résolut alors de l'exécuter à ses frais à Kemnote, près Waltershausen. Il y ouvrit des cours dès l'année 1794, et publia un journal forestier, sous le titre de *Diana*. Mais, en butte aux vexations de son gouvernement, il offrit en 1800 ses services au duc George de Saxe-Meiningen; celui-ci lui confia la direction de l'académie forestière nouvellement fondée à Dreissigacker. Bechstein consacra sa vie entière à perfectionner la sylviculture, et à enrichir l'histoire naturelle d'observations importantes. Sa traduction de l'ouvrage de Lacépède est accompagnée de notes critiques et d'additions précieuses. L'entomologie forestière et l'étude des oiseaux indigènes (particulièrement de la forêt de Thuringe) ont surtout occupé ses moments de loisir.

Les principaux ouvrages de Bechstein ont pour titre : *Gemeinnützige Naturgeschichte Deutschlands* (Histoire naturelle populaire de l'Allemagne); Leipzig, 1789-1795, 4 vol. in-8°; 2e édit., 1801-1809; — *Forstinsektologie* (Entomologie forestière); Gotha, 1818, 3 vol. in-8°; — *Forstbotanik*; Erfurt, 1810, in-8°; 5e édit., par Behlen, 1841-1842; — *Forst-und Jagd-wissenschaft nach allen ihren Theilen* (Cours complet de science forestière); Erfurt, 1818-1821, 5 vol. in-8°, continué par Laurop; — *Handbuch der Forstwissenschaft* (Manuel de la science forestière); Nuremberg, 1801-1809 (ouvrage inachevé); — *Naturgeschichte des In-und Auslandes* (Histoire naturelle indigène et étrangère; Leipzig, 1792-1797, 2 vol. in-8°; — *Abbildungen naturhistorischer Gegenstände* (Figures d'objets d'histoire naturelle); Leipzig, 1793-1810, 8 vol. in-8°; 2e édit., 1816-1823, 6 vol.; — *Naturgeschichte der Stubenvögel* (Histoire naturelle des oiseaux de cage), 4e édit (Lehmann); Halle, 1840. H.

*Conversations-Lexicon.*

***BECHSTEIN** (*Louis*), poëte et romancier allemand, neveu du précédent, naquit le 24 novembre 1801. Il entra d'abord dans une pharmacie à Arnstadt; et rien n'annonçait ses dispositions comme poëte ou comme romancier, lorsqu'il publia : *Sonettenkrænze* (Guirlandes de sonnets); (Arnstadt, 1828), livre qui attira sur lui l'attention du duc de Saxe-Meiningen, dont la bienveillance le mit en état d'aller étudier à Leipzig et à Munich. En 1831, il devint bibliothécaire du duc, puis directeur de la bibliothèque publique, enfin conseiller aulique. On a de lui : *Der Sagen-Schatz und die Sagenkreise des Thüringer-landes* (le Trésor des traditions et les cycles traditionnels de la Thuringe); Meiningen, 1835-1838; — *Die Haimonskinder* (les Quatre fils Aimon); Leipzig, 1830; — *Erzæhlungen und Phantasiestüche* (Récits et fantaisies); Stuttgardt, 1833; — *Der Todtentanz* (la Danse des Morts), poëme; Leipzig, 1831; — *Philidor, Erzählung aus dem Leben eines Landgeistlichen* (Philidor, histoire tirée de la vie d'un prêtre de campagne); Gotha, 1842; — *Wollen und Werden; Deutschland, Burschenschaft und Burschenleben* (Vouloir et devenir, l'Allemagne et la vie des étudiants); Halle, 1850; —*Deutsches Märchenbuch* (le Livre des contes allemands); Leipsig, 1848.

*Conversations-Lexicon.*

* **BECHTELIN** (*Christian*), jésuite et poëte allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Epigrammatum libri IV*; Ratisbonne, 1698, in-12.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BECHTOLD** (*Jean*), enlumineur de gravures, vivait à Nuremberg vers 1584. Il enlumina plusieurs gravures d'Albert Dürer, au bas desquelles il mit son monogramme.

Nagler, *Neues Allgemeines-Künstler-Lexicon.*

**BECICHEMI** (*Marino*), philologue italien, né vers 1468 à Scutari, mort à Padoue en 1526. Il s'échappa de sa ville natale, assiégée par les Turcs en 1477, et se réfugia en Italie. Il étudia à Brescia sous Calphurnius, et occupa la chaire d'éloquence latine successivement à Raguse, à Venise, à Brescia et à Padoue. Il fut aussi quelque temps secrétaire de Melch. Trevisano, grand-amiral de la république de Venise. Ses ouvrages sont fort rares; ils ont pour titre : *Observationum Collectanea in primum Historiæ naturalis librum*; Brescia, 1504-1506, in-fol.; — *Prælectio in Plinium Secundum*; Paris, 1519 (réimprimé); — *Centuria epistolicarum quæstionum*, 1504, in-fol., réimprimé avec additions, sous le titre : *Castigationes ad Apuleium Victorinum et Ciceronis opus de Oratore, etc.; necnon Præceptiones de componenda epistola, funebrique et nuptiali oratione; de Dialogo componendo et imitatione*; Venise, 1506, in-fol.

Paul Jove, *Elog.* — Fabricius, *Bibl. lat. med.* — Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavini.* — Quirinius, *Literatura Brixiana*, part. I, p. 102. — D. Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. III.

**BECIUS** (*Jean*), théologien protestant, né en Hollande en 1622, mort vers la fin du dix-sep-

tième siècle. Il fut ministre à Middelbourg, et l'un des défenseurs du socinianisme. On a de lui : *Apologia modesta et christiana*, 1668, in-4°; — *Probatio spiritus autoris Arii redivivi*, 1669, in-4°; — *Institutio christiana;* Amsterdam, 1678, in-8°.

Chalmot, *Biograph. Wordenb.*

**BECK**, nom d'un grand nombre d'Allemands marquants, classés ci-dessous par ordre alphabétique des prénoms, sauf les vivants, qui sont renvoyés à la fin de la série. Ils appartiennent tous, à l'exception d'un seul, aux dix-huitième et dix-neuvième siècles.

**BECK** (*André-Chrétien*), savant typographe allemand, né le 24 mai 1782, mort à Cahla le 1er juin 1820 (?). Après avoir fait ses études, il entra chez un imprimeur de Gotha, et plus tard il dirigea, pendant plusieurs années, l'imprimerie de Sondershausen. En 1811, il prit possession de celle de Cahla; et en 1814, il publia une feuille périodique qui eut beaucoup de succès.

*Biographie universelle.*

* **BECK** (*Cave*), théologien anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui: *the Universal Character by which all Nations may understand one anothers conceptions reading out of one commun writing their own tongues* (Par quel moyen les nations pourraient parvenir à s'entendre les unes les autres en lisant chacune leur idiome dans une seule et même écriture); 1657, in-8°.

Granger, *Biographical-History of England*, III, 38.

**BECK** (*Charles-Joseph*), chirurgien allemand, né à Gengersberg (duché de Bade) le 27 juin 1794, mort à Fribourg le 15 juin 1838. Il étudia à Tubingue, visita Vienne, Berlin, Paris, et fut professeur à l'université de Fribourg en Brisgau. On a de lui : *de l'Union congénitale des doigts* (en allemand); Fribourg, 1819, in-8°; — *Sur l'avantage de laisser un lambeau dans l'amputation à la continuité des membres* (en allemand); ibid., 1819, in-8°. — *Manuel de médecine oculaire;* Heidelberg, 1824, in-8°, avec planches; ibid., 1827, in-8°. — *Manuel des maladies de l'oreille* (en allemand); ibid., 1827, in-8°; — *Mémoire sur le goître* (en allemand); Fribourg, 1833, in-8°; — *Mémoire sur l'emploi des ligatures* (en allemand); Fribourg, 1826, in-8°.

Schurmayer, *Necrolog. und biographische Skizze des Dr. Carl.-Jos. Beck*; Freiburg, 1840, in-8°. — Callisen, *Med. Schriftst.-Lexicon.*

**BECK** (*Chrétien-Daniel*), philologue et historien allemand, né à Leipzig le 22 janvier 1757, mort dans sa ville natale le 15 décembre 1832. Il montra fort jeune une grande aptitude pour les langues anciennes; dès l'âge de seize ans il publia un *Specimen observat. critic.* sur l'*Hippolyte* d'Euripide. Il étudia à Leipzig, où il devint successivement docteur en théologie, professeur des langues grecque et latine (1785), et directeur du gymnase royal philologique (1809). La scrupuleuse exactitude avec laquelle il remplit toutes ces fonctions lui valut en 1803 le titre de conseiller aulique, et, plus tard, la décoration de l'ordre saxon du Mérite civil. Beck consacra la plus grande partie des loisirs que lui laissaient ses fonctions à des recherches sur les littératures anciennes. Il a publié de nombreux ouvrages historiques, philologiques et archéologiques, dont quelques-uns sont restés inachevés, et qui tous jouissent d'une grande estime. Ses éditions de Pindare, d'Apollonius, d'Euripide, d'Aristophane et de Calpurnius; ses excellentes notices sur divers sujets historiques et archéologiques, prouvent que l'auteur joignait à une profonde érudition une grande perspicacité et une finesse de critique extraordinaire. Parmi ses autres travaux, on remarque : *Allgemeine Weltgeschichte* (Histoire universelle); Leipzig, 1787-1806, 4 v. in-8° (la nouvelle édition refondue de 1813 n'a pas été continuée); elle va jusqu'à l'époque de la découverte de l'Amérique, et on y trouve une instruction abondante et solide; — *Éléments archéologiques pour servir à la connaissance de l'histoire de l'art antique* (en allemand), ouvrage inachevé; Leipzig, 1816, in-8°; — traductions de l'*Histoire des Grecs*, par Goldsmith, et de l'*Histoire de la république romaine*, par Ferguson; 1783-1787, 3 vol. in-8°; — *Commentarii historici decretorum religionis christianæ et formulæ Luther.* (Leipzig, 1800). Depuis 1819 il rédigea, avec toute la patience d'un érudit, le *Répertoire des littératures modernes nationales et étrangères* (en allemand). En 1825, il renonça à la chaire d'histoire pour reprendre celle des littératures grecque et romaine. Ses dernières notices contiennent des additions à la Bibliothèque grecque de Fabricius, et des *Souvenirs* de sa vie.

*Conversations-Lexicon.* — *Neuer Nekrolog der Deutschen*, année 1832.

* **BECK** (*Chrétien-Frédéric*), compositeur et pianiste allemand, vivait à Kirchheim vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui : *Deux sonates pour le clavin à quatre mains;* Spire, 1789; — *Fantaisies pour le clavecin;* Dresde, 1791; — *Concerto pour le clavecin en si bémol*, avec accompagnement; Spire, 1792; — *Six menuets à quatre mains;* Heilbronn et Offenbach, 1794; — *Concerto avec accompagnement de deux violons, alto, basse, deux flûtes et deux cors;* Mayence, Scholt; — Douze variations sur le *God save the king*, etc.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BECK** (*Chrétien-Henri*), peintre allemand, né en 1765. Il étudia à l'école de Schenau à Dresde, et sortit bientôt de la foule des peintres médiocres. Il peignit l'histoire et le portrait, et fit d'excellentes copies des grands maîtres.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BECK** (*David*), habile constructeur d'orgues, vivait à Halberstadt vers 1790. Son chef-

d'œuvre fut le jeu d'orgues de la cathédrale de Groningue, auquel il travailla quatre ans.

Schilling, *Universal Lexicon der Tonkunst.*

* **BECK** (*Dominique*), mathématicien et naturaliste allemand, de l'ordre des Bénédictins, né près d'Ulm en 1732, mort le 22 février 1791. Il fonda plusieurs chaires d'enseignement élémentaire dans la ville de Salzbourg, et ne dédaigna pas d'instruire lui-même de simples ouvriers. Membre d'un grand nombre de sociétés savantes, il était en correspondance avec des érudits qui lui écrivaient de toutes les parties du monde. Il fut aussi inspecteur du musée physico-mathématique de Salzbourg. On a de lui : *Dilucidatio doctrinæ de æquationibus*; Salzbourg, 1768, in-8° ; — *Prælectiones mathematicæ*; ibid., 1768 et 1770 ; — *Theoria sinuum, tangentium, et resolutiones triangulorum*; ibid., 1771 ; — *Institutiones physicæ*, 1re partie, 1776; 2e partie, 1779; — *Institutiones mathematicæ*; ibid., 1781, in-8°; — *Entwurf einer Theorie der Electricitæt* (Essai d'une théorie de l'électricité); Salzbourg, 1787, in-8°.

Ersch et Gruber, *Encyclopädie.*

* **BECK** (*François*), musicien allemand, né en 1731, mort à Bordeaux le 31 décembre 1809. On a de lui: un grand nombre de *symphonies*, 1784 ; — un *Stabat*, 1785 ; — *Pandore*, mélodrame lyrique, représenté le 2 juillet 1789 sur le théâtre de Monsieur; — des *quatuors* pour violon, et des *sonates* de piano.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BECK** (*François*), théologien anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *A complet catalogue of all the Discourses written both for and against Popery in the time of the king James II, and an alphabetical list of the writers on each side*; Londres, 1735, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BECK** (*Henri*), comédien et auteur comique allemand, né à Gotha en 1760, mort en 1803. Il débuta au théâtre de sa ville natale, et se distingua plus tard sur celui de Manheim, où il se lia avec Iffland et Schiller. Il représenta avec succès les héros et les bons vivants. Les principaux ouvrages de Beck sont : *die Schachmaschine* (l'Échiquier); — *die Quælgeister* (les Lutins). Ces pièces se sont maintenues au répertoire allemand.

*Conversations-Lexicon.*

**BECK** (*Jacob-Christophe*), historien et théologien, né à Bâle le 1er mars 1711, mort vers 1770. Il fut professeur à l'université de sa ville natale, et laissa un grand nombre de dissertations, entre autres : *de Diluvio Noachico universali*; Bâle, 1738, in-4° ; — *de Partibus orbis quas ante diluvium Noachicum homines incoluisse videntur*; ibid., 1739, in-4°; — *de Rebus Helvetiorum usque ad Vespasiani tempora*; ibid., 1742, in-4°; — *Introductio in historiam patriam Helvetiorum usque ad annum* 1743; Zurich, 1744, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BECK** (*Jean*, baron DE), lieutenant général du roi d'Espagne et gouverneur du duché de Luxembourg, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Il se distingua dans la bataille de Thionville, où Piccolomini battit les Français en 1640. Après la prise de la ville d'Aire, il se trouva aux combats de Honnecourt et de Lens. Il mourut d'une blessure qu'il ne laissa point cicatriser. Beck s'éleva graduellement par son courage et sa prudence aux premiers emplois militaires; il avait été simple postillon dans sa jeunesse. Son épitaphe, qui se lit dans l'église des Franciscains de Luxembourg, annonce que Wallenstein fit des efforts pour le faire entrer dans sa conspiration contre Ferdinand II, mais que rien ne fut capable d'ébranler la fidélité de Beck.

**BECK** (*Jean-Josse*), jurisconsulte allemand, né à Nuremberg le 20 septembre 1684, mort le 2 avril 1744. Il étudia à Iéna, à Leipzig, à Halle, et devint professeur de jurisprudence à Altdorf. On a de lui : *Tractatus de Jure limitum*, 3e édition, 1739, in-4° ; — *Tractatus de Jure detractionis, emigrationis*, etc.; nouvelle édition, 1749, in-4°, etc.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BECK** (*Michel*), théologien et hébraïsant allemand, né à Ulm le 14 janvier 1653, mort le 10 mars 1712. Après avoir étudié à Iéna, il s'adonna, sous la direction d'un rabbin devenu chrétien, à l'étude des langues orientales et de la philosophie. Il fit lui-même des cours de philologie à partir de 1674 ; et, comme la plupart des savants allemands, il voyagea, se rendit à Iéna, puis à Strasbourg. A son retour, il fut chargé de professer la langue hébraïque; en même temps il se voua aux fonctions pastorales, qu'il remplit à divers titres à Munster et à Erslung. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Judæorum phylacteriis*; Iéna, 1675, 1684, in-4° ; — *Disputatio de duplici accentuatione Decalogi; de Accentuum hebræorum usu musico*, dans le *Thesaurus Disputationum theologiæ*, t. I ; — *De Parenthesi ebrea*, publié vers 1707.

Dunkel, *Nachrichten von verstorbenen Gelehrten.*

**BECK** (*Tobie-Gabriel*), graveur à Nuremberg, a laissé un nombre considérable de portraits, dont une grande partie a été gravée pour l'ouvrage de Roth-Scholz, intitulé *Icones bibliopolarum et typographorum*; Nuremb., 1726-29, in-fol.

Heinecken, *Dictionnaire des artistes.*

* **BECK** (*Jean-Louis-Guillaume*), fils de Chrétien-Daniel, jurisconsulte allemand, né à Leipzig le 21 octobre 1786. Après avoir étudié le droit dans sa ville natale, il professa à Kœnigsberg en 1812, et devint successivement conseiller à Weimar, professeur extraordinaire, puis doyen des échevins. En 1835, il fut appelé au tribunal d'appel de Leipzig en qualité de conseiller,

et il présida ce tribunal en 1837. On a de lui : *De Fabio Meta;* Leipzig, 1809; — *Corpus juris civilis;* Leipzig, 1825-1836; et Leipzig, 1829-1833; — *Das Executions Gesetz von* 1838 *mit Anmerkungen* (la Loi d'exécution de 1838, avec des annotations); Leipzig, 1839; — *Bemerkungen über den Criminalgerichtsstand in Sachsen* (Observations sur la juridiction criminelle en Saxe); Leipzig, 1842.

*Conversations-Lexicon.*

* **BECK** (*Charles*), poëte allemand, né à Baja en Hongrie en 1817. Fils d'un négociant israélite, il demeura avec son père à Pesth, y fit ses premières études, et vint à Vienne pour s'y vouer à la carrière médicale, qu'il abandonna bientôt. Il ne s'attacha pas longtemps à la profession paternelle : sa vocation l'appelait ailleurs. Il alla à Leipzig, et s'y fit inscrire comme étudiant en philosophie; mais il s'y livra plus particulièrement à la poésie. On a de lui : *Naechte* (les Nuits); Leipzig, 1838; — *Der fahrende Poet* (le Poëte voyageur); Leipzig, 1838; — *Stille Lieder* (les Chants silencieux); Leipzig, 1839; — *Saul*, tragédie; Leipzig, 1841, œuvre où l'expression a de l'éclat, mais dont l'action n'a rien de dramatique; — *Janko*, roman en vers; Leipzig, 1842; — *Lieder vom armen Manne* (les Chants du pauvre); Berlin, 1846; — *Monats-rosen* (les Roses du mois); Berlin, 1848; — *Gepanzerte Lieder* (Chants guerriers); Berlin, 1848.

*Conversations-Lexicon.*

**BECKE** (*Jean-Charles von der*), jurisconsulte et poëte allemand, né à Iserlohn en 1750, mort le 21 août 1830. En 1782, il fut appelé à faire partie du conseil ducal à Gotha, et fut chargé de travaux importants et de plusieurs missions. Devenu chef du conseil sous le duc Auguste en 1822, il cumula les fonctions de ministre dirigeant avec celles de chancelier. Il se démit de ces dernières fonctions en 1823, pour se livrer aux affaires de son ministère et diriger la *Société des veuves*. On a de lui un recueil de *poésies* estimées.

*Biographie universelle*, édit. belge.

**BECKER**, nom commun à un grand nombre d'Allemands plus ou moins célèbres, qui presque tous appartiennent au dix-huitième et au dix-neuvième siècle. Les vivants sont placés à la fin de la série ; les autres sont classés en tête, par ordre alphabétique de prénoms (1).

**BECKER** (*Charles-Frédéric*), historien allemand, né à Berlin en 1777, mort le 15 mars 1806. Il étudia à Halle, et fut pendant quelque temps précepteur des enfants d'une riche famille à Kottbus. Il alliait une science profonde à une grande rectitude de jugement; et ses ouvrages historiques, simples et d'une intelligence facile, ont souvent tout l'intérêt du roman. Ses *Narrations tirées de l'histoire ancienne* (*Erzählnugen aus der alten Welt*), Halle, 1801-1802, vol. in-8°, ont eu beaucoup de succès; et son *Histoire universelle pour les enfants et leurs maîtres* (*die Weltgeschichte für Kinder und Kindes lehrer*), 9 vol. in-8°, Berlin, 1801-1805, dont le commencement parut en 1801, a eu six éditions, continuées, après la mort de l'auteur, jusqu'à nos jours. Elle a servi de base au *Cours d'histoire moderne*, ouvrage de Schœll. Becker n'a pu aller au delà du 9e volume; Wolltmann y a ajouté un dixième, et a fait une révision exacte de tout l'ouvrage, en y joignant des notes. Un volume sur l'*Histoire* des Perses est dû à Quinter; Halle, 1842. Tout l'ouvrage, entièrement refondu (8e édit.), a été publié par Eckstein; Halle, 1849. Aux dix premiers volumes M. Menzel a ajouté l'histoire de la révolution française et celle des derniers temps. Une nouvelle édition (Berlin, 1828, en 14 volumes) est due aux soins de M. Lœbell, professeur à Berlin, chargé, par l'éditeur, de faire entrer dans l'ouvrage les résultats des travaux historiques les plus récents; la 7e édit. a paru à Berlin, 1845. Outre ces ouvrages, on a de Becker : *la Poésie envisagée au point de vue de l'historien;* Berlin, 1803.

*Conversations-Lexicon.*

**BECKER** (*Daniel*), médecin allemand, né à Dantzick en 1594, mort en 1655 à Königsberg, où il était professeur. On a de lui : *Medicus microcosmicus, seu spargiria microcosmi, tradens medicinam e corpore hominis tunc vivo, tunc extincto, docte eruendam, scite præparandam et dextre propinandam;* Rostock, 1622, in-12; édition corrigée et augmentée; Leyde, 1633, in-4°; Londres, 1660, in-12; — *Anatome infimi ventris, duodecim disputationibus delineata;* Königsberg, 1634, in-4°; — *Historia morbi academici Regiomontani;* Königsberg, 1649, in-4°; — *Commentarius de Theriaca;* Königsberg, 1649, in-4°; — *de Unguento armario;* Nuremberg, 1662, in-4°; — *de Cultrivoro prussiaco observatio et curatio singularis;* Königsberg, 1636, in-4°; Leyde, 1638, 1640, in-8°. C'est l'histoire d'un jeune homme qui avait avalé un couteau, dont on fit avec succès l'extraction par une ouverture pratiquée à l'estomac.

Son fils *Daniel*, né à Königsberg en 1627, mort en 1670, fut plus d'une fois recteur et doyen de la faculté de cette ville. Son petit-fils *Daniel-Christophe*, né en 1658, mort en 1690, n'a laissé qu'une thèse *de Capitis vulnere*. — Un homonyme des précédents, *Jean-Conrad Becker*, médecin d'Asfeld, a publié quelques traités de médecine légale, tels que *de Paidoctonia inculpata ad servandam puerperam;* Iéna, 1629, in-8°; — *Paradoxum medico-legale de submersorum morte sine pota aqua;* Iéna, 1704, in-8°; ibid., 1720, in-4°.

Manget, *Bibl. med.* — *Biographie médicale.* — Arnold, *Historie der Königsbergischen Universität.* — Charistius, *De claris Gedanensibus.*

(1) C'est là un des nombreux exemples d'homonymes qui doivent faire rejeter l'emploi absolu de l'ordre chronologique, qui semble si rationnel *à priori.*

BECKER (*Dietrich* ou *Thierry*), violiniste et compositeur allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut compositeur du sénat de Hambourg, et laissa : *Die Musikalischen Frühlings-früchte bestehend in 3, 4 und 5 stimmiger Instrumental-harmonie, nebst*, etc. (les Fruits du printemps musical, consistant en harmonie instrumentale à 3, 4 et 5 parties, avec la basse continue); Hambourg, 1668, in-fol.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

*BECKER (*Félix*), poëte-ouvrier, né à Reims au commencement de ce siècle (1). L'une de ses chansons du *Paradis* lui attira, en 1829 ou 1830, un procès qui commença sa célébrité. En 1831, il alla au secours des Polonais, et fut fait prisonnier dans un combat. Mis en liberté et de retour en France, Becker a repris sa profession de menuisier et la culture de la poésie. On a de lui : *Chansons*; Paris, 1829-1830, in-8°; — *Félix Becker, Chansons sur sa captivité en Silésie, à son retour de Pologne, et autres*; précédées d'une lettre au maire de Reims; 1832, in-8°. N. M.

Grosley, *Biograph. champ.*

BECKER (*Guillaume-Gottlieb*), archéologue et agronome allemand, né le 4 novembre 1763 à Calemberg, mort à Dresde le 3 juin 1813. Il étudia à Leipzig, fut, en 1777, professeur à l'Institut philanthropique de Dessau, et résida ensuite quelque temps à Bâle. Plus tard il vint se fixer à Dresde, où il devint conservateur de la galerie des monuments antiques. Ses principaux ouvrages sont : *Taschenbuch für Gartenfreunde* (Manuel pour les Amateurs des Jardins); Leipzig, 1795-1799, avec gravures; — *Landschafts-und Gartengebæude* (Bâtiments agricoles et horticoles); Leipzig, 1799, in-folio, avec trente-six gravures à l'aqua-tinta par Aubertin; — *der Plauische Grund bei Dresden, mit Hinsicht auf Naturgeschichte und schœne Gartenkunst* (la Vallée de Plauen, près de Dresde, sous le rapport de l'histoire naturelle et du jardinage); Nuremberg, 1799, in-folio, avec vingt-cinq gravures; — *der Garten zu Belœil, nebst einer kurzen Uebersicht der meisten Gærten Europas* (le Jardin de Belœil, avec un aperçu sur la plupart des jardins d'Europe), traduction allemande de l'ouvrage français du prince de Ligne, avec des notes et une introduction; Dresde, 1799; — *Augusteum*, ou *Description des monuments antiques qui se trouvent à Dresde*; Dresde et Leipzig, 1805 à 1812, 3 vol. in-fol., avec cent cinquante-quatre planches gravées; c'est le plus considérable des ouvrages de Becker.

*Notice sur Becker*, dans le *Taschenbuch zum geselligen Vergnügen* (Almanach du Plaisir social) pour l'année 1815.

*BECKER (*Hermann*), savant allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Disputatio de Livonia*; Wittemberg, 1700; — *Disputatio de Livonorum veterum natura atque ritibus*; ibid., 1700; — *de Friderico Sapiente, Academiæ Wittenberg. fundatore*; ibid., 1702, in-4°.

Gadebusch, *Liefændische Bibliothek.*

*BECKER (*Jean-Germain*), médecin allemand, né le 5 juin 1770 à Schwerin, mort vers 1840. Reçu docteur en médecine en 1793, il vint exercer sa profession à Altona, et plus tard à Parchim, dans le duché de Mecklembourg-Schwerin. On a de lui : *Dissertatio inauguralis exhibens quæstionem : An phthisi pulmonari exulceratæ conveniant remedia tonica*; Rostock, 1793, in-8°; — *Versuch einer allgemeinen und besondern Nahrungsmittelkunde* (Essai d'une diététique générale et spéciale); Stendal, 1810 et 1811; — *Auszüge aus den neuesten medicinischen Streitschriften* (Extraits des ouvrages de polémique médicale les plus récents); Altona, 1796, 1797, un vol. in-8°; — une traduction allemande du *Traité des Maladies des enfants*, de N. Chambon de Montaux; Berlin, 1800-1801.

*Biographie médicale.*

*BECKER (*Jean-Hermann*), théologien et physicien allemand, né le 10 décembre 1700, mort le 7 avril 1759. De la maison paternelle où il reçut sa première instruction, il se rendit à Halle pour y étudier la théologie et le droit; puis il vint à Iéna, à Erfurt, à Leipzig et à Helmstädt, villes dont il suivit assidûment les cours universitaires. A son retour il remplit des fonctions pastorales, et professa la théologie, notamment à Greifswald et à Lübeck. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de umbra*; 1722; — *De maculis solaribus*; 1732, in-4°; — *Fundamentum prælectionum physico-dogmaticarum*; 1725 et 1736; — *Disputatio theoria motæ circa solem telluris*, 1726, in-4°; — *Disputatio statice dirigens quietem corporis humani in stando et sedendo*; 1726; — *De experientia, matre scientiarum*; — *De adulterio brutorum*; 1731; — *Anthropologia physico-theologica.*

*Neues Gelehrtes Europa*, t. XII. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BECKER (*Joseph*), député à la convention nationale, natif de Saint-Avold, où il mourut vers 1820. Il fut d'abord juge de paix et administrateur du département de la Moselle. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la réclusion et le sursis à l'exécution. Devenu membre du comité des décrets, il ne fut chargé d'aucun rapport, et ne reparut pas à la tribune. Il prit une part des plus actives à la réaction qui eut lieu après le 9 thermidor. Envoyé alors à Landau pour y frapper les citoyens restés fidèles au parti de la Montagne, il s'y fit remarquer par l'exagération de ses opinions thermidoriennes, et provoqua le rappel des émigrés des départements du Haut et du Bas-Rhin. Entré au conseil des cinq-cents après la session conventionnelle, il en sortit en mai 1798, et n'a plus rem-

(1) On ignore s'il vit encore.

pli de fonctions publiques depuis cette époque.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BECKER** ou **BAJERT-BECKER** (*Léonard-Nicolas*, comte DE MONS), général français, né le 11 janvier 1770 à Obernheim (Bas-Rhin), mort le 18 novembre 1840. Il entra au service en 1786, et en 1793 il était déjà général. Après la bataille de Wattignies, il fut chargé de faire les premières propositions de paix à Stofflet. Lors des préliminaires de Léoben, il fut envoyé en Hollande, où, par son esprit de conciliation et par sa fermeté, il empêcha les orangistes et les patriotes d'en venir aux mains. Après la paix de Campo-Formio, il suivit le général Hédouville à Saint-Domingue, d'où il revint après une année de séjour. A son retour en France, il fut envoyé en Italie, à la tête d'une brigade de la division Serrurier. Au combat d'Adda, il fut frappé d'un biscaïen, et laissé pour mort sur le champ de bataille; fait prisonnier, il fut échangé après la bataille de Marengo. C'est alors que Napoléon lui donna le commandement du département du Puy-de-Dôme, qu'il conserva jusqu'en 1805. Rentré alors dans l'armée active, sous les ordres du maréchal Lannes, il fut promu au grade de général de division sur le champ de bataille d'Austerlitz. A Anclam, il fit déposer les armes à un corps considérable de Prussiens; en Pologne, il se distingua aux combats de Nazyelk, de Golymin et de Pultusk. Après la paix de Tilsitt, il reçut le titre de comte de l'empire. En 1809, il fit avec distinction la campagne d'Autriche en qualité de chef d'état-major de Masséna, et fut le seul général qui, après la bataille d'Essling, fût nommé grand officier de la Légion d'honneur. En 1815, il fut élu membre de la chambre des députés par le département du Puy-de-Dôme, que, l'année précédente, il avait préservé de la guerre civile, prête à éclater entre les militaires et les citoyens. Après la seconde abdication de Napoléon, ce fut au général Becker que le gouvernement provisoire donna la mission d'accompagner l'empereur jusqu'à Rochefort; il s'en acquitta avec une convenance parfaite. En 1819, le général Becker fut appelé à la chambre des pairs, où il siégea jusqu'à sa mort.

Dejean, *Éloge funèbre du général Becker*, prononcé à la chambre des pairs le 29 mars 1842. — *Fastes de la Légion d'honneur.*

***BECKER** (*Nicolas*), poëte allemand, né à Geilenkirchen en 1816, mort le 28 août 1845. Les débuts de ce poëte, qui se fit surtout connaître par l'*Hymne du Rhin*, furent marqués par les obstacles que rencontrent presque toujours ceux qui cultivent le domaine de la pensée. Il étudia le droit, puis se fit expéditionnaire chez un greffier. C'est dans cette occupation utile sans doute, mais peu poétique, que le trouva l'année 1840, au moment où, sous le ministère de M. Thiers, on parlait en France de faire la guerre et de reprendre le Rhin. L'Allemagne prit au sérieux ces velléités belliqueuses du ministère du 1er mars, et ses poëtes se mirent en frais de patriotisme et d'imagination. Becker composa alors son hymne : « *Sie sollen ihn nicht haben den deutschen Rhein.* » (Ils ne l'auront pas notre Rhin allemand.) L'œuvre eut un succès d'enthousiasme, et popularisa le nom de l'auteur. Les poëtes français ne pouvaient ni ne devaient rester en arrière; et c'est avec cette verve et cet à-propos qui le caractérisent, qu'Alfred de Musset répondit : « Nous l'avons eu votre Rhin allemand, » et que M. de Lamartine fit sa *Marseillaise de la paix*, 1841. Le poëte allemand ne survécut guère à son succès. Malade depuis longtemps, il descendit prématurément au tombeau. Sans être bien remarquable dans la forme, son *Hymne* promettait un poëte chaleureux.

Les *Œuvres complètes de Becker* ont paru à Cologne en 1841. V. R.

*Conversations-Lexicon.* — A. de Musset, *Poésies nouvelles.* — Lamartine, *OEuvres complètes.*

***BECKER** (*Pierre*), théologien et mathématicien allemand, né à Rostock le 3 novembre 1672, mort vers le milieu du dix-huitième siècle: on ignore la date de sa mort. Il étudia dans sa ville natale, devint professeur de mathématiques en 1697, et parcourut les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique. Il laissa : *Horosophia mathematica;* Rostock, 1697-1699, in-4°; — *Exercitatio historico-chronologica, qua demonstratur annum* 1700, *ex mente auctoris, eræ hodiernæ revera esse seculi XVII finem, annum* 1701 *autem novum inchoare seculum;* ibid., 1699; — *Prima rudimenta Logicæ;* ibid., 1724; — *De vi corporum elastica;* ibid., 1706, in-4°; — *Disputatio mathematica de multiplicatione;* ibid., 1717.

Goetten, *Jetzt lebendes Europa.*

***BECKER** (*Philippe*), jurisconsulte allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il professa le droit, et obtint en 1742 le titre de professeur extraordinaire de cette science. Il fut receveur des contributions pour le comté de Hesse-Schaumbourg. On a de lui : *Disputatio de Comitiis provincialibus;* Rinteln, 1732; — *De Arbitrio Judicis ad artem boni et æqui restricto;* ibid., 1742; — *De Tempore academico in studio juris prudenter collocando;* ibid., 1742; — *Vorbereitung zur Rechtsgelehrsamkeit, worinn die Erlernung, Nutzen und Gebrauch derselben entworfen wird* (Préparation à l'étude du droit, dans laquelle on fait ressortir l'utilité de cette science); ibid., 1745.

Weidlich, *Geschichte der Jetzt lebenden Rechts-Gelehrten in Deutschland.*

**BECKER** (*Philippe-Christophe* DE), graveur allemand, né à Coblentz en 1674, mort à Vienne en 1742. C'est dans cette dernière ville qu'il se forma, sous la direction de Seidlitz. Il fit un très-grand nombre de cachets; son chef-d'œuvre est celui du duc de Lirier. Becker fut successivement graveur de médailles des empereurs Joseph Ier et Charles VI. Avec la permission de l'empereur Joseph, il se rendit en Russie, où il travailla pour le czar Pierre le Grand. Le dessin de

Becker est faible, mais d'une grande finesse d'exécution.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BECKER** (*Philippe-Jacques*), peintre allemand, né à Pforzheim en 1763, mort à Erlenbad en 1829. A dix-sept ans, il se rendit à Rome, où il se forma sous la direction de Mengs et de Mazon. En 1785, il revint à Carlsruhe. Becker avait acquis en Italie, dans toutes les parties techniques de l'art, un coup d'œil sûr et un jugement sain, qui pouvaient le faire regarder comme un artiste distingué. Mais il n'avait pas le génie poétique, le génie d'invention, et il ne réussissait pas dans la peinture à l'huile. Becker était un dessinateur correct. Ses tableaux ne sont pas nombreux. Il a cependant laissé beaucoup de dessins au crayon et à la sépia; ce sont en partie des copies, mais d'une exécution belle et pleine de goût. Il a aussi réussi dans quelques paysages à l'aqua-tinta.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*** BECKER** (*Zacharias*), publiciste allemand, vivait à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. On a de lui : *Noth- und Hülfsbüchlein* (Livre de la détresse et du secours); 1786, in-8°, souvent réimprimé. Dès 1791 il commença à rédiger *Allgemeiner Reichsanzeiger* (Indicateur général de l'Empire), journal qui prit en 1806, par suite des changements survenus dans la politique de l'Allemagne, le titre de *Allgemeiner Anzeiger der Deutschen* (Indicateur général des Allemands). Il a fondé et dirigé, de 1800 à 1811, *Die Nationalzeitung der Deutschen* (Gazette nationale des Allemands), et *Zeitung für die Jugend* (Journal de la Jeunesse).

*** BECKER** (*Charles-Ferdinand*), musicographe allemand, fils de Godefroy-Guillaume, né à Leipzig le 17 juillet 1804. L'orgue fut d'abord l'instrument qui le fit remarquer; et, lors de la fondation du Conservatoire de Leipzig, il fut chargé de professer cette branche de l'art musical. Plus tard il eut occasion de faire admirer son talent dans les grandes villes d'Allemagne. De la pratique il passa à la théorie, et écrivit non-seulement sur l'orgue, mais sur la musique en général. On a de lui : *Rathgeber für Organisten* (le Conseiller des Organistes); Leipzig, 1828; — *Sammlung für Choralen aus dem 16e und 17e Jahrhundert* (Collection de chants choraux du seizième et dix-septième siècle); *Alphabetisch und Chronologisch geordnetes Verzeichniss einer Sammlung von Musikalischen Schriften* (Catalogue alphabétique et raisonné d'une collection d'écrits musicaux); Leipzig, 1846; — *Systematisch-chronologische Darstellung der musikalischen Litteratur* (Exposé systématique et chronologique de la littérature musicale); Leipzig, 1836; — *Die Hausmusik in Deutschland in dem 16, 17 und 18 Jahrh.* (la Musique de chambre aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles); Leipzig, 1840; — *Die Choralsammlungen der verschiedenen Christlichen Kirchen* (Collections chorales des diverses églises chrétiennes); Leipzig, 1841; — *die Tonwerke des 16 und 17 Jahrh.* (les Œuvres musicales des seizième et dix-septième siècles); Leipzig, 1847; — *die Tonkünstler des 19 Jahrh.* (les Musiciens du dix-neuvième siècle); Leipzig, 1849.

*Conversations-Lexicon.*

*** BECKER** (*Godefroy-Guillaume*), médecin et polygraphe allemand, né le 22 février 1778. Il étudia la médecine, qu'il vint exercer à Leipzig. A partir de ce moment, il écrivit sur son art et sur d'autres matières. Il abandonna en 1833 la pratique médicale, pour ne plus se livrer qu'à ses travaux littéraires. On a de lui : *Beschreibung von Leipzig* (Description de Leipzig); Leipzig, 1806; — *Gemaelde von Leipzig* (Tableaux de Leipzig); Leipzig, 1823; — *Reisebilder aus Süd-Deuschland* (Tableaux de voyage pris dans l'Allemagne méridionale); Leipzig, 1837; — *Meine grosse Reise von Leipzig nach Œstreich* (Mon grand Voyage de Leipzig en Autriche); Leipzig, 1835; — *Meine kleine Reise oder die Fahrt nach Helgoland* (Mon petit Voyage ou la Traversée jusqu'à Helgoland); Leipzig, 1836; — *Der Freiheits-Kampf der Polen gegen die Russen* (le Combat de la liberté des Polonais contre les Russes); Altenbourg, 1831; — *Andreas Hofer*; Leipzig, 1841-1842; — *Napoléon dargestellt nach den besten Quellen* (Napoléon raconté d'après les meilleures sources); Leipzig, 1846-1847; — *Ægypten wie es jetzt ist* (l'Égypte telle qu'elle est); Leipzig, 1841; — *Spaniens Schiksale in der neuesten Zeit* (les Destinées de l'Espagne dans ces derniers temps); Leipzig, 1836; — plusieurs traductions de Croser; *l'Espion, Lionel-Lincoln*; — la traduction des ouvrages de Silvio Pellico : *le Mie Prigioni*; Leipzig, 1833; et *dei Doveri degli Uomini*; Leipzig, 1834.

*Conversations-Lexicon.*

*** BECKER** (*Guillaume-Adolphe*), savant allemand, fils de Guillaume-Théophile Becker, naquit à Dresde en 1796. Destiné d'abord au commerce, il suivit bientôt sa véritable vocation : l'étude en général, et surtout celle de l'antiquité. De Pforta où il étudia en 1812, il vint en 1816 à l'université de Leipzig, où il eut Hermann et Spohn pour maîtres en théologie et en philologie. Après avoir professé à des titres divers, et dans différentes villes, les classiques et l'archéologie, il ouvrit à Leipzig en 1842, sur les écrivains de l'antiquité, des cours qui furent très-suivis. On a de lui : *Gallus, oder röm. Scenen aus der Zeit des Augustus* (Gallus, scènes romaines du temps d'Auguste); Leipzig, 1838 et 1849; — *Charikles, oder Bilder der altgriechischen Sitten* (Chariclès, ou Tableaux des mœurs de l'antiquité grecque); Leipzig, 1840; — *De Comicis Romanorum fabulis*; Leipzig, 1837; — *De Romæ*

*veteris muris atque portis*; Leipzig, 1842; — *Handbuch der romischen Alterthümer* (Manuel de l'antiquité romaine); Leipzig, 1843-1846. Becker travailla aussi à l'Encyclopédie de Pauly.

*Conversations-Lexicon.*

*BECKER (*Jean-Philippe*), publiciste allemand, né à Frankenthal le 19 mars 1809. Fils d'un menuisier, il apprit également une profession manuelle, celle de brossier. Les événements de 1830 firent de l'artisan un homme politique : il rédigea *le Messager de l'Ouest* avec Sieben-Pfeiffer, se montra un des propagateurs ardents de l'association pour la liberté de la presse, et se fit remarquer à la fête de Hambach. Incarcéré à cette occasion, il fut relâché en 1833, et s'efforça de faire rendre aussi à la liberté ses codétenus. Persécuté plus que jamais pour ses opinions, il passa en Suisse en 1838, s'y occupa d'opérations industrielles et commerciales, tout en continuant d'agir dans l'intérêt de son parti. Il écrivit dans *la Gazette du Jura* et autres feuilles radicales, et publia : *Ein Wort über die Fragen der Zeit* (un Mot sur la question du moment); Bellevue, près de Constance, 1840. Dès 1838, et plus tard en 1844 et au commencement de 1845, son rôle devint plus actif encore; il organisa les *corps francs*. Devenu bourgeois de Berne après la révolution de 1846, il contribua aux mesures prises contre les jésuites et le Sonderbund, et seconda Ochsenbein en qualité d'aide de camp. Il paya de sa personne dans cette campagne, rédigea le rapport qui en rendait compte, et dressa la carte topographique jointe à ce travail. En 1848, il fut un des chefs et organisateurs du corps auxiliaire destiné à appuyer la révolution en Allemagne, particulièrement dans le duché de Bade. Mais, après l'inutile tentative de Hecker, il revint en Suisse, se garda bien de s'associer à l'entreprise de Struve, et fonda à Huningue une ligue défensive. Aucun de tous ces projets ne devait réussir : il en fut de même de celui d'envoyer des auxiliaires allemands et suisses en Sicile et à Rome, projet qui échoua par suite d'obstacles rencontrés à Marseille. Il se disposait à se rendre seul à Rome, lorsque la nouvelle de l'insurrection du Palatinat et du grand-duché de Bade le détermina à se diriger sur le Rhin avec sa bande. Il arriva à Carlsruhe le 17 mai 1849, et couvrit la retraite des insurgés battus à Waghæusel. Il commanda en chef à Durlach (25 juin), et se trouva aussi à Murg, d'où il se dirigea vers la forêt Noire. Le 12 juillet, il franchit la frontière suisse avec les débris de ses troupes et un certain nombre d'insurgés. Il a fondé à Genève un établissement commercial et industriel. On a de lui : *Geschichte der Süd-Deutschen Mai-revolution des J.* 1849 (Histoire de la révolution de mai 1849, dans l'Allemagne méridionale); Genève, 1849; ouvrage écrit en collaboration avec Eisselen.

*Conversations-Lexicon.*

*BECKER (*Jules*), compositeur et musicographe allemand, contemporain, né le 5 février 1811. Il étudia à Leipzig, où il eut pour maître le célèbre organiste Charles-Ferdinand Becker. Ses principaux ouvrages sont : *die Neuromantiker* (les Nouveaux Romantiques); Leipzig, 1840; — *Kleebein und Compagnie;* Leipzig, 1841, roman satirique; — *Harmonie-Lehre* (la Science de l'Harmonie); Leipzig, 1842; — *Mænnergesang-schule* (École de chant pour les hommes); Leipzig, 1845; — *die Belagerung von Belgrad* (le Siége de Belgrade), opéra.

*Conversations-Lexicon.*

*BECKERATH (*Hermann* DE), financier et homme d'État prussien, naquit à Crefeld en décembre 1801, d'une famille de réfugiés mennonites du village de Beckerath, dans le pays de Juliers. D'abord commis banquier, il fonda ensuite lui-même une maison de banque, et se livra dès lors à l'étude des matières économiques et de législation. En 1836, il fut nommé membre de la chambre de commerce de sa ville natale, et en 1843 il représenta à la diète la province du Rhin. Il rédigea, au nom de cette assemblée, l'adresse dans laquelle on repoussait le projet de code pénal. A la diète de 1845, il fut chargé du rapport de la commission d'examen du projet Camphausen, relatif à l'exécution de la loi du 22 mai 1815, au sujet d'une représentation générale du pays; et ce fut lui qui rédigea l'adresse des états au roi sur cette importante question. Il prit une position plus marquée dans la première diète générale de 1847, rédigea, puis soutint le projet d'adresse des états en réponse au discours de la couronne, et parla, dans cette assemblée, sur toutes les questions importantes. Représentant de Crefeld à l'assemblée nationale de Francfort, il siégea au centre droit, et sa parole exerça une grande influence. Après les événements de mars 1848, il eut le portefeuille des finances dans le ministère de l'Empire. Convaincu que le rejet de l'armistice de Malmoe entraînerait une rupture avec la Prusse, il en vota l'acceptation. Il prouva ensuite la sincérité de ses opinions libérales, en renonçant à reconstituer un nouveau cabinet à la suite de la retraite du ministère Auerswald-Hausmann, le roi de Prusse n'ayant pas adopté un programme qui avait pour base une politique constitutionnelle destinée à garantir les droits de la couronne, et à établir l'harmonie entre le gouvernement et l'assemblée nationale.

La sanction de l'armistice de Malmoe fit retirer à M. de Beckerath sa démission de ministre de l'Empire; et lors des événements dont la Prusse fut le théâtre au mois de novembre 1848, il s'efforça d'amener la médiation du pouvoir central allemand. Plus tard, à l'occasion de la scission produite au sein du parlement par le programme de la diète autrichienne de Kremsier, il se montra opposé à Schmerling et favorable à M. de Gagern. Au mois d'avril 1849, après l'élection impériale, il fut envoyé à Berlin pour y sonder

à ce sujet l'opinion du gouvernement prussien ; et il en rapporta à Francfort la preuve qu'on n'était rien moins que favorable au résultat. Il s'opposa avec énergie à l'adoption de la motion Wydenbrugk, tendante à inviter le peuple allemand à l'exécution de la constitution de l'Empire. C'était à ses yeux une mesure révolutionnaire ; et en cette occasion il ne craignit point de se séparer de ses amis politiques. Puis il proposa à l'assemblée de Francfort de s'ajourner à six semaines, après avoir exposé à la nation allemande sa situation dans toute sa vérité. Le rejet de cette proposition le porta à résigner son mandat de député, et à se démettre des fonctions de ministre de l'Empire. Député de la Prusse en 1849, il ne déserta pas ses opinions précédentes ; et l'on comprend qu'il dut combattre la politique du ministre Manteuffel, qui tendait à l'anéantissement de l'union allemande et au rétablissement de l'ancien système. M. de Beckerath est un homme de cœur et de bonne foi. Sans avoir joué un aussi grand rôle que Casimir Périer, il a plus d'un rapport avec cet homme d'État. Appartenant comme lui à la classe des hommes de finances, il fut aussi conservateur, tout en professant, au fond, des opinions libérales. V. R.

*Conversations-Lexicon.*

***BECKERS** (*Jean* DE), théologien et géographe flamand, mort le 25 novembre 1763. On a de lui : *Enchiridion scripturisticum tripartitum* ; Bruxelles, 1745-1748 ; — *Description du marquisat d'Anvers, de la seigneurie de Malines, et du Brabant wallon* ; Bruxelles, 1756.

*Biographie universelle* (édition belge).

**BECKET** (*Thomas*), archevêque de Canterbury et lord chancelier d'Angleterre, naquit à Londres en 1119, ou, d'après d'autres historiens, le 21 décembre 1117, d'un marchand anglais nommé Gilbert Becket, et d'une musulmane baptisée sous le nom de Mathilde ; il mourut assassiné le 29 décembre 1170. C'est le premier Anglais de race qui, depuis la conquête, ait été primat du royaume. Après avoir commencé ses études à Oxford, il les continua à Paris jusqu'en 1139. A son retour il fut recommandé à Thibaut, archevêque de Canterbury, qui se l'attacha, l'envoya à Bologne étudier le droit canon, et le chargea en 1152 de remplir à Rome quelques missions assez difficiles. La même année où Henri II, fils de Mathilde, fut sacré roi d'Angleterre (20 décembre 1154), Thibaut l'avait nommé diacre de son église. Becket qui, deux ans auparavant, avait obtenu du pape Eugène la défense de sacrer le fils d'Étienne, n'eut pas de peine à gagner les faveurs du nouveau roi. La reine-mère fit de vains efforts pour empêcher Henri II d'appeler Becket au siége archiépiscopal de Canterbury. Il s'obstina contre toutes les remontrances, et jura par Dieu que son ami serait primat d'Angleterre. Le roi tenait alors sa cour en Normandie, et Becket se trouvait avec lui. Dans une des conférences qu'ils avaient habituellement ensemble, le roi lui dit qu'il devait se préparer à repasser la mer, pour une commission importante. « J'obéirai, » répondit Becket, aussitôt que j'aurai reçu mes instructions. — « Quoi ! reprit le roi, » tu ne devines pas ce dont il s'agit, et que je veux fermement que ce soit toi qui deviennes archevêque ? » Becket se mit à sourire ; et levant un pan de son riche habit : « Voyez, dit-il, l'homme édifiant, le saint homme que vous voudriez charger de si saintes fonctions ! D'ailleurs vous avez sur les affaires de l'Église des vues auxquelles je ne pourrais me prêter ; et je crois que, si je devenais archevêque, nous ne serions bientôt plus amis. » Malgré cet avertissement indirect, Henri le nomma chancelier, lui confia l'éducation de son fils aîné, et lui assigna de grands revenus. Cinq ans après (1162), mourut Thibaut. Henri, qui était alors à Falaise, crut ne pouvoir mieux le remplacer que par Becket. Celui-ci résista d'abord ; mais le roi insista, et, sans s'arrêter aux objections qu'on lui présentait, il envoya au chapitre l'ordre de l'élire archevêque. Ce choix déplaisait ; car Becket, qui avait jusqu'alors vécu au milieu d'une pompe et d'un luxe extraordinaires, ne semblait pas devoir apporter des dispositions bien propres à faire un homme d'Église. Après une vive opposition, les évêques cédèrent aux ordres formels du roi. Becket fut ordonné prêtre le samedi de la Pentecôte, et le lendemain consacré archevêque par le prélat de Winchester. Au grand étonnement de la cour et du clergé, il changea tout à coup de manière de vivre, et devint studieux, humble, frugal, l'ami, le soutien et le commensal des pauvres. Ambitieux, avide de popularité, et pénétré de ces idées de suprématie ecclésiastique qui prévalaient alors, il ne se regarda plus comme le serviteur du roi Henri, mais comme celui du souverain pontife. Aussi se démit-il bientôt de sa charge de chancelier, qu'il regardait comme incompatible avec sa nouvelle dignité. Le roi en fut vivement piqué, et dès ce moment commença entre lui et l'archevêque cette lutte qui ne se termina que par un assassinat. Henri avait espéré que le primat le seconderait dans ses vues sur le clergé : trompé dans son attente, il voulut l'obliger, mais en vain, à se démettre de son archiépiscopat en faveur de son ennemi Geoffroy de Riddel. Après le concile de Tours en 1163, Henri, qui voulait abolir la juridiction des cours épiscopales de Guillaume le Conquérant et rendre le clergé justiciable des tribunaux civils, convoqua dans ce but une assemblée à Westminster. Il y éprouva la plus vive opposition de la part des évêques, et notamment du primat, qui, tour à tour supplié, menacé, céda enfin, et promit de se conformer aux intentions du roi, mais *sauf les droits de son ordre et ceux de l'Église*. Le roi, furieux de cette restriction et de la résistance des évêques, tint, le 28 janvier 1164, une nouvelle assemblée, où furent promulguées en 16 articles ce que l'on

nomma les Constitutions de Clarendon. Becket s'y rétracta, se repentit de ce qu'il appelait sa faiblesse, et refusa d'opposer son sceau au bas des Constitutions.

La guerre devint alors vive et acharnée. A l'assemblée de Northampton, tenue le 11 octobre suivant, le primat fut condamné comme coupable de désobéissance, et ses biens furent mis à la merci du roi, qui accepta en échange 500 liv. (7,000 liv. sterl., valeur actuelle). Le roi réclama en outre 44,000 marcs d'argent pour les revenus que l'archevêque avait, disait-il, perçus pendant qu'il était chancelier, et dont il devait rendre compte. Toutes ces persécutions, Becket les supporta avec une inébranlable fermeté, et ne résigna point son siége. Toutefois, comme sa vie n'était point en sûreté, il s'échappa, le 16 octobre, déguisé en moine, et aborda à Gravelines en Flandre, d'où il se rendit, par Saint-Omer, à Soissons, où était le roi Louis VII, et ensuite à Sens, où il fut reçu solennellement par Alexandre III, qui y tenait alors sa cour. Pendant deux ans il vécut à Pontigny, monastère de l'ordre de Cîteaux dont il prit l'habit, et plus tard se réfugia au couvent de Sainte-Colombe, près de Sens. Pendant qu'il continuait toujours sa lutte contre Henri, celui-ci confisquait les biens de l'archevêque, proscrivait ses parents, ses amis, et en appelait au peuple. Becket, que le pape avait nommé son légat en Angleterre, excommunia alors à Vézelay tous ceux qui détenaient les biens du siége de Canterbury, condamna les Constitutions de Clarendon, et surtout six de leurs articles, et délia les évêques de leur serment. Alors Henri envoya Jean d'Oxford à Rome, où était retourné Alexandre III, après la mort de l'anti-pape Victor. Cette ambassade n'eut d'autre effet que la suspension des pouvoirs accordés à Becket comme légat, et la nomination de deux nouveaux légats. On tint une nouvelle assemblée dans une plaine entre Frétral et la Ferté-Bernard : la réconciliation s'opéra par les soins des nonces Gratien et Vivien. Henri promit de restituer les biens de l'église de Canterbury, et le primat se disposa à retourner en Angleterre. Il débarqua à Sandwich, et, le jour de Noël, renouvela les excommunications contre ceux qui détenaient les biens de son siége, et contre l'archevêque d'York qui avait couronné le fils du roi, privilége qui de tout temps avait appartenu au primat d'Angleterre. Quelques jours auparavant, Henri, qui était alors en Normandie, avait reçu une ambassade qui était venue se plaindre de Becket, et il s'était écrié : « De tous ceux que j'ai comblés de biens, il ne s'en trouvera donc pas un seul qui me délivre de ce prêtre turbulent ? » Aussitôt quatre gentilshommes se rendirent en Angleterre. L'archevêque célébrait l'office du soir au moment où ils entrèrent dans l'église pour l'assassiner. « Où est l'archevêque, » dit Réginald, l'un des conjurés? « Le voici, répondit Becket d'un ton calme. » — Sors d'ici et fuis, » reprit l'assassin. — « Ni l'un ni l'autre, répliqua Becket. Vous voulez mon sang, versez-le : puisse-t-il servir à rendre à l'Église la liberté et la paix! Mais je vous défends, au nom de Dieu, de faire le moindre mal à aucun de mes religieux. » Alors Réginald le frappa d'une massue. Le primat, les mains jointes, offrit sa tête à un second coup, en disant : « O mon Dieu, je vous recommande mon âme et le salut de l'Église! » et il tomba sous les coups redoublés de ses meurtriers. Trois ans après il fut proclamé martyr, et canonisé par ce même Alexandre III qui l'avait tant de fois trompé. L'année suivante, Henri vint faire pénitence à son tombeau; depuis cette époque, ce fut un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Le 7 juillet 1220, les restes de Becket furent exhumés, et transportés dans une châsse précieuse. Les trésors qu'avait amassés la piété des fidèles tentèrent l'avidité de Henri VIII, qui, en 1538, le fit condamner comme coupable du crime de lèse-majesté, fit brûler ses os, et porter dans son trésor vingt-six chariots pleins d'or et d'argent. Vers la fin du douzième siècle, le moine Alain de Droche fit une collection des lettres de Becket; et en 1682 Christ. Lupe, de l'ordre de Saint-Augustin, publia (Bruxelles, 2 vol. in-4°), sous le nom de *Quadrilogus*, ou *Hist. quadrip. vitæ S. Thomæ Cant.*, ses lettres, celles d'Alexandre III, de Henri II, de Louis VII. Giles a publié en 1846, à Londres, une nouvelle collection des lettres de Thomas Becket. [M. DE LA NOURRAIS, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Canda, *Vie de saint Thomas Becket*; Saint-Omer, 1615. — Brandæus, *sancti Thomæ Cantuarensis et Henrici II, Anglorum regis, Monomachia*; Cologne, 1629 — Comboast de Pontchasteau, *Vie de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry*; Paris, 1674.—Bataille, *Vie politique et religieuse de saint Thomas Becket*; Paris, 1843. — Robert, *Hist. de saint Thomas Becket*, etc.; Limoges, 1844. — Giles, *Life and lettres of Thomas Becket*; Londres, 1846, 2 vol. in-8°.

***BECKETT** (*Isaac*), peintre et graveur anglais, né à Kent en 1653. Il fut d'abord apprenti chez un imprimeur sur étoffes. La connaissance qu'il fit du graveur Lutteret lui inspira le désir de s'appliquer à son tour à la gravure. Il réussit surtout dans la manière noire, et ses gravures en ce genre eurent beaucoup de succès. Ses portraits les plus remarqués sont : un *Charles II*, un *Jacques, duc d'York*, un *Buckingham*. Il les grava d'après Van Dyck, Leby et d'autres maîtres.

Walpole, *Anecdotes of Painting*.

**BECKINGHAM** (*Charles*), poëte dramatique anglais, né à Londres en 1699, mort en 1730, était fils d'un marchand de toiles. Il eut pour maître le Dr. Smith, et fit de grands progrès dans les lettres; en poésie surtout, il donna des preuves d'un talent peu commun. Il n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans, lorsqu'il donna au théâtre deux tragédies. On a de lui : *Scipion l'Africain*; — *Henri IV, roi de France*.

*Biographia dramatica.*

**BECKINGTON** (*Thomas*), théologien, diplomate anglais, né vers 1385 dans le Somersetshire, mort le 14 janvier 1465. Il était fils de parents obscurs, et s'éleva par son seul mérite à d'éminentes dignités. Jeune encore, il attira l'attention de l'évêque Windham, qui le fit élever avec soin. En 1403 il entra au *New-College* d'Oxford, devint *fellow* ou étudiant de cette université, puis reçut le bonnet de docteur en théologie. Successivement chanoine, recteur de Saint-Léonard près Hastings, archidiacre, chancelier du duc de Gloucester, il fut fait doyen de la cour des archers à Londres vers 1429, et rédigea une sorte de formulaire pour procéder contre les wiclé-fistes. Nommé tuteur du jeune roi Henri VI, il écrivit un traité contre la loi d'exclusion des femmes, et pour revendiquer les prétentions de son souverain à la couronne de France. En 1432 ou 1433, il fut nommé l'un des ambassadeurs chargés de négocier la paix avec la France, aux gages de vingt schillings par jour; et il fit partie en 1435 du célèbre congrès d'Arras. En 1439, il fut chargé de nouvelles négociations, et s'entremit spécialement à la délivrance de Charles, duc d'Orléans, le poëte, prisonnier des Anglais depuis la bataille d'Azincourt. Vers la même époque, il fut nommé secrétaire d'État, et remplit, de 1442 à 1443, une mission en Aquitaine pour négocier le mariage de Henri VI avec l'une des filles de Jean IV, comte d'Armagnac (*Voy.* ce nom, t. III, col. 256). Au retour de ce voyage, il fut promu au siége épiscopal de Bath et Wells, et sacré le 13 octobre 1443. Le nouveau prélat se distingua pendant tout le cours de sa carrière par un grand amour pour les lettres et les arts; il contribua puissamment à l'embellissement, à l'accroissement matériel de sa cathédrale, et laissa à l'université d'Oxford des marques nombreuses de sa munificence. Vers 1446, il remplit passagèrement les fonctions de *privy-seal*, ou garde du sceau privé du roi d'Angleterre. Il fut au nombre des pairs d'Angleterre, et on trouve des traces de sa présence aux parlements de 1444, 1447, 1449, 1453 et 1459. — On a de lui: *De jure regum Anglorum ad regnum Franciæ*; — un livre *in epistolas Petri Blesensis*; — un recueil considérable de lettres, et quelques opuscules. Ces diverses productions sont demeurées presque entièrement inédites; les manuscrits se conservent dans les bibliothèques Lambeth et Cottonienne. A. V. V.

*Biographia Britannica.* — Gorton, *Biograph. Dictionary.* — *Journal d'un ambassadeur anglais*, etc., publié par M. Brunet, de Bordeaux, 1842, in-8°.

***BECKMANN** (*Bernhard*), théologien protestant allemand, natif de Wesel, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui: *Methodus conciliandi ac in veritatem religionis christianæ, concordiæ et tolerantiæ fraternæ instituendi ecclesias protestantium, omniumque verorum christianorum opinionibus licet discrepantium in fundamento fidei tamen convenientium*; Francfort-sur-l'Oder, 1663, in-8°.

Dunkel, *Nachrichten von verstorbenen Gelehrten.*

***BECKMANN** (*Dothler*), prédicateur et historien allemand, né en 1645 à Yunderu, dans le Holstein. Son principal ouvrage est: *die Historie des Lebenslaufes unsers Herrn J.-C., aus den 4 Evangelisten* (Histoire de la vie de Notre-Seigneur J.-C., d'après les quatre évangélistes).

Moller, *Cimbria litterata.*

***BECKMANN** (*Jean-Théophile*), naturaliste allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était inspecteur des forêts à Wolkenbourg. On a de lui: *Versuche und Erfahrungen von der zu unsern Zeiten höchst nöthigen Holzsaat*; Chemnitz, 1756, 1777, in-8° (ouvrage important sur la sylviculture); — *Anweisung zu einer pfleglichen Forstwissenschaft* (Élément de la science forestière); ibid., 1759, 1766, in-8°; — *Beyträge zur Verbesserung der Forstwissenschaft* (suite de l'ouvrage précédent); Chemnitz, 1763, 1769, in-8°; Leipzig, 1767, in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland.*

***BECKMANN** (*Jean-Frédéric-Théophile*), organiste belge, né en 1737, mort à Celle le 25 avril 1792, fut organiste de la grande église de Celle et un des plus habiles pianistes du dix-huitième siècle. Il excellait surtout dans l'improvisation. En 1782, il fit représenter à Hambourg *Lucas et Jannette*, opéra qui fut bien accueilli du public. On a de lui des solos et des sonates pour le piano.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BECKMANN** (*Jean*), antiquaire et physicien allemand, né à Hoya (Hannovre) le 4 juin 1739, mort le 4 février 1811. A l'âge de vingt ans il étudia d'abord à Gœttingue la théologie, qu'il abandonna ensuite pour se livrer aux sciences naturelles et à leur histoire. Après la mort de ses parents, il accepta en 1763, sur la proposition de Büsching, la place de professeur de physique et d'histoire naturelle du gymnase luthérien de Saint-Pétersbourg, dont ce célèbre géographe était le directeur; mais, au bout de deux ans, Beckmann quitta cette place par suite de la démission de Büsching, et se mit à parcourir la Suède, pour se perfectionner dans la minéralogie. Il séjourna quelque temps à Upsala, où il fut bien accueilli par Linné. En 1766, il fut nommé professeur de philosophie à l'université de Gœttingue; et en 1770 il permuta cette chaire contre celle d'économie rurale, qu'il garda jusqu'à sa mort. On lui doit un recueil de documents précieux sur l'histoire des découvertes, des arts et des sciences d'application, sous le titre de *Beiträge zur Geschichte der Erfindungen*; Leipzig, 1786-1805, 5 vol. petit in-8°. Le 1er volume contient, entre autres, des notices historiques sur l'eau-de-vie, le gaz d'éclairage, le calendrier, la falsification des vins, les hor-

loges, etc.; le 2e, volume, des notices historiques sur les moulins, l'alun, le safran, le pavage, la quarantaine, les illuminations, etc.; le 3e volume, sur le kermès, la cochenille, les émaux, les monts-de-piété, les miroirs, etc.; le 4e volume, sur les savons, la glace artificielle, l'étamage, la tourbe, les pompes à feu, l'indigo, etc.; le 5e volume, sur les fourrures, l'acier, les herbes potagères, le houblon, les crayons, les hôpitaux, etc. La plupart de ces notices avaient été d'abord publiées séparément dans les *Mémoires* de la Société royale de Gœttingue, dont Beckmann était membre depuis 1772. Outre des éditions estimées du livre supposé d'Aristote, *De mirabilibus Auscultationibus*, Gœtt., 1786, in-4°, du recueil d'Antigone Caryste, *Historiarum mirabilium collectio*; Leipzig, 1791, in-4°, et de l'opuscule de Marbode, *Liber lapidum seu de Gemmis*, Gœttingue, 1799, in-8°, Beckmann a publié: *De Historia naturali veterum libellus primus*; Gœtt., 1766, in-8°; — *Grundsätze der Deutschen Landwirthschaft* (Principes de l'économie rurale allemande); ibid., 1769, 6e édit., 1806; — *Anleitung zur Technologie* (Manuel de technologie); 5e édit., Gœtt., 1809; — *Anleitung zur Handlungswissenschaft* (Éléments de la science commerciale); ibid., 1789, in-8°; — *Vorbereitung zur Waarenkunde* (Préparation à la connaissance des produits d'industrie); ibid., 1793, 2 vol. in-8°; — *Physikalisch-ökonomische Bibliothek*; ibid., 1770-1778, 33 vol. in-8°; — *Beiträge zur Œkonomie, Technologie, Polizei-und Kameralwissenschaft* (Notices d'économie politique, etc.); ibid., 1779-1791, 11 vol. in-8°. H.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*. — Gott. Heyne, *Memoria Joan. Beckmann*, etc., 1811. — Potter, *Essai d'une histoire des savants de Gœttingue*.

* **BECKMANN** (*Luc*), jurisconsulte allemand, né à Hambourg en décembre 1571, mort le 7 février 1624, fut professeur de droit à Wittenberg. On a de lui des dissertations sur divers sujets de droit. Les principales sont: *De Leudemiis, de Monetis, de Juramentis in genere*; — *De Jurisdictione*; — *De Deposito, receptis et sequestratione*.

Witte, *Diarium Biographicum*. — Freher, *Theatrum Eruditorum*. — Moller, *Cimbria litterata*.

* **BECKMANN** (*Nicolas*), jurisconsulte allemand, natif de Heida, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il eut une vie très-agitée, et fut d'abord professeur de droit à Lunden, en Suède. Pufendorf s'étant mis à enseigner le droit naturel, Beckmann en conçut de la jalousie, publia des libelles contre lui, et le provoqua même en duel. Un arrêt de l'Académie de Lunden condamna ces libelles à être brûlés, et l'auteur à quitter la ville. Beckmann se retira, embrassa la religion catholique, et devint directeur de la chancellerie du couvent de Saint-Michel, près Bamberg. Ses principaux ouvrages sont: *Doctrina juris*; — *Medulla Justinianea, sive dilucida totius juris civilis juxta Digestorum methodum explicatio*, in-4°; c'est un abrégé clair et exact de jurisprudence.

*Journal des Savants*, 1666, page 447, de la première édition. — Moller, *Cimbria litterata*. — Boissard, *Icones Virorum illustrium*.

**BECKWITH** (*George*), général anglais, né en 1753, mort à Londres le 20 mars 1823. Il fit ses premières armes dans la guerre de la métropole contre les colons de l'Amérique du Nord, et rendit des services diplomatiques et militaires jusqu'en 1793, où il fut nommé gouverneur de l'île de Bermude; il commandait, en 1804, les forces militaires dans les Iles-du-Vent et sous-le-Vent. En 1809, il enleva la Martinique à la France. En janvier 1810, il s'empara de la Guadeloupe, et retourna aux Barbades, où il ne s'occupa plus que de l'administration du pays. En 1816, il eut le commandement des troupes de l'Irlande. Il était de retour en Angleterre en 1820.

Gorton, *General Biographical Dictionary*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

**BÉCLARD** (*Pierre-Augustin*), médecin anatomiste, naquit à Angers le 15 octobre 1785, de parents peu favorisés par la fortune, et mourut à Paris le 17 mars 1825. Après de bonnes études faites à l'École centrale de cette ville, il fut d'abord commis chez un marchand quincaillier, puis employé dans une administration des messageries; enfin, entraîné vers l'étude de la médecine par un penchant irrésistible, il surmonta tous les obstacles, et parvint à se faire recevoir élève interne à l'école secondaire de sa ville natale. Pendant quatre ans il suivit avec un succès remarquable les cours de cette école, vint à Paris en 1808, s'y fit recevoir docteur en chirurgie, et, après avoir obtenu plusieurs prix à l'école pratique, fut nommé successivement prosecteur de la Faculté, chef des travaux anatomiques, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, et enfin, en 1818, professeur d'anatomie à l'École de médecine. Dans ces dernières fonctions, il fit preuve de la conception la plus prompte et la plus étendue, du jugement le plus sain et le plus méthodique, de la mémoire la plus sûre, et d'une élocution facile, que rendaient plus remarquable encore une précision et une netteté extraordinaires. Il mourut à l'âge de quarante ans, d'une fièvre cérébrale. L'École de médecine se porta en foule sur le lieu du convoi, et le cercueil, enlevé de la voiture destinée à le conduire, fut porté sur les bras des étudiants jusqu'à sa dernière demeure. — Outre un grand nombre de mémoires d'anatomie spéciale insérés dans le *Bulletin de la Faculté de médecine de Paris* (1812-1817), dans le *Journal de médecine* de Leroux (t. XXXVII), dans les *Mémoires de la Société d'émulation* (t. VIII), on a de Béclard: des additions à l'*Anatomie générale* de Bichat, 4 vol. in-8°, Paris, 1821; et des *Éléments d'anatomie générale*, Paris, in-8°, 1823; 2e édition, 1826. C'est ce dernier ouvrage qui fit la réputation de Béclard. Enfin, on a de lui un grand nombre d'articles d'anatomie, insérés dans

les douze premiers volumes du *Dictionnaire de Médecine* en 21 vol. in-8°.

Claude-Pierre Ollivier, *Notice sur la Vie et les Ouvrages de P.-A. Béclard*; Paris, 1827, in-8°. — Pariset, *Éloge de Beclard*.

* **BECMANN** (*Bernard-Louis*), historien allemand, né à Betnitz, près Dessau, le 18 janvier 1694; mort à Berlin le 3 décembre 1760, a publié les deux premiers volumes d'une *Description historique de la Marche de Brandebourg*, in-fol.; on trouve quelques dissertations de lui dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin.*

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BECMANN** (*Chrétien*), théologien protestant allemand, né à Berne en 1580, mort le 17 mars 1648; ses principaux ouvrages sont: *Origines latinæ linguæ*; — *Exercitationes theologicæ contra Socinianos*; — *Anatomia universalis triumphans*; — *Schediasma philologicum*; — *De usu logicæ*; — *Comparationum logicarum libri IV.*

Freher, *Theatrum Eruditorum.* — Becmann, *Anhltische Historie.*

**BECMANN** (*Gustave-Bernard* et *Othon-David-Henri*), jurisconsultes allemands, deux frères, né à Dewitz, dans le duché de Mecklembourg, en 1720 et 1722; morts à Gœttingue en 1783 et 1784. Ils professèrent le droit à Gœttingue, et furent constamment attachés aux mêmes travaux. Après la mort de son frère, Othon publia un ouvrage intitulé *Becmannorum fratrum Consultationes et decisiones juris, quas post obitum fratris G.-B. Becmanni edidit O.-D.-H. Becmannus, juncto brevi fratris vitæ curriculo*; Gœttingue, 1783-1784, in-4°.

Rose, *New Biogr. Dictionary.*

**BECMANN** (*Jean-Christophe*), historien et géographe allemand, né à Zerbst en 1641, mort à Francfort le 6 mars 1717. Il voyagea en Allemagne et en Hollande, et devint professeur de grec et d'histoire à Francfort-sur-l'Oder. On a de lui: *Historia orbis terrarum geographica et civilis*; Francfort, 1673, in-8°; — *Historia Anhaltina*; Zerbst, 1710, 3 vol. in-fol., avec planches; — *Accessiones Hist. Anhalt.*, continuation de l'ouvrage précédent, de 1709 à 1716; ibid., 1716, 3 vol. in-fol.; — *Historia memoranda Francofurtana, seu Notitia universitatis, Catalogus bibliothecæ, Chronicon civitatis*; Francfort-sur-l'Oder, 1676, in-4°; — *Oratio secularis*, 1713, in-fol. de 64 pages, discours latin prononcé par Becmann à l'occasion de l'anniversaire du protestantisme; — une *Histoire complète de Brandebourg*, dont le neveu de Becmann a publié 2 vol. à Berlin, 1751 et 1753, in-fol.; — *Syntagma dignitatum illustrium, civilium, sacrarum et equestrium*; Francfort-sur-l'Oder, 1696, in-4°; — *Anmerkungen von dem ritterlichen Johanniter-orden* (Remarques sur l'ordre de Saint-Jean, etc.); ibid., 1693, in-fol.; Cobourg, 1695, in-4°.

*Acta Eruditorum Lips.* — Fr. Werckmeister, *Oratio panegyrica in obitum Joh. — C. Becmanni*; Custrin, 1717, in-fol. — *Monumentum Becmannianum, h. e. Vita et scripta J.-C. Becmanni*; Frf.-sur-l'Oder, 1719, in-fol.

* **BECŒUR** (*Charles*), peintre français d'histoire et de portraits, né à Paris en 1807, élève de Le Thière, est un des bons artistes contemporains. On a de lui plusieurs tableaux, entre autres un *Homère auprès des bergers.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BECŒUR** (*Jean-Baptiste*), naturaliste français, né à Metz en 1718, mort dans la même ville le 16 décembre 1777, eut des relations avec beaucoup d'illustres naturalistes de son temps, et fut le premier maître du voyageur Levaillant. On a de lui: *Mémoire instructif sur la manière d'arranger les différents animaux*, etc., inséré dans le *Journal encyclopédique*, et dans l'*Aldrovandus Lotharingiæ* de Buchoz.

* **BECON** (*Thomas*), théologien anglican, mort à Cantorbéry en 1570. On a de lui plusieurs traités de théologie, dont le principal a pour titre: *Comparatio Cœnæ Domini et missæ papisticæ.*

Freher, *Theatrum Eruditorum.* — Kœnig, *Bibliotheca vetus et nova.*

* **BECQUEREL** (*Antoine-César*), célèbre physicien français, né le 7 mars 1788 à Châtillon-sur-Loing (Loiret). A dix-huit ans il entra à l'École polytechnique, d'où il sortit en 1808 comme officier du génie, et fit les campagnes d'Espagne de 1810 à 1812. Il s'y trouva à plusieurs siéges, et se distingua particulièrement à celui de Tarragone, où il dirigea une colonne d'attaque à l'assaut du fort *le Francoli*. En 1813, il fit la campagne de France, comme attaché à l'état-major général de l'armée; et en 1815 il quitta le service, avec le grade de chef de bataillon, pour se livrer exclusivement à la carrière scientifique, dans laquelle il fut encouragé par son ami et parent Girodet-Trioson. Dès 1819 il commença ses publications par des recherches minéralogiques et géologiques sur plusieurs carbonates calcaires, etc. Mais bientôt les phénomènes de l'électricité absorbèrent toute son attention.

En étudiant les propriétés physiques du succin, M. Becquerel eut l'occasion de faire des expériences sur le dégagement de l'électricité par pression; ce fut là le point de départ pour ses travaux en physique. Il s'occupa ensuite du dégagement de l'électricité dans toutes les actions chimiques, et donna les lois des effets produits. Ces recherches l'amenèrent à renverser la théorie du contact avec laquelle Volta expliquait les effets de sa pile, et à construire la première pile à courant constant. Les découvertes que M. Becquerel a faites en cette matière se trouvent consignées dans les *Annales de Physique et de Chimie*, et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*. Depuis vingt-trois ans qu'il est membre de l'Institut, il a lu au sein de ce corps savant plus de cent mémoires, parmi lesquels on remarque les suivants: *la Distribution du magnétisme libre dans les fils microscopiques de platine et d'acier*; — *les Actions magnétiques ou actions analogues*

*produites dans tous les corps par l'influence de courants électriques très-énergiques ;* — *l'Action de la force aimantée sur tous les corps ;* — *les Phénomènes thermo-électriques.* Ces nouvelles recherches lui firent découvrir un procédé très-simple pour déterminer la température des parties intérieures du corps de l'homme et des animaux, sans produire de lésions sensibles. Il fit de ce procédé de nombreuses applications physiologiques, et constata que, lorsqu'un muscle se contracte, il y a dégagement de chaleur. M. Becquerel est un des créateurs de l'électro-chimie; et ses travaux lui ouvrirent, en avril 1829, les portes de l'Académie des sciences. Dès 1828 il avait fait servir cette science, en quelque sorte nouvelle, à la reproduction des substances minérales, et au traitement, par la voie humide, des minerais d'argent, de plomb et de cuivre. C'est à l'occasion de ces recherches qu'il fut nommé membre de la Société royale de Londres, qui lui décerna en 1837 la médaille de Copley. Parmi les substances que M. Becquerel obtint à l'aide des actions électriques lentes, on cite jusqu'à présent l'aluminium, le silicium, le glucium, le soufre et l'iode en cristaux, les sulfures métalliques, particulièrement la pyrite dodécaèdre, la galène, le sulfure d'argent, les iodures et les doubles iodures, les carbonates, la malachite, le spath calcaire, la dolomie, les arséniates et les phosphates terreux et métalliques, la silice cristallisée, etc. On doit aussi à M. Becquerel un procédé de coloration électrique sur or, argent et cuivre, procédé qui est devenu l'objet de nombreuses applications.

Le but que M. Becquerel s'est proposé en électro-chimie, c'est d'établir les rapports existant entre les affinités et les forces électriques, et provoquer l'action des premières en vertu des secondes. La dorure, l'argenture, etc., par voie humide, ainsi que l'électrotypie, ne sont que des applications variées de l'électro-chimie. Parmi les autres travaux de l'illustre physicien, nous signalerons encore ses recherches sur la conductibilité électrique des métaux, sur les galvanomètres, sur les propriétés électriques de la tourmaline, sur l'électricité atmosphérique, sur les effets produits pendant la végétation, sur la balance électro-magnétique susceptible de mesurer avec exactitude l'intensité des courants électriques, sur l'emploi du sel marin en agriculture, etc.

Devenu membre du conseil général du Loiret en 1847, M. Becquerel traita scientifiquement au sein de cette assemblée la question de l'amélioration de la Sologne. Les rapports qui résument ses études sur cette question, présentés depuis à l'Académie des sciences, paraissent avoir provoqué l'attention et la sollicitude du gouvernement.

M. Becquerel est professeur administrateur du Muséum d'histoire naturelle. Outre les mémoires spéciaux mentionnés ci-dessus, il a publié : *Traité de l'Électricité et du magnétisme*, 7 vol.; Paris, 1834-1840 (Firmin Didot); — *Traité d'Électro-chimie*, 1 vol. in-8°; — *Traité de Physique considérée dans ses rapports avec la chimie et les sciences naturelles*, 2 vol. in-8°; — *Traité de Physique terrestre et de Météorologie*, en collaboration avec son fils Edmond; Paris (Firmin Didot), vol. in-8°, 1847; — *Traité des Engrais inorganiques*, 1 vol. in-12; — *Des Climats, et de l'Influence des sols boisés et déboisés*, 1 vol. in-8°.

*Louis-Alfred* BECQUEREL, fils aîné du précédent, né à Paris le 3 juin 1814, a suivi la carrière médicale. Reçu docteur le 1er janvier 1841, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845, agrégé à l'École de médecine, du Bureau central des hôpitaux depuis 1848, médecin de l'hospice de Sainte-Perrine depuis 1851, il a publié plusieurs travaux et mémoires intéressants, parmi lesquels on remarque : *Recherches cliniques sur la méningite des enfants*; Paris, 1838; — *Recherches anatomico-pathologiques sur la cirrhose du foie*, dans les *Archives générales de médecine*, 1840; — *Séméiotique des urines*, ou *Traité des signes fournis par les urines dans les maladies*; 1841, vol. in-8°; — *Sur les Affections tuberculeuses du carreau*; thèse inaugurale, janv. 1841; — *Traité du bégaiement, et des moyens de le guérir*; 1844, br. in-8°.

*Alexandre-Edmond* BECQUEREL, second fils du célèbre physicien, né à Paris le 24 mars 1820, se livra spécialement à l'étude de la physique. Il fut élève de l'École normale et de l'École polytechnique en 1838. Il suivit les traces de son père, devint aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, et occupe depuis 1853 la chaire de physique au Conservatoire des arts et métiers. L'électricité, le magnétisme et l'optique ont été jusqu'ici l'objet de ses travaux.

En faisant agir les aimants sur les liquides et les gaz, il découvrit que le gaz oxygène est un corps magnétique, et que, par rapport aux autres gaz, il est ce que le fer est aux autres métaux. De là on doit conclure que l'air est une enveloppe magnétique entourant la terre, et que la cause des variations du magnétisme terrestre réside probablement dans l'atmosphère.

Il découvrit en 1848, entre autres substances *impressionnables*, un chlorure d'argent qui peut recevoir et conserver les impressions colorées de la lumière : ainsi, le spectre solaire agissant sur une surface convenablement préparée, y laisse subsister, après son action, son empreinte avec toutes ses couleurs; une chambre obscure peut y laisser ses images avec toutes leurs nuances. Cette découverte montre que le problème de peindre avec la lumière est résolu scientifiquement. Ces belles impressions peuvent se conserver longtemps et intactes dans l'obscurité mais la surface impressionnable peut s'altérer à la lumière quand on la garde quelque temps au jour, et jusqu'ici on n'a pu permettre aux empreintes colorées de se conserver indéfiniment sous l'action de la lumière.

Dans plusieurs mémoires, M. Becquerel a étudié les propriétés des rayons lumineux agissant sur les différentes substances impressionnables ; et cette étude lui a fait découvrir que des rayons n'agissent sur certaines substances sensibles, que lorsque ces substances ont reçu préalablement un commencement d'impression sous l'action d'autres rayons. Il a apprécié aussi le développement d'électricité résultant des actions chimiques dues à l'influence de la lumière ; on lui doit la construction d'un instrument qui, par rapport aux rayons agissant chimiquement sur les corps, sert aux mêmes usages que la pile thermo-électrique par rapport aux rayons calorifiques ; enfin, dans d'autres mémoires, M. Becquerel a examiné le pouvoir que possèdent les rayons lumineux de rendre les corps phosphorescents ou lumineux par eux-mêmes. X.

Quérard, *la France littéraire*, Supplém. — Documents inédits.

**BECQUET** (*Antoine*), bibliographe, né à Paris en 1654, mort le 26 janvier 1730, fut bibliothécaire de l'ordre des Célestins. C'était un homme d'un savoir étendu et d'une grande douceur de caractère. On a de lui : *Supplément et remarques critiques sur le vingt-troisième chapitre du sixième tome de l'Histoire des ordres monastiques* (du P. Hélyot), *où il est traité des célestins* ; Paris, 1726, in-4° ; imprimé avec les *Mémoires de Trévoux* ; — *Gallicæ Celestinorum congregationis, ordinis S.-Benedicti, monasteriorum fundationes, virorumque vita aut scriptis illustrium Elogia historica, servato ordine chronologico ; opus bipartitum* ; Paris, 1719, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

***BECQUIÉ** (*J.-M.*), célèbre flûtiste français, né à Paris en 1800, mort le 10 novembre 1825. Il occupa en 1821 l'emploi de première flûte à l'Opéra-Comique. On a de lui plusieurs compositions pleines de grâce et de goût.

Fétis, *Dictionnaire universel des Musiciens.*

**BÉCRI-MUSTAPHA**, favori et compagnon de débauche du sultan Amurath IV, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Amurath, se promenant déguisé dans les rues de Constantinople, aperçut un homme ivre, et se mit à causer avec lui. Les reparties de ce malheureux lui plurent ; sa gaieté l'amusa ; il le fit transporter dans son palais. Cet ivrogne était Bécri-Mustapha, qui devint un des plus sages conseillers privés du jeune sultan. Il prouva aussi, par sa bravoure aux siéges d'Érivan et de Bagdad, qu'il était un de ses meilleurs capitaines. Il mourut quelques années avant son maître. Amurath le pleura, et porta son deuil.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman.*

**BECTAS**, aga des janissaires, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. Il fut le chef de la fameuse révolte qui devait renverser du trône Mahomet IV presque à son avénement, l'an de l'hégire 1059 (1649 de J.-C.). Le soulèvement eut pour prétexte l'altération des monnaies, qui diminuait la paye des janissaires ; mais le motif réel était la jalousie et l'ambition de la vieille sultane Keasem. Le grand vizir, par sa prudence, par son courage et des mesures promptes, fit échouer les projets des révoltés. La sultane Keasem fut mise à mort, et le fatal lacet fit justice du crime de Bectas.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Ricaut, *de l'Empire ottoman.*

**BECTOZ** (*Claudine* DE), dite *la sœur Scolastique*, née dans les environs de Grenoble vers 1480, morte en 1547. Elle entra fort jeune dans le monastère de Saint-Honorat, en Provence, dont elle devint abbesse, et où elle mourut. Elle s'est rendue célèbre par la connaissance approfondie qu'elle avait des langues anciennes, et par la facilité et l'élégance avec lesquelles elle écrivait le latin. Elle était en correspondance avec François Ier, qui montrait souvent ses lettres aux dames de sa cour, comme des modèles de grâce et de bon goût. Aucun des ouvrages de Claudine de Bectoz n'est parvenu jusqu'à nous.

Chorier, *Bibliothèque du Dauphiné.* — Hilarion de Coste, *Éloges des femmes illustres*, t. II. — François Augustin, *Teatro delle Donne illustri.*

**BEDA** (*Noël*), théologien français, né dans le diocèse d'Avranches, mort le 8 janvier 1536, fut un des docteurs de son temps qui eut le plus de crédit et d'autorité dans la faculté de théologie, dont il devint le syndic. Il persécuta particulièrement Robert Estienne. Animé d'un zèle turbulent, il fut condamné deux fois à être banni ; et en 1536 un arrêt du parlement envoya le docteur incorrigible à l'abbaye du mont Saint-Michel, où il termina ses jours, avec la réputation du plus violent déclamateur et de l'adversaire le plus incommode. Ses principaux ouvrages, écrits dans un style incorrect et lourd, ont pour titre : *De unica Magdalena* ; Paris, 1519, in-4° ; — *Contra commentarios Fabri in Evangelia, libri II, etc.* ; *in Erasmi paraphrases, lib. I*, 1526, in-fol., écrits très-rares ; — *Apologia pro filiabus et nepotibus Annæ contra Fabrum*, 1520, in-4° ; — *Apologia contra clandestinos lutheranos*, 1529 ; — des dialogues contre l'*Apologie d'Origène*, du docteur Merlin ; — un petit *Traité sur le rétablissement du cierge pascal* ; — une *Confession de foi*, en français.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Le Mire, *Script. Secul.* 16. — Dupin, *Bibl. ecclés.*, seizième siècle, part. 4. — Richard Simon, *Critique de Dupin*, t. II, c. 2, p. 1.

**BEDACIER** (madame). *Voy.* DURAND.

**BEDAFF** (*Antony-Aloysius-Emmanuel Van*), peintre flamand, né à Anvers en 1787, peignait des portraits et des sujets historiques. Les ouvrages de cet artiste rappellent les plus beaux tableaux des maîtres flamands. On les trouve dans les collections des amateurs de l'art, et dans plusieurs galeries importantes.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***BÉDARD** (*Jean-Baptiste*), violoniste français, né à Rennes en 1765, mort à Paris en 1815, fut d'abord premier violon et maître de musique au théâtre de sa ville natale, et vint, plus tard,

résider à Paris. On a de lui des duos, des symphonies, des contredanses, des valses, et une méthode de violon.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BEDDEVOLE** (*Dominique*), médecin et naturaliste, natif de Genève, mort vers 1692. Il fut médecin de Guillaume III. On a de lui : *Disputatio inauguralis de epilepsia;* Bâle, 1681, in-4° : l'auteur y soutient, entre autres, que la lune n'a aucune influence sur les animaux et les plantes; — *Essais d'Anatomie, où l'on explique clairement la construction des organes;* Leyde, 1686, in-12, nouv. édit.; Paris, 1721, in-12; — *Dissertatio de hominis Generatione in ovo,* in-4°.

Senebier, *Histoire littéraire de Genève.*

**BEDDEVOLE** (*Jean*), jurisconsulte suisse, né à Genève en 1697, mort dans un village près de Genève vers 1760. Homme d'esprit, mais d'une humeur inquiète et turbulente, il quitta sa patrie où il plaidait avec distinction, alla vivre à Paris, puis à Rome, où il abjura la religion protestante; il eut la prétention de descendre de la famille de Bentivoglio, et fut chassé de la ville. On a de lui une traduction de l'*Histoire civile du royaume de Naples*, par Giannone, 1742, 4 vol. in-4°. « Cette traduction, dit Se- « nebier, renferme bien des choses qui ne sont « pas dans la première édition italienne de cet « ouvrage. »

Senebier, *Histoire littéraire de Genève.*

**BEDDOES** (*Thomas*), médecin anglais, né à Shifnal, dans le Shropshire, en 1760; mort en 1808. Il étudia à l'université d'Oxford, où il devint professeur de chimie, et s'établit quelque temps après à Bristol. Il était lié avec le célèbre médecin Brown, et entretint un commerce épistolaire avec l'illustre Lavoisier. Outre quelques articles de journaux et des ouvrages de médecine élémentaire, on a de lui (en anglais) : *Essais sur les talents de M. Pitt comme homme d'État,* 1796. — *Essai sur les causes, les premiers signes et les préservatifs de la consomption,* 1799, in-8°; — *Hygeia,* ou *Essais de morale et de médecine sur les causes qui influent sur l'état des personnes de la classe moyenne et de la classe des riches;* Bristol, 1802, 3 vol. in-8°; — *Lettre à sir Joseph Banks sur les causes et la destruction des mécontentements actuels, les imperfections et les abus de la médecine,* 1803.

Edm. Stock, *Vie de Beddoes.* — *Biographie médicale.*

**BÈDE**, surnommé *l'Anglais* ou *le Vénérable* (*Beda Venerabilis*) (1), célèbre moine et historien anglais (1), naquit, selon Malmesbury, en 675 (2), à Wearmouth, près de l'embouchure de la Tyne, et mourut, suivant les meilleures autorités, le 26 mai 735 (3). A sept ans, comme il nous l'apprend lui-même, il fut mis au monastère de Saint-Pierre, dans le diocèse de Durham, et confié aux soins de l'abbé Benoît et de son successeur Geolfried ou Geoffroy. Il y passa douze ans, et écrivit plus tard les éloges de ses bienfaiteurs et maîtres. A dix-neuf ans il fut ordonné diacre, et à trente ans il reçut, sur les instances de Geoffroy, les ordres de prêtrise, en même temps que Jean de Beverley, le futur évêque de Hagustald ou Hexham, que l'on cite aussi parmi ses précepteurs. Les moindres détails intéressent quand il s'agit d'une de ces rares lumières qui apparaissent, comme des météores, dans une époque de ténèbres. Malheureusement l'histoire en est peu prodigue.

La renommée de Bède, comme savant et homme pieux, franchit bientôt le détroit, se répandit sur le continent, et parvint jusqu'à la cour de Rome. Le pape Sergius lui fit faire des offres brillantes pour l'attirer auprès de lui et le consulter sur différents points de discipline; mais rien ne put arracher le religieux austère à son couvent et à ses paisibles études : il songeait déjà à réunir les matériaux de l'*Histoire ecclésiastique* de sa nation : un travail trop assidu altéra bientôt sa santé, et le fit mourir à l'âge de soixante ans. William de Malmesbury (*De gestis Regum,* III, 3) et Siméon de Durham (*Hist. eccles. Dunelmensis,* I, 15) donnent la relation suivante,

(1) On rapporte plusieurs versions pour expliquer ce surnom de *Vénérable,* comme si une chose aussi simple avait besoin d'être expliquée. « Quelques-uns, dit Suard dans la *Biographie universelle,* prétendent que Bède était de son temps en si grande vénération, que, par un honneur singulier et jusqu'alors sans exemple, on ordonna que, de son vivant, ses homélies seraient lues dans les églises, comme faisant partie du service divin. Mais on était embarrassé, en annonçant cette lecture, du titre à donner à l'auteur : celui de *saint* ne pouvait convenir à un homme vivant, son nom sans titre paraissait trop sec : on trouva enfin celui de *vénérable*, qui est resté. Cette explication n'a point été généralement adoptée; on verra si l'on est tenté de regarder les deux suivantes comme vraisemblables. Bède étant, dit-on, devenu aveugle par l'effet de son grand âge (quoiqu'il ne soit pas mort très-âgé et n'ait jamais été aveugle), un jeune moine le mena, par plaisanterie, auprès d'un tas de pierres, lui disant qu'il était entouré d'une foule de peuple qui se tenait en silence pour recevoir ses exhortations. Le bon vieillard leur fit un long discours, terminé par une prière, à laquelle les pierres répondirent respectueusement : *Amen, venerabilis Beda.* Voici l'autre version : Un moine travaillait à une épitaphe de Bède; peu exercé sans doute dans l'art de la poésie, il n'avait pu parvenir à trouver de son premier vers que ces mots : *Hæc sunt in fossa Bedæ... ossa.* Après s'être vainement creusé la tête pour trouver un mot qui pût remplir l'intervalle, il se coucha et s'endormit; mais le lendemain, en reprenant son travail, il fut fort étonné de trouver son vers écrit tout entier ainsi : *Hæc sunt in fossa Bedæ* VENERABILIS *ossa.* » — S'il y a quelque chose qui doive étonner, c'est que l'on se soit donné tant de peine pour trouver l'origine d'une épithète si naturelle, que l'on n'a jamais prononcée dans les prières comme celle de *saint*, et que l'on donne aujourd'hui à toutes les personnes un peu respectables.

(1) Il a été à tort revendiqué par l'Italie.

(2) Siméon de Durham le fait naître en 677; d'autres, en 672 et 673.

(3) Baronius (*Annal.*) essaye de prouver que Bède écrivait encore en 776, ce qui est tout à fait inexact. D'abord, Cuthbert, qui avait assisté à la mort de Bède, la met précisément à l'an 735; puis saint Boniface, qui souffrit le martyre en 731, parle de Bède comme d'un homme déjà mort; et dès cette époque ses ouvrages étaient recherchés comme ceux d'un Père de l'Église.

d'après le moine Cuthbert, sur les derniers moments de Bède. Tourmenté, pendant sept semaines, par un asthme violent, le bon moine poursuivit néanmoins ses occupations ordinaires : il priait, instruisait la jeunesse, et écrivait. Pendant ses longues insomnies, causées par sa maladie, il chantait des hymnes, et se désolait de ne pouvoir mettre la main à sa traduction de l'évangile de saint Jean en anglo-saxon, et à sa compilation des œuvres de saint Isidore. La veille de sa mort, il se sentit très-mal; ses pieds étaient enflés et ses membres déjà presque paralysés : « Combien reste-t-il encore de chapitres? demanda-t-il à Wilberch son secrétaire. » — « Un seul, répondit celui-ci; mais vous êtes trop faible pour me dicter. » — « Prenez votre plume, répliqua le moribond, trempez-la dans l'encre, et écrivez vite. » Vers les neuf heures, il se fit apporter par un des frères un peu d'encens et quelques autres objets qu'il avait enfermés dans son armoire. « Maître, lui dit le secrétaire, qui n'avait pas cessé d'écrire, maître, j'ai fini. » — « Oui, reprit Bède, vous avez dit vrai : *consummatum est*. Maintenant relevez ma tête, et mettez-moi sur mon séant à l'entrée de ma cellule : je veux voir encore une fois la place où j'ai eu l'habitude de prier; » et après avoir invoqué le nom du Seigneur, il rendit le dernier soupir. La mort de Bède le Vénérable vaut bien celle d'Épaminondas. Quel magnifique sujet pour un peintre! — Son corps fut enterré dans l'église du monastère de Jarrow, et plus tard transporté à Durham, où il reposait avec le corps de saint Cuthbert, dans le même cercueil, s'il faut en croire un vieux poëme saxon, cité dans l'Histoire de Durham par Siméon (1).

Cette apparition d'un savant hyperboréen à une époque où l'Italie même était plongée dans la barbarie, est un phénomène extraordinaire, digne de méditation. Bède n'avait point acquis son savoir dans les écoles, alors fort rares, du continent; sans quitter les îles Britanniques, il s'était instruit lui-même, dans sa cellule, par la lecture des anciens, et surtout des Pères de l'Église. Initié aux lettres grecques et latines, il écrivait avec une grande clarté, bien que son style manquât quelquefois d'élégance et de pureté. Son principal ouvrage a pour titre : *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, en cinq livres, imprimée pour la première fois, en 1474, par Conrad Fyner d'Essling; édition extrêmement rare, dont la Bibliothèque impériale de Paris possède un exemplaire. Le roi Alfred le Grand (*voy.* ce nom) traduisit cet ouvrage en anglo-saxon; cette version, accompagnée de l'original latin, fut publiée à Cambridge (1644, in-fol.) par Whelοe, et par le docteur Smith, chanoine de Durham (ibid., 1722, in-fol.); l'édition de Stevenson, Londres, 1838, in-8°, est assez estimée; la plus récente est de Giles, ibid., 1847, in-8°. Il en existe aussi plusieurs traductions anglaises, dont la dernière est de William Hurst; Londres, 1814, in-8°. L'*Histoire ecclésiastique* de Bède est la source la plus précieuse et unique pour tout ce qui est relatif à l'introduction et à la propagation du christianisme en Angleterre; elle va depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'année 731. Si les légendes, transmises par la tradition, y occupent une large place, on y trouve aussi des documents fort curieux pour l'historien qui sait apprécier l'esprit de chaque siècle. Quelques critiques lui ont reproché d'avoir préféré la chronologie du texte hébreu de la Bible à celle des Septante, qui était alors reçue dans l'Église.

Bède a donné lui-même, à la fin de son *Histoire ecclésiastique*, la liste des ouvrages qu'il avait composés jusqu'à l'année 731. Cette liste fut, avec quelques additions, reproduite par Leland (*De Script. Brit.*, t. I, p. 115, édit. Oxf., 1709). Bale (*De Script. Brit.*, p. 94 de l'édit. 1559, in-fol.) porte approximativement le nombre des écrits authentiques ou supposés de Bède à cent quarante-cinq, et Pits en a augmenté encore la liste. Ce sont, pour la plupart, des commentaires sur l'Écriture sainte, ou des extraits des Pères de l'Église. Le premier recueil des œuvres de Bède parut à Paris, 1544, 3 vol. in-fol.; réimprimé, ibid., en 1554, 8 vol. in-fol.; Bâle, 1563, in-fol.; Cologne, 1612; ibid., 1688, in-fol. Les écrits que Bède a indiqués lui-même dans son catalogue ont été publiés par le savant Wharton, sur trois manuscrits de la bibliothèque du palais archiépiscopal à Lambeth, sous le titre : *Bedæ Venerabilis opera quædam theologica, nunc primum edita; accesserunt Egberti archiepiscopi Eboracensis* (1) *Dialogus de Ecclesiastica institutione, et Adhelmi episcopi Sareburensis liber de Virginitate, ex codice antiquissimo emendatus*; Londres, 1693, in-4°. Enfin, Giles a donné le texte des œuvres de Bède, avec une traduction anglaise des traités historiques; Londres, 1843-1844, 6 vol. in-8°. On y remarque, entre autres, le traité *De sex ætatibus mundi*, dont la chronologie a servi de base à presque toutes les chroniques universelles du moyen âge.

Le *British Museum* (manuscr. Cott.) possède la fameuse copie de l'Évangile latin (avec la glose anglo-saxonne interlinéaire), écrite avant 720, et qui paraît avoir appartenu à Bède le Vénérable lui-même.

F. H.

Malmesbury, *De Gestis Regum*. — Siméon de Durham, *Historia ecclesiæ Dunelmensis*. — Tanner, *Biblioth. Britannica-Hibernica*. — *Biographia Britannica*. —

(1) On cite plusieurs épitaphes sur Bède; la suivante, d'une latinité barbare, paraît être la plus ancienne :

Presbyter me Beda requiescit carne sepultus :
Dona, Christe, animam in cœlis gaudere per ævum;
Daque illi sophiæ debriari fonte, cui jam
Suspiravit ovans, intento semper amore.

(1) Egbert, archevêque d'York, consultait souvent Bède sur des questions délicates de théologie. Il nous reste une lettre remarquable que Bède adressa, peu de jours avant sa mort, à cet archevêque, et où il expose l'état de la religion à cette époque.

Sigebert, *Script. eccles.* — Mabillon, *Analecta.* — Cave, *Hist. litt.* — Pits, *De Script. Angl.* — Blount, *Censura celebriorum auctor.* — *Penny-Cyclopædia.* — Leland, *De Script. Brit.* — Gehle, *De Bedæ Venerabilis Vita et Scriptis.*

**BÉDÉ DE LA GORMANDIÈRE** (*Jean*), jurisconsulte français, natif d'Angers, vivait au commencement du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *de la Liberté de l'Église gallicane;* Saumur, 1646, in-8°; — *les Droits de l'Église catholique et de ses prêtres;* Genève, 1613, in-8°; — *les Droits du roi contre le cardinal Bellarmin;* Frankenthal, 1611; — *la Messe en français;* Genève, 1610, in-8°; — *la Pâque de Charenton;* Charenton, 1639, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édition Fontette).

***BEDEL** ou **BEDLE** (*Jean*), biographe français, chanoine régulier de la congrégation du Saint-Sauveur en Lorraine, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Discours aux juifs de Metz sur la conversion du S. Paul de Vallier, appelé le docteur Paulus;* Metz, 1651, in-8°; — *la Vie du B. Pierre Fourier de Mantincourt;* Paris, 1645, in-8°; Toul, 1673, in-8°.

Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BEDELL** (*Guillaume*), évêque et théologien anglais, né en 1570 à Black-Notley, dans le comté d'Essex; mort le 7 février 1642. En 1604, il fut d'abord chapelain de sir Volton à Venise, et se lia d'amitié avec Fra-Paolo et Antoine de Dominis. En 1629, il obtint les évêchés réunis de Kilmore et d'Ardagh. La rébellion d'Irlande vint interrompre les efforts qu'il faisait pour rapprocher les luthériens des calvinistes. Les révoltés eurent des égards pour lui, et respectèrent sa maison, qui servit d'asile à une foule de malheureux. Sommé de les éloigner de sa demeure, Bedell s'y refusa, en disant qu'il partagerait leur sort. On s'empara de sa personne. Rendu à la liberté trois semaines après, il ne put survivre au spectacle des malheurs qu'il avait sous les yeux. Les Irlandais lui rendirent de grands honneurs, et accompagnèrent son corps jusqu'à la tombe. La plupart de ses manuscrits ont été perdus dans les troubles d'Irlande. Il nous reste de lui : *Lettres contre James Wadesworth;* Londres, 1624, in-4°; — *Historia interdicti Veneti*, ouvrage traduit de l'italien; Cambridge, 1626. Bedell fit faire une traduction de la Bible en irlandais, 1685, in-4°, pour l'Ancien Testament, et 1690, pour toute la Bible.

Bayle, *Dict. historique.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

**BÉDÈNE** ou **BIDÈNE** (*Vital*), poëte français, natif de Pézénas, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *le Secret de ne payer jamais, tiré du Trésorier de l'épargne, par le chevalier de l'Industrie*, 1610, in-12. Cet ouvrage en vers est une espèce de farce à douze personnages.

La Vallière, *Bibliothèque du Théâtre-Français.*

**BÉDÉRIC** (*Henri*), surnommé *de Bury*, prédicateur et théologien anglais, de l'ordre de Saint-Augustin, natif de Saint-Edmondsbury (Suffolk), vivait vers l'an 1380. Il se livra à la prédication, et s'y fit remarquer. Ses principaux ouvrages sont : *Quæstiones theologicæ;* — *Lectura scilicet Commentarium in Magistrum Sententiarum;* — *Sermones per annum et de B. Virgine.*

Bale, *de Scriptoribus Britanniæ.* — Pits, *de Scriptoribus Angliæ.* — Bayle, *Dictionnaire historique.*

**BEDFORD** (ducs DE). Ils ont tiré leur nom d'une petite ville anglaise située sur l'Ouse et chef-lieu du Bedfordshire, comté central de l'île britannique. Les premiers ducs de Bedford ont appartenu à la famille royale des Plantagenets. L'un des plus célèbres est le suivant :

**BEDFORD** (*Jean* PLANTAGENET, duc DE), régent de France pour les Anglais, né en 1389, mort le 13 septembre 1435. Jean Plantagenet, de la branche de Lancastre, était le troisième fils de Henri IV, roi d'Angleterre, et de Marie de Bohun. A peine âgé de dix ans, il fut fait chevalier, selon l'usage du temps, lors du couronnement du roi d'Angleterre, son frère, le célèbre Henri V. Celui-ci le créa duc de Bedford, la deuxième année de son règne. Doué de qualités peu communes, Jean se forma à la grande école de Henri, dans la carrière des armes et du gouvernement. Ce monarque le fit successivement gouverneur de Berwick-sur-Tweed, garde des Marches d'Écosse, et enfin son lieutenant en Angleterre pendant le séjour du roi sur le territoire de la France.

Henri V mourut à Vincennes en 1422, laissant sur la tête de son jeune fils une double couronne, pesant et chanceux héritage pour un enfant âgé de quelques mois. Le roi d'Angleterre, voyant sa fin arriver dans des circonstances aussi graves, s'entoura de ses proches, dont il prévoyait les dissensions imminentes, et, traçant à chacun d'eux un rôle précis, il réserva à son frère Jean la tâche ardue de maintenir ses conquêtes en France. A cet effet, il lui recommanda expressément de ménager par-dessus tout l'alliance du Bourguignon, de lui déférer la régence, et, à son refus, de s'en saisir. Le duc de Bedford exécuta de point en point cette dernière prescription. L'année suivante (avril 1423), il procura l'entrevue d'Amiens, où lui Bedford, le duc de Bourgogne, le duc de Bretagne et Artus de Richemont, frère de ce dernier, signèrent un nouveau traité d'alliance. Pour donner à ce pacte une sanction plus solennelle et plus durable, Artus épousa la belle-sœur de Jean, duc de Bedford, Anne, fille de Philippe le Bon. Le duc de Bedford prit ensuite l'offensive avec beaucoup de vigueur, et déploya de grands talents militaires, notamment dans les batailles de Crevant et de Verneuil (1424), où le sort des armes fut contraire aux Français.

Cependant la Providence, qui se joue les

courtes vues de l'homme, réservait en faveur de notre patrie des événements aussi imprévus que considérables. Le parlement anglais, remaniant et interprétant les dernières volontés qu'Henri V avait formellement exprimées, agrandit, contrairement au texte de ce testament, les attributions de Bedford, qui fut reconnu pour « protecteur et défenseur des royaume et Église d'Angleterre, et chef du conseil royal pendant la minorité. » La jalousie, la mésintelligence, la division, éclatèrent entre les princes qui administraient, au nom du jeune pupille, les affaires de l'État. Le duc de Bedford lutta avec énergie et succès contre ces difficultés pendant une première période, c'est-à-dire jusqu'à la venue de la Pucelle (1429). Mais, depuis l'arrivée de cette héroïne, il n'eut plus que le triste honneur de lutter pour une cause perdue, contre des revers de jour en jour plus graves et plus éclatants. Après le sacre de Reims, Bedford écrivit au roi Charles VII une lettre, monument expressif des mœurs du temps et du caractère de celui qui l'avait écrite; par cette missive, il défiait le roi de se rendre à jour et lieu fixes, « avec le conduict de la diffamée femme (la Pucelle), et aultre puissance telle que vouldrés et pourrés avoir; » s'engageant à s'y rendre de son côté en personne. Il ajoutait que si cette dernière entrevue parlementaire demeurait sans résultat, alors « chacun de nous pourra bien garder et deffendre à l'espée sa cause et sa querelle, ainsy que Dieu luy en donnera grace. » L'indolent et peu chevaleresque monarque ne répondit point à cette sommation. Mais les victoires de Jeanne Darc et de nos troupes, revivifiées par sa présence, y répondirent d'une manière éclatante. Jeanne expia bientôt la glorieuse prépondérance du concours qu'elle apportait aux défaites chaque jour renouvelées des Anglais. Ce fut Bedford qui acheta pour seize mille saluts, de Jean de Luxembourg, l'héroïque captive de guerre, faite prisonnière à Compiègne (mai 1430). Ce fut lui qui la traîna de prison en prison, la chargea de fers, la fit visiter par des matrones sous l'autorité de la duchesse de Bedford, assistant lui-même (1) en un lieu secret à cet acte de superstition grossière et de stupide impudicité; ce fut lui enfin qui assuma la direction et qui doit porter devant l'histoire la responsabilité de ce tissu de perfidies, de cette série de persécutions et de cruautés qui remplirent le procès et le supplice final de cette femme immortelle. Un an après la mort de Jeanne Darc, le duc de Bedford devint veuf par le décès d'Anne de Bourgogne : il se remaria d'une manière subite et clandestine à Jacquette, fille du comte de Saint-Paul, vassal de Philippe le Bon. Cette action parut un outrage fait au rang de son premier beau-père, et ce grief contribua à rompre l'alliance du régent anglais avec le duc bourguignon. Les négociations conduites par la diplomatie de

(1) Déposition du notaire Guillaume Colles.

Charles VII rapprochèrent, au contraire, de plus en plus Philippe le Bon du roi de France. Elles furent couronnées par la signature du traité d'Arras, où le duc de Bourgogne brisa les derniers liens qui l'attachaient à l'étranger, et se réconcilia avec le prince des *fleurs de lis*. Cette alliance capitale, en ruinant tout l'avenir des prétentions anglaises, fut un coup de mort pour le duc de Bedford. Accablé d'angoisses et de douleur, il rendit le dernier soupir à Rouen, durant que les négociations d'Arras étaient encore pendantes. Rapin Thoiras et après lui David Hume ont tracé de cet homme éminent une image héroïque, où le zèle patriotique laisse voir et excuse, mais sans les justifier, les couleurs du panégyrique. Nous espérons que le simple exposé des faits qui précèdent en forme un portrait plus juste et non moins impartial. A côté de cette effigie morale dessinée par l'histoire, les arts nous ont aussi conservé le portrait physique de Jean, duc de Bedford. Il se trouve dans un missel précieux et manuscrit (1), exécuté par ses ordres, magnifique et somptueux témoignage de son goût avéré pour les livres et la littérature. A. V. V.

*Historiens du quinzième siècle*, principalement Monstrelet, *passim*. — Quicherat, *Procès de la Pucelle*; table, au mot *Bethfort*. — Dugdale, *English Baronage*, t. III, p. 200. — *Penny-Cyclopedia*, vol. IV, p. 136.

**BEDFORD**. *Voy.* RUSSEL.

**BEDFORT** (*Arthur*), musicographe, né à Twickenham, dans le comté de Glocester, en septembre 1668; mort à Hoxton le 15 septembre 1745. Il étudia à Oxford les langues orientales, et fut chapelain de l'hôpital de Haberdasher à Hoxton. On a de lui : *the Temple of Music*; Londres, 1706, in-8°; 1708-1711; — *the Great Abuse of Music*; Londres, 1711, in-8°; — *Scripture-Chronology demonstrated by astronomical calculations*; Londres, 1730, in-fol.; — *the Excellency of divine Music*; Londres, 1733, in-8°.

Gorton, *Biographical Dictionary*.

**BEDFORT** (*Kilkiah*), théologien anglais, né à Londres en 1663, mort en 1724. Il eut une cure au comté de Lincoln; mais elle lui fut ôtée pour avoir refusé de prêter serment. En 1714 il fut condamné à trois ans de prison et à une forte amende, pour un livre intitulé *les Droits héréditaires de la couronne d'Angleterre assurés*, in-fol., dont l'auteur véritable était George Harbin. Bedfort a traduit du latin en anglais une *Réponse à l'histoire des Oracles de Fontenelle*, et *la Vie du docteur Barwicke*.

**BEDFORT** (*Thomas*), théologien anglais, fils du précédent, né vers le commencement du dix-huitième siècle, mort à Compton en 1773. Élève de l'école de Westminster, il s'associa aux prêtres qui refusaient le serment, et publia *Si-*

(1) Ce beau volume était, il y a peu d'années, la propriété de sir John Tobie, en Angleterre. Le portrait dont nous parlons a été gravé dans le *Magasin pittoresque*, 1839, p. 300. On peut le comparer à celui que renferme le manuscrit 7086 de la Bibliothèque impériale.

*meonis monachi Dunhelmensis libellus, de exordio et progressu Dunhelmensis ecclesiæ*; Londres, 1732, in-8°; — *Catéchisme historique*; Londres, 1742.

*Biographia Britannica.*

*BEDICK (*Pierre*), antiquaire d'origine arménienne, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. D'Alep, où sa mère s'était réfugiée après la mort de son époux, il alla à Rome avec un carmélite, étudia au collége de la Propagande, vint en Perse auprès de ses parents, soutint la religion catholique dans ce royaume, et de là se rendit à la cour de Vienne, où il mourut. On a de lui : CELIL SUTIM, *scilicet explicatio utriusque celeberrimi ac pretiosissimi theatri XL columnarum in Perside orientis, cum adjecta fusiori narratione de religione, moribusque Persarum*; Vienne, 1678, in-4°. Cet ouvrage est très-rare.

*Journal des Savants*, 1679. — Gotz, *Merkwürdigkeiten der Dresdner Bibliothek*. — Clément, *Bibliothèque curieuse*.

*BEDIL (*Mirzâ-Abd-Ulcâdir-Bédil*), écrivain indoustani, mort en 1725. Il laissa des ouvrages nombreux (inédits), empreints d'un certain mysticisme, et remarquables par l'élégance du style. L.

M. Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindoustani*.

BEDINELLI (*François de Paul*), chirurgien, vivait à Fano, au duché d'Urbin, vers le milieu du dix-huitième siècle. Il exerça d'abord sa profession dans le lieu de sa naissance, et ensuite à Rimini, où il s'établit en 1750. On a de lui : *Epicrisis in errores quosdam vulgi ad veritatis amatores*; Pisauri, 1751, in-8° : l'auteur fait l'apologie des saignées qu'il avait pratiquées dans la gonorrhée virulente ; — *Nuperæ perfectæ androgynæ structuræ observatio*; Pisauri, 1755, in-8°.

*Biographie médicale.*

BEDMAR (*Alphonse*, marquis DE), cardinal espagnol, né en 1572, mort le 2 août 1655. Il fut d'abord ambassadeur de Philippe III auprès de la république de Venise, et s'unit, dit-on, en 1618, avec le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, et avec don Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'État auprès duquel il représentait son monarque. Bedmar rassembla des étrangers dans la ville, et s'assura de leurs services à force d'argent. Les conjurés devaient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importants. Des troupes du Milanais devaient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver de conjurés, mais on respecta dans l'auteur de ce complot le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une discussion très-étendue, Grosley a entrepris d'établir que cette conjuration n'était autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigés par Fra-Paolo pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodait. Naudé et Capriara avaient déjà soutenu la même opinion. Mais plusieurs critiques affirment qu'à l'exception de quelques circonstances inventées par des historiens romanciers, cette conspiration était très-réelle. « Si la république de Venise, disent-ils, garda le secret sur la découverte du complot, c'est qu'il ne fut point consommé, que l'Espagne était redoutable, et qu'il fallait ou se taire ou lui déclarer la guerre. » Forcé de quitter Venise, Bedmar passa en Flandre, y remplit les fonctions de président du conseil, et y reçut en 1622 le chapeau de cardinal. Il se retira ensuite à Rome, et obtint l'évêché d'Oviédo, où il mourut. Bedmar passa pour un des plus puissants génies et des plus dangereux esprits qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité était telle, que ses conjectures passaient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignait un talent rare pour le maniement des affaires, un instinct merveilleux pour apprécier les hommes, un caractère d'autant plus impénétrable que tout le monde croyait le pénétrer; enfin toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus violentes. On lui attribue un traité en italien contre la liberté de la république de Venise, intitulé *Squittino della libertà Veneta*; Mirandole, 1612, in-4°, et traduit en français par Amelot de la Houssaie; Ratisbonne, 1677, in-12; mais d'autres l'attribuent avec plus de raison à Velser. On prétend que les Vénitiens n'osèrent répondre à cet ouvrage. La bibliothèque de Lyon renferme un manuscrit de Bedmar en italien; c'est une relation faite à Philippe III, roi d'Espagne, sur l'ancien gouvernement, les revenus, les forces de terre et de mer, les tribunaux, les conseils, les rapports commerciaux et politiques de la république de Venise.

Saint-Real, *Conspiration contre Venise*. — Grosley, *Discussion historique et critique sur la conjuration de Venise*; Troyes et Paris, 1756, in-12. — Daru, *Histoire de Venise*. — Mallet-du-Pan, *Mémoires historiques*.

*BEDMAR (*François*), historien espagnol, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. Il a laissé : *Historia Sexitana de la antiguedad de las grandezas de la ciudad de Velez-Malaga*.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

BÉDOCH (*Pierre-Joseph*), magistrat français, né le 28 décembre 1761 à Tulle (Corrèze), mort à Paris le 16 février 1837. Il exerçait la profession d'avocat dans sa ville natale, lorsque la révolution éclata. Ses opinions et ses talents le firent porter à diverses fonctions de la magistrature. En 1810, il fut nommé procureur près le tribunal criminel de la Corrèze, et, en 1811, substitut du procureur général près la cour impériale de Limoges. En 1812 ses concitoyens l'envoyèrent au corps législatif. En 1813 Bédoch conseilla la paix, qui était le besoin du pays; mais Napoléon ne voulut

pas la signer à des conditions indignes de lui et de la France. Au retour des Bourbons, en 1814, Bédoch se plaça parmi les députés décidés à réclamer avec énergie les institutions promises, et défendit avec un talent remarquable la liberté de la presse contre les projets de loi du ministère Montesquiou. Lorsque le gouvernement eut présenté un projet de loi relativement à la remise des biens d'émigrés non vendus, Bédoch fut nommé rapporteur de la commission chargée d'examiner cette proposition. Il conclut au *maintien des faits accomplis*. Pendant les Cent-Jours, Bédoch fut nommé conseiller d'État, et envoyé dans la 2[e] division militaire en qualité de commissaire extraordinaire. Il fit partie de la chambre des représentants, et se distingua dans cette assemblée par sa modération autant que par ses lumières. En 1815, il fut destitué par le roi des fonctions qu'il remplissait au parquet; mais le département de la Corrèze le nomma de nouveau en 1818 à la chambre des députés, où il a toujours voté avec les amis de la charte et d'une sage liberté. A l'expiration de son mandat en 1822, Bédoch a repris ses fonctions d'avocat à Tulle. Réélu en 1828, il fut un des signataires de la fameuse adresse des 221, en juillet 1830. A l'ouverture des sessions de 1834, 1835 et 1836, il devint président d'âge, et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — M. de Laborde, *Éloge de M. Bédoch*, 1837.

**BEDOS DE CELLES** (dom *François*), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur à l'abbaye de Saint-Denis, membre de l'Académie de Bordeaux et correspondant de celle des sciences à Paris, naquit en 1706 à Caux, dans le diocèse de Béziers, et mourut le 25 novembre 1779. On a de lui : *Gnomonique pratique*, ou *l'Art de tracer les cadrans solaires*, 1760, in-8°; seconde édition avec figures, 1774, in-8°: c'est un des meilleurs ouvrages sur cette matière ; — *l'Art du facteur d'orgues*, 1766 et 1778, 4 vol. in-fol., avec beaucoup de gravures : cet excellent traité fait partie de la *Description des Arts et Métiers*, in-fol. ; on l'a attribué à son confrère dom Joseph Monniote. Dom Bedos joignait à beaucoup de connaissances une candeur, une simplicité et une modestie qui en relevaient le prix.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BEDOUIN** (*Samson*), religieux de l'abbaye de la Couture, près du Mans, où il mourut vers l'an 1563. La Croix du Maine nous apprend qu'il a écrit plusieurs *tragédies*, *comédies* et *moralités*, et quelques *coqs-à-l'âne*, et autres semblables *satires* qu'il faisait jouer par des écoliers dans les lieux publics de la ville et faubourg du Mans, et qu'il a fait imprimer dans cette ville plusieurs *cantiques* et *noëls*, ainsi que des *chansons*, entre autres *la Réplique* sur celle de *Nuciens* ou *Nutois*, qui autrement sont *ceux de Nuz, au bas pays du Maine*. On cite encore de lui *les Ordonnances et Statuts de M. de Laflac* et du *jeu de Trois* ; Mans (H. Olivier), et un *Catalogue des paroisses du Maine*.

La Croix du Maine, *Bibl. franç.* — Hauréau, *Hist. litt. du Maine*.

**BÉDOYÈRE** (HUCHET DE LA). *Voyez* LABÉDOYÈRE.

**BEDR-AL-DJEMALY**, général musulman, mort en 487 de l'hégire (1094 de J.-C.), s'éleva de la condition d'esclave aux premières dignités de la cour du calife Abou-Tamin-Mostansir, et fut deux fois gouverneur de Damas. Il soumit l'Égypte révoltée, et l'administra pendant vingt ans.

Makrizi, *Description historique et topographique de l'Égypte.* — De Sacy, *Chrestomathie arabe.* — Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte.*

**BEDRASCHI** (*Jedaïa-ben-Abraham*), rabbin, connu aussi sous le nom de *Happennini Aubonnet-Abraham*, originaire, à ce qu'on croit, du bas Languedoc, florissait en Espagne vers la fin du treizième siècle. Il a laissé divers ouvrages hébraïques, dont le principal, composé à Barcelone en 1298, est intitulé *Bechinat-Olam* (Examen ou appréciation du monde); il a été imprimé en 1476 à Mantoue; en 1488, à Soncio; en 1591, à Cracovie; en 1598, à Prague; et en 1807, à Furth, avec une traduction allemande. Uchtmann en avait donné une traduction latine à Leyde, en 1630. Une traduction française, par Philippe d'Aquin, avait été publiée à Paris en 1629. Michel Berr, juif de Nancy, en a publié à Metz en 1768 une nouvelle, sur laquelle Silvestre de Sacy a fait d'excellentes observations insérées dans le *Magasin encyclopédique*. L'ouvrage de Bedraschi est à la fois poétique, théologique, philosophique et moral.

Silvestre de Sacy, *Magasin encyclopédique.*

**BEDREDDIN-LOULOU** (*Aborel-Fadayel*), roi de Mossoul, né vers l'an 1163, mort le 20 juillet 1259. D'abord esclave des Atabeks de Mossoul, il s'éleva à l'emploi de hadjeb sous le règne de Noureddin-Arsland-Schah I[er], qui eut son fils pour successeur. Bedreddin-Loulou fut encore le ministre de ce dernier, le tuteur de ses enfants, et régent du royaume. Après la mort de ses pupilles, qu'il avait fidèlement servis, il régna sous le titre de Mélik-el-Rehim (le roi miséricordieux).

Price, *Hist. of Pers.*

* **BEDUSCHI** (*Antonio*), peintre italien, né à Crémone en 1576, fut élève d'Antonio Campi. A l'âge de 26 ans, il peignit *le Martyre de saint Étienne* et une *Piété au saint sépulcre*, à Plaisance. Il y a des tableaux de cet artiste dans différentes églises de Crémone.

Lanzi, *Storia pittorica.*

* **BEDUZZI** (*Antonio*), peintre et architecte italien, natif de Bologne, vivait vers 1720. Il eut pour maître Joseph del Sole, et s'établit à Vienne, où il a laissé plusieurs ouvrages de peinture et d'architecture.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*BEDWELL (*Guillaume*), savant ecclésiastique anglais, né vers l'an 1562, mort le 5 mai 1632. Il était versé dans les langues orientales, et a publié : *Commentarius Lal. Jarchi, Aben-Ezræ et Dav. Kimchi in prophetam Obadiam*, en latin ; Londres, 1601 ; — *S. Johannis epistolæ catholicæ, arabice et latine;* Londres, 1612, in-4° ; — *Calendarium generale, secundum usum variarum gentium;* Londres, 1615, in-4° ; — *Description of Jottenham High-Cross, with an ancient poem called the Tournament of Jottenham, by Ge. Pilkinton;* Londres, 1631, in-4° ; —*Specimen dictionarii arabici*, 1599 ; cet ouvrage se trouve en manuscrit à la Bibl. imp. de Paris.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

*BEDWELL (*Thomas*), mathématicien anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Mesolabium architectonicum, for the measuring of plaines and solids by the foot;* Londres, 1631, in-4°.

*Cat. Bibl. Bodley.*

*BEECHER-STOWE (madame *Harriet*), femme de lettres américaine, née à Litchfield en 1812 ; fille d'un pasteur protestant d'une église presbytérienne dans l'Ohio. Miss Beecher reçut une éducation distinguée à Boston, et elle aida d'abord une de ses sœurs dans la conduite d'une école normale d'institutrices ; puis elle accompagna son père quand il fut appelé de Litchfield à Cincinnati ; là elle épousa le pasteur E. Stowe, professeur de littérature biblique dans la même ville. Dans les dix-sept années qu'elle habita Cincinnati, madame Stowe vit toutes les conséquences fatales de l'esclavage. Cette ville, placée sur les limites du Kentucky et de la Virginie, dont les planteurs redoutaient les tentatives d'émancipation, fut cinq fois assaillie, de 1835 à 1847, par leurs partisans ; cinq fois les presses abolitionnistes furent brisées, l'imprimerie saccagée ; on se livra à toute sorte de violences contre les personnes et contre les propriétés, on employa même le canon ; on massacra des hommes de couleur ; le père et le mari de M^me^ Beecher furent menacés de mort, et le séminaire (Lane-Seminary) qu'ils dirigeaient d'abord avec un grand succès dut être abandonné. Alors elle et sa famille se retirèrent bien loin de l'Ohio à Andover, dans le Massachusetts. Elle débuta bientôt dans la carrière littéraire en écrivant des feuilletons dans la presse périodique, et se rendit célèbre par le roman si dramatique, *Uncle Tum's cabin*, qui a produit une si profonde sensation. Ce petit ouvrage, aussitôt réimprimé dans toutes les parties de l'Union américaine, eut plus de vingt éditions en Angleterre. Il a été traduit pour la première fois en français par M. la Bedollière, Paris, novembre 1852, in-12 (324 p.). En 1852, le juge Seel-Parker intenta à M^me^ Stowe un procès pour son ouvrage ; et elle fut menacée de plusieurs autres, comme coupable de provocation à la désobéissance de la loi du congrès de 1850, relative à la propriété des esclaves échappés dans les États libres, et qui se réfugient au Canada à l'aide de secours qu'on leur fournit en dépit de cette loi, issue d'un compromis rendu célèbre par l'apostasie de Webster, de Clay, et d'autres hommes d'État éminents de l'Union américaine. La Société des dames de Birmingham a formé récemment en cette ville un comité de souscription de 20,000 dollars (100,000 fr.) à un penny (10 centimes) par personne, pour subvenir aux frais de ce procès. La duchesse de Sutherland s'est placée à la tête d'un autre comité imposant par les grands noms qu'il renferme, pour s'unir aux Dames américaines à l'effet de presser l'heure de l'émancipation. Cette société a commencé ses séances à Stafford-House le 26 novembre 1852. En attendant, l'*Uncle Tum*, répandu à des millions d'exemplaires aux États-Unis et dans la Grande-Bretagne, se produit déjà sous trois formats en France, et devient plus populaire qu'aucun autre. Voici comment un critique français estimé, M. John Lemoine, s'exprime sur cet ouvrage, qui a placé madame Beecher-Stowe au premier rang des écrivains :

« Voici un petit livre qui contient en quelques centaines de pages tous les éléments d'une révolution : plein de larmes et plein de feu, il fait en ce moment le tour du monde, s'est multiplié par centaines de mille, et parcourt les deux hémisphères, arrachant des larmes à tous les yeux, faisant frémir toutes les oreilles et trembler toutes les mains. C'est le coup le plus profond peut-être qui ait jamais été porté à cette institution impie, l'esclavage ; et ce coup a été porté par la main d'une femme. Du haut de la chaire et du haut de la tribune, dans les journaux, dans tous les pays, dans toutes les langues, des voix éloquentes ont dénoncé ce crime ; mais voici qu'une note aiguë et perçante traverse l'air, et fait frissonner toutes les cordes sensibles de l'humanité : c'est le cri de la femme et de la mère, le cri des entrailles, qui domine les voix les plus hautes et les plus puissantes... Non-seulement il parle au cœur, mais il parle aux yeux : la peinture, le drame agissent sur tout le monde. C'est une suite de tableaux vivants, de martyrs qui se lèvent les uns après les autres, en montrant leurs blessures et leur sang et leurs chaînes, et qui demandent justice au nom de l'humanité, et surtout au nom du Dieu qui a souffert, et qui est mort pour eux comme pour nous. Rien ne peut égaler l'effet de cette démonstration brûlante, où respire sans cesse et sans repos le souffle de la Bible. Ce que n'avaient pu faire les plus grands philosophes, une chrétienne vient de le faire. Elle a élevé les esclaves au rang des créatures humaines ; elle a montré qu'ils avaient une âme, comme il fallut, dit-on, le montrer autrefois pour la femme. Elle a montré qu'il y avait chez les noirs des pères, des mères, des maris, des femmes, des enfants, absolument comme chez les blancs. On l'avait dit depuis longtemps, mais on

ne l'avait pas montré d'une manière aussi saisissante, par des images; on ne l'avait pas encore rendu populaire à ce degré. »

D'après le recensement de 1850, il y a plus de trois millions d'esclaves dans les États du sud de l'Amérique du nord; ils sont à peu près égaux en nombre à leurs maîtres, et se composent de tous les hommes de couleur; ils ont pour soutien les États du Nord, qui n'ont pas d'esclaves, et sont plus nombreux en population et en votes que ceux qui sont dévorés par cette lèpre.

ISAMBERT.

***BEECHEY** (*Frédéric-Guillaume*), capitaine de vaisseau dans la marine royale d'Angleterre, naquit en 1796. Après avoir fait avec distinction la campagne de Madagascar en 1811, il tourna son activité, depuis la conclusion de la paix, vers les découvertes maritimes qui préoccupaient son industrieuse patrie. Il fit en 1818, avec le capitaine David Buchan, le voyage des mers du Nord, dont il a donné en 1843 une relation aussi intéressante qu'importante pour la science; il y signale les services rendus par cet infortuné marin, que l'on présume avoir péri plus tard victime d'un incendie avec tout son équipage, sans que jamais on n'ait pu trouver aucune trace de ce grand désastre. En 1819, Beechey fit partie de l'expédition qui pénétra, sous les ordres de Parry, jusqu'au 113°, 54', 43" dans l'intérieur du cercle polaire arctique, et dont les chefs furent récompensés par un vote public du parlement. L'amirauté lui confia, en 1825, la mission d'explorer les côtes du nord de l'Afrique à l'est de Tripoli. La relation qu'il publia de ce voyage contient une carte exacte et très-détaillée de cette partie du littoral, et une curieuse description du pays que les anciens connaissaient sous les noms de grande Syrte, de Pentapole et de Cyrénaïque. Promu au grade de capitaine en 1822, Beechey reçut en 1823 le commandement du vaisseau *le Blokom*, avec ordre de pénétrer dans les mers polaires par l'océan Pacifique et la mer de Behring, pendant que sur d'autres points Franklin et Parry tenteraient de frayer, à travers les glaces du Nord, un passage entre les deux Océans. Le voyage dura deux ans et demi : Beechey prit possession des îles Gambier dans l'océan Pacifique, traversa le détroit de Behring, et s'arrêta à la pointe nord du cap de Glace, d'où la chaloupe du *Blokom*, conduite par le timonier Th. Elson, pénétra jusqu'au 71° 23', 31" de latitude nord et au 156° 21' 30" de longitude ouest, à 146 milles seulement du point le plus extrême qu'eût atteint le capitaine Franklin dans ses explorations à l'ouest de la rivière Makensie. Dans une seconde visite aux régions polaires pendant l'été de 1827, Beechey pénétra pour la première fois dans une vaste baie au sud-est du cap du Prince de Galles, à laquelle il donna le nom de Port-Clarence; il revint enfin en Angleterre, après avoir parcouru un espace de 73,000 milles maritimes. La relation qu'il fit de cette importante expédition renferme des observations scientifiques du plus haut intérêt sur la formation et la nature des montagnes de glace; elle a fourni aussi des renseignements très-précieux à la géographie de ces contrées et à la science de la navigation; enfin elle est très-remarquable sous le rapport du style. Le capitaine Beechey, condamné à l'inaction par le mauvais état de sa santé que tant de fatigues ont affaiblie, consacre ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle : on lui doit deux traités estimés sur la botanique et sur la zoologie; et il prend une part importante aux travaux de plusieurs sociétés savantes de l'Angleterre.

Voici les titres des ouvrages de Beechey : *Proceedings of the expedition to explore the Northern coast of Africa from Tripoli eastward*; 1821-1822; Londres, 1828, in-4°; — *Narrative of a voyage to the Pacific and Behring's strait to cooperate with the polar expeditions*, 1825-1826-1827-1828; Londres, 1831; 2 parties, in-4°; — *A voyage of discovery towards the North Pole performed in his majesty's ships, Dorothea and Trent under the command of the capitain David Buchan*; Londres, 1843; in-8°; — *Manuel of Botany*; Londres, in-4°; — *Manuel of Zoology*; Londres, in-4°. T. D.

*Edinburgh Review*, 53e-78e vol. — *Quarterly-Review*, 53e-78e. — *Nautical Almanach*.

**BEECHEY** (*William*), peintre anglais, né à Burford en 1753, mort vers 1815, peignait des portraits, et mérite d'être nommé à côté de Lawrence. Ses meilleurs portraits sont : *Lubin et Rosalie*; *Clarisse Harlowe et Solmes*; — un *Groupe d'enfants qui donne l'aumône à un pauvre*; — *Miss Mallon*, chef-d'œuvre. Beechey exposa en 1831 les portraits du roi et de la reine d'Angleterre.

*Gent. Magazine*, vol. 11, N. S. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

***BEECK** ou **BEIUS** (*Jean*), théologien protestant hollandais, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. On a de lui entre autres : *Verantwording voor de verdrukte waerheyt*; Amsterdam, 1683, in-8° (Apologie de la vérité proscrite).

Bock, *Historia Anti-Trinitariorum*.

***BEECK** (*Jean-Martin*), théologien protestant allemand, né à Lubeck le 2 décembre 1665, mort le 4 septembre 1727. On a de lui : *Disp. de plagio divinitus prohibito, in Exod. XXI, v. 16*; — *Explanata prophetarum loca difficiliora*, 1688, in-4°; — *Universa christologia*, etc.; Wittenberg, 1689, in-4°.

Thies, *Gelehrten-Geschichte von Hambourg*.

***BEECK** (*Pierre* DE), historien allemand, natif de Juliers, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De Origine et incremento civitatis Aquisgranensis*; — *De rebus Caroli Magni, et de Ritu coronandi reges Romanorum*. Ces deux ouvrages ont été édités à Aix-la-Chapelle, 1622, in-4°.

André, *Bibliotheca Belgica*.

* **BEECK** (*Ignace* DE), célèbre pianiste et compositeur allemand, mort à Wallerstein en janvier 1803, fut directeur de la musique du prince d'Œttingen-Wallerstein. On a de lui plusieurs compositions sentimentales sur des airs allemands.

Fétis, *Biogr. univers. des Musiciens.*

* **BEECKMANN** (*Isaac*), mathématicien hollandais, mort en 1677. Il fut ami de Descartes, qu'il engagea à composer son *Traité sur la musique*. Il voulut d'abord s'attribuer cet ouvrage; mais il avoua dans la suite que Descartes en était l'auteur. On a de Beeckmann : *Mathematico-physica;* Utrecht, 1644, in-4°.

*Allgemeines Historisches Lexicon.*

* **BEEHR** (*Mathias Jean* DE), chroniqueur allemand, né dans le Meklenbourg, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Chronicon rerum Mecklenburgicarum ;* Leipzig, 1741, in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BEEK** (*David*), peintre hollandais, né à Delft le 25 mai 1621, mort le 20 décembre 1656, fut un des meilleurs élèves de Van Dyck. Il gagna l'estime de Charles I^er^, roi d'Angleterre, qui le choisit pour enseigner le dessin au prince de Galles et à ses frères. Après avoir vécu quelque temps à cette cour, il passa successivement à celles de France, de Danemark et de Suède. La reine Christine se l'attacha, et l'envoya dans toute l'Europe pour y peindre les portraits des souverains et des personnes célèbres, ce qui lui procura en même temps de grandes richesses. Ce peintre portait avec lui un grand nombre de ses portraits de la reine Christine, dont il fit présent à plusieurs princes. En passant en Allemagne, il lui arriva une aventure assez singulière: Un jour il se trouva si mal qu'on le crut mort, et on le déshabilla pour le mettre en bière. Ses domestiques donnèrent des marques de la plus vive douleur; mais, pour se consoler sans doute, ils se mirent à boire. Un d'eux, déjà ivre, prit un verre de vin pour en donner au prétendu mort. L'odeur du vin et quelques gouttes qu'il avait avalées lui firent ouvrir les yeux ; peu à peu Beek revint à lui et se leva, parfaitement guéri. — Ce grand artiste, désirant revoir sa patrie, saisit l'occasion du voyage de Christine en France pour demander un congé de quelques semaines ; mais il ne retourna plus auprès de cette reine, malgré ses instances, et resta à la Haye, où il mourut à l'âge de trente-cinq ans. On soupçonna qu'il fut empoisonné. Beek a peint le portrait dans le goût du grand Van Dyck, et avec une si grande facilité, que le roi Charles I^er^ lui dit : « Parbleu, Beek, je crois que vous peindriez à cheval et en courant la poste. » Ses portraits sont répandus dans toute l'Europe.

Descamps, *Vies des peintres flamands.*

* **BEEKKERK** (*Hermann-Walter*), peintre hollandais, né à Leeuwarden en 1756, mort dans la même ville en 1796. Il se forma à Amsterdam sous la direction de l'excellent peintre de paysage et d'histoire, J. Van Drigt. Cet artiste, plein de talent, avait une manière large, et de l'habileté à distribuer la lumière et les ombres; mais il oubliait quelquefois les proportions anatomiques du corps humain, et les muscles n'y sont pas assez marqués.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BEELDEMAKER** (*Jean*), peintre hollandais, né à la Haye en 1636. Il peignit des chasses au cerf et au sanglier. Ses ouvrages eurent une grande vogue, mais sont peu répandus hors de la Hollande. Sa facilité et un beau ton de couleur lui ont donné de la célébrité. Il a fait beaucoup d'élèves, parmi lesquels on compte ses deux fils.

**BEELDEMAKER** (*François*), peintre hollandais, fils du précédent, naquit à la Haye en 1669. Le fils se vouant à un genre plus élevé, quitta les chasses et les animaux pour l'histoire ; il entra dans l'école de Doudyns, et alla se perfectionner à Rome. A son retour à la Haye, il fit plusieurs plafonds et d'autres ouvrages, et fut élu membre de la Société des peintres. Pour vivre plus tranquillement, il se retira à la campagne, où il mourut dans un âge avancé.

Descamps, *Vies des Peintres flamands.*

* **BEEN** (*Jean-Nicolaides*), littérateur danois, vivait à Copenhague vers le commencement du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Vitia dilemmatis Biantis Prienæi; — quod disticha et præcepta moralia, quæ Catoni vulgo tribuuntur, nunquam ab ipso profecta sint;* 1702, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BEER**, nom commun à un grand nombre de personnages plus ou moins célèbres, dont la plupart paraissent être d'origine juive et de familles différentes. Appartenant presque tous aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, ils ont dû être classés par ordre alphabétique de prénoms.

* **BEER** (*Cornelius*), peintre flamand, se fit une réputation en Espagne, où il vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On vante la beauté de son coloris, et son habileté à imiter la nature. *Le Triomphe du Saint Sacrement*, que l'on voit à Murcie, est de lui.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BEER** (*Ferdinand-Guillaume*), historien et chronologiste allemand, né vers 1708, mort à Erfurt en 1760. On a de lui : *Richtige Vereinigung der Regierungs-Jahre, welche die heil. Schrift den Königen von Juda und Israël beileget ;* Leipzig, 1751, in-8° : c'est une correspondance chronologique des rois de Juda et d'Israël ; — *Abhandlungen zur Erläuterung der alten Zeitrechnung und Geschichte* (Documents pour servir à la chronologie de l'histoire ancienne); Leipzig, 1752 et 1756, 3 vol. in-8° ; — *Auserlesene Abhandlungen, welche an die Königliche Akademie der Wissenschaften in Paris eingesendet worden* (Choix

de mémoires envoyés à l'Académie des sciences de Paris); Leipzig, 1752, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BEER** (*Frédéric-Guillaume*), théologien protestant hongrois, né à Presbourg le 4 janvier 1691, mort en 1756. Ses principaux ouvrages sont: *Diss. de Pseudo-Theologis*; Iéna, 1713, in-4°; — *Sciagraphia epistolarum Paullinarum et relig. N. Testamenti*; — *Tract. de philosophia practica*; — *Lineæ physices.* Ces derniers ouvrages sont manuscrits.

Horanyi, *Memoria Hungarorum et provincialium scriptis editis notorum.*

***BEER** (*George*), littérateur allemand, né à Lauf en 1643, mort le 24 décembre 1714. Ses principaux ouvrages sont: *Diss. logica de habitus natura ejusque distinctionibus variis*; 1669, in-4°; — *Positiones miscellaneæ XXV, ex amplissimo variarum scientiarum ac disciplinarum campo*; Nuremberg, 1672, in-4°; — *Synopsis historiæ sacræ sive ecclesiasticæ N. S., una cum brevi introductione in historiam Aug., confess. et annexo catalogo hæresium inibi contentarum*; Nuremb., 1709, in-12.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexicon.*

**BEER** (*George-Joseph*), médecin oculiste, né à Vienne le 23 décembre 1763, mort en 1821. Les succès de sa pratique et de ses ouvrages montrent combien est profitable pour la science et l'humanité l'étude approfondie d'une branche particulière de l'art de guérir, lorsqu'on s'y adonne avec une instruction générale solide. Les nombreux écrits que Beer a publiés sur l'ophthalmiatrique depuis 1791, empreints d'un cachet peu brillant mais sévère, sont encore classiques dans toutes les universités d'Allemagne, et mériteraient d'être plus connus en France. Il fut professeur à l'Institut clinique de Vienne, et inventa plusieurs instruments de chirurgie et divers procédés opératoires. Ses ouvrages sont: *Praktische Beobachtungen über den grauen Staar*, etc. (Observations pratiques sur la cataracte); Vienne, 1791, in-8°; — *Praktische Beobachtungen über Augenkrankheiten* (Observat. prat. sur les maladies des yeux; Vienne, 1791, in-8°; — *Lehrbuch der Augenkankheiten* (Manuel des maladies des yeux); Vienne, 1792, 2 vol. in-8°; — *Bibliotheca ophthalmica, in qua scripta ad morbos oculorum facta, a rerum initiis usque ad finem anni 1797, breviter recensentur*; Vienne, 1799, 3 vol. in-4°; — *Methode den grauen Staar sammt der Kapsel auszuziehen* (Méthode d'extraire la cataracte avec la capsule du cristallin); Vienne, 1799, in-8°; — *Auszug aus dem Tagebuch eines praktischen Augenarztes* (Extrait du journal d'un praticien oculiste); Vienne, 1800, in-4°; — *Kurze Anleitung zu einer Behandlung der Augen*, etc. (Notice sur le traitement des yeux, etc.); Vienne, 1801, in-8°; — *Ansicht der staphylomatœsen Metamorphosen des Auges*, etc. (Idées sur les métamorphoses staphylomateuses de l'œil; Vienne, 1805, in-8°; Supplément, 1806, in-8°; — *Lehre von den Augenkrankheiten* (Doctrine des maladies des yeux); Vienne, 1813-1815, 2 vol. in-8°, avec neuf planches; — *Uebersicht aller Vorfaelle in dem klinischen Institute zu Wien* (Aperçu de tous les cas remarquables qui ont été observés à l'Institut clinique de Vienne); Vienne, 1813-1816, in-4°; — *Geschichte der Augenkunde und Augenheilkunde*, etc. (Histoire de la Médecine oculaire); Vienne, 1813, premier cahier, in-8°. M. Tiercelin a traduit de l'allemand en français un opuscule de Beer sous ce titre: *des Moyens les plus efficaces pour conserver la vue, et la fortifier lorsqu'elle est affaiblie*; Paris, 1812, in-8°; 1819, 6<sup></sup>e édit. [*Encycl. des g. du m.*, avec addit].

Sprengel, *Geschichte der Medizin.*

***BEER** (*Guillaume*), astronome allemand, fils du célèbre banquier de Berlin, naquit le 4 février 1797, et mourut le 27 mars 1850. Il se destina d'abord à la carrière militaire, fit les campagnes de 1813 à 1815, et s'établit ensuite comme banquier à Berlin. Ses moments de loisir furent consacrés à l'étude des sciences. Il se livra surtout à l'astronomie avec son ami Madler, fit des observations sur Mars et la Lune, et consigna en 1830, dans un opuscule, le résultat de ses observations sur la première de ces planètes. En 1836, il donna une carte de la Lune On a encore de lui: *Der Mond nach seinen kosmischen und individuellen Verhältnissen* (la Lune dans ses rapports généraux et particuliers); Berlin, 1837: cet ouvrage est un commentaire de la carte de la Lune. Comme membre de la première chambre de la diète prussienne, il publia: *Die Dreikœnigsverfassung in ihrer Gefahr für Preussen* (la Constitution des trois rois dans ses dangers pour la Prusse); Berlin, 1849.

*Conversations-Lexicon.*

**BEER** (*Michel*), poëte dramatique allemand, frère du précédent, né à Berlin le 9 août 1800, mort le 22 mars 1833, à Munich. Il débuta par une traduction de l'*Aristodème* de Monti et par une tragédie de *Clytemnestre*, essais qui portent déjà l'empreinte du style noble et brillant dont tous les ouvrages de Beer sont revêtus. En 1823, il fit paraître *les Fiancés d'Aragon*; en 1826, dans l'*Urania* (almanach), son *Paria*, tragédie en un acte, d'une grande simplicité de plan et d'action, mais d'une haute portée philosophique. C'est une éloquente protestation contre l'intolérance de quelques théocrates: on dirait un cri du cœur échappé à un dissident dans un drame saisissant, joué dans les forêts du Gange. Ce *Paria* n'a de commun avec la tragédie de M. Casimir Delavigne que le titre, et une diction élégamment pure, racinienne. Vers 1829 (Stuttgart) parut le *Struensée*, l'ouvrage peut-être le plus distingué de Michel Beer, quoiqu'un peu *shakespearien* par le mélange de scènes populaires, écrites en prose. Les tourments d'un

esprit ambitieux, passionné, qui, né dans la foule, cherche ses amours sur le trône, y sont tracés de main de maître. On condamne, on envie, on plaint Struensée, le favori du roi Christiern de Danemark, l'amant de la reine Mathilde, le propagateur enthousiaste des doctrines du dix-huitième siècle. Une dernière tragédie, d'un titre assez bizarre, *l'Épée et la Main*, a paru en 1832; la scène se passe en Allemagne, sous le régime napoléonien.

Michel Beer a laissé, en manuscrits, un grand nombre de poésies lyriques, parmi lesquelles on a signalé un hymne sur *les Journées de Juillet* 1830. Ses œuvres complètes, avec une notice biographique, ont été publiées à Leipzig, 1835, par Schenk, qui a fait paraître aussi la *correspondance* de M. Beer (ibid., 1837). [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Marmier, *Revue Germanique*, année 1834.

Son frère, *Beer* (*Mayer*), est le célèbre compositeur MEYERBEER. *Voyez* ce nom (1).

*BEER (*Jean*), visionnaire allemand, natif de Schweidnitz en Silésie, mort en 1600, fit beaucoup de bruit dans son temps, à propos des esprits qu'il prétendait avoir vus sur le Riesengebirg (la montagne des Géants). On a de lui : *Gewinn und Verlust himmlischer und irdischer Güter* (Gain et perte des biens célestes et terrestres); Amsterdam, 1639, in-12.

Arnold, *Kirchen-und Ketzer-Historie*, *part. IV*, pag. 735.

*BEER (*Jean-Christophe*), polygraphe allemand, natif de Nuremberg, mort en 1712, a publié près de soixante-douze ouvrages, dont les principaux sont : *Die Leben und Thaten der Erz-Herzoge von Œsterreich* (Vies et faits des archiducs d'Autriche); — *Beschreibung des Königreichs Ungarn* (Description du royaume de Hongrie); — *Leben der Könige in Spanien* (Vies des rois d'Espagne); — *Leben der Könige in Spanien, Ungarn, Schweden, Dänemark, Böhmen* (Vies des rois d'Espagne, de Hongrie, de Suède, de Danemark, de Bohême); — *Beschreibung Siebenbirgens, Tyrols, des Bayerischen, Fränkischen, Schwäbischen Kreises*, etc. (Description de la Transylvanie, du Tyrol, du cercle de Bavière, de la Franconie, de la Souabe).

Zeltner, *de Correct. Erudit.*

*BEER ou BOER (*Joseph*), musicien allemand, né à Grünwald (Bohême) le 19 mai 1744, mort à Berlin en 1811, fut dans son genre un des artistes les plus remarquables qu'ait produits l'Allemagne. Avant lui, l'art de la clarinette était dans l'enfance; il a pour ainsi dire créé cet instrument. On connaît peu de morceaux de sa composition.

Fétis, *Dictionnaire universel des Musiciens*.

(1) La biographie de l'illustre maestro devrait ici trouver sa place; mais comme personne ne la chercherait sous le nom de *Beer* (*Mayer*), nous la renvoyons à la lettre M. Dans cet intervalle l'illustre auteur de *Robert*, des *Huguenots* et du *Prophète*, aura peut-être le temps d'ajouter encore quelques beaux fleurons à sa couronne. (H.)

*BEER (*Martin*), théologien et géographe allemand, né à Nuremberg le 14 décembre 1617, mort le 9 septembre 1692. On a de lui : *Enchiridion geographiæ veteris et novæ, cum breviario geographico*, 1665; — *Anti-Venator*. Il a encore laissé des traités de théologie, des sermons, et des dissertations sur différents sujets.

Pipping, *Memoriæ Theologorum*.

*BEER (*Sébastien*), jurisconsulte allemand, né à Lauf le 19 juillet 1609, mort le 30 octobre 1659. Son principal ouvrage est : *Disputationes XXIII justinianeæ ad IV Instit. libros*; Iéna, 1660, in-4°.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexicon*.

*BEER-BING (*Isaïe*), habile hébraïsant, vivait dans le commencement du dix-neuvième siècle. Il a traduit de l'allemand en hébreu le *Phédon* de Mendelsohn, et de l'hébreu en français l'*Élégie* de Judas Lévi sur *les ruines de Sion*.

*Biographie des Contemporains*.

*BEETH (*Guillaume*), savant anglais, de l'ordre des Dominicains, vivait au commencement du seizième siècle. Il a laissé : *Lecturæ scholasticæ*; — *Commentarium in Libros Sententiarum*.

Wood, *Athenæ Oxonienses*.

BEETHOVEN (*Louis Van*), illustre musicien compositeur, né à Bonn (Prusse) le 17 décembre 1770, d'une famille originaire de Maëstricht, et mort à Vienne le 26 mars 1827. Il n'avait encore que cinq ans lorsque son père, qui était attaché en qualité de ténor à la chapelle de l'électeur de Cologne, lui enseigna les premiers éléments de musique; mais, quoi qu'on en ait dit dans la plupart des biographies, il paraît que le jeune Beethoven, dont le nom seul devait plus tard caractériser toute une époque de l'art, ne manifesta d'abord aucune de ces dispositions précoces qui sont les indices d'un génie naissant. Antoine Schindler, qui a vécu dans l'intimité de ce grand musicien pendant les dix dernières années de sa vie, et qui a publié en Allemagne la biographie de son ami, rapporte qu'il ne se passait pas de jour sans que le père de Beethoven ne fût obligé d'user de rigueur pour le faire mettre au piano : l'enfant ne montrait pas moins de résistance pour l'étude du violon, dont il ne put jamais surmonter les difficultés. Les faibles ressources pécuniaires de sa famille ne permettaient pas de lui donner un maître de piano. Van der Eden, organiste de la cour, en véritable artiste, s'offrit de lui-même pour lui donner gratuitement des leçons; il parvint, non sans peine, à vaincre les dégoûts de son élève, qui en peu de temps fit de rapides progrès. Van der Eden étant mort, Neefe lui succéda dans la place d'organiste de la cour, et fut chargé par l'archiduc Maximilien d'Autriche de suivre l'éducation musicale de Beethoven. L'habile professeur s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à une de ces organisations supérieures, impatientes de franchir tout obstacle : sans plus

de délai, il initia son élève aux chefs-d'œuvre de Bach et de Hændel. Aussitôt l'imagination du jeune artiste s'enflamma au contact de ces sublimes productions, qui demeurèrent pour lui, pendant toute sa vie, l'objet d'une profonde admiration. A l'âge de douze ans, Beethoven étonnait ceux qui l'entendaient par la merveilleuse perfection avec laquelle il exécutait les fugues et les préludes si difficiles du recueil de Jean-Sébastien Bach, connu sous le titre de *Clavecin bien tempéré*. Sans avoir encore reçu aucune notion des règles de l'harmonie, mais entraîné par un irrésistible instinct vers la composition, il jetait sur le papier le résultat de ses inspirations. Une cantate qui n'a jamais été publiée, trois sonates pour piano seul qui parurent dans *le Bouquet de Speyer* (*Speyers Blumenlese*); un chant, *Quand on part pour un voyage* (*Wenn jemand eine Reise thut*); des variations sur un thème de Righini, *Vieni Amore*, et quelques autres productions légères, furent ses premiers essais. Plus tard, Beethoven, choqué de leurs défauts, les renia, et ne reconnut pour son premier ouvrage que l'œuvre de trios pour piano, violon et violoncelle, qu'il publia à Vienne. Chez lui, la rapidité de la conception dominait les autres facultés; aussi était-il plus habile dans l'improvisation : c'était principalement dans la fantaisie libre qu'il déployait toutes les ressources de sa fougueuse imagination. En 1790, Beethoven, âgé de vingt ans, fit un voyage à Vienne pour rendre hommage à Mozart, dont la musique lui paraissait atteindre le dernier terme de l'art. Muni d'une lettre de recommandation, il se présente à l'illustre maître, qui, voulânt juger par lui-même de ce qu'on lui écrivait, l'invita à se mettre au piano : Beethoven s'empressa d'obéir, et se mit à improviser. Mozart l'écouta avec une sorte d'indifférence, persuadé que le morceau qu'il exécutait avait été appris par cœur. Blessé au vif d'un semblable accueil, Beethoven pria Mozart de lui donner un thème de son choix. « Très-volontiers, » répondit celui-ci, ajoutant tout bas : « Je vais bien t'attraper. » Aussitôt, prenant la plume, il écrivit un sujet de fugue, hérissé de ces difficultés qu'on emploie dans les écoles pour exercer les élèves au mécanisme de la science. Beethoven comprit le piége, et, bien que peu familiarisé avec les artifices du contre-point, il développa ce thème avec tant d'originalité et de puissance d'invention, que Mozart, qui peu à peu était devenu plus attentif, se leva émerveillé, et, passant dans une chambre voisine, dit à quelques personnes qui s'y trouvaient réunies : « Vous voyez ce jeune homme; eh bien, un jour il fera parler de lui dans le monde. » C'est ainsi que Beethoven préludait à sa glorieuse destinée.

Beethoven obtint la survivance de la place d'organiste que Neefe occupait à la cour électorale, et reçut en outre une pension de l'électeur pour aller compléter ses études musicales à Vienne, où il arriva en 1793, peu de temps après la mort de Mozart. Il s'adressa à Joseph Haydn. Ce grand musicien lui donna quelques conseils ; mais, étant sur le point de partir pour l'Angleterre, il confia Beethoven aux soins de son ami le maître de chapelle Albrechtsberger, l'un des plus savants professeurs de son temps. Albrechtsberger, rigoureux observateur de la règle, employait avec ses élèves une méthode traditionnelle et progressive qu'il appliquait indistinctement aux organisations les plus diverses : ce fut sous la direction de ce maître que Beethoven pénétra les mystères de l'art; et l'on peut juger par ses *Études d'harmonie et de contre-point*, dont la dixième partie à peine a été publiée, de son ardente persévérance, et apprendre les règles que son imagination chaleureuse et indépendante le portait à enfreindre. Ces études présentent sur chaque point de la doctrine une multitude d'exemples et de notes d'un style souvent satirique, attestant que l'élève ne se satisfaisait pas plus des démonstrations scolastiques que des principes reconnus incontestables. Du reste, Beethoven, dans les dernières années de sa vie, avouait à ses amis que Schenk, auteur de l'opéra du *Barbier du village*, homme aimable et profond musicien, était celui qui l'avait le plus aidé à acquérir la connaissance des procédés matériels de la composition.

A son arrivée à Vienne, Beethoven avait été reçu avec empressement par le célèbre médecin Van Swieten, ami des arts et des artistes. Vers la même époque, il fut admis aussi dans la famille du prince Lichnowski, dont tous les membres devinrent bientôt ses plus zélés protecteurs. Il ne tarda pas à attirer l'attention par ses compositions : avant de les livrer à la publicité, il les faisait essayer chez le prince Lichnowski, où un quatuor composé des plus célèbres virtuoses était mis à sa disposition. On l'admirait à Vienne comme un pianiste auquel nul autre ne pouvait être comparé : cependant il rencontra dans Woelfl un rival digne de lui, et l'on vit alors s'élever une querelle à peu près semblable à celle qui, vingt ans auparavant, avait eu lieu en France entre les gluckistes et les piccinistes. A la tête des partisans de Beethoven était le prince Lichnowski; du côté opposé, figurait en première ligne le baron Raymond de Weyslar. C'était dans la délicieuse villa que ce dernier possédait à Grunberg, près le château impérial de Schœnbrun, que les deux rivaux, engageant la lutte en présence d'une assemblée aussi nombreuse que choisie, faisaient entendre leurs compositions les plus récentes, et se livraient sans réserve à leurs inspirations. Tous deux possédaient au même degré le mécanisme de leur instrument. Sous le rapport de l'invention, le talent de Woelfl était plus méthodique, toujours clair, et par conséquent à la portée de tout le monde. Le génie de Beethoven au contraire participait de ces langues sacrées, dont le sens mystérieux échappe à la multitude. Tantôt, du milieu d'une nuit profonde que traversaient d'é-

clatants rayons, sortaient de sourds mugissements, des bruits étranges, inspirant la terreur. Soudain le calme renaissait, et les ombres se dissipant laissaient apercevoir de riants paysages; l'âme de l'artiste s'exhalait en doux soupirs, simples et pures mélodies répétées au loin par l'écho de la vallée; puis tout à coup, s'élevant vers les régions célestes, sa puissante harmonie éclatait en un hymne radieux, semblable à la voix de la création.

Toutefois ce n'était encore que dans ses improvisations que Beethoven révélait l'individualité de son génie. Moins hardi dans ses compositions écrites, il subissait à son insu l'influence de son admiration pour Mozart. Tous les ouvrages de musique instrumentale qu'il a composés de 1790 à 1800 portent, il est vrai, le cachet d'une originalité incontestable; mais on sent que l'élan de son imagination est contenu dans les limites tracées par son divin modèle. La tendance plus ou moins prononcée de Beethoven à imiter le style de Mozart caractérise la première période de ses travaux, à laquelle appartiennent la symphonie en *ut* majeur et la symphonie en *ré*. Cette période de dix années fut aussi la plus heureuse de la vie du grand artiste. Modeste dans ses goûts, le faible revenu que lui procurait alors la vente de ses manuscrits, ajouté à la pension qu'il recevait de l'électeur de Cologne, suffisait amplement à tous ses besoins. On voit, dans une lettre adressée à l'éditeur Hofmeister de Leipzig, qu'il ne demandait que 240 francs pour son grand septuor, autant pour sa première symphonie en *ut*, 120 francs pour son premier concerto de piano, et 240 francs pour sa grande sonate.

Avec le dix-neuvième siècle commença pour Beethoven cette longue suite d'épreuves et de souffrances qui ne se termina qu'à sa mort. La guerre allumée entre la France et l'Allemagne avait amené la destruction de toutes ces principautés protectrices des arts, qui faisaient des bords du Rhin un pays enchanté. L'archiduc Maximilien, chassé de ses États, mourut en 1801; Beethoven perdit avec lui sa pension, et l'espoir d'un établissement dans son pays natal; il se fixa à Vienne, où l'exercice de son art pouvait lui offrir des moyens d'existence, et y fut bientôt rejoint par ses deux frères, dont les misérables discussions devinrent pour lui une source d'amertume. Ces circonstances ajoutèrent à sa tristesse naturelle, qui le portait à l'isolement; ses dispositions à la solitude avaient commencé à se manifester vers 1796, époque à laquelle il ressentit les premières atteintes d'une surdité qui, s'augmentant chaque jour, finit par devenir incurable. Honteux d'une infirmité qui l'humiliait dans son amour-propre d'artiste et qu'il n'osait avouer, Beethoven fuyait la société des hommes; un sombre désespoir s'empara de lui, et peu s'en fallut qu'il n'attentât à ses jours. Le testament qu'il fit dans l'automne de 1802 en faveur de ses deux frères, et dont on a retrouvé le brouillon après sa mort, dévoile les cruelles angoisses de son âme noble et élevée, et la lutte terrible du génie triomphant de la faiblesse humaine. « L'art seul m'a retenu, » dit-il dans cette page, que l'on croirait sortie de la plume de J.-J. Rousseau. Cependant son état physique et moral s'étant amélioré vers la fin de la même année, Beethoven, qui, tout bon Allemand qu'il était, n'avait pu se défendre d'admiration pour Napoléon, voulut élever un monument musical à la gloire de ce héros du siècle. C'est dans ces dispositions qu'il conçut le plan de sa *Symphonie héroïque*, commencée en 1802. Ce chef-d'œuvre d'art et de science, dans lequel le génie de l'artiste, brisant les liens qui le retenaient, se montre dans tout l'éclat de sa majesté, ne fut terminé qu'en 1804. Les biographes allemands rapportent que Beethoven avait eu d'abord l'intention de donner à son ouvrage le nom de *Bonaparte*; mais qu'en apprenant que le premier consul avait été nommé empereur, il substitua à cette simple inscription celle de *Sinfonia eroica, per festeggiare il sovvenire d'un grand' uomo.*

Beethoven était alors dans toute la plénitude de ses facultés; son génie déployait une activité prodigieuse. Il s'était lié avec Salieri, et avait puisé dans les entretiens de ce célèbre musicien de précieuses instructions sur la musique dramatique. Ses amis le pressaient d'écrire un opéra; il céda à leurs vœux. Le conseiller de régence Sonneithner se chargea d'arranger pour le théâtre de Vienne une ancienne pièce française intitulée *l'Amour conjugal*, à laquelle il donna pour nouveau titre celui de *Léonore*. Le goût de Beethoven pour la solitude le portait à habiter de préférence à la campagne: c'était sous les arbres de la forêt impériale de Schœnbrun que déjà, en 1800, il avait composé l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, qui ne fut exécuté qu'en 1803; ce fut aussi sous ces frais ombrages qu'il composa l'opéra de *Léonore*, plus connu maintenant sous le nom de *Fidelio*, et qui fut représenté dans le courant de l'automne de 1805. Beethoven avait pris un logement dans le théâtre même, pour mieux surveiller les répétitions de son ouvrage; il tenait à ce que sa musique fût exécutée telle qu'il l'avait écrite, et repoussait impitoyablement les chanteurs et les chanteuses qui lui demandaient de modifier certains passages qui les gênaient; de là naissaient des mécontentements, des intrigues de coulisses, qui faisaient perdre la tête à l'auteur. A sa première apparition sur la scène, l'opéra de *Léonore*, qui jouit maintenant d'une immense renommée, obtint peu de succès: la faiblesse de l'exécution ne permit pas d'apprécier le mérite de cette œuvre profondément sentie; en outre, le rapprochement du théâtre de la guerre absorbait l'attention publique; les Français venaient d'entrer à Vienne, et la pièce avait été jouée devant un parterre d'officiers plus accoutumés au bruit du canon qu'aux accords d'une savante harmonie. L'inépuisable compositeur s

écrit quatre ouvertures différentes pour cet ouvrage : la première, en *ut* majeur, lui parut manquer de caractère ; il en écrivit une seconde également en *ut*, avec laquelle la pièce fut représentée ; mais comme elle offrait de grandes difficultés, il en fit une troisième plus facile pour le théâtre de Prague. L'année suivante, les directeurs du théâtre de *Kärnthnerthor* choisirent *Fidelio* pour une représentation à leur bénéfice ; l'ouvrage prit alors les proportions qu'il a aujourd'hui : primitivement en trois actes, il fut réduit à deux, et précédé de l'ouverture en *mi* majeur, qu'on exécute ordinairement. Cette quatrième ouverture n'était pas complétement terminée le jour de la première représentation de cette reprise ; on fut obligé d'y suppléer par celle des *Ruines d'Athènes*.

Quelles que soient les beautés de premier ordre que l'on remarque dans *Fidelio*, cet opéra n'est peut-être pas à l'abri de tout reproche sous le rapport de la marche scénique : on y voit, aussi, comme dans l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, dans la cantate d'*Adélaïde*, et dans les autres morceaux de chant écrits par l'illustre musicien, que son imagination fougueuse avait peine à se contenir dans les limites nécessairement restreintes de la voix humaine : pour se déployer dans toute sa splendeur, il lui fallait le vaste champ de l'orchestre. C'est en effet dans la musique instrumentale et particulièrement dans la symphonie, dont il a agrandi le cadre tracé par Haydn et par Mozart, que Beethoven a acquis ses plus beaux titres de gloire.

La seconde période de la vie artistique de Beethoven, celle dans laquelle il a montré la plus grande force d'invention, jointe à la connaissance la plus étendue des ressources de l'art, et qu'il inaugura par la *symphonie héroïque* en *mi* bémol, eut une durée de dix années. C'est pendant cette période qu'il composa, de 1806 à 1808, sa quatrième symphonie en *si* bémol, la cinquième en *ut* mineur, et la sixième, dite *pastorale*, en *fa*. Ce fut aussi à cette époque qu'il écrivit ses concertos de piano en *sol*, en *mi* bémol et en *ut* mineur, ses plus belles sonates pour le même instrument, ses quatuors de l'œuvre 59, et son sextuor pour deux violons, viole, deux cors et violoncelle. Ses principales ressources consistaient dans le produit des concerts à son bénéfice qu'il donnait à Vienne, et dans lesquels il exécutait lui-même ses concertos. Dans cet état précaire, et délaissé d'ailleurs par la cour impériale, il se décida à accepter la place de maître de chapelle que le roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, lui proposa en 1809, avec un traitement annuel de 7,000 francs. A cette nouvelle, trois amateurs distingués, l'archiduc Rodolphe, le prince Lobkowitz et le comte de Kinsky, se réunirent pour conserver à l'Autriche l'artiste qui en faisait la gloire, et lui offrirent une pension annuelle de 4,000 florins. Touché du profond intérêt dont il se voyait l'objet, Beethoven accepta cette offre généreuse, et se fixa pour toujours à Vienne, ou pour mieux dire dans le joli village de Baden, situé à quelques lieues de la capitale, qu'il habitait pendant la plus grande partie de l'année. Ce fut alors qu'il écrivit sa première messe en *ut*.

Beethoven composait en se promenant : la marche excitait son imagination. Lorsqu'il était à la campagne, il parcourait, quelque temps qu'il fît et pendant des journées entières, les endroits les plus solitaires. A Vienne, il faisait régulièrement chaque jour deux fois, à grands pas, le tour de la ville, évitant ceux qui cherchaient à l'aborder ; aussi le peuple, qui le connaissait, lorsqu'il l'apercevait de loin, se rangeait-il avec respect pour ne point troubler ses méditations, en disant tout bas : « Voilà Beethoven. » C'est dans ces excursions que cet admirable maître concevait le plan de ses ouvrages : une fois qu'il l'avait arrêté, il prenait la plume et se mettait à écrire, corrigeant et modifiant ses manuscrits jusqu'à ce qu'il eût complétement rendu sa pensée ; il est tel ouvrage, *Fidelio*, par exemple, qu'il a refait en entier jusqu'à trois fois. Dans l'ardeur du travail, il allait à sa toilette, versait des torrents d'eau sur sa tête et sur ses mains, revenait à sa table, écrivait quelques lignes, puis revenait à sa toilette, et ainsi de suite. Une autre particularité de ses habitudes, était son goût pour les déménagements ; du reste, cette manie de changer sans cesse de logement le débarrassait d'une foule de visites importunes que sa réputation lui attirait. A la vue d'un étranger, sa physionomie devenait sombre et inquiète, surtout si on avait l'air de se préoccuper de son infirmité. Mais, avec le petit nombre de ses amis intimes, son âme pure et bonne s'épanouissait dans toute sa candeur ; il se livrait avec eux au charme d'une conversation que la culture de son esprit rendait d'autant plus intéressante. Les classiques grecs, latins, et Shakspeare, étaient ses auteurs de prédilection. Il s'était aussi occupé d'histoire et de philosophie, et n'était étranger à aucun des grands problèmes de la destinée humaine ; mais, en s'adonnant à ce genre d'étude, les lectures qu'il faisait communiquèrent insensiblement à ses idées une teinte de mysticisme qui ne fit que s'accroître avec les années. Sa musique s'en ressentit ; il voulait introduire dans son art ce qui n'était pas de son domaine, et l'on s'aperçoit déjà de cette tendance dans la septième symphonie en *la* écrite en 1813, qui marque le commencement de la troisième et dernière période des travaux de ce grand artiste.

Pendant le congrès de Vienne, en 1815, Beethoven fut l'objet des attentions les plus délicates de la part des souverains étrangers, notamment de l'impératrice de Russie ; il composa en leur honneur une cantate intitulée *le Prix de musique*. Vers la fin de la même année, il perdit son frère aîné, caissier à la banque d'Autriche, qui lui laissa la tutelle de son fils, âgé de

huit ans. Beethoven eut à soutenir un long procès contre la mère de l'enfant, qui revendiquait cette tutelle. Au milieu de ces tribulations, il travailla peu; cependant il termina sa huitième symphonie en *fa*, qui put être exécutée en 1817. Il entreprit ensuite sa seconde messe en *ré*, destinée à la cérémonie d'installation de son auguste élève le prince Rodolphe, qui venait d'être nommé cardinal-archevêque d'Olmütz. La solennité devait avoir lieu le 9 mars 1820; la messe ne fut achevée que deux ans après: avant de la faire graver, il adressa des copies de son manuscrit aux principaux souverains de l'Europe, qui s'empressèrent de souscrire à l'ouvrage. A cette occasion, Louis XVIII lui envoya, comme un hommage rendu à son talent, une superbe médaille d'or portant cette inscription : *Donné par le roi à M. Beethoven.*

Malgré le peu de succès de *Fidelio*, Beethoven entreprit de composer un nouvel opéra intitulé *Mélusine*, dont le poëme était de Grillparzer; mais il abandonna bientôt ce travail pour s'occuper exclusivement de sa neuvième symphonie avec chœurs, dont il avait conçu le plan. Cette œuvre colossale fut exécutée pour la première fois dans un concert qu'il donna en 1824. A la fin de la symphonie, l'admiration qu'elle avait excitée dans la salle éclata par un tonnerre de bravos; le pauvre Beethoven était le seul qui ne les entendit pas. L'une des cantatrices, M^lle Unger, le prit par la main, et, le tournant vers le public, lui montra les applaudissements, qui redoublèrent alors au milieu de l'attendrissement général. L'illustre musicien avait besoin de ce nouveau triomphe pour se consoler du délaissement momentané de l'opinion publique, que Rossini occupait alors tout entière. Beethoven envisageait son art sous un autre point de vue; ses convictions à cet égard étaient tellement arrêtées, qu'il préférait même aux chefs-d'œuvre qu'il avait créés dans la force de son talent, ses derniers ouvrages, dans lesquels il avait donné un libre cours aux fantaisies de sa rêveuse imagination; et lorsque par hasard les critiques souvent amères que l'on faisait de ces ouvrages lui tombaient sous les yeux, il s'écriait avec une sorte de satisfaction : « Ils s'étonnent et n'y comprennent rien, parce qu'ils n'ont pas vu cela dans un traité de basse fondamentale. »

Beethoven était de taille moyenne : sa charpente osseuse, sa tête puissante, ses cheveux abondants et fortement enracinés, son large front, ses épais sourcils, ses traits vigoureusement dessinés comme ceux de Glück, tout annonçait chez lui la force, la passion et la ténacité. Sur la fin de sa carrière, sa robuste constitution s'altéra visiblement. Les désordres de son neveu, qui le récompensa mal de ses soins et de son dévouement, l'affligeaient profondément; il résolut de faire entrer ce jeune homme dans un régiment, et quitta la campagne dans le commencement de décembre 1826, pour s'occuper de cette affaire. A son arrivée à Vienne, il tomba malade; une fluxion de poitrine se déclara, et se compliqua d'une hydropisie qui nécessita plusieurs opérations douloureuses. Au milieu de ses souffrances, Beethoven montrait la plus grande sérénité d'âme. Cependant à ses maux venait s'ajouter la crainte de manquer d'argent; car il ne voulait pas entamer une somme de 10,000 florins (environ 25,000 francs), qu'il réservait pour les jours de sa vieillesse. Il écrivit à Moschelès, pour le prier de faire donner un concert à son bénéfice par la Société philharmonique de Londres. Dès que cette société connut son désir, elle s'empressa de lui envoyer 2,500 francs, en lui recommandant de s'adresser à elle dans le cas où cette somme ne serait pas suffisante. Beethoven fut vivement ému d'une pareille marque de sympathie. Il avait tracé l'esquisse d'une dixième symphonie, dont les proportions devaient dépasser ce qu'il avait fait dans ce genre; il voulut reprendre cet ouvrage pour en faire hommage à la Société philharmonique; mais, à la fin de février 1827, sa maladie empira à un tel point qu'il n'y eut plus d'espoir; lui-même connaissait son état, et disait tranquillement à ses amis : « *Plaudite, amici; comœdia finita est.* » La foule encombrait les abords de sa demeure; les plus grands personnages se faisaient inscrire à sa porte. Le bruit du danger qu'il courait s'était répandu avec rapidité; il parvint bientôt à Weimar, où se trouvait le célèbre pianiste et compositeur Hummel, qui partit aussitôt pour venir à Vienne se réconcilier avec Beethoven, qui s'était brouillé avec lui quelques années auparavant: l'entrevue des deux maîtres fut touchante au delà de toute expression. Le 24 mars au matin, Beethoven demanda les sacrements, qu'il reçut avec une profonde piété: Hummel entra dans sa chambre; Beethoven ne parlait plus; cependant il parut se ranimer, il reconnut Hummel, une dernière étincelle brilla dans ses yeux; il serra la main de son ancien ami, et lui dit : « N'est-ce pas, Hummel, que j'avais du talent? » Ce furent ses dernières paroles: l'agonie commença, et le 26, à six heures du soir, le grand artiste expira. Plus de trente mille personnes suivirent son convoi; ses obsèques furent célébrées dans l'église des Augustins, où l'on exécuta le *Requiem* de Mozart et un hymne de Seyfried; de là, les restes de l'illustre musicien furent transportés dans le cimetière du village de Waring. Vingt ans plus tard, sa statue fut érigée à Bonn, sa ville natale. Après sa mort, on trouva chez lui dans un coffre les 25,000 francs dont nous avons parlé plus haut, les 2,500 francs envoyés par la Société philharmonique de Londres, 125 ducats qui lui étaient dus par un grand seigneur pour divers ouvrages, et le produit de plusieurs compositions qui lui avaient été demandées par des éditeurs. Par là se trouvent démentis les bruits que, sur la fin de sa vie, Beethoven fut près de tomber dans l'indigence.

L'archiduc Rodolphe et Ferdinand Ries sont les seuls élèves qu'on lui connaisse.

Beethoven ne se maria pas ; il aima avec passion une femme à laquelle il ne put s'unir ; et l'on a conservé trois lettres adressées en 1806 à sa Juliette, cet objet adoré dont l'image resta gravée dans son cœur jusqu'à son dernier soupir.

Le catalogue des ouvrages de Beethoven contient trente-cinq sonates, pour piano seul ; treize œuvres de pièces de différents caractères pour cet instrument, telles que des *andante*, fantaisies, préludes, rondos et danses ; vingt thèmes variés pour piano seul ; vingt-deux autres thèmes variés pour le piano, avec accompagnement de violon, de violoncelle ou de flûte ; une sonate, deux thèmes variés et des marches pour piano à quatre mains ; dix sonates pour piano, avec accompagnement de violon ; six duos pour piano et violoncelle ; six trios pour piano, violon et violoncelle ; un trio pour piano, clarinette et violoncelle ; un quatuor pour piano, violon, viole et violoncelle ; un quintetto pour piano, hautbois, clarinette, cor et basson ; sept concertos pour piano ; une fantaisie pour piano, avec chœur et orchestre ; cinq trios pour violon, viole et violoncelle ; une sérénade pour violon, flûte et alto ; dix-sept quatuors pour deux violons, viole et violoncelle ; trois quintettis pour deux violons, deux violes et violoncelle ; un septuor pour violon, viole, violoncelle, clarinette, basson, cor et contre-basse ; un sextuor pour deux violons, viole, deux cors et violoncelle ; deux romances pour violon et orchestre ; un concerto pour violon et orchestre ; soixante-quatorze pièces pour le chant avec accompagnement de piano, parmi lesquelles on remarque la cantate d'*Adélaïde*, l'*Invitation à la valse* ; des romances, des chansons, des airs à boire, des canons, et le *Cri de guerre de l'Autriche*, chant national composé en 1797 ; douze morceaux de chant pour une ou plusieurs voix avec orchestre, parmi lesquels se trouvent la scène et l'air : *Ah ! perfido* ; le chant intitulé *Germania* ; trois suites d'airs écossais ; une marche et un chœur des *Ruines d'Athènes* ; le trio *Tremate, empi, tremate*, et un chant élégiaque ; deux messes ; l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers* ; une cantate dramatique (*l'Instant glorieux*) ; *Fidelio*, opéra ; *Egmont*, mélodrame ; neuf symphonies ; *la Victoire de Wellington à la bataille de Vittoria*, symphonie militaire ; dix ouvertures, savoir : de *Prométhée*, de *Coriolan*, d'*Egmont*, de *Léonore*, de *Fidelio*, des *Ruines d'Athènes*, *Nahmensfeyer* (*la Fête patronale*), du *Roi Étienne*, *Weihe des Hauses* (*la Dédicace du Temple*), caractéristique ; œuvres détachées pour orchestre, qui consistent en deux menuets, des danses allemandes, deux valses, et le *ballet de Prométhée* ; un trio pour deux hautbois et cor anglais ; un sextuor pour deux clarinettes, deux cors et deux bassons ; une pièce en harmonie complète ; un morceau pour quatre trombones, et une marche pour musique militaire. Parmi les ouvrages que Beethoven a laissés inachevés, on a trouvé le plan de sa dixième symphonie ; un octuor pour deux clarinettes, deux hautbois, deux cors et deux bassons ; une harmonie à huit parties en *si* bémol, qui a été publiée à Vienne chez Diabelli ; les deux premiers morceaux d'un quintetto pour deux violons, deux violes et violoncelle, acquis par le même éditeur ; un rondo pour piano et orchestre ; trois quatuors, et plusieurs autres morceaux moins importants. Les manuscrits de Beethoven contenaient aussi des morceaux inédits qu'il avait écrits dans sa jeunesse, et ses études annotées sur l'harmonie et le contre-point, dont on a publié une partie sous le titre de : *Ludwig van Beethoven 's Studien im Generalbasse, Contrapuncte und in der Compositionslehre* ; Vienne, T. Haslinger, 1831, 1 vol. in-8°. M. Fétis, au nom duquel se rattachent tant d'importants travaux, a publié une traduction de cet ouvrage sous le titre d'*Études de Beethoven, Traité d'harmonie et de composition*, Paris (Maurice Schlesinger), 1833, 2 vol. grand in-8°.

Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BEEVERELL** ou **BEVERELL** (*Jacques*), littérateur anglais, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *les Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* ; Leyde, 1707, 8 vol. in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BEFFANEGRINI** (*Antoine*), littérateur italien, né en 1532 à Asola, dans la province de Brescia, mort à Piubega le 7 avril 1602. Il vécut longtemps à Piubega dans le Mantouan, où il remplissait les fonctions de juge ; il était lié avec les hommes les plus célèbres de son temps, entre autres avec le Tasse. On a de lui : *Rime* ; Venise, 1566, in-4° ; — *Elogj istorici d'alcuni personnaggi della famiglia Castiglione*, Mantoue, 1606, in-4° : ces éloges furent publiés, après la mort de l'auteur, par César Campana.

Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati.* — Cozzando, *Libreria Bresciana.*

**BEFFARA** (*Louis-François*), littérateur français, né à Nonancourt (Eure) le 23 août 1751, mort à Paris le 2 février 1838. Il remplit, de 1792 à 1816, les fonctions de commissaire de police du quartier de la Chaussée-d'Antin. Par ses relations nombreuses avec les artistes et auteurs dramatiques, il acquit des connaissances spéciales, et fit d'immenses recherches sur les théâtres lyriques de la France et de l'étranger. La plupart de ses écrits sont inédits, et ont été légués à la Bibliothèque impériale et à celle de la ville de Paris. Ses ouvrages imprimés sont : *l'Esprit de Molière, ou Choix de maximes, pensées, caractères, portraits et réflexions tirés de ses ouvrages* ; Londres et Paris, 1777, 2 vol. in-12 ; — *Dissertation sur Jean Poquelin Molière* Paris, 1821, in-8° ; — *Recherches sur les*

époques de la naissance et de la mort de Jean-François Regnard;* Paris, 1823, in-8°; — *Lettres de MM. les maires des communes de Ferrière et la Ferrière, des départements des ci-devant provinces de Normandie, Bretagne et autres, pour la recherche des manuscrits de Molière;* Paris, 1828, in-4°; — *Maison natale de Molière, lettre de M. Beffara à l'éditeur de la Revue rétrospective;* Paris, 1835, in-8°.

*Dictionnaire de la Conversation.* — Quérard, *France littéraire.*

**BEFFROY DE BEAUVOIR** (*Louis-Étienne*), ancien conventionnel, né à Laon en 1754, mort à Liége en 1825. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il fit partie, en qualité d'aide-major, de la compagnie des cinquante cadets gentilshommes envoyés par Louis XV au roi de Pologne. De retour en France en 1789, il continua la carrière militaire, et fut officier des grenadiers royaux de Champagne. Il devint alors successivement procureur de la commune de Laon, membre du directoire du département de l'Aisne, député suppléant à l'assemblée législative, substitut du procureur général syndic du département, et député à la convention nationale. Il se rangea d'abord parmi les montagnards, fut en 1793 envoyé en mission à l'armée du Nord, et vota pour la peine de mort dans le procès de Louis XVI. Le 27 décembre 1794, il demanda la suppression de la loi du maximum; le 8 janvier suivant, il fut envoyé avec Poultier à l'armée l'Italie. Élu député au conseil des cinq-cents, il s'occupa d'économie politique, se prononça contre l'emprunt forcé et pour le rétablissement de la loterie. Le 29 août 1796, il fut nommé secrétaire, demanda la perception en nature de la contribution foncière, et fit un rapport sur les causes du discrédit des assignats et des mandats. A la fin du mois d'août, il s'éleva contre l'incarcération des prêtres insermentés. Lors de la discussion sur les délits de la presse (10 janvier 1797), il proposa d'appliquer à la calomnie écrite les peines prononcées contre la calomnie parlée, et s'opposa à la suspension de la vente des domaines nationaux. Le 9 mai, il parla contre Barrère, et s'opposa à son admission au conseil des cinq-cents. Accusé en 1802 d'avoir falsifié des pièces de liquidation, il fut acquitté. En 1806, il fut nommé administrateur de l'hôpital militaire de Bruxelles, mais n'occupa pas longtemps cet emploi, et rentra à Laon, qu'il habita jusqu'en 1816. Exilé alors, ainsi que tous les conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI, il se retira à Liége, où il exerça la profession d'avocat jusqu'à sa mort. Il a publié, sous le voile de l'anonyme: *Étrennes à mes compatriotes,* par un Laonnais; Paris, 1799, in-8°; — *Avantages du dessèchement des marais, et manière de profiter du terrain desséché;* ibid., 1793, in-8°; — *Rapport sur l'emploi des matières fécales fraîches;* ibid., 1801, in-8°.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — *Biograph. des Contemporains.*

**BEFFROY DE REIGNY** (*Louis-Abel*), plus connu sous le nom de *Cousin Jacques* (sous lequel il a publié la plupart de ses productions), auteur dramatique, né à Laon le 6 novembre 1757, mort à Paris le 17 décembre 1811. Après avoir étudié au collége Louis le Grand, où il eut pour condisciples Camille Desmoulins et Robespierre l'aîné, il devint professeur au collége de Cambrai, puis quitta cet emploi pour se livrer exclusivement à la culture des lettres. Il commença à se faire connaître en 1785 par *les Lunes*, recueil littéraire mensuel qu'il composait seul, et dont la publication, plusieurs fois interrompue, se poursuivit, sous différents titres, jusqu'en 1790. Il fit jouer dans le cours de cette dernière année, sur le Théâtre-Français comique et lyrique, *Nicodème dans la Lune*, ou *la Révolution pacifique*, pièce à allusions politiques, dont quatre cents représentations ne purent épuiser le succès. Beffroy, qui joignait au talent de poëte celui de musicien, donna alors sur différents théâtres des opéras et des vaudevilles dont il composait souvent la musique, et parmi lesquels nous citerons, au théâtre de Monsieur, en 1791, *le Club des Bonnes gens*, et au théâtre Feydeau, la même année, *Nicodème aux enfers*, pièce vivement attaquée par Geoffroy, qui crut se reconnaître dans un portrait de Zoïle; *les Deux Nicodèmes*, opéra-folie qui excita de violents orages parmi les démagogues, et ne put aller au delà de la septième représentation; enfin, en 1796, *la Petite Nanette*, qui obtint un grand succès. En l'an VIII, Beffroy commença l'impression du *Dictionnaire néologique des hommes et des choses*, dans lequel il voulait juger toute la révolution; mais la police arrêta, avant la fin de la lettre C, cet écrit, qui se compose de quinze cahiers, dont les six derniers sont très-rares. A partir de cette époque, après avoir été pendant quinze ans un auteur à la mode, Beffroy vécut dans la retraite. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve de l'esprit, de la malice et de la gaieté, mais souvent aussi des conceptions bizarres, sont tombés dans un oubli complet.

Outre ses pièces de théâtre, on a de lui: *Critique du salon de peinture*, 1787, in-12; — *Précis historique de la prise de la Bastille*, 17e édit., 1789, in-8°; — *la Constitution de la Lune, rêve politique et moral;* Paris, 1793, in-12: on y trouve, dit un critique moderne, quelques bonnes idées, mêlées à beaucoup de folies; — *Testament d'un électeur de Paris;* Paris, an IV, in-8°; — *les Soirées chantantes*, ou *le Chansonnier bourgeois;* Paris, 1805, 3 vol. in-18.

E. Regnard.

*Le Moniteur universel*, 1791, n° 330. — *Le Constitutionnel* des 22, 23 et 24 janvier 1851. — Quérard, *la France littéraire.*

**BEGA** (*Corneille*), peintre et graveur hollandais, né à Harlem en 1600, mort le 16 août

1664, fut chassé de la maison paternelle pour sa conduite désordonnée, et changea son nom de famille Bégyn en celui de Béga. En Hollande on le regarde comme le meilleur des élèves du fameux Adrien Van Ostade. Le musée du Louvre possède plusieurs de ses tableaux : *l'Intérieur d'un ménage*; — *l'Assemblée de Buveurs*, et *Un Chimiste dans son laboratoire.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Pilkington and Bryon, *Diction.*; — Strutt, *Dictionary of Engravers.*

**BEGARILLI** (*Antoine*), surnommé *il Modenese*, sculpteur italien, né à Modène en 1498, mort en 1565, a laissé une grande quantité de figures modelées en plâtre, que conservent les bénédictins de Modène. En voyant des ouvrages de plastique de cet artiste, Michel-Ange s'écria : « Si cette terre devenait du marbre, malheur aux statues antiques ! »

Vasari, *Vite di Pittori.* — Lanzi, *Stor. pitt.*, IV, 29.

***BEGAS** (*Charles*), peintre allemand, professeur et membre de l'Académie des arts de Berlin, né à Heinsberg en 1794, montra dès sa jeunesse un talent décidé pour la peinture. A Bonn, où il faisait ses études, il reçut les premières leçons de la peinture à l'huile de Philippart. En 1811 il se rendit à Paris, passa dix-huit mois dans les ateliers du célèbre Gros, puis se livra à ses propres inspirations. Le roi de Prusse, qui, lorsqu'il était à Paris en 1814 et en 1815, avait su apprécier ses talents, lui fit une pension ; dès lors Begas put voyager en Italie pour étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres. En 1825 il était de retour à Berlin, où il fixa sa résidence. Begas est un peintre d'histoire, de genre et de portraits. Ses principaux tableaux sont : *la Descente du Saint-Esprit*; — *le Sermon sur la montagne*; — *Moïse sauvé des eaux*; — *la Transfiguration de J.-C.*; — *J.-C. portant sa croix*; — *Henri IV au château de Canossa*; — *le Baptême de J.-C.*; — *la Jeune fille sous un chêne*; — les portraits de *Schelling*, de *Ch. Ritter*, de *A. de Humboldt*, de la princesse *Albert de Prusse.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BEGAT** (*Jean*), jurisconsulte français, né à Dijon en 1523, mort le 19 juin 1572. Il fut conseiller, puis président au parlement de Dijon. On a de lui : *Remontrance à Charles IX, sur l'édit de 1563*; Anvers, 1563, in-4°; Toulouse, 1565, in-4° : cet édit accordait aux protestants le libre exercice de leur religion; — *Commentarii rerum Burgundicarum, a primis Burgundiæ regibus usque ad Carolum ducem, qui ad Manceium occisus est anno 1476*, commentaire en tête des *Coutumes générales du pays et duché de Bourgogne*, par Chevanes; Châlons-sur-Saône, 1665, in-4°.

Bouhier, *Éloge de Begat.* — Niceron, *Memoires*, t. VI.

**BÉGAULT** (*Gilles*), prédicateur français, né en 1660, mort à Nîmes vers 1715. Il fut chanoine et archidiacre de sa ville natale. Ses contemporains le comparaient à Fléchier pour l'éloquence de la chaire. On a de lui : *Panégyriques et sermons sur les mystères, avec des discours académiques, des compliments et des lettres*; Paris, part. I, II, 1711; part. III, 1717; part. IV, V, 1727, in-12.

Ménard, *Histoire de Nîmes.* — Goujet, *Bibliothèque française*, t. II, p. 298. — *Dictionnaire des Prédicateurs.*

***BEGEIN** (*Abraham*), peintre hollandais, né en 1650, mort vers le dix-huitième siècle. On conserve de lui, à la Haye, de fort beaux paysages.

Descamps, *Vie des Peintres flamands*, etc.

**BEGER** (*Laurent*), numismate allemand, né à Heidelberg le 19 avril 1653, mort à Berlin le 21 avril 1705, fut bibliothécaire et garde des antiquités du cabinet de Charles-Louis, électeur palatin. On a de lui : *Thesaurus ex thesauro palatino selectus*; Heidelberg, 1685, in-fol., fig.; — *Observationes in numismata quædam antiqua*, 1691, in-4°; — *Spicilegium antiquitatis*; Cologne, 1692, in-fol.; — *Thesaurus Brandenburgicus selectus*; ibid., 1696, in-fol., continué en 1699, et augmenté, en 1701, d'un troisième volume; — *Meleagrides et Ætolia*, etc., 1696, in-4°; — *Cranae, insula Laconica*, etc., 1696, in-4°; — *Contemplatio gemmarum quarumdam*, etc., 1697, in-4°; — *Bellum et excidium Trojanum, ex antiquitatum reliquiis, tabula quam R. Fabrettus edidit Iliaca delineatum*; Berlin, 1699, in-4°; — *Regum et imperatorum roman. numismata*, 1700, in-fol.; — *De nummis Cretensium serpentiferis*, etc., 1702, in-fol.; — *Colloquium de tribus primis Thesauri antiq. græc. voluminibus*, 1702; — *Lucernæ veterum sepulchrales diconicæ*, etc., 1702; — *Numismata pontif. roman., aliorumque rariora*, 1703, in-fol.; — *Hercules ethnicorum ex variis antiquitatum reliquiis delineatus*, 1705, in-fol. Beger avait composé, sous le pseudonyme de Daphræus Armarius, un livre sur le mariage, pour plaire au prince électeur Charles-Louis, qui, du vivant de sa femme, voulait épouser sa maîtresse, la baronne de Degenfeld.

Ans. Bandurius, *Bibliotheca nummaria*, n. CLXII, p. 170. — Frid.-Gotth. Freytag, *Analecta litteraria*, p. 79. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. II, p. 11; t. III, p. 41. — Nicéron, *Memoires*, t. IV.

**BEGH** (*Lambert*), ou *Le Bègue*, prêtre du diocèse de Liége, mort en 1177, passe pour le fondateur des *Béguines*. Il prêcha avec un grand zèle contre les désordres du clergé, surtout contre la simonie, ce qui irrita contre lui la plupart des ecclésiastiques. Raoul, évêque de Liége, qui poussait ce vice jusqu'au scandale, fit arrêter Begh, le retint quelque temps en prison au château de Rivogne, puis l'envoya à Rome, pour l'y faire juger comme coupable de s'être érigé en prédicant sans y être autorisé. Le pape Alexandre III, instruit des motifs de la dénonciation, accueillit Begh honorablement, et lui permit de retourner dans son pays, avec tous les pouvoirs nécessaires pour exercer librement

le ministère de la parole. Ce fut à son retour de Rome qu'il rassembla des filles et des veuves, pour en former un ordre religieux. Elles furent appelées *Béguines*, de son nom de Begh ou Le Bègue. Leur premier établissement fut à Nivelle, dans le Brabant. De là elles se répandirent promptement en Flandre, en Hollande, en Allemagne. Chaque *béguinage* ou couvent était composé de plusieurs demeures séparées, mais renfermées dans la même enceinte. Cette organisation a changé depuis : les béguines sont vouées aux exercices de piété et de charité ; elles se livrent au travail des mains, ne sont liées que par des vœux simples, qui leur laissent la liberté de rentrer dans le monde lorsque cet état cesse de leur convenir. Il y en a qui font remonter leur établissement jusqu'au septième siècle, et qui leur donnent pour fondatrice sainte Begghe.

*Art de vérifier les dates.*

*BEGGHE (sainte), duchesse de Brabant, fille de Pepin dit *le Vieux*, maire du palais d'Austrasie, mourut en 692 ou 698. Elle épousa Anchise, fils d'Arnould, évêque de Metz, et fut mère de Pepin, surnommé *Héristal*. Après la mort de son mari, Begghe se consacra au service de Dieu, et fonda en 680 le monastère d'Andenne.

*Art de vérifier les dates.*

*BÉGIN (*Jacques*), médecin français, né à Dijon le 8 mars 1659, mort dans la même ville le 23 août 1729. On a de lui : *Lettre à un ami, sur les écrits des sieurs Dupré et Guibaudet ;* Dijon, 1698, in-12. J. B.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, t. I, p. 27.

*BEGNAMINO (*Jacques*), philologue italien. On a de lui : *Dottrina christiana, tradotta dalla lingua italiana nella caldea;* Rome, 1633, in-8°. Cette traduction chaldéenne se trouve à la Bibliothèque impériale de Paris.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BEGNUDELLI-BASSO (*François-Antoine*), jurisconsulte et canoniste italien, natif de Trento, mort à Freysingen le 9 octobre 1713, était vicaire général de l'évêque de cette dernière ville. On a de lui : *Bibliotheca juris canonico-civilis practica, sive repertorium quæstionum magis practicarum in utroque jure;* Cologne, 1707, in-fol.; Modène et Venise, 1758, 4 vol. in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BÉGON (*Étienne*), jurisconsulte français, né vers 1658, mort à Paris le 30 janvier 1726. Doué d'une complexion faible, il sut cependant se vouer à l'étude et se faire remarquer au barreau. L'état de sa santé lui fit choisir avec soin ses causes. Parmi celles qu'il plaida et soutint avec éclat, on cite l'affaire de la duchesse de Gesvres, qui accusait son mari d'impuissance. Bégon était de si petite taille, qu'il se faisait hisser sur une chaise pour que les juges le pussent voir.

*Recueil général des pièces contenues au procès de M. le marquis de Gesvres et de mademoiselle de Mascanny, son épouse ;* Rotterdam, 1713. — Moréri, *Dictionnaire historique.*

BÉGON (*Michel*), magistrat et administrateur français, né à Blois en 1638, mort à Rochefort le 4 mars 1710, remplit d'abord dans sa ville natale les premières charges de la magistrature. Le marquis de Seignelay, son parent, l'ayant fait entrer dans la marine, il eut successivement l'intendance des îles françaises de l'Amérique, le gouvernement du Canada, et l'intendance des galères de Rochefort et de la Rochelle jusqu'en 1710. Partout il fit admirer ses talents et sa probité. Il protégeait les savants, les aimait, s'intéressait à leurs succès, leur ouvrait sa bibliothèque. Il avait un riche cabinet de médailles, d'antiques, d'estampes, de coquillages, de plantes rares, et d'autres curiosités rassemblées des quatre parties du monde : il fit graver les portraits de plusieurs personnages illustres du dix-septième siècle, et rassembla des mémoires sur leurs vies. C'est sur ces matériaux que Perrault a fait ses *Éloges des Hommes illustres de France.* Plumier, qui visita Saint-Domingue au moment où Bégon s'y trouvait, a consacré à la mémoire de cet intendant le genre *Bégonia*, comprenant de jolies plantes d'Amérique, remarquables par la couleur plus ou moins rougeâtre des feuilles.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

BÉGON (*Scipion-Jérôme*), orateur et prélat français, fils du précédent, né à Brest le 30 septembre 1681, mort le 28 décembre 1753, assista en 1710 à l'assemblée générale du clergé de France. Louis XV le chargea de faire accepter la bulle *Unigenitus* aux évêques du Languedoc et du Limousin; Bégon réussit dans sa mission, et fut nommé évêque de Toul. Il se consacra tout entier à l'administration de son diocèse.

Outre un grand nombre de mandements et de lettres pastorales, on a de lui : des *Oraisons funèbres ;* — l'*Éloge du P. Fourier*, 30 août 1732 ; — *Discours sur l'avénement du roi de Pologne ;* — *Discours à l'occasion du mariage du roi de Sardaigne* avec une princesse de Lorraine (mars 1737).

Calmet, *Bibliothèque de Lorraine.*

*BÉGRIÈRES (*Carbon* DE), vétérinaire français, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *la Science*, ou *Manuel des écuyers sur différents remèdes souverains pour la guérison des maladies qui arrivent aux chevaux;* Paris, 1751, in-8°.

Lelong, *Bibl. hist. de la France.*

*BÈGUE (LE) (...), médecin français, vivait à Besançon dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *An pestis Massiliensis de semine verminoso ?* Besançon, 1721, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

BÈGUE (LE) (...), célèbre organiste de l'église Saint-Merry à Paris, mort en 1720. Il avait un jeu facile qui attirait une foule d'amateurs. Il employait quelquefois une troisième main, celle

d'un de ses élèves, ce qui faisait un effet merveilleux. Il a laissé trois *Œuvres de pièces pour l'orgue*, et des *Vêpres à deux chœurs*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BÈGUE** (*François* Le), biographe français, mort à Nancy en 1699, a laissé en manuscrit beaucoup de notices sur la vie du duc Charles V de Lorraine; dom Calmet en a fait usage.

Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

* **BÈGUE** (*Lambert* Le), hérétique français, vivait vers la fin du treizième siècle. « L'homme, disait-il, est capable, dès cette vie, de parvenir au dernier degré de perfection, et peut accorder à son corps tout ce qu'il veut. On ne doit ni adorer Jésus-Christ à l'élévation de l'hostie, ni s'occuper des mystères de son humanité sainte, ni pratiquer des actes de vertus. » Ces doctrines irréligieuses furent condamnées au concile de Vienne, l'an 1311. On appelait *béguards* ou *béguins* les partisans de Le Bègue.

Du Cange, *in Glossario*. — Pierre Coëns, *De origine Beguardorum*.

**BÈGUE DE PRESLE** (*Achille-Guillaume* Le), médecin français, né vers 1735 à Pithiviers, près Orléans; mort à Paris le 18 mai 1807. On a de lui un grand nombre de traductions et d'ouvrages de fonds. Il s'attacha particulièrement à mettre la médecine à la portée des gens du monde: c'est dans ce but qu'il se fit l'éditeur de *l'Avis au Peuple*, de Tissot; Paris, 1762, in-12, et 1767, 2 vol. in-12, et qu'il rédigea deux journaux: *le Conservateur de la santé*, la Haye (Paris), 1763, in-12, et *les Étrennes salutaires*, 1763, in-16; — *Observations nouvelles sur l'usage de la ciguë*; traduit du latin de Storck; Paris, 1762, in-12; — *Observations sur l'usage interne de la jusquiame, de l'aconit et de la pomme épineuse*; traduit aussi du latin de Storck; Paris, 1763, in-12, avec figures; — *les Vapeurs et Maladies nerveuses, hypocondriaques ou hystériques*; traduit de l'anglais de Whytt, 1767, 2 vol. in-12, avec une *Exposition anatomique des nerfs*, d'Alexandre Monro; — *Médecine d'armée*; traduit de l'anglais de Monro, avec des notes, 1768, 2 vol. in-8°; — *Connaissance des médicaments*; traduit de l'anglais de Lewis, avec des notes, 1771, 3 vol. in-8°; — *Mémoires et observations sur l'usage interne du mercure sublimé corrosif*; la Haye (Paris), 1763, in-12; — *Mémoires et observations sur l'usage interne du colchique commun, les feuilles d'oranger et le vinaigre distillé*; Paris, 1764, in-12, fig.; — *Manuel du Naturaliste, pour Paris et ses environs*; Paris, 1766, in-8°; — *Quel temps fera-t-il ce matin, ce soir, demain?* ou *Pronostics utiles au laboureur et au voyageur*, 1770; — *Économie rurale et civile*, 1789, 2 vol. in-8°; — *Relation* ou *Notice des derniers jours de Jean-Jacques Rousseau*, etc.; Londres, 1778, in-8°. — Le Bègue était l'ami de Jean-Jacques Rousseau, et coopéra à la *Bibliothèque physico-économique*, de 1786 à 1792, 14 vol. in-12.

*Biographie médicale*. — *Les Hommes illustres de l'Orléanais*, t. II; Orléans, 1852.

**BEGUÉ** (*Paul-Honoré*), botaniste, né à Toulouse en 1743, mort en 1804. Il enseignait la botanique à Toulouse, et fit plusieurs découvertes dans cette science. Ses écrits sont restés inédits.

*Biographie universelle*.

**BÉGUELIN** (*Nicolas* de), physicien suisse, né à Courlary (Suisse) en 1714, mort à Berlin le 3 janvier 1789. Il fit de brillantes études sous Bernoulli, et devint gouverneur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume. Une intrigue de cour fit déclarer l'éducation du prince de Prusse finie avant le temps. Béguelin eut ordre de se retirer, et de rester à Berlin: cette espèce de disgrâce dura plus de vingt ans. Sur la fin de ses jours, Frédéric II, de son propre mouvement, revint à Béguelin, et augmenta ses appointements, qui lui avaient été conservés. Lorsque l'élève de Béguelin fut monté sur le trône, il témoigna à son instituteur toute sa reconnaissance, lui donna une terre de la valeur de cent mille livres, et le fit directeur de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin, dont il avait été nommé membre dès la seconde année de la restauration de cette académie. Outre les nombreux mémoires qu'il a lus dans le sein de cette compagnie, sur les couleurs, la lumière, les nombres, les pensées, etc., Béguelin a publié séparément: *le Printemps*, poëme de Kleist, traduit en français; Berlin, 1781, in-8°; — *Wilhelmine*, ou *la Révolution de la Hollande*; Berlin, 1787, in-8°. M. Quérard a donné la liste des travaux publiés par Béguelin (sur la lumière, les couleurs, etc.), dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*.

Denina, *la Prusse littéraire sous Frédéric II*.

**BÉGUIGNOT** et non **BÉGUINOT** (*François-Barthélemy*, comte), général français, né près de Ligny (Meuse) en 1747, mort à Paris le 30 septembre 1808. Général de brigade à l'armée des Pyrénées orientales, il se rendit en 1795 à l'armée du Nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse, où il fut élevé, le 5 février 1799, au grade de général de division. Commandant alors la 24<sup>e</sup> division qui était en Belgique, il dut étouffer une révolte qui avait eu pour résultat de faire tomber Malines au pouvoir des insurgés. Béguignot, consultant moins les forces dont il pouvait disposer que le danger qu'il y avait à ne pas étouffer de suite une propagande qui pouvait prendre d'immenses proportions, marcha contre Malines, la reprit, tua 4,000 hommes aux insurgés; et, pendant que par ses ordres des retranchements s'élevaient pour défendre la ville, Béguignot poursuivit les révoltés, et les battit à Oudenarde, à Halle et à Ypres. Remplacé dans le commandement de la 24<sup>e</sup> division militaire par le général Coleau, Béguignot reçut l'ordre de se rendre à l'armée d'observation que Bernadotte dirigeait sur la Lahn pour faire le siége de Philisbourg, occupé par les Autrichiens. La retraite de ces derniers ayant rendu inutile cette ar-

mée, Béguignot retourna au commandement qu'il avait quitté, et reçut de plus celui de toute la ligne qui s'étendait depuis Dunkerque jusqu'à l'Écluse, afin de s'opposer aux Anglais, qui voulaient tenter une descente en Hollande. Membre du corps législatif en 1802, il entra au sénat le 14 août 1807. A. S...y.

*Moniteur* (réimpression), t. XXIX.

**BÉGUILLET** (*Edme*), agronome français, né vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en mai 1786. D'abord avocat au parlement de Dijon, ensuite notaire, correspondant de l'Académie des belles-lettres, il consacra particulièrement ses loisirs à l'économie rurale et l'histoire naturelle agricole. Ses écrits en ce genre ont plus de mérite que ses ouvrages historiques. On a de lui : *De principiis vegetationis et agriculturæ, etc., disquisitio physica*; Dijon, 1760, in-8°; — *Mémoire sur les avantages de la mouture économique et du commerce des farines en détail*; Dijon, 1769, in-8°; — *Œnologie*, ou discours sur la meilleure méthode de faire le vin et de cultiver la vigne; Dijon, 1770, in-12; — *Dissertation sur l'ergot* ou *blé cornu*; Dijon, 1771, in-4°; — *Traité de la connaissance générale des grains, et de la mouture par économie*; Dijon, 1775, 3 vol. in-8°; — *Manuel du meunier et du charpentier des moulins*; Dijon, 1775 et 1785, in-8° : il fut rédigé en grande partie sur les mémoires de César Bucquet; — *Traité général des subsistances et des grains*, 1782, 6 vol. in-8°; 2 vol. in-4°, nouvelle édition; ibid., 1802 : on y trouve des notions pratiques sur la culture, le commerce et la conservation des grains; — *Discours sur les moyens les plus convenables de moudre les grains nécessaires à la subsistance de la ville de Lyon*; Dijon, 1769, in-8°. — Béguillet est encore auteur d'une *Histoire des guerres des deux Bourgognes*, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, 1772, 2 vol. in-8°; — d'un *Précis de l'histoire de Bourgogne*, par Mille, in-8°; — d'une *Description générale du duché de Bourgogne* en 6 vol. in-8°, écrite en partie par l'abbé Courte-Épée; — de plusieurs articles insérés dans l'*Encyclopédie*; — et, de société avec Poncelin, d'une *Histoire de Paris avec la description de ses plus beaux monuments*; Paris, 1780, 3 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

**BÉGUIN** (....), savant français, vivait à Paris dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était professeur de philosophie au collége de Louis-le-Grand. On a de lui : *de la Philosophie*; Paris, 1773 et 1780, 3 vol. in-8°; — *Du Calcul infinitésimal et de la géométrie des courbes, pour servir de supplément au tome I de la Philosophie*; Paris, 1774, in-8°; — *Principes de philosophie générale, de physique, de chimie, et de géométrie transcendante*; Paris, 1782, 3 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

**BÉGUIN** (*Daniel*), théologien jésuite, né à Château-Thierry le 14 octobre 1608, mort le 19 mars 1696. On a de lui : *De Veritate divinitatis Jesu Christi*; Paris, 1680, in-8°; — *les Vérités fondamentales du salut, en forme de méditations*; ibid., 1686, 2 vol. in-12; — *Retraite ou exercices qu'il faut faire tous les mois pour se disposer à bien mourir*; Reims, 1700, in-12.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**BÉGUIN** (*Jean*), chimiste français, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il parcourut l'Italie, l'Allemagne et la Hongrie, pour visiter les mines de ces différents pays. Il mit, l'un des premiers, en ordre les préceptes épars de la chimie. On a de lui : *Tyrocinium chymicum*; Paris, 1608, in-12. Ce manuel, qui a joui d'une grande vogue, n'intéresse plus aujourd'hui que l'histoire de la science. La meilleure édition est celle de P. Barthius; Wittemberg, 1656, in-8°. Il a été traduit en français par Jean-Lucas Le Roi; Paris, 1615, 1620, in-8°, sous le titre : *Éléments de Chimie de Jean Béguin*.

Van der Linden, *de Scriptoribus Medicis*. — Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon*. — Hœfer, *Histoire de la Chimie*, t. II.

**BÉGUIN** (*Nicolas*), théologien français, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Eucharistia, sive dominicæ Cœnæ institutio et de Paschale Domini, adversus Misoliturgorum atque Calvinistorum blasphemias atque imposturas*; Paris, 1564, in-8°.

*Catalogue de la Bibl. impériale*.

**BÉGUINOT**. *Voy*. BÉGUIGNOT.

**BEHADAR-SHÂH** (*Alăm-Shâh-Qoutb-oud-dîne* (1), empereur moghol, second fils d'Aurengzébe, sixième descendant de Bâbăr, connu du vivant de son père sous le nom de soultan Moazzém, naquit vers 1642, et mourut à Lahore en février 1712. — Aurengzébe avait eu cinq fils. L'aîné, sultan Mahommed, après avoir donné par sa conduite de justes sujets de mécontentement à l'empereur, avait été, par ordre de ce prince, emprisonné dans la forteresse de Gualior (1660). Aurengzébe l'en fit sortir quatorze ans après; mais, s'il faut en croire le témoignage des contemporains, le trouvant encore dans des dispositions hostiles, et redoutant l'usage qu'il eût pu faire de sa liberté, il se détermina à le faire empoisonner. Elphinstone parle du long emprisonnement du *prince Sultan* (c'est ainsi qu'il désigne sultan Mahommed), mais il se tait sur les circonstances de sa mort. De ses quatre frères, l'aîné, sultan Moazzém, d'un naturel doux et libéral, d'un caractère facile, dévoué autant que soumis à son père, encourut cependant les soupçons de celui-ci, pour s'être montré disposé à intercéder en faveur du roi de Golconde, qu'Aurengzébe venait

(1) « L'empereur victorieux, roi du monde, pôle de la religion. »

de détrôner. Il fut emprisonné ou gardé à vue, avec toute sa famille, pendant près de sept années, mais rentra en grâce auprès de l'empereur vers 1694, et fut désigné comme son successeur. Le troisième fils, le prince Aazém, souvent employé par son père, et mêlé aux grandes affaires de la guerre et de la politique, se posa de bonne heure en rival de son aîné. Le quatrième, sultan Akbăr, esprit fin et hardi, mais aveuglé par l'ambition, crut trouver dans les agitations causées par les aventureux exploits de Sewadji et de son fils Sambadji, l'occasion de détrôner Aurengzébe, se révolta ouvertement, fut vaincu, et parvint à s'échapper en Perse, où il mourut. Le cinquième enfin, sultan Mahommed Kambuksh, quoique d'un caractère violent et suffisamment rempli de vanité, semblait, dans les dernières années du règne d'Aurengzébe, disposé à se contenter de son apanage, et des faveurs dont le comblait la prédilection marquée de son père.

A la mort d'Aurengzébe (février 1707), et suivant les dispositions arrêtées par son dernier testament, et qui trahissent les hésitations, les doutes, les défiances de son esprit dans ce moment suprême, l'empire aurait dû être partagé également entre Moazzém et Aazém, Kambuksh conservant les provinces conquises de Golconde et Bîdjapour. Mais Aazém ne voulait rien à demi; et tandis que Moazzém ceignait le bandeau impérial à Lahore, sous les titres de Qoutb-oud-dîne Behadăr Shâh, Aazém se faisait proclamer empereur de l'Hindoustan, dans Ahmed-Nagăr. Les deux princes se mirent presque en même temps en marche, l'un du Dăkkhăn, l'autre du Pändjāb, à la tête d'armées si considérables, qu'on eût dit que l'Hindoustan était fatalement condamné à épuiser ses dernières ressources dans cette lutte fratricide. Azém succomba dans la grande bataille qui fut livrée sur la rivière Tchun, non loin d'Agra. Il y perdit la vie avec ses deux fils aînés. Tout se soumit à Behadăr Shâh, dont la modération, après la victoire et le choix qu'il fit de Mounim-Khân (homme habile et bien intentionné) pour son premier ministre, lui gagnèrent promptement les cœurs. Kambuksh seul, qui avait reconnu sans difficulté l'autorité d'Azém, refusa de se soumettre au nouvel empereur, leur aîné à tous deux. Behadăr-Shāh essaya de le ramener, par la persuasion, au sentiment de ses devoirs; mais il se vit contraint de marcher contre lui, le vainquit à son tour en bataille rangée près d'Heyder-Abâd, où Kambuksh mourut de ses blessures le jour même de l'action.

Behadăr Shāh, maître absolu désormais de l'héritage de Bâbăr, d'Akbăr et d'Aurengzébe, n'était cependant pas de force à leur succéder dans l'admiration ou la confiance des grands et du peuple. Sa politique fut, comme lui-même, faible et bienveillante : l'empire moghol, à dater de ce règne, vécut au jour le jour. Les Mahrattes maintinrent leurs prétentions, tout en consentant, par égard pour l'empereur, à en adoucir la forme. Les princes Radjpouts obtinrent de grandes concessions. Les Siks s'élevèrent presque subitement au rang de nation pendant ce règne, et vengèrent par des invasions dévastatrices et des atrocités inouïes la mort de leur chef spirituel, tombé, un an après la mort du grand Akbăr, aux mains des musulmans, ennemis fanatiques de la secte nouvelle. Behadăr Shâh fut contraint de marcher contre eux en personne, les défit en plusieurs rencontres, s'empara du fort de Bandon, défendu par un de leurs détachements avec un courage héroïque, et dispersa leurs forces, qui cherchèrent un asile dans les montagnes. Peu de temps après son retour à Lahore, il mourut, laissant un trône déjà chancelant à disputer entre ses quatre fils (*Voy.* Djăhân dăr Shâh). Les Siks se montraient en forces de nouveau. Les Radjpouts commençaient à subir les prétentions toujours croissantes des Mahrattes. Les Omrâhs s'affranchissaient par degrés des liens de la subordination et du respect pour le pouvoir suprême. L'empire moghol allait entrer en pleine décadence!

D. DE JANCIGNY.

Elphinstone, *History of India.* — Fraser (James), *the History et Nader Shâh... to which is prefixed a Short History of the Moghol Emperors*, etc., etc.

**BEHADER-KHAN** ou **BEHARDUR-KHAN** (*Ala-ed-Dyn-Abou-Sayd*), sultan de la dynastie mongole, né dans la station de Tourkony, en Azerbidjan, le 5 juillet 1302; mort à Carabagh le 30 novembre 1335. Il quitta le gouvernement du Khoraçan, que son père lui avait confié à l'âge de douze ans, pour monter sur le trône. Sous son règne, l'émir Djouban abusa de son influence; il fit même périr le médecin et historien Rachyd. Mais le favori ayant voulu disposer de la main de sa fille qui avait plu au monarque, fut mis à mort, ainsi qu'un de ses fils. L'époux épouvanté céda l'orpheline au sultan, et la nouvelle favorite fit périr ceux qui avaient contribué à la mort de son père et de son frère. Abou-Sayd traversait le Chirvan pour aller repousser les Uzbeks, quand une maladie subite vint mettre fin à ses jours. On soupçonna la sultane favorite de l'avoir empoisonné. Le fils d'Abou-Sayd la fit massacrer. La dynastie moghole de Perse finit à la mort de Behader-Khan.

Price, *Hist. of Pers.*

**BEHAEDDIN.** *Voyez* BOHA-EDDIN.

**BEHAGUE** (*Jean-Pierre-Antoine*, comte de), général français : on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Il entra au service en 1744. Il fut nommé commandant en chef de la Guiane en 1764, et lieutenant général le 20 mai 1791. Gouverneur de la Martinique en 1792, il passa aux Anglais avec trois vaisseaux, exécuta avec eux une descente dans cette île, et obligea à capituler les troupes françaises aux ordres du général Rochambeau.

De Courcelles *Dict. hist. des genér. français*, t. II.

***BEHAÏM** (*Anne-Élisabeth*, née DE SCHOMBERG), femme poëte allemande, morte à Hirschfeld, en Saxe, le 21 février 1716. On a d'elle : les *Psaumes de David*, en vers; Nuremberg, 1723, in-8°.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexicon*.

***BEHAÏM** (*Michel*), troubadour allemand, surnommé *Poeta Weinsbergensis*, né en 1421 à Sulzbach, dans la seigneurie de Weinsberg, mort vers 1490. Il essaya d'introduire les poésies populaires dans les cours des princes, où il passa toute sa vie. Les poésies nombreuses de Behaïm ont presque toutes rapport aux événements de son siècle, et sont par là même d'un haut intérêt. Son *Livre sur les Viennois* (das Buch von den Wienern) a été publié par Karajan; Vienne, 1843.

Karajan, *Quellen zur Geschichte der vaterländischen Literatur* (Sources de l'histoire d'Autriche), t. I; Vienne, 1848.

**BEHAÏM** (*Martin*), célèbre géographe et navigateur, né à Nuremberg vers le commencement de l'année 1436, mort à Lisbonne le 29 juillet 1506. On prétend qu'il eut pour maîtres Béroald l'Ancien, et Regiomontanus, dont le vrai nom est Jean Müller. Il s'appliqua avec succès à la cosmographie et à la navigation. On lui attribue, mais à tort, la première idée de la découverte de l'Amérique. Sa découverte de l'île de Fayal et du Brésil, ainsi que sa navigation jusqu'au détroit de Magellan, reposent aussi sur des données très-vagues. On s'était fondé à cet égard sur le passage suivant de la chronique de Schedel Freher, *Corpus rerum German.*, t. II, qui dit : « Le roi de Portugal, Juan II, fit partir, en 1483, Jacques Camus, Portugais de nation, et Martin Behaïm de Nuremberg, avec quelques galères, pour l'Éthiopie; ils allèrent dans la mer du Sud, à peu de distance de la côte; et après avoir passé la ligne, ils arrivèrent dans le nouveau monde, où, quand ils regardaient vers l'orient, leur ombre tombait vers l'heure de midi à leur droite. Dans cette situation ils découvrirent de nouvelles terres inconnues jusqu'alors, qui pendant longtemps n'avaient été cherchées par aucun peuple, si ce n'est par les Génois, et cela même sans succès; enfin, après une navigation de vingt-six mois, ils revinrent en Portugal, et, à l'appui de leur récit, ils rapportèrent du poivre et de la malaguette. »

Martin Behaïm se trouvait à Anvers au mois de juin de l'année 1479. C'est sans doute dans cette ville qu'il fit connaissance avec quelques Flamands qui demeuraient dans l'île de Fayal ou dans celle de Pico; et il se rendit probablement peu de temps après en Portugal, où il se fit tellement remarquer par son savoir, qu'il fut désigné en 1484 comme géographe de l'expédition africaine de Diogo Cam, les propositions de Colomb ayant été rejetées l'année auparavant.

Les croisades avaient donné aux Européens de fréquentes occasions de visiter les côtes d'Afrique. Les Normands tentèrent, dès 1365, de descendre le Sénégal, pour éviter de payer des droits à la douane d'Alexandrie. Mais ce fut l'infant dom Henri qui, par sa glorieuse entreprise, ouvrit principalement la route aux lointaines expéditions maritimes, en doublant le cap de Boyador et en découvrant les îles Açores. Le roi Juan II fit équiper, peu de temps après son avénement au trône, en 1481, douze vaisseaux pour continuer les découvertes commencées. Cette flotte fut confiée à dom Diogo Dazambuya, et les Portugais élevèrent sur les côtes de Guinée le fort Saint-George-de-la-Mine, qui devint par la suite une ville florissante.

Behaïm indiqua sur son globe terrestre beaucoup d'endroits découverts en 1484, pendant la seconde expédition dont il fit partie. Il resta à Fayal, où il se maria en 1486 avec la fille de Job de Huerter (Jeanne de Macedo), qui en 1489 lui donna un fils. En 1491, ou déjà en 1490, Behaïm se rendit à Nuremberg pour y revoir sa famille; il mit en 1492 la dernière main à son globe terrestre, qu'il avait entrepris de faire à la réquisition des trois principaux magistrats de sa ville natale; et en 1493 il retourna en Portugal, et de là chez son beau-père, dans l'île de Fayal. Le roi dom Juan II estimait beaucoup ce géographe. En 1494 il l'envoya en Flandre auprès de son fils naturel le prince George, à qui il désirait laisser sa couronne, qui néanmoins passa à dom Emmanuel, le fils de sa sœur. Behaïm eut le malheur d'être pris sur mer, et fut conduit en Angleterre, où il tomba malade. Rétabli au bout de trois mois, il se remit en mer, et tomba de nouveau entre les mains d'un corsaire qui le mena en France. Après avoir payé sa rançon, il se rendit à Anvers et à Bruges, d'où il apprit toutes ses aventures au sénateur Michel Behaïm, son cousin, dans une lettre du 11 mars 1494. Après la mort de dom Juan, arrivée le 25 octobre 1494, on ne trouve plus rien de Martin Behaïm jusqu'à l'année de sa mort. Il paraît que, depuis son retour en Portugal, Behaïm avait renoncé à toute entreprise nouvelle, et cela principalement à cause de son âge avancé. En 1506, il se rendit de Fayal à Lisbonne, où il mourut, comme le prouvent des pièces authentiques. C'est donc par erreur que cet événement est reculé au 15 juillet 1507 sur les armoiries mortuaires que son fils Martin fit placer en 1519, à la droite du grand autel, dans le chœur de l'église de Sainte-Catherine, à Nuremberg. Martin Behaïm fut enterré dans l'église des Dominicains, à Lisbonne.

Le globe terrestre de Behaïm a paru (chose remarquable) dans l'année même de la découverte de l'Amérique. Ce globe, reproduit par Doppelmayr et d'autres, mérite une description détaillée. Il a un pied huit pouces de diamètre, et se trouve placé sur un haut pied de fer à trois branches. On le conserve dans le dépôt des archives de la famille Behaïm. Le méridien est de fer, mais l'horizon est de laiton, et n'a été fait que longtemps après (probablement par Jean Werner), ainsi que cela

semble constaté par l'inscription qui se trouve sur le bord, et qui porte : *Anno Domini* 1510, *die* 5 *novembris*. Les différentes possessions sont indiquées sur ce globe par des pavillons portant les armoiries des puissances respectives. Ces pavillons sont peints, ainsi que les demeures et les costumes des habitants de chaque pays, qui sont dessinés avec beaucoup de soin. Les noms des lieux sont écrits avec de l'encre rouge et jaune. Le globe est couvert d'un vélin noirci. Tout y est indiqué suivant les descriptions de Marc-Paul et de Mandeville, exactement de la manière que Colomb se l'était imaginé ; savoir, que Cépango (Japon) est le pays le plus avancé vers l'est : c'est pourquoi il prit l'Amérique pour une partie de l'Asie, lui donna le nom d'*Indes occidentales*, et conserva jusqu'à la fin de sa vie le projet de découvrir une route vers les Indes orientales. Dans le dépôt des archives de la famille de Behaïm il y a un dessin assez exact de ce globe sur deux feuilles de vélin. Au bas du globe, près du pôle antarctique, est peint, dans un cercle de sept pouces de diamètre, l'aigle de Nuremberg. Au-dessous, au milieu, sont les armes de la famille de Nutzel ; à la droite de l'aigle, on voit les armes des familles de Valkamer et de Behaïm, et à la gauche celles des familles de Groland et de Halzschuer. Autour de ces peintures est écrit sur cinq lignes ce qui suit : « A la demande et réquisition des sages et vénérables magistrats de la noble ville impériale de Nuremberg, qui la gouvernent actuellement, nommés Gabriel Nutzel, P. Valkamer et Nicolas Groland, ce globe a été inventé et exécuté d'après les découvertes et les indications du chevalier Martin Behaïm, très-versé dans l'art de la cosmographie, et qui a navigué autour du tiers de la terre. Le tout pris avec beaucoup de soins dans les livres de Ptolémée, de Pline, de Strabon et de Marc-Paul, et le tout rassemblé, tant terres que mers, suivant leur forme et leur situation, ainsi que cela a été ordonné par les susdits magistrats à George Halzschuer, qui a concouru à l'exécution de ce globe en 1492 ; lequel globe a été laissé par le susdit seigneur Martin Behaïm à la ville de Nuremberg comme un souvenir et un hommage de sa part, avant qu'il ne retournât chez sa femme qui était dans une île éloignée de sept cents lieues, où il a établi sa demeure et où il se propose de terminer ses jours. » — Sur la partie inférieure du globe, au-dessous de la ligne équinoxiale, on lit : « Il faut savoir que cette figure du globe représente toute la grandeur de la terre, tant en longitude qu'en latitude, mesurée géométriquement, une partie d'après Ptolémée, et le reste d'après le chevalier Marc-Paul, qui, de Venise, a voyagé dans l'Orient l'an 1250, ainsi que d'après ce que le respectable docteur et chevalier Jean de Mandeville a dit en 1322, dans un livre sur les pays inconnus à Ptolémée dans l'orient, avec toutes les îles qui y appartiennent, d'où nous viennent les épiceries et les pierres précieuses. Mais l'illustre dom Juan, roi de Portugal, a fait visiter en 1485, par ses vaisseaux, tout le reste de la partie du globe, vers le midi, que Ptolémée n'a pas connu ; découverte à laquelle moi qui ai fait ce globe me suis trouvé. Vers le couchant est la mer appelée l'Océan, où l'on a également navigué plus loin que ne l'indique Ptolémée, et au delà des Colonnes d'Hercule jusqu'aux îles Açores, Fayal et Pico, qui sont habitées par le noble et pieux chevalier Huerter de Moeskirchen mon beau-père, qui y demeure avec les colons qu'il y a conduits de Flandre, et qui les possède et les gouverne. Vers la région ténébreuse du nord, on trouve, au delà des bornes indiquées par Ptolémée, l'Islande, la Norwége et la Russie, pays qui nous sont aujourd'hui connus, et vers lesquels on envoie tous les ans des vaisseaux, quoique le monde soit assez simple pour croire qu'on ne peut pas aller ou naviguer partout, de la manière dont le globe est construit. » — A côté des îles du Prince, de Saint-Thomas et de Saint-Martin est écrit : « Ces îles furent découvertes par les vaisseaux que le roi de Portugal envoya vers ces ports du pays des Maures, l'an 1484. Ce n'étaient que des déserts, et nous n'y trouvâmes aucun homme, mais seulement des forêts et des oiseaux. Le roi de Portugal y fait passer tous les ans ceux de ses sujets qui ont mérité la mort, tant hommes que femmes, et leur donne des terres à labourer pour se nourrir, afin que ces pays soient habités par des Portugais. Dans ces contrées il fait été pendant que nous avons l'hiver en Europe ; et tous les oiseaux ainsi que les quadrupèdes y sont autrement faits que les nôtres. Il croît ici beaucoup d'ambre, qu'en Portugal on appelle *algallia*. » — Au promontoire du cap de Bonne-Espérance il est dit : « Ici furent plantées les colonnes du roi de Portugal, le 18 janvier de l'an 1485 de Notre-Seigneur. L'an 1484, après la naissance de Jésus-Christ, l'illustre dom Juan, roi de Portugal, fit équiper deux vaisseaux, qu'on appelle caravelles, munis d'hommes, avec des vivres et des armes pour trois ans. Il fut ordonné à l'équipage de naviguer en passant les colonnes plantées par Hercule en Afrique, toujours vers le midi et vers les lieux où se lève le soleil ; on chargea aussi ces vaisseaux de toutes sortes de marchandises pour être vendues et données en échange, ainsi que dix-huit chevaux avec tout leurs beaux harnois, qui furent mis dans les vaisseaux pour en faire présent aux rois maures à chacun un quand nous le jugerions convenable. On nous donna aussi des échantillons de toutes sortes d'épiceries pour les montrer aux Maures, afin de leur faire connaître par là ce que nous venions chercher dans leur pays. Étant ainsi équipés, nous sortîmes du port de la ville de Lisbonne, et fîmes voile vers l'île de Madère, où croît le sucre de Portugal ; et, après avoir doublé les îles Fortunées et les îles sauvages de Canarie, nous trouvâmes des rois maures à qui nous fîmes des présents, et qui nous en offrirent de

leur côté. Nous arrivâmes dans le pays appelé le royaume de Gambie, où croît la malaguette; il est éloigné de huit cents lieues allemandes, du Portugal : après quoi nous passâmes dans le pays du roi de Furfur, qui en est à douze cents lieues, et où croît le poivre qu'on appelle poivre de Portugal. Plus loin encore est un pays où nous trouvâmes l'écorce de cannelle. Nous étant maintenant éloignés de Portugal de deux mille trois cents lieues, nous revînmes chez nous, et le dix-neuvième mois nous nous trouvâmes de retour chez notre roi. » — De l'autre côté de la pointe d'Afrique, proche de Riotucunero (aujourd'hui Targonero) et de Porto-Bartholo-Viego, est peint le pavillon portugais, près duquel on lit : « Jusqu'à ce lieu-ci sont venus les vaisseaux portugais, qui y ont élevé leur colonne; et au bout de dix-neuf mois ils sont arrivés de retour dans leur pays.

Doppelmayr, *Histoire des Mathématiciens de Nuremberg*, a fait représenter ce globe sur une très-petite échelle, quoiqu'en général d'une manière assez fidèle. On le trouve reproduit en partie à la fin du *Premier voyage autour du monde*, de Pigafetta; Paris, 1802, in-8°. X.

Daniel Omeis, *Dissertatio de claris quibusdam Norimbergensibus;* Altd., 1708, in-4°. — J.-F. Stueven, *Dissertatio historico-critica de vero novi orbis inventore;* Frf., 1714, in-8°. — Murr, *Diplomatische Geschichte des berühmten Ritters Behaim;* Nurenb., 1778. — J. Jansen, dans Pigafetta, *Premier voyage autour du monde;* Paris, 1802. — A. de Humboldt, *Examen critique*, etc.

**BEHAM** (*Barthélemy*), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg vers l'an 1496, mort en 1540, était de l'école d'Albert Dürer; il séjourna longtemps en Italie, où il mourut. On trouve des tableaux de cet artiste dans la galerie de Vienne, au musée de Berlin, à Munich et à Stuttgard. Ses gravures sont encore plus remarquables. Les principales sont : *l'Empereur Charles V; — Cléopâtre; — Triton et les Néréides; — Marie avec la tête de mort; — les Trois Sorcières; — l'Enlèvement d'Hélène; — les trois Têtes de morts.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

**BEHAM** ou **BŒHEM** (*Jean-Sébald*), peintre graveur et mathématicien, neveu du précédent, né à Nuremberg en 1500, mort à Francfort en 1550. Sa vie déréglée, et les images trop licencieuses qu'il se plaisait à représenter dans ses gravures, firent tort à sa réputation. Les amateurs recherchent plusieurs de ses petites estampes en cuivre et en bois. On a de lui l'ouvrage intitulé *Instruction pour apprendre le dessin et la peinture, en se servant des proportions, de la mesure et des divisions du cercle* (en allemand) Francf., 1552 : ouvrage posthume, qui a été réimprimé très-souvent.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***BEHAMB** (*Jean-Frédéric*), jurisconsulte hongrois, natif de Presbourg, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Sciagraphia Struviana juris privati; — Institutiones juris publici et universæ Germaniæ; — Argutiæ juris civilis; — Notitia Hungariæ antiquo-modernæ Herneggeriana observationibus perpetuis condecorata.*

Czwittinger, *Specimen Hungariæ litteratæ.*

***BEHEIM** (*Mathias* DE), traducteur allemand, vivait en Saxe vers le milieu du quatorzième siècle; il a traduit du latin en allemand les quatre *Évangiles*, les *Psaumes*, le cantique *Magnificat* et le *Symbole d'Athanase*. On trouve les manuscrits de ces traductions à la bibliothèque de l'université de Leipzig.

Oudin, *de Scriptoribus ecclesiasticis.*

***BEHLEN** (*Étienne*), savant allemand, né le 5 août 1784, mort le 7 février 1847. Il entra de bonne heure dans la carrière des emplois publics, se distingua particulièrement dans l'administration forestière, et publia de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Lehrbuch der Forst-und Jagdthiergeschichte* (Manuel de l'histoire de la chasse et des forêts); Leipzig, 1826; — *Lehrbuch der Jagdwissenschaft* (Manuel de la science de la vénerie), 1839; — *Systematische Sammlung der Forst-und Jagdgesetze der Deutschen Bundes-Staaten* (Recueil méthodique des lois qui régissent la chasse dans les États fédératifs de l'Allemagne), 1834-1847; — *Allgemeine Forst-und Jagdzeitung* (Gazette de la chasse et des forêts), 1825-1847.

*Conversations-Lexicon.*

***BEHLEN** (*Louis-Philippe*), canoniste allemand, mort à Mayence en juin 1777. On a de lui : *Disp. de causis sæcularisationis illegitimis et legitimis;* Mayence 1746, in-4°; — *Jus metropolitanum Moguntinum in diœcesin Fuldensem;* ibid., 1752, in-fol.; — *Disp. de verbis concordatorum nationis germanicæ, electione cassata, postulatione non admissa;* ibid., 1767, in-4°.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland.*

***BEHM** (*Ernest-Léopold-Frédéric*), théologien protestant allemand, né à Wolfenbüttel le 8 juin 1700, mort le 20 décembre 1742. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio de rarissimo præcocis ingenii exemplo Christ. Heinr. Heinecken;* Lubeck, 1725, in-4°; — *Die Grundlehren des Christenthums* (les Fondements du christianisme), 1729; — *Interpretatio locorum quorumdam quæ in Luthero, aliisque theologis sæculi reformationis nonnullis difficultatem in articulo prædestinatione habere videntur;* Helmstadt, 1729, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BEHM** (*George*), mathématicien allemand, de l'ordre des Jésuites, né en 1621 à Leutmeritz (Bohême), mort à Znaïm le 7 novembre 1666. Il a laissé : *Propositiones mathematico-musurgicæ; — Physico-mathematicæ; — De objecto potentiæ visivæ; — Propositiones scientiæ staticæ; — Propositiones geometricæ de quadratura circuli et arithmeticæ practicæ notabilis tractatus.*

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.*

***BEHM** (*Godefroid*), mathématicien allemand, de l'ordre des Bénédictins, natif de Schwarzach, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Polymetrum, h. e. novum instrumentum ad plerasque mathematicas dimensiones rite facileque peragendas accommodatum*; Salzbourg, 1672, in-12.

Ziegelbauer, *Historia literaria ordinis S. Benedicti.*

**BEHM** (*Jean*), théologien protestant allemand, né à Preussisch-Holland le 17 avril 1687, mort à Königsberg le 17 février 1753, a publié plusieurs dissertations, dont les principales sont : *De antiqua ratione compellandi episcopos per coronam*; Königsberg, 1712, in-4°; — *De Encausto imperatoribus olim sacro*; Königsberg, 1715, in-4°; — *De lotione in obeundis sacris gentilium, judæorum et christianorum*; ibid., 1715, in-4°; — *De Origonothetis Græcorum*; ibid., 1717, in-4°.

Dunkel, *Nachrichten von verstorbenen Gelehrten.*

**BEHM** (*Jean*), théologien protestant allemand, né à Königsberg le 23 juin 1578, mort dans la même ville le 27 avril 1648. Ses principaux ouvrages sont : *Chronologia a condito mundo usque ad deletum templum Hierosolymitanum*; — *Thema theologicum de æterna Filii Dei divinitate Ebionitarum blasphemiis oppositum*; — *Disputationes III chronologicæ de modo colligationis exterarum earumque antiquissimarum epocharum ad annos a mundo condito*; — *De glorioso Dei et beatorum cœlo ac gloriosorum corporum dotibus.*

Witte, *Memoriæ theologorum.* — Arnold, *Historie der Königsbergischen Universitæt.* — Hartknoch, *Preussische Kirchen-Historie.*

***BEHM** (*Mathieu*), poëte allemand, natif d'Annaberg, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Son principal ouvrage est : *Descriptio Annæberghæ*, en vers.

Dieterich, *De Annæberga, et claris viris inde oriundis.*

***BEHM** (*Michel*), théologien protestant allemand, fils de Jean Behm, né à Königsberg le 29 septembre 1612, mort le 31 août 1650. On a de lui : *De quæstione : Utrum Jesus se ob missionem in mundum* (*Job. X*, 36), *filium Dei appellaverit*; — *De Gratia et libero arbitrio ac hominis conversione*; — *De Sacramento baptismi*; — *De servo arbitrio.*

Witte, *Memoriæ theologorum, jurisconsultorum*, etc. — Freher, *Theatrum Eruditorum.*

**BEHMER** (*Frédéric-Ehrenreich*), jurisconsulte allemand, né à Berlin en 1721, mort le 16 avril 1776. Ses principaux ouvrages sont : *De accurata obligationis definitione*; Berlin, 1741, in-4°; — *De molestia ingeniorum præcocium*; ibid., 1744; — *Novum jus controversum*; Lemgo, 1771, 2 vol. in-4°; — *Otia in otio minime otiosi*; Lemgo, 1771, in-8°; — *Observation du droit de la nature et des gens, touchant la capture et la détention des vaisseaux et effets neutres en temps de guerre*; Hambourg, 1771, in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland.*

**BEHN** (*Aphara*), femme poëte et romancière anglaise, née à Cantorbéry, morte à Londres le 15 avril 1689. Johnson, son père, s'étant embarqué pour Surinam, dont il avait été nommé lieutenant général, mourut dans la traversée. A Surinam, sa fille fit connaissance avec le prince africain Oronoko, dont les aventures lui ont fourni le sujet d'un roman. De retour à Londres, elle épousa Behn, négociant d'origine hollandaise, qui mourut peu de temps après. Chargée d'une mission importante par Charles II, elle vint fixer sa résidence à Anvers, où elle découvrit le projet formé par les Hollandais de remonter la Tamise et de brûler la flotte anglaise ; elle en avertit le cabinet de Saint-James, mais l'avis fut dédaigné. Ses principaux ouvrages sont : *Poésies diverses*, 1684, 1685, 1688, 3 vol. ; — *Dix-sept pièces de théâtre*, la plupart imitées de l'espagnol ou du français, 1724; huitième édition, 1735, 4 vol. in-8° ; — *Histoires et nouvelles*, où se trouve insérée l'histoire d'Oronoko, traduite en français par Laplace, 2 vol. ; — la traduction de l'*Histoire des oracles*, et celle de la *Pluralité des mondes*; — *Lettres d'un gentilhomme à sa cour*, 1684.

Cibber's, *Lives.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

**BEHOURT** (*Jean*), grammairien et poëte dramatique, natif de la Normandie, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle à Rouen, où il professa, pendant plus de quarante ans, les belles-lettres. Outre un abrégé (*le Petit Behourt*) très-rare de la grammaire de Despautère, on a de lui trois pièces de théâtre, sortes de tragi-comédies (*Hypsicratée, Polyxène*, représentées en 1597, et *Ésaü*, joué en 1598), imprimées à Rouen, 1597, 1599 et 1604, in-12; et un recueil intitulé *Puriores Sententiæ, cum dictis festivioribus ex Ovidio decerptæ*; Paris, 1632, in-8°.

*Bibliothèque du Théâtre Français*, t. I.

**BEHR** (*Chrétien-Frédéric*), général allemand, né en Poméranie le 18 octobre 1739, mort le 17 janvier 1831, fut d'abord cadet du duc de Saxe-Gotha, puis page du duc de Wurtemberg. En 1757 il fit, à la suite du duc Charles, la campagne de Bohême et de Silésie contre le roi de Prusse, et assista à la bataille de Kollin. Pendant la guerre de sept ans, il rejoignit l'armée française dans la Hesse : fait prisonnier à Fulde, il obtint la liberté, sur la promesse de ne plus servir, et fut nommé chambellan du duc. En 1769 il devint grand échanson, et président de la commission de la cour. Il avait servi sous cinq souverains.

*Biographie universelle* (édition belge).

***BEHR** (*Christophe*), savant allemand, mort à Dantzig le 10 avril 1704. Il a laissé : *De muris urbis Romæ*; — *De fide demonstrationum Archimedis*; — *De mediis geometricis per circinum et regulam indagandis*; — *Programmata et poemata.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**BEHR** (*George-Henri*), médecin français, né à Strasbourg en 1708, mort dans sa ville natale le 9 mai 1761. Il fut élève de Boerhaave; mais ses études médicales ne l'empêchèrent pas de se livrer à la poésie allemande. Ses principaux ouvrages sont : *Physiologia medica;* Strasbourg, 1736, in-4°; — *Lexicon physico-chimico-medicum reale;* Strasbourg, 1738, in-4°; — *Fundamenta medicinæ anatomatico-physiologica;* Strasbourg, in-4°; — *Medicina consultatoria;* Augsbourg, 1751, in-4°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

***BEHR** (*Jean* DE), voyageur allemand, natif de Leipzig, mort vers l'an 1692, visita les Indes orientales et la Perse, revint en Hollande, et de là se rendit à Leipzig, où il publia en 1668 un *Diarium*, ou éphémérides de ses voyages.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

⁎**BEHR** (*Guillaume-Joseph*), publiciste allemand, né à Lutzheim en 1775. Il fut élu, en 1819, membre de la chambre des députés de Bavière, et se plaça dans les rangs de l'opposition. Les habitants de Wurzbourg l'ayant choisi pour leur bourgmestre, le gouvernement crut devoir lui enlever la chaire de droit public, qu'il occupait depuis vingt-deux ans à l'université de cette dernière ville. Appelé encore une fois à la chambre en 1831, il en fut exclu comme fonctionnaire. Le 27 mai 1832, à l'occasion de la fête de la constitution, il prononça quelques discours qui déterminèrent le pouvoir à lui intenter un procès, à la suite duquel il fut destitué de ses fonctions de bourgmestre. Arrêté le 24 janvier suivant, sur la prévention d'un complot révolutionnaire, il fut condamné en 1836 à être détenu dans une forteresse pendant un temps illimité. L'amnistie politique du 6 mars 1848 lui rendit la liberté. Il réside aujourd'hui à Bamberg. Ses principaux ouvrages sont : *Versuch über die Lehenherrlichkeit und Lehenhoheit* (Essai sur les seigneuries féodales); Wurzbourg, 1799; — *System der Staatslehre* (Système de droit public); Francfort, 1810, 3 vol.; — *Verfassung und Verwaltung des Staats* (Constitution et administration de l'État); Nuremberg, 1811-1812, 2 vol.; — *Darstellung der Wünsche und Hoffnungen der deutschen Nation* (Exposition des vœux et des espérances du peuple allemand); Aschaffenbourg, 1816; — *Lehre von der Wirthschaft des Staats* (Leçons d'économie politique); Leipzig, 1822; — *Bedürfnisse und Wünsche der Baiern* (Besoins et vœux des Bavarois); Stuttgard, 1830.

*Conversations-Lexicon.*

⁎**BEHR** (*Jean-Henri-Auguste*), homme d'État saxon, né le 13 novembre 1793. Il étudia le droit après avoir débuté par la théologie; et, à partir de 1815, il entra dans la carrière administrative. En 1849, il remplissait les fonctions de chef de la première division du ministère de l'intérieur à Dresde. Le 14 mai de la même année, il fut chargé de l'administration des finances, et signa en cette qualité la proclamation du 30 du même mois. A la diète de 1849-1850, il se prononça dans le sens d'une conciliation entre le peuple et le gouvernement. Il avait pour principe d'administration financière, que « mieux valait élever les anciens impôts que d'en introduire de nouveaux; » et on le vit en conséquence proposer, à la diète de 1850-1851, de nouvelles taxes sur le sucre de betterave, la viande et le timbre, l'industrie et la propriété territoriale. Il prit une part importante aux débats relatifs à l'union douanière, et formula une opinion mixte : celle d'une balance préalable des tarifs, que l'on expérimenterait pendant quelque temps, sous le contrôle des parties intéressées. Behr s'est fait connaître autant comme orateur que comme habile financier.

*Conversations-Lexicon.*

**BEHRAM** ou **BAHRHAM**, roi des Perses de la dynastie des Sassanides. *Voy.* VARANE.

***BEHRENDT** (*Jean-Frédéric*), théologien allemand, né à Lubeck, mort le 16 juin 1757, était très-versé dans la philologie, dans les antiquités romaines et la poésie latine. Son principal ouvrage est : *Harmonia systematis de hodierna animarum creatione cum creatoris sanctitate et peccati originalis propagatione;* Berlin, 1744, in-8°.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BEHRENS** (*Charles-Frédéric*), voyageur allemand, vivait à Nuremberg dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il avait fait espérer une relation complète de ses longs voyages; il n'en décrivit qu'une partie, sous le titre de *die wohlversuchte Südländer* (Visites aux contrées méridionales); Leipzig, 1739, in-8°.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexicon.*

**BEHRENS** (*Conrad-Barthold*), médecin allemand, né le 26 août 1660 à Hildesheim, dans la basse Saxe, mort le 4 octobre 1736. Il se livra à la pratique de la médecine et à l'étude de l'histoire. La théologie déroba même quelques instants à ses nobles occupations. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans les *Éphémérides de la Société des curieux de la nature*, et dans les *Actes de l'Académie des sciences de Berlin*, on a de lui : *Selecta diætetica;* Francfort, 1710, in-4°; — *De Constitutione artis medicæ;* Helmstadt, 1691, in-8°; — *Medicus legalis;* 1696, in-8° (en allemand); ouvrage imprimé dans les *Scriptores rerum germanicarum d'Heineccius;* Helmstædt, 1707, in-fol.; — *Selecta medica de medicinæ natura et certitudine;* Francfort et Leipzig, 1708, in-8°, ouvrage sur la philosophie et la médecine; — *Fasti Carolini, in quibus vita Caroli Magni ex Henr. Turkii annalibus excerpta est;* Francfort, 1707, in-4°; — *Historia præpositorum, decanorum et scholasticorum Ecclesiæ Hildesheimensis;* ibid., 1785, in-fol.; — une dissertation (en allemand) sur l'*histoire générale des*

*princes de la haute Saxe*, de J.-George Accard, 1724, in-4° ; — *Histoire générale des seigneurs de Grone* (en allemand); Hildesheim, 1726, in-fol.

Goetten, *Jetzt lebendes gelehrtes Europa.* — *Biographie médicale.*

***BEHRENS** (*George-Henning*), médecin allemand, né à Goslar en 1662, mort dans sa ville natale en 1712. En 1710, un incendie consuma tous ses manuscrits. Il est resté de lui : *Hercynia curiosa*; Nordhausen, 1703, in-4°. Cet ouvrage est la description particulière et détaillée du Harz (l'ancienne forêt Hercynienne).

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon.* — *Biographie médicale.*

***BEHRENS** (*Michel*), théologien allemand, né à Buxtehude le 22 septembre 1657, mort à Wandsbeck le 5 janvier 1728. Ses principaux ouvrages sont: *Altar der Heyden, der Atheisten, der Christen*, etc. (Autel des païens, des athées, des chrétiens, etc.); Hambourg, 1692, in-8° ; — *Die dreifache Welt der Christen der Phantasten und der Bezauberten* (le Triple monde des chrétiens, des illuminés et des ensorcelés); ibid., 1697 ; — *Das Recht der Natur aus der Natur* (le Droit de la nature d'après la nature); ibid., 1703, in-4°.

Adelung, Supplém. à Jocher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BEHRENS** (*Rodolphe-Augustin*), médecin allemand, mort en 1747, a publié les ouvrages suivants : *Trias casuum memorabilium medicorum* ; Wolfenbüttel, 1727, in-4° ; — *De Imaginario quodam miraculo in gravi oculorum morbo, ejusdemque spontanea atque fortuita sanatione*; Brunswiek, 1734, in-4° : l'auteur y parle de la guérison d'une maladie que Mongeron a placée parmi les miracles du diacre Pâris; — *De Felicitate medicorum aucta in terris Brunsvicensibus* ; ibid., 1747, in-4°; — *Examen aquarum mineralium Fürstenau et Wechteldensium*; Helmstædt, 1724, in-4°; — *Dissertatio de Affectionibus a comestis mitulis* ; Hanovre, 1735, in-4° ; — *De cerebri vulnere non semper et absolute lethali*; Francfort, 1736, in-4°. — Son fils G.-Adam *Behrens*, né à Francfort-sur-le-Mein, où il exerça la médecine, a publié en 1771 un *Traité* en allemand, dans lequel il considère les habitants de Francfort relativement à la fortune, à la moralité et à la santé.

*Biographie médicale.*

***BEHRENT** (*Jean*), jurisconsulte allemand, né en 1658 à Insterbourg, en Prusse; mort le 26 avril 1712. Ses principaux ouvrages sont : *Regius evangelicorum philadelphianismus* ; — *Disputationes de jure mundi*; — *De Jure simulationis et dissimulationis in causis ecclesiasticis* ; — *De insignioribus juris matrimonialis capitibus*; — *De spadonum eunuchorumque juribus et conjugio eorumque jure circa munera ecclesiastica et civilia.*

Arnold, *Historie der Königsbergischen Universität.*

***BEICH** (*Joachim-François*), peintre et graveur allemand, né en 1665 à Ravensbourg, mort à Munich le 16 octobre 1748. Le prince-électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, le chargea de peindre les batailles qu'il avait livrées en Hongrie. Beich voyagea en Italie, où il fit plusieurs ouvrages qui méritèrent d'être signalés. Le célèbre Solimène copia lui-même un de ses tableaux. Ce peintre était un grand maître dans l'art de distribuer la lumière; sa manière tient de celle de Salvator Rosa.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BEIDHAWY** (*Abdallah-Ben-Omar*), savant musulman, natif de Béda dans le Farsistan, au septième siècle de l'hégire (13ᵉ de J.-C.). On a de lui : *Commentaire arabe sur le Koran* : cet ouvrage existe en manuscrit dans les principales bibliothèques de l'Europe; — *Chronologie universelle*, en persan; le manuscrit est à la Bibliothèque impériale de Paris.

Hadji-Khalfa, *Lex. Biog.* — Silvestre de Sacy, *Notices et extr. des manuscrits de la Bibl. imp.*, t. IV. — Reiske, Supplément à la *Bibl. Orient.* d'Herbelot.

**BEIER** (*Adrien*), juriconsulte allemand, né à Iéna le 20 janvier 1634, mort en 1712. Il étudia à Leipzig, à Rostock et à Leyde, et devint professeur de droit à Iéna, depuis 1658 jusqu'à sa mort. Il écrivit le premier sur les coutumes des corporations et jurandes des arts et métiers. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Tyro, prudentiæ juris opificiarii præcursorum emissarius* ; Iéna, 1683, in-4°, avec des notes de Gott. Struve; ibid, 1717, in-4°; — *Tractatus de Jure prohibendi, quod competit opificibus et in opifices* ; Iéna, 1683, in-4° ; 1721, in-4° ; — *Boethus peregre redux conspectibus et judice conspicuus* ; Iéna, 1685, in-4° ; ibid., 1717, in-4°; — *de Collegiis opificum*; Iéna, 1688, in-4°, avec des notes de Struve et de Gœbel; Helmstædt, 1727, in-4°; — *Opus de eo quod circa carnifices et excoriatores jussum est*, 1702, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

***BEIER** (*Auguste*), bibliographe allemand, né en 1707 à Bertholsdorff, près de Freyberg, mort vers le milieu du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Epistola ad. Joh. Diet. de Schœnberg, de bibliothecis Dresdensibus tam publicis, tam privatis* ; — *Arcana sacra bibliothecarum Dresdensium* ; — *Historia vitæ, fatorum atque meritorum Georgii Genzii.*

Gœtten, *Jetzt lebendes gelehrtes Europa.*

**BEIER** (*Hermann*), théologien protestant, né à Francfort-sur-le-Mein le 29 septembre 1516, mort le 11 août 1577. Il étudia à Wittemberg, où il se lia d'amitié avec Luther. Outre des commentaires sur la Bible, on a de lui : *Quæstiones in libellum de Sphæra Joannis de Sacrobusto* (Jean de Sacrobosco); Wittemberg, 1573, in-8°. On lui attribue le livre : *Pro fictitio missæ sacrificio Argumenta erronea*

*sophistarum pontificiorum, cum refutationibus*, publié sous le nom d'*Andreas Epicimus ;* Magdebourg, 1551, in-8°; trad. française, Lyon, 1564, in-8°.

Melchior Adam, *in vitis Theolog. german.*

* **BEIER** (*Jean*), artiste et mécanicien allemand, natif de Hambourg, vivait dans le commencement du dix-huitième siècle. Il fabriqua un globe céleste et terrestre, et en donna la description.

Moller, *Cimbria literata.*

* **BEIER** (*Otto*), historien allemand, natif de Flensbourg, mort le 5 janvier 1720. On a de lui : *Disputatio historica de originibus et incrementis Flensburgi ad præsentem usque statum;* Iéna, 1684.

Moller, *Cimbria literata.*

**BEIER.** *Voy.* BEYER.

**BEIERLINCK.** *Voy.* BEYERLINCK.

* **BEIYATO** (*Casp.*), historien italien, natif de Milan, vivait dans la seconde moitié du siezième siècle. On a de lui : *Historia universalis ab initio mundi ad A. C.* 1569.

Hendreich, *Pand. Brandenb.*

**BEIL** (*Jean-David*), acteur et auteur dramatique allemand, né à Chemnitz en 1734, mort le 15 août 1794. Il excellait dans les rôles de valet. On a de lui dix comédies allemandes, parmi lesquelles on remarque : *les Joueurs;* Manheim, 1785, in-8°; — *l'École des Comédiens;* ibid., 1785, in-8°. Ces pièces, jointes à quelques autres, ont été publiées à Zurich et à Leipzig, 1794, 2 vol. in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BEIL** (*Jean-Gabriel*), biographe allemand, natif de Chemnitz, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Diss. de doctis Chemnicensibus opificum filiis;* Chemnitz, 1738, in-4°; — *Diss. de doctis ephororum Chemnicensium filiis;* Chemnitz, 1744, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BEIMIRAM** (*Isaac*), médecin juif, vivait au onzième siècle. Il était contemporain d'Avicenne et de Constantin l'Africain. On a de lui : *de Definitionibus et Elementis; — De victus Ratione; — De Febribus; — de Urina;* — *de Diætis.* Ces traités sont écrits en arabe, et probablement, du moins pour la plupart, inédits.

*Biographie médicale.*

* **BEIN** (*Jean*), dessinateur et graveur français, né à Coxweiller (Bas-Rhin) en 1789, fut élève de David pour le dessin, et de Guérin de Strasbourg pour la gravure. Ses principaux ouvrages sont : *la Duchesse d'Angoulême quitte Bordeaux,* d'après Desenne, 1817; — *le Mariage de la sainte Vierge,* d'après Vanloo, 1822; — *Apelle et Campaspe,* d'après Girodet, 1824.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Le Blanc, *Manuel de l'amateur d'estampes.*

**BEINDORFF** (*Christophe*), jurisconsulte, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Discursus de romani imperii Comitibus et Baronibus;* cet ouvrage se trouve dans le 3e volume *Juris publici Dominici Avennæi.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**BEINGA-DELLA**, dernier roi du Pégou, mort en 1775. Il soumit en 1752 le royaume d'Ava, et fit mettre à mort, le 13 octobre 1754, le vieux Douidi, dernier roi des Birmans. Plus tard la fortune lui devint contraire : il perdit Pégou, sa capitale, en 1757, et tomba lui-même entre les mains d'Alompra, chef des Birmans. Ce dernier lui infligea, après une longue captivité, une mort ignominieuse. *Voy.* ALOMPRA.

**BEINL DE BIENENBOURG** (*Antoine*), médecin allemand, né en 1749, mort à Vienne le 12 juin 1820. Il exerça la médecine dans cette dernière ville, et fut professeur de pathologie à l'Académie médico-chirurgicale, conseiller aulique, et médecin en chef des armées impériales. On a de lui : *Essai de police médicale militaire, appliquée principalement aux armées autrichiennes;* Vienne, 1804, in-8°, en allemand; — *Mémoire sur une espèce particulière de tumeur lymphatique;* Vienne, 1801, in-8°, en allemand.

Callisen, *Med. Schrisfsteller Lexicon.*

* **BEINTEMA** (*J.-J.-W.*), nom sous lequel Jean-Ignace Worbs, médecin hollandais vivant vers la fin du dix-septième siècle, a publié les opuscules suivants : *Verhandelinge over de Tabak* (Dissertation sur le tabac); la Haye, 1690, in-8°, trad. en allemand; Leipzig, 1691, in-12; — *Dissertatio de morbo regio, sive tractatus in quo sententia de ictero, ejusque curatione examinantur;* Vienne, 1697, in-12; — *Historia constitutionis pestilentis annorum* 1708 *ad* 1713; Venise, 1714, in-8°; — *Untersuchung ob den Frauenzimmern nicht eben sowohl als den Manns-Zimmern Taback zu rauchen erlaubt ist* (les Femmes peuvent-elles fumer le tabac aussi bien que les hommes?); Iéna, 1743, in-8°.

*Biographie médicale.*

**BEINVILLE** (*Charles-Barthélemy* DE), publiciste picard, mort en 1641. Il défendit avec chaleur le cardinal de Richelieu dans toutes ses opérations, depuis la paix de Vervins en 1598. Son ouvrage est intitulé *Vérités françaises opposées aux calomnies espagnoles, ou réfutation de la déclaration du cardinal infant* (Ferdinand d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas pour Philippe IV, son frère); Beauvais, 1737-1738, 3 vol. in-8°; Paris, 1643, in-4°.

Lelong, *Bibl. hist. de la France.*

**BEÏRACTAR.** *Voyez* BAIRACTAR.

**BEIRAM** (*Hadji*), saint très-révéré des Turcs, dont le nom dérive peut-être, par corruption, du mot persan *baharam.* Il fut cheikh et fondateur d'un ordre de derviches qu'il appela *Beirami.* Né à Sal, village près d'Angora, non loin du fleuve Tchouboukfchou, il mourut en 876 (an de J.-C. 1471). Son tombeau était un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

**BEIREIS** (*Godefroy-Christophe*), médecin et chimiste allemand, né à Mülhausen le 2 mars 1730, mort à Helmstædt en septembre 1809, fut professeur de physique et de chimie à l'université de Helmstædt. C'était un homme instruit, mais original, et porté au charlatanisme. Des bizarreries et une sorte d'existence mystérieuse l'ont rendu célèbre en Allemagne. Il a laissé des dissertations et des mémoires sur divers points de médecine, de philologie et d'histoire naturelle.

*Biographie médicale.*

* **BEISLER** (*Hermann*), homme d'État bavarois, né à Bensheim en 1790. Il se destina d'abord à la carrière militaire, et prit part en 1807 à la campagne du Tyrol. Amené par des raisons de famille à se retirer du service, il entra dans l'administration. En 1813, il remplissait les fonctions de secrétaire général du ministère de la justice dans le grand-duché de Francfort. Une ardeur patriotique le saisit alors, et il reprit l'épée. Après la première paix de Paris, il rentra dans la vie civile; puis s'engagea de nouveau dans l'armée en 1815, époque à laquelle il servit en qualité de capitaine dans un bataillon bavarois. Il fit ainsi alterner quelque temps encore les deux carrières, civile et militaire. On le trouve en 1838 président de la régence de la basse Bavière; et en 1847, lors de la retraite du ministère Abel, il devint d'abord ministre de la justice, puis, en 1848, de l'instruction publique et des cultes. Il s'occupa dès lors des réformes constitutionnelles jugées nécessaires à la suite des événements qui signalèrent le mois de mars de cette année. Membre de l'assemblée nationale allemande, il siégea à droite, et entre autres demanda que l'Église eût sa constitution représentative, sans la participation des laïques à la direction ecclésiastique. Cette opinion n'eut point l'assentiment des collègues de Beisler, et il dut se démettre de ses fonctions de ministre. Il rentra en décembre 1848 dans le conseil de la couronne, et fut chargé du portefeuille de l'intérieur, qu'il garda jusqu'au 5 mars 1849. On a de lui: *Betrachtungen über Gemeindeverfassung* (Observations sur l'administration communale); Augsbourg, 1831.

*Conversations-Lexicon.* — *Augsburger Allgemeine Zeitung*, 1847-1849.

* **BEISSEL** ou **BEYSSEL** (*Josse*), orateur, poëte, jurisconsulte et philosophe allemand, vivait à Aix-la-Chapelle vers 1474. Il a laissé: *Dialogus ad Hermolaum Barbarum, de optimo genere musicorum.*

André, *Bibliotheca belgica.*

**BEISSIER** (*Jacques*), chirurgien français, né en Dauphiné en 1623, mort en 1712. Attaché au service des armées, il accompagna Louis XIV dans toutes ses campagnes. Le roi voulut même l'avoir près de lui pendant l'opération d'une fistule à l'anus que lui fit son premier chirurgien Félix.

*Biographie médicale.*

* **BEISMANN** (*Henri*), pédagogue allemand, mort à Francfort-sur-l'Oder le 26 avril 1750. Ses principaux ouvrages sont: *De aquæ apud gentiles cultu*, 1737; — *De certaminibus ingeniorum apud veteres*, 1738; — *De bibliothecis, peregrinationibus, recitationibus aliisque quibus ut præcipuis ad excolenda studia mediis usi sunt veteres Romani*, 1748.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BEISSON** (*François-Joseph-Étienne*), graveur français, né à Aix, en Provence, le 10 décembre 1759; mort à Paris le 28 février 1820. Ses principales gravures sont: *le Messager d'amour*, d'après Bounieu, 1787; — *les Jeunes Athéniens et Athéniennes tirant au sort*, d'après J.-F.-P. Peyron; — *Sainte Cécile et la Vierge au donataire*, d'après Raphaël.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BEITHAR.** *Voy.* ABEN-BEITHAR.

* **BEJA** (*Frey-Antonio* DE), critique portugais, né en 1493, mort dans la première moitié du seizième siècle. Il entra dans les ordres dès 1517; et ce fut une bizarre prophétie, fort accréditée de son temps, qui l'engagea à écrire contre les astrologues en 1524. Le bruit s'étant répandu qu'un déluge universel allait détruire le monde, il publia son traité, et le dédia à la reine Léonor; le titre en est curieux: *Contra os juizos dos astrologos; breve tratado contra a opinião de algums ousados astrologos que por reglas de astrologia non bem entendidas ousam em publico juizo dizer que ha quatro ou cinco dias defevereiro do anno 1524, por ajuntamento de ulgums planetas em ho signo de Piscis sera gram dilivio na terra.* Ce livre rarissime fut imprimé par Germam Galharde en 1523. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

* **BEJA** (*Louis*), théologien portugais, natif de Perestrello, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui: *Responsa casuum conscientiæ*; — *de Contractibus libellariis*; — *Collegium sacrum Bononiense*; — *de Venditione rerum fructuosarum ad terminum.*

Antoine, *Bibliotheca hispanica.*

* **BEJARANUS, BEJARANO** ou **BEXERANO** (*Pierre*), prédicateur dominicain espagnol, natif de Séville, vivait dans le commencement du dix-septième siècle. Outre un volume de sermons, on a de lui: *Resolucion de las monedas y especies de perlas de la isla Margarita*; 1600, in-4°.

Antoine, *Bibliotheca hispanica.* — Échard, *De Scriptoribus ordinis Dominicanorum.*

**BÉJART** (*Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth*). *Voy.* MOLIÈRE.

**BÉJART** (*Jacques*), comédien français de la troupe de Molière, né à Paris le 15 février 1622, mort le 21 mai 1659. On a peu de détails sur cet acteur. Il était tombé malade pendant une représentation de *l'Étourdi*, donnée au Louvre pour le roi; et sa mort obligea ses camarades à interrompre leur spectacle près de quinze

jours. On trouva chez lui, selon Gui Patin, la somme assez ronde de 24,000 écus en or.

Taschereau, *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, 3e éd., p. 215. — G. Patin, *Lettres*, éd. Reveillé-Parise, III, 138.

**BÉJART** (*Louis*), frère du précédent, né à Paris le 4 décembre 1630, mort le 29 septembre 1678. Il fit également partie de la troupe de Molière, et joua dans presque toutes les pièces de ce grand écrivain avec un succès constant. Il créa, entre autres rôles, celui de *La Flèche* dans *l'Avare;* et ce fut par allusion à une légère claudication de Béjart que Molière fit dire à Harpagon : « Je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. » Béjart quitta la scène en 1670, avec une pension de mille livres que lui firent ses camarades. Ce fut là l'origine des pensions de retraite de la Comédie-Française.

Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du Théâtre-Français*, I, 131. — Taschereau, *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, 3e éd., p. III-IV, 215.

**BÉJART** (*Madeleine*), sœur aînée des précédents, née à Paris le 8 janvier 1618, morte le 17 février 1672. Comme ses frères et peut-être avant eux, elle fit partie de la troupe de Molière, dans laquelle elle remplissait principalement les rôles de soubrette. Molière fit, pendant quelque temps, agréer ses soins à Madeleine Béjart; et lorsque, pour son malheur, il épousa la plus jeune sœur de sa maîtresse, la calomnie envieuse l'accusa d'avoir pris pour femme sa propre fille. On croyait alors, ou du moins on feignait de croire, que Madeleine était la mère et Molière le père d'Armande Béjart. Les heureuses découvertes de M. Beffara (*voy.* ce nom) ont réduit la calomnie au silence; mais la sottise a continué à disserter sur ce triste sujet. (*Voy.* MODÈNE.)

Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du Théâtre-Français*, II, 35. — Taschereau, *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, 3e éd., p. 215.

**BÉJOT** (*François*), littérateur français, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, censeur royal, né à Montdidier le 14 septembre 1718, mort à Paris le 31 août 1787, professa le grec à Paris à l'âge de vingt ans, et eut pour élève Goguet. Attaché, en 1741, à la bibliothèque du Roi, il rédigea en grande partie le catalogue qui parut en 1744. On a de lui deux mémoires, l'un sur quelques passages de la *Cyropédie* de Xénophon, l'autre sur les Éparites ou Éparoètes, dont parle souvent Xénophon dans son *Histoire grecque.*

*Biographie universelle* (édition belge).

***BEKA** ou **BERA** (*Jean* DE), chroniqueur hollandais, chanoine d'Utrecht, vivait au quatorzième siècle. On a de lui : *Chronicon, continens res gestas episcoporum sedis Ultrajectinæ et comitum Hollandiæ;* Franeker, 1611, in-4°; Utrecht, 1643, in-fol. Cette chronique va de Willebrod à 1346; elle a été continuée par Guillaume Heder jusqu'en 1524.

André, *Bibliotheca belgica.* — Burmann, *Trajectum eruditum.* — Vossius, *de Historicis latinis.*

***BEKA** (*Sibert*), savant religieux de l'ordre des Carmes, natif de Gueldre, vivait vers l'an 1320. Il avait de grandes connaissances en philosophie, en histoire et en droit canon. Son principal ouvrage est un *Commentaire sur les quatre livres des Sentences.*

André, *Bibliotheca belgica.* — Swert, *Athenæ belgicæ.*

***BEKE** (*Charles-Tilstone*), voyageur anglais, naquit le 10 octobre 1800. Il quitta le commerce pour étudier le droit, acquit des connaissances historiques, ethnographiques et philologiques, dirigea surtout son attention sur l'histoire et la géographie de l'Orient, et reconnut que l'Abyssinie était d'une haute importance pour les relations avec l'Afrique centrale. Résolu d'explorer cette contrée, il en fit d'abord la proposition au gouvernement et à plusieurs instituts scientifiques de l'Angleterre; mais ses démarches étant restées sans succès, il accepta les offres de quelques personnes, et partit pour l'Abyssinie, avec l'expédition du major Harris. Il rendit des services signalés en explorant le Godschen et des contrées plus méridionales, jusqu'alors entièrement inconnues. Le résultat de ses recherches a été publié dans le *Journal of the geographical Society* de Londres, et dans le *Bulletin de la Société de géographie* de Paris. Dans ces dernières années, Beke était secrétaire d'une compagnie appelée *National assecuration for the protection of industry and capital throughout the British empire.* On a encore de lui : *Origines biblicæ, or researches in primeval history;* Londres, 1834, 1 vol. : cet ouvrage, fruit des premières études de l'auteur, fut vivement critiqué en Allemagne, entre autres par le professeur Paulus; — *Essay on the Nile and its tributaries;* Londres, 1847; — *On the Sources of the Nile in the Mountains of the moon;* Londres, 1848; — *On the Sources of the Nile;* Londres, 1849; — *Mémoire justificatif, en réhabilitation des pères Paez et Lobo;* Paris, 1848; — *A letter to M. Daussy;* Londres, 1849; — *An inquiry into A. d'Abbadie's journey to Kaffa;* Londres, 1850; — *On the geographical distribution of the languages of Abyssinia;* Édimbourg, 1849.

*Conversations-Lexicon.*

***BEKIESZ** (*Gaspard*), commandant des troupes hongroises au service de la Pologne, sous le roi Bathory, naquit vers 1530, et mourut en 1579. Compatriote de Bathory, il se distingua par ses services diplomatiques et militaires sous le règne du prince de Transylvanie, Jean Sigismond, au point de se poser comme un des prétendants au trône après la mort du souverain; mais, dans la lutte qui s'ensuivit entre lui et Bathory à ce sujet, il eut le dessous, et fut obligé de se réfugier en Allemagne. A l'avénement de Bathory au trône de Pologne, Bekiesz offrit franchement ses services au roi, qui lui confia, ainsi qu'à son frère Gabriel, le commandement de ses légions hongroises. Ce fut à la tête de l'infanterie

que Gaspard Bekiesz contribua éminemment à la prise de Polotsk en 1579; une maladie l'enleva peu de temps après. On l'enterra près de Wilna, sur une montagne qui porte aujourd'hui encore le nom *Bekieszowa gora, mont Bekiesz*. Son frère Gabriel fut tué en 1581 à l'assaut de Plescoff; leurs descendants obtinrent l'indigénat polonais en 1593. C. MOROZEVICZ.

R. Heidenstein, *Rerum polonicarum ab excessu Sigismundi Augusti libri XII*; Francfort, 1672. — Albertrandy, *Panowanie Henryka Walezyuna Stefana Batoreys*; Varsovie, 1823, 2 vol.

***BEKINSAU** (*Jean*), publiciste anglais, natif de Bebinson, mort en 1559, fut en faveur auprès de Henri VIII, d'Édouard VI, et de la reine Marie. Il quitta la cour à l'avénement d'Élisabeth. Bien qu'attaché à la religion catholique, il publia un ouvrage contre la suprématie papale; cet ouvrage a pour titre : *De supremo et absoluto regis imperio*, dédié à Henri VIII; Londres, 1546, in-8°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*.

**BEKKER** (*Balthasar*), théologien hollandais, né le 20 mars 1634 à Metselawier en Frise; mort le 11 juin 1698. Il étudia à Franeker, et remplit les fonctions de pasteur à Oosterlittens, à Loenen, et dans d'autres endroits de la Hollande. Partisan de la philosophie de Descartes, il publia une brochure intitulée *de Philosophia Cartesiana Admonitio sincera*; Wesel, 1668, in-12, où l'auteur cherche à prouver que la philosophie de Descartes peut fort bien s'allier avec la théologie. Deux espèces de catéchismes publiés vers la même époque, l'un sous le titre : *Gesneden Brood* (Pain coupé), l'autre sous le titre de *Vaste Spyze* (Mets de carême), le firent accuser de socinianisme. A l'occasion de l'apparition d'une comète en 1680 et 1681, il publia des *Recherches sur les comètes* (en flamand); Leuwarden, 1683, in-8°, Amsterdam, 1692, in-4°. L'auteur s'attache à prouver que les comètes ne sont pas des présages de malheurs, comme on se l'était jusqu'alors imaginé. Mais le livre qui rendit le nom de Bekker célèbre a pour titre : *de Betooverde weereld* (le Monde enchanté), imprimé à Leuwarden (en holl.), 1691, in-8°; à Amsterdam (en allemand), 1693, in-4°; à Deventer, en 1737. Il a été traduit en italien, en anglais et en français : la traduction française parut à Amsterdam, 1694, 4 vol. in-12. Benjamin Binet combattit *le Monde enchanté* dans son traité des dieux du paganisme, in-12, 1699, que l'on joint souvent à l'ouvrage de Bekker. Ce dernier y essaya, dans un siècle où l'on était encore superstitieux, à prouver que tout ce que l'on a écrit sur le diable, les malins esprits, les sorciers, etc., ne sont que des fadaises. « C'est, dit-il, pour détruire « cette vaine idole de la crédulité populaire « que j'ai écrit mon livre : si le démon s'en « fâche, qu'il emploie sa puissance pour m'en punir; s'il est Dieu, qu'il se défende lui-même, « et qu'il s'en prenne à moi qui ai renversé ses « autels. » Ce livre fut condamné par le synode, et l'auteur réduit à une vie vagabonde, par la perte de ses places et par des persécutions de tout genre. On avait frappé cinq médailles en l'honneur de Bekker, qui était fort laid de figure : son nez et son menton se joignaient presque, et il avait les pommettes très-saillantes. C'est ce qui engagea La Monnoye à faire sur lui l'épigramme suivante, qu'on trouve en tête de la traduction française du *Monde enchanté* :

Oui, par toi de Satan la puissance est brisée;
Mais tu n'as cependant pas encore assez fait :
Pour nous ôter du diable entièrement l'idée,
Bekker, supprime ton portrait.

Morhof, *Polyh. Philos*, L. II, p. I. — Jac. Bruker, *Histor. crit. philosoph.*, t. V, par. III. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXIV. — Beckher, *Schediasma Critico-Litterarium de controversiis præcipuis Balth. Bekkero*, etc.; Regiom. et Lips., 1721, in-4°. — J.-M. Schwager, *Beitrag zur Geschichte der Intoleranz, Meinungen*, etc.; Leipz., 1781, in-8°.

**BEKKER** (*Elisabeth* WOLF, née), femme de lettres, née à Flessingue, en Hollande, le 25 juillet 1733; morte le 5 novembre 1804. Les auteurs classiques de sa propre langue, du français, de l'allemand et de l'anglais, lui étaient familiers. Elle se fit d'abord connaître par des poésies, dont les plus remarquables sont : *Walcheren*, 1769; — *Plaintes de Jacob sur le tombeau de Rachel*; — *Héroïde de Jacqueline de Bavière à Frans van Borselen*. Devenue veuve en 1776, Élisabeth Bekker prit pour compagne Agathe Deken, femme de talent et d'esprit, et publia avec elle : *Oeconomische Liedjes* (chansons populaires); 1781, 3 vol. in-8°; — *Histoire de Guillaume Leevend*, 1785, 8 vol. in-8°; — *Lettres d'Abraham Blankaart à Cornélie Wildschest*, 1789; — *Histoire de Sara Burgerhart*, 2 vol., 1790, traduit en français; Paris, 1787, 4 vol. in-16; — *Voyage en Bourgogne*, en vers. Les deux amies ont aussi donné quelques traductions.

*Biographie universelle* (édition belge).

***BEKKER** (*Emmanuel*), célèbre helléniste allemand, naquit à Berlin en 1785. Il y fit ses études à l'école du Couvent-Gris, sous la direction de feu G.-L. Spalding, et se rendit, en 1803, à l'université de Halle. Là il devint un des meilleurs élèves du célèbre Wolf; et l'on assure que, plus tard, celui-ci se plaisait à le proclamer le plus capable de continuer ses travaux philologiques. En 1807, Bekker fut nommé professeur de littérature grecque à l'université de Berlin, qui venait d'être fondée. En mai 1810 il se rendit à Paris, où il resta jusqu'à la fin de 1812, occupé à faire des recherches dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale, et notamment à collationner ceux de Platon ainsi que de divers rhéteurs et grammairiens grecs. Nommé, en 1815, membre de l'Académie des sciences de Berlin, il fit, sur la demande de cette compagnie, un second voyage à Paris, pour extraire des papiers de Fourmont ce qui pourrait servir à la publication d'un *Corpus inscriptionum græcarum*. En 1817, la même société l'envoya en Italie

pour y déchiffrer, conjointement avec le professeur Gœschen, un de ses collègues, le manuscrit palimpseste des Institutes de Gaïus, découvert à Vérone par Niebuhr; en même temps il devait y recueillir des matériaux pour une nouvelle édition d'Aristote (4 vol. in-4°; Berlin, 1831-1836). Bekker passa deux hivers à Rome, dont les nombreuses bibliothèques lui furent ouvertes, sur la recommandation de Niebuhr. Il visita Florence, Venise, le mont Cassin, Césène, Ravenne, et Milan; se rendit en 1819, par Turin, à Paris; de là il passa (1820) en Angleterre, où il séjourna alternativement à Londres, à Oxford et à Cambridge, et revint enfin, par Leyde et Heidelberg, à Berlin. Les résultats de ses voyages furent du plus haut intérêt pour la science philologique. Il en a consigné une partie dans ses ouvrages, parmi lesquels on remarque : les *Anecdota græca* (3 vol.; Berlin, 1814-1821), composés, pour la plupart, d'observations grammaticales; une édition de deux traités d'Apollonius Dyscolus : *De Pronomine* et *de Syntaxi*, dont le premier n'avait pas encore été imprimé; une édition de Théognis; Leipz., 1815 (augmentée de 150 vers inédits); de Démosthène et d'autres orateurs athéniens, 7 vol. in-8°; Oxford, 1823; de Thucydide, 3 vol.; Oxford, 1821; de la bibliothèque de Photius, 2 vol.; Berlin, 1824; des dialogues de Platon, d'Aristophane, 3 vol.; Londres, 1825; de Sextus Empiricus; Berlin, 1842; des Scholies pour l'*Iliade*; Londres, 1826-1827, 3 vol. Il prit aussi une part active au *Corpus scriptorum Historiæ Byzantinæ*, en 24 volumes publiés à Bonn. Enfin il a publié, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, des études sur la langue romane, les romans d'Aspremont, et la poésie provençale.

*Conversations-Lexicon.*

***BEKRY** ou **ALBEKRY** (*Abou-Obeyd-Allah-Abd-Allah*), géographe arabe, mort en 487 de l'hégire (1094 de J.-C.), occupa, comme son père, les fonctions de vizir auprès des princes de Séville. Il est l'auteur d'une *Description géographique de l'Espagne et de l'Afrique*, qui se conserve en manuscrit (n° 580) à la Bibl. impér. de Paris. M. Ét. Quatremère en a donné une analyse étendue dans le t. XII des *Notices et extr. des manuscr.* On a aussi de Bekry un *Dictionnaire géographique*, dont le cadre est fort restreint : il n'y est question que de l'Arabie et d'un petit nombre de localités espagnoles. On attribue aussi à Bekry un *Traité sur les plantes et les arbres de l'Espagne.*

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda, Introd.*, p. CIII et suiv.

**BEKTACH.** *Voy.* BEYGTACH.

**BEKUHR** (*Gottlob-Frédéric-Guillaume*), écrivain musical, vivait en Saxe vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui : *Über die Kirchen-melodien* (Sur les chants d'Église); Halle, 1796, in-8°. Cet ouvrage est un des plus instructifs que l'on possède sur cette matière.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BEL** ou **BELUS**, fut, d'après les traditions grecques recueillies par Hérodote et par d'autres historiens, le premier des rois de Babylone et d'Assyrie, et le père de Ninus. Il rendit le sol du pays propre à la culture, en faisant creuser des canaux pour l'écoulement des eaux stagnantes, donna des lois à son peuple, et lui enseigna les éléments des sciences.

Cependant le nom de Bel n'étant qu'une variante de celui de *Baal*, c'est-à-dire *Seigneurs Dieu du soleil*, il est à croire qu'il a été donné souvent aux premiers rois, et que les traditions postérieures ont attribué au même individu les travaux et les bienfaits de plusieurs règnes. On ignore d'ailleurs l'époque précise du roi, du législateur ou du sage le plus célèbre de ce nom.

Un roi de Phénicie qui vécut vers l'an 1500 avant notre ère, et qu'on dit père d'Égyptus, de Danaüs et de Céphée, portait aussi le nom de Bel, ainsi que l'un des aïeux des Héraclides, qui furent rois de Lydie. [M. MATTER, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Bechtold, *de Belo Babylonis, philosopho Chaldæo, non antiquissimo;* Giesen, 1755.

**BEL** (*André*). *Voy.* BELL.

**BEL** (*Antoine* LE), peintre français, né en 1706 au hameau de Montrot, près d'Arc-en-Barrois (Haute-Marne), mort en 1793. Né de parents fort pauvres, il se fit décrotteur et commissionnaire sur le Pont-Neuf pour gagner sa vie. Étant entré un jour dans l'atelier d'Aved, il se mit à critiquer un tableau; le maître trouva la critique fondée, et s'attacha Bel comme élève. Celui-ci fit de rapides progrès dans la peinture des paysages. De l'atelier d'Aved, il passa dans celui de Boucher, et devint un des peintres les plus distingués du règne de Louis XV. En 1740, il fut reçu membre de l'Académie; ses tableaux de réception sont un *Soleil levant* et un *Soleil couchant.* On peut lui reprocher d'avoir souvent sacrifié les qualités naturelles au genre faux et de convention que les Boucher et les Vanloo avaient mis en vogue.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

***BEL** (*Jean* LE), chroniqueur belge, était chanoine de Saint-Lambert de Liége, et mourut plus qu'octogénaire vers 1390. Il a composé une chronique et des relations sur les guerres de son temps; Jean Froissart s'en est servi pour écrire son histoire. Cette chronique, que l'on croyait perdue, a été récemment retrouvée et publiée par M. Polain, conservateur des archives de l'État à Liége, sous ce titre : *les Vrayes chroniques jadis faites et rassemblées par vénérable homme et discret seigneur monseigneur Jehan le Bel;* Liége, 1850, in-8°. Cette édition, exécutée avec luxe, n'a pas été mise dans le commerce, et n'a été tirée qu'à cent vingt-cinq exemplaires, numérotés à la presse. Il est fâcheux que, par cette fantaisie de bibliophile, M. Polain ait amoindri le service qu'il rendait aux amis des études historiques. J. RAVENEL.

André, *Bibliotheca Belgica.* — Swert, *Athenæ Belgicæ.*

**BEL** (*Jean-Jacques*), littérateur français, né à Bordeaux le 21 mars 1693, mort à Paris le 15 août 1738. Il était conseiller au parlement de Bordeaux, et membre de l'Académie de cette ville. Il mourut d'un excès de travail, à l'âge de quarante-cinq ans. Bel avait une superbe bibliothèque, qu'il voulait rendre publique, avec des fonds pour l'entretien de deux bibliothécaires. On a de lui : l'*Éloge historique de Pantalon-Phœbus*, souvent imprimé à la suite du *Dictionnaire néologique* de l'abbé des Fontaines (Paris, 1726, 1727, 1728, 1756, in-12) : il y reprend avec raison beaucoup d'expressions nouvelles, de phrases alambiquées, des tours précieux ; — *Lettres critiques sur la* Marianne *de Voltaire*; Paris, 1726, in-12; — *Apologie de M. Houdard de la Motte*; Paris, 1724, in-8°, en quatre lettres : c'est une satire ingénieuse et mordante sur une partie des œuvres de Voltaire; — sur *le* Romulus *de la Motte*, 1722, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

**BEL** ou **BELIUS** (*Mathias*), théologien et historien, né en 1684 à Orsova en Hongrie, mort en 1749. Après avoir étudié à l'université de Halle, il retourna dans son pays, où il obtint la place de recteur des écoles protestantes à Neusohl. Il devint plus tard historiographe de l'empereur Charles VI. On a de lui : *Prodromus Hungariæ antiquæ et hodiernæ*; Nuremberg, 1723, in-fol. ; — *Notitia Hungariæ novæ historico-geographica*; Vienne, 1735-1742, 4 vol. in-fol. ; — *De vetere Litteratura Hunno-Scythica Exercitatio*; Leipzig, 1718, in-4° ; — *Apparatus ad historiam Hungariæ, sive Collectio monumentorum ineditorum partim, partim editorum*; Presbourg, 1735-1746, 3 vol. in-fol. ; — *Amplissimæ historico-criticæ Præfationes in Scriptores Rerum Hungaricarum*, 3 vol. in-8°.

*Éloge de Math. Bel*, dans les *Acta Societatis Latinæ Jenensis*, vol. II, n. 3, p. 301, 310.

**BEL** (*Charles-André*), littérateur allemand, fils de Mathias Bel, naquit à Presbourg le 13 juillet 1717, et mourut le 5 avril 1782. Il fut professeur de poésie à Leipzig, bibliothécaire de l'université de cette ville, et conseiller de l'électeur de Saxe. Ses principaux ouvrages sont : *De vera origine et epocha Hunnorum, Avarorum, Hungarorum in Pannonia*; Leipzig, 1757, in-4°; — *de Lectione scriptorum veterum græcorum latinorumque ad sensum honesti morumque probitatem referenda*; Leipzig, 1777, in-4° ; — *de Poesi scientiarum disciplinæ accurate tradendæ non apta*; Leipzig, 1757, in-4° ; — *de Historia poetica*; Leipzig, 1767, in-4° ; — *de Licentia poetica*; Leipzig, 1767, in-4° ; — *de Futurorum et præsentium Historia*; Leipzig, 1768, in-4°; — une traduction allemande de l'*Histoire de Suisse*, par Watteville; Lemgo, 1762, in-8°. Bel a continué les *Acta Eruditorum*, de 1754 à 1780.

Horanyi, *Memoria Hungarorum.* — Meusel, *Gelehrtes Deutschland.*

* **BEL** (*Robert*), compilateur anglais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il s'exila volontairement de sa patrie, sous le règne de la reine Marie, et profita de ses voyages en Allemagne, en France et en Italie, pour rassembler des originaux et des copies de toute espèce. On a de lui un *Recueil d'écrivains espagnols*; Francfort, 1579. André Schott a inséré ce recueil dans son *Hispania illustrata.*

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BEL**, *Voy.* **BELL** et **LEBEL**.

**BÉLA**, rois de Hongrie de la dynastie des Arpades, dont le premier et le quatrième sont les plus importants.

**BÉLA I**er, roi de Hongrie, fils de Ladislaf, vivait dans le onzième siècle. Il avait, ainsi que son frère André, des droits à la succession de saint Étienne, roi de Hongrie, qui, à l'instigation de sa femme, avait préféré son neveu Pierre, fils d'un ancien doge de Venise. Les fils de Ladislaf furent même obligés de s'enfuir hors du pays; et c'est ainsi que Béla arriva à la cour de Casimir, dont il épousa la sœur. Le roi de Pologne récompensa sa bravoure en le nommant duc de Poméranie. — Cependant le frère de Béla régnait à Albe-Royale, sous le nom d'André Ier; celui-ci rappela Béla, lui offrant le titre de duc, un tiers du royaume, et sans doute la survivance au trône de Hongrie. Mais bientôt André manqua à sa parole : il fit couronner le jeune prince Salomon, et chercha même à faire périr son frère. Béla s'enfuit en Pologne en 1059, y trouva du secours, et, soutenu des Madjars, il s'empara du trône de Hongrie. Son règne fut court; il rétablit la paix à l'intérieur, fortifia l'autorité royale, affermit le christianisme, et allait combattre Salomon et les princes allemands qui le soutenaient, quand il mourut en 1063. *Voy.* ANDRÉ Ier.

**BÉLA II**, surnommé *l'Aveugle*, mort en 1141, après dix ans de règne. Il succéda en 1131 à Étienne, fils de Coloman, et eut les yeux crevés par ordre de son oncle. Il se fit remarquer par son intempérance, et par la sévérité avec laquelle il punit quelques chefs rebelles.

**BÉLA III**, mort en 1196, succéda en 1174 à son frère Étienne III. Il réprima le brigandage, divisa le royaume de Hongrie en comtés, combattit les Polonais et les Autrichiens, reprit sur les Vénitiens quelques villes de la Dalmatie, et conclut, en 1189, un traité de paix avec Venise. Il avait épousé une sœur de Philippe-Auguste, roi de France; il en eut deux fils, Éric et André, qui montèrent l'un après l'autre sur le trône de Hongrie.

**BÉLA IV**, fils d'André II, régna de 1235 à 1270. Déjà enfant il avait été couronné; et lorsque son père partit pour la Palestine, il reçut le titre de *rex junior*, qu'on a fait revivre de nos jours. Béla IV réprima l'inconduite du clergé, et s'opposa avec fermeté aux prétentions de la

noblesse. Il lui enleva le droit de s'asseoir en sa présence, et de s'adresser à lui directement pour les affaires peu importantes. En accueillant dans son pays les Komans ou Poloftses qui fuyaient devant Tchinghiz-Khan, il s'attira la haine des Mongols. Vaincu à la bataille de Saïo, il s'enfuit en Autriche; la Hongrie fut livrée au fer et aux flammes, et ce fut en vain que Béla offrit à l'empereur Frédéric II de se reconnaître son vassal, après lui avoir obstinément refusé le payement du tribut. Mais après la retraite des Mongols, Béla IV rétablit la paix et la sécurité. Cependant, sans autorité dans sa famille, il vit son fils prendre les armes contre lui, et mourut en 1270, avant que cette guerre fût terminée. [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

**BÉLA V**, le dernier de ce nom, et petit-fils de Béla IV par sa mère, s'appelait, comme le duc de Bavière, Othon, et ne régna qu'un an sur la Hongrie.

**BÉLA** (le chevalier DE), historien basque, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On ignore les détails de sa vie; on sait seulement qu'il avait suivi la carrière militaire, et qu'il était en 1748 colonel du régiment de Royal-Cantabre. Il a passé trente ans à composer l'*Histoire des Basques*, qui contient tout ce que nous possédons de plus complet sur l'histoire de la basse Navarre, de la Soule et de Labour, de la haute Navarre, le Guipuscoa, la Biscaye et l'Alava. Le manuscrit de cet ouvrage inédit était entre les mains de M. Walckenaer, qui le découvrit dans le grenier d'un libraire à Pau. Le bénédictin Sanadon, sous le voile de l'anonyme, en a publié un extrait intitulé *Essai sur la noblesse des Basques; pour servir d'introduction à l'histoire générale de ces peuples, rédigé sur les Mémoires d'un militaire basque, par un ami de la nation*; Pau, 1785, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

***BELADORI** (*Ahmed*, fils de *Yayah*), écrivain arabe du troisième siècle de l'hégire (neuvième siècle de J.-C.), vécut à la cour du khalife de Bagdad, Almotavakel, et fut même chargé de l'éducation d'un prince de la famille du khalife. Il mourut l'an 279 (892 de J.-C.); on lui doit un livre intitulé *Livre des Conquêtes des Pays*, qui se trouve dans la bibliothèque de Leyde: c'est un récit des premières conquêtes des Arabes en Syrie, en Mésopotamie, en Égypte, en Perse, en Arménie, en Transoxiane, en Afrique et en Espagne. A l'époque où il fut rédigé, les musulmans ne possédaient pas encore de chronique; car la chronique de Tabari ne fut composée que quelques années après. C'est d'après les ouvrages de ce genre qu'ont été rédigés les traités historiques postérieurs. M. Reinaud a publié le chapitre qui est relatif aux premières incursions des musulmans dans la vallée de l'Indus; et cette publication a été une espèce de révélation pour un ordre de faits qui étaient inconnus aux Orientaux eux-mêmes.

M. Reinaud, *Fragments arabes et persans inédits*, relatifs à l'Inde antérieurement au onzième siècle de l'ère chrétienne. — Id., *Mémoires géographiques, historiques et scientifiques sur l'Inde*, dans le t. XVIII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

**BELAIR** (*Alex.-Pierre* JULIENNE DE), général français, né à Paris le 15 oct. 1747, mort au mois d'août 1819. En 1792, il fut nommé ingénieur pour la défense de Paris. Dans le plan qu'il présenta au comité militaire, les retranchements commencés au-dessus de Saint-Denis devant se prolonger jusqu'à Nogent-sur-Marne, il demanda huit cents bouches à feu; et comme on ne pouvait les lui donner, il proposa d'employer, pour faire des canons, les bronzes et les statues qui ornaient les jardins royaux, et de convertir en balles tous les plombs du château et des jardins de Versailles. L'ennemi repoussé, ce grand projet de fortification n'eut point de suite. Le général devint commandant de la garde nationale de Paris; il fut en 1793 employé à l'armée du Nord, et contribua aux avantages remportés sur les Autrichiens. Le général de Belair a publié : *Nouvelle science des ingénieurs*; Berlin, 1787, in-8°; — *Instruction adressée aux officiers d'infanterie, pour tracer et construire toutes sortes d'ouvrages de campagne*; traduite de l'allemand de Gaudi; Paris, 1792, in-8°; ibid., 1821, in-8°; — *Manuel du citoyen armé de piques*, 1792, in-8°; — *Défense de Paris et de tout l'empire*; Paris, 1792, in-8°; — *Éléments de fortification*; Paris, 1792, in-8° (1); — *Mémoires sur les moyens de parvenir à la plus grande perfection dans la culture, et de la suppression des jachères*; Paris, 1794, in-8°; — *les Subsistances rendues plus abondantes et plus accessibles pour tous les citoyens*, avec cette épigraphe : « L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister; » Paris, 1796, in-8°.

*Dictionnaire des généraux français.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BELAIR** (*Charles*), nègre de Saint-Domingue, et général de brigade, fut un de ceux qui prirent les armes, dans l'été de 1802, contre le général Leclerc. Il eut d'abord quelques succès, occupa les hauteurs de l'Artibonite avec une partie des troupes coloniales qui avaient été à la solde du général Leclerc, et qui étaient passées du côté des insurgés; mais ayant été pris avec sa femme, une commission militaire le condamna à être pendu le 15 octobre de la même année. En considération de son grade, le général Leclerc le fit fusiller.

Pamph. Lacroix, *Mémoires sur les révolutions de Saint-Domingue*, t. II, p. 217.

**BELAIR.** *Voy.* LAVAL.

**BELANGER** (*François-Joseph*), architecte français, né à Paris en 1744, mort le 1er mai 1818. On lui doit des édifices élégamment cons-

(1) Sur le titre de cet ouvrage, l'auteur prend la qualité d'*Ancien capitaine d'artillerie au service de Hollande.* Il était *général de division* quand parut la seconde édition (Paris, 1793, in-8°). J. R—L.

fruits, des jardins agréablement tracés, entre autres Bagatelle, la coupole en fer coulé et en cuivre de la halle aux blés de Paris, un plan de construction d'une halle aux vins. Les abattoirs de la capitale ont été élevés sur ses dessins. En 1814, à la rentrée des Bourbons, il fit couler en plâtre la statue équestre de Henri IV que l'on voit sur le Pont-Neuf. On a de lui : *Monument d'utilité publique*; — *Construction d'une halle aux vins*, etc.; Paris (1808), in-4°.

Loiseau, *Notice sur Fr.-J. Belanger*; Paris, 1818.

***BELARDI** (*François*), historien italien, né à Ravenne le 12 novembre 1696. Ses principaux ouvrages sont : *Ragguaglio della maniera tenuta dal card. Alberoni nell' accettare la soggezione de' popoli di S. Marino alla S. Sede*; Ravenne, 1739, in-8°; — *Ragguaglio dello stato in cui era la republica di S.-Marino prima della dedizione alla S.-Sede*, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BELBEUF** (*Antoine-Louis-Pierre-Joseph* Godard, marquis de), sénateur français, issu d'une illustre famille de Normandie, dont la noblesse remonte au seizième siècle; elle se voua à la magistrature, et s'y distingua pendant plus de trois cents ans. Son père, qui avait d'abord embrassé la carrière des armes, l'abandonna bientôt, devint avocat général au parlement de Rouen, et représenta la noblesse de cette ville aux états généraux en 1789 (1). Il émigra en 1791, et ne rentra en France qu'après le 18 brumaire.

Le marquis de Belbeuf est né à Rouen le 20 octobre 1791, peu de temps après l'émigration de son père. La famille, désireuse de le voir parcourir la carrière de la magistrature, dirigea ses études vers ce but; dès l'année 1813, le jeune marquis était nommé juge-auditeur au tribunal civil de Nogent-sur-Seine. L'année suivante, une ordonnance royale lui conférait le titre de conseiller auditeur à la cour royale de Paris, fonction dans laquelle il fut maintenu dans les Cent-Jours. — Nommé conseiller titulaire en 1821, il devint, le 23 octobre 1829, premier président de la cour royale de Lyon. Le gouvernement de Louis-Philippe récompensa les services rendus dans la magistrature par M. de Belbeuf en l'élevant, le 3 octobre 1837, à la dignité de pair de France. Depuis cette époque jusqu'à la révolution de Février 1848, il apporta aux travaux de cette assemblée le concours de ses talents et de son expérience comme jurisconsulte. Chargé de plusieurs rapports sur cette matière, il s'en acquitta toujours avec habileté. Mis à l'écart après l'avénement de la république, il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 26 janvier 1852. — M. de Belbeuf a épousé mademoiselle Terray, sœur de la duchesse d'Harcourt, dont il est veuf depuis 1847. Sicard.

(1) Il prononça dans la chambre de la noblesse, le 19 juin 1789, un *discours* contre le vote par tête, qui a été réimprimé à Paris, 1818 et 1824, in-8°. J. R—l.

**BELCARI** (*Feo* ou *Maffeo* de), poëte italien, né à Florence, mort le 16 août 1454, fut revêtu des premières magistratures dans sa patrie, et atteignit un grand âge. Ses poésies ne roulent que sur des sujets de dévotion. On a de lui : *Vita del B. Giovanni Colombini, fundatore dell' ordine dei Poveri Giesuati*; Sienne, 1541, in-4°; Rome, 1558, in-4°; — *Rappresentazione d'Abraamo et d'Isaac*; — *Annunziazione di Maria, rappresentazione in versi*; Florence, 1568, in-4°; — *Rappresentazione di san Gio.-Batista quando andò nel deserto, in versi*; Florence, 1558 et 1560, in-4°; — *Landi spirituali*. Belcari est aussi le traducteur de plusieurs ouvrages de piété. Les académiciens de la Crusca citent ce poëte comme faisant autorité pour la langue.

Negri, *Istoria degli Scrittori fiorentini*. — Vossius, *de Hist. latinis*.

***BELCARO** (*Damiano*), sculpteur génois, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il sembla avoir pris pour devise celle de la nature : *Maxime miranda in minimis*. Il sculptait avec une rare perfection d'imperceptibles figures; il en grava jusque sur des noyaux de cerises. Sur un noyau de pêche, il représenta toute la passion de J.-C. Ces petites merveilles furent très-recherchées de ses contemporains. E. B—n.

Baldinucci, *Notizie de' professori*. — Orlandi, *Abbecedario pittorico*.

***BELCHER** (*sir Edward*), capitaine de vaisseau dans la marine anglaise, est né en 1799. Après avoir fait, en qualité de midshipman, les campagnes de 1814 et de 1816, où il assista à la défense de Malte et à la bataille d'Alger, il fut nommé lieutenant en 1818, et attaché plus tard à l'expédition que le capitaine Beechey conduisit à bord du *Blossom*, de 1823 à 1828, dans le but de découvrir un passage dans les mers polaires. Nommé capitaine après ce voyage, il fut chargé de dresser la géographie des côtes de l'Afrique; et en 1836 il reçut le commandement du *Sulphur*, avec mission d'explorer les côtes occidentales de l'Amérique et celles de l'Inde orientale. Après cinq années employées à ces travaux, il reçut l'ordre de se joindre en 1841 à l'expédition dirigée contre la Chine. Personne ne déploya dans les opérations décisives de cette guerre plus d'intelligence et plus d'énergie. Belcher fut fait chevalier à son retour (1843), en récompense de ses services. La même année, l'infatigable capitaine reprit la mer à bord du *Samarang* (1843-1846). Il était chargé de reconnaître les ports de la Chine, que la paix ouvrait alors pour la première fois aux Européens. Mais, sur l'ordre des plénipotentiaires anglais, il dut renoncer à cette partie de sa mission, et se contenter d'explorer les archipels considérables qui couvrent les mers de la Chine et du Japon. Il vit à Bornéo le fameux James Brookes, radjah de Sarawak; et son équipage prit une part décisive aux luttes que cet aventurier extraordinaire eut à soutenir contre les

naturels du pays. C'est le *Samarang* qui apporta en Europe l'acte de cession de l'île de Laboan, faite par le sultan de Bornéo à l'Angleterre. Aujourd'hui le capitaine Belcher commande l'expédition que le gouvernement anglais vient d'envoyer à la recherche de sir John Franklin, perdu depuis plusieurs années avec son équipage au milieu des glaces du nord.

Belcher a publié les deux relations de ses voyages à bord du *Sulphur* et du *Samarang;* la première, intitulée *Voyage autour du globe*, renferme de nombreux et importants renseignements sur la géographie et l'histoire naturelle de l'Amérique centrale de la Nouvelle-Guinée, et des archipels de la Chine. On y remarque surtout la détermination précise de la longitude du mont Saint-Élie, qui avait divisé Cook et Vancouver; et une étude complète des embouchures du *Sagramento*, que les mines d'or de la Californie ont depuis rendu célèbre. Cette relation ne répond cependant, ni pour l'intérêt ni pour l'importance, à la longueur du voyage, qui dura près de sept ans. — La seconde relation renferme les découvertes à bord du *Samarang*, et elle est bien supérieure à la première. Sir Belcher visita l'archipel de Bornéo, Hong-Kong, Macao, l'île de Baton, les Manilles, les Célèbes, l'île de Corée, le Japon, les Philippines. Son livre est rempli des plus précieux détails sur les mœurs, le commerce, les productions de ces contrées presque inconnues. Les navigateurs y trouvent une étude complète sur les moussons, et sur les époques où ces vents ne sont pas à redouter. Muni des instruments les plus exacts, sir Belcher a pu mener à fin des observations astronomiques et magnétiques très-importantes, et déterminer d'une manière exacte la longitude et le méridien magnétique d'un très-grand nombre de lieux, parmi lesquels on remarque Hong-Kong, Kuchins, Laboan, Macao, Manille, Maurice, Nangasaki, Singapore, Sooloo, Ternate, etc. — Il a joint aussi à son ouvrage un vocabulaire des mots les plus usuels dans les différents dialectes malais. Enfin le chirurgien de l'expédition, M. Adams, dans un appendice ajouté à la fin de l'ouvrage, a donné la flore complète de ces contrées, et une histoire très-développée des animaux que l'on y trouve; enfin on y remarque surtout une étude anatomique et historique sur les mollusques.

Les ouvrages de sir Belcher ont pour titres : *Treatise on practical surveying;* Londres, 1835, in-4°; — *Direction for the river Douro;* Londres, 1835, in-8°; — *Direction for the river Gambia with the west coast of Africa;* Londres, 1835, in-8°; — *Narrative of the voyage round the world on the Sulphur*, 1836-1840; Londres, 1843, in-8°; — *Narrative of a voyage*, etc., 1843-1848; Londres, 1848, in-8°. T. D.

**BELCHIER** (*Jean*), chirurgien anglais, né en 1706 à Kingston, dans le comté de Sussex; mort à Londres en 1785. Il jouit d'une grande réputation comme praticien, et fut un des premiers qui attira l'attention sur le mode de nutrition des os. Il n'a laissé que des mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques* de Londres.

*Biographie médicale.* — Rose, *New Biographical Dictionary.* — Watt, *Bibliotheca Britannica.*

**BELDERBUSCH** (*Charles-Léopold*, comte DE), homme d'État, né dans le duché de Limbourg en 1749, mort le 26 janvier 1826. Au moment de la révolution de 1789, il était président du conseil de l'électeur de Cologne, qui l'envoya en France en qualité de chargé d'affaires. Il y passa plusieurs années. Comme étranger, comme ennemi et noble, il fut dépouillé de ses biens. Il se réfugia dans sa patrie, qui n'était pas moins agitée. Après la réunion de la Belgique à la France, il fut l'un des députés que les nouvelles provinces envoyèrent à l'empereur, qui le nomma bientôt après préfet de l'Oise, où les jésuites, désignés sous le nom de *Pères de la Foi*, furent spécialement protégés par lui. Il devint membre du sénat conservateur le 5 février 1810; quatre ans après, il vota la déchéance de Napoléon, et obtint du roi des lettres de grande naturalisation. Parmi ses opuscules politiques on remarque : *Sur les Affaires du temps;* Cologne, 1795, in-8°; — *Modification du statu quo;* ibid., 1795, in-8°; — *Lettres sur la paix;* ibid., 1797, in-8°; — *la Paix du continent*, imprimé en Suisse, 1797, in-8°; — *le Cri public*, en 1815, sans lieu d'impression.

*Biographie des Contemporains.*

***BELDOMANDIS** (*Prodocismo*), musicographe, natif de Padoue, vivait au commencement du quinzième siècle. On a de lui : *Compendium tractatus practicæ cantus mensurabilis*, 1408; — *Opusculum contra theoricam partem, sive speculativam Lucidarii Marchetti Patavini;* 1410; — *Cantus mensurabilis ad modum Italicorum*, 1412; — *Tractatus musicæ planæ, in gratiam magistri Antonii de Pontevico Brisciani*, 1412; — *De Contrapuncto;* 1412. Ces divers traités sont des commentaires sur Jean de Muris, et se trouvent en manuscrit à Padoue.

Fabricius, *Bibliotheca latina med. et inf. æt.* — Fétis, *Dictionnaire universel des Musiciens.*

***BELEGNO** (*Charles*), jurisconsulte italien, natif de Venise, mort en 1720. On a de lui : *De jure Dei, naturæ et hominis.*

Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavini.*

**BELELLI** (*Fulgence*), général de l'ordre des Augustins, né à Buccino, dans le royaume de Naples, vers 1682; mort à Rome en 1742. Dans son ouvrage intitulé *Examen sancti Augustini, de Modo reparationis humanæ naturæ post lapsum*, etc., il soutient, contre l'opinion de Muratori, que le corps de saint Augustin existe à Pavie, et qu'il y aurait été transporté dans le huitième siècle.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

**BELEM** (*Jeanne* DE), surnommée *le Pineau*, maîtresse de Henri van der Noot, chef de la révolution brabançonne, naquit à Namur le 1er mars 1734, et mourut vers le commencement du dix-neuvième siècle. *Voy.* Noot (*Henri van der*).

Beaunoir, *Vie amoureuse de Jeanne de Belem*, 1791, in-8°.

**BELENVEI, BELVEZEN** ou **BEAUVOIS** (*Fimeux* DE), troubadour français, natif du château de Lesparre dans le Bordelais, mort en 1264. L'amour lui fit abandonner la cléricature, pour qu'il pût chanter en troubadour les charmes de Gentille de Ruis, sa dame. Cette passion fit scandale, et il fut obligé de quitter le pays. Il put ainsi ajouter un chapitre intéressant à l'histoire de ses amours, celui de son martyre. Accueilli à la cour de Raymond Bérenger V, comte de Provence, il célébra les qualités de son hôte et les vertus de Béatrix de Savoie, sa femme. Après quoi il alla en Espagne, où il chanta un nouveau protecteur, Nuño-Sanchez, dont il pleura la perte dans un de ses poëmes.

Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*.

**BÉLÉSIS**, gouverneur de Babylone vers 770 avant J.-C. C'est, selon quelques auteurs, le même que *Nabonassar* et *Baladan*. Il fut le principal instrument de l'élévation d'Arbaces, chef des Mèdes. Après que Sardanapale, roi d'Assyrie, se fût brûlé dans son palais avec son or et son argent, Bélésis obtint la permission d'en emporter les cendres, et enleva par ce moyen les trésors de ce prince.

Diodore. — Justin. — *Art de vérifier les dates*.

**BELESTAT** (.... GARDOUCH, marquis DE), littérateur, né en 1725 à Toulouse, mort en 1807. Il suivit d'abord la carrière des armes, et cultiva ensuite les lettres. Voltaire lui fait jouer un rôle dans une de ses nombreuses querelles littéraires. Admis en 1769 à l'Académie des Jeux Floraux, Belestat y lut l'*Éloge de Clémence Isaure*.

Fr. de Villeneuve, *Histoire des Jeux Floraux*, t. II, p. 362.

**BELESTAT** (*Pierre* LANGLOIS DE), médecin et archéologue, natif de Loudun, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il fut premier médecin du duc d'Anjou, depuis Henri III. Ses loisirs paraissent avoir été entièrement consacrés à l'étude des antiquités égyptiennes. On a de lui : *Discours des hiéroglyphes ægyptiens, emblèmes, devises et armoiries, ensemble LIV tableaux hiéroglyphiques pour exprimer toutes conceptions, à la façon des Ægyptiens, par figures et images des choses, au lieu de lettres*; Paris, 1583, in-4°. Cet ouvrage, fort intéressant, contient des recherches curieuses et des données originales.

Dreux du Radier, *Bibliothèque historique et critique de Poitou*, t. II, p. 385.

**BELETH** (*Jean*), théologien du douzième siècle. On a de lui un *Rationale divinorum officiorum*, imprimé à Venise, 1572, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BELFORT** (*Jean* DE), médecin français, vivait à Aix vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Exegesis in libellum de Urinis Galeno male attributum*; Paris, 1581, in-8°.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon*.

***BELFORTE** (*Regnier* DE), médecin italien, mort en 1712, entra dans l'ordre de Cîteaux, à Saint-Galgano, en Toscane. Il reste de lui : *Vita B. Jacobi de Montorio*; — *Liber de morbis oculorum*, qui existe en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican.

De Visch, *Bibliotheca Scriptorum ordinis Cisterciensis*. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et inf. ætatis*.

***BELFORTI** (*Ascagne*), poëte italien, natif de Venise, vivait vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui, entre autres, *il Mongibello diviso in rime amorose, boschereccie, nuziali e maritime*; Vicence, 1612, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BELFORTI** (*Michel-Ange*), écrivain italien, vivait à Pérouse dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Panegirici lirici e morali*; Milan, 1716, in-12; — *Brevis Chronologia cœnobiorum, virorumque illustrium congregationis Montis Oliveti*; ibid., 1720, in-4°. L'auteur était de l'ordre des Olivetains.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BELFREDOTTI** (*Bocchino* DES), souverain de Volterra vers le milieu du quatorzième siècle, s'attira, par sa tyrannie, la haine de ses concitoyens. Dans cet état de choses, il songeait à vendre Volterra aux Pisans, lorsque les Florentins furent appelés, le 10 octobre 1361, par les Volterrans, et accueillis comme protecteurs, moyennant un traité qui réservait à Volterra son gouvernement municipal. Bocchino, qui pendant le tumulte avait été arrêté par ses sujets révoltés, fut pendu comme traître.

Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*.

**BELGIUS** ou **BOLGIUS**, chef gaulois, vivait vers l'année 280 avant l'ère chrétienne. En 279, il entreprit une expédition en Macédoine, battit Ptolémée Céraunus, le fit prisonnier, et le mit à mort; il revint, dit-on, dans les Gaules.

Polybe, l. II. — Pausanias. — Justin. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**BELGRADO** (*Jacques*), savant jésuite, né à Udine le 16 décembre 1704, mort le 17 avril 1789, a publié un grand nombre d'ouvrages scientifiques, dont la plupart sont en latin; les principaux sont : *Ad disciplinam mechanicam, nauticam et geographicam, Acroasis critica et geographica*; Parme, 1741, in-4°; — *De lignorum æquilibrio Acroasis*; Parme, 1742, in-4°; — *De gravitatis legibus Acroasis*; Parme, 1744, in-4°; — *De corporibus elasticis disquisitio*; Parme, 1747, in-4°; — *De Analyseos vulgaris usu in re physica*; Parme, 1761, 2 vol. in-4°; — *Theoria Cochleæ Archimedis*; 1767. — A l'âge de quatre-vingt-un ans, il donna une dissertation remplie de vues nouvelles sur l'architecture égyptienne.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BELGRAND** (*Claude-Henri*), comte de Vaubois, général français, né à Clairvaux (Aube) le 1er octobre 1748, mort le 14 juillet 1839 (1). Il passa successivement par tous les grades inférieurs, et fut chargé en 1799 du gouvernement de l'île de Malte. Le poste était important. Aussi les Français, quoique isolés, et ne pouvant compter que sur eux-mêmes, parvinrent, à force de courage et de talent, à conserver Malte jusqu'au 4 septembre 1800 : mais, décimés par les maladies, et privés des secours qu'ils attendaient, ils durent évacuer une place qu'ils avaient défendue pendant vingt-sept mois de souffrances et de privations inouïes. Cette belle défense, qui fait le plus grand honneur au général Belgrand, fut la dernière page de son histoire militaire. Nommé sénateur par décret du 27 juillet 1800, grand officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804, comte de l'empire le 1er mars 1808, il fut pourvu du commandement d'une division des gardes nationales de réserve le 15 août 1809. Ayant adhéré à la déchéance de Napoléon, Belgrand fut appelé, le 14 juin 1814, à faire partie de la nouvelle chambre des pairs. Resté étranger aux événements des Cent-Jours, il fut mis à la retraite en 1817, et mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans. A. S...Y.

*Archives de la guerre.*

* **BELGRAVIUS** ou **BELLOGRAVUS** (*Richard*), théologien et moine anglais de l'ordre des Carmes, vivait au commencement du quatorzième siècle, sous le règne d'Édouard II. On a de lui : *Determinationes theologicæ; — Quæstiones ordinariæ.*

Pits, *De Scriptoribus Angliæ.* — Bale, *De Scriptoribus Britanniæ.* — *Dictionnaire historique.*

**BELHOMME** (dom *Humbert*), savant bénédictin, né à Bar-le-Duc le 27 décembre 1653, mort le 12 décembre 1727, se distingua dans l'éloquence sacrée, et fut le premier qui prêcha dans la cathédrale de Strasbourg, après la réunion de cette ville à la France. Nommé, en 1703, abbé de Moyen-Moutier, il fit reconstruire les bâtiments de l'abbaye qui tombaient en ruines, et l'enrichit d'une bibliothèque, l'une des plus belles de la Lorraine. On a de lui une histoire de l'abbaye de Moyen-Moutier : *Historia Mediani Monasterii in Vosayo;* Strasbourg, 1724, in-4°, avec fig. : on y trouve des détails curieux sur les maires du palais de France et sur les anciens ducs d'Alsace et de Lorraine ; — *les Chroniques diverses*, qui font connaître les successeurs de saint Hidulphe jusqu'au commencement du onzième siècle ; — un *Fragment de la chronique de Jean de Bayon*, qui contient des documents essentiels pour l'histoire de Lorraine au onzième et douzième siècle. La 4e partie, entièrement due à Belhomme, continue l'histoire de l'abbaye depuis le treizième siècle jusqu'à l'année 1720.

(1) Ce renseignement provient des archives de la chambre des pairs. Il paraît en désaccord avec ceux des archives de la guerre. Qui a raison? C'est ce qu'il paraît difficile de décider. Dans tous les cas, dès 1817 le général Belgrand était devenu étranger au ministère de la guerre.

Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*

**BELIARD.** *Voy.* BELLIARD.

**BELIDA** (*Jean*), médecin, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Tabula simplicium medicamentorum;* Emden, 1576, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

**BELIDOR** (*Bernard* FOREST DE), savant général, né en Catalogne en 1693, mort à Paris le 8 septembre 1761. Privé à cinq mois de ses parents qui le laissaient sans ressources en pays ennemi, il fut recueilli par un officier d'artillerie, à qui il avait été recommandé par son père. Cet officier le compta au nombre de ses enfants, et développa par une éducation soignée les heureuses dispositions de son fils adoptif.

La vie de Belidor fut partagée entre les travaux de campagne et ceux du cabinet. Après avoir assisté dès l'âge de quinze ans aux siéges de Bouchain et du Quesnoy, il reprit le cours de ses études, et s'y livra avec une telle ardeur, qu'il avait résolu de se retirer dans un cloître pour se soustraire aux distractions de la vie du monde. Cassini et Lahire, justes appréciateurs des talents qu'il avait montrés en travaillant avec eux à prolonger la méridienne de Paris du côté du nord, le détournèrent de ce projet, et le firent présenter au duc d'Orléans, régent, qui lui procura bientôt la place de professeur à l'école d'artillerie de la Fère. Les ambassadeurs étrangers, réunis alors au congrès de Cambrai, venaient, sur la réputation du savant ingénieur, assister à ses leçons. Dans le même temps Belidor publia son cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie et du génie. Cet ouvrage, qui eut en peu d'années plusieurs éditions, étendit la renommée de Belidor dans toute l'Europe, et bientôt on vit à l'école de la Fère, outre les officiers français qui voulaient se distinguer par des connaissances supérieures dans l'art militaire, affluer une infinité d'officiers étrangers, souvent du plus haut rang.

Belidor donna le premier la théorie du globe de compression, qu'il developpa dans deux mémoires imprimés parmi ceux de l'Académie des sciences, en 1756. Les nombreuses recherches qu'il avait faites sur les propriétés de la poudre lui donnèrent lieu de reconnaître que c'était un préjugé de croire que plus la charge d'une pièce est forte, plus la portée du boulet doit être grande; et il fit voir qu'on brûlait ainsi inutilement près de la moitié de la poudre qu'on employait. Cette découverte, qui blessa quelques amours-propres, lui fut contestée avec toute l'animosité de l'intrigue et de la jalousie; à tel point qu'il perdit cette place de professeur qui lui avait procuré une si honorable célébrité en France comme à l'étranger. Belidor quitta le corps de l'artillerie pour servir en Bavière et en

Bohême comme aide de camp de M. de Ségur, lieutenant général; et il fut fait prisonnier à Linz avec la garnison. Échangé au bout de deux mois, il fut attaché comme aide de camp au duc d'Harcourt, avec le grade de lieutenant-colonel. Il fit les deux campagnes de 1744 et de 1746, sous les ordres du prince de Conti. Dans la première, son habileté lui suggéra le moyen de détruire en quelques heures le château de Démont en Sardaigne. Grâce au génie de Belidor, on put faire disparaître presque instantanément une place forte qu'on n'aurait pu entreprendre de démolir sans perdre un temps considérable, et sans s'exposer à un engagement avec l'armée ennemie. Voici les titres des principaux ouvrages de Belidor : *Sommaire d'un cours d'architecture militaire, civile et hydraulique*, 1720, in-12; — *Cours de mathématiques*, 1725, in-4°; nouvelle édition, avec des additions et corrections par Mauduit; Paris, 1759, in-8°; — *la Science des ingénieurs dans la conduite des travaux de fortification et d'architecture civile*; Paris, 1729; 2e édition, 1749, et à La Haye, 1753; nouvelle édition avec un grand nombre de notes par Navier; Paris, 1813, in-4°, avec figures; — *le Bombardier français*, ou *Nouvelle méthode de jeter les bombes avec précision*; Paris, imprimerie royale, 1731, in-4° avec figures, et Amsterdam, 1734, in-4°. « Un anonyme, dit M. Quérard dans *la France littéraire*, a publié un *Mémoire sur les charges et portées des bouches à feu*, au sujet des observations de Belidor par rapport aux épreuves faites à son instigation en 1740 ; Paris, de l'imprimerie royale, 1741, in-fol. de 40 pages; » — *Traité des Fortifications*; Paris, 1735, 2 vol. in-8°; — *Architecture hydraulique*, 1re partie, 2 vol. in-4°; Paris, 1737-1739, avec 45 et 55 planches; idem, 2e partie, 2 vol. in-4°; Paris, 1750-1753, avec 60 et 61 planches, ouvrage très-recherché, et qui n'a pas été effacé par ceux qu'on a faits depuis. Il en a paru une traduction allemande à Augsbourg, 1764-1766, 2 vol. in-fol.; une nouvelle édition avec des notes et des additions a été commencée par Navier. Le 1er volume a paru en 1819; l'ouvrage devait avoir 4 volumes. Silberschlag a publié en allemand une *Théorie des fleuves*, qui fait suite à l'*Architecture hydraulique* de Belidor. Il en existe une traduction française. On a encore de lui : *Nouveau cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie*, 1757, in-4°; — *Dictionnaire portatif de l'ingénieur*, 1755, in-8°; nouvelle édition augmentée par Jombert, 1768, in-8°; — *Œuvres diverses sur l'artillerie et le génie*; nouvelle édition, augmentée de l'éloge de l'auteur; Paris, 1764, in-8°; — *École de la fortification permanente*; Dresde, 1769, in-4°; — deux traités *sur le toisé et l'arpentage*. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

De Fouchy, *Éloge de Belidor*, dans les *Mém. de l'Acad. de Paris*, 1761, *hist.*, p. 167. — *Biographie des Contemporains*. — Quérard, *la France littéraire*.

***BELIÈRE** (*Claude* DE LA), écrivain français, natif de Charolles. Il était, dans la dernière moitié du dix-septième siècle, conseiller et aumônier du roi de France. Son principal ouvrage a pour titre : *Physionomie raisonnée*, ou *secret curieux pour connaître les inclinations de chacun*; Paris, 1664, in-12. L'auteur a lui-même traduit son ouvrage en latin, sous ce titre : *Physionomia naturalis, seu fulgidum sidus, quo tenebris obsitæ passiones humanæ in quolibet deteguntur*; Lyon, 1666, in-12.

Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. — Lelong, *Bibl. hist. de la France*.

**BELIGATTI** (*Cassius*), orientaliste capucin, né à Macerata, dans les États de l'Église, en 1708; mort à Rome en 1791. Il demeura, comme missionnaire, dix-huit ans au Tibet et dans le royaume du Grand Mogol. Après son retour, il rédigea, sur l'invitation du cardinal Spinelli, préfet de la Propagande, un *Alphabet tibétain*, Rome, 1773, in-8°, et deux grammaires, l'une de la langue indoustani, l'autre de l'idiome sanscrit, en caractères malabares. Il fut le collaborateur du P. Giorgi, qui, dans son célèbre ouvrage, expliqua les manuscrits trouvés en 1721 dans la Tartarie.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orient.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*.

***BELIN** (*Alphonse*), théologien français, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Vérité de la religion catholique, et la fausseté de la religion prétendue réformée*; Nevers, 1683, in-8°.

Lelong, *Bibl. hist. de la France*. — Giraud et Richard, *Bibliothèque sacrée*.

**BELIN** (*François*), auteur dramatique, né à Marseille en 1672, mort en 1732. Il vint fort jeune à Paris, et fut nommé secrétaire et bibliothécaire de la duchesse de Bouillon. On a de lui : *la Mort d'Othon*, tragédie représentée en 1699, non imprimée; — *Vononez*, tragédie représentée en 1701, non imprimée (1); — *l'Arbre verd, promenade de Strasbourg*, comédie en un acte et en prose, représentée et imprimée in-8° à Strasbourg en 1705; — *Mustapha et Zéangir*, tragédie, représentée en 1705, et imprimée in-12, Paris, la même année. « Cette pièce, dit La Harpe, est faiblement écrite; mais on y trouve des traits de ce naturel heureux qu'on étudiait alors dans Racine.

La Harpe, *Cours de littérature*. — Quérard, *la France littéraire*.

***BELIN** ou **BELLIN** (*Guillaume*), musicien français, chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *les Cantiques de la Bible, mis en vers français par Lancelot de Carle*, mis en musique à quatre parties; Paris, 1560, in-8°. Ce Guillaume Belin paraît être le

(1) Elle existait en manuscrit dans la riche bibliothèque dramatique de M. de Soleinne. *Voy.* le *Catalogue*, II, n° 1606.

même que celui qui fut ténor de la chapelle de François I[er].

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BELIN** (*Gabriel* DE SAINT-), jurisconsulte et théologien, né en Champagne en 1546, mort le 14 septembre 1590. Il entra dans l'ordre de Cîteaux, et fut nommé abbé de Morimond. Il rédigea en 1580 la *Coutume du Bassigny.*

Lelong, *Bibl. hist. de la France.*

***BELIN** (*Jacques-Jean* LE), jurisconsulte français, natif de Dijon, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle; il était conseiller du parlement de sa ville natale. On a de lui : un supplément à Taisand, *coutume de Bourgogne ;* — *Lettre au médecin de Salins sur les vins de Bourgogne ;* Dijon, 1701, in-4°.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

**BELIN** (*Jacques-Nicolas*), jurisconsulte du dix-huitième siècle. Il était avocat du roi à Montfort-l'Amaury. On a de lui : *Idée de la vie de Louis-Antoine Billard;* 1741, in-12; — *le Désir*, conte en vers, 1762, in-12; — *Lettre sur l'assemblée générale des Pères de l'Oratoire;* — une édition des *Lettres de M. de Saint-Cyran*, 1744.

Quérard, *la France littéraire.*

**BELIN** (*Jean-Albert*), savant bénédictin, évêque de Bellay, naquit à Besançon vers 1610, et mourut dans son diocèse en 1677. Il prononça ses vœux à l'abbaye de Favernaye le 19 décembre 1630. Après ses études, il fut envoyé à l'abbaye de Cluny, au prieuré de la Charité-sur-Loire, ensuite à Paris et en d'autres lieux, où il se distingua dans la prédication. Ayant procuré au fils de Colbert les voix de tous les religieux pour l'élection du prieuré de la Charité, il obtint de ce ministre l'évêché de Bellay en 1666. Il surmonta tous les obstacles qu'on mit à cette nomination. On a de lui : *les Emblèmes eucharistiques ;* Paris, 1647, in-8° ; — *les Fidèles pensées de l'âme pour la porter à son devoir;* ibid., 1647, 1660, in-12 ; — *les Solides pensées de l'âme ;* Paris, 1648, in-12 ; — *Pierre philosophale ;* Paris, 1653 ; — *les Aventures du philosophe inconnu à la recherche et invention de la pierre philosophale, divisées en quatre livres, au dernier desquels il est parlé si clairement de la manière de la faire, que jamais on n'en a parlé avec tant de candeur;* Paris, 1664, in-12 ; 1674, in-12; ouvrage curieux, dirigé contre les alchimistes; — *Preuves convaincantes des vérités du Christianisme;* Paris, 1666, in-4° : l'auteur cherche à prouver que les principes de la foi s'accordent avec les lumières de la raison; — *Traité des Talismans*, ou *figures astrales, dans lequel est montré que leurs effets et vertus admirables sont naturelles ; ensemble la manière de les faire et de s'en servir avec profit ;* Paris, 1671, in-12; 3[e] édition. La dernière édition a été augmentée d'un *Traité de la poudre de sympathie justifiée ;* Paris, 1709, in-12.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — *Journal des Savants.* — Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine.*

**BELIN** (*Julien*), habile luthiste français, né au Mans en 1530. On a de lui : *Motets, chansons et fantaisies réduites en tablature de luth ;* Paris, 1556.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BELIN DE BALLU** (*Jacques-Nicolas*), savant helléniste, né à Paris le 28 février 1753, mort à Saint-Pétersbourg en 1815. Il était conseiller à la cour des monnaies, et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il eut un moment la direction du prytanée de Saint-Cyr ; mais, fatigué des détails administratifs, il se défit de cet emploi, et accepta la place de professeur de littérature grecque à l'université que l'empereur Alexandre venait de fonder à Charkow dans l'Ukraine. Il s'établit plus tard à Moscou, qu'il quitta après l'incendie de 1812, pour se fixer à Saint-Pétersbourg. — On a de lui : *Hécube*, première tragédie d'Euripide, traduite en français, avec des remarques; Paris, 1783, in-8° ; — la traduction des *Œuvres complètes de Lucien*, avec des remarques historiques et critiques; Paris, 1793, 6 vol. in-8° et in-4° : cette traduction, que recommande surtout son exactitude, a fait entièrement oublier celle de Perrot d'Ablancourt, infidèle et mal écrite; Belin de Ballu y donne le collationnement de six manuscrits de la bibliothèque Richelieu ; — une édition des *Caractères de Théophraste et de la Bruyère*, avec des remarques sur le texte; Paris, 1790 : Belin de Ballu y ajouta la traduction française de deux nouveaux *caractères* de Théophraste, trouvés dans la bibliothèque du Vatican, et publiés pour la première fois à Parme en 1786 ; — *Mémoires et voyages d'un émigré;* Paris, 1799, 3 vol. in-12 ; — *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs et chez les Romains ;* Paris, 1803, 3 vol. in-8°; — *la Chasse*, poëme d'Oppien, traduit en français avec des remarques; suivi d'un extrait de la grande histoire des animaux d'Éldemiri (par Silvestre de Sacy) ; Strasbourg, 1787, in-8° ; — une édition, inachevée, d'Oppien (en latin et en grec avec des scolies) : il n'en a paru que le poëme *de Venatione;* Strasbourg, 1786, in-8° ; — *le Prêtre*, par un docteur de Sorbonne ; Paris, 1802, in-12 ; — *Épître au premier consul sur l'enseignement de la langue grecque dans les lycées ;* Paris, 1803, in-4° ; — *Histoire de la Dame invisible*, ou *mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain ;* Paris, 1802, in-12.

*Nouvelle Biographie des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.* — Rabbe, Boisgelin, etc., *Biographie des Contemporains.*

**BELIN DE MONTERZI**, orientaliste, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont intitulés : *Histoire de Mohamet II, empereur ottoman, enrichie de lettres originales traduites du grec et de l'arabe sur des manuscrits trouvés à Constantinople*; Paris, 1764, 2 vol. in-12· — *Lettres*

*turques, historiques, écrites, tant par Mohamet II, empereur ottoman, que par ses généraux, ses sultanes et ses ambassadeurs, etc.; traduites du grec et de l'arabe avec des notes, et une histoire de la vie de ce conquérant ;* Paris, 1764, in-12.

Quérard, *la France littéraire.* — *Catalogue de la Bibliothèque Impériale.*

**BELING** ou **BELNIG** (*Oswald*), poëte allemand, né à Schleswig en 1625, mort à Cassel en 1646, donnait de grandes espérances ; une mort prématurée les fit évanouir. On a de lui : *Tyrannei Herzog Friedrichs zu Holstein* (Tyrannie du duc Frédéric de Holstein), en vers allemands; — *Verdeutschte Waldlieder,* ou *Die Hirten-Gespräche des Virgilii in deutsche Verse übersetzt* (les Églogues de Virgile, traduites en vers allemands).

Moller, *Cimbria litterata.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon,* avec le Suppl. d'Adelung.

**BELING** (*Richard*), écrivain irlandais, né à Belingstown en 1613, mort à Dublin en 1677. Il servit dans l'armée des royalistes, et se réfugia plus tard en France, où il résida quelques années. Après la restauration, il retourna à Dublin, et fut remis en possession de ses biens. On a de lui, entre autres ouvrages : *Vindiciarum catholicorum Hiberniæ libri duo*, publié sous le nom supposé de *Philopater Irenæus* : on trouve dans le 1^er^ livre le récit fidèle des affaires d'Irlande, de 1641 à 1649; — *Annotationes in Joannis Poncii librum, cui titulus Vindiciæ eversæ ; accesserunt Belingi Vindiciæ ;* Paris, 1654.

Rose, *New Biographical Dictionary.* — Tanner, *Bibliotheca Hib. Britan.*

**BELINGAN** ou **BELLINGAN** (le père *Jean-Baptiste*), jésuite, né à Amiens le 31 octobre 1666, mort à Paris le 9 mars 1743. On a de lui, entre autres : *Retraite spirituelle sur les vertus de Jésus-Christ ;* 2^e^ édition, Paris, 1731, in-12 ; — *de la Connaissance et de l'Amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;* Paris, 1734, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France,* édition Fontette, tome I, n° 14, 189. — Quérard, *la France littéraire.*

**BÉLISAIRE**, célèbre général des armées de Justinien, né vers la fin du cinquième siècle, mort en 565. L'histoire garde le silence sur les premières années de la vie de Bélisaire. Tout ce que nous pouvons savoir, c'est qu'il vit le jour sur les confins de la Thrace et de l'Illyrie, dans une ville que Procope nomme *Germania*, maintenant inconnue; le reste est livré aux conjectures. L'historien Gibbon paraît induire assez justement de quelques paroles de Procope dans un de ses ouvrages, et de son silence dans un autre, que Bélisaire n'avait pas eu des parents pauvres, et incapables de cultiver sa jeunesse. On ne commence à le connaître que du moment où il fait partie de la garde de Justinien, du vivant de Justin I^er^. Était-ce son premier emploi? avait-il passé par une autre milice avant d'y parvenir? nous l'ignorons. Justinien, qui venait de monter sur le trône (527), le nomma général en chef de l'armée et des frontières d'Orient. Envoyé en Orient à la tête d'un corps de cavalerie, il se distingua par des expéditions hardies, et devint gouverneur de Dara, qui servait de poste avancé contre les Perses, depuis que Nisibe était tombée en leur pouvoir. Bélisaire y acquit de la gloire par des combats heureux, par de savantes manœuvres, et même par une défaite. La présomption et la désobéissance de ses soldats le forcèrent, malgré ses remontrances, d'en venir à une action auprès de Callinique; ils furent battus par les Perses. La paix lui permit de revenir à Constantinople (531). Il avait eu le malheur d'épouser en 527 Antonina, fille d'un conducteur de chars, favorite de l'impératrice Théodora, et autrefois sa digne amie. Ainsi la pourpre impériale et les lauriers militaires servaient de joyaux et de présens de noces à deux prostituées.

Justinien dut en ce temps la conservation de sa couronne et de sa vie à Bélisaire. La haine de Théodora contre une faction du cirque (ses haines et ses affections devenaient celles du prince) excita une sédition : Constantinople était en proie aux révoltés, ils avaient proclamé un autre empereur; Justinien ne songeait plus qu'à la fuite. Bélisaire se met à la tête de quelques hommes de sa garde; car c'était alors une coutume moitié barbare, moitié romaine, que les chefs d'armée eussent des compagnies de soldats attachées à leur personne, semblables à la fois aux prétoriens des anciens généraux et aux dévoués, aux fidèles des princes germains. Bélisaire vainquit la rébellion (532). L'année suivante, il prit le commandement de l'armée que Justinien envoya pour reconquérir l'Afrique sur les Vandales. La seule idée de cette expédition avait fait pâlir les membres du conseil et reculer tous les généraux; Justinien persista dans son dessein, et Bélisaire l'exécuta dans l'espace de neuf mois (de juin 533 en avril 534). Plusieurs armées de Vandales furent détruites successivement, et les Maures refoulés dans leurs déserts; les étendards de l'empire romain flottèrent encore une fois sur les remparts de Carthage, et le butin amassé par Genséric et ses successeurs suivit à Constantinople Gélimer, dernier roi des Vandales, amené captif par Bélisaire. Le consulat, qu'aucun sujet n'obtint plus dans la suite, fut, avec une partie de la dépouille des vaincus, la récompense du général victorieux. Sa richesse devint si grande, qu'il pouvait entretenir 7,000 hommes à ses dépens.

C'étaient les beaux jours du règne de Justinien : l'empereur appréciait Bélisaire sans le craindre; il se servait de lui sans le punir de pouvoir être dangereux. L'occasion s'offrit d'enlever l'Italie aux Ostrogoths. Tout leur était contraire: irritation des peuples contre des barbares ariens, dissensions parmi les conquérants, gouver-

nement affaibli entre les mains d'une femme et d'un roi lâche et odieux. Cependant ils pouvaient mettre 150,000 hommes sous les armes ; Bélisaire n'en eut jamais plus de 12,000. Il s'empare de la Sicile, grenier de l'Italie ; il prend Naples d'assaut, se rend maître de Rome, y soutient un long siége, poursuit à son tour les Goths, investit Ravenne leur capitale, et conduit encore une fois à Constantinople un roi captif, Vitigès ( 535-540 ). On dit que les Goths lui offrirent la royauté. A la cour de l'empereur, les calomnies et les soupçons ne l'épargnaient pas. En retournant à Constantinople, il avait obéi à un ordre de rappel. Il est vrai qu'il fallait défendre l'Orient; et il le défendit en effet contre le redoutable Cosroès I$^{er}$, roi des Perses. Après l'avoir mis en fuite, il retourna en Italie contre Totila, élu roi des Goths, l'empêcha de détruire entièrement Rome, rentra dans la ville et la répara (541-542). Mais il succomba lui-même à l'inimitié d'une femme. Antonine, après l'avoir déshonoré par le scandale de ses débordements, voulut, non pas le perdre (il lui était nécessaire), mais l'humilier, pour satisfaire sa vengeance. Les yeux fascinés du trop crédule mari s'étaient ouverts à la fin : il surprit sa femme coupable, et, dans sa colère, il la fit enfermer. Mais sa femme était la confidente de Théodora : il tomba dans la disgrâce de l'empereur. On l'accusa d'un complot, il fut jeté dans les fers, dépouillé de ses biens, menacé du supplice, et n'obtint sa grâce que par l'intercession d'Antonine. Il fallut qu'il la remerciât à genoux, et qu'il la priât d'oublier le passé. Elle voulut bien tout oublier, excepté son amour adultère. Bélisaire flétri alla une seconde fois en Italie pour reprendre ses conquêtes, perdues en son absence. Mais après des alternatives de succès et de revers, mal obéi, mal secouru, il finit par échouer, et il demanda la permission de rentrer à Constantinople (544-548). Il vécut pendant onze ans dans l'inaction.

Un péril soudain de l'État rendit encore une fois à Bélisaire pour un moment son éclat et sa puissance. Les courtisans souffrirent qu'il reprît son épée, pour sauver l'empire de l'invasion des Bulgares (559). Mais la première terreur passée, ils recommencèrent leur guerre contre lui ; et, sur l'imputation mensongère d'avoir trempé dans une conspiration contre la vie de Justinien, il subit une enquête outrageante, fut retenu longtemps en captivité, et n'échappa au supplice que parce qu'il n'était plus à craindre, ou parce qu'on le réservait pour une nouvelle expédition. On lui rendit même ses biens en grande partie. Mais quelques mois après il mourut, et avec sa mort s'éclipsa l'honneur des armes romaines. Cet homme digne d'un meilleur sort, après avoir rendu des services signalés à sa patrie, fut obligé, suivant les historiens latins, de mendier son pain dans les rues de Constantinople. Selon Cedrène, il mourut en paix aux environs de Constantinople; Alcime, Pagi, du Cange, Banduri, Le Beau, sont de ce sentiment, contre Crinitus, Pontanus, etc. Quoi qu'il en soit, on montre encore à Constantinople une prison que l'on appelle *la Tour de Bélisaire*. Cette prison est sur le bord de la mer en allant du château des Sept-Tours au sérail. Selon la tradition, Bélisaire portait un petit sac au bout d'une corde, comme font les prisonniers, pour demander sa vie aux passants, en leur criant : « Donnez une obole au pauvre Bélisaire, à qui l'envie a crevé les yeux ! » Gibbon, dans son Histoire de la chute de l'empire romain, traite ces détails de fable. Après avoir parlé de la conspiration dont Bélisaire était accusé d'être complice, il ajoute : « Il parut en 563, avec moins de frayeur que d'indignation. L'empereur l'avait jugé d'avance, malgré ses quarante années de service ; et la présence et l'autorité du patriarche consacrèrent cette injustice. On eut la bonté de lui laisser la vie, mais on séquestra ses biens ; et, depuis le mois de décembre jusqu'au mois de juillet 564, on le retint prisonnier dans son palais. Son innocence fut enfin reconnue; on le mit en liberté, et on lui rendit ses honneurs. Il mourut huit mois après, le 23 mars 565 ; il y a lieu de croire que le ressentiment et le chagrin abrégèrent ses jours. Le nom de Bélisaire ne périra jamais. Au lieu des funérailles, des monuments et des statues qu'on lui devait à si juste titre, je trouve dans les historiens que l'empereur confisqua ses trésors, résultat de ses triomphes contre les Goths et les Vandales. Toutefois on en réserva une portion décente pour sa femme; et Antonina, ayant bien des crimes à expier, employa sa fortune et le reste de sa vie à fonder un couvent. Tel est le récit simple et véritable de la disgrâce de Bélisaire et de l'ingratitude de Justinien. » — On voit des médailles de Justinien « recevant Bélisaire triomphant de la guerre contre les Goths; » de l'autre côté de la médaille, se trouve l'image de Bélisaire, avec ces mots : *Belisarius gloria Romanorum.*

Marmontel a donné le nom de ce célèbre général à un roman moral et philosophique, auquel une censure de la Sorbonne procura un moment de vogue ! Tzetzès, à la fin du douzième siècle, six cents ans après les événements, raconta les infortunes de Bélisaire, aveugle et mendiant, qui lui semblèrent plus piquantes que la vérité historique. Toutefois il rapporte les deux traditions (Chil. 3, v. 339 et sq. — Chil. 4, v. 751 et sq). Plusieurs érudits recommandables prirent intérêt à ce récit par l'attrait de la nouveauté, par la séduction de l'effet oratoire ou de l'enseignement philosophique, enfin par l'originalité même de l'invention, qui offrait un côté romanesque. Crinitus, Volaterranus, Pontanus, Egnatius, répandirent cette tradition dans le monde savant; de là elle passa sur les théâtres, dans les romans, dans les peintures. Toutefois Tzetzès n'en est pas le premier auteur : un écrit anonyme du onzième siècle prouve

qu'elle avait cours avant lui. La statue dite *le Bélisaire mendiant*, placée autrefois dans le musée Borghèse, à présent dans celui du Louvre, est d'un travail trop précieux pour qu'on n'y voie pas une production de l'art bien antérieure à l'âge de décadence où Bélisaire vécut. [*Enc. des g. du m.*, avec. addit.]

Samuel Schelling, *Dissertatio historica de Belisario*; Witteb., 1665, in-4°. — Th.-Fr. Zeller, *Belisarius*; Tubing., 1809, in-8°. — Mahon, *Life of Belisarius*; Lond., 1829, in-8°. — Roth, *über Belisars Ungnade*, etc.; Bâle, 1846, in-8°. — Procope, *de Bell. Goth.* lib. III; *de Bello Vandal.*, lib., I, II. — Gibbon, *Decline*, etc.

* **BELISARIO** ou **BELLISARRIO** (*Louis*), médecin italien, vivait à Modène dans la première moitié du seizième siècle. Il a traduit du grec en latin les ouvrages suivants de Galien : *Oratio suasoria ad artes*; — *de Optimo Medico*; — *de Instrumento odoratus*. — Ces traductions se trouvent dans l'édition des œuvres de Galien; Bâle, 1549, in-fol.

Van der Linden, *de Scriptoribus medicis*.

**BELIUS**. *Voyez* **BEL**.

**BELJAMBE**. *Voy.* BELLEJAMBE.

**BELKNAP** (*Jérémie*), historien et prédicateur américain, né à Boston le 4 juin 1744, mort le 28 juin 1798, fut un des fondateurs de la Société historique du Massachusetts. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de New-Hampshire*; 1784 à 1792, 3 vol. — *Biographie américaine*; 1794, t. I; 1798, t. II; — *le Garde-Forêt*, conte servant de suite à l'histoire de John Bull, *le Drapier*, in-12; — des *Essais* sur le commerce américain, et sur la liberté civile et religieuse.

*American Biographical Dictionary.*

**BELL** (*André*), inventeur de la méthode d'enseignement mutuel, né à Saint-Andrews en 1753, mort à Cheltenham le 27 janvier 1832. Il étudia à l'université de sa ville natale, et passa ensuite plusieurs années dans les colonies. En 1789, il était chapelain au fort Saint-George, et ministre de l'église de Sainte-Marie à Madras. Ce fut dans ce poste qu'il entreprit d'instruire gratuitement les enfants des Indiens, de jeunes orphelins de l'asile militaire, et qu'il fit pour la première fois l'application de l'enseignement mutuel. Cet enseignement fait intervenir, entre le maître et les élèves, un certain nombre de *moniteurs* (*tutors*) pris parmi les élèves les plus avancés; ce qui donne à la fois une économie de temps, et permet d'introduire de nombreuses sous-divisions, d'individualiser la direction et la surveillance, sans rompre l'harmonie et l'ensemble. A son retour en Angleterre, Bell fit connaître l'essai de cette méthode dans un rapport intitulé *An Experiment made at the male asylum of Madras, suggesting a system by which a school or family may teach it self under the superintendence of the master or parent*; London, in-8°, 1797. Ce rapport fit d'abord peu de sensation; mais, l'année suivante, Jos. Lancaster (voyez ce mot), quaker, établit dans un des faubourgs de Londres une école de pauvres qu'il dirigea d'après la méthode de Bell, et soutenue par la générosité de quelques amis d'enfance. Il établit en 1805 une autre école, où il réunit jusqu'à huit cents élèves. Les ecclésiastiques anglais, mécontents de devoir l'amélioration de l'enseignement mutuel à un quaker, opposèrent Bell à Lancaster, et déclarèrent le premier seul inventeur de la méthode. Dès 1807, Bell fut chargé d'établir plusieurs de ces écoles pour les pauvres de Londres et de Lambeth, et de composer pour elles les livres nécessaires. Bell fut soutenu par le parti de la cour; Lancaster, par celui du peuple; et actuellement plus d'un million d'enfants sont instruits en Angleterre par la méthode de l'enseignement mutuel. Ces services rendus à la société obtinrent une récompense méritée. Bell devint un des plus riches prébendiers de Westminster, et il employa sa fortune (plus de 120,000 livres sterling) à la fondation d'établissements d'éducation et de charité. Il mourut à près de quatre-vingts ans, et fut enterré avec pompe à l'abbaye de Westminster. Outre le rapport cité plus haut, on a de A. Bell : *Elements of tuition*; Lond., 1815; — *the Wrongs of childern*; Lond., 1819; — *Letters to sir John Sinclair on the Infant School-Society of Edinburgh*; Lond., 1829.

L'enseignement mutuel avait été pratiqué déjà chez les anciens; il avait été recommandé par l'un des principaux restaurateurs des études classiques, par Érasme; le sage Rollin l'avait vu pratiquer à Orléans, et l'avait jugé digne d'attention; madame de Maintenon l'avait introduit à Saint-Cyr. A l'exemple de celle-ci, plusieurs congrégations religieuses, livrées à l'éducation des filles, avaient adopté en partie ce système. Heurbault, en 1741, le mit en vigueur à Paris, dans l'hospice de la Pitié. Le chevalier Paulet en avait fait la base de l'institution qu'il avait érigée, et qui avait obtenu la bienveillance, la protection et les libéralités particulières de Louis XVI. En Angleterre, Bell et Lancastre organisèrent, pour le répéter, ce système sous deux formes différentes, dans deux ordres d'écoles rivales, quoique fondées sur un principe commun : l'un jouissait de la faveur et de la protection du clergé anglican; l'autre était adopté par les communions dissidentes. L'enseignement mutuel se propagea en Amérique; la Russie s'occupait de le naturaliser sur son territoire, et la Suisse voyait s'élever dans son sein des établissements analogues. Cependant, au milieu des troubles politiques et du bruit de la guerre, le principe de l'enseignement mutuel s'était perdu en France. Lorsque la paix eut rétabli les communications entre les nations européennes, quelques philanthropes français l'étudièrent en Angleterre et le rapportèrent parmi nous, où il fut appliqué avec des modifications par les soins de MM. de la Rochefoucauld-Liancourt, Jomard, Bailly, Francœur, de Laborde, l'abbé Gauthier, et de Gérando. Le gouvernement

encouragea d'abord ces louables efforts ; mais bientôt l'esprit de parti se donna rendez-vous sur ce terrain, où tous les amis du bien devaient se rencontrer. De là des préventions, des luttes, qui ont arrêté le développement de l'enseignement populaire pendant tout le cours de la restauration. Aujourd'hui les passions ont abandonné ce domaine, les trois procédés ont pu se développer librement : on peut les juger d'après l'expérience. X.

J. Rose, *New Biographical Dictionary*.

**BELL** (*Beaupré*), antiquaire anglais, natif de Beaupré-Hall, mort en août 1745. Il fut élève de l'école de Westminster, et ensuite du collége de la Trinité à Cambridge. Il est mort jeune, et a laissé sa bibliothèque et ses médailles au collége où il avait été élevé. Bell concourut à la rédaction des ouvrages du docteur Stukely, et aida Blomfield dans son *Histoire du comté de Norfolk*.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

**BELL** (*Benjamin*), chirurgien anglais, mort au commencement du dix-neuvième siècle. Il étudia la médecine à Édimbourg, sous le célèbre Monro ; voyagea quelque temps sur le continent, et devint chirurgien en chef de l'hôpital d'Édimbourg. Ses ouvrages, longtemps regardés comme classiques, ont pour titre : *A Treatise on the theory and management of ulcers* ; Édimbourg, 1778, in-8° : ce livre, qui eut plusieurs éditions, a été traduit en français par Bosquillon (Paris, 1788, 1803, in-8°) et par Adet et Lanigan (Paris, 1789, in-12) ; l'auteur y établit la première méthode prônée par Lisfranc, qui consiste à traiter les tumeurs blanches des articulations par des applications réitérées de sangsues, de ventouses, et par des vésicatoires volants ; — *System of Surgery* ; Édimbourg, 1783-1787, 6 vol. in-8° : cet ouvrage a été traduit en français par Bosquillon (Paris, 1796, 6 vol. in-8°), et en allemand par Hebenstreit (Leipz., 1791-1798, 6 vol. in-8°) ; — *Treatise on gonorrhæa virulenta and lues venerea* ; Édimbourg, 1793, 2 vol. in-8° ; traduit par Bosquillon, avec des notes (Paris, 1802) : l'auteur s'y élève contre l'abus du mercure ; — *Treatise on the hydrocele, on sarcocele, or cancer, and other diseases of the testes* ; Édimbourg, 1794, in-8° ; — un traité *de la Disette*, traduit par P. Prévost ; Genève et Paris, 1804, in-8°.

*Biographie médicale*.

* **BELL** (*Henri*), mécanicien anglais, né à Torpichen le 7 avril 1767, mort à Helensburgh le 14 novembre 1830. Après avoir reçu une instruction modeste à l'école de sa paroisse, il se fit, en 1780, apprenti maçon. Trois ans plus tard, il quitta cet état pour se mettre en apprentissage chez son oncle, qui était meunier. Après le terme de son apprentissage, il se rendit en 1787 à Borrowstownness, pour s'instruire dans la mécanique et la construction des navires. Il vint ensuite à Londres où il fut employé chez le célèbre ingénieur Rennie. En 1790 il retourna en Écosse, se livra à Glasgow à la profession de charpentier, et devint, en 1797, membre de la corporation des ouvriers de cette ville. Il résolut alors de se faire entrepreneur de travaux publics ; mais, soit manque de capitaux, soit inconstance de caractère, il ne réussit point dans son dessein. En 1808, il se retira à Helensburgh, village sur le Frith of Clyde ; sa femme y tenait une auberge et un établissement de bains, pendant qu'il s'occupait de projets de construction, sans se soucier de leur mise en pratique, et au détriment de ses intérêts. Il voulait que tous ses plans et leur méthode d'exécution ne ressemblassent à rien de ce qui avait été fait jusqu'alors ; et comme il manquait de notions scientifiques, il perdit beaucoup de temps dans des expériences infructueuses. Ainsi il avait construit une jetée d'un nouveau genre ; et bien que son ouvrage eût été renversé par la haute marée, il s'obstinait à le recommencer sur la même base.

Les tentatives de navigation à l'aide de la vapeur n'étaient point alors une chose nouvelle en Écosse. Déjà en 1788 Miller de Dalwinston, dans le comté de Dumfries, avait essayé de faire mouvoir, au moyen de la vapeur, un bateau sur un lac situé dans ses propriétés ; mais, bien que cette expérience, qui avait été répétée par lui-même et par d'autres personnes, démontrât évidemment la possibilité de ce mode de navigation, cette idée fut abandonnée pendant plusieurs années. Ce fut Henri Bell qui, en janvier 1812, la remit sur le tapis. Il construisit à Helensburgh un bâtiment de quarante pieds de long, qui à la marée haute remontait la rivière avec une vitesse de sept milles à l'heure. Il ne prit point de patente, son invention ayant été jugée par d'habiles ingénieurs susceptible de quelques perfectionnements. Bien que dès l'an 1807 Fulton, ingénieur américain, eût lancé un bateau à vapeur et navigué sur l'Hudson, et que probablement Bell eût eu connaissance de ce fait, il faut reconnaître que le pauvre ouvrier d'Helensburgh exécuta ce que n'avaient osé entreprendre des hommes plus instruits et plus favorisés de la fortune. Malgré ce service éminent rendu à son pays, Henri Bell se trouvait, vers la fin de ses jours, dans un état voisin de la pauvreté, lorsqu'une souscription volontaire fut ouverte en sa faveur ; les assureurs de la Clyde lui offrirent une pension de 100 liv. sterl., dont la moitié est encore payée à sa veuve. X.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

**BELL** (*James* ou *Jacques*), médecin anglais, mort à la Jamaïque le 15 janvier 1801. On a de lui : *A case of Retroversion of the uterus, terminating in abortion and death*. Cette relation a été insérée dans le *Journal Médical* de Simmons.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

**BELL** (*James-Stanislas*), armateur anglais, mort vers 1842. Il avait entrepris d'établir, con-

trairement aux intérêts de la Russie, des relations commerciales directes entre l'Angleterre et la Circassie. La capture de son bâtiment *le Vixen*, au mois de décembre 1836, dans la baie de Soudjouk-Kalé, donna lieu au sein du parlement à des débats animés, mais qui n'aboutirent pas, comme on l'avait pensé, à une déclaration de guerre. En attendant l'issue des négociations, Bell visita la Circassie, en étudia les mœurs, les lois, etc., et publia le résultat de ses observations sous le titre : *Journal of a residence in Circassia during the years* 1837 et 1838; Lond., 2 vol. in-8°; traduit en français, Paris, 1841, 2 vol. in-8°.

*Gentleman's Magazine.*

*BELL (*Jean-Adam-Schall* DE), astronome et orientaliste, né à Cologne en 1591, mort en Chine le 15 août 1666. Il entra dans l'ordre des Jésuites en 1611, se prépara aux missions de la Chine par une étude approfondie des mathématiques, de l'astronomie et des sciences accessoires, et partit en 1620. La ville de Singa-Fou fut le premier théâtre de son zèle apostolique. L'empereur, qui entendit parler de son profond savoir en astronomie, le fit venir à Pékin, et le chargea de rectifier le calendrier chinois. Cet immense travail dura cinq ans, et Schall de Bell écrivit à ce sujet cent cinquante dissertations en langue chinoise. L'empereur, satisfait, le nomma mandarin, et président d'un institut de mathématiques. Un de ses successeurs, Ximchi, lui donna même le titre de *maître des secrets célestes*, et l'admit dans son conseil privé. La faveur dont jouissait le ministre de Dieu favorisa les progrès de la religion ; mais, sous le règne du fils de Ximchi, Schall de Bell eut à subir des persécutions jusqu'à sa mort.

*Lettres édifiantes et curieuses. — Dictionnaire de la Conversation.*

*BELL (*John*), voyageur anglais, né en 1691 à Antermony, mort dans sa ville natale le 1er juillet 1780. Il étudia la médecine, se rendit, en 1714, à Saint-Pétersbourg, et accompagna l'ambassade russe à Péking. Il suivit plus tard l'armée que le czar avait envoyée au secours du roi de Perse contre les Afghans rebelles. Ses voyages dans diverses parties de l'Asie (*Travels from Saint-Petersburgh to diverse parts of Asia*) ont été publiés par le professeur Baron d'Aberdeen; Glasgow, 1763, 2 vol. in-4°. Eidous en a donné une traduction française; Paris, 1766, 3 vol. in-12.

*Gentleman's Magazine.*

*BELL (*John*), officier d'artillerie anglais, né à Carlisle le 1er mars 1747, mort à Queensborough le 1er juin 1798. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans il aida son père dans la profession de chapelier. En 1765, il s'engagea dans un régiment d'artillerie, et s'embarqua, l'année suivante, pour Gibraltar, où il demeura six ans. Son aptitude et son zèle le firent arriver peu à peu au grade de lieutenant, il prit sa retraite après la conclusion de la paix avec l'Amérique. Parmi les inventions dont il est l'auteur, on cite un procédé pour détruire les vaisseaux coulés bas et en ramener les débris.

*United service Journal*, avril 1840.

*BELL (*John*), célèbre imprimeur anglais, né en 1746, mort en 1831. On lui doit des éditions remarquables de plusieurs poëtes anglais, notamment de Shakspeare.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BELL (*John*), chirurgien et anatomiste anglais, né à Édimbourg en 1762, mort le 15 avril 1820. Il compléta ses études médicales par un voyage en Russie et dans le nord de l'Europe, et se livra à l'enseignement de la chirurgie et des accouchements. Pendant dix années il obtint un succès brillant, qui lui procura bientôt une clientèle très-étendue, à laquelle l fut contraint de se livrer, sans cesser néanmoins la publication de ses ouvrages, dont il dessina et grava lui-même les planches, aidé de son frère Charles. Jean Bell fut un des anatomistes et des chirurgiens les plus habiles de notre époque ; on le recherchait avec empressement pour les opérations les plus difficiles et les plus délicates. En 1816, il fit une chute de cheval, des suites de laquelle il paraît ne s'être jamais complétement rétabli. Il mourut à Rome dans un voyage qu'il avait entrepris pour sa santé, et dans lequel il reçut les témoignages les plus flatteurs de l'estime et de la confiance qu'il avait inspirées. Bell avait lu prodigieusement, et les livres de sa nombreuse bibliothèque portaient tous des notes marginales attestant qu'ils n'avaient pas été pour lui de stériles objets de luxe. Ces lectures lui avaient profité, et avaient donné à son esprit et à sa conversation un charme tout particulier, qui tempérait ce que la vivacité naturelle de son caractère avait de désagréable. Ses ouvrages principaux ont pour titres : *the Anatomy of the human body* (Anatomie du corps humain); Londres, t. I, 1793; t. II, 1797; t. III, 1802, in-8°, réimprimé en 1811 et en 1816; — *Engravings explaining the anatomy of the bones, muscles and joints* (Gravures expliquant l'anatomie des os, des muscles et des articulations); Londres, 1794, in-4°; réimprimé en 1808; — *Engravings and descriptions of the arteries*; Londres, 1801, in-8°; — *Discourses on the nature and cure of wounds*; Édimbourg, 1793-1795, in-8°; 2e édit., 1812; — *Principles of Surgery*, 3 vol. in-8°; Lond., 1801; nouvelle édition, par Charles Bell, 1826; — *Engravings of the brain*; Londres, 1802, in-8°; — *Engravings of the nerves*; Lond., 1803, in-8°; — *Engravings of the viscera*; Édimb., 1804, in-8°; — *Lettres on professional character*; Édimbourg, 1810; — *Observations on Italy*; Édimbourg, 1825; ouvrage posthume, publié par la veuve de l'auteur.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

*BELL (*Charles*), célèbre physiologiste anglais, frère du précédent, naquit en 1774, et mourut le 27 mai 1842. Il était le quatrième fils d'un pauvre ecclésiastique presbytérien, ministre à Doure, dans le comté de Menteath en Écosse. De ses trois frères, l'aîné, John Bell, mourut (*voy.* l'article ci-dessus) en 1820, avec la réputation d'un excellent chirurgien; le second, George, a été longtemps professeur de droit à l'université de cette ville. Charles, qui devait les laisser en arrière, eut à lutter d'abord contre les plus rudes obstacles. Obligé de trouver dans la pratique de son art des ressources contre la misère, il étouffa pour un temps le penchant qui l'entraînait vers les plus hautes études de la philosophie médicale. La campagne de 1815 et surtout la bataille de Waterloo, où il prodigua ses soins aux blessés français, le placèrent au rang des praticiens les plus habiles. Nommé chirurgien titulaire à l'hôpital de Middlesex, professeur en vogue à l'école libre de Windmill-Street, il put enfin s'adonner méthodiquement et expérimentalement à ses recherches favorites sur l'organisation nerveuse de l'homme. Les anciens anatomistes considéraient la substance nerveuse comme partout identique, et attribuaient à tous les nerfs indistinctement une égale part dans la double fonction du *mouvement* et de la *sensibilité*. Dès longtemps Charles Bell s'était demandé si la nature avait pu faire émaner du même organe deux fonctions aussi distinctes, et qui existent l'une sans l'autre. Une étude attentive des nerfs spinaux considérés plus spécialement comme uniques, les lui montra pourvus de deux racines différentes, et composés de deux filets indépendants l'un de l'autre. En isolant un de ces filets depuis la racine antérieure jusqu'au point de réunion, et en irritant cette racine, il vit le muscle se contracter convulsivement; il irrita alors la racine postérieure, et l'animal soumis à l'expérience poussa des cris de douleur. Dès lors les fonctions des nerfs moteurs et des nerfs sensitifs étaient établies, et Charles Bell formula ainsi les deux principes fondamentaux de l'anatomie moderne : 1° Les nerfs, rattachés par leurs racines aux grands centres nerveux (le cerveau, le cervelet, la moelle épinière et la moelle allongée), forment un tout symétrique par lequel s'exerce dans l'homme le mouvement et le sentiment; 2° Similaires par leur substance et par leur structure, les nerfs diffèrent par leurs propriétés comme par leur origine, et se divisent en nerfs purement sensitifs et en nerfs purement moteurs. Ce n'est pas tout: outre les deux sillons d'où se détachent les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs, Bell observa dans le conduit spinal une troisième division, à laquelle se rattachaient d'autres nerfs qui se rendent pour la plupart aux muscles servant au mécanisme de la respiration. Il parvint ainsi à constater que cette fonction n'est pas seulement destinée à vivifier le sang dans les poumons, mais qu'elle nous donne aussi la faculté de communiquer avec nos semblables, et d'émettre les pensées de notre âme; qu'en un mot, les nerfs qui règlent la respiration sont aussi les nerfs de l'expression, et qu'ainsi l'émotion est organisée. Il appela les nerfs de la respiration *nerfs surajoutés*, par opposition aux nerfs moteurs et sensitifs, qu'il désigna sous le nom de *symétriques*. Ces derniers, il les reconnut communs à tous les êtres capables de sensation et de locomotion, c'est-à-dire à tous les animaux, tandis que les nerfs surajoutés n'existent que là où l'organisme exige des fonctions plus élevées. Tel est ce système célèbre de Bell, la plus grande découverte physiologique qui ait été faite dans ces deux derniers siècles, depuis celle de la circulation du sang par Hervey. Exposé pour la première fois en 1821 dans les *Transactions philosophiques*, accueilli avec enthousiasme par le monde savant, perfectionné par Bell lui-même et surtout par d'habiles physiologistes français, tels que Magendie, Flourens, Longet, etc., ce système définit les propriétés et les fonctions spéciales dans les filets nerveux, analyse les sensations et la volonté, détermine le siége précis de la perception, et nous livre en un mot, matériellement du moins, le secret intime de la vie.

Nommé successivement à la chaire d'anatomie au collége des Chirurgiens, à celle de physiologie dans l'université de Londres (1828), chevalier baronnet (1829), Charles Bell abandonna toutes les places et tous les honneurs pour aller à Édimbourg, auprès de son frère George, illustrer la chaire de chirurgie que son frère John avait autrefois occupée. Bell était un homme de goûts simples, amateur passionné de la pêche, et d'une sensibilité si grande, que la plus longue pratique ne put jamais vaincre sa répugnance naturelle pour les opérations chirurgicales. Vers l'année 1840, le soin de sa santé, moins encore que le désir de chercher des ovations, lui fit entreprendre un voyage en Italie. Partout le monde savant lui prodigua les plus grands honneurs. A Paris le professeur Roux, dont il voulut entendre le cours, s'interrompit en l'apercevant, et s'écria : « C'est assez pour aujourd'hui, messieurs; vous avez eu l'honneur de voir Charles Bell. » Il revint de ce voyage, qu'il fit en artiste consommé aussi bien qu'en savant de génie, avec les notes les plus précieuses pour une troisième édition qu'il préparait de son *Anatomie expressive*, lorsqu'une mort presque subite l'enleva à la science.

Voici la liste de ses ouvrages : *Essays on the anatomy of expression* (Anatomie expressive), première édition; Londres, in-4°, 1806; réédité une troisième fois et complétement refondu par l'auteur lui-même, sous ce titre : *the Anatomy and the Philosophy of expression connected with the fine arts*; London, 1844, in-8°; – *A system of operative surgery founded in the basis of Anatomy*; London, 1814, 2 vol. in-8°; — *the Anatomy and the Physiology of the human body*; London, 1816, in-8°; — *Idea of*

*the new Anatomy of the brain*; London, in-12; — *Surgical observations being a quarterly report of cases in surgery*; London, 1816 et 1817, in-8°; — *An Essay on the forces which circulates the blood*; London, 1819, in-8°; — *Illustrations of the capital observations of surgery*; London, 1820, in-4°; — *A Treatise on the deseases of the urethra prostate, et rectum with notes, by John Shaw*; London, 1822, in-8°; — *Observations on experiences of the spine and of the thigh bone*, etc.; London, 1824, in-4°; — *An exposition of the natural system of the nerves of the Human body with a republication of the papers delivered to the royal Society on the subject of the nerves*; London, 1824, in-8°; — *Appendix to the papers on the nerves*; London, 1827, in-8°; 2ᵉ édition, London, 1830; 3ᵉ édition, Edinburgh, 1836, in-8°; — *Animal mechanics published in the collection of the Society for the diffusion of useful knowledges*, etc.; London, 1830; — *the Hand, its mechanism and vital endowments*; London, 1834, in-8°; 5ᵉ édition, London, 1852, in-8°; — *Paley's natural theology with notes and a supplementary dissertation*; London, 1835, in-12; — *Practical essays*; Edinburgh, 1841, in-8°; tome II; Edinburgh, 1842, in-8°. T. D.

*Quarterly Review*, LXXIIᵉ vol., 1843. — Alexander Shaw, *Narrative on the discoveries of sir Charles Bell in the nervous system*; London, 1837.

*BELL (*Robert*), publiciste et littérateur anglais, naquit le 10 janvier 1800 à Cork en Irlande. Il étudia à Dublin, et obtint, après la mort de son père, officier dans l'armée, un emploi administratif. Il débuta dans la carrière littéraire par des articles dans le *Dublin Inquisitor*, et par quelques pièces de théâtre, dont deux, *the Double Disguise*, et *Comic sectures*, eurent les honneurs de la représentation. Il vint ensuite à Londres, où il travailla pour le *New Monthly Magazine* et l'*Atlas*, journal littéraire hebdomadaire. En 1829, il s'attira, par ce journal, un procès avec lord Lindhurst; il se défendit lui-même, et fut acquitté. Bientôt après il fit, pour le *Cabinet-Cyclopædia* de Lardner, l'*History of Russia*, 3 vol., les *Lives of the English poets*, 2 vol., et publia en 1837 le dernier volume de l'ouvrage de Southey (*Naval History of England*). Le dixième volume de l'*History of England* de Mackintosh est également de R. Bell. Après avoir quitté la direction de l'*Atlas*, il fonda en 1840, avec Bulwer et Lardner, le *Monthly Chronicle*. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Marriage*, pièce jouée à Londres en 1842; — *Mothers and Daughters*; London, 1840, 2ᵉ édit.; — *Temper*, pièce représentée à Londres en 1847; — *Life of George Canning*; London, 1846; — *Outlines of China*; Londres, 1845; — *Memorials of the civil war*; London, 2 vol. in-8°, 1849; — *Wayside pictures through France, Belgium and Holland*; London, 1849; — *the Ladder of Gold*, 3 vol. in-8°; London, 1850.

BELL (*William*), théologien anglais, prébendier de Westminster, né en 1731, mort le 29 septembre 1816. Il fut toute sa vie animé de l'esprit de charité. Une rente de 1250 livres sterling, qu'il légua à l'université de Cambridge, devait être consacrée à l'éducation de huit orphelins ecclésiastiques pauvres. On a de lui : *A Dissertation on the causes which principally contribute to render a nation populous*, 1756, in-4°; — *Attempt to ascertain and illustrate the Authority, Nature and Design of the Institution of Christ, commonly called the Lord's Supper*; London, 1780, in-8°; — plusieurs sermons. En 1787, Bell publia un manuscrit de Le Courayer, que possédait la princesse Amélie, fille de George II, dont il était le chapelain. Ce manuscrit parut sous le titre : *Déclaration de mes derniers sentiments sur différents dogmes de la religion*; traduit en anglais, en 1819, par le docteur Calder.

*Gentleman's Magazine*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

*BELL (*William*), peintre anglais, natif de Newcastle-upon-Tyne, mort vers 1801. Il vint vers 1768 à Londres, où il fut patronisé par lord Delaval. Son chef-d'œuvre est une *Vénus priant Vulcain de forger les armes d'Énée*.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BELLA (*Giano de* LA), chef du parti démocratique à Florence, issu d'une famille dont la noblesse était déjà fort ancienne au treizième siècle, mourut vers 1295. Il parvint à assujettir les nobles à une espèce de loi martiale, qu'on nomma *Ordinamento di giustizia*. L'anoblissement ne fut donc plus un privilége, puisque le noble ne pouvait plus recourir aux lois communes, qu'il était exclu de tous les emplois publics, et assujetti aux charges qui pesaient alors sur la noblesse. Cependant, par son ardeur de réformes, Giano della Bella se fit de nombreux ennemis dans tous les partis; il fut expulsé de Florence, par un arrêt du tribunal, le 5 mars 1294, et mourut peu de temps après en exil.

Sismondi, *Histoire des Républiques Italiennes*.

BELLA (*Ardellio della*), jésuite et prédicateur italien, vivait à Spalatro, en Dalmatie, vers le commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Dizionario italiano, latino, illirico*; Venise, 1728, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BELLA (*Jérôme*), théologien et poëte italien, né à Carra en Piémont, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Genio regale appagato, dramma pastorale*; Mondovi et Coni, 1646; — *il Sole Benefico, pastorale*; ibid., 1647; — *l'Aurora opportuna, dramma pastorale*; Coni, 1655; — *le Palme del Giacinto*; Coni, 1664; — quelques *panégyriques*. — Les ouvrages de ce poëte respirent l'esprit du temps.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELLA** (*Stefano della*), graveur italien, né à Florence le 18 mai 1610, mort le 12 juillet 1664. Il perdit son père à l'âge de deux ans, et passa sa jeunesse dans l'indigence. Placé chez un orfévre, il se plut à copier les estampes de Jacques Callot, et saisit parfaitement la manière de cet artiste. Une singularité de son dessin était qu'il commençait toujours les figures par les pieds, en remontant de là jusqu'à la tête ; et que, malgré cette bizarrerie, les proportions se trouvaient gardées, et la figure correcte. Bella fut accueilli en France par le cardinal de Richelieu, pour lequel il fit les dessins des principaux exploits militaires sous la minorité de Louis XIII. Son burin fécond et varié a produit plus de mille quatre cents pièces. Sur la fin de ses jours, il retourna dans sa patrie, et il y mourut en 1664, comblé d'honneurs par le grand-duc, qui l'avait nommé maître de dessin de Cosme II, son fils. Personne n'a surpassé cet excellent artiste, dit Basan, pour la finesse et la légèreté de la pointe; sa touche libre, facile, savante et pittoresque, rend ses estampes si pleines de goût, d'esprit et d'effet, qu'il doit être regardé comme un modèle de perfection pour la gravure en petit. D'ailleurs ses têtes sont remplies de noblesse, d'un beau caractère, et ses figures sont bien dessinées. Il a gravé des sujets d'histoire, des batailles, des chasses, des paysages, des marines, des animaux, et des ornements d'un goût exquis. Son œuvre comprend plus de 1400 pièces. On y remarque une *Vue du Pont-Neuf*, avec le coq placé sur le clocher de *Saint-Germain l'Auxerrois*. Bella visita la France, et y composa entre autres le *jeu de cartes* qui devait faciliter à Louis XIV l'étude de l'histoire. De retour à Florence, sa patrie, le grand-duc lui accorda une pension, et le chargea de l'embellissement de ses musées.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BELLABOCCA** (*Benoît*), médecin italien, vivait à Milan au commencement du seizième siècle. On a de lui : *Diarium calculatum*; Milan, 1507.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis.*

* **BELLACATO** (*Louis*), médecin italien, né à Padoue en 1501, mort en 1575, professa la médecine dans sa ville natale. On a de lui : *Consultationes aliquæ pro variis affectibus*, imprimées dans les Constitutions de J.-B. Montanus; Bâle, 1583, in-fol.; — *Consultationes*, à la suite des Consultations médicales de Victor Trincavella; Bâle, 1587, in-fol.; — *Lectiones medicæ practicæ*, imprimées avec l'ouvrage de George-Jérôme Welsch, intitulé *Exotic. curat. et observat. medicinal. Chilias*; Ulm, 1676, in-4°.

Tomasini, *Elogia.* — *Biographie médicale.*

* **BELLACOMBA** (*Antoine*), jurisconsulte italien, natif de Turin, vivait dans le seizième siècle. On a de lui : *Additiones ad communes doctorum opiniones*; Turin, 1545; — *Additiones ad Commentaria Yasonis*; Turin, 1592.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELLAFINO** (*François*), antiquaire italien, mort en 1543. On a de lui : *De origine et temporibus urbis Bergami liber*, inséré dans le *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ.*

Kœnig, *Bibliotheca vetus et nova.*

**BELLAGATTA** (*Ange-Antoine*), médecin italien, né à Milan le 9 mai 1704, mort le 2 février 1742. Il entra d'abord dans les ordres; mais le goût de la médecine lui fit abandonner l'état ecclésiastique, et il fut reçu à l'université de Pavie vers la fin de l'année 1741 ; il reprit l'habit ecclésiastique, qu'il continua de porter jusqu'à sa mort. On a de lui deux *Lettres philosophiques*, écrites à un ami, en italien, et imprimées à Milan en 1730, in-4° : l'auteur y parle de l'*influenza* qui a régné en Europe dans la même année. Son *Entretien physique sur les malheurs de la médecine*, qui est aussi en italien, parut à Milan en 1733, in-8°. Il a encore écrit sur un miracle opéré par l'intercession de saint François de Paule le 28 mars 1735, et sur un météore observé en 1737. On a trouvé parmi ses papiers un manuscrit intitulé *Dialoghi de fisica animastica moderna, speculativa, mecanica experimentale*, dans lequel il traite de la génération des corps organisés, de la création, de l'immatérialité de l'âme, de la forme des brutes, du mouvement, des sensations, etc.

*Biographie médicale.* — *Dictionnaire historique, critique et bibliographique*, t. II.

* **BELLAGRANDE** (*Eloy*), jurisconsulte italien, natif d'Oriano, mort en 1675, entra dans l'ordre des Capucins. On a de lui : *Compendiosa rerum criminalium Methodus theoretice et practice digesta*; Venise, 1672, in-4° ; — *Quæstionum criminalium stylo scolastico digestarum volumina duo.* On ne sait si cet ouvrage a été imprimé.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Bernard de Bologne, *Bibliotheca Scriptorum capuccinorum.*

** **BELLAGUET** (*Louis-François*), écrivain français, né à Sens le 9 mars 1807. D'abord professeur au collége Rollin, il remplit aujourd'hui les fonctions de chef de bureau au ministère de l'instruction publique. On a de lui : *Mémoires du cardinal Pacca sur la captivité du pape Pie VII et sur le concordat de* 1813, *pour servir à l'histoire du règne de Napoléon*; traduits de l'italien sur la troisième édition, et augmentés des *pièces historiques déposées au Vatican*; Paris, 1838, 2 vol.; — *Histoire du royaume de Naples, depuis Charles VII jusqu'à Ferdinand IV*, 1734-1825, par le général Colletta, ancien ministre; traduite de l'italien sur la quatrième édition, en collaboration avec M. Ch. Lefèvre; Paris, 1835, 4 vol. in-8°; — *Chronique des religieux de Saint-Denis, contenant le*

*règne de Charles VI*, de 1380 à 1422, publiée en latin pour la première fois, et traduite par M. Bellaguet, précédée d'une *introduction* par M. de Barante; Paris (Crapelet et F. Didot), 6 vol. in-4° : cet ouvrage a obtenu la deuxième médaille au concours de 1852 (Académie des inscriptions et belles-lettres); — des *Articles* de critique dans la *Revue de Paris* (10 février 1833); dans la *Nouvelle Revue encyclopédique* (novembre 1847), et dans d'autres recueils périodiques.

Quérard, *la France littéraire.* — *Documents inédits.*

*BELLAIRE (J...-P.), stratégiste français, vivait au commencement du dix-neuvième siècle. On a de lui : *Précis des opérations générales de la division française du Levant, chargée, pendant les années* V-VII, *de la défense des îles de la mer Ionienne*, contenant des observations politiques, topographiques et militaires sur les îles Ioniennes; Paris, 1805, in-8° ; — *Recueil d'observations historiques*; Rennes, 1815-1816, in-8°, réimprimé à la fin de l'ouvrage suivant; — *Précis de l'invasion des États romains par l'armée napolitaine en* 1813 *et* 1814; Paris, 1838, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.* — Rabbe et de Boisgelin, *Biographie des Contemporains.*

BELLAISE (dom *Julien*), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Symphorien, au diocèse d'Avranches, en 1641; mort à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen le 23 mars 1711. De concert avec les PP. Lenourry et Jean Duchesne, il revit sur les manuscrits les œuvres de saint Ambroise. La mort l'empêcha d'achever une nouvelle édition des conciles et monuments de la Normandie.

Le Cerf, *Bibliothèque des Bénédictins de Saint-Maur.*

BELLAISE. *Voy.* BESSIN.

BELLAIZE (*Hugues-François-Régis* DE), évêque de Saint-Brieuc, né en 1732, mort à Paris le 20 septembre 1796, ne voulut pas prêter serment à la constitution civile du clergé. Il eût péri sur l'échafaud, sans la mort de Robespierre. Détenu dans la même prison avec La Harpe, il inspira à ce littérateur des idées plus justes sur la religion.

*Moniteur*, 1796.

*BELLAMINO (...), architecte et sculpteur siennois du douzième siècle. Ce fut lui qui en 1193 construisit, d'après l'ordre des consuls de Sienne, ainsi que le constate encore la fin de l'inscription : *Ita Bellaminus jussu fecit eorum*, la fameuse fontaine de la place du palais public, la *fonte Branda*, immortalisée par les vers de Dante :

Ma s' io vedessi qui l' anima trista
Di Guido o d' Alessandro o di lor frate
Per fonte Branda non darei la vista.
*Inferno*, XXX, 78.

« Je donnerais la vue de la fontaine Branda pour voir ici les âmes perverses de Guido, d'Alexandre ou de leur frère. »

Malheureusement la partie supérieure de cette fontaine, un des plus curieux monuments de l'ancien art siennois, s'est écroulée en 1802, et les sculptures qui restent sont fort endommagées.

E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.*

*BELLAMY (*Anne-George*), célèbre actrice anglaise, née à Fingal (Irlande) le 31 avril 1731, morte en 1788, eut de brillants succès au théâtre de Covent-Garden. Une figure expressive, un jeu animé de toute la chaleur d'une âme tendre, une voix touchante et mélodieuse, tels sont les avantages qui lui valurent des applaudissements et de puissants protecteurs. Sans souci du lendemain, elle prodigua sa fortune. Ses derniers jours ne furent pas heureux. Elle a publié : *Apology for the life of G. Anne Bellamy, written by herself*; Londres, 1785, 5 vol. in-12. Ces mémoires, écrits avec beaucoup de naturel, sont attribués à Alexandre Bickneell. La traduction française qu'en ont donnée MM. Benoist et Delamare (Paris, an VII, 2 vol. in-8°) a été reproduite en 1822 dans la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*, avec une notice de M. Thiers.

Rose, *New Biographical Dictionary.* — *Dictionnaire de la Conversation.*

BELLAMY (*Jacques*), poëte hollandais, né à Flessingue le 12 novembre 1757, mort le 11 mars 1786. Doué d'imagination, il consacra ses premiers chants, en 1772, au jubilé de l'affranchissement de la Hollande, à la liberté et à la patrie : *Vaderlandsche gezangen*, deuxième édition, 1785; il chanta ensuite la tendresse, l'amour et l'amitié. Les Hollandais estiment surtout sa romance intitulée *Roosje*. Il publia ses premiers essais sous le titre : *Gezangen mijner jeugd* (Poésies de ma jeunesse), d'abord sous le pseudonyme de *Zelandus* (Amsterdam, 1782), puis sous son vrai nom (Harlem, 1790). Une nouvelle édition de ses œuvres parut à Harlem, 1816 et 1826 ; Knipers, *Twee nagelatene leerredenen van J. B.* (avec une notice biographique ; Ockerse et Kleyn, *Gedenkzuil of het graf van F. B.* ; Haarlem, 1822. Sa première éducation contraria singulièrement ses penchants et ses goûts. Il fut destiné à l'état de boulanger ; mais le germe d'un rare talent ayant été facilement reconnu dans ses premiers essais, quelques riches citoyens se cotisèrent pour lui faire donner une éducation lettrée. Il a fourni une trop courte carrière pour l'honneur de la littérature hollandaise.

Raoul, *OEuvres.* — Q. Knipers, *Notice sur Bellamy.*

*BELLAMY (*Joseph*), théologien américain, né à Newchesca en 1719, mort le 6 mars 1790. Son principal ouvrage est : *True religion delineated*, 1750.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BELLANGE (*Jacques*), peintre et graveur, né à Châlons vers 1610, fut élève de Simon Vouet. On n'est pas d'accord sur le mérite de

cet artiste : on peut dire qu'il avait plus de génie que de goût. Il est peu connu comme peintre, mais il a laissé un grand nombre de gravures, que l'on recherche à cause de l'ensemble. Les principales sont : *l'Annonciation; — l'Adoration des Rois; — Jean dans le désert; — la Mort de Virginie.*

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

**BELLANGE** (*Thierry*), peintre français, né à Nancy vers 1596, mort dans sa ville natale vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut employé par Charles III, duc de Lorraine, et travailla quelque temps à Paris, dans l'atelier de Simon Vouet, aux décorations du château de Saint-Germain, du Luxembourg, et de plusieurs hôtels de la capitale. Son chef-d'œuvre est une *Assomption*, dans l'église des Minimes, à Nancy.

Bégin, *Biographie de la Moselle.*

** **BELLANGÉ** (*Joseph-Louis-Hippolyte*), peintre français, né à Paris le 17 février 1800. Comme tant d'autres artistes excellents il se forma à l'école de Gros, et peignit à son tour, avec une supériorité désormais incontestée, les batailles et les scènes héroïques. C'est, en un mot, le peintre des pages glorieuses de notre histoire. Les toiles de Bellangé sont empreintes d'une animation patriotique qui n'a rien d'affecté; ses dessins n'ont pas moins de distinction, et sont extrêmement recherchés. Ce remarquable artiste est aujourd'hui conservateur du musée de Rouen. Parmi les toiles qui portent son nom, on cite : *le Retour de l'île d'Elbe; — le Combat d'Anderlecht; — la Visite du curé; — la Prise de la lunette Saint-Laurent; — le Lendemain de la bataille de Jemmapes; la Bataille de Fleurus; — le Passage du Mincio; — le Combat de Landsberg; — la Bataille de Wagram; — la Somma-Sierra; — la Prise du Teniah de Mouzaïah; — la Bataille de la Corogne et celle d'Ocaña.* Dans un autre genre, voisin de celui de Charlet : *la Lutte militaire; — le Duel sous Richelieu; — le Coup de l'Étrier; — le Porte-Drapeau de la République; — la Lecture; — un Épisode de la bataille de Friedland.*

Gabet, *Dictionnaire des Artistes français. — Dictionnaire de la Conversation.*

* **BELLANGER** (*François-Joseph*), architecte, né à Paris en 1744, mort le 1er mai 1818. Artiste plein de goût et d'élégance, il fut chargé de toutes les décorations des fêtes de la cour. Premier architecte du comte d'Artois, depuis Charles X, il construisit pour lui dans le bois de Boulogne le joli château de Bagatelle. Il était au comble de la faveur et sur le chemin de la plus brillante fortune, quand éclata la révolution; on pense comment il dut l'accueillir. Connu pour ses opinions royalistes, il fut emprisonné, mais parvint à être élargi après une assez longue détention. Il est difficile de comprendre comment on le retrouve, en 1795, commissaire de la commune à la prison du Temple, dessinant d'après nature le malheureux Louis XVII, qui n'avait plus que quelques jours à vivre. Ce portrait, qui a été exécuté en marbre par le sculpteur Beaumont, est le dernier qui ait été fait de cet infortuné prince. En 1808, Bellanger publia un projet de halle aux vins qui eût mérité d'être pris en considération. Je ne parlerai pas des diverses constructions particulières dont il fut chargé; j'ai hâte d'arriver à la plus importante de ses œuvres. La coupole de la Halle au blé de Paris ayant été incendiée en 1802, Bellanger présenta un projet qui fut adopté, et dont l'exécution lui fut confiée. La nouvelle coupole en fer coulé, couverte de lames de cuivre, fut commencée en juillet 1811, et fut achevée dans l'espace d'une année. Ce travail est encore aujourd'hui un des plus importants qui aient été exécutés en fer, et fait le plus grand honneur à l'architecte.

Les travaux dont Bellanger avait été chargé sous l'empire n'avaient en rien altéré sa foi politique; aussi salua-t-il avec enthousiasme le retour des Bourbons en 1814. Il s'empressa de faire rétablir sur le Pont-Neuf un modèle de la statue de Henri IV pour la rentrée de Louis XVIII, et fut le premier promoteur de la souscription qui fut ouverte pour son rétablissement définitif. Il mourut peu de temps après avoir vu accomplir cette œuvre, objet de ses plus ardents désirs. La statue de Henri IV avait été inaugurée en 1817. Dès son retour, le comte d'Artois avait rendu à Bellanger le titre d'intendant de ses bâtiments, et lui avait fait accorder la décoration de la Légion d'honneur (1). ERNEST BRETON.

* **BELLANGER** (*Jean-Antoine*), graveur français, a gravé, en 1745, quelques sujets de sa composition pleins de goût et de correction. Les principaux sont : *le Miracle des pains et des poissons*, d'après Raphaël; — *l'École d'Athènes*, d'après le même.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

**BELLARDI** (*Charles-Louis*), médecin et botaniste, né à Cigliano dans le Vercellois, en 1741, mort à Turin en 1828. Il étudia à Turin, et aida Allioni dans la publication de son ouvrage : *Flora Pedemontana.* Il eut la direction du jardin botanique du Valentin, et y établit un ordre admirable. Il laissa de précieux manuscrits à sa famille. Parmi ses ouvrages publiés en italien et en latin, on remarque : *Moyen de nourrir les vers à soie sans feuilles de mûrier*, 1787, 1 vol. in-8°; — *Observations botaniques, avec un appendice à la Flore piémontaise*, 1788, 1 vol. in-8°; — *Appendix ad Floram Pedemontanam*, 1791; — *Observations sur le ver solitaire dont un de mes malades fut tourmenté*, 1792; — *Stirpes novæ vel minus notæ Pedemontii*, 1802; — *Dissertation sur une espèce d'acacia qu'on peut substituer au séné médicinal*, 1805, in-8°; — *Discours sur les*

(1) Cet article se trouve déjà, mais mal orthographié et très-incomplet, à BELANGER. Celui-ci, avec sa véritable orthographe, peut-être considéré comme le complément du premier.

*différentes espèces de rhubarbes cultivées en Piémont*; Turin, 1806, in-8°; — *Additamentum novi generis ad Floram Pedemontano-gallicam*, 1807; — *Expériences pour substituer l'huile de noix à celle d'olive, pour les manufactures de laine*, 1812.

Tipaldo, *Biographia degli Ital. illustri.*

**BELLARINI**, et non **BELLAVINI** (*Jean*), théologien italien, natif de Castelnuovo, mort en 1630 à Milan. En 1575, il entra dans la congrégation des Barnabites, et eut de fréquentes relations avec saint Charles Borromée, qui l'estimait beaucoup. Il enseigna la théologie à Pavie et à Rome, et fonda des maisons de son ordre, dont il fut le supérieur, à Novarre et à Spolète. Ses principaux ouvrages sont : *Praxis ad omnes veritates evangelicas cum certitudine comprobandas*; Milan, 1626, in-8°; — *Doctrina concilii Tridentini et catechismi romani de symbolo apostolorum*; Rome, 1630, in-8°; — *Speculum humanæ atque divinæ sapientiæ, seu praxis scientiarum et methodus scientifica, lumine naturali et supernaturali illustrata*; Milan, 1630, in-8°; — *Mémorial des confesseurs et des pénitents, tiré principalement de la doctrine du concile de Trente et du catéchisme romain*, traduit de l'italien par le P. D. Remy de Montmealier; Paris, 1677, in-12.

P. Ch.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

**BELLARMIN** (*Léonard*), médecin belge, moine de Saint-Jacques, à Liége, vivait dans la première moitié du seizième siècle : Ses principaux ouvrages sont : *De curatione podagræ*; — *De regimine sanitatis.*

*Biographie Universelle* (édition belge).

**BELLARMIN** (*Robert*), théologien italien, né le 4 octobre 1542 à Montepulciano en Toscane, mort à Rome le 17 septembre 1621, entra dans l'ordre des Jésuites à l'âge de dix-huit ans, s'annonça par une supériorité d'esprit extraordinaire, enseigna la théologie à Louvain, et y prêcha avec tant de succès, que les protestants venaient d'Angleterre et de Hollande pour avoir le plaisir de l'entendre. Après sept ans de séjour dans les Pays-Bas, il revint en Italie. En 1576, Grégoire XIII le chargea d'enseigner la controverse dans le nouveau collége que ce pontife venait de fonder. Sixte V l'adjoignit, en qualité de théologien, au cardinal Cajétan, son légat en France. Clément VIII le fit cardinal en 1598, et archevêque de Capoue en 1601. Nommé par Paul V, en 1605, conservateur de la bibliothèque du Vatican, Bellarmin résigna consciencieusement son archevêché, où il ne pouvait plus résider. Il eût sans doute succédé à Léon XI ou à Paul V; mais les cardinaux redoutaient la domination des jésuites sous un pape qui faisait partie de cette société. Étant tombé malade, il se retira dans la maison du noviciat des jésuites le 16 août 1621. Les ouvrages de controverse que ce théologien a composés lui ont acquis une grande réputation parmi les catholiques et même parmi les protestants. Il était un des membres les plus vertueux du conclave : naturellement pacifique, il avait coutume de répéter : « Une once de paix vaut mieux qu'une livre de victoire. » Bellarmin était d'une opinion bien différente de celle de Fra-Paolo : néanmoins il le fit avertir par un ami de se tenir sur ses gardes, parce qu'on en voulait à ses jours. Le bruit s'étant répandu que Galilée avait été soumis à une pénitence exemplaire, Bellarmin, qui avait été membre de la congrégation du saint office chargée d'examiner les ouvrages de ce savant, lui délivra le certificat suivant : « Nous, Robert, cardinal Bellarmin, ayant « appris que le sieur Galilée a été calomnié, et « qu'on lui a imputé d'avoir fait une abjuration « entre nos mains, et d'avoir été condamné à « une pénitence salutaire; sur la réquisition qui « nous en a été faite, nous affirmons, confor- « mément à la vérité, que le susdit sieur Galilée « n'a fait abjuration, ni entre nos mains, ni entre « celles d'autres personnes que nous sachions, « soit à Rome, soit ailleurs, d'aucune de ses « opinions et doctrines; qu'il n'a été soumis à « aucune pénitence salutaire, de quelque sorte « que ce puisse être; qu'on lui a seulement si- « gnifié la déclaration de N. S. P., et publiée par « la congrégation de l'index, savoir, que la doc- « trine attribuée à Copernic, que la terre se « meut autour du soleil, et que le soleil occupe « le centre du monde, sans se mouvoir d'orient « en occident, est contraire à l'Écriture sainte, « et qu'en conséquence on ne peut la défendre « ni la soutenir. En foi de quoi nous avons écrit « et signé la présente de notre propre main, ce « 26 mai 1616. Robert, cardinal Bellarmin. » Les jésuites ont souvent sollicité, mais en vain, la canonisation d'un homme qui avait jeté tant d'éclat sur leur ordre.

On a de lui : *Disputationes de controversiis fidei, adversus hujus temporis hæreticos.* Cet ouvrage, imprimé pour la première fois à Ingolstadt, 1587, 1588 et 1590, 3 vol. in-fol., a eu plusieurs éditions. La meilleure est celle de Paris, 1688, 4 vol. in-fol., qu'on appelle du *Triadelphes*, faite d'après un *correctorium* du *Bullarium*, intitulé *Recognitio librorum omnium Roberti Bellarmini, ab ipso edita.* Cet ouvrage se recommande par la méthode, la netteté, la modération du langage, et même par le style; aussi les protestants se sont-ils attachés à le combattre et à le réfuter. Peut-être serait-on en droit de reprocher à l'auteur d'avoir trop confondu la doctrine de l'Église avec des opinions ultramontaines; — *Institutiones linguæ hebraicæ*; Coloniæ Allobrogum, 1616, in-8°; — *Explanatio in Psalmos*; Romæ, 1611, in-4°; — *De Scriptoribus ecclesiasticis, cum brevi chronologia ab orbe condito usque ad annum 1613*; Lugduni, 1675, in-8° : il existe un supplément à cet ouvrage par le P. Oudin; — *De Editione latina vulgata, quo sensu a conc. Trid. definitum sit, ut ea pro*

*authentica habeatur*, 1709; — *Traité du Devoir des évêques*; Wurzbourg, 1749, in-4°; — *Catéchisme ou Doctrine chrétienne*: cet ouvrage a été traduit en un très-grand nombre de langues; — quelques ouvrages ascétiques, dont les principaux sont: *De Ascensione mentis in Deum per scalas rerum creatarum*; — *Gemitus Columbæ*; — *l'Histoire de sa Vie écrite par lui-même.*

Tarquinio Galluzzi, *Oratio in funere Roberti cardinalis Bellarmini*; Cologne, 1622. — Giacomo-Fuligatti, *Vita del cardinal. Rob. Bellarmino*; Rom., 1624; in-8°. — Sebastiani Budi, *Decora Rob. cardinalis Bellarmini*; Genov., 1671-1674. — Daniello Bartoli, *Della Vita di Rob. cardinal. Bellarmino*; Rom., 1678, in-4°. — Francisco Marazza, *Ristretto della Vita di Rob. Bellarmino*; Bologne, 1682, in-12. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXI. — Alegambe, *Bibliotheca scriptorum Soc. Jes.* — Godeau, *Éloges des évêques.* — *Mercure français*, t. III, p. 32. — Le P. Frizon, *Vie du cardinal Bellarmin*; Nancy, 1708, in-4°.

**BELLART** (*Nicolas-François*), magistrat français, né à Paris le 20 septembre 1761, mort le 7 juillet 1826. Il fut inscrit au tableau des avocats en 1785, et ne débuta qu'en 1792. Mais il montra bientôt un talent si remarquable, que Tronchet ne craignit pas de le proposer à Louis XVI pour un de ses défenseurs, et que sa jeunesse seule lui fit préférer Desèze. Parmi les accusés les plus célèbres qu'il fut chargé de défendre, nous citerons la princesse de Rohan, le général Menou, le tuteur de mademoiselle de Boulainvilliers, et enfin le général Moreau. Une suite non interrompue de succès avait élevé au plus haut point la réputation de Bellart, lorsque, forcé par la faiblesse de sa poitrine de se borner aux travaux du cabinet, il se retira du barreau à l'âge de quarante ans. Il fut alors, par le crédit de Frochot, nommé membre du conseil général du département de la Seine, et devint l'orateur ordinaire de cette assemblée dans les cérémonies d'apparat. Ces solennités fournirent à Bellart des occasions fréquentes de payer à l'empereur le tribut de son admiration: il n'en laissa échapper aucune, et fut un des premiers qui le proclamèrent le grand homme et le héros du siècle. Cela ne l'empêcha point, en 1814, de se prononcer avec une grande véhémence contre lui, et de coopérer de tout son pouvoir à l'acte de sa déchéance. Il fut le promoteur et le rédacteur de l'adresse signée au mois d'avril par le conseil général de la Seine, adresse dont nous ne citerons que ces lignes: « Nous devons tous les maux qui nous accablent à un seul homme...... le plus épouvantable oppresseur qui ait pesé sur l'espèce humaine, etc. » Cette sortie valut à Bellart, de la part de Louis XVIII, des lettres de noblesse, un brevet de conseiller d'État et de grand officier de la Légion d'honneur. Pendant les Cent-Jours, Bellart se réfugia en Hollande, et de là en Angleterre. Rentré en France aussitôt après le retour de Louis XVIII, il fut nommé procureur général à la cour royale de Paris. Sa première procédure fut l'acte d'accusation du maréchal Ney. Dans cet acte, et dans le réquisitoire qui le suivit, Bellart montra une violence dont ses amis même furent affligés. Toutefois son réquisitoire le plus célèbre est celui qu'il fit paraître, le 21 août 1825, contre les rédacteurs du *Courrier français* et du *Constitutionnel*, accusés de tendances irréligieuses. Ce réquisitoire est un chef-d'œuvre de dialectique; mais il n'eut pas le succès que l'auteur en attendait: les rédacteurs des journaux furent acquittés. Déjà Bellart avait éprouvé de semblables échecs: découragé cette fois, il offrit sa démission, mais le roi la refusa dans les termes les plus honorables pour lui. Il continua en conséquence ses fonctions, et les exerça jusqu'à sa mort. Ses plaidoyers et ses articles de circonstance se trouvent réunis dans ses *Œuvres complètes*; Paris, 1827-1828, 6 vol. in-8°.

Billecoq, *Notice sur Bellart.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Poncelet, *Annales du barreau français*, t. III. — Dupin, *Biographie abrégée des principaux auteurs de droit*, etc.

***BELLASIO** (*Jean-Baptiste*), sténographe italien, natif de Brescia, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui: *il Vero modo di scrivere in cifre con facilità, prestezza e sicurezza*; Venise, 1553, in-4°; Brescia, 1564, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BELLASIO** (*Paul*), compositeur italien, né à Vérone, vivait dans le seizième siècle. On a de lui des madrigaux intitulés *il Primo libro della fiamella, a tre e quattro voci*; Venise, 1679, in-8°.

Fétis, *Dictionnaire universel des Musiciens.*

**BELLATI** (*Antoine-François*), théologien et prédicateur italien, de l'ordre des Jésuites, né à Ferrare le 2 novembre 1665, mort le 1er mars 1742, fut un des meilleurs prédicateurs de son temps. On a publié le recueil de ses œuvres à Ferrare, 1744, 4 vol. in-4°; le 1er contient *le Prediche*, 1744; le 2e, *Orazioni e discorsi*, 1745; le 3e, *Trattati sacri e morali*, 1746; le 4e, *Altri trattati, esortazioni domestiche; altre prediche, lettere, e la vita dell' autore*, 1748. Le père Bellati est, dans son genre, un des meilleurs écrivains italiens du dix-huitième siècle.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

**BELLATI** (*Giovanni*), peintre italien, né à Premana le 15 mars 1745, mort le 12 juin 1808, eût pu devenir un artiste éminent, s'il se fût entièrement livré à la peinture. Il fit exploiter des mines, sans arriver à la fortune. On admire les deux tableaux, sur la vie de saint Martin, qu'il a laissés dans l'église de Perledo, à Rome.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*, t. III, p. 472.

**BELLAVÈNE** (*Jacques-Nicolas*, baron), général français, né à Verdun le 20 octobre 1770, mort à Milly (Seine-et-Oise) le 8 février 1826. Simple soldat dans le 2e régiment de cavalerie le 24 mars 1791, il passa successivement par tous les grades. A la bataille de Radstadt il perdit

une jambe, et fut forcé de quitter le service actif. En 1803 il reçut du premier consul l'ordre d'organiser le commandement et la direction des études à l'école de Saint-Cyr, et fut nommé inspecteur général des écoles militaires le 1<sup>er</sup> juillet 1812. Privé de ses fonctions à la rentrée des Bourbons le 2 août 1814, il fut réintégré par Napoléon en 1815. Admis de nouveau à la retraite le 27 septembre de la même année, il mourut à l'âge de cinquante-six ans. Ce général, dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de la barrière de l'Étoile (côté est), a publié un *Cours de mathématiques à l'usage des écoles militaires*; Paris, 1813, in-8°. A. S....Y.

*Archives de la guerre. — Victoires et Conquêtes*, t. VI.

***BELLAVERE** (*Jean-Baptiste*), poëte italien, natif de Venise, vivait vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Pia meditazione sopra l'inno Stabat Mater*; Venise, 1594, in-12; — *Rime morali e spirituali*; Venise, 1600, in-12; — *le Disavventure della vita umana*, poëme; Venise, 1619, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BELLAVIA** (*Marc-Antoine*), peintre et graveur sicilien, vivait vers l'an 1600. On croit qu'il fut élève de Pierre de Cortone. Ses gravures, que l'on met au nombre de cinquante-deux, représentent des sujets bibliques et mythologiques.

Lanzi, *Storia pittoriea*, II, 301.

**BELLAVINI.** *Voy.* BELLARINI.

***BELLAVITI** (*François*), poëte italien, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Son principal ouvrage est : *Commedie di Terenzio, tradotte per la prima volta in verso sdrucciolo italiano*; Bassano, 1758, in-4° et in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BELLAUDIORE** (*Louis* DE LA), poëte provençal, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Lous passetens, obros et rimos*; Marseille, 1595, in-4°.

*Catalogue de la Bibliothèque impériale de Paris*.

***BELLAUSA** ou **BILLAUSA** (*Nicolas*), littérateur italien, natif de Trévise, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Componimenti giovenili, cioè rime diversi*; Trévise, 1590, in-8°; — *la Torriana, favola pastorale*; Trévise, 1590, in-8°; — *la Flavia, commedia nuova*; Trévise, 1590, in-8°; — *il Canto di Polifemo a Galatea, tradotto da Ovidio*; Trévise, 1590, in-8°; — *Honor exulans*; Trévise, 1613, in-8°.

Mazzuchelli, *Scritteri d'Italia*.

**BELLAY** (*Guillaume du*), seigneur de *Langey*, homme de guerre et diplomate célèbre, né au château de Glatigny, près de Montmirail, en 1491; mort à Saint-Symphorien le 9 janvier 1543. Il était fils aîné de Louis du Bellay, d'une famille noble et ancienne, originaire d'Anjou. Il suivit de bonne heure la carrière militaire, et se fit estimer par sa conduite autant que par son courage. Il fut nommé en 1537, par François I<sup>er</sup>, vice-roi du Piémont, et y reprit diverses places sur les Impériaux. Selon le marquis du Guast, c'était le plus excellent capitaine de son temps. « Entre grands points du capitaine qu'avait M. de Langey, dit Brantôme, c'est qu'il dispensoit fort en espions...... En quoi j'ai ouï conter qu'estant en Piémont, il mandoit et envoyoit au roy advertissement de ce qui se faisoit ou debvoit faire vers la Picardie ou la Flandres; si que le roy, qui en estoit voisin et plus près, n'en savoit rien; et puis après en venant savoir le vrai s'esbahissoit comment il pouvoit découvrir ces secrets. » — En 1542, il partit du Piémont en litière, pour venir donner quelques avis importants au roi; mais étant accablé d'infirmités, fruit de ses fatigues et de ses travaux militaires, il se trouva si mal au bourg de Saint-Symphorien, entre Lyon et Roanne, qu'il y mourut. C'était le premier homme de son temps pour découvrir ce qui se passait dans les cours étrangères. Il ne fut pas moins utile dans ses ambassades en Italie, en Angleterre et en Allemagne, qu'à la tête des armées. Il découvrit en 1541 la trame ourdie contre les agents que François I<sup>er</sup> envoyait à Venise et à Constantinople; et ce fut malgré ses avertissements que les deux agents coururent au-devant de la mort qui leur était destinée. — Ses *Mémoires*, réunis à ceux de son frère Martin, ont été publiés en 1569. Il s'y montre un peu partial, et plaide souvent pour François I<sup>er</sup> contre Charles-Quint. « Je ne veux pas croire, dit Montaigne, qu'il ait rien changé, quant au gros du faict; mais de contourner le jugement des evenements, surtout contre raison, à nostre advantage, et d'omettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de son maistre, il en fait mestier : tesmoins les disgraces de Montmorency et de Biron qui y sont oubliées; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y trouve point. On peut couvrir les actions secrettes; mais de taire tout ce que le monde sait, et les choses qui ont eu des effets publics et de telle consequence, c'est un deffaut inexcusable. » Son style est naïf et quelquefois plaisant. Il dit, en parlant de la magnificence qu'étalèrent les courtisans à l'entrevue du camp du Drap-d'Or, en 1520, entre François I<sup>er</sup> et Henri VIII, que leur dépense fut telle, « que plusieurs y porterent leurs moulins, leurs forests et leurs prés sur les espaules. » On a depuis attribué ce mot à Henri IV. — On a encore de du Bellay : *Instruction sur le faict de la guerre* Paris, 1548, in-fol.; et un *Epitome de l'antiquité des Gaules*, imprimé avec ses opuscules, 1556, in-4°; réimprimé en 1587. L'auteur y fait descendre les Français du mélange des troupes échappées à la ruine de Troie, et des Gaulois accourus au secours de cette ville. C'est un des premiers qui révoquèrent en doute le merveilleux de l'histoire de Jeanne Darc. Ses frères, Jean et Martin du Bellay, lui firent élever un beau mausolée dans l'é-

glise cathédrale de Saint-Julien du Mans. On lui a fait cette épitaphe :

Ci-gît Langey, dont la plume et l'épée
Ont surmonté Cicéron et Pompée.

Sainte-Marthe, *Éloges*. — Brantôme, *Memoires des Capitaines françois*. — La Croix du Maine, *Biblioth. franç.* — Montaigne, *Essais*.— David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. III, p. 62. — Hauréau, *Hist. littéraire du Maine*, t. III.

**BELLAY** (*Jean* du), frère du précédent, né en 1492, cardinal, mort le 16 février 1560. Il fut d'abord évêque de Bayonne, ensuite de Paris en 1532. L'année d'après, Henri VIII, roi d'Angleterre, faisant craindre un schisme à l'occasion d'un caprice amoureux, du Bellay, qui avait été déjà envoyé à Londres, l'an 1527, en qualité d'ambassadeur, y fit un second voyage. Il obtint de ce prince qu'il ne romprait pas encore avec Rome, pourvu qu'on lui donnât le temps de se défendre par procureur. Du Bellay partit sur-le-champ pour demander un délai au pape Clément VII. Il l'obtint, et envoya un courrier au roi d'Angleterre pour avoir la procuration. Mais ce courrier ne revenant point, Clément VII fulmina l'excommunication contre Henri VIII, et l'interdit sur ses États. Cette bulle fit perdre l'Angleterre à l'Église catholique, et à la cour de Rome une partie de ses revenus. Du Bellay continua d'être chargé des affaires de France sous le pontificat de Paul III, qui le fit cardinal en 1535. L'année suivante, Charles-Quint entra en Provence avec une armée nombreuse : François Ier, voulant s'opposer à un ennemi si redoutable, quitta Paris, où du Bellay était de retour. Le roi le nomma son lieutenant général, afin qu'il veillât sur la Picardie et la Champagne. Du Bellay, aussi entendu à la guerre qu'aux intrigues du cabinet, entreprit de défendre Paris, qui était dans le trouble. Il le fortifia d'un rempart et de boulevards. On pourvut avec la même promptitude à la conservation des autres villes. Tant de services lui valurent de nouveaux bénéfices et l'amitié de François Ier. Après la mort de ce monarque, le cardinal de Lorraine devint le canal des grâces de la cour de Henri II. Du Bellay, désespéré de la perte de son crédit, ne put supporter le séjour de Paris. Il aima mieux se retirer à Rome, où le siége épiscopal d'Ostie lui procura, sous Paul IV, le titre de doyen du sacré collége, et où ses richesses le mirent en état de bâtir un beau palais. Il eut soin toutefois de conserver l'évêché de la capitale dans sa famille. Il l'obtint pour Eustache du Bellay, son cousin, déjà pourvu de plusieurs bénéfices, et président au parlement. Le cardinal vécut encore neuf ans après sa démission, et ne cessa de se rendre nécessaire au roi de France. Il mourut à Rome, avec la réputation d'un courtisan adroit, d'un négociateur habile, et d'un bel esprit. Les lettres lui devaient beaucoup. Il se joignit à Budé, son ami, pour engager François Ier à fonder le collége de France. Rabelais avait été son médecin. On a du cardinal du Bellay : *Francisci* (*primi*) *Francorum regis Epistola apologetica*, imprimée avec d'autres pièces en 1542, in-8° ; trad. en français, 1543, in-8° ; — *Joannis cardinalis Bellaii, Francisci Olivarii et Africani Malleii, Francisci I legatorum, Orationes duæ, nec non pro eodem rege Defensio adversus Jacobi Omphalii maledicta*, imprimées en latin et en français ; Paris, Rob. Estienne, 1549, in-4° ; — un grand nombre de *lettres*, la plupart inédites, citées par Lelong dans sa *Bibliothèque historique*. Il y en a un certain nombre d'imprimées dans Legrand (*Histoire du divorce de Henri VIII*), et dans les *Mémoires* de Guillaume Ribier. Salmon Macrin, à la suite de ses *Odes latines*, Paris, Robert Estienne, 1546, a publié quelques poésies latines de Jean du Bellay, sous le titre : *Poëmata elegantissima*.

Un autre frère, *Martin* du Bellay, mort en 1559 à Glatigny, dans le Perche, fut lieutenant général de la Normandie, et devint prince d'Yvetot par son mariage avec Élisabeth Chenu. Il a laissé des *Mémoires historiques* (depuis 1513 jusqu'en 1547) en dix livres, dont les cinquième, sixième et septième sont extraits de la cinquième *Ogdoade* de Guillaume du Bellay (de 1536 à 1540). La dernière édition de ces Mémoires est de l'abbé Lambert; Paris, 1753, 7 vol. in-12 ; ils ont de l'intérêt pour les militaires.

Nicéron, *Mémoires*, t. XVI et XXII. — De Thou, *Hist.*, livres XVI et XXVI ; — Sainte-Marthe, *Éloges*. —Auberi, *Hist. des Card.* — Le Corvaisier, *Hist. des évêq. du Mans.*— Lelong, *Bibl. hist. de la France.*—Chaudon et Delandine, *Dict. hist.* —M. Hauréau, *Histoire litteraire du Maine*, t. III.

**BELLAY** (*René* du), frère puîné des précédents, évêque du Mans, mort en 1546. Il fut d'abord conseiller-clerc au parlement de Paris, et reçut en 1538 l'évêché de Grasse, dont il se démit bientôt en faveur de Benoît Taillecorne, précepteur des enfants de France. Il administra l'église de Paris durant l'absence de son frère Jean du Bellay, envoyé en ambassade à Londres (1533-1534). Le 27 septembre 1535, il fut nommé évêque du Mans, et consacra ses moments de loisir à des travaux d'horticulture. Son jardin de Tourvoye était, au dire de C. Gesner, le plus beau, le plus riche, non-seulement de la France, mais encore de l'Allemagne et de l'Italie. « Il prit, dit Le Corvaisier, ses divertissements aux plaisirs de l'agriculture, du jardinage, et de la curiosité des plantes rares qu'il faisait venir de toutes parts pour en peupler son jardin, qui fut le premier qui fit voir que les ébéniers, les pistachiers et la nicotiane pouvaient se nourrir à l'air de cette province. » C'est probablement à lui que l'on doit l'introduction de la culture de la *nicotiane*, c'est-à-dire du tabac, en France. Il est à regretter que nous n'ayons pas le catalogue des plantes rares ou nouvelles que René du Bellay cultivait dans le jardin de Tourvoye; ce serait peut-être un des chapitres les plus intéressants à ajouter à l'histoire de la botanique au seizième siècle.

On a de ce digne et savant évêque : deux lettres inédites adressées à son frère le cardinal (manuscr. de la Biblioth. impériale, n° 269, fonds Dupuy, et n° 1832, fonds Coislin); et *Missale ad usum ecclesiæ Cenomanensis*; Paris, 1541, in-8°; 1546 et 1548, in-fol. H.

On mentionne aussi deux neveux de ces illustres frères : *Eustache* DU BELLAY, mort en 1565, qui fut évêque de Paris, s'opposa à l'introduction des jésuites en France, et se démit de son évêché. Le second neveu, *Joachim*, mérite un article spécial.

Le Corvaisier, *Histoire des évêques du Mans.* — Barth. Hauréau, *Histoire littéraire du Maine*, t. III, 158.

**BELLAY** (*Joachim* DU), poëte, surnommé *l'Ovide français*, né vers 1524 au château de Liré, à huit lieues d'Angers; mort le 1er janvier 1560. Il était neveu du cardinal, et fils de Jean du Bellay, sieur de Gonor, et de Renée Chabot, dame de Liré. Il nous apprend lui-même que son éducation, confiée à la tutelle d'un frère aîné, fut très-négligée; que ce frère étant mort jeune, il devint à son tour tuteur d'un neveu, et qu'alors il eut à soutenir de longs et difficiles procès, à la suite desquels sa maison se trouva ruinée. Les chagrins ruinèrent aussi sa santé. Retenu deux ans dans son lit, il se mit à lire les poëtes, et se sentit appelé à partager leur gloire. D'heureux et rapides succès le firent accueillir à la cour de François Ier et de sa sœur, reine de Navarre. Il avait embrassé l'état ecclésiastique; mais sa vie était un peu mondaine : il aimait à chanter l'amour et les plaisirs. Il avait une maîtresse angevine nommée Viole, qu'il rendit célèbre sous l'anagramme d'*Olive*. Pétrarque avait composé trois cents sonnets en l'honneur de la belle Laure : Joachim en publia cent quinze, qu'il intitula *l'Olive*, et qu'il appelait ses *cantiques*.

Quand le cardinal du Bellay se fut retiré à Rome après la mort de François Ier (1547), il appela auprès de lui son neveu, qui séjourna plus de trois ans en Italie. C'est là qu'il composa quarante-sept sonnets qui furent publiés à Paris sur les *Antiquités de Rome, contenant une générale description de ses monuments et comme une déploration de sa ruine*, 1558, in-4°. Cet ouvrage, réimprimé en 1562, fut traduit en vers anglais par Edmond Spencer, 1611, in-4°. Ce fut encore à Rome que Joachim Du Bellay écrivit, sous le titre de *Regrets*, cent quatre-vingt-trois sonnets qui ajoutèrent beaucoup à sa renommée. Il n'y ménage pas les vices qui régnaient alors dans la capitale du monde chrétien, et il les poursuit jusque dans le conclave. On l'appelait déjà *le Prince du sonnet*, tandis que Ronsard était surnommé *le Prince de l'ode*.

A son retour d'Italie, Joachim fut nommé (1555) chanoine de l'église de Notre-Dame par son cousin germain Eustache du Bellay, évêque de Paris. Il brilla par son talent à la cour de Henri II, et fit imprimer, sous les titres d'*hymne*, de *discours*, d'*ode* et d'*épithalame*, quatre petits ouvrages sur les événements de ce temps, la prise de Calais, la trêve de 1555, etc. Revenu de Rome un peu sourd, il adressa à son ami Ronsard, qui était sourd aussi, l'*hymne de la Surdité*, dans laquelle il se félicite d'entendre avec difficulté; et il ajoute plaisamment :

> Demi-sourd, ô quel heur! Plût aux bons dieux que l'eusse
> Ce bonheur tout entier, que du tout je le feusse!

On a encore de Joachim du Bellay : un *Discours de la poésie*, des élégies, des odes, des épithalames; — une traduction en vers du 4e et du 5e livres de l'*Énéide*; — *l'Antérotique de la vieille et de la jeune amie*; Paris, 1553, in-8°; — *Recueil de poésies*, présenté à madame Marguerite, sœur unique du roi; Paris, 1553, in-8°. — Sa *Défense et illustration de la langue françoise*, est le seul ouvrage qu'il ait écrit en prose. C'est l'un des écrits les plus remarquables de notre langue. Il a été publié de nouveau par Ackermann en 1849.

Du Bellay avait cultivé aussi les muses latines, mais avec moins de succès. En 1569 fut imprimé le recueil de ses vers latins, sous le titre de *Xenia et alia carmina*, in-4°. On y trouve ces jolis vers, imités par Beaumarchais :

> Latratu fures excepi, mutus amantes.
> Sic placui domino, sic placui dominæ.

Il mourut d'apoplexie à Paris, au moment où le cardinal du Bellay venait de le désigner pour le siége de Bordeaux.

Aubert de Poitiers recueillit les œuvres françaises de J. du Bellay, déjà publiées séparément, et en donna une édition complète en 1567, Paris, 2 vol. in-8°, qui furent réimprimés en 1574, in-12; à Rouen, 1592 et 1597, in-12. [*Enc. d. g. d. m.*]

Baillet, *Jugements*, t. IV, p. 83, n° 1302.— Frid. Freytag, *Apparatus litterarius*, t. III, p. 695. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. III, p. 63. — Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au seizième siècle*; Paris; 1848, in-18.

**BELLAY** (*François-Philippe*), médecin, né le 26 août 1762 à Lent, près de Bourg-en-Bresse, mort à Mâcon le 20 décembre 1824. Il s'établit à Lyon, et publia en 1791, une petite brochure sur la guérison des hernies. Forcé de quitter Lyon après la prise de cette ville par l'armée de la convention, il chercha un asile dans les armées, et fut employé à celles des Alpes et d'Italie; il les suivit dans leurs rapides conquêtes, et revint exercer la médecine à Lyon. Il fut nommé en 1810 premier médecin des hospices de cette ville, et remplit cette place jusqu'en 1822, époque où, cédant aux désirs de son fils, jeune peintre distingué, il vint se fixer à Paris. Il ne put s'habituer au séjour de la capitale; il tomba malade, voulut retourner à Lyon, et n'en eut pas la force : il s'arrêta à Mâcon, où il expira. Bellay avait publié pendant près de cinq ans, avec le docteur Brion, un excellent journal intitulé *le Conservateur de la Santé, journal d'hygiène et de prophylactique*; Lyon, 1799-1804, 5 vol. in-8°. Il publia à la fin de chaque année, depuis la création de son journal jusqu'en

1813, une *Météorologie médicale*. On a encore de lui : *Galathée du médecin*, *et Histoire des maladies observées à Naples pendant le cours de l'année* 1764 ; traduit de l'italien de Sarcone; Lyon, 1803-1805, in-8°; — *Tableaux historiques de la vaccine pratiquée à Lyon*; Lyon, 1811.

Rabbe et de Boisjolin, *Biographie des Contemporains*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BELLE** (*Clément-Louis-Marie-Anne*), peintre d'histoire, né à Paris le 16 novembre 1722, mort le 29 septembre 1806. Il eut pour maître Lemorque, se perfectionna à Rome, et devint membre de l'Académie de peinture et de sculpture deux ans après son retour à Paris. Nommé en 1755 inspecteur des Gobelins, il consacra tous ses soins et une partie de ses talents à cet établissement. Ses meilleurs ouvrages sont : un *Christ*, qu'il fit pour le parlement de Dijon; la *Réparation des saintes hosties*, que l'on voit encore dans l'église de Saint-Médéric, à Paris, et son tableau de réception à l'Académie : *Ulysse reconnu par sa nourrice*. Le calque, exécuté par lui sur papier transparent des *fresques de Raphaël*, est regardé par les artistes comme un chef-d'œuvre d'exactitude et de netteté.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

* **BELLE** (*Alexis-Simon* LA), peintre français, né vers 1674, mort en 1734, fut élève de Francis de Troy. Il peignit des portraits, qui ont le mérite de la ressemblance.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*.

* **BELLE** (*Jean-François-Joseph* DE), général français, né à Voreppe, département de l'Isère, le 27 mai 1767, mort à Saint-Domingue au mois de juin 1802. Lieutenant en 1789, il passa rapidement par tous les grades, et fut nommé général de division en 1795, après la prise de Düsseldorf, où il se distingua. Il accompagna le général Hoche, son beau-frère, à l'armée de Sambre-et-Meuse, dirigea toute l'artillerie, soit au passage du Rhin en 1797, soit à la bataille de Neuwied, et fut du nombre des officiers généraux qui se couvrirent de gloire dans ces deux actions mémorables. Après la mort du général Hoche, le 18 septembre 1797, Belle servit encore avec distinction à l'armée de Sambre-et-Meuse, et fit ensuite en Italie les campagnes de 1799. C'est lui qui commandait l'artillerie, le 15 août, à la bataille de Novi. Dans cette fatale journée, où le brave Joubert fut tué dès la première charge, l'armée française, dont Moreau prit alors le commandement, fut obligée de battre en retraite. De Belle, qui avait la conscience d'avoir déployé à Novi autant de valeur que d'activité, publia, peu de temps après, une *Justification* qui obtint les suffrages du gouvernement et l'approbation des officiers les plus éclairés. En 1801 il fit partie de l'armée expéditionnaire aux ordres du général Leclerc, armée qui mit à la voile le 14 décembre, pour ramener Saint-Domingue sous les lois de l'ancienne métropole. A peine les troupes françaises eurent-elles débarqué au port de la Paix, que le général de Belle les conduisit à l'ennemi. Grâce aux dispositions du général Leclerc, le chef Maurepas fut obligé de capituler. Les troupes françaises se réunirent alors vers le bas Ester, pour agir de concert contre Toussaint-Louverture et contre Dessalines. Le général de Belle ayant rencontré, près du bourg de Vérettes, le corps de Dessalines, l'attaqua vivement, le poursuivit, et arriva en même temps que les fuyards sur la redoute du fort de la Crête-à-Pierrot. Plusieurs centaines d'hommes périrent à l'attaque de la redoute, foudroyés par l'artillerie. Le général de Belle, qui s'avançait en tête de sa colonne, fut dangereusement blessé dès la première décharge, et obligé de s'éloigner du champ de bataille. Il mourut quelque temps après, au mois de juin 1802, victime de l'épidémie meurtrière qui moissonna un si grand nombre de militaires français.

AUGUSTE AMIC.

*Les Fastes de la Légion d'honneur*. — *Biographie universelle des Contemporains*.

**BELLEAU** (*Remy*), poëte français, né en 1528 à Nogent-le-Rotrou, mort à Paris le 6 mars 1577, fut un des sept poëtes qui formèrent, au seizième siècle, cette académie poétique dont Ronsard était le chef, et qui prenait le nom de *Pléiade française*. Son principal titre pour en faire partie était son poëme des *Bergeries*, dont Ronsard faisait beaucoup de cas. Ce n'est qu'une froide imitation des pastorales italiennes, mêlée d'emprunts faits sans goût aux poëtes anciens. Belleau a tous les défauts de son école; seulement on doit reconnaître qu'il n'a jamais poussé la bizarrerie et la manie d'innover aussi loin que quelques poëtes de la Pléiade. Ses autres ouvrages sont : *les Amours et nouveaux eschanges des pierres précieuses*; Paris, 1576, in-4°; — des traductions en vers du *Cantique des Cantiques*; — de l'*Ecclésiaste*; — des *Phénomènes d'Aratus* et des *Odes d'Anacréon*, et une comédie intitulée *la Reconnaissance* (1577). Ronsard, qui n'avait pas plus de goût dans ses jugements que dans ses vers, l'appelait *le Peintre de la nature*. Malgré cet éloge, l'ouvrage de Belleau où l'on trouve le plus d'intérêt est un poëme macaronique intitulé *Dictamen metrificum de bello huguenotico*, in-8°, sans date. Les œuvres poétiques de Belleau ont été publiées par Mamert Patisson; Paris, 1578, 2 vol. in-12 ; c'est la meilleure édition.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXI. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Sainte-Marthe, *Éloges*. — La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françaises*.

**BELLEBUONI** (*Mathieu*), traducteur italien, vivait vers 1333. On a de lui une traduction en langue italienne de l'*Histoire de la guerre de Troie*, écrite en latin dans le treizième siècle, par Gui de Colonnes (*Guido delle Colonne*), juge de Messine.

Tiraboschi. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*.

**BELLEC** (*Yves*), littérateur breton, aumônier de M. de Bourgneuf, évêque de Nantes, vivait

dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui une traduction du *Catéchisme de Bellarmin*, en langue bretonne; Nantes, 1616; Morlaix, 1628, in-12.

Miorcec de Kerdanet, *Notices sur les écrivains et les artistes de la Bretagne.*

**BELLECOURT** (*Jean-Claude* Gille, dit Colson de), comédien français, né à Paris le 16 janvier 1725, mort en cette ville le 19 novembre 1778. Fils d'un peintre de quelque renom pour les portraits, et, par sa mère, petit-fils du célèbre graveur Duchange, il était presque naturellement destiné à suivre la carrière des beaux-arts : aussi, dès qu'il eut achevé ses études, fut-il placé dans l'atelier de Carle Vanloo. Sous la direction d'un tel maître, et doué d'ailleurs des plus heureuses dispositions pour la peinture, le jeune Colson fit en assez peu de temps de très-sensibles progrès; mais on jouait la comédie chez Vanloo, et bientôt une vocation plus marquée se fit sentir dans son élève, qu'un penchant irrésistible entraînait vers la scène. Deux amis tentèrent inutilement de le détourner de la voie périlleuse où il s'engageait. Armand, l'un d'eux, acteur justement aimé du public, lui donna vainement les conseils de l'expérience : la passion du théâtre l'emporta sur les plus sages avis. Engagé pour les premiers rôles tragiques dans une troupe de comédiens de province, il fit ses débuts à Besançon, sous le nom de *Bellecourt*. Tout ce que la nature peut donner à un comédien, figure agréable, formes élégantes, maintien noble et assuré, Bellecourt le possédait; mais il lui manquait ce qu'une longue habitude de la scène, et surtout une sérieuse étude de l'art (1), peuvent seules procurer : il échoua presque complétement. Par bonheur pour lui, un acteur qui avait déjà de la réputation se trouvait alors à Besançon, et ne craignit pas de faire entendre à son camarade des vérités dures, mais utiles. Bellecourt mit à profit les excellents conseils de Préville; et bientôt, sur un autre théâtre, il sut conquérir les suffrages d'un public difficile, celui de Bordeaux. Il faisait, comme on dit, les délices du parterre bordelais, lorsqu'il reçut un ordre de début pour la Comédie-Française. Il y parut pour la première fois le 21 décembre 1750, dans Achille d'*Iphigénie en Aulide*, et Léandre du *Babillard*. Une cabale envieuse, que désespéraient les succès de Le Kain, avait espéré susciter à ce dernier un rival de gloire : elle lui créait un ami. Intelligence droite et cœur généreux, Bellecourt sentit bientôt quelle énorme distance sépare le talent du génie, et devint le partisan le plus hautement prononcé de celui dont on le destinait à entraver la carrière. Son admiration fut telle, que lorsque après la mort de Le Kain il vint avec ses camarades présenter ses hommages à Voltaire : « Voilà, lui dit-il avec émotion, *ce qui reste* de la Comédie-Française. » Lui-même ne devait pas tarder beaucoup à diminuer le nombre de ces comédiens, parmi lesquels il tint, pendant vingt-huit années, un rang sinon très-élevé, du moins fort honorable.

(1) « Bellecourt, dont les dehors sont charmants, l'intelligence fine...; malgré tous ces avantages ne sera jamais qu'un acteur médiocre, parce qu'il a perdu de vue ses modèles, et qu'il ne fait aucune réflexion sur son art. » (Le Kain, *Mémoires*, p. 197 de l'éd. de Paris, 1825, in-8°). Ce jugement, sévère au moment où il fut porté, aurait été injuste plus tard.

Bellecourt avait fait représenter, le 17 août 1761, une pièce en un acte et en prose (*les Fausses apparences*), qui, bien que parfaitement rendue par l'élite de la Comédie (Bonneval, Grandval, Molé, Préville; M$^{lles}$ Gaussin et Dangeville) ne fut pas jouée plus de six fois, et n'a jamais été imprimée. On en trouve l'*Extrait* détaillé dans le *Mercure de France* (septembre 1761, p. 203-212.) J. Ravenel.

Lemazurier, *Galerie historique des Acteurs du Théâtre-Français*, I, 135.

**BELLECOURT** (*Rose-Pétronille* Le Roy de la Corbinaye, dame), comédienne française, femme du précédent, née à Lamballe (diocèse de Rennes) le 26 décembre 1730, morte à Paris le 5 août 1799. Après s'être essayée, toute jeune encore, sur quelques théâtres de province, elle vint à Paris en 1743, et fut engagée par Monnet, directeur de l'Opéra-Comique. Ses débuts furent très-brillants. Quoiqu'elle eût à peine treize ans, Favart n'avait pas hésité à lui confier le rôle charmant de Gogo dans *le Coq de village*, rôle créé pour elle, qu'elle rendit avec toute la naïve espièglerie, toute la grâce qu'il comporte, et qui ne contribua pas faiblement au succès de la pièce. La débutante, douée d'une figure charmante, de traits vifs et animés, s'identifia tellement avec son personnage, qu'elle fut bientôt et longtemps plus connue sous le nom de *Gogo* que sous le sien propre. La suivrons-nous dans les nombreuses pérégrinations de sa vie d'artiste? non. Attachée, comme tant d'autres, à diverses troupes nomades, elle parcourut la province, et entra enfin dans la troupe qui était aux gages du maréchal de Saxe. Ce héros, on le sait, s'éprenait facilement, et sa pensionnaire était fort jolie... Mais ceci n'a rien de commun avec l'art, et c'est au point de vue de l'art seulement que nous avons à considérer la charmante Gogo.

Sous le nom de Beaumenard, elle parut à Versailles, le 11 mars 1749, sur le théâtre de la cour. Le succès qu'elle y obtint fut pleinement confirmé par le public parisien (14 avril), et sa réception ne se fit pas attendre (octobre). Applaudie, même auprès de l'*inimitable* Dangeville, M$^{lle}$ Beaumenard, on ne sait pour quel motif, quitta le théâtre le 3 avril 1756. Après un espace de cinq années, pendant lequel elle avait épousé (26 janvier 1761) l'acteur Bellecourt, elle reparut sous son nom de femme le 7 avril 1761, et ne se retira définitivement que le 10 avril 1791 : elle comptait alors trente-sept ans de services non interrompus. De tristes nécessités forcèrent M$^{me}$ Bellecourt à remonter sur

la scène. Le 18 décembre 1798, elle joua, devant un public nombreux et bienveillant, le rôle de Nicole du *Bourgeois gentilhomme;* mais, accablée de chagrins et des infirmités de la vieillesse, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, et compromit par cette rentrée forcée une réputation justement acquise. En effet, Mme Bellecourt, au bon temps de sa carrière théâtrale, avait admirablement tenu l'emploi jovial des servantes de Molière : elle y était pleine de verve et de joyeux entrain; et, pour parler d'un rôle que nous venons de citer, jamais une autre *Nicole* ne s'épanouit d'un rire plus franc devant les magnifiques oripeaux de M. Jourdain.

J. Ravenel.

Lemazurier, *Galerie historique des Acteurs du Théâtre-Français*, II, 37.

**BELLÉE** (*Théodore*), docteur en médecine, né à Raguse vers le milieu du seizième siècle, mort à Padoue en 1600. Il enseigna pendant plusieurs années la médecine à Padoue, et mourut de chagrin après avoir appris que sa femme, qu'il avait laissée à Raguse, s'était remariée pendant son absence. On a de lui un commentaire latin sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, imprimé en 1571, in-4°.

*Biographie médicale.*

**BELLEFONDS** (*Bernardin* Gigault, marquis de), maréchal de France, né en 1630, mort le 4 décembre 1694. En 1655, il se trouva à la prise du cap de Quiers en Catalogne, à celles de Castillon, de Cadagmes; et il obtint la même année le gouvernement de Castillon. En 1657 il passa à l'armée de Flandre, et battit les ennemis près de Tournay. Lieutenant général, il commanda en Italie un corps de troupe pour le service du duc de Parme et de Modène, auquel le pape refusait de restituer certaines places. Plus tard il passa en Hollande, où il contribua en 1666 à sauver l'armée navale du roi de France, compromise par une faute du duc de Beaufort. Il fut nommé maréchal de France le 8 juillet 1668. Ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1670 et 1673, il reçut en 1684 le commandement de l'armée de Hollande. Écuyer de Mme la Dauphine, chevalier des ordres du roi, il mourut, à l'âge de soixante-quatre ans, au château de Vincennes dont il était gouverneur, le 4 décembre 1694, et fut enterré dans le chœur de la chapelle de ce château.

A. S...y.

Pinard, *Chron. milit.*, t. II, p. 630. — Anselme, *Hist. généalog. et chronol. de la Maison royale de France*, t. VII, p. 593, 594.

**BELLEFONDS** (*Léonard* Gigault de), religieux du dix-septième siècle, fonda à Rouen le monastère de Notre-Dame-des-Anges, de l'ordre de Saint-Benoît. Ses *Œuvres spirituelles* ont été publiées à Paris, 1712, un vol. in-8°. C'est un recueil de poésies et de traités théologiques.

Chaudon, *Dictionnaire historique.*

***BELLEFONTAINE** (*Louis*), médecin français, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *la Médecine dogmatique en manière d'institution, expliquée par les principes de physique et de mécanique, et par le mouvement circulatoire du sang et des humeurs qui en dépendent;* Amsterdam, 1712, in-12.

*Biographie médicale.* — Carrère, *Bibliothèque de la médecine.*

**BELLEFOREST** (*François* de), littérateur, né à Sarzan (Guienne) en novembre 1530, mort à Paris le 1er janvier 1583. Il avait à peine sept ans quand il perdit son père. Marguerite, reine de Navarre, sœur de François Ier, le prit sous sa protection, et pourvut aux frais de ses études. Doué d'une imagination vive et d'une assez grande finesse d'esprit, Belleforest eût pu faire honneur à sa noble protectrice; et peut-être un écrivain distingué se serait formé sous les auspices de cette *dixième Muse*, comme on l'appelait alors, s'il eût fécondé par le travail ses précieuses qualités. Destiné au barreau, il alla étudier le droit à Bordeaux et à Toulouse, sous d'illustres professeurs, tels que Buchanan, Vinet, Salignan. Mais l'aridité de cette science, la longueur des études qu'elle exigeait, ne tardèrent pas à le dégoûter; et, laissant là Pandectes et Institutes, il se livra tout entier, comme il le dit lui-même, au travail moins pénible des vers. Reçu dans les châteaux que lui avait ouverts la flatterie, admis à la table des grands et comblé de leurs éloges, il continua pendant huit ans à être le poëte et le courtisan de sa province; mais il finit par trouver que ce théâtre n'était pas assez grand pour lui, et il se rendit à Paris. Là il se lia avec Baïf, Ronsard, Remy Belleau, etc., et chercha à se faire admettre dans cette pléiade littéraire. Mais il ne recueillit plus ces louanges auxquelles l'avait habitué la Guienne, et ses poésies, oubliées dès leur naissance, ne lui rapportaient rien. Son abandon et sa pauvreté le rendirent mauvais prosateur, de mauvais poëte qu'il était. Il se mit au service de quelques libraires, et commença à écrire pour eux en prose un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Vingt jours d'Agriculture*, emprunté à l'Italien *Auguste Gallo* (1571); — *les Règles du Laboureur*, qu'il traduisit du même auteur; et surtout *les Histoires tragiques* de Bandello (1580, 7 vol. in-16), qu'il fit passer dans notre langue en les enrichissant de notes; — *la Cosmographie*, qui n'est qu'un abrégé de la cosmographie de Sébastien Münster; — *Histoire prodigieuse, extraite de plusieurs auteurs grecs*, etc.; Lyon, 1598, 3 vol. in-16; — *la] Chasse d'Amour, avec les fables de Narcisse et Cerbère;* Paris, 1561, in-8°. Ces ouvrages sont depuis longtemps oubliés, et méritaient de l'être. Cependant, à force de faire répéter son nom, Belleforest finit par se faire connaître; et même une heureuse inspiration, qui le poussa à essayer de l'histoire, le fit devenir historiographe de France. Ce qui lui mérita ce titre, c'est son *Histoire des neuf rois de France*

*qui ont eu le nom de Charles*; Paris, 1568, 1 vol. in-fol. Toujours préoccupé de ce qui pouvait lui rapporter le plus d'argent, de places et d'honneurs, et lui faire dépenser le moins de temps et de peine, il composa, comme s'il se fût agi d'un roman, les *Annales de l'Histoire de France* (continuées par Gabriel Chapuis; Paris, 1600, 2 vol. in-fol.); il dénatura les faits et admit des contes absurdes, que ne relevait pas même l'élégance ou la naïveté du récit. Il perdit sa place, se remit à la disposition des libraires, et continua d'écrire avec la même fécondité, jusqu'à ce qu'il finît dans la pauvreté son existence tourmentée.

Nicéron, *Mémoires*, t. XI et XX. — La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françaises*. — Thevet, *Éloge des Hommes illustres*, t. VII. — Frid.-Gotth. Freytag, *Analecta litteraria*, p. 8. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. III, p. 737.

* **BELLEFROID-VANHOVE**, agronome belge, né à Leloux, près de Liége, membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui plusieurs mémoires insérés dans le Journal d'agriculture du royaume des Pays-Bas, sur *la Culture et la Propagation du phormium tenax, appelé vulgairement lin de la Nouvelle-Zélande* (Ire série, t. VII); — sur *les Arbres fruitiers soumis à l'incision annulaire* (t. VIII); — *Lettre sur la Suppression du pivot et de la tête des arbres* (t. XV); — *Lettre sur la Cloque du pêcher; sur la Culture du pêcher et du coignassier* (2e série, t. IV); — *Lettres sur les Plantations* (t. XI).

*Dictionnaire des Hommes de lettres de la Belgique*; Bruxelles, 1837, in-8°. — Quérard, *la Littérature française contemporaine*, t. I, Ire partie.

**BELLEGARDE** (*Antoine* DUBOIS DE), ancien conventionnel, né dans l'Angoumois vers 1740, mort à Bruxelles en 1825. Ancien garde du corps et chevalier de Saint-Louis, il embrassa avec chaleur la cause de la Révolution, et fut nommé commandant de la garde nationale d'Angoulême, puis député de la Charente à l'assemblée législative, enfin député du même département à la convention nationale. Il se rangea parmi les montagnards, et vota avec eux dans le procès de Louis XVI. Envoyé en mission à l'armée du Nord, il fut témoin de la trahison de Dumouriez, et le fit poursuivre par des volontaires. Au mois d'août 1793, il fut un des commissaires délégués par la convention à l'armée des côtes de la Rochelle. Dans un combat que les troupes de la république perdirent, il faillit être pris, et tous ses papiers furent saisis. Le 7 janvier 1794, il défendit Westermann au sein de la convention; le 18 février, il fut nommé secrétaire; et après le 9 thermidor, il fut envoyé une seconde fois à l'armée du Nord. Il suivit l'armée française en Hollande, adressa une proclamation aux Bataves, pour les engager à se révolter contre le stathouder. Après la session, il passa au conseil des cinq-cents, et fut condamné à trois jours d'arrêt pour avoir frappé un journaliste qui l'avait insulté. Il entra ensuite au conseil des anciens, devint secrétaire de cette assemblée en 1798, et dénonça, l'année suivante, les menées des royalistes dans la Charente. Au 18 brumaire, il cessa de faire partie de nos assemblées politiques, obtint un emploi dans l'administration des eaux et forêts, et ne reparut qu'en 1815, à la fédération du champ de mai, comme député de la Charente. Forcé en 1817 de sortir de France, par la loi contre les régicides, il se retira à Bruxelles, où il vécut jusqu'à sa mort.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

**BELLEGARDE** (*Gabriel* DU BAC DE), théologien français, chanoine, comte de Lyon, né le 17 octobre 1717 au château de Bellegarde, diocèse de Carcassonne, mort à Utrecht le 13 décembre 1789. Son attachement aux doctrines de Port-Royal, et la sévérité de ses principes, lui fermèrent la porte des dignités ecclésiastiques. Il perdit même son canonicat, et se retira en 1751 au séminaire de Rhynswik, près d'Utrecht. On a de lui : la *Collection générale des œuvres d'Ant. Arnauld*, docteur en Sorbonne; Lausanne, 1772-1782, 19 vol. in-4°, avec des préfaces historiques, une vie d'Antoine Arnauld, une table de matières, etc.; — *Supplementum ad varias collectiones operum Zegeri Bernardi van Espeni*; Utrecht, 1765, 1 vol. in-fol.; — *Histoire abrégée de l'église métropolitaine d'Utrecht*; Utrecht, 1763, 1 vol. in-8°; — *Mémoires historiques sur l'affaire de la bulle Unigenitus dans les Pays-Bas*; 4 vol. in-12; — *Recueil des témoignages rendus à l'Église d'Utrecht*. — Bellegarde a laissé divers autres ouvrages; le dernier fut la traduction des actes du concile de Pistoie.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

**BELLEGARDE** (*Henri*, comte DE), général autrichien, né à Chambéry en 1755, mort à Vérone en 1831. Issu d'une des plus anciennes familles de la Savoie, il entra de bonne heure au service de l'Autriche, et fit si bien ses preuves dans les campagnes de 1793-1795, qu'il fut nommé membre du conseil de guerre auprès de l'archiduc Charles, et bientôt après feld-maréchal-lieutenant. C'est comme tel qu'il conclut à Léoben, dans l'année 1797, l'armistice avec Bonaparte, et qu'il commanda ensuite, en 1799, le corps d'armée qui devait maintenir les communications entre l'archiduc Charles et Souvarof. Après la campagne de 1800 en Italie, il fut investi de l'un des premiers emplois dans le conseil de guerre aulique, dont il accepta la présidence lors du départ de l'archiduc Charles en 1805. Dans le mois de juillet de cette année, il fut chargé d'un commandement en chef dans les États de Venise. L'année suivante, il fut promu au grade de feld-maréchal, et nommé gouverneur civil et militaire de la Galicie. Dans la campagne de 1809, il se distingua au combat de Gross-Aspern.

Après la paix de Vienne, il prit pour la seconde fois le commandement en chef de la Galicie, où il resta jusqu'à la guerre de 1813. Il fut alors nommé président du conseil de guerre aulique; mais il alla bientôt rejoindre l'armée en Italie, où il pénétra jusqu'à Plaisance. Le 16 avril, il conclut un armistice avec Eugène, vice-roi d'Italie. Comme gouverneur général des provinces autrichiennes reconquises en Italie, il sut se concilier au plus haut degré l'amour des habitants; et c'est grâce à cet amour, autant qu'aux victoires qu'il remporta à Ferrare et au pont d'Occhio-Bello, qu'il parvint à maintenir l'ordre dans ce pays, lors de l'irruption de Murat en 1815.

Il resta gouverneur à Milan jusqu'à ce que l'archiduc Antoine fût nommé vice-roi du royaume lombardo-vénitien, et le comte Saurau gouverneur de la Lombardie. Bellegarde vint alors habiter pendant quelque temps Paris comme simple particulier; puis il retourna à Vienne, et se remit à la tête du conseil de guerre aulique. Mais en 1825 la faiblesse de sa vue l'obligea à donner sa démission.

*Conversations-Lexicon. — Encyclopédie des Gens du monde.*

**BELLEGARDE** (*Jean-Baptiste* MORVAN DE), littérateur plus connu sous le nom de *l'abbé de Bellegarde*, naquit le 30 août 1648 à Piriac, dans le diocèse de Nantes, et mourut à Paris le 26 avril 1734. Il appartint pendant seize ans à la compagnie des Jésuites, qu'il fut obligé de quitter à cause de son attachement au cartésianisme. Depuis, il ne cessa d'enfanter volumes sur volumes. Il employait le produit de ses ouvrages à son entretien et à des aumônes. Il mourut dans la communauté des prêtres de Saint-François-de-Sales, à quatre-vingt-six ans. On a de lui des traductions de plusieurs ouvrages de saint Jean-Chrysostome, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Ambroise, etc.; des œuvres de Th. A-Kempis; de l'*Apparatus Biblicus*, in-8°. Ces traductions sont pour la plupart infidèles. Ses versions des auteurs profanes, des *Métamorphoses* d'Ovide et d'autres poëtes, ne sont pas plus estimées. On a encore de lui : la *Version* de l'ouvrage de Las-Casas sur la destruction des Indes, 1697, in-12, et divers écrits sur la morale; — *Réflexions sur ce qui peut plaire et déplaire dans le commerce du monde*; — *Réflexions sur le ridicule*; — *Modèles de conversations pour les personnes polies* (1), écrits qui se sentent de la précipitation avec laquelle l'auteur les composait. On lui attribue une *Histoire universelle des Voyages*, publiée par Du Périer; Paris, 1707, in-12. Elle ne porte pas son nom. L'abbé de Bellegarde avait de la facilité dans le style, et quelquefois de l'élégance; mais ses réflexions ne sont que des moralités triviales (2). Il attribuait souvent ses sentiments aux auteurs qu'il traduisait. Les savants de son temps s'en plaignirent, et le lui reprochèrent amèrement : il leur répondit dans une préface des opuscules de saint Jean-Chrysostome, imprimée en 1691.

(1) Traduit en anglais; Londres, 1765, in-8°.

(2) Lord Chesterfield n'est pas de cet avis, et recommande à son fils de lire l'abbé de Bellegarde, lui en promettant plaisir et profit.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

**BELLEGARDE** (*Octave* DE), prélat français, né en 1585, mort en 1646. Il fut nommé par Louis XIII, en 1614, à l'évêché de Conserans; et en 1623, à l'archevêché de Sens. Il soutint l'honneur et l'intérêt du clergé de France avec beaucoup de vigueur, dans l'assemblée de Mantes en 1640. Cette vigueur déplut à la cour : le surintendant des finances le fit exiler, et expulser de l'assemblée du clergé. Ce prélat était fort savant, et très-versé dans la science des antiquités ecclésiastiques. Il fut l'un des premiers approbateurs et l'un des plus zélés défenseurs du livre *De la fréquente Communion*, d'Antoine Arnauld, en 1643.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

**BELLEGARDE** (*Roger* DE SAINT-LARY DE), maréchal de France, né vers le commencement du seizième siècle, mort en 1579. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais son inclination le portait au métier de la guerre, et il obéit à son inclination. Il suivit le maréchal de Termes, son oncle, en Piémont, où il se distingua à la tête d'une compagnie de chevau-légers. Après la mort de son oncle, cherchant un protecteur qui pût l'appuyer de son crédit, il s'attacha à un de ces Italiens venus à la suite de Catherine de Médicis, et qui occupaient à la cour toutes les avenues de la faveur. Le comte de Retz l'ayant pris en amitié, le fit lieutenant de sa compagnie d'ordonnance, et le produisit à la cour. Bellegarde ne tarda pas à gagner la bienveillance de la reine. Les grâces de son esprit et de son extérieur avantageux furent distinguées par Catherine de Médicis, qui demanda pour lui à la cour d'Espagne la seule commanderie de l'ordre de Calatrava qui fût en France. Dès ce jour sa faveur alla toujours croissant, et sa fortune devint si éblouissante, que les courtisans ne l'appelèrent plus que *le Torrent de la faveur*. Le duc d'Anjou, frère de Charles IX, le mit au nombre de ses favoris, et le fit colonel de son infanterie. Appelé de nouveau en Piémont, Bellegarde sut gagner la confiance du duc de Savoie, des princes d'Italie et des Vénitiens, au point de pouvoir, lorsqu'il revint en France, offrir à Henri III l'alliance et l'amitié de ces puissances. Une pareille conquête était alors un service éminent rendu à la France. Henri III ne l'envisagea pas autrement, et il témoigna sa reconnaissance à Bellegarde en le faisant maréchal de France. La guerre des huguenots continuait à cette époque à désoler plusieurs parties de la France, et s'était rallumée avec fureur dans le Dauphiné. Bellegarde fut envoyé dans cette province pour combattre Montbrun, le plus fougueux et le plus redouté de ces religionnaires. Mais cette fois ses services furent

méconnus ; la fortune de la cour, la plus inconstante de toutes les fortunes, avait cessé de sourire à son favori. Du Gua, jaloux de Bellegarde, était parvenu par ses intrigues à refroidir Henri III pour le maréchal. Celui-ci fut éloigné de la cour, et chargé d'une mission qui n'était qu'un exil mal dissimulé. Le roi le chargea d'aller en Pologne, pour entretenir des intelligences avec les Polonais, que son départ furtif et précipité lui avait aliénés. Bellegarde ne dépassa pas le Piémont : n'écoutant que son ressentiment, il se lia avec le duc de Savoie, et, de concert avec lui, chassa Birague du marquisat de Saluces, dont il s'empara. Henri III envoya d'abord des négociateurs auprès du maréchal pour l'apaiser; mais ce fut sans succès. La force ne lui réussit pas mieux. Il était réservé à la reine-mère de désarmer le rebelle par un de ces moyens prompts et efficaces qu'elle savait si bien mettre en œuvre. Se trouvant alors dans les provinces méridionales de France, elle eut une entrevue avec le duc de Savoie à Montluel, et usa de tous ses artifices pour le détacher de Bellegarde. Le duc résista; la reine ne se laissa pas décourager; et, pendant qu'elle travaillait l'esprit du duc d'un côté, elle faisait mille avances séduisantes à Bellegarde. Enfin, au plus fort de cette double intrigue, tout à coup le maréchal mourut empoisonné. Écoutons Brantôme nous raconter ce tragique dénoûment : « La reine-mère fit au maréchal tout plein de remontrances. Lui, ores planant, ores continuant, ores connillant, et amusant la reine de belles paroles, se trouva atteint de maladie par belle poison, de laquelle il mourut. »

François Secousse, *Mémoire historique et critique sur les principales circonstances de la vie de Rog. de Saint-Lary de Bellegarde, maréchal de France ;* Paris, 1764, in-12. — A. Campis de Villeron, *Addition au précédent mémoire ;* Paris, 1767, in-12. — Anselme, *Hist. généalog. et chronol. des grands officiers de la couronne,* t. VII. — Pinard, *Chronologie militaire,* t. II.

**BELLEGARDE** (*Roger* DE SAINT-LARY ET DE TERMES, duc DE), pair de France, grand écuyer, etc., né vers 1563, mort le 13 juillet 1646. Il servit Henri III, Henri IV et Louis XIII. Henri III le nomma grand écuyer. Henri IV lui donna le gouvernement de Bourgogne, et Louis XIII le fit duc et pair en 1620. Le duc de Bellegarde conserva sa charge de grand écuyer jusqu'en 1639, et s'en démit alors en faveur de Cinq-Mars. Il était premier gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, et lui fut toujours très-attaché, ce qui lui attira plusieurs disgrâces. Bellegarde avait été d'abord l'amant de Gabrielle d'Estrées, dont il vanta les charmes à Henri IV : celui-ci la lui enleva, et exila le favori. Pour revenir à la cour, Bellegarde épousa mademoiselle de Racan, nièce du célèbre poëte de ce nom. Ses biens passèrent à la maison de Gondrin, par le mariage de sa sœur. Les agréments de son esprit et de sa figure furent la principale origine de sa fortune. Il avait la franchise gauloise, jointe à l'urbanité française ; et, quoiqu'il fût livré au plaisir, il était d'un excellent conseil. Henri IV le combla de faveurs ; mais il sut quelquefois résister à ses demandes. Bellegarde lui demandant la grâce de la Martinière, assassin et ravisseur de sa s eur, le roi lui répondit en colère : « Après qu'on lui aura rompu les bras et les jambes, et jeté son corps au feu, je vous en donnerai bien volontiers les cendres. » — Bellegarde se battit bravement à Arques, à Fontaine-Française, et mérita par des services réels la faveur de Henri IV. Sous Louis XIII, il se distingua au siége de la Rochelle, devint fort amoureux d'Anne d'Autriche, et ne cessa ses poursuites que pendant le séjour de Buckingham en France. Le cardinal de Richelieu le fit exiler à Saint-Fargeau ; Bellegrade y resta huit ou neuf ans, et ne revint à la cour qu'après la mort du premier ministre.

Anselme, *Histoire généalogique et chronologique des grands officiers de la couronne.* — Pinard, *Chronol. militaire.*

**BELLEGENT** (*Paul* DE), traducteur français, né dans le Poitou, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui la traduction des *Annales* de Camden ; Londres, 1624, in-4°, réimprimées sous le titre : *Histoire d'Élisabeth, reine d'Angleterre ; traduit du latin de G. Camden ;* Paris, 1627, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BELLEGINGUE** (*Pierre*), médecin, né en 1759 à Besançon, mort le 25 octobre 1826. Il étudia dans sa ville natale, et y fut reçu docteur en 1785. Il ne doit sa célébrité qu'à la singularité de ses opuscules scientifiques et littéraires. Il fut attaché, pendant les guerres de la Révolution, en qualité de médecin, aux armées du Rhin, et s'y fit remarquer par son zèle et son intégrité. Rentré dans ses foyers en 1797, il publia l'année suivante : *la Philosophie du chaud et du froid,* in-8° de 62 pages (Besançon et Paris), avec une épître dédicatoire à Bonaparte, pour lequel il professait un véritable culte. Cette brochure est un assemblage d'idées plus singulières les unes que les autres, et qui paraissent enfantées par une imagination en délire. Cet opuscule n'ayant pas amené la révolution scientifique à laquelle l'auteur s'attendait, il le retoucha et le reproduisit en 1802, sous ce titre : *Réfutation du calorique, et notices naturelles sur la chaleur et le froid, la fluidité et la dureté ; suivie d'un projet de constitution de médecine civile ;* Besançon, in-8° de 49 pages. Quoique le silence des journaux et des sociétés savantes eût fait justice de son ouvrage, Bellegingue n'en resta pas moins persuadé de l'importance de ses prétendues découvertes. Mais quelque temps après, à la suite d'un procès qu'il eut à soutenir contre la régie des domaines, il publia pour sa défense un mémoire dans lequel se montra toute l'aberration de son esprit, et qu'il intitula : *Procédure orthographique de la gloire de Napoléon le Grand et du génie de*

*la gent humaine;* Besançon, 1807, in-12 de 172 pages. Tous ces actes de folie déterminèrent le ministre de la police à défendre aux imprimeurs de Besançon d'imprimer aucun écrit de Bellegingue, sans l'avoir soumis auparavant à l'autorité locale. Il venait de terminer une espèce de poëme latin et français en l'honneur de Bonaparte, lorsque les Bourbons furent ramenés en France. Pour ne pas perdre le fruit de son travail, il y fit quelques changements, et l'adressa au roi Louis XVIII, sous le titre de *Bourbonapartide.* On lui accorda (en 1816) la permission de le faire imprimer; mais l'impression en fut arrêtée à la septième feuille, et l'ordre fut donné de détruire tout le tirage. Il n'en reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires; les plus complets ont 168 pages d'impression, in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BELLE-ISLE** (*Charles-Louis-Auguste* Fouquet, comte, puis duc de), maréchal de France, né le 22 septembre 1684 à Villefranche, en Rouergue; mort le 26 janvier 1761. Il était petit-fils du célèbre surintendant Fouquet. Ambitieux, entreprenant et persuasif, il avait su, sans avoir fait de grandes choses, acquérir une brillante réputation, et se faire considérer par le vieux cardinal de Fleury comme l'homme de France le plus capable de conduire une armée. En 1740, la succession de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habsbourg-Autriche, vint renouveler la guerre. Les puissances de l'Europe saisirent avec empressement l'occasion de démembrer le grand corps de la monarchie autrichienne, et prirent les armes contre Marie-Thérèse. L'Espagne, prétextant des droits surannés, réclamait la Bohême et la Hongrie; le roi de Sardaigne, le Milanais; Frédéric, roi de Prusse, la Silésie; l'électeur de Saxe, la haute Autriche et le Tyrol. Longtemps le ministre octogénaire qui dirigeait la France hésita à s'engager dans une guerre nouvelle, malgré les représentations du comte de Belle-Isle et de son frère le chevalier, qui poussaient le conseil à entrer dans la ligue européenne. Le cardinal leur résistait; mais la duchesse de Châteauroux les soutint, et la guerre fut décidée. Tout semblait d'abord présager un prompt succès. Par d'habiles négociations, Belle-Isle avait assuré à l'électeur de Bavière les suffrages des diverses cours de l'Europe. Quarante mille Français, sous le nom de troupes auxiliaires, passent le Rhin vers la fin d'août 1741, commandés par le comte de Belle-Isle, devenu maréchal. L'armée combinée de France et de Bavière pénètre sans obstacle dans la haute Autriche; mais, au lieu de prendre Vienne, l'électeur laisse cette ville de côté, et s'enfonce en Bohême. Le 19 décembre, il entre dans Prague, emportée par un coup de main hardi, et s'y fait couronner roi de Bohême. Un mois après, accompagné du maréchal de Belle-Isle, qui avait dirigé toutes les négociations, il se rend à Francfort, où il est élu empereur sous le nom de Charles VII. Mais c'est là que s'arrêtèrent ses succès, et que commencèrent pour les Français les désastres causés par l'impéritie de leurs chefs. Belle-Isle était malade à Francfort, et prétendait diriger toutes les opérations. Les fatigues, les maladies, la faim, la désertion, affaiblissaient journellement les troupes françaises, qui, harcelées sans relâche, allaient être complétement détruites. Fleury, effrayé de ces désastres, en rejetait, dans ses lettres, toute la responsabilité sur le maréchal, et, pendant ce temps, la Prusse et la Saxe se détachaient de la ligue. Alors Belle-Isle accourut en Bohême pour partager les dangers de son armée. Il se jette dans Prague, où, privé de tout espoir de secours, menacé par la disette et pressé par soixante mille Autrichiens, il ne lui reste plus d'autre ressource que cette pénible retraite qu'on s'est plu alors à comparer à celle de Xénophon. A la tête de quinze mille hommes, il sortit en silence de Prague dans la nuit du 16 au 17 décembre 1742; et en dix jours de marches laborieuses, à travers les défilés, les neiges et les glaces, en vue des ennemis qui le harcelaient continuellement, il gagna Égra par une route détournée de trente-huit lieues. Mais douze cents hommes étaient tombés de froid pendant la route, et cinq cents périrent à l'hôpital, des suites de cette désastreuse retraite.

En 1744, le maréchal de Belle-Isle fut envoyé avec les pleins pouvoirs de Louis XV et de Charles VII, à Munich, à Cassel et en Silésie. Ce fut alors qu'en se rendant de Cassel à Berlin avec le comte son frère, il fut arrêté en traversant le Hanovre, et transféré en Angleterre. Vainement la France réclama les deux prisonniers et offrit même de payer leur rançon : ils ne furent relâchés qu'après un an de captivité.

En 1746, l'incendie qu'ils avaient allumé aux bords du Danube s'était étendu, après un intervalle de six ans, sur les côtes de France. Le Dauphiné et la Provence presque entière étaient envahis par les Piémontais et les Autrichiens. Le maréchal y fut envoyé; mais il ne trouva que des débris de régiments sans discipline, en proie à tous les besoins au milieu d'un pays ravagé. Quand il eut à grand'peine emprunté de l'argent et réuni quelques troupes, il parvint à repousser de poste en poste les ennemis, qui étaient encore plus que lui dénués de ressources, et les força à rentrer en Italie. Les Génois, qui, soutenus par l'argent et les troupes de France, s'étaient soustraits à la domination autrichienne, se voyaient menacés alors de la vengeance des Autrichiens et des Piémontais. Pour opérer une diversion utile, le maréchal passa le Var, et, pénétrant dans le comté de Nice, força le roi de Sardaigne à ne plus songer qu'à la défense de ses propres États. Délaissés par ce prince, les Autrichiens se retirèrent; la flotte anglaise leva le blocus, et Gênes fut délivrée. Alors le maréchal de Belle-Isle, toujours entraîné par son ca

ractère aventureux, voulut s'avancer jusque dans le Piémont. La route qu'on avait choisie était le col d'Exilles, à vingt-cinq lieues de Nice. L'entreprise était hasardeuse; son frère le chevalier de Belle-Isle, avide de se signaler, excité d'ailleurs par la promesse du bâton de maréchal en cas de succès, en accepte le commandement, et marche vers le col de l'Assiette. Vingt et un bataillons piémontais l'attendaient derrière des retranchements garnis d'artillerie, et construits sur un roc inaccessible. Le chevalier les attaqua avec une témérité que son admirable valeur ne pouvait excuser. Deux heures d'inutiles efforts coûtèrent aux Français deux mille blessés, quatre mille morts, parmi lesquels presque tous les officiers. Le chef imprudent qui les avait menés à cette boucherie reçut, dit-on, le coup mortel au moment où, dans son désespoir, il essayait d'arracher les palissades avec ses dents. Le maréchal de Belle-Isle fut nommé duc et pair en 1748, et membre de l'Académie française le 30 juin 1749. L'année suivante, le roi lui confia le ministère de la guerre. Les sages ordonnances que rendit le maréchal, et la fermeté avec laquelle il veilla à leur exécution, auraient peut-être réussi à rétablir l'ordre et la discipline dans l'armée, si son administration n'eût pas été si courte. Épuisé par les fatigues et les années, il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans.

**BELLE-ISLE** (*Louis-Charles-Armand* Fouquet, connu sous le nom de *chevalier* de), frère du précédent, né en 1693, mort en 1746, se signala par plusieurs faits d'armes très-brillants, et périt à la funeste affaire du Col de l'Assiette, en essayant de forcer le passage de ce nom à la tête de cinquante bataillons (*Voy.* l'art. précédent). Il avait aussi du goût pour la carrière diplomatique. A un génie ardent, à une ambition encore plus excessive que celle de son frère, il joignait une passion immodérée pour les femmes.

*Mémoires du maréchal Charles-Louis-Auguste Fouquet, etc., etc.*, Londres, 1760. — Charles Frey de Neuville, *Oraison funèbre de Charles-Louis-Auguste Fouquet, maréchal de Belle-Isle*; Paris, 1761, in-4°. — Jean de Maugre, *Oraison funèbre de Charles-Louis-Fouquet de Belle-Isle*; Montmédy, 1761, in-4°. — *Dictionnaire de la noblesse.* — Anselme, *Histoire généalogique et chronologique des grands officiers de la couronne.*

**BELLEJAMBE** ou **BELJAME** (*Pierre-Guillaume-Alexandre*), peintre et graveur, né à Rouen le 10 mai 1759, mort vers 1820. Il s'établit à Paris, et y acquit la réputation d'un habile artiste. Ses principales gravures sont : *la Circoncision*, d'après J. Bellini; — *l'Adoration des Rois*, d'après Carlo Cagliari; — un *Vieillard qui lorgne une jeune fille*, d'après Danloux; — *l'Amour s'endormant sur le sein de Psyché*, d'après J.-B. Renaud. — Ses deux fils, dont l'un a suivi la carrière universitaire, ont obtenu en 1824 l'autorisation de changer leur nom en celui de *Beljame*.

Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

**BELLELLI** (*Fulgence*), théologien, né dans le diocèse de Conza (royaume de Naples), mort à Rome en 1742. Il fut général de l'ordre des Augustins. On a de lui : *Mens Augustini, de statu creaturæ rationalis ante peccatum*; Rome, 1713, in-4°; ouvrage qui fut dénoncé à l'inquisition de Rome, et, après deux examens consécutifs, fut renvoyé absous.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BELLEMANS** (*Daniel*), poëte flamand, né à Anvers vers 1642, mort en 1674, était chanoine régulier à Grimberghe. On a de lui des cantiques intitulés : *Cytherken van Jesus*; Bruxelles, 1670 et 1679, in-16; — *Den Lieffelycken paradys-vogel*; 1683 et 1686, in-16.

*Biographie universelle* (édition belge).

***BELLEMARE** (*Jean-François*), publiciste français, mort vers 1842, à un âge très-avancé. Il fut d'abord lieutenant de hussards, donna bientôt sa démission, et vint à Paris en 1796, où il rédigea *le Grondeur*, feuille royaliste. Il fut compris dans la mesure du 18 fructidor. Cependant il échappa à la déportation, et resta aux États-Unis jusqu'à l'établissement du gouvernement consulaire. Rentré dans sa patrie, il travailla à la *Gazette de France*, et en 1809 l'empereur l'envoya en qualité de commissaire général de police dans la ville d'Anvers. Son intelligence dans les affaires de police fut utile au prince de Ponte-Corvo, pour la défense des départements belges. Les anglais avaient débarqué dans l'île de Walcheren : Bellemare sut faire pénétrer ses émissaires jusque dans le vaisseau amiral, et apprenait tout ce qui se passait au conseil de lord Chatham. Il exerçait en 1814 les mêmes fonctions dans la même ville, lorsque le commandement en fut confié au général Carnot. Il eut avec lui des démêlés, sur lesquels il a donné dans la *Gazette de France*, en mars 1815, des détails qui n'ont pu en rien amoindrir la bonne réputation du général Carnot. Lorsque les Français eurent abandonné la Belgique, Bellemare revint à Paris, et publia plusieurs brochures sur des sujets politiques. On a conservé quelque souvenir de celle qui a pour titre : *le Neuf et le Vieux, ou le Prophète de malheur*; Paris, 1815, in-8°. Bellemare a aussi publié une *Histoire du chevalier Tardif de Courtac*, en 5 volumes. Ce roman eut peu de succès : quelques traits d'originalité et d'observation y sont noyés dans des détails puérils et de mauvais goût. Bellemare a contribué à la rédaction du *Messager des Chambres*, qui prit en 1815 le titre de *Messager du soir*, journal obscur. — Voyez la liste complète des écrits de Bellemare dans le *Supplément* de Quérard.

*Biographie nouvelle des Contemporains.*

**BELLEMÈRE** (*Gilles* de), jurisconsulte et canoniste français, mort en 1409, fut successivement évêque de Lavaur, du Puy-en-Velay et d'Avignon. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence imprimés en 7 vol., Lyon, 1548; puis en 6 vol., 1586.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — *Histoire de l'Église gallicane*, tome XIV, p. 466.

**BELLEMONT** (*Jean-Baptiste* Colbert de Beaulieu, dit), acteur du Théâtre-Français, né en 1728 à Breteuil, en Picardie; mort le 12 février 1803. Il débuta le 14 mai 1765 par le rôle de Cléante dans le *Tartuffe*. Il se distingua surtout dans les rôles de paysans, et fut fort applaudi dans ceux de Lubin des *Fausses Confidences*, de Pierrot du *Festin de Pierre*. A soixante-dix ans, il était encore un acteur parfait dans certains rôles.

Lemazurier, *Galerie des acteurs du Théâtre-Français*.

**BELLENCHI**. *Voy*. Bellenghi.

**BELLEND DE SAINT-JEAN** (*Antoine-Joseph*), officier français, né en 1748 au château de Bateing, près de Castelnau; mort en 1791. Il montra contre la cause de la révolution une hostilité qu'il expia par une fin tragique. Le marquis d'Escagnac-Lautune ayant été envoyé en 1789 dans le Périgord et le Quercy, pour y comprimer la fermentation révolutionnaire, et empêcher les représailles que le peuple exerçait alors sur les châteaux des nobles, Bellend se réunit à lui avec son frère, et prit part, pendant plus de dix-huit mois, aux combats souvent très-acharnés que leur troupe eut à soutenir. Après la mort du marquis d'Escagnac, le 8 janvier 1791, Bellend s'était retiré à Castelnau. Un fort détachement, parti de Cahors le 15 mai de la même année, après minuit, vint assaillir la maison habitée par les deux Bellend et un domestique. Les assiégés, s'étant barricadés dans les caves d'une maison voisine, firent une défense désespérée. On incendia la maison. Le jeune Bellend et le domestique tentèrent de s'échapper: le second fut tué sur place, et le premier, découvert dans sa fuite, fut traîné à Cahors, et pendu après de cruelles souffrances. Le frère de Bellend, resté seul, se défendit encore pendant plus de vingt-quatre heures, mettant hors de combat tous les assaillants qui essayaient de pénétrer jusqu'à lui. Enfin, quand les munitions lui manquèrent, ne voulant pas tomber vivant dans les mains de ses ennemis, il se brûla la cervelle avec sa dernière balle.

Le Bas, *Dictionnaire encylopedique de la France*. — *Mercure de France*.

* **BELLENDEN** ou **BALLANTINE** (*Guillaume*), publiciste anglais, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il écrivait la langue latine avec élégance, et enseigna les humanités à Paris, où il passa une grande partie de sa vie. Quoiqu'il fût nommé maître des requêtes par Jacques I^er^, il ne retourna pas en Angleterre. On a de lui: *Cicero princeps*, 1608 (Choix de passages extraits de Cicéron, et relatifs aux devoirs d'un prince et aux règles du gouvernement); — *De processu et Scriptoribus rei politicæ*; — *Cicero consul, senator, senatusque romanus*, 1612; — *De tribus luminibus Romanorum*: il n'a paru que seize livres de cet ouvrage; Paris, 1634, in-fol.

Aikin, *General Biog*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

**BELLENGER** (*François*), philologue français, né en 1688 dans le diocèse de Lisieux, mort à Paris le 12 avril 1749. Il était très-versé dans les langues anciennes et modernes. On a de lui: une *Traduction* assez exacte de Denys d'Halicarnasse, 1723, 2 vol. in-4°, réimprimée en 6 vol. in-8°, 1807; — une *Traduction* de la suite des *Vies de Plutarque*, par Rowe, réimprimée dans le *Plutarque* de Brotier et de Vauvilliers; — une *Traduction* de *la Théologie astronomique de Derham*, 1729, in-8°; — une édition des *Psaumes selon la Vulgate*, avec une bonne préface, des notes, 1728, in-4°, sous les initiales de V. E. S. P. D. F. B. P. L.; — *Essais de critique sur les ouvrages de Rollin, les traducteurs d'Hérodote et le Dictionnaire de La Martinière*; Amsterdam, 1740 et 1741, in-12, sous le pseudonyme de *Van der Meulen*. Cet ouvrage, quoique d'un style lourd, est estimé. Il résulte de la première partie que Rollin n'entendait que faiblement le grec, et qu'il s'appropriait souvent des passages des auteurs français sans les citer. Rollin lui répondit au commencement du 4^e^ volume de son *Histoire romaine*, et Crevier, dans le 10^e^ volume de la continuation de cette histoire. Les deux autres parties, sur les traducteurs d'Hérodote et sur La Martinière, ne sont ni moins justes ni moins savantes. Il a laissé aussi une traduction manuscrite d'Hérodote, avec des notes pleines d'érudition, que Larcher s'était proposé de revoir et d'achever; mais les défauts de cette traduction ont, heureusement pour les lettres, engagé ce savant à en entreprendre plutôt une nouvelle. Larcher a déposé en 1786, le manuscrit de Bellenger à la Bibliothèque royale.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**BELLENGHI** et non **BELLENCHI** (*Philippe-Marie-Albertin*), archevêque de Nicosie, savant camaldule, né à Forlimpopoli (et non à Forli) le 22 septembre 1758, mort le 2 mars 1839. Reçu docteur en théologie et en droit canonique à Rome, il fut successivement curé des paroisses de Faënza et de Perouse, abbé de Sassoferrato et de l'Avellana, lieu illustré par le séjour du Dante, qui y composa son *Enfer*. Enfin il devint procureur général de son ordre, et Léon XII le nomma archevêque de Nicosie, en lui donnant la mission de visiteur apostolique des ordres réguliers en Sardaigne. On a de Bellenghi, outre plusieurs ouvrages restés manuscrits: *Observations critiques sur les Devoirs de l'Homme*; Forli, 1789; — *De Veritate ac Divinitate sacræ Magorum historiæ, dissertatio historico-theologico-critica*; Pisauri, 1786; — *Animadversiones in sacrarum Reliquiarum cultus vetustatem, ac probitatem adversus iconoclastas Protestantes, aliosque Religionis catholicæ rituum nuperos criticos*; Faventiæ, 1791; — *De Jesu Christi Reliquiis, dissertatio theologico-critica*; Faventiæ, 1791; — *In civile Imperium Disquisitiones ex Jure canonico Emo principi Leonardo Antonellio S. R. E. cardinali nuncupatas*; Romæ, 1794; — *Sulle tinte che si estraggono da tutti gli al-*

*beri nostrali*; Fabriano, 1810; — *Processo sulle tinte che si estraggono dai legni ed altre piante indigeni*; Ancona, 1811; — *Riflessioni sul Granito*; Macerata, 1813; — *Sulla coltivazione dei boschi nel Piceno e nell' Umbria; e sull' utilità degli alberi indigeni, con note interessanti la medicina, le arti meccaniche e l' economia domestica*; Roma, 1816; — *Fossili del Catria e monti adiacenti*; Roma, 1819; — *Articolo di alcuni oggetti mineralogici rinvenuti al Catria, nell' autunno del 1819*; Fabriano, 1821; — *Recherches sur la Géologie*; Roveredo, 1824; — *Sugl' antichi Battisteri*; Roma, 1825; — *la Basilica Cleyssense ed il suo monastero in Ravenna*; Roma, 1827. DIAMILLO-MÜLLER.

Mgr. Mussarelli, *Biographie des Italiens contemporains* (ouvrage inédit) (1).

***BELLEO** (*Charles*), théologien et poëte italien, natif de Raguse, mort à Padoue en 1580. On a de lui : *De secundarum intentionum Naturæ Tractatus*; Venise, 1589, in-8°; — *De multiplici Sensu Scripturæ Tractatus*; on ne sait si ce traité a été imprimé.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BELLE-PERCHE** (*Gautier* DE), poëte français, vivait vers 1280. On a de lui : *Judas Macchabée*, roman (inédit) en vers, continué par Pierre du Riez, son compatriote.

De Percel, *Bibliothèque des Romans*.

***BELLE-PERCHE** (*Pierre* DE), évêque d'Auxerre et chancelier de France, naquit de parents fort obscurs à Lucenai, dans le Nivernais, et mourut à Paris le 17 janvier 1307. Il fut d'abord docteur régent en droit civil à Orléans, puis conseiller au parlement. Philippe le Bel se l'attacha particulièrement vers 1296, et lui confia plusieurs missions importantes. Belle-Perche fut chargé des négociations de Flandre en 1300, puis envoyé en Angleterre, et ensuite à Rome; il négocia la paix d'Amiens, en 1302, entre la France et l'Angleterre; en 1303, il se rendit de nouveau à Rome; fut envoyé en 1305 auprès de l'archevêque de Bordeaux, devenu pape sous le nom de Clément V, et l'accompagna en Italie. En 1306, ses longs et importants services lui valurent l'évêché d'Auxerre et le titre de chancelier de France. De Belle-Perche était très-versé dans la connaissance du droit canon; il fut l'un des conseillers les plus utiles de Philippe le Bel, et prit une part importante aux entreprises de ce prince, qui avait passé une grande partie de sa vie à lutter contre le pouvoir spirituel.

Anselme, *Histoire des grands officiers*. — Savigny, *Histoire du droit romain au moyen-âge*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BELLEPIERRE DE NEUVE-ÉGLISE** (*Louis-Joseph*), agronome, né à Saint-Omer le 24 août 1727, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Il suivit d'abord la carrière militaire, entra dans les gardes du corps, et se retira avec le grade de lieutenant, pour se livrer exclusivement aux études agricoles. On a de lui : *Agronomie, ou les Principes de l'Agriculture réduits en pratique; et l'Industrie, ou Principes du Commerce réduits en pratique*; 1761 et années suiv.; 8 vol. in-8°, en collaboration avec Surgy et autres; — *Art de battre, écraser, piler, nettoyer et moudre les grains avec de nouvelles machines; ouvrage traduit en grande partie du danois et de l'italien*, par D.-N-E.; Paris, 1769, in-fol. avec 3 planches; — *Art de conserver les grains, traduit de l'italien*; — *Boussole agronomique, ou Guide des Laboureurs*; Yvetot et Paris, 1762-1765, 4 parties in-8°; — *Cours complet de l'Agriculture, du Commerce, des Arts et des Métiers de France*; Paris, 1761-1763, 3 vol. in-8°; — *Discours entre un seigneur et son fermier sur différentes cultures des plantes utiles aux manufactures*, trad. du danois; Paris, 1765, in-12; — *Fièvre de chaume, maladie périodique chez les Danois lors de la récolte*; Paris, 1766, in-12; — *Lettre d'un académicien du Danemark à un médecin de Paris, sur l'inoculation*; Paris, 1764, in-8°; — *Maladie des blés en herbe*, trad. de l'ital.; Paris, 1766, in-12; — *le Patriote artésien, ou projet de l'établissement d'une Académie d'agriculture, de commerce et d'arts, en la province d'Artois*; Paris (Despilly), 1761, in-8°; — *les Vues d'un Patriote, ou la pratique de l'impôt*; Avignon, 1761, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

**BELLER, BELLERE**, ou **BELLERUS** (*Jean*), littérateur hollandais, mort le 13 juillet 1595. Il exerça à Anvers la profession d'imprimeur, et fit paraître des éditions de classiques recherchées pour la beauté des lettres et la qualité du papier. On a de lui : *Onomasticon*, tiré de Robert Estienne et de Conrad Gesner, et augmenté des noms modernes des lieux; Anvers, 1553; — des additions au dictionnaire latin-espagnol d'Antonius Nebrissensis (Antoine de Lebrixa); — des traductions flamandes et françaises des prières latines de Simon Verreprus; — *l'Institution d'une fille de bonne maison*, ouvrage traduit de l'italien; Anvers, 1555, in-8°, réimprimé en 1558 à Paris; — *l'Historiale description de l'Éthiopie*; Anvers, 1558, in-8°, ouvrage traduit du portugais de F. Alvarez; — *l'Institution du pécheur*; Anvers, 1582, in-16; ouvrage traduit du latin de Claude de Viexmont. — On lui attribue une version française de *l'Imitation*, sous ce titre : *l'Art et manière de parfaitement ensuivre Jésus-Christ, autrement dite l'interneile consolation*; Anvers, 1565, in-16; ibid., 1572; Douai, 1595.

André, *Bibliotheca Belgica*. — Sweert, *Athenæ Belgicæ*.

**BELLERIVE** (DE), historien français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle.

(1) Nous devons la communication de cet ouvrage inédit, composé d'un grand nombre de notices autographes (auto-biographies) recueillies par Mgr Mussarelli, à l'obligeance de M. Diamillo-Müller. (H.)

Il fit les campagnes d'Espagne avec le duc de Vendôme, et se trouva à Bender avec Charles XII. On a de lui : *Histoire des dernières Campagnes du duc de Vendôme;* Paris, 1714, in-12; — *Histoire du chevalier de Bellerive, d'Espagne, de Bender, et de son séjour au camp du roi de Suède*, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BELLERMANN** (*Constantin*), musicien, compositeur, né à Erfurt en 1696, mort vers le milieu du dix-huitième siècle. Il étudia la jurisprudence, et devint recteur à Minden. Outre un grand nombre de cantates, sonates, ouvertures, inédites, on a de lui un opéra italien, *Issipile, programma in quo Parnassus Musarum voce, fidibus, tibiisque resonans*, etc., 1743.

Choron et Fayolle, *Dictionnaire des Musiciens.* — Fétis, *Biographie musicale.*

**BELLERMANN** (*Jean-Joachim*), théologien et antiquaire allemand, né le 23 septembre 1754 à Erfurt, mort le 23 octobre 1842. Il étudia d'abord au gymnase de sa ville natale, puis à l'université de Gœttingue. En 1778 il accepta une place de précepteur en Russie, et revint, au bout de quatre ans, dans sa ville natale. Là il devint professeur de théologie, et, après la suppression de l'université d'Erfurt, il fut appelé à Berlin, où il joignit à la chaire de théologie la direction du gymnase. Outre ses éditions de *Térence*, de *Cornélius Népos*, de *Phèdre*, des *Métamorphoses d'Ovide*, on a de lui : *Specimen animadversionum in novi Fœderis libros ex Homeri Iliadis Rhapsodia;* Erfurt, 1783, in-4°; — *Handbuch der biblischen Literatur* (Manuel de Littérature biblique); Erfurt, in-4°, 1787 et années suivantes; — *De Inscriptionibus hebraicis Erfordiæ repertis;* Erfurt, 1795, in-4°; — *De Bibliothecis et Musæis Erfordiensibus Programmata decem;* Erfurt, 1797-1803, in-4°; — *Observations sur la Russie, sous le rapport des sciences, des arts et de la religion* (en allem.); Erfurt, 1788, 2 vol. in-8°; — *Mémoires et Mélanges économiques, technologiques, et d'histoire naturelle* (en allem.); Erfurt, 1798, in-8°; — *le Théologien*, recueil périodique; Erfurt, 1803 et années suivantes, in-8°; — *De Usu palæographiæ hebraicæ ad explicanda sacra Biblia;* Halle, 1804, in-4°; — *Essai d'explication des passages en langue punique conservés dans le* Pœnulus *de Plaute* (en allem.); Berlin, 1806-1808, 3 parties in-8°; on en trouve un extrait dans Schœll, *Histoire de la littérature romaine;* — *Almanach des progrès et des découvertes dans les sciences spéculatives et positives*, 5e et 6e années, 1806 (en allem.); — *Notices historiques sur les Esséniens et les Thérapeutes* (en allem.); Berlin, 1821, in-8°; — sur *les Urim et Thummim des Hébreux* (en allem.); Berlin, 1824, avec fig.; — *Remarques sur les médailles phéniciennes et puniques* (en allem.), 4 dissert. in-4°; Berlin, 1812-1816; — sur *les Gemmes et les Abraxas des anciens* (en allem.), 3 dissert. in-4°; Berlin, 1817-1819; — sur *les Gemmes scarabées* (en allem.), 2 dissert. in-4°; Berlin, 1820-1821.

***BELLERMANN** (*Chrétien-Fédéric*), théologien et littérateur allemand, fils du précédent, né à Erfurt le 8 juillet 1793, fut, de 1818 à 1825, pasteur des protestants de Lisbonne, parcourut le Portugal et l'Espagne, se rendit à Naples en 1827 en qualité de chapelain de l'ambassade prussienne, et revint à Berlin en 1835, pour être pasteur de la paroisse de Saint-Paul. Ses principaux ouvrages sont : *Inhalt und Verfasser der Bücher der heiligen Schrift* (sur le contenu et les auteurs de l'Écriture sainte); Berlin, 1848; — *Die Katakomben in Neapel* (les Catacombes de Naples); Hambourg, 1839; — *Die alten Liederbücher der Portugiesen* (les Anciens livres de chansons des Portugais); Berlin, 1840; ouvrage important pour l'histoire de l'ancienne littérature portugaise; — *Erinnerungen aus Südeuropa* (Souvenirs de l'Europe méridionale); ibid., 1851; — *über die reactionären Bestrebungen in der evangelischen Kirche* (sur les Tendances réactionnaires de l'Église évangélique); ibid., 1850.

*Conversations-Lexicon.*

***BELLERMANN** (*Jean-Frédéric*), littérateur allemand, frère du précédent, né à Erfurt le 8 mars 1795, est, depuis 1847, directeur du gymnase à Berlin. Ses principaux ouvrages sont : *Die Hymnen des Dionysius und Mesomedes* (les Hymnes de Denys et de Mesomedes); Berlin, 1840; — *Anonymi scriptio de Musica et Bacchii senioris introductio artis musicæ;* ibid., 1841; ouvrage édité et expliqué pour la première fois d'après les manuscrits; — *die Tonleiter und Musiknoten der Griechen* (les Échelles diatoniques et les notes musicales des Grecs); ibid., 1847.

*Conversations-Lexicon.*

**BELLEROSE** (*Pierre* LE MESSIER, dit), comédien français, mort en 1670. Il débuta à l'hôtel de Bourgogne en 1629. Benserade était fort amoureux de la femme de cet acteur. Il joua d'original le rôle du Menteur, pour lequel le cardinal de Richelieu lui fit présent d'un costume magnifique.

Scarron, dans son *Roman comique.* — Cardinal de Retz, *Mémoires.* — Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du Théâtre-Français.*

***BELLET** (l'abbé), naturaliste et antiquaire français, chanoine de Cadillac, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Lettre sur la légende d'une monnaie de saint Louis*, dans le *Mercure de France*, mai 1730; — *Description de Bordeaux ancien et moderne;* — *Observations d'Histoire naturelle, de Physique et de Météorologie, faites à Cadillac en* 1717-1720 *et* 1729; — *Catalogue alphabétique des plantes qui viennent aux environs de Cadillac;* — *Catalogue des arbres qui viennent dans le pays de Cadillac et aux*

environs; — *Catalogue de différentes espèces de raisins qu'on cultive à Sainte-Foi, en Périgord, en Languedoc, à Cadillac, et aux environs de Bordeaux*. Tous ces ouvrages ont été publiés dans les Mémoires de l'Académie de Bordeaux.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BELLET** (*Charles*), littérateur français, bénéficier de la cathédrale de Montauban, né dans le Quercy en 1702, mort à Paris le 20 novembre 1771. Il eut des succès dans la prédication. Les jésuites l'ayant fait interdire, il se livra à la littérature, et remporta, de 1746 à 1760, divers prix dans les académies. Ses principaux ouvrages sont : *l'Adoration chrétienne dans la dévotion du Rosaire*; Montauban, 1754, in-12; — *des Droits de la religion catholique sur le cœur de l'homme*; ibid., 1764, 2 vol. in-12.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France.* — Quérard, *la France littéraire.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

**BELLET** (*Isaac*), médecin français, mort à Paris en 1778. Il était membre de l'Académie de Bordeaux, et inspecteur des eaux minérales de France. On a de lui : *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*; Paris, 1745, in-12; — *Histoire de la Conjuration de Catilina*; ibid., 1752, in-12, avec une traduction des *Catilinaires* de Cicéron; — *Exposition des effets d'un nouveau remède nommé sirop mercuriel*; ibid., 1768, in-12.

*Biographie médicale.*

**BELLETESTE** (*B.*), orientaliste français, né à Orléans en 1778, mort près de Paris le 17 mai 1808. Il fit partie de l'expédition d'Égypte en qualité de membre de la commission des sciences et des arts, reçut dans ce pays deux blessures graves à la tête, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. De retour en France, il fut attaché au ministère des affaires étrangères comme secrétaire interprète, et se livra avec beaucoup d'ardeur à la littérature orientale. On a de lui : *les Quarante vizirs*; c'est la traduction d'un recueil moral et politique, écrit en turc; — une *Traduction* d'un traité arabe sur les pierres précieuses; cet ouvrage est utile à connaître, parce qu'il montre avec quel esprit les Arabes ont envisagé les sciences naturelles. Belleteste a rendu de grands services à la commission d'Égypte par la correction des cartes géographiques de cette contrée, et par la rédaction de quelques mémoires.

Quérard, *la France littéraire.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BELLET-VERRIER** (*Hubert*), écrivain français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Mémorial alphabétique des choses concernant la justice, la police et les finances de France, etc.*; première partie : *Des tailles*; Paris, 1697, in-8°; 3e édit., augmentée par Pierre Laurens, in-8°; 4e édit., 1724, 2 vol. in-8°; 5e édit., augmentée par Michel Duchemin, 1742, in-4°; — *Mémorial alphabétique des choses concernant la justice, la police et les finances de France, pour les gabelles et cinq grosses fermes*; Paris, 1714, in-8°. Cet ouvrage est la troisième partie du précédent : nous ne pensons pas que la seconde ait été publiée.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette. — *Catalogue des livres imprimés de la bibliothèque du Roi*, Jurisprudence, tome II.

***BELLEVAL** (*Charles-François* DUMAISNIEL DE), botaniste français, né en 1733, mort en 1790 à Abbeville. Il fut recommandable par ses connaissances et son zèle infatigable à observer la nature. Quoique plein d'ardeur pour l'étude, ce ne fut cependant qu'à quarante ans qu'il devint naturaliste. Les ouvrages de Tournefort furent ses premiers guides. Mais bientôt il se composa une bibliothèque des plus célèbres auteurs botanistes, qu'il étudia avec cette sagacité qui lui était particulière, et sur les ouvrages desquels il écrivit ses observations, qui n'ont pas encore vu le jour. On trouve, dans le Dictionnaire de botanique de l'*Encyclopédie par ordre de matières*, des articles extraits de sa correspondance avec M. de Lamarck : ceux de l'*Arroche pédonculée*, de la *Laiche des sables*, de la *Laiche hybride*. Il a laissé, en outre, des *Notes sur les plantes de Picardie*, commencées en 1774 et continuées jusqu'en 1789; et sur les *Coquilles* et les *Lithophytes*, où il compare les figures de la conchyologie de Dargenville avec les descriptions de Linnæus.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

**BELLEVAL** (*Pierre-Richer* DE), médecin et botaniste français, né à Châlons-sur-Marne en 1558, mort à Montpellier en 1623. Il passe pour le fondateur de l'enseignement de la botanique en France. Depuis longtemps les universités de Pise, de Padoue et de Bologne attiraient des milliers d'élèves, désireux d'apprendre la botanique sous des professeurs spéciaux, qui dirigeaient en même temps les jardins des plantes, dépendant de ces universités. En France, on n'enseignait alors la botanique, pour ainsi dire, qu'occasionnellement, et comme auxiliaire de l'étude des drogues. Informé de cet état de choses, Henri IV fonda, par un édit royal daté de Vernon en 1593, un jardin de botanique, semblable à ceux des célèbres écoles d'Italie. Cet édit, enregistré seulement en 1596 par le parlement du Languedoc, portait aussi création d'une cinquième chaire, consacrée à l'enseignement de l'anatomie et de la botanique. Belleval, élève de Montpellier, et qui, par ses talents de médecin, s'était fait connaître du duc de Montmorency pendant la dernière épidémie de Pézénas, fut nommé à cette chaire, sur la recommandation de ce duc et sur celle d'André du Laurens, premier médecin du roi. Quoiqu'ayant acquis le brevet de médecin à Avignon, il dut d'abord se faire recevoir docteur à la faculté de Montpellier, avant d'y être installé comme professeur en 1596.

Aux termes du règlement, Belleval devait en-

seigner l'anatomie en hiver et la botanique en été ; mais il ne voulut jamais enseigner l'anatomie, ce qui lui suscita des conflits de la part de la faculté, qui, de guerre lasse, finit par confier le cours d'anatomie à un autre professeur.

Les ouvrages de Belleval ont pour titre : *Onomatologia, seu nomenclatura stirpium quæ in horto regio Monspellii recens constructo coluntur;* Montpellier, 1585, in-12, avec 52 planches (médiocres); réimprimé sous le titre : *Opuscules de P.-R. de Belleval;* Paris, 1598, in-8°; — *Recherche des plantes du Languedoc;* Montpellier, 1603, in-4°, avec 5 planches; — *Remontrance et supplication au roi Henri IV, touchant la continuation de la recherche des plantes du Languedoc, et peuplement de son jardin de Montpellier,* in-4°, sans date; — *Dessein touchant la recherche des plantes des pays de Languedoc, dédié à MM. les gens des trois états dudit pays;* Montpellier, 1605, in-8°, avec planches. — Belleval avait imaginé une nomenclature botanique particulière, destinée à donner à chaque plante un nom grec qui en exprimerait le caractère le plus saillant; ainsi, par exemple, il appelait la *chondrille* μικρομηλινοπολύκαυλος; le *thlaspi*, ὀρεοκαυλοφυλλοστρεφὴς, etc. Ce système, qui aurait introduit dans la science des *verba sesquipedalia*, a trouvé heureusement fort peu de partisans. — Villars, dans sa *Flore du Dauphiné*, a consacré à Belleval un genre de la famille des composées, sous le nom de *Richeria*. H.

*Biographie médicale.* — Dorthès, *Éloge historique de Belleval*, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Montpellier, 1785. — *Recherches sur la vie et les ouvrages de P.-R. de Belleval;* Paris, 1822, in-8° (extrait des Mém. de la Société linéenne).

**BELLEVILLE** ou **TURLUPIN** (*Henri* Le Grand, dit), célèbre comédien français du dix-septième siècle, mort à Paris en 1634, commença sa réputation sur les tréteaux de la foire, et l'acheva sur les théâtres du Marais et de l'hôtel de Bourgogne. Les auteurs contemporains de Belleville font le plus grand éloge de son esprit, de sa vivacité, et même de son jugement. Son jeu amusait beaucoup le cardinal de Richelieu, et c'est à ce ministre qu'il dut son admission à l'hôtel de Bourgogne.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BELLEVILLE** (*Louis* de), écrivain français, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Discours du voyage des François en Suède, et des cruautez et massacres qui y ont esté exercez contr'eux au mois de septembre* 1610; Paris, 1611, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BELLEVILLE** (*Marguerite* de Valois, dame de), née vers 1400, morte vers 1458. Ses parents furent Charles VI, roi de France, et une jeune fille nommée Odette de Champdivers, qui fut donnée au pauvre insensé *pour le distraire*, et que l'on nommait la *petite reine*. On ignore quels soins furent pris de ses premières années. Trois ans après la mort de son père Charles VI, en 1425, Charles VII, qui occupait le trône, mais réduit à une détresse extrême, se souvint de sa sœur naturelle, qui, probablement d'après ses ordres, s'était retirée en Dauphiné. Par lettres du 15 août de cette année, le roi manda au trésorier de la province de « payer à la dite Marguerite 400 livres tournois pour elle aider à avoir de la robe et à querir ses nécessités. » La même année, il la fit venir auprès de lui à Mehun-sur-Yèvre, où elle arriva accompagnée par un gentilhomme dauphinois, nommé Pierre de Virieu. En vertu d'autres lettres données à Montrichard, au mois de janvier 1427 ou 1428, le roi la légitima, et la maria à Jean de Harpedenne, troisième du nom, seigneur de Belleville en Poitou, de Montaigu, etc., d'une famille ancienne et déjà en faveur auprès de la monarchie. Jean III porta les titres de chevalier, conseiller et chambellan du roi. Marguerite, sa femme, paraît avoir été dès 1425 attachée définitivement à la cour. Il existe deux lettres inédites (1) d'Agnès Sorel, autographes curieux, adressées l'une et l'autre *A mademoiselle ma bonne amye, mademoiselle de Belleville.* Jean, devenu veuf, épousa en 1458 Jeanne de Blois, de la maison ducale de Bretagne.

*Marie* de Belleville, fille des précédents, fut damoiselle, puis dame d'honneur de la reine Marie d'Anjou, de 1452 à 1462. Vers 1453, elle épousa Bertrand Larchevêque, seigneur de Soubise, chambellan du roi et capitaine de soixante lances. Son frère Gilles de Belleville fut élevé *enfant d'honneur* de la reine. — Cette famille, conformément à des traditions constantes pratiquées dans la maison royale, reçut de la part des souverains beaucoup d'autres marques analogues de faveur et de privauté. Elle s'éteignit à la quatrième génération, en la personne de Claude, seigneur de Belleville, qui fut tué à la bataille de Courtray le 20 octobre 1587, sans laisser de postérité. Vallet de Viriville.

Sainte-Marthe. — Anselme; *Hist. généalog.* — Catal. Joursanvault, 3508. — Bibl. imp., manusc. 2340, s. f., p. 730-733. — Clairambault, n° 8442, f° 8. — Cabinet des titres, au mot *Belleville;* Archives nationales, sect. historique, regist. 51, 55, etc.

**BELLEVILLE** (Redon de). *Voy.* Redon.

* **BELLEVOIS** (...), peintre, mort à Hambourg en 1684, tient un rang distingué parmi les peintres de marine.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BELLEVUE** (*Jacques* de), jurisconsulte, né à Aix en Provence, fut professeur de droit à Pérouse en 1314. On a de lui : *de Usu feudorum ;— in Novellas Justiniani aliasque legum partes Commentaria; — de Excommunicatione ; — Disputationes variæ; — Practica juris in sexto; — de Foro competenti curiæ*

(1) Cabinets de feu M. de Trémont et de M. Chambry. Ces deux documents viennent d'être publiés dans l'*Histoire de Jacques Cœur*, par M. P. Clément, t. II, p. 127 à 130.

rom.; - - *Praxis judiciaria in criminalibus*; Cologne, 1580.

Panzirol, *de Claris legum interpretibus*. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*.

*BELLEVUE (*Armand* DE), dominicain, né en Provence, se distingua vers 1330 par son savoir en théologie. Son mérite le fit même choisir par Jean XXII comme lecteur du sacré palais apostolique. On lui attribue : *Postilla in Psalmos cum meditationibus et precibus*; Mayence, 1503; — *Collationes seu sermones*, imprimés à Paris en 1549, et à Brescia en 1610, in-4°; — *Explicatio terminorum difficilium tam in philosophia quam theologia*; Venise, 1586; Wittenberg, 1623, in-4°.

CH. RICHARD.

Casim. Oudin, *In comment. de scriptoribus ecclesiasticis*, t. III, colon. 848, 849. — Baluze, dans les notes sur les *Vitæ Paparum Avenionensium*, col. 749, et *additiones*, col. 1419.

BELLEY (l'abbé *Augustin*), antiquaire français, né le 19 décembre 1697 à Sainte-Foi de Montgommery, diocèse de Lisieux, mort à Paris le 26 novembre 1771, étudia à Caen et à Paris, fut précepteur des neveux de Caumartin, évêque de Blois, devint bibliothécaire du duc d'Orléans, fils du régent, et fut reçu membre de l'Académie des inscriptions en 1744. On a de lui un grand nombre de dissertations, insérées dans les *Mémoires* de cette académie et dans le *Journal des Savants*. Parmi ces dissertations on remarque : *Observations historiques sur les Médailles et les Inscriptions de la ville de Sardes*; — *Dissertation sur l'Année sacrée*; — *Mémoire sur l'Ordre politique des Gaules*; — *Mémoire sur une Voie romaine qui conduisait de l'embouchure de la Seine à Paris*; — *Dissertation historique et géographique sur Augusta, ancienne capitale des peuples Veromandui*. (Voyez la liste complète dans Quérard, *la France littéraire*.) L'abbé Belley a rédigé aussi les *Éclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, imprimés à la fin du *Traité des mesures itinéraires* par d'Anville, Paris, 1741, in-12.

Quérard, *la France littéraire*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Le Beau, *Éloge de l'abbé Belley*, dans le tome XXXVIII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

*BELLEYME (...), géographe français, mort vers 1832. Il était chef de la section topographique aux archives de l'empire en 1813. On lui doit une *Carte topographique de la Guyenne*, en cinquante-deux planches; — *Carte de la Corse*, 1791, en une feuille; — *Carte de la France*, en quatre-vingt-cinq départements, avec les divisions des districts et l'indication des chefs-lieux de canton, 1791; — *Statistique générale de France*, avec les cartes topographiques de chaque département, 1808-1809, in-4°.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

*BELL'HAVOR (*Vincent*), organiste et compositeur italien, né à Venise vers 1530, mort vers 1600. On a de lui : *Madrigali a cinque e sei voci*, lib. I; Venise, 1567, in-8°; — *Madrigali a cinque voci*; Venise, 1575, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BELLI (*Charles*), jésuite littérateur, né à Venise en 1742, mort en 1816. Après la suppression de sa société en 1773, il se plaça comme précepteur dans une famille noble. Outre la traduction en vers *sciolti* du premier chant de la *Messiade* de Klopstock (Venise, 1774, in-8°), et des *Quatre parties du jour*, poëme de Zacharie (ibid., 1778), on a de lui : *il Ventaglitto* (Venise, 1782 et 1822), poëme en douze chants; — *gli Uccelli, esemplare alle cure materne*; ibid., 1817, in-8°; vers posthumes publiés par un disciple de l'auteur.

*Notice sur Ch. Belli*, en tête de *gli Uccelli* (ouvrage posthume de Belli.)

BELLI (*Chérubin*), moine et poëte sicilien, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Ergasto, idillio*; Palerme, 1616, in-12; — *la Clori, favola pastorale*; Palerme, 1618, in-12; — *le Lagrime di Maria Vergine nel Calvario*; Palerme, 1635, in-12 : l'auteur était jeune et encore séculier, quand il publia ces trois ouvrages sous le nom de *Girolamo Belli*; — *l'Agnese, tragedia sacra*; Palerme, 1646, in-12; — *il Martirio di santa Agata, tragedia*; Palerme, 1646, in-12; — *il Nascimento del bambino Gesù, azione drammatica*; Palerme, 1652, in-8°; 1663, in-12.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BELLI (*François*), théologien et littérateur italien, né en 1577 à Arzignano, dans le Vicentin, mort en 1644. Il voyagea en France et en Hollande. On a de lui : *la Caterina d'Alessandria*, tragédie en vers; Vérone, 1621, 1622 et 1660, in-12; — *l'Esequie del Redentore, sacra rappresentazione, in prosa*; Vienne, 1653, in-12; — *le Osservazioni di Fr. Belli ne' suoi viaggi d' Olanda et di Francia*; Venise, 1632, in-4°; — *gli Accidenti di Cloramindo*, roman; Venise, 1635, in-4°.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*. — Crescembini, *Istor. della volgar poesia*, t. V, p. 152.

*BELLI (*François*), théologien italien (peut-être frère du précédent), de l'ordre des Franciscains, natif de Sciacca, en Sicile, vivait vers 1600. On a de lui : *Libro della verità christiana, nel quale s'apportano molte figure dell' Antico Testamento intorno a' misterj di nostra fide*; Padoue, 1601, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BELLI ou BELLIUS (*Honorius*), médecin et botaniste italien, natif de Vicence, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il exerça longtemps la médecine en Orient, et particulièrement dans l'île de Crète, qui appartenait alors aux Vénitiens. Ses moments de loisir étaient consacrés à l'étude de la botanique, et l'un des premiers il essaya de faire concorder la synonymie des plantes citées par les anciens, avec les noms qu'on leur donne aujourd'hui. Sa con-

naissance profonde de la langue grecque lui était très-utile dans ses recherches. Belli était en correspondance avec les botanistes les plus célèbres du seizième siècle, avec les deux frères Bauhin (Jean et Gaspard), avec de L'Écluse (Clusius), avec Ponce, qui en parle dans sa *Description du mont Baldo*. On a de Belli : *Epistolæ aliquot de rarioribus quibusdam plantis, ad Car. Clusium*; insérées par de L'Écluse dans son *Historia plantarum rariorum*; Anvers, 1601, in-fol. Belli y signale quelques erreurs de Belon, Rauwolff, Anguillara, Odonis, qui avaient visité un peu avant lui l'île de Crète. H.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**BELLI** (*Jean*), sopraniste italien, mort à Naples en 1760. On dit qu'il arrachait des larmes à tous les spectateurs dans l'air de l'Olympiade : *Consola il genitore*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BELLI** (*Jules*), compositeur italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il fut maître de chapelle à Imola, puis à Venise. Ses principales compositions sont : *Missæ quinque vocum*; Venise, 1597; — *Compiete, antifone e letanie, a cinque voci, con falsi bordoni*; Venise, 1605; — *Salmi a otto voci, con basso continuo*; Venise, 1615.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**BELLI** (*Jules*), littérateur italien, né à Capo d'Istria, était secrétaire du cardinal de Dietrichstein, en Moravie, au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Hermes politicus, sive de peregrinatoria prudentia libri tres*; Francfort, 1608, in-12. Belli passe aussi pour l'auteur d'un ouvrage intitulé *Laurea Austriaca*. Ce sont des commentaires en douze livres sur la guerre qui éclata de son temps en Allemagne.

Tiraboschi. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BELLI** (*Lazare-Venanzio*), musicographe, vivait à Tusculano dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Dissertatione sopra li pregi del canto gregoriano, e la necessitàche hanno gli ecclesiastici di saperlo*; Frascati, 1788, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BELLI** (*Marc-Aurèle*), jurisconsulte italien, natif de Teora, dans le royaume de Naples, vivait dans le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Liber de solutis externis ad jus civile*.

Toppi, *Biblioteca Napoletana*.

**BELLI** (*Nicolas*), écrivain politique italien, vivait vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Emporium universale*; Francfort, 1614, in-4°; c'est une traduction latine de la *Piazza universale* de Garzoni; — *Dissertationes politicæ de statu imperiorum, regnorum*, etc.; Cologne, 1610, in-8°; et Francfort, 1615, in-4°.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

**BELLI** (*Nicolas*), prédicateur italien, né à Mazzara, en Sicile, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il prêcha avec succès dans beaucoup de villes, et fut supérieur dans plusieurs maisons de l'ordre des Prêtres Hospitaliers, dont il faisait partie. On a de lui deux volumes de panégyriques, le 1er imprimé à Rome, 1669, in-12; le 2e ibid., 1672.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BELLI** (*Ottonello*), littérateur italien, natif de Capo-d'Istria, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il publia : *li Scolari, satira*, etc.; Padoue, 1588, in-8°; — *il Seleno, dialogo in prosa di Girolamo Vida*, etc., *con le conclusioni amorose, e con l' interpretazione d' Ottonello Belli*, etc.; Vicence, 1589, in-8°.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BELLI** (*Paul*), théologien italien, de l'ordre des Jésuites, né à Messine en 1588, mort au même endroit le 15 janvier 1658. Ses principaux ouvrages sont : *Historia dominica Passionis ex IV evangelis contexta*; Venise, 1643, in-12; — *Gloria Messanensium, seu de Epistola Deiparæ Virginis ad Messanenses*; Messine, 1647, in-fol.; — *il Sacrificio d' Abramo, rappresentazione tragico-comica*; Rome, 1648, in-4°; — *Theatri Mamertini descriptio poetica*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BELLI** (*Pierre*), jurisconsulte italien, né à Alba le 20 mai 1502, mort le 31 décembre 1575. Il appliqua le premier, d'une manière étendue, la jurisprudence à l'usage de la guerre. Il fut conseiller de Charles-Quint, de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Emmanuel-Philibert de Savoie. Son principal ouvrage a pour titre : *de Re militari et bello tractatus, divisus in partes undecim, in quo, præter ea quæ de re militari tractantur, obiter multa quæ ad civilem administrationem pertinent, attinguntur, omnibus judicibus apprime necessarius*; Venise, 1563, in-4°; réimprimé dans le t. XVI de la collection de *Tractatus juris universi*.

Vernazza, *Vie de P. Belli*; Turin, 1783. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. IX.

***BELLI** (*Sylvius*), mathématicien et ingénieur italien, natif de Vicence, mort en 1575. On a de lui : *Libro del misurare colla vista coll' ajuto del quadrante geometrico, senza bisogno di calcoli arimmetici*; Venise, 1565, in-4°; 1595, in-4°; — *Trattato della proporzione e proporzionalità*, etc.; Venise, 1673, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BELLI** (*Valère*), orateur et poëte italien, natif de Vicence, vivait vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Madrigali*; Venise, 1599, in-12; — *Testamento amoroso*; Vicence, 1612, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BELLI** (*Valerio*), surnommé *Valerio Vicentino*, lapidaire et cristallier, né à Vicence ou à Pisaro vers 1479, mort en 1546, fut dans son

genre un des plus habiles artistes de son temps. Il travailla pour les papes Clément VII et Paul III, et pour le cardinal Bembo.

Nagler, *Neues Allgemeines-Künstler-Lexicon.*

**BELLIA ESTATELLA** (*Octave*), poëte italien, né à Palerme le 20 mars 1661, mort le 27 septembre 1693. Ses principales poésies sont : *la Lidaura, melodramma*; Palerme, 1685, in-12; — *l' Andromeda, dramma per musica*; Palerme, 1691, in-12; — *Poésies*; Palerme, 1691, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELLIARD** (*Augustin-Daniel*, comte), général français, ancien pair de France, né à Fontenay-le-Comte le 25 mai 1769, mort à Bruxelles le 28 janvier 1832. Dès son entrée dans la carrière des armes, Belliard obtint le grade de capitaine dans le 1er bataillon de la Vendée. Il fit les campagnes de la Belgique comme chef d'état-major sous Dumouriez, se distingua aux combats de Grand-Pré, de Sainte-Menehould, et surtout à la bataille de Jemmapes, où il s'empara des redoutes ennemies en chargeant à la tête des hussards de Berchiny. Liége et Nerwinde furent également témoins de ses exploits. Il venait d'être nommé adjudant général, lorsque, après la défection de Dumouriez, il fut arrêté et destitué par les représentants en mission. Rendu à la liberté, Belliard rentra au service comme simple soldat dans le 3e régiment de chasseurs à cheval, et fut réintégré quelques mois après dans ses fonctions d'adjudant général, sous les ordres de Hoche, qui commandait l'armée de la Vendée. En 1796 il passa à l'armée d'Italie, se signala à Castiglione, à Vérone, à Caldiero et à Arcole, où il fut nommé général sur le champ de bataille. Il reçut une blessure dans cette dernière affaire, et eut deux chevaux tués sous lui. Au passage du Lavis, il força la ligne des Autrichiens qui défendaient la vallée de l'Adige, culbuta le corps du général Landon, fit 2,000 prisonniers, enleva quatre pièces de canon, et opéra sa jonction avec son chef, qu'il joignit à Neumack. En 1798, il marcha sur Civita-Vecchia, s'en empara, et fut chargé par Bonaparte d'une mission extraordinaire auprès du gouvernement napolitain.

Belliard prit ensuite part à tous les combats et à tous les travaux de l'expédition d'Égypte. Descendu sur la plage du Marabout, il se met aussitôt à la poursuite des mameluks, les atteint en avant de Ramanieh, les bat, les disperse à Elgata, combat aux journées de Chebreiss, des Pyramides, de Sédiman et de Syène; franchit les limites de l'ancien empire romain, entre en Abyssinie, et fait flotter le drapeau tricolore jusqu'à Calafché, où il pose les limites de la puissance française. A la bataille d'Héliopolis, le carré de Belliard reçut et repoussa la première charge d'une immense cavalerie turque; avec 1,200 hommes, il poursuivit 12,000 Ottomans qui allaient se réfugier à Damiette, les joignit à Chouara, et les battit aux portes de cette ville, dont il prit possession, ainsi que du fort de Lesbé. Il ne contribua pas moins à la prise de Boulak et à celle du Caire, où il fut dangereusement blessé. Il était à peine rétabli de sa blessure, quand il fut élevé au grade de général de division. Nommé peu de temps après gouverneur du Caire, il eut à soutenir un siége contre les mameluks, les Turcs et les Anglais réunis. Sa position était extrêmement critique : séparé de son chef, qui avait été battu sous les murs d'Alexandrie, dépourvu de munitions, de subsistances, et obligé de faire face, avec le peu de troupes dont il pouvait disposer, à des forces infiniment supérieures, et de contenir une population nombreuse dont les dispositions étaient au moins équivoques, le général Belliard sut, par son attitude décidée, obtenir une convention honorable, en vertu de laquelle il lui fut permis de ramener en France, avec armes et bagages, aux frais des alliés, les quelques bataillons qu'il avait sous ses ordres, ainsi que les artistes et les savants qui se trouvaient dans la ville assiégée. Dès son arrivée à Paris, en 1801, il reçut du premier consul le commandement de la 24e division militaire.

Pendant la campagne de 1805, où il remplit les fonctions de chef d'état-major général du prince Murat, il prit une part glorieuse aux combats de Ettingen, de Haguenau; régla les articles de la capitulation demandée par le général Warneck; qui se rendit prisonnier avec toutes ses troupes, et assista à la bataille d'Austerlitz. En 1807 et 1808, il fit les campagnes de Prusse et de Pologne, se distingua successivement à Iéna, à Erfurt, à Stettin, à Lubeck, à Heilsberg, à Eylau, à Friedland, et devant Tilsitt. Envoyé en 1808 à l'armée d'Espagne, le général Belliard contribua à la reddition de Madrid, dont le gouvernement lui fut confié. En 1812 il quitta l'Espagne pour la Russie, et se fit remarquer aux journées de Kakoviacki, de Smolensk, de Boroboutsch, et surtout à la bataille de la Moskowa, où, par l'établissement d'une batterie de vingt pièces d'artillerie, il détermina la retraite des colonnes de la garde russe. A Moshaïsk, il eut deux chevaux tués, et fut grièvement blessé à la jambe par un boulet de canon. Malgré cette blessure, il continua de suivre l'armée, fit retraite avec elle, et réorganisa en Prusse toute la cavalerie française. A la bataille de Dresde, en 1813, Belliard remplit les importantes fonctions d'aide-major de l'armée. Il eut deux chevaux tués sous lui à Leipsick, et le bras cassé par un boulet de canon. Arrivé à Mayence avec les débris de l'armée française, il succéda au major général Berthier, qui se rendait à Paris avec l'empereur. Après l'affaire de Craonne, en mars 1814, Belliard fut nommé colonel général de la cavalerie de la garde, et justifia cette distinction par les nouvelles preuves de valeur qu'il donna à la Haute-Épine, à Château-Thierry, à Fromenteau, à Laon, à Reims, et devant Paris. Napoléon lui

accorda pour prix de ses services, le 3 avril 1814, le grand cordon de la Légion d'honneur. Aussitôt que l'empereur eut abdiqué, le général Belliard vint offrir ses services à Louis XVIII : il reçut du roi la croix de Saint-Louis, fut créé pair de France le 4 juin 1814, et appelé à remplir les fonctions de major général de l'armée commandée par le duc de Berry. Le 20 mars 1815, lorsque la famille royale sortit de Paris à l'approche de Napoléon, Belliard suivit les princes jusqu'à Beauvais, et ne les quitta qu'après en avoir reçu l'ordre de Louis XVIII. A la fin d'avril, il se rendit, par ordre de l'empereur, auprès du roi Joachim pour remplir une mission diplomatique qui n'eut aucun succès. De retour en France, l'empereur lui confia, le 2 juin 1815, le commandement en chef des 3e et 4e divisions militaires. Après le retour des Bourbons, Belliard fut exclu de la pairie par l'ordonnance du 24 juillet; arrêté et conduit à l'Abbaye le 22 novembre suivant; transféré à Chaillot dans une maison de santé, pour cause de maladie; remis en liberté le 3 juin 1816, et réintégré sur le tableau des pairs le 5 mars 1819. Belliard accueillit favorablement la révolution de 1830. Envoyé comme ambassadeur en Belgique en mars 1831, il s'acquitta de cette mission avec autant de prudence que d'habileté; rendit des services importants aux Belges pour l'organisation de leur armée; signa le traité de paix qui avait pour objet la séparation de la Hollande de la Belgique, et mourut quelque temps après. La ville de Fontenay lui a élevé un monument. AUGUSTE AMIC.

*Biographie nouvelle des Contemporains.* — *Biographie universelle des Contemporains*, supplément. — Vinet, *Mémoires du général Belliard, écrits par lui-même*; Paris, 1834, 3 vol. in-8°.

**BELLIARD** (*Guillaume*), poëte français, natif de Blois, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il offrit à Marguerite de Valois quelques pièces de vers qui lui valurent une place de secrétaire. On a de lui, entre autres, *les Délicieuses Amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre, les Triomphes d'Amour et de la Mort, et autres imitations d'Ovide, de Pétrarque et de l'Arioste*; Paris, 1578, in-4°.

Goujet, *Bibliothèque française*.

**BELLIARD** (*Simon*). *Voy.* BELYARD.

**BELLI-BLANCS** (*Paolo*), acteur italien, né à Florence en 1774, mort le 15 octobre 1823. Il fut directeur du théâtre français que Napoléon avait fondé à Milan. Il remplissait avec succès certains rôles de tragédie, comme dans *Mirra*, d'Alfieri, et dans le drame de *l'Abbé de l'Épée*.

Salfi, dans la *Revue encyclopédique*, décembre 1823.

**BELLICARD** (*Jérôme-Charles*), architecte et graveur français, membre des Académies de Florence et de Bologne, né à Paris le 21 février 1726, mort vers le 27 février 1786. Après avoir gagné le grand prix d'architecture à l'âge de vingt et un ans, il passa en Italie, où il joignit à l'étude de son art celle de la gravure; il fit paraître à Rome, en 1750, plusieurs vues des principaux monuments antiques de cette ville. En 1754 il publia, pour la première fois, les antiquités d'Herculanum, sous ce titre : *Observations sur les antiquités de la ville d'Herculanum, avec quelques réflexions sur la peinture et la sculpture des anciens, et une courte description des environs de Naples*, in-8°, avec gravures. Bellicard, de retour en France, fut nommé membre et professeur de l'Académie royale d'architecture, et contrôleur des bâtiments du roi. Il exécuta, pour Louis XV, plusieurs cartes des forêts de Compiègne et de Fontainebleau, et fit ensuite paraître la *Loge des changes de Lyon*, qu'il avait gravée d'après Soufflot, ainsi que plusieurs projets de tombeaux de sa composition. Cet artiste distingué mourut de misère par suite de la passion du jeu, sans avoir terminé un ouvrage intitulé *Architectographie*, ou *Cours complet d'architecture*, dont il avait fait la majeure partie des dessins, et auxquels il avait travaillé pendant dix ans.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*, I, 263.

**BELLIER** (*Pierre*), philologue français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était conseiller au Châtelet à Paris, et consacra tous ses loisirs à la traduction de Philon. A ce sujet il fit aussi le voyage de Rome, pour collationner, à la bibliothèque du Vatican, les manuscrits de ce philosophe juif. Sa traduction parut sous le titre d'*Œuvres de Philon, Juif, autheur très-éloquent et philosophe, très-grave*; Paris, 1575, in-fol. Frédéric Morel en a donné une nouvelle édition en 1612, in-8°, augmentée de la traduction de trois livres. Sur quarante traités qu'on connaissait alors, Bellier n'en avait traduit que vingt-quatre.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*.

* **BELLIER-DUCHESNAY** (*Alexandre-Claude*), éditeur français, né à Chartres en 1739, mort dans cette ville en 1810, fut député à l'assemblée législative par le département d'Eure-et-Loir. Il a publié la *Collection de la Bibliothèque des Dames*, et les 66 premiers volumes de la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

*Biographie universelle* (édition belge).

**BELLIÈRE** (*Jacques*, marquis DU PLESSIS), général français, né en 1602, mort le 24 novembre 1654. Il servit sous les ordres de Turenne à la bataille de Rethel, et défendit l'Angoumois contre le prince de Condé. Après les guerres de la Fronde, il fut envoyé au secours de Barcelone, obtint le commandement du Roussillon, et facilita, par la prise de plusieurs places fortes, le siége de Girone. En 1654, il fit partie de l'expédition qui devait mettre le duc de Guise sur le trône de Naples, et fut blessé à mort dans la première rencontre, sur les plages de Castellamare.

De Courcelles, *Dictionnaire des Generaux français*.

**BELLIÈVRE** (*famille* DE), famille originaire de Lyon, dont le premier membre, *Claude de Bellièvre*, composa, en 1269, une *Histoire des querelles de chanoines de Saint-Jean et de Saint-Just*, imprimée dans l'histoire de Lyon du P. Menestrier. Après lui on cite *Antoine de Bellièvre* qui vivait en 1410, et les suivants :

**BELLIÈVRE** (*Claude*), antiquaire, né à Lyon en 1487, mort en 1557. Il se signala dans la magistrature, et fut plusieurs fois conseiller-échevin de Lyon. En 1541, François Ier, appréciant ses talents, lui donna la charge de premier président du Dauphiné, fonctions qu'il exerça jusqu'au règne de Henri II. Il revint alors dans sa patrie ; et, quoiqu'il eût refusé d'entrer dans le conseil d'État, on ne décidait rien sans avoir pris son avis. Il consacra ses loisirs à l'étude de l'archéologie, rassembla une quantité considérable de monuments antiques, à l'aide desquels il composa son *Lugdunum priscum*. Cet ouvrage, qui n'a jamais été imprimé, a servi à Guillaume Paradin pour composer ses mémoires sur l'histoire de Lyon, publiés en 1574. Le *Lugdunum priscum*, et quelques autres pièces manuscrites de Claude Bellièvre, se conservent à la bibliothèque de Montpellier.

Le P. Menestrier, *Histoire littéraire de la ville de Lyon*. — *Documents pour servir à l'histoire de Lyon sous le règne de Charles IX* ; Lyon, 1842, in-8°.

**BELLIÈVRE Ier** (*Pomponne* DE), chancelier de France, né à Lyon en 1529, mort le 5 septembre 1607. Fils aîné du précédent, il étudia le droit à Toulouse et à Padoue. A son retour il fut nommé conseiller au sénat du parlement de Chambéry, alors au pouvoir de la France. Depuis le règne de Charles IX jusqu'à sa mort, il joua un rôle considérable dans la diplomatie française. Charles IX l'envoya deux fois en ambassade en Suisse, notamment en 1572. En 1573 il suivit le duc d'Anjou en Pologne, et en 1575 il fut créé surintendant des finances. En 1586, Henri III l'envoya auprès d'Élisabeth, demander la liberté de Marie Stuart. Il devait échouer dans cette mission, car Élisabeth ne voulait pas faire grâce à une ennemie aussi redoutable que la reine d'Écosse, chef du parti catholique en Angleterre, et alliée avec l'implacable Philippe II. En 1588, il fut chargé d'aller à Soissons porter au duc de Guise l'ordre de ne pas rentrer à Paris. On sait que l'envoyé ne transmit pas cet ordre directement ; qu'il mit simplement sa lettre à la poste ; et que c'est parce que l'État n'avait pas vingt-cinq écus pour payer un courrier, que le duc de Guise entra à Paris, et en chassa le roi. Bellièvre fut soupçonné d'infidélité, et envoyé en exil. Mais, sous Henri IV, il rentra en faveur. En 1598 il fut, avec Sillery, envoyé comme plénipotentiaire au congrès de Vervins. L'année suivante, Henri IV le nomma chancelier, et le maintint dans cette place jusqu'en 1604. A la fin de cette année, le roi lui ôta les sceaux. Bellièvre demeura chancelier en chef du conseil. Tout sage qu'il était, il ne put s'empêcher de dire à Bassompierre : « J'ai servi les rois tant que j'ai pu le faire ; et quand ils ont cru que je n'en étais plus capable, ils m'ont envoyé reposer : *un chancelier sans sceaux est un apothicaire sans sucre*. » Un surcroît de chagrin, c'est qu'on ne les lui ôta que pour les donner à Bruslart de Sillery, son rival en talents et en réputation. Bellièvre aimait les lettres et les protégeait. Il a laissé sur les affaires de son temps plusieurs pièces, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque historique de France*. Ses lettres originales au roi sont conservées parmi les manuscrits de Dupuy, n° 64 (Bibl. impér.).

Son frère *Jean de Bellièvre*, seigneur de Hautefort, fut premier président du parlement de Grenoble.

Deux fils de Pomponne Ier, *Albert* et *Claude*, furent archevêques de Lyon. L'aîné, *Albert*, abbé de Jouy, mort en 1621, fut nommé archevêque par Henri IV en 1599. C'est sous son épiscopat que furent fondés, en 1601, le couvent et l'église de Sainte-Claire par Louise de Langes. En 1604, tombé dans un état voisin de l'imbécillité, il se démit de l'archevêché de Lyon en faveur de son frère *Claude*. Celui-ci, mort le 26 avril 1612, présida en 1606 l'assemblée du clergé, malgré une opposition assez vive de la part des autres évêques plus anciens que lui, et admit dans son diocèse les pères du tiers ordre de Saint-François, plus connus sous le nom de *Tiercelins* ou de *Picpus*.

Le troisième frère, *Nicolas*, fut président du parlement de Paris. Ce dernier, né en 1583, mort à Paris le 8 juillet 1650, et reçu conseiller au parlement de Paris en 1602, avant d'avoir atteint l'âge fixé par les lois, fut nommé procureur général en 1612, et président à mortier en 1614. Il exerçait ces dernières fonctions lorsque Richelieu conseilla à Louis XIII de prendre place parmi les conseillers qui devaient juger le duc de la Valette. Le président, sans se laisser intimider par les regards terribles du ministre tout-puissant, représenta au roi « qu'il voyait dans cette affaire une chose étrange : un prince opiner dans le procès d'un de ses sujets ; que les rois s'étaient réservé les grâces, et qu'ils renvoyaient les condamnations à leurs juges ; que ce jugement était sans exemple, voire contre les exemples du passé. » Nicolas de Bellièvre se démit en 1642, en faveur de son fils, de sa charge de président à mortier. Il fut nommé conseiller d'État, et mourut doyen du conseil.

Pierre Fenouillet, *Oraison funèbre de Pomp. de Bellièvre* ; Paris, 1607, in-8°. — Jean Tournet, *Oraison funèbre de Pomp. de Bellièvre* ; Paris, 1607, in-8°. — Pierre Lallemant, *Éloge funèbre du chancelier Pomp. de Bellièvre* ; Paris, 1607, in-4°. — D. Thomas, *Précis de l'Histoire de Lyon*.

**BELLIN** ou **BELLINI** (*Jacques*, *Gentile* et *Jean*). Ces trois peintres de Venise (le premier, père des deux autres) sont généralement regardés comme les chefs de l'école vénitienne, en

ce sens qu'ils abandonnèrent les premiers cette sécheresse de contours particulière aux peintres des siècles précédents, et enseignèrent les principes de ce coloris qui rendit si célèbres le Giorgion et le Titien, leurs élèves.

*Jacques* ou *Jacopo*, mort en 1470, n'a guère laissé d'autre ouvrage authentique qu'une *Madone*, citée par Lanz comme appartenant à un nommé Sasso, et au bas de laquelle Jacopo a laissé son nom.

*Gentile* naquit en 1421, et mourut en 1501. *Jean*, né après lui, mourut vers 1516, à quatre-vingt-dix ans. Ces deux frères, qu'une mutuelle affection et une émulation paisible unirent constamment, ne doivent point être séparés comme peintres, leurs talents ayant été employés en communauté par la république de Venise, qui leur confia la décoration de la grand'-salle du conseil, salle dans laquelle ils eurent à représenter les hauts faits des Vénitiens dans la paix et dans la guerre. Gentile, moins favorisé de la nature que son frère, lui resta inférieur en mérite; il conserva l'aridité de l'ancien style, témoin sa *Prédication de saint Marc*. Mahomet II ayant demandé aux Vénitiens un peintre de portraits, la république lui envoya Gentile. Outre les portraits du grand sultan et des principaux seigneurs de sa cour, on cite encore de lui un grand médaillon, devenu rare, représentant l'effigie de l'empereur des Turcs, et, sur le revers, trois couronnes. La représentation de la *Décollation de saint Jean-Baptiste* donna lieu à une scène d'épouvante qui hâta le départ du peintre vénitien de la cour de Constantinople. Mahomet II, en connaisseur expert, avait critiqué dans ce tableau un détail anatomique : la peau du cou d'où la tête venait d'être détachée ne se rétractait pas, suivant l'effet de la nature. Le peintre hasarda quelques objections; c'est alors que le sultan, pour démontrer la justesse de sa critique, appela un esclave, et le fit décapiter devant lui.

Quant à *Jean Bellin*, le plus célèbre des peintres de ce nom, ses principaux titres à la gloire sont d'avoir contribué plus qu'aucun de ses devanciers aux progrès de ce nouveau style qui devait amener presque subitement la peinture à sa perfection, et d'avoir formé des élèves tels que le Giorgion et le Titien. Les Vénitiens durent à sa libéralité la connaissance du secret de la peinture à l'huile, qu'il avait su obtenir par adresse d'Antoine de Messine, le premier qui en eût fait usage. Jean Bellin eut en outre un mérite bien rare chez les artistes, celui d'être parvenu, dans un âge avancé, à réformer son style d'après les beaux ouvrages de ses disciples, devenus ses maîtres, et de les avoir égalés plus d'une fois. Depuis les tableaux à la détrempe, de sa première manière, jusqu'au tableau à l'huile de *Saint Zacharie*, exécuté en 1505 pour l'église de ce nom à Venise, quel immense progrès! On cite encore, comme l'un de ses plus beaux ouvrages, une *Bacchanale*, datée de 1514, que son grand âge ne lui permit pas d'achever, mais à laquelle le Titien mit la dernière main en la plaçant au milieu d'un paysage délicieux. *Le Sauveur donnant la bénédiction*, se voit à la galerie de Dresde. — Les tableaux de Jean Bellin sont très-recherchés des amateurs de collections; leurs prix varient selon leur date, leur importance, leur mérite. En 1819, à la vente Lebrun, une *Vierge à mi-corps*, tenant l'enfant Jésus, s'est vendue 100,000 francs. On n'estime pas moins de 200,000 francs *la Vierge sur son trône*, qui, après avoir figuré au Louvre, a repris sa place sur le maître-autel de l'église Saint-Zacharie à Venise.

Voici le jugement de Hagedorn sur ce peintre : « Jean Bellin ouvre les yeux; il voit la nature, et, armé d'une patience à toute épreuve, il la copie fidèlement. Depuis le tour des cheveux de ses figures, jusqu'à la tige d'une herbe que porte le chemin, il veut tout exprimer, et il manque de donner à ces compositions ce velouté apparent, ce poudreux qui couvre la superficie de tous les corps, et qui laisse aux contours un moelleux fait pour nous charmer. Il veut montrer plus que la nature ne permet d'apercevoir à une grande distance, et des travaux peinés le font tomber dans la dureté. Avec les avantages essentiels qu'il possédait dans la partie du coloris, un plus haut degré de perfection lui aurait coûté moins de peine, et aurait préservé ses tableaux de cette sécheresse qui les dépare. » [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Vasari, *Vite de' Pittori*. — Rudolfi, *Vite de' Pittori*. — Lanzi, *Storia pitt.*

**BELLIN** (*Jacques-Nicolas*), ingénieur géographe de la marine, né à Paris en 1703, mort à Versailles le 21 mars 1772. Attaché au dépôt de la marine, il fut chargé de dresser, pour le service de la navigation, les cartes de toutes les côtes des mers connues. Il s'acquitta de cette tâche avec soin et zèle. Ses cartes et plans forment plusieurs recueils : le premier, sous le nom de *Neptune français*, 1753, in-fol., comprend les côtes de France; le second, appelé *Hydrographie française*, 1756, in-fol., contient quatre-vingts cartes de toutes les côtes connues du globe. Un troisième recueil, connu sous le nom de *Petit Atlas maritime*, renferme les cartes générales des mêmes côtes, construites sur une très-petite échelle, ainsi que les plans des ports et des principales villes maritimes. On lui doit encore : toutes les cartes qui accompagnent l'*Histoire générale des Voyages*, de l'abbé Prévost; — des *Mémoires sur les cartes des côtes de l'Amérique septentrionale;* Paris (Didot), 1755, in-4°; *Essais géographiques sur les Iles Britanniques*, 1763, in-4°; — sur *la Guyane*, 1757, in-4°; — sur *les Antilles;* — sur *l'île de Saint-Domingue*, 1766; — sur *celle de Corse*, 1769, in-4°; — sur *le golfe de Venise et la Morée*, 1771, in-4°; — *le Petit*

*Atlas maritime*, 1764, en 5 vol. in-4° ; — *l'Enfant géographe*, ou *Nouvelle Méthode d'apprendre la géographie*, 1769, in-4°. — *L'Histoire du Japon*, du père Charlevoix, renferme encore plusieurs *Mémoires* de Bellin.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

***BELLINCINI** (*Barthélemy*), jurisconsulte italien, né à Modène en 1428, mort à Rome le 7 juin 1478. Ses principaux ouvrages sont : *Apostillæ scilicet additiones ad Nic. de Tudeschis et Ant. de Burrio commentaria super Decretalibus* ; Venise, 1477 ; — *Tractatus de Subsidio charitativo* ; Rome, 1544, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELLINCIONI** (*Bernard*), poëte florentin, mort en 1491. Il fut le confident et l'ami de Louis Sforce, dit *le More*, duc de Milan, qui le combla d'honneurs, et lui accorda la couronne consacrée aux grands poëtes. A sa mort, il légua ses biens aux pauvres et à un jeune homme, son élève, qu'il aimait comme son fils. Ses poésies furent imprimées à Milan en 1493, in-4°, sous le titre de *Sonetti, canzoni, capitoli, sestine, ed altre rime*. Ce recueil est fort rare.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELLING** (*Guillaume-Sébastien* DE), général prussien, mort à Stolpe en 1799. Il se distingua dans la guerre de sept ans, à la tête d'un régiment de hussards. Facile à reconnaître à cause de sa petite taille et du cheval qu'il montait habituellement, il était toujours visé, les ennemis tiraient toujours sur lui : cependant on ne parvint pas à le faire changer de cheval. Ses manières vives et simples lui valurent l'affection de Frédéric II.

Archenholz, *Histoire de la Guerre de Sept Ans.*

**BELLINGEN** (*Fleuri* DE), grammairien français, vivait vers le milieu du dix-septième siècle : il enseigna la langue française en Hollande. On a de lui : *les Premiers Essais des Proverbes françois* ; la Haye, 1653, in-8° ; — *Étymologie ou Explication des proverbes françois*, 1656 ; c'est l'ouvrage précédent refondu.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

***BELLINGER** (*François*), médecin anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Of the nutrition of the fetus* ; Londres, 1717, in-8° ; — *A Treatise concerning the smalpox* ; Londres, 1721, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

***BELLINI** (*Charles-Amédée*), jurisconsulte et antiquaire italien, né à Verceil en 1625. On a de lui : *le Antichità di Vercelli* ; Turin, 1659, in-4° ; — *Serie degli Uomini e Donne illustri della città di Vercelli* ; — *Idea pacis ; legale opus materiam omnem diffuse enucleans quæ tempore pacis occurrere potest* ; Vercelli, 1660.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELLINI** (*Laurent*), médecin italien, né le 3 septembre 1643 à Florence, mort le 8 janvier 1704. Protégé par le grand-duc Ferdinand, il étudia à Pise, et y apprit sous Redi la médecine, sous Oliva la physique, sous Borelli la mécanique, et sous Alexandre Marchetti les mathématiques. Les progrès qu'il fit dans ces sciences furent très-rapides : de bon disciple il devint en peu de temps un excellent maître. Il n'avait guère que vingt ans lorsqu'il obtint une chaire de philosophie à Pise; mais il ne l'occupa pas longtemps. Le grand-duc le chargea d'enseigner l'anatomie, et assista souvent lui-même aux leçons du professeur. Bellini enseignait à Pise depuis trente ans, lorsqu'il fut appelé à Florence. Il y exerça la médecine avec beaucoup de succès, et parvint à la charge de premier médecin du grand-duc Cosme III. Sa réputation s'étendit au loin. Lancisi, médecin du pape Clément XI, le fit admettre au service de santé du souverain pontife, et Archibald Pitcairn lui dédia ses dissertations médicales. Bellini considérait le corps de l'homme comme une réunion de rouages fonctionnant par les lois de la mécanique ; et il admettait que tous les dérangements de l'état normal pouvaient être calculés d'après des formules précises. Cette doctrine se retrouve au fond de tous ses ouvrages, dont voici les titres : *De Structura renum observatio anatomica* ; Florence, 1662, in-4° ; Strasbourg, 1664, in-8°, avec *le Judicium de Usu renum* de Borelli, Amsterdam, 1665, in-12 ; et avec les *Exempla monstrosorum renum ex medicorum celebrium scriptis*, par Gérard Blasius ; Padoue, 1666, in-8° ; Leyde, 1752, in-8° ; — *Gustus organum novissime deprehensum* ; Bologne, 1665, in-12 ; Leyde, 1711, 1726, in-4°, avec les *Exercitationes anatomicæ de Structura et Usu renum*, et les *Exempla monstrosorum renum* de Blasius. L'auteur place l'organe du goût dans les papilles nerveuses de la langue, et prétend que les sels sont les seuls corps sapides ; — *Gratiarum actio ad Etruriæ principem* ; Pise, 1670, in-12 ; — *De Urinis, Pulsibus, Missione sanguinis, Febribus et de Morbis capitis et pectoris opus* ; Bologne, 1683, in-4° ; Leipzig, 1685, in-4° : la dernière édition est de Jean Bohnius, qui l'a enrichie d'une préface et d'une table détaillée ; Leyde, 1717, in-4° ; Leipzig, 1734, in-4°, avec une préface de Boerhaave : l'auteur soutient que la saignée accélère le mouvement progressif du sang dans tout le corps, mais principalement dans l'artère qui correspond à la veine ouverte ; il prétend encore que la saignée rétablit la contractilité des fibres ; et à ce sujet il explique comment la vélocité de la circulation augmente la force du *stimulus* qui porte les fibres à la contraction ; il loue beaucoup les frictions, et il déduit les effets du bain de la compression que fait le poids de l'eau ; — *Consideratio nova de natura et modo respirationis*, dans les *Mémoires de l'Académie impériale d'Allemagne*, décade I, ann. 1 et 2 : suivant l'auteur, l'air pénètre dans la trachée-artère par son poids et par son élasticité ; les muscles intercostaux servent à l'inspiration, et c'est alors que le diaphragme s'aplanit

en se contractant; il admet des fibres musculeuses dans la structure des poumons; — *De Motu bilis;* Pistorii, 1695, in-4°; Lugduni Batavorum, 1696, in-4° : l'auteur y enseigne que la vésicule du fiel ne se vide que lorsqu'elle est comprimée par les intestins dilatés pendant la digestion, etc. : on trouve ce traité de la bile dans ses *Opuscula ad Archibaldum Pitcairn;* Leyde, 1714, in-4°; — *Discorsi di Anatomia;* Florence, 1re partie, 1742; 2e et 3e parties, 1746, in-8°. Ce sont les discours prononcés, vers l'an 1696, dans les séances de l'Académie de la Crusca; ils sont dans le goût des poésies bachiques. Les œuvres complètes de Bellini (*Opera omnia*) ont paru à Venise, 1708, 2 vol. in-4°; ibidem, 1732, 2 vol. même format.

*Biographie méd.* — Fabroni, *Vitæ Ital. doctr. illustr.*

* **BELLINI** (*Philippe*), peintre italien de l'école romaine, natif d'Urbin, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Lanzi en parle comme d'un artiste d'un rare mérite. Il a laissé dans la Marche d'Ancône beaucoup de fresques et de peintures à l'huile. Les quatorze tableaux des *Œuvres de la Miséricorde*, dans l'église de la Charité à Fabiano, sont de sa main.

Lanzi, *Storia pittorica*, II, 129.

* **BELLINI** (*Vincent*), antiquaire italien, né à Cambolago le 22 juin 1708, mort à Ferrare en 1783, fut conservateur du musée de Ferrare. On a de lui : *Dell' antica Lira Ferrarese di Marchesini, detta volgarmente Marchesana;* Ferrare, 1754, in-4°; — *De Monetis Italiæ medii ævi, hactenus non evulgatis, quæ in suo museo servantur; cum iconibus;* Ferrare, 1755-1779, 4 parties in-4°; — *Delle Monete di Ferrara;* Ferrare, 1761, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELLINI** (*Vincent*), célèbre compositeur de musique, naquit à Catane, au pied de l'Etna, le 1er ou le 3 novembre 1802 (1), et mourut le 23 septembre 1835. Le père et le grand-père de Bellini étaient musiciens tous deux, mais d'un ordre inférieur, et ne prévoyaient guère la gloire qui attendait l'héritier de leur nom dans une carrière qu'ils avaient parcourue l'un et l'autre avec très-peu d'éclat. On prétend même que Rosario Bellini, le père du jeune Vincent, avait d'abord rêvé pour son fils « une profession plus noble. » Mais il finit par renoncer à ces visées ambitieuses; et le futur auteur de la *Norma*, qui avait déjà montré apparemment d'heureuses dispositions, fut envoyé à Naples, aux frais de la ville de Catane, pour y poursuivre son éducation musicale. Il fut admis au Conservatoire de Naples en 1819. Il y apprit d'abord le chant, et essaya de divers instruments, mais ne fit que des progrès assez médiocres. La nature, « qui sait partager les talents, » n'avait point destiné Bellini à être un exécutant remarquable.

Il étudiait en même temps l'harmonie et le contre-point, sous la direction d'un vieux professeur presque nonagénaire, nommé Tritto, lequel avait été jadis élève de Durante. Ses premiers essais de composition ayant révélé quelques qualités, le directeur du Conservatoire, Zingarelli, le prit dans sa classe. Mais il n'eut pas lieu d'abord de s'en applaudir : le génie de Bellini ne le portait pas vers les combinaisons harmoniques. Il paraît que Zingarelli se plaignait fréquemment de la paresse de son élève, et très-probablement il n'avait pas tort. On n'a qu'à ouvrir au hasard une partition de Bellini, pour se convaincre que l'étude du contre-point a dû prodigieusement l'ennuyer. Il n'avait pas la faculté de développer logiquement une donnée musicale, d'imprimer aux accords une marche régulière, de faire manœuvrer plusieurs parties concertantes avec un art savant et ingénieux : mais il avait mieux que cela.

Il fit pourtant de louables efforts pour vaincre la nature, et combler cette lacune de son organisation. Il mit en partition des quatuors d'Haydn et de Mozart, travail aussi intéressant qu'utile pour qui veut pénétrer les secrets de la modulation et de l'agencement des parties. Il s'exerça avec obstination dans le genre le plus propre à développer en lui les facultés qui lui manquaient. Il composa quinze *symphonies*, trois *messes*, et une douzaine de *psaumes*, sans parler d'un certain nombre de pièces de moindre dimension, écrites pour la flûte, la clarinette et le piano. Tout ce travail ne lui profita guère, et il n'y gagna que la place de *maestrino*, répétiteur, avancement bien dû à de si courageux efforts.

Ce fut seulement lorsqu'il put s'essayer dans la musique dramatique, que sa véritable vocation se révéla. En 1825, un petit opéra de sa composition, intitulé *Andelson e Salvina*, fut exécuté dans l'intérieur du Conservatoire, et fit reconnaître en Bellini, sinon les grandes qualités que le travail et la production développèrent plus tard, du moins les germes précieux de ces qualités, l'imagination qui crée les mélodies, et la sensibilité qui les rend expressives. Il est d'usage à Naples que le plus estimé des répétiteurs, avant de sortir du Conservatoire, soit chargé de la composition d'une cantate que l'on exécute aux fêtes de la cour. Le succès d'*Andelson e Salvina* désignait Bellini au choix du directeur de l'école royale. Sa cantate, intitulée *Ismene*, fut si vivement applaudie, que l'*impresario* Barbaja crut pouvoir lui confier un libretto sans se compromettre. Ce libretto avait pour titre : *Bianca e Gernando*. Il fut joué le 30 mars 1826, et obtint un très-grand succès, qu'il faut attribuer au moins pour moitié à l'intérêt qui s'attache naturellement aux débuts d'un artiste très-jeune. On sent bien qu'on n'a pas le droit d'exiger beaucoup d'un compositeur de vingt-deux ans, et l'on est porté,

(1) Quelques historiens cependant le font naître en 1804, d'autres même en 1808. Mais la première de ces dates paraît la plus vraisemblable, et les écrivains les plus considérables s'y sont arrêtés. N'est-il pas étrange cependant qu'il puisse y avoir doute sur un fait de cette nature, et si rapproché de nous ?

même sans le connaître, à désirer qu'il réussisse. Le roi, père de celui qui règne à présent, prit à ce premier succès de Bellini une part active et décisive. Il assista à la première représentation, et l'on raconte qu'au moment où les applaudissements et les acclamations faisaient le plus de bruit, il se leva, et cria, d'une voix retentissante, en patois napolitain : *Fuori il guaione!* A cette saillie royale les rires se mêlèrent aux applaudissements, qui redoublèrent. Il fallut que Bellini parût sur la scène, et vînt saluer son puissant protecteur. Le goût du roi, si énergiquement manifesté, devint, comme de raison, celui de la cour, et, par un contre-coup presque inévitable, celui de la ville ; et le nom de Bellini acquit immédiatement une éclatante célébrité. Nous ne pouvons avoir aucune opinion sur *Bianca e Gernando ;* mais on nous saura gré, sans doute, d'apporter ici celle d'un critique aussi judicieux qu'instruit, qui paraît avoir entendu ou lu cette première œuvre de Bellini. « Sans précisément annoncer, dit M. Adrien de Lafage, le système adopté depuis par le compositeur, l'opéra de *Bianca e Gernando* s'écartait déjà de la manière mise à la mode par Rossini, mais seulement d'une façon en quelque sorte négative : car ce qui frappe dans cet ouvrage, c'est bien plutôt la faiblesse de l'harmonie et de l'orchestration que la création de chants d'une forme et d'une couleur nouvelles. Toutefois l'on y trouve un quatuor fort remarquable, et auquel on pense que Zingarelli a dû mettre la main. Ce qui est certain, c'est que rien de pareil, en ce genre, ne s'est montré depuis dans les opéras de Bellini. »

Aussitôt après cet heureux et brillant début, Bellini fut engagé, *scritturato*, par le directeur des théâtres de Milan, pour la Scala. Le théâtre San-Carlo, à Naples, et celui de *la Scala*, à Milan, sont les scènes les plus importantes de l'Italie, et l'on n'y arrive pas ordinairement du premier bond. Il faut s'essayer d'abord sur des scènes secondaires. Rossini avait produit plusieurs chefs-d'œuvre, *l'Italiana in Algeri, la Pietra del paragone, il Turco, Tancredi*, avant d'obtenir l'honneur d'écrire pour *San-Carlo.* Mais la fortune avait pris Bellini par la main, et semblait prendre plaisir à aplanir devant lui toutes les difficultés. Il eut à Milan un double bonheur. Il y rencontra, pour poëte, M. Felice Romani, et Rubini pour principal interprète. M. Romani, écrivain élégant, aussi distingué dans les idées que dans la forme, et naturellement porté à une certaine mélancolie douce, rêveuse, plaintive, où les Italiens croyaient trouver comme un écho lointain des douleurs de la patrie opprimée, M. Romani était le poëte qui pouvait le mieux s'entendre avec Bellini. Le premier fruit de leur association, *il Pirata*, fut représenté pendant l'hiver de 1827, et obtint un succès qui dépassa toutes les espérances.

Ce succès, à beaucoup d'égards, était mérité. *Le Pirate* assurément, n'est pas un ouvrage irréprochable, et l'auteur devait, avec le temps, s'élever beaucoup plus haut. Les morceaux d'ensemble y sont assez faiblement conçus. L'instrumentation y est pauvre, ainsi que l'harmonie. Mais il y a des airs délicieux, des mélodies d'une rare distinction, et d'une expression profonde et saisissante, auxquelles la voix et l'admirable exécution de Rubini prêtaient encore un nouveau charme. *Le Pirate* fut un événement pour l'Italie, et marque la première heure d'une ère nouvelle. Tout le monde comprit que le compositeur qui venait d'éclore étant doué d'un sentiment individuel très-prononcé, et obéissant, peut-être sans le savoir lui-même, à une vocation puissante et irrésistible, l'art allait nécessairement subir une transformation.

Depuis 1813, où avait paru *Tancredi*, Rossini régnait sans partage, et tous les compositeurs de second ordre l'avaient suivi, bon gré mal gré, dans la voie qu'il avait ouverte. Bellini ne pouvait lutter avec ce génie fécond et souverainement puissant ni pour l'audace des conceptions, ni pour l'abondance des idées, ni pour la force et l'éclat du style, ni pour la richesse de l'harmonie, ni pour les magnificences de l'instrumentation. Mais il y avait un point sur lequel on adressait à Rossini des reproches quelquefois fondés. Travaillant le plus souvent sur des livrets assez médiocres, il avait pris l'habitude de négliger les détails de la poésie qui lui servait de canevas. Il prenait la situation dans sa donnée générale, la peignait à grands traits, comme aurait pu faire un symphoniste, et s'inquiétait peu de traduire littéralement les paroles que l'acteur devait débiter. Il y avait donc souvent un désaccord apparent entre ces paroles et la cantilène, désaccord dont l'auditeur était blessé. Rossini d'ailleurs, écrivant pour des chanteurs d'une extrême habileté, cédait assez fréquemment à la tentation de les faire applaudir, et mettait un trait brillant là où la raison aurait voulu une note expressive. Bellini avait aperçu ce défaut, et il était dans sa nature d'en être choqué plus que personne. Il n'avait pas la faculté de monter son âme à tous les diapazons, de passer à volonté de la douleur à la joie, du lyrisme à la moquerie ; mais il avait celle de rendre avec une vérité profonde un certain ordre de sentiments, la rêverie, la tendresse, la passion naïve : associé qu'il était, d'ailleurs, à un poëte dont le cœur vibrait à l'unisson du sien, il n'eut qu'à traduire exactement la parole pour trouver des sources d'émotion intime inconnues jusqu'alors, ou que personne du moins n'avait aussi heureusement exploitées. Aucun musicien, aucun sans exception, n'a fait éprouver à un si haut degré, ni si souvent à ses auditeurs, « le plaisir de répandre des larmes. » Mieux que Rossini, mieux que Païsiello, mieux que Mozart lui-même, Bellini touche, émeut et fait pleurer. Voilà sa supériorité, voilà sa gloire! Elle est assez éclatante pour couvrir les incorrections de son har-

monie, la faiblesse de son instrumentation, et l'incohérence de ses plans.

Mais on comprend que ce génie tout spécial n'avait qu'un cercle assez étroit à parcourir, et qu'il ne réussirait qu'à la condition de faire toujours vibrer les mêmes cordes. Tôt ou tard, mais inévitablement, il devait être accusé de monotonie, et l'on pouvait dès lors prévoir qu'il serait heureux ou malheureux par la suite, selon que les sujets qu'il aurait à traiter se rapprocheraient ou s'éloigneraient du genre élégiaque, dont la nature lui défendait de sortir. Lui-même avait trop d'intelligence pour se faire à cet égard la moindre illusion. Entré dans la carrière après l'homme prodigieux qui avait pu, dans la même année, improviser au courant de la plume *le Barbier de Séville* et *Othello*, il ne s'est pas essayé une seule fois dans le genre bouffe. Il a fait un seul ouvrage *demi-sérieux*, et la partie comique y est absolument nulle. Tous ses autres ouvrages sont des tragédies.

La première en date, après *le Pirate*, fut *la Straniera*, jouée à Milan le 14 février 1829. On y trouva les mêmes qualités que dans son œuvre précédente; on y reconnut aussi les mêmes défauts. Dès cette époque le style de l'auteur était formé, et ne devait plus subir que de légères modifications, et celles-là seulement qui résultent, non d'un changement de système, mais de l'action insensible du temps sur les organes de l'artiste, et sur sa manière de penser et de sentir. *La Straniera* excita l'enthousiasme du public milanais, le plus difficile de l'Italie peut-être, mais aussi celui qui manifeste ses sympathies avec le plus de vivacité et d'entraînement. L'auteur, cette fois, n'était plus aidé par Rubini; mais il avait Tamburini et madame Méric-Lalande, qui a parcouru en Italie une brillante carrière. Pendant cette même année 1829 on ouvrit à Parme un nouveau théâtre, et Bellini fut chargé avec Romani, son associé inséparable, de l'ouvrage d'inauguration. Le sujet de *Zaïre* les avait séduits. La douce et tendre héroïne de Voltaire convenait singulièrement, en effet, au talent de Bellini. Mais à côté du rôle de Zaïre il y avait celui d'Orosmane, trop vigoureusement tracé pour que Bellini pût le rendre complétement, et trop connu pour qu'il pût, sans danger, l'affaiblir, comme il avait fait *le Pirate*. Peut-être aussi le temps manqua-t-il à Bellini, qui n'avait pas l'invention facile, ni le travail rapide. Ce qui est certain, c'est que *Zaïre* n'eut aucun succès. Bellini fut plus heureux quelques mois après, à Venise, où il traita ce sujet tant de fois traité sur tous les théâtres du monde, *Roméo et Juliette*. Il y mit quelques-uns des morceaux de *Zaïre*, ceux apparemment dont il faisait le plus de cas, ou que les Parmesans avaient le moins mal accueillis. Sa pièce intitulée *i Capuleti ed i Montecchi*, fut assez bien reçue d'abord. Plus tard on trouva que Bellini, charmant dans les scènes tendres et mélancoliques des premiers actes, avait manqué d'énergie aux terribles situations du dénoûment; et l'usage s'est établi partout de remplacer son troisième acte par celui de Vaccaj, qui est beaucoup plus vigoureux. *Les Capulets* furent représentés pour la première fois le 12 mars 1830.

L'année suivante fut la plus importante de la vie de Bellini, et la plus heureuse. Il y produisit coup sur coup les deux partitions qui ont fait sa gloire, et assuré l'immortalité à son nom. *La Sonnambula* fut jouée en mars 1831, et *la Norma* le 26 décembre, toutes deux à Milan. La partie comique de *la Sonnambula*, comme nous l'avons dit plus haut, est plus que manquée : elle est supprimée. Bellini l'a rejetée tout entière dans les récitatifs, et c'est assurément la plus grande preuve d'esprit qu'il ait jamais donnée. La partie élégiaque y est seule restée : il y règne une fraîcheur, une grâce, une tendresse, un charme indéfinissables. L'auteur y a poussé le pathétique plus loin qu'il n'avait jamais été, plus loin peut-être qu'il n'ira jamais. Aucune scène, mise en musique, ne fait verser autant de larmes que le final de *la Sonnambula*.

*La Norma* se fit remarquer par une harmonie plus soignée, quoique toujours incorrecte par moments, une instrumentation plus riche, un style plus noble, une inspiration plus haute. La Pasta, cette grande artiste, qui venait de créer *la Sonnambula*, se disposait à parcourir l'Italie, et lui avait demandé un ouvrage où le principal rôle eût une importance prépondérante, de telle sorte qu'elle le pût jouer partout, quelque entourage que le hasard lui donnât. Il avait donc devant les yeux, en écrivant, cette admirable tragédienne, qui savait, comme les statuaires grecs, donner à la passion, au malheur, au crime lui-même, un caractère de grandeur, et une beauté idéale presque incompréhensible. Il est évident, pour qui a connu M^me^ Pasta, que Bellini en avait l'imagination frappée quand il a fait sa partition, et c'est à cela, sans aucun doute, qu'on doit attribuer cette énergie, cette élévation de pensée et de style, et cette ampleur de formes qu'il n'avait jamais eues jusqu'alors, et qu'il n'a point retrouvées depuis. Il savait bien lui-même à quoi s'en tenir sur ce point. Un jour, à Paris, une dame lui demanda lequel de ses opéras lui paraissait approcher le plus de la perfection. La question, ainsi posée, embarrassa sa modestie. Il fit une réponse évasive. La dame insista. « Si, dit-elle, vous étiez sur mer avec toutes vos partitions, et que le bâtiment fit naufrage... — Ah ! s'écria-t-il sans la laisser finir, je lâcherais tout pour sauver *la Norma*. »

M^me^ Malibran, autre cantatrice du premier ordre, qui prit à Milan le rôle de Norma après M^me^ Pasta, et qui avait ce que M^me^ Pasta n'avait plus, une voix jeune, et des intonations toujours irréprochables, augmenta encore, peut-être, la vogue de ce bel ouvrage.

Parvenu à l'apogée de son talent, et couvert

de gloire, Bellini sentit le besoin de revoir sa patrie. Il partit pour Catane, et s'arrêta, en passant, à Rome et à Naples. Il fut accueilli partout avec la considération et la sympathie que méritaient ses succès et les charmantes qualités de son caractère. Il était doux, honnête, sincère, modeste, bienveillant, affectueux, étranger à toutes les petitesses qui ravalent trop souvent le mérite des plus grands artistes; et la nature lui avait prodigué de plus les avantages extérieurs qui servent de passe-port au talent, lui ouvrent la voie, et aplanissent devant lui les obstacles. Il avait la taille élégante, les traits réguliers et fins, le teint délicat et transparent, les cheveux blonds, chose rare en Italie, et des yeux bleus où se peignait son âme. L'ensemble de sa personne était d'une distinction parfaite et singulièrement agréable. Il réussit, comme homme du monde, autant qu'il avait réussi comme artiste.

Il fut un an sans produire. Puis il se rendit à Venise, et y fit, pour le carnaval de 1833, l'opéra intitulé *Beatrice di Tenda*. C'est un drame terrible, plein de sombres passions et d'atroces péripéties, que termine le dénoûment le plus lugubre. C'est, en un mot, l'histoire d'Anne de Boulen avec des noms italiens. Le sujet était trop fort pour Bellini, et sa partition fut assez froidement reçue. Mais un échec ne pouvait plus compromettre sa réputation. Elle était si brillante, que le directeur du théâtre Italien de Paris lui demanda un ouvrage. Bellini vint en France, et passa bientôt en Angleterre, où il dirigea l'exécution d'un de ses ouvrages. De retour à Paris en 1834, il se mit sérieusement au travail. Un vaudeville de M. Ancelot, intitulé *Têtes rondes et Cavaliers*, lui avait paru suffisamment en rapport avec sa manière de sentir. Un Italien de mérite, que les événements politiques de 1831 avaient forcé de se réfugier en France, M. le comte Pepoli, mit ce drame en vers très-élégants, et le disposa de la manière la plus propre à faire valoir les qualités spéciales du compositeur. Bellini eut de plus le bonheur de trouver à Paris une troupe d'élite, formée des plus grands artistes de l'époque, la Malibran exceptée. *Les Puritains d'Écosse* eurent un succès éclatant, et le méritaient. Il y avait des cantilènes délicieuses, pleines de grâce, d'expression et d'accent. On y remarqua une harmonie plus recherchée, une instrumentation plus forte et plus variée que celle des autres ouvrages de Bellini. Ce n'était peut-être que le progrès naturel et inévitable d'un artiste intelligent, qui, n'ayant encore que trente-deux ans, devait nécessairement, à chaque production, gagner quelque chose. Mais les Parisiens pensèrent que l'auteur s'était modifié pour se conformer à leur goût, et ils lui en surent gré. L'Opéra de Paris lui demanda une partition. *L'Impresario de Naples* avait déjà pris les devants. Pendant qu'il préparait ces deux créations nouvelles à Puteaux, dans une maison de campagne où il était allé passer l'été, une violente maladie intestinale le saisit tout à coup au milieu de son bonheur, et l'enleva en quelques jours. Il mourut dans sa trente-troisieme année. Cette catastrophe inattendue excita des regrets universels, car Bellini n'avait pas un ennemi, et sa personne était aussi sympathique que son talent. On lui fit un service solennel dans l'église des Invalides, et tout ce qu'il y avait à Paris d'artistes, de littérateurs, d'hommes distingués dans tous les genres, voulut assister à ses funérailles. Bellini ne fut ni un grand harmoniste, ni un savant compositeur. Ses morceaux sont peu développés et mal conduits : ses trios, ses quatuors sont, à quelques exceptions près, d'une extrême faiblesse : mais personne n'a jamais eu, autant que lui, le don de produire

Il canto che nell' anima si sente',

le chant qui va retentir au fond du cœur. Sa part était donc assez belle, et l'on ne doit pas s'étonner qu'il n'ait jamais connu l'envie.

G. HÉQUET.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri, etc.*, t. IV. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BELLINO** ou **BELLINI**, peintre italien peu connu, l'école vénitienne, vivait vers l'an 1500. Il a peint des Madones, que l'on attribue ordinairement à Gentil et Jean Bellini, dont il imitait parfaitement le style.

Lanzi, *Storia*, etc., III, 37.

**BELLINZANI** (*Anne* DE). *Voy.* FERRAND.

**BELLISOMI** (*Charles*), prélat italien, né à Pavie le 30 octobre 1736, mort le 9 août 1808, fut créé cardinal en 1785, par Pie VI. Envoyé en 1801, par Pie VII, au congrès de Lyon, il se montra favorable au projet de formation du royaume d'Italie. Napoléon lui témoigna sa satisfaction, en lui envoyant une tabatière ornée de son portrait.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani*, etc.

**BELLMANN** (*Charles-Michel*), célèbre poëte suédois, né à Stockholm en 1741, mort en 1795. Il fut élevé au sein d'une famille modeste et tranquille. Les premiers fruits de sa muse étaient des poésies religieuses, des épanchements d'une âme pure et sensible. Plus tard, la vie dissipée de quelques jeunes libertins de Stockholm attira son attention, et leurs joyeuses aventures lui fournirent matière à des chansons qui lui firent une renommée dans toute la Suède. Gustave III, qui s'intéressait à Bellmann, le pourvut d'un emploi dont les appointements et les fonctions peu pénibles lui permettaient de cultiver avec indépendance son beau talent poétique. Ses ouvrages consistent principalement en chansons populaires, dont un grand nombre ont pour objet des scènes d'orgie, et retracent, avec une vérité frappante, le train de vie que menaient les roués suédois de cette époque. Il règne dans les poésies de Bellmann, dont la plus considérable a pour titre *le Temple de Bacchus*, un ton élégiaque qui semble donner aux pensées

un certain caractère de profondeur; elles sont écrites avec verve, et renferment des tableaux où la convenance et la fidélité sont observées jusque dans les moindres détails. La couleur locale les rend peu propres à être traduites dans une langue étrangère. [*Enc. des g. du m.*]

Gezelius, *Dict. biogr. Suéd.*]

* **BELLMANN** (*Jean-Arnd*), littérateur suédois, né en 1664 à Stockholm, mort à Upsal en mai 1710, était professeur d'éloquence dans cette dernière ville. Ses principaux ouvrages sont : *De ætate romani imperii ad Augustulum;* Stockholm, 1696, in-8°; — *De regno Westrogothorum in Hispania;* Upsal, 1705, in-8°; — *De Juliano Apostata;* Upsal, 1708, in-8°.

Jean Upmark, *Memoria rediviva Suecorum eruditorum.* — Benzelius, *Biographisk-Lexicon.*

* **BELLO** (*Marc*), peintre italien de la première époque de l'école vénitienne, natif d'Arginta, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Le tableau de *la Circoncision de Notre-Seigneur*, que l'on voit à Rovigo, porte cette inscription : *Opus Marci Belli, discipuli Joannis Bellini.*

Lanzi, *Stor. pitt.*, III, 43.

**BELLO** (*Philippe*), littérateur napolitain, né en 1666, mort en 1719. Il exerça d'abord la profession d'avocat à Naples, et, à la mort de ses parents, il chercha des consolations dans la culture des lettres. Il n'eut pas le temps d'achever un ouvrage de droit auquel il travaillait depuis plusieurs années. On a de lui : *la Vita di San-Sabino;* — des *Rimes*, Naples, 1714; et une dissertation sur Atripalda, sa ville natale.

Toppi, *Bibl. Napolet.*

**BELLOC** (*Jean-Louis*), chirurgien français, né à Saint-Maurin, près d'Agen, en 1730; mort à Paris le 19 novembre 1807. Il étudia à Montpellier, et, âgé à peine de quinze ans, il soutint une thèse intitulée *Utrum virtus sine timore Dei adesse queat?* Il fut reçu maître en chirurgie à Paris en 1754, y donna encore cinq années à l'étude, et revint s'établir à Agen. Appelé à Paris pour être attaché au service du roi, il concourut à la création d'un amphithéâtre destiné à l'enseignement de l'anatomie et de la pathologie, et acquit de la célébrité comme professeur de médecine légale. Belloc est l'inventeur de quelques instruments de chirurgie, à peu près oubliés aujourd'hui; le plus connu (*sonde de Belloc*) est destiné à conduire de la bouche dans les fosses nasales postérieures un bourdonnet sec, ou imbibé d'une liqueur styptique : Basdor s'en servit pour lier les polypes de l'arrière-gorge. Belloc a publié, dans le recueil des *Mémoires de l'Académie de chirurgie*, les dissertations suivantes : *Description d'une machine pour arrêter le sang de l'artère intercostale;* — *Description d'une machine pour les fractures obliques du corps du fémur et celles de son col;* — *Mémoires sur quelques hémorragies particulières, et sur le moyen d'y remédier :* l'auteur arrêta une hémorragie rebelle, qui avait succédé à l'extraction d'une dent, en remplissant l'alvéole avec un bouchon fait de cire molle. — Belloc a en outre publié : *Topographie physique et médicale du département de Lot-et-Garonne :* c'est un modèle des écrits de ce genre; — *Cours de médecine légale, judiciaire, théorique et pratique;* Paris, an X, 1 vol. in-12; ibidem, 1811, in-8°; ibidem, 1819, in-8° : cet ouvrage a eu un grand succès; la plupart des questions les plus importantes de la médecine légale y sont traitées avec sagacité, mais avec un peu trop de concision; on distingue surtout les articles consacrés à l'empoisonnement, à la suspension, et aux questions relatives à la virginité.

*Biographie médicale.*

* **BELLOC** (*Anne-Louise* Swanton, dame), femme littérateur, née à la Rochelle le 1[er] octobre 1796, est fille d'un officier supérieur irlandais. Elle acquit de bonne heure une connaissance approfondie de la langue anglaise, et fit connaître à la France les œuvres littéraires de l'Angleterre moderne. Ses principaux ouvrages sont : *les Patriarches*, ou *la Terre de Chanaan*, trad. de l'anglais de miss O'Keeffe; Paris, 1819, 2 vol. in-12; — *Petits Contes moraux*, en partie traduits librement ou imités de miss Edgeworth; Paris, 1821, 2 vol. in-12; — *les Amours des Anges*, et *les Mélodies irlandaises*, traduites de l'anglais de Thomas Moore; Paris, 1825, in-8°; — *Petite Galerie morale de l'enfance*, composée de contes imités ou traduits de l'anglais de miss Edgeworth; Paris, 1825, 4 vol. in-18; — *Journal d'une expédition entreprise dans le but d'explorer le cours de l'embouchure du Niger*, traduit de l'anglais de Richard et John Lander; Paris, 1832, 3 vol. in-8°; — *le Vicaire de Wakefield*, traduit de l'anglais d'Olivier Goldsmith; Paris, 1839, in-18; — *Petit Manuel de morale à l'usage des enfants;* Paris, 1819, in-18; — *Bonaparte et les Grecs;* Paris, 1826, in-8°; — *Bibliothèque de famille;* Paris, décembre 1821 à décembre 1822, 24 numéros, in-12. On annonce d'elle et de M[lle] Montgolfier une traduction de *la Cabane de l'Oncle Tom*, de mistriss Stowe (*Voy.* ci-dessus Beecher-Stowe).

Quérard, *la France littéraire*, supplém.

* **BELLOCHIO** (*Pierre*), théologien italien, de l'ordre des Franciscains réformés, natif d'Ancône, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Esercizj spirituali;* Venise, 1623, in-12; — *Ammonizioni e istruzioni per le giovani secolari che desiderano passare allo stato religioso;* Rome, 1650, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELLOCQ** (*Pierre*), littérateur et poëte français, né à Paris en 1645, mort le 4 octobre 1704. On a de lui : une *Lettre de madame de N.... à la marquise de..., sur la Satire de Despréaux contre les femmes;* 1694, in-12. Boileau s'en vengea, et le nomma dans sa dixième épître; il se réconcilia avec lui, et mit le nom de Perrin à la

place de celui de Bellocq ; — une *Satire contre les petits maîtres*, et une *Satire contre les nouvellistes* ; — *l'Église des Invalides*, poëme, 1702, in-fol ; — une *Traduction en vers français de l'ode latine de Fr. Boutard, sur la statue équestre du roi* (Louis XIV) ; 1700, in-4°. — Le *Nouveau choix de pièces de poésie*, 1715, 2 parties in-8°, contient plusieurs des pièces de Bellocq.

Quérard, *la France littéraire.*

**BELLOLI** (*Louis*), compositeur italien, né à Castel-Franco, dans le Bolonais, le 2 février 1770, mort à Milan le 17 novembre 1817, était virtuose sur le cor. Il a composé beaucoup de morceaux de musique instrumentale ; ses concertos de cor jouissent d'une grande réputation en Italie.

Fétis, *Dictionnaire universel des Musiciens.*

**BELLONE** (*Étienne*), écrivain dramatique, né en Touraine vers 1580. On a de lui un recueil de poésies, sous ce titre : *les Chastes et Infortunées Amours d'Alcméon et de Flore, tragédie françoise, avec quelques autres mélanges poétiques* ; Rouen, 1611, 1 vol. in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BELLONI** (*Fabio*), jurisconsulte italien, fut professeur de droit à Pavie et à Turin, au commencement du 17^e^ siècle. On a de lui : *De jure sui* ; Pavie, 1617, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELLONI** (*Jean*), théologien et jurisconsulte italien, mort en 1623, était chanoine de Padoue, et professa avec honneur la philosophie morale dans cette dernière ville. On a de lui : *Discorso incorso alle ninfe Najadi d'Omero, impresa degli Ricovrati academia di Padova* ; Padoue, 1601, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELLONI** (*Jérôme*), célèbre banquier de Rome, mort en 1761, acquit par ses lumières et sa probité un crédit immense, et fut honoré par le pape Benoît XIV du titre de marquis. On a de lui : *Essai sur le commerce* ; cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues et a eu beaucoup d'éditions. La première est de Rome ; avec une traduction latine par Nicolas Rubbi, 1750, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BELLONI** (*Joseph*), sculpteur et architecte italien, vivait à Venise dans les premières années du dix-septième siècle. Le tombeau de Mocenigo, à Saint-Laurent, est de lui. Il a aussi construit le bâtiment des douanes sur la mer.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

**BELLONI** (*Paul*), jurisconsulte italien, né à Valence du Pô dans le Pavesan, vers la seconde moitié du seizième siècle, mort à Milan le 20 avril 1625, fut professeur de droit civil à Pavie. Ses principaux ouvrages sont : *In titulum de testamentis ordinandis* ; Pavie, 1601, in-4° ; — *De potestate earum quæ incontinenti vel ex intervallo fiunt, libri* ; le 1^er^ livre a été imprimé à Pavie, 1618, in-fol. ; le 2^e^ à Milan, 1621, in-4°.

Ghilini, *Teatro degli Uomini illustri.*

**BELLORI** (*Jean-Pierre*), antiquaire italien, né à Rome en 1615, mort en 1696. Élève de François Angeloni, son oncle, il s'adonna dès sa jeunesse à l'étude de l'antiquité. La reine Christine de Suède lui confia l'inspection de sa bibliothèque et de son cabinet d'antiques, et le pape Clément X lui donna le titre d'*Antiquario di Roma*. Bellori se livra aussi à la poésie et à la peinture. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Notæ ad aram Titi* ; ces notes furent insérées dans un volume intitulé *Icones et segmenta illustrium e marmore tabularum quæ Romæ extant* ; 1645, grand in-fol. ; — *Notæ in numismata tum Ephesiæ, tum aliarum urbium apibus insignita* ; Rome, 1658, in-4° ; — *le Gemme antiche figurate di Leonardi Agostini, con l'annotazioni di Bellori* ; Rome, 1^re^ partie, 1657 ; 2^e^ partie, 1670, in-4° ; — *Vite de' pittori, scultori ed architetti moderni* ; Rome, 1672, in-4° : la 1^re^ partie seule est imprimée ; la 2^e^ est restée manuscrite ; — *Fragmenta vestigii veteris Romæ ex lapidibus Farnesianis, nunc primum in lucem edita cum notis Jo.-P. Bellorii* ; Rome, 1673, in-fol. ; ibid., 1682, in-fol. ; — *Veterum illustrium philosophorum, poetarum, rhetorum et oratorum imagines ; ex vetustis nummis, gemmis, hermis, marmoribus aliisque antiquis monumentis desumptæ, a Jo-P. Bellorio expositionibus illustratæ* ; Rome, 1685 et 1739, in-fol. ; — *Historia Augusta da Giulio Cesare a Constantino il Magno, illustrata da Francesco Angeloni*, etc. ; Rome, 1685, in-fol. : Bellori a publié cette édition avec des additions ; — *Expositio symbolici deæ Cypriæ simulacri* ; Rome, 1688, in-fol. ; — *Veteres arcus Augustorum triumphis insignes, etc., notis Jo.-P. Bellorii illustrati, et nunc primum æneis typis vulgati* ; Rome, 1690, in-fol. ; — *Admiranda romanarum antiquitatum ac veteris sculpturæ vestigia a Petro Santi Barloli delineata, cum notis Jo.-P. Bellorii* ; Rome, 1693, in-fol. ; — *Descrizione delle imagini dipinte da Raffaelo d'Urbino nelle camere del palazzo Vaticano, di Gio.-Pietro Bellori* ; Rome, 1695, in-fol. : il en a paru une seconde édition, considérablement augmentée ; Rome, 1751, in-fol. et in-12 ; — *gli antichi Sepolcri ovvero Mausolei romani ed etruschi trovati in Roma, etc., raccolti e disegnati da Pietro Santi Bartoli, colle spiegazioni di Gio.-P. Bellori* ; Rome, in-fol. ; imprimé en 1704 ; — *le Pitture antiche delle grotte di Roma e del sepolcro di Nasoni, disegnate ed intagliate da P. Santi Bartoli, ed illustrate da Gio.-P. Bellori*, etc. ; Rome, 1706, in-fol. ; — *Selecti nummi divi Antoniniani, quorum primus anni novi auspicia, alter Commodum et Antoninum cæsares exhi-*

*bet*; Rome, 1672 et 1676, in-8°; — *Columna Antoniniana, notis illustrata*; Rome, in-fol., réimprimé en 1704; — *Choix des médailles les plus rares de la bibliothèque du cardinal Carpegna*; — *le Antiche Lucernæ sepolcrali figurate, raccolte dalle cave sotterranee e grotte di Roma, etc., intagliate da P. Santi Bartoli, con le osservazioni di Gio.-P. Bellori*; Rome, 1691, in-fol.

Anselm. Bandurius, *Bibliotheca nummaria*, n. CXXVI, p. 107. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. III, p. 74. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I, vol. II, p. 1073. — Osmont, *Dictionnaire typographique*, etc., t. I, p. 90. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BÉLOSTE** (*Augustin*), chirurgien français, né à Paris en 1654, mort à Turin le 15 juillet 1730. Il fut d'abord attaché au service de l'armée, et devint ensuite premier chirurgien de la mère de Victor-Amédée, roi de Sardaigne. Il composa en 1695 un traité, sous le titre de *Chirurgien de l'hôpital, et manière de guérir promptement les plaies*; Paris, 1696, 1698, 1705, 1715, in-8°; Amsterdam, 1707, in-8°. En 1725, Béloste publia *la Suite du Chirurgien de l'hôpital*, qui a paru la même année à Paris; puis en 1728, in-12. Il y a joint des observations importantes sur les effets du mercure, et l'utilité de la combinaison de ce métal avec les purgatifs. Son *Traité du mercure* a été réimprimé en 1738, in-12, et par le fils de l'auteur en 1757, Paris, in-12. Denis Sancassani a mis tout l'ouvrage en italien, sous le titre de *Chirone in campo*; Venise, 1729, 2 vol. in-8°. Béloste adopta d'anciennes méthodes qu'on avait négligées, et se fit par là un nom qui se soutient encore. C'est d'après Celse qu'il a conseillé de percer les os cariés avec la pointe du trépan, pour en accélérer l'exfoliation; c'est d'après César Magatus qu'il a démontré le danger des tamponnements et des pansements trop fréquents dans la cure des plaies. — On trouve quelques lettres de ce chirurgien dans les ouvrages de Sancassani, qui parle de lui avec éloge. Son fils (*Michel-Antoine*) a voulu faire un mystère de la composition des pilules mercurielles (pilules de Béloste), dont on trouve déjà la formule dans la pharmacopée de Renou, dit *Renaudot*.

*Biographie médicale*.

**BELLOSTENECZ** (*Jean*), lexicographe et prédicateur illyrien, mort en 1675. Il a laissé : *Gazophylacium linguæ illyricæ*; — des *Sermons* en langue illyrienne.

Horanyi, *Memoria Hungarorum*.

**BELLOT** (*Pierre-François*), jurisconsulte, né à Genève le 4 janvier 1776, mort dans la même ville le 17 mars 1836. Il étudia successivement dans sa ville natale les belles-lettres, la philosophie et le droit. Reçu avocat en 1798, il exerça cette profession et celle d'avoué jusqu'au moment où le décret du 14 décembre 1810 les déclara incompatibles. Après la chute du gouvernement impérial, Genève ayant recouvré son indépendance, Bellot prit une part active aux affaires de son pays. Comme membre du conseil représentatif, dont il fit partie jusqu'à sa mort, il combattit le projet de constitution présenté en 1814 par le gouvernement provisoire de la république; mais, plus tard, cette constitution ayant reçu les améliorations qu'il avait désiré y introduire, il en devint l'un des plus fermes défenseurs. Nommé en 1816 rapporteur de la commission chargée de l'examen de la loi sur l'organisation judiciaire, il prit dès lors la place que pendant vingt ans il ne cessa d'occuper, et devint l'âme du conseil. En 1819, il fut nommé professeur honoraire de droit civil et de droit commercial, et, quatre ans après, il devint professeur de droit civil et de procédure civile. Bellot mourut à la suite d'une longue et douloureuse opération de chirurgie. Il réunissait à des connaissances profondes la philosophie du droit et l'habitude des affaires; il remplissait ses devoirs avec une consciencieuse exactitude, et ses manières étaient pleines de dignité. On a de lui : *Exposé des motifs de la loi sur la procédure civile pour le canton de Genève*, 1re partie; Genève et Paris, 1821, in-8°; — *Loi sur la procédure civile du canton de Genève, suivie de l'exposé des motifs*, 2e édition, *revue sur les manuscrits de l'auteur, augmentée de l'exposé des motifs, inédit, de la seconde partie de la loi, avec la jurisprudence de la cour de justice civile de Genève, et des tableaux de statistique judiciaire jusqu'en* 1836; *et d'un supplément*, etc., *publié par Schaub, P. Odier, et E. Mallet*; Genève et Paris, 1837, in-8°. Une autre édition moins complète, mais précédée de divers rapports de Bellot et d'une introduction par A. Taillandier, Rennes et Paris, 1837, in-8°, fait partie de *la Collection des lois civiles et criminelles des États modernes*. Bellot a été l'un des collaborateurs des *Annales de législation et d'économie politique*.

E. REGNARD.

A.-E. Cherbuliez, *Notice sur la vie et les travaux de P.-F. Bellot*; Genève, 1838, in-8°.

* **BELLOTTI** (*Bernard*), surnommé *Canaletto*, peintre et graveur italien, né à Venise en 1724, mort à Varsovie en 1780, fut élève de son oncle Antonio Canal, appelé Canaletti. Comme lui, il peignit des vues et des perspectives; il a laissé des ouvrages en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Bellotti fut aussi un graveur distingué.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*. — Lanzi, *Storia pittorica*, III, 238. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

* **BELLOTTI** (*Jérôme*), antiquaire italien, natif de Venise, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Medaglia enigmatica spiegata in lettere*; Venise, 1722, in-8°; — neuf dissertations *sur des médailles antiques* dans les *Atti eruditi della Società Albriziana* pour 1725.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BELLOTTI** (*Pierre*), peintre italien de l'école vénitienne, né à Volgano, mort à Garignano en 1700, fut un excellent coloriste. Il n'eut pas grand succès dans les sujets historiques. Ses portraits et ses caricatures sont à remarquer. On lui reproche quelquefois d'être trop minutieux dans les détails, et d'avoir un style sec; mais Boschini le regarde presque comme un prodige pour l'exactitude, le fini et la délicatesse exquise.

Lanzi, *Storia pittorica*, III, 178.

**BELLOVÈSE**, chef gaulois, neveu du roi Ambigat et cousin de Sigovèse, vivait vers 550 avant J.-C. Il fut le premier chef gaulois qui ait passé les Alpes et formé un établissement en Italie. « Pour ce qui est du passage des Gaulois en Italie, dit Tite-Live (liv. V, ch. 34), voici ce qu'on en raconte : A l'époque où Tarquin l'Ancien régnait à Rome (environ 600 avant J.-C.), la Celtique, une des trois parties de la Gaule, obéissait aux Bituriges, qui lui donnaient un roi. Sous le gouvernement d'Ambigat, que ses vertus, ses richesses et la prospérité de son peuple avaient rendu tout-puissant, la Gaule reçut un tel développement par la fertilité de son sol et le nombre de ses habitants, qu'il sembla impossible de contenir la réunion de tant de peuples. Le roi, déjà vieux, voulant débarrasser son royaume de cette multitude qui l'écrasait, invita Bellovèse et Sigovèse, fils de sa sœur, jeunes hommes entreprenants, à aller chercher un autre séjour dans les contrées que les dieux leur indiqueraient par les augures : ils seraient libres d'emmener avec eux autant d'hommes qu'ils voudraient, afin que nulle nation ne pût repousser les nouveaux venus. Le sort assigna à Sigovèse les forêts hercyniennes; à Bellovèse, les dieux montrèrent un plus beau chemin, celui de l'Italie. Il appela à lui, du milieu de ses surabondantes populations, des Bituriges, des Arvernes, des Senons, des Édues, des Ambarres, des Carnutes, des Aulerques; et, partant avec de nombreuses troupes de gens à pied et à cheval, il arriva chez les Tricastins. Là, devant lui, s'élevaient les Alpes; et, ce dont je ne suis pas surpris, il les regardait sans doute comme des barrières insurmontables.... Arrêtés et pour ainsi dire enfermés au milieu de ces hautes montagnes, les Gaulois cherchaient de tout côté, à travers ces roches perdues dans les cieux, un passage par où s'élancer dans un autre univers, quand un scrupule religieux vint les arrêter; ils apprirent que des étrangers, qui cherchaient comme eux une patrie, avaient été attaqués par les Salyes. C'étaient les Massiliens, qui étaient venus par mer de Phocée. Les Gaulois virent là un présage de leur destinée : ils aidèrent ces étrangers à s'établir sur le rivage où ils avaient abordé, et qui était couvert de vastes forêts. Pour eux, ils franchirent les Alpes par des gorges inaccessibles, traversèrent le pays des Taurins et après avoir vaincu les Toscans près du fleuve Tésin, ils se fixèrent dans un canton qu'on nommait *le Champ des Insubres*. Ce nom, qui rappelait aux Édues les Insubres de leur pays, leur parut d'un heureux augure, et ils fondèrent là une ville qu'ils appelèrent *Mediolanum* (aujourd'hui Milan). De nouvelles émigrations de Gaulois vinrent alors se joindre à Bellovèse, et s'établirent sous sa protection dans l'Étrurie, dans la Ligurie, et jusqu'au pied des Apennins. Toute l'Italie septentrionale prit dès lors le nom de *Gaule Cisalpine*. »

Tite-Live, liv. V. — Dupleix, *Mémoires des Gaules*, liv. II, ch. 26.

**BELLOY** (*maison* DE). — Le premier membre connu de cette famille, l'une des plus illustres du Beauvoisis, figure en 1214 parmi les seigneurs qui jurèrent et signèrent la trêve que Philippe-Auguste conclut avec le roi d'Angleterre après la bataille de Bouvines. Un autre, chargé du commandement de la ville d'Amiens, se distingua dans les guerres contre les Anglais, sous le règne de Charles VI. Deux autres seigneurs du Belloy furent revêtus de commandements importants sous Charles VII et Louis XI. L'un fut tué à la bataille de Verneuil, en 1424, et l'autre à celle de Guinegate, en 1479.

Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*.

**BELLOY** (*Jean-Baptiste* DE), cardinal et archevêque de Paris, né à Moranglès, près de Senlis, le 19 octobre 1709; mort le 10 juin 1808. Il embrassa fort jeune l'état ecclésiastique, devint vicaire général, official et archidiacre de Beauvais, et fut nommé, en 1751, évêque de Glandèves. C'est en cette qualité qu'il assista en 1755 à la fameuse assemblée du clergé, qui avait été convoquée pour rétablir la paix dans l'Église gallicane. Il s'y rangea du côté des prélats les plus modérés, surnommés *les feuillants*, parce qu'ils avaient à leur tête le cardinal de la Rochefoucauld, ministre de la *feuille* des bénéfices. Après la mort de Belsunce, de Belloy fut nommé pour le remplacer. Il montra la même charité, le même zèle que Belsunce, mais n'imita point son intolérance, et parvint à rétablir le calme dans le diocèse de Marseille, si longtemps troublé par la querelle des jansénistes et des molinistes. Au moment de la révolution, il se retira à Chambly, petite ville voisine du lieu de sa naissance, et y attendit en paix le retour du calme et le rétablissement du culte. En 1801, il fut le premier des évêques qui firent le sacrifice de leur titre, pour faciliter la conclusion du concordat. Son exemple eut une grande influence sur ses confrères. Nommé en 1802 archevêque de Paris, et, un an après, cardinal, il termina, dans ces hautes fonctions, une carrière honorée par l'exercice de toutes les vertus sacerdotales. Il était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans et huit mois.

*Biographie des Contemporains*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BELLOY** (*Pierre* DE), issu d'une ancienne maison de Bretagne, né à Montauban vers 1540. A vingt et un ans, il fut fait professeur public à Toulouse, où sa réputation comme jurisconsulte le fit bientôt nommer à la place de conseiller en la sénéchaussée. Député à la cour pour les affaires de sa compagnie, il se mit en discrédit auprès de la Ligue, par la chaleur avec laquelle il embrassa et soutint les droits de Henri IV. C'est à cette époque, vers 1584, qu'en réponse aux libelles des ligueurs, il publia *l'Apologie catholique*, où il démontrait avec beaucoup de netteté que les droits du roi de Navarre étaient indépendants de sa catholicité, et que le tribunal du pape n'était pas compétent pour en juger. Un jésuite, qu'on croit être Bellarmin, l'attaqua sous le nom de *Franciscus Romulus*, et le représenta comme un hérétique et un athée. Les Guises, auxquels le livre de Pierre de Belloy déplaisait fort, le firent enfermer à la Conciergerie, puis à la Bastille, d'où il ne s'échappa qu'après deux ans de détention. Henri IV, pour reconnaître ses services, lui donna la charge d'avocat général au parlement de Toulouse. De Belloy a composé beaucoup d'autres écrits polémiques sur le même sujet. Les principaux sont : *De l'authorité du roy, et crimes de leze majesté qui se commettent par ligues*, 1588, in-8°; — *Examen du discours publié contre la maison royale de France*; la Rochelle, 1587, in-8° : il y démasque avec beaucoup d'habileté les projets ambitieux de la maison de Lorraine, qu'il traite cependant avec une impartialité fort rare dans les écrits de cette sorte, et dont ses adversaires ne lui donnaient certainement pas l'exemple ; — *Moyens d'abus, entreprises et nullitez du rescrit et bulle du pape Sixte V contre le roy de Navarre*; Cologne, 1586, in-8° : il y traite à fond la question de l'autorité du pape, et la réduit à de justes bornes ; — *De l'origine et institution des divers ordres de chevalerie*; Montauban, 1604; — *Recueil de pièces pour les universités contre les jésuites, depuis* 1552 *jusqu'en* 1624, in-8°; — *Déclaration des droits de succession légitime sur le royaume de Portugal, appartenant à la reine mère du roi très-chrétien* (Catherine de Médicis), 1581, in-4°; — *Explication de l'année* 1583 *suivant le calendrier grégorien*; Paris, 1583; — *Supputation du temps depuis la création du monde jusqu'à l'an* 1582. — Outre le mérite d'impartialité et de modération qui distingue les écrits polémiques de Pierre de Belloy, et qui n'en exclut ni le bon sens ni la logique, on doit reconnaître en lui un esprit lumineux, clair et peu déclamatoire.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BELLOY** (*Pierre-Laurent-Buyrette* DE), membre de l'Académie française, né à Saint-Flour en Auvergne le 17 novembre 1727, mort le 5 mars 1775. Il fut élevé à Paris chez un de ses oncles, célèbre avocat au parlement, et suivit d'abord la carrière du barreau. Mais, entraîné par une passion violente pour les lettres, et désespérant de pouvoir fléchir son oncle, il s'expatria, et alla exercer en Russie la profession de comédien. De retour dans cette capitale en 1758, il fit jouer sa tragédie de *Titus* (Paris, 1759, in-8°), imitation de la *Clemenza di Tito* de Métastase. Cette copie, d'une pièce assez faible, n'est qu'une ébauche très-légère des traits mâles de Corneille, dont l'auteur tâchait d'imiter le style. Elle tomba à la première représentation, et n'a pas été jouée depuis : on n'y applaudit pas même une longue tirade sur une convalescence de Titus, faite pour rappeler celle de Louis XV, qui avait été dangereusement malade à Metz. De Belloy donna ensuite *Zelmire*, imitée aussi de l'*Issipile* de Métastase (Paris, 1769, in-8°), et qui eut du succès, dû en grande partie au talent de mademoiselle Clairon. — *Le Siége de Calais*, tragédie qu'il fit jouer en 1765, fut une époque brillante dans sa vie. Cette pièce lui mérita une juste récompense. Les magistrats de Calais lui envoyèrent des lettres de citoyen dans une boîte d'or, avec cette inscription : *Lauream tulit, civicam recipit* ; et son portrait fut placé à l'hôtel de ville parmi ceux des bienfaiteurs de la cité. Louer ou critiquer *le Siége de Calais* ne fut plus une affaire de goût, mais une affaire d'État. « Est-il vrai, dit un jour Louis XV au duc d'Ayen, que vous n'aimiez pas *le Siége de Calais*? Je vous croyais meilleur Français. — Ah ! sire, répondit le courtisan, je voudrais que le style de la pièce fût aussi bon Français que moi ! » Voltaire, qui écrivit les lettres les plus flatteuses à l'auteur, n'aurait pas dû rétracter ses éloges après la mort de Belloy; et si l'on exalta trop d'abord cette tragédie, on l'a ensuite trop rabaissée. — *Gaston et Bayard* (tragédie en cinq actes; Paris, 1771, in-8°) n'excita point une sensation aussi vive que *le Siége de Calais*. L'auteur y fit une grande dépense d'esprit pour décrire en vers « ces mines qui renferment le salpêtre, et d'où l'art militaire fait sortir le ravage et la mort. » On trouva sa description si embrouillée, qu'on lui fit la malice de l'insérer dans le *Mercure de France* à l'article *Énigmes*. — *Gabrielle de Vergy* (Paris, 1777), applaudie dans sa nouveauté, tomba bientôt. — *Pierre le Cruel* (Paris, 1772), pièce qui n'eut d'abord aucun succès, fut ressuscitée après la mort de l'auteur. On y trouve des coups de théâtre extraordinaires, heureusement substitués au pathétique simple et vrai, et les petits ressorts à l'éloquence du cœur. La chute de *Pierre le Cruel* l'affecta si vivement, qu'elle précipita la fin de ses jours. Il fut attaqué d'une maladie de langueur qui dura plusieurs mois, et épuisa ses médiocres ressources. Louis XVI, devant qui on jouait pour la première fois *le Siége de Calais*, apprenant le triste état de l'auteur de cette pièce, lui envoya 50 louis. Les comédiens, par une générosité louable, donnèrent une représentation de la même tragédie au profit

du poëte moribond. On a reproché à l'auteur trop de prétention, de l'humeur contre les gens de lettres qui, suivant lui, ne rendaient pas justice à ses talents; et surtout un amour-propre d'autant plus incorrigible, qu'il ne le soupçonnait pas : « On sait, dit-il dans une de ses préfaces, que je suis modeste. » Gaillard a publié les *Œuvres de de Belloy* en 6 vol. in-8°, 1779 et 1787. On y trouve ses *pièces de théâtre*, dont trois sont suivies de *mémoires historiques* (que l'éditeur a accompagnées d'observations intéressantes); *diverses pièces fugitives* en vers, des *Observations sur la langue et la poésie française*. Firmin Didot a édité les *Œuvres choisies de de Belloy, précédées d'une notice de L.-S. Auger sur la Vie de de Belloy*; Paris, 1811, 2 vol. in-8°. Ennemi de tout esprit de parti, de Belloy disait : « Je suis tolérant même envers les intolérants; je ne hais que les persécuteurs. »

Quérard, *la France littéraire*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

**BELLUCCI** ou **BELLUZZI** (*Antoine*), peintre italien, né en 1654 à Pieve di Soligo, dans le Trévisan, mort en 1726, appartient à l'école moderne vénitienne. Ses compositions ne manquent ni de vigueur dans le pinceau, ni de délicatesse dans le coloris. Il aimait les ombres épaisses, mais il savait les distribuer habilement. Il excella surtout à peindre les petites figures, et passe pour être l'auteur de celles des plus beaux tableaux du célèbre Rempesta. Joseph Ier appela cet artiste à Vienne, et l'y retint par de grandes récompenses. On voit de lui un excellent tableau dans l'église du Saint-Esprit, à Venise. Son chef-d'œuvre est le plafond de Buckingham-House, à Londres.

Lanzi, *Stor. pitt.*, III. 217. — Heinecken, *Dict. des Artistes*. — Melchiori, *Vite de' Pittori Veneti*.

**BELLUCCI** (*Jean-Baptiste*), peintre italien, fils du précédent, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il a laissé un beau tableau à Soligo. La fortune que son père lui avait laissée l'empêcha de se perfectionner.

Federici, *Memorie trevigiane su le opere di disegno*.

**BELLUCCI** (*Thomas*), botaniste italien, né à Pistoie, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut directeur du jardin de l'université de Pise, et professeur de botanique. On a de lui : *Plantarum index horti Pisani, cum appendice Angeli Domini Florentini*; Florence, 1662, in-16. On y trouve l'énumération des plantes cultivées à cette époque dans le jardin de botanique à Pise.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BELLUNE** (duc DE). *Voy.* VICTOR.

***BELLUNELLO** (*André*), peintre italien de l'école vénitienne, né à Saint-Vito, dans le Frioul, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Son chef-d'œuvre, un *Crucifié au milieu de plusieurs saints*, est dans la salle du conseil d'Udine. On admire le grandiose des figures, mais non les formes et les couleurs.

Lanzi, *Stor. pitt.*, III, 25. — Renaldis, *Della Pittura Friulana*.

***BELLUNESE** (*George*), peintre italien, né à Saint-Vito, dans le Frioul, vivait vers le milieu du seizième siècle. Cet artiste excellait dans les portraits et dans les ornements en miniature.

Lanzi, *Stor. pitt.*, III, 155.

***BELLUS**, en latin *Beau* (*Jean-Baptiste*), jésuite et antiquaire français, né en 1600 à Saly, dans le comtat Venaissin; mort à Montpellier le 26 juillet 1670. On a de lui : *Diatribæ duæ; prima : De partibus templi Auguralis; altera : De mense et die victoriæ Pharsalicæ*; Toulouse, 1637, in-8° : Grævius les a réimprimées dans le *Thesaurus antiquitatum romanarum* (V, 542-590; VIII, 705-730); la seconde seulement a été publiée, avec des additions, par H.-L. Schurzfleisch; Wittemberg, 1705, in-4°; — *Polyænus Gallicus, sive stratagemata Gallorum*; Toulouse, 1643, in-12, nouvelle édition, sous ce titre : *Otia regia Ludovici XIV, regis christianissimi, sive Polyænus Gallicus, de veterum et recentium Gallorum stratagematibus*; Paris, 1658, in-8°; — *Idée excellente de la haute perfection ecclésiastique en l'histoire de la vie et des actions du très-illustre prélat François d'Estaing, de sainte mémoire, evesque de Rhodès*; Clermont et Paris, 1656, in-4°. Un abrégé de ce dernier ouvrage, écrit en latin, a été publié à Clermont, 1660, in-8°. Sotwel l'attribue à Beau lui-même : le P. Lelong le donne à Lacarry. On a encore de Beau la vie de Barthélemy des Martyrs et celle de Toribio, évêque de Lima, l'une et l'autre en latin. J. R.

Sotwell, *Bibliotheca scriptorum Soc. Jesu*.

**BELLUTI** (*Bonaventure*), théologien et philosophe sicilien, de l'ordre des Franciscains, né à Catane en 1599, mort le 18 mai 1676. Il voyagea longtemps, et professa la philosophie à Cracovie et dans plusieurs villes d'Italie. On a de lui : des *Mélanges de morale*; — un *Cours de philosophie*; — une *Logique*; — *Disputationes in organum Aristotelis*, in-8°; — d'autres observations sur plusieurs *ouvrages d'Aristote* (*la Physique, l'Ame, le Ciel, le Monde, les Météorologiques*, etc.). Tous ces ouvrages, écrits en latin et publiés d'abord séparément, ont été réimprimés en 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Philosophiæ ad mentem Scoti cursus integer*; Venise, 1678 et 1727.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

**BELLY** ou **BILLY** (*Jacques*), peintre et graveur français, né à Chartres en 1603, fut élève de Simon Vouet, et passa presque toute sa vie en Italie. Il grava à Rome, d'après Annibal et Augustin Carrache, en trente et une pièces, les peintures de la galerie Farnèse. P. CH.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*. — Robert-Dumesnil, *le Peintre-Graveur*, t. IV.

**BELMAS** (*Louis*), évêque de Cambrai, né le 11 août 1757 à Montréal (Aude), mort le 21 juillet 1841 à Cambrai. En 1782, il professa au séminaire diocésain de Carcassonne les doctrines dites *libertés de l'Église gallicane*. Au moment

où le serment à la constitution civile du clergé fut exigé des ecclésiastiques, Mgr Belmas était desservant de Carlipa, dans le Languedoc. Sa soumission à cet acte important, condamné par la cour de Rome, fut pour lui plus tard un obstacle à son élévation archiépiscopale. Nommé curé de Carcassonne par le vœu général de la succursale de Carlipa, il protégea les prêtres insermentés contre l'exaltation des esprits. Le siége épiscopal du département de l'Aude étant occupé en 1800 par M. Besaucelle, évêque constitutionnel, Mgr Belmas fut nommé son coadjuteur, puis son successeur en 1801. Le jour de la clôture du concile national qui eut lieu à Paris en 1800, Mgr Belmas parla dans cette assemblée en vue de concilier les deux partis opposés. Pendant son séjour dans la capitale, il prêcha dans plusieurs églises avec beaucoup de succès. En 1802, Mgr Belmas quitta le siége de Carcassonne pour celui de Cambrai, illustré par Fénelon. Lors du sacre de l'empereur, il signa devant le pape une formule de rétractation. Sous le gouvernement de Napoléon, Mgr Belmas publia des mandements d'un impérialisme très-prononcé. Son intervention en faveur de plusieurs ecclésiastiques compromis pendant les Cent-Jours rendit la liberté à quelques-uns d'entre eux. D'après le concordat de 1817, il avait été résolu d'ériger en archevêché le siége de Cambrai; mais la cour de Rome s'y opposa. Une statue de Fénelon ayant été inaugurée en 1826 dans la ville de Cambrai, Mgr Belmas prononça dans cette circonstance un discours où il réfuta ceux qui avaient voulu faire de l'illustre archevêque un philosophe indifférent. Après la révolution de 1830, on le nomma archevêque d'Avignon; mais on craignit Rome de nouveau, et l'ordonnance fut annulée. Conquis au gouvernement de Louis-Philippe, il fit, en 1841, une instruction pastorale sur cette question délicate : « Quelles sont la nature, l'obligation et l'étendue de la soumission que nous devons aux puissances établies? » Les journaux du temps en furent très-émus, particulièrement les organes du légitimisme, contre lesquels d'ailleurs avait fulminé Mgr Belmas. Son prédécesseur Fénelon, en traitant cette question épineuse, avait dit : « Il y a une grande différence entre obéir au roi de la Providence et reconnaître son droit comme légitime. » L'*Instruction pastorale* de Mgr Belmas, à travers les artifices de style au moyen desquels la doctrine qu'elle renferme était atténuée, laisse cependant percer un sens contraire à celui du cygne de Cambrai. A son lit de mort, où il fit une allocution au clergé de son diocèse rassemblé autour de lui, on espérait qu'il ferait allusion au serment qu'il avait prêté : cet espoir fut trompé. Il n'est pas permis cependant d'induire de son silence à cet égard que sa rétractation ne fût point sincère, bien qu'on l'ait prétendu. Mgr Belmas fut le dernier évêque constitutionnel.

A. Rispal.

*Biographie du Clergé contemporain.* — *L'Ami de la Religion.*

**BELMISSERO** ou **BELMESSERE** (*Paul*), médecin et poëte italien, né à Lanni, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il enseigna la médecine et la philosophie à Bologne. De là, et dans un âge déjà avancé, il se rendit à Paris, où il commenta publiquement les livres d'Aristote. Il a dédié plusieurs de ses poésies à François Ier et au pape Paul III, dont il fut premier médecin. On a de lui : un *Recueil de poésies latines*, 1534, in-4°; — des élégies latines, intitulées *de Animalibus*; Rome, 1539; elles sont au nombre de trente-six : c'est un résumé en assez beaux vers de ce que contiennent les deux premiers livres des *Animaux* d'Aristote; — *Elegiæ tres exhortatoriæ ad bellum adversus Turcas*; — *Epithalamium in nuptiis Henrici, filii Francisci Gallorum regis.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

***BELMOND** ou **BEAUMONT** (*Jean-Antoine*), peintre et graveur français, né à Troyes en 1696, fut élève de Poilly et de Caré, à Paris, et s'établit à Turin. On a de lui plusieurs *Vues* estimées des châteaux du Piémont.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BELMONDI** (*Pierre*), compilateur français, né à Virieux dans le Bugey en 1774, mort le 20 mai 1822, entra jeune dans l'administration des contributions directes, perdit en 1814 la place de directeur à laquelle il était arrivé, et vint travailler dans plusieurs journaux de Paris. Outre quelques brochures anonymes, on a de lui : *Code des contributions directes*, ou *Recueil méthodique des lois, ordonnances, règlements, instructions et décisions sur cette matière*; Paris, 1817-1820, 3 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

**BELMONT** (*Aimeri* de), troubadour provençal, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Il n'est connu que par une pièce de vers, insérée dans le recueil de Sainte-Palaye.

Millot, *Histoire des troubadours*, t. II, p. 340.

**BELMONTE-PIGNATELLI.** *Voy.* Pignatelli.

***BELMONTET** (*Louis*), auteur dramatique et poëte français, naquit en 1799 à Montauban (Tarn-et-Garonne). Fils d'un soldat de la république, il fut admis à ce titre au lycée de Toulouse. En 1817, dans ses débuts littéraires, il attaqua la réaction de Toulouse; et le préfet d'alors intima à son père, directeur de la prison, l'ordre de lui faire quitter une ville « que ses écrits agitaient. » Arrivé à Paris, et généreusement accueilli par M. Étienne, il collabora au journal *la Minerve*. Bientôt il entra dans la coalition secrète des *carbonari*, où il eut le général Berton pour parrain. En 1820, il fit partie de l'insurrection de Paris; concourut pour le prix de l'Académie française (*Éloge de Malesherbes*); obtint plusieurs prix aux Jeux Floraux, et fit sur la mort de Napoléon et celle du général Foy des vers qui étonnèrent par leur audace patriotique.

En 1827, il publia contre don Miguel une ode dans laquelle le poëte annonçait la chute prochaine des royautés. En 1829, sa tragédie *Une Fête de Néron*, écrite en collaboration avec Alexandre Soumet, obtint un grand succès. M<sup>me</sup> la duchesse de Berri, qui assistait à une des représentations, ayant agréé dans sa loge, et des mains de l'auteur, l'hommage du manuscrit, M. de Montbel, alors ministre, fit offrir une pension littéraire à M. Belmontet, qui la refusa. Rédacteur de *la Tribune* en 1830, il combattit l'avénement de la dynastie d'Orléans, et fit auprès de la reine Hortense, qu'il alla visiter à cet effet, les efforts les plus pressants pour la déterminer à un grand acte politique; mais ses instances furent sans résultat. Vers le même temps, il écrivit, en réponse à M. de Chateaubriand, une brochure dans laquelle il prédisait en termes si hardis une seconde révolution, la chute de Louis-Philippe, et le triomphe de la république, qu'il fut enlevé de son domicile et mis au secret, pour en empêcher la publication. Les journaux prirent sa défense, l'auteur sortit de la Force, et la brochure qui parut en 1831 fut promptement épuisée.

Dans une ode aux Belges, M. Belmontet conseilla à cette nation affranchie de se grandir par la démocratie ; mais son ode, saisie par la police, est restée depuis lors au parquet de Paris. En 1832, dans un banquet qui lui fut offert par les patriotes de Toulouse et de Montauban, il se rendit plus que jamais suspect au gouvernement en portant ce toast : « A la chute des rois qui se séparent des peuples ! » Cette même année, il soutint le principe de l'indépendance des opinions, dans un duel contre le général Jacqueminot : il avait pour témoins Carrel et Briqueville. Marié en 1835 à la petite-fille et petite-nièce de deux conventionnels, le fameux Vergniaud et Brival, mort en exil à Constance, il eut en 1836, pour parrain de son premier fils, le prince Louis-Napoléon, aujourd'hui empereur. En 1837, il publia plusieurs odes républicaines, intitulées *les Rois*, *Hôtel Laffitte à vendre*, etc. En 1839, il fonda, avec MM. Laffitte et Mauguin, une manufacture où les travailleurs furent admis au partage des bénéfices de la société exploitante. En 1842, il fut nommé membre de la commission de surveillance des tontines, fonctions qu'il a conservées jusqu'en 1852. Lors de la translation des cendres de Napoléon, M. Belmontet adressa des vers au prince de Joinville, qui, en récompense, lui fit don d'un fragment du cercueil de l'empereur, déposé, avec la lettre du prince, dans un reliquaire à la salle du conseil municipal de Montauban. En 1846, il publia, sous le titre *les Nombres d'or*, un volume de poésies philosophiques que Béranger et Lamennais ont qualifié « bréviaire des belles âmes (1). » En 1847 enfin, il adressa une pièce de vers au comte de Paris, pour lui conseiller de solliciter du roi une amnistie pleine et entière ; et il reçut de la duchesse d'Orléans une lettre dans laquelle cette princesse exprimait le regret de ne pouvoir intervenir dans une question aussi délicate. Candidat aux élections de Montauban en 1848, M. Belmontet échoua. Il publia alors : *la Popularité des grands noms ; — Vive l'Empereur ! — Monk ; — Waterloo ; — l'Ode aux Dijonnais*, pour l'inauguration de leur chemin de fer ; — et un *Toast à la grande-armée.* — Au mois de février 1851, accusé d'avoir organisé dans la banlieue une manifestation bonapartiste contre l'assemblée législative, il se vit sur le point d'être appelé à la barre par la majorité. Interrogé par le juge d'instruction M. Broussais, Belmontet refusa de répondre, et l'enquête fut abandonnée. Aujourd'hui député au corps législatif pour l'arrondissement de Castel-Sarrasin (Tarn-et-Garonne), M. Belmontet a publié de nouvelles poésies et une cantate napoléonienne.

J.-F. Destigny (de Caen).

(1) Il porte cette dédicace : « A l'homme de cœur, à M. de Montalivet. »

**BELMONTI** (*Pierre*), moraliste et poëte italien, né à Rimini en 1537, mort en 1592. On a de lui : *Instituzione della sposa;* Rome, 1587, in-4°. Il composa cet ouvrage à l'occasion du mariage de sa fille.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BELO** (*Laurent*), évêque et canoniste italien, mort en 1586. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus de mortuis cœmeterio restituendis ;* Brescia, 1562, in-4° ; Venise, 1587, in-4° ; — *Opusculum de potestate pontificia creandi et destruendi potestates et dignitates sæculares in toto orbe terrarum, ad Pium V;* manuscrit de la bibliothèque du Vatican.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BELO** (*Lucien*), médecin italien, natif de Rocca-Contrada, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Quæstio de Rhabarbaro ;* Bologne, 1533, in-4° ; — *De prandio et cœna, liber adversus Oddum de Oddis ;* Milan, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELOE** (*Guillaume*), littérateur anglais, né en 1756 à Norwich, comté de Norfolk, mort le 11 avril 1817. Il abandonna le vicariat d'Earlham, et vint à Londres pour se livrer à des travaux littéraires. Adversaire déclaré de la révolution française, il la combattit dans plusieurs recueils périodiques. Quelques riches prébendes furent la récompense du zèle dont il fit preuve dans toutes les discussions qu'il eut à soutenir. Beloe avait une grande variété de connaissances ; son style pur et assez élégant ne manque ni de force ni de vigueur. Ses principaux ouvrages sont : *Ode to miss Boscawen*, 1783 ; — *the Rapt of Helena, from the greek, with notes*, 1786 ; — *Poems and translations*, 1788 ; — *the History of Herodotus, from the greek, with notes;* 1791, 4 vol. ; — *Translation of Alciphron's epistles*, 1791 ; — *Translation of the Attic Nights of Aulus-Gellius*, 1795 ; — *Miscella-*

*nies;* 1795, 3 vol.; — *Translation of the arabian Nights; entertainments, from the french,* 4 vol.; — *Anecdotes of Literature and searce books;* 1806-1812, 6 vol.; — *Brief memoirs of the leaders of the french revolution; — the Sexagenarian, or Memoirs of a literary life.*

Gentleman's *Magazine.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

***BELOMO** ou **BELUOMO** (*Ange*), théologien italien, vivait à Rocca-Contrada vers 1625. On a de lui : *Theorica justitiæ aphorismis comprobata ;* Firmi, 1625, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELON** (....), médecin anglais, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *A new mistery in physick, discovered by curing of fevers and aques by quinquina, or jesuites powder, translated from the french, with additions;* Londres, 1681, in-12.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

**BELON** (*Pierre*), célèbre naturaliste français, naquit vers 1517 au hameau de la Soulletière, dépendant du bourg d'Oizé (Sarthe) (1), et mourut en avril 1564 (2). Il se livra de bonne heure à son goût pour l'histoire naturelle, sous la protection de René du Bellay, évêque du Mans (*Voy.* ce nom). Il étudia la médecine à Paris, où il se lia avec Ronsard, le comte d'Arsinois, et avec ce qu'on appelait alors la jeune école française. Après avoir été reçu docteur, il se mit à parcourir l'Allemagne avec le célèbre botaniste Valerius Cordus, dont il avait suivi les leçons à l'université de Wittenberg, d'où Luther venait de lancer ses fameuses thèses. Au retour de son voyage, Belon fut arrêté sous les murs de Thionville, dans le duché de Luxembourg, qui était occupé par les Espagnols. Emprisonné probablement comme partisan suspect des doctrines nouvelles qui devaient bientôt engendrer ces longues guerres de religion, il fut tiré du cachot par un admirateur de Ronsard, un gentilhomme nommé Dehamme, qui lui prêta la somme réclamée comme prix de sa rançon (3). Rendu à la liberté, Belon revint à Paris, et s'y plaça sous le patronage des cardinaux de Tournon et de Lorraine, et sous celui de Guillaume Duprat, évêque de Clermont. Le cardinal de Tournon surtout, protecteur éclairé des sciences et des lettres, eut à cœur d'être le Mécène du jeune savant; il lui donna un logement à l'abbaye de Saint-Germain, lui procura tous les moyens de se perfectionner dans les sciences naturelles; et s'il ne lui a pas inspiré l'idée de son grand voyage en Orient, il en fournit au moins généreusement les frais.

(1) C'est Belon lui-même qui nous apprend le lieu de sa naissance, à l'occasion d'une plante (*cistus ladanum*) qu'il avait observée dans l'île de Crète. « Il y a, dit-il, une espèce de ce *cistus*, croissant sauvage par les landes de Oise au pays du Maine, et principalement joignant le bourg de Foule-Tourte, près de la Soulletière (*qui est le lieu de nostre naissance*), correspondant en toutes marques à celui de Grèce. » (*Les Observations de plusieurs singularitez*, liv. I, chap. 7).

(2) Savérien (*Hist. des Naturalistes*, t. VIII, p. 58) fait naître Belon en 1530 (ce qui est évidemment une erreur), et le fait mourir à quarante-sept ans.

(3) Haureau, *Hist. litt. du Maine*, t. III, p. 253.

Ce qui engagea Belon à entreprendre sa pérégrination, ce fut le désir de voir de près les plantes et les substances médicamenteuses dont il avait lu l'histoire dans les livres. « Après qu'eustes cogneu, dit-il en s'adressant au cardinal de Tournon, le desir que j'avoye de parvenir à l'intelligence des choses concernantes la matiere des medicaments et des plantes, laquelle je ne pouvoye bonnement acquerir, sinon par vne loingtaine peregrination, il vous pleut me commander les aller voir ès regions loingtaines, et les chercher jusques aux lieux de leurs naissances, chose que je n'eusse peu n'y osé entreprendre sans vostre aide (1). »

Ce voyage en Orient, qui ne devait d'abord avoir pour but que l'étude des drogues, devint, par ses résultats, une véritable expédition scientifique. Et si aujourd'hui un voyage en Orient n'est qu'une promenade, c'était au seizième siècle une entreprise hardie, périlleuse, digne d'inspirer la verve de Ronsard. Voici comment en parle ce poëte dans son panégyrique en vers :

> Combien Belon, au prix de luy,
> Doit avoir en France aujourd'huy
> D'honneur, de faveur et de gloire,
> Qui a veu ce grand univers
> Et de longueur et de travers,
> Et la gent blanche et la gent noire (2)!

Belon partit de France en 1546, et y fut de retour en 1549. Il visita successivement la Grèce, l'île de Crète, Constantinople, l'île de Lemnos, l'île de Thasos, le mont Athos, la Thrace, la Macédoine, l'Asie Mineure, les îles de Chio, de Mételin, de Samos, de Rhodes. Là il s'embarqua pour Alexandrie, vit le Caire, parcourut la basse Égypte; de là il entra en Palestine, en passant par l'isthme de Suez et le mont Sinaï. Il visita Jérusalem, le mont Liban, Alep, Damas, Antioche, Tarsus, et revint à Constantinople par l'Anatolie. A Rome il rencontra son généreux protecteur le cardinal de Tournon, qui siégeait alors au conclave convoqué depuis la mort du pape Paul III. Il y rencontra aussi deux zoologistes célèbres, Rondelet et Salviani, qui se communiquaient réciproquement leurs travaux. L'intrépide voyageur fit plus qu'il n'avait promis : non-seulement il enrichit l'histoire naturelle d'un grand nombre d'observations entièrement neuves, mais il fit encore connaître les ruines, les antiquités et l'état religieux et moral des contrées qu'il avait parcourues. Belon consigna les résultats de son voyage dans un ouvrage fort remarquable, intitulé *les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays estranges, rédigées en trois livres*; Paris (G. Cavellat), 1553, in-4°, avec d'excellentes gravures sur bois, intercalées dans le

(1) Épître dédicatoire à François, cardinal de Tournon, en tête des *Observations de plusieurs singularités*, etc.

(2) *Œuvres de Ronsard*, p. 564, édit. 1623, in-fol.

texte (1) (le privilége, au nom de G. Corrozet, est à la date du 15 mars 1552). Cet ouvrage, que les naturalistes peuvent encore aujourd'hui consulter avec fruit, a été réimprimé à Paris, 1554, 1555, 1558, in-4° (2); et à Anvers (Plantin), 1555, in-8°. Il a été traduit en latin par de L'Écluse, Anvers, 1589, in-12, et dans les œuvres de ce célèbre botaniste, Anvers, 1605, in-fol. On en trouve une traduction allemande dans le recueil de Paulus (*Sammlung der merckwürdigsten Reisen in den Orient*).

Peu de temps après son retour en France, Belon reçut une pension de deux cents écus sur la cassette du roi Henri II, et il se compte lui-même parmi les *escholiers*, c'est-à-dire pensionnaires du garde des sceaux François Ollivier. Il fut aussi en grande faveur auprès de Charles IX, qui lui donna un logement au château de Madrid ou Maldric, somptueux édifice que François I[er] avait fait construire dans le bois de Boulogne, sur le plan du palais des rois d'Espagne. C'est en revenant de Paris, où il avait été rendre visite à son ami Jacques du Breuil, et traversant vers le soir le bois de Boulogne, qu'il fut assassiné par une main inconnue. On n'a jamais eu d'autres détails sur la mort de ce grand naturaliste, qui ne paraissait pas avoir d'ennemis (3).

Outre l'ouvrage déjà mentionné, on a de Belon : *Histoire naturelle des estranges poissons marins, avec la vraie peinture et description du daulphin et de plusieurs autres de son espèce;* Paris (R. Chaudière), 1551, in-4°, volume très-mince, avec des fig. sur bois représentant, entre autres, l'esturgeon, le thon, le malarmat. On y trouve une description exacte du dauphin et la première figure de l'hippopotame; l'auteur l'avait copiée sur la plinthe de la statue du Nil, conservée au Musée du Louvre; — *De aquatilibus libri duo, cum iconibus ad vivam ipsorum effigiem quoad fieri potuit;* Paris (Ch. Estienne), 1553, in-8° oblong, avec fig.; réimprimé à Zurich, 1558, in-fol., et à Francfort, avec le livre IV de l'*Historia Animalium* de Conrad Gessner; traduit en français, Paris, 1555 (1) : on y trouve la description de quelques espèces de poissons très-rares de la Méditerranée, et qui telle que la gymnote, n'ont été bien déterminées que dans ces derniers temps; — *De arboribus coniferis, resiniferis, aliisque nonnullis sempiterna fronde virentibus;* Paris (G. Cavellat), 1553, in-4°, avec fig. C'est une histoire assez exacte des conifères (pin, sapin, mélèze, cyprès, cèdre, etc.) qui forment les forêts de bois résineux; — *De admirabili operum antiquorum et rerum suspiciendarum præstantia;* Paris (G. Cavellat), 1553; ouvrage fort curieux, composé de trois livres dont chacun a un titre spécial : celui que nous venons de donner est le titre du 1[er] livre; le 2[e] est intitulé *De medicato funere, seu cadavere condito, et lugubri defunctorum ejulatione;* le 3[e] a pour titre : *De medicamentis nonnullis, servandi cadaveris vim obtinentibus :* cet ouvrage a été réimprimé dans le t. VIII des *Antiq. Gr.* de Gronovius; l'auteur y traite des monuments funéraires des anciens, des usages observés dans les sépultures, et des substances employées à la conservation des cadavres; — *l'Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions et naïfs pourtraicts retirez du naturel, escripte en sept livres;* Paris (Q. Corrozet), 1555, in-fol., avec fig. (2) : cet ouvrage, qui renferme des détails curieux sur la chasse aux oiseaux, est souvent cité par Buffon; c'est le traité d'ornithologie le plus important du seizième siècle; — *Pourtraicts d'oyseaux, animaux, serpens, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et d'Égypte;* Paris, 1557 et 1618, in-4° : c'est un abrégé du précédent, avec quelques légères additions; selon M. Hauréau, ce ne serait pas l'œuvre de Belon, mais d'un de ses éditeurs (3); — *les Remonstrances sur le default du labour et culture des plantes, et de la connoissance d'icelles, contenant la manière d'affranchir et apprivoiser les arbres sauvages;* Paris, 1558, in-8°. C'est le dernier et peut-être le plus intéressant des ouvrages de Belon : l'auteur y donne la liste des arbres exotiques qu'il serait utile d'introduire en France, et il invite le collége des médecins de Paris à fonder un établissement pour l'acclimatation des plantes étrangères. Le cardinal de Lorraine recommanda le plan de Belon (qui avait été déjà en partie réalisé par l'évêque du Mans, René du Bellay dans ses jardins de

(1) Parmi ces gravures, on remarque celles du bouquetin, du mouton de Crète, du tragélaphe, de l'ichneumon, du mérops ou guêpier, du crocodile du Nil, de plusieurs serpents, et d'un assez grand nombre de plantes. Quant au *scare* ou *scaurus*, dont Belon a donné également la gravure, les caractères de ce poisson n'ont pu être retrouvés. Les anciens lui attribuaient la faculté de ruminer; Ovide en parle dans ces vers :

At contra herbosa pisces laxantur arena,
Ut scaurus, epastas solus qui ruminat escas.

(2) Les éditions de 1554 et 1555, indiquées par Nicéron et David Clément (*Bibl. curieuse*), ont été révoquées en doute par l'abbé de Saint-Léger dans ses notes manuscrites sur la *Bibl. franç.* de la Croix du Maine (exemplaire de la Bibl. imp.). Le scrupuleux abbé pense que les éditeurs n'ont fait que changer le titre et la date de l'édit. de 1553.

(3) D'après Hazon (*Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine de Paris*, p. 61), Belon avait été surpris dans une herborisation trop attardée, et assassiné par des voleurs, dont le bois de Boulogne était alors rempli.

(1) Il y a trois éditions différentes de cette traduction, et toutes les trois de la même année, et offrant entre elles des différences notables. Elles ont pour titre : 1[re], *la Nature et diversité des poissons, avec leurs pourtraicts représentez au plus près du naturel*, en 2 livres; Paris (Charles Estienne), 1555, in-8°, oblong.; 2[e], *De la nature et diversité des poissons, avec leurs descriptions et naïfs pourtraicts*, en 7 livres; ibid., 1555, in-fol.; 3[e], *l'Histoire des poissons, traitant de leur nature et proprietez, avec les pourtraicts d'iceux;* ibid., 1555, in-4° (en français et en latin).

(2) C'est la dédicace de ce livre qui nous apprend que Belon était au nombre des *escholiers* de Henri II.

(3) *Hist. litt. du Maine*, t. III, p. 262.

Tourvoye) à Henri II : malheureusement le mauvais état des finances ne permit pas alors de le mettre à exécution (1).

Belon travaillait à une traduction de Dioscoride et de Théophraste, quand il tomba victime d'un assassin. On ignore ce que ses manuscrits sont devenus. L'accusation de plagiat, qu'on n'intenta au grand naturaliste qu'après sa mort, et dont Scévole de Sainte-Marthe (dans l'éloge de Pierre-Gilles d'Albi) et de Thou (*Hist. Univ.*, liv. XVI) s'étaient rendus les organes, n'est qu'une calomnie, que Thomasius, Corneille Tollius et d'autres ont eu tort de répéter. En effet, la partie intéressée vivait encore (Pierre Gilles ne mourut à Rome qu'en 1555) à l'époque où Belon avait déjà mis au jour la plupart de ses ouvrages. F. H.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXIV, p. 36. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique*. — Van der Linden, *De Scriptor. med.* — Savérien, *Hist. des Naturalistes*, t. VIII. — G. Cuvier, *Histoire des Scienc. nat.*, t. II, p. 65. — M. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. III, p. 252-266.

**BELOSELSKY.** *Voy.* BELOWSELSKY-BELOZERKI.

**BELOT** (*Octavie* GUICHARD, dame), femme de lettres, née à Paris le 3 mars 1719, morte à Chaillot le 22 décembre 1804. Elle avait épousé (1738) un avocat au parlement, qui ne lui laissa en mourant (1757) qu'une rente de 60 livres; elle vendit sa rente pour 1,200 livres, qu'elle employa à se créer des ressources par des traductions d'anglais. Elle épousa en secondes noces (1765) le président Durey de Meynières, mort à Chaillot en 1785. M^me^ Belot suivit avec succès la carrière des lettres, eut entre autres pour protecteur le fermier général de La Popelinière, et reçut une pension de quinze cents livres sur la cassette du roi. On a d'elle : *Réflexions d'une provinciale sur le discours de J.-J. Rousseau touchant l'égalité des conditions*, 1757 ; — *Observations sur la noblesse et le tiers état*, 1758, in-12; — *Mélanges de Littérature anglaise*, 6 vol. in-12, 1759; — plusieurs bonnes traductions de l'anglais, telles que : *Histoire de la maison de Plantagenet; Histoire de la maison de Tudor*, de Hume, 6 vol.; — *Histoire de la maison de Stuart*, 1776, 6 vol. in-12.

*Les Trois Siècles littéraires.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BELOT** (*Jean*), né à Blois à la fin du seizième siècle, avocat au conseil privé du roi Louis XIII, s'est fait connaître par son *Apologie de la langue latine* (Paris, 1637, petit in-8° de 60 pages), qui lui attira de nombreuses plaisanteries. Ménage, dans la *Requête des Dictionnaires*, dit que la langue latine était pour jamais perdue,

Si le bel avocat Belot,
Du barreau le plus grand falot,
N'en eût pris en main la défense,
Et protégé son innocence :
En quoi, certes, et sa bonté
Et son zèle et sa charité
Se firent d'autant plus paroître
Qu'il n'a l'honneur de la connoître.

Pellisson, *Histoire de l'Académie Française.*

**BELOT** (*Jean*), philosophe hermétique, né à la fin du seizième siècle, était curé de Mil-Monts Dès sa jeunesse, il se nourrit de la lecture de Raymond Lulle et d'Agrippa de Nettesheim, et se livra avec passion à l'étude des sciences occultes. On de lui : *l'Œuvre des œuvres*, ou *le plus parfait des sciences stéganographiques, paulines, armadelles et lullistes*; Paris, 1623; Rouen, 1640, in-8° : l'auteur cherche à établir qu'à l'aide de quelques oraisons composées de mots magiques, on pourrait apprendre toutes les sciences; — *Instruction familière pour apprendre les sciences de chiromancie et phisiognomonie*; Paris, 1619, 1654, in-8°. Les œuvres de Belot ont été recueillies en un volume, et publiées sous le titre : *Œuvres de J. Belot, contenant la chiromancie, physionomie, l'Art de la mémoire de Raymond Lulle*, etc.; Rouen, 1647; Lyon, 1654; Liége, 1704, in-12.

*Histoire de l'Académie Française, de l'Académie des Sciences, de l'Académie des Inscriptions.*

**BELOT** (*Michel*), biographe français, vivait à Blois vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Vie de Guill. Ribur*; — *Vie du cardinal Sadolet*. Ces deux biographies se trouvent dans les *Lettres et mémoires de Guill. Ribur*; Blois, 1666, in-fol.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BELOW** (*Bernard*), médecin et naturaliste suédois, natif de Rostock, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui quelques observations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des Curieux de la nature.*

*Biographie médicale.*

***BELOW** (*Charles-Frédéric*), médecin suédois, fils du précédent, né à Stockholm le 10 octobre 1673. On a de lui : *Disputatio de digitis manus dextræ in quadam fœminæ per conquassationem nodositate, spina ventosa et atheromate monstrosis*; Rostock, 1698, in-4° ; — *Disputatio de caduco muliebri, vulgo*; Rostock, 1699, in-4° : c'est un mémoire sur le *prolapsus* de la matrice.

*Biographie médicale.*

**BELOW** (*Jacques-Frédéric*), médecin et naturaliste suédois, frère du précédent, né à Stockholm en 1669, mort en 1716, fut successivement professeur de médecine à Upsal et à Lund (et non à Dorpat). En 1705, Charles XII l'appela en Saxe pour le faire médecin de son armée. Fait prisonnier à la bataille de Pultawa, Below fut conduit à Moscou, où il pratiqua la médecine. On a de lui des opuscules académiques, dont les principaux sont : *Dissertatio de vermibus intestinorum*; Utrecht, 1691, in-4°; — *Diss. de natura, arte et remediis in morborum cura necessariis*; Upsal, 1995, in-8°; — *Diss. de ve-*

(1) C'est par erreur qu'on a attribué à notre P. Belon, d'après Van der Linden, deux volumes de *Consilia medicinalia*, et des *OEuvres de chiromancie*, dûs à Jean Belot (*Voy.* M. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. III, p. 264).

*getalibus in genere*; Lund, 1700, in-4°; — *Diss. de respiratione humana*; ibid., 1700, in-4°; — *Diss. de odoratu*; ibid., 1703, in-4°; — *Diss. de generatione animalium æquivoca*; ibid., 1706, in-4°; — *Diss. de Barometro Torricelliano*; ibid., 1705, in-4°; — *Diss. de transpiratione insensibili.*

*Biographie médicale.*

**BELOWSELSKY-BELOZERKI** (*Alexandre*, prince), littérateur russe, né en 1757 à Saint-Pétersbourg, mort le 26 décembre 1809, fut ambassadeur de l'impératrice Catherine II à la cour de Turin. Rappelé par le comte Panin, ministre des affaires étrangères, il cultiva les beaux-arts, et consacra sa fortune à les protéger. On a de lui en français : *Epîtres aux François, aux Anglois, et aux habitans de la république de Saint-Marin*; Cassel, 1784, in-8°; — *Circé*, cantate; Dresde, 1787, in-8°; — *Dianœologie*, ou *Tableau philosophique de l'entendement*; Dresde, 1790, in-8°; Londres, 1791, in-8°; — *De la musique en Italie*; la Haye, 1778, in-8°; — *Poésies françoises d'un prince étranger*; Paris, 1789, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

***BELPAIRE** (*Antoine*), savant belge, né à Ostende le 3 février 1789, mort à Anvers le 14 décembre 1839. Élève de l'École polytechnique en 1805, il préféra la carrière universitaire à celle de la guerre, et quitta ensuite l'enseignement pour se livrer à l'étude du droit. Il devint membre de l'Académie de Bruxelles, et fut, à l'époque de sa mort, greffier du tribunal de commerce d'Anvers. On a de lui : *Mémoires sur l'examen des changements que la côte d'Anvers à Boulogne a subis, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, depuis la conquête de César jusqu'à nos jours*, mémoires couronnés en 1837 par l'Académie de Bruxelles (médaille d'or); — *Notice sur la ville et le port d'Ostende*, 1833. Belpaire a pris, en outre, une part assidue à la rédaction de la revue publiée sous ce titre : *Archives de Droit et de Législation.* G. J.

*Annuaire de l'Académie royale des sciences de Bruxelles*; 1839-1840. — *Notice de M. Quetelet.*

***BELPIERI** (*Marc-Antoine*), astronome et poëte italien, natif de Crémone, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Vatiastro sofomantico sopra l'anno*; 1677, Crémone, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELPRATO** (*Jean-Vincent*), littérateur italien, vivait à Averse vers le milieu du seizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Libro di Messala Corvino ad Ottav. Augusto della progenie sua, tradotto*; Florence, 1549, in-8°; — *l'Istoria de' Romani di Sesto Ruffo, tradotta*; Florence, 1550, in-8°; — *l'Assioco ovvero dialogo del dispregio della morte, di Platone, tradotto*; Florence, 1650, in-8°; — *Solino, delle cose maravigliose del mondo, tradotto*; Venise, 1557, in-8°; — *la Veronica o del soneto, dialogo*; Gênes, 1589, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Paitoni, *Biblioteca degli Autori antichi volgarizzati.*

**BELSHAM** (*Guillaume*), historien et publiciste anglais, né en 1753, mort le 17 novembre 1827. Il professait en politique le constitutionalisme et le whigisme pur. Ses principaux ouvrages sont : *Political, historical and litterary Essays*; 1789, 2 vol.; — *Memoirs of the Kings of Great-Britain of the House of Brunswick-Luneburg*; 1793, 2 vol.; — *Memoirs of the reign of George III*; 1795, 4 vol.; — *History of Great-Britain, from the revolution to the accession of the House of Hanover*; 1798, 2 vol.

Rose, *New Biographical Dictionary.* — *Gentleman's Magazine.*

**BELSHAM** (*Thomas*), théologien anglais, frère aîné du précédent, né à Bedford le 15 avril 1750, mort à Hampstead le 11 novembre 1829, dirigea l'école des dissenters de Daventry, résigna cet emploi en 1789, et adopta la doctrine des unitaires. Ses principaux ouvrages sont : *Discourses on the evidence of the christian religion*; — *Elements of logic and mental philosophy*; — *Inquiry into the scripture doctrine concerning the person of Christ.*

*Gentleman's Magazine.*

**BELSUNCE** ou **BELZUNCE** (*maison* DE), ancienne et illustre famille de la basse Navarre, dont le chef était autrefois colonel-né des milices du val d'Arberone, et avait le droit, dans les assemblées des états, de précéder l'alcade ou juge royal de la contrée. Le premier membre connu de cette famille est *Roger de Belsunce*, qui acquit en 1154 la vicomté de Macaïe, dans le pays de Labour. Nous citerons, parmi ses descendants, *Guillaume-Arnauld*, grand chambellan, et l'un des officiers les plus dévoués de Charles le Mauvais, roi de Navarre; *Garci-Arnauld II*, qui signa, avec les seigneurs de Grammont et de Luxe, le traité de paix fait en 1384 entre la France et l'Espagne; *Jean IV*, conseiller de Jeanne de Navarre, mère de Henri IV, et l'un de ceux en qui elle avait le plus de confiance; enfin *Jean V*, qui jouit d'une grande faveur auprès de Henri IV et de Louis XIII. Le célèbre évêque de Marseille, dont l'article suit, descendait d'une branche de cette maison.

**BELSUNCE DE CASTEL-MORON** (*Henri-François-Xavier* DE), né au château de la Force en Périgord le 4 décembre 1671, mort à Marseille le 4 juin 1755. Il entra dans l'ordre des Jésuites, devint grand-vicaire d'Agen, puis évêque de Marseille en 1709. Il signala son zèle et sa charité durant la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721 : son dévouement fit alors l'admiration de toute l'Europe. Millevoye l'a célébré dans un poëme intitulé *Belsunce*, ou *la Peste de Marseille*. Tout le monde connaît ces vers de Pope, dans son *Essai sur l'homme*, traduit par Fontanes :

Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux
Portait l'affreuse mort sur ses rapides ailes,
Pourquoi, toujours en butte à ses flèches mortelles,

Un prélat, s'exposant pour sauver son troupeau,
Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau?

Le roi, pour récompenser Belsunce, le nomma, en 1723, à l'évêché de Laon (duché-pairie); mais il refusa cet avancement dans la hiérarchie, pour ne pas abandonner l'église que le sacrifice de sa vie et de ses biens lui avait rendue chère. Il refusa de même, en 1729, l'archevêché de Bordeaux. Il en fut dédommagé par deux riches abbayes, et par le privilége de porter en première instance, à la grand'chambre du parlement de Paris, toutes les causes qui regardaient les bénéfices de son diocèse. Enfin, le pape Clément XII le décora du pallium en 1731. Mais, sur la fin de ses jours, Belsunce, entraîné sans doute par un attachement excessif pour les jésuites, ses anciens confrères, persécuta comme jansénistes les fidèles que son dévouement avait arrachés aux désastres de la contagion. C'est la seule tache que l'on puisse trouver dans la vie, d'ailleurs si glorieuse, de ce vertueux prélat. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages. Nous citerons seulement le suivant : *l'Antiquité de l'Église de Marseille, et la succession de ses évêques;* Marseille, 1747-1751, 3 vol. in-4°.

Paul Barbet, *Éloge de Belsunce;* Paris, 1821. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BELSUNCE** (*Armand*, vicomte DE), général français, parent du précédent, naquit le 6 février 1722, et mourut à Saint-Domingue le 4 août 1764. Il entra au service en 1740. De 1741 à 1743, il fit les campagnes de Bohême ; en 1744, il servit en Flandre, et se trouvait à la bataille de Fontenoy en 1745, à celle de Lawfeldt en 1747, et au siége de Maestricht en 1748. Il fut nommé colonel du régiment d'infanterie de son nom en 1749, et le commanda aux camps de Mézières (1753) et de Dunkerque (1756). Blessé à la bataille d'Hastembeck en 1757, il contribua à la prise de plusieurs places de l'électorat de Hanovre, se trouva, l'année suivante, à la bataille de Crevelt, et reçut une grave blessure à celle de Lutzelberg. Nommé brigadier, il marcha au secours du maréchal de Broglie, et fut nommé major général de l'armée en 1759. Après la prise de Gœttingen, il fut nommé commandant en second de cette place, commanda ensuite la retraite de Duderstadt, et se distingua dans plusieurs engagements. Il fut alors nommé maréchal de camp, et pourvu du gouvernement d'Oléron (1761). De retour en France, il reçut en 1762 le commandement des troupes de Saint-Domingue, fut nommé lieutenant général des armées du roi, puis gouverneur et lieutenant général de l'île de Saint-Domingue. Enfin il obtint, par échange avec celui d'Oléron, le gouvernement des ville et citadelle de Belle-Isle.

De Courcelles, *Dictionnaire historique des Généraux français*, t. II.

**BELSUNCE** (..., comte DE), célèbre par sa fin tragique en 1790, époque où il était major en second du régiment de Bourbon infanterie, en garnison à Caen. Accusé par trois grenadiers du régiment d'Artois de leur avoir fait enlever une médaille qu'ils avaient reçue pour services rendus à la patrie, il fut entouré dans son logement par un nombreux rassemblement. Effrayé, il se réfugia à l'hôtel de ville; mais il en fut arraché et massacré sous les yeux de l'autorité, qui ne put le sauver. Marat avait dénoncé dans une de ses feuilles le comte de Belsunce comme un ennemi de la liberté. Prud'homme prétend même « que la mort de Belsunce, amant aimé de mademoiselle d'Armans, plus connue sous le nom de Charlotte Corday, fut le premier motif de la haine de cette fille contre Marat. » Si cette assertion est vraie, l'héroïne des girondins n'aurait frappé Marat qu'en obéissant à un sentiment personnel.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Prud'homme, *Traité des Crimes de la Révolution.*

* **BELTRAFFIO** (*Jean-Antoine*), peintre italien, né à Milan en 1467, mort en 1516, fut élève de L. de Vinci. Quelques-uns de ses tableaux sont à Milan; le plus beau est à Bologne.

Lanzi, *Storia pittorica*, IV, 163.

**BELTRAMELLI** (*Joseph*), littérateur italien, né à Bergame en 1734, mort en 1815, fut envoyé jeune à Bologne, étudia les lettres et les sciences chez les jésuites de cette ville, et acquit des connaissances en peinture. De retour à Bergame, il fit des collections de médailles, de livres rares et de manuscrits précieux. Il visita les principales villes de l'Europe. Ses ouvrages lui avaient occasionné des dépenses considérables; les invasions de l'Italie achevèrent de le ruiner. Il supporta avec courage ces revers de fortune, et mourut professeur d'éloquence au lycée de sa ville natale. On a de lui : *Lettere sulle belle arti;* Bergame, 1797 ; — *Discorso sulla litteratura*, etc.; Bergame, 1803; — *Notizie intorno ad un quadro esistente nella capella del palazzo della prefettura in Bergamo;* Bergame, 1806; — *Elogio del caval. Tiraboschi;* Bergame, 1819, in-8°. Beltramelli a aussi laissé des dissertations manuscrites.

Tipaldo, *Biog. degli Italiani illustri.* — Ginguené, *Hist. litt. d'Italie.* — Le P. Moschini, dans la *Biographie universelle* (édit. ital.)

* **BELTRAMI** (*Antoine*), peintre italien, né à Crémone en 1724, mort en 1784, fut un des meilleurs élèves de François Boccaccino. On voit à Crémone et dans d'autres lieux beaucoup de tableaux de cet artiste.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BELTRAMI** (*Fabrice*), littérateur italien, né à Cétone dans l'État de Sienne, vivait au commencement du dix-septième siècle : il fut secrétaire du prince de la Mirandole. On a de lui : *Orazione in lode di Montagmana;* Vérone, 1598, in-4°; — *Discorso intorno alle imprese comuni Accademiche ;* Pérouse, 1612, in-4°. Beltrami a encore laissé plusieurs autres petits ouvrages ; on ne sait s'ils ont été imprimés.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BELTRAND** (*Hermann-Dominique*), sculpteur et architecte espagnol, natif de Vittoria, mort

en 1590, entra fort jeune dans la société des Jésuites. Plein de goût pour les beaux-arts, il alla se former en Italie. Ses principaux ouvrages sont trois *Christs*, dans la maison des jésuites de Madrid. On remarque surtout celui du collége impérial.

Bermudez, *Dictionnario*, etc. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

***BELTRANDO** (*Jean*), théologien et poëte italien, natif de Ravenne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *la Vidua costante*, tragédie en vers; Crémone, 1646, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BELTRANO** (*Augustin*), peintre italien, né à Naples en 1616, mort en 1665, fut élève de Massanio Stranzioni. Il excellait dans la peinture à fresque et dans le coloris à l'huile.

Lanzi, *Storia pittorica*, II, 275.

**BELTRANO** (*Octave*), littérateur et imprimeur italien, né à Terra-Nova, dans la Calabre inférieure, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Breve descrizione del regno di Napoli*; Naples, 1640, in-4°; — *il Vesuvio, poema in ottave rime*. On lui attribue encore quelques autres ouvrages dont l'existence n'est pas certaine, puisqu'on n'en cite aucune édition.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BELUOMO** (*Gothard*), théologien italien, de l'ordre des Jésuites, natif de Castiglione, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Microcosmus immobilis, seu compendium universæ philosophiæ*; Mantoue, 1655, in-8°; — *Initium sapientiæ; considerazioni per la salute dell' anima*; Bologne, 1660, in-12; — *le Fiamme del Santuario, osia affetti particolari nelle meditazioni della passione di G.-C.*; Venise, 1672, in-24; — *il Pregio e l'Ordine delle orazioni ordinarie e mistiche*; Modène, 1678.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BELURGER** (*Claude*), savant helléniste, et professeur de belles-lettres au collége de Navarre, mort vers 1622. Il fit faire de tels progrès à ses élèves dans la langue grecque, qu'à la fin de leurs études ils étaient en état de soutenir publiquement des thèses en grec, ce qu'on n'avait point encore vu dans l'université de Paris. Belurger avait une grande passion pour Homère : pour mieux le comprendre, il voulut voir les lieux que ce poëte a décrits. Il plaça toute sa fortune chez les chartreux, qui s'obligèrent à lui faire passer, partout où il se trouverait, une pension de six cents écus d'or, et partit pour l'Italie à l'âge de cinquante ans. Il reçut à Rome l'accueil le plus favorable, et y célébra dans une ode grecque le mariage d'Antoine Borghèse, neveu de Paul V, avec Camille Orsini. Il se rendit ensuite à Venise, et s'y embarqua pour Alexandrie; mais le climat de l'Égypte fut mortel pour lui : il y tomba malade, et mourut avant que ses yeux eussent pu contempler aucun des lieux célébrés par le père de la poésie épique. Belurger avait composé sur Homère un commentaire qu'il ne fit point imprimer, et qui s'est perdu. La bibliothèque de la rue Richelieu à Paris possède de lui un manuscrit intitulé *Totius Cosmographiæ et Geographiæ traductio*. Les seuls de ses ouvrages qui aient été imprimés sont deux pièces grecques que l'on trouve en tête de l'édition de *Psellus (de Operatione Dæmonum*; Paris, 1615), par Gaulmin, et de celle des *Éthiopiques* d'Héliodore, par Bourdelot (Paris, 1619).

J. Nicius Erythreus (J. Victor de Rossi), *Pinacotheca*; Lips., 1712, p. 205. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires*.

**BELUS**. *Voy*. Bel ou Baal.

***BELVALET DE FAMECHON** (*Ignace* de), général français, mort le 6 janvier 1698. Il entra au service en 1665, et fit la campagne d'Allemagne sous de Pradel. La compagnie qu'il commandait ayant été réformée, il suivit, en 1668, le duc de Beaufort dans l'île de Candie. Il s'y distingua dans plusieurs actions, et surtout à la fameuse sortie du 25 juin 1669, dans laquelle le duc de Beaufort fut tué. De 1671 à 1677, il fit plusieurs campagnes, et se trouva aux siéges de Graves, de Maëstricht, d'Aire, de Bouchain et de Vibourg, ainsi qu'aux batailles de Fintzeim, d'Ensheim, de Mulhausen, de Turckeim et d'Altenheim. En 1677, il fut nommé par commission colonel du régiment de son nom, et le suivit à l'armée de Roussillon en 1678. Il fit partie, en 1690, de l'expédition d'Irlande, et s'y distingua à la bataille de la Boyne et à la défense de Limerick. De retour en France, il se trouva au siége de Carmagnole (1691), et servit en Italie jusqu'en 1693; en 1694, il servit à l'armée de Roussillon, et en 1695 il retourna à l'armée d'Italie. En 1696, il fut nommé maréchal de camp. Il fit en cette qualité la campagne de la Moselle (1698), et mourut la même année, âgé de soixante ans.

De Courcelles, *Dictionnaire historique des généraux*.

***BELVÉDÈRE** (*André*), peintre italien, né à Naples vers 1646, mort en 1732, excellait à peindre les animaux, les fleurs et les fruits. Les tableaux de cet artiste sont très-recherchés.

Lanzi, *Storia pittorica*.

***BELVÉDÈRE** (*Ferdinand*), théologien italien, de l'ordre des Franciscains, dans la Marche d'Ancône, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Simboliche conclusioni*; Ancône, 1628, in-4°; — *Discorsi morali sui precetti di Pittagora*; Iesi, 1641.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BELVISO** (*Jean-Étienne*), théologien italien, natif de Vercelli, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Libro degli nove viaggi che fece la Virgine santissima con Gesù*; Vercelli, 1570.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BELVISOLTI** (*Laurent*), dit *le vénérable père Ignace*, prédicateur italien, né à Santia en 1686, mort à Turin en 1770, entra dans l'ordre de Saint-François en 1716, se livra à la prédication, et se fit remarquer par ses talents oratoires,

par ses vertus et l'austérité de ses mœurs. Le corps municipal de Turin demanda sa canonisation. On a de Belvisolti : *Celui qui veut vivre en paix doit ouïr, voir, et se taire; — Du persiflage naissent les inimitiés; — Ne soyez en célébrant la messe, ni trop lent ni trop prompt*, etc.

Bernhard de Bologne, *Bibliotheca Scriptorum capucinorum*.

* **BELZAIS-COURMENIL** (*Nicolas-Bernard-Joachim-Jean*), né à Écouché (Orne) en 1747, mort en 1804. Il fut élu, en 1789, député du tiers état du bailliage d'Alençon aux états généraux. On lui a attribué l'idée de la réforme du système monétaire, auquel fut appliquée la division décimale (1). C'est lui qui proposa de changer l'empreinte des monnaies. En 1795, le département de l'Orne l'envoya comme député au conseil des cinq-cents, d'où il passa au corps législatif en 1799. En 1802, il fut nommé préfet du département de l'Aisne, place qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

* **BELZER** (*Zacharie*), cristallier allemand, vivait en 1590 à la cour impériale de Prague. On conserve, dans quelques musées de l'Allemagne, des ouvrages fort estimés de cet habile artiste.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BÉLYARD** (*Simon*), poëte français, vivait à la fin du seizième siècle. Sa signature, *Bélyard Vallegeois*, a fait supposer qu'il était de Vallége en Champagne. Il semble avoir pris une part active aux troubles qui agitèrent la France sous Henri III, et s'être fait le poëte de la Ligue. En 1592, au moment où les passions étaient le plus irritées, il composa une tragédie qu'il dédia au maire de Troyes, et qui porte ce titre : *le Guysien*, ou *Perfidie tyrannique commise par Henry de Valois ès personnes du prince de Lorraine, le cardinal, et Henry de Lorraine, duc de Guise;* Troyes, 1592, in-8°. Ce n'est qu'une satire arbitrairement divisée en scènes et en actes. Sa haine pour Henri III et son enthousiasme pour la Ligue lui dictèrent aussi une *Éclogue pastorelle sur les misères du royaume et sur la miraculeuse délivrance du duc de Guise;* Troyes, 1592, in-8°; imprimé ordinairement à la suite de la pièce précédente. Cette éclogue n'a de bucolique que son titre de *pastorelle*. C'est tout simplement une diatribe politique dialoguée, qui n'a d'importance que par sa date. On trouve dans les œuvres de Pasquier une lettre (la quatorzième) où cet illustre magistrat raconte avec beaucoup de verve et de chaleur comment le duc de Guise parvint à s'échapper en effet du château de Tours, où le roi l'avait enfermé. Cette narration est plus animée et plus curieuse que le pamphlet rimé de notre poëte.

Lelong, *Bibl. hist. de la France*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

(1) La première idée de cette utile réforme appartient à *Beccaria*. (Voyez cet article.)

* **BELZ** (*Urbain-Nathanaël*), médecin allemand, mort à Neustadt-Eberwald au mois de décembre 1776. On a de lui : *Der Deutsche Patriot* (le Patriote allemand); Berlin, 1762, in-8°; — *Dissertation sur le Son et l'Ouïe* (en allemand); Berlin, 1764, in-4°.

*Biographie médicale*.

**BELZONI** (*Jean-Baptiste*), célèbre voyageur, naquit à Padoue, vers 1778, d'un barbier originaire de Rome, et mourut le 3 décembre 1823. Destiné d'abord à l'état religieux, il fut élevé dans cette dernière ville; mais il la quitta dès que les Français en prirent possession. En 1803 il vint à Londres, et s'engagea au théâtre d'Astley, où on le vit jouer, entre autres, les rôles d'Apollon et d'Hercule. Il employa alors ses loisirs à étudier la langue anglaise et à se perfectionner dans l'hydraulique, art qui, déjà à Rome, avait été sa principale étude, et qu'il mit à profit pour gagner sa vie. Il donna, dans les villes les plus populeuses de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, des représentations hydrauliques, produisant les formes et les directions les plus variées qu'un mécanisme ingénieux puisse imprimer à une masse d'eau. Il exploita aussi sa force corporelle, en donnant des représentations d'Hercule chargé de poids énormes. Après un séjour de neuf années en Angleterre, il passa en Espagne et en Portugal, où il remplit, sur les principaux théâtres, le premier rôle dans le *Samson* dramatisé de la Bible. De la Péninsule, il se rendit avec sa femme (véritable amazone qui plus d'une fois se défendit, les armes à la main, contre les Arabes) à l'île de Malte, et de là en Égypte. Dans ce pays, où il resta de 1815 à 1819, il exerça d'abord la profession de danseur, et gagna ensuite la bienveillance du pacha, qui sut le faire servir à ses plans. Belzoni, bien qu'il se trouvât souvent seul avec les habitants grossiers des campagnes, leur inspira néanmoins du respect par sa taille élevée et sa force musculaire. Ainsi il parvint à ouvrir (outre la pyramide de Giséh, déjà ouverte dans le dix-septième siècle par Pierre de la Valle), une autre pyramide appelée Chéphrène, plusieurs tombeaux de rois à Thèbes, notamment le tombeau si magnifique et si bien conservé qui se trouve dans la vallée de Biban-el-Molouc, et qu'on croît être celui de Psammouthis, mort quatre cents ans avant notre ère. Les dessins que Belzoni a faits de ce monument passent pour les plus exacts qu'on en ait donnés; Cailliaud a cependant, dans une *Lettre*, contesté l'exactitude de quelques-uns de ces dessins.

Par son zèle et son habileté Belzoni réussit, en 1816, à faire transporter de Thèbes à Alexandrie le buste de Jupiter-Memnon et un sarcophage en albâtre, qui tous les deux ont passé dans le Musée britannique de Londres. Le 1er août 1817, il ouvrit, près de la deuxième cataracte du Nil, le temple d'Ipsamboul, découvert précédemment par MM. Cailliaud et Drovetti

(ce dernier était consul général de France en Égypte), mais qui avaient vainement essayé d'en forcer les portes. Il trouva, sous les ruines de cet édifice, l'entrée d'un temple souterrain dont l'existence était jusqu'alors tout à fait ignorée. Plus tard Belzoni visita les côtes de la mer Rouge, la ville de Bérénice, et fit enfin une excursion à l'oasis d'Ammon (Syouah). Son voyage à Bérénice fut marqué par la découverte des mines d'émeraudes de Zoubara.

Belzoni contesta à Cailliaud l'honneur d'avoir découvert Bérénice, en soutenant que lui-même avait trouvé les ruines de cet ancien entrepôt du commerce entre l'Europe et l'Inde, à une distance de quatre journées du lieu où Cailliaud avait cru en reconnaître l'emplacement. Belzoni donna deux statues égyptiennes, provenant de Thèbes, à sa ville natale (Padoue), qui les fit placer dans l'une des salles de l'université, et lui en témoigna sa reconnaissance par une médaille. Il publia en anglais une relation de ses voyages et de ses travaux, qui a été accueillie avec la plus grande faveur. En voici le titre : *A Narrative of the operations and recent Discoveries within the Pyramids, Temples, Tombs and Excavations in Egypt and Nubia; and of a Journey to the coast of the Red Sea in search of the ancient Berenice, and another to the Oasis of Jupiter Ammon*; Londres, 1820, in-4° avec atlas (Relation de nouvelles découvertes et explorations de pyramides, temples et tombeaux dans l'Égypte et dans la Nubie; d'un voyage aux côtes de la mer Rouge, à la recherche de l'emplacement de l'ancienne ville de Bérénice; et d'un autre voyage à l'oasis de Jupiter-Ammon); Londres, 1821, avec un atlas in-fol. de 44 grav. coloriées.

En novembre 1823, Belzoni partit pour Benin, dans l'intention de pénétrer de là jusqu'à Houssa et Tombouctou; mais il ne lui fut pas permis d'exécuter ce projet hardi; il mourut de la dyssenterie le 3 du mois suivant, à Gato, sur la route de Benin : une simple inscription marque sa tombe sous un sycomore. Belzoni avait aussi adopté l'opinion que le Nil et le Niger ne sont pas le même fleuve, et que ce dernier se jette dans la mer Atlantique. Ses dessins des tombeaux de Gournou, qu'il avait explorés en Égypte, ont été publiés en 1829 à Londres, par les soins de sa veuve.

*Conversations-Lexicon*. — *Zeitgenossen* (les Contemporains). — *Penny Cyclopædia*. — Gorton, *General-Biogr. Dict.*

**BEM** (*Magnus Vou*), voyageur russe, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. De 1772 à 1779 il gouverna le Kamtchatka, et améliora l'état de cette contrée lointaine. Dans l'été de 1775 il s'honora par un acte philanthropique, en faisant deux cents verstes à pied, pour secourir les compagnons du capitaine Cook. Sa santé altérée le détermina enfin à demander son rappel en 1779. On n'a plus ensuite de détails à son sujet.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

* **BEM** (*Joseph*), célèbre général polonais, né en 1795 à Tarnow en Galicie, mort le 10 décembre 1850. Après avoir fait ses études à l'université de Cracovie, il entra en 1810 à l'école militaire de Varsovie, que dirigeait à cette époque le général français Pelletier, et il en sortit, au bout de deux ans, officier d'artillerie à cheval. Bien jeune encore, il fit en qualité de lieutenant toute la campagne de 1812, d'abord sous les ordres de Davoust, puis sous ceux de Macdonald, avec lequel il se trouva dans Dantzig, lors du siége de cette place. Les Russes ayant violé la capitulation, il fut forcé de retourner en Pologne, et se retira chez son père, qui avait une propriété près de Kielcé. Après la création du nouveau royaume de Pologne, Bem reprit du service. Nommé capitaine en 1819, il fut placé comme aide de camp auprès du général Bontemps, et nommé professeur dans une école d'artillerie nouvellement organisée à Varsovie. Ce fut alors qu'il s'occupa d'introduire dans l'armée polonaise les fusées à la Congrève (1). Bientôt, ne voulant plus rester attaché à l'école d'artillerie, il sollicita son remplacement : le grand-duc Constantin ne vit dans cette demande qu'un acte d'insubordination. Bem fut traduit devant un conseil de guerre, et condamné à la prison. Remis en liberté, il fut envoyé à Kotzk, et placé sous la surveillance de la police.

Après la mort de l'empereur Alexandre, Bem parvint à obtenir sa démission, et se rendit à Léopol en Galicie. Là il s'adonna entièrement aux sciences ; il avait commencé un ouvrage sur les machines à vapeur, lorsque la révolution de 1830 éclata. A la première nouvelle de cet événement, Bem se rendit à Varsovie. Il fut nommé major ; puis on lui confia le commandement d'une batterie de l'artillerie à cheval, et bientôt il déploya, en présence d'un ennemi nombreux, toutes les connaissances d'un tacticien et la bravoure d'un soldat. Il commanda en chef toute l'artillerie, et refusa le pouvoir. Après la défaite de l'armée polonaise, il en dirigea les débris vers la France, où il vécut longtemps en exil : il gagna sa vie à Paris, en donnant des leçons. Son hostilité contre M. Lelewel, alors président du comité national à Paris, lui attira le mécontentement de la jeunesse, dont Lelewel était l'idole ; mais ce qui lui nuisit encore plus à leurs yeux, ce fut son expédition de Portugal, entreprise à l'insu de ses compatriotes, et sa convention avec don Pédro. Une fois maître de Lisbonne, le duc de Bragance refusa les fonds nécessaires pour le transport et l'équipement des Polonais ; et cette expédition, pour laquelle on n'avait guère pu réunir qu'une poignée d'hommes, finit par avorter entièrement, et donna l'occasion à un exalté d'attenter aux jours de Bem. La balle s'arrêta dans sa poche, sur une pièce de monnaie.

(1) Vers la même epoque il rédigea des *Notes sur les fusées incendiaires*, qui ont été publiées avec la traduction allemande de M. Schuh; Weimar, 1820, in-4°.

A la révolution de 1848, Bem essaya le premier d'organiser l'insurrection de Vienne, et se joignit ensuite aux Hongrois soulevés. Chargé du commandement du corps qui devait combattre les Autrichiens du côté de la Transylvanie, il essuya d'abord quelques échecs, puis s'empara de Hermanstadt (11 mars 1849), prit Kronstadt, et repoussa les Autrichiens ainsi que les troupes auxiliaires russes, appelées dans le mois de février. Il força de même le général autrichien Puchner à évacuer le Banat et la Valachie. Les Russes et les Autrichiens se rallièrent bientôt en Transylvanie : après avoir fait de vains efforts pour soulever la Valachie et la Moldavie, Bem succomba le 13 juillet, devant Schæssbourg, à des forces trois fois supérieures; il aurait été lui-même fait prisonnier, s'il ne s'était tenu caché dans un marais. Cependant il parvint à réunir autour de lui quelques débris de son armée, et se rendit (le 5 août) une seconde fois maître de Hermanstadt (capitale de la Transylvanie); mais il ne put tenir cette place, faute de renforts. Sur les instances de Kossuth, il entra en Hongrie, et prit part (le 9 août 1849) à la bataille de Temeswar, que perdirent les Hongrois. — Bem se réfugia sur le territoire turc, embrassa l'islamisme, et fut bien accueilli du sultan Abdul-Medjid, qui lui donna la dignité de pacha, avec un commandement dans l'armée turque. En février 1850, on lui assigna, ainsi qu'aux autres réfugiés hongrois passés à l'islamisme, la ville d'Alep pour séjour. En novembre de la même année, *Amurat-Pacha* (c'est le nom que Bem avait pris) y réprima des excès sanglants commis sur les chrétiens par le fanatisme de la population arabe, et mourut peu de temps après.

*Conversations-Lexicon.*

* **BEMARCHIUS** (Βημάρχιος), sophiste et rhéteur grec, natif de Césarée en Cappadoce, vivait vers la première moitié du quatrième siècle. Il laissa une *Vie* de l'empereur Constantin, des discours et autres écrits; mais aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu.

Suidas. — Libanii *Orationes*, p. 24 édition Reiske.

**BEMBO** (*Bernard*), littérateur italien, père du célèbre cardinal Pierre Bembo, né à Venise le 19 octobre 1433, mort vers la fin de mai 1519, remplit plusieurs emplois publics, soit à Venise, soit hors de sa patrie. Il aimait, protégeait et cultivait lui-même les lettres. Il a écrit plusieurs ouvrages, mais la plupart sont restés inédits : on trouve un recueil de ses discours dans quelques bibliothèques d'Italie.

Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavini.*

**BEMBO** (*Boniface*), écrivain italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut professeur à Pavie et à Rome. On a de lui : *Oratio in principis Ludovici laudes*; Pavie, 1490, in-4°; — *Vitæ Nervæ et Trajani*; Rome, 1493, in-fol.; — des *poëmes latins*, dont la plupart sont restés manuscrits.

Mazzuchelli *Scrittori d'Italia.*

* **BEMBO** (*Bonifazio*, ou par abréviation *Fazio*), peintre, né à Valdarno dans le Crémonais, travaillait en 1461 pour la cour de Milan. Il concourut à la décoration de la cathédrale de Crémone; il y a peint à fresque *l'Adoration des Mages*, signée *Bembus incipiens*, et *la Purification*, avec le millésime MCCCC... dont malheureusement les dernières lettres ne sont plus visibles. On reconnaît dans ses ouvrages un peintre habile, riche d'expression, brillant de coloris, mais ne s'élevant pas au-dessus de la simple imitation de la nature.

Il faut se garder de le confondre avec *Bonifazio de Venise*, ou plutôt de Vérone, ainsi que l'ont fait Bottari, Ticozzi et plusieurs autres.

E. B—N.

Lomazzo, *Trattato dell' Arte della Pittura.* — Bottari, *Note alle vite del Vasari.*

**BEMBO** (*Dardi*), littérateur italien, mort le 27 mai 1633. Il suivit d'abord la carrière des emplois publics, et joignit l'amour des lettres à l'esprit des affaires. On a de lui : *Opere di Platone, tradotte in lingua volgare*; Venise, 1601, 5 vol. in-12; ibid., 1742, 3 vol. in-4°; — *Commento di Ierocle filosofo sopra i versi di Pitagora, detti d'oro, volgarmente tradotti*; Venise, 1604, in-4°; — *Trattato di Timeo da Locri intorno all' anima del mondo, e i dialoghi detti spurj, tradotti*, etc.; Venise, 1601, in-12; — *Discorsi di Teodoreto, vescovo di Cirene*, etc.; Venise, 1617, in-4°; — *Apologia e discorsi sopra l' opere di Platone*, ouvrage non imprimé.

Mazzuchelli, *gli Scrittori d'Italia.*

* **BEMBO** (*Giovanni Francesco*), peintre crémonais, travaillait encore en 1524. Il était frère et élève de Bonifazio Bembo; mais il paraît certain qu'il avait étudié dans la basse Italie. Son style n'a aucun rapport avec celui des artistes de Crémone et des autres écoles lombardes; il rappelle bien plutôt la manière de Fra-Bartolommeo, mais avec moins d'ampleur dans les draperies, moins de grandiose dans les expressions. Parmi les peintres de son pays et de son époque, il fut peut-être celui qui s'éloigna le plus du faire ancien. Le surnom de *Vetraro*, qui lui fut donné, fait supposer qu'il peignit également sur verre. E. B—N.

Zaist, *Notizie storiche de' Pittori, Scultori ed Architetti Cremonesi.*

**BEMBO** (*Jean*), doge de Venise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il succéda en novembre 1615 à Marc-Antoine Memmo. Durant sa magistrature, les Vénitiens continuèrent les hostilités commencées à l'occasion de la protection accordée par Ferdinand d'Autriche aux pirates dalmates et uscoques, et portèrent secours à Charles-Emmanuel, duc de Savoie, en guerre avec les Espagnols, en même temps qu'ils se défendirent contre le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples. C'est encore sous le gouvernement du doge Bembo que fut ourdie, pour n'éclater qu'après sa mort, la conspiration de Bedmar, cet ambassadeur de Philippe III à Venise,

jaloux de la puissance de l'État près duquel il résidait.

Sismondi, *Républiques Italiennes.*

**BEMBO** (*Pierre*), célèbre cardinal et littérateur italien, né à Venise le 20 mai 1470, mort le 18 janvier 1547. Il eut une de ces existences honorables et douces qu'à la renaissance des lettres le goût de l'étude, allié aux dignités de l'Église, procurait fréquemment. Il était fils d'un sénateur qui s'était fait remarquer par ses connaissances. Son père ayant eu l'ambassade de Florence, le jeune Bembo commenca dans cette ville et continua ensuite dans sa patrie ses premières études. Son goût suivit celui de l'époque. Pour étudier la langue grecque, si recherchée alors en Italie, sous le maître le plus renommé, le célèbre Lascaris, Bembo se rendit à Messine, et y passa deux ans. Il fit enfin à Padoue son cours de philosophie.

La carrière des emplois devait être celle du fils d'un sénateur vénitien. Bembo préféra celle des lettres et prit l'habit ecclésiastique, qui offrait le meilleur moyen de se livrer doucement à l'étude. Parmi les princes d'Italie qui le protégeaient le plus, on remarquait Alfonse d'Este, duc de Ferrare. Pierre Bembo se rendit à la cour de ce duc, et y gagna les bonnes graces de la fameuse Lucrèce Borgia, épouse d'Alfonse, dont la bienveillance pour lui fut, à ce qu'on dit, *extrême*, et dont il ne se lassa pas de répéter les louanges. Sa patrie, la ville de Venise, avait aussi, dans la maison d'Alde Manuce, son académie. Bembo alla la fréquenter, et, pour recueillir toutes les leçons, tous les exemples qu'offrait son heureux pays, il passa ensuite quelques années à la cour d'Urbino, qui était un autre asile des lettres. Ce fut vers 1502 qu'il commença à écrire quelques notes sur la langue italienne, et les publia en 1525, sous le titre de *Prose*. L'an 1512, il s'attacha à Julien de Médicis, qu'il suivit à Rome. Bientôt les bénéfices vinrent le chercher; il obtint de Jules II la commanderie de Bologne. Un pontife plus pacifique, plus ami des lettres et des arts que Jules, Léon X, étant monté sur le trône, Bembo fut appelé par lui au poste de secrétaire intime. Quelques missions de confiance, beaucoup de richesses et d'honneurs, furent la suite naturelle de cette position. Les hommes les plus distingués, les cardinaux Bibiena et Jules de Médicis, les poëtes Tebaldeo et Accolti, le peintre Raphaël et les principaux seigneurs de Rome, furent les amis de Bembo. Deux commanderies, deux doyennés, trois abbayes, plusieurs canonicats, et d'autres bénéfices, lui assuraient une aisance dont il savait jouir. A la mort de Léon X, son protecteur, la belle Morosina (*V.* ce nom), qui avait donné à Bembo un fils et deux filles, le fit renoncer aux affaires, et choisir à Padoue, illustrée par l'une des meilleures universités d'Italie, une retraite dont il fit, on pourrait le dire, un temple des Muses. Il y réunit une bibliothèque qui fut l'une des plus belles de cette époque, et qui passa plus tard dans celle du Vatican ; une collection de médailles et de monuments de l'antiquité, parmi lesquels on remarquait la fameuse table Isiaque. Une de ces velléités qui troublent souvent les plus douces retraites, paraît s'être réveillée dans le cœur de Bembo lors de l'élévation de Clément VII : il se rendit à Rome pour offrir ses hommages au nouveau pape. Cependant, loin de se fixer dans la ville pontificale, il retourna à Padoue, et n'accepta la charge d'historiographe de Venise qu'en en refusant les honoraires. Il devait à ce titre retracer la période de 1486 à 1530; mais il ne conduisit son histoire qu'à l'an 1513, et on ne l'imprima que quatre ans après sa mort. Il avait écrit cet ouvrage en latin : on le traduisit et on le publia presque aussitôt en italien, sous ce titre : *Istoria Veneziana ;* Venise, 1552, in-4°; ibid., 1790. Il a été souvent réimprimé dans cette langue. On le trouve aussi dans le recueil *degli Istorici delle cose Veneziane, i quali hanno scritto per publico decreto ;* Venezia, 1718. Cet ouvrage amena naturellement la république à nommer Bembo aux fonctions de bibliothécaire, qu'il ne refusa pas. Cependant Paul III l'ayant appelé au cardinalat, il s'empressa d'aller à Rome, où il se lia avec l'un des hommes les plus distingués de l'époque, le cardinal anglais Polus. Dès ce moment, Bembo, devenu cardinal, donna un autre cours à sa vie. Il renonça aux lettres profanes, étudia les Pères et les théologiens, fut successivement nommé aux évêchés de Gubbio et de Bergame, et mourut enfin dans les sentiments dignes d'un prince de l'Église.

Bembo, que ses panégyristes ont, soit dans leurs discours, soit dans les inscriptions faites en son honneur, porté au rang des plus grands hommes, fut seulement un écrivain plein de goût et de grâce. Son véritable mérite est d'avoir été l'un des restaurateurs de la belle latinité. Il fut le chef des *cicéroniens* de l'époque. Mais, ainsi que Sadolet, son émule et son ami, Bembo a poussé jusqu'à l'affectation le goût du style ancien. Il fut puriste en italien comme en latin ; dans sa prose il écrivait moins sa langue que celle de Boccace, et exprimait moins ses idées que celles de Pétrarque. L'anecdote des quarante tiroirs par lesquels il faisait passer successivement ses manuscrits, quarante fois corrigés, est sans doute fort exagérée; mais elle peint le goût de Bembo.

Ses œuvres (*Opera di P. Bembo*), imprimées à Venise, 1729, en 4 vol. in-fol., se composent de son Histoire de Venise, de morceaux de littérature, de polémique et de critique, de dialogues sur la nature de l'amour (*gli Asolani*, Venise, 1530, in-4°), de poésies (*Rime*, Venise, 1564, in-4°), et de lettres (*Lettere*, Venise, 1575, 2 vol. in-8°) remplies de détails curieux sur les affaires et les mœurs du temps. La partie la plus précieuse de sa correspondance est sans contredit celle qui se rapporte aux affaires. Tous ses écrits sont empreints du même cachet d'élé-

gance; mais presque tous manquent d'énergie et d'originalité. [A. MATTER, dans l'*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Gyraldus, *de Poetis sui temporis*, p. 554. — Morhof, *Polyhistor*. — Adr. Baillet, *Jugements*, t. II, p. 157. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*. — Nicéron, *Mémoires*, t. II, p. 20. — Jean de la Casa, *Vita Bembi*. — Aubery, *Hist. des Cardin.* — Augustus Beatinus, *Lacrimæ in funere Petri cardinalis Bembi*; Venez., 1548. — Baltassaro Oltrocchi, *Elogio del cardinale Pietro Bembo*; Venez., 1758. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della Lett. ital.*, t. VII. — Maffei, *Stor. della Letteratura ital.*

*BEMBUS ou BEMBO (*Jo.*), historien italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a de lui : *Chronicon de Rebus Venetis, ab anno* 1383 *ad* 1410.

Muratori, *Thesaurus Rerum italicarum*.

BÈME ou BOHME. *Voyez* BOEHM.

BÈME ou BESME, assassin de Coligny, fut ainsi appelé parce qu'il était né en Bohême; son vrai nom était Charles *Dianowitz*. Élevé par les Guise, il eut la principale part au meurtre de Coligny, dont il jeta le corps par la fenêtre. Voltaire en parle dans le second chant de *la Henriade* :

Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Coligny l'attendait d'un visage intrépide;
Et bientôt dans les flancs ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras et glaçât son courage.

Arrêté en Saintonge par les protestants, Bême parvint à s'échapper; mais Berthauville, gouverneur de la place où il était renfermé, l'atteignit, et lui passa son épée au travers du corps (1575).

Bayle, *Dict. hist.* — De Thou, *Hist.*, 62. — D'Aubigné, *Hist.*, t. II, l. 2. — Mézerai, t. III, *Vie de Coligny*.

*BEMETZRIEDER, musicographe français, né en 1747. Il vivait encore en 1816. D'abord bénédictin, son amour de l'indépendance et son penchant pour la musique le firent rentrer dans le monde. Il fut protégé à Paris par Diderot, qui lui procura des leçons de clavecin. Ayant quitté cette ville en 1782, il vint à Londres, où la fortune lui sourit tout aussi peu que dans la capitale de la France. On a de lui : *Leçons de Clavecin, et Principes d'harmonie*; Paris, 1771, dont un juge compétent, Fétis, est loin de faire l'éloge; — *Traité de Musique concernant les tons, les harmonies, les accords, et le discours musical*; Paris, 1776.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BEMME (*Jean*), dessinateur et graveur, né à Rotterdam en 1775. Il eut Hanck pour maître, et, plus tard, le célèbre Dirk-Lamgendyk. Ses œuvres retracent, comme plus tard celles de Charlet en France, des scènes de bivouac. On les trouve dans les galeries des amateurs de ce genre de productions.

Van Eynden und van der Willigen, *Geschichte der Bilder-Kunst*.

BEMMEL (*Charles-Sébastien*), peintre allemand, né à Bamberg en 1743, mort à Nuremberg en 1796. Les mauvais traitements d'une marâtre le portèrent à fuir Bamberg lorsqu'il n'avait encore que sept ans. Recueilli à Nuremberg par une veuve compatissante, il devint bientôt un paysagiste extrêmement distingué. On recherchait ses tableaux en tous pays, en Angleterre, en Espagne, en Russie. Il se plaisait surtout à peindre des marines, des incendies, des aurores, et des effets de nuit. Ses paysages sont pleins d'animation; tout cela vit et se meut. Une paralysie de la main interrompit la suite de ses chefs-d'œuvre, et il mourut frappé d'apoplexie.

Meusel, *Miscellen*, V, 636, et IX, 81. — Jäck, *Pantheon der Literaten und Künstler Bambergs*.

BEMMEL (*Guillaume Van*), peintre hollandais, d'une famille de religionnaires français, né à Utrecht le 10 juin 1630, mort à Nuremberg le 10 novembre 1708. Après avoir étudié le paysage à l'école du célèbre Zaltleven, il se rendit en Italie, où il copia avec la plus scrupuleuse exactitude les paysages des environs de Rome, de Naples et de Tivoli. A son retour il vint en Allemagne, et mit son pinceau au service de la cour de Hesse-Cassel. Il se fixa enfin à Nuremberg où il mourut, et où l'on voit plusieurs de ses tableaux. Son paysage reproduit fidèlement la nature; le coloris en est vif; et ce qui le distingue particulièrement, c'est une intelligente distribution de la lumière et de l'ombre.

Descamps, *Vies des Peintres Flamands*.

BEMMEL (*Jean-George*), peintre allemand, né à Nuremberg en 1669, mort en 1723. Il peignit avec prédilection les animaux, et suivit dans ce genre les traces de Lemke. Ses paysages n'eurent pas moins de succès que ses animaux. Il copia si fidèlement la nature, que ses tableaux furent extrêmement recherchés. Une paralysie arrêta le cours de ses estimables productions.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

*BEMMEL (*Joel-Paul*), fils aîné de Jean-George, peintre allemand, né à Nuremberg en 1713. Il fut élève de Preissler et de Martin Schuster, et s'attacha d'abord à continuer avec succès la tradition artistique de la famille. Cependant il figura dans les cadres de l'armée prussienne jusqu'en 1737. Il reprit alors le pinceau, fit des paysages et des tableaux d'histoire. Un ami qu'il avait à Francfort le poussa de nouveau à rentrer dans la carrière militaire. On perd sa trace à partir de ce moment.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Meusel, *Miscellen*. — Nilson, *Uber Deutsche Kunst*.

BEMMEL (*Jean-Noé*), le plus jeune fils de Jean-George, peintre allemand, né à Nuremberg en 1716. Après avoir étudié dans sa ville natale, il eut Kupezky pour maître. Il peignit le paysage, des chasses, des animaux, des batailles, des scènes d'amour et des scènes champêtres.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Meusel, *Miscellen*. — Nilson, *Uber Deutsche Kunst*.

BEMMEL (*George-Christophe-Théophile von*), peintre allemand, né à Nuremberg en 1738, mort en 1794. Il était fils de Jean-Noé Bemmel,

et, comme lui, peignit et dessina à Nuremberg, où il avait étudié sous Martin Preissler. Il devint membre de l'Académie de cette ville. On lui doit des paysages et des tableaux de batailles qui ne sont point dépourvus de mérite.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BEMMEL** (*Burkhard-Albert* von), le plus jeune fils de Jean-Noé, dessinateur allemand, né en 1742, mort en 1755. Tout jeune encore, il réussissait à dessiner les animaux. Ses dessins sont fort rares, ce qui s'explique par sa mort prématurée.

Nilson, *Über Deutsche Kunst.*, p. 21-27. — Meusel, *Miscellen*, V, 636, et IX, 81.

* **BEMMEL** (*Pierre* DE), peintre paysagiste allemand, né à Nuremberg en 1685, mort à Ratisbonne en 1754. Son pinceau s'exerça avec succès dans le paysage, et reproduisit parfaitement les grandes scènes de la nature, les tempêtes, les neiges, etc. L'ordonnance de son dessin est bonne, et ses tableaux ont de la hardiesse, sans être dépourvus de chaleur. Les figures de ses paysages sont dues au pinceau de son frère Jean-George ou de son neveu Jean-Noé.

Meusel, *Miscellen.* — Nilson, *Über Deutsche Kunst.*

* **BEMMEL** (*Christophe* von), fils de Pierre Bemmel, peintre allemand, né en 1707. Instruit par son père, il peignit le paysage en artiste habile. Ses œuvres sont estimées et recherchées. On ne sait plus rien de lui à partir de 1783.

Meusel, *Miscellen.* — Nilson, *Über Deutsche Kunst.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BEMMELEN** (*Abraham Van*), savant hollandais, né en 1755, mort à la Haye le 16 août 1822. Il était très-versé dans les sciences physiques et mathématiques, ainsi que dans la connaissance des objets d'utilité publique. Il a publié en hollandais : *Éléments de Physique expérimentale*, 4 vol. in-4° ; — *Introduction à l'architecture hydraulique* ; — *Leçons d'Algèbre à l'usage des écoles latines*, 2 vol. ; — *Exposé des travaux de la Société économique, pendant les vingt-cinq premières années de son existence.*

*Revue biographique des Pays-Bas.* — *Allgemeene Konst en letter-bode*, 23 août 1822.

* **BEMPDE** (*Jourdan* Van den), poëte flamand, natif de Tournay, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *den Bloedighe Vrydach* (le Vendredi saint, ou la Passion) ; Louvain, 1670.

*Biographie universelle*, édition belge.

**BENABEN** (*Louis-Guillaume-Jacques-Marie*), publiciste français, né à Toulouse le 12 février 1774, mort à Paris le 1er septembre 1831. Il suivit d'abord la carrière administrative, et fut successivement commissaire du gouvernement (1795), commissaire à l'armée d'Égypte, et chef du bureau de la guerre à l'administration centrale de la Haute-Garonne. Il se consacra ensuite à l'enseignement, et fut professeur de rhétorique et de philosophie aux colléges d'Orléans, de Carcassonne et de Pontivy. En 1814 il vint à Paris, fut d'abord attaché à l'École normale, et devint ensuite l'un des plus habiles rédacteurs du journal intitulé *la Minerve*. Lorsque ce recueil cessa de paraître, Benaben devint successivement rédacteur de l'ancien *Journal de Paris*, et, par suite, il fut employé comme rédacteur de *la Gazette de France* jusqu'en 1827. Après la chute du ministère Villèle, Benaben continua d'écrire dans *la Gazette*, et en fut toujours l'un des plus fermes soutiens. Il mourut d'une attaque d'apoplexie. On a de lui, entre autres : *les Lettres de Phalaris, tyran d'Agrigente* ; Angers et Paris, 1803 ; — *le Procès de l'oligarchie contre la monarchie* ; Paris, 1817, etc. ; — *Éloge historique du général Dupuy* ; Toulouse, 1800, in-8° ; — *Naissance du roi de Rome*, ode, 1812. On attribue à Benaben les *Satires toulousaines* ; Toulouse, 1804, in-8°.

Quérard, *la France littéraire* (supplément).

**BENACCI** (*Victorius*), imprimeur italien, vivant à Bologne dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Compendio della città di Bologna* ; Bologne, 1663.

Un autre imprimeur du même nom a laissé : *Descrizione degli apparati fatti in Bologna per la venuta di papa Clemente VIII* ; Bologne, 1598-1599, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BENADAD**, nom de trois rois de Syrie, dont parle l'Écriture sainte; ils résidèrent à Damas.

**BENADAD Ier**, roi de Syrie, appelé Adad par Joseph, était fils d'Éliod, et vivait vers l'an 950 av. J.-C.; il vint au secours d'Asa, roi de Juda, contre Baasa, roi d'Israël.

**BENADAD II**, roi de Syrie, fils du précédent, vivait vers l'an 930 av. J.-C., et battit plusieurs fois Achab, roi d'Israël. Il continua la guerre contre Joram, son successeur, vint assiéger Samarie, tomba malade à Damas, où Hazaël, l'un de ses principaux officiers, l'étouffa sous une couverture trempée dans l'eau.

**BENADAD III**, roi de Syrie, fils d'Hazaël, vivait vers l'an 836 av. J.-C. ; il fut vaincu trois fois par Joas, roi d'Israël. Les Syriens rendirent des honneurs divins à ce roi et à Hazaël son père, parce qu'ils avaient orné leur ville de temples magnifiques.

III *Reg.*, chap. 15, 20, 21 ; IV *Reg.*, chap. 1 et 8. — *Paralip.*, chap. 18. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. 8 et 9.

* **BENAGLIA** (*Francesco*), peintre de l'école vénitienne, florissait en 1476. Il a travaillé pour *Santa-Maria della Scala*, et pour plusieurs autres églises de Vérone.

Maffei, *Verona illustrata.*

* **BENAGLIA** (*Cyprien*), théologien italien, né à Brescia le 26 août 1676, mort le 28 février 1750. Il entra dans la congrégation du mont Cassin, enseigna à Brescia en 1699 les mathématiques et la philosophie morale, professa en 1705 le droit canon à Padoue, et remplit dans son ordre plusieurs fonctions importantes, notamment celles de prieur. On a de lui : *Examen*

*philosophiæ novæ et veteris*; Brescia, 1699; — *Prælectiones in jus canonicum*, ms.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Zugelbauer, *Historia litteraria ordinis S.-Benedicti*.

***BENAGLIA** (*Jean*), voyageur italien, natif de Milan, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Secrétaire du cardinal Caprara, ambassadeur à Constantinople, il fit avec ce prélat le voyage d'Orient. On a de Benaglia : *Relazione del viaggio fatto a Constantinopoli, e ritorno in Germania, del sig. conte Alb. Caprara*; Rome, 1684, in-12; Venise, 1688, in-12. Cet ouvrage a été traduit en allemand à Francfort en 1687, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis*.

***BENAGLIA** (*Joseph*), jurisconsulte italien, né à Milan en 1648, mort en 1737. Il étudia le droit dans sa ville natale, dont il fut l'un des magistrats. On a de lui : *Relazione istorica del magistrato delle ducali entrate straordinarie nello Stato di Milano*; Milan, 1711, in-fol.; — *Elenchus familiarum in Mediolani Dominio Feudis, Jurisdictionibus, Titulisque insignium*; Milan, 1714, in-fol.; — et beaucoup de manuscrits.

Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BENAGLIA** (...), sculpteur italien contemporain, élève de Thorwaldsen, dont il exécuta à Rome les modèles en marbre. Il était secondé dans cette besogne par Pacetti, Bienaimé junior, Marchetti, Tacca et Carlesi, et Thorwaldsen y mettait la dernière main. Les œuvres originales de Benaglia sont, entre autres, un *Pâris* qui peut être cité comme une des meilleures productions de l'art, et un *Ganymède* d'après l'antique, exécuté avec beaucoup de grâce.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BENAGLIO** (*François*), peintre italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il travaillait en 1476 à Sainte-Marie della Scala de Vérone.

Il y avait aussi vers la même époque et dans la même ville un *Jérôme* BENAGLIO, dont on voit encore quelques tableaux.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BENAGLIO** (*Girolamo*), peintre véronais, vivait dans le quinzième siècle. Sa manière est sèche, et tient encore beaucoup de l'ancien style.

Rossi, *Memorie delle Belle Arti*.

***BENAGLIO** (*Jean*), mathématicien, philosophe et théologien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Ilionea*, tragédie; Rome, 1738, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BENAGLIO** (*Paul*), sculpteur italien, vivait vers la première moitié du dix-huitième siècle. On voit à Naples, où il travaillait en 1730, des œuvres dues à son ciseau.

Un autre sculpteur appelé BENAGLIO (*Barthélemy*) vivait à Rome vers la même époque.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BENAÏ**, poëte persan, natif de Hérat, mort vers l'an 1512. Il se déroba par la fuite au ressentiment de l'émir Ali-Chyr, qu'il avait offensé par ses vers, revint dans sa patrie, irrita de nouveau Ali-Chyr, trouva un asile à la cour d'Ali-Mirza dans le Mawarahrahr, et devint le favori de Mohammed-Khan, qui s'empara de cette province. Il périt lors de la conquête de Schah-Ismaël. On a de lui : *Béhram et Béhrouz*; — *Medjina-Algharib*, poëme mis en vers persans; — un *Recueil de ghazeles* ou *chansons*; — des poésies sous le nom d'*Ali*, et quelques odes estimées.

Daulatscha, *Poëtes persans*.

***BENALCAZAR** ou **BELARCAZAR** (*Sébastien* DE), premier conquérant du Popayan, né vers la fin du quinzième siècle à Benalcaz (Estramadure), mort en 1550. Son père était un pauvre bûcheron gagnant sa vie à grand'peine, et l'on raconte que Sébastien l'aidait dans ses rudes travaux. Irrité un jour de ce qu'un âne chargé de bois ne voulait faire aucun effort pour se tirer d'un bourbier, le jeune homme le tua, dit-on, et s'enfuit pour éviter le châtiment qui l'attendait à la maison paternelle. Il chemina d'abord à l'aventure, et arriva à Séville au moment où Pedrarias, le nouveau gouverneur du Darien, allait mettre à la voile pour se rendre à la Castille d'or. C'était en 1514 : le jeune fugitif demanda à faire partie de l'expédition, mais ne voulut pas déclarer d'abord le nom de son père, qui s'appelait *Moyano*. Ses nouveaux compagnons s'accoutumèrent à l'appeler Sébastien, en ajoutant à cette dénomination, un peu brève pour un Espagnol, le nom du village qu'il venait de quitter. Arrivé en Amérique, le fils de Moyano ne tarda pas à prouver que ce nom deviendrait célèbre.

Il y avait peu de temps que Pedrarias s'était engagé dans les solitudes de l'isthme de Panama, lorsqu'un jour il se trouva complétement égaré au milieu de ces vastes forêts sans issue, qui se prolongeaient alors d'une mer à l'autre. Par ordre du gouverneur, plusieurs soldats s'étaient élancés au sommet des plus grands arbres pour tenter de découvrir quelque éclaircie, quelque habitation lointaine; et nul d'entre eux n'avait rien aperçu, lorsque le jeune bûcheron de l'Estramadure fit à son tour une tentative, afin d'arracher ses compagnons à cette position presque désespérée. Son regard perçant, accoutumé à sonder la profondeur des forêts, eut bientôt deviné, à une faible vapeur qui flottait au-dessus des arbres, que la petite armée de Pedrarias n'était pas loin d'une aldée indienne. Descendre, demander quelques compagnons de bonne volonté, s'emparer du village et de ses malheureux habitants, tout cela fut l'affaire de quelques heures. A cette prestesse dans ses opérations, Benalcazar joignit la générosité. Le gouverneur lui ayant concédé la part de butin qui revenait de droit à un chef d'explorateurs, il la refusa sans ostentation, et n'accepta qu'une part de soldat. Dès lors il fut désigné par ses hardis compagnons comme

l'un de ces hommes entreprenants et généreux auxquels il était glorieux d'obéir : on suppose qu'il pouvait avoir à cette époque vingt ans.

Benalcazar fut apprécié par les Pizarre, et devint bientôt leur ami : il prit même une part fort active à leurs premières conquêtes. Après la mort d'Atahualpa, le conquérant du Pérou comprit que son ancien compagnon était seul en état de faire tête à Ruminahui, cet Indien intrépide, qui prétendait hériter du pouvoir des incas. Il l'envoya à la poursuite de ce chef, et lui enjoignit de détruire son armée, qui se montait à environ neuf mille hommes. Benalcazar se mit en marche, et joignit les troupes péruviennes dans le voisinage de Liribamba, auprès des Andes. Il est fort incertain qu'il eût pu se mesurer victorieusement avec un chef dont on vante le courage et la prodigieuse habileté; et il est fort probable qu'il eût échoué devant des forces tellement supérieures aux siennes, si un événement inattendu n'était venu jeter la terreur dans l'armée péruvienne : au moment où pour la seconde fois les deux armées en venaient aux mains, une effroyable éruption du volcan de Cochabamba mêla ses détonations effrayantes au bruit de l'artillerie des chrétiens. L'intrépide Ruminahui (l'homme au regard de pierre) fut frappé lui-même de terreur : l'éruption du volcan n'était pas seulement à ses yeux une crise terrible de la nature, c'était un signe menaçant qui, d'après certaines prophéties, annonçait un cataclysme durant lequel devait périr la race des incas. Conduite par son chef, l'armée péruvienne se replia sur Quito, et dans son désespoir farouche détruisit la plupart des objets précieux qui eussent éveillé la cupidité des conquérants. Benalcazar, en entrant dans la cité indienne, ne trouva partout que mort et désolation. Il prit possession du royaume de Quito au nom de l'Espagne, et malheureusement son lieutenant Ampudia y donna bientôt le signal de toutes les cruautés qui désolèrent pendant quelques années ce malheureux pays.

Le génie entreprenant de Benalcazar l'entraînait vers des régions inconnues. Aux lieux mêmes où Ruminahui venait d'être vaincu, le lieutenant de Pizarre avait entendu parler d'une riche contrée qui s'étendait vers le nord, et que gouvernait un chef nommé Popayan : franchir tous les obstacles qui le séparaient de ce pays, et, à la tête d'une bande déterminée d'Espagnols, le soumettre, fut l'affaire de peu de mois. La première fondation de Guayaquil par l'intrépide *conquistador* remonte même à cette période assez peu éclairée. Nous passerons rapidement sur les autres fondations de Benalcazar. Le courageux explorateur ne tarda pas à abandonner le Popayan pour retourner dans le Pérou, auprès de Diego Pizarre. Bientôt son esprit aventureux l'entraîna de nouveau vers les régions du nord. Si l'on en croit une tradition, ce fut un mythe bien célèbre depuis qui le conduisit, après d'innombrables travaux, au pays de Bogota.

Un Indien prisonnier parlait un jour avec enthousiasme, dans le camp de Benalcazar, d'un chef d'Indiens qui demeurait sur le bord d'un lac, et dont la consécration bizarre l'avait frappé. Porté par les siens au milieu des eaux, on l'oignait de graisse de tortue avec le cérémonial prescrit, puis on le saupoudrait d'or. *El-Dorado* (*le chef doré*) devint depuis ce moment l'entretien des soldats de Benalcazar, comme la statue d'or du dieu Dobaïba avait été naguère l'objet de toutes les recherches des compagnons de Balboa. Le conquérant du Popayan partit pour sa fameuse expédition vers l'année 1534. Nous ne saurions le suivre dans les vastes forêts qu'il fut obligé de traverser ; nous nous tairons également sur la fondation des bourgades qui lui durent leur origine. Il arriva, après mainte aventure, dans le beau pays qui fut désigné depuis sous le nom de royaume de la Nouvelle-Grenade. Un fait bien étrange et qui n'a pas été remarqué, c'est que le hasard réunit sur le plateau de Cundinamarca, au milieu de l'empire des Chibchas ou Muyscas, trois *conquistadores* espagnols, qui ignoraient complétement l'arrivée de leurs compatriotes dans ces régions, théâtre d'une civilisation fort différente de celle qu'on avait déjà observée au Mexique et au Pérou (1). Benalcazar venait du Pérou, l'adelantado D. Pedro Hernandez de Lugo s'était mis en marche de la province de Sainte-Marthe, et Nicolas Federmann avait traversé les solitudes de Venezuela pour parvenir à ces régions inconnues : un des compagnons d'Hernandez de Lugo, en rapportant que les trois camps formaient dans la vallée de Bogota un triangle d'environ six lieues, ne put retenir une exclamation de surprise, de ce que des gens « partis de gouvernements aussi éloi- « gnés les uns des autres que le Venezuela, « Sainte-Marthe et le Pérou, se soient rencon- « trés dans un endroit si éloigné de la mer. »

Après avoir accompli d'importantes explorations, Benalcazar retourna au Popayan, et il fut nommé gouverneur de cette province par un décret en date de 1538. L'un de ses premiers soins fut de diviser en quatorze *tenancias* ou lieutenances la région dont il avait fait la conquête; il l'administra avec une rare habileté, et, sans l'empire qu'il laissa quelquefois prendre sur lui au féroce Ampudia, rien aujourd'hui ne viendrait ternir sa gloire. Lorsque le licencié La Gasca parvint, à force d'habileté, à renverser la toute-puissance de Diego Pizarre, il soumit la conduite de Benalcazar à une sévère enquête, et le contraignit à se démettre de sa charge d'adelan-

(1) Lorsque l'on compare le récit de Federmann avec l'histoire de Velasco et d'autres écrivains modernes, il faut nécessairement supposer que le *conquistador* allemand assigne à ses voyages une date beaucoup trop récente, en précisant celle de 1531. Il y a ici désaccord complet entre les écrivains dignes de faire autorité. Ce que l'on peut supposer, c'est que la relation de Federmann n'ayant été publiée qu'après sa mort, des erreurs graves auront pu se glisser dans sa rédaction définitive.

tado. Le conquérant du Popayan, à moitié ruiné, mais cependant jouissant d'un haut crédit parmi ses compagnons, mourut, dit-on, de chagrin, au moment où il se disposait à retourner en Europe pour essayer de se faire rendre justice.

FERDIN. DENIS.

Fray-Pedro Simon, *Noticias historicas*, etc. ; 1627, in-fol. — J. Acosta, *Compendio historico del descubrimiento y colonizacion de la Nueva-Granada;* Paris, 1848, in-8°. — D. Juan de Velasco, *Historia del reino de Quito;* Quito, 1845, traduit en français par M. Ternaux-Compans. (Voy. *Collect. de Voyages relatifs à l'Amérique*.) — Prescott, *History of Peru*. — Touron, *Histoire générale de l'Amérique*.

***BENALIO** (*Jacques-Antoine*), médecin italien, né en 1490, mort en 1549. Il fut plus poëte que médecin. Ses poésies se trouvent dans plusieurs recueils, ou parmi les œuvres d'autres écrivains.

*Biographie médicale.*

**BEN-AL-OUARDY.** *Voy.* IBN-AL-OUARDY.

**BENAMATI** (*Guido-Ubaldo*), poëte italien, natif de Gubbio, mort en 1653. Il étudia à Parme, et fit de tels progrès que, déjà poëte à treize ans, il sut composer à dix-sept deux comédies. Il fut protégé par le duc Ranuce Farnèse, par le duc Urbin, et le fils de celui-ci. Il compta parmi ses amis les poëtes les plus célèbres du temps : le Marini, l'Achillini, le Preti. On a de lui : *l'Alvida, favola boschereccia;* Parme, 1614, in-8°; — *la Pastorella d'Etna;* Venise, 1627, in-4°; — *il Canzoniero diviso in tre parti;* Venise, 1616, in-12; — *la Trinità humana*, ode; Venise, 1627, in-4°; — *la Faretra di Pindo*, 2e recueil; Venise, 1628, in-8°; — *la Selva del sole, poesie varie*, 3e recueil; Pérouse, 1640; — *la Penna lirica, poesie*, 4e recueil en deux parties; Venise, 1646 et 1648, in-12; — *i Mondi eterei, commedia eroica;* Parme, 1628, in-12; — *la Vittoria navale, poema eroico in canti XXXII;* Bologne, 1640; — *Delle due trombi i primi fiati, cioe tre libri della Vittoria navale e tre libri del Mundo nuovo, poemi eroici;* Parme, 1622, in-12; — *il Trevisano, poema eroi-civico (canti XX), cogli argomenti del march. Gio.-Fil. Malespina;* Venise, 1630, in-12; — *le Nozze di Zefiro, per il principe d'Urbino;* 1630, roman en prose, mêlé de vers; — *il Principe Nigello, libri 8;* — *il Prodigo recreduto, commedia* (in prosa); Bologne, 1652.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BENARD** (*Laurent*), théologien français, né à Nevers en 1573, mort le 21 avril 1620. Devenu prieur du collége de Cluny, il voulut faire refleurir la règle de Saint-Benoît; ce qui l'amena bientôt à concevoir l'idée d'une congrégation modèle, dont Louis XIII lui confia la direction. Ainsi fut fondé l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur. On a de lui : *Reigles des abbayes et monastères des filles religieuses de l'ordre de Sainct-Benoist, traduites de latin en françois;* Paris, 1608, in-16; — *De l'esprit des ordres religieux, en quoy il consiste, et des moyens pour l'acquérir;* Paris, 1616, in-8°. Le volume est terminé (p. 359-450) par une traduction du second livre des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand; — *Parænèses chrestiennes*, ou *Sermons très-utiles à toutes personnes, tant laïques, ecclésiastiques, que régulières;* Paris, 1616, in-8°. « Nos *Parænèses*, dit l'auteur, sont les exhortations qu'avons fait en chapitre à nos confrères religieux, en les encourageant à relever nostre ordre. » Il prévient en outre le lecteur, dans la suite de son *avant-propos*, que tout l'œuvre sera divisé en trois tomes, dont celui-ci est le premier; — *Instructions monastiques sur la reigle de Sainct-Benoist;* Paris, 1618, in-8°; second volume des *Parænèses;* — *Remerciement des Bénédictins au roy très-chrestien Louys XIII... sur la proposition faicte par Sa Majesté, en l'assemblée de Rouen, de remettre les abbayes en régularité, avec l'Éloge bénédictin dédié à Sa Majesté;* Paris, 1618, in-8°. Les deux morceaux qui composent ce volume ayant chacun une pagination et un titre particuliers, se trouvent parfois séparés. Voici le titre du second : *l'Éloge bénédictin, et combien les bénédictins, par leur science et vertu, ont honoré et obligé la chrestienté; dédié à Sa Majesté;* Paris, 1618, in-8°; — *Police régulière, tirée de la reigle de Sainct-Benoist;* Paris, 1619, in-8°; troisième volume des *Parænèses*. Dom Tassin cite, sans en faire connaître ni le lieu, ni la date d'impression, ni le format, un petit écrit intitulé *Ultima suspiria R. P. D. Laurentii Benard, per D. Athanasium de Mongin suscepta et posteritati commendata.*

J. RAVENEL.

Le Cerf, *Bibliothèque de la congrégation de Saint-Maur*. — Tassin, *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur.*

***BEN ASCHER**, rabbin juif de Tibériade, vivait dans la première moitié du onzième siècle. On lui doit, dit-on, ainsi qu'à Ben-Nephtali, l'invention des points-voyelles dans la langue hébraïque. Il laissa une copie de la Bible, qui jouit d'une grande autorité chez ses coreligionnaires.

Bartolocci, *Bibliotheca magna Rabbinica.*

***BENASCHI**, *Benaschi, Beinaschi, Benasca, Benoschi, Berneschi* (*Giovanni-Battista*), peintre italien, né à Turin en 1636, mort vers 1690. Il choisit Lanfranc pour son modèle, et parvint à saisir sa manière avec tant de perfection, que plus d'une fois leurs ouvrages ont pu être confondus, et que plusieurs biographes ont fait le peintre piémontais disciple du maître de Parme, sans réfléchir que Lanfranc mourut en 1647, et qu'à cette époque Benaschi n'était âgé que de onze ans. D'un caractère emporté et bizarre, Benaschi ne pouvait supporter la critique; et ce fut plus d'une fois l'épée à la main qu'il répondit aux arguments de ses détracteurs. Ses œuvres devaient se ressentir de cette fougue, de cette impétuosité qui ne lui permettaient d'écouter aucuns con-

seils, sous quelques formes qu'ils fussent présentés ; aussi lorsque peu à peu il s'éloigna de l'imitation de Lanfranc, il en vint à travailler trop souvent de pratique. Quoi qu'il en soit, on doit reconnaître qu'il avait un faire hardi, prompt, résolu ; il était doué d'une telle fécondité d'idées, que jamais il ne répéta deux fois la même attitude ; il eut un coloris souvent brillant, enfin il excella dans la perspective et dans l'art de rendre les raccourcis.

Benaschi a peu travaillé à Rome, où l'on ne connaît guère de lui que la voûte de l'église Saint-Charles, et à Saint-Bonaventure une *Annonciation*, un *Saint Michel*, et un *Christ sur la croix*. A Naples, qui fut sa résidence ordinaire, il peignit avec succès dans beaucoup d'églises ; je me bornerai à citer, comme ses principaux ouvrages, les fresques de la coupole de *Sainte-Marie des Anges*, où il égala la renommée même de Luca Giordano ; la coupole et *la Chute de Lucifer*, dans l'église des Saints-Apôtres. « Les peintres de Naples, dit Dominici, ont souvent comparé entre elles deux images de saint Michel peintes dans cette dernière église, l'une par Lanfranc, l'autre par Benaschi, sans pouvoir décider auquel de ces deux artistes la préférence était due. Quoique dans un âge encore peu avancé, Benaschi, sentant son talent décliner, renonça à son art, et se retira dans le couvent de Saint-Jérôme, où il mourut. Il eut un grand nombre d'élèves, dont les principaux furent sa fille Angela, Orazio Frezza, Giuseppe Fatturoso, et Giovanni della Torre, que son attachement à son maître fit surnommer Giannello de' Benaschi. E. B—N.

Dominici, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Napolitani*. — Pascoli, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti moderni*. — Della Valle, *Prefazione al t. XI delle Vite del Vasari*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abbecedario pittorico*.

***BENASCHI** (*Angela*), peintre de l'école piémontaise, née en 1666, morte à Rome peu de temps avant la moitié du dix-huitième siècle. Fille et élève de Gian-Battista Benaschi, elle excella à peindre les portraits. Elle passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où ses ouvrages furent très-recherchés. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*.— Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Della Valle, *Prefazione al t. XI delle Vite del Vasari*.

***BENAU** (*Joseph*), poëte flamand, natif de Gand, vivait vers la fin du dix-huitième siècle. Il se fit remarquer par son goût pour la langue française, et fut l'un des fondateurs d'une société pour l'encouragement de l'étude de cette langue. On a de lui des *chansons* et des *pièces fugitives* ; — un *Dictionnaire français-flamand* et *flamand-français*.

Quérard, *la France littéraire*.

***BENAVENTE** ou **BENAVIDES** (*Christophe*), diplomate espagnol, natif de Valladolid, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Conseiller de Philippe IV, il fut souvent envoyé en mission à Venise et en France. On a de lui : *Advertencias para Reyes, Principes y Embaxadores* ; Madrid, 1643, in-4°.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

***BENAVENTE** (*Luis*), poëte espagnol, né à Tolède, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Burlas veras, o reprehension moral y festiva de los desordenes publicos : en doze entremeses representados, in veinte y quatro cantados* ; Madrid, 1645, in-8°. On y trouve des *Loa* ou *Prologues* comme il s'en rencontre dans les œuvres de Lope de Vega.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — Ticknor, *History of Spanish literature*, II, 214 et 410.

**BENAVIDES**, en latin **BENAVIDIUS** (*Marc*), surnommé *Marco Mantuano*, célèbre jurisconsulte italien, né à Padoue le 25 novembre 1489, mort le 2 avril 1582. Il débuta par le barreau, où il se fit tout d'abord remarquer. Nommé en 1515 professeur d'Institutes à l'Académie de Padoue, il se montra l'égal de ses plus illustres devanciers ; et, ce qui ne lui fit pas moins d'honneur, ce fut son attachement à sa patrie. En vain l'Académie de Bologne et Paul III lui firent-ils les offres les plus séduisantes, il ne voulut point quitter Padoue. En 1545, il fut nommé comte palatin par Charles-Quint ; et, en 1560, chevalier, par le pape Pie IV. Le sénat de Padoue, tout en l'honorant du titre de premier professeur de l'Académie, le dispensa, à raison de son grand âge, de faire ses leçons. Benavides consacra une partie de sa fortune à protéger les savants et les artistes ; et son musée fut tellement en renom, que François I^er^ le voulut acquérir : « Il ne me convient pas, aurait répondu le jurisconsulte padouan, de vendre mon musée à un si grand roi ; mais je suis prêt à le lui donner s'il veut l'accepter. » Il ne paraît pas que la chose ait eu d'autres suites. Les principaux ouvrages de Benavides sont : *Dialogus de concilio* ; Venise, 1541, in-4°, et dans le *Tractatus tractatuum*, le même que dans l'*Adparatus ad concilia*, du P. Labbe : l'auteur soutient que l'autorité du concile est supérieure à celle du pape ; — *Epitome virorum illustrium qui vel scripserunt, vel jurisprudentiam docuerunt in scholis* ; Padoue, 1553, in-8°, 1^re^ édition, très-rare, 1565, in-4°, — *De claris legum interpretibus* ; Leipzig, 1721, in-4° ; — *Polymathia* ; Venise, 1558-1559, in-8° ; — *Operetta nuova, utile e dilettevole, de l'Eremita in V giornate* ; Venise, 1521-1525, in-8° ; Milan, 1523, in-8° ; — *Discorsi sopra i Dialoghi di Sperone Speroni* ; Venise, 1561, in-8° ; — *Annotazioni brevissime sopra le Rime di Petrarca* ; Padoue, 1566, in-4° : une main ouverte, où se lisent les trois lettres TOA, désigne le nom de l'auteur : MANTOA ; — *Epistolæ familiares* ; Padoue, 1578, in-8° ; — *Loculati opusculi* ; ibid., 1580, in-4°, avec des figures en bois bien exécutées.

Labbe, *Adparatus ad concilia*. — Eichard, *Vitæ recentiorum jurisconsultorum*. — Fontani, *Biblioteca*

*d'Eloquenza.* — Clément, *Bibliothèque curieuse*, III, 124. — *Musæum Mazzuchellianum.*

***BENAVIDES** (*Alphonse*), théologien espagnol, de l'ordre des Franciscains, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : une *Relation des trésors découverts au Mexique;* en espagnol, Madrid, 1630, in-4°, traduit en latin par Gravindone, sous ce titre : *Relatio de magnis thesauris spiritualibus et temporalibus, Deo adjuvante, in novo Mexico detectis;* Salzbourg, 1634.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

***BENAVIDES** (*Didier*), écrivain espagnol, mort à Lima en 1669. Il fut chambellan et conseiller du roi. A la fin de la guerre avec le Portugal, il fut nommé gouverneur de la Galice et de la Navarre, puis vice-roi du Mexique. On a de lui : *Horæ succisivæ;* Pampelune, 1660, in-8°; Lyon, 1664, in-12; Palerme, 1679, in-8°.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

**BENAVIDES** (*Juan Ramirez* DON), peintre espagnol, mort en 1782. Il était frère du sculpteur Joseph Benavides, et se fit remarquer par quelques bons tableaux. Il se livra aussi à l'étude de la musique.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BENAVIDES** (*Vincent*), peintre espagnol, quoique né à Oran en Afrique, mort à Madrid en 1703. Il fut élève de François Rizzi, et réussit dans l'aquarelle. Il peignit avec un égal succès à la détrempe et à fresque : c'est dans ce dernier genre qu'il a décoré une chapelle de l'église de la Victoire à Madrid, et la façade de l'hôtel *de los Balbases.* Son talent dans la peinture à fresque lui valut le titre de peintre de Charles II.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres Espagnols.*

***BENAZECH** (*Pierre-Paul*), graveur anglais, né vers 1744. Il fut élève de Vivarès, et, au rapport de Basan, il travailla quelque temps à Paris; puis il revint à Londres. On a de lui des *Marines* et des *Paysages* d'après Vernet, Lucatelli, etc. Il y eut un autre Benazech, le troisième du nom, qui portait les mêmes prénoms.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

***BENAZECH** ou **BENEZECH** (*Charles*), peintre et graveur anglais, né vers 1740, mort en 1803. Il vint à Paris, où il s'attacha à reproduire la manière de Greuze; et en 1782 il alla à Rome, d'où il revint à Paris. Lorsque la révolution française éclata, il retourna en Angleterre, où il mourut. Il peignit l'histoire, et se fit surtout connaître par quatre tableaux dont le sujet était emprunté aux derniers moments du roi Louis XVI. Parmi ses gravures, on cite : *le Couronnement de la Rosière* et *le Prix de l'Agriculture.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

***BENAZIE** (*Bernard* DE LA), en latin *Benasius*, théologien et antiquaire, né à Agen en 1634, mort dans cette ville le 5 avril 1723. Il était chanoine, et a publié un assez grand nombre d'ouvrages où il a consigné le résultat de longues et savantes recherches sur l'histoire nationale. Nous citerons seulement les principaux : *Dissertatio de tempore quo primo Evangelium est prædicatum in Galliis;* Toulouse, 1691, in-12; — *Défense de l'antiquité des Églises de France, contre Delaunay;* Agen, 1696, in-12; — *Præconium divi Caprasii ejusque episcopalis dignitas;* Agen, 1714, in-12. Indépendamment de ces ouvrages, Benazie a laissé beaucoup de recherches manuscrites sur l'histoire civile, ecclésiastique et littéraire de l'Agenois.

Le Bas, *Encyclopédie de la France.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, éd. Fontette.

***BENBENASTE** (*Samuel*), rabbin espagnol du treizième siècle. On a de lui, outre des ouvrages de grammaire, une traduction en hébreu du livre *De Consolatione philosophiæ* de Boëce.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa.*

***BENBENISTA** (*Vidal*), rabbin espagnol, natif de la province d'Aragon, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il fut un des seize juifs admis à faire de la controverse en présence du pape Benoît XIII. Il écrivait et parlait le latin avec élégance. On trouve une partie de son argumentation dans l'*Historia Judæorum* de Gentius, p. 231. On a de lui un livre intitulé *Message*, imprimé à Constantinople en 1517.

Witte, *Memoriæ Theologorum.*

***BENBENISTA** (*Ben-Jacob*), rabbin italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Pulcherrima inquisitio animæ;* Venise, 1685; livre écrit en collaboration avec quelques membres de sa famille.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa.*

**BENBOW** (*Jean*), amiral anglais, né vers 1650, mort le 4 novembre 1702. Issu d'une famille dévouée à Charles Ier, il entra, jeune encore, dans la marine anglaise. En 1686, il battit dans la Méditerranée un pirate qui l'avait attaqué. Cette action d'éclat lui valut d'être appelé par Jacques II au commandement d'un bâtiment de la marine royale. Il fut employé de même, par Guillaume III, à diriger dans la Manche des croisières destinées à protéger le commerce anglais. Il assista en 1693 au bombardement de Saint-Malo, où il faisait fonctionner une machine infernale. Devenu contre-amiral, il fut chargé de bloquer Dunkerque, d'où, si l'on en croit les écrivains anglais, Jean Bart ne put sortir que par suite de l'inaction de l'amiral hollandais. Benbow protégea de son mieux le commerce britannique. En 1698, il s'embarqua dans le même but, avec une escadre peu considérable, pour les Indes occidentales. Nommé, à son retour, vice-amiral, il croisa de nouveau devant Dunkerque, et accepta le commandement d'une escadre destinée à se rendre dans les parages qu'il venait de quitter. Sa rencontre à la Barbade, en 1701, avec l'escadre française commandée par Ducasse, fut marquée par un des plus longs et des plus terribles engagements dont les annales maritimes

aient gardé la mémoire. Il y eut une jambe cassée par un boulet, et fut abandonné par les capitaines placés sous ses ordres, quoiqu'ils eussent l'avantage du nombre. Arrivé à la Jamaïque, il fit juger ces indignes officiers, et deux d'entre eux furent fusillés. Toutefois le brave amiral ne put, dit-on, se consoler de sa défaite : ce triste souvenir, et les suites de l'amputation de sa jambe, hâtèrent sa mort.

Smollett, *History of England.*

**BENBOW** (*Jean*), voyageur anglais, fils du précédent, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. A l'exemple de son père, il entra dans la marine marchande. Le vaisseau sur lequel il était contre-maître ayant échoué en 1701 sur la côte de Madagascar, l'équipage fut fait prisonnier par le roi de cette île, où se trouvaient déjà d'autres marins anglais. Ils conçurent et exécutèrent alors le hardi projet d'emmener prisonnier le roi sauvage. Mais, malgré les remontrances de Benbow, ils acceptèrent la rançon du monarque malgache, et payèrent cher leur imprudence. Les sauvages exigèrent que les Européens rendissent leurs armes. Benbow, qui ne se soumit point à cette fatale injonction, se rendit avec quelques autres au fort Dauphin, et après un séjour de quelques années revint en Angleterre. Il avait composé une *Description de la partie méridionale de Madagascar*, ouvrage brûlé en 1714. Un mousse, le seul de ses compagnons de voyage qui eût échappé au massacre des prisonniers restés à Madagascar, fournit des matériaux, sur lesquels on composa une relation où sont puisés les détails qu'on vient de lire.

*Biographia Britannica.*

*__BENCE__ (*Jean*), théologien français, né à Rouen en 1568, mort à Lyon le 24 avril 1642, fut un des premiers prêtres de la congrégation de l'Oratoire, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus, avec le cardinal de Bérulle, à l'établissement de cette congrégation en France. On a de lui : *Manuale in sanctum Jesu Christi Evangelium*; Lyon, 1626 et 1682, in-12; — *Manuale in omnes D. Pauli apostoli epistolas : itidem in septem canonicas epistolas*; Lyon, 1628-1638, 1679-1682, 2 vol. in-12.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

*__BENCHAÏM__ (*Abraham*), célèbre rabbin italien du quinzième siècle. Sa *Bible*, imprimée à Soncino en 1488, in-fol., est considérée comme la première édition complète du texte hébreu. Écrite en caractères carrés, elle est en même temps ponctuée et accentuée. Des quatre (1) exemplaires connus, deux se trouvent à Rome dans les bibliothèques Barberini et Sainte-Prudentienne; le troisième, dans la bibliothèque du grand-duc de Toscane; et le quatrième, dans celle du margrave de Durlach.

Rossi, *Dizionari degli Ebrei*, etc.

(1) M. Van Praët en comptait douze sur papier, et un sur vélin (Cat. des livres sur vélin; *Bibl.*, part. I, 4, 5.)

*__BENCI__ (*Dominique*), peintre italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut collaborateur de Vasari, et, selon Lanzi, un habile artiste.

Il y eut un autre BENCI (*Jean*), qui vivait à Florence vers 1605.

Vasari, *Vite de Pittori.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

**BENCI** (*François*), jésuite italien, né à Aquapendente en 1542, mort le 6 mai 1594, étudia sous le célèbre Antoine Muret, et s'adonna particulièrement à la poésie latine et à l'éloquence. Sa latinité est pure et riche. On a de lui : *Annuarum litterarum de rebus Societatis tomi quatuor*; Rome, 1589, in-8°; — *Quinque Martyres e societate Jesu in India, poema heroicum*; Venise, 1591; Anvers, 1612, in-12; — *Carminum libri quatuor, ejusdem Ergastus, et orationes viginti duæ*; Rome, 1590, in-8°.

Bayle, *Dict. crit.* — Tessier, *Éloge des hommes savants.* — Alegambe, *Bibl. soc. Jes.* — Erythræus, *Pinacoth.*, II, p. 207.

*__BENCI__ (*George*), théologien italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était de la compagnie de Jésus. On a de lui : *De vera et falsa probabilitate opinionum moralium*; Rome, 1713, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BENCIUS** ou **DE BENCIIS** (*Hugues*), dit HUGUES DE SIENNE, médecin italien, mort à Rome en 1448, traduisit et commenta, comme c'était l'usage de son temps, les auteurs grecs et arabes. On a de lui : *In Aphorismos Hippocratis, et commentaria Galeni resolutissima expositio*; Venise, 1498, in-fol.; — *Super quartam fen primi canonis Avicennæ præclara expositio*; Venise, 1517, in-fol.; — *Consilia saluberrima ad omnes ægritudines*; Venise, 1718, in-fol.; — *In tres libros Microtechni Galeni luculentissima expositio*; Venise, 1523, in-fol.; — *In primi canonis Avicennæ seu primam luculentissima expositio*; Venise, 1523, in-fol.; — *In quarti canonis Avicennæ seu primam luculentissima expositio*; Venise, 1523, in-fol.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Ghilini, *Teatro d' Uomini letterati.*

**BENCIVENNI** (*Joseph*), littérateur italien, né en 1731, mort à Florence le 31 juillet 1808, fut le dernier rejeton d'une famille noble et ancienne de Toscane. Son esprit était une bibliothèque ouverte à tous les amis des lettres, et son cœur, un asile ouvert à tous les malheureux. Il fut savant sans pédanterie, philosophe sans erreur, pieux sans superstition, bienfaisant sans ostentation. On a de lui : *la Vita di Dante*; — *Nuovi dialoghi de' morti*; — *gli Elogj degli uomini illustri toscani*; — *la Descrizione della galeria di Firenze*; — *al' Epoche di Storia fiorentina, fino al 1292.*

*Biographie des Contemporains.* — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

**BENCKERT.** *Voy.* BENKERT.

*__BENCOVICH__ (*Frédéric*), peintre dalmate, surnommé *il Federighetto di Dalmatia*, vi-

vait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il imita avec succès le Cignani. On voit de ses tableaux à Milan, Bologne et Venise; les meilleurs se trouvent en Allemagne, et surtout à Vienne, où il vécut quelques années. Sa manière, quoique estimable, est peut-être trop chargée d'ombre. Il a fait aussi quelques gravures.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

**BENDA** (madame). *Voyez* HEYNE.

***BENDA** (*Félix*), célèbre organiste, né à Sklalska en Bohême vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en 1768. Il passa sa vie à Prague, et a laissé beaucoup d'oratorios, parmi lesquels on remarque : *l'Innocence accusée,* ou *le Sauveur du monde*, composé en 1760 ; — *la Douloureuse Mère de Dieu*, en 1761; — *le Crucifiement*, 1762.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BENDA** (*François*), musicien allemand, né à Altbenatka en Bohême en 1709, mort à Potsdam en 1788. Fils d'un tisserand, il fut d'abord enfant de chœur à Prague; et plus tard il entra dans une troupe de musiciens ambulants, où il reçut d'un aveugle des leçons de violon. A dix-huit ans il revint à Prague, où il eut pour maître le célèbre Konyczek. A Vienne, qu'il visita ensuite, il étudia sous la direction de Francescello. Il devint alors maître de chapelle du staroste Szaniawski; et en 1740 il passa au service du prince de Prusse, depuis Frédéric II, amateur lui-même de violon. Benda devint enfin directeur des concerts de la cour. Il fonda une école de violonistes.

*Conversations-Lexicon.*

**BENDA** (*George*), frère du précédent, musicien et compositeur allemand, né en 1721, mort en 1795 à Kœstritz. Il devint en 1742 second violon de la chapelle de Frédéric II. En 1748 il passa en qualité de maître de chapelle au service du duc de Gotha, qui lui fit faire, en 1765, un voyage en Italie. A la mort de ce prince, Benda voyagea en Allemagne et à Paris. Il fut aussi renommé par ses bizarreries et ses distractions que par ses travaux. On a de lui : *Ariadne à Naxos*, mélodrame traduit en français, et représenté à Paris en 1781 ; — *la Foire de village ;* — *Walder ;* — *Roméo et Juliette ;* — *le Bûcheron et l'Orphelin.*

*Conversations-Lexicon.*

***BENDA** (*Frédéric-Louis*), musicien et compositeur allemand, fils de George Benda, naquit à Gotha en 1746, et mourut le 27 mars 1792. Il eut la direction du théâtre à Hambourg, où il se maria avec mademoiselle Rietz, cantatrice célèbre, connue depuis sous le nom de *madame Benda ;* il fit avec elle un voyage à Berlin et à Vienne, et entra, en 1783, au service du duc de Mecklembourg. De là il passa à Kœnigsberg en 1789, comme directeur des concerts. On a de lui : *le Barbier de Séville*, opéra représenté à Hambourg en 1782 ; — *Trauerkantate auf den Tod des Herzogs von Mecklenburg* (cantate funèbre sur la mort du duc de Mecklembourg), 1785; — *das Vater unser*, *cantate* (le Pater noster), 1783 ; — *der Tod* (la Mort, cantate), 1788 ; — *die Religion, cantate*, 1790; — *le Ballet des Fous*, en 1787 ; — *die Verlobung* (les Fiançailles), opérette, en 1790, à Kœnigsberg; — *Louise*, opérette, en 1791, gravé en partition de piano; Kœnigsberg, 1791 ; — *Mariechen* (Mariette), opérette, en 1782.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BENDA** (*Frédéric-Guillaume-Henri*), musicien et compositeur allemand, né en 1745, mort à Berlin en 1814. Il se distingua par son talent sur le clavecin, et composa : *Orphée,* opéra ; — *la Bouquetière*, etc.

*Conversations-Lexicon.*

**BENDA** (*Jean-Guillaume-André-Othon*), écrivain allemand, né à Berlin le 30 octobre 1757, mort à Oppeln en 1832. Il étudia le droit, et suivit la carrière administrative. En 1806 il était à Kalisch, lorsque cette ville fut incorporée au duché de Varsovie, et il refusa de se mettre au service des Polonais. Il devint commissaire de justice à Landshut, et rétablit le calme dans cette ville et dans d'autres au sein desquelles des troubles avaient éclaté. Il s'associa cependant au Tugendbund. De 1809 à 1813, il s'acquitta de plusieurs fonctions et missions publiques. En 1816 il fut nommé conseiller du gouvernement à Oppeln, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *des Impôts sur l'Industrie et le Commerce dans la monarchie prussienne ;* Breslau, 1815; — *de la Police à l'égard des étrangers ;* Liegnitz, 1806 ; — *Contes romantiques ;* Lepzig, 1817 ; — *les Erreurs de l'Amour et les Bizarreries de la Fortune ;* Francfort-sur-l'Oder, 1806; — une *Traduction de Shakspeare*, 19 vol.; Liegnitz, 1825-1826; — la *Traduction des œuvres poétiques de W. Scott.*

*Conversations-Lexicon.*

***BENDASSOLI** (*Giovani*), sculpteur, né à Vérone, florissait vers la fin du siècle dernier. On a de lui, à Vicence, quatre figurines décorant le tabernacle du maître-autel de Sancta-Corona, et cinq statues et deux bas-reliefs à la façade de S.-Faustino è Giovita. E. B—N.

*Descrizione delle Architecture, Pitture e Scolture di Vicenza.*

***BEN-DAVID** (*Abraham*), rabbin du douzième siècle. Il professa à Beaucaire la Loi et le Talmud, et attira un grand nombre d'auditeurs. Sa charité était si grande, qu'il entretenait à ses frais les étudiants pauvres. Ses commentaires sur les textes sacrés ne nous sont pas parvenus.

*Biographie universelle* (édition belge).

**BENDAVID** (*Lazare*), philosophe et mathématicien, né de parents juifs, à Berlin, en 1762, mort en 1832. Il fit lui-même son éducation. Après avoir gagné sa vie à polir le verre, il se rendit à l'université de Gœttingue, et étudia sous Lichtenberg et Kæstner les mathématiques avec tant de zèle, que ce dernier professeur

donna un témoignage attestant que « Bendavid était capable de remplir toute chaire de mathématiques, excepté celle de Gœttingue, tant que lui-même vivrait. » Il fit à Vienne des cours sur la philosophie critique que Kant venait de mettre en vogue. Des persécutions le forcèrent de revenir à Berlin, où, par ses discours et par ses écrits, il n'a cessé de se rendre utile. Il se montra habile écrivain dans la rédaction d'un journal qu'il publia pendant le séjour des Français en Allemagne. Directeur de l'école libre des Israélites, il s'acquitta de ses fonctions avec désintéressement et avec beaucoup de zèle. Il a publié une foule d'écrits philosophiques, et un travail remarquable sur le calendrier juif. [*Enc. d. g. d. m.*]

*Conversations-Lexicon.*

***BENDEL** (*Bernard*), sculpteur bavarois, mort en 1736. Après avoir reçu de son père les rudiments de l'art, il voyagea à Paris et à Rome, et revint en Allemagne, à Augsbourg, en 1687. Il sculptait avec une égale facilité la pierre et les métaux, le bois et l'ivoire. La belle *chaire* ornée de figures de grandeur naturelle, qui se trouvait dans l'ancienne église des jésuites d'Augsbourg, était l'œuvre de cet artiste. C'est lui aussi qui a fait le *crucifix* d'ivoire de l'église métropolitaine de Munich.

Lipowski, *Bayrisches Künstler-Lexicon.*

***BENDELER** ou **BENDLER** (*Jean-Chrétien*), peintre paysagiste allemand, né en 1688, mort à Breslau en 1728. On vante l'exactitude de ses paysages; mais l'ensemble en est décousu, et ressemble assez, par le peu d'ordre qui y règne, à la vie également peu réglée de l'artiste. On dit que le roi Auguste III voulut, mais inutilement, le fixer à Dresde, avec le titre de peintre de cabinet.

Meusel, *Miscellen*, XIX, p. 13.

***BENDELER** (*Jean-Philippe*), musicien allemand, né à Riethnordhausen, près d'Erfurt, vers 1660, et mort d'une apoplexie foudroyante dans l'église de Quedlimbourg, vers 1712. On a de lui : *Melopœia practica*, etc. (Mélopée pratique, ou Méthode sûre pour s'instruire dans les connaissances musicales); Nuremberg, 1686, in-fol.; — *Organopœia, oder Unterweisung, wie eine Orgel nach ihren Haupstücken, als Mensuriren, Abtheilung der Laden*, etc.; Francfort et Leipzig, sans date, réimprimé à Mersebourg en 1690, in-4° de six feuilles; — *Orgelbaukunst* (l'Art du facteur d'orgues), 1759; in-4°; — *Directorium musicum*; Quedlimbourg, 1706, 28 pages in-4°; — *Collegium musicum de compositione.*

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BENDELER** (*Salomon*), naquit à Quedlimbourg en 1683, et mourut en 1724. Il se distingua comme chanteur par l'éclat et la force de sa voix. On raconte que, « dans un voyage qu'il fit à Dantzig, dit Fétis, il toucha l'orgue de l'église principale. Après avoir préludé, il déploya tout à coup la force de sa voix étonnante. Un bruit soudain qui s'éleva dans l'église interrompit l'office et le chanteur : la femme d'un des principaux sénateurs, épouvantée par cette voix terrible, venait d'accoucher heureusement d'un garçon. Son mari, tourmenté de la goutte, fut si transporté de joie à cette nouvelle, qu'il se trouva guéri sur-le-champ. Instruit du nom de celui à qui il devait ce double bonheur, il invita Bendeler, avec une société nombreuse, au repas du baptême, et mit sur son assiette une somme de trois cents ducats, en lui exprimant sa reconnaissance pour le service qu'il venait de lui rendre comme accoucheur et comme médecin. Cette aventure fit connaître Bendeler, et lui offrit l'entrée de toutes les sociétés. »

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BENDEMANN** (*Édouard*), peintre allemand, né à Berlin en 1810. Son père était banquier. Il étudia à Dusseldorff, sous la direction de Schadow. En 1830, il exposa *Ruth et Booz*, tableau qui se faisait remarquer par la grâce et la naïveté des détails. Ses *Juifs captifs à Babylone*, exposés à Berlin en 1832, furent plus admirés encore. Parmi ses autres productions se trouvent les *Jeunes Filles à la fontaine*; et un tableau de fantaisie dont le sujet est puisé dans les *Volkslieder* (chants populaires) de Herder, et sur ce texte :

Schön zu schauen sind die Rosen
In dem weissen Pallast des Lazaro.

(Qu'il est doux de contempler les roses dans le blanc palais du Lazaro!). Les roses du tableau sont les filles du prince de Servé, qui, après les fiançailles, abandonnent la maison paternelle. Quelque temps après elles reviennent visiter leur mère, et c'est là le sujet traité par le peintre. Bendemann peignit aussi le portrait.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BENDER** (*Blaise-Colomban*, baron DE), feld-maréchal et commandant général des armées autrichiennes aux Pays-Bas, grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, colonel-propriétaire d'un régiment d'infanterie, est un mémorable exemple de ce que peut se flatter d'obtenir la médiocrité, même sans le secours de l'intrigue, lorsqu'elle est poussée par le vent de la fortune, et que les circonstances naissent, comme par enchantement, pour ouvrir sous ses pas la route des honneurs. — Bender naquit dans une petite ville du Brisgau en 1713. Son père, simple artisan, mais qui n'était pas sans quelque aisance, réunit toutes ses ressources pour le faire admettre, comme cadet, dans un régiment autrichien, et l'entretenir d'une manière convenable. Il avait alors vingt-deux ans, et son instruction le plaçait au niveau de ses camarades, tandis que sa bonne conduite lui valut l'estime de ses chefs. Il obtint un drapeau dès l'année qui suivit son entrée au service. La mort de Charles VI (1740) eut bientôt mis en feu toute l'Europe. Bender fit les campagnes de la guerre de Silésie (1741-1744)

et de la guerre de sept ans contre le roi de Prusse. Cependant il n'était encore que capitaine d'infanterie, lorsqu'en 1763, après la paix d'Hubertsbourg, il fit la connaissance d'une demoiselle de la maison souveraine d'Isembourg. C'était une espèce de Nina Vernon (1), qui ne comptait guère moins de quarante-cinq ans. Elle consentit à se laisser enlever par un Lovelace de cinquante. Ces ridicules amours eurent pour solution un bel et bon mariage, béni par l'aumônier militaire. En vain le comte d'Isembourg voulut-il employer son crédit pour le faire rompre : l'impératrice Marie-Thérèse déclara qu'elle prenait les nouveaux époux sous sa protection. Toutefois, pour rapprocher un peu les distances, elle créa Bender baron du saint-empire, et lui fit expédier le brevet de major. La paix dont jouit la maison d'Autriche laissa Bender sans aucune chance de se signaler. Néanmoins, grâce au bénéfice du temps, c'est-à-dire de l'ancienneté, parvenu successivement aux grades de lieutenant-colonel, de colonel, de général-major et de lieutenant général, il exerçait, en 1789, les fonctions de commandant d'armes dans la forteresse de Luxembourg. Cette place pouvant être menacée pour lors par les insurgés belges, il convenait d'y nommer un gouverneur. Le choix tomba, comme de raison, sur Bender, et le titre de feld-zeugmeister (général d'artillerie) lui fut en même temps conféré. La mésintelligence qui régnait entre les généraux Beaulieu, Latour et Corty, fit donner le commandement en chef de l'armée au baron de Bender, et, pour rendre son autorité plus imposante, le bâton de maréchal lui fut envoyé de Vienne; mais il n'en resta pas moins complétement étranger aux victoires remportées sur les patriotes, et ne quitta Luxembourg que pour faire son entrée triomphale à Namur le 25 novembre, à Bruxelles le 2 décembre 1790. Lorsque toutes les difficultés se trouvèrent aplanies, il y reçut le grand cordon de Marie-Thérèse, dont il n'était pas même encore chevalier. Son âge et ses infirmités ne lui permirent pas, en 1792, de prendre une part active à la guerre contre la France. On lui prête pourtant un propos qui prouverait une sorte de vigueur, à moins qu'on ne le considère comme une vaine fanfaronnade : on assure qu'il dit à l'archiduchesse Marie-Christine que si l'on voulait lui donner carte blanche pour agir, il marcherait toujours en avant, et ne quitterait ses bottes qu'à Paris. Cette phrase, vraie ou supposée, circula partout, et pendant quelques mois on ne parlait, en France, que des *bottes du maréchal Bender*; elles semblaient destinées à rivaliser avec celles de l'ogre du Petit-Poucet.

Le vieux guerrier retourna dans son gouvernement de Luxembourg en 1793, y fut attaqué l'année suivante au mois d'août, et se vit contraint de capituler, à la suite d'un long blocus, au mois de juin 1795. Il se rendit ensuite à Vienne, et fut nommé gouverneur général de la Bohême. Il mourut à Prague le 20 novembre 1798, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il avait dans l'esprit une certaine hésitation naturelle qu'on prenait pour du jugement, de la réserve qui passait pour de la prudence; et l'on mettait sur le compte de sa modestie le soin d'éviter toute conversation qui pût dévoiler son manque de connaissances positives. Il était au surplus doué du tact nécessaire pour choisir et s'attacher quelques hommes de mérite, auxquels il accordait une confiance sans bornes : c'est ainsi qu'il parvenait à couvrir son incapacité.

Le baron de STASSART.

*Oesterisches Biograph.-Lexicon.*

(1) Personnage de *la Petite Ville*, l'une des meilleures comédies de Picard.

* **BENDER** (*Jean-Louis*), jurisconsulte allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il étudia à Tubingue, et remplit d'importantes fonctions judiciaires: On a de lui : *Commentarius de revisione actorum et sententiarum in judicio camerali pronunciatarum*; Francfort, 1605, in-8°; Cologne, 1700, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BENDINELLI** (*Auguste*), musicien italien, né à Lucques vers 1550, mort vers 1620. Il était chanoine de Latran. On a de lui : *Cantiones sacræ quinque voc.*; Venise, 1585; — *Cantiones sacræ quinque vocum*; Francfort, 1604, in-4°; — *Cantiones sacræ quatuor vocum*; ibid., 1604, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BENDINELLUS** (*Antoine*), savant italien, natif de Florence, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Vita Scipionis* et *Annotationes locorum historiæ*, dans le recueil de Gruter.

Hanke, *De scriptoribus rerum romanarum.*

**BENDISH** (*Brigitte*), célèbre Anglaise, petite-fille d'Olivier Cromwell et fille du général Ireton, morte vers 1727. Elle ressemblait, au moral comme au physique, au célèbre Protecteur, et se fit surtout connaître par ses excentricités. Accoutumée aux travaux les plus rudes, vêtue aussi misérablement que les ouvriers avec lesquels elle passait ses journées, mangeant et buvant avec excès, elle se livrait pendant quelques heures au sommeil, et devenait chaque soir une tout autre femme. On la voyait alors se rendre à Yarmouth dans sa voiture, se faire remarquer dans les plus brillants salons, et souvent aussi partager son temps entre des actes de bienfaisance et l'expédition des affaires les plus importantes. Elle se donna souvent pour inspirée, bizarrerie qu'elle tenait encore de son aïeul.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionn. historique.*

* **BENDIXEN** (*Sigefroy*), peintre, graveur et lithographe allemand contemporain, natif de Kiel. Il a peint le paysage, l'histoire et les marines. On voit à Hambourg un tableau représentant un épisode historique tiré des guerres de

l'Allemagne avec la France : c'est *Davoust tenant enfermés dans une église des citoyens de Hambourg*. Bendixen a gravé avec finesse des paysages, et lithographié avec talent plusieurs portraits.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BENDLOWES ou BENLOWES (*Édouard*), poëte anglais, né en 1602, mort à Oxford le 18 décembre 1676. Il étudia à Cambridge; après quoi il se mit à voyager, et visita plusieurs cours de l'Europe. A son retour, il se montra protecteur zélé et généreux des lettres. Quarles, Davenant, Fisher et d'autres poëtes, se ressentirent de ses libéralités, qu'ils lui payèrent en éloges enthousiastes, et l'appelèrent *Benevolus*, par application de son anagramme. Il eut bientôt à regretter des prodigalités qui allaient jusqu'à l'imprévoyance. Des engagements qu'il contracta pour des amis, le firent emprisonner pour dettes. Rendu enfin à la liberté, il vécut dans la gêne jusqu'à sa mort. On a de lui : *Sphinx theologica, seu musica templi, ubi discordia concors*; Cambridge, 1626, in-8°; — *Theophila, or Love sacrifice*, poëme; Londres, 1652, in-fol.

Wood, *Athenæ Oxonienses*.

BENDTSEN (*Bendt*), savant danois, né à Copenhague en 1763, mort à Frédériksbourg en 1830. Il voyagea à l'étranger, et devint docteur en philosophie à Gœttingue en 1789. A son retour en Danemark, il dirigea le collége de Frédériksbourg, et eut parmi ses élèves le célèbre philologue Madvig. On a de lui : *De pietate literaria Plinii Secundi*; Copenhague, 1808; — *De natatione apud Romanos*; ibid., 1809; — *De αὐτάρκεια τῆς ἀρετῆς πρὸς εὐδαιμονίαν, Comparatio Alex. Aphioris et M. T. Ciceronis*; ibid., 1812; — *De θεῖα εἰρήνη*, 1812; — *De fato imprimis Homerico*, 1813; — *De Samothracia*, 1816. M.

BENDTSEN (*Frédéric-Charles*), frère du précédent, théologien danois. De 1798 à 1809, il remplit diverses fonctions ecclésiastiques. On a de lui : *De Venia peccatorum*; Copenhague, 1794; — *Num extat Diabolus*; ibid., 1797. M.

*BENDUSI (*François*), musicien italien, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Opera nova di balli a quattro, da sonare et cantare*; Milan, 1609.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BENDZ (*Guillaume*), peintre danois, né à Odensée en 1806, mort à Vicence en 1833. Il étudia à l'Académie de Copenhague, et excellait à peindre le portrait et l'histoire. C'est ainsi qu'il reproduisit la bataille navale où Christian IV fut blessé. Venu à Munich en 1831, il peignit un tableau de genre qui fit beaucoup de bruit, et qui représentait avec une verve peu commune une réunion d'artistes dans un café de cette ville. Il voulut, à la suite de ce succès, se perfectionner dans la peinture historique, et se rendre à cet effet à Rome; mais il mourut subitement à Vicence, à peine âgé de vingt-sept ans.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BENECKE (*George-Frédéric*), linguiste allemand, né le 10 juin 1762, mort le 21 août 1844. Il étudia à Nordlingue, puis à Augsbourg, d'où il se rendit en 1780 à Gœttingue. D'abord employé, sur la recommandation de Heyne, à la bibliothèque universitaire, il devint professeur de philosophie en 1814, conseiller d'État en 1820, et bibliothécaire en 1829. Il étudia particulièrement l'anglais et les anciens idiomes germaniques. On a de lui : *Beitraege zur Kenntniss der altdeutschen Sprache und Literatur* (Matériaux pour servir à l'étude de la langue et de la littérature allemande primitives), 2 vol.; Gœttingue, 1810-1832 : on y trouve des additions aux *Minnesænger* de Bodmer, et divers petits poëmes; — *Woerterbuch* (Vocabulaire); Gœttingue, 1833; — *Mittelhochdeutsches Woerterbuch* (Vocabulaire du bon allemand du moyen âge), œuvre posthume, continuée par Müller; Leipzig, 1847.

*Conversations-Lexicon*.

*BENECKEN (*Frédéric-Burchard*), musicien allemand, né vers 1760, mort en 1818. On a de lui : *Recueil d'airs et de six menuets pour le piano*; Hanovre, 1787; — *Airs et morceaux de différents caractères*; Hanovre, 1799.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BENEDEK (*Louis* DE), général autrichien, né à Œdenburg en Hongrie en 1804. Il débuta par le grade d'enseigne, et en 1843 il fut nommé lieutenant-colonel. En 1846, lors de l'insurrection de la Gallicie, il donna de nombreuses preuves de bravoure et de prudence. On lui doit en grande partie la pacification de la contrée. En 1847 il servit en Italie, et se fit remarquer par le feld-maréchal Radetzki. Il se distingua surtout dans les journées de Mortara et de Novare. A cette dernière bataille, il conduisit lui-même à l'attaque le régiment qu'il commandait. Devenu général major et brigadier à l'armée du Danube, il conduisit l'avant-garde aux affaires de Raab et d'Oszoeny. Il fut blessé à celle d'Ujszegedin, et prit part à d'autres combats. Il fut blessé une seconde fois à celui d'Ozs-Ivany. Après la fin de la guerre de Hongrie, il fut de nouveau envoyé en Italie.

*Conversations-Lexicon*.

BENEDETTE (*Jean-Benoît* CASTIGLIONE). *Voy.* CASTIGLIONE.

BENEDETTI ou BENEDICTI (*Alexandre*), médecin italien, natif de Lignano, dans le territoire de Vérone, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Il exerça d'abord la médecine en Grèce et dans l'île de Candie, principalement à Modon, dans la Morée et à la Canée. A son retour en Italie, il enseigna à Padoue jusqu'en 1495, époque où il alla s'établir à Venise. Il s'engagea ensuite comme médecin dans l'armée vénitienne, qui fut battue à Fornoue le 6 juillet de la même année, lors-

qu'elle voulut s'opposer, avec ses alliés, au retour du roi Charles VIII en France. On ignore la date précise de sa mort. A juger par une lettre écrite à Benedetti, il était encore en vie en 1508; on sait d'ailleurs qu'il a vécu jusqu'en 1511, puisque, dans un endroit de ses ouvrages, il parle du tremblement de terre arrivé dans cette année en Italie. Benedetti était très-versé dans les ouvrages des médecins grecs, qu'il cite sans cesse. C'était la coutume de son temps de ne donner que des ouvrages d'emprunt. On trouve cependant, dans son traité général des maladies, des observations qui appartiennent à l'auteur : ainsi il soutient que la pratique des frictions mercurielles, pour la guérison des maux vénériens, est presque aussi ancienne que l'introduction de la syphilis à Naples et dans les autres pays de l'Europe. En effet, un Italien nommé Gilini, se fondant sur l'analogie des maladies vénériennes avec celles de la peau, proposa, en 1497, le mercure comme un simple topique. Le livre principal de Benedetti a pour titre : *De omnium a vertice ad plantam morborum signis, causis, differentiis, indicationibus et remediis, tam simplicibus quam compositis, libri XXX*. La première édition, qui est dédiée à l'empereur Maximilien I^er^, est de l'an 1500 ; les suivantes ont paru à Venise en 1533, in-fol. ; à Bâle en 1539, in-4° ; dans la même ville en 1549 et 1572, in-fol., avec d'autres ouvrages de Benedetti.

On a encore du même auteur : *De observatione in pestilentia;* Venetiis, 1493, in-4°; Papiæ, 1516, in-fol. ; Basiliæ, 1538, in-8°, avec les écrits d'Ange Bologninus, de Jean Almenar, de Dominique Massaria, et de quelques autres médecins ; — *Anatomiæ, sive de historia corporis humani, libri V*. Il a écrit ce traité en 1483, et la première édition est de Venise, 1497, in-8°; d'autres éditions : Venise, 1502, in-4°; Paris, 1514, in-4°; Venise, 1527, in-12; Strasbourg, 1528, in-8°. Quoique l'auteur ait plusieurs fois disséqué devant un grand nombre de spectateurs, quoiqu'il ait même parlé des amphithéâtres de Vérone et de Venise, où l'on démontrait de temps en temps la structure du corps humain sur les cadavres, il n'a rien avancé de nouveau sur la matière qu'il traite ; — *De medici atque ægri officio, libellus;* Lyon, 1505, in-8°, avec l'ouvrage de Symphorien Champier, intitulé *De medicinæ claris scriptoribus, opera omnia in unum collecta;* Venise, 1533, in-fol. ; Bâle, 1539, in-4°; 1549, 1572, in-fol.

Friedrich Boerner, *Commentarius de Alex. Benedicto medico;* Brunsw., 1751, in-4°. — Fabricius, *Bibl. lat. med.*, t. I, p. 164. — *Biographie medicale.*

**BENEDETTI** (*Antoine*), jésuite et antiquaire italien, né à Fermo le 9 mars 1715, mort dans sa ville natale en 1788, remplit longtemps avec éclat la chaire de rhétorique dans le collége des jésuites à Rome. On a de lui : *Marci Plauti Aulularia emendatius edita, et Commentariis illustrata;* Rome, 1754, in-8° : il n'a paru que la première partie de cet ouvrage ; — *Numismata græca non ante vulgata, quæ Antonius Benedictus e suo maxime et ex amicorum museis selegit;* Rome, 1777.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BENEDETTI** (*Dominique*), médecin italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il professa l'anatomie à Venise, et en 1748 il fut nommé prieur du collége des médecins de cette ville. Il écrivit sur la médecine, et composa aussi des poésies. On a de lui : *De mortibus repentinis*, en vers héroïques latins ; — *Della natura delle febre*, en vers italiens ; — *Temistocle in Persia, dramma recitato da' comici nel teatro di S.-Salvatore di Venezia, l' anno* 1732 ; Venise, 1732, in-12 ; — *De communibus corporis humani integumentis, elucubratio anatomica prima carminibus concinnata, habita in publica anatomes exedra*, en vers hexamètres, dans les *Miscellanea di varie operette*, p. 401 ; Venise, 1740 ; — *De ventriculo et omento, elucubratio secunda;* même recueil, p. 412 ; — *Illustrium virorum synopsis qui de sacro D. D. medicorum physicorum Venetio collegio extiterunt*, etc. ; Venise, 1753 ; — *la Moda, dramma giocoso per musica, rappresentato in Venezia nel teatro de San-Mose, l' anno* 1754 ; Venise, 1754.

*Biographie medicale.*

**BENEDETTI** (*François*), poëte dramatique italien, né à Cortone en 1785 (1), mort en 1821. Il annonça d'une manière précoce sa vocation littéraire, et mourut jeune, laissant en portefeuille onze tragédies non achevées. On a de ce poëte regrettable : *Telegono*, tragédie ; Pise, 1812, in-18 ; — *le Rime*, Milan, 1818, in-8° ; — *Druso*, tragédie; Florence, 1816, in-18 ; — *Orazione per l' anniversario della nascita di T. Tasso ;* Florence, 1817 ; — *Lettera in risposta al conte Gabani Napione, intorno alla tragedie di Vittorio Alfieri ;* Florence, 1818, in-8° ; — *Discorso intorno al teatro italiano ;* Florence, 1816 ; — *Discorso intorno all' eloquenza italiana, e traduzione dell' Edipo re, di Sofocle, nel Giornale di Letteratura ;* Florence, in-8° ; — *Vita di Cola di Rienzo*, 1831 ; — *le Tragedie*, in-8° ; Florence, 1822.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I. — *Revue encyclopédique*, XIII, 474.

***BENEDETTI** (*Jean-Baptiste*), mathématicien, natif de Venise, mort en 1590. Il eut pour maître Tartaglia, sous lequel il n'étudia que les quatre premiers livres d'Euclide. A dix-huit ans il passait déjà pour un prodige, et à vingt-trois ans il publia un ouvrage fort ingénieux, intitulé *Benedictis (J.-B. de) de resolutione omnium Euclidis problematuum.... una tantummodo circuli data apertura* (Venetiis, 1553, in-4°). Il devint plus tard mathématicien du duc de Savoie. On

(1) Et non en 1792, comme l'énoncent quelques biographes.

aurait admiré davantage Benedetti, si l'on avait compris à cette époque toute l'importance de sa *Théorie de la chute des graves*, dont on n'a jamais parlé, et qui mérite cependant une place distinguée dans l'histoire des sciences. La *Gnomonique* de Benedetti contient des recherches intéressantes; mais c'est dans les *Spéculations mathématiques et physiques* qu'il a consigné les résultats les plus remarquables de ses travaux. Ce livre (*J-.B. Benedicti patritii veneti diversarum speculationum*, Taurini, 1585, in-f°) est divisé en six parties, et contient les *Théorèmes arithmétiques*, la *Perspective*, la *Mécanique*, les *Proportions*, les *Disputes*, et des *Lettres* sur les mathématiques et sur la physique. Tant de matières différentes y sont traitées, que l'on ne saurait en donner une analyse détaillée. Nous nous bornerons à dire que, dans ses *Théorèmes*, Benedetti a construit et résolu géométriquement la plupart des théorèmes de l'arithmétique et de l'algèbre élémentaire, à peu près comme on le ferait aujourd'hui. Ces premiers éléments de la géométrie analytique méritent d'être remarqués. Dans sa *Mécanique*, il a su expliquer l'action de plusieurs machines; il a connu la force centrifuge, et il enseigne que, laissés en liberté, les corps s'échappent par la *tangente*; l'équilibre du levier recourbé a été bien déterminé par lui. Il a réduit le mouvement d'un corps à celui de son centre de gravité, et il a expliqué par là pourquoi les sphères et les cylindres, dont le centre de gravité ne monte pas lorsqu'on les fait tourner sur un plan horizontal, offrent moins d'obstacles au mouvement que les autres corps. Dans ses *Disputes*, il prend à partie Aristote, et il combat avec raison plusieurs de ses assertions. Il reproduit ici ce qu'il avait dit ailleurs sur la *chute des graves*, et il prouve que *dans le vide les corps de différentes masses tombent avec la même vitesse*. Il dit qu'Aristote s'est trompé en voulant démontrer que le vide n'existe pas, et que ce n'est pas, comme le supposaient les péripatéticiens, l'air qui, emprisonné dans une outre, en augmente le poids dans l'air libre, mais que cette augmentation de poids est due à la condensation de l'air qu'on y a introduit par force. Cette distinction est ingénieuse et vraie; elle prouve, avec ce qu'on lit plus loin sur l'explication des effets des ventouses, qu'il faut faire remonter au seizième siècle la découverte de la gravité et de l'élasticité de l'air. Benedetti combat aussi l'assertion d'Aristote, qui attribue la chaleur solaire au mouvement de cet astre; il explique les variations annuelles de la température par la différente inclinaison des rayons qui se réfléchissent à la surface de la terre, et par l'inégale épaisseur des couches atmosphériques qu'ils doivent traverser, suivant qu'ils arrivent plus ou moins obliquement. Il y a là, comme on le voit, beaucoup de saines idées de physique. La scintillation des étoiles est expliquée par le mouvement des couches interposées. L'auteur rejette l'incorruptibilité des cieux, et il soutient la pluralité des mondes; il parle des vapeurs qui peuvent réfléchir la lumière, et de leur condensation par le froid. Enfin il mentionne l'inflammation spontanée des matières en fermentation. — Dans sa correspondance, Benedetti traite une multitude de questions diverses: *la correction du calendrier, l'art nautique, la géométrie, l'astronomie, l'hydrostatique, la musique, la physique*, forment tour à tour le sujet de ses lettres. Son élément est la polémique: ici il corrige Nonius, là il combat Tartaglia, pour lequel cependant il professe toujours une grande vénération: il était l'ennemi des péripatéticiens, et il rendit des services réels à la physique en combattant leurs erreurs. Sous ce rapport surtout, le mathématicien du duc de Savoie a bien mérité de la science. Enfin Benedetti, dont le nom est à peine prononcé aujourd'hui en Italie, doit être placé au premier rang des savants du seizième siècle.

G. Libri, *Histoire des Sciences mathematiques en Italie*, t. III, p. 121 à 133.

* **BENEDETTI** (*Joseph*), graveur italien, né à Bologne en 1707, mort en 1782. Ses principales gravures sont: quelques *Saints*, d'après Fratta; — *l'Enfant Jésus*; — *Sainte Thérèse*; — *Saint Bruno*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BENEDETTI** (*Jules-César*), médecin italien, natif d'Aquila dans le royaume de Naples, mort en 1656. Il professa la médecine à Rome. On a de lui: *De pepasmo seu coctione, quæstiones ad mentem Hippocratis*; Aquila, 1636, in-4°; — *De loco in pleuritide*; Rome, 1644 et 1693; — *Epistolarum medicinalium libri decem*, Rome, 1649, in-4°; — *Consultationum medicinalium opus*; Venise, 1650, in-4°.

*Biographie médicale*.

**BENEDETTI** (*Marie-Euphrosine*), femme peintre italienne, vivait dans la premiere moitié du dix-huitième siècle. Quoique religieuse (de l'ordre des Carmélites), elle cultiva la peinture, et fit des tableaux pour le couvent de Saint-Joseph *Alle fratte*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BENEDETTI** (*Michel*), peintre et graveur, né à Rome vers 1745, élève de Bartolozzi. Ses estampes sont justement estimées; les principales sont une *Sibylle*, d'après le Guide, et *la Musique*, d'après le Dominiquin.

Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

* **BENEDETTI** (dom *Mattia*), prêtre, et peintre de l'école de Modène, né à Reggio vers 1650, fut élève d'Orazio Talami; il excella dans les ornements et les perspectives. Son meilleur ouvrage est la voûte de l'église Saint-Antoine de Brescia, qu'il peignit à fresque avec l'aide de Gafofalini et de Cairo, qui exécutèrent les figures.

Dom Mattia eut un frère nommé *Lodovico*, qui fut aussi un peintre de talent. E. B—N.

Orlandi, *Abecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Averoldi, *Guida di Brescia*.

* **BENEDETTI** (*Pierre* DE), poëte italien, né à Gênes, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il résida longtemps à Anvers. On a de lui : *il Magico Legato, tragi-commedia pastorale*; Anvers, 1607, in-12 ; Venise, 1607, in-12 ; — *Huit odes d'Horace traduites en vers italiens*, insérées dans un ouvrage d'Otto Venio intitulé *Quinti Horatii Flacci Emblemata ;* Anvers, 1612, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BENEDETTI** (*Roch* DE), savant italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut notaire à Venise, et laissa : *De pietate, ad Pium V;* Venise, 1567 ; — *le Teste e Triomfi fatti dalla signoria di Venezia nella felice venuta di Enrico III, re di Francia*, etc.; Venise, 1574 et 1700 ; — *Nuovi avvisi di Venezia ne' quali si contengono tutti i casi miserabili che in quella nel tempo della peste sono occorsi ;* Bologne, 1577.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BENEDETTI** (*Thomas*), graveur italien, né à Rome en 1797. Il vint jeune encore à Vienne, où il se lia avec un amateur distingué, le docteur Barth, et visita, quelque temps après, l'Italie et la Sicile. Ses gravures les plus remarquées sont : *la Mise au tombeau*, d'après le Titien ; — un *Groupe* tiré de la *Cène* de Léonard de Vinci ; — un *Ange accompagnant à la flûte le chant des oiseaux*, d'après Fendi ; — *François I$^{er}$*, empereur d'Autriche, 1834 ; — *le Duc de Reichstadt*, d'après Daffinger.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BENEDETTI** (*Zacharie*), poëte et théologien italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il appartenait à l'ordre des Chartreux. On a de lui : *Vita sancti Brunonis*, en vers, imprimée en tête des œuvres du saint ; Paris, 1524 ; — *Origo ordinis Cartusiani*, imprimée à la suite des œuvres du même saint ; Paris, même année.

Petrejus, *Bibliotheca Cartusiana.*

* **BENEDETTO** ou **DE BENEDICTIS**. *Voy.* JACOPONE.

**BENEDETTO**. *Voy.* MARCELLO.

* **BENEDETTO DA MAJANO**, sculpteur et architecte florentin, né en 1444, mort en 1498, frère ou neveu de Giuliano, qui fut également habile sculpteur. Comme beaucoup de grands artistes du quinzième siècle, Benedetto se livra d'abord à la sculpture en bois ; et on ne saurait trop admirer les magnifiques armoires qu'il exécuta, en compagnie de Giuliano, pour la sacristie de la cathédrale de Florence, et la chaire de *Santa-Croce*, qui passe pour son chef-d'œuvre. On a de lui une foule de stalles dans d'autres églises de Florence, de Pise et de Fiesole. Il fit beaucoup de travaux en ce genre pour Alfonse V d'Aragon, roi de Naples, et pour Mathias Corvin, roi de Hongrie. Après avoir quitté la cour de ce prince, où il avait séjourné quelque temps, il s'adonna à la sculpture en marbre. C'est à Florence qu'il faut chercher ses principaux ouvrages, tels que le portrait du Giotto dans la cathédrale, à la Compagnie de la Miséricorde une statue de la Vierge, figure un peu froide, mais largement traitée ; et surtout le superbe médaillon placé sur le tombeau de Filippo Strozzi, à Sainte-Marie-Nouvelle. Comme architecte, il n'a laissé aucun monument entier, mais des parties d'édifices très-remarquables, telles que la célèbre porte de la salle d'audience du *Pallazzo vecchio*. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Cicognara, *Storia della Scoltura.*

* **BENEDETTO** (*Jeanne* DE), dramatiste italienne, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a d'elle : *la Viva Sepolta, ovvero la Stelladaura, commedia composta in verso dal D. Andr. Peruccio, tradotta dal verso*, etc. ; Naples, 1686, in-12 ; Bologne, 1687, in-12 ; — *la Fedeltà ingegnosa, tragi-commedia portata dal dramma in musica in prosa ;* ibid., 1687, in-12 ; — *la Rosilla, favola boschereccia ;* Naples, sans indication de date.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BENEDETTO DA MONTEPULCIANO**, sculpteur siennois, florissait en 1569. A cette époque, il exécuta sur les dessins du Riccio une partie des magnifiques stalles de la chapelle *del Voto*, dans la cathédrale de Sienne, ainsi que le lutrin et le siége de l'officiant dans le chœur.

Romagnoli, *Siena.*

**BENEDETTO DA ROVEZZANO**, sculpteur et architecte, né au bourg de Rovezzano, près Florence, vers 1480 ; mort vers 1550. Il excella dans la sculpture d'ornement et dans les figures de petite proportion ; ses travaux ordinaires étaient des cheminées, des portes, des frises, des armoiries, et autres détails que ses connaissances en architecture lui permettaient d'ajuster avec succès et selon les règles de l'art. Cependant on connaît de lui quelques statues de grandeur naturelle ; Cicognara cite avec éloge, bien que d'autres l'aient amèrement critiquée, la statue de saint Jean qu'il exécuta pour la cathédrale de Florence, en concurrence avec Sansovino et Bandinelli. En 1515, il fut chargé du superbe mausolée élevé, dans l'église *del Carmine*, au fameux gonfalonier Pier Soderini ; enfin son chef-d'œuvre devait être une chapelle entière qui lui avait été demandée par les moines de Vallombrosa, pour renfermer les reliques du fondateur de leur ordre, le bienheureux Giovanni Gualberto, à *Santa-Trinità* de Florence ; malheureusement, l'atelier où il travaillait depuis plus de dix années aux sculptures de cette chapelle étant situé hors de la ville, tout fut brisé pendant le siége de Florence en 1530. Appelé à Londres par Henri VIII, les brouillards de l'Angleterre lui causèrent une ophthalmie qui bientôt le priva entièrement de la vue ; il ne survécut que peu d'années à ce malheur, qu'il supporta, dit Vasari, avec une chrétienne résignation.

E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Cicognara, *Storia della Scultura.*

* **BENEDICT**, peintre italien, connu seulement depuis peu de temps, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Il décora l'autel de la cathédrale de Parme, et y écrivit lui-même son nom, avec la date de 1178. Les décorations des portes du baptistère sont également de lui, comme l'indique cette inscription de la porte du nord, citée par Morona :

Bis denis demptis annis de mille ducentis
Incepit dictus opus hoc Benedictus.

Quelques écrivains modernes ont confondu Benedict avec *Anthelami*.

Rumohr, *Italiänische Forschungen*, I, 266.

* **BENEDICT** ou **BENOÎT**, célèbre contrapuntiste, surnommé *l'Appenzélien*, parce qu'il était né à Appenzell en Suisse, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Burney (*A general History of Music.*, t. II, p. 513) cite de lui un morceau intitulé *Monodia in Josquinum a Patre, musicorum principem.* « Ce morceau, dit Fétis, est excellent de tout point. Les imitations y sont élégantes et pressées, l'harmonie est pleine et correcte, et la tonalité douce et naturelle. » On trouve des motets de Benedict dans le recueil de Salbinger, intitulé *Concentus quatuor, quinque, sex et octo voc.*, Augsbourg, 1545, in-4°; et dans celui-ci : *Liber primus ecclesiasticorum*; Anvers, 1553, Burney.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BENEDICT** (*Jules*), pianiste et compositeur allemand, né le 27 novembre 1804. Fils d'un banquier, il reçut de bonne heure une éducation où la musique occupa une grande place. Il étudia à Weimar sous la direction de Hummel, et en 1820 à Dresde, sous celle de Weber, auquel il s'attacha pendant plusieurs années. En 1824 il fut, sur la recommandation de ce grand compositeur, nommé directeur de la musique du théâtre des Chartreux de Vienne. C'est à Saint-Charles de Naples qu'il écrivit ses premières compositions musicales. Il se fit connaître ensuite comme pianiste dans plusieurs villes d'Italie, telles que Bologne, Lucques, Naples. De Stuttgart, Dresde et Berlin, où il se trouvait en 1830, il vint à Francfort, puis à Paris. Il se lia dans cette dernière ville avec M^me^ Malibran et avec Bériot, qu'il accompagna à Naples, où il reprit ses anciennes occupations. Il alla aussi à Londres, où il dirigea le nouveau théâtre des Bouffes, et se rendit en Amérique avec Jenny Lind. On a de lui : *i Portoghesi a Goa*; — *un Anno ed un giorno*; 1836; — *the Gypsy's Warning*; 1838; — *les Fiancées de Venise*; — *les Assassins, ou les Croisés et le Vieux de la Montagne*, opéra, 1848.

*Conversations-Lexicon.*

* **BENEDICT** (*Traugott-Guillaume-Gustave*), médecin allemand, contemporain et professeur à l'université de Breslau. Ses principaux ouvrages sont : *Versuch einer Geschichte der Schiffahrt und des Handels der Alten* (Essai d'histoire de la navigation et du commerce des anciens), 1806, 1819; — *Ideen zur Begründung einer rationellen Heilmethode der Hundswuth* (Idées tendantes à la création d'une méthode curative et rationelle de la rage canine); Leipzig, 1808, in-8°; — *Geschichte des Scharlachfiebers, seiner Epidemieen und Heilmethoden* (Histoire de la fièvre scarlatine, des épidémies dont elle fut la source, et de sa thérapeutique; Leipzig, 1810; — *De pupillæ artificialis conformatione libellus*; Leipzig, 1810; — *De morbis humoris vitrei in oculo humano*; Leipzig, 1810, in-8°; — *De morbis oculi humani inflammatoriis*; Leipzig, 1811; — *Annalen des clinisch-chirurgischen Institutes auf der Universitaet zu Breslau* (Annales de l'Institut de clinique chirurgicale de l'université); Breslau, 1815, in-8°; — *Commentatio ophthalmica de blenorrhoeæ oculi syphiliticæ sanatione*; Vratislav, 1817; — *Handbuch der praktischen Augenheilkunde* (Manuel de la cure pratique des maladies des yeux); Leipzig, 1822.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller Lexicon*. — *Biographie médicale.*

* **BENEDICTIS** (*Ben. Tetius* DE), surnommé *Capra*, jurisconsulte et théologien italien, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. On a de lui : *Volumen conclusionum legalium super decretalibus, libri V*; — *Commentaria in jus canonicum*; — *Repetitiones in canonico*; — *Volumen conclusionum regularium et communium opinionum, et de permutatione beneficiorum*; ouvrages publiés à Venise à partir de 1568; — *Super lecturas testium civilium*; — *Consilia seu Responsa*; Venise, 1576.

Oldoin, *Athenæum Ligusticum.*

* **BENEDICTIS** (*Elpidio* DE), architecte et savant italien, mort à Rome en décembre 1690, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Il fut secrétaire du cardinal Mazarin, dont il écrivit la vie et défendit la mémoire, et passa ensuite quelques années à Rome en qualité d'envoyé français. On a de lui : *Raccolta di diverse memorie per scrivere la vita del cardinale Mazarini*; Lyon, 1652, in-4°; — *Villa benedicta literaria*. Il y décrit une maison de campagne qu'il s'était fait construire aux portes de Rome.

Mandose, *Bibliotheca romana*. — Bayle, *Dictionnaire.*

* **BENEDICTIS** (*Étienne* DE), publiciste italien, natif de la Ligurie, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Narratio imperii administrandi in republicâ Genuensi*; Milan, 1584.

Oldoin, *Athenæum Ligusticum.*

**BENEDICTIS** (*Jean-Baptiste* DE), théologien italien, de l'ordre des Jésuites, né à Ostini (terre d'Otrante) le 20 janvier 1620, mort le 15 mai 1706, se fit beaucoup d'ennemis en soutenant avec opiniâtreté les principes de la philosophie péripatéticienne et de la théologie sco-

lastique, contre les partisans de Descartes et contre les nouvelles doctrines de Jansenius et ses partisans. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Analecta poetica, ex iis quæ sparsim ab aliis alias in colleg. soc. Jesu Neapoli scripta sunt ;* 2 volumes in-12; Naples, 1686 et 1689, in-12 ; — *Philosophia peripatetica tomis quinque comprehensa ;* Naples, 1687-92, 4 vol. in-8° ; Venise, 1723, in-12 ; — *Lettere apologetiche in difesa della teologia scolastica e della filosofia peripatetica di Benedetto Aletino ;* Naples, 1694, in-12 : ces lettres engagèrent une violente polémique avec quelques auteurs napolitains ; — quelques traductions italiennes, parmi lesquelles on remarque celles des *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe sur les Lettres provinciales*, écrits en français par le P. Daniel; Naples, 1695, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BENEDICTIS (*Louis-Vincent* DE), théologien italien, natif de Modène, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était de l'ordre de Saint-Dominique. Ses principaux ouvrages sont : *la Sibilla di Loreto ;* — *la Corsa della nave vittoria di Santa Chiesa, per la conquiste dell' arme cristiane nell' Ungaria ed Arcipelago.*

Echard, *de Scriptoribus ordinis Dominicanorum.*

*BENEDICTUS (*A. S. Josepho*), compositeur de musique d'église, connu en France sous le nom du *grand Carme*, naquit à Nimègue, en 1642, et mourut en 1716. Son nom de famille était *Buns*. Après avoir fait ses vœux dans l'ordre des Carmes déchaussés, il devint organiste du couvent de Boxmeer, village du Brabant septentrional, près de Bois-le-Duc ; et plus tard il fut sous-prieur du même monastère, où il mourut. « La musique de ce moine, dit M. Fétis, a eu de la réputation dans sa nouveauté, et la méritait à cause de la clarté et de la simplicité du style. » Son premier œuvre contient des messes, litanies et motets à quatre, cinq et six voix, avec accompagnement de violons et orgue; il a paru à Anvers, 1666, in-4°. On a aussi de lui : *Encomia sacra musica decantanda una, duabus, tribus vocibus, et uno-quinque instrum.;* Utrecht, 1684, in-4° ; — *Orpheus Elianus ;* Amsterdam, in-folio, sans date ; — *Processionale novum* à Anvers, en 1711.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BENEDICTUS (*Jean*), médecin, vivait vers 1548. Il exerça sa profession à Rome, à Venise, à Bologne, et dans plusieurs autres villes d'Italie. On a de lui : *Regimen de novo et prius Germaniæ inaudito morbo, quem passim Anglicum sudorem, alii purgationem appellant, præservativum et curativum hujus et cujusvis epidemiæ utilissimum ;* Cracovie, 1530, in-8° ; — *Libellus novus de causis et curatione pestilentiæ ;* Cracovie, 1521, in-4°; 1552, in-8°.

*Biographie médicale.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* BENEDICTUS (*Liberius*), nom probablement supposé d'un alchimiste connu seulement par les deux ouvrages suivants : *Nucleus sophicus, seu explanatio in tincturam physicorum Theophrasti Paracelsi, et tractatus brevis de lapide philosophico ;* Francfort, 1623, in-8° ; — *Liber aureus de principiis naturæ et artis*, Francfort-sur-le-Mein, 1630, in-8°.

*Biographie médicale.*

*BENEDIKTOF (*Wladimir*), poëte russe contemporain. Il débuta par la carrière militaire, et passa ensuite dans l'administration des finances. Surpris par un ami au moment où il donnait l'essor à son imagination poétique, il fut vivement sollicité de livrer ses œuvres à la publicité ; mais il ne s'y détermina qu'après beaucoup de résistance. Le succès fut extraordinaire et mérité. Benediktof est en tout le poëte de la nature. Dans le recueil publié en 1835, on remarque : *la Mer, le Tombeau, les Trois Formes.*

*Conversations-Lexicon.*

*BENEDIX (*Jules-Rodrigue*), auteur comique allemand, né à Leipzig en 1811. Il débuta par la scène, parcourut l'Allemagne avec une troupe ambulante, et dirigea lui-même les théâtres de Wesel, d'Elberfeld et de Cologne. Cependant il s'était senti dès le commencement un goût prononcé pour les lettres. Il rédigea d'abord *le Sprecher* (l'Orateur), et écrivit dans plusieurs autres journaux. On a de lui : *Deutsche Volkssagen* (Légendes populaires allemandes) ; Wesel, 1839-1840 ; — *Johanna Sebus*, comédie, 1839 ; — *Das bemooste Haupt* (le Vieux grognon), pièce qui fut jouée sur toutes les scènes allemandes ; — vingt-huit *drames* publiés sous ce titre : *Gesammelte dramatische Werke* (Recueil d'œuvres dramatiques) ; Leipzig, 1846-1851. La plupart de ces pièces furent jouées avec succès en Allemagne et traduites à l'étranger.

*Conversations-Lexicon.*

*BENEFIALE ou BENEFICIALE (le chev. *Marco*), peintre, né à Rome en 1684, mort en 1764, élève de Bonaventura Lamberti. Cet artiste, qui jouissait d'une grande renommée parmi ses contemporains, eut un talent très-inégal ; souvent ses ouvrages sont au-dessous du médiocre, mais aussi il en est que les plus grands maîtres n'eussent pas refusé de signer. Tels sont à Rome *la Flagellation* de l'église des Stigmates, *le S. Secondino* des PP. de la Passion, *le Prophète Jonas* peint à l'huile, par ordre de Clément XI, sur un des piliers de Saint-Jean de Latran ; à Viterbe, plusieurs sujets de la vie de saint Étienne et de saint Laurent, dans la cathédrale; à Pise enfin, *Saint Mathieu baptisant la reine d'Éthiopie*. Son faire est alors très-éloigné de celui des *maniéristes* ses contemporains, et son coloris approche de celui des Carrache et du Dominiquin. E. B—N.

Orlandi, *Abecedario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Pistolesi, *Roma.* — Romagnoli, *Siena.*

* **BENEFORTI** ( *Francesco*), architecte, né à Pistoja en Toscane en 1715, mort en 1802, a donné les dessins de la façade de l'église de la Congrégation des Prêtres, sur la place *S.-Trinità de Pistoja.*

Tolomei, *Guida die Pistoja.*

* **BENEGASI Y LUXAN** ( *Joseph-Joachim*), poëte espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il publia un recueil de poésies sous ce titre : *Poesias lyricas y joco-serias* ; Madrid, 1743-1744, in-4°.

Ticknor, *History of Spanish literature*, III, 210.

* **BENEKE** ( *Frédéric-Édouard*), philosophe allemand, né à Berlin le 17 février 1798. Après avoir pris part en qualité de volontaire à la guerre pour la liberté de son pays en 1815, il revint reprendre ses études à Halle et à Berlin. Il s'appliqua surtout à la philosophie, et écrivit bientôt sur ces matières, où il sut se faire remarquer même à côté de Hégel. En 1832, après la mort de ce philosophe célèbre, il fut nommé professeur extraordinaire. Ses principaux ouvrages sont : *Psychologische Skizzen* (Esquisses philosont : *Psychologische Skizzen* ( Esquisses psychologiques ); Göttingue, 1825-1827 ; — *Uber* ports de l'âme et du corps); Göttingue, 1826 ; — *Lehrbuch der Psychologie als Naturwissenschaft* (Manuel de la Psychologie considérée comme science de la nature); Berlin, 1833 et 1845 ; — *Grundlinien des natürlichen Systems der praktischen Philosophie* (Principes du système naturel de la Philosophie pratique); Berlin, 1837-1841 ; — *System der Metaphysik und der Religions-Philosophie aus den naturlichen Grundverhaeltnissen des menschlichen Geistes abgeleilet* ( Système de métaphysique et de philosophie religieuse, déduit des principes fondamentaux de l'esprit humain ); Berlin, 1840 ; — *System der Logik als Kunstlehre des Denkens* (la Logique considérée comme instrument de l'art de penser; Berlin, 1842 ; — *Pragmatische Psychologie, oder Seelenlehre in der Anwendung auf das Leben* (Psychologie pragmatique, ou étude de l'âme dans ses rapports avec la pratique de la vie); Berlin, 1850.

*Conversations-Lexicon.*

**BENELLI** ( *Antonio-Peregrino* ), musicien italien, né le 5 septembre 1771 à Forli dans la Romagne, mort le 6 août 1830. En 1790, il débuta au théâtre Saint-Charles de Naples, comme premier ténor ; sa voix était de qualité médiocre, et lui procura ce qu'on peut appeler *un succès d'estime*. A la suite des troubles dont le royaume de Naples fut le théâtre dans les dernières années du dix-huitième siècle, il passa en Angleterre, et s'engagea au théâtre italien de Londres, où il fut accueilli avec faveur. En 1801, des conditions plus avantageuses lui furent offertes pour Dresde ; il se rendit dans cette ville, et y resta attaché au théâtre jusqu'en 1822, époque où il perdit sa voix. A la recommandation de Spontini, il fut attaché à l'opéra de Berlin en qualité de professeur de chant; mais son caractère tracassier et jaloux le porta bientôt à attaquer avec violence Spontini, son bienfaiteur, dans des *Lettres critiques sur divers sujets de musique*, qu'il fit insérer en 1828 dans la *Gazette musicale*. C'était comme compositeur que l'auteur de *la Vestale* était devenu l'objet de sa satire, et l'opéra d'*Olimpie* était celui qu'il avait choisi comme but de sa diatribe. Malheureusement pour lui, il avait écrit autrefois une analyse louangeuse du même ouvrage: Spontini ne négligea pas cet incident ; et, pour montrer la mauvaise foi de son antagoniste, il fit réimprimer les deux opinions si différentes, en regard l'une de l'autre. Le coup était accablant; Benelli fut contraint de garder le silence, et bientôt il reçut sa destitution. Il se retira à Boernichen, dans les montagnes du Hartz, où il mourut dans un état voisin de la misère. Ses principaux ouvrages sont : *Pater noster* à cinq voix, sans accompagnement ; Leipzig (Breitkopf et Hærtel) ; — *Salve Regina* à quatre voix et orchestre, *ibid.* ; — *Stabat Mater quatuor vocibus cantatibus et instrumentis* ; Leipzig ; — *Aria* pour voix de soprano, avec flûte ou violon et piano ; Dresde ; — *il Giorno natalizio*, cantate à cinq voix, avec piano ; Berlin ; — une méthode de chant en allemand, sous ce titre : *Gesanglehre, oder gründlicher Unterricht zur Erlernung des Gesanges* ; Dresde, 1819, 2e édition. La première édition de cet ouvrage avait été publiée dans la même ville en italien ; elle était intitulée *Regole per il canto figurato, ossia precetti ragionati per apprendere i principii di musica, etc.*

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BENETELLI** ( *Louis-Marie* ), théologien italien, né le 29 septembre 1641, mort le 25 mars 1725. Il appartenait à l'ordre de Saint-François. Après avoir étudié à Padoue, il professa la philosophie et la théologie à Venise, et devint censeur de l'inquisition. Il fit aussi un voyage en Allemagne en compagnie du P. Balthazar Stycher, et revint prêcher en Italie. Il s'attacha surtout à faire des prosélytes parmi les juifs. On a de lui : *le Saette di Gionatta, scagliate a favor degli Ebrei* ; Venise, 1703-1704 ; — *i Dardi Rabbinici infranti, risposta alle opposizioni degli Ebrei contra le saette di Gionatta* ; Venise, 1705, in-4° ; — *Trattato della Cabala*, dans l'ouvrage précédent.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BENETON DE MORANGE DE PEYRINS** ( *Étienne-Claude*), historien français, mort à Paris en 1752, a laissé : *Dissertations sur les tentes ou pavillons de guerre* ; Paris, 1735, in-12 ; — *Commentaire sur les enseignes de guerre* ; Paris, 1742, in-8° ; — *Traité des marques nationales* ; Paris, 1739, in-12 ; — *Histoire de la Guerre* ; Paris, 1741, in-12 ; — *Éloge historique de la chasse* ; Paris, 1734, in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BENETTI** (*Antoine*), voyageur italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Viaggi a Constantinopoli di Gio.-Bat. Donado, senator veneziano, spedito Bailo alla Porta Ottomana l' anno* 1680, *osservati colla raccolta delle più curiose notizie dal fu Dott. Ant. Benetti, date in luce dal Dott. Franc.-Maria Pazzaglia;* Venise, 1688.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BENETTI** (*Jean-Dominique*), médecin italien, né à Ferrare le 3 février 1658. Tout jeune encore, il fut chargé de l'enseignement de la médecine pratique à l'université de Ferrare. En 1687 il fut nommé médecin de l'hôpital Sainte-Anne. Plus tard il devint médecin en titre de la ville de Frano, et médecin particulier du duc de Mantoue. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : *Corpus medico-morale, divisum in duas partes : Prima continet adnotationes in Joannis Bascarini, medici Ferrarensis, Dispensationum medico-moralium Canones duodecimi totidemque explanationes de jejunio quadragesimali. Secunda continet appendicem de missa et de horis canonicis, additionem ad parochos monialium confessores et medicos, ubi de confessione viatica et extrema unctione, quantum ad medicos attinet. Corollaria, additiones et complementum de pœnitentiis ac de oratione;* Mantoue, 1718.

*Biographie médicale.* — Mangetti, *Bibliotheca Scriptorum medicorum.*

**BENETTI** (*Jean*), poëte italien, né à Ferrare en 1802, mort le 23 janvier 1825, se consacra à la profession d'avocat, et cultiva la littérature avec succès. Il a traduit et imité plusieurs morceaux des saintes Écritures. On a encore de lui un choix de poésies.

Tipaldo, *Biographia degli Ital. illustri.*

**BÉNÉVENT** (*Jérôme* DE), littérateur français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Plaintes funèbres sur le décès de François de Bénévent, son père;* Paris, Cl. Morel, 1608, in-8° de 29 pages; — *Discours des faits héroïques de Henri le Grand, en forme de panégyrique;* Paris, 1611, in-8°; — *Discours sur la mort de madame de Lionne, Isabeau de Servient;* Paris, 1612, in-4°; — *Oraison funèbre de François, cardinal de Joyeuse;* Paris, 1616, in-8°; — *Harangue funèbre de Pierre, cardinal de Gondi;* Paris, 1616, in-8°; — *Panégyrique à monseigneur le duc de Sully;* Paris, 1609, in-4°; — *Panégyrique à la reine régente;* Paris, 1611, in-8°; — *Exhortation de Basile, empereur de Constantinople, à Léon le Philosophe;* traduit du grec; Paris, 1512, in-16; — *Paraphrase sur les X livres de l'Éthique ou Morale d'Aristote;* Paris, 1621, in-fol.; Rouen, 1644, in-4°; — *Bagnolet, traduit du latin du sieur de Bourbon;* — *Ode sur le décès de monseigneur le duc de Montpensier* (s. l. n. d.), in-4°; — *le Phœnix, traduit du latin de Claudien,* en vers héroïques.

Lelong, *Bibl. historique de la France* (éd. Fontette).

**BÉNÉVENT** (*prince* DE). *Voy.* TALLEYRAND.

**BENEVOLI** (*Antoine*); chirurgien italien, né en 1685 dans le duché de Spolète, mort à Florence le 7 mai 1756. Il perdit son père fort jeune, et fut élevé aux frais de son oncle Jérôme Accoromboni, habile chirurgien, qui l'envoya étudier à Florence. Benevoli s'acquit beaucoup de réputation dans le traitement des maladies des yeux et des hernies. Cosme III, grand-duc de Toscane, le gratifia d'une pension en 1719. Le cardinal Buoncompagni, archevêque de Bologne, le fit venir dans cette ville pour le consulter sur la cataracte dont il était atteint. Benevoli l'opéra, et le succès de cette cure lui fit le plus grand honneur. Il associa à ses travaux le célèbre Nannoni et Jean-Dominique Bacciocchi, devint lithotomiste de l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve, et enfin premier chirurgien de cette maison en 1755. On a de lui : *Lettera sopra la cataratta gleucomatosa;* Florence, 1722, in-8° : cette lettre est adressée à Valsalva ; l'auteur ie prend pour juge des opinions différentes qu'on a proposées sur la cataracte; il la fait lui-même dépendre de l'opacité du cristallin, sans cependant oser assurer qu'elle ne soit pas quelquefois occasionnée par une membrane logée dans la chambre antérieure de l'œil; — *Nuova proposizione in interno alla caruncula dell' uretra detta carnosita, aggiunta sopra la cataratta gleucomatosa;* Florence, 1724, in-12 : il y donne une description succincte du *verumontanum*, et tâche de prouver que cette partie est le siége des caroncules; — *Manifesto sopra alcune accuse contenute in uno certo parere del signor Pietro-Paoli Lupi;* Florence, 1730, in-4° : Lupi soutenait que la cataracte est toujours produite par une membrane placée dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse; — *Giustificazione delle replicate accuse del signor Pietro-Paoli Lupi;* Florence, 1734, in-4° : l'opiniâtreté avec laquelle Lupi, chirurgien de Lucques, soutenait ses opinions, obligea Benevoli à justifier sa manière de voir par de nouvelles preuves; — *Dissertazioni sopra l' origine dell' ernia intestinale : interno alla piu frequente cagione dell' ischuria : sopra il leucoma, aggiuntovi XL osservationi;* Florence, 1747, in-4°. Le relâchement des anneaux y est exposé comme la cause la plus fréquente des hernies. Les observations qui terminent cet ouvrage sont fort intéressantes.

*Biographie médicale.*

**BÉNÉZECH** (*Pierre*), homme d'État, né à Montpellier en 1745, mort à Saint-Domingue en 1802. D'abord chef d'un bureau de correspondance et propriétaire des Petites-Affiches, puis chef de la commission des armes, il devint ministre de l'intérieur sous le Directoire, en 1795. Administrateur habile autant qu'intègre, il ne fut pas cependant à l'abri de la calomnie, et offrit

sa démission, qui ne fut pas acceptée. Il se rendit en Belgique pour y organiser les administrations du pays. Compromis dans l'affaire de Laville-Heurnois, il se justifia à son retour. A la même époque, il publia des instructions *sur la manière de célébrer les fêtes nationales*, et une circulaire *sur les abus qui peuvent résulter de la représentation des détenus à leurs familles*. Les impressions qu'avait laissées sur lui l'affaire de Laville-Heurnois le firent remplacer en l'an V par François de Neufchâteau. Nommé conseiller d'État après le 18 brumaire, il fut désigné, en 1802, pour accompagner le général Leclerc à Saint-Domingue, avec le titre de préfet colonial.

*Biographie des Contemporains.*

**BÉNÉZET** ou **BÉNÉDET** (*saint*), surnommé *le Petit Benoît* à cause de sa petite taille, mort en 1184. Il naquit à Hermillion, près de Saint-Jean-de-Maurienne. Simple berger, il conçut et exécuta le projet de construire un pont sur le Rhône à Avignon; et cette construction, achevée en 1188, fut accompagnée de miracles. Le corps du saint, déposé dans une chapelle élevée sur le pont, fut retrouvé, non altéré, lors de l'écroulement de cet édifice en 1669, et porté, en 1674, dans l'église des Célestins.

Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

**BENEZET** (*Antoine*), l'un des premiers défenseurs de la liberté des nègres, né à Saint-Quentin en 1713, mort en 1784. Son père, chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes, vint s'établir à Londres en 1715. En 1731, il alla avec sa famille à la Nouvelle-Angleterre, et se fixa à Philadelphie. Renonçant alors au commerce, il résolut de se vouer à l'instruction et au soulagement de ceux de ses semblables qui, à cause de leur couleur, étaient placés, par les préjugés, en dehors de l'espèce humaine. Il adopta avec ardeur les principes religieux des quakers, et surtout leurs opinions sur l'affranchissement des nègres. En 1762, il publia son premier ouvrage sur cette grave question, dont la solution, quoique résolue en théorie aujourd'hui, n'est pas encore partout mise en pratique. Cet ouvrage a pour titre : *Relation historique de la Guinée, avec une recherche sur l'origine et les progrès de la traite des nègres, sur sa nature et ses déplorables effets*. Benezet publia, en 1767, un nouvel ouvrage intitulé *Avertissement à la Grande-Bretagne et à ses colonies*, ou *Tableau abrégé de l'état misérable des nègres esclaves dans les dominations anglaises*, in-8°. Il fonda à Philadelphie une école pour l'instruction des noirs, et la dirigea avec un zèle et un dévouement qui ne se démentirent jamais.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

***BENEZOT** (*François*), historien français, vivait probablement dans la première moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Histoire des exploits généreux faits par les armées tant du roi que de Son Altesse, en Piémont, sur les terres de Gênes, siége de Verrue, en Dauphiné, sous le feu connétable de Lesdiguières; son trépas et enterrement, par François Benezot*; Grenoble, 1626.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette, t. II.

***BENFATTO** (*Luigi*), surnommé *el Friso*, peintre, né à Vérone en 1551, mort en 1611. Fils d'une sœur de Paul Véronèse, il fut l'élève de son oncle, que pendant longtemps il se contenta d'imiter servilement; plus tard, il se fit une manière expéditive, facile et dégagée, plus en rapport avec son imagination vive et ardente, mais assez rapprochée de la liberté des *maniéristes*. Il laissa un grand nombre de tableaux assez estimés dans les églises de Venise. E. B—N.

Orlandi, *Abecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Baldinucci, *Notizie*.

***BENFEY** (*Théodore*), linguiste et orientaliste allemand, né à Noerten le 28 janvier 1809. De 1816 à 1824, il étudia à Gœttingue, où il reçut les leçons de Müller et de Tychsen. En 1827 il vint compléter ses études à Munich, sous la direction de Thiersch et Ast. Il visita, de 1830 à 1834, Francfort et Heidelberg, où il étudia le sanscrit. Actuellement il est professeur à Gœttingue. On a de lui : *Über die Monatsnamen einiger alten Voelker, insbesondere der Perser, Kappadocier, Juden und Syrer* (Des noms de mois chez quelques anciens peuples, en particulier chez les Perses, les Juifs et les Syriens (en collaboration avec Stern); Berlin; 1836; — *Griechisches Wurzel-Lexikon* (Dictionnaire des racines grecques), 2 vol.; Berlin, 1839-1842. Cet ouvrage obtint le prix Volney à l'Académie des sciences de Paris; — *Über das Verhaeltniss der Ægyptischen Sprache zum Semitischen Sprachstamm* (Des rapports de la langue égyptienne avec l'origine des langues sémitiques); Leipzig, 1844; — *Die Hymnen des Sama Veda* (les Hymnes du Sama Véda); Leipzig, 1848; ouvrage accompagné d'un glossaire et d'une traduction.

*Conversations-Lexicon.*

**BENG** ou **BENGY** (*Antoine*), seigneur de Puisvallée, jurisconsulte français, mort en 1616. Ses progrès dans l'étude du droit furent si rapides, qu'à vingt-six ans il fut jugé digne de succéder à Cujas dans la chaire que ce grand jurisconsulte occupa à l'université de Bourges. Il professa depuis 1595 jusqu'en 1616. Ses cours étaient si suivis, qu'on y pouvait compter deux mille auditeurs. Il remplit en outre à Bourges les emplois d'échevin et de conseiller de la prévôté. Il avait commencé un *Traité des bénéfices*, continué par François Pinson, son petit-fils, et publié en 1659.

Bayle, *Dictionnaire*, article Pinson.

**BENGEL** (*Jean-Albert*), théologien luthérien allemand, né le 24 juin 1687, mort le 2 décembre 1752. Fils d'un ecclésiastique, il devint lui-même pasteur et professeur à Denkendorf, après avoir étudié à Stuttgard et à Tubingen. Ses travaux et son érudition le firent élever à d'au-

tres dignités ecclésiastiques. Son enseignement à l'école claustrale porta surtout sur la langue grecque, sur les Pères de l'Église et le Nouveau Testament. Quoique souvent entraîné par son penchant au mysticisme, il fit d'utiles et remarquables rectifications de texte. Son explication de l'*Apocalypse* porte l'empreinte d'un enthousiasme qui ressemble à de l'inspiration. On a de lui : *M. C. Ciceronis Epistolæ ad familiares recognitæ, et iis rebus instructæ quæ ad interpretationem imitationemque pertinent*; Stuttgard, 1719, in-8°; — *Gregorii Thaumaturgi Panegyricus ad Origenem, græce et latine recognitus, notis auctus et omnibus qui sapientiam, ut illi Christianam vel cum lingua græca, vel etiam citra eam docent, discunt et colunt, eo accommodatus instituto, cujus ratio in proœmio explanatur*; Stuttgard, 1722, in-8°; — *Joh. Chrysostomi de Sacerdotio libri VI, græce et latine, utrinque recogniti ex notis indicibusque aucti. Accedit Prodromus N. Testam. græci recte cauteque adornandi*; Stuttgard, 1725, in-8°; — *Monitum de præjudicio hermeneutico accuratiorem Apocalypseos explicationem etiamnum impediente, seu nomine discipuli de temporibus*, dans les *Amœnitates* de Schelhorn; — *Notitia Novi Testamenti græci recte cauteque adornati*; Stuttgard, 1731, in-4°; — *Novum Testamentum græcum ita adornatum, ut textus probatarum editionum medullam, margo variantium lectionum in suas classes distributarum, locorumque parallelorum delectum, apparatus subjunctus Criseos sacræ, Millianæ præsertim, compendium limam supplementum ac fructum exhibeat*; Tubingen, 1734; — *Novum Testamentum græcum*; Stuttgard, 1734 et 1778; — *Richtige Harmonie der vier Evangelisten* (Harmonie exacte des quatre évangélistes); Tubingen, 1736, 1768; — *Erklaerte Offenbarung S. Johannis oder vielmehr Jesu Christi* (Explication des révélations de saint Jean ou plutôt de Jésus-Christ); Stuttgard, 1740-1746, in-8°; — *Ordo temporum a principio per Periodos Œconomiæ divinæ*, etc.; Stuttgard, 1753; — *Cyclus, sive de anno magno solis*, etc., *ad incrementum doctrinæ propheticæ*; 1745, in-8°.

Moser, *Erläutertes Würtemberg*. — Le même, *Lexicon jetzt lebender Theologen*. — Sax, *Onomasticon literarium*, t. VI.

**BENGER** (miss *Élisabeth-Ogilvy*), historienne anglaise, née dans la cité de Wells, au comté de Somerset, en 1778; morte le 9 janvier 1827. Au début comme à la fin de sa vie, elle ne trouva guère que des privations. Enfant, elle fut abandonnée par son père. Sa mère n'avait que des exemples de vertu à lui donner. Quant à l'instruction, miss Benger raconte elle-même qu'elle allait se placer chaque jour devant l'étalage d'un libraire pour y lire ou plutôt y dévorer, tant son besoin d'apprendre était vif, les pages ouvertes des brochures exposées en vente. Cependant elle entra à douze ans dans une école de garçons, où elle apprit le latin; et à treize ans elle écrivait un poëme intitulé *the Female genius*; London, 1791, in-4°. Cette production, quoique portant le cachet du jeune âge, annonçait des dispositions peu ordinaires (1). Amenée à Londres par sa mère, elle fut introduite dans un monde qui devait contribuer au développement de ses facultés. Elle connut mistriss Hamilton, le poëte Campbell, le médecin Aikin, et mistriss Barbauld; elle se trouva encouragée, et travailla avec plus d'ardeur. Elle tenta d'abord la voie du théâtre, qu'elle quitta pour les travaux biographiques et historiques, qui lui convenaient mieux. D'une constitution maladive, elle mourut au moment où elle allait retrouver, au seuil de la vieillesse, les privations qui viennent presque toujours assaillir dans notre société ceux qui ont voué leur existence aux travaux de la pensée. On a de miss Élisabeth Benger : *the Heart and the Fancy, or Valsenore*; London, 1813, 2 vol. in-12; traduit en français, Paris, 1816, 2 vol. in-12; — *Memoirs of miss Elizabeth Hamilton*; London, 1818, 2 vol. in-8°; — *Memoirs of John Tobin*; London, 1820, in-8°; — *Klopstock and his friends*; London, 1814, 2 vol. in-12; — *Memoirs of Anne Boleyna*; London, 1821, in-8°; traduit en français; Paris, 1816, 2 part. in-12; — *Memoirs of Mary, queen of Scotland*; London, 1823, in-8°; — *Memoirs of Elizabeth Stuart, queen of Bohemia*; London, 1825, 2 vol. in-8°.

*Penny Cyclopædia*. — Miss Aikin, *Obituary*; 1828. — *France littéraire*.

**BENGTSON** (*Jean*), archevêque d'Upsal, né en Suède en 1417, mort en 1467. Il prit le parti de Christian d'Oldenbourg contre Charles Canutson Bonde, proclamé roi sous le nom de Charles VIII, leva des troupes, battit Charles, qui se retira à Dantzig, et obtint une bulle du pape pour prendre les rênes du gouvernement jusqu'à ce que Christian fût appelé au trône de Suède. L'archevêque ayant accordé une amnistie aux paysans révoltés du diocèse d'Upsal, Christian le fit arrêter, et conduire à Copenhague. Les réclamations du clergé et les plaintes de la cour de Rome furent inutiles. Kettil, évêque de Linköping et parent de Bengtson, arma les paysans insurgés, et demanda la liberté de l'archevêque. Charles Canutson profita des circonstances, et revint en Suède, où il fut encore proclamé roi en 1464. Secondé par Kettil, Bengtson, à qui Christian avait rendu la liberté pour s'en faire un appui, força de nouveau Charles à prendre la fuite. Les deux prélats furent alors maîtres du gouvernement. Kettil étant mort, Bengt-

(1) Un second poëme de miss Benger fait partie (p. 101-141) du magnifique volume intitulé *Poems on the Abolition of the Slave Trade; written by James Montgomery, James Graham, and E. Benger*; London, 1809, in-4°.

son eut seul le titre d'aministrateur, et s'aliéna les esprits par sa dureté. Charles fut rappelé pour la troisième fois, et se maintint sur le trône jusqu'à sa mort. Abandonné de ses amis, l'archevêque prit la fuite, et se retira dans l'île d'Œland.

Geyer, *Histoire de Suède.*

**BENI** (*Paul*), savant critique italien, né dans l'île de Candie vers l'an 1552, mort à Padoue le 12 février 1625. C'est à tort que Tomasini, Laurent Crasso, Ghilini et Sax prétendent qu'il naquit à Gubbio. Il se fit appeler, il est vrai, *Eugubinus*, et composa son épitaphe sous ce titre, parce qu'il fut transporté et élevé à Gubbio. Il appartint quelque temps à la compagnie de Jésus, qu'il abandonna parce qu'elle lui interdit la publication d'un commentaire sur le *Banquet* de Platon. Il devint alors secrétaire du cardinal Madrucci et du duc d'Urbin, François-Marie II; puis professeur de théologie à Pérouse, de philosophie à la *Sapience* de Rome, et de belles-lettres à Padoue. Mais ses cours publics ne furent pas aussi recherchés que ses écrits. La polémique de Beni fit plus de bruit. Il soutint de nombreuses controverses sur beaucoup de points de doctrine et d'érudition. Et d'abord, à Rome, au sujet de la grâce efficace et du libre arbitre; ensuite, à l'occasion du *Pastor fido* de Guarini, dont cependant il prit la défense; comme il soutint le Tasse contre l'Académie della Crusca, dont il critiqua sans merci le vocabulaire. Il ne ménagea guère non plus ni Dante ni Boccace; et quant aux anciens, Tite-Live lui-même n'échappa point à la censure. Aussi se fit-il de nombreux ennemis, en même temps que de nombreux lecteurs : alors, comme aujourd'hui, souvent l'influence d'un critique se pouvait mesurer sur la dose de fiel que distillait sa plume.

Beni légua aux théatins de Padoue, ville où il professa pendant vingt-trois ans, sa bibliothèque et le surplus de son mobilier. Dès 1611 il avait fait construire, dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, un tombeau destiné à lui-même et aux professeurs étrangers de l'université de Padoue, et dans lequel il fut enterré le premier. Ses principaux ouvrages sont : *In Timæum Platonis, sive in naturalem atque divinam Platonis et Aristotelis philosophiam decades tres, cum disputatione de affectibus movendis ab oratore*; Rome, 1594 et 1650, in-4°; Padoue, 1624; — *De ecclesiasticis Baronii Annalibus disputatio*; Rome, 1596, in-4°, et in-12; — *Risposta alle Considerazioni del dottor Malacreta*; Padoue, 1600, in-4°; — *Qua tandem ratione dirimi possit controversia quæ in præsens de efficaci Dei auxilio et libero arbitrio inter nonnullos catholicos agitatur*; Padoue, 1603, in-4°; ouvrage mis à l'index et supprimé; — *Disputatio in qua ostenditur præstare comœdiam atque tragœdiam metrorum vinculis solvere* : on voit, par ce titre, que Beni devança les romantiques de notre époque; il s'attira de Faustino Summo, écrivain padouan, une verte réponse, à laquelle il ne crut point devoir répliquer; — *Comparazione di Omero, Virgilio e Tasso*; Padoue, 1607, in-4°: il y préfère l'auteur de la *Jérusalem* à ses deux grands ancêtres de la Grèce et de Rome; — *l'Anti-Crusca, ovvero il Paragone dell' italiana lingua*; Padoue, 1612, in-4° : il y soutient, contre le Vocabulaire de la Crusca, que la langue italienne du seizième siècle est préférable à celle du quatorzième siècle (l'*Anti-Crusca* ayant été réfuté par Orlando Pescetti, Beni lui répondit sous le nom de *Michel-Angelo Fonte*; Padoue, 1614 : l'*Anti-Crusca* fut prohibé par la république de Venise, sur l'invitation de Cosme II, grand-duc de Toscane, qui avait refusé la dédicace de l'auteur et lui avait renvoyé son livre; Beni n'eut pas le temps de faire imprimer sa réplique); — *Rime diverse*; Padoue, 1614, in-4°; — *Orationes quinquaginta*; Padoue, 1613, in-4°; — *Commentarii in Aristotelis Poeticam*; Padoue, 1613, in-fol.; Venise, 1623; — *De Historia conscribenda libri IV*; Venise, 1614, in-4°; 1618, in-4°; 1622, in-fol. : c'est dans cet ouvrage qu'il critique Tite-Live; — *il Goffredo, ovvero Gerusalemme liberata del Tasso, col commento di Paolo Beni*; Padoue, 1616, in-4°. Ce commentaire s'arrête au dixième chant. V. R.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. IV. — Bayle, *Dictionnaire historique*. — Imperiali, *Museum historicum*. — Sax, *Onomasticon*, IV. — Le P Rapin, *Reflexions sur la poetique*. — Ghilini, *Teatro d' Uomini letterati*. — Tiraboschi, *Storia delle Letteratura italiana*, VII. — Tomasini, *Elogia*.

***BENI** (*Paul-André*), jurisconsulte italien, natif de Vérone, mort après 1570. Il étudia à Padoue, et revint à Vérone, où il remplit de hautes fonctions, et fut chargé de missions importantes. On a de lui : *Commentarii in singularia juris*.

Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavini*.

***BENIC** ou **BENING** (*Simon*), peintre flamand, originaire de Bruges, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il est mentionné, ainsi que sa fille Lavinie, par Guichardin. En 1530, le père et la fille peignaient ensemble en Angleterre. Le premier a fait quelques gravures d'après Holbein.

Louis Guichardin, *Description des Pays-Bas*.

***BENIC** ou **BENING** (*Lavinie*), femme peintre flamande, fille du précédent, vivait au seizième siècle. On la connaissait sous le nom de *Lavina di maestro Simone*. Elle fut en grande faveur auprès des reines Marie et Élisabeth, comme auprès du roi Henri VIII d'Angleterre. Elle épousa un gentilhomme anglais.

Louis Guichardin, *Description des Pays-Bas*.

**BENIGNE** (*saint*), apôtre de Bourgogne, martyrisé vers l'an 179, fut, dit-on, disciple de saint Polycarpe, qui l'envoya dans les Gaules avec saint Andoche et saint Thyrse. Arrivés à Marseille, ils remontèrent jusqu'à Lyon, d'où ils allèrent à Autun. Un magistrat nommé Fauste les

y accueillit. D'Autun, saint Benigne vint prêcher principalement dans la partie méridionale de la ville de Langres, et reçut la palme du martyre dans la ville de Dijon. L'Église célèbre la fête de ce saint le 1er novembre.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Girault, *Discussion sur l'époque précise de la mort de saint Benigne, etc.*; Dijon, 1817-1818.

* **BENIGNO** (*Ange*), jurisconsulte, théologien et poëte italien, natif de Camerino, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Venanzio Martire Camerte, poema sacro in ottava rima;* Camerino, 1625, in-4° ; — *la Fida pescatrice, tragi-commedia in versi;* Camerino, 1625, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BENIGNO** (*Dominique*), poëte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut camérier secret du pape Innocent X, et laissa : *la Strage del Vesuvio, lettera;* Naples, 1632; — *Poesie, in tre parti;* Macerata, 1667, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BENIGNUS** (*Jules*), jurisconsulte et théologien romain, mort en 1628. Il fut avocat des pauvres, archevêque de Thessalonique, et secrétaire de la congrégation des Rites. On a de lui : *Annotationes in statuta Agriculturæ Urbis a Greg. Serlupio condita;* Rome, 1595, in-4°; et 1627, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BENIMIRAMUS** (*Isaac*), médecin arabe, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Il fut contemporain d'Averroës, et attaché, en qualité de chirurgien, à la personne du roi arabe Salomon. On a de lui : *De Definitionibus et Elementis;* — *De victus Ratione;* — *De Febribus;* — *De Urina;* — *De Dixtis.*

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

* **BENINCARA** (*André*), géographe du quinzième siècle. Il dressa en 1476 quatre cartes géographiques représentant les quatre parties du monde, quoiqu'à cette époque il ne fût pas encore question, comme on sait, de l'Amérique. Le géographe en soupçonnait-il l'existence, ou voulait-il seulement représenter l'Atlantide dont parle Platon? On ne peut faire là-dessus que des conjectures.

*Biographie universelle* (édition belge).

* **BENINCASA** (*Alexandre*), poëte et jurisconsulte italien, né à Pérouse en 1649, mort le 28 avril 1694. Il professa le droit dans sa ville natale, devint assesseur de rote sous Innocent XI, et directeur des brefs sous Innocent XII. On a de lui : des *poëmes* et des *décisions* au nombre de trois cent quatre-vingt-quatorze, publiées à Rome, en 1714, par son frère Michel-Ange.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BENINCASA** (*Barthélemy*, comte), savant italien, né dans le Modénais vers 1745, mort vers 1825. Envoyé à Vienne vers 1784 par le duc de Modène, et revenu dans cette dernière ville pour y recueillir des instructions nouvelles, il y fut informé de faits désagréables touchant à sa vie intérieure, qui le décidèrent à s'expatrier sans retour. De Vienne, où il retourna, il vint à Venise, où il s'attacha à la comtesse de Rosenberg. Pour plaire à cette dame, qui aimait les lettres, il publia en français, sous le titre *les Morlaques*, le *Viaggio in Dalmazia* de l'abbé Fortis. On attribua le livre à la comtesse de Rosenberg. Il écrivit un second ouvrage qui n'eut pas moins de succès, et visita l'Angleterre, pays natal de la comtesse, qui l'y suivit et y resta. Quant à Benincasa, il vint à Paris, et y séjourna jusqu'à la révolution. A Milan, où il se fixa alors, il écrivit dans le *Giornale italiano*. A l'avénement de Napoléon au trône d'Italie, il fut chargé d'une mission en Dalmatie près de Dandolo, et y fonda, sous les auspices de ce dernier, le journal *la Dalmata Veneta*. Les événements dont l'Illyrie fut ensuite le théâtre l'ayant déterminé à aller résider à Brescia, il y reprit ses travaux littéraires, fut nommé plus tard secrétaire de la commission d'instruction publique, et sous-directeur des théâtres royaux. Il perdit ces emplois à la suite des événements de 1814. On a de lui : *les Morlaques*, Venise, 1788 (et non 1718), in-8°; ouvrage déjà cité; — *Allichiero*, ou *description d'une maison de campagne située au village de ce nom, près de Padoue;* publié vers la même date que l'ouvrage précédent; — *Memoria storica sulla tragedia italiana di Giuseppe Cooper-Wulket;* 1 vol. in-4°, traduit de l'anglais.

Quérard, *la France littéraire.* — *Biographie des hommes vivants.*

* **BENINCASA** (*Giovanni*), architecte napolitain, florissait dans la première moitié du seizième siècle. En compagnie de Ferrante Maglione, il construisit à Naples, pour le vice-roi Pierre de Tolède, la partie du palais royal nommée aujourd'hui le *Palazzo vecchio*. Cet artiste a laissé dans la même ville quelques autres ouvrages de moindre importance. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario.*

**BENINCORI** (*Ange-Marie*), compositeur et musicien italien, né à Brescia le 28 mars 1770, mort le 30 décembre 1821. Il reçut, tout jeune encore, des leçons de violon de Rolla, et à sept ans il joua devant le duc de Parme. Il fut mis au collége, grâce à la protection de ce prince, qui lui lui fit donner en même temps, pour la continuation de ses études musicales, les maîtres les plus renommés, parmi lesquels l'auteur du *Mariage secret*, Cimarosa. A quatorze ans, Benincori fut en état de composer et de faire exécuter une messe. Il voyagea en Espagne, en Allemagne, en France, et s'arrêta à Paris, où la fortune ne lui fut pas favorable. Il mourut de chagrin peu de temps après. On a de lui : *les Parents d'un jour;* — *la Promesse de Mariage*, 1818; — *les Époux indiscrets*: ces pièces furent représentées au théâtre Feydeau; — *la continuation* de la partition d'*Aladin* ou *la Lampe merveilleuse*, lais-

sée inachevée par Nicolo, et jouée le 6 février 1822; — *Symphonie*, dédiée à Haydn; — *Galatée, ou le Nouveau Pygmalion*, paroles de Portelance, 1804; — *Hésione*, en 3 actes 1807. Ces deux opéras n'ont pas été représentés.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BENING** (*François*), jésuite, prédicateur du dix-septième siècle, né à Avignon, est connu par une oraison funèbre, publiée en 1616 (Avignon, in-8°; et Lyon, in-4°), sous ce titre: *le Bouclier d'honneur, où sont représentés les beaux faicts de très-généreux et puissant seigneur feu messire Louis de Berton, seigneur de Crillon, appendu à son tombeau pour l'immortelle mémoire de sa magnanimité* (1). C'est une production très-curieuse à consulter pour la bizarrerie de la pensée et du style. Les antithèses, les images burlesques, les équivoques et les jeux de mots y abondent. Il nous suffira, pour en donner une idée, de citer ce que Bening dit des vingt-deux blessures du brave Crillon; il les appelle les oriflammes du courage, puis il ajoute: « Ce sont autant de bouches « pourprines qui prêcheront sa valeur; ce sont « vingt-deux présidents en robbes rouges pro- « nonçant arrest en faveur de sa générosité. » Tout le reste est dans ce genre.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — L'abbé Gros, *Essai sur l'éloquence de la chaire*; Paris, 1767, in-12.

**BENINGA** (*Eggerik*), chroniqueur hollandais, mort le 19 octobre 1562, fut admis au conseil des souverains de son pays, et devint gouverneur de Lehroort. Fidèle à ses princes, il sut en même temps défendre les franchises de ses concitoyens. Aussi jouit-il d'une grande popularité. On a de lui: *Volledige chronyck van Ost-friesland*; cette chronique va jusqu'à 1562. Antoine Mathæus l'a insérée dans le tome VIII de ses *Analecta*; Harckenroth l'a éditée en bas-saxon, Embden, 1723, in-4°.

J.-F. Bertram, *Ost-Frisica.*

**BENINGSEN.** *Voy.* BENNINGSEN.

**BENINI** (*Giuseppe*), peintre, né à Crémone, florissait vers la moitié du dix-huitième siècle; élève de son père Sigismondo, il fut loin de l'égaler comme paysagiste.

* **BENINI** (*Luigi*), peintre d'histoire, fils du précédent, mourut à l'âge de trente-quatre ans, à la fin du siècle dernier. Les tableaux qu'il a laissés dans les églises de Crémone, sa patrie, lui assurent un rang distingué parmi ses contemporains.

* **BENINI** (*Sigismondo*), peintre, né à Crémone vers la fin du dix-septième siècle. Élève de Massarotti, il est justement estimé comme paysagiste; mais ses tableaux de figures sont au-dessous du médiocre. E. B—N.

Zaisi, *Vite de Pittori, Scultori ed Architetti Cremonesi.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

**BENINI** (*Vincent*), médecin et littérateur italien, né à Bologne en 1713, mort en 1764, unit à la profession de médecin, qu'il exerça à Padoue, la culture des belles-lettres et de la poésie. Il établit une imprimerie dans sa maison, et publia huit auteurs anciens, dont il corrigea le texte. On a de lui: des *notes en latin sur le texte de Celse*, insérées dans le 2e vol. de l'édition de cet auteur et de Sammonicus; Padoue, 1750, in-8°; — des *observations en italien sur le poëme de Louis Alamanni*, intitulé *la Coltivazione*; Padoue, 1745, in-8°; — une *Traduction en vers sciolti de la Syphilis de Fracastor*, insérée à la fin du 2e vol. de l'édition des poésies latines de Fracastor, de Fumano et de Nicolas d'Arco; Padoue, 1739.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BENINTENDIS** (*Pierre* DE), jurisconsulte italien, natif de Césène, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut président de rote à Bologne. On a de lui: *Decisiones Rotæ Bononiensis sub annis 1540-1545 collectæ*, Venise, 1569, 1583 et 1613, dans les *Decisiones canonicæ*, Lyon, 1567; et dans les *Decisiones diversorum*; Lyon, 1588, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BENIOWSKI** (*Maurice-Auguste* DE), voyageur aventurier, naquit en 1741 à Verbova en Hongrie, comitat de Neutra, et mourut le 23 mai 1786. Son père était général de cavalerie au service impérial. Lui-même servit aussi la maison d'Autriche comme lieutenant dans la guerre de sept ans, jusqu'en 1758, où un oncle dont il devait hériter l'appela en Lithuanie. Quelque temps après il se mit à voyager à Hambourg, à Amsterdam et à Plymouth: dans ces ports de mer, il étudia l'art de la navigation. Ensuite il alla en Pologne, s'enrôla dans la ligue formée contre les Russes, devint colonel, commandant de la cavalerie, et quartier-maître général. Tombé au pouvoir des Russes en 1769, il fut exilé au Kamtchatka. Dans la traversée, il sauva du naufrage le vaisseau qui le portait; circonstance à laquelle il dut le bon accueil que lui fit le gouverneur Nilof. Bientôt il devint le précepteur des enfants de cet officier: il leur enseigna le français et l'allemand. Son élève Aphanasie devint amoureuse de lui, et les talents de l'exilé engagèrent le gouverneur à lui accorder la liberté, et à le fiancer avec sa fille. Beniowski, de concert avec plusieurs complices, avait déjà conçu le plan de s'évader du Kamtchatka. Instruite de son dessein, Aphanasie ne l'abandonna pas; elle l'avertit du péril qui le menaçait. Accompagné d'Aphanasie, fidèle à son serment, même après qu'elle eut appris que son fiancé était déjà marié, Beniowski quitta le Kamtchatka en mai 1771, avec soixante-seize au-

(1) Il en existe une réimpression, Paris, 1759, in-12. Ce mince volume devait faire partie du tome second de la *Vie de Crillon* de Mlle de Lussan, qui substitua des pièces plus importantes. C'est ce qui explique comment l'ouvrage commence à la page 197, et porte au bas de chaque feuille, comme signature typographique, *tome II.*

tres personnes. Il fit voile vers Formose, puis vers Macao, où il perdit Aphanasie, et où moururent aussi beaucoup de ses compagnons. Enfin il vint en France, et là il fut chargé de fonder un établissement à Madagascar, entreprise dont il prévoyait toutes les difficultés. En juin 1774, Beniowski arriva à Madagascar, fonda une colonie à Foulpoint, et s'acquit l'estime de plusieurs peuplades indigènes qui, en 1776, firent de lui leur *ampansacabe* ou roi. Dans la solennité de son élection, les femmes aussi jurèrent fidélité et soumission à son épouse, qu'il avait fait venir du fond de la Hongrie. Plus tard il fit un voyage en Europe, pour procurer à la nation qu'il gouvernait une puissante alliance et des relations commerciales. Mais, à son arrivée en France, les persécutions du ministère français le firent entrer au service impérial, et il assista en 1778 au combat de Habelschwerdt, qui fut livré contre les Prussiens. En 1783, il chercha en Angleterre à faire réussir une expédition pour l'île de Madagascar; il trouva de l'appui chez des particuliers de Londres, et surtout dans une maison de commerce à Baltimore, en Amérique. En octobre 1784 il partit, laissa sa femme en Amérique, et en 1785 débarqua à Madagascar. Au début des hostilités contre les Français, le gouvernement de l'île de France envoya des troupes contre lui, et il fut blessé à mort.

Beniowski a écrit en français le reçit des événements de sa vie (*Voyages et Mémoires*; Paris, 1791, 2 vol. in-8°); William Nicolson a traduit son manuscrit en anglais, et l'a mis au jour. Il en a paru des traductions en diverses langues. Sa veuve mourut en 1825, dans sa terre de Bieska, près de Betzko. [*Enc. des g. du m.*]

***BENISTAN** (*Jean-Godefroi*), linguiste allemand, né en 1711, mort en 1777. Issu de parents français appartenant à la religion réformée, il fut placé par une marâtre dans un couvent de capucins, d'où il s'échappa pour se rendre en Suisse et en Allemagne. Il enseigna la langue française à Baireuth et à Hof. On a de lui: *la Seule vraie Religion*, traduit de l'allemand de M. Loen; Hof, 1755; — *Quelques pensées jetées au hasard sur l'emploi qu'un homme chargé d'enseigner une langue doit faire du bon sens, pour allier les règles avec l'usage*; Baireuth, 1771.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BENIT** (*Anne-François*), médecin français, né à Mirecourt en 1796, mort en Espagne en 1823. Il débuta par l'état militaire, qu'il abandonna bientôt pour la carrière médicale. Un événement malheureux qui marqua sa vie d'étudiant changea une seconde fois le cours de ses travaux. Un de ses témoins, dans un duel qu'il eut pour avoir atteint un convive dans un restaurant où il s'amusait à lancer des mies de pain, fut blessé à mort par son adversaire. Quoique acquitté, ainsi que ce dernier, par le jury de la Seine, il disparut subitement de Paris. C'était en 1823. Il passa en Espagne, et y trouva, dit-on, la mort dans les rangs des insurgés. On a de lui: *Idées d'un jeune officier sur l'état militaire*; Paris, 1820, in-8°; — une *Analyse du système de philosophie anatomique de M. Geoffroy Saint-Hilaire*, dans les *Annales de la médecine physiologique*.

Quérard, *la France littéraire*. — *Annales de la Médecine physiologique*, III, 1401-1464.

**BENIVIENI** (*Antoine*), médecin et littérateur italien, mort le 11 novembre 1502, se livra aux lettres et à la médecine, et eut des liaisons intimes avec Marsilio Ficino, Politien et d'autres savants de Florence. Sans avoir secoué tous les préjugés de son temps, il rappela ses confrères à l'étude de la nature, et s'attacha principalement à décrire les symptômes des maladies. Il entrevit aussi les avantages qu'on pourrait retirer un jour de l'anatomie pathologique. On a de lui: *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis*; Florence, 1506 et 1507, in-4°, réimprimé à Paris, à Bâle et à Leyde avec d'autres traités de médecine.

Fabricius, *Bibliotheca latina medii ævi*. — *Biographie médicale*.

**BENIVIENI** (*Dominique*), théologien florentin, mort le 3 décembre 1507, surnommé *Scottino* (le petit Scott), à cause de sa subtilité en théologie. Il fut professeur de dialectique à Pise en 1479, et chanoine à Florence en 1491. Il eut des liaisons intimes avec Marsilio Ficino et Jérôme Savonarole. On a de lui: *Trattato in defensione e probazione della doctrina e profezie predicate da frate Ieronimo Savonarola nella città di Firenze*; Florence, 1496, in-4°; — *Dialogo della verità della doctrina predicata da frate Ieronimo*; Florence, in-4°; — *Trionfo della croce*; Florence, 1497, 1516, in-4°; — *Epistolæ V morales*, et *Lucerna religiosorum et commentarii in sacras omnes Ecclesiæ hymnos*; inédit.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BENIVIENI** (*Jérôme*), poëte florentin, né à Florence vers 1453, mort en 1542, frère des deux précédents, abandonna un des premiers ce goût bas et trivial qui s'était emparé de la poésie italienne dans le quinzième siècle, pour se rapprocher du style et de la manière du Dante et de Pétrarque. La plupart de ses poésies traitent de l'amour divin. Comme ses frères, il fut le défenseur de Savonarole, et eut pour amis Marsilio Ficino, Politien, et surtout Pic de la Mirandole, qui lui confia l'administration de ses aumônes. Il voulut être enterré dans le tombeau de ce prince philosophe. Outre quelques poésies (*capitoli*, *canzoni*, etc.), on a de lui une traduction italienne du traité de Savonarole, *de Simplicitate vitæ christianæ*; Florence, 1496, in-4°; Venise, 1533, in-8°; — *il Commento di Ieronimo Benivieni, cittadino Fiorentino, sopra a più sue canzone e sonetti del amore e della bellezza divina*, etc.; Florence, 1500, in-fol.;

— *Opere di Ieronimo Benivieni*; Florence, 1519, in-8°; Venise, 1522 et 1524, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*.

**BENJAMIN**, le douzième et dernier des enfants du patriarche Jacob, naquit près de Bethléem vers l'an 2297 avant J.-C. Rachel, qui mourut en le mettant au monde, l'appela *Ben-Oni* (Enfant de la douleur); Jacob changea ce nom en celui de *Ben-Imi* (enfant des jours), pour marquer qu'il l'avait eu dans sa vieillesse. Les fils de Jacob étant allés acheter du blé en Égypte, Benjamin resta auprès de son père. Joseph, devenu ministre de Pharaon, reconnut ses frères sans en être reconnu, leur demanda adroitement des nouvelles de leur jeune frère, et leur imposa la condition de revenir et de l'amener avec eux : il retint même Siméon en otage. Jacob eut beaucoup de peine à laisser partir Benjamin. Joseph partagea ses repas avec ses frères, mais la part de Benjamin fut cinq fois plus forte. Les enfants de Jacob allaient quitter l'Égypte, quand l'intendant de Joseph accourut à eux, les accabla de reproches, fouilla dans leur sac, et trouva la coupe de son maître dans celui de Benjamin. Joseph l'y avait fait mettre secrètement. Touché de leurs larmes, il se découvrit à ses frères, les embrassa, les combla de présents, et les invita à venir s'établir en Égypte avec Jacob.

*Genèse*, 35 et suiv. — *Josué*, 18. — *Juges*, 19 et 20. — Moréri, *Dictionnaire historique*, art. *Joseph*.

**BENJAMIN** (*saint*), diacre, souffrit le martyre, en Perse, sous Varane V, vers l'an 424, pendant la persécution que le zèle inconsidéré de l'évêque Abdas avait provoquée. Après un an de détention, Benjamin sortit de prison à la prière de l'ambassadeur de Théodose le Jeune, qui avait promis que le diacre ne parlerait plus de la religion de J.-C. aux gens de la cour. Benjamin, qui n'avait pas été consulté, crut ne pas devoir acheter sa liberté à ce prix, et continua de prêcher l'Évangile aux grands et aux petits. Il expira au milieu des plus horribles tourments.

Théodoret, l. V, c. 36. — Baillet, *Vies des Saints*.

**BENJAMIN DE TUDÈLE**, rabbin et voyageur espagnol, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Il entreprit ses voyages dans le dessein de visiter les synagogues de l'Europe. Son Itinéraire le fait aller plus loin encore, puisqu'il y est question de l'Égypte et de l'Éthiopie. Mais souvent aussi il parle par ouï-dire. L'époque de la relation de ses voyages commence à 1160, d'après Sprengel; et, d'après Bergeron, il en aurait, à son retour en Castille en 1173, fait le récit aux notables juifs du pays. L'Itinéraire, écrit en hébreu sous le titre de *Mazahoth* (Excursions), fut imprimé pour la première fois à Constantinople en 1543, réimprimé depuis, et traduit en latin à Anvers en 1575, par Arias Montanus. Mais ces traductions sont peu exactes. Il y a aussi une traduction de Beckius, conservée manuscrite à Nuremberg, dans la bibliothèque Treviane. On cite encore la traduction française par Baratier, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-8°, et la traduction anglaise par Gerrans; Londres, 1784. Ces versions laissent également beaucoup à désirer.

Carmoly, *Notice sur Benjamin de Tudèle et ses voyages*; Bruxelles, 1837. — Bergeron, *Recueil de Voyages*. — Renaudot, *Relation des Indes*. — Baratier, *Itinéraire de B. de Tudèle*.

**BENKENDORF** (*Charles-Frédéric*), économiste allemand, mort à Blumenfeld en 1788. Il a écrit sur les questions économiques des ouvrages plus remarquables par l'étendue des recherches que par la forme et le style. On a de lui : *Matériaux pour servir à l'économie rurale*; Berlin, 1771-1785, 7 vol. in-8°; — *Œconomia forensis*; Berlin, 1775-1784; — *Catéchisme universel d'agriculture pour les valets de ferme et les paysans*; Breslau, 1776 et 1785; — *Petits voyages économiques*, 1785-1786, 2 vol. in-8°; — *Œconomia controversa*, ou *Réponses aux questions les plus importantes de l'économie rurale*; Berlin, 1787-1788. On lui attribue aussi : *Traits de caractère du roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier, avec diverses anecdotes sur les événements de son règne et les personnes de sa cour*; Berlin, 1787-1789.

Ersch et Gruber, *Encyclopädie*.

***BENKENDORFF** (*Martin*), jurisconsulte allemand, né le 11 décembre 1545, mort le 4 mars 1621. Il devint successivement conseiller de l'électeur de Brandebourg, professeur de droit romain à Francfort et docteur en droit à Bâle. On a de lui : *Dissertationes de Jure venandi*; — *Tractatus de privilegiis mulierum*; — *Seraphinus de Seraphinis, de privilegiis juramentorum, cum additionibus*.

Witte, *Memoriæ theologorum, jurisconsultorum*, etc.

**BENKENDORF** (*Ernest-Louis* DE), général saxon, né à Anspach le 5 juin 1711, mort le 5 mai 1801. Destiné d'abord à la diplomatie, il préféra la carrière des armes et entra comme sous-lieutenant dans les gardes du corps du roi de Pologne Auguste III. Après la première guerre de Silésie, à laquelle il prit part, il combattit contre Frédéric II jusqu'à la paix de Hubertsbourg. Il contribua à la victoire de Kollin, assista à l'affaire de Schweidnitz, à celle de Breslau, et à presque tous les engagements qui signalèrent cette guerre. Il obtint d'autant plus vite de l'avancement, qu'il était attaché à la maison de Saxe et au prince Charles, depuis duc de Courlande, avec lequel il fut toujours lié. Il n'eut pas moins de succès comme homme du monde que comme guerrier. Il aima le vin, les chevaux, les plaisirs de tous genres. L'entretien de sa cave, en particulier, ne lui coûtait pas moins de cent mille écus.

*Biographie étrangère*. — *Conversations-Lexicon*.

***BENKENDORFF** (*Alexandre*), général et diplomate, né en Esthonie en 1780, mort le 23 septembre 1844. Après avoir été élevé à Baireuth et accueilli à la cour impériale de Saint-Pétersbourg, il prit part aux campagnes de l'ar-

mée russe en Allemagne et en France. Au retour de celle de France, il devint aide de camp de Nicolas, auquel, lors de la rébellion militaire qui éclata à l'avénement de cet empereur, il donna de sérieuses preuves de dévouement. Il fut nommé membre de la commission chargée d'informer au sujet de la conspiration. Son habileté dans cette occasion lui valut le grade de chef de la gendarmerie, et de commandant du quartier général impérial. A partir de ce moment, il fut presque absolument attaché à la personne de l'empereur, et chargé de diriger la troisième division de la chancellerie impériale, division qui est le centre d'un système de police secrète à l'intérieur et au dehors. Le titre de comte fut accordé à sa famille, et lui-même fut appelé au sénat. Une diminution de faveur, toujours si sensible au cœur d'un courtisan, le rendit malade et abrégea ses jours.

*Conversations-Lexicon.*

*BENKENDORFF (*Constantin*), frère du précédent, général et diplomate russe, né en 1784. Commandant d'une division de Cosaques, il fut l'un des premiers à traverser l'Allemagne à la poursuite de l'armée française. En 1814, il parvint au grade de général de division. Envoyé en 1826 en mission à Stuttgard et à Carlsruhe, il se distingua, à son retour, dans la campagne de Perse, combattit contre les Turcs, et succomba à une fièvre nerveuse dont il fut atteint dans la ville de Prawadi, qu'il venait de prendre.

La princesse de Lieven, si connue dans le monde diplomatique de nos jours, est la sœur d'Alexandre et de Constantin Benkendorff.

*Conversations-Lexicon.*

*BENKERT ou BENCKERT (*Jean-Pierre*), sculpteur allemand, né à Neustadt en 1709, mort en 1769. Il s'instruisit et débuta dans son art à Eichstadt, à Munich et à Bamberg. Son succès commença à Potsdam, où il mérita la bienveillance de Frédéric II, qui le venait souvent visiter dans ses ateliers.

Ses œuvres dénotent un sculpteur habile; mais on lui reproche la maigreur de ses figures. Il s'attachait d'ailleurs à marcher sur les traces d'Albert Dürer et de Léonard de Vinci. On a de lui une *Sainte Famille*, gravée par Callot. Bamberg et Potsdam possèdent des sculptures de cet artiste. Les quatre *Cariatides* de marbre blanc qui décorent le perron du château de Potsdam, les groupes d'*Apollon* et de *Minerve* d'une part, et des *Nymphes* de l'autre, ainsi que le *Neptune sur son char* du grand bassin, sont de Benkert. Il a fait pour la salle de marbre de Sans-Souci, des *Génies* représentant *les Sciences et les Arts*; et pour le jardin du palais, dix-huit statues en marbre de Carrare, représentant des sujets divers. Il travailla avec Heinmüller à la colonnade de marbre construite dans la grande allée du même édifice, de 1751 à 1762; et il a fait pour le palais neuf un *Bacchus* et un *Vertumnus*. C'est lui aussi qui a taillé en marbre de Carrare la belle grotte décorée d'un Neptune de dix pieds de haut, et placée en regard du bassin.

Œsterreich, *Beschreibung aller merkwürdigen Sachen in Sans-Souci*. — Jäck, *Pantheon der Literaten und Künstler Bambergs*.

BENNATI (*François*), médecin italien, né à Mantoue en 1788, mort à Paris le 10 mars 1834. Après avoir étudié la médecine et la chirurgie à Padoue et à Pavie, il alla à Vienne pour s'y perfectionner. Il se rendit ensuite à Londres et à Édimbourg, et vint mourir à Paris, à la suite d'une chute de cheval. On a de lui : *Dissertatio medica sistens diagnosim diarrhϾ*; Padoue, 1826; — *Recherches sur le mécanisme de la voix humaine*; Paris, 1832, in-8°; — *Recherches sur les maladies qui affectent les organes de la voix humaine*; Paris, 1832, réimprimé avec le précédent sous le titre d'*Études physiologiques et pathologiques sur les organes de la voix humaine*; Paris, 1833. Ces travaux valurent à l'auteur une part dans les prix Montyon; — *Mémoire sur un cas particulier d'anomalie de la voix humaine pendant le chant.*

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BENNET (*Christophe*), médecin anglais, né vers l'an 1617 dans le comté de Sommerset, mort le 1^er^ mai 1655, fit ses études à Oxford, et pratiqua avec succès la médecine à Londres. On a de lui : *Theatri tabidorum Vestibulum*, etc.; Londres, 1654, in-8°; — *Exercitationes diagnosticæ, cum historiis demonstrativis, quibus alimentorum et sanguinis vitia deteguntur in plerisque morbis*; — une édition revue et augmentée d'un traité de Moufet, intitulé *l'Art d'améliorer la santé*, etc.; Londres, 1655, in-4°.

*Biographie médicale.* — Rose, *New Biographical dictionary.*

BENNET (*Henri*), comte d'Arlington, homme d'État, né en 1618 à Arlington, dans le comté de Middlesex, mort le 28 juillet 1685, se signala en combattant pour la cause de Charles I. Après la fin de la guerre civile, il passa en France, et de là en Italie. En 1649, le duc d'York, alors en France, le prit pour secrétaire. En 1658, Charles II le nomma son ministre près la cour de Madrid : il le fit en 1662 son trésorier et son premier secrétaire d'État. En 1670, Bennet était membre du conseil désigné sous le nom de *Cabal*. Il fut créé, en 1672, comte d'Arlington et vicomte de Thetford. L'année suivante, il était un des plénipotentiaires de la cour d'Angleterre à Utrecht, pour ménager une paix entre l'empereur d'Autriche et le roi de France. La négociation n'eut pas le résultat qu'on avait espéré. Henri Bennet, sur qui on voulut rejeter tout l'odieux de cette affaire, se défendit avec habileté, et fut absous. En 1674, il quitta la place de secrétaire d'État, et fut fait lord-chambellan. A son retour d'un voyage en Hollande, il perdit la faveur du roi. Henri Bennet était aussi habile politique que versé dans les sciences et l'art militaire; mais il se fit beaucoup d'ennemis

par un orgueil insupportable : il se rendit également odieux aux catholiques et aux protestants. On a de lui un recueil de lettres en 2 vol., 1701, in-8°.

*Biographia Britannica.* — Moréri, *Dict. historique.*

**BENNET** (*Roelof-Gabriel*), marin et écrivain hollandais, né vers l'an 1774, mort le 11 février 1829. Dans les ouvrages qu'il a faits, dans les mémoires qu'il a publiés, dans les articles qu'il a insérés dans les journaux, il eut constamment pour collaborateur M. J. Van Wyk. Ses principales productions sont : une *Histoire des Navigations néerlandaises* aux seizième et dix-septième siècles, et au commencement du dix-huitième; — un *Mémoire* sur les découvertes des Néerlandais en Amérique, en Australie, aux Indes et aux terres polaires; Utrecht, 1827, in-8° ; — une notice qui a pour objet la découverte du *Genistland* ou *New-South-Sherland*, imprimée dans *Letterbode*, 1826, I, 324-331 ; — un autre article qui traite de l'île *Karlshof* retrouvée; ibid., II, 150-152.

*Biogragh. holland.*

**BENNET** (*Thomas*), théologien anglais, né à Salisbury en 1673, mort en 1728, eut de la réputation comme prédicateur, et se distingua surtout par ses écrits de controverse contre les catholiques et contre toutes les sectes séparées de l'Église anglicane. Les littératures grecque, latine et orientale lui étaient également familières. Bennet avait un caractère violent, mais ses antagonistes ont toujours rendu justice à sa droiture et à ses talents. Ses principaux ouvrages, écrits en anglais, sont : *Réfutation du Papisme* ; Cambridge, in-8°, 1701 ; — *Traité du Schisme*, avec une réponse à *Thomas contre Bennet* ; Cambridge, 1702, in-8° ; — *Réfutation du Quakérisme*, en réponse à l'*Apologie* de Barclay ; Cambridge, 1705, in-8° ; — *Paraphrase, avec des notes, sur le Livre des prières communes* ; Londres, 1708, in-8° ; — *Essai sur les trente-neuf articles de religion*, etc., *arrêtés en* 1562 *et revus en* 1571 ; Londres, 1713, in-8° ; — *les Droits du clergé de l'Église chrétienne* ; Londres, 1711, in-8° ; — *Grammaire hébraïque* ; Londres, 1726, in-8°.

Bayle, *Dictionnaire hist.* — *Biographia Britannica.*

**BENNETT** (*Agnès-Maria*) (1), romancière anglaise, morte à Brighton le 12 février 1808. Ses principaux romans sont : *Anna, or memoirs of a Welch heiress* (Anna, ou Mémoires d'une héritière galloise), 4 vol. ; traduit en français par Dubois-Fontanelle, 1784, et par Henry, 1800 ; — *the Beggargirl and her benefactors* (la Jeune Mendiante et ses bienfaiteurs), traduit en français par Mme Brayer de Saint-Léon ; Paris, 1797 et 1799 ; — *Juvenile indiscretions*, 5 vol. ; traduit en français par Mme de Wasse, Paris, 1788, et attribué à tort à miss Burney ; — *Agnès de Courcy*, traduit en français, 1789, 4 vol. ; — *Ellen, countess of Castle Howel*, trad. par Defauconpret ; Paris, 1822 ; — *Vicissitudes abroad, or the ghost of my father* (Aventures à l'étranger, ou l'Ombre de mon père), traduction française de Mme P..., 1809, 5 vol. in-12 ; — *Henry Bennett et Julie Johnson*, 1794, 5 vol. in-18 ; — *l'Orpheline du Presbytère*, traduit par Defauconpret, 1816 ; — *Beauté et Laideur*, trad. par le même ; ibid., 1820, 2 vol. in-12.

Gorton, *General Dictionary.*

* **BENNETT** (*Guillaume Sterndale*), pianiste et compositeur anglais, né le 13 avril 1816. Il étudia à Cambridge, se forma plus tard sous d'excellents maîtres. A Dusseldorf, où il se rendit ensuite, il connut Mendelssohn, qui lui fit une grande réputation de talent. En février 1838, il fut nommé membre de la Société royale de musique de Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Classical practice for pianoforte student* ; Londres, 1841 ; — *On harmony*, dissertation imprimée dans les *Introductory lectures delivered at Queens college* ; Londres, 1849.

*Conversations-Lexicon.*

* **BENNING** ou **BENNINGIUS** (*Jean*), chroniqueur luxembourgeois, mort le 30 janvier 1638. Il fut président de la cour provinciale du Luxembourg. On a de lui : une *Histoire* inédite de la province dont il fut l'un des magistrats.

Burmann, *Trajectum eruditum* ; Utrecht, 1738, in-4°.

**BENNING** (*Jean-Bodecher*), philosophe et poëte hollandais, né à Loosdrecht en Hollande en 1606, mort en 1642. A vingt-trois ans il professait déjà la philosophie à l'université de Leyde. On a de lui : *Opuscules* ; Leyde, 1631, contenant : *Satyricon in corruptæ juventutis mores corruptos* ; — *Oratio prima vitam quæ in actione consistit speculativæ præponens*, harangue prononcée en 1629 ; — *Sermones tres*, en vers latins ; — des *poëmes* sous ce titre : *Jan Bodecheri Benningii poemata* ; Leyde, 1637 ; — *Dissertatio epistolica de philosophiæ et poetices studiis conjungendis*, dans les *opuscules* de Benning.

Valère André, *Bibliothèque.*

**BENNINGSEN** (*Levin Auguste-Théophile*, comte DE), célèbre général russe, né à Brunswick en 1745, mort en 1826. Il entra en 1755 dans les pages de l'électeur, et devint lieutenant de la garde hanovrienne en 1760. A la mort de son père, il se retira du service et se maria. Après avoir dépensé une partie de sa fortune, il se décida à prendre du service sous l'impératrice Catherine, dans la guerre contre les Turcs. Il partit en 1773. Nommé major en premier dans l'armée russe, il servit sous Roumantsof, d'abord contre les Turcs, puis contre le rebelle Pougatchef. Il avait le grade de colonel lorsque, dans la deuxième guerre contre les Turcs en 1787, il se fit remarquer au siége d'Otchakof. En 1791, Catherine le chargea de mettre à exécution les desseins qu'elle avait sur la Pologne. Après s'être distingué encore dans plusieurs combats, il fut

(1) Et non *Élisa*, comme le prétendent quelques biographes.

nommé major général. Commandant la cavalerie russe dans la Lithuanie, il détermina par une courageuse attaque la victoire près de Vilna. Dans la guerre contre la Perse en 1796, c'est à lui qu'on fut redevable de la prise de Derbent, forteresse sur la mer Caspienne. Sous Paul I^er^, fils et successeur de Catherine, Benningsen vécut à la cour de Saint-Pétersbourg, sans jouir d'une grande faveur auprès de l'empereur, qui ne l'employa pas dans la guerre contre la France; cependant il l'éleva au grade de lieutenant général. Dans la conspiration contre Paul, Benningsen fut un des principaux acteurs : sa fermeté et sa présence d'esprit contribuèrent à la réussite de la conspiration, mais il ne fut pas lui-même présent au meurtre. A peine Alexandre était-il monté sur le trône en 1801, qu'il nomma Benningsen gouverneur général de la Lithuanie, et, en 1802, général en chef de la cavalerie. Dans la guerre contre la France en 1805, Benningsen eut le commandement de l'armée du nord, et en 1806 il obtint un léger avantage sur Napoléon, à Pultusk. Ce fut lui qui, chargé du commandement en chef dont Kamenskoï était revêtu jusque-là, livra aux Français, en 1807, la bataille d'Eylau, dont les deux parties belligérantes s'attribuèrent également la victoire.

Cependant Benningsen demanda sa démission, qui lui fut refusée; et ce ne fut qu'après la paix de Tilsitt, en 1807, qu'il put se retirer du théâtre de la guerre, pour vivre quelque temps dans ses terres. Mais il reparut en 1812, pendant la guerre entre la Russie et la France; et, dans la bataille de la Moskowa, Benningsen commanda le centre de l'armée russe : on rapporte qu'il fut de ceux qui conseillèrent à l'empereur Alexandre de livrer une seconde bataille devant Moscou. Il remporta quelque temps après, à Voronova, un succès sur Murat; mais ensuite des rivalités entre lui et le feld-maréchal Koutousof l'engagèrent à quitter l'armée. Après la mort de ce chef, Benningsen prit le commandement de l'armée de réserve dite *de Pologne*, et il eut une grande part à la victoire remportée par les alliés à Leipzig. Victorieux, le 18 octobre, à Zweinaundorf, il fut élevé, sur le champ de bataille, à la dignité de comte, et plus tard il fut un instant investi du commandement en chef de l'armée russe. Après la paix, il fut nommé au commandement de l'armée qui occupait la Bessarabie; mais en 1818 il donna encore une fois sa démission, et se retira dans ses terres du royaume de Hanovre, où il mourut, ayant perdu la vue à la suite d'une chute de cheval. Outre des *Mémoires sur sa vie*, on a de Benningsen un ouvrage intitulé *Pensées sur quelques connaissances indispensables à un officier de cavalerie;* Riga, 1794 et 1803. [*Enc. des g. du m.*]

*Die Zeitgenossen* (les Contemporains), 1822, 2^e^ série, 17-66. — *Conversations-Lexicon.*

**BENNON** (*saint*), évêque de Meissen en Allemagne, né en 1011, mort en 1107, embrassa d'abord le parti de Henri IV contre Grégoire VII, et se déclara ensuite en faveur du pape. Les Allemands lui attribuaient une telle vertu, qu'ils avaient coutume de dire d'une terre fertile : *L'évêque Bennon a passé par là.* Sa canonisation, en 1523, fournit à Luther l'occasion d'un écrit intitulé *la Nouvelle idole du Meissen*, réfuté par J. Emser, à qui l'on doit la vie de Bennon, 1512, in-fol.

Emser, *Epitome ad papam Julium II super vita, miraculis et sanctimonia divi patris Bennonis;* Misn., 1505, in-4°. — Heidenreich, *Benno episcopus olim Misnensis redivivus, S. vita Bennonis ex probatæ fidei monumentis, etc.;* Dresd. et Lips., 1694, in-8°. — Seyffarth, *Ossilegium S. Bennonis, episcopi Misnensis;* Monach, 1765, in-4°.

**BENNOR** ou **BENNO**, écrivain allemand, vivait dans la seconde moitié du onzième siècle. Il fut élevé au cardinalat par l'anti-pape Guibert, qui se fit nommer Clément III. Dans son zèle pour ce pontife, il écrivit contre Sylvestre III, qu'il accusa de magie, et contre Grégoire VI, qu'il traita de simoniaque. On a en outre de lui une *Vie* ou plutôt une *satire* de Grégoire VII.

Auberi, *Histoire des Cardinaux.*

***BENOIST**, trouvère anglo-normand du douzième siècle, est l'auteur d'une *Histoire en vers des Ducs de Normandie*, qu'il composa d'après l'ordre de Henri II, roi d'Angleterre, qui a régné de 1154 à 1189. Il écrivit après Wace, son contemporain, qui exprima, à la fin du roman de *Rou*, le mécontentement qu'il éprouvait de voir confier à un autre une tâche qu'il se flattait d'avoir lui-même suffisamment remplie. Le même Wace dit qu'il avait vu couronner le jeune Henri, fils de Henri II; et comme le couronnement eut lieu en 1170, c'est après cette année que Benoist a dû écrire *la Chronique*. En parlant des soldats normands, il ne manque jamais de dire *les nôtres;* il ne doit par conséquent pas être confondu avec Benoît de Sainte-Maure, auteur d'un poëme de trente mille vers connu sous le nom de *Roman de Troie*. L'abbé de La Rue, dans ses *Essais historiques sur les Bardes, Jongleurs et Trouvères,* a essayé néanmoins de prouver que l'auteur de ce poëme était le même que celui de *la Chronique des ducs de Normandie*; et cette opinion a été suivie par un grand nombre d'historiens, entre autres par les auteurs de *l'Histoire littéraire de la France*. M. Paulin Pâris, en citant, dans le sixième volume des *Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, des vers d'Eustache Deschamps, a soutenu depuis, avec assez de vraisemblance, qu'il fallait ranger l'auteur du *Roman de Troie* parmi les poëtes de la Champagne.

M. Francisque Michel, éditeur de *la Chronique des Ducs de Normandie*, a combattu aussi l'opinion émise à ce sujet par l'abbé de La Rue, qui, du reste, a le mérite d'avoir un des premiers appelé l'attention sur l'œuvre du poëte anglo-normand. Le manuscrit du poëme de

Benoist était conservé à la bibliothèque Harléienne, Musée britannique de Londres, sous le n° 1717. M. de La Rue lut à la Société des Antiquaires de Londres, le 4 février 1796, un travail qu'il avait consacré à l'examen de cet important ouvrage; et son mémoire parut en 1834, dans le douzième volume de l'*Archeologia*. Ce même manuscrit, copié par M. Francisque Michel, a été depuis publié en entier par ce savant archéologue, en trois volumes in-quarto, dans la *Collection des documents inédits de l'Histoire de France*. L'ouvrage de Benoist commence à la première irruption des Normands, sous la conduite de Hastings et de Bier, surnommé *Côte de Fer*. L'auteur passe ensuite à Rollon, premier duc de Normandie, et à son fils Guillaume Longue-Épée, et il réunit leur histoire. Celle du duc Richard I^er^ est un ouvrage distinct et séparé; il en est de même de celle des autres ducs jusqu'à Guillaume le Conquérant inclusivement. Mais le poëte traite collectivement l'histoire des trois enfants de ce dernier. Nous ne connaissons de Benoist que son ouvrage; aucun détail sur sa vie n'est parvenu jusqu'à nous. C. HIPPEAU.

Abbé de La Rue, *Essais sur les Bardes*, t. II. — Francisque Michel, *Introduction à la Chronique des ducs de Normandie*. — *Histoire littéraire de la France*, t. XV.

**BENOIST** ou **BENOÎT**, théologien et biographe anglais, mort en 1193, et, suivant l'évêque Nicholson, en 1200. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, fut prieur du monastère de Cantorbéry, puis abbé de Péterborough. En 1189 il assista au couronnement de Richard Ier, et en 1191 il fut élu garde du grand sceau. On a de lui : *Vie de l'archevêque Thomas Becket*; — *Histoire de Henri II et de Richard Ier*, de 1170 à 1192; Oxford, 1735, 2 vol., édition Hearne; ouvrage que les Anglais considèrent comme la meilleure relation historique de l'époque.

*Biographia Britannica.*

**BENOIST** (*Jean*). *Voy.* BENOÎT.

**BENOIST** ou **BENOÎT** (*Pierre-Vincent*), homme politique et publiciste français, né à Angers le 5 janvier 1758, mort à Paris le 1er décembre 1834. Il débuta par le journalisme, et devint, après le 18 brumaire, chef de division et directeur de la correspondance au ministère de l'intérieur. Nommé en 1814 commissaire à l'intérieur par le gouvernement provisoire, il devint plus tard conseiller d'État, et continua, sous l'abbé de Montesquiou, à diriger les principales opérations de l'administration intérieure. Privé de ses emplois au 20 mars 1815, il les recouvra au retour de Louis XVIII, et fut chargé de la direction de la comptabilité des communes. Il représenta en 1815 et en 1816, à la chambre des députés, le département de Maine-et-Loire, et il vota presque toujours avec la majorité. Il se prononça pour le renouvellement quinquennal de la chambre, et proposa l'éligibilité à l'âge de trente ans. Ce vote témoignait de quelques dispositions libérales qui ne durèrent pas. Rayé de la liste des conseillers d'État, il y fut rétabli sous le ministère Decazes. Appelé de nouveau à la chambre en 1824, il soutint le ministère Villèle jusqu'en 1828. Dès 1823, il était directeur général des contributions indirectes; et, en 1828, il échangea ce titre contre celui de ministre d'État et membre du conseil privé. Vers la même époque, il reçut le titre de comte. Il cultiva les lettres, pendant que sa femme se distinguait comme peintre. On a de lui : *Cléopâtre, abrégé de La Calprenède*; Paris, 1789, 3 vol. in-12; — *le Cultivateur anglais*, 1800-1801, 18 vol. in-8°. (en collaboration avec Lamare et Billecoq); — *Voyages dans les parties du sud de l'Amérique septentrionale*; trad. de l'anglais de W. Barham, 1798, 2 vol. in-8°, avec carte; — *Mémoires de miss Bellamy, célèbre actrice de Londres*; trad. de l'anglais, 1799, 2 vol.; — *le Moine*; trad. de l'anglais de Lewis, 1797, 3 vol. (en collaboration avec Lamare).

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biographie des Contemporains.*

**BENOIST** (*Marie-Guilhelmine* LEROUX-DELAVILLE, dame), femme peintre française, née à Paris le 18 décembre 1767, morte en cette ville le 7 octobre 1826. C'est l'*Émilie* de Demoustier, dans ses *Lettres sur la Mythologie*. Elle se voua aux beaux-arts; Lebrun fut son premier maître, et elle suivit aussi les leçons de David. On lui doit de nombreux portraits de Napoléon, de Marie-Louise, et d'autres membres de la famille de l'empereur. Son mari, M. Benoist, était alors chef de division. Elle peignit avec talent d'autres sujets. Ses tableaux les plus remarqués sont : *Une vieille Femme tenant un petit enfant sur ses genoux*, tableau intitulé aussi *les Extrêmes se touchent*; — *la Devineresse*, peinte avec Mongin.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Rabbe, etc., *Biographie des Contemporains.*

***BENOIST**, chanoine de l'église de Saint-Pierre de Rome, vivait vers le milieu du douzième siècle, sous le pape Innocent II. Il a écrit un traité *De ecclesiastico Ordine totius anni, et præcipue apostolicæ dignitatis et totius curiæ*, publié à Paris en 1689, dans le tom. II, page 118, du *Musæum italicum*. CH. RICHARD.

Casim. Oudin, *Commentarium de Scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, col. 1194-1195.

* **BENOIST**, évêque de Marseille, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il fut un des premiers religieux de l'ordre des Frères Mineurs, et, à ce que l'on croit, un des premiers compagnons ou disciples de saint François d'Assise. En 1229 il fut choisi, par le cardinal de San-Angelo, comme arbitre d'un différend qui s'était élevé entre les Marseillais et le monastère de Saint-Victor. Il composa un traité destiné à réfuter diverses erreurs, sous le titre de : *De summa Trinitate et fide catholica in Decretalibus*, publié en 1713, par Baluze, dans le tom. VI de ses *Miscellanea*, in-8°. Plus tard, il entreprit

deux voyages en Palestine, l'un en 1239, et l'autre en 1261.

Casim. Oudin, *Commentarium de Scriptoribus ecclesiasticis*, t. III, colon. 487-488.

*BENOIST (*Zacharie*), amiral de France, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Issu d'une ancienne famille de Gênes, il s'acquit une grande réputation par les deux victoires qu'il remporta en 1284 et 1286 contre les Pisans. Nommé amiral de la flotte de Sanche, roi de Castille, il se trouva à la conquête de Tariffa, et il reçut, en récompense des services qu'il avait rendus à ce prince, la ville du Port de Sainte-Marie, dans l'Andalousie. Étant venu à la cour de France, il prit part au siége de Lille en Flandre avec le roi Philippe le Bel, « qui lui donna deux cents livres de rente à héritage sur le trésor, par lettres d'août 1297, et lui fit délivrer le 22 novembre suivant, pour les dépenses de l'armée de mer, la somme de mille livres par le bailli de Rouen. » A. S...Y.

Anselme, *Histoire généalogique et chronologique des Grands Officiers de la couronne*, t. VII, p. 738.

BENOÎT, en latin *Benedictus* (*saint*), né en 480 à Norsie en Ombrie (duché de Spolète), mort au mont Cassin en 543. Il fut en Italie, et plus tard par ses disciples dans tout l'Occident, pour la régularisation de la vie ascétique, ce que saint Antoine et saint Pacôme avaient été pour l'Égypte, et saint Basile pour l'Asie Mineure et quelques régions voisines. L'ascétisme prenait encore à cette époque trois formes principales : réduit à la simple observation de certaines pratiques de dévotion, il se conciliait, sinon avec la vie du monde, du moins avec la vie de famille; plus rigoureux, rompant le lien de la famille et fuyant les séductions du monde, il consacrait la vie du solitaire, la vie de l'ermite; plus social, mais non moins éloigné du monde et de la famille, l'ascétisme préférait la vie commune, la vie des cénobites. Ces trois formes semblaient répondre à tous les besoins de la piété disciplinaire; mais on commençait à faire une grande distinction entre elles. La vie de famille semblait toucher de trop près à celle du monde, et laisser, faute d'une rupture complète et d'un engagement définitif, trop de chances à l'amour terrestre; la vie érémitique se prêtait, au contraire, par l'absence de toute règle et de toute surveillance, à une liberté dangereuse et à de graves aberrations. Déjà on signalait des désordres et on réclamait des réformes.

Benoît, d'une famille riche, considérée et pieuse, était destiné à introduire ces réformes. Le vœu de ses parents l'appelait aux emplois et aux honneurs, et il fut envoyé à Rome pour faire les études convenables. A Rome se maintinrent longtemps, sous la domination des Hérules et des Goths, les anciennes écoles de littérature et de jurisprudence; mais déjà les doctrines de ces vieilles institutions ne répondaient plus aux nouvelles idées. Le jeune Benoît, qui avait reçu dans la maison paternelle, comme sa sœur sainte Scholastique, de profondes impressions de piété, trouva bien vides et bien stériles des leçons que n'inspirait plus le génie de la religion et de la patrie. Ces maîtres qu'avait formés le paganisme donnaient, à des générations accablées de tous les maux et privées de toutes les libertés, je ne sais quelle nationalité fictive et antique, je ne sais quel enthousiasme de convention. Benoît, à dix-sept ans, se dégoûta de cet enseignement stérile, de ce monde de fictions et de mensonges, et s'attacha, avec toute l'ardeur de son âge, avec toute la piété de ses habitudes, à cette religion qui lui offrait une patrie sans doute éloignée, mais glorieuse, et une carrière, il est vrai, pénible, mais libre et pure. Benoît exécuta avec calme une résolution dans laquelle entrait plus de résignation que d'entraînement. Il se retira dans une grotte solitaire près de Sublacum (Subiaco), à quarante milles de Rome, et y vécut trois ans, connu seulement de la personne qui lui apportait les aliments indispensables. Des pâtres ayant découvert sa retraite, il se mit à prêcher, et se fit rapidement un nombreux auditoire de curieux et de dévots. Sa demeure, devenue pour quelque temps un lieu de pèlerinage, fut bientôt le centre d'une sorte de congrégation. Plusieurs de ceux qui étaient venus l'entendre s'étant mis sous sa direction, il en forma autour de lui, de l'an 520 à 527, douze familles religieuses, composées chacune de douze moines et d'un chef ou d'un abbé; elles vivaient suivant les règles qu'elles s'étaient données elles-mêmes. Benoît, qui comprenait les droits de la piété, pensait que la loi la plus librement votée était la meilleure. Ce réformateur des mœurs se trouvait heureux dans le monde moral qu'il s'était créé; il ne songeait pas à le quitter. Mais, dans la vie des hommes que la Providence appelle à des œuvres qui sont hors de la ligne ordinaire, la persécution est de tous les moyens celui qui les conduit le plus loin. Un prêtre chrétien du voisinage, Florentin, voyait avec une profonde jalousie et entravait avec une déplorable adresse les progrès du pieux cénobite. Fatigué de ses vexations, Benoît va s'établir entre Sublacum et Naples, sur la pente du mont Cassin, aujourd'hui *Terra di Lavoro*. Déjà le paganisme, depuis longtemps miné par le scepticisme de ses philosophes, par la nullité de ses prêtres et les violences de la dynastie de Constantin, n'avait plus de culte *légal* : ses rares fidèles ne se réunissaient plus qu'en secret dans quelques sanctuaires en ruines que la cour oubliait de faire détruire. Un temple d'Apollon entouré d'un bois sacré, et qui attirait encore des idolâtres, se trouvait dans le voisinage de saint Benoît, favorisant des superstitions qui n'avaient d'autre avantage que d'entretenir quelques sentiments religieux. Le pieux cénobite convertit ces malheureux, détruisit leur temple, fonda en place deux oratoires, et érigea un couvent sur la montagne.

La renommée publique s'occupa bientôt de ces établissements et de leur fondateur. Le roi des Ostrogoths, Totila, qui ne connaissait que l'arianisme, mais qui respectait la foi de Nicée que professait la majorité des peuples d'Italie, voulut voir le célèbre cénobite du mont Cassin. Dans l'entrevue qui eut lieu entre ces deux personnages, le saint, dit-on, parla au roi avec une égale franchise sur les désordres auxquels se livrait ce prince, et sur le peu de temps qui lui restait pour en réparer le scandale; et si la sévérité de ce langage ne corrigea pas le barbare, du moins n'excita-t-elle point sa colère. Saint Benoît put continuer tranquillement la direction de sa maison; elle prospéra rapidement. Le chef, qui y recevait des fidèles de tout âge et même des enfants, savait occuper chacun d'eux aussi utilement que pieusement. Le travail des mains alternait avec celui de l'intelligence, la culture des champs avec celle des lettres saintes et profanes. Les moins habiles de ceux qui avaient quelque instruction savaient au moins écrire: on leur fit copier les codes sacrés, les livres de piété, ou les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne. C'est ce qui distingua les établissements du mont Cassin. Les ermites d'Occident, avant ce réformateur de leur vie ascétique, perdaient dans une stérile oisiveté leurs facultés physiques et intellectuelles. On comprit l'importance de la réforme. Un régime précis sans être rigoureux, quelques jeûnes, un costume simple, des habitudes régulières, tout cela assura les destinées de cette nouvelle congrégation. Son fondateur, en lui prescrivant ces observances dans une *règle* bien supérieure à celles de saint Pacôme et de saint Basile (règle que Grégoire le Grand caractérise si bien en ces mots, *Discretione præcipua, sermone luculenta*), la rapprocha en quelque sorte de l'ancienne institution que Pythagore, non loin de là, avait jadis fondée dans des vues un peu différentes, et que les esséniens et les thérapeutes avaient plus tard imitée en Égypte et sur les bords de la mer Morte.

L'Occident adopta généralement l'œuvre de saint Benoît comme un moyen de piété et de civilisation. Aussi, de toutes les institutions morales du moyen âge, aucune ne lutta avec plus de succès contre cette barbarie qui vint envahir l'Occident au commencement du sixième siècle. En effet, par leurs travaux et leurs exemples, les disciples de saint Benoît donnèrent les meilleures leçons d'ordre, d'économie, d'instruction et de défrichement que pussent recevoir les populations barbares. Jetées au milieu de ces peuples, les colonies des bénédictins furent autant d'écoles de civilisation, d'industrie, de culture. Saint Benoît n'en vit pas l'immense développement; mais ses premiers disciples, Placide et saint Maur, furent accueillis en Sicile et en France comme leur maître l'avait été de l'Italie. [M. MATTER, dans l'*Enc. des g. du m.*]

D'Achery et Mabillon, *Acta S. Benedicti*. — Mabillon, *Annales ordinis Benedictorum*. — Lucas Holstenius, *Codex regularum monastic.*, ed. Brockie, t. I.

**BENOÎT** (*saint*), surnommé *Biscop*, théologien anglais, né en 628, mort le 12 janvier 690. A vingt-cinq ans il abandonna la cour, où il figurait parmi les officiers du roi Oswin, et se rendit à Rome pour se livrer à la théologie. A son retour, il fit profession au monastère de Lerins. Après avoir fait un second voyage dans la capitale du monde chrétien, en compagnie de saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, il devint abbé du monastère de Saint-Augustin. En 671, dans son troisième voyage à Rome, il étudia la discipline des monastères d'Italie. Le résultat de ce voyage fut la fondation des monastères de Wearmouth et de Jarrow dans le diocèse de Durham, dont il se réserva la direction. Le saint abbé aimait les lettres. Il rapporta de ses voyages une collection d'auteurs grecs et latins. On lui doit l'introduction du chant grégorien dans les églises anglaises. Il fit bâtir en pierre, à l'instar des églises italiennes, celle de Wearmouth, et y fit placer des vitres apportées de France. Il laissa un *Traité de la célébration des fêtes* et d'autres écrits, aujourd'hui perdus. Bède fut le disciple de saint Benoît.

Bède, *Histoire des premiers abbés de Wearmouth*; Dublin, 1664.

**BENOÎT D'ANIANE** (*saint*), réformateur de la discipline monastique, né dans le Languedoc vers 750, mort en 821. Fils d'Aigulfe, comte de Maguelonne, il fut d'abord échanson de Pepin et de Charlemagne. Il paraît que la vie de cour, loin de l'attacher aux distractions mondaines, lui fit désirer au contraire de vivre dans la solitude. En 774, n'ayant encore que vingt-quatre ans, il se retira dans l'abbaye de Saint-Seine, dont les religieux voulaient faire de lui leur abbé. Mais il refusa, et vint se fixer dans une terre de sa famille, aux environs d'Aniane. Il y construisit un petit ermitage près de la chapelle de Saint-Saturnin, sur le ruisseau *l'Anian*. L'austérité, la sainteté de l'ermite, lui amenèrent bientôt un si grand nombre de disciples, que, vers 782, il fallut ajouter un nouveau monastère à celui qu'il avait construit déjà. C'est alors qu'il entreprit et propagea la réforme monastique, et c'est de l'abbaye d'Aniane que se dirigèrent les réformateurs des divers couvents de bénédictins. Louis le Débonnaire soumit à saint Benoît tous les monastères du royaume d'Aquitaine, en le chargeant de rétablir partout la règle du fondateur. L'empereur fit plus pour avoir le saint avec lui, il lui confia la direction d'un monastère bâti tout exprès dans les environs d'Aix-la-Chapelle; c'est là que Benoît d'Aniane mourut. Ce réformateur, si remarquable à raison de l'époque où il vécut, eut, comme tout ce qui est supérieur, ses ennemis et ses calomniateurs. Son goût des lettres, et les copies qu'il fit faire des chefs-d'œuvre connus, contribuèrent beaucoup à en empêcher la perte. Ainsi que Charlemagne, il peut être considéré comme l'un de

ceux qui rallumèrent les lumières obscurcies par la barbarie. On a de lui : *Codex Regularum*, collection en trois parties, suivie d'un appendice : la première contient les règles des Pères orientaux ; la seconde, celle des Pères d'Occident; la troisième, celle des autres Pères de l'Église, pour les religieuses : le *Code des Règles* a été imprimé à Rome par les soins d'Holstenius chez Vital Mascardi en 1661, et à Paris chez Bilaine en 1663, in-4° ; — *Concordantia Regularum*, faisant suite au précédent ouvrage et considérée comme son commentaire, imprimée à Paris chez Drouart et Bechet en 1638, in-4°, avec les notes de Hugues Menard ; — des *Opuscules* sur divers sujets concernant la foi, dans les *Miscellanea* de Baluze, t. V; — un *Pénitentiel* dans les *Capitulaires* (t. V.) de Baluze.

Mabillon, *Acta ordinis Benedicti*, t. V. — Baillet, *Vie des Saints*, 11 février.—D. Cellier, *Histoire des Autorités ecclesiastiques*, t. XVIII, p. 430 et suiv.— *Histoire littéraire de la France*, t. IV, p. 450-459.

**BENOÎT Ier**, pape, surnommé BONOSE, mort le 30 juillet 578. Romain d'origine, il fut élu pontife le 3 juin 574, plusieurs mois après la mort de Jean III. A cette époque les Lombards succédèrent aux Goths, et firent des progrès en Italie, tandis que les empereurs d'Orient établirent un gouvernement à Ravenne, sous le nom d'exarchat. Les pontifes de Rome allaient donc de nouveau se trouver froissés entre deux puissances ennemies d'intérêts et de religion. On a peu de détails sur la vie de Benoît : il consola Rome que désolaient deux grands fléaux, la famine et les Lombards. Il alla chercher dans un monastère le pieux Grégoire, depuis saint Grégoire le Grand, et le créa cardinal-diacre. Comme ses prédécesseurs, il confirma le cinquième concile général. On a de lui une épître écrite à David, évêque d'Espagne, sur la foi en la sainte Trinité.

Anastase, *Vit. Pontif.* — Baronius, *Annales.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes romains.*

**BENOÎT II**, pape, mort le 7 mars 685, était Romain de naissance et fils de Jean, que l'on croit de la famille des Savelli. D'abord chanoine régulier de Saint-Jean de Latran, ou, selon d'autres, moine bénédictin, il fut élu pape le 26 juin 684. L'empereur Constantin IV, qui affectionnait Benoît, décréta que dorénavant l'élection du pontife romain n'aurait plus besoin d'être confirmée par l'empereur, ni même par l'exarque de Ravenne. Justinien II ne tint aucun compte de ce décret. Benoît ordonna la convocation du 14e concile de Tolède, pour y faire adopter les décisions du 6e concile général; il fit de vains efforts pour convertir Macaire d'Antioche, et répara les principales églises de Rome. Élevé dans l'amour de la pauvreté, patient, doux, libéral, instruit des saintes Écritures et savant dans les règles du chant ecclésiastique, ce pontife fut vivement regretté. On a de lui des lettres qu'il écrivit au notaire apostolique Pierre, qui résidait en Espagne.

Anastase. — Platine, *Vit. Pontif.* — Baronius. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes romains.*

**BENOÎT III**, pape, mort le 8 avril 858, Romain de naissance et fils de Pierre. D'abord chanoine régulier, puis cardinal de Saint-Calixte, il fut élu pape, contre sa volonté, le 17 juillet et consacré le 29 septembre 855. Son élection ne fut pas exempte de troubles. L'empereur Lothaire et Louis le Germanique protégeaient Anastase, cardinal-prêtre du titre de Saint-Marcel, anathématisé par le pape Léon IV et par le concile de Rome. Benoît envoya trois députations pour obtenir le consentement accoutumé : elles furent sans succès. Les envoyés impériaux entrèrent dans Rome à main armée, accompagnés d'Anastase. L'intrus s'assit sur le siége pontifical, brisa et brûla le tableau du concile que le pape Léon avait fait peindre sur la porte de Saint-Pierre, accabla Benoît de coups et d'injures, et le remit à la garde de deux prêtres excommuniés. Enfin les envoyés virent dans les évêques, dans le sénat et dans le peuple, tant de résistance et un si vif désir de donner la préférence à Benoît, qu'ils se désistèrent. Anastase fut chassé, et Benoît ramené en triomphe dans le palais de Latran. Le pieux Ethelulphe, roi d'Essex, en Angleterre, vint à Rome en 856, offrit à ce pontife une couronne du poids de quatre livres, établit à son retour, dans ses États, l'impôt connu sous le nom de *denier de saint Pierre*, et fit même ordonner par le concile de Winchester que la dixième partie de toutes les terres appartiendrait à l'Église. Michel, empereur d'Orient, envoya aussi à Benoît des présents considérables. Ce pape était digne de ces hommages : il s'efforça de réprimer les désordres, pourvut à l'entretien des pauvres, visita les malades, protégea les faibles, et se rendit cher au monde entier par sa douceur et son humilité. Ses ennemis même louèrent ses rares vertus. On a de lui deux épîtres : l'une à Hincmar, archevêque de Reims, l'autre aux évêques du royaume de Charles le Chauve. C'est entre Benoît III et son prédécesseur Léon IV que d'anciens chroniqueurs ont placé la fable absurde de la papesse Jeanne.

Anastase le Bibliothécaire.— Platine.— Baronius, *Annal.* — Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes romains.*

**BENOÎT IV**, pape, mort le 20 octobre 903, était Romain de naissance, fils de Mammole, que l'on dit de la famille Conti, et fut élu le 6 avril 900. En 901 il mit la couronne impériale sur la tête de Louis, qui l'avait emporté sur son compétiteur Bérenger. Forcé de prononcer entre l'évêque de Langres, Argrim, et la faction qui l'avait chassé de son église, il ne voulut rien décider qu'après avoir pris l'avis des évêques assemblés dans le palais de Latran; et, sur la décision de ce concile, il rendit le pallium au prélat dépossédé. Il fut impuissant à corriger les mœurs dépravées de son temps; mais les efforts qu'il fit pour les réprimer lui ont valu les éloges des historiens les plus sévères. On a de lui deux let-

tres : l'une adressée aux évêques des Gaules, aux rois, aux seigneurs et à tous les fidèles ; l'autre, au clergé et au peuple de Langres.

Volaterran, *Chroniques.* — Platine. — Anastase, *Vitæ Pontif.* — Flodoard, *de Pontif. Rom.*, t. IV. — *Acta ord. S.-Bened.*, pag. 549.

**BENOÎT V**, pape, mort à Hambourg le 4 juillet 965, était Romain de naissance, de la famille Conti. On le surnommait *Grammatico*. Othon le Grand, irrité contre Jean XII, qui s'était montré ingrat en se jetant dans le parti de ses ennemis, l'avait fait déposer dans un concile tenu à Rome, et lui avait donné pour successeur Léon VIII. En l'absence de l'empereur, Jean XII rentra dans la ville, et tint à son tour un concile, où il déposa Léon VIII. Après la mort de Jean XII, les Romains élurent en 964 le cardinal Benoît, que son savoir et ses vertus rendaient le plus digne de cet honneur. Othon, jaloux de ramener les pontifes sous l'autorité impériale, vint mettre le siége devant Rome. Le pape défendit la ville en héros et en pontife, il excommunia l'empereur et son armée; mais les armes d'Othon furent plus fortes que les foudres du pape. La famine triompha des Romains, et Benoît, fait prisonnier, alla finir ses jours à Hambourg, où l'empereur l'avait exilé. Son corps, déposé dans la cathédrale, fut transporté à Rome en 999, par ordre d'Othon III.

Adam de Bremen, II, 3. — Baronius, *Annal.* — De Maurier, *Mém. de Hambourg*, p. 4.

**BENOÎT VI**, pape, mort vers l'an 974, Romain de naissance, fut élu pontife le 20 décembre 972. Les Romains, voyant qu'ils n'avaient point à redouter les armées de l'empereur, se livrèrent à des émeutes. Cencius fut un des conjurés les plus acharnés. Le pape défendit les droits de l'Église et ceux des empereurs. Cencius s'empara de la ville, de la puissance suprême et du pape, qu'il fit lâchement étrangler dans le château Saint-Ange. On a de Benoît VI une lettre à Frédéric, évêque de Saltzbourg.

Léon d'Ostie. — Platine. — Onuphre. — Ciaconius. — Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes romains.*

**BENOÎT VII**, pape, mort en 984, Romain de naissance, fils de David, de la famille Conti, fut élu vers le 25 mars 975. A cette époque de l'histoire ecclésiastique, il n'y a encore qu'incertitudes et discussions sur les dates, sur les faits et sur les individus. Benoît tint deux conciles à Rome : dans l'un, il excommunia l'antipape Boniface ; dans l'autre, les simoniaques. Il donna l'exemple de toutes les vertus pastorales, et régit sagement l'Église dans des temps si malheureux. Ce n'est pas sur les papes qu'il faut faire rejaillir les horreurs et les abominations que l'on rencontrait alors chez les princes et chez les peuples. On a de Benoît VII une lettre par laquelle il envoie le pallium à Pilgrin, archevêque de Lorch.

Platine. — Ciaconius. — Baronius. — Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes romains.*

**BENOÎT VIII** (*Jean de Tusculum*), pape, mort en 1024, fils de Grégoire, comte de Tusculum, de la famille Conti, et évêque de Porto quand il fut élu pontife le 17 juin 1012. Chassé par un antipape nommé Grégoire, il se sauva en Allemagne, pour demander du secours au roi Henri II. L'année suivante, ce monarque passa en Italie, et le rétablit sur le siége pontifical. Benoît couronna Henri empereur dans l'église de Saint-Pierre le 14 février 1014, et lui fit présent d'un globe d'or surmonté d'une croix, qui devint dès lors l'un des emblèmes de l'empire. De son côté, Henri confirma à l'Église les dons et les droits concédés par Charlemagne ainsi que par les Othon, dégagea l'élection pontificale des formalités du consentement impérial, comme l'avait fait Constantin Pogonat, et ne se réserva que le droit d'envoyer à Rome des commissaires pour assister à la consécration (aux termes des décrets d'Eugène II et de Léon IX). Le pape ordonna encore, à la prière de l'empereur, la récitation du symbole de Constantinople pendant la messe, sans doute dans l'intention d'amener la paix avec l'Église grecque. Les Sarrasins faisaient des descentes dans les États de l'Église; Benoît marcha contre eux, les poursuivit sur les mers de Toscane, remporta une brillante victoire, et rendit à ses sujets la liberté, l'honneur et le repos. Les irruptions des Grecs dans la Pouille lui présentèrent des ennemis plus difficiles à combattre. Benoît accepta les secours des aventuriers normands, qui préludaient à leurs descentes en Italie, et il n'eut qu'à s'en louer. Les Grecs reparurent avec des forces plus considérables. Benoît retourna en Allemagne pour implorer les secours de Henri II, qui le reçut à Bamberg. L'empereur repassa les Alpes, et chassa les Grecs du pays de la Pouille. Benoît l'accompagna dans cette expédition, pendant laquelle il fit quelques règlements pour la réforme des mœurs des ecclésiastiques. Dans un concile tenu précédemment à Pavie, il avait renouvelé les défenses du concile de Nicée relatives au mariage des prêtres. Son règne est encore signalé par le voyage du roi de France Robert, qui alla visiter le tombeau des apôtres. Benoît eut de grandes qualités, et sa mémoire est digne d'estime : il se distingua comme politique et comme ministre de la religion; il écrivit diverses lettres, dont une en faveur du mont Cassin, et quatre en faveur du monastère de Saint-Benigne de Dijon; ces quatre lettres se trouvent dans le recueil des pièces servant à l'histoire de Bourgogne, par Étienne Pérard; Paris, 1667, in-fol. Eccard rapporte, dans son deuxième tome des écrivains du moyen âge, une bulle de Benoît VIII, datée du mois de juillet 1013, en faveur de l'église de Bamberg, et une lettre à l'empereur Henri. On cite encore une bulle du même pape, confirmative de tous les droits et priviléges du monastère de Bremet en Italie, datée de l'an 1014.

Platine. — Ciaconius ; *Vitæ Pontif.* — Baronius, *Annales.* — Génébrard, *Chroniques.* — Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes romains.*

**BENOÎT IX** (*Théophylacte de Tusculum*), pape, mort en 1065, était fils d'Albéric, comte de Tusculum, et neveu de Benoît VIII et de Jean XIX. La famille des comtes de Tusculum, habituée à disposer de la tiare, fit des largesses aux Romains; et Benoît fut élu le 9 décembre 1033, à l'âge de dix ans. Novaès pense que Benoît avait alors dix-huit ou vingt ans, et que des copistes ignorants ont écrit *decennis* au lieu de *vicennis*. Grâce à la protection de l'empereur Conrad, Benoît resta une première fois sur le saint-siége pendant douze ans. Le seul incident remarquable de ce pontificat est la permission accordée à Casimir de Pologne de quitter le monastère de Cluny, pour aller reprendre la couronne. La puissance de Conrad fut enfin contrainte de céder à l'indignation que soulevaient partout les déréglements du jeune pontife. Les Romains, ruinés par ses exactions, le chassèrent en décembre 1044, pour élever à sa place Sylvestre III, qui n'occupa le siége que trois mois. Soutenu par les comtes de Tusculum, Benoît réussit à rentrer dans Rome; mais les mêmes causes de haine s'étant élevées contre lui, il vendit le saint-siége à l'antipape Jean XX, qu'il couronna de ses mains, et se retira chez son père, pour se livrer tranquillement à ses plaisirs. L'ambition vint le chercher dans sa retraite. Il revendiqua la puissance pontificale qu'il avait vendue, et rentra à main armée dans le palais du Vatican. Rome eut alors le scandaleux spectacle de la présence de trois papes également indignes. Jean-Gratien, archiprêtre de l'Église de Rome, homme qui jouissait d'une grande autorité, acheta la tiare des trois papes, se fit élire à leur place, et fut, sous le nom de Grégoire VI, le quatrième pape vivant. Enfin, on implora l'assistance de Henri le Noir, roi de Germanie, pour remédier à tant de désordres. Henri vint en Italie, et tint un concile à Sutri, où Grégoire fut déposé comme simoniaque. On élut alors Swidger, évêque de Bamberg, qui prit le nom de Clément II. Celui-ci étant mort, Benoît IX rentra pour la troisième fois dans Rome, et se maintint sur le saint-siége jusqu'au 19 juillet 1049. Touché de repentir, il changea de conduite sur ses derniers jours : cédant aux conseils réitérés de saint Barthélemy, abbé du monastère de Grotta-Ferrata, il renonça au pontificat, prit l'habit de moine, et mena une vie exemplaire jusqu'à la fin de sa vie. La réflexion de Baronius concernant ce pape, dont la vie fut si agitée, est juste : « On fait, dit-il, des reproches à l'Église romaine ; ce n'était pas elle qui était coupable des abus de ce temps : elle était forcée de les souffrir, à cause de la puissance des princes séculiers. Toute la honte de ces irrégularités doit retomber d'abord sur Conrad le Salique. »

Platine. — Onuphre. — Sigebert. — Trithème. — Genebrard, *Chronique*. — Mittler, *Disputatio critica de Schismate in Ecclesia romana sub pontificatu Benedicti IX orto*.

**BENOÎT X**, pape, mort en 1059, fut, comme le précédent, un parent et une créature des comtes de Tusculum. Beaucoup d'auteurs en font un antipape. Le *Diario* le met au nombre des papes légitimes. Étienne IX, son prédécesseur, avait donné le conseil d'attendre, avant de faire l'élection, le retour d'Hildebrand, qu'il avait envoyé comme négociateur en Allemagne. L'argent de Benoît et les menaces des comtes de Tusculum triomphèrent de l'opposition et des anathèmes de Pierre Damien. L'archiprêtre d'office fut forcé de sacrer, le 5 avril 1058, cet indigne et ignorant pontife. A son retour d'Allemagne, Hildebrand fit élire à Sienne Girard, évêque de Florence, qui prit le nom de Nicolas II, et entra à Rome au mois de janvier 1059. Benoît vint se jeter aux pieds de son successeur, et se retira dans Sainte-Marie-Majeure. Le schisme fut ainsi terminé.

Platine. — Onuphre. — Ciaconius. — Baronius. — Artaud de Montor.

**BENOÎT XI** (*Nicolas* BOCCASINI), pape, né à Trévise en 1240, mort à Pérouse le 6 juillet 1304, était, dit-on, fils d'un notaire nommé Boccasio Boccasini. Élevé à Venise, il gagna sa vie à instruire les enfants, se fit dominicain, et devint général de son ordre. Boniface VIII le créa cardinal, puis évêque d'Ostie et de Viterbe. Nicolas assistait, immobile, à l'indigne scène d'Anagni (voy. *Boniface VIII*); puis il reçut mission d'aller apaiser les troubles du royaume de Hongrie ; car alors, pour le bonheur des peuples, les papes pouvaient intervenir dans les guerres civiles. Après la mort de Boniface, Nicolas fut élu le 21 octobre 1303 à l'unanimité, et accepta la tiare contre son gré : beau sentiment d'humilité et de modestie, qui honore tant de papes! Dès son avénement au pontificat, il réprima les scandales qui souillaient les églises de Servie et de Dalmatie. Frédéric, roi de Sicile, n'ayant pas payé le tribut accoutumé, le royaume fut mis en interdit. Frédéric donna des explications satisfaisantes, et le pape le réconcilia sur-le-champ avec l'Église. Philippe le Bel désirait être absous des censures qu'il avait encourues; le pape, comme un père bienfaisant, ne lui fit pas attendre le pardon sollicité. Une bulle du 2 avril 1304 accorda absolution entière au roi de France. Jacques Colonne et Pierre, son neveu, avaient sollicité le pardon de leurs fautes; ils furent rétablis dans leurs biens et dans leurs honneurs. Mais le pape, alliant la fermeté à la justice, ne pardonna pas à Guillaume de Nogaret et à Sciarra-Colonna le pillage du trésor d'Anagni; ils restèrent sous le poids de l'excommunication dont Boniface les avait frappés. En Toscane les partis se haïssaient, et se faisaient une guerre acharnée. Benoît leur envoya Nicolas de Prato. La mission de ce cardinal dominicain ne fut pas heureuse. — Ce fut sous le pontificat de Benoît que les ambassadeurs de Jacques d'Aragon vinrent prêter foi et hommage pour le royaume de Corse et de Sardaigne. Frédéric en fit autant pour le royaume de Sicile. Benoît étant à Pérouse dans

le couvent des dominicains, un jeune homme, déguisé en tourrière des sœurs de Sainte-Pétronille, lui apporta des figues. Ces fruits étaient empoisonnés; il en mangea, et mourut peu de temps après. Benoît XI fut un saint et un savant: Benoît XIV l'a béatifié. On a de ce pontife des commentaires sur Job, sur les Psaumes, sur l'Apocalypse, sur saint Mathieu, plusieurs bulles et quelques volumes de sermons.

Le père Touron, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, tome I, p. 555. — Campana, *Vita del sommo pontifice Benedetto XI*.

**BENOÎT XII** (*Jacques* DE NOVELLIS), surnommé *Fournier*, pape, natif de Saverdun, dans le comté de Foix, mort le 25 avril 1342, était fils d'un boulanger appelé Guillaume, et neveu par sa mère de Jean XXII. D'abord religieux de l'ordre de Cîteaux, bachelier et docteur de l'université de Paris, abbé de Font-Froide, évêque de Pamiers pendant neuf ans et de Mirepoix pendant vingt-deux mois, il fut créé cardinal par Jean XXII. On le désignait sous le nom de cardinal Blanc, par allusion à l'habit de son ordre. Le 13 décembre 1334, vingt-quatre cardinaux réunis à Avignon l'élurent pape à l'unanimité. Il hésita d'abord à accepter la tiare; mais on insista, et il fut sacré le 8 janvier 1335. Les Romains l'ayant supplié de rentrer dans leur capitale, il eut quelque désir de s'en rapprocher, et d'aller résider à Bologne; mais les révoltes des Bolonais et les intrigues de Philippe de Valois le retinrent à Avignon. Il se contenta de faire réparer à ses frais les principales églises de Rome. Les abus introduits dans l'Église trouvèrent dans Benoît un ennemi infatigable. Il établit des inquisitions ou invoqua le secours de la puissance séculière pour détruire les hérésies qui infestaient plusieurs pays. Il contraignit à la résidence tous les ecclésiastiques qui avaient charge d'âmes, poursuivit les simoniaques, condamna l'usage de donner les bénéfices en commende, supprima les *expectatives*, réforma les ordres religieux, pourvut les églises de dignes prêtres, se prononça contre le népotisme, établit dans la chancellerie les règles qui existent encore, et voulut que les pénitenciers appartinssent à diverses nations et parlassent les langues les plus répandues. Les questions de dogme fixèrent aussi son attention. C'est sous son pontificat que fut rendue la bulle qui déclare que « les âmes des justes, à peine sorties du corps, si elles ne doivent pas subir les peines du purgatoire, passent sur-le-champ à la céleste béatitude. » Les sollicitations des cardinaux et des princes séculiers trouvaient Benoît également inflexible, quand il les croyait contraires à la justice. — Philippe de Valois demanda le titre de vicaire de l'Empire en Italie, la levée des dîmes pendant dix ans, et tout le trésor de l'Église, sous prétexte d'une croisade pour la terre sainte. Effrayé de ces prétentions, le pape songea dès lors à réconcilier l'empereur Louis avec le saint-siége; mais Robert de Naples, les rois de Bohême, de Hongrie et de Pologne, à l'instigation de Philippe de Valois, le détournèrent de cet accommodement.

Ce fut alors que l'empereur Louis de Bavière, se croyant joué par le saint-siége, rappela ses ambassadeurs, convoqua une diète à Francfort, fit casser les arrêts de la cour pontificale, et déclara que la puissance temporelle ne venait point du pape. Les princes de l'Empire et le roi d'Angleterre approuvèrent le décret. Le pape renouvela ses excommunications, maintint la vacance de l'Empire, donna à Luchin Visconti le titre de vicaire impérial en Italie, établit des gouvernements dans les principales villes de la Péninsule, et leur ordonna de lever des troupes. Les rois de France, d'Angleterre et de Portugal bravaient en même temps son autorité, et ne tenaient aucun compte de ses réclamations. Ils levaient des décimes sur le clergé de leurs États pour se faire la guerre. Les officiers de Philippe allèrent jusqu'à piller les bénéfices vacants en étendant le droit de régale. Le roi de Sicile, Pierre d'Aragon, se moquait également des anathèmes lancés contre lui, et refusa de rendre son île au roi Robert, que le pape en avait investi. Le clergé de Hongrie formait des plaintes contre les vexations des officiers du roi et des seigneurs; le pape se contenta d'écrire au roi une lettre d'exhortations. Benoît XII ne fut pas non plus heureux dans ses négociations avec Andronic, empereur d'Orient, pour ramener les Grecs dans le sein de l'Église. Il s'occupa aussi de la situation du roi d'Arménie. Dans sa lettre du 1er mai 1338, il le déchargea du serment de fidélité que le soudan d'Égypte lui avait extorqué. Vers le même temps, il reçut avec honneur une ambassade du grand khan des Tatars, et des lettres de quatre princes de la nation des Alains, qui reconnaissaient sa suprématie, et envoya quatre frères mineurs, en qualité de nonces, en Tatarie. Les affaires du nord de l'Europe attirèrent aussi son attention. L'ordre Teutonique fut condamné à restituer quelques domaines appartenant au roi de Pologne et à payer une indemnité. Magnus, roi de Suède, demandait au pape de lui confirmer la possession de la Scanie, province enlevée au roi de Danemark; mais le pape répondit qu'il ne pouvait faire aucune concession de ces sortes de biens temporels sans avoir cité ceux qui peuvent y être intéressés. Benoît n'était pas versé dans la politique, mais il avait de bonnes intentions et des mœurs intègres. La plus précieuse de ses vertus fut de ne jamais oublier l'obscurité de son origine, et de refuser même les nobles alliances qu'on lui proposait pour ses nièces. Il préférait les gens de lettres à ses parents, et ses décrétales, ses lettres, ses sermons, ses traités théologiques attestent son savoir et son éloquence.

Chrysostome Henriquez, *Ménologe de Cîteaux*. — Arnould Vion et Hugues Mainard, *Martyrologe bénédictin*. — Frizon, *Gall. purp.* — *Gall. Christ.* — Du Saussai, *in Martyr. Gall.* — Ciaconius, *Vitæ pontif.* — Possevin, *Apparatus sacer*.

**BENOÎT** (*Pierre* DE LUNE), antipape, né en Aragon en 1334, mort à Peniscola en 1424,

s'adonna d'abord à la jurisprudence civile et canonique, porta les armes, puis revint à ses premières études, et enseigna le droit à Montpellier. Grégoire XI le fit cardinal en 1375. En 1387, il était légat du pape d'Avignon Clément VII en Espagne. Le 28 septembre 1394, les cardinaux d'Avignon l'élurent pape, tandis que les cardinaux de Rome élisaient Boniface; il prit le nom de Benoît XIII. Avant son élection, le cardinal avait promis de résigner la tiare, si on l'exigeait; mais le pape oublia sa promesse; il feignit d'abord de la ratifier : c'était pour temporiser, et amuser Charles VI, roi de France, et divers princes de l'Europe. Il finit par déclarer qu'il gardait la tiare. Restait encore la voie de la cession; elle fut tentée, mais inutilement. Dès lors, en France et dans presque toute l'Europe, on le regarda comme un schismatique; on résolut de se soustraire à son obéissance et de s'emparer de sa personne. Charles VI le fit assiéger dans Avignon. Benoît parvint à s'évader, et se réfugia d'abord à Château-Renard, à quelque distance d'Avignon. Les conciles de Pise et de Constance le déclarèrent déchu de la papauté. C'est de lui que Gerson dit, dans le style de son temps, *qu'il n'y avait que l'éclipse de cette lune fatale qui pût donner la paix à l'Église*. Benoît, anathématisé par les pères des deux conciles, les anathématisa à son tour. Il se retira à Peniscola, petite ville du royaume de Valence, et de cet asile il lançait ses foudres sur toute la terre. L'inflexible vieillard résista à toutes les instances, à toutes les démarches qui furent faites auprès de lui, et mourut dans son obstination. Homme d'une grande renommée, d'une naissance illustre, d'une ambition ardente, il avait usé cinq papes : Innocent VII, Grégoire XII, Alexandre V, Jean XXIII et Martin V.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Du Puy. — Onuphre. — Génébrard. — Bzovius.

**BENOÎT XIII** (*Pierre-François* ORSINI), pape, né à Gravina, dans le royaume de Naples, le 2 février 1649, mort le 21 février 1730, était fils de Ferdinand Orsini, duc de Gravina, de la famille des Ursins ou Orsini, et de Jeanne Frangipani de la Tolfa, fille du duc de Grumo. Il renonça au droit de primogéniture pour entrer le 3 février 1668 dans l'ordre de Saint-Dominique à Venise, et prit le nom de Vincent-Marie. Le 22 février 1672, Clément X le créa cardinal; il fallut l'autorité du général des dominicains pour forcer ce religieux simple et austère d'accepter une dignité que sa famille avait sollicitée à son insu. D'abord évêque de Manfredonia, puis de Césène, il passa en 1685 à l'archevêché de Bénévent, et montra le zèle, la piété et toutes les vertus des premiers temps de l'Église. Le 5 juin 1688, dans un violent tremblement de terre, il faillit périr sous les ruines du palais archiépiscopal. Le même jour, il prêcha, le saint sacrement à la main, pour rassurer son troupeau. Élevé à l'unanimité au souverain pontificat le 29 mai 1724, il refusa d'abord, puis il céda aux instances du général des dominicains, qu'il reconnaissait toujours pour son supérieur, et fit briller sur le saint-siége les qualités qui le distinguèrent dans toutes les situations de la vie. L'éclat des grandeurs et des richesses le fatiguait; il rejeta les pompes de l'exaltation : malgré l'étiquette contraire, il voulut descendre de la *sedia gestatoria*, baiser le seuil de la porte, et aller à pied jusqu'à l'autel de la chapelle où on devait l'introniser. Il fit transporter au Vatican son lit de religieux, garda son habit de laine, et passa trois jours en prières, sans donner aucune audience. Sa première sortie fut une visite à l'hôpital du Saint-Esprit. Lui demandait-on, pendant ses promenades, sa bénédiction pour un malade, il descendait de voiture et allait l'assister lui-même. Il rendait souvent visite à ses anciens frères les dominicains, et mangeait au réfectoire comme un simple religieux. L'appareil de la puissance le gênait; il eut de la peine à se laisser accompagner par quinze chevau-légers, quand il se montrait en public dans sa modeste voiture.

La frugalité de sa table était presque au-dessous du nécessaire; et il ne prenait que quatre heures de sommeil. Non content de prêcher d'exemple, il essaya d'arrêter le luxe des autres, donna aux pauvres le superflu qu'il retranchait des attributs et des revenus de la papauté, obligea les cardinaux à la résidence, rappela les ecclésiastiques et les moines à la sainteté de leur état, et fit fermer les lieux de débauche qui souillaient la capitale du monde chrétien. Après avoir vécu en assez bonne intelligence avec la cour de Vienne, qui avait restitué Commachio, il se brouilla de nouveau avec elle, en élevant des prétentions sur les duchés de Parme et de Plaisance. En 1725, il célébra avec une piété exemplaire le seizième jubilé de l'année sainte. Dans un concile provincial tenu à Saint-Jean-de-Latran, il déclara que la bulle *Unigenitus* était une règle de foi, et il condamna tous les écrits publiés contre cette bulle. En 1729, il autorisa par un bref la légende de Grégoire VII, annula et condamna les édits que quelques évêques et magistrats séculiers avaient publiés en France contre l'extension de cet office à toute l'Église. Par une bulle du 22 septembre 1728, il approuva l'opinion de Pertusati, évêque de Pavie, sur l'authenticité du corps de saint Augustin, récemment découvert. Se prévalant de l'amitié qu'il avait contractée avec le cardinal de Noailles dans le conclave où fut élu Innocent XII, il sut parvenir à le faire désister de toute opposition à la bulle *Unigenitus*, et donna son assentiment à la décision prise contre l'évêque de Sénez par les évêques réunis en concile à Embrun : ainsi finit l'histoire des appelants jansénistes. La diète de Grodno, en Pologne, avait établi cinq lois injurieuses pour la liberté ecclésiastique et pour l'autorité de la

nonciature apostolique; Benoît, après avoir fait de vaines réclamations auprès du roi, déclara ces lois nulles. Sur l'avis d'une congrégation, il ne voulut point accéder aux vœux exigeants de Jean V, roi de Portugal, qui demandait que le nonce Bichi fût élevé au cardinalat. De là, entre la cour de Rome et celle de Lisbonne, un différend que termina Clément XII.

Benoît XIII n'eut pas assez de régularité, il est vrai, dans l'administration des affaires spirituelles et temporelles; il n'eut pas la sagacité nécessaire pour connaître et choisir des ministres incorruptibles; mais il lui reste la gloire de ses vertus et de ses bonnes œuvres, ses règlements de police, sa bienfaisance pour les pauvres, son zèle à visiter les hôpitaux et les prisons. Benoît XIV a fait en deux mots l'éloge de l'humilité de son prédécesseur : « Nous aimons, dit-il, avec respect ce pontife qui fit reculer son carrosse pour n'avoir pas de disputes avec un charretier. » On a de Benoît XIII des *homélies* sur l'Exode, qu'il avait prononcées étant archevêque de Bénévent; Rome, 1724, 3 vol. in-4°. Le troisième volume est d'un dominicain que le pape avait chargé de compléter l'édition.

Colin, *Roma sancta S. Benedicti XIII pontificis maximi, et cardinalium Viva virtutum imago*; Aug. Vind., 1726, in-fol. — Alessandro Borgia, *Vita Benedicti XIII*; Rome, 1741, in-4°. — Michael Runft, *Lebensbeschreibung des Papstes Benedict XIII*; Altenb., 1743, in-8°. — Walch, *Commentatio de concilio Lateranensi a Benedicto XIII celebrato*; Lips., 1727, in-4°. — Kapp, *Historia concilii Lateranensis, a Benedicto XIII, anno 1725, Romæ celebrati*; Lips., 1731, in-4°. — Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes romains.*

**BENOÎT XIV** (*Prosper* LAMBERTINI), pape, né à Bologne le 31 mars 1675, mort à Rome le 3 mai 1758, était fils de Marcel Lambertini, sénateur d'une naissance illustre, et de Lucrèce Bulgarini. Dès l'enfance il annonça une rare pénétration d'esprit, et ses progrès au collége Clémentin, à Rome, furent rapides. Il interrompit l'étude de la théologie, dans laquelle saint Thomas lui servit de guide, pour se livrer à celle du droit civil et canonique, et devint successivement avocat consistorial et promoteur de la foi. En 1712, Clément XI le nomma chanoine de Saint-Pierre, et l'éleva, l'année suivante, à la prélature. Plein d'amour pour les sciences, il se familiarisa avec les auteurs de l'antiquité comme avec les grands poëtes de l'Italie ancienne et moderne. Il n'y eut point de bibliothèque dont il ne fît l'analyse, point de bon livre dont il ne prît la substance. On le voyait chaque jour passer d'un musée à l'autre, étudier le beau dans les arts, et courir à la découverte de quelque médaille ou de quelque manuscrit. Il rechercha l'amitié de tous les hommes illustres de son siècle, et ne les quittait point qu'il n'eût, pour ainsi dire, épuisé leur mémoire et leur esprit. Il se lia surtout avec le père Montfaucon : c'est de lui que ce célèbre bénédictin a dit qu'il avait deux âmes, l'une pour les sciences, l'autre pour la société. Lambertini fut presque en même temps consulteur du saint office, associé à la congrégation des rites, à celle des immunités ecclésiastiques et de la résidence des évêques, et secrétaire de la congrégation du concile. En 1722, Innocent XIII ajouta à tant de fonctions celle de canoniste de la pénitencerie. Chose étonnante! des occupations aussi sérieuses ne refroidirent jamais son imagination, n'altérèrent jamais sa gaieté. Il parlait par saillies, comme les philosophes par sentences. Après l'avoir nommé archevêque de Théodosie *in partibus* en 1726, Benoît XIII lui donna l'évêché d'Ancône en 1727, et le créa cardinal en 1728. En 1731, Clément XII le fit passer à l'archevêché de Bologne. Exempt de toutes pensées d'intérêt et d'ambition, lui seul était effrayé de tant de fardeaux. Rome et l'Italie savaient qu'il pouvait y suffire, et il se montra toujours supérieur aux emplois dont il fut revêtu. Il porta dans l'administration de ses deux diocèses le zèle d'un évêque de la primitive Église, l'instruction d'un homme de son siècle, et un mélange de douceur et de fermeté qui fit admirer tout à la fois sa tolérance et sa justice. Forcé de destituer un curé, il lui enleva son troupeau; mais il lui assura la subsistance de sa vieillesse sur un bénéfice sans charge d'âmes. On l'accusa auprès du pape de soutenir un grand-vicaire dont la conduite, disait-on, déplaisait à tous les diocésains : il se contenta d'écrire au saint-père qu'*on l'avait mal informé, et qu'il priait le Ciel tous les jours que Jésus-Christ fût aussi content de son vicaire qu'il l'était du sien.* Il disait fréquemment qu'*il n'était permis qu'aux gens oisifs et bornés de faire attention aux dénonciations, et que par bonheur il n'avait jamais trouvé le secret de s'en occuper.* Également accessible aux savants, aux pauvres et aux riches, il était ce philosophe dont parle La Bruyère, « qui quitte la plume et qui interrompt une ligne, dès qu'il s'agit d'obliger. »

A la mort de Clément XII, les intrigues du cardinal de Tencin retardaient l'élection au delà du terme accoutumé. Les cardinaux, excédés de fatigues, divisés en factions à peu près égales, ne savaient à quel choix s'arrêter. Lambertini s'avisa de leur dire, avec son enjouement ordinaire : « Eh! pourquoi nous consumer ici en vaines discussions et en recherches? Voulez-vous un saint? nommez Gotti : un politique? Aldovrandi : un bon homme? prenez-moi. » Et il fut élu le 17 août 1740. Le premier acte de son pontificat fut un acte de clémence et de magnanimité; il rendit la liberté au trop fameux cardinal Coscia. En prenant pour premier ministre le cardinal Valenti, le plus profond politique de son siècle, et en comblant de bienfaits Passionei et Querini, il montra son talent à discerner les hommes. C'est d'après les conseils de ces deux derniers cardinaux, célèbres dans la république des lettres, qu'il céda aux évêques de Bretagne son droit de nommer aux cures pendant six mois. Plus d'une fois il eut la générosité de se

dépouiller de ses privilèges, quand le bien de l'Église le voulait. La guerre étant venue ravager l'Italie, il sut préserver ses États de la dévastation, des incursions et de la disette : les officiers généraux de l'armée ne pénétrèrent jusqu'à Rome que pour se procurer le bonheur de le connaître et de l'admirer. Ce fut aussi alors que le roi de Naples, ensuite roi d'Espagne, rendit en personne au successeur de saint Pierre les hommages qui lui sont dus. L'attention de Benoît à entretenir une heureuse harmonie avec tous les souverains de l'Europe lui mérita l'attachement de toutes les nations. Il reçut souvent des marques d'estime de la part d'Élisabeth, impératrice de Russie, et de celle du roi de Prusse. Le Grand Turc lui-même lui fit faire des compliments. Il eut la sagesse de comprendre que désormais la puissance temporelle des papes devait être circonscrite dans les limites de leurs États : aussi garda-t-il la plus stricte neutralité dans les guerres des souverains entre eux. La suppression du patriarcat d'Aquilée lui attira bien quelques protestations de la république de Venise; mais la cour de Vienne était d'accord sur ce point avec celle de Rome, et il n'y eut qu'une guerre de mots. Les premières années de son pontificat furent employées à connaître les besoins de chaque Église, à y pourvoir, à nommer dans les divers gouvernements des hommes intègres et capables, à soulager les malheureux, à faire discipliner ses troupes, et à donner des édits sévères contre les blasphémateurs. Son application à l'étude ne prit jamais rien sur ses devoirs de pontife et de souverain.

Le zèle de Benoît n'était pas un zèle indiscret et amer, qui aigrit les esprits : néanmoins il crut devoir publier une bulle contre la société des francs-maçons, objet de scandale pour l'Église par son affectation à se cacher, et à dérober au public la pratique de ses cérémonies. Ennemi constant des superstitions qui déshonoraient le christianisme, il mit un terme aux troubles que causait en Pologne la prétendue apparition des vampires. Les auto-da-fé le révoltaient; et s'il ne put détruire l'inquisition en Espagne, il l'abolit du moins en Toscane. Il poursuivit sans relâche les thaumaturges, les visionnaires, qui abusaient, par des révélations et de prétendus prodiges, de la crédulité publique. Il modéra l'usage des indulgences, que l'on avait trop multipliées. Il réforma la congrégation de l'Index, en la rendant plus circonspecte dans la condamnation des livres. Lui-même, avant de les flétrir par des décrets, les examinait attentivement, et les soumettait à une triple lecture. S'il proscrivit les ouvrages impies de plusieurs philosophes modernes, s'il défendit la *Bibliothèque janséniste* du P. Colonia, s'il condamna l'*Histoire romanesque du peuple de Dieu*, par le P. Berruyer, il eut le courage de louer le zèle et les lumières de l'archevêque de Vienne en Autriche, dont une des instructions pastorales était en butte aux attaques du fanatisme, et de venger la doctrine du célèbre cardinal Noris. Son zèle ne fut ni moins actif ni moins éclairé à l'égard de la congrégation de la Propagande. Beaucoup d'esprits pieux, sincères et courageux, sollicitaient une mesure contre les rites malabares. On ne s'était pas fidèlement conformé aux prescriptions des pontifes précédents, et ce fut pour détruire tous les prétextes qu'il donna la bulle *Omnium sollicitudinem*. Pour étouffer en France les disputes de l'Église, disputes qu'il avait vues naître en 1713, et dont il connaissait parfaitement la nature et la cause, il écrivit sa fameuse *lettre encyclique* à tous les prélats du royaume. Dans cette lettre il détermine la conduite qu'on doit tenir dans l'administration des sacrements à l'égard de ceux qui étaient opposés à la bulle *Unigenitus*. Vers 1745 eut lieu sa correspondance avec Voltaire. Ce pontife y remplit un rôle un peu complaisant, mais digne. Il y eut de part et d'autre de l'esprit, de la finesse, des grâces et de l'abandon. Plein d'indulgence pour les faiblesses humaines, et convaincu que les peines d'esprit sont infiniment plus cruelles que celles du corps, il recommanda la clémence aux chefs d'ordre, et adoucit la trop grande solitude des religieuses. Sa charité était inépuisable. Il s'occupa constamment de l'administration des hôpitaux, et des moyens de mettre le peuple dans le cas de se passer de la loterie et du mont-de-piété. Pendant le débordement du Tibre, il fit du Colisée l'asile des malheureux qui étaient chassés par les flots de leurs demeures, et leur fit prodiguer des secours. Son aumônier secret lui dit un jour que sa bourse était vide, et qu'il ne pouvait plus suffire à tant d'aumônes : « Chut! répondit-il. Si les pauvres vous entendaient, ils nous demanderaient nos équipages, nos meubles, nos palais, comme un bien à eux, et nous ne saurions que leur dire. » Il fit bâtir sur ses plans l'église de Saint-Marcellin, augmenta les bâtiments des Enfants-Trouvés, orna le Colisée de chapelles élégantes, répara le Panthéon et la basilique de Sainte-Marie-Majeure, remplaça les tableaux de Saint-Pierre, qui commençaient à s'effacer, par des ouvrages en mosaïque, et embellit Notre-Dame-de-Lorette, pour la rendre plus digne du pèlerinage célèbre dont elle est l'objet. Le desséchement des marais Pontins, la navigation des fleuves, la restauration des belles routes de l'Italie, des ports d'Ancône et de Civita-Vecchia, attirèrent constamment sa sollicitude.

Benoît déclara que les emplois ne seraient que pour ceux qui se feraient remarquer par leur savoir, leur zèle et leurs bonnes mœurs. Il fit ouvrir l'Académie de Saint-Luc, créa le Musée et l'enrichit du produit des fouilles qui rendaient à Rome moderne les trésors dont la sculpture et la peinture avaient enrichi la vieille Rome; il fit chercher des manuscrits partout où il pouvait en découvrir; il prodiguait les encouragements aux académies et

assistait à leurs séances; il portait une attention assidue sur les universités, les séminaires et les colléges : il fortifiait leurs études, en y introduisant les nouvelles inventions de l'esprit humain et en créant de nouvelles chaires. Il serait difficile de trouver une vie mieux remplie que celle de Benoît XIV. Depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, il était à la prière, à l'étude, aux affaires et aux audiences. Ennemi du faste, et détaché pour lui-même des biens temporels, il ne comprenait pas « qu'une âme immortelle se collât sur des pièces d'or. » Le népotisme ne lui fut pas moins odieux qu'aux Romains. Ses parents seuls n'eurent point de part à ses libéralités. « Vous ne viendrez à Rome que lorsque vous y serez appelé, » écrivait-il à son neveu de Bologne; mais il ne l'appela jamais. Les dehors de sa piété n'avaient rien que d'aimable et d'engageant : aussi les Anglais, les Allemands, les Suédois, les protestants de tous les rangs, affluaient-ils à Rome pour visiter un pontife qui avait permis à Marie-Thérèse de les tolérer dans son empire, en lui recommandant de les ramener par la douceur et par la persuasion. Tous ces étrangers étaient tentés de se convertir, après l'avoir entendu. « Il nous rendrait tous papistes, s'il venait à Londres, » disait un lord, et dans un pays où le pape est brûlé tous les ans en effigie. Le fils du ministre Walpole lui érigea un monument dont l'inscription est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un pontife. Benoît XIV n'enrichit la légende que d'une sainte, Jeanne de Chantal, et fit sept promotions de cardinaux : la dernière fut celle du 5 avril 1756. De fréquentes attaques de goutte affaiblissaient de jour en jour la santé du pontife; mais il ne perdit rien de son esprit et de sa gaieté. On vint lui parler de la béatification d'un moine : « C'est bien, dit le pape; je le prie, en attendant, pour ma guérison : comme il me fera, je lui ferai. » On interrompit un jour sa prière pour l'entretenir d'une affaire : « Ces gens-là, s'écria-t-il, ne veulent pas que j'écrive au ciel; ils ont toujours quelques intérêts temporels à marmotter; c'est le bréviaire des gens du monde. » Son âme en paix s'élevait au-dessus des dernières souffrances de la vie humaine. Il expira, les yeux attachés au ciel. Les hommes de toutes les religions le pleurèrent; Rome entière était à ses obsèques, et l'Europe regarda la perte de ce grand pape comme une calamité publique.

Une science profonde et étendue, un rare talent d'administration, l'amour du bien public, un zèle éclairé pour la grandeur de l'Église, une constante amabilité, la modération, l'équité, l'esprit de paix, des mœurs pures : telles sont les principales qualités qui mettent Benoît XIV au rang des plus glorieux pontifes. Peut-être pourrait-on dire que la facilité de son caractère l'a empêché de se roidir contre des systèmes naissants, dont les successeurs ont vu mûrir les fruits amers. Ses ouvrages, imprimés plusieurs fois séparément, en italien ou en latin, ont été recueillis à Rome, à Bassano ou à Venise, en 12 ou 15 vol. in-fol. L'édition la plus estimée est celle qui a été revue par P. Emmanuel de Azevedo, 1747-1751, 12 vol. grand in-4°; mais la plus complète est celle de Bassano, 15 vol. in-fol., non compris le *Bullaire;* Venise, 1760, 4 vol. in-fol. Elle renferme : *De servorum Dei beatificatione et canonisatione*, ouvrage dont le P. Baudeau a donné une analyse en français; Paris, 1759 et 1760, in-12; — *Miscellanea*, appendice à l'ouvrage de la canonisation des saints; — *De sacro-sancto missæ sacrificio, libri tres*, composé en italien, et traduit en latin par Jacomelli; ouvrage imprimé trois fois; — *De festis Domini Nostri Jesu-Christi et beatæ Mariæ Virginis, libri duo*, écrit en italien et traduit en latin par Michel-Ange Jacomelli; — *Institutiones ecclesiasticæ*, composées en italien et traduites en latin par Ildefonse de Saint-Charles; — *De Synodo diocesana libri XIII*, ouvrage excellent; — *Opera miscellanea*, qu'il ne faut pas confondre avec les *Miscellanea* ci-dessus mentionnés; — *Quæstiones canonicæ et morales*. — On remarque dans tous ces écrits une vaste érudition et une profonde connaissance du droit civil et canonique, de l'histoire sacrée et profane.

Fabroni A., *Vita di Benedetto XIV*. — Galiani F., *Delle lode di papa Benedetto XIV*. — Caraccioli L. A. D., *Eloge historique de Benoît XIV*. — *Vie du pape Benoît XIV, Prosper Lambertini*; Paris, 1775, in-12; ibid., 1783, in-12. — Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes romains*.

**BENOÎT** (... *le père*), savant maronite, dont le nom de famille était *Ambarach*, né en 1663 à Gusta, dans la Phénicie, mort le 22 septembre 1742, vint faire ses études à Rome, et retourna en Orient pour y prêcher la doctrine catholique. L'Église d'Antioche le députa à Rome pour y terminer quelques affaires importantes. Il allait retourner dans son pays, lorsque Cosme III, grand-duc de Toscane, l'attira à Florence et le nomma professeur d'hébreu à Pise. Le père Benoît se fit jésuite à l'âge de quarante-quatre ans, et fut appelé à Rome par Clément XI pour revoir et corriger le texte grec des livres sacrés.

*Mémoires de Trévoux*, annee 1745. — *Vie du père Benoît*, écrite en italien par Louis Brenna.

**BENOÎT** (*Élie*), théologien français protestant, né à Paris en 1640, mort en 1728, fut ministre à Alençon, et eut dans cette ville des discussions avec le P. La Rue, qui y prêchait le carême. A la révocation de l'édit de Nantes, il se retira à Delft. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de l'édit de Nantes*, etc.; Delft, 1693-1695, in-4°; — *Histoire et apologie de la retraite des pasteurs, à cause de la persécution;* Francfort, 1687, in-12; — *Défense de cette apologie contre le ministre d'Artis;* Francfort, 1688, in-12; — *Mélange de remarques critiques, historiques, philosophiques et théologiques contre deux écrits de Toland;* Delft,

1712, in-8°; — des *sermons* et des *lettres*; Delft, 1698, in-8°.

Chaufepié, *Dictionnaire hist.*

**BENOIT** (*Françoise-Albine* PUSIN DE LA MARTINIÈRE, dame), femme de lettres, née à Lyon en 1724, morte au commencement du dix-neuvième siècle. On a d'elle plusieurs ouvrages; les principaux sont: *Journal en forme de lettres, mêlé de critiques et anecdotes*, 1757, in-12; — *Mes Principes*, ou *la Vertu raisonnée*, 1759, in-12; — *Lettres du colonel Talbert*, 1766, in-12; — *Sophronie*, ou *Leçons d'une mère à sa fille*, 1769, in-12.

*Biographie des Femmes célèbres.*

**BENOÎT** (*Jean*), surnommé *Benedicti*, théologien français, natif d'Évreux, mort en 1563. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique vers 1510, et enseigna plus tard, avec grand succès, la théologie à la faculté de Paris. Nommé abbé du Val des Écoliers par Henri II, il y introduisit une discipline nouvelle. Mathématicien et architecte distingué, il concourut, dit-on, à la construction du château d'Anet. Il laissa: *Introductiones dialecticæ*; Paris, 1538.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. II.

**BENOÎT** (*Jean*), historien et prédicateur français de l'ordre de Saint-Dominique, né à Carcassonne en 1632, mort le 8 mai 1705. Sans rester étranger à la littérature française et latine, il suivit particulièrement la carrière évangélique, et prêcha avec succès dans les principales villes du Midi. On a de lui: *Problème de la Victoire et de la Paix*, poëme en vers; Paris, 1687, in-4°; — *Histoire des Albigeois et des Vaudois*; Paris, 1691, 2 vol. in-12; — *Suite de l'Histoire des Albigeois*; Toulouse, 1693, in-12.

*Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 767.

**BENOÎT** (*Michel*), savant missionnaire jésuite, né à Autun le 8 octobre 1715, mort à Pékin le 25 octobre 1774, dirigea ses études vers les mathématiques, l'astronomie et la physique, et partit pour la Chine en 1745. Il exécuta plusieurs travaux hydrauliques que lui commanda l'empereur Kien-Long, et fit connaître à ce prince le télescope à réflexion, la machine pneumatique, la gravure au burin et à l'eau-forte, les presses en taille-douce, etc. Les sciences n'étaient pour le père Benoît qu'un moyen pour arriver à un but plus noble, la conversion des infidèles. A sa mort, les chrétiens de Pékin le pleurèrent; l'empereur Kien-Long le regretta vivement.

*Lettres édifiantes et curieuses.*

**BENOÎT** (*René*), théologien français, né en 1521 à Savenières, près d'Angers, mort le 7 mars 1608, fut doyen de la faculté de théologie de Paris, curé de Saint-Eustache, confesseur de Henri IV, à la conversion duquel il avait beaucoup contribué. Nommé à l'évêché de Troyes, il ne put obtenir les bulles du pape. On reprochait à une traduction française de la Bible qu'il publia en 1566, in-fol., et en 1568, 2 vol. in-4°, une grande conformité avec celle de Genève, surtout dans les notes. Les docteurs de Sorbonne la condamnèrent, et Grégoire XIII ratifia la censure. Le théologien refusa quelque temps d'acquiescer à sa condamnation; il y souscrivit enfin en 1598. Benoît a publié un grand nombre d'ouvrages de controverse et de circonstance, dont les principaux sont: *Stromata in universa Biblia*; Cologne, 1508, in-8°; — *Examen pacifique de la doctrine des Huguenots*; Caen, 1590; — *Catechesis*, ou instructions touchant les points de la religion; Paris, 1574, in-16; — *De l'institution et de l'abus survenu ès confréries populaires*; ibid., 1578; — *la Manière de connaître véritablement Jésus-Christ, pour éviter l'aveuglement des athéistes*; ibid., 1584.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — La Croix du Maine et du Verdier, *Bibl. franç.* — Sainte-Marthe, *Élog.* — Mézeray, *Histoire de France.* — Nicéron, *Mémoires*, t. XLI.

* **BENOÎT** (*Philippe-Martin-Narcisse*), ingénieur et topographe français, né à Saint-Pons (Hérault) le 13 août 1791. Officier d'état-major, professeur adjoint de topographie et de géodésie à l'école d'application du corps d'état-major, il a publié: *Cours complet de topographie et de géodésie, à l'usage du corps royal d'état-major*; Paris, 1822, 1825; — *Notices sur la construction des roues à auget cylindrique* (Extr. des Annales de l'industrie); Paris, 1826; — *Théorie, description et usage du Pachomètre proposé pour mesurer l'épaisseur des glaces montées*; Paris, 1824, br. in-8°; — *Théorie générale des pèse-liqueurs, appliquée à la construction et à l'emploi de toutes sortes d'aréomètres entièrement comparables*; Paris, Barrois l'aîné, 1821, in-8°; — *Manuel complet du boulanger, du négociant en grains, du meûnier et du constructeur de moulins*; Paris, 1824, in-18 (en collaboration avec M. Julia-Fontanelle).

Quérard, *la France littéraire*, et *Supplément*.

**BENOÎT** (*Antoine-Vernier*), publiciste, né à Dôle en 1769, mort à Paris le 12 avril 1832. Il termina ses études au séminaire de Saint-Lazare à Paris. Il fut d'abord employé dans diverses administrations, et obtint la confiance de Maret, qu'il accompagna dans ses voyages, et dans toutes les campagnes où ce ministre suivit Napoléon. Après la bataille de Waterloo, il fut chargé de diriger les bureaux du gouvernement provisoire. Avant de quitter les Tuileries, il eut la précaution de détruire toutes les pièces dont la découverte aurait pu compromettre quelques personnes. Cependant il fut inquiété par la police royale à cause de ses anciennes liaisons, subit une longue détention dans les prisons de Bourg, et fut ensuite mis en surveillance à Orléans. Il obtint enfin la permission de venir à Paris. Il fut en 1817 l'un des collaborateurs de la *Bibliothèque historique*, et inséra dans ce recueil,

contre le clergé catholique, un article qui donna lieu à un procès. D'un caractère sensible et désintéressé, il avait de nombreux amis et partisans. On a de lui : *De la Liberté des Cultes et des Concordats* ; Paris, 1818, in-8° ; — *De la Liberté religieuse* ; ibid., 1819, 1825, in-8°. L'auteur se prononce pour la liberté absolue et pour l'abolition des concordats : « Dans un pays, dit-il, où tous les cultes ont droit à une égale protection, le prince ne peut faire un traité favorable à l'un des cultes sans être injuste envers les autres. De là l'obligation d'abolir tous les concordats. »

*Biographie des Contemporains.*

**BENOÎT** (*Alexandre*). *Voy.* BENEDETTI.

**BENOÎT** (*Jean*). *Voy.* BENEDICTUS.

**BENOÎT** (*Gentien*). *Voy.* GENTIEN.

***BENOLI** (*Ignazio*), surnommé *il Borno*, prêtre et peintre, né à Vérone, s'adonna surtout à la peinture de petite proportion. Conduit en France par Francesco Morosini, ambassadeur de la république de Venise près de Louis XIV, il y resta cinq années entières, étudiant les œuvres de Van-Dyck et de Rubens, et s'ingéniant à les reproduire en petit ; il y réussit au point que, non-seulement beaucoup de ses copies, mais même des portraits peints d'après nature, passent pour des originaux des deux grands maîtres flamands. Benoli mourut dans un âge avancé, en 1724. E. B—N.

Orlandi, *Abecedario pittorico.*

***BENOMONT** (*Pierre*), médecin et philanthrope, né à Machault (Ardennes) le 4 mars 1679, mort à Paris le 27 juin 1772. Après avoir étudié la médecine sous Duverney-Arnauld et Sardy, dont il fut l'aide, il exerça sa profession à Paris, et acquit une fortune immense, dont il fit le meilleur usage. Les pauvres et les écoles de son pays, les indigents de la paroisse Saint-Roch, l'hospice des Incurables, ses amis nécessiteux, eurent de larges parts à ses libéralités. Il fut le doyen des membres de l'ancienne Académie de chirurgie, devant laquelle il lut plusieurs *Observations* et *Mémoires* intéressants. Son éloge y fut prononcé le 22 avril 1773. E. B—N.

*Mémoires de l'Académie de chirurgie*, 12 avril 1773.

***BENONI** (*Giuseppe*), architecte vénitien, bâtit en 1682 la Douane de mer à Venise, ce solide et magnifique édifice qui, par la position qu'il occupe au confluent du grand canal et de celui de la Giudecca, produit un si grand effet.

Orlandi, *Abecedario pittorico.*

***BENOUVILLE** (*Jean-Achille*), peintre de paysages, élève de M. Picot, né à Paris le 15 juillet 1815. Il a obtenu, en 1845, le grand prix de Rome, et exposé au salon : *l'Étang de Fausse-Repose*, en 1834 ; — *l'Entrée de Marnes*, en 1835 ; — *Vue prise aux Essarts*, en 1836 ; — *les Bords de la Seine à Bougival*, en 1837 ; — *Maison de Garde*, en 1838 ; — *Forêt de Compiègne*, en 1839 ; — *Forêt de Fontainebleau* ; — *Pont de Sèvres*, en 1840 ; — *Bords du Doubs* ; en 1842 ; — *Effet du soir* ; — *Animaux*, en 1844 ; — *Homère abandonné dans l'île de Scio* ; — *Vallée de Narni*, en 1845 ; — *deux Paysages*, en 1848 ; — *Lungezza*, en 1850. P. CH.

***BENOUVILLE** (*François-Léon*), peintre d'histoire, frère du précédent, élève de M. Picot, né à Paris le 30 mars 1821. Il a obtenu en 1845 le grand prix de Rome, et exposé au salon : *Mercure et Argus*, en 1839 ; — *l'Ermite et le Noir Fainéant* (*Ivanhoë*), en 1841 ; — *Portrait de M. A. B.*, dessin à la mine de plomb, en 1843 ; — *Judith*, en 1844 ; — *Esther*, en 1845 ; — *Portrait du jeune G. B.*, en 1852 ; — *Départ de Protésilas* ; — *Martyrs conduits au supplice* (esquisse). P. CH.

**BENOZZO GOZZOLI**, peintre italien, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Élève de Fra-Giovanni da Fiesole, il imita néanmoins la manière du Masaccio. Il excella surtout dans le paysage, les animaux, et dans tout ce qui se prête à l'éclat du pinceau. C'est ainsi qu'il peignit pour le palais Ricardi, à Florence, une *Gloire*, une *Nativité* et une *Épiphanie*. Il laissa des tableaux à Rome. Mais c'est à Pise que se trouvent ses meilleurs ouvrages. On voit dans la cathédrale une *Dispute des Docteurs*, louée par Vasari et par Richardson, mais moins remarquable que les fresques du Campo-Santo, représentant jour par jour la création du monde, et terminées dans l'espace de deux ans. Pour honorer son peintre, Pise lui fit élever un tombeau dans ce même Campo-Santo, qu'il avait décoré de ses ouvrages. Ses tableaux furent gravés de 1805 à 1807, par Lasinio. Benozzo a souvent été confondu avec Melozzo, son contemporain.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BENSE DUPUIS** (*Pierre*), linguiste et commentateur français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Analogo-diaphora trium linguarum Gallicæ, Italicæ et Hispanæ, unde innotescit quantum ab idiomate romano deflexerint* ; Oxford, 1637, in-8° ; — *Grammaire allemande et française* ; Paris, 1643 et 1674 ; — *l'Apollon, ou l'Oracle de la poésie italienne et espagnole, avec un commentaire général sur tous les poëtes de l'une et de l'autre langue, tant anciens que modernes* ; Paris, 1644.

Reichard, *Historie der Deutschen Sprache*, p. 467.

**BENSERADE** (*Isaac* DE), poëte français, naquit en 1612 à Lyons-la-Forêt, petite ville de la haute Normandie, et mourut à Paris en 1691. Il appartenait à une famille protestante. Son père, maître des eaux et forêts, le fit élever dans la religion catholique. Quelques écrivains de son temps ont prétendu qu'il était issu de Paul de Benserade, seigneur de Chépy, chambellan du roi Louis XII, grand maître et capitaine général de son artillerie, gouverneur du château de Milan : et Pavillon lui fait une magnifique généalogie,

en le félicitant sur son admission à l'Académie française (1). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la cour il se donna pour parent de Richelieu, qui l'engagea à entrer dans les ordres, et le mit par là en position d'obtenir des bénéfices. Il eut de bonne heùre plus de dispositions pour les plaisirs du monde que pour l'état ecclésiastique; et son goût pour la poésie l'engagea bientôt après dans une tout autre voie. Ses vers coquets, vifs et spirituels, le mirent promptement à la mode, et le firent accueillir avec empressement au sein d'une cour brillante qui, à l'exemple du monarque, alors dans tout l'éclat de la jeunesse, recherchait avidement tout ce qui pouvait ajouter de l'agrément à ses brillantes fêtes. Benserade fut pendant vingt ans chargé de composer les vers des *ballets*, qui faisaient à cette époque l'un des principaux divertissements de la cour. Il était impossible que notre poëte n'obtînt pas de grands succès dans un genre auquel il sut donner le tour le plus piquant, en plaçant, dans la bouche des dieux ou des héros qu'il mettait en scène, des paroles qui n'étaient que de perpétuelles allusions, soit au caractère, soit à la vie des personnages appelés à y figurer. Ce fut avec une rare habileté, et une finesse que ne doivent pas faire méconnaître un grand nombre de fadeurs, que sous les noms de Jupiter et de Danaé, d'Apollon et de Daphné, de Thésée et de Phèdre, de Pâris et d'Hélène, le poëte sut faire parler le roi, les princes, les grands seigneurs, et les femmes distinguées que leur beauté ou leurs tendres faiblesses ont rendues célèbres, et qui pendant longtemps considérèrent ces représentations comme les plaisirs les plus agréables et les plus délicats qu'il fût possible d'imaginer. Aucun de ses contemporains ne put rivaliser avec lui dans la composition de ces pièces légères, pour lesquelles il était nécessaire de pouvoir produire, sur l'ordre du maître, ces spirituelles bagatelles dont l'à-propos faisait tout le mérite. Dans ces sortes de tours de force, le talent réussit souvent mieux que le génie; et Molière, qui put s'en apercevoir plus d'une fois, essaya vainement de protester contre le mauvais goût de la cour, en composant pour le roi, qui représentait Neptune, des vers dans lesquels il imitait le style de Benserade, en outrant ses défauts. Le président de Pétigny ne fut pas plus heureux que les auteurs de ballets, qui essayèrent de lutter contre le poëte favori. Au sujet de son ballet des *Amours déguisés*, qui était tombé, Benserade écrivit l'épigramme suivante :

> Ami lecteur, ou président, n'importe :
> La mascarade est belle, et vous l'entendez bien ;
> Vos Amours déguisés le sont de telle sorte,
> Que le diable n'y connaît rien.

Ses premiers essais poétiques lui avaient fait obtenir de Richelieu une pension de 600 écus. Après la mort de ce ministre il s'attacha au duc de Brezé, qui commandait une armée navale; mais ce dernier ayant été, en 1646, tué à Orbitello, Benserade retourna à la cour, où la reine-mère lui accorda une pension de mille écus. Il s'était attiré précédemment l'inimitié de la duchesse d'Aiguillon par ce quatrain :

> Ci-gît, oui gît, par la mordieu
> Le cardinal de Richelieu ;
> Et, ce qui cause mon ennui,
> Ma pension avecque lui !

Mais d'autres dames de la cour, riches et libérales, dit son biographe Tallemant, vinrent à son secours; et il se trouva un des mieux rentés parmi les *beaux esprits*. On estimait à dix mille livres les pensions qu'il recevait. Ses ballets, mis en musique par Lambert, lui avaient conquis une belle réputation, au point qu'il fut question de l'envoyer en Suède auprès de la reine Christine, en qualité de résident. Mais le projet n'eut pas de suite; ce qui fit dire, non à Tallemant, comme le prétend Gouget, mais à Scarron (*Épître à la comtesse de Fiesque*) :

> L'an que le sieur de Benserade
> N'alla point à son ambassade.

Il débuta au théâtre, en 1635, par une tragédie que Ménage intitule *Cléopâtre*, et que Tallemant désigne sous le nom de *Marc-Antoine*. En 1636, il fit représenter une autre tragédie, *la Mort d'Achille et la Dispute de ses armes*, puis sa tragi-comédie d'*Iphis et Zanto*; la tragi-comédie de *Gustave*, ou *l'Heureuse Ambition*, en 1637; *Méléagre*, en 1640. C'est à tort qu'on lui attribue la tragédie de *la Pucelle d'Orléans*, qui, selon Samuel Chapuizeau (*Histoire du Théâtre françois*), est de Mesnardieu (1642). Indépendamment de ces pièces et de vingt-quatre ballets, il est auteur d'un assez grand nombre de sonnets, d'élégies, de stances et d'épîtres. Le P. Bouhours a fait entrer, dans son *Recueil de vers choisis*, *la Plainte du cheval Pégase aux chevaux de la petite écurie, qui le voulaient dégager de son galetas des Tuileries*. Les contemporains de Voiture, de Sarasin et de Benserade admiraient ces riens ingénieux.

On ignorerait probablement qu'il a paraphrasé en vers quelques chapitres du livre de Job, sans le sonnet dont il accompagna cette paraphrase, en l'envoyant à une dame. Ce fameux *sonnet sur Job*, et celui que composa Voiture, son rival en vers galants, furent, comme on sait, une grande affaire. Le premier eut pour lui les *jobelins* favorisés par le prince de Conti, et le second, les *uraniens*, à la tête desquels

(1) Ménage assure que Benserade était fils d'un procureur de Gisors; et Bayle, s'appuyant sur les *Mémoires de l'État de la France* sous le règne de Charles IX, parle d'un Claude de Benserade, clerc du greffe civil du palais de Rouen, massacré avec sa femme à Rouen, pour cause de religion, en l'année 1572. Nous sommes à ce sujet de l'avis du second historien de l'Académie française, l'abbé d'Olivet : « Il est inutile de s'arrêter à discuter de ce qui est de la noblesse de Benserade : s'il avait laissé des enfants, ce serait leur affaire; mais il n'a laissé que des poésies; et à cet égard peu importe qu'il descendit ou non des anciens seigneurs de Malines, et que du côté maternel il tint à la maison de la Porte et à celle de Vignacourt. »

s'était mise la duchesse de Longueville. Tous les poëtes prirent part à la dispute, jusqu'au grand Corneille, qui composa des stances attribuées par Bayle au prince de Conti, et qui se terminaient ainsi :

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé;
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

Les deux sonnets furent envoyés par la duchesse de Longueville à l'Académie de Caen, avec une lettre dans laquelle on priait ses doctes membres *de mettre fin à un schisme qui avait mis en émoi tout le royaume ;* et Balzac, du fond de sa retraite d'Angoulême, imprimait un *Examen critique* de l'un et de l'autre à la fin de son *Socrate chrétien*. On connaît le joli quatrain de M^lle de Scudéry :

A vous dire la vérité,
Le destin de Job fut étrange,
D'être toujours persécuté,
Tantôt par un démon, et tantôt par un ange.

En 1676, Benserade mettait en rondeaux, *par ordre du roi*, les *Métamorphoses d'Ovide*, à l'usage de M. le Dauphin; et l'on ne songe plus guère aujourd'hui à ce chef-d'œuvre de mauvais goût, que pour se rappeler le rondeau de Chapelle :

J'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A la Fontaine.

Benserade abusa encore une fois de l'extrême facilité avec laquelle il composait de *petits vers*, en réduisant deux cents fables en autant de quatrains, dont trente-neuf furent gravés au labyrinthe de Versailles.

Dans ses dernières années il s'était retiré à Chantilly, dans une maison qu'il avait artistement décorée, et où, tout en paraphrasant les psaumes qui entrent dans les Heures de l'Église, il conserva jusqu'à la fin son goût pour les sonnets, les madrigaux et les rondeaux. Il grava sur les arbres de son jardin des inscriptions poétiques, n'oubliant pas d'y faire représenter ses armes, surmontées d'une couronne de comte. A soixante-dix ans il écrivait encore :

Adieu, fortune, honneurs: adieu, vous et les vôtres :
Je viens ici tout oublier.
Adieu toi-même, Amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier !

A l'âge qu'il avait, on peut considérer ce dernier vers comme une hyperbole poétique. Ayant été obligé de subir l'opération de la pierre, il la supporta avec courage, et conserva beaucoup de calme au milieu des atroces douleurs qu'il éprouva. Mais la fin de ses jours fut hâtée par l'ignorance d'un chirurgien qui, lui ayant coupé une artère et ne pouvant arrêter le sang, perdit la tête, prit la fuite, et l'abandonna sans secours. Il avait atteint alors sa soixante-dix-huitième année.

Ses ouvrages ont été, dès son vivant, jugés sévèrement par ses contemporains. Toutes ses productions attestent plus d'esprit que de jugement et de goût. Reçu à l'Académie française, il avait (dans un discours qu'il y prononça le jour de la réception de Thomas Corneille, en 1684) tracé les portraits des quarante immortels; et la ressemblance était tellement frappante, que l'on crut devoir interdire l'impression de ce singulier morceau académique.

Il avait annoncé de bonne heure, par la vivacité de ses reparties, la verve spirituelle qui devait le distinguer. A l'âge de sept ans, il fut confirmé par M. Puget, évêque de Dardanie, qui lui demanda s'il voulait changer son nom d'Isaac pour un nom plus chrétien ? « Je le veux bien, dit-il, pourvu qu'on me donne du retour. » — « Laissons-lui son nom, répondit l'évêque; il le rendra illustre. » On a recueilli un grand nombre de ses bons mots. — Une demoiselle qui avait une belle voix, mais l'haleine fétide, ayant chanté devant lui : « Les paroles sont belles, dit Benserade, mais l'air ne vaut rien. » Il était un jour entré dans une discussion assez vive avec un personnage considérable. Pendant la conversation, on apporta à celui-ci le chapeau de cardinal : « Je suis bien fou, dit-il, de me quereller avec une personne ayant la tête si près du bonnet. » Pour les autres bons mots ou reparties qu'on cite de lui, nous renvoyons au *Ménagiana*, et au discours dont l'abbé Tallemant a fait précéder l'édition de ses œuvres.

Les ouvrages de Benserade ont été imprimés à Paris (2 volumes in-12) en 1697, et en Hollande en 1698. C. HIPPEAU.

Ch. Perrault, *Parallèles des anciens et des modernes*, t. II, page 210, édition de Hollande. — Senecé, *Histoire du Theâtre françois*, t. VI, p. 117. — D'Olivet, *Histoire de l'Academie française*, p. 211. — Goujet, *Bibliothèque française*, t. XVI. — Nicéron, *Mémoires*.

**BENSI** (*Bernard*), théologien italien, de l'ordre des Jésuites, né à Venise le 16 juillet 1688, mort en 1760. Il fut longtemps professeur de théologie morale à Venise. Ses principaux ouvrages sont : *Praxis tribunalis conscientiæ*; Bologne, 1742; — *Dissertatio de casibus reservatis;* Venise, 1743. Ce dernier ouvrage fit beaucoup de bruit, et l'auteur fut forcé d'en publier une rétractation.

Alegambe, *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

***BENSI** ou **BENSO** (*Giulio*), peintre, né en 1601 à Pierre di Teco dans le Génovésat, élève de J.-B. Paggi, surpassa tous ses contemporains dans l'art de peindre des *architectures* en perspective; son chef-d'œuvre en ce genre est le chœur de l'*Annunziata del Guastato*, à Gênes. Appelé en France par le seigneur de Cagnes (Var), il décora de fresques fort remarquables toute une salle de son château. Bensi a laissé peu de tableaux à l'huile; on en voit pourtant un très-estimé dans l'église Saint-Dominique de Gênes. Il a gravé plusieurs planches à l'eau-forte. Il mourut en 1668, laissant plusieurs élèves, dont le plus connu est J.-B. Merano. E. B—N.

Soprani *Vite de' Genovesi*. — Orlandi, *Abecedario*.

— Lanzi, *Storia pittorica.* — Baldinucci, *Notizie.* — Ticozzi, *Dizionario.*

***BENSLEY** (*Thomas*), célèbre typographe anglais, mort en 1833. Il fut, avec Bulmer, le plus habile typographe de l'Angleterre au commencement de ce siècle, et s'associa avec Kœnig pour la réussite de l'invention de la presse mécanique, qui simplifie les procédés du tirage. Elle fut appliquée pour la première fois à l'impression du journal *le Times* en 1814. Deux fois l'imprimerie de Bensley fut détruite par l'incendie, et il mérita qu'on portât de lui, dans son pays, ce jugement : *Who demonstrated to foreignen that the English press can rival and excel the finest works that have graced the continental annals of typography* (Il prouva aux étrangers que la presse anglaise peut rivaliser avec les œuvres les plus remarquables parmi toutes celles qui ont honoré les annales du continent et de la typographie). Les plus beaux ouvrages sortis de ses presses sont : la *Bible de Macklin*, 7 vol. in-fol., 1800-1816 ; — l'*Histoire d'Angleterre de Hume*, in-fol., 1806 ; — et le *Shakspeare*, in-8°.

Nichols, *Literary anecdotes of the eighteenth century.* — A. Didot, *Essai sur la Typographie.*

**BENSON** (*George*), théologien anglais, né à Great-Salkeld en 1699, mort en 1762. Il avait un talent précoce, et savait, dit-on, lire le Nouveau Testament en grec à l'âge de douze ans. Il publia un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Deux lettres à un ami*, ou *Défense de l'utilité de la prière ;* Londres, 1737 ; — *Paraphrase avec des notes sur l'épître de saint Paul à Philémon, avec un appendice où l'on démontre que saint Paul ne pouvait être ni un enthousiaste ni un imposteur, et que, par conséquent, la religion chrétienne est céleste et divine ;* Londres, 1774, in-4° ; — *Paraphrase avec des notes sur les deux épîtres aux Thessaloniciens, sur la première et la deuxième épître à Timothée, et sur l'épître à Tite ;* Londres, 1731, 1732, 1733, 1734, in-4° ; — *Histoire du premier établissement de la religion chrétienne, tirée des Actes et des Épîtres des Apôtres ; avec les événements remarquables que fournissent, relativement aux chrétiens, l'histoire des Juifs et l'histoire romaine de cette époque ;* Londres, 1735, 1756, in-4° ; — *Traité de l'excellence de la religion chrétienne, telle qu'elle est exposée dans les saintes Écritures ;* Londres, 1743, in-8° ; 1746, 1759, 2 vol. in-8° ; — *Sermons sur différents sujets ;* Londres, 1747 ; — *Paraphrase avec des notes sur la première Épître de saint Pierre ;* Londres, 1742, in-4° ; — *Paraphrase avec des notes sur les trois Épîtres de saint Jean ;* Londres, 1749, in-4° ; — *Recueil de différents traités ;* 1747, in-8°. Tous ces ouvrages sont écrits en anglais.

Rose, *New Biographical Dictionary.* — Gorton, *General Biographical Dictionary.*

***BENSON** (*Thomas*), lexicographe anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Vocabularium Anglo-Saxonicum*, etc. ; Oxford, 1701, gr. in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BENT** (*Jean Van der*), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1550, mort en 1690. Il fut élève de Pierre Wouwermans et de Van der Velde : il avait bien saisi la couleur et la touche de ces deux grands maîtres.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BENTABOLLE** (*Pierre*), magistrat français, mort à Paris le 22 avril 1798. Il était avocat au moment de la révolution, et en adopta tous les principes. Nommé d'abord procureur syndic du département du Bas-Rhin, il fut ensuite envoyé par ce département à la convention, y siégea parmi les montagnards, et vota constamment avec eux. Il contribua surtout à l'établissement d'une commission chargée d'examiner la conduite des généraux. Dans sa mission à l'armée du Nord, il destitua le général Hédouville, et chargea lui-même les ennemis à la tête des colonnes républicaines. De retour à Paris, la réaction thermidorienne le compta au nombre des plus terribles adversaires de Robespierre. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il revint à ses principes républicains. Du reste, il mérita, par son extrême désintéressement et par ses efforts constants à demander la punition des dilapidateurs de la fortune publique, l'estime de ses ennemis mêmes.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — *Biographie des Contemporains.*

**BENT-AICHAH**, fille d'Ahmed, poëte arabe de Cordoue, morte en 1009, ne brilla pas moins par ses vertus que par ses talents poétiques. Ses poésies et ses discours excitèrent souvent l'admiration et les applaudissements des Arabes instruits, réunis à Cordoue.

*Biographie universelle.*

**BENTHAM** (*Jacques*), antiquaire anglais, né à Ely en 1708, mort en 1794. On a de lui : *l'Histoire et les antiquités de l'église cathédrale d'Ély, depuis la fondation du monastère en 675, jusqu'à l'an 1771*, avec figur. ; Cambridge, 1771, in-4°. Les Anglais estiment cet ouvrage.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

**BENTHAM** (*Jérémie*), jurisconsulte ou plutôt moraliste et législateur, né à Londres en 1748, mort dans la même ville le 6 juin 1832. Quoiqu'on applique en général à Bentham la qualification de jurisconsulte, celle de législateur et celle de moraliste lui conviennent bien mieux ; c'est ce que l'on verra par la notice que nous allons offrir de ses principaux ouvrages.

Entrons d'abord dans quelques détails sur sa position sociale et sur ses qualités intellectuelles et morales. Après avoir fait d'une manière très-distinguée ses premières études au collége de Westminster, puis à l'université d'Oxford, Bentham se livra aux exercices pratiques par les-

quels on arrive en Angleterre à la profession d'avocat. Fils d'un praticien en grande réputation, il avait droit de compter sur une nombreuse clientèle : les talents extraordinaires dont la nature l'avait doué, et ses habitudes laborieuses, lui garantissaient un des premiers rangs au barreau et une fortune considérable. Il renonça volontairement au brillant avenir qui s'offrait devant lui, et après quelques années il quitta le barreau, révolté des abus de la procédure anglaise, et se livra entièrement aux études législatives.

Citoyen de l'univers dans toute la force de l'expression, Bentham n'a laissé échapper aucune occasion d'être utile à ses semblables, à quelque nation qu'ils appartinssent. Au commencement de la révolution de 1789, lorsque tous les esprits généreux et éclairés s'élançaient pour ainsi dire au devant des bienfaits que semblait promettre à l'humanité notre première assemblée nationale, dans ce moment d'espérances qui furent bientôt cruellement déçues, Bentham s'empressa d'offrir à la France le tribut de ses lumières : il fit hommage à l'assemblée constituante de différents écrits qui renfermaient des idées aussi nouvelles que justes et profondes sur l'organisation judiciaire, les colonies et les impôts. Si cette assemblée s'était contentée d'adopter les règlements qu'il lui proposa pour la tenue de ses séances et l'ordre de ses délibérations, de grands malheurs eussent peut-être été évités, et la nation française eût obtenu dès lors le gouvernement constitutionnel.

La Pologne, la Russie et les États-Unis d'Amérique furent, comme la France, l'objet des vues philanthropiques de Bentham. L'ouvrage qu'il a publié en 1817, sous le titre de *Papers relative to codification and public instruction*, n'est autre chose que le recueil de sa correspondance, soit avec l'empereur de Russie, soit avec le président ou autres autorités des États-Unis, relativement à l'amélioration de l'instruction publique et à la confection d'un code général. Il est curieux de lire les réflexions de l'auteur sur une lettre de l'empereur de Russie, qui lui annonçait avoir donné l'ordre à sa commission des lois de consulter M. Bentham sur les points à l'égard desquels elle pourrait avoir des doutes. En priant le monarque de vouloir bien lui permettre de refuser une bague de prix qui accompagnait la lettre dont il s'agit, attendu que l'honneur d'une lettre de la main même de S. M. effaçait à ses yeux la seule espèce de valeur que cette bague aurait pu avoir pour lui, Bentham remarque qu'une commission pour la rédaction d'un code général de lois est établie en Russie depuis plus d'un siècle, et que jusqu'à présent on n'a vu paraître aucun résultat de ses travaux, et il ajoute : « J'ose hasarder la prédiction que de ce côté, non plus que de la part du ministre dans les attributions duquel cet objet important se trouve placé, il ne me viendra jamais aucune question à résoudre, et que je n'aurai aucuns renseignements à fournir. »

Le refus des faveurs d'un prince est un trait remarquable du caractère de Bentham; nous devons en signaler un autre : c'est l'association intime qui exista entre Bentham et M. Dumont, de Genève, association qui paraît s'être continuée jusqu'à un certain point avec M. Bowring. Voici comment Étienne Dumont s'exprime à cet égard : « Mon travail d'un genre subalterne n'a porté que sur des détails. Il fallait faire un choix parmi un grand nombre de variantes, supprimer les répétitions, éclaircir des parties obscures, rapprocher tout ce qui appartenait au même sujet, et remplir les lacunes que l'auteur avait laissées pour ne pas ralentir sa composition. J'ai eu plus à retrancher qu'à ajouter, plus à abréger qu'à étendre. La masse des manuscrits qui ont passé entre mes mains, et que j'ai eu à déchiffrer et à composer, est considérable. J'ai eu beaucoup à faire pour l'uniformité du style et la correction, rien ou très-peu de chose pour le fond des idées. La profusion de ces richesses ne demandait que les soins d'un économe. Intendant de cette grande fortune, je n'ai rien négligé pour la faire valoir et la mettre en circulation. »

Les ouvrages, soit publiés, soit communiqués par Bentham à des chefs de gouvernement, sont nombreux; ils se divisent en deux classes, ouvrages écrits en anglais ou en français.

Voici la liste des premiers : *Fragment on govemement; being an examination of what is delivered on the subject in Blackstone's commentaries*; 1776, in-8°; — *View of the Hard Labour bill, with observations relative to penal jurisprudence in general*; 1778, in-8°; — *Defense of usury*; première édition, 1787; troisième édition, avec la seconde édition de *Protest against law taxes*, 1817, in-12; — *Introduction to the principles of morals and legislation*; 1789, in-4°; troisième édition, 1823; — *Essay on political tactics; being a fragment of a larger Work*; 1791, in-4°; — *Panopticon, or the inspection-house, with a plan of manaqement adapted to the principle*; 1791, 2 vol. in-8°; — *Draught of a code for the organisation of the judicial establissement in France; With critical observations on the draught proposed by the national assembly comittee; in the form of a perpetual commentary*; 1790-1791, in-8°; — *Emancipate your colonies; an adress, by Jeremy Bentham to the national Assembly of France*; 1793, in-8°; — *Letters to lord Pelham, etc.; giving a comparative view of the system of penal colonisation in New-South-Wales, and the home penitentiary system prescribed by two acts of parliament of the years* 1794 et 1799; 1802, in-8°; — *Plea for the constitution*; *written in continuation of the above*; 1803; — *Rationale of judiciale evidence*; London, 1827, 5 vol.; — *Supply without burthen*, etc.,

1796; — *Pauper management*, 1797, in-8° ; — *Scotch reform, compared with english non-reform*; 1806; — *Elements of the art of packing, as applied to special juries, particulary in cases of libel-law*, 1810, in-8°; — *Swear not at all containing an exposure of the medlessness and mischievousness of the ceremony of an oath*, 1817; — *Table of springs of action*; 1817; — *Defense of economy, published in the pamphlet*, n° 16, 1817; — *Chrestomathia : part. I, explanatory of a proposed school for the extension of the new system of instruction to the higher branches of learning : part. II, being an essay on nomenclature and classification, including a critical examination of the encyclopedical table of lord Bacon, as improved by d'Alembert*; 1817, *with tables*; — *Plan of parliamentary reform*; 1817.

Les ouvrages de Bentham que Dumont a publiés en français sont : *Théorie des Peines et des Récompenses*; Paris, 1818, 2 vol. in-8°; — *Traité de Législation civile et pénale*; Paris, 1820, 3 vol. in-8°; — *Tactique des Assemblées législatives*; Paris, 1822, 2 vol. in-8°; — *Traité des Preuves judiciaires*; Paris, 1323, 2 vol. in-8°; — *de l'Organisation judiciaire et de la Codification*; Paris, 1828, in-8°; — *Déontologie, ou Science de la Morale*, ouvrage posthume, publié par John Bowring, traduit par Benjamin Laroche; Paris, 1834, 2 vol. in-8°.

Trois volumes grand in-8° ont été publiés sous le titre d'*Œuvres de Jérémie Bentham*, imprimés à Bruxelles chez Hauman, 1840. Cette édition française nous paraît être sinon complète, au moins une des plus complètes qui existent.

C'est principalement dans sa *Science de la morale*, et dans sa *Théorie des peines et des récompenses*, que l'on trouve l'exposition du système de morale qu'on appelle en général *système de Bentham*. Ce système ne consiste pas, comme beaucoup de personnes le croient, dans cette règle de conduite qui soulève une juste indignation, « Consulte ton intérêt, sans t'inquiéter de l'intérêt des autres; » mais bien dans ce principe : « Que l'homme ne peut être véritablement heureux en faisant le malheur des autres hommes. » Ce n'est point ici le lieu d'examiner comment ces deux systèmes, considérés comme opposés, ont été l'objet de discussions interminables.

Nous finirons cette notice en montrant que, si le système de Bentham est susceptible de graves objections, la vie de ce philosophe est un long plaidoyer en faveur de ce système.

Bentham était simple, d'une aimable gaieté, et plein de dignité. Philosophe pratique, il exerçait la bienfaisance de la manière la plus large. Tout son extérieur, sa belle tête, son œil bien ouvert, ses longs cheveux, et l'expression naturellement spirituelle et énergique de sa figure, lui donnaient une ressemblance frappante avec Benjamin Franklin. Même dans un âge avancé, il aimait encore à jouer de l'orgue, et avait disposé à cet effet, dans son jardin, une maison qu'avait habitée Milton, et que décorait le buste de ce poëte. La botanique était un de ses passe-temps favoris. Le triomphe de la réforme parlementaire, dont il s'était tant occupé, venait d'embellir les derniers jours de sa vie, lorsque la mort l'enleva le 6 juin 1832.

Sa correspondance avec les hommes les plus distingués de son temps, un fragment de sa biographie et de tous ses manuscrits, ont été confiés au docteur Bowring, chargé de la publication de ses œuvres complètes. Dans ses dernières dispositions, Bentham ordonna que son corps fût livré à la dissection, et cela pour se mettre en opposition avec le préjugé qui règne encore en Angleterre. Ses amis furent obligés de lui promettre d'exécuter fidèlement cette dernière volonté. Son buste a été fait en France par David, et son portrait a été lithographié par Pagès. H. Blondeau.

*Penny-Cyclop.* — A. Blondeau, *Notice sur les ouvrages et sur la personne de Bentham.*

**BENTHAM** (*Thomas*), théologien anglais, né vers 1513, mort en 1578 à Ecclesham, dans le comté de Stafford. Destitué de sa place de professeur à Oxford, à cause de son attachement au protestantisme et de ses actes de violence, il se retira en Suisse, et rentra en faveur sous Élisabeth, qui le nomma évêque de Coventry. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie, la plupart inédits.

Godwin, *de Præsul.* — Strippes Parker, *Annals.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BENTINCK**, famille anglaise, originaire des Pays-Bas. La branche aînée, qui a produit une série d'hommes éminents, et la seule dont nous ayons à nous occuper à ce titre, s'établit en Angleterre, vers la fin du dix-septième siècle, dans la personne de Jean-William Bentinck, troisième fils de Hendrick de Bentinck de Diepenham, province d'Over-Issel.

*Jean-William* Bentinck fut l'ami d'enfance du prince d'Orange, et lui donna une preuve d'affection qui mérite d'être rapportée. Le prince étant tombé très-gravement malade de la variole, les médecins, à bout d'expédients, conseillèrent de faire coucher dans son lit un jeune homme d'une forte santé, d'après l'opinion, assez répandue à cette époque, que les saines et vivantes émanations d'un corps jeune et vigoureux pourraient produire une crise salutaire. Bentinck demanda et obtint de rendre au prince ce périlleux service. Atteint de la variole, comme il était facile de le prévoir, il faillit y succomber. Le prince d'Orange ne pouvait oublier un pareil dévouement. Devenu roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III, il créa Bentinck *comte de Portland*, et lui fit don de terres domaniales considérables dans le Derbighshire. Le parlement ayant vivement censuré cette concession, le roi la révoqua, mais pour donner plus tard, à son

favori, d'importantes compensations sur d'autres terres de la couronne. Il lui conféra, en outre, de hautes dignités civiles et militaires. Lord Bentinck assista Guillaume III à ses derniers moments, et ne lui survécut que sept ans. Il fut enterré, à côté de son royal maître, dans l'abbaye de Westminster, en 1709.

Son fils aîné, *Henri* Bentinck, reçut, en 1716, le titre de *duc de Portland* et de marquis de Tischfield. Nommé gouverneur de la Jamaïque en 1721, il y mourut le 4 juillet 1726.

*William* Bentinck, fils et héritier du précédent, né en 1708, épousa la fille unique de Charles-Édouard Harley d'Oxford, le riche fondateur du musée de Balstrode, qui posséda pendant quelque temps le célèbre vase de Portland.

*William-Henri-Cavendish* Bentinck, son fils aîné, né le 14 avril 1738, succéda à son père le 1er mai 1762. Après avoir étudié au collége de Christchurch, de l'université d'Oxford, il voyagea sur le continent; à son retour, le bourg de Weobly l'envoya au premier parlement convoqué par Guillaume III. Entré dans la chambre des lords après la mort de son père, il s'y montra l'un des membres les plus actifs de l'opposition. En 1765, son ami le marquis de Rockingham ayant été chargé de composer un cabinet, lord Bentinck accepta les fonctions de lord-chambellan, et se retira avec lui. En 1768, les élections du comté de Cumberland étaient vivement disputées, et le duc de Portland appuyait chaudement les candidats de l'opposition. Le ministère voulut tirer une vengeance éclatante de cet acte d'hostilité. Il fit attribuer par la couronne à sir James Lowther, l'un des candidats du gouvernement, la forêt d'Inglewood, magnifique propriété domaniale donnée par Guillaume III au comte de Portland, et restée depuis dans cette famille. Cette mesure violente fut motivée en apparence par un rapport de l'inspecteur général des biens de la couronne, aux termes duquel la forêt d'Inglewood se serait trouvée en dehors de la limite des concessions domaniales faites par Guillaume III à l'aïeul du titulaire actuel. Le duc se pourvut devant la cour de l'échiquier, et ce procès, qui fit une profonde sensation en Angleterre, fut jugé à son avantage le 19 septembre 1771. Lorsque le parti de Rockingham revint aux affaires, lord Bentinck remplaça lord North comme lord-lieutenant d'Irlande. Sous son gouvernement, le parlement irlandais fut déclaré indépendant de celui de la Grande-Bretagne. Il donna sa démission quelques mois après, à l'avénement du ministère Shelburn. Lorsque le cabinet dit *de coalition* vint au pouvoir, il rentra avec lui aux affaires avec le titre de premier ministre. Au premier ministère de Pitt, cet homme d'État s'étant trouvé en minorité dans la chambre des communes, ses amis lui conseillèrent d'offrir un portefeuille à lord Portland. Des ouvertures furent faites dans ce sens à ce dernier; mais Bentinck mit à cette combinaison des conditions qui la firent échouer. En 1792, l'université d'Oxford le nomma son chancelier. A peu près en même temps, à l'exemple de plusieurs amis de Fox, qu'alarmait vivement la marche violente de la révolution française, il quitta le parti whig pour se rallier au ministère. A la suite de cette conversion politique, qui produisit une vive sensation, il fut créé lord-lieutenant du comté de Nottingham, et entra au cabinet en 1794, comme secrétaire d'État de l'intérieur. Le haut prix du blé, les désordres qui s'ensuivirent, les procès politiques qui commencèrent peu de temps après son entrée au ministère, lui rendirent ses fonctions très-pénibles. Il les remplit cependant avec modération, mais peut-être pas avec toute la vigueur que réclamaient les circonstances. Il resta au poste difficile de l'intérieur jusqu'à la nomination de M. Addington en qualité de premier ministre en 1801. A cette époque, il échangea son portefeuille pour la présidence du conseil, situation beaucoup plus calme et plus conforme à ses goûts. Démissionnaire sous l'administration de lord Grenville et de Fox, qui succéda à celle de Pitt, mort en 1806, il rentra dans les conseils de la couronne à la chute du cabinet whig en mars 1807, avec le titre de premier lord de la trésorerie ou de premier ministre. Son âge avancé et sa mauvaise santé ne lui permirent pas de prêter un actif concours à ses collègues, et il dut laisser la direction réelle du cabinet au chancelier de l'échiquier, M. Perseval. Il conserva toutefois ses éminentes fonctions à peu près jusqu'à sa mort, arrivée le 30 novembre 1809. On lui a attribué les célèbres *Lettres de Junius*.

**BENTINCK** (*William-Charles-Cavendish*), second fils et héritier du précédent, né le 14 septembre 1774, mort à Paris le 17 juin 1839. Il parvint rapidement aux grades les plus élevés de l'armée. A vingt-neuf ans, il était gouverneur de Madras. De retour des Indes après quelques années d'administration, il remplit d'abord des missions diplomatiques, et fut mis ensuite à la tête d'une brigade anglaise chargée d'opérer en Espagne. Envoyé plus tard à la cour du roi Ferdinand de Sicile, avec le titre de plénipotentiaire et de commandant en chef des troupes auxiliaires anglaises, il irrita tellement, par ses procédés hautains, la reine Caroline, qu'en 1811 elle se rendit à Vienne pour traiter avec l'empereur Napoléon, préférant ainsi se mettre à la discrétion d'un ennemi invétéré, que de subir les exigences humiliantes de l'envoyé anglais. Bentinck profita du départ de la reine pour soumettre le royaume de Sicile au protectorat de l'Angleterre, et alla jusqu'à lui donner, en 1812, une constitution basée sur les principes les plus libéraux. On sait que cette constitution ne fut jamais exécutée, et qu'elle n'eut d'autre résultat que de susciter plus tard, entre le roi de Naples retabli sur son trône et ses sujets de la Sicile, des difficultés dans les-

quelles l'Angleterre, qui n'a pas renoncé au projet de donner à ce dernier pays le régime politique des îles Ioniennes, ne paraît pas avoir joué un rôle honorable. En 1813, lord Bentinck débarqua en Catalogne pour opérer sur les derrières de l'armée française. Battu à Villa-Franca, il dut se rembarquer précipitamment et retourner en Sicile. Plus heureux en 1814, il débarqua à Livourne, avec la mission de soulever l'Italie contre l'empereur. Il obligea la garnison française de Gênes à capituler, et prit possession de cette ville. La même année, elle fut restituée au Piémont, malgré la promesse solennelle qu'il avait faite aux habitants, au nom de son gouvernement, de reconstituer l'ancienne république de Gênes, sous la protection de l'Angleterre. Désavoué publiquement par lord Castlereagh, il n'en accepta pas moins, malgré ces affronts, le titre d'ambassadeur à Rome, où il ne resta que peu de temps. Après une courte et insignifiante carrière politique, comme représentant du bourg de King's-lynn à la chambre des communes, il fut nommé en 1827, sous le ministère de Canning, gouverneur général de l'Inde. L'un des meilleurs actes de son administration, dont on s'accorde à faire l'éloge, est l'interdiction des *sutties*, ou de l'usage barbare qui obligeait les veuves à se brûler vives après la mort de leurs maris. Ses compatriotes lui sont en outre redevables de la mesure qui autorisa, malgré les vives résistances de la compagnie, les Anglais n'appartenant ni à l'armée ni à l'administration d l'Inde, à s'établir dans ce pays. En 1833, il fut remplacé par lord Auckland.

* **BENTINCK** (*George-Frédéric-Cavendish*), fils cadet du précédent, né le 27 février 1802, mort le 21 septembre 1848, entra au service à l'âge de treize ans, et obtint, très-jeune encore, le rang de major. Il avait à peine vingt-cinq ans, lorsque G. Canning, qui avait épousé une sœur de la duchesse de Portland, tante de Bentinck, s'attacha le jeune officier en qualité de secrétaire particulier. Bentinck ne pouvait commencer sa carrière politique à une meilleure école et sous de plus favorables auspices. En 1827, le bourg de King's-lynn l'envoya à la chambre des communes, en remplacement de lord Bentinck, son père, nommé gouverneur de l'Inde. Il y soutint de son vote les whigs modérés. Vivement affecté de la mort prématurée de G. Canning, auquel il portait un profond attachement, il quitta la politique active. Possesseur d'une grande fortune, on le vit employer des sommes considérables à se créer l'un des plus beaux haras de l'Angleterre, et s'adonner, avec toute la fougue qui le caractérisait, aux luttes passionnées du *turf*. Hardi et heureux parieur, G. Bentinck ne tarda pas à régner dans ce monde des courses; et l'on put croire que son ambition se bornerait toujours à posséder les meilleurs jockeys et les chevaux de course ou de chasse les plus renommés. Peu assidu à la chambre, on ne l'y voyait guère que les jours d'un vote décisif. Après avoir longtemps professé les principes libéraux et conservateurs qu'il tenait de G. Canning, et avoir adhéré notamment à l'émancipation des catholiques et au bill de réforme, G. Bentinck, à l'exemple de son ami lord Stanley, abandonna tout à coup les whigs et passa dans l'opposition, où il devint l'un des plus chauds partisans de sir Robert Peel. Sa confiance dans cet homme d'État était telle, que lorsqu'en 1845 M. B. Disraëli osa prédire sa prochaine défection du ministère sur la question des céréales, qui en ce moment, grâce aux efforts de la célèbre *corn league*, passionnait toute l'Angleterre, il fut l'un des conservateurs qui protestèrent le plus vivement contre ce qu'il appela une calomnie. Et cependant cette défection était imminente : sir R. Peel allait encore une fois, sous la pression des événements, donner aux opinions qu'il avait soutenues toute sa vie un éclatant démenti, et sacrifier, aux intérêts de son pays, à la fois son parti et sa réputation de politique ferme et persévérant.

Quelques mots sur cette conversion, qui devint l'origine de la brillante mais trop courte carrière parlementaire de G. Bentinck. Vers l'automne de 1845, le bruit s'étant répandu que la récolte était mauvaise, l'opinion s'en montra très-alarmée, et tous les regards se tournèrent avec anxiété vers le gouvernement. Le 1er novembre 1845, sir Robert Peel convoqua le cabinet et appela son attention sur la nécessité de prendre des mesures immédiates pour prévenir la disette imminente, et de pourvoir particulièrement à la détresse de l'Irlande, où sévissait la maladie des pommes de terre. Ces mesures, suivant lui, pouvaient être prises de deux manières : ou par un ordre en conseil qui suspendrait la loi restrictive de l'importation des céréales, ou par la convocation extraordinaire du parlement, auquel on proposerait un bill dans ce sens. Sir Robert Peel saisit, d'ailleurs cette occasion de faire connaître au cabinet que ses opinions avaient complétement changé sur le mérite de la protection, et que le moment lui paraît venu, si l'on voulait sauver l'Angleterre d'une crise formidable, de se rallier à la cause de la liberté du commerce. La majorité accueillit froidement ces ouvertures, et quatre conseils furent successivement tenus sans résultat. En ce moment, lord John Russel, informé sans doute des incertitudes du cabinet, adressa d'Édimbourg, à ses commettants de la cité de Londres, une lettre datée du 22 novembre, par laquelle il réclamait, au nom d'une nécessité publique, l'abolition immédiate et définitive de toute loi restrictive de l'importation des céréales. Sous le coup de la vive impression causée par ce manifeste, sir R. Peel convoqua de nouveau le cabinet, et fit entendre à ses collègues le langage le plus pressant. La majorité se rallia à ses propositions; mais lord Stanley résistait, et ce dissentiment parut assez grave pour motiver la démission du cabinet. Cette démission

fut portée le 6 décembre à la reine, qui, le 8, fit appeler lord John Russel, et le chargea de composer un ministère. Mais, après huit jours de négociations, ce chef du parti whig échoua; et sir Robert Peel reprit le pouvoir avec tous ses collègues, moins lord Stanley, connu aussi sous le nom de lord Derby. La nouvelle de la défection de sir Robert Peel avait frappé G. Bentinck d'un coup violent. Faisant immédiatement trêve à sa vie de plaisirs et d'occupations frivoles, il se prépara, par une étude approfondie des intérêts engagés dans la question du *free trade*, à une lutte énergique, au nom de son parti trahi et humilié.

Dès l'ouverture du parlement, sir Robert Peel exposa les mesures qu'il soumettrait à sa sanction. L'annonce de ces mesures, déjà à peu près connue d'avance, ne causa qu'une faible surprise; mais elle enleva toute lueur d'espérance au parti protectionniste, qui se hâta de s'organiser. G. Bentinck devint l'agent le plus actif de cette organisation; et, quoique sans pratique des affaires, sans précédents oratoires, par la seule confiance qu'inspirait son caractère énergique et résolu, il fut choisi, malgré lui, pour chef de la nouvelle opposition. Il devait justifier ce choix en apparence prématuré. En effet, suppléant à l'expérience et à l'habitude des luttes de tribune par une force de volonté extraordinaire, il parvint, au prix d'efforts de travail incroyables, à se rendre maître de presque toutes les questions de tarifs qui devaient s'agiter dans la session, et auxquelles il était demeuré étranger jusque-là.

Sa lutte contre sir Robert Peel et la majorité, qui comptait dans ses rangs les premiers orateurs de la chambre, fut mémorable. Aidé de M. Disraëli, il disputa le terrain pied à pied avec un courage et une constance indomptables, chaque jour sur la brèche, tant à la chambre que dans les comités. Toujours prêt à prendre la parole, et la prenant en effet plusieurs fois à chaque séance, retardant chaque vote hostile à ses principes par tous les moyens que le règlement mettait à sa disposition, lançant habilement les orateurs de son parti, protégeant, couvrant leur retraite, relevant les esprits les plus abattus, et les ramenant au combat par la perspective d'un prochain triomphe, il força ses adversaires à l'admirer, et finit par leur être redoutable.

Cependant sir Robert Peel avait vaincu : non-seulement les lois sur les céréales n'existaient plus, mais encore le tarif anglais avait été largement remanié dans le sens de la liberté du commerce. Ces mesures adoptées, le grand homme d'État jugea sa mission terminée, et chercha une occasion de se retirer. La session d'ailleurs avait épuisé ses forces, en même temps que les accusations violentes et passionnées de ses anciens amis, devenus ses plus implacables adversaires, l'avaient blessé au cœur. D'un autre côté, la majorité, qui l'avait soutenu dans ses réformes commerciales, une fois ces réformes opérées, ne lui apportait plus le même concours, le même dévouement : composée d'éléments hétérogènes, elle semblait, une fois le but commun atteint, devoir se dissoudre prochainement. Le gouvernement, dans de pareilles conditions, présentait trop de difficultés pour qu'un homme qui avait eu si longtemps et sans conteste la direction de la chambre, consentît à la garder. Un bill destiné à soumettre à un régime de police très-sévère l'Irlande, alors dans un état de surexcitation extraordinaire, fut le terrain qu'il choisit pour faire une retraite honorable. Ce bill devait naturellement rencontrer une vive opposition, d'abord dans le parti trop résolu à renverser le cabinet à tout prix, puis dans la fraction libérale de la chambre, ennemie par principe de toute mesure restrictive de la liberté. Sir Robert Peel le savait, et n'en pressa pas moins la discussion. Vainement ses amis et les membres les plus influents du parti libre-échangiste, devinant sa pensée, firent-ils auprès de lui les démarches les plus honorables pour le décider à retirer ou du moins à laisser modifier une loi qu'ils se trouvaient dans la nécessité de rejeter : il fut inébranlable. Le jour du vote venu, l'opposition tory, malgré quelques scrupules, cédant à la voix de G. Bentinck, qui fit, dans cette circonstance, l'un de ses discours les plus violents contre sir Robert Peel, repoussa le bill sur l'Irlande. Le cabinet fut battu. Le lendemain, il donnait sa démission, et laissait aux whigs le triste soin de gouverner sans majorité.

Le but principal de G. Bentinck était atteint; il venait de renverser l'homme qui avait si cruellement trompé et humilié son parti. Toutefois le pouvoir n'était pas encore entre les mains de ses amis; lord John Russel allait, sans aucun doute, continuer la politique commerciale de son prédécesseur. Une nouvelle campagne était donc nécessaire; G. Bentinck l'inaugura par un succès. Le ministère avait proposé d'égaliser, à peu de chose près, les droits sur les sucres des colonies anglaises et sur les sucres étrangers. G. Bentinck, pour empêcher cette nouvelle application des principes du *free trade*, obtint de la chambre des communes la nomination d'un comité d'enquête. Il avait dirigé comme président, avec une grande assiduité et une rare intelligence, les travaux du comité, mais sans avoir pu faire adopter ses conclusions par ses collègues, lorsque, quatre jours après, la même question ayant été posée devant la chambre, et les voix s'étant partagées, G. Bentinck, qui présidait la chambre réunie en comité, fit, par son vote, pencher la balance en faveur des conclusions de son rapport. Ce fut le dernier acte d'une politique qui, commencée depuis deux années à peine, avait déjà jeté un grand éclat. Quelques mois après, allant faire une visite à pied à l'un de ses voisins de campagne, il fut frappé d'un coup de sang, et mourut, sans secours, au milieu d'un chemin.

Sir Benjamin Disraëli, son ami et son vail-

lant second dans la lutte contre le *free trade*, chancelier de l'échiquier en 1852, a retracé avec son talent ordinaire cette courte mais glorieuse carrière, dans un volume plein d'intérêt, intitulé *Lord George Bentinck, a political biography.* A. Legoyt.

*Gentleman's Magazine*, 1848. — *Revue des Deux Mondes.*

**BENTINUS** (*Michel*), savant peu connu du seizième siècle. On a de lui : *Perotti cornu copiæ ; — Terentii Varronis de Lingua latina libri III, IV, V, VI; ejusdem de Analogia libri III ;— S. Pomp. Festi fragmenta ; — Nonnii Marulli compendia ; ad hæc accedunt castigationes in Nonium Varronem et Festum; — Opera Mich. Bentini* ; Venise, chez Alde, 1527, in-fol.; — *Terentii Varronis de Lingua latina libri III, et totidem de Analogia ; adjectis castigationibus Mich. Bentini* ; Paris., in ædibus Sorbonæ, 1530, in-8°.

*Catalogue de la Bibliothèque imp. de Paris.*

**BENTIVOGLIO**, famille originaire du château du même nom, aux environs de Bologne, et souveraine dans cette ville au quinzième siècle, prétendait descendre d'un fils naturel de l'empereur Frédéric II. — *Enzio*, vingt-deux ans captif chez les Bolonais, mourut dans leur ville en 1271, laissant, selon des chroniques peut-être apocryphes, un fils du nom de *Bentivoglio*. — Pendant le quatorzième siècle, on voit la famille des Bentivoglio attachée à la corporation des bouchers. Peu après elle s'illustra; et, par son attachement au parti *de l'échiquier*, elle acquit les premières places.

*Jean* Bentivoglio, chef du parti de l'échiquier, supplanta Manne Gozzadini, et se fit proclamer, en 1401, seigneur de Bologne. L'année suivante, il perdit la bataille de Casalecchio contre Jean-Galéas Visconti; puis il fut tué par le peuple de Bologne dans une révolte. Mais son usurpation n'en devint pas moins un titre pour sa maison. *Antoine*, son fils, banni de Bologne en 1420, y rentra au bout de quinze ans, gagna la faveur populaire, fut arrêté par ordre du pape Eugène IV, et décapité (1435).

*Annibal* Bentivoglio, placé à la tête du gouvernement de Bologne, en 1438, par Nic. Piccinino, fut peu docile aux ordres de ce protecteur : il fut enfermé dans la citadelle de Varrani, s'évada, et gouverna de nouveau Bologne, mais sans titre, jusqu'en 1445. A cette époque, il fut tué par des hommes qui prétendaient rétablir la liberté dans Bologne, mais au fond obéissaient aux instigations du duc de Milan.

*Santi* ou *Sanche* Bentivoglo était chef d'une manufacture de laines à Florence, quand Cosme de Médicis lui offrit le choix entre ses occupations industrielles et le gouvernement de Bologne. Santi opta pour le poste périlleux qui le plaçait parmi les chefs de l'Italie, gouverna seize ans avec sagesse, toujours d'accord avec le peuple de Bologne et avec le pape, et mourut universellement regretté en 1462.

*Jean II*, fils d'Annibal Ier, encouragea les arts, orna Bologne d'édifices magnifiques, appela les sculpteurs, les peintres, les poëtes, autour de lui. César Borgia l'avait en vain environné d'embûches : Jean déjoua tous ses piéges; mais l'arrivée du pape Jules II, avec une armée et des Français, le contraignit à quitter Bologne (1506) pour se réfugier à Milan, où il mourut en 1508.

*Annibal II* et *Hermès*, rétablis en 1511, par les Français, dans l'exercice de leur souveraineté à Bologne, n'en jouirent que pendant un an : forcés de se retirer à Ferrare et à Mantoue, ils renoncèrent à leur pouvoir en faveur du pape.

*Hercule* Bentivoglio, fils d'Annibal II, né vers l'an 1512, fut employé par les princes d'Este dans plusieurs négociations délicates, et mourut en 1573. Il excellait dans la poésie, dans la musique instrumentale et les exercices du corps. On a de lui : des stances, sonnets, églogues; des satires et des *capitoli*; enfin deux comédies. Sa facilité, sa grâce, le rendent presque l'égal de l'Arioste. Ses œuvres ont été publiées sous le titre : *Opere poetiche del signor Ercole Bentivoglio* ; Paris, 1719, in-12.

*Camille* Bentivoglio, petit-fils d'Annibal II, s'attacha aux rois Henri II et François II, dont il fut premier gentilhomme ; puis, faussement accusé par le parti des Guises de l'assassinat du comte d'Enghien, et même cité pour un cas plus grave encore devant le pape Pie IV, il passa en Pologne, et se signala pendant la guerre contre les Turcs.

*Gui* Bentivoglio, successivement camérier secret de Clément VIII, référendaire de Paul V, archevêque de Rhodes, nonce apostolique en Flandre et en France, et enfin cardinal, fut choisi par Louis XIII comme protecteur de la cour de France auprès du pape; il devint le confident intime d'Urbain VIII, qui le fit évêque de Palestrine, et auquel on crut qu'il allait succéder en 1644, lorsqu'il mourut dès l'ouverture du conclave. Il avait soixante-cinq ans. On a de lui : *Relazioni di G. Bentivoglio in tempo delle sue nunziature di Fiandria e di Francia*; Anvers, 1629, in-4°; Cologne, 1630, in-4°; Paris, 1631; trad. en français par le P. Gaffardi; Paris, 1642, in-4°; — *Della Guerra di Fiandra*, 1re partie (en 10 livres); Cologne, 1633, in-8°; 2e partie (en 6 livres) ; ibid., 1636, in-4°; 3e part. (en 8 livres); ibid., 1639, in-4°; traduit en français par l'abbé Loiseau; Paris, 1760, 4 vol. in-12; — *Raccolta di lettere, scritte in tempo delle sue nunziature di Fiandra et di Francia* ; Cologne, 1631, in-8° ; Paris, 1635; Venise, 1636, in-4°; trad. en français par Veneroni ; — *Memorie, ovvero Diario del cardinal Bentivoglio*, écrits en 1642, et publiés à Venise et à Amsterdam, 1648, in-8° et in-4°. Les œuvres complètes de G. Bentivoglio ont paru à Venise, 1668, in-4°.

*Hippolyte* Bentivoglio (mort le 1er février 1685), d'une autre branche de la famille, marquis de Magliano, comte d'Antignano, noble bolonais, ferrarais et vénitien, colonel de cavalerie,

était au siége de Pavie avec le duc François de Modène. Il parlait plusieurs langues, possédait la musique et l'architecture, inventa plusieurs machines théâtrales, composa quatre tragédies (*Annibal à Capoue*, *Phyllis*, *Achille à Scyros*, *Tiridate*), une comédie, et des poésies lyriques.

Son fils *Cornelio*, né à Ferrare en 1668, mort à Rome le 30 décembre 1732, fut, sous Clément XI, prélat domestique, clerc de la chambre apostolique, archevêque de Carthage, et nonce en France. Il y développa beaucoup de zèle pour la bulle *Unigenitus*, et, en conséquence, reçut beaucoup de faveurs de Louis XIV. La régence changea singulièrement cet ordre de choses; et le pape l'ayant rappelé en Italie le nomma cardinal en 1719, puis légat *à latere* dans la Romagne, nonce en Espagne, etc. Le cardinal Bentivoglio était versé dans les lettres, dans le droit, la théologie et les sciences. Il soutint tous les établissements favorables à la littérature. On a de lui plusieurs *Discours* (un entre autres sur l'utilité morale des arts du dessin), une traduction en vers de *la Thébaïde* de Stace, et quelques *sonnets* (dans la Collection de Gobbi, t. III). [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Sismondi, *Hist. des Republ. Ital.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura.* — Ginguené, *Hist. littér. de l'Italie.*

* **BENTKOWSKI** (*Félix*), bibliographe et littérateur polonais, né en 1781, mort à Varsovie en 1852. Il a été consécutivement professeur d'histoire au lycée de cette ville et préposé à la bibliothèque de cet établissement, professeur de bibliographie et d'histoire, bibliothécaire en chef et doyen de la faculté des lettres à l'université de Varsovie, depuis sa fondation en 1817 jusqu'à sa destruction en 1831; enfin, en dernier lieu, il fut garde général des archives du royaume de Pologne. Le principal titre littéraire de Bentkowski est sans contredit son ouvrage *Historya Litteratury polskicy* (Histoire de la littérature polonaise), publié en 1814 à Varsovie et à Vilna, en deux gros volumes in-8° : quoique ce travail laisse beaucoup à désirer, il n'en présente pas moins un répertoire bibliographique des plus utiles. Comme membre de la Société royale des amis des sciences de Varsovie, Bentkowski prononça les éloges de Livet et de Surowiecki, et se livra à divers travaux de linguistique et de numismatique. Il a publié aussi à Varsovie, en 1821, une Introduction à l'histoire générale, en un volume in-8°, et a traduit en polonais l'*Histoire de la Civilisation* de M. Guizot. C. M.

*Pismiennictws polskie w rarysie* (la Littérature polonaise en esquisse); Posen, 1843, in-8°.

**BENTLEY** (*Thomas*), écrivain dramatique anglais, mort en 1782. On a de lui : *les Souhaits*, comédie, 1761; — *Philodamus*, tragédie, 1767; — *le Patriotisme*, poëme satirique, inséré dans le *Repository* de Dilly.

*Biographica Britannica.*

**BENTLEY** (*Richard*), philologue anglais, né en 1662 à Oulton, près Wakefield; mort en 1742. Il était le fils d'un maréchal ferrant, et fréquenta d'abord l'école de Wakefield, d'où il passa à l'université de Cambridge, qu'il quitta en 1681 pour devenir maître d'école à Spalding dans le Lincolnshire, puis précepteur du fils de l'évêque de Worcester, alors doyen de Saint-Paul, et dont il devint quelque temps après le chapelain. Son épître en latin au docteur John Mill (1691) commença à le faire connaître; Bentley y fit preuve d'une vaste érudition et d'une critique heureusement appliquée à l'étude des classiques anciens. Il existait un legs qu'on accordait pour un certain nombre de sermons qui devaient être prêchés chaque année en l'honneur de la défense de la religion naturelle et révélée. Bentley ayant été choisi, en 1692, pour remplir la volonté du testateur, il composa huit sermons consacrés à la réfutation de l'athéisme; il prouva dans cette occasion qu'il avait, non-seulement une profonde connaissance des philosophes de l'antiquité, mais qu'il était à la hauteur des idées de son époque. Lors de la publication du Callimaque de Grævius en 1697, Bentley envoya à ce dernier une grande collection de fragments de ce poëte, avec des remarques. Déjà conservateur de la bibliothèque royale de Saint-James, Bentley fut nommé professeur au collége de la Trinité à Cambridge en 1700; et ayant renoncé au canonicat de Worcester, il fut investi, l'année suivante, de l'archidiaconat d'Ély. Tout en se livrant à une vive polémique littéraire, et en s'engageant dans des discussions pénibles pour lui, Bentley continua ses travaux scientifiques, et publia en 1710 ses remarques critiques sur deux comédies d'Aristophane, et ses corrections des fragments de Ménandre et de Philémon. Son excellente édition d'Horace parut en 1711 (3[e] édition, Amsterdam, 1723). En 1726 il publia Térence et Phèdre. Son édition du *Paradis perdu* de Milton lui attira beaucoup de critiques en Angleterre, et fournit une nouvelle preuve de son peu de goût pour la poésie, par les changements qu'il y glissa, et par les beautés et les traits caractéristiques qu'il en effaça.

Sa vie fut une longue série de querelles académiques; il y déploya autant de courage que de capacité. Sa correspondance a été imprimée à Londres en 1807, in-4°, et réimprimée à Leipzig en 1825, in-8°, sous ce titre : *Rich. Bentleii et doctorum virorum Epistolæ partim mutuæ, novis additamentis et God. Hermanni dissertatione de Bentleio ejusque edit. Terentii auxit Friedemann.* Dans la biographie la plus récente que nous ayons de lui, biographie publiée dernièrement par James-Henri Monk, évêque de Glocester, sous le titre : *the Life of Rich. Bentley* (London, 1830, in-4°), on rend justice à Bentley comme savant; mais on présente sa vie et son caractère sous des couleurs très-peu avantageuses. Le célèbre Wolf avait aussi écrit sa biographie (Berlin, 1816); mais cet émule de Bentley ne disposait pas de matériaux aussi riches

ni aussi authentiques que ceux qu'a eus le biographe anglais. [*Enc. des g. du m.*]

Monck, *Life of Richard Bentley*; Londres, 1830, in-4°. — *Biographia Britannica.*

*BENTZON (*Adrien-Benoni*), littérateur norvégien, né à Tönsberg en 1777. Il étudia à Copenhague, et devint un des chefs du mouvement littéraire représenté au commencement de ce siècle par Baggesen et les amis d'Oehlenschlæger. En 1798, il fut attaché à la faculté de droit en qualité de professeur adjoint, et en 1816 il fut nommé gouverneur général des îles danoises de l'Inde. On a de lui : *Concours académique sur l'âge le plus favorable pour former de grands poëtes* (*Minerva*), 1796; — *Erindringer et Oehlenschlæger*; Copenhague, 1850, en allemand; Leipzig, 1851; — des *pièces* traduites de Schrœder et Kotzebue. M.

*BENVENUTI (*Charles*), physicien et mathématicien italien, de l'ordre des Jésuites, né à Livourne le 8 février 1716, mort à Varsovie en 1789, fut successivement professeur de philosophie à Fermo, de mathématiques et de philosophie à Rome. Une réponse vive et piquante qu'il fit à un écrit intitulé *Riflessioni sul Gesuitismo*, le força de quitter Rome : il se retira à Varsovie. Ses principaux ouvrages sont : *Elementi di Geometria, del signor Clairault tradotti*; Rome, 1754, in-8°; — *Synopsis physicæ generalis*; ibid., 1754, in-4°; — *De lumine dissertatio physica*; ibid., 1754, in-4°; l'auteur y soutient les principes de Newton.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BENVENUTI (*Giovanni*), architecte, coopéra en 1270 à la restauration de l'église Saint-Sauveur de sa ville natale, Pistoja en Toscane. E. B—N.

Tolomei, *Guida di Pistoja.*

BENVENUTI (*Joseph*), médecin italien, né dans l'État de Lucques vers l'an 1728, fut membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *Dissertatio historico-epistolaris...... qua epidemicæ febres in Lucensis dominii quibusdam pagis grassantes describuntur, necnon mercurii atque corticis Peruviani usus in earum curatione recto rationis examini subjicitur*, etc.; Lucques, 1754, in-8° : l'auteur y préfère le mercure au quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes; — *Dissertationes et Quæstiones medicæ magis celebres*, etc., tom. I; Lucques, 1757, in-8°; on y trouve un mémoire sur l'hydrophobie, et l'emploi du vinaigre pour la guérir; — *de Lucensium thermarum sale tractatus*; Lucques, 1758, in-8°; — *Riflessioni sopra gli effetti del moto a cavallo*; Lucques, 1760, in-4°; — *Dissertatio physica de lumine*; Vienne, 1761, in-4°; — *De rubiginis frumentum corrumpentis causa et medela*; Lucques, 1762; — *Observationum medicarum quæ anatomiæ superstructæ sunt collectio prima*; Lucques, 1764, in-12.

*Biographie médicale.*

*BENVENUTI (*Pietro*), peintre, né à Arezzo en 1769, mort à Florence en février 1844. Il est généralement regardé comme le premier des peintres modernes de la Toscane; son style est noble et élevé, bien qu'un peu froid; son dessin est pur et correct, et son coloris est souvent plein de chaleur. Parmi ses ouvrages, nous ne ferons que signaler : à Arezzo, *la Judith* de la cathedrale, *la Justice et la Paix*, sa première fresque, exécutée à l'évêché en 1798; à Pise, un beau tableau dans la cathédrale; à Sienne, *le Cœur de Jésus* à l'église des Servites; à Montale, *la Samaritaine*; à Certaldo, dans la maison de Boccace, le portrait du poëte peint à fresque; à Florence, *le Salon d'Hercule* au palais Pitti; le plus important de tous les travaux qui lui ont été confiés, *la Coupole de la Chapelle des Médicis* : c'est dans cette grande peinture que Benvenuti a montré toute son habileté de dessinateur, toute sa puissance de coloriste; il y a représenté huit grands sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, *quatre prophètes*, et *quatre évangélistes*. Le plus grand éloge que nous puissions faire de ces fresques est de dire qu'elles sont dignes de cette chapelle, la plus magnifique du monde. C'est sous la direction de cet artiste que Carlo Lassinio a gravé, d'après les dessins de V. Gozzini, la fameuse galerie Riccardi, peinte par Luca Giordano (Florence, 1822, gr. in-f°.). Son portrait, peint par lui-même, figure dans la fameuse collection iconographique de la galerie de Florence. E. BRETON.

*BENVENUTO (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école de Ferrare, né vers 1480, mort vers 1525. Fils d'un jardinier, il dut à sa naissance le surnom de *l'Ortolano*, sous lequel il est généralement connu (1). Benvenuto, pendant un séjour qu'il fit à Bologne vers 1512, avait fait une étude spéciale des ouvrages de Raphaël et de Bagnacavallo; aussi son dessin est-il en général pur et correct, et sa perspective bien entendue; il joignit à ces qualités une solidité de coloris qui fut un des caractères distinctifs de l'école de Ferrare au seizième siècle. Ses tableaux sont assez nombreux dans les galeries de Rome; mais c'est dans sa patrie qu'il faut chercher ses principaux ouvrages. E. B—N.

Barrufaldi, *Vite de' più insigni Pittori e Scultori Ferraresi*, mss. — Orlandi, *Abecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

BENVENUTO-CELLINI. *Voy.* CELLINI.

*BENVENUTO DI PAOLO, peintre d'ornements, travailla, de 1465 à 1482, à la décoration de la coupole de la cathédrale de Sienne, sa patrie. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storici di Siena.*

BENVOGLIENTI (*Hubert*), historien italien, né le 11 octobre 1668, mort le 22 février 1733.

(1) Il faut bien se garder de le confondre, ainsi qu'on l'a fait souvent, avec *Benvenuto Tizio*, dit *le Carofolo*, son contemporain et son compatriote. Cette confusion est d'autant plus facile que leurs ouvrages ont entre eux plus d'un rapport : cependant le faire de l'Ortolano tient encore plus de la sécheresse de l'ancien style que celui du Garofolo.

Il ne se contenta point d'étudier les langues et surtout l'histoire, il ouvrit encore sa maison et sa bourse à ceux qui cultivaient les mêmes branches de la science. Apostolo Zeno, Salvini, Grandi, et Muratori qui mentionne le fait, mirent à profit les observations de Benvoglienti. Il remplit aussi diverses fonctions publiques. On a de lui : *Osservazioni sopra la traduzione del Rapimento di Proserpina di Claudiano, fatta da Marc.-Ant. Cinuzzi*; Sienne, 1715, in-8°; — *Notizie istoriche d' Orazio d' Elei e di Fr. Accarigi pastori Arcadi*, sous le pseudonyme de Geranio Scheneo, dans les *Notizie degli Arcadi morti*, t. I; — *Chronicon Senense italice, scriptum ab Andr. Dei et ab Ang. Turæ continuatum*, dans les *Scriptores rerum Italicarum*; ibid., t. XV; — *Annales Senenses, auctore Nerio Donati filio nunc primum editi*, *cum notis*; ibid.; — *Libro citato Aminta difeso, con le Osservazioni di un Accademico Fiorentino*; Venise, 1730.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — *Delizie degli eruditi Toscani*, t. II.

**BENZEL-STERNAU** (*Anselme-François* DE), homme d'État allemand, né le 28 août 1738, mort le 7 mai 1784. Il employa toute son influence à réformer les écoles, à discipliner et même à diminuer les couvents. En 1782, il fut chargé de la curatelle des universités, et publia une *Nouvelle organisation de l'université de Mayence*, 1784.

Ersch et Gruber, *Encyclopädie*.

**BENZEL-STERNAU** (*Chrétien-Ernest*, comte DE), écrivain allemand, né à Mayence en 1767. Il entra au service de l'électeur de cette ville en 1791, en qualité de conseiller de régence à Erfurt, et fut nommé en 1803 conseiller intime d'État. Il prit ensuite du service dans le grand-duché de Bade, où lui fut confiée en 1806 la direction du ministère de l'intérieur; enfin il fut nommé en 1812 ministre d'État des finances par le grand-duc de Francfort. Lorsque ce grand-duché cessa d'exister en 1813, le comte Benzel alla demeurer en Suisse, et séjourna alternativement dans ses propriétés près de Hanau, et à Mariahalden, près du lac de Constance. *Le Veau d'or* (4 vol., Gotha, 1802) plaça Benzel-Sternau au rang des écrivains humoristiques les plus distingués de l'Allemagne. Dans ses autres écrits de même nature on a remarqué la richesse des images, la justesse des comparaisons, une manière spirituelle, beaucoup de finesse d'observation, jointe à une connaissance profonde du monde. On peut toutefois reprocher à ses compositions un désir souvent immodéré de faire de l'esprit, et la manière quelquefois énigmatique et subtile dont il y traite son sujet, défauts auxquels se joignent encore l'étrangeté et la surabondance de phrases. M. Benzel-Sternau s'est aussi essayé dans le genre dramatique, mais pas avec un égal bonheur. Son *Théâtre de la cour de Barataria* (4 vol., Leipz., 1828), recueil de proverbes dramatiques, présente plusieurs scènes spirituelles et en partie bien ordonnées, mais ne constitue pas une véritable production de l'art. Sa comédie, *A moi l'univers!* a des caractères bien dessinés; mais le véritable comique y manque, et l'action languit souvent. Après avoir servi deux princes ecclésiastiques, le comte se fit recevoir, en 1827, dans la communion évangélique avec son frère Godefroy, mort en 1832. [*Enc. des g. du m.*]

*Conversations-Lexicon.*

**BENZELIUS** (*Éric*), théologien suédois, né en 1642 à Benzeby en Suède, mort le 17 février 1709, dut le haut rang qu'il occupa à ses talents et à son mérite. Charles XII, dont il avait toujours conservé l'affection, le nomma archevêque d'Upsal en 1700. Ses principaux ouvrages sont : *De viris prophetarum*; — *Breviarium Historiæ Ecclesiæ Veteris et Novi Testamenti*. Benzelius dirigea l'édition de la Bible en suédois que Charles XII fit publier en 1703.

*Acta Eruditorum Lips.*

**BENZELIUS** (*Éric*), savant suédois, fils du précédent, né à Upsal en 1675, mort en 1743, était versé dans la théologie, les langues, les antiquités et l'histoire. De retour de ses voyages dans les principaux pays de l'Europe, il devint successivement professeur de théologie, évêque de Gothenbourg, de Linköping, et archevêque d'Upsal. On a de lui : *Monumenta sueco-gothica*; — *Ulphilas illustratus*; — un ouvrage sur l'histoire de Suède, des éditions de plusieurs chroniques du Nord, une traduction latine du *Cyclus judaicus* de Moïse Maimonide.

*Vita Erici Benzelei*, dans *Nova Acta Soc. Upsaliensis*, vol. I, p. 209. — Fabricius, *Histor. Biblioth.*, t. V, p. 528. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I, p. 1077.

**BENZELIUS** (*Henri*), voyageur suédois, frère du précédent, né à Strengnes en 1689, mort en 1758, fut du nombre des savants que Charles XII envoya dans les contrées de l'Orient. Il partit en 1714, parcourant l'Archipel, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, et revint par l'Italie, l'Allemagne et la Hollande. De retour dans sa patrie, il fut successivement professeur de théologie, évêque de Lund et archevêque d'Upsal. On a de lui : un *Journal de ses voyages*, conservé en manuscrit à Upsal; — *Syntagma dissertationum in Academia Lundensi habitarum*; Leipzig, 1745, in-4°.

Schmerzah, *Zuverl. Nachrichten*, t. I, p. 70.

***BENZENBERG** (*Jean-Frédéric*), savant physicien et publiciste allemand, né le 5 mai 1777 à Schœller, dans le voisinage d'Elberfeld; mort le 8 juin 1846. Fils unique d'un pasteur protestant, il commença ses études par la théologie, et s'adonna plus tard aux sciences qu'il préférait : la physique et les mathématiques. Les observations qu'il fit dès 1798 sur les étoiles filantes, le portèrent à essayer d'en déterminer la distance et l'orbite. A Hambourg, où il séjourna quelque temps, il fit, au haut de la tour de Saint-Michel, des expériences sur la chute

des corps, sur la résistance de l'air et la rotation de la terre. Après un voyage à Paris, il renouvela ses expériences sur ce dernier sujet au fond d'une houillère à Schlesbuch, dans la province de la Marche. En 1805, il fut nommé professeur de physique et d'astronomie au lycée de Düsseldorf, et chargé de diriger les opérations du cadastre commencées en 1807, au moyen d'une nouvelle triangulation de la Bavière. Il fonda en outre une école spéciale d'arpenteurs, pour laquelle il composa un *Manuel de Géométrie*. Ennemi déclaré de Napoléon et de son gouvernement, il se retira en 1810 en Suisse, et s'y occupa de la détermination des hauteurs, au moyen du baromètre. Cependant il avait médité un projet de levée en masse contre l'empereur des Français, projet que les désastres de 1815 rendirent sans objet. Il vint alors à Paris, et s'y fit publiciste et économiste. Devenu plus tard membre des états de la province rhénane, il se fit remarquer dans cette assemblée par ses tendances sagement libérales. Il mourut à Bilks, dans un domaine où il avait fait élever un observatoire qu'il légua à la ville de Düsseldorf. Ses principaux ouvrages sont : *Lehrbuch der Geometrie* (Manuel de Géométrie); Düsseldorf, 1810; — *Wünsche und Hoffnungen eines Rheinlænders* (Vœux et espérance d'un Rhénan); Dortmund, 1815; — *Über das Kataster* (Du cadastre); Bonn, 1818; — *Über Handel und Gewerbe, Steuern und Zoelle* (Du commerce et de l'industrie, des impôts et des douanes); Elberfeld, 1819; — *Über Provinzial Verfassung mit besonderer Rucksicht auf Jülich, Kleve, Berg und Mark* (De l'organisation provinciale, eu égard surtout aux provinces de Juliers, de Clèves, de Berg et de la Marche); Hanovre, 1819-1822; — *Über Preussens Geldhaushalt und neues Steuersystem* (Des finances de la Prusse, et du nouveau système d'impôts); Leipzig, 1820; — *Über die Staatsverwaltung des Fürsten Hardenberg* (De l'administration du prince de Hardenberg); — *Friedrich-Wilhelm III* (Frédéric-Guillaume III); Leipzig, 1821; — *Die Staatsverfassungen Deutschlands* (De la constitution des États de l'Allemagne); Düsseldorf, 1845; — *Versuche über die Umdrehung der Erde* (Essais sur la rotation de la terre); Düsseldorf, 1845; — *Über die Sternschnuppen* (Des étoiles filantes); Hambourg, 1839.

*Le Mercure de Westphalie*. — *Conversations-Lexicon*.

***BENZI** (*Angelo*), architecte, décora en 1387 le chœur du Baptistère de Pistoja.

Brunozzi, *Ricordi*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*.

***BENZI** ou **BENZO** (*Giulio*), peintre de l'école bolonaise, né en 1647, fut élève de Carlo Cignani. Il mourut en 1681, à l'âge de trente-quatre ans, ne laissant qu'un petit nombre d'ouvrages. Un des plus estimés est un *saint Philippe Benizzi*, à fresque, au couvent des Servites de Bologne.

E. B—n.

Malvasia, *Felsina Pittrice*. — Ticozzi, *Dizionario*.

***BENZI** (*Massimiliano Soldani*), peintre, sculpteur, et graveur en médailles, né à Florence d'une famille noble en 1658. Il fut élève de Daniel de Volterre et de Ciro Ferri pour la peinture, et d'Ercole Ferrata pour la sculpture. Il a laissé un grand nombre de statuettes et de figurines en or et en bronze, exécutées pour la reine Christine de Suède, pour le pape Innocent XI, et autres personnages illustres. Une très-grande médaille de Louis XIV passe pour son meilleur ouvrage.

E. B—n.

Orlandi, *Abecedario*. — De Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*.

**BENZIO** (*Tryphon*), poëte latin et italien, natif d'Assise, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Son horrible laideur ainsi que son insigne malpropreté le firent comparer aux loups et aux sangliers : par compensation, sa probité et sa tolérance philosophique le firent surnommer *le Socrate de Rome*. Il fut secrétaire du pape Jules III et d'autres pontifes, et fut plusieurs fois envoyé en mission : à Cambrai en 1537, à Ratisbonne en 1541, et à Trente en 1546. Son épigramme latine sur la bataille de Lépante donne lieu de supposer qu'il vivait encore après 1571. Ses autres poésies se trouvent dans divers recueils.

Atanagi, *Rime di diversi nobili poeti Toscani*. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***BENZON** (*Frédéric-Guillaume-Charles*), historien danois, né le 7 mai 1791 à Kioge. Il étudia le droit à Copenhague, devint gentilhomme de la chambre, et secrétaire de la Société royale pour l'histoire et la langue de la patrie. On a de lui : *Registre de l'augmentation et de la diminution de la noblesse danoise depuis 1776 jusqu'à nos jours*.

M.

Nye, *Danske Magazin*, t. IV.

***BENZONE** (*George*), prince italien, souverain de Crême, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. En 1403 il recouvra la souveraineté, grâce aux révolutions dont la Lombardie était le théâtre. Mais il fut dépossédé de sa principauté, par le duc de Milan, en 1410. Il s'engagea alors au service de Venise, qui inscrivit sa famille au Livre d'or.

Sismondi, *Républiques Italiennes*.

**BENZONI** (*Venturino*), prince italien, souverain de la ville de Crême, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. En 1310, il fut contraint par Henri VII d'abdiquer une souveraineté dont sa famille était investie depuis 1258. Il recouvra son pouvoir à la mort de l'empereur; mais sa patrie se soumit à un Visconti de Milan.

Sismondi, *Républiques Italiennes*.

***BENZONI** (*François*), jurisconsulte italien, natif de Crémone, mort le 13 février 1523. Il fut souvent envoyé en mission par ses concitoyens. On a de lui : *de Codicillis et ultimis voluntatibus libri II*; — *Consultationes legales*.

Arisi, *Cremona literata*.

**BENZONI** (*Jérôme*), voyageur milanais, né vers l'an 1519. Il visita d'abord l'Italie, la France,

l'Espagne et l'Allemagne; il s'embarqua en 1541 pour l'Amérique, où il séjourna quatorze ans; il était parti pauvre, mais rapporta une riche collection de faits et d'observations. On a de lui : *l'Histoire du Nouveau Monde, contenant la description des îles, des mers nouvellement découvertes, et des nouvelles cités parcourues et visitées pendant l'espace de quatorze ans*; Venise, 1565, in-4°; 1572, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français, Genève, 1579 et 1605, in-8°; en allemand, Bâle, 1579 et 1583, in-fol.; en flamand, Amsterdam, 1650, in-4°; — *Descriptio expeditionis Gallorum in Floridam*; Genève, 1578, 1581 et 1586.

Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ*. — G. Freytag, *Adparatus litterarius*, t. I, n° XV, p. 57.

**BEOLCO** ou **BIOLCO** (*Ange*), poëte comique, né à Padoue en 1502, mort le 17 mars 1542. Doué d'un talent remarquable pour la comédie, Beoleo se familiarisa si bien avec le patois des hameaux padouans, qu'il composa dans ce dialecte de petites pièces fort applaudies dans les villages où il allait les réciter. Quelques jeunes gens de bonne famille l'accompagnaient dans ses voyages artistiques, jouaient comme lui sous le masque, et cachaient leurs noms sous les dénominations empruntées aux scènes qu'ils représentaient. C'est à cet usage que Beoleo dut le nom de *Ruzzante*, qui désormais remplaça le sien, et qu'on retrouve à la tête de ses œuvres, imprimées sous ce titre : *Tutte l' Opere del famosissimo Ruzzante, di nuovo e con somma diligenza rivedute e corrette*, etc.; Vicence, in-12, 1584 et 1598, et in-8°, 1617. Ses principaux ouvrages sont : six comédies : *la Pievana, l'Anconitana, la Moschetta, la Fiorina, la Vaccaria* et *la Rodiana*; cette dernière pièce lui fut disputée par A. Calmo, de Bergame; — deux dialogues en patois padouan; — trois *orazioni* dans le même patois.

Riccoboni, *Hist. du Théâtre Ital.* — Tomasini, *Elogia*.

**BEORN** ou **BIORN**, historien islandais, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui : *de Novitiis Groenlandorum indiciis*. L'auteur donne des indications sur une colonie norvégienne dans le Groënland oriental, contrée inaccessible aux navigateurs depuis le commencement du quinzième siècle; — *Annales, sive collectanea Groenlandiæ ab A. C. 1400, usque ad sua tempora*. Il paraît que cet ouvrage est encore inédit.

Gorton, *Biographical Dictionary*.

***BEOWULF**, héros maritime danois, dont l'existence est douteuse, bien que l'historien danois Suhm le fasse périr dans une bataille en 340. Il doit sa célébrité à un poëme épique en quarante-trois chants, écrit au neuvième siècle. L'auteur inconnu y glorifie la vie et le règne de Beowulf. L'idiome dans lequel ce poëme est écrit est le dano-anglo-saxon, qui diffère peu de l'islandais primitif. Le style ressemble à celui de l'*Edda*. La première partie du poëme chante la création du monde et la mort d'Abel, d'où l'on peut conclure que les Danois étaient déjà à cette époque convertis au christianisme; il paraît même que l'auteur était prêtre. Turner a donné une analyse de ce poëme intéressant, dont l'unique manuscrit connu se trouve dans la collection Cottonienne du British-Museum, et fut imprimé pour la première fois à Copenhague, avec la traduction latine par Thorkelin, en 1815. Une traduction danoise en vers par le célèbre poëte et ecclésiastique N.-S.-F. Grundlvig, parut à Copenhague en 1820.

P.-L. MÖLLER (de Copenhague).

Turner, *History of the Anglo-Saxons*, III, 286. — *Monthly Magazine*, vol. XIV.

**BÉQUET** (*Étienne*), littérateur et romancier français, né à Paris vers 1800, mort le 30 septembre 1838. Il compta de bonne heure parmi les lauréats des colléges de sa ville natale, et il entra au *Journal des Débats*, pour lequel il fit pendant quinze ans un feuilleton de critique hebdomadaire, signé de la lettre R. « Il savait, dit M. Jules Janin, tout dire sans offenser personne; » peut-être même aussi parce qu'il parlait plus volontiers des morts que des vivants.

Il se délassait parfois de la critique des œuvres du jour par des travaux d'érudition. De là son *Histoire véritable de Lucien* (à la suite de *la Luciade* de Courier, et dans le 12ᵉ vol. de la collection des romans grecs de Merlin). Lorsqu'il se mêlait à la politique, il le faisait avec talent et même avec éclat; témoin la page qu'il écrivit au mois de juin 1830, et qui se terminait par ces mots devenus historiques : « Malheureuse France, malheureux roi! » Quoique Béquet se fût reconnu l'auteur de l'article, on fit à l'éditeur du journal un procès, dans lequel le ministère succomba. On cite encore de Béquet : *Marie, ou le Mouchoir bleu*, publié en octobre 1829 dans la *Revue de Paris*. Ce morceau, écrit d'un style simple et élégant, obtint un véritable succès de vogue.

En 1831, Béquet écrivit pour le même recueil *l'Abbaye de Maubuisson*.

Il mourut à la fleur de son âge, par suite d'excès de boisson. Son corps a été inhumé au village de Bossancourt, dans la vallée de Montmorency.

Jules Janin, *Journal des Débats*, 1ᵉʳ octobre 1838. — *Revue de Paris*, octobre 1829. — *Même recueil*, 1831, t. XXVI. — Merlin, *Collection des Romans grecs*, t. XII.

***BERA** (*le chevalier*), homme politique et jurisconsulte français, vivait au commencement de notre siècle. Il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et devint, sous le gouvernement impérial, procureur général à Poitiers. En 1814, après le retour du roi, il perdit cette place, et fut, au mois de mai 1815, élu membre de la chambre des députés par trois colléges électoraux. On a de lui : *Choix de plaidoyers prononcés sur des questions d'état, et des difficultés intéressantes élevées en inter-*

*prétation du code Napoléon et du code de procédure civile* ; Paris, 1812, in-4°.

*Biographie nouvelle des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.*

*BERA (...), peintre d'histoire contemporain. Il est élève de Lafond et de Regnault. Ses principaux tableaux sont : *Démocrite et les Abdéritains ; — le Portrait de Charles X ; — le Portrait de la duchesse d'Angoulême ; — les Petits Naufragés.*

Gabet, *Dictionnaire des Artistes.*

**BERAIN** (*Jean*), dessinateur français, né à Saint-Michel en 1630, mort en 1697. Il était attaché au cabinet de Louis XIV. On a un recueil de gravures faites d'après ses dessins ; elles représentent des arabesques, des ornements pour la décoration des appartements : ces dessins sont faciles, de bon goût, et témoignent d'une imagination féconde. — Son fils *Jean* fut, comme lui, dessinateur, donna le plan des cérémonies funèbres faites à Saint-Denis à la mort du Dauphin, et lors des funérailles de Louis XIV. Il fit un grand nombre de dessins pour les sculptures dont on ornait alors les proues et les poupes des vaisseaux ; il dessina aussi beaucoup de costumes pour les carrousels. Ces deux artistes, assez peu connus, méritent cependant de l'être, par leur talent et les utiles applications qu'ils surent en faire.

Ph. Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

**BERAIN** (*Pierre-Martin*), historien français, frère de ce dernier, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était prévôt du chapitre de Hazelach, en Alsace. On a de lui : *Mémoires historiques sur le règne des trois Dagoberts, au sujet des fondations de plusieurs églises d'Alsace, et particulièrement de celle de Hazelach* ; Strasbourg, 1717, in-8°.

Calmet, *Bibliothèque de Lorraine.*

***BERAIN** (*Nicolas*), magistrat et historien français, vivait à Paris dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *les Différentes mœurs et coutumes des anciens peuples* ; Paris, 1668, in-12 ; — *Nouvelles remarques sur la langue françoise* ; Rouen, 1675, in-12.

Goujet, *Bibliothèque Française.*

***BERALDI** (*Jérôme*), historien italien, natif de Lucques, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Relazione d'alcuni successi, occorsi alla republica di Lucca nell' anni 1638, 1639, 1640, et difesa per la republica di Lucca contro le censure fulminate da monsig. Cesare Raccagni* ; Cologne, 1640, in-fol.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BERANDUTIUS** ou **BERARDUCCIO** (*Maure-Antoine*), théologien et jurisconsulte italien, natif de Biseglia, dans le royaume de Naples, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Somma corona de' confessori, dove si tratta d' ogni sorte di restitutioni, usure et cambii*, 1591.

Toppi, *Biblioteca Napoletana.*

***BÉRANGER** (*Antoine*), peintre français d'histoire, né à Paris en 1785. Il s'est fait particulièrement remarquer par ses peintures sur les vases de la manufacture de Sèvres. Les principales sont : *l'Entrée au Musée des tableaux, des statues et d'autres objets d'art pris sur les ennemis ; — Hérodote dans le collége des prêtres de Thèbes ; — Aristote, allant se promener au Pirée, reçoit les productions de l'Inde.* On a de cet artiste une excellente copie du célèbre camée connu sous le nom de *la Sainte-Chapelle.*

Gabet, *Dictionnaire des Artistes.*

***BÉRANGER** (*Pierre-Jean* DE), célèbre poëte chansonnier, naquit à Paris, rue Montorgueil (1), le 19 août 1780, chez un tailleur, « son pauvre et vieux grand-père, » aux soins de qui son enfance fut confiée. La particule nobiliaire qui précède son nom ne tire pas à conséquence, et c'est lui-même qui s'est empressé de nous l'apprendre :

> Moi noble ? oh ! vraiment, messieurs, non.
> Non, d'aucune chevalerie
> Je n'ai le brevet sur vélin.
> Je ne sais qu'aimer ma patrie...
> Je suis vilain, et très-vilain.

Il resta chez son aïeul jusqu'à l'âge de neuf ans. La prise de la Bastille, dont il fut témoin, laissa dans sa jeune tête un souvenir que, quarante années plus tard, il se plaisait à célébrer derrière les barreaux de la Force :

> Pour un captif souvenir plein de charmes !
> J'étais bien jeune ; on criait : Vengeons-nous !
> A la Bastille ! aux armes ! Vite, aux armes !
> Marchands, bourgeois, artisans, couraient tous...

Cette première leçon d'histoire fut pour l'enfant un grand enseignement, d'autant mieux ineffaçable qu'il n'avait encore appris du bon tailleur que des principes, et point de préceptes. Peu de temps après, Béranger quitta Paris pour Péronne, où il fut recueilli par une tante paternelle, qui tenait une auberge dans un des faubourgs. C'est sous la tutelle de cette pieuse et respectable femme que « le jeune garçon de service » sortit de son ignorance, en lisant, dans ses heures de loisir, le *Télémaque*, Racine et Voltaire, égarés dans la bibliothèque de sa tante, et qu'elle lui expliquait de son mieux. Mais déjà le génie sceptique et malin du critique en herbe se révélait par des saillies. Un jour, par un violent orage, tandis que la dévote, pleine de foi, aspergeait d'eau bénite toute sa maison, Béranger atteint d'un coup de tonnerre sur le seuil où il était assis, et complétement paralysé d'abord par l'effet de la foudre, se tourna vers l'excellente tante en reprenant vie, et lui dit malicieusement : « Eh bien ! à quoi sert donc ton eau bénite ? » L'esprit fort avait douze ans.

A quatorze ans, il entra en apprentissage dans l'imprimerie de M. Laisney, à Péronne, où, tout

(1) La maison où il naquit a été démolie ; elle était située vis-à-vis de l'impasse de la Bouteille, à l'endroit où est aujourd'hui le Parc-aux-huîtres.

en *composant* les œuvres d'autrui, il commença à apprendre les premières notions de l'orthographe et de la langue. Ses progrès étaient lents sur ce point. Aussi le bon imprimeur, qui s'était fait magister par sympathie pour l'apprenti, céda-t-il volontiers au penchant qui l'entraînait lui-même, et ses leçons de versification furent mieux goûtées que les règles de la syntaxe. Jamais il ne se montra fâché d'avoir formé plus habile que lui; c'est une justice que lui rend son illustre disciple :

> Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître :
> Je t'effaçai sans te rendre jaloux.

Plus tard, il suivit les cours de l'*Institut patriotique*, école primaire fondée à Péronne par un ancien député à l'assemblée législative, M. Ballue de Bellanglise, et organisée d'après le système de J.-J. Rousseau. C'est là surtout qu'il reçut une éducation vraiment civique, qui tenait à la fois du camp et du club, et dont les exercices et les improvisations contribuèrent puissamment à éveiller son goût, à former son style, à lui apprendre l'histoire et la géographie, et à faire éclore de bonne heure tous les germes de patriotisme dont son cœur était plein.

Mais dans cette école on n'enseignait pas le latin, et conséquemment Béranger ne l'a point appris. Ce fait, qui paraît incroyable à la lecture de ses chansons, d'où s'exhale tout le parfum de la poésie antique, s'explique par une étude approfondie des auteurs classiques sur les meilleures traductions, et par une sorte d'intuition qui lui a fait deviner de chaque œuvre le caractère et les formes de style.

A seize ans, revenu à Paris auprès de son père, Béranger, déjà muni d'un premier fonds de connaissances butinées une à une, et poussé par le stimulant, nouveau pour lui, de quelques représentations théâtrales auxquelles il assistait avec délices, voulut appliquer à la comédie ses velléités poétiques, circonscrites jusqu'alors dans de simples essais. Sa première ébauche, intitulée *les Hermaphrodites*, où il raillait les hommes fats et efféminés, et les femmes ambitieuses et intrigantes, n'eut d'un rêve de jeune verve que l'enthousiasme et la durée. L'auteur, qui admirait Molière en l'étudiant avec ferveur, renonça par respect à l'imiter; mais il ne perdit pas le fruit de ses peines, puisqu'il acquit peut-être ainsi l'art de faire de chacune de ses moindres chansons un petit drame saisissant et complet.

A dix-huit ans, il commença à jeter les bases et à élaborer le plan d'un poëme épique, intitulé *Clovis*, qu'il se proposait de mûrir dans la méditation, pour ne l'exécuter définitivement qu'après avoir atteint sa trentième année; puis, tout en préparant les matériaux de son monument futur, tout en approfondissant les caractères de ses personnages, il enfanta des dithyrambes d'une haute gravité religieuse sur *le Déluge*, *le Jugement dernier*, *le Rétablissement du culte*, et sous ce titre, *Méditation*, quarante alexandrins qu'une savante Notice anonyme, publiée en tête de la belle édition de ses *Œuvres complètes* (1), a exhumés de l'indigne oubli où ils étaient restés trop longtemps ensevelis. Nous reproduirons, ne fût-ce que par contraste du genre qu'il adopta plus tard, les derniers vers de ces *Méditations* qui ne se trouvent pas dans le recueil de ses œuvres complètes :

> ... Au milieu des tombeaux qu'environnait la nuit,
> Ainsi je méditais, par leur silence instruit.
> Les fils viennent ici se réunir aux pères
> Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y portaient naguères,
> Disais-je, quand l'éclat des premiers feux du jour
> Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour.
> Le soleil voit, du haut des voûtes éternelles,
> Passer dans les palais des familles nouvelles :
> Familles et palais, il verra tout périr!
> Il a vu mourir tout, tout renaître et mourir.
> Vu des hommes, produit de la cendre des hommes,
> Et, lugubre flambeau du sépulcre où nous sommes,
> Lui-même, à ce long deuil fatigué d'avoir lui,
> S'éteindra devant Dieu, comme nous devant lui.

A vingt-deux ans, Béranger composa un poëme idyllique en quatre chants, *le Pèlerinage*, où il s'attacha à reproduire avec simplicité les mœurs pastorales et chrétiennes du seizième siècle, en s'abstenant scrupuleusement d'employer une seule locution mythologique. Ce poëme, ses dithyrambes, et les alexandrins que nous venons de reproduire, lui furent surtout inspirés par la lecture des ouvrages de Chateaubriand, dont le beau génie est toujours resté cher à son admiration. Mais, alors comme aujourd'hui, le commerce des Muses était ingrat; et le poëte, fatigué des assauts de la misère, eut un instant l'idée de partir pour l'Égypte où triomphait alors Bonaparte, dont les premiers succès à Toulon avaient enflammé son enthousiasme; mais un membre de l'expédition, M. Parseval-Grandmaison, qui en revenait désenchanté, fit évanouir ce nouveau rêve. Béranger resta à Paris, se cramponna à sa dernière ressource, l'espérance, et, pour étourdir son indigence, fit appel à sa gaieté. C'est à cette période de rudes épreuves, de joyeuses intermittences, d'amour et d'abandon, d'ivresse et d'oubli, que sont dus tant de gracieux chefs-d'œuvre, *la Gaudriole*, *Roger Bontemps*, *le Grenier*, *les Gueux*, et *le Vieil Habit*... C'est le beau temps du règne de *Lisette* et de *Frétillon*, le chapitre de sa vie que Béranger, dont le cœur n'a pas vieilli, relit toujours avec délices en feuilletant ses souvenirs. Écoutez ce qu'il en dit, dans un de ses épanchements intimes :

« La plus petite partie de plaisir me forçait à « vivre pendant huit jours de panade, que je « faisais moi-même en entassant rime sur rime, « et plein de l'espoir d'une gloire future. Rien « qu'en vous parlant de cette riante époque de « ma vie, où, sans appui, sans pain assuré, sans

(1) *OEuvres complètes* de P.-J. de Béranger, édition unique revue par l'auteur, ornée de 104 vignettes en taille-douce, grand in-8°, 4 vol. — Éditeur, M. Perrotin; *Paris*, 1834.

La *Notice* anonyme, à laquelle j'ai fait plus d'un emprunt, est de M. Abel Hugo. ( D. de C. )

« instruction, je me rêvais un avenir, sans né-
« gliger les plaisirs du présent, mes yeux se
« mouillent de larmes involontaires. Oh! que la
« jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut
« répandre du charme jusque sur la vieillesse,
« cet âge si déshérité et si pauvre! Employez
« bien ce qui vous en reste, ma chère amie. Ai-
« mez, et laissez-vous aimer. J'ai bien connu ce
« bonheur; c'est le plus grand de la vie (1). »

Un jour pourtant le découragement pénétra dans la mansarde, et vint hâter le réveil du poëte. Il lui apportait une inspiration qui fut pour lui la source d'un bien-être inespéré.

« En 1803, dit Béranger lui-même dans la dédicace
« de ses œuvres adressées à Lucien Bonaparte en
« 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues,
« versifiant sans but et sans encouragement, sans
« instruction et sans conseils, j'eus l'idée (et com-
« bien d'idées semblables étaient restées sans ré-
« sultat!), j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes
« informes poésies, et de les adresser par la poste au
« frère du premier consul, M. Lucien Bonaparte,
« déjà célèbre par un grand talent oratoire et par
« l'amour des arts et des lettres. Mon épître d'en-
« voi, je me le rappelle encore, digne d'une jeune
« tête toute républicaine, portait l'empreinte de l'or-
« gueil blessé par le besoin de recourir à un protec-
« teur. Pauvre, inconnu, désappointé tant de fois, je
« n'osais compter sur le succès d'une démarche que
« personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie
« indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'in-
« forme de ma position qu'il adoucit bientôt, me
« parle en poëte, et me prodigue des encourage-
« ments et des conseils. Malheureusement il est forcé
« de s'éloigner de la France. J'allais me croire ou-
« blié, lorsque je reçois de Rome une procuration
« pour toucher le traitement de l'Institut, dont
« M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai
« précieusement conservée, et où il me dit :

« Je vous adresse une procuration pour toucher
« mon traitement de l'Institut. Je vous prie d'ac-
« cepter ce traitement, et je ne doute pas que, si
« vous continuez de cultiver votre talent par le tra-
« vail, vous ne soyez un jour un des ornements de
« notre Parnasse. Soignez surtout la délicatesse du
« rhythme : ne cessez pas d'être hardi, mais soyez
« plus élégant, etc. »

« Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus
« encourageante. Le souvenir de mon bienfaiteur
« me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les
« larmes que je répands encore après trente ans,
« lorsque je me reporte au jour béni cent fois, où,
« assuré d'une telle protection, je crus tenir de la
« Providence elle-même une promesse de bonheur
« et de gloire..... Passy, 15 janvier 1833. »

En 1805, Béranger, recommandé à Landon, éditeur des *Annales du Musée*, fut employé par lui pendant deux ans à la rédaction du texte de cet ouvrage. Ses articles, bien que noyés dans cinq volumes et sans signature, se font sûrement reconnaître à la précision pittoresque des descriptions, à l'appréciation profondément sentie de certaines œuvres, et à cette sorte de communion intime qui dénote l'inimitable poëte, pour la contrôler dans chaque tableau, l'inspiration du peintre.

(1) Notice placée en tête des *Œuvres complètes* de Béranger, édition de 1834.

Enfin, en 1809, grâce à l'appui de M. Arnault, Béranger entra en qualité de commis-expéditionnaire, au secrétariat de l'Université, où il resta douze ans. Ses appointements, qui furent d'abord de douze cents francs, ne s'élevèrent jamais à plus de deux mille; et toujours ils suffirent aux besoins de l'homme, aux goûts modestes, qui avait appris de bonne heure à se contenter de peu. Jamais il ne sollicita d'avancement; car, décidé à garder libres ses idées et son intelligence, il ne donnait au bureau que son temps et sa main. De 1809 à 1814, il resta fidèle à ses projets de théâtre: mais déjà son goût l'y attachait moins; le plaisir qu'il trouvait à formuler ses pensées en chansons lui fit négliger ses poëmes. *Les Gueux* et *les Infidélités de Lisette* lui ayant ouvert en 1813 les portes du Caveau, il dut, comme ses confrères, y payer son écot en couplets; et son imagination brillante enfanta dans son délire ses deux chefs-d'œuvre d'alors, *la Bacchante* et *la Grande Orgie*. Béranger, qui, en rencontrant Désaugiers dans la rue, s'était souvent dit tout bas, « Des chan-« sons... j'en ferais aussi bien que toi, n'é-« taient mes poëmes..., » venait de surpasser dès le début son joyeux devancier. Cependant il n'avait encore chanté que l'ivresse des sens et ses folles joies; les refrains patriotiques et les odes sublimes qui devaient bientôt sceller ses titres au plus beau triomphe du siècle, et le faire assister, lui vivant, à la consécration de son immortalité, n'avaient pas encore éveillé les échos de l'Europe, dont l'attention d'ailleurs était absorbée par le dénoûment alors prochain du grand drame impérial.

De ses chansons, déjà populaires par la seule publicité de la tradition, deux seulement, *le Sénateur* et *le Roi d'Yvetot*, avaient hasardé le pied sur le terrain brûlant de la politique. La première excita le rire même au Luxembourg; mais la seconde, qui par son antithèse faisait la leçon à l'homme de France qui l'écoutait le moins, pouvait être mal accueillie aux Tuileries. Qu'importe? Béranger n'était pas homme à sacrifier son indépendance à l'emploi qui lui donnait le pain quotidien; et c'est ainsi qu'il explique lui-même, dans la préface de ses Œuvres, sa pensée politique à cette époque :

« Mon admiration enthousiaste et constante pour
« le génie de l'empereur, ce qu'il inspirait d'idolâ-
« trie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le re-
« présentant de l'égalité victorieuse; cette admira-
« tion, cette idolâtrie, qui devaient faire un jour de
« Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne
« m'aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours
« croissant de l'empire. En 1814, je ne vis dans la
« chute du colosse que les malheurs d'une patrie que
« la république m'avait appris à adorer..... Dans
« les *Cent-Jours*, l'enthousiasme populaire ne m'a-
« busa pas : je vis que Napoléon ne pouvait gouver-
« ner constitutionnellement : ce n'était pas pour

« cela qu'il avait été donné au monde. Tant bien « que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson « intitulée *Traité de Politique à l'usage de Lise*, « dont la forme a si peu de rapport avec le fond. « Ainsi que le prouve mon premier recueil, je n'a- « vais pas encore osé faire prendre à la chanson « un vol plus élevé ; ses ailes poussaient. »

Entre la première et la seconde restauration, Béranger refusa les fonctions lucratives de censeur ; en 1815, lorsqu'on édita son premier recueil, presque entièrement composé de chansons que la France savait par cœur, il fut *averti*, ce qui déjà équivalait à une menace de destitution ; et à la fin de 1821, quand parut le second, il prévint la colère ministérielle en s'interdisant dès ce jour l'entrée de son bureau. Ainsi, ni l'intérêt, ni la faiblesse, ni les séductions, ni la crainte, ne surent amener à composition cette austère conscience que la calomnie n'a jamais essayé de ternir.

*L'Habit de Cour, le Marquis de Carabas, Paillasse, la Marquise de Prétintaille*, etc., avaient voué au ridicule et à l'exécration les vanités de toutes classes et les caméléons de tous genres ; *la Sainte-Alliance des peuples, le Vieux Drapeau, le Dieu des bonnes gens, l'Orage, les Deux Cousins, les Adieux à la gloire, les Enfants de la France, le Champ-d'Asile, le Bon Vieillard*, etc., etc., réveillaient le patriotisme des masses, et semaient des pensées philosophiques qui faisaient trembler le trône et l'autel. C'en était trop ; la destitution de l'expéditionnaire ne suffisait plus à la vindicte publique : le poëte fut envoyé devant la cour d'assises de la Seine, qui le condamna à trois mois de prison et cinq cents francs d'amende.

Béranger, qui, avant de *comparaître*, avait ainsi rassuré sa *muse mise en fuite* par le mandat du parquet :

Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.....

Béranger chanta résolûment ses *Adieux à la campagne*, en vers sublimes qui furent distribués manuscrits, dans le prétoire même, le jour de sa condamnation (8 décembre 1821) ; et il s'empressa d'aller expier, dans une cellule de Sainte-Pélagie, « ces dithyrambes, ces odes pleines d'agression et d'audace, » contre lesquelles venait de fulminer l'avocat général Marchangy. C'était pour le poëte courir plus vite à la gloire ; n'avait-il pas dit :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Même aux regards de la France asservie,
Un noir cachot peut illustrer mes vers ;
A ses barreaux je suspendrai ma lyre,
La Renommée y jettera les yeux.

Sous les verrous, toujours plus joyeuse et mieux inspirée, sa muse lui dicta *la Liberté* (janvier 1822), *la Chasse, Ma Guérison*, et *l'Agent provocateur*, remercîments à des chasseurs d'Ille-et-Vilaine et à des Bourguignons qui lui avaient envoyé dans sa prison, les uns d'excellent gibier, et les autres des vins des premiers crus ; puis *Mon Carnaval*, et, dans un genre plus grave, deux odes étincelantes de poésie, *l'Ombre d'Anacréon* et *l'Épitaphe de ma Muse*.

Le baptême de la persécution avait fortifié le génie.

Rendu à la liberté, Béranger refusa un emploi qu'en dédommagement de la perte de sa place à l'université, le généreux Jacques Laffitte lui offrait dans ses bureaux. La chanson qu'il fit à ce sujet, sous le titre *Conseils de Lise*, nous a confessé tous les scrupules de son indépendance alarmée :

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer au bruit de son coffre
Les droits que sa vertu défend.
Vous croiriez voir à chaque rime
Les sots, doublement satisfaits,
De vos chansons lui faire un crime,
Vous en faire un de ses bienfaits.

Le chansonnier, affranchi de tout lien, reprit son luth patriotique pour glorifier de grands souvenirs, consoler le peuple dans ses malheurs, et raviver notre espérance. *Les Esclaves gaulois, le Cinq Mai, le Vieux Sergent, la Déesse, le Chant du Cosaque, le Prisonnier, le Voyageur, les Hirondelles, Octavie, le Voyage imaginaire*, et *Psara*, cette navrante élégie d'un peuple héroïque, cet anathème indélébile écrit avec du sang et des larmes sur le front des rois chrétiens, tels furent les chefs-d'œuvre du troisième recueil publié en 1825, sous le ministère Villèle, qui eut, lui du moins, le bon esprit de ne pas faire de la sellette des prévenus un piédestal pour le poëte.

Le parti qui avait alors crédit à la cour gardait bon souvenir des *Chantres de paroisse*, de *la Messe du Saint-Esprit*, des *Missionnaires*, et de tant d'autres atteintes portées à la maison de Loyola. *Le Sacre de Charles le Simple, les Infiniment Petits, l'Ange gardien*, et *le Petit Homme Rouge*, fournissant d'honnêtes prétextes, M. de Champanhet, en 1828 (« sous le ministère emmiellé de M. de Martignac »), traduisit de nouveau devant la cour d'assises le chantre du *Bon Dieu*, et l'y fit condamner cette fois à *neuf mois* d'emprisonnement et 10,000 francs d'amende (10 décembre 1828).

Confiné dans les étroits cabanons de la Force, Béranger, à qui le pouvoir faisait dire en vain,

Deviens sage ;
Plie un genou, tes fers seront brisés...

l'indomptable frondeur lança contre la monarchie et contre le clergé, qui le redoutaient assez pour le menacer de leurs foudres, le roi dans son discours du trône, l'archevêque de Toulouse (M. de Clermont-Tonnerre) dans son mandement pour le carême de 1829, et certain prédicateur de Paris dans ses sermons, de nouveaux traits de plus en plus acérés : *Mes Jours gras, le Cardinal et le Chansonnier, les Dix mille francs*,

*Denys maître d'école, le Vieux Caporal*, etc. ; toutes chansons qui, datées de la prison, plus énergiques et plus audacieuses que leurs aînées, précipitèrent la chute de la branche aînée des Bourbons.

En 1830, la révolution de Juillet voulut faire la fortune du poëte qui l'avait préparée ; mais il refusa net :

« Je l'ai traitée, dit-il dans la préface de son « cinquième recueil (1833), comme une puissance « qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en « mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis « ont passé au ministère : j'en ai même encore un ou « deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. « Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par la « basque, malgré les efforts qu'ils font pour descen- « dre. J'aurais donc pu avoir part à la distribution « des emplois. Malheureusement je n'ai pas l'amour « des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu « insupportable, hors peut-être encore celui d'expé- « ditionnaire. Des médisants ont prétendu que je fai- « sais de la vertu. Fi donc ! je faisais de la paresse. « Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités ; aussi « je le recommande à beaucoup de nos honnêtes « gens..... Je n'ai connu qu'un homme dont il ne « m'eût pas été possible de m'éloigner, s'il fût arrivé « au pouvoir : cet homme, c'était Manuel... »

Béranger avait connu en 1815 le *Vétéran d'Arcole*, dont il a dit :

> J'eus le secret de ses vertus modestes :
> Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

Ils s'étaient liés étroitement, et, depuis la mort de l'illustre champion de l'indépendance parlementaire, l'amitié du chansonnier n'a jamais été infidèle à sa mémoire.

Au plus fort de l'effervescence républicaine de Juillet, Béranger, qui, convaincu que la France n'était pas encore mûre pour la république, avait cherché à faire comprendre à l'assemblée centrale de la rue Richelieu qu'une monarchie nouvelle était la transition nécessaire qui pouvait seule assurer le triomphe de la liberté, ne tarda pas à s'éloigner du parti vainqueur, dont il blâmait les tendances. C'est en vain qu'on réclamait de lui des conseils qui eussent éclairé plus d'un ministre :

« A les en croire, dit-il, tapi derrière le fauteuil « de velours de nos hommes d'État, j'aurais conjuré « les vents, dissipé les orages, et fait nager la France « dans un océan de délices. Nous aurions tous de la « liberté à revendre, ou plutôt à donner ; car nous « n'en savons pas bien encore le prix. Eh ! messieurs « mes deux ou trois amis, qui prenez un chanson- « nier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit « que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux « qui la mettent en branle d'entendre aucun autre « son ?... »

Les chansons dont se composa le cinquième recueil de Béranger, publié en 1833, complètent les *Mémoires* de leur incorruptible auteur.

*A ses amis devenus ministres*, il dit, le lendemain même de la victoire :

> Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
> Semez ailleurs places, titres et croix.
> Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître ;
> Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
> .... De ce palais souffrez donc que je sorte :
> A vos grandeurs je devais un salut.
> Amis, adieu. J'ai derrière la porte
> Laissé tantôt mes sabots et mon luth.

*Poniatowski, Hâtons-nous !* témoignent des généreuses sympathies de Béranger pour l'héroïque Pologne ; l'ode *à Chateaubriand*, de son admiration pour l'auteur du *Génie du Christianisme* ; et le *Conseil aux Belges*, d'un républicanisme inaltérable au fond, quoique tempéré par les exigences du moment. *Le Refus*, adressé au général Sébastiani, prouve que la conscience de l'honnête homme repousse toute faveur, surtout secrète :

> Au fait, pourquoi pensionner
> Ma muse indépendante et vraie ?
> Je suis un sou de bon aloi ;
> Mais en secret argentez-moi,
> Et me voilà fausse monnaie.

La *Restauration de la chanson* faisait pressentir une guerre implacable contre les rebadigeonneurs d'un trône noirci ; mais la colère de Juvénal s'est refroidie dans le moule de la raison, et, au lieu de se perdre en éclats sur des têtes en démence, elle entre en lutte contre les abus du nouveau règne avec les armes bien autrement puissantes de la philosophie du fait et du droit.

*Jacques*, ce navrant tableau des angoisses du cultivateur, qui succombe en fouillant de jour et de nuit son *quart d'arpent cher affermé, fumé par la misère et moissonné par l'usure*, sans y trouver la somme d'impôts qu'exige le roi ; *le Vieux Vagabond, la Pauvre Femme, les Fous, la Prédiction de Nostradamus, le Suicide, les Tombeaux de Juillet, les Quatre Ages historiques, Adieu, chansons !* et *le Déluge* enfin, ce pur diamant tombé de l'écrin que Béranger tient soigneusement fermé pour raviver après lui l'éclat de son auréole, ne sont-ce pas là de terribles anathèmes contre de prétendus sages ? Ne sont-ce pas là des chefs-d'œuvre à la hauteur desquels il serait difficile d'atteindre ?...

Après la révolution de 1848 (« révolution « conduite par des impatiences qui, plus géné- « reuses que réfléchies, suivant Béranger, fran- « chirent d'un bond l'étage qu'il eût été préfé- « rable de descendre par degrés »), le 23 avril, le poëte populaire, que son silence n'avait pas fait oublier, fut élu, malgré son refus formel, par plus de 200,000 suffrages, représentant à l'assemblée constituante pour le département de la Seine ; mais aussitôt après la vérification des pouvoirs, dès le 8 mai, il adressa au président sa démission, qui fut refusée à l'unanimité. Le 14, il insista de nouveau, et l'assemblée nationale dut se résigner à la retraite du plus honorable de ses membres. La résolution de Béranger était, en effet, bien arrêtée :

« ... Ce n'est pas le vœu d'un philosophe, écrivait- « il, mais encore celui d'un sage ; c'est le vœu d'un « vieux rimeur qui croirait se survivre s'il perdait,

« au milieu du bruit des affaires publiques, l'indé-« pendance de l'âme, seul bien qu'il ait jamais am-« bitionné... »

Béranger, que sa réputation européenne et le respect religieux qu'inspire son noble caractère, ont rendu pour tous l'objet d'un culte fervent, a mainte fois et toujours vainement tenté de se dérober aux hommages de ses admirateurs. Passy, Fontainebleau, Tours et le paisible quartier Beaujon n'ont jamais assez bien abrité l'incognito du génie bienfaisant, pour cacher longtemps son sanctuaire au pèlerinage de la foule. Dire toutes les misères que la générosité du poëte a secourues, toutes les larmes que sa puissante influence a taries, toutes les célébrités que sa bienveillance paternelle a fait éclore, ce serait impossible; et d'ailleurs l'homme de bien qui cache sa charité avec plus de soin que n'en prendrait un hypocrite habile pour dissimuler ses vices, ne se consolerait jamais de notre indiscrétion.

Les sommités de la politique et les princes mêmes de l'Église semblent s'incliner devant le talent du poëte. L'archevêque de Paris, Mgr Sibour, accompagné d'un de ses vicaires généraux et du curé de Passy, a voulu, en 1849, visiter Béranger dans sa modeste retraite, et payer son tribut d'hommage à l'esprit le plus fin, le plus subtil et le plus libre qu'ait jamais recouvert une enveloppe de franche bonhomie.

Aujourd'hui Béranger compose toujours, mais il a cessé de publier; il garde en portefeuille une centaine de chansons inédites, dont il augmente le nombre, et qu'il corrige à ses heures d'inspiration et de loisir : c'est ce qu'il appelle revoir ses œuvres posthumes. Il travaille aussi à une *Biographie des Contemporains*, qui, émanant d'un auteur aussi intègre, doit être un jour le critérium de bien des réputations.

« Je veux faire, a-t-il dit, une espèce de diction-« naire historique, où, sous chaque nom de nos nota-« bilités politiques et littéraires, jeunes ou vieilles, « viendront se classer mes nombreux souvenirs, et « les jugements que je me permettrai de porter, ou « que j'emprunterai aux autorités compétentes... La « France, un jour, pourra m'en savoir gré. Qui sait « si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que « mon nom devra de me survivre?... »

Béranger ne produit rien de premier jet et d'aventureuse inspiration; il couve en lui sa pensée, la mûrit longtemps, l'analyse et la rectifie, avant de la jeter dans le moule où elle doit prendre forme. Ce n'est que lorsqu'il tient l'ensemble de son œuvre qu'il s'occupe d'en ajuster les diverses parties, et de la polir avec cet infaillible scrupule et ce talent inimitable qu'eût apportés Benvenuto-Cellini à ciseler une couronne. Dans ses chansons, même les plus légères, on ne découvre pas une épithète inutile, pas une expression forcée. Son style est d'une limpidité, d'une précision et d'une pureté qui défient la critique. Toute louange banale ferait ombre à sa gloire. La voix du poëte, voix prophétique, a préludé à tous les grands événements de notre histoire contemporaine; et l'écho de ses chansons, épopée d'un nouveau genre, retentira longtemps du palais à la chaumière.

J.-F. Destigny (de Caen).

**BÉRARD** (*N.*), né en Franche-Comté, mort à Bourbon-Vendée quelques années avant la Restauration. Bérard joua un rôle assez important dans les guerres de la Vendée. Chargé du commandement de la cavalerie dans l'armée improvisée en 1793 par Cathelineau, d'Elbée et Stofflet, puis d'une division de l'armée d'Anjou, il se trouva à l'affaire de Beaupréau, et ensuite à l'occupation d'Angers et à l'attaque de Nantes, où on lui reprocha une retraite trop précipitée. Il servit comme aide-major général sous les ordres de Stofflet, auquel il s'attacha encore après la seconde prise d'armes, mais qu'il abandonna ensuite, après avoir signé sans son autorisation la pacification de la Jaunnais. Il ne prit point part à la levée de boucliers de 1799. Il fut depuis employé dans l'administration des eaux et forêts; on ignore la date de sa mort.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BÉRARD** (....), théologien, de l'ordre des Augustins, vivait à Savone, dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a de lui : *Commentaria in omnes D. Pauli epistolas*; — *Sermones*; — *Tractatus de hæreticis sui temporis.*

Oldoin, *Athenæum Ligusticum.*

**BÉRARD** (*Joseph-Balthasar*), mathématicien français, né à Briançon le 23 septembre 1763 (1). Il vint à Paris pour se perfectionner dans les mathématiques, et perdit la vue en travaillant à un ouvrage qui est demeuré imparfait. Ce malheur le décida à retourner à Briançon, où il fut professeur de mathématiques. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes; mais il voulait une sage liberté. Envoyé à Marseille par son département, il fut incarcéré en 1794; il exerça depuis diverses fonctions, dans lesquelles il montra de l'intégrité, du courage et des connaissances étendues. On a de lui : *Applications du calcul différentiel à la discussion et à la construction des équations des lignes courbes et surfaces courbes du second degré, avec plusieurs problèmes et théorèmes nouveaux*; Turin, 1814, 1819, in-4°; — *Entretien d'un curé jacobin avec un maître d'école*, 1794; — *Manuel du citoyen, ou Code des devoirs de l'homme libre*, 1792; — *Mélanges physico-mathématiques*; Paris, 1801, in-8°; — *Mémoire sur le photophore ou lampe paraboloïde de son invention*; — *Méthodes nouvelles pour déterminer les racines des équations numériques et les intégrales définies, simples ou doubles, etc.*; Nîmes, 1818, in-4°; — *Opuscules mathéma-*

(1) On ignore l'époque exacte de sa mort.

tiques ; Paris, 1810, in-8° ; — *Théorie de l'équilibre des voûtes ;* ibid., 1810, in-4° ; ouvrage unique en ce genre, et devenu classique en Europe ; — *Traité des mesures générales et des localités ;* Metz et Paris, 1803, 2 vol. in-8°. Bérard a encore fait insérer un grand nombre de mémoires dans les *Annales de mathématiques*. Peu de géomètres ont plus contribué à étendre les bornes de la science.

*Biographie universelle des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BÉRARD** (*Frédéric*), médecin français, né à Montpellier le 8 novembre 1789, mort le 16 avril 1828. Il s'était voué de très-bonne heure à l'art de guérir, et soutint, à peine âgé de vingt ans, une thèse intitulée *Plan d'une médecine naturelle, ou la Nature considérée comme médecin, et le médecin considéré comme imitateur de la nature.* Quelque temps après il vint à Paris, et fut attaché à la direction du *Dictionnaire des sciences médicales*, qu'il enrichit de plusieurs articles intéressants. En 1816 Bérard revint à Montpellier, et professa la thérapeutique dans des cours particuliers. Ce fut vers cette époque qu'il voulut fonder un journal qui fût la représentation des doctrines de l'école de Montpellier ; mais n'ayant pas été secondé par les professeurs, il se contenta de publier un ouvrage sur *la Doctrine de l'école de Montpellier*, et de publier quelques articles dans la *Revue médicale* (*comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles de l'Europe*), t. I, Montpellier, 1818, journal formé dans un but d'opposition aux principes professés par Broussais. Il revint à Paris en 1823, afin d'y obtenir une chaire de médecine. C'est à peu près à cette époque qu'il publia, en commun avec le docteur Rouzet, l'ouvrage de Dumas sur *les Maladies chroniques*, 2 vol. in-8°, avec des commentaires. Bientôt après parut sa *Doctrine du rapport du physique et du moral, pour servir de fondement à la physiologie intellectuelle et à la métaphysique* (Paris, 1823), ouvrage dans lequel il exposait toutes ses idées philosophiques et combattait les doctrines de Cabanis. Il publia en même temps une lettre inédite de ce philosophe *sur les Causes premières*, in-8°, qu'il accompagna d'un grand nombre de notes. Bérard fut alors nommé professeur d'hygiène à la faculté de Montpellier. Mais déjà sa santé était altérée : il se hâta de retourner dans sa ville natale pour y commencer son cours, et fit imprimer son discours d'ouverture, qui eut pour objet *l'amélioration progressive de l'espèce humaine par les progrès de la civilisation*, 1826, in-8°. Ce fut son dernier ouvrage : il mourut dans sa trente-neuvième année. Il a laissé en manuscrit : *l'Esprit des doctrines médicales de Montpellier*, imprimé en 1830, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BÉRARD** (*Pierre*), apothicaire, né à Grenoble, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il était demeuré parfaitement inconnu jusqu'au moment où son compatriote Villars, naturaliste éminent, fit connaître le manuscrit en 7 vol. in-fol. laissé par P. Bérard, et que la bibliothèque de Grenoble acquit en 1780. Cet ouvrage, intitulé *Theatrum botanicum*, 1653, résume le *Pinax* de Gaspard Bauhin et les nombreuses découvertes de Hernandez, Robin, Cornuti, J. Bauhin, ainsi que celles des botanistes espagnols, français, italiens et allemands, avec lesquels il correspondait. Villars a nommé *Berardia* un genre de la famille des cynarocéphales, indigènes du Dauphiné.

D. Villars, *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné.*

* **BÉRARD** (*Pierre-Clément*), ancien sous-officier de la garde royale, selon Quérard, mais désigné dans d'autres ouvrages comme ancien officier, puis courrier de la malle-poste, fut destitué de ce dernier emploi après la révolution de 1830, sans obtenir de retraite ni de gratification. Irrité de se trouver dépourvu de tous moyens d'existence, il se fit pamphlétaire. Pendant deux ans et demi, malgré les condamnations, les emprisonnements et les amendes, Bérard publia un grand nombre de brochures dirigées contre le roi Louis-Philippe, contre sa famille, et contre ses droits à la souveraineté de la France. Ces brochures légitimistes, intitulées *Cancans*, parurent par cahiers de 8 pages in-8°, à des époques indéterminées, depuis le mois d'août 1831 jusqu'au mois de mars 1834. Pour échapper aux rigueurs de la censure, chaque numéro changeait de titre. Nous citerons pour exemple *les Cancans éternels*, *les Cancans incorrigibles*, etc... Nous avons retrouvé soixante-dix-neuf *Cancans-Bérard*, ainsi que l'auteur les désignait lui-même, imprimés à Paris chez Béthune, Dentu, la veuve Thuau, et Herhan. La plupart de ces pamphlets ont été saisis, et déférés à la cour d'assises. Par arrêts rendus en 1832, 1833 et 1834, Bérard fut condamné, en total, à quatorze ans de prison et 13,000 francs d'amende. — Nous ignorons complétement ce que l'auteur est devenu depuis 1834.

AP. BRIQUET.

Quérard, *la France littéraire.* — Bérard, *Cancans.* — Journaux du temps.

* **BÉRARD** (*Auguste-Simon-Louis*), ancien conseiller d'État, ancien député de Seine-et-Oise, ancien directeur général des ponts et chaussées et des mines, et vice-président du conseil général des manufactures, receveur général des finances du département du Cher, naquit à Paris le 3 juin 1783.

D'une ancienne famille de Provence qui, ayant embrassé le protestantisme, fut forcée, lors des guerres de religion, de se réfugier dans les montagnes du haut Dauphiné, M. Bérard père, l'un des négociants les plus considérables et les plus estimés de l'ancienne France, fut le fondateur

de la dernière compagnie des Indes. Ayant embrassé avec ardeur les idées de la révolution de 1789, il fut nommé, dans la garde nationale de Paris, commandant du bataillon des Filles-Saint-Thomas. En cette qualité il passa, avec son bataillon, la nuit du 10 août aux Tuileries, et ne quitta Louis XVI qu'après l'avoir, sur son ordre, conduit dans le sein de l'assemblée législative. Cet acte fut le prétexte, et sa grande fortune le motif, de sa condamnation à mort par le tribunal révolutionnaire. Il périt en mai 1794.

La mort funeste de son père n'empêcha jamais M. Bérard de reconnaître les nombreux bienfaits dont son pays était redevable à la révolution. Pendant tout le cours de sa carrière il fut le partisan déclaré de la liberté, ne lui connaissant de limites que celles qui pouvaient conduire au désordre; et il sacrifia plusieurs fois des fonctions importantes, et même sa fortune, pour conserver son indépendance. Après être sorti de l'École polytechnique, il fut nommé en 1810 auditeur et en 1814 maître des requêtes au conseil d'État. Pendant les Cent-Jours il fut chargé de plusieurs missions importantes, et reprit, au nom du gouvernement, possession de l'Imprimerie impériale, qui, sous la première restauration, était redevenue une propriété particulière. Éloigné du conseil d'État lors de la rentrée de Louis XVIII, M. Bérard y fut rappelé au commencement de 1817. En 1820, un ministère réactionnaire le punit de l'indépendance de ses opinions, et l'éloigna de nouveau du conseil, en compagnie de MM. Camille Jordan, de Barante, Guizot, Royer-Collard, etc., ses collègues et ses amis. Lors de la seconde invasion, il s'opposa avec succès, et en quelque sorte au risque de sa vie, aux exactions dont les coalisés menaçaient la commune d'Yerres dont il était maire; ce qui ne l'empêcha pas d'être destitué au commencement de 1817. Par une coïncidence bizarre, il était rappelé en service ordinaire au conseil d'État, au moment même où on ne le jugeait pas propre à rester maire d'une commune rurale. Comme officier de la garde nationale en 1813, il avait rendu des services à la ville de Paris; il en rendit aussi en 1816, comme président du conseil de salubrité.

On doit à M. Bérard la collection des médailles publiée sous le titre de : *Galerie métallique des grands hommes français*. Cette entreprise, conçue dans des vues complétement désintéressées, procura de grands encouragements à la gravure en médailles. Ce monument, élevé aux hommes dont la France s'honore, a rendu indestructibles leurs effigies, reproduites d'après les documents les plus authentiques. La première compagnie considérable d'éclairage par le gaz, qui ait existé à Paris, fut organisée par lui et par Chaptal fils; et il dirigea les travaux du canal Saint-Martin, l'un des plus beaux et des plus utiles monuments de la capitale. Il créa en 1824 une maison de banque destinée à concourir à l'exécution des travaux publics, et en 1825 la chambre de commerce de Paris l'appela dans son sein. En 1829, il fonda à Alais le plus beau et le plus important établissement de forges qui existe en France. Nommé député en 1827, dès qu'il eut atteint l'âge de quarante ans exigé alors, M. Bérard, par ses opinions politiques, appartenait à l'opposition; mais, sans être systématique ni exagéré, il voulait réformer, améliorer, et non pas renverser. Cette opinion était à peu près unanime parmi les membres de l'opposition dans la chambre élue en 1827. Pendant les sessions de 1828 et 1829, M. Bérard fut un député laborieux dans les bureaux et les commissions; il aborda rarement la tribune. Après la cession de 1829, le ministère Polignac ayant remplacé le ministère Martignac, l'opposition s'émut du danger qui menaçait le pays, et ses rangs se grossirent de tous les hommes sages, mais timorés, qui croient devoir appuyer le pouvoir tant que ses fautes ne sont pas tout à fait évidentes. M. Bérard fut l'un des deux cent vingt et un députés qui, le 16 mars 1830, votèrent, en réponse au discours de la couronne, la déclaration du refus de concours. Cet avertissement n'ayant pas été écouté et la chambre ayant été dissoute, M. Bérard fut réélu député par la presque totalité de ses électeurs. Il était du petit nombre des députés qui se trouvaient à Paris au moment où parurent les célèbres et fatales ordonnances du 25 juillet 1830. Il se crut obligé, par devoir de conscience, de résister à ces actes subversifs du gouvernement établi. S'étant réuni à quelques-uns de ses collègues, il leur proposa, le lundi 26 juillet, de signer, au nom de la chambre, une protestation contre les ordonnances, laquelle serait portée par les signataires eux-mêmes à Charles X. Cette proposition, dont les conséquences auraient pu être heureuses, ne fut pas accueillie; et la révolution, qu'elle eût peut-être prévenue, suivit son cours. M. Bérard y joua un rôle important. Ce fut chez lui que les députés se réunirent le mercredi 28 juillet, et qu'ils adoptèrent une protestation que l'on refusa de signer, mais à la suite de laquelle on invita le rédacteur en chef du *Temps* à ajouter les noms des députés présents, et même d'un certain nombre d'autres; ce qui fit dire à Laffitte ce mot si piquant : « De « cette manière, si nous sommes vaincus, personne n'aura signé; et si nous sommes vainqueurs, nous ne manquerons pas de signataires. »

M. Bérard fit partie de la commission qui fut chargée par la chambre de se rendre, les 30 et 31 juillet, auprès du duc d'Orléans, pour l'inviter à accepter les fonctions de lieutenant général du royaume, décision que par son influence il contribua beaucoup à hâter. Le gouvernement provisoire fut établi, mais aucune mesure n'était prise pour le rendre définitif. M. Bérard, qui redoutait d'une part la proclamation d'un gouvernement républicain, et de l'autre l'intervention des puissances étrangères, prononça, le 5 août, un

discours dont la conclusion fut la déchéance de Charles X et de sa famille, et la royauté de Louis-Philippe. Les conditions de cette royauté nouvelle sont énumérées dans de nombreuses modifications faites à la charte de 1814, dont les principales sont : 1° suppression d'une religion de l'État; 2° suppression des termes de l'article 14, sur lesquels on s'était fondé pour rendre les ordonnances qui ont amené la révolution de 1830 ; 3° abaissement de l'âge et du cens d'éligibilité; 4° abaissement de l'âge et du cens électoral; 5° nomination des présidents des colléges électoraux par les électeurs, et celle du président de la chambre par les députés; 6° suppression des cours prévôtales et commissions ou tribunaux extraordinaires, sous quelque dénomination que ce puisse être; 7° addition d'un article ainsi conçu : « La présente charte et tous les droits « qu'elle consacre demeurent confiés au patrio- « tisme et au courage des gardes nationales et de « tous les citoyens. »

Un dernier article imposait au gouvernement l'obligation de pourvoir par des lois séparées, et *dans le plus court délai possible*, « 1° à l'ex- « tension du jury aux délits correctionnels, et « notamment à ceux de la presse; 2° à la res- « ponsabilité des ministres et des agents secon- « daires du pouvoir; 3° à la réélection des dé- « putés promus à des fonctions publiques; 4° au « vote annuel du contingent de l'armée; 5° à « l'organisation de la garde nationale, avec inter- « vention des gardes nationaux dans le choix de « leurs officiers; 6° à un code militaire assurant « d'une manière légale l'état des officiers de « tout grade; 7° à l'administration départemen- « tale et municipale, avec intervention des ci- « toyens dans leur formation; 8° à l'instruction « publique et à la liberté de l'enseignement; « 9° à l'abolition du double vote, et à la fixation « des conditions électorales et d'éligibilité. »

La promptitude avec laquelle les choses se *bâclaient* à cette époque ne permit pas de faire plus alors.

A la fin d'août 1830, M. Bérard fut nommé directeur général des ponts et chaussées et des mines, et, quelques jours après, conseiller d'État. Après quelques démêlés avec des ministres qui ne voulaient que des agents soumis, il quitta la vie publique, et se retira en Touraine. Il s'y occupait de l'établissement d'une filature de lin et de chanvre lorsque, au commencement de 1839, le ministère de M. Molé le porta à la recette générale du Cher, place qu'il occupe encore honorablement. M. Bérard a publié : *Souvenirs historiques sur la Révolution de 1830*, brochure qui eut un grand succès; et *Essai bibliographique sur les éditions des Elzevirs les plus précieuses et les plus recherchées*; Paris, Firmin Didot, 1822, in-8° de 300 pages.

*Le Moniteur. — Documents inédits.*

*BÉRARD (*Pierre-Honoré*), chirurgien et physiologiste français, est né en 1797 à Lichtenberg (Bas-Rhin), où son père dirigeait un hôpital militaire. Il fit ses premières études médicales à l'école secondaire d'Angers. Ses parents étaient peu fortunés; aussi obtint-il avec peine les moyens de venir à Paris tenter la carrière des concours : il devint ainsi successivement interne des hôpitaux, aide d'anatomie, et prosecteur à la faculté de médecine. Reçu docteur en 1826, il devint, dans la même année, agrégé, puis chirurgien de l'hôpital Saint-Antoine; enfin, en 1831, il obtint, toujours par la voie du concours, la chaire de physiologie à la faculté de médecine de Paris.

M. Bérard fut pendant longtemps le guide et le seul soutien de son jeune frère Auguste, qui s'acquit une grande réputation en chirurgie. (*Voy.* l'article suivant).

Élu doyen de la faculté de Paris le 30 décembre 1848, dans des circonstances difficiles, il conserva ces fonctions jusqu'en 1852, où il fut nommé inspecteur général de l'enseignement supérieur pour la médecine. L'Académie de médecine l'avait reçu dans son sein en 1849, et la Société de chirurgie en 1852.

M. Bérard a publié jusqu'à ce jour : la 10e édition des *Nouveaux éléments de physiologie* de Richerand (avec la collaboration de l'auteur); Paris, 1832, 3 vol. in-8°; — une *Notice sur la maladie et la mort de Cuvier*, imprimée dans la *Gazette médicale*, 1832; — *Éloge de Broussais* (Discours de rentrée de la Faculté), 1836; — plusieurs articles (*abcès, anévrisme, cancer, pus*, etc.) dans le *Répertoire des sciences médicales* (dictionnaire en 30 vol.) ; — *Cours de physiologie* ; tomes I et II, Paris, 1848 et 1849. Cet ouvrage, dont les premières livraisons du tome III viennent de paraître, est encore en cours de publication.

*BÉRARD (*Auguste*), chirurgien français, frère du précédent, fondateur de la Société de chirurgie, né le 2 août 1802 à Varrains, près Saumur (Maine-et-Loire), mort à Paris le 15 octobre 1846. Après avoir reçu à Angers sa première instruction, il vint à Paris pour commencer ses études médicales, guidé par son frère Pierre, qui, plus avancé que lui de quelques années, venait d'être nommé interne des hôpitaux. A l'hospice de Bicêtre, il partagea la vie modeste et les études de ce frère. Successivement lauréat de l'École pratique, aide d'anatomie et prosecteur de la Faculté, Bérard soutint en 1830 une thèse remarquable pour le doctorat.

A peine nommé docteur, il entra résolûment dans la carrière des concours, et obtint d'abord la première place de professeur agrégé en chirurgie à la Faculté de médecine, et en 1831 celle de chirurgien du Bureau central des hôpitaux.

Dès 1833, et avant d'avoir accompli les cinq années de doctorat exigées par les règlements, il obtint, par une honorable exception, l'autorisation de concourir pour le professorat de la Faculté : ce ne fut pourtant qu'en 1842, après six

concours brillants dans lesquels il avait eu à lutter contre des hommes éminents (Velpeau, Sanson, Breschet, Blandin), qu'il parvint à la chaire de clinique chirurgicale. Il s'était, plus que son frère aîné, livré à la pratique de son art; aussi brilla-t-il dans l'enseignement clinique par la clarté de ses leçons, et par son talent d'opérateur. La *Société de chirurgie de Paris*, dont il fut le fondateur, a conquis depuis quelques années une position distinguée parmi les corps savants. L'Académie de médecine lui avait ouvert ses portes depuis plusieurs années, lorsque la mort le surprit à l'âge de quarante-quatre ans, au milieu des travaux utiles dont il enrichissait la science.

On a de ce chirurgien : *De la luxation spontanée de l'occipital sur l'atlas, et de l'atlas sur l'axis*, première monographie publiée sur cette maladie (Thèse inaugurale; Paris, 1830); — *Des corps étrangers introduits dans les voies aériennes* (Thèse pour le concours de l'agrégation, 1830); — *Des causes qui s'opposent à la consolidation des fractures* (Thèse de concours pour une chaire de pathologie, 1833); — *Sur les divers engorgements du testicule* (Thèse de concours pour la chaire de Boyer, 1834); — *Sur le diagnostic chirurgical, ses ressources, ses incertitudes et ses erreurs* (Thèse de concours pour la chaire de Dupuytren, 1836); c'est la plus remarquable; — *Structure du poumon* (Thèse de concours pour une chaire d'anatomie, 1836, où le chirurgien se montre anatomiste et physiologiste supérieur); — *Des maladies de la région parotidienne* (Thèse de concours pour la chaire de Richerand, 1841); — *Sur les tumeurs de la mamelle* (Thèse de concours pour la chaire de Sanson, 1842). Il a publié en outre différents mémoires : *Sur l'Appareil inamovible*; — *Sur la staphylo-raphie*; — *Sur l'irrigation appliquée aux plaies contuses*; — *Sur les tumeurs érectiles et les varices*; — *Sur les kystes séreux de la face et les abcès de la cloison des fosses nasales*; — *Sur la kératite vasculaire chronique*; — *Sur la mydriase et sur l'opération de la cataracte*; — *Mémoire anatomique sur les lois du développement des os longs, dans un rapport constant avec la direction des courants artériels*; — de nombreux articles dans le *Répertoire général des sciences médicales* (en 30 volumes) : carie, coude, crâne, exostose, fracture, bec de lièvre, néoplastie, nécrose, etc.; — *Compendium de chirurgie pratique* (en collaboration avec M. Denonvilliers), vaste traité didactique, qui, depuis la mort d'Auguste Bérard, est continué par MM. Denonvilliers et Gosselin. ÉMILE ISAMBERT.

Dumas, *Éloge de Bérard*, discours de rentrée de la faculté de médecine pour 1846. — Denonvilliers, *Éloge prononcé à la Société de chirurgie de Paris*, dans la *Gazette des Hôpitaux*, 26 octobre 1852.

***BERARDELLI** (*Jean-Baptiste*), poëte italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il faisait des vers latins. On a de lui : *Carminum lib. II, ad Jo.-Ant. Capizuccam card.*; Pérouse, 1564, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BERARDI** (*Jean*), moine bénédictin de Saint-Clément de Pescara, vivait dans la dernière moitié du douzième siècle. Il fut élevé dans l'abbaye de Saint-Clément de Casorio ou de Pescara, dont il donna l'histoire sous ce titre : *Chronicon S. Clementis Casauriensis, sive Piscariensis abbatiæ*, divisé en trois livres commençant à l'empereur Louis II, fondateur du monastère de Pescara en l'an 854, et finissant à l'année 1182. Luc d'Achéry a publié cette chronique dans le tome V de son *Spicilegium*, édit. de Paris, 1661. Duchesne et Ughelli l'avaient aussi publiée, mais en la mettant sur le compte d'un anonyme. CH. R.

Oudin, *Commentarius de Scriptoribus ecclesiasticis*, tom. II, col. 1549-1550.

**BERARDI**, nom commun à plusieurs Italiens plus ou moins célèbres; ceux qui sont antérieurs au seizième siècle sont placés en tête.

***BERARDI** (*Christophe*), commentateur italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a de lui : *l' Opera di Dante, col commentatione di Cristofal Berardi, e colla vita di Dante, per Giov. Boccaccio*; Spire, 1476, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Catalogue de la Bibliothèque impériale de Paris.

**BERARDI** (*Angelo*), compositeur et musicographe italien, né au bourg de Sainte-Agathe, dans le Bolonais, vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut successivement professeur de composition et maître de chapelle à la cathédrale de Viterbe, à celle de Spolète, et maître de chapelle de la basilique de Sainte-Marie *in Transtevere*. Ses principaux ouvrages sont : *Ragionamenti musicali*; Bologne, 1681; — *Documenti armonici*; Bologne, 1687; — *Miscellanee musicali*; Bologne, 1689; — *Arcani musicali*; Bologne, 1690; — *il Perche musicale, ovvero stafetta armonica*; Bologne, 1693; — *Libri tre di motteti, a due, tre, quattuor voci*; Bologne, Monti, 1665; — *Due libri di offertorii concertati, a due et tre voci*; Bologne, Monti, 1680. « Les ouvrages de Berardi, dit M. Fétis, forment une époque remarquable dans l'histoire de l'harmonie. Depuis les innovations introduites dans l'harmonie et dans la tonalité par Monteverde, les principes sévères de l'école romaine avaient souffert des altérations qui, devenant chaque jour plus sensibles, imprimaient à toutes les parties de l'art, et particulièrement à la tonalité, une direction nouvelle. »

Fayolle, *Dictionnaire des Musiciens.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BERARDI** (*Charles-Sébastien*), canoniste italien, né à Oneglia le 26 août 1719, mort en 1766. Il fut professeur à l'université de Turin. On a de lui : *Gratianei canones, genuini ab apocryphis discreti, corrupti ad emendatio-*

*rum codicum fidem exacti, difficiliores commoda interpretatione illustrati*; Turin, 1752-1754, 2 vol. in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BERARDI (*Fabio*), graveur italien, né à Sienne en 1728. Il se rendit jeune à Venise, et devint un des meilleurs élèves de Wagner. Ses principales gravures sont: *le Martyre de sainte Ursule*, d'après J.-B. Pittoni; — *le Repos en Égypte*, d'après Tiepolo; — *le Sacrifice de Gédéon*, d'après Pittoni; — *Jacob et Rachel*, d'après J. Varotti; — *Agar et Ismaël dans le désert*, d'après J. Varana; — *Vues de Florence et de Venise*; — *la Sainte Vierge*, d'après Solimène.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.* — Bryan, *Dictionary*, etc.

*BERARDI (*Jean-Baptiste*), poëte italien, natif de Legnago près de Vérone, vivait vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui: *Poesie latine, italiane, ed elogj*; Vérone, 1598, in-4°; — *Oratio de Præstantia humanarum literarum*; — *Orationes de temperantia, de justitia, de fortitudine, super vitam D. Nicolai episcopi*; Venise, 1710, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BERARDI (*Marcus-Tullius*), écrivain stratégiste italien, natif de Pérouse, vivait dans le commencement du dix-septième siècle. On a de lui: *Tractatus de militia*; Bologne, 1603, in-4°.

Oldoin, *Athenæum Romanum.*

*BERARDI (*Nicolas*), littérateur italien, de l'ordre des Dominicains, natif de Florence, mort en 1670. On a de lui: *la Vita di san Domenico*; — *l' Eugenia*; — *la Solitudine errante*; — *la Fenice di Castiglia*; — *il Geremia piangente*; — *il Moise triumfante*; — *il Guglielmo d' Aquitania*; — *Conclusioni predicabili*; — *Legi d' affetti sacri*; — *Discorso accademico di quanto pregio sia lo studio della filosofia, e quanto danno gli apporti l' arte oratoria.*

Échard, *De Scriptoribus ordinis Dominicanorum.*

*BERARDI (*Sano*), peintre de l'école florentine, élève d'Antonio Vite, son compatriote, travailla de 1390 à 1417; il avait peint en 1407 toute la sacristie de l'église Saint-Jacques de Pistoja, ainsi que quelques autres fresques aux églises des *Umiliati* et de Saint-Jérôme, de la même ville. Aucune de ces peintures n'est arrivée jusqu'à nous. E. B—N.

Tolomei, *Guida di Pistoja.*

*BERARDI (*Timothée*), théologien italien, de l'ordre des Carmélites, natif de Gênes, mort en 1616. Il fut évêque de Nole en 1588. On a de lui: *Declamationes panegyricæ de sacra fide et de Romano Pontifice.* Il a encore laissé beaucoup d'opuscules philosophiques et théologiques.

Oldoin, *Athenæum Ligusticum.*

BÉRARDIER (*Denis*, l'abbé), surnommé *Fénelon Bérardier*, prêtre, professeur et membre de la première assemblée nationale, né à Quimper en 1729, mort en 1794. Fils d'un négociant de Quimper, il fit ses premières études chez les jésuites de cette ville. A Paris, où il vint ensuite, il étudia la philosophie et la théologie, et devint docteur en Sorbonne. Lors de l'expulsion des jésuites en 1762, il fut nommé par M. de la Chalotais principal du collége de Quimper, qu'il dota d'un cabinet de physique très-riche pour l'époque. Des contrariétés qu'il éprouva de la part des jésuites, dit-on, lui firent abandonner Quimper. Le 19 mars 1778, il fut nommé principal, le 1er mai 1780, administrateur, et en 1787, grand maître du collége Louis-le-Grand, à Paris. A partir de ce moment, on le trouve mêlé aux hommes et aux choses de ces temps mémorables. Il compta parmi ses élèves Luce de Lancival, Camille Desmoulins et Maximilien Robespierre. Camille lui sauva la vie au 2 septembre, et plus tard, en 1793, il détourna de la demeure de ce maître, qu'il révérait, les dangers dont les émeutiers de l'époque le pouvaient menacer. Ce fut Bérardier qui maria Desmoulins et Lucile Duplessis, comme on le peut lire dans une lettre de l'auteur du *Vieux Cordelier*: « Bérardier, y est-il dit, a prononcé avant la célébration un discours touchant qui nous a fait bien pleurer, Lucile et moi. » (*Correspondance inédite de Camille Desmoulins*, publiée par Matton aîné, Paris, 1836).

Quant à Robespierre, il obtint au terme de ses études, et sur la recommandation de Bérardier, une gratification de six cents livres. Le texte de la délibération du bureau d'administration du collége est curieux: « Aujourd'hui 19 juillet 1781, sur le compte rendu, par M. le principal, des talents éminents du sieur de Robespierre, boursier du collége d'Arras (réuni en 1763 au collége Louis-le-Grand), lequel est sur le point de terminer son cours d'études, de sa bonne conduite pendant douze années, et de ses succès dans le cours de ses classes, tant aux distributions des prix de l'université qu'aux examens de philosophie et de droit, le bureau accorde audit sieur de Robespierre une gratification, etc.

L'abbé Bérardier siégea en 1789 en qualité de député suppléant du clergé à l'assemblée constituante, où il s'opposa à la constitution civile du clergé. Il signa la protestation du côté droit contre cet acte de la législature, et refusa naturellement l'évêché de Quimper, auquel il fut appelé par voie d'élection.

On sait déjà qu'il fut enlevé aux massacreurs de septembre par les soins de Camille Desmoulins, qui lui avait fait remettre un sauf-conduit par Manuel. Il fut amené des Carmes, où il avait été incarcéré le 29 août, au collége Louis-le-Grand, où, sous un prétexte de reddition de compte d'administration, il fut retenu jusqu'à la fin de la tourmente. Il devint ensuite grand maître du collége de l'Égalité. La rupture qui éclata entre Camille Desmoulins et Robespierre devenu tout-puissant, ne réagit point contre leur ancien maître. Maxi-

milieu se souvint des bontés de Bérardier, qui put mourir en paix. On a de lui : l'*Église constitutionnelle confondue par elle-même*; Paris, Crapart, 1792; — *les Principes de la foi sur le gouvernement de l'Église, en opposition avec la constitution civile du clergé, ou Réfutation d'un développement de l'opinion de M. Camus par un docteur de Sorbonne*; Paris, 1791, in-8°; ouvrage qui eut quatorze éditions en moins d'un mois et dont quelques-unes sont intitulées *les Vrais Principes de la Constitution du clergé*. [Extrait d'une notice de M. Alph. d'Arnaud sur l'abbé *Bérardier*.]

G. Emond, *Hist. du collége Louis-le-Grand*. — Lamartine, *Histoire des Girondins*. — *Nouvelle Biographie des Contemporains*.

**BÉRARDIER DE BATAUD** (*François-Joseph*), littérateur et historien français, né à Paris en 1720, mort en 1794, professeur de l'université de Paris, prieur commenditaire de Notre-Dame de Sergneul, a publié plusieurs ouvrages, entre autres un *Précis de l'Histoire universelle*; in-12, 1766 et 1776 : c'est une excellente introduction à l'étude de l'histoire; — *Essai sur le Récit, ou Entretien sur la Manière de raconter*; 1776, in-12, ouvrage qui, malgré ses défauts, eut un succès mérité; — *l'Anti-Lucrèce* en vers français, 1786, 2 vol. in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*. — *Nouvelle Biographie des Contemporains*.

* **BERARDINI** (*Berardino*), poëte italien, natif de Bari, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Traduction* in versi sciolti *du septième et du huitième livre de l'Énéide de Virgile*; Naples, 1555, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Paitoni, *Biblioteca degli Uomini antichi volgarizzati*. — Tiraboschi, *Storie della Lett. ital.*

* **BERARDINI, BERNARDINI** ou **BERALDINI** (*Paulin*), théologien italien, de l'ordre des Dominicains, né à Lucques vers 1515, mort à Naples en 1585. Ses principaux ouvrages sont : *Quodlibeta theologica*; — *Tabula sive index Sententiarum in commentario Thomæ Cajetani super Summam S. Thomæ de Aquino*; — *Chronica ordinis*; — *Concordia ecclesiastica contra tutti gli heretici*; — *Defensione della vita e della dottrina del P. Geron. Savonarola*; — *Narrazione e discorso circa la contradizione contra l'opere di Geronimo Savonarola*.

Quétif et Échard, *Biblioth. Scriptorum ordinis Dominican.*

**BERARDO** (*Jérôme*), littérateur italien, vivait à la cour de Ferrare vers l'an 1530. On a de lui : *la Casina, commedia di Plauto, tradotta in terza rima*; Venise, 1530; — *la Mostellaria, commedia di Plauto*, etc.; Venise, 1530.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Paitoni, *Biblioth. degli Autori volgarizzati*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*.

**BERARDUCCIO** (*Marc-Antoine*). Voy. BERANDUCCIO.

* **BERATON** (*Joseph*), peintre espagnol, né à Tarragone en 1747, mort à Madrid en 1796. Il fut élève de François Bayen, et essaya de l'imiter, mais sans y réussir complétement. Beraton peignait des sujets historiques ; il a laissé dans quelques églises plusieurs de ses productions.

Quilliet, *Dict. des Peintres Espagnols*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BÉRAUD** (*Jean-Jacques*), physicien et naturaliste français, oratorien, né en 1753, près de Castellane, mort à Carthagène en 1794. Il professait les mathématiques et la physique expérimentale au collége de Marseille au commencement de la révolution. Après la journée du 31 mai, il se réfugia en Espagne, où il obtint la place d'ingénieur hydraulique du port de Carthagène. On a de lui : un *Mémoire excellent sur les moyens de resserrer le lit des torrents et des rivières*; Aix, 1791, in-8°; — *Mémoire sur la culture du câprier*; — *Sur l'éducation des abeilles*; — *Sur une machine propre à pêcher le corail*. De ces trois mémoires les deux premiers se trouvent dans le recueil de Pons-Joseph Bernard; le troisième, dans le *Journal de physique*; 1792, t. II, p. 21; — *Mémoire sur cette question : Quelle est la manière la plus simple, la plus prompte et la plus exacte de reconnaître la présence de l'alun dans le vin*; imprimé dans le *Journal de physique*, 1791, t. II, p. 241.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

**BÉRAUD** (*Laurent*), savant français, né à Lyon en 1703, mort en 1777 dans la même ville. Il entra chez les jésuites, et cultiva avec succès les sciences mathématiques et physiques. Après avoir professé à Vienne, à Avignon, à Lyon, il fut nommé directeur de l'observatoire de cette dernière ville. Il observa, en 1753, le passage de Mercure sur le Soleil, et montra l'anneau lumineux de cette planète, dont il détermina le diamètre et le nœud descendant. Ses calculs furent en tout point d'accord avec ceux de Cassini et de Lalande. La méridienne du collége de Lyon lui coûta dix ans de travail. On a de lui beaucoup de mémoires insérés dans le recueil de l'Académie de cette ville. La destruction de son ordre le força à s'exiler; mais il revint ensuite dans sa patrie. Parmi ses écrits insérés dans les Mémoires de l'Académie de Lyon, on remarque : *Dissertation sur la cause de l'augmentation de poids que certaines matières acquièrent dans leur calcination*; Bordeaux, 1747, in-4°; — *Dissertation sur le rapport des effets de l'aimant et des phénomènes de l'électricité*; Bordeaux, 1748, in-4°; — *Physique des corps animés*; Paris, 1755, in-12; — *Dissertation sur la question : La Lune a-t-elle quelque influence sur la Végétation et sur l'Économie animale?* Bordeaux, 1760, in-4°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*. — Le Febvre, *Éloge historique du P. Laurent Béraud*; Lyon, 1780, in-12. — Quérard, *la France littéraire*. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*. — *Biographie médicale*.

**BÉRAUD** (*Paul-Émilien*), historien et magistrat français, né à Lyon le 28 mai 1751, mort le 9 avril 1836. Il exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, se réfugia en Suisse pendant la révolution, et revint à Lyon après la mort de Robespierre. Nommé, au mois de septembre 1795, membre du conseil des cinq-cents par le département du Rhône, il justifia la confiance de ses commettants, en défendant la ville de Lyon contre les attaques du Directoire exécutif. Ce fut lui qui provoqua la discussion des lois relatives au divorce. Béraud a rempli les fonctions de juge à la cour d'appel de Lyon. On a de lui : *Relation du siége de Lyon*; Neufchâtel, 1794, in-8°.

*Tablettes chronologiques pour servir à l'Histoire de Lyon.* — Quérard, *la France littéraire.*

*BÉRAUD (*Antoine*), écrivain français, né le 11 janvier 1794 à Aurillac. Il quitta la carrière militaire, dans laquelle il s'était plus d'une fois distingué, pour se livrer tout entier à la culture des lettres. Ses nombreux ouvrages se composent de poésies, de pièces de théâtre, d'écrits sur les beaux-arts et sur l'histoire, de romans, contes et nouvelles, et d'une foule d'articles insérés dans les feuilles périodiques; les principaux sont : *le Départ du Poëte*; Paris, 1819, in-8°; — *Ode à Louis David*; ibid., 1821, in-8°; — *la Liberté*; ibid., 1821, in-8°; — *le Rappel*; ibid., 1821, in-8°; — *le Pendu, histoire d'une grande dame de la restauration napolitaine*; Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *Dictionnaire sur Paris*; ibid., 1825, 2 vol. in-8°; *Mémoires sur les événements de 1815 et sur l'empereur Napoléon*; ibid., 1818, 2 vol. in-8°; — *la Duchesse et le Page*, comédie; ibid., 1828, in-8°; — *Guido Reni, ou les Artistes*, comédie; ibid., 1833, in-8°; — *Adrienne le Couvreur*, comédie; ibid., 1830, in-8°; — *Introduction à toutes les Histoires de France*; ibid., 1832, in-12.

Quérard, *la Littérature française contemporaine.*

**BÉRAUDIÈRE** (*François* DE LA), littérateur français, né à Poitiers vers la fin du seizième siècle, mort en 1646. Il fut d'abord conseiller au parlement de Paris. Devenu veuf, il entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé évêque de Périgueux en 1614. On a de lui : *Oraison funèbre de Henri IV, prononcée en l'église cathédrale de Poitiers le* 21 *juin* 1610; Paris, 1610, in-8°; — *Otium episcopale*; Périgueux, 1635, in-4°, recueil dont le titre seul est en latin : on y trouve une série de morceaux écrits en français; ce sont des pièces de vers, des discours, des ouvrages de controverse, etc.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette. — Moréri, *Dictionnaire historique.*

*BÉRAUDIÈRE (*Marc* DE LA), écrivain militaire français, seigneur de Mauvoisin, vivait vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *le Combat de seul à seul en champ clos*; Paris, 1608, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

**BÉRAULD**, en latin *Beraldus Aurelius* (*Nicolas*), littérateur français, né à Orléans en 1473, mort en 1550. Sa vie embrassa la fin du quinzième et la première partie du seizième siècle. Il appartient à cette famille de savants illustres qui à cette époque entretenaient dans les esprits l'amour de l'antiquité, et préparaient ainsi à leur insu la révolution littéraire de 1549. Ces hommes tirent de l'époque où ils ont vécu une importance que n'auraient pu leur donner leurs ouvrages. Les livres de Bérauld, lus par une jeunesse studieuse, portèrent leurs fruits. Malgré la critique d'Érasme, qui dit « que sa conversation valait mieux que ses écrits, » Bérauld semble avoir toujours, au milieu des écarts d'un style diffus jusqu'à l'excès, respecté les formes les plus pures de la latinité. On peut lire à ce sujet dans une de ses préfaces une phrase curieuse, où il va jusqu'à s'élever contre l'imprimerie, « parce qu'elle sert à répandre toutes les sottises d'écrivains aussi téméraires qu'ignorants. » Bérauld fut le précepteur du cardinal Odet de Châtillon, de l'amiral de Coligny, et de Andelot. Sa réputation de savant lui mérita la bienveillance d'Estienne Porcher, archevêque de Sens, et grand ami des lettres; il était lié d'amitié avec Érasme : il le reçut chez lui lors du voyage que ce savant fit en France. Ses principaux ouvrages sont : *Oratio de Pace restituta et de Fœdere sancito apud Cameracum*; Paris, 1528, in-8°; — *Metaphrasis in Œconomicon Aristotelis*; Paris, in-4°; — une édition des *Œuvres de Guillaume de Paris*; 1516, in-fol.; — une édition de l'*Histoire universelle de Pline*; 1516; — des notes sur le *Rusticus* de Politien; — l'édition d'un *Dictionnaire grec et latin*; Paris, 1521; — *Syderalis abyssus*; Paris, 1514; — *Dialogus quo rationes explicantur quibus dicendi ex tempore facultas parari potest*, etc.; Lyon, 1534; — *De jurisprudentia vetere ac novitia oratio*, etc.; Lyon, 1535; — *Enarratio in psalmos* 70 *et* 130; Paris, 1529, in-4°.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Bayle, *Dictionnaire historique.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie de l'Orléanais*; Orl., 1851.

**BÉRAULD** (*François*), littérateur français, fils du précédent, natif d'Orléans, vivait dans le milieu du seizième siècle. Il embrassa le calvinisme, et composa des poésies en grec et en latin. Henri Estienne le choisit pour traduire les deux livres d'Appien, qui renferment les guerres d'Annibal et celles d'Espagne.

Bayle, *Dictionnaire historique.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

*BÉRAULD ou BÉRAUD (*Armand-Bernard*), théologien français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Theses theologicæ*; Paris, 1717, in-12; — *Traité des Annates, où l'on examine aussi si les secrétaires des évêques et des autres collateurs des bénéfices peuvent sans simonie exiger pour leurs expéditions au delà de ce que les lois canoniques leur permettent de recevoir pour leur travail*; Amsterdam, 1718, in-12.

Lelong; *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

***BÉRAULD** ou **BÉRAUD** (*Pierre*), historien français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l'État de Montauban depuis la descente des Anglais dans l'île de Ré, jusqu'à la reddition de la Rochelle;* 1628, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

**BÉRAULT** (*Christophe*), jurisconsulte français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était avocat au parlement de Rouen. On a de lui : *Sur les droits de lieu et de danger ;* 1625, 1 vol. in-8°.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

**BÉRAULT** (*Claude*), savant français, mort en 1705. Il succéda à d'Herbelot dans la chaire de langue syriaque à Paris. On a de lui une édition de Stace, *ad usum Delphini;* Paris, 1685, 2 vol. in-4°.

Bayle, *Dictionnaire historique*.

**BÉRAULT** (*Jean*), médecin et littérateur français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : une traduction de l'*Euphormio* de Jean Barclay, avec des notes estimées, 1640, in-8° ; — *Orat. paneg. in primam Hardi-Villaerii doctoratus lauream;* Paris, 1616, in-4°; — *Pompa triumphalis regis Ludovici XIII, a Rupella capta, et fugatis Anglis revertentis, carmen ;* Paris, in-4° ; — *Mich. le Masse, cantori et canonico Paris. nomine Facultatis medicorum gratiarum Actio;* Paris, 1643, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette. — *Biographie médicale*.

**BÉRAULT** (*Josias*), commentateur de la Coutume de Normandie, et avocat au parlement de Rouen, né en 1563, et mort vers 1640 à Saint-Fulvien, près l'Aigle. Ce jurisconsulte, venu avant Basnage, auquel il a frayé le chemin, a publié un commentaire assez estimé sur la *Coutume de Normandie*, un vol. in-folio. — Les commentaires de Bérault, de Godefroi et d'Aviron ont été réunis en deux volumes in-fol., 1626, et réimprimés en 1684 et 1776 ; quelques biographes l'ont confondu avec un homonyme, Christophe Bérault. (*Voy.* ce nom). H. M.

Taisand, *Vies des plus célèbres jurisconsultes de toutes les nations*. — Dupin, *Biographie abrégée des principaux auteurs du droit, jurisconsultes, magistrats, publicistes*.

**BÉRAULT** (*Michel*), théologien protestant, pasteur à Montauban vers le commencement du dix-septième siècle, fut choisi pour entrer en conférence à Mantes, en 1593, avec le cardinal du Perron, et publia contre lui, en 1598, in-8°, une *Briève et claire défense de la vocation des ministres de l'Évangile*. Son affection pour les intérêts du duc de Rohan, dans le temps des guerres civiles, le porta à publier divers écrits qui le firent pendant quelque temps exclure du synode.

Bayle, *Dictionnaire historique*. — Aymon, *Synode national de France*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**BERAULT-BERCASTEL** (*Antoine-Henri*), historien et littérateur français, né à Briey, près de Metz, le 2 novembre 1722 ; mort vers 1794. Il fut successivement jésuite, curé d'Omerville, et chanoine de Noyon. On a de lui : *le Serin de Canaries*, petit poëme ; Londres (Paris), 1755, in-12; — *Voyages récréatifs du chevalier de Quévédo*, 1756; c'est la traduction d'un roman espagnol; — *Idylles nouvelles*, 1761, in-8°; — *la Conquête de la Terre promise*; 2 vol. in-12 ; on a reproché à ce poëme un mélange grotesque de la Fable et de l'histoire sainte; — *Histoire de l'Église ;* Paris, 1778-1790, 24 vol. in-12 : cet ouvrage, sans avoir le mérite de celui de l'abbé Fleury, a eu du succès. Il a été réimprimé plusieurs fois, et il en existe des continuations par MM. de Robiano et Henriou ; celle de l'abbé Guillon, dont il n'a paru que le 1[er] vol. (Besançon, 1823, in-8°), a pour titre : *Histoire de l'Église pendant le dix-huitième siècle*.

Bégin, *Biographie de la Moselle*.

***BERAV** (*Jacob*), rabbin espagnol, vivait dans le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Collectiones liliorum*, ou *Observationes in prophetas priores ;* — *Quæstiones et responsiones cum novis observationibus in Kiddus-chim et Ketuvoth ;* — *Commentarium in Maimonidæ Jad Chasaka*.

Wolf, *Biblioth. Hebraica*.

***BERBIGUIER** (*Benoît-Tranquille*), célèbre compositeur, né à Carderousse, dans le comtat Venaissin, en 1781 : il fut admis très-jeune au Conservatoire de musique. En 1815, il suivit Louis XVIII à Gand, en qualité de garde du corps. Licencié, par défaut de taille, après la seconde restauration, il fut nommé lieutenant dans la légion de l'Ain. On a de lui : quatre œuvres de sonates, trois scènes variées avec divers accompagnements ; — *Charmant ruisseau*, air varié ; — et d'autres agréables productions.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**BERBIGUIER** (*Charles-Alexis-Vincent*), célèbre illuminé, né à Carpentras, département de Vaucluse, vers 1776; mort le 3 décembre 1851 (d'après un document envoyé par le principal du collége de Carpentras) (1). Il eut une enfance maladive, et se crut le jouet de démons invisibles. Un procès relatif à la succession de son oncle, et des traitements essayés sur lui par les médecins d'Avignon, portèrent sa folie au comble. Il vint à Paris, et fut adressé au célèbre docteur Pinel, qui ne put le guérir, et qui, par suite de ses tentatives, encourut toute l'animadversion du pauvre visionnaire. Après s'être livré à des études de démonologie très-complètes et de très-bonne foi, Berbiguier conclut, d'après l'autorité des

(1) Dans la *Biographie de Michaud*, on l'appelle BERBIGUIER DE TERRE-NEUVE DU THYM (*Alexandre-Victor-Charles*), et on le fait naître en 1765, et mourir vers 1836.

auteurs les plus célèbres sur cette matière, que les esprits chargés par le prince des ténèbres de livrer assaut à sa piété et à ses vertus chrétiennes, appartenaient à l'espèce des farfadets. Dès lors il consacra son existence entière à combattre ses ennemis, au nombre desquels furent rangées en première ligne les personnes dont il avait à se plaindre, le docteur Pinel, leur *général en chef*, un ami de sa famille, les sorcières qu'il avait consultées, et quelques étudiants qui s'étaient fait un plaisir de le mystifier. Berbiguier a publié un ouvrage curieux, intitulé *les Farfadets*, ou *Tous les démons ne sont pas dans l'autre monde*; Paris, 1821, 3 vol. in-8°, orné de dessins lithographiés : il y raconte les persécutions qu'il endure, les orages que les farfadets amoncellent sur sa tête quand il sort pour faire de pieuses stations, etc. Il énumère aussi les moyens qu'il a découverts pour combattre et tourmenter cette engeance invisible : il lui suffit à cet effet de rôtir des cœurs de bœuf criblés de coups d'épingle, de brûler des paquets de sels et de soufre, et des herbes aromatiques. Grâce à ces moyens, il peut dissiper les nuages que les farfadets ont rassemblés avec des intentions perverses, et même renfermer dans des bouteilles les auteurs de tous ses maux. Ce livre singulier, écrit avec un certain désordre dans le classement des matières, mais d'une cohérence et d'une suite parfaite au milieu de son absurdité même, offre la preuve la plus curieuse d'une monomanie soutenue jusqu'à la fin; il est accompagné de recherches scientifiques assez curieuses. Le mot de farfadet s'y trouve décliné, conjugué, modifié de mille manières : il forme l'adjectif *farfadéen*, *farfadéenne*, le féminin *farfadette*, le verbe *farfadériser*, etc. L'avant-propos du livre contient une bibliographie démonologique des plus complètes. Ruiné par cette publication coûteuse, Berbiguier fatigua longtemps de ses demandes les employés des divers ministères, pour recevoir des secours ou des indemnités. Il est mort à Carpentras, où il vivait depuis quelques années à l'hôpital comme pensionnaire payant. Jusqu'à sa dernière heure, il avait cru à la maligne influence des farfadets. H. MILLE-NOÉ.

Champfleury, *les Excentriques*. — *Documents inédits*.

**BERBISEY** (*Jacques*), jurisconsulte français, né à Dijon le 15 janvier 1598, mort le 16 septembre 1678 : il étudia le droit à Valence, sous Jules Pacius de Beriga, et publia les *Definitiones juris civilis et canonici* de ce célèbre jurisconsulte; Paris, 1639. Le même ouvrage a paru sous le titre : *Arnoldi Corvini Posthumus Pacianus, sive Jul. Pacii definitiones utriusque juris*; Amsterdam, 1643, in-12.

Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*.

**BERCEO**. *Voy*. GONZALEZ.

**BERCH** (*André*), agronome suédois, né en 1711, mort en 1774. Il fit faire des progrès à diverses parties de l'économie rurale et domestique. Ses principaux ouvrages, écrits en suédois, sont : *Économie rurale de l'Angermanie*; Upsal, 1747, in-8°; — *Observations sur la chasse en Jutland*; Upsal, 1749, in-4°; — *Observations sur l'état économique de la Westmanie*; Upsal, 1750, in-4°; — *Traité sur la culture du lin*; Upsal, 1753, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

**BERCH** (*Charles-Rheinhold*), antiquaire et historien suédois, né au commencement du dix-huitième siècle, mort en 1777. A l'étude de l'histoire et de la numismatique il joignit celle de l'économie politique. La reine Louise-Ulrique, qui en faisait un grand cas, le recevait souvent à sa cour. Il a écrit en suédois. Ses principaux ouvrages sont : *la Description des médailles et des monnaies de la Suède*; — *l'Histoire des rois de Suède et des personnages remarquables de ce pays, d'après les médailles*.

Gezelius, *Dictionnaire biographique suédois*.

**BERCHELMANN** (*Jean-Philippe*), médecin allemand, né à Darmstadt le 5 juin 1718, mort le 13 août 1783. En 1764, le prince de Hesse-Darmstadt l'attacha à sa cour en qualité de médecin. On a de lui : *Dissertatio inauguralis de liene*; Giessen, 1750, in-4°; — *Tractatus de Hydrope ascite in gravida cum febre quartana conjuncto, post abortum funesto*; Giessen, 1753, in-4°; — *Abhandlung vom Krebs, worinnen die Ursachen desselben untersucht und wie bisher geheim gehaltene Mittel in dessen Heilung bekannt gemacht werden* (Traité du Chancre, dans lequel on recherche les causes de ce mal et l'on fait connaître des moyens pour le guérir, tenus secrets jusqu'à ce jour); Francfort-sur-le-Mein, 1756 et 1764, in-8°; — *Fragmente zur Arznei-und Naturkunde und Geschichte* (Fragments pour servir à la connaissance et à l'histoire de la médecine et des choses naturelles); Francfort, 1780-1782, quatre cahiers in-4°. Berchelmann a encore inséré, dans les *Actes* de la Société philosophique et médicale de Giessen, un mémoire sur une rupture du fond de la vessie, un autre sur le prolapsus de l'utérus, et un troisième sur une fièvre intermittente épidémique.

*Biographie médicale*.

**BERCHEM** ou **BERCHEMIUS** (*Guillaume* DE), chroniqueur allemand, chanoine de l'église de Nimwegen, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a de lui : *Compendium Chronicorum Geldriæ*. Cette chronique va jusqu'à 1467; — *Historia captivitatis Adolphi, ducis Geldriæ*.

Sweert, *Athenæ Belgicæ*. — André, *Biblioth. Belgica*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**BERCHENY**. *Voy*. BERKENY.

* **BERCHÈRE** (*Carl* LE GOUZ DE LA), théologien français, né à Dijon vers 1647, mort à Narbonne le 2 juin 1719. Il fut successivement évêque de Lavaur, archevêque d'Aix, d'Alby et de Narbonne. On a de lui : *Statuts synodaux de Lavaur*; Toulouse, 1679, in-12; — *Addition à ces statuts*; ibid., 1680, in-12; — *Statuts*

*synodaux d'Alby*; Alby, 1695, in-12; Paris, 1697, in-12; — *Harangue au roi Louis XIV en 1701, au nom du clergé assemblé extraordinairement, sur l'avénement de Philippe V à la couronne*; — *Harangue au roi Louis XV sur son avénement à la couronne*; Paris, 1715, in-4°.

Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne.*

* **BERCHÈRE** (*Jean-Baptiste* Le Gouz de la), magistrat français, né vers 1568, mort à Grenoble le 18 juin 1631. Il fut chargé en 1612 de fixer les limites du duché et du comté de Bourgogne, et donna une relation de sa mission, que l'on trouve dans la *Coutume de Bourgogne*, édition de 1636, in-4°. On a encore de lui deux *harangues*, adressées en 1629 à Louis XIII; elles sont insérées dans la quinzième partie du *Mercure français*.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

* **BERCHÈRE** (*Denis* Le Gouz de la), magistrat français, probablement fils du précédent, né vers 1620, mort le 16 mars 1681, était premier président du parlement de Grenoble. On a de lui: *Lettre au roi sur les grandes actions de Sa Majesté*; Grenoble, 1663; — *l'Allemagne au Roi*, ibid., 1664.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

**BERCHÈRE** (*Pierre* Le Gouz de la), magistrat français, frère du précédent, né à Dijon le 3 mars 1600, mort à Grenoble le 29 novembre 1653. D'abord premier président à Dijon, il fut appelé à remplir la même fonction à Grenoble. C'était un homme d'une rare probité; on l'appelait *l'Incorruptible*. On a de lui: une *Harangue au prince Henri de Condé, lorsqu'il fit son entrée à Dijon*, insérée dans la *Description de cette entrée*, de Malpoy; Dijon, 1632, in-fol.; — deux *Lettres* au savant Saumaise, et deux autres au duc de Montausier, que l'on trouve dans les *Epistolæ Gallorum* du seigneur de La Mare.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

**BERCHET** (*Toussaint*), philologue et controversiste protestant, né à Langres en 1540, mort probablement en 1605 à Sedan. Il traduisit le Catéchisme grec de Henri Estienne, et l'enrichit de notes latines. Sa traduction eut du succès, et fut plusieurs fois réimprimée; Hanovre, 1604, in-8°; *ibid.*, 1614, 1618, 1619; Londres, 1648; Sedan, 1703. Il annota aussi la Grammaire grecque de Clénard, qui fut alors adoptée généralement jusqu'à l'apparition de celle de Furgault; cette édition a pour titre: *Institutiones ac meditationes in græcam linguam...... accesserunt breves in Clenardum annotationes*; Paris, 1581, in-4°. Outre quelques notes sur les lettres grecques de Guillaume Budé, et une élégie en vers latins adressée à la noblesse, on a encore de Berchet: *Tres regis Henrici declarationes ad ordines suos, e gallico in latinum conversæ*; Sedan, 1589, in-8°; — *Explicatio controversiarum quæ a nonnullis moventur de Henrici Borbonici regis in regnum Franciæ constitutione; opus........ a Tussano Bercheto Lingonensi in latinum conversum* (dédié à Henri IV); Sedan, Mathieu Hilaire, 1590, in-8°; — *Pium consilium super papæ Sfondrati, dicti Gregorii XIV, monitorialibus ut vocant bullis et excommunicationis, atque interdicti in Galliæ regem, ecclesiam et regnum minis, et Francorum majorum nostrorum exemplis in rebus iisdem repetitum* (1); Francfort, 1691, in-8° (réimprimé dans la *Monarchie de Goldast*, t. III, pag. 137-178); — *Oratio funebris in obitum illustrissimæ.... Carolæ a Marka, ducissæ Bullionensis....*; Sedan, Rivery, 1594.

M. M—y.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

***BERCHETT** (*Pierre*), peintre et graveur, né en 1659, mort en 1720. Il vint en Angleterre en 1681, et travailla sous la direction de Rambour, peintre français d'architecture. Guillaume III l'envoya à Loo, pour décorer son palais. De retour en Angleterre, il peignit le plafond de la chapelle du collége de la Trinité à Oxford. Les dessins académiques de cet artiste sont très-estimés.

Walpole, *Anecdotes of Painting.* — Strutt, *Dictionary of England.*

**BERCHEURE** ou **BERCHOIRE** (*Pierre*), en latin *Berchorius*, savant bénédictin français, natif de Saint-Pierre-du-Chemin, près de Maillezais en Poitou, vers la fin du treizième siècle; mort à Paris en 1362. Il fut prieur du monastère de Saint-Éloy, qui appartenait alors aux bénédictins. Il avait composé plusieurs ouvrages, qui sont perdus. On a encore de lui: *Reductorium, Repertorium et Dictionarium morale utriusque Testamenti*, etc.; Strasbourg, 1474; Cologne, 1631-1692. C'est une espèce d'encyclopédie, où l'auteur traite de théologie, de physique, de médecine, d'anatomie, de géographie, d'astronomie. Une traduction de cet ouvrage, par Richard Leblanc, fut publiée à Paris en 1584. Bercheure avait aussi traduit en français, par l'ordre du roi Jean, l'*Histoire romaine* de Tite-Live. Cette traduction, dont il existe plusieurs beaux manuscrits à la Bibliothèque impériale, a été imprimée sous ce titre: *les Grandes Décades de Titus-Livius, translatées du latin en françois*, etc.; Paris, 1514 et 1515, 3 vol. in-fol.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ ætatis.* — Trithème, *de Scriptoribus ecclesiasticis.* — Possevin, *Apparatus sacer.* — Duverdier et La Croix du Maine, *Bibliothèques Françaises.* — Le Bœuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris.* — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du quatorzième siècle.*

**BERCHHEIM** ou **BERCKHEIM** (*Frédéric-Sigismond*, baron de), général français, né à Ribeauvillers (Haut-Rhin) le 9 mars 1775, mort à Paris le 28 décembre 1819. Il n'avait que quatorze ans quand il entra dans la carrière militaire, qu'il parcourut avec éclat. Les bulletins de

(1) C'est la traduction d'un opuscule anonyme qui avait paru en 1591, in-12, et qui fut brûlé à Tours par la main du bourreau.

Heilsberg, de Friedland, d'Eckmühl, d'Essling, de Wagram, de Znaïm, contiennent ses plus beaux titres de noblesse. C'est sur deux champs de bataille qu'il reçut, à quatre années de distance, les grades de général de brigade et de général de division. Il se couvrit de gloire à Polotsk, où il dégagea une grande partie de l'artillerie du deuxième corps, enveloppée par la charge de la cavalerie ennemie; et à Borisow, où il se signala de la manière la plus éclatante. Un ordre du jour annonça la belle conduite du général de Berchheim. Chargé par Napoléon de diriger, en 1813-1814, la défense de l'Alsace contre les puissances étrangères, avec la division de cavalerie formée des quatre régiments des gardes d'honneur, il déploya une héroïque opiniâtreté, et fit preuve de talents militaires. Après la seconde restauration, il rentra dans ses foyers, et fut deux fois choisi par ses concitoyens pour les représenter à la chambre, où il se fit remarquer par son patriotisme et par sa loyauté.

Son neveu, *Sigismond-Guillaume*, baron de Berchheim, né en 1819, capitaine d'artillerie, est aujourd'hui officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon III. ALEX. DE C.

*Biographie des Contemporains. — Victoires et Conquêtes*, t. XXIII.

* **BERCHMANN** (*Jean*), théologien, de l'ordre des Jésuites, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il est mort en odeur de sainteté. On a de lui : *Hyperdulia Mariana*, ouvrage édité par Jacques Canisius ; Munich, 1631, in-18. Sa vie, proposée comme un modèle, et écrite en italien par Virg. Cepari, Rome, 1627, in-4°, a été traduite en latin par Herm. Hugo; Anvers, 1630, in-8°; en français, par Cachet; Paris, 1630, in-8°; en espagnol, par Jos. Olzina.

Adelung, supplément à Jöcher, *Lexicon*.

**BERCHOUX** (*Joseph*), poëte français, né en 1765 à Saint-Symphorien, près de Lyon; mort en 1839. Plus que suspect en 93 par le royalisme ardent dont il avait fait preuve, il échappa aux proscriptions en se réfugiant sous les drapeaux; mais après deux ou trois campagnes il put revenir dans sa patrie, où il se livra à des travaux pour lesquels il avait plus de dispositions que pour la carrière judiciaire ou celle des armes. Le premier pas du jeune Berchoux dans l'arène poétique fut cette piquante satire si universellement connue et si souvent citée :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?

En l'adressant à l'une des feuilles de la capitale, il ne l'avait point signée d'un nom encore ignoré; et certains littérateurs parisiens se la laissèrent complaisamment attribuer pendant quelque temps.

En 1800, Berchoux vint faire imprimer à Paris *la Gastronomie* : son succès fut plus grand encore; et, après trois éditions enlevées dans une seule année, l'auteur dut renoncer au modeste anonyme qu'il avait aussi gardé dans la publication de cet ouvrage. Des conseils utiles, sa propre expérience, en firent successivement disparaître quelques longueurs, quelques traces de mauvais goût. Tel qu'il est devenu par ces améliorations, cet agréable badinage sera placé sans doute par la postérité près de *Ver-Vert*, et non loin du *Lutrin*. Il a obtenu dans les langues anglaise, allemande, et dans plusieurs autres, les honneurs de la traduction. Berchoux fut moins bien inspiré dans son poëme de *la Danse*, ou *les Dieux de l'Opéra*, qui parut en 1806. Malgré plusieurs jolis détails, on y trouva de la froideur, une gaieté trop affectée, et des emprunts trop fréquents de la mythologie; cette littérature surannée, à laquelle il avait porté lui-même les premiers coups :

Et toi, triste famille, à qui Dieu fasse paix !
Race d'Agamemnon, etc.

C'était d'ailleurs une de ces productions beaucoup trop empreintes du cachet de la circonstance; aussi est-elle tombée dans le même oubli que la rivalité de Vestris et Duport, *dieux de la danse*, depuis longtemps détrônés, qui en avaient fourni le sujet.

*Voltaire*, ou *le Triomphe de la Philosophie moderne*, poëme soi-disant comico-satirique, offrait un tort plus grave. Était-ce à un poëte qu'il convenait de reprendre en sous-œuvre les censures haineuses des Nonotte et des Clément contre l'auteur de *la Henriade*? Les événements de 1815, au milieu desquels parut cette longue satire, empêchèrent, pour ainsi dire, le public de s'en apercevoir; et cet effet de la préoccupation fut peut-être ce que l'écrivain pouvait espérer, en pareil cas, de plus favorable.

On ne peut guère citer ici que pour mémoire *le Philosophe de Charenton*, roman non sans esprit, mais sans action, publié en 1803, et *l'Art politique* (1819), dernière œuvre satirique de Berchoux, connue de bien peu de lecteurs de *la Gastronomie*. Berchoux a été en 1814, avec Alissan de Chazet, Rougemont, Gentil, Désaugiers, etc., l'un des rédacteurs du feuilleton de *la Quotidienne*. Retiré depuis plusieurs années dans le département qui l'avait vu naître, il n'a plus, jusqu'à sa mort, donné signe de vie poétique. [*Enc. des g. du m.*]

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

**BERCHTOLD** (le comte *Léopold* DE), philanthrope et voyageur allemand, né en 1738, mort en 1809, au château de Buchlovitz. Il possédait huit langues différentes, parcourut l'Europe, l'Asie et l'Afrique, s'exposa en Turquie à de grands dangers pour étudier les moyens de prévenir et de guérir la peste, fut un zélé propagateur de la vaccine, et consacra son immense fortune à soulager les maux de l'humanité et à fonder des établissements de bienfaisance. En 1805 il recueillit lui-même des offrandes, et fit venir du blé des contrées éloignées, pour nourrir les habitants du Riesengebirge, qui étaient en proie à la famine. Lors de la bataille de Wagram, le château de Buchlovitz servit d'asile aux blessés et aux malades. Berchtold mourut d'une

fièvre typhoïde qui se développa dans cet hôpital improvisé. On a de lui : *An essay to direct and extend the inquiries of patriotic travellers*; Londres, 1789, 2 vol. in-8° : cet ouvrage indique les précautions les plus sûres pour voyager ; traduit en français par P. de Lasteyrie ; Paris, 1797, 2 vol. in-8° ; — *Courte méthode pour rappeler à la vie toutes les personnes atteintes de mort apparente* (en allemand) ; Vienne, 1791, in-8° : l'auteur a lui-même traduit cet ouvrage en plusieurs langues. Berchtold a aussi publié des *Tables*, dans lesquelles les artisans trouvent d'excellents conseils pour soigner leur santé.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

*__BERCKA__ (*Arnold* DE), théologien allemand, vivait à Cologne dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Liber Vitæ, sive Veteris et Novi Testamenti Glossarium et compendium, una cum indice historiarum in omnibus libris Novi et Veteris Testamenti*; Cologne, 1661. Cet ouvrage se trouvait en manuscrit dans la bibliothèque des jésuites de Dusseldorf.

Harzheim, *Bibliotheca Coloniensis*.

**BERCKEL** (*Théodore-Victor Van*), graveur hollandais, né à Bois-le-Duc le 21 avril 1739, mort le 19 septembre 1808. Il laissa le dessin, auquel il s'était adonné dès sa plus tendre enfance avec beaucoup de succès, pour s'appliquer à la gravure en médailles. C'est à Rotterdam que commença sa réputation. Le duc Charles le fit venir à Bruxelles. A la conquête des Pays-Bas par les Français, il suivit les Autrichiens dans leur retraite, fut attaché à l'hôtel des monnaies à Vienne, et obtint une modique pension. Découragé de voir ses talents si peu récompensés, il revint à Bois-le-Duc.

*Messager des Sciences et des Arts de Gand*, XI[e] et XII[e] livr. du VI[e] volume.

**BERCKELMANN** (*Théodore*), théologien protestant allemand, né le 9 novembre 1576 à Neustadt, dans la principauté de Calenberg ; mort à Gottingue, le 30 juillet 1645. On a de lui : *Isagoge theologica* ; — *Dissertationes biblicæ* ; — *Commentarium in Epistolam ad Galatas*. Il a aussi laissé en manuscrits : *Commentarium in Augustanam confessionem* ; — *Xystus poeticus* ; — *Syntagma universæ historiæ sacræ*.

Jean-Henri Kurz, *Memoria B. Theodori Berckelmanni*, 1783, in-8°.

*__BERCKENMEIER__ (*Paul-Hudolph*), antiquaire allemand, natif de Lunebourg, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Antiquarius durch Europa* (l'Antiquaire en Europe) ; — *Geographische Fragen* (Questions géographiques) ; — *Poetische Anleitung zur Universal-historie* (Introduction poétique à l'histoire universelle).

Moller, *Cimbria Litterata*.

**BERCKHEIM**. *Voy*. BERCHHEIM.

*__BERCKMANN__, __BERKMANN__, __BARKMANN__ ou **BERGMANN** (*Jean*), chroniqueur allemand, né probablement à Stralsund entre 1490 et 1500, mort en 1560. D'abord moine augustin, il embrassa le luthéranisme vers 1527. On a de lui : *Chroniques de Stralsund* (en bas allemand). Cet ouvrage, écrit sans art et très-peu connu, n'existe qu'en manuscrit. Il offre un spécimen intéressant du dialecte bas-allemand, et renferme des notices importantes que l'on ne trouve pas ailleurs.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

**BERCKMANNS** (*Henri*), peintre allemand, né en 1629 à Klundert, près de Willemstadt. Après avoir reçu les leçons de Philippe Wouwermans, de Thomas Willeborts et de Jacques Jordaëns, il choisit la nature pour modèle, et laissa le genre historique, pour ne faire que des portraits. Le comte de Nassau, auquel il s'était attaché, étant mort, il alla s'établir à Middelbourg, et y fit le portrait de l'amiral Ruyter et celui de Jean Éversten : on les trouva si beaux, que tous les grands personnages de Hollande voulurent avoir leurs portraits de sa main. Aussi, par son travail, Berchmanns n'acquit pas moins de fortune que de réputation. Les portraits de cet artiste sont très-ressemblants, et d'une grande correction dans le dessin.

Fiorillo, *Histoire de la Peinture*, t. III, 184. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BERCKRINGER** (*Daniel*), savant allemand, né dans le Palatinat, mort le 24 juillet 1667. Il fut instituteur des enfants du roi de Bohême, et professa successivement la philosophie et l'éloquence à Utrecht. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones œconomicæ didactico-problematicæ* ; Utrecht, 1644 ; — *Exercitationes ethicæ et politicæ de summo bono* ; ibid., 1664 ; — *Dissertatio de Cometis, utrum sint signa, an causæ, an utrumque, an neutrum* ; ibid., 1665, in-12 ; — *De quaternario pythagorico* ; — *Oratio de Laudibus eloquentiæ*.

Burmann, *Trajectum Eruditum*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

*__BERCY__ ou **BERRY**, graveur français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui quinze estampes, dont les sujets sont tirés de l'histoire de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BERCY** ou **BERCIL** (*Hugues*). *Voy*. BERZE.

*__BERDINI__ (*Vincent*), théologien italien, de l'ordre des Frères Mineurs, natif de Sarteano près de Sienne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l'Antidoto spirituale sopra la Peste* ; Sienne, 1630 ; — *Storia dell' antica e moderna Palæstina, ossia il viaggio di Gerusalemme* ; Sienne, 1633, in-4° ; Venise, 1642, in-4° ; — *Centuria terza de' precetti politici e morali* ; ibid., 1634 ; — *la Politica militare* ; ibid., 1637 ; — *Centuria seconda de' precetti christiani* ; ibid., 1642.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BÈRE** ou **BER** (*Louis*), théologien catholique, né à Bâle sur la fin du quinzième siècle,

mort à Fribourg le 14 avril 1554, fut en 1526 un des quatre présidents des conférences de Bade sur la religion. Il se retira à Fribourg lorsque les protestants dominèrent à Bâle. On a de lui : *De christiana Præparatione ad mortem;* Bâle, 1551, in-8°; — *Quorumdam psalmorum Expositio;* ibid., 1551; — *Num quid christiano homini ingruente pestilentia fugere licet;* ibid., 1551.

Simler, *In Epitome Bibliothecæ Gesneri.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée.* — *Bibliotheca Bremensis.* — Pantaléon, *Prosopograghia.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

**BÈRE** (*Oswald*), médecin allemand, né à Francfort en 1472, mort à Bâle en 1567. Il enseigna et pratiqua longtemps la médecine dans sa ville natale. Il était protestant, et n'a écrit des ouvrages que pour propager ses opinions religieuses. On a de lui : *Commentaire sur l'Apocalypse de saint Jean;* — *De veteri et nova Fide;* — *Catéchisme pour la foi et pour les mœurs*, principes de morale tirés de Cicéron, de Quintilien et de Plutarque.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

**BEREAU** (*Jacques*), jurisconsulte et poëte français du seizième siècle, né à Poitiers. Il fit sa principale occupation de l'étude des lois, et ne consacra que de rares instants à la poésie. Il parait cependant qu'il n'en fut pas plus heureux, à en juger par les plaintes qu'il fait de la fortune dans son dix-huitième sonnet. On a de lui : *Églogues et autres œuvres poétiques*, etc. Poitiers, 1565, in-4°.

Du Verdier, *Bibliothèque Française*, t. II, p. 263 et 264. — Goujet, t. XII, p. 147.

***BÉRÉBISTÈS**, célèbre chef dace, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Les Daces, connus dans les historiens grecs sous le nom de Gètes, habitaient à l'est de la Theiss, et occupaient les pays appelés aujourd'hui Bessarabie, Moldavie, Valachie et Bulgarie. Jusqu'au temps de Mithridate, ces peuplades divisées n'avaient formé qu'une nation peu importante. A cette époque seulement elles se réunirent sous Bérébistès, qui battit les Scythes et s'empara d'Olbia, ainsi que des autres colonies grecques du Pont-Euxin, 50 ans avant J.-C. Ce chef intrépide menaça tellement la Macédoine et l'Illyrie, que César allait marcher contre lui lorsque la mort l'arrêta. Bérébistès profita de la guerre civile qui suivit l'assassinat du dictateur, pour étendre sur les deux bords du Danube ses conquêtes ou plutôt ses ravages. Octave renouvela les projets de son oncle sur la Dacie. Blessé dans un combat contre les Dalmates, il laissa le commandement à Statilius Taurus, qui vainquit Bérébistès sans pouvoir le soumettre (33 ans avant J.-C.) La rupture d'Octave et d'Antoine vint offrir au chef dace une occasion de réparer sa défaite; mais il fut assassiné par ses sujets, fatigués de la guerre, au moment où il se préparait à recommencer la lutte. LÉO JOUBERT.

Strabon. — Dion Cassius. — Engel, *Histoire de la Valachie.*

**BEREBLOCUS** (*Jean*), historien anglais, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Commentarii de Rebus gestis Oxoniæ, ibidem commorante Elisabetha regina anno* 1556; on les trouve dans *Tho. Hearnii Hist. Richardi II.*

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BÉRÉDNIKOFF** (*Iakoff-Ivanovitch*), célèbre archéologue russe, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, naquit en 1802. Il fut chargé, en 1830, de mettre en ordre les matériaux recueillis par M. Stroïeff pendant un voyage archéologique dans la Russie d'Europe. Plus tard, M. Bérédnikoff entreprit, avec M. Stroïeff, une expédition archéologique dans la Russie orientale, d'où il rapporta une collection précieuse de documents historiques, dont 4 vol. ont déjà été publiés sous le titre de *Collection complète des chroniques russes* (*Polnoïé sobranié Rousskikh liétopiceï.*)

En 1840, M. Bérédnikoff a édité sous ce titre, *la Russie sous le czar Alexis-Michaïlovitch*, une statistique curieuse de l'empire de Russie au commencement du dix-septième siècle, composée par le diacre *Grigorij Katochikine*, et récemment découverte. M. Bérédnikoff a pris aussi une part considérable à la composition du grand Dictionnaire slavon donné par l'Académie des sciences; Saint-Pétersbourg, 1847, 4 vol. in-4°. P. DOUHAIRE.

**BEREGANI** (*Nicolas*, comte), poëte historien italien, né à Vicence le 21 février 1627, mort le 17 décembre 1713. Il se fit une grande réputation au barreau de Venise. Aux travaux de son état il joignit l'étude des belles-lettres, surtout celle de la poésie et de l'histoire. Ses poésies, qui se ressentent du mauvais goût de son temps, ne manquent cependant ni de facilité ni d'élégance. On a de lui : *Annibale in Capua*, drame; Venise, 1661, in-12; Bologne, 1668; — *Tito*, drame; Venise, 1666, in-12; — *Genserico*, drame; Venise, 1669, in-12; — *Eraclio*, drame; Venise, 1671, in-16; — *Ottaviano Cesare Augusto*, drame; Venise, 1682; — *Giustino*, drame; Venise, 1683, in-12; — *Istoria delle guerre d'Europa dalla comparsa delle armi ottomane nell' Ungheria, l' anno* 1683; Venise, 2 vol. in-4°; — *Compositioni poetiche, consistenti in rime sacre, eroiche, morali ed amorose;* Venise, 1702, in-12; — *Opere di Claudio Claudiano, tradotte ed arrichite di erudite annotazioni;* Venise, 1716, 2 vol. in-8°. C'est le plus estimé des ouvrages de l'auteur.

*Giornale de' Letterati d'Italia*, tome XVIII.

* **BEREGZAZI** (*Pierre*), théologien protestant hongrois, vivait à Grosswardein, en Hongrie, vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Adversaria de Controversiis hoc seculo de Religione motis;* Bâle, 1587, in-8°; — *Opuscula varia de Calendario Gregoriano;* ibid., 1590, in-8°.

Horanyi, *Memoria Hungarorum et provincialium Scriptis editis notorum.*

* **BERELIUS** (*George*), théologien protestant suédois, né à Calmar en 1641, mort à Upsal en 1676. On a de lui : *Disp. de Insectis ; — De amplificanda Republica ; — de Indulgentiis papalibus.*

Scheffer, *Suecia.* — Moller, *Cimbria Literata.*

**BERENDRECHT** ou **BEERENDRECHT** (*J.-P. Van*), graveur hollandais, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui une série de trente-deux estampes, d'après George Van Scheindel, et une autre série, d'après Saftleven.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BERENDS** (*Charles-Auguste-Guillaume*), médecin allemand, né à Anclam en 1753, mort vers 1826. Il fut successivement professeur à Francfort-sur-l'Oder, à Breslau et à Berlin. Ses principaux ouvrages sont : *Ueber den Unterricht junger Aertze vor dem Krankenbette* (Instruction des jeunes médecins au lit du malade); Berlin, 1789, in-8°; — *Dissertatio de suffocationis Signis;* Francfort-sur-l'Oder, 1793, in-8°; — *Dissertatio de lethalitate vulnerum absoluta atque relativa;* ibid., 1800, in-4°; — *De dubio plicæ polonicæ inter morbos loco;* ibid., 1801, in-4°; — *Dissertatio inauguralis sistens vomitoriorum historiæ periculum;* ibid., 1780, in-4°; — *Vorlesungen über praktische Arzneiwissenschaft, herausgegeben von Karl Sundeling* (Leçons de médecine pratique éditées par Charles Sundeling); Berlin, 1827-1829, 9 vol. in-8°. Cet ouvrage est le résultat des leçons de Berends, recueillies par Sundeling, son élève. Les trois premiers volumes traitent de la séméiotique, des fièvres et des inflammations. Les autres maladies sont classées assez arbitrairement. Les œuvres posthumes de Berends ont été publiées en latin par le docteur Stosch; Berlin, 1829-1830, 2 vol. in-8°.

*Biog. médicale.* — Callisen, *Schriftsteller-Lexicon.*

* **BERENDS** (*Jean-Bernard-Jacques*), médecin allemand, né à Francfort-sur-le-Mein vers 1760, mort vers 1830. Il fut professeur d'anatomie dans sa ville natale. On a de lui : *Dissertatio qua demonstratur cor nervis carere, addita disquisitione de vi nervorum arterias cingentium;* Mayence, 1792, in-4°. Cette dissertation a été réimprimée dans les *Scriptores nevrologiæ* de Ludwig, tome III, pag. 1. Berends a encore inséré quelques articles dans le journal *der praktischen Heilkunde* de Hufeland.

*Biog. médicale.* — Callisen, *Schriftsteller-Lexicon.*

**BÉRENGER** (*Berengarius*), nom commun à un grand nombre d'hommes plus ou moins marquants, classés ci-dessous par ordre chronologique :

**BÉRENGER I**er, roi d'Italie, fils d'Éberard, duc de Frioul, et de Gisèle, fille de Louis le Débonnaire, mort en mars 924. Il fut reconnu roi d'Italie par les seigneurs du pays, vers l'an 888. Son compétiteur Gui, duc de Spolète, pour lequel les états se prononcèrent presque en même temps, sans doute pour neutraliser l'action de l'un par celle de l'autre, le vainquit deux fois en bataille rangée, et mourut en 894. Bérenger fut secouru par Arnoul ou Arnolphe, roi de Germanie, qui se fit couronner à son tour roi d'Italie, et mourut en 899. Un nouveau compétiteur lui fut donné dans la personne de Louis, fils de Boson, roi d'Arles, appelé par les Italiens soulevés contre sa cruauté ; mais il le surprit et lui fit repasser les Alpes, après avoir reçu de lui le serment de ne plus rentrer en Italie. Le serment fut violé. Boson revint, fut surpris à Vérone par Bérenger, qui lui fit crever les yeux en 904, et se fit couronner empereur par Jean IX dans la même année, et par Jean X en 915. Il défit avec ce dernier les Sarrasins, dévastateurs de l'Italie. Porté à l'abus du pouvoir par suite de ses succès, il se rendit odieux aux grands, qui lui opposèrent Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, qu'il vainquit d'abord à Firenzuola le 29 juillet 923. Il fut vaincu à son tour par le comte Boniface, dont Rodolphe avait invoqué l'aide, et assassiné en mars 924 dans Vérone (où il s'était réfugié), par un individu du nom de Flambert, dont il avait tenu le fils sur les fonts de baptême, et auquel il avait pardonné le complot dont il fut victime.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.* — Sismondi, *Républiques Italiennes.*

**BÉRENGER II**, dit *le Jeune*, fils d'Adalbert, marquis d'Yvrée, et de Gisèle, fille de Bérenger Ier, mort en 966. Menacé d'avoir les yeux crevés par ordre de Hugues, placé sur le trône d'Italie par Ermengarde, il s'échappa par le mont Saint-Bernard, et se réfugia en Allemagne auprès d'Othon le Grand. Il profita de sa sécurité pour mettre dans ses intérêts, par l'intermédiaire d'un gentilhomme lombard, du nom d'Amédée, qui les visita déguisé, les feudataires italiens; et il rentra en Italie, avec des troupes, en 945. Appuyé en effet par les grands et les prélats, il prit en 950 le titre de roi, après un intervalle rempli par le règne, plus nominal que réel, de Lothaire, fils de Hugues, en faveur duquel ce dernier avait abdiqué, et qui mourut, dit-on, empoisonné. Bérenger fit couronner aussi son fils Adalbert, auquel il voulut faire épouser Adélaïde, veuve de Lothaire; mais cette princesse implora la protection d'Othon le Grand, qui pénétra en Italie et y épousa Adélaïde. Bérenger descendit à la position de feudataire, fut vaincu ensuite en 956 par Ludolphe, fils d'Othon, et dépossédé enfin en 964 par l'empereur lui-même, après avoir été contraint par la famine de rendre la forteresse de Saint-Léo, où il s'était enfermé. Il fut envoyé avec sa femme Willa dans la prison de Bamberg, où il mourut.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.* — Sismondi, *Républiques Italiennes.*

**BÉRENGER** ou **BERENGARIUS**, dit *de Tours*, archidiacre d'Angers, hérésiarque fameux du onzième siècle, né à Tours, et mort près de cette ville,

dans l'île de Saint-Côme, le 6 janvier 1088, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il sortait de l'école la plus célèbre du moyen âge avant Abailard, celle de Fulbert de Chartres, le disciple favori de Guibert, le grand promoteur du réveil philosophique à cette époque. Là, il s'était lié avec Lanfranc, Adelman de Bresse, et les théologiens les plus distingués. Aussi, dès qu'il se porta comme le défenseur de l'opinion de Scot Erigène sur l'eucharistie, il suscita autour de lui une véritable tempête. La plupart des dialecticiens du temps, Lanfranc à leur tête, prirent la défense du dogme de la transsubstantiation, que l'hérésie nouvelle attaquait formellement. Condamné en 1050 dans les conciles de Rome et de Verceil, Bérenger se rétracta, puis rétracta sa rétractation, fut de nouveau condamné par le synode de Brionne, malgré la secrète faveur de Guillaume le Bâtard, et par celui de Paris, qui le dépouilla de ses bénéfices, se réconcilia avec l'orthodoxie, revint une fois encore à son système, se vit censuré à deux reprises et par deux papes, Nicolas II en 1059, et Grégoire VII en 1078. Cet homme indomptable ne céda qu'à la tolérance. Grégoire VII, qui savait, suivant les occasions, être inflexible ou miséricordieux, usa vis-à-vis de Bérenger du système de la douceur; et dès qu'il eut ordonné qu'on cessât la persécution, il ne fut plus question ni de l'hérésiarque ni de l'hérésie. On ne connaît par des textes précis le système de Bérenger que depuis une date assez récente. Longtemps on n'eut de lui que quelques lettres qui nous étaient restées, soit dans les *Œuvres de Lanfranc*, soit dans les *Collections* des PP. *d'Achery* et *Martenne*. M. Tabaraud, dans la *Biographie* des frères Michaud, dit que « Lessing a découvert à Wolfenbüttel et publié à « Brunswick, en 1770, sous le titre de *Berangarius Turonensis*, la réponse au traité de « Lanfranc : *de Corpore et Sanguine Jesu* « *Christi*. » C'est une erreur. Lessing, il est vrai, découvrit en 1770 le précieux manuscrit, et en fit l'objet d'une intéressante dissertation; mais il ne le publia point. Il nous a été donné pour la première fois en 1834, par les frères Vischer, sous le titre : *Berengarius Turonensis de sacra Cœna adversus Lanfrancum liber posterior*. Ce livre confirme l'opinion des auteurs de l'*Histoire littéraire*, lorsqu'ils affirment, contre D. Mabillon, que Bérenger n'attaqua pas seulement le dogme de la *transsubstantiation*, mais aussi celui de la *présence réelle*. Seulement il est vrai que c'était contre la *transsubstantiation* que l'archidiacre d'Angers dirigeait principalement sa polémique. En effet, bien que la philosophie tienne dans ses écrits une place très-minime, surtout quand on les compare à ceux de Lanfranc, et en général de tous ses adversaires, il est facile de voir, en les lisant, que le célèbre hérésiarque est surtout dominé par cette idée que l'accident et la substance forment une unité métaphysiquement et logiquement indissoluble; de telle sorte que là où les accidents du pain et du vin apparaissent, il est impossible que le pain et le vin ne soient pas substantiellement présents. Quelques-uns de ses disciples, voulant concilier ce principe avec le dogme de la présence réelle, universellement admis dans l'Église, eurent recours à un système mixte, assez semblable à celui qu'on appela, au seizième siècle, *système de l'impanation*. C'est ce qui explique sans doute l'erreur de Mabillon. Quant à Bérenger lui-même, il était peu capable de plier son inflexible génie à toutes ces finesses; en niant la *transsubstantiation*, il niait nettement la *présence réelle*. On n'en peut plus douter depuis qu'on a sous les yeux le *Liber posterior*.

Certains écrivains ont voulu voir dans Bérenger le précurseur de l'hérésie albigeoise qui attaqua, on le sait, le dogme de l'*eucharistie*. Cette opinion, qui a été fort accréditée dans le dernier siècle, a été détruite par des recherches récentes. Bérenger est nominaliste, si tant est qu'il ait une philosophie. L'hérésie albigeoise est née au contraire des exagérations du réalisme. Du reste, les disciples de l'archidiacre d'Angers paraissent avoir été très-peu nombreux, bien que fort divisés. N'étant pas persécutés, ils ne tardèrent pas à disparaître. Leur maître cependant a toujours tenu et tiendra toujours une certaine place dans l'histoire de l'esprit humain ; moins peut-être par ses propres ouvrages, qui sont lourds, secs, dénués de toute vie philosophique, que par la réaction qu'ils ont suscitée. Le nominalisme superficiel de Bérenger contraignit les Lanfranc et les Adelman à constituer, pour défendre la foi religieuse, la philosophie réaliste. Aussi c'est de Bérenger, ou plutôt des adversaires de Bérenger, que Du Boulay date, non sans quelque raison, la véritable naissance de la scolastique.

Frédéric Morin.

Lanfranc, *Opera*. — *Histoire littéraire de la France*. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*. — Rousselot, *Études sur la Philosophie dans le moyen-âge*. — Horéau, *De la Philosophie scolastique*.

* **BERENGER** (*Pierre*), théologien français, natif de Poitiers, vivait dans le milieu du douzième siècle. D'abord élève et défenseur d'Abailard, il devint l'adversaire et le persécuteur du célèbre philosophe. Ses ouvrages se composent d'un écrit contre saint Bernard de Clairvaux en faveur d'Abailard, d'une lettre à l'évêque de Mende, et d'une autre lettre contre les chartreux. On les trouve dans les œuvres d'Abailard et dans Du Boulay, *Historia Universitatis Parisiensis*.

Du Boulay, *Hist. Universitatis Parisiensis*. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ ætatis*.

* **BÉRENGER DE PALASOL**, troubadour français, florissait, selon D. Vaissette, à la cour de Raymond V, comte de Toulouse, qui mourut en 1194. D'après les *Vies des Poëtes provençaux*, recueillies par le savant Lacurne de Sainte-Palaye, c'était un chevalier du Roussillon, pauvre, mais distingué par sa figure et ses manières, joignant à la valeur chevaleresque l'a-

mour des plaisirs et le goût des vers. L'objet de ses chansons fut Ermésine, femme d'Arnaud d'Avignon, et fille de Marie de Pierrelatte (*Pietralata*). On a conservé de lui un petit nombre de vers, où l'on reconnaît de la tendresse et du naturel, mais qui ne se distinguent, par aucun mérite particulier, des nombreux chants d'amour dus aux poëtes de la langue d'oc.

« Si toujours je vous voyais, » dit Bérenger dans un couplet adressé à la belle Ermésine, « toujours « je vous aimerais ! C'est folie de s'attacher à vous, « malgré la défense que vous m'en faites : mais je « ne puis me délivrer de cette folie. Je suis votre « esclave ; je ne vous payerai jamais ma rançon, « car je ne veux point ravoir ma liberté ! »

Jean Nostradamus, dans les *Vies des Poëtes provençaux*, avait parlé d'un certain B. (Bérenger ou Bernard) de Parasolz, que l'on a confondu avec notre troubadour. Cet autre poëte était attaché à la reine Jeanne de Naples. On le fait auteur de cinq tragédies que son biographe traite de magnifiques, et dont les quatre premières avaient pour titres : *Andrealla*, *Tarentala*, *Maillorquina*, et *Allemanna*, par allusion aux quatre maris de la reine Jeanne : André de Hongrie, Louis de Tarente, Jacques de Majorque, et Othon de Brunswick. La dernière était intitulée *Jehannella*, du nom de la princesse. Toutes les cinq formaient un tableau, depuis son enfance jusqu'à sa mort. En récompense de ces pièces qui lui furent secrètement offertes, le pape Clément VII avait accordé à Parasolz le canonicat de Sisteron. Ce récit, fondé sur les assertions du *Moine des îles d'Or*, s'accorde fort peu avec ce que nous connaissons de la piété des troubadours; et d'ailleurs rien de pareil ne se rencontre dans les poésies enjouées et spirituelles de notre troubadour. C. Hippeau.

Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*. — *Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 641.

* **BÉRENGER** (*Raymond*), comte de Provence. Il y eut quatre comtes de ce nom depuis l'an 1113 ; le plus connu est le suivant :

* **BÉRENGER** (*Raymond IV*), comte de Provence de 1209 à 1245, épousa en 1220 Béatrix, fille de Thomas, comte de Savoie. La cour d'Aix fut le centre de la politesse ; Béatrix protégea les lettres et la poésie, et Bérenger cultivait lui-même cette dernière avec succès. Nostradamus affirme avoir vu ses productions poétiques dans la bibliothèque du comte Robert. Il procura à ses filles de brillants établissements. L'aînée épousa Louis IX, roi de France; une autre, Charles d'Anjou, roi de Naples; une troisième se maria avec le roi d'Angleterre Henri III, et une quatrième avec le frère de ce dernier, Richard de Cornouailles, qui eut le titre d'empereur.

*Dictionn. de la Provence.*

**BÉRENGER** (*Raymond*), originaire du Dauphiné, célèbre grand maître (le 34e) de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, mort à Rhodes en 1373. Il se rendit célèbre par sa valeur, et fut élevé à la dignité de grand maître en 1365. De concert avec le roi de Chypre, il détruisit les corsaires égyptiens qui infestaient la mer des îles de Rhodes et de Chypre; puis il alla mettre le siége devant Alexandrie, s'en empara après deux assauts très-meurtriers, brûla tous les bâtiments qui étaient dans le port, pilla la ville, et termina son expédition par le sac de Tripoli de Syrie. Urbain V l'envoya en 1371 dans l'île de Chypre, pour y apaiser les troubles causés par la mort du roi Pierre. Bérenger tint deux chapitres généraux pour rétablir la discipline de son ordre. Il éprouva d'abord beaucoup de difficultés ; mais ses réformes furent enfin approuvées dans une assemblée convoquée à Avignon par le pape Urbain V. Bérenger ne put assister à cette assemblée, à cause de son grand âge.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Chorier, *Histoire du Dauphiné*.

* **BÉRENGER**, écrivain espagnol, vivait dans le commencement du seizième siècle. Il était archevêque de Compostelle. On a de lui : *De Eventibus rerum* ; 1521.

Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et inf. ætatis.*

**BÉRENGER DE LA TOUR**, poëte français, né à Aubenas, dans le Vivarais, vers le commencement du seizième siècle; mort vers 1560. Pourvu de bonne heure d'une charge dans la magistrature, il trouva dans l'exercice de ses fonctions assez de loisir pour se livrer à ce penchant irrésistible qui semblait entraîner vers le badinage le plus dévergondé les hommes les plus graves de cette époque; témoin les vers de Pasquier, d'Achille du Harlay, de Pithou, sur la *puce de mademoiselle Desroches*. Aussi, sans déroger en rien à la gravité du magistrat, Bérenger put-il se livrer à la poésie, envoyer à des personnages de qualité, ou à des poëtes aujourd'hui inconnus, des vers beaucoup plus légers par le sujet que par le style; composer enfin des poëmes dont le titre est fort léger. On a de lui : *le Siècle d'Or, ou autres vers divers*; Lyon, 1551, in-8° ; — *la Choreïde, ou Louange du bal aux dames* ; ibid., 1556, in-8°; poëme allégorique dans un genre alors très à la mode ; — *l'Amye des Amyes*, imitation d'Arioste ; ibid., 1558, in-8° : on y trouve aussi le Ier livre de *la Moschéide, ou Combat des Mouches et des Fourmis*, poëme macaronique de Merlin Coccaïe (Folongo), des chansons, un roman burlesque intitulé *Nazeïde d'Alcofibras*, imprimé à la suite de *l'Amye rustique*, divisé en cinq églogues, Lyon, 1558, in-8°. — La verve facile de Bérenger produisit encore *le Siècle des Siècles*, et une histoire : *l'Orient de Grèce* ; mais ces deux écrits ne furent point imprimés.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BÉRENGER, BERENGARIO** ou **BERENGARIUS** (*Jacques*), célèbre anatomiste et chirurgien italien, natif de Carpi (près de Modène), d'où le surnom *il Carpi, Carpus* ou *Carpensis*, vivait dans la première moitié du seizième siècle;

Son goût pour l'anatomie fut, dit-on, décidé par la dissection d'un porc, qu'il avait été chargé de faire en présence d'Albert Pio, seigneur de Carpi, désireux de se faire une idée de la structure du corps. Bérenger fit ses études à Bologne, enseigna d'abord la chirurgie à Pavie, vint ensuite occuper une chaire à Bologne depuis 1502 jusqu'en 1527, et s'établit enfin à Ferrare (1), où il mourut, en léguant au duc de Ferrare une fortune d'environ cinquante mille ducats.

Bérenger ne se borna pas, comme ses prédécesseurs, à commenter Galien : il interrogea la nature le scalpel à la main, et il se vanta lui-même d'avoir disséqué plus de cent cadavres humains, ce qu'aucun anatomiste n'avait encore fait avant lui. Il releva plusieurs erreurs jusqu'alors admises comme des vérités, et fit des découvertes importantes. Le premier il constata l'existence d'une cavité unique de la matrice (au lieu de deux cavités jusqu'alors supposées), de l'appendice cœcal, des valvules conniventes, des vésicules séminales, des cartilages arythénoïdes; le premier il reconnut que le beau réseau formé par les artères à la base du cerveau n'existe que chez les animaux à station quadrupède, qui se distinguent par là de l'animal (homme) à station bipède. Enfin il répandit l'usage des figures anatomiques, et Fallope lui donne avec raison le titre de *restaurateur de l'anatomie*.

Les ouvrages de Bérenger ont pour titre : *Commentaria, cum amplissimis additionibus, super Anatomia Mundini, cum textu ejus in pristinum nitorem redacto*; Bologne, 1521, in-4°; ibid., 1552, in-fol.; traduit en anglais, 1664, in-12 : le texte, en latin peu correct, est accompagné de dix-neuf figures anatomiques, gravées, dit-on, par le célèbre artiste Hugues de Carpi; — *De cranii fractura Tractatus*; Bologne, 1518, in-4°; Venise, 1535, in-4°; Leyde, 1629, in-8°; ibid., 1651, 1715, in-8°; — *Isagogæ breves perlucidæ et uberrimæ in anatomiam corporis humani, ad suorum scholasticorum preces in lucem editæ, cum aliquot (XXII) figuris anatomicis*; Bologne, 1514, in-4°; ibid., 1522, 1523, 1525, in-4°; Venise, 1525, in-4°; Cologne, 1529, in-8°; Strasbourg, 1530, in-8°. C'est l'ouvrage qui a ouvert la voie aux découvertes anatomiques du seizième siècle. F. H.

Tiraboschi, *Storia della Lett. Ital.* — *Biographie médicale*.

* **BÉRENGER** (.....), médecin français, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Célandre, ou Nouveau traité des descentes, avec un traité des maux de ventre*; Paris, 1694, in-12.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

**BÉRENGER** (*Richard*), littérateur anglais, né en 1720, mort le 9 septembre 1782. Il était intendant des écuries du roi George III. On a de lui : *the History and art of horsemanship*; 1771, Londres, 2 vol. in-4°. Il a laissé quelques poésies, que l'on trouve dans la collection de Dodsley.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

**BÉRENGER** (*Jean-Pierre*), polygraphe suisse, né à Genève en 1740, mort dans la même ville en juin 1807. Comme il était de la classe des citoyens de Genève qu'on appelle *natifs*, il publia quelques écrits, dans lesquels il réclamait pour eux l'égalité des droits politiques. De là, une querelle que décidèrent les armes. Le parti de Bérenger fut vaincu; lui-même, condamné à l'exil, se retira à Lausanne, et revint plus tard à Genève : on a de lui : *Histoire de Genève, depuis son origine jusqu'à nos jours*; 1772-1773, 6 vol. in-12 : on trouve dans cet ouvrage les plus grands détails sur les dissensions politiques du dernier siècle; — *Géographie de Busching, abrégée dans les objets les moins intéressants, augmentée dans ceux qui ont paru l'être, retouchée partout, et ornée d'un précis de l'histoire de chaque État*; Lausanne, 1776-1779, 12 vol. in-8°; — *Collection de tous les voyages faits autour du monde*; 1788-1790, 9 vol. in-8°; — *les Amants républicains, ou lettres de Nicias et Cynire*; 1782, 2 vol. in-8°, roman politique, relatif aux troubles de Genève; — deux éditions du *Cours de géographie historique, ancienne et moderne*, de feu Osterwald; 1803, 2 vol. in-12; — une édition du *Dictionnaire géographique* de Vosgien, 1805, in-8°; — *Laure et Auguste*, traduit de l'anglais; 1798, 2 vol. in-12; — *Histoire des trois voyages autour du monde par Cook, mise à la portée de tout le monde*; 1795, 3 vol. in-8°; — *J.-J. Rousseau justifié envers sa patrie*.

*Biographie des Contemporains*.

**BÉRENGER** et non **BÉRANGER** (*Laurent-Pierre*), écrivain français, né à Riez (Basses-Alpes) le 28 novembre 1749, mort à Lyon en 1822. Ayant quitté de bonne heure sa ville natale, il entra dans l'Oratoire, et devint professeur de rhétorique au collége d'Orléans. Avant 1789, il fit paraître plusieurs poésies, dont l'une, publiée dans le *Journal Politique*, sous le titre de *Boulevards des provinces*, lui fit perdre sa chaire : il obtint, en dédommagement, le titre de censeur royal. Dans le premier élan de patriotisme qui suivit la convocation de l'assemblée constituante, il offrit à la nation un don civique et sa démission de censeur royal; ce sacrifice fut récompensé plus tard par une gratification de 2,000 livres. En 1796, il fut nommé membre correspondant de l'Institut. Successivement professeur à l'École centrale de Lyon, et inspecteur de l'Académie de cette ville, il y mourut à l'âge de soixante-treize ans.

Bérenger est l'auteur d'un des livres les plus connus et les plus souvent réimprimés de notre

(1) On prétend que Bérenger avait été exilé à Ferrare, soit pour avoir disséqué vivants deux Espagnols atteints de la syphilis, soit pour avoir parlé trop librement des organes de la génération. Mais il est plus probable qu'il quitta librement Bologne au moment où cette ville tomba sous la domination du duc de Ferrare.

langue : *la Morale en action*, in-12, dont la première édition est de 1783. Parmi ses autres publications on cite : *le Peuple instruit par ses propres vertus*, 2 vol. in-12 ; réimprimé en 1805 ; — *le Mentor vertueux, moraliste et bienfaisant* ; in-12, 1788 ; — *la Morale en exemple*, 3 vol. in-12, 1801, etc. ; — *le Portefeuille d'un troubadour, ou Essais poétiques, suivis d'une lettre à Grosley sur les trouvères et les troubadours* ; Paris et Marseille, 1782, in-8° ; — *les Soirées provençales*, 3 vol. in-12, 1786 ; — *Recueil de pièces pour servir à l'histoire des États généraux* ; 2 vol. in-8°, 1790.

H. Mille-Noé.

*Biographie des hommes remarquables des Basses-Alpes.*

**BÉRENGER** (*Jean*, comte), homme politique, fils d'un ministre protestant, naquit à Mens, près Grenoble, le 8 avril 1767, et mourut vers 1845. Il était médecin de l'hôpital militaire de Grenoble lorsqu'il fut nommé, en 1790, député aux états généraux par le tiers-état du Dauphiné ; il entra au conseil des cinq-cents en 1797, et y combattit le projet de Gilbert-des-Molières pour le payement des ordonnances des ministres, et celui de Duplantier sur la police des sociétés populaires ; il accusa à la tribune, le 27 juillet, *l'Ami des lois*, journal rédigé par Poultier et Sibuet, d'avoir provoqué l'assassinat des représentants du peuple ; il demanda plus tard le renouvellement de la commission des finances, et fit examiner, en octobre 1797, quel était le meilleur mode d'éducation pour les enfants de la patrie. Après la journée du 30 prairial an VII, il défendit vivement les directeurs Merlin, Larevellière-Lépeaux et Rewbell, qu'on se proposait de mettre en accusation. Ayant contribué à la révolution du 18 brumaire, il fit d'abord partie des commissions législatives, et devint ensuite membre du tribunat, où il attaqua fortement l'opinion de Benjamin Constant, qui prétendait qu'il était de l'essence d'un gouvernement représentatif que le tribunat fût chargé de discuter les lois, contradictoirement avec le conseil d'État. En 1802, il fit partie du conseil général d'administration de la guerre, fut nommé commandeur de la Légion d'honneur et de l'ordre de la Réunion, puis conseiller d'État à vie, enfin directeur général de la caisse d'amortissement, et comte de l'empire. Le 13 mai 1814, il fut appelé à la direction générale des impôts indirects, prêta serment de fidélité au roi, et fut nommé membre du comité des finances. Pendant les Cent-Jours il fut remplacé par le comte Joubert, reprit sa place après le second retour du roi, et ne la conserva que jusqu'en octobre, où il eut pour successeur M. de Barante.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BÉRENGER** (*Alphonse-Marie-Marcellin-Thomas*), dit *de la Drôme*, magistrat français, naquit le 31 mai 1785, à Valence (Drôme). Son père était membre de l'assemblée constituante et président de la cour criminelle de la Drôme, puis conseiller à la cour de Grenoble. En 1808, M. Bérenger fut nommé conseiller-auditeur à Grenoble, puis avocat général, sur la demande de sa compagnie, à vingt-cinq ans. Député aux Cent-Jours, ce fut sur sa proposition que la chambre, incertaine du parti qu'elle devait prendre après l'abdication de l'empereur, reconnut formellement Napoléon II. Désigné au ressentiment des Bourbons, M. Bérenger donna sa démission d'avocat général, et, rentré dans la vie privée, composa son livre *de la Justice criminelle*, qui, à une époque où la justice n'était plus entre les mains du pouvoir qu'un instrument de vengeances, causa une grande sensation. En 1816, il ouvrit un cours de droit de la nature et des gens à l'Athénée, bientôt interrompu par la mort de sa mère.

En 1830 il fut chargé, avec MM. Persil et Madier-Montjeau, de soutenir l'accusation dans le procès des ministres de Charles X, et il eut la satisfaction de faire écarter par la chambre des pairs la peine de mort qu'on voulait lui arracher.

En 1832, il fut désigné par le roi Louis-Philippe pour travailler avec ses ministres à la révision du code pénal, votée en 1832. Il fut chargé du rapport de la plupart des grandes questions du temps, telles que peine de mort, élections, responsabilité des ministres, constitution de la chambre des pairs, etc.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis la reconstitution de cette section en 1831, il devint dans la même année conseiller à la cour de cassation, et entra en 1839 à la chambre des pairs. Appelé plusieurs fois à faire partie de combinaisons ministérielles, il a toujours cru devoir refuser. Président de chambre à la cour de cassation depuis 1848, il fit un rapport remarquable sur la réforme pénitentiaire. Nommé par ses collègues, conformément à la constitution, président de la cour de justice, il la dirigea dans les affaires du 15 mai à Bourges (Barbès, Blanqui, Raspail, etc.) et du 13 juin à Versailles. Ses ouvrages sont : *Traduction des Novelles de Justinien* ; Paris, 1810 ; — *De la justice criminelle en France, d'après les lois permanentes, les lois d'exception, et les doctrines des tribunaux* (Paris, Lhuillier, 1 vol. in-8°, 1818) ; — *Œuvres de Barnave, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages* ; Paris, 4 vol., 1843. — *De la Répression pénale, de sa forme et de ses effets* ; *Appréciation du système pénitentiaire en Angleterre et en France*, 1852.

Y.

*Biographie des Contemporains.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BÉRENGER-BLANC**, amiral de France, mort vers 1326. Sergent d'armes du roi Philippe le Bel, il servit aux guerres de Gascogne, sous Amaury de Narbonne, en 1298. « Depuis, dit Anselme, il fut amiral de la mer, et exerçait cette charge dès l'an 1315. Le roi l'envoya en Flandre en 1318,

avec le comte d'Évreux, pour le fait de l'armée de mer; lui fit payer, au mois de janvier de la même année, la somme de 1000 livres qui lui était due de ses gages, et en reconnaissance de ses services lui donna, au mois de juin 1321, cent livres de rente, à prendre sur la petite *Leyde* de Carcassonne. » A. S....Y.

Laurière, *Ordonnances des rois de France*, t. I, c. 811. —Anselme, *Hist. généal. et chronol. des grands officiers de la Couronne*, t. VII, p. 742.

**BÉRENGÈRE**, fille de Raymond IV, comte de Barcelone, morte le 3 février 1159. Elle épousa Alfonse VIII, roi de Castille, en 1128, et se rendit célèbre par son esprit, sa beauté, et une fermeté au-dessus de son sexe. S'étant renfermée dans Tolède, elle défendit cette ville contre les Maures, monta sur le rempart, et reprocha à ses ennemis de venir assiéger une femme lorsque la gloire les appelait à défendre Oréga, que le roi, son époux, assiégeait en personne. Aussi galants que braves, les Maures se retirèrent, et défilèrent devant la reine, en célébrant ses vertus et sa beauté. Elle ne fut pas aussi heureuse qu'elle le méritait : elle eut la douleur de se voir préférer une indigne rivale, Gontrade.

Mariana, *Hist. de l'Espagne.*

**BÉRENGÈRE**, fille aînée d'Alfonse III, sœur de Blanche de Castille, morte en 1244. Elle fut répudiée en 1209 par Alfonse IX, roi de Léon, son mari, sous prétexte de parenté. Déclarée régente par les états de Castille pendant la minorité de son frère Henri I^er^, elle céda aux intrigues des chefs de la maison de Lara, moins par faiblesse que par amour du bien public, et abdiqua en faveur du comte Alvar de Lara. Celui-ci l'accusa, par une affreuse calomnie, d'avoir voulu empoisonner le roi son frère, et la bannit du royaume; elle y rentra après la mort de son frère, auquel elle succéda, et remit la couronne à son fils aîné Ferdinand.

Mariana, *Histoire d'Espagne.*

***BERENGOSIUS**, abbé de Saint-Maximin de Trèves, vivait au commencement du douzième siècle. Il a écrit : *de Laudibus et Inventione sanctæ Crucis, de Mysterio ligni dominici ;* — des sermons, imprimés dans le t. XII de la *Biblioth. Patrum;* Lyon, 1677. On lui attribue aussi le commentaire sur l'*Apocalypse*, qu'on trouve, sous le voile de l'anonyme, à la fin des Œuvres de saint Ambroise. CH. RICH.

Casim. Oudin, *Com. de Script. eccles.*, tom. II. — Fabricius, *Biblioth. ecclésiastica.*

***BERENGUER** (le père *Ramon*), peintre espagnol d'histoire, natif de Lérida, mort le 27 février 1675. Il avait tellement le goût des arts, qu'il alla se renfermer dans le monastère du Paular, pour y copier tous les tableaux du cloître qu'avait peints Vincent Carducho. La plupart des tableaux de cet artiste sont dans la chartreuse de Lérida, dont il devint le prieur.

Quillet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

***BERENGUER** (*Pierre-Jean-Morales*), théologien espagnol, vivait à Valence, en Espagne, dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Universal explicacion de los mysterios de nuestra santa fe ;* Valence, 1608, 3 vol. in-fol.

N. Antonio, *Biblioth. hispaña nova.*

***BERENHORST** (*George-Henri* DE), stratégiste allemand, né en 1733, mort le 30 octobre 1814. Il était fils naturel du prince Léopold d'Anhalt-Dessau. Entré jeune au service de la Prusse, il prit part à la guerre de sept ans. De 1765 à 1768, il parcourut l'Italie, la France et l'Angleterre, avec un des princes de Dessau. En 1785, il eut la présidence d'une petite académie d'hommes instruits, que l'on avait formée pour veiller à l'éducation de l'héritier de la couronne. Berenhorst est surtout connu par ses ouvrages sur la stratégie, et par ses vives controverses sur l'ancienne tactique militaire. Ses principaux ouvrages sont : *Betrachtungen über die Kriegskunst* (Considérations sur l'art militaire); Leipzig, 1797-1799; 3^e^ édit., 1827; — *Aphorismen ;* ibid., 1805.

*Conversations-Lexicon.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie.*

**BÉRÉNICE** (Βερενίκη), nom de plusieurs princesses égyptiennes et juives, dont l'histoire est un peu obscure. En voici les plus célèbres :

**BÉRÉNICE**, fille de Lagus, nièce d'Antipater, vivait dans la première moitié du troisième siècle avant J.-C. Elle épousa, en premières noces, un Macédonien obscur, du nom de Philippe, dont elle eut plusieurs enfants. Plus tard elle inspira une si violente passion à Ptolémée-Soter, lorsqu'elle accompagna en Égypte Eurydice, femme de ce prince, qu'il l'épousa, quoiqu'il eût des enfants de celle qu'il abandonnait. Son influence sur Ptolémée fut telle, qu'elle lui fit désigner pour successeur Ptolémée-Philadelphe, son fils à elle, au détriment des enfants d'Eurydice, et malgré l'opposition de Démétrius de Phalère. A sa mort, elle reçut de Ptolémée-Philadelphe les honneurs divins.

Athénée, V, 202. — Plutarque, *Pyrrhus.* — Théocrite, *Idylles*, XV, 106.

**BÉRÉNICE**, fille, selon Callimaque, de Ptolémée-Philadelphe et d'Arsinoé, fille de Lysimaque, morte l'an 216 avant J.-C. Selon Polybe et Justin, elle était fille de Magas. Mais Callimaque, qui vivait à sa cour, devait être mieux renseigné. Aux termes d'un traité conclu entre Magas et Ptolémée-Philadelphe, elle dut épouser son frère germain Ptolémée, adopté par Arsinoé, femme de son père. Mais elle fut offerte en mariage à Démétrius-Poliorcète par cette Arsinoé, qui fit de lui son amant. Il se conduisit d'une façon si brutale, que Bérénice trama contre lui un complot; et ce fut dans le lit d'Arsinoé qu'il fut assassiné. Ptolémée-Évergète, son frère, que Bérénice épousa ensuite, ayant entrepris une expédition en Syrie, elle consacra à Vénus Zéphyritis sa chevelure, ainsi qu'elle en avait fait le vœu, s'il revenait sain et sauf. Ce sacrifice mécontenta Ptolémée. L'astronome Conon, de Samos,

imagina alors de dire que cette chevelure était devenue une constellation. C'est ce qui fournit à Callimaque le sujet d'un petit poëme aujourd'hui perdu, et traduit par Catulle. Bérénice fut mise à mort par ordre de Ptolémée-Philopator, son fils, en 216 avant J.-C.

Catulle, LXVII. — Polybe, V, 36; XV, 25. — Justin, XXX, XXVI.

**BÉRÉNICE**, fille de Ptolémée-Aulètes et sœur aînée de la fameuse Cléopâtre, mourut l'an 58 avant J.-C. Elle fut placée sur le trône par les habitants d'Alexandrie, révoltés contre son père. Elle épousa Séleucus, surnommé *Cybiosactès*, dont elle fut bientôt si dégoûtée à cause des vices et de la difformité de ce prince, qu'elle le fit étrangler; puis elle se maria avec Archélaüs, que Pompée nomma grand prêtre et roi de Comane. Six mois plus tard, Ptolémée-Aulètes, rétabli sur le trône, fit aussitôt mourir sa fille.

Strabon, XII, 558 et XVII. — Dion Cassius, XXXIX, 12 et 57. — Suétone, *Vespasien*. — Plutarque, *Antoine*.

**BÉRÉNICE**, femme de Mithridate. *Voy.* MITHRIDATE.

**BÉRÉNICE III**, fille de Ptolémée-Philadelphe, morte l'an 246 avant J.-C. Elle épousa Antiochus-Théos, roi de Syrie, par suite du traité conclu en 249 entre ce prince et Ptolémée-Philadelphe, qui eut pour son gendre une grande amitié. A la mort de Ptolémée, Bérénice fut renvoyée par Antiochus, qui rappela Laodice, sa première femme; ce qui n'empêcha point celle-ci de le faire empoisonner. Bérénice, également menacée, chercha en vain son salut dans la fuite: elle tomba avec son fils aux mains des partisans de Laodice. Ptolémée-Évergète, son frère, arriva trop tard avec de nombreuses troupes pour venger sa mort. Tous ces événements avaient été prédits par le prophète Daniel.

Polybe, *Fragments*, 54, V, 58, *ad fin.* — Athénée, II, 43. — Justin, XXVII, 1. — Daniel, XI, 6.

**BÉRÉNICE**, appelée aussi *Cléopâtre*, fille de Ptolémée IX (Lathyre), régna vers l'an 81 avant J.-C. Elle succéda à son père, et fut contrainte par Sylla d'épouser son cousin Alexandre, et de l'associer au trône. Après dix-neuf jours de mariage, elle fut tuée par ce prince, qui voulait régner sans partage; il fut tué à son tour peu de temps après par ses sujets, si l'on en croit Appien.

Appien, *Bell. civ.*, I, 414. — Appien, *Mithridate*.

**BÉRÉNICE**, fille d'Agrippa Ier, roi de Judée, et de sa femme Cypre, née l'an 28 de J.-C. D'abord fiancée à Marc, fils d'Alexandre Alabarch, qui mourut avant le mariage, elle épousa son oncle Hérode, roi de Chalcis, dont elle eut deux fils. Veuve en l'an 48, Bérénice demeura deux ans avec son frère Agrippa; ce qui donna lieu à des suppositions injurieuses, qu'elle repoussa d'abord en offrant sa main à Polémon, qui régnait en Cilicie. Mais elle le quitta bientôt, pour retourner chez Agrippa; elle était avec lui lorsque saint Paul eut à se défendre devant le tribunal de ce prince à Césarée. Bérénice était en l'an 65 à Jérusalem, où, au péril de sa vie, elle intercéda en faveur des Juifs auprès de Gessius Florus, tout en secondant son frère dans ses efforts pour empêcher ses coreligionnaires de se révolter. Elle s'attira ensuite la bienveillance de Vespasien par ses présents, et l'amour de Titus par sa beauté; sa liaison avec ce prince durait encore après la prise de Jérusalem. Elle vint à Rome, où elle vécut avec le fils de Vespasien dans le palais des empereurs, et fut sur le point de s'en faire épouser. Mais il la renvoya, pour ne point blesser les préjugés nationaux des Romains; ce qui prouve l'empire d'une opinion publique, même à cette époque.

On sait que le sujet de la *Bérénice* de Racine a été emprunté à l'histoire de la Bérénice dont nous venons de parler.

Josèphe, *Bell. Jud.* — Suétone, *Vespasien*.

***BERENICIUS, BERONICIUS** ou **JASS-BÉRENY** (*Paul-Pierre*), poëte et aventurier hollandais, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. Il parlait avec facilité le grec, le latin, le français, l'italien, le hollandais; savait par cœur Horace, Virgile, Juvénal, une grande partie de Cicéron et des deux Pline, Homère, et quelques comédies d'Aristophane. Il mettait sur-le-champ en vers ce qu'on lui disait. Toujours couvert de haillons, il fréquentait les gens de la plus basse condition, et gagnait sa vie à ramoner les cheminées et à aiguiser les couteaux. Cet aventurier était, dit-on, un religieux apostat, chassé de France. Il tomba ivre dans une mare, et s'y asphyxia.

*Acta Eruditorum Lips.* — Hoffmann, *Lexicon-Universale*.

***BERENS** (*François*), jurisconsulte allemand, né à Brême le 8 mai 1693, mort le 16 mai 1744. On a de lui : *Disp. de exhæredatione absque elogio*; Brême, 1714, in-4°; — *Disp. inaug. illustriora quædam capita de quibus transigere non licet*; Utrecht, 1718, in-4°; — *Orat. inaug. de fato imp. Germ., ex propriarum legum abrogatione et peregrinarum receptione*; Brême, 1724, in-4°; — *Resolutio dubiorum circa successionem in regnis, occasione certaminis inter Artabazum et Xerxem*; ibid., 1731, in-4°.

Cassel, *Bremensia*.

***BERENS** (*Paul*), jurisconsulte allemand, natif de Hambourg, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Disputationes decem feudales*; — *Disputationes civiles ad Instituta*.

Moller, *Cimbria Literata*.

***BERENT** (*Jean*), jurisconsulte allemand, natif d'Insterbourg en Prusse, mort en 1712, fut professeur de droit à Königsberg. Il a laissé : *Disp. de Jure illustrium et privatorum circa veniam ætatis*; — *De Jure simulationis et dissimulationis in causis ecclesiasticis*; — *De insignioribus juris matrimonialis capiti-*

*bus*; — *De spadonum eunuchorumque conjugio, deque eorumdem juribus circa munera ecclesiastica*; — *Regius Evangelicorum Philadelphianismus*; Königsbourg, 1711, in-4°.

Lilienthal, *Exegetische Bibliothek*.

*BERENT (*Simon*), théologien allemand, de l'ordre des Jésuites, né en Prusse vers 1585, mort à Brunsberg le 16 mai 1649. Il devint confesseur du prince Alexandre de Bologne, et l'accompagna dans ses voyages en Allemagne et en Italie. Il avait aussi des connaissances en musique. On a de lui : *Opera duo musicalia litaniarum de Nomine Jesu et Lauretanarum de B. Virgine*; 1638 et 1639, in-8°.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum societatis Jesu*.

*BERENIUS (*Benoît*), philosophe français, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Liber de communibus omnium rerum naturalium principiis et affectionibus*; Paris, 1585, in-4°.

*Catalogue de la Bibliothèque du card. Dubois*.

*BERESFORD (*William-Carr* BERESFORD, vicomte DE), général anglais, né en 1770. Il se distingua, au commencement de notre siècle, dans le royaume de Portugal, dont il organisa l'armée. Le 16 mai 1811, à la tête de deux divisions anglaises, d'une division portugaise et de 17,000 Espagnols, il livra aux Français, commandés par le maréchal Soult, la bataille d'Albufera, et les força de se retirer sur Séville. En 1812, il commanda un des corps de l'armée sous les ordres du duc de Wellington; il eut une part considérable aux victoires des alliés à Vittoria, Bayonne et Toulouse. Le 13 mars 1814, le général Beresford entra dans Bordeaux avec le duc d'Angoulême; le 6 mai de la même année, le prince de Galles, régent de la Grande-Bretagne, rendit justice au mérite de cet officier général, et récompensa ses services en l'appelant à la chambre des pairs comme baron du royaume. Lord Beresford fut bientôt après chargé d'une mission importante, et partit pour le Brésil, d'où il revint à Londres au mois de juillet 1815. Le prince régent du Portugal le nomma de nouveau général en chef des troupes portugaises : mais, à peine arrivé à Lisbonne, il fut envoyé une seconde fois au Brésil par le cabinet de Saint-James. A son retour de cette dernière mission diplomatique, il reprit le commandement de l'armée de Portugal, qu'il quitta au bout de quelques années. Il paraît qu'il n'approuva pas entièrement les efforts d'un grand nombre de Portugais pour obtenir un gouvernement représentatif constitutionnel; et, ne voulant point être impliqué dans les troubles dont ces efforts furent suivis, il retourna en Angleterre, où le roi George IV lui avait conféré le rang de vicomte en 1823. Depuis l'époque de son retour, Beresford n'a plus pris part aux affaires politiques de l'Europe, si ce n'est en 1826, lors de l'envoi de troupes anglaises en Portugal. Pour charmer l'ennui d'une retraite presque toujours pénible à ceux qui ont joué un rôle important sur la scène du monde, il a épousé sa belle cousine, veuve du banquier Thomas Hope, qui n'était pas moins distinguée par son goût pour les beaux-arts et les belles-lettres, que par une fortune brillante. Le général Beresford est aujourd'hui gouverneur de l'île de Jersey. [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

*Dictionnaire de la Conversation*.

*BÉRÉSOVSKY (*Maxime - Soznovitch*), compositeur de musique religieuse, et premier réformateur du chant ecclésiastique en Russie, naquit en 1745 dans la ville de Glouchkoff, qui devait aussi donner le jour à un autre grand musicien, M. Bortniaushy, dont Paris a applaudi récemment les compositions. Bérésovsky étudia d'abord à l'Académie ecclésiastique de Kieff. Appelé, à cause de sa belle voix, à faire partie de la chapelle de l'impératrice Élisabeth, il y fut l'objet d'une admiration générale. On l'envoya, aux frais de la couronne, se perfectionner dans le chant et la composition à Bologne, auprès de Martini, le plus célèbre professeur de l'époque. Bérésovsky passa neuf ans à Bologne, où il fut reçu maître de chapelle et membre de l'Académie. Les déceptions les plus amères l'attendaient à son retour en Russie, où il n'obtint ni les considérations ni les emplois qu'il avait rêvés. Il en mourut de chagrin, deux ans après. Les compositions de ce prédécesseur de Bortniausky sont nombreuses; elles respirent un sentiment profond, et sont aussi simples qu'expressives. Ses réformes ont été accueillies dans toute la Russie. P. DOUHAIRE.

*BERETTA (*Gaspard*), ingénieur italien, natif de Milan, mort en 1703. On a de lui : *Relazione generale della visita e consegna della fabrica del castello di Milano, fatta da Franc. Mar. Ricchino e capitano Gasp. Beretta*; 1652, in-fol.; — *Servicios del conde y maestro de campo Beretta, com breve noticia de sucessos empezando desde el anno* 1639-1702; Milan, 1702, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis*.

*BERETTA (*François*), écrivain italien, né à Udine le 20 mai 1678. On a de lui : *Lettera d'istruzione a una monaca novizza*; Padoue, 1724, in-8°; — *Principj di filosofia christiana sopra lo stato nuziale, ad uso delle donzelle nobili destinate al matrimonio*; ibid., 1730, in-4°; — *la Patria del Friuli descritta ed illustrata, colla storia e monumenti di Udine, sua capitale, e delle altre città e luoghi*; Venise, 1753, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BERETTA ou BERETTI (*Jacques*), jurisconsulte italien, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il professa le droit à Pavie. On a de lui : *Consiliorum sive responsorum liber I, nunc recens excusus et mendis purgatus*; Venise, 1582, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BERETTA (*Jean-Gaspard*), historien italien, de l'ordre des Bénédictins, fils de Gaspard

Beretta, né à Milan en 1660, mort le 1er janvier 1736. On a de lui : *Lychnus chronologico-juridicus ad discutiendas tenebras, sive dubia quibus rationes pro tumulo et reliquiis nuper compertis a. 1695 in confessione S. Petri in cœlo aureo Papiæ ventilantur*; Milan, 1700, in-4° ; — *De Italia medii ævi dissertatio chronologica*, insérée dans le 10e volume des *Scriptores rerum Italicarum* ; on la trouve aussi imprimée séparément, in-fol. ; — *In dissertationem Italiæ medii ævi censuræ III Viterbiensis, Veneta et Brixiana cum responsis III*; Milan, 1729, in-4°. Beretta eut beaucoup de part à la rédaction des *Scriptores rerum Italicarum*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BERETTA** (*Ignace*), publiciste italien, était, au commencement de notre siècle, professeur d'économie politique à l'université de Pavie. On a de lui : *Saggio sulla vicendevola dipendenza del perfezionamento morale ed economico della società, e sulla vicendevola dipendenza del perfezionamento intellettuale e morale*; Milan, 1812. Beretta combat, dans cet ouvrage, les principes politiques de J.-J. Rousseau, de Diderot, d'Helvétius, de Filangieri, de Verri, de Stewart et de Lauderdale.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani*, etc.

***BERETTARI** ou **BEREATARI** (*Sébastien*), littérateur italien, de l'ordre des Jésuites, né à Florence en 1543, mort à Rome le 20 juillet 1622. Il eut la patience de copier tous les ouvrages de Cicéron de sa main gauche, afin d'avoir tout loisir d'apprendre à imiter le style du célèbre écrivain. On a de lui : *Vita Jos. Anchietæ* ; — *De Risu* ; — *Litteræ annuæ Soc. J. annorum 1594 sequentium* ; — une *Histoire de l'Église*, en manuscrit.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum societatis Jesu*. — Érythrée (de Rossi), *Pinacotheca*.

***BERETTONI** (*Niccolo*), peintre, né à Montefeltro en 1637, mort à Rome en 1682. Après avoir puisé les premiers principes de l'art à l'école du Cantarini, il devint un des meilleurs élèves de Carlo Maratta, et reçut même des leçons du Poussin. Au faire de ces maîtres il joignit l'imitation du Guide et du Corrége, et se composa ainsi un genre gracieux, facile et dégagé, qui lui eût assuré un rang distingué dans l'école romaine, s'il n'eût été enlevé aux arts par une mort prématurée. Il n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages, qui tous ont été jugés dignes d'être reproduits par la gravure. Son *Mariage de la Vierge*, à S.-Lorenzo-al-Borgo, a été gravé par Santi-Bartoli, et ses peintures de Santa-Maria-di-Monte-Santo l'ont été par Frezza.

E. B—n.

Pascoli, *Vite de' Pittori moderni*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abecedario*.

***BERETZK** (*George*), médecin allemand, né vers 1668 à Vizakna en Transylvanie, mort au mois d'août 1720. Il avait fixé son séjour à Clausenbourg. On a de lui : *Dissertatio de peripneumonia* ; Franeker, 1695, in-4° ; — *Dissertatio inauguralis de colica passione*; ibid., 1695, in-4°.

*Biographie médicale*.

**BERG** ou **BERGHE** (comtes de). — Ils sont originaires des Pays-Bas et issus de la branche de la maison de Wassenaër, qui posséda successivement Wassenaër, Leyde, Davenvoorde, Palanen, la Leck, la baronnie de Buda, le comté souverain de Berg-Heerenberg, et prit successivement ces différents noms. Cette dynastie des comtes de Berg commence à Othon de la Leck, marié vers le milieu du quinzième siècle à Sophie, héritière du comté de Berg-Heerenberg ; elle fournit plusieurs chevaliers de la Toison d'or, et joua un grand rôle dans les guerres des Pays-Bas des quinzième et seizième siècles. Les comtes de Berg furent mis au nombre des comtes de l'Empire en 1486. La branche aînée s'éteignit en 1712, et le comté de Berg-Heerenberg passa par les femmes dans la maison des princes de Hohenzollern-Sigmaringen. Une branche cadette, issue de Ludolf de Berg, sire de Hedel, fils de Guillaume, vint se fixer en France vers la fin du quinzième siècle. *Hans* (Jean) *de Berg et de Breda*, fils de Ludolf de Berg, reçut en 1502 des lettres de naturalité du roi Louis XII, auquel il amena une bande de lansquenets levée dans la Gueldre ; et, le 14 février 1520, il fut armé chevalier de la main du roi François Ier. Les barons et comtes de Breda habitaient la Picardie et l'Ile de France. (*Voyez* Breda).

Moréri, *Dict. historique*.

**BERG** ou **BERGHE** (*Henri*, comte de), général espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Quoique parent du prince d'Orange, il combattit contre les Hollandais, porta la terreur dans la Gueldre en 1624, s'empara de Clèves, de Mundberg, et joignit Spinola devant Breda. Après la prise de cette ville, il remporta d'autres succès sur les Hollandais. Cependant il éprouva un échec devant Bois-le-Duc en 1629, et se retira du service par suite de quelques sujets de plainte contre le gouvernement espagnol. Il se retira alors à Liége, ce qui fit croire qu'il s'était entendu avec le prince d'Orange, qui voulut en effet lui faire embrasser sa cause. De son côté, l'archiduchesse l'invita à revenir, lui promettant de réparer les injustices dont il se plaignait. Il refusa. La cour de Bruxelles le condamna alors à la peine des traîtres, à perdre la tête sur l'échafaud. Cette condamnation ne fut que comminatoire. Berghe se retira auprès du prince d'Orange, dont il devint le conseiller intime, et mourut en Hollande.

*Biographie universelle* (édit. belge).

***BERG** (*Christophe-George*), littérateur allemand, né en 1574 en Silésie, mort en 1627. On a de lui : *Memoria Bergeriana, id est, Historia biothanatographica Joach. de Bergk, affinis sui* ; — Στοναχή *super præmaturo obitu*

*conjugis suæ, Annæ a Rechenbergk in Wartenberk*, 1604; — *Hercules in bivio, et statua Mercurialis provia veri et summi boni.*

Witte, *Diarium biographicum.*

*BERG (*Clément*), littérateur hollandais, vivait à Duisbourg vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Orat. de majestate Brandenburgica*; Duisbourg, 1694, in-4°; — *Introductio in doctrinam politicam, secundum meliora Politicorum recentiorum principia, ad usum academiarum adornata*; 1694, in-12.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BERG (*Cornelis Van den*), dessinateur et graveur hollandais, né à Harlem en 1699, mort en 1764. Un des plus beaux ouvrages de cet habile artiste, c'est son propre portrait.

Nagler, *Neues Allgmeines Künstler-Lexicon.*

BERG (*Isaac Van den*), jurisconsulte hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Constitutions de droit*, 1782.

*Biographie universelle* (édition belge.)

BERG (*Jean-Pierre*), théologien, philologue et orientaliste allemand, né à Brême le 3 septembre 1737, mort à Duisbourg le 3 mars 1800. Il avait une vaste érudition, et possédait à fond les langues orientales, surtout l'arabe; il introduisit dans l'université de Duisbourg une explication exacte des livres saints. On a de lui : *Specimen animadversionum philologicarum ad selecta Veteris Testamenti loca*; Leyde, 1761, in-8°. Il a aussi pris part à la publication de quelques ouvrages de ses amis, sous ce titre : *Symbolæ litterariæ Duisburgenses, ad incrementum scientiarum a variis amicis amice collatæ, ex Haganis factæ Duisburgenses*; t. Ier, part. 1re, la Haye et Duisbourg, 1783; t. Ier, part. 2, 1783; t. II, part. 1re, 1784; part. 2, 1786, in-8°.

Moeller, *Denkschrift zur Ehre Joh.-Pet. Berg's*; Clèves, 1801, in-8°.

*BERG (*Joachim* DE), homme d'État et philanthrope allemand, né à Herrndorf le 23 mars 1526, mort le 2 mars 1602. Il fut le membre le plus célèbre d'une famille qui existe encore en Silésie. Il avait des connaissances étendues en théologie, en histoire, en droit et en politique. Au retour des voyages qu'il fit dans les Pays-Bas, en Angleterre, en France, en Suisse, en Italie, en Hongrie et en Pologne, il remplit les fonctions d'ambassadeur dans différentes villes de l'Europe. En 1571, il rentra dans sa patrie, et consacra par testament toutes ses propriétés à créer un capital pour faire donner une éducation littéraire aux enfants pauvres de ses compatriotes.

George de Berg, *Memoria Bergeriana.* — Adam, *Vitæ Eruditorum.* — Henel, *Silesiographia.*

*BERG (*Magnus*), peintre norwégien, né en 1666, mort en 1739. Il fut domestique dans sa jeunesse. Ses talents pour la sculpture lui valurent la protection de Christian V, qui le plaça sous la direction d'Anderson, peintre de la cour. Après un voyage fait en Italie aux dépens du roi, il consacra le reste de sa vie à peindre, et à sculpter sur l'ivoire, art dans lequel il excellait.

Worm, *Forsog til et Lexicon*, etc.

*BERG (*Mathias*), philologue allemand, né à Brunswick le 25 décembre 1536, mort le 22 août 1595. Ses principaux ouvrages sont : *Aristotelis libri Ethicorum græce et latine, cum notis*; — *Ecclesiasticus, sive sapientia Jesu Siracidæ, græce et latine*; — *Narratio de synodo Nicæna, versibus exposita.* On fait grand cas de son édition de *Térence*, 1574.

Apinus, *Vitæ professorum Altorfinorum.*

BERG (*Mathias Van den*), peintre belge, né à Ypres en 1615, mort en 1647. Il entra dans l'école de Rubens, et fut un des meilleurs élèves de ce grand maître, surtout pour le dessin; mais, privé du génie qui invente, il ne fut jamais qu'un habile copiste. Ses dessins sont précieux par leur exactitude.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Bryan, *Dictionary.*

*BERG (*Jens-Christian*), jurisconsulte et publiciste norwégien, né à Drontheim le 23 septembre 1775. Il fut en 1814 membre de l'assemblée nationale (storthing) extraordinaire qui reconnut la séparation du Danemark, et désigna Charles XIII, roi de Suède, comme roi de Norwége. Il rédigea en partie la nouvelle constitution norwégienne (du 4 novembre 1814). Il devint *justitiaire* de la cour d'appel, et membre extraordinaire de la cour suprême à Christiania en 1815. En 1816 il fut nommé commissaire suédo-norwégien royal à Copenhague, pour la liquidation des rapports financiers entre le Danemark et la Norwége. Il publia, dans la presse périodique danoise et norwégienne, divers articles économiques, statistiques et politiques : *Schlegel's Astræa*, vol. 4; — *Kraghs juridisk arkiv*; — *Arsleds juridick arkiv.*, 5; — *Topografisk journal far Norge.* Il a fourni des articles sur l'histoire et les antiquités de la Norwége, dans *Samlinger les dit norske spragas Historie* (Magasin pour la langue et l'histoire norwégiennes). M.

BERGA (*Antoine*), philosophe et médecin italien, natif de Turin, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il enseigna la philosophie et pratiqua la médecine d'abord à Mondovi, puis dans sa ville natale. On a de lui : *Paraphrasis eorum quæ in quarto libro operis Meteor. habentur*; Mondovi, 1565, in-8°; — *Aristotelis natales prælectiones*; ibid., 1565, in-8°; — *Paraphrases et disputationes in libros Aristotelis de Ortu et Interitu*; Turin, 1568, in-8°; — *Disputatio de Phantasmate*; — *De primo cognito*; — *Responsio ad logicam Aug. Bucci*; ibid., 1573, in-8°; — *Discorso della grandezza della terra e dell' acqua*; ibid., 1579, in-4°.

Mazzuchelli, *Scritt. d'Italia.* — *Biographie médicale.*

BERGALLI (*Charles*), littérateur et théologien italien, de l'ordre des Mineurs conventuels, natif de Palerme, mort dans la même ville le

17 novembre 1679. Il se fit un nom comme prédicateur, et professa la philosophie et la théologie dans les couvents de son ordre. On a de lui : *De objecto philosophiæ*; Pérouse, 1649, in-4°. On lui attribue encore : *Davidiade*, poëme épique italien; — *Poesis miscellanea*, mélanges de poésie latine; — *Tyrocinum medicæ facultatis*, livre élémentaire de médecine. Ces ouvrages n'ont point été imprimés.

Mongitor, *Bibliotheca Sicula*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**BERGALLI** (*Louise*), femme poëte italienne, né à Venise le 15 avril 1703, morte vers 1760. Elle ne montra pas moins de disposition pour la littérature, la philosophie et les langues, que pour la broderie, le dessin et la peinture. Elle cultiva surtout la poésie dramatique. A l'âge de trente-cinq ans, elle épousa le comte Gaspard Gozzi, connu dans la littérature italienne. Elle en eut cinq enfants, dont elle soigna elle-même l'éducation. Ses principaux ouvrages sont : *Agide, re di Sparta*, drame en musique; Venise, 1725, in-12; — *l' Elenia*, drame en musique; ibid., 1730, in-12; — *le Aventure del Poeta*, comédie; ibid., 1730, in-8°; — *Elettra*, tragédie; ibid., 1743, in-12; — *la Bradamente*, drame en musique; ibid., 1747, in-12; — *le Commedie di Terenzio, tradotte in versi sciolti*; ibid., 1733, in-8°; — *la Teba*, tragédie; ibid., 1758, in-8°; — *Componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo, raccolti da Luiza Bergalli*, etc.; ibid., 1726, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BERGAMASCHI** (*Pierre-François*), historien italien, vivait à Cambiano vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Breve notizia istorica del pontificio e imperial ordine de' Cavalieri ossia dello Sprone d'oro*; Turin, 1695, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BERGAMASCO** (*Jean-Baptiste Castello*, dit *il*), peintre italien, natif de Bergame, mort à Madrid en 1570. Il vint en Espagne sous le règne de Charles-Quint, et contribua beaucoup à naturaliser dans ce royaume le style classique de Michel-Ange, dont il avait été l'élève. Il peignit de grands morceaux à fresque dans le château de Madrid. Bergamasco eut deux fils, *Granello* et *Fabrice*, qui se distinguèrent dans le genre grotesque, comme le prouvent les ouvrages qu'ils ont laissés dans la salle du chapitre de Saint-Laurent de l'Escurial.

Lanzi, III, 260. — *Fiorillo*, IV, 99. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BERGAMASCO**. *Voy.* CASTELLO.

* **BERGAMASCO** (*Guglielmo*), architecte vénitien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Venise lui doit plusieurs édifices remarquables, tels que le palais *de' Camerlenghi*, construit en 1525 au pied du pont de Rialto, et la chapelle Émilienne à Murano, petit temple hexagone très-élégant élevé en 1530, et contenant trois autels et autant de portes, décorés de beaux marbres et de riches sculptures. Bergamasco a donné également les dessins du beau palais Tasca à Portogruaro, dans le Frioul, et de quelques édifices de Trévise et de Padoue.

E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — A. Quadri, *Otto Giorni in Venezia*.

**BERGAME** (*Mozzi* DE), helléniste, vivait sous l'empereur Lothaire II, au douzième siècle. On ignore le lieu de sa naissance et celui de sa mort. Dans un colloque qui eut lieu à Constantinople entre des prélats et des docteurs des Églises grecque et latine, il fut choisi, d'un commun accord, comme le plus capable de servir d'interprète; et il est cité par Anselme, évêque de Havelberg, et ambassadeur de Lothaire II à Constantinople, comme celui des trois Italiens qui savait le mieux le grec parmi les assistants aux colloques religieux.

Schœll, *Histoire de la Littérature grecque*, t. VII, p. 276.

**BERGAME** ou **FORESTI** (*Jacques-Philippe*), chroniqueur italien, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, né en 1434 à Soldio, près de Bergame, mort le 15 juin 1520. Il était de la noble famille des Foresti. On a de lui : *Supplementum chronicorum*, ou *Historiarum omnium repercussiones* : cette chronique, qui commence à la création du monde, a eu plusieurs éditions; l'édition de Brescia finit à 1485, celle de Venise va jusqu'à 1503 : l'ouvrage a été réimprimé à Paris en 1535, avec une *continuation* jusqu'à cette époque; une traduction italienne, Venise, 1540, in-fol., contient des *additions* jusqu'à l'année 1539; — *De Feminis illustribus*; Ferrare, 1497; Venise, 1506; Paris, 1521, in-fol.; — *Confessionale*; Anvers, 1513, in-8°.

Bayle, *Dictionnaire historique*. — Hoffmann, *Lexicon universale*. — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ ætatis*. — Nicéron, *Mémoires*. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Possevin, *Apparatus sacer*.

* **BERGAMI** ou **BERGAMIO** (*César*), médecin italien, vivait à Milan à la fin du seizième siècle. On a de lui : *Decisio universalis super minoratione materiæ morbificæ in principio morbi facienda, et quo ordine, pro studiosis tyronibus*; Milan, 1598, in-4°; — *Rationalis discussio de præcautione a calculis rerum et lapillis vesicæ*; ibid., 1605, in-4°; — *Tractatus de Podagra*; Venise, 1605, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis*.

**BERGAMINI** (*Antoine*), poëte italien, né à Vicence en 1666, mort en 1744. Il joignit au talent de la poésie la connaissance des langues anciennes, des mathématiques et de l'astronomie. A la campagne, où il vivait loin du monde, il instruisait la jeunesse et faisait du bien aux pauvres. On a de lui : *Poesie*, avec les poésies d'André Marano; Padoue, 1701, in-12; — *Opere di Claudiano, tradotte e arrichite di annotazioni*; Venise, 1716, 2 vol. in-8°; — *il Nuovo Metodo per cos-*

truire le parti della lingua latina ad uso degli Italiani; Padoue, 1723, in-8°; — *Discorso sopra il nome di* Cometo *o* Comedo, *terra nella valle di Trissino;* Vicence, 1741, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BERGAMO** (maestro *Guglielmo da*), peintre de la plus ancienne école milanaise. On sait qu'il peignait en 1296, mais malheureusement aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous.

E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario.*

***BERGAMO** (*Henri de*), poëte italien de l'ordre des Carmélites, vivait à Mantoue dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a de lui un *poëme héroïque* publié vers 1470, et adressé à Julien de Brescia, vice-général de son ordre.

*Bibliotheca Carmelitana.*

**BERGAMO** (*André*), poëte satirique italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Satire alla carbona;* Venise, 1566.

Calvi, *Scritt. Bergam.*

***BERGAMO** (*Fra Damiano da*), sculpteur sur bois, de l'ordre des Dominicains, mort en 1549. Il orna de belles boiseries l'église de son couvent à Bergame, et le chœur des églises de Bologne et de Pérouse. Il excellait à donner au bois différentes couleurs. Cet art était presque inconnu avant lui : on se bornait à peindre le bois en noir ou en blanc.

Lanzi, *Storia Pittura,* III, 56.

***BERGAMORI** (*Jacques-Antoine*), poëte dramatique italien, natif de Bologne, mort le 19 mars 1717. On a de lui : *l' Oreste in Argo, dramma per musica;* Modène, 1685, in-12; — *il Martirio di S. Colomba,* oratorio; Bologne, 1689, in-4°; — *la Caduta di Gerusalemme,* oratorio; ibid., 1690, in-4°; Parme, 1693, in-8°; — *Ludovici Bentivoli virtutis et nobilitatis insignia;* Bologne, 1690, in-8°; — *S. Galgano Guidotti,* oratorio; ibid., 1694, in-4°; — *l' Ester,* oratorio; ibid., 1695, in-8°; — *Cristo morto,* oratorio; ibid., 1696, in-4°; — *il Trionfo della Pietà,* poema; ibid., 1703, in-4°; — *Gesù al sepolcro,* oratorio; ibid., 1708, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BERGANO** (*Diego*), grammairien et lexicographe espagnol, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Arte de la lengua Pampanga,* etc.; Sampaloc, 1737, in-8°; — *Vocabulario de Pampango en romance, y Diccionario de romance en Pampango;* Manilla, 1732, in-fol.

*Biographie universelle* (édition belge).

***BERGANO** (*George-Josse*), poëte italien, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. On a de lui : *Benacus;* Vérone, 1546, in-4° : c'est un poëme en vers hexamètres sur le lac Benac ou de Garde, dont le poëte décrit les bords et les environs, les arts qu'on y exerce, les plantes et les fruits qu'on y cultive, les grands hommes qui y sont nés, etc.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

**BERGANTINI** (*Jean-Pierre*), littérateur italien, né à Venise le 4 octobre 1685, mort vers 1760. Il exerça d'abord la profession d'avocat à Venise, entra chez les théatins en 1711, et prêcha dans les principales villes d'Italie. De retour à Venise, il se livra tout entier aux devoirs de son état, et à l'étude des auteurs de l'antiquité et de la langue italienne. On a de lui : *il Falconiere di Jac.-Aug. Thuano, trasferito dall' esametro latino all' endecasillabo italiano, coll' uccellatura a vischio di Pietro Angelo Bargeo;* Venise, 1735, in-4°; — *Della volgar elocuzione illustrata, ampliata e facilitata;* volume contenant A et B; Venise, 1740, in-fol.; — *Voci italiane d'Autori approbati della Crusca, nel vocabolario di essa non registrate;* Venise, 1745, in-4°; — *Della possessione di Campagna, giusta l' edizione di Tolosa,* 1706, *del P.-Jac. Vaniere, colla traduzione in verso sciolto;* Venise, 1748, in-8°; — *Scelta di poemi latini appartenenti a scienze ed arti di autori della compagnia di Giesu, colla traduzione in verso sciolto;* Venise, 1749, in-8°; il n'a paru que la 1[re] partie; — *Anti-Lucrezio del card. di Polignac, traduzione;* Vérone, 1752, in-8°; — *Poesie sacre e poesie varie;* Venise, 1755, in-4°; — *Voci scoperte sul vocabolario ultimo della Crusca, e difficoltà incontrate sul vocabolario medesimo;* Venise, 1758, in-4°. — D'autres ouvrages du même auteur sont restés inédits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BERGANTINI** (*Joseph-Hyacinthe-Marie*), théologien italien, frère du précédent, de l'ordre des Servites, né à Venise le 10 octobre 1690. Ses principaux ouvrages sont : *Annus sacer, per cujus dies singulos eorum pia recolitur memoria, quorum triumphis sacra servorum Mariæ familia coronatur;* Inspruck, 1729, in-16; — *Venetorum ducum imagines e tabulis Prætorii expressæ;* in-4°, planches sans texte; — *Fra Paolo Sarpi giustificato, dissertaz. epist. di Giusto Nuve;* Cologne, 1752, in-8°; — *i Sette salmi penitenziali litteralmente spiegati;* Venise, 1758, in-24.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BERGANZA** (*François* de), historien espagnol, de l'ordre des Bénédictins, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Antiquedades de España propugnadas;* Madrid, 1719.

Ziegelbaur, *Historia litteraria ordinis Sancti Benedicti.*

**BERGASSE** (*Nicolas*), avocat et publiciste, né à Lyon en 1750, et mort dans sa ville natale le 28 mai 1832. Il se fit dans son pays une grande réputation comme écrivain et comme avocat, et débuta dans la carrière littéraire en publiant, en 1784, ses *Considérations sur le Magnétisme animal, ou sur la théorie du monde et des êtres organisés, d'après les principes de M. Mesmer;* in-8° de 149 pages. Il vint ensuite

s'établir à Paris, où bientôt un procès fameux vint attirer sur lui les regards de toute la France. Guillaume Kornmann, ancien magistrat de Strasbourg, alors banquier à Paris, avait obtenu contre sa femme, dont la mauvaise conduite était notoire, une lettre de cachet. Cette lettre de cachet n'eut point un long effet, et madame Kornmann fut mise en liberté. Son mari lui intenta alors un procès en adultère; mais là ne se borna point sa vengeance : il accusa l'ex-lieutenant de police Lenoir d'avoir, à la sollicitation de Beaumarchais et du prince de Nassau-Siegen, levé la lettre de cachet qu'il avait obtenue contre sa femme; d'avoir ensuite livré cette femme au prince de Nassau, et enfin d'avoir fait offrir six cent mille francs pour qu'on gardât le silence sur cette honteuse affaire. Bergasse fut chargé de la cause de Kornmann. Il publia, de 1787 à 1789, des mémoires qui eurent un immense succès. Il semblait y plaider non point un procès particulier, mais la cause de la morale publique et des lois; il en avait même fait une affaire politique, et y démontrait, avec une chaleur et une éloquence entraînante, la nécessité de s'opposer au despotisme des ministres, et de réformer le système entier du gouvernement. Il n'en fallait pas tant pour le succès, à une époque où la nation, fatiguée des abus, tournait avec anxiété ses regards vers tout ce qui semblait lui en promettre la réforme. Beaumarchais répondit à Bergasse; mais son mémoire, bien différent de ceux qui avaient fait sa réputation dans l'affaire Goezmann, ne fut remarquable que par la grossièreté des injures qu'il prodiguait à son adversaire. La cause de Kornmann semblait être gagnée d'avance, lorsque s'ouvrirent, le 19 mars 1789, les plaidoiries devant le parlement. Celle de Bergasse fut aussi remarquable que l'avaient été ses mémoires : cependant il y montra une excessive violence, qui nuisit au succès de sa cause. Ses adversaires furent absous; la séparation des époux Kornmann fut simplement prononcée, et son client fut condamné à restituer une dot de trois cent cinquante mille francs. Bergasse avait perdu son procès devant le parlement, mais il l'avait gagné devant l'opinion publique. Sa popularité était immense; on attendait beaucoup de lui dans la crise où entrait la France, et lui-même se croyait destiné à y jouer un grand rôle : « Je vais me retirer à la campagne, disait-il à la fin de ses *Mémoires*; et là, dans une suite de discours sur les destinées et sur les lois de l'empire, je dirai aux Français ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont, et ce qu'ils pourront devenir. »

Le tiers état de la sénéchaussée de Lyon s'empressa de le nommer député aux états généraux, aussitôt que cette assemblée fut convoquée. Il y prit d'abord une part active aux travaux législatifs : il soutint l'opinion de Sieyes sur la dénomination à adopter par les communes; il présenta ensuite, avec Chapelier, un projet d'adresse au roi, sur la constitution de l'assemblée. Nommé membre du comité de constitution, il fit en son nom un rapport sur l'organisation du pouvoir judiciaire; mais il fit imprimer un *Discours sur la manière dont il convient de limiter le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif d'une monarchie* (Paris, 1789, in-8°). Ce discours, que Bergasse n'avait pu prononcer à cause de la clôture de la discussion, est le résumé de ses opinions sur les grandes questions qui étaient à l'ordre du jour. On y voit qu'il se sépare déjà de la majorité de l'assemblée, et qu'il craint que la révolution qu'il a lui-même appelée de tous ses vœux ne dépasse le but qu'il aurait voulu lui assigner. La constitution adoptée par l'assemblée fut plus libérale que le projet qu'il avait proposé : piqué de ce que ses idées n'avaient pas été admises, il donna sa démission, et dès lors ne s'occupa plus des affaires publiques que pour protester dans tous ses écrits contre tous les actes de l'assemblée nationale. Il se retira à Lyon; c'est là qu'il publia, au mois d'avril 1790, sa *Protestation contre les assignats-monnaie*. En 1791, il soutint cette protestation par plusieurs écrits sur le même sujet. C'est aussi à cette époque qu'il fut chargé par Louis XVI de rédiger, d'après ses idées, un *plan de constitution*, dont une copie fut retrouvée, après les événements du 10 août, parmi les papiers renfermés dans l'armoire de fer. La découverte de cette pièce importante, et de plusieurs lettres écrites de la main de Bergasse, motiva plus tard son arrestation. Il s'était retiré à Tarbes, où il tâchait de se faire oublier, lorsqu'au mois de juillet 1794 il fut arrêté, et conduit de brigade en brigade jusqu'à Paris. Mais il n'y arriva qu'après le 9 thermidor, et fut seulement condamné à *la détention jusqu'à la paix*.

Rendu à la liberté sous le Directoire, Bergasse se retira chez son frère Alexandre, qui habitait les environs de Lyon; il y resta dans l'obscurité jusqu'à la restauration. Alors il publia, sous le titre de *Réflexions sur l'acte constitutionnel du sénat* (Paris, 1814, in-8°), une brochure qui fit beaucoup de bruit. C'est à la même époque qu'il fut présenté à l'empereur Alexandre, et que commença entre lui et ce prince une correspondance qui ne cessa qu'à la mort de l'autocrate. De 1815 à 1820, il publia encore quelques brochures, qui eurent aussi du retentissement; l'une d'elle donna même lieu à un procès célèbre; ce fut celle qu'il intitula *Essai sur la propriété*, ou *Considérations morales et politiques sur la question de savoir s'il faut restituer aux émigrés les héritages dont ils ont été dépouillés dans le cours de la révolution* (Paris, 1821, in-8°). Il y soutenait la nécessité de la restitution : le gouvernement fut forcé par l'opinion publique de le traduire devant les tribunaux; mais le ministère public demanda lui-même son acquittement. Les conseils que, dans sa correspondance, Bergasse donna à cette époque à l'empereur Alexandre, ne furent pas, dit-on, sans

influence sur la détermination qui fit imposer au gouvernement français la funeste guerre d'Espagne. Toutefois il se retira alors de la scène politique, et n'y revint qu'en 1830, où il fut nommé conseiller d'État. — Bergasse est au nombre de ces hommes faibles et imprévoyants qui, après avoir déchaîné la tempête révolutionnaire, font ensuite de vains efforts pour la conjurer.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERGASSE** (*Alexandre*), frère du précédent, né à Lyon en 1747, mort dans sa ville natale en 1821. Il se signala sous tous les gouvernements comme un fougueux partisan de l'ancien régime. La restauration elle-même lui sembla encore trop révolutionnaire. Plus royaliste que le roi, il fit imprimer à Lyon, en 1816, une curieuse brochure, intitulée *Réfutation des faux principes et des calomnies avancées par les jacobins pour décrier l'administration de nos rois, et justifier l'usurpation de l'autorité royale et du trône; par un vieux Français.* La charte, les chambres, la protection accordée à tous les cultes, et la confirmation de la vente des biens nationaux, y étaient traitées de monstruosités que le roi devait au plus tôt réformer. On obtint cependant de l'auteur qu'il supprimât cette singulière production, dont il ne s'est répandu qu'un petit nombre d'exemplaires.

*Biographie des Contemporains.*

**BERGASSE-LAZIROULE** (*George*), officier d'artillerie, député aux états-généraux, combattit en 1790 l'émission des assignats, et attaqua violemment le compte présenté par Montesquiou au nom du comité des finances. Pendant les deux législatures suivantes, il ne fut appelé à aucune fonction publique; mais il fut attaché sous le Directoire aux tribunaux de l'Ariége, en qualité de substitut du commissaire du Directoire; puis il fut envoyé, en 1798, au conseil des cinq-cents. Le 7 juillet de la même année, il félicita les membres du Directoire qui avaient ordonné la célébration de l'anniversaire du 9 thermidor, et fit décréter que le président, dans son discours à cette occasion, ferait mention des victoires remportées sur les royalistes le 13 vendémiaire an IV (10 octobre 1795) et le 17 fructidor an V (4 septembre 1797). Il fut ensuite élu secrétaire dans la discussion de l'impôt sur le sel; il y montra une versatilité déplorable; il approuva et rejeta tour à tour la proposition d'impôt. C'est lui qui fut chargé de faire un rapport sur l'élection de Treilhard comme directeur, et qui conclut à l'annulation de cette nomination, conclusion qui fut adoptée par les conseils. Au 18 brumaire, il fut éliminé du corps législatif, rentra dans la vie privée, et ne voulut accepter aucune fonction du gouvernement, qu'il regardait comme oppresseur de la liberté. Il vécut dans la retraite depuis cette époque.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BERGAZZANO** (*Jean-Baptiste*), poëte italien, natif de Naples, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *il Dardo fatale, favola boschereccia e marittima* (in versi); Naples, 1628, in-12; — *il Vindicato Idegno, favola pescatoria* (in versi); ibid., 1630, 1632, in-12; — *il Vesuvio infernale*; ibid., 1632, in-12; — *i Preghi di Partenope, idilio*; ibid., 1632; — *gli Amori fra l' Arme, opera scenica*; ibid., 1633, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BERGE** (*Ernest-Gottlieb* DE), traducteur allemand, né en 1649. Il vint en Angleterre en 1678, et se lia avec plusieurs Anglais de distinction, surtout avec Lloyd, évêque de Saint-Asaph. De retour en Allemagne, il publia une traduction allemande du *Paradis perdu* de Milton; Zerbst, 1682, in-8°. Cette traduction est très-fidèle.

Gottsched, *Beyträge*, etc., vol. I, p. 85. — Rose, *New Biographical Dictionary.*

**BERGE** (*François* BEAUDIRE), général, né à Collioure (Pyrénées-Orientales) le 11 mars 1779, mort à Paris le 18 avril 1832. Sorti de l'École polytechnique en 1799, il fit les campagnes d'Égypte, de Syrie, et se trouva aux batailles des Pyramides, d'Aboukir, ainsi qu'aux siéges de Jaffa, de Saint-Jean-d'Acre et du Caire. Après avoir fait de 1803 à 1804 les campagnes des côtes de l'Océan, et de 1805 à 1807 celles d'Allemagne, de Prusse et de Pologne, Berge, nommé major le 21 mars 1806, colonel le 30 août 1808, passa à l'armée d'Espagne le 24 novembre en qualité de chef d'état-major, et prit, le 28 décembre, le commandement du cinquième régiment d'artillerie à cheval. Placé à la tête de l'artillerie du midi de l'Espagne le 3 avril 1813, il reçut le brevet de général de brigade le 26 mai suivant, ainsi que le titre de baron de l'empire. En mars 1815, il fut attaché à l'état-major du duc d'Angoulême; et en 1823 il prit part à la guerre d'Espagne en qualité de commandant supérieur des troupes et du matériel de l'artillerie. Le 3 octobre de la même année, il fut nommé lieutenant-général, et grand officier de la Légion d'honneur le 3 novembre 1827. Mis en disponibilité après la révolution de 1830, il mourut d'une attaque de choléra à l'âge de cinquante-trois ans. A. S...Y.

*Archives de la Guerre.—Victoires et Conquêtes*, t. XX.

**BERGEAT** (*Nicolas*), chanoine et poëte, naquit à Reims en 1732, et y mourut le 12 novembre 1815. Il embrassa la carrière ecclésiastique, et, grâce au crédit de son père, qui était bailli et lieutenant de police, il obtint de bonne heure le rang de chanoine dans sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas de composer des poésies anacréontiques, et de traduire les passages les plus libres de Catulle, de Martial et du Pogge. Ces essais avaient un tour d'esprit assez vif. On le soupçonna d'être l'auteur anonyme de l'*Avis aux curieux* (*Bibliothèque choisie*, Reims, 1758), ouvrage condamné le 21 octobre 1758. Bergeat s'exerça aussi dans l'épigramme, et y mit de la causticité et du mordant. Il était le poëte de Reims dans les solennités des sacres,

et dans les fêtes que cette ville célébrait pour les naissances et les mariages des princes. Il fut nommé, vers 1790, conservateur du musée de Reims. En 1802, la mitre de l'archevêque Hincmar, couverte de pierreries, et le beau ciboire en or donné par Louis XVI, ainsi que d'autres objets précieux, disparurent du musée sans qu'on pût constater qu'il y eût effraction et vol. Le procès qu'on intenta à Bergeat fit soupçonner qu'ils furent enlevés par ordre supérieur. Il avait, outre ses traductions et ses poésies légères, composé des épîtres et des fables.

*Biographie des Contemporains.*— Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERGÉDAN** (*Guillaume*), troubadour espagnol, de l'ancienne maison de ce nom en Catalogne, mort vers la fin du treizième siècle. Il s'est rendu célèbre par ses excès et ses emportements. Il assassina par trahison un de ses ennemis. Pour le punir de cet attentat, le roi d'Aragon le dépouilla de ses biens. Ses poésies ne roulent que sur des sujets obscènes.

Lacurne de Sainte-Palaye, *Histoire des Troubadours*, t. II, p. 125-132.

* **BERGÉDÉ** (*Nicolas*), poëte français, natif de Vézelay, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Églogue sur le trépas de Marie d'Albret, duchesse de Nivernois* ; Paris, 1550, in-8° ; — *l'Arrêt des trois esprits sur le trépas de Claude de Lorraine, duc de Guise, avec un cantique sur la Paix* ; Paris, 1563, in-8°.

Lelong, *Bibliot. hist. de la France* (édition Fontette).

**BERGELLANUS** (*Jean-Arnold*), correcteur typographe, vivait dans le seizième siècle. On a de lui un poëme à la louange de l'imprimerie, en vers latins hexamètres et pentamètres, intitulé *Encomium Chalcographiæ* ; Mayence, dans l'abbaye de Saint-Victor, 1541, in-4° ; souvent réimprimé.

J.-C. Zeltner, *Correctorum in typographia eruditorum centuria.*

**BERGEN** (... *Van*), peintre, né à Bréda vers 1670, mort dans sa ville natale à dix-neuf ans. Aucun peintre de l'école hollandaise ne donna d'aussi belles espérances. On cite de lui une *Sainte Famille* dans le genre de Rembrandt, mais d'un dessin plus correct que les tableaux de ce peintre. Les galeries de Dresde, de Vienne et du Louvre possèdent quelques-uns de ses tableaux. Un autre *Bergen* (*Dirck* ou *Tierry Van der*), né à Harlem vers 1640, fut élève d'Adrien Van der Velde, et peignit comme lui des paysages et des animaux.

Nagler, *Neues Allgemeines-Künstler-Lexicon.*

**BERGEN** (*Charles-Auguste* DE), botaniste et anatomiste allemand, né le 11 août 1704 à Francfort-sur-l'Oder, mort le 7 octobre 1760. Après avoir terminé ses études classiques au gymnase de sa ville natale, il se mit à voyager en Hollande et en France. A Leyde, il suivit en 1727 les cours de médecine, d'anatomie et de physique, de Boerhaave, d'Albinus et de s'Gravesande ; à Paris, il se perfectionna dans la chirurgie, sous Boudou ; et à Strasbourg, il entendit Salzmann et Nicolaï. Reçu docteur en 1730, à l'université de Francfort-sur-l'Oder, il y remplaça son père, Jean-George de Bergen, dans la chaire de botanique et d'anatomie, et succéda en 1744 à Goelicke, comme professeur de pathologie et de thérapeutique.

En botanique, Bergen s'était particulièrement appliqué à rendre l'étude de cette science facile et agréable. Quant à l'anatomie, il avait fait des recherches minutieuses sur le cerveau et ses enveloppes. Adanson lui avait consacré un genre de plantes (*Bergena*) que Linné n'a pas adopté. Voici le titre des principaux ouvrages de Berger : *Dissertatio inauguralis de nervo intercostali* ; Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4° ; — *Programma de membrana cellulosa, non membrana* ; ibid., 1732, in-4° ; — *Programma sive exercitatio meningologica, qua de structura piæ matris inter alia novum nec hactenus visam, tradit observationem* ; ibid., 1736, in-4° ; — *Dissertatio de gravitate metallorum specifica, statice et hydrostatice explorata* ; ibid., 1743, in-4° ; — *Catalogus stirpium indigenarum æque ac exterarum, quas hortus medicus academiæ Viadrinæ complectitur, in quo præter selecta synonyma generum, specierum et varietatum limitationes ad mentem recentissimorum rei herbariæ scriptorum examinantur* ; ibid., 1744, in-8° ; — *Epistola de alchymilla supina ejusque coccis, ad F.-E. Bruckmannum* ; ibid., 1748, in-4° ; — *Elementa physiologiæ, juxta selectiora experimenta* ; Genève, 1749, in-8° ; — *Dissertatio de fuligine* ; Francfort-sur-l'Oder, 1750, in-4° ; — *Flora Francfortuna, methodo facili elaborata. Accedunt cogitata de studio botanices, methodice et quidem proprio Marte addiscendæ, terminorum technicorum nomenclator, et necessarii indices* ; 1750, in-8° ; — *Dissertatio botanica de aloide* ; ibid., 1753, in-4° ; — *Classes conchyliorum* ; Nuremberg, 1670, in-4°. H.

*Biographie médicale.*

* **BERGEN** (*Jean-George* DE), médecin allemand, natif de Dessau, mort à Francfort-sur-l'Oder le 27 avril 1738. Il fut professeur de botanique et d'anatomie dans cette dernière ville. On n'a de lui que des opuscules académiques, dont les principaux sont : *Diss. de conceptione fœtus humani* ; Wittemberg, 1688, in-4° ; — *Diss. de æris per pulmones in cor sinistrum transitu* ; Francfort-sur-l'Oder, 1700, in-4° ; — *Diss. de circulatione sanguinis, alias a cordis prelo, hodie simul a vi vasorum contractili deducta* ; ibid., 1705, in-4° ; — *Diss. de morum et morborum transplantatione* ; ibid., 1706, in-4° ; — *Diss. de scrofulis* ; ibid., 1710, in-4° ; — *Diss. de bile, icteri causa ficta* ; ibid., 1710, in-4° ; — *Diss. de plethora complicata cum cacochymia* ; ibid., 1710, in-4° ; — *Diss. de hæmoptysi* ; ibid., 1711, in-4° ; — *Diss. de*

*lienis structura et usu*; ibid., 1713, in-4°; — *Diss. de parotidibus*; ibid., 1715, in-4°; — *Diss. de atrophia infantum ex lacte corrupto*; ibid., 1728, in-8°.

*Biographie médicale.*

* **BERGEN** (*Rüdiger* DE), poëte allemand, né à Riga le 10 janvier 1603, mort le 16 mars 1661. Il voyagea pendant six ans en Hollande, en Angleterre, en France et en Allemagne, et se fixa à Königsberg en 1633. Bienfaiteur de l'humanité, il créa un capital de mille florins de Prusse, pour venir en aide aux étudiants pauvres. Ses principaux ouvrages sont : *Carmen de Uladislai IV in urbem Regiomontanam ingressu*; 1636, in-4°; — *Apollo acerbo-dulcis*; Königsberg, 1651, in-4°; — un recueil de poésies.

Arnold, *Historie der Königsbergischen Universität*. — Gadebusch, *Liefländische Bibliothek*.

* **BERGEN** (*Sébastien* DE), jurisconsulte allemand, né en 1554 à Hambourg, mort dans la même ville le 24 octobre 1623. Il fut un bienfaiteur des savants, et laissa par testament tous ses biens aux églises et aux écoles. Il avait pour devise : *Deo volente, nil valet livor malus*. On a de lui : *Disputationes et programmata*; — *Oratio de Vita Alexandri Severi*. Il a encore laissé beaucoup d'ouvrages en manuscrit, que l'on trouve à la bibliothèque de Hambourg.

Moller, *Cimbria literata*.

**BERGENHIELM** (*Jean*, baron DE), homme d'État et poëte suédois, né en 1629 dans la province d'Ostrogothie, mort en 1704. D'abord professeur d'histoire à Upsal, il devint successivement conseiller, secrétaire d'État, et chancelier de la cour. En 1699, il était ambassadeur à la cour de Russie. Il joignit l'étude des lettres à la pratique des affaires, et cultiva surtout la poésie latine. On a de lui : *Poemata et Epigrammata*, 1693; — *Cento satyricus in hodiernos motus Septentrionis*, 1700.

Gezelius, *Biografisk-Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

**BERGER**, nom commun à un grand nombre de personnages, plus ou moins célèbres, appartenant presque tous aux dix-septième et dix-huitième siècles. Par cette raison, ils ont dû être classés par ordre alphabétique de prénoms.

**BERGER** (*Albert-Louis*), jurisconsulte allemand, né à Oldenbourg en 1768, mort le 10 avril 1813. Il devint conseiller de chancellerie dans sa ville natale; parcourut l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Italie; fut employé dans les affaires diplomatiques par le grand-duc d'Oldenbourg. En 1813, à l'approche des Russes, il y eut un soulèvement dans le Bas-Wéser; le sous-préfet d'Oldenbourg se retira avec les autorités françaises, et nomma une commission de cinq membres, dont firent partie Berger et Finck, pour administrer dans son absence. Les Français étant rentrés à Oldenbourg, la commission fut cassée; Berger et Finck, arrêtés comme rebelles, furent traduits, à Brême, devant un conseil de guerre, et fusillés. On a de lui : *Studien* (études), 1816; — *Briefe*, lettres écrites pendant un voyage en Italie en 1802 et 1803; Leipzig, 1813, in-8°.

*Conversations-Lexicon.*

* **BERGER** (*Chrétien-Jean*), médecin danois, né le 14 août 1724, mort le 2 avril 1789. Il fut professeur de médecine et de chirurgie à l'université de Kiel. On a de lui : *Semeiotica partus legitimi, de perfectissimi enixus signis*; Copenhague, 1759, in-4°; — *Super chirurgiæ genuina indole et recta discendi ratione, allocutio ad medicinæ studiosos*; Kiel, 1776, in-4°; — *Olympia, die Hebamme* (dissert. sur l'art obstétrical); Leipzig, 1785, in-8°.

*Biographie médicale.*

* **BERGER** (*Chrétien-Philippe*), médecin allemand, mort à Buckebourg le 11 novembre 1739. On a de lui : *Versuch einer gründlichen Erläuterung merkwürdiger Begebenheiten in der Naturhistorie* (Explication raisonnée des faits merveilleux de l'histoire naturelle); Lemgo, 1737, in-8°.

*Neue Zeitungen von gelehrten Sachen*. — *Biographie médicale.*

* **BERGER** (*Christophe*), chimiste allemand, vivait à la fin du dix-huitième siècle. Partisan de la chimie hermétique, il a publié sur cet art des ouvrages dont les principaux sont : *Handbuch für Apotheker und Scheidekünstler* (Manuel des Apothicaires et des Chimistes); Prague, 1694, 2 vol. in-8°; — *Über die Frage: ist es möglich, aus Metallen, worin weder Gold noch Silber enthalten, ein dichtes, in allen Proben bestandenes Gold und Silber hervorzubringen? in Erzählung einer sonderbaren Geschichte* (sur la Question de faire de l'or avec des métaux qui n'en contiennent point, etc.); ibid., 1794, in-8°; — *Handbuch für Scheidekünstler* (Manuel des Chimistes); ibid., 1794, in-8°.

*Biographie médicale.*

* **BERGER** (*Christophe-Godefroy*), jurisconsulte allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Disp. inaug. de quarta Trebellianica*; Leipzig, 1682, in-4°; — *de Pœna, Tratta di corda dicta*; ibid., 1684, in-4°; — *de Urpheda*; ibid., 1787, in-4°; — *de Anno intercalari*; ibid., 1688, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BERGER** (*Christophe-Henri* DE), conseiller aulique impérial, né vers 1680 à Wittemberg en Prusse, mort à Vienne en 1757. Il a laissé entre autres ouvrages : *Decisiones summi provocationum senatus electoralis Saxonici*; Dresde et Leipzig, 1720, in-4°; — *Commentatio de personis vulgo larvis seu mascheris*; Francfort et Leipzig, 1723, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

* **BERGER** (*Christophe-Joseph*), médecin allemand, né à Ostheim le 13 septembre 1743. On a de lui : *Diss. de Inflammatione, quatenus per venæ sectionem discutitur et gravior*

redditur ; Iéna, 1766, in-4°; — *Beobachtungen über den Gesundbrunnenn bey Bocklet im Fürstenthum Würzbung, und Anweisung zu dessen Gebrauch* (Observations sur les eaux minérales près de Bocklet, dans la principauté de Wurzbourg, et manière de s'en servir); Meinungen, 1775, in-8°; — *Über das zu frühzeiti-tige Begraben* (sur les Inhumations précipitées); Eisenach, 1804, in-8°.

*Biographie médicale.*

* **BERGER** (*Claude*), médecin français, mort en 1705. On a de lui : *Ergo casuum superveniens rigor solvit*; Paris, 1667, in-4°; — *Ergo puerperæ febre correptæ purgamenti defectu, cædendæ cubiti venæ*; ibid., 1669, in-4°; — *Ergo calidiori impeditoque corpori non metallica, sed simplex aqua*; ibid., 1664, in-8°.

*Biographie médicale.*

* **BERGER** (*Claude*), médecin français, fils du précédent, né à Paris le 22 janvier 1679, mort le 22 mai 1712. On a de lui : *Ergo ex tabaci usu frequenti vitæ summa brevior*; Paris, 1699, in-4°; — *Ergo felicior tutior in balneo purgantium usus*; ibid., 1700, in-4°; — *Ergo solus inter medicos qui sapere potest et fari verus medicus*; ibid., 1700, in-8°; — *Histoire d'une dilatation prodigieuse du colon et de la vessie*, insérée dans les Mémoires de l'Académie des sciences (1704).

*Biographie médicale.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

* **BERGER** (*Daniel*), graveur allemand, né à Berlin le 25 octobre 1744, mort en 1824. Il se forma sous la direction du célèbre G.-F. Schmidt. Ses meilleures gravures sont : *la Mort du général Schwerin*, d'après J.-C. Frisch; — *Seidlitz à la bataille de Rossbach*; — *Servius Tullius*, d'après Ang. Kauffmann; — *Frédéric-Guillaume III au lit de mort de la reine Louise*; — *les Libérateurs de l'Europe*, d'après Weitsch; — *Tobie*, d'après Begas; — *la Sainte Vierge avec l'enfant Jésus*, d'après le Corrége. Il a été publié un catalogue de son œuvre assez considérable (*Anzeige sämmtlicher Werke von D. Berger*; Leipzig, 1792, in-8°). Berger a vécu encore trente-deux ans après cette publication.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BERGER** (*Frédéric-Louis* DE), jurisconsulte allemand, fils de Jean-Henri de Berger, né à Wittemberg le 23 janvier 1701, mort à Wetzlar en 1735. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ juris imperialis in magnum Tusciæ ducatum, sive confutatio scripti, cui titulus : Mémoire sur la liberté de l'État de Florence*; 1723, in-4°; — *Consultatio politica, concernens quæstionem : Utrum Cæsari et imperio romano Teutonico, itemque Italiæ ducibus ac principibus ipsis, horum admissio ad sessionem et suffragia in comitiis expediat?* 1723, in-4°; — *Vindiciæ juris ac privilegii in Indias atque Africam navigandi, Belgis Austriacis concessi*; Leipzig, 1720, in-4°; — *Opuscula miscella quædam juris publici*; Leipzig, 1725, in-8°.

Jugler, *Beyträge zur Juristischen Biographie*, vol. 1, pag. 67. — Pütter, *Litteratur des Deutschen Staats-Rechtes*, vol. 1, p. 377.

* **BERGER** (*George-Chrétien*), jurisconsulte allemand. Il vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *de Republica mista*; — *Analysis legis quinque pedum V cod. finium*, etc.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BERGER** (*Jacques*), peintre d'histoire, natif de Chambéry, mort à Turin en 1823. Il fut élève de L. Pêcheux, et l'un des meilleurs coloristes de son temps. Il imitait très-bien la nature. En 1786, lord Bristol le tira de l'extrême misère où il vivait à Rome, en lui faisant une pension et en achetant cinq de ses tableaux. Les meilleurs ouvrages de cet artiste sont : *la Folie, qui conduit l'Amour les yeux bandés*; — un *Épisode du Déluge, avec des figures de grandeur naturelle*; — *la Naissance du Christ*; — *Hector reprochant à Pâris sa lâcheté devant Hélène.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BERGER** (*Jean*), surnommé *de Saint-Clément*, littérateur français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Discours moderne et facétieux des faits advenus en divers pays pendant les guerres civiles de France, avec un sens moral*; Lyon, 1572, in-16.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

* **BERGER** (*Jean-Auguste* DE), jurisconsulte allemand, frère de Frédéric-Louis de Berger, né à Wittemberg le 27 août 1702, mort le 17 juillet 1770. Ses principaux ouvrages sont : *Succincta commentatio de Imperio maris Adriatici, Cæsari qua regi Dalmatarum ac principi Istriæ, ut et regi Neapoleos atque Siciliæ proprio*; Leipzig, 1723, in-4°; — *Jus appanagiale, sive disquisitio de statu principum ac comitum appanagiatorum immediato*; ibid., 1725, in-4°; — *Collatio codicis juris Alamannici, tam provincialis quam feudalis, ejusque antiquissimi de A. 1434, cum ms. Argentorat. MDV impresso*; ibid., 1726, in-4°.

Jugler, *Juristische Biographie*, vol. 1, p. 67.

**BERGER** (*Jean-Éric* DE), philosophe danois, né en 1772, mort le 23 février 1833. Il fut professeur d'astronomie. On a de lui : *Philosophische Darstellung des Weltalls* (Exposition philosophique du système de l'univers), in-8°; Altona, 1808; — *Allgemeine Grundsätze der Wissenschaft der Natur und des Menschen* (Principes généraux de la Science de la Nature et de l'Homme); Altona, 1817-1827, in-8°. Cet ouvrage se compose de quatre parties, dont la première traite de l'analyse de la faculté de connaître; la deuxième, de la connaissance philosophique de la nature; la troisième, de l'anthropologie et de la psychologie; et la quatrième, de la

morale, du droit naturel et de la philosophie religieuse.

Nierup et Krafft, *Dict. biogr. Dan.*, avec la *Contin.*

**BERGER** (*Jean-Godefroy* DE), médecin allemand, né à Halle en Saxe le 11 novembre 1659, mort à Wittenberg le 3 octobre 1736. Il étudia à Iéna, voyagea en Italie et en France, et devint professeur à l'université de Wittenberg, où il termina sa carrière. On a de lui : *Physiologia medica, sive de Natura humana liber bipartitus*; Wittenberg, 1701, in-4°; Francfort, 1737, in-4°, avec addition d'une histoire succincte de l'anatomie par Frédéric-Christian Cregut; — *De Thermis Carolinis Commentatio, qua omnium origo fontium calidorum, itemque acidorum, ex pyrite ostenditur*; Wittenberg, 1709, in-4°; en allemand, à Dresde, 1709, in-8°; 1711, in-4°.

*Biographie médicale.*

**BERGER** (*Jean-Godefroy-Emmanuel*), théologien philosophe allemand, né à Ruhland (haute Lusace) le 27 juillet 1773, mort le 20 mai 1803. On a de lui : *Aphorismes pour servir à une doctrine philosophique de la religion*; Leipzig, 1796, in-8°; — *Histoire de la philosophie des religions*, ou *Tableau historique des opinions et de la doctrine des philosophes les plus célèbres sur Dieu et la Religion*; Berlin, 1800, in-8°; — *Idées sur la Philosophie de l'histoire des religions*, dans le recueil de Stäudlin, 5 vol. in-8°; Lubeck, 1797-1799, t. IV, n° 5. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BERGER** (*Jean-Guillaume* DE), philologue allemand, mort en 1751. Il était professeur à l'université de Wittenberg, et conseiller aulique d'Auguste II, électeur de Saxe. On a de lui, entre autres : *Dissert. sex de Libanio*; Wittenberg, 1696, 1698, in-4°; — *De antiqua poetarum Sapientia*, 1699, in-4°; — *De Virgilio oratore*, 1703, in-4°; — *Dissert. tres de Lino*, 1707, 1708, in-4°; — *Disciplina Longini selecta*, 1712, in-4°; — *De Mysteriis Cereris et Bacchi*, 1723, in-4°; — *De Trajano non optimo*, 1725, in-4°; — *De Stephanophoris veterum*; 1725, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BERGER** (*Jean-Henri* DE), jurisconsulte allemand, né à Gera le 27 janvier 1657, mort à Vienne le 25 novembre 1732. Il fut professeur de droit à Wittenberg, et conseiller de l'électeur de Saxe. Charles VI l'appela à Vienne en qualité de conseiller aulique d'empire en 1713. Ses principaux ouvrages sont : *Electa processus executivi, processorii, provocatorii et matrimonialis*; Leipzig, 1705, in-4°; — *Electa jurisprudentiæ criminalis*; Leipzig, 1706, in-4°; — *Electa disceptationum forensium*, souvent réimprimé; la dernière et la meilleure édition est de Th. Haym, 1738, 3 vol. in-4°; — *Responsa ex omni jure*, 1708, in-fol.; — *Œconomia juris*, 1731, in-fol., etc.

Berger, *Panegyricus funebris in memoriam Bergeri*, etc.; Wittenb., 1734, in-fol. — Joh.-Fr. Jugler, *Beytraege zur juristischen Bibliothek*, t. I, part. 1, n° 3, p. 38; Leipzig, 1773, in-8°.

***BERGER** (*Joachim-Ernest*), théologien protestant allemand, né en 1666 à Gramzow, mort en 1734. Ses principaux ouvrages sont : *Von der Spötterey mit der Sünde* (de la Raillerie en fait de péché); Berlin, 1702, in-12; — *Das verdeckte Evangelium* (l'Évangile déguisé); ibid., in-12; — *Entdeckte Jugendsünden* (Péchés de jeunesse dévoilés); ibid., 1704, in-12; — *De Bibliis hebraicis*; ibid., 1708, in-8°; — *Consilium de scribenda historia bibliothecæ regiæ Berolinensis*; ibid., 1725, in-4°; — *Diatribe de libris rarioribus eorumque notis diagnosticis*; ibid., 1726, in-4°.

Dietrich, *Berlinische Kloster-und Schul-Historie.* — Dunkel, *Nachrichten von verstorbenen Gelehrten.*

***BERGER** (*Louis*), musicien et compositeur allemand, né à Berlin le 18 avril 1777, mort vers 1845. Il étudia la musique, et s'y perfectionna à Berlin et à Dresde. En 1805 il visita Pétersbourg, où son talent sur le piano le fit remarquer. En 1812 il quitta la Russie et se rendit à Londres, où il se fit professeur de musique. Revenu à Berlin, il fut atteint d'une maladie de langueur par suite de chagrins domestiques. W. Traubert et Mendelssohn-Bartholdy furent ses élèves. Il laissa diverses compositions musicales, telles que *Sonates, Études, Lieder* (chansonnettes), parmi lesquelles on cite *Die schoene Müllerin* (la Belle Meunière).

*Conversations-Lexicon.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BERGER** (*Paul*), hébraïsant et théologien protestant allemand, né à Rosenbourg, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Disp. de montibus Charizim et Hebal*; Wittenberg, in-4°; — *Disp. de primæva antiquitate litteraturæ hebrææ*; ibid., 1700, in-4°; — *De ubertate et perspicuitate linguæ hebrææ*; ibid.; — *De montibus Sinai et Horeb*; ibid.; — *De montibus Hor et Hebo*; ibid.; — *De Cabalismo judaico-christiano detecto*; ibid., 1706, in-4°; — *De animarum statu earumdemque cum vivis commercio.*

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BERGER** (*Pierre*), théologien français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Piété de l'Église catholique envers Dieu*; Paris, 1630, in-12; — *la Suffisance de la communion sous une espèce, avec la réfutation de George Cassandre*; ibid., 1630, in-12.

Adelung, supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BERGER** (*Théodore*), jurisconsulte et historien allemand, né en 1683 à Unterlautern, non loin de Cobourg; mort le 20 novembre 1773. Il fut professeur d'histoire et de droit dans cette dernière ville, et accompagna plusieurs gentils-

hommes dans leurs voyages. Ses principaux ouvrages sont : *Disp. de Prudentia apodemica*; Leipzig, 1712, in-4°; — *Disp. de Historia universali per synchronismum tractanda*; ibid., 1728, in-4°; — *Synchronistische Universal-historie der vornehmsten Europäischen Reicheund Staaten von Kaiser Karl dem Grossen an bis auf die gegenwärtige Zeit* (Histoire universelle synchronistique des principaux royaumes et États de l'Europe depuis l'empereur Charlemagne jusqu'à nos jours); Leipzig, 1729, in-fol.; ouvrage estimé et continué par Wolfgand Jæger; — *Schediasma de autodidactis historiarum*; ibid., 1729, in-4°; — *Ludwigs Universal-Historie* (Histoire universelle de Louis); — *Disp. inaug. de Successione in feudum apertum expectantia promissum*; Marbourg, 1736, in-4°; — *Disp. de obligatione subjectorum ad cognoscendas in civitate leges, et termino a quo præsumatur cognitio*; Cobourg, 1738, in-4°; — *Nachricht von dem 1555 in Augsburg geschlossenen Religions-Frieden* (Relation de la paix de la religion conclue à Augsbourg en 1555); 1755, in-4°.

Weidlich, *Geschichte der jetzt lebenden Rechts-Gelehrten in Deutschland*. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*.

***BERGER** (*Valentin*), savant allemand, né à Ordruf le 18 janvier 1620, mort à Halle, en Saxe, le 22 mai 1675. Il a laissé : *Philosophia boethiana*; — *Æolus, sive de Natura ventorum*; — *De scriptorum gentilium Lectione christianis non prohibenda*; — *Programmata de scholarum commodis, de litterarum præstantia, de Lutherana Religione an causa belli turcici in Hungaria*. Berger eut pour fils trois célèbres professeurs de Wittenberg : Jean-Henri, Jean-Godefroi, et Jean-Guillaume.

Louis, *Schul-Historie*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**BERGER DE XIVREY**. *Voy.* XIVREY.

***BERGERAC** (.....), médecin français, vivait à Pau dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Dissertation sur l'Hydropisie de la poitrine*; Paris, 1736, in-12.

*Journal des Savants*, 1737. — Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

**BERGERAC** (*Savinien-Cyrano* DE), auteur comique, né vers 1620 au château de Bergerac, dans le Périgord, et mort à Paris en 1655, s'est distingué par la singularité de ses œuvres autant que par la bizarrerie de son caractère. Il annonça dès ses premières années ce qu'il serait un jour. Élevé chez un pauvre curé de campagne, il donna plus d'une fois des preuves de son caractère turbulent, hargneux et querelleur. On nous le montre estropiant les enfants du village, persécutant la bonne du curé, et fameux déjà par plus d'un coup de tête. Lorsqu'il eut quitté son pays natal pour se rendre à Paris, il y mena la vie la plus folle et la plus dissipée. Il avait quinze ans à peine, que M. de Carbon-Castel-Jaloux le prit dans sa compagnie, composée presque exclusivement de Gascons. A peine y était-il entré, qu'il ne fut plus question que de duels qu'il eut à soutenir, et qu'il rechercha avec un empressement qui lui assigna une place à part parmi les duellistes de profession. A la suite d'une parole équivoque, d'un geste, d'un regard, il se fit, en tous lieux et avec tous, des affaires d'honneur, dont la cause la plus fréquente étaient les plaisanteries que lui attirait son nez, défiguré d'une manière grotesque par les coups de sabre qu'il avait reçus. Ce *démon des braves*, comme on l'appela dans son régiment, semblait n'aspirer qu'à la gloire de se précipiter en aveugle dans les plus grands périls, afin d'avoir l'honneur d'en sortir à force de bravoure. On cite des exemples vraiment étonnants de ses hauts faits en ce genre. Un de ses amis (de Linière), chez lequel il se trouvait à la campagne, apprend qu'un grand seigneur avait aposté cent assassins sur sa route. Fort embarrassé (et on le serait à moins), il demande conseil à Bergerac sur ce qu'il doit faire. « Pardieu ! s'écrie celui-ci, il n'y a pas deux moyens à prendre. Voici une épée, suis-moi; je veux aller t'aider à faire toi-même la couverture de ton lit! » Et, avec une audace qui aurait fait envie aux mousquetaires dont M. Alexandre Dumas a popularisé les noms dans un de ses romans les plus répandus, Bergerac se précipite sur les assassins, en renverse neuf, et met le reste en fuite. Une fois en possession de sa renommée de duelliste intrépide, il put se permettre les plus impertinentes sorties et les insolences les plus bouffonnes. « Je t'interdis pour un mois, » avait-il dit un jour au comédien Montfleury, qui, ne tenant pas compte de l'interdiction, reparut quelques jours après sur la scène. Aussitôt que Bergerac l'aperçut, il se leva de sa place, et lui cria : « Retire-toi, ou je t'assomme! » et le comédien se vit contraint d'obéir à ce fou, porteur de rapière. « Parce que ce coquin, disait-il en parlant du même Montfleury, est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier dans un jour, il fait le fier! » Blessé en 1641 au siége d'Arras, Bergerac, à son grand regret, quitta le service. Si nous en croyons Nicéron, il se prit d'une belle passion pour la philosophie; et, voulant recevoir des leçons de Gassendi, alors précepteur de Chapelle, et qui donnait des leçons non-seulement à son disciple, mais à Molière, à Bernier, et à quelques autres jeunes gens, il les força de l'admettre parmi eux en employant l'intimidation. Du reste, il réussit dans ces études, qui paraissaient si peu faites pour son caractère. A une mémoire heureuse, il joignait une grande avidité de savoir.

Le maréchal de Gassion, qui aimait les gens d'esprit, voulut l'avoir auprès de lui. Mais son humeur indépendante ne lui permettait guère de se soumettre à la protection d'un grand. Ses amis finirent cependant par le décider à se faire un patron à la cour, en s'attachant en 1653 au duc d'Arpajon. Quelque temps après son entrée dans la maison de ce seigneur, Bergerac reçut,

par suite d'un accident, un grand coup à la tête, tomba dangereusement malade, et se vit abandonné par son protecteur. Le grand prévôt de Bresse, Renaud de Boiselais, le secourut et le garda chez lui quatorze mois, pendant lesquels il souffrit beaucoup de la blessure qu'il avait reçue, et à laquelle il finit par succomber en 1655, à l'âge de trente-cinq ans. Une de ses parentes, religieuse aux Filles de la Croix, dans le faubourg Saint-Antoine, avait beaucoup contribué à lui inspirer les sentiments religieux qui, dans les derniers temps de sa vie, lui avaient fait abjurer ses erreurs. Ce fut dans l'église de cette abbaye qu'il désira que son corps fût transporté; et il y fut inhumé en effet. Cyrano de Bergerac avait fait représenter en 1653 une tragédie ayant pour titre : *Agrippine, veuve de Germanicus*; et, l'année suivante, la comédie en prose du *Pédant joué*.

Au milieu des défauts nombreux que la critique peut signaler dans la tragédie d'*Agrippine*, il serait injuste de ne pas y reconnaître des vers heureux, des intentions vraiment tragiques, et quelques scènes d'une grande énergie de dialogue. Telle est celle dans laquelle Séjan développe avec une impudente insolence ces maximes propres aux ambitieux, s'autorisant, pour persister dans le crime, du retard que met quelquefois la Providence à les punir :

SÉJAN.

J'ai six mois pour le moins à me moquer des dieux.
Ensuite, je ferai ma paix avec les cieux.

TÉRENTIUS.

Ces dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SÉJAN.

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

TÉRENTIUS.

Qui les craint, ne craint rien.

SÉJAN.

Ces enfants de l'effroi,
Ces beaux riens qu'on adore, et sans savoir pourquoi;
Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,
Ces dieux que l'homme a faits et qui n'ont point fait l'homme,
Des plus fermes États ce fantasque soutien,
Va, va, Térentius, qui les craint ne craint rien.

TÉRENTIUS.

Mais s'il n'en était point, cette machine ronde...

SÉJAN.

Oui : mais s'il en était, serais-je encore au monde?

La mauvaise réputation de l'auteur sur le fait de religion, donna occasion à l'aventure plaisante que La Monnoye rapporte dans ses additions au *Ménagiana* (éd. de 1715, t. II, p. 25). Un jour qu'on jouait *Agrippine*, des badauds, avertis qu'il y avait des choses répréhensibles, vinrent entendre la pièce, et laissèrent passer sans la moindre émotion les passages les plus scabreux. Mais au moment où Séjan, résolu à faire périr Tibère, qu'il regardait déjà comme sa victime, venait à dire (fin de la 4e scène du 4e acte),

Frappons... voilà l'hostie!

« Ah! le scélérat! s'écrièrent-ils; ah! l'athée! comme il parle du saint sacrement! »

Sa comédie du *Pédant joué* est plus connue. Il en avait eu la première idée dès le temps où il était au collége de Beauvais, dirigé alors par Granger, dont il fit son principal personnage, sans prendre la peine de lui donner un autre nom. C'était la première fois que l'on introduisait sur la scène les paysans parlant le patois des provinces, et son Guillaume est le type des Lubins, des Pierrots et des Lucas de Molière. On sait que la scène la plus comique des *Fourberies de Scapin*, dans laquelle Molière a tiré si bon parti de cette galère turque au sujet de laquelle le père de Léandre s'écrie si naïvement,

« Eh! que diantre allait-il faire dans cette galère? »

se trouve tout entière dans *le Pédant joué*. Les frères Parfaict (*Hist. du Théâtre françois*) ont prétendu que ce n'était point Molière qui cette fois avait usé de la permission qu'il se donnait de prendre son bien partout où il se trouvait, et que c'était Bergerac qui était le plagiaire. Cette opinion n'a pas prévalu; mais l'emprunt fait au *Pédant joué* fût-il réel, ce ne serait pas une raison pour exalter plus qu'il ne faut le mérite de l'auteur, ainsi que l'a fait Charles Nodier. Les extravagances débitées par le Pédant, et celles que Bergerac met dans la bouche de Châteaufort, le Matamore de la pièce, suffisent pour faire voir quelle distance il y a entre l'auteur du *Misanthrope* et ses devanciers :

« Loin d'ici, profanes! dit le Pédant, si vous ne voulez que je mette en usage pour vous punir toutes les règles de l'arithmétique. Ma colère, *primo*, commencera par la *démonstration*, puis marchera par une *position* de soufflets; *item*, une *addition* de bastonnade; *hinc*, une *soustraction* de bras, etc. »

Le reste est dans ce style. Au quatrième acte, Châteaufort dit :

« Certain fat avait marché dans mon ombre. Mon tempérament s'en alluma; je laissai tomber celui de mes revers qu'on nomme l'archi-épouvantable, avec un tel fracas, que le vent seul de ma tueuse ayant étouffé mon ennemi, le coup alla foudroyer les omoplates de la nature. L'Univers, de frayeur, de carré qu'il était, s'en ramassa tout en boule; les Cieux en virent plus de cent mille étoiles; la Terre en demeura immobile, l'Air en perdit le vent, les Nues en pleurèrent, Iris en prit l'écharpe, le Soleil en courut comme un fou, la Lune en dressa les cornes, la Canicule en enragea, le Silence s'en mordit les doigts, etc., etc. — Qui es-tu, demande-t-on à Châteaufort? — Je suis, répond celui-ci, le fils du Tonnerre, le frère aîné de la Foudre, le cousin de l'Éclair, l'oncle du Tintamarre, le neveu de Cacus, le gendre des Furies, le mari de la Parque, le père, l'ancêtre et le bisaïeul des Éclaircissements! »

Si la *burlesque audace* qui a dicté ces hyperboliques fanfaronnades vaut mieux, au dire de Boileau, que les vers où s'était morfondu Motin, ce n'est point encore là, il s'en faut, la vraie comédie!

M. Lebret, ami de Bergerac, publia en 1656 son *Histoire comique des États et empires de la lune*, avec une préface dans laquelle il vante la simplicité et la sobriété avec lesquelles vivait l'auteur. En 1661, on imprima l'*Histoire comi-*

que des États et des empires du soleil. Des littérateurs trop indulgents ont cru voir dans ces deux ouvrages les antécédents des *Micromégas* et des *Voyages de Gulliver* : s'il en est ainsi, il faut avouer que les imitateurs ont bien surpassé leur modèle! Il existe aussi de Bergerac un *Recueil de lettres*, des *Entretiens pointus*, et enfin un *Fragment de physique*, dans lequel on peut reconnaître le résultat des entretiens qu'il eut avec le célèbre Rohaut, son ami. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Paris en 1677, à Amsterdam en 1699, 2 vol. in-12, et à Paris en 1741, en 3 vol. in-12. C. HIPPEAU.

Ch. Nodier, *Bonaventure Desperriers et Cyrano de Bergerac*; Paris, 1841, in-12. — Le même, *Bibliothèque des fous et de quelques livres excentriques*, in-8°.

***BERGERET** (*Gassion*), littérateur français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Invective ou Discours satyrique contre les duels* ; Paris, 1629, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

***BERGERET** (*Jean*), médecin et botaniste français, né à Morlas (Basses-Pyrénées), mort vers 1814. Il fut professeur d'histoire naturelle, et a publié : *Flore des Basses-Pyrénées* ; Pau, 1803, 2 vol. in-8°; cet ouvrage n'a pas été achevé.

Quérard, *la France littéraire.*

**BERGERET** (*Jean-Pierre*), médecin et botaniste, né le 25 novembre 1751 à Lasseube, près d'Auch; mort à Paris le 28 mars 1813. Il étudia la chirurgie et l'anatomie à Bordeaux, et vint vers 1776 à Paris s'initier à l'histoire naturelle, et particulièrement à la botanique. Il avait entrepris d'écrire la *Flore des environs de Paris;* mais ses cours de botanique ne lui permirent pas d'achever ce travail. Nommé en 1785 chirurgien de Monsieur (depuis Louis XVIII), il resta entièrement étranger à la révolution qui éclata quelques années après, et continua à pratiquer la chirurgie avec succès. On a de lui : *Phytonomatotechnie universelle, ou l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères*; ouvrage assez rare (tiré, dit-on, à 200 exemplaires), en 30 livraisons, dont les deux dernières et la 21ᵉ n'ont point paru, avec 328 planches en noir ou coloriées; Paris, 1783-1785, 3 vol. in-fol. : cet ouvrage, intéressant à l'époque où il parut, n'est plus recherché aujourd'hui; — *Remarques sur l'ouvrage de Paulet*, intitulé *Mémoire sur un ordre de champignons qu'on peut appeler coiffés ou bulbeux*, dans le *Journal de Médecine*, octobre 1783, t. LX, p. 338; — *Observations de grossesse extra-utérine*, dans le *Journal de Médecine* de Sédillot, t. XIV, page 288.

Quérard, *la France littéraire.* — *Dictionnaire historique* de Feller, édit. de M. Weiss.

**BERGERET** (*Jean-Louis*). *Voy.* VERTRON.

**BERGERON** (*Nicolas*), jurisconsulte et historien français, natif de Béthisy, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. « Homme très-docte et bien versé en sa profession, sans faire mention des langues grecque et latine, et autres sciences qu'il a apprises ès plus célèbres universités de France. » (*La Croix du Maine.*) Cependant, s'il en faut croire Loisel, « Bergeron ne brilla pas dans la plaidoirie, quoiqu'il fût docte aux bonnes lettres et en droit. » Il se fit beaucoup plus remarquer comme historien. « On peut le considérer, dit M. Lamoureux dans la *Biographie Universelle* (Michaud), comme le premier auteur de ces tables synchroniques qui présentent, d'un seul coup d'œil, la série des principaux événements de l'histoire. » Il vivait encore en 1584, année où, au rapport de La Croix du Maine, « il florist, non sans prendre la peine de profiter au public, en toutes choses dignes d'un homme vertueux. » On a de Bergeron : *Sommaire des Temps*; Paris, Vascosan, 1562; 2ᵉ édit., 1584, sous le titre : *Table historiale, contenant un abrégé de ce qui est advenu de plus notable depuis le commencement du monde jusqu'à présent*; — *le Valois royal*; Paris, 1583, in-8°, annoncé d'abord sous ce titre : *Histoire valésianne, touchant la louange et illustration tant du pays que de la maison royale de Valois*; — *Procès-verbal de l'exécution testamentaire de feu Pierre de la Ramée, touchant la profession des mathématiques, instituée par lui*; Paris, Richer, 1576, in-8° : Bergeron était avec Loisel au nombre des exécuteurs testamentaires de Ramus; — *In regis Henrici III adventum, carmen*; Paris, 1574, in-4°; — *Description de l'Estat, gouvernement et justice de France*; Paris, Richer, 1574 : la table et le plan de l'ouvrage ont seuls paru; — *P. Ram. professoris regii et Andomari Talæi Collectanea, præfationes, epistolæ, orationes*; Paris, in-8°; — *Des Additions à la Gramère françoëse de Ramus*; ibid., 1587; — la *Révision* de l'ouvrage de Claude d'Espence, intitulé *Deux notables Traités, l'un desquels enseigne combien les lettres et les sciences sont utiles aux rois; l'autre contient un discours à la louange de trois lys de France*; Paris, 1575; — *le Tableau de la Théologie*, dans l'ouvrage de Savygny intitulé *les Tableaux accomplis de tous les arts libéraux*; Paris, 1587. Savygny lui-même y déclare que « son bon ami et conseil, M. Bergeron, lui a presté la main à dresser les tableaux qu'il offre au public; » — d'autres ouvrages énumérés dans La Croix du Maine, parmi lesquels : *l'Arbre universel de la suite et liaison de tous les arts et sciences*; le même sans doute que le précédent, dont il reproduit l'idée.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques Françaises*, édit. Rigoley de Juvigny. — Loysel, *Dialogue des Avocats*. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Brunet, *Manuel du Libraire*. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires*.

**BERGERON** (*Pierre*), fils de Nicolas Bergeron (dont l'article précède celui-ci), naquit à Paris dans la seconde moitié du seizième siècle. Destiné au barreau, il marcha d'abord sur les traces de son père; mais il abandonna bientôt

cette carrière, pour se livrer entièrement à sa passion pour les voyages et l'étude de la géographie. « M. Bergeron fils, nous apprend Loisel, n'a point tant suivi la vocation de son « père, mais une aultre qui luy vauldra mieux « par adventure (1). » Loisel a-t-il voulu parler de l'office de référendaire en la chancellerie, dont Bergeron avait été pourvu ? Cela peut paraître douteux, car, de son temps comme aujourd'hui, la profession d'avocat conduisait à la gloire et à la fortune ceux qui l'exerçaient avec quelque distinction ; et les émoluments des offices de la chancellerie étaient loin d'équivaloir aux rémunérations souvent considérables de l'avocat. On sait qu'il fit plusieurs voyages dans les pays méridionaux de l'Europe, mais on ignore s'il parcourut des contrées plus éloignées. Il publia en 1629 un *Traité de la navigation et des voyages de découvertes et conquêtes modernes ;* Paris, Henqueville, in-12 ; et en 1630, l'*Histoire de la première découverte et conquête des Canaries, faites en l'an* 1412 *par messire Jean de Bethencourt, écrites par Pierre Bouthier, religieux de Saint-François, et Jean Le Verrier.* Le manuscrit de cette histoire était entre les mains de Galien de Bethencourt, conseiller au parlement de Rouen, qui chargea Pierre Bergeron de le revoir et de le mettre au jour. Ces deux ouvrages, qui se trouvent ordinairement réunis, *sont assez rares,* dit Boucher de la Richarderie, qui n'en fait pas connaître l'éditeur (*Bibliothèque universelle des Voyages,* tome IV, p. 206). « Ce dernier surtout, écrit avec beaucoup de naïveté, renferme « un tableau fidèle des mœurs, des usages des « Canaries au temps même de la conquête. » On a de Pierre Bergeron un autre livre non moins estimé : c'est un *Traité des Tartares, de leur origine, pays, peuples, mœurs, religion,* etc., et un *Abrégé de l'histoire des Sarrasins et Mahométans*, opuscules imprimés à la suite de la traduction qu'il a donnée des *Voyages en Tartarie de Guillaume de Rubruques* (2), de ceux de Jean Duplan, cordelier, et N. Ascelin, jacobin (traduits du latin de Vincent de Beauvais), et de plusieurs autres ; Paris, Josse, 1634, in-8°. Ces diverses relations ont été réimprimées avec d'autres à Leyde en 1729, 2 vol. in-4°, sous le titre de *Recueil de divers voyages curieux en Tartarie.* La mort de Pierre Van der Aa, éditeur de cette collection, vint en retarder la vente. Le libraire Néaulme l'acheta des héritiers de Van der Aa, et la fit paraître sous le nouveau titre de *Voyages faits principalement en Asie dans les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles ;* la Haye, 1735, 2 vol. in-4°. Le traité de la navigation, qui est réimprimé à la tête du recueil, renferme le précis historique des voyages de long cours qui ont eu lieu, depuis les Phéniciens et Salomon, jusqu'au temps où Bergeron écrivait ; il expose en même temps la situation des établissements des diverses nations de l'Europe dans les parties du monde alors connues. Le livre est imprimé sur deux colonnes, et chacun des voyages qu'il renferme a une pagination et une table particulières. Si les vues de Bergeron manquent quelquefois de critique, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il apporte dans ses déductions un esprit de sagacité et de discernement qui, en pareille matière, n'était pas commun de son temps. Le traité des Tartares est un abrégé bien fait de tout ce qu'on trouve de plus intéressant dans les relations des voyageurs qui avaient parcouru, au commencement du dix-septième siècle, la Tartarie proprement dite, le Cathay, le Thibet, etc. Les fameux voyages de Vincent Le Blanc, Marseillais, que le P. Louis Bulon, jésuite, mit au jour en 1649 (Paris, Clousier, in-4°), furent rédigés par Bergeron, sur les manuscrits que l'auteur lui avait envoyés, d'après la recommandation de Peiresc. Il fut l'éditeur de la *Geographia Nubiensis*, traduite de l'arabe en latin ; Paris, 1619, in-4°. Bergeron mourut en 1637, laissant plusieurs manuscrits, parmi lesquels on remarquait deux itinéraires : l'un, *Italo-Germanique ;* et l'autre, *Germano-Belgique.* Claude Joly, qui avait eu communication du dernier, dit « qu'il est plein de doctrines et de recherches an- « ciennes et curieuses. » L'annotateur de La Croix du Maine (Rigoley de Juvigny) attribue, sans fondement, l'Histoire des Canaries à Nicolas Bergeron (t. II, p. 148.) J. Lamoureux.

*Divers opuscules tirés des Mémoires d'Antoine Loisel, et publiés par Claude Joly ;* Paris, 1652, p. 547. — *Bibliothèque universelle des Voyages,* t. II et V.

* **BERGERON** (*Pierre*), littérateur et poëte français, né à Paris le 3 novembre 1787. Par suite des commotions politiques de la France, il établit sa résidence en Belgique, et devint professeur à l'université libre de Bruxelles. Ses principaux ouvrages sont : *Odes d'Anacréon, traduites en vers français ;* Paris, 1810, in-12 ; — *l'Heure du supplice ;* Bruges, 1819, in-8° ; — les *Comédies de Térence, traduites pour la première fois en vers français ;* Gand, 1821, 3 vol. in-8° ; — *Sur la révolution belge,* poëme ; Bruxelles, 1830, in-8° ; — *le Député d'une nation libre, et autres poésies ;* ibid., 1832, in-8° ; — *Précis des antiquités romaines ;* ibid., 1835, in-8° ; — *les deux Cousins*, comédie ; ibid., 1839, in-8° ; — *Histoire analytique et critique de la littérature romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'au cinquième siècle de l'ère vulgaire ;*

(1) *Dialogue des Avocats du parlement de Paris,* pag. 547 des *Opuscules d'Antoine Loisel.* M. Dupin aîné, dans la nouvelle édition qu'il a donnée de ce dialogue, à la suite des *Lettres* sur la profession d'avocat, a laissé imprimer *vocation* au lieu de *vacation,* dans ce passage de Loisel.

(2) On remarque une singulière bévue dans la préface qu'André Müller a mise en tête de son édition des Voyages de Marc-Paul, Vénitien. On y cite Guillaume, qui a écrit *des Rubruques, voyages faits principalement en Asie,* t. II, p. 4 du voyage de Marc-Paul.

ibid., 2 vol. in-8°; — *Mémoire sur les améliorations à introduire dans l'instruction publique*; Charleroy, 1831, in-8°.

Quérard, *Littérature française contemporaine.*

*BERGERON (*Louis*), journaliste français, né à Chauny le 1er octobre 1811. Il était maître d'études dans une pension de Paris, quand, le 19 novembre 1832, il fut arrêté à la descente du Pont-Royal, sous l'inculpation d'avoir attenté à la vie de Louis-Philippe au moment où ce roi allait à la chambre pour y prononcer le discours du trône. Bergeron, contre lequel ne s'élevait qu'un seul témoignage, celui d'une demoiselle Boury qui, se trouvant à côté de lui au moment du passage du roi, aurait fait, par un mouvement instinctif, dévier l'arme régicide, fut absous par le jury. Il entra ensuite au *National*, et, à partir de 1836, au *Siècle*, où il écrivit sous le pseudonyme d'*Emile Pagès*. A la révolution de 1848, il fut porté pour une pension de 500 francs sur la liste des récompenses nationales, et devint un des commissaires extraordinaires de M. Ledru-Rollin. On a de lui: *Campagnes d'Espagne et de Portugal sous l'Empire*; Paris, 1833, in-18; — *Fables démocratiques*; Paris, 1839, in-18; — *Un Neveu, s'il vous plaît*, folie-vaudeville en un acte; Paris, 1839, in-8°.

*Dictionnaire de la Conversation. — Gazette des Tribunaux*, 1832.

*BERGERY (*Claude-Lucien*), mathématicien français, né à Orléans le 8 janvier 1787. Il passa, en 1809, de l'École polytechnique à l'école d'application de Metz, et en sortit pour faire les campagnes de 1810 à 1815. Il dut à son courage et à ses talents militaires le grade de capitaine d'artillerie et de commandant d'une compagnie. L'empereur le décora de sa propre main. A la paix, M. Bergery quitta la carrière militaire pour entrer dans celle de l'enseignement. Nommé en 1817 professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Metz, il introduisit une heureuse innovation dans l'instruction des officiers de l'arme, par ses cours de sciences appliquées à tous les arts employés pour la confection du matériel des armées. En 1823, il fonda des cours industriels en faveur des ouvriers messins. Désireux de répandre les lumières parmi les habitants des campagnes, il fit transporter à Metz l'école normale primaire, et enseigna avec succès aux élèves-maîtres les sciences mathématiques et physiques. Enfin le modeste professeur refusa tous les postes avantageux qui lui furent offerts, pour continuer à Metz son œuvre de l'instruction populaire. Ses principaux ouvrages sont : *Géométrie appliquée à l'industrie*; Metz, 1835, in-8°; — *Géométrie des courbes, appliquée à l'industrie*; ibid., in-8°; — *Économie industrielle*; ibid., 1829-1830, 3 vol. in-8°; — *Astronomie élémentaire*; ibid., 1832, in-8°; — *Physique et Chimie des écoles primaires*; ibid., 1834, in-12; — *Cosmographie des écoles primaires*; ibid., 1840, in-12; — *Mécanique des écoles primaires*; Metz et Paris, 1838, in-12; — *Géométrie des écoles primaires*; Paris, 1837, in-8°; — *Arithmétique des écoles primaires*; ibid., 1838, in-8°.

Quérard, *Littérature française contemporaine.*

*BERGEYCK (*Arnold Van*), grammairien flamand, mort vers 1533. Il était maître d'école à Enghien. Il a laissé plusieurs ouvrages sur la grammaire grecque. Dominique Sylvius en a fait imprimer un sous ce titre : *Summa linguæ græcæ*; Paris, 1538.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

* BERGH (*Pierre Van den*), poëte latin hollandais, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut recteur du collége d'Amesfoort. On a de lui : quelques *Satyres*; Tzvolle, 1506, in-8°.

*Biographie universelle* (édition belge).

*BERGHAUS (*Henri*), célèbre géographe allemand, né à Clèves le 3 mai 1787. Après avoir étudié à Münster, il devint en 1811 conducteur des ponts et chaussées dans l'ancien département de la Lippe, et se fit volontaire dans l'administration d'un corps d'armée rassemblé en Westphalie lors de la suppression de ce royaume et des départements anséatiques. La mobilisation de ce corps le porta à reprendre, de 1814 à 1815, ses études universitaires à Marbourg. En 1815 il vint en France avec les alliés, ce qui lui fournit l'occasion de dresser la carte du pays. A son retour en Allemagne, il continua de se livrer aux travaux de ce genre et à ceux du cadastre. Il devint géographe du ministère de la guerre à Berlin en 1816, et fut surtout employé aux opérations cadastrales ouvertes dans les États prussiens. En 1824 il fut nommé professeur de mathématiques à l'Académie d'architecture de Berlin, et en 1836 il fixa son séjour à Potsdam.

Ses principaux ouvrages sont : *Karte von Frankreich* (Carte de France, 1824); — *Karte der Niederlande* (Carte des Pays-Bas), tracée de 1812 à 1816; — *Karte von Deutchland* (Carte d'Allemagne), tracée de 1816-1829; — *Atlas von Asien* (Atlas de l'Asie), dix-huit feuilles accompagnées d'observations géographiques; Gotha, 1833-1843; — *Allgemeine Laender und Voelkerkunde* (Connaissance générale des pays et des peuples, 5 vol.; Stuttgard, 1837-1841; — *Grundriss der Geographie in fünf Büchern* (Principes de géographie en cinq livres); Breslau, 1842; Harlem, 1846-1847; — *Die Voelker des Erdballs* (les Peuples du globe); Bruxelles et Leipzig, 1845-1847; — *Die Indianer Nordamerikas* (les Indiens de l'Amérique du Nord), trad. de Catlin; Bruxelles et Leipzig, 1848; — *Baudenkmaeler aller Voelker der Erde* (les Monuments de tous les peuples de la terre), traduit de M. Breton; Leipzig et Bruxelles, 2 vol., 1849; — *Physikalischer Atlas* (Atlas physique); Gotha, 1838-1848 et 1849; 2e édit., 1850-1852, planches et texte. C'est un

des ouvrages les plus remarquables de notre époque. Cet atlas forme un fort volume in-fol., subdivisé en huit parties qui forment autant d'atlas distincts, dont le 1er comprend la *météorologie* et la *climatographie;* le 2e, l'*hydrologie* et l'*hydrographie;* le 3e, la *géologie;* le 4e, le *magnétisme terrestre;* le 5e, la *géographie des plantes;* le 6e, la *géographie zoologique;* le 7e, l'*anthropologie;* le 8e, l'*ethnographie.*

*Conversations-Lexicon.*

**BERGHE.** *Voy.* BERG.

* **BERGHE** (*Augustin Van der*), peintre flamand, né à Bruges en 1770. Il vint continuer à Paris, sous la direction de Suvée, les études qu'il avait commencées à l'académie de sa ville natale. Ses principaux tableaux sont: *Coriolan;* — *Saint Antoine de Padoue;* — *Œdipe.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BERGHE** (*Paul Van den*), jurisconsulte hollandais, né à Utrecht vers 1530, mort en 1587. On a de lui: *Commentarium de jure tutelarum et curationum;* Leyde, 1595; la Haye, 1656 et 1657. Cet ouvrage fut édité par Balthasar Berghe, frère de l'auteur.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**BERGHE**, en latin **MONTANUS** (*Robert Van den*), médecin flamand, natif de Dixmude, dans la Flandre occidentale, vivait au seizième siècle. On a de lui: *Diætema, sive salubris vitæ ratio; accessit nutritio fœtus in utero matris;* Louvain, 1640, in-12.

*Biographie médicale.*

**BERGHE** ou **MONTANUS** (*Thomas Van den*), médecin flamand, fils du précédent, né à Dixmude vers 1615. On a de lui: *Qualitas Loimodea, sive pestis Brugana anni* 1666; *opus hac præsenti peste anni* 1669 *cavenda et curanda utilissimum, Brugis Flandrorum;* 1669, in-4°.

*Biographie médicale.*

**BERGHEM** (*Nicolas*), peintre hollandais, né à Harlem en 1624, mort dans la même ville le 18 février 1683. Il s'est fait une réputation européenne, comme peintre et comme graveur de paysages et d'animaux; il reçut de son père, Van Haarlem, les premiers principes de son art. Une aventure d'écolier lui valut le sobriquet de *Berghem* ou *Berchem*, qui en flamand signifie *cachez-le*, nom sous lequel il a continué d'être connu, et dont il signa même ses ouvrages. On dit que, pour le soustraire à un châtiment que son père voulait lui infliger, Van Goyen, son maître, criait à ses autres disciples: *Berg-hem! berg-hem!* Cachez-le! cachez-le! Peu après la mort de son père, Nicolas Berghem épousa la fille de Wills, un autre de ses maîtres: l'avarice, la mauvaise humeur et les duretés de sa femme empoisonnèrent toutes ses jouissances, et le réduisirent à une grande pénurie.

Berghem vit de bonne heure sa réputation s'accroître et s'étendre. Ses ouvrages sont nombreux, et leurs sujets offrent une grande variété. Bien qu'ils ne soient souvent que l'image d'une nature peu élevée et peu poétique, ils se recommandent généralement par un goût exquis, et une vérité, une harmonie de coloris que le temps n'a pu détruire. Sa manière est piquante et spirituelle, trop peut-être; son exécution atteste beaucoup d'intelligence; le fini de ses détails ne détruit point le bel effet de l'ensemble; ses figures, ses animaux sont dessinés avec une grande correction et une élégance que les peintres de son pays n'ont pas toujours possédées. Si sa touche est souvent affectée, elle est du moins toujours ferme et soignée, et l'on peut dire que Berghem n'a produit aucun ouvrage médiocre. Quelque multipliés que soient les tableaux de Berghem, ils sont aussi recherchés que s'il n'en avait fait qu'un petit nombre, et on les voit toujours chèrement payés par les amateurs. Les plus petits ne se vendent guère moins de 8,000 fr., et les plus grands 24,000 fr. Ses dessins et ses nombreuses gravures à l'eau-forte sont également recherchés des amateurs (1), parce qu'ils rappellent en partie les beautés qui distinguent ses tableaux.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

**BERGHEN** (*Gérard* DE), médecin flamand, mort à Anvers le 15 septembre 1583. Il fit beaucoup de recherches sur les maladies les plus rebelles aux remèdes que prescrit la médecine. On a de lui: *de Pestis præservatione;* Anvers, 1555 et 1586, in-8°; ibid., 1587, in-16, avec le traité *de Herba panacea* de Gilles Everard; — *de Præservatione et curatione morbi articularis et calculi, libellus;* ibid., 1584, in-8°; — *de Consultationibus medicorum et methodica febrium curatione; item, de dolore penis;* ibid., 1586, in-8°.

*Biographie médicale.*

* **BERGHES** (*Antoine* DE), historien flamand, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il a laissé en manuscrit: *Historia ordinis Aurei Velleris.*

Sweert, *Athenæ belgicæ.*

* **BERGHES** (*Josué Van den*), navigateur portugais, né à Bruges au quinzième siècle. Il retrouva en 1445 une partie de l'archipel des Açores. M. de Reiffenberg, en signalant ce fait, a soin de faire remarquer la propriété rigoureuse du terme dont il se sert: « Les Açores ou Cassitérides, dit-il, ont été reconnues à de fréquentes reprises, et même dès les temps les plus éloignés. D. Fernando, fils de Christophe Colomb, croyait que les Carthaginois avaient découvert ces îles, et qu'Aristote a probablement voulu les désigner. M. Hartmann a soupçonné avec fondement que les îles Raka et Laka d'Edrisi, géographe du douzième siècle, pourraient bien être les Açores, *insulæ Accipitrum*, connues des Arabes. » Le savant auquel nous devons ce document fait observer, avec raison,

(1) On a un catalogue de l'œuvre gravé par et d'après Berghem, par H. de Winter (Amsterdam, 1767, in-8°).

que le nom d'îles flamandes, imposé jadis aux Açores, ne venait pas de la découverte de Van den Berghes, mais bien de la concession faite par Alphonse V à sa tante Isabelle de Portugal. Cette princesse, qui avait épousé le duc Philippe le Bon en 1430, peupla ses nouveaux États d'ouvriers choisis dans la population flamande; la première émigration eut lieu un an après la découverte de Van den Berghes, c'est-à-dire en 1446 (1). F. D.

Reiffenberg, *Relations anciennes de la Belgique et du Portugal.*

**BERGIER** (*Antoine*), médecin français, né vers 1704 à Myon, près Salins; mort le 28 mars 1748. On a de lui : *Ergo respiratio motus sympathico-mechanicus*; Paris, 1743, in-4°; — *Ergo tracheotomiæ nunc scalpellum, nunc trifidus mucro*; ibid., 1748, in-4°. Bergier a traduit en français et continué le *Traité de la matière médicale* de Geoffroy; Paris, 1743-1750, 10 vol. in-12.

*Biographie médicale.* — Quérard, *France littéraire.*

**BERGIER** (*Antoine*), homme politique et jurisconsulte français, vivait sur la fin du dix-huitième siècle et dans les premières années du dix-neuvième. Avocat et procureur avant la révolution, il fut nommé membre du conseil des cinq-cents par le département du Puy-de-Dôme. Le 15 décembre 1796, il fit un rapport sur les assignats, et, quelque temps après, il en présenta un autre pour la cessation du régime militaire dans la Belgique, et l'établissement du régime constitutionnel. Il fut un des membres du conseil les plus opposés au maintien de la loi du 3 brumaire; il passa au corps législatif après le 18 brumaire, et y appuya le sénatus-consulte qui prolongeait de dix années la durée du consulat de Bonaparte. Ses principaux ouvrages sont : *Instruction facile sur l'exercice de la faculté de disposer à titre gratuit*; Paris, 1800, in-12; — *Manuel général des magistrats, officiers et agents de la police judiciaire et de sûreté*; Paris, 1801, 2 vol. in-8°; — *Manuel spécial des officiers auxiliaires de la police de sûreté et des tribunaux de police simple*; Paris, 1801, in-8°; — *Traité-manuel du dernier état des justices de paix*; Paris, 1802, in-8°; — *Mémoire sur l'urgente nécessité de revoir, d'amender et de perfectionner les nouveaux codes*; Clermont-Ferrand, 1814, in-8°; — une édition des *Œuvres* du jurisconsulte Ricard, avec des *additions* importantes et des *notes* curieuses; Clermont-Ferrand, 1783, 2 vol. in-fol.

*Biographie nouvelle des Contemporains.* — Quérard, *France littéraire.*

**BERGIER** (*Nicolas*), historien français, né à Reims en 1567, et mort à Grignan en 1623. D'abord avocat et syndic de sa ville natale, il obtint ensuite de la confiance de ses concitoyens la défense de leurs intérêts à Paris, où le président de Bellièvre lui fit avoir un brevet d'historiographe. Ses études ne tardèrent point à le lier avec Peiresc, ce riche et savant « procureur général de la littérature, » comme disait Bayle; et ce fut encouragé par lui, et aidé de ses conseils et de ses documents, qu'il entreprit l'étude des voies romaines. Son livre a pour titre : *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, 1622, in-4°; mais on préfère de beaucoup à cette édition celle de Léonard de Bruxelles, 1728, 2 vol. in-4°, et surtout celle de 1736, *ibid.*, aussi en 2 volumes in-4°, contenant de nombreuses corrections et additions, avec la carte itinéraire de Peutinger, réduite par G. Hornius. Cet ouvrage, malheureusement trop diffus, est néanmoins d'une grande utilité pour l'étude de la géographie historique de l'empire romain; aussi fut-il bientôt traduit pour les antiquaires allemands par Henninius, professeur de Duisbourg, dont le travail mérita d'être inséré dans les *Antiquités* de Grævius (tome X). Nous avons encore de Bergier : *Dessein de l'histoire de Reims*; Reims, 1635, in-4° : ce n'est là, sauf deux livres achevés, qu'une large esquisse des profondes études que le savant Rémois se proposait de faire sur sa patrie; — *Archemeron, ou Traité du commencement des jours et de l'endroit où il est établi sur la terre*; Paris, 1617, in-8°, réimprimé à Reims en 1629, in-12, sous le titre seulement de *Traité du commencement*, etc. : Bergier y plaide pour la détermination d'un point de convention sur la terre où commencerait le jour civil, afin d'établir la simultanéité de la célébration des fêtes dans toutes les églises catholiques; — *le Bouquet royal*; Paris, 1610, in-8°; explication des inscriptions et devises faites à Reims pour le sacre de Louis XIII; — une nouvelle édition du *Bouquet royal*, augmentée de la description du même sacre, parut à Reims en 1657. Bergier a en outre laissé quelques poésies imprimées dans divers recueils de son temps, ainsi qu'une vie de saint Albert restée manuscrite. N. M.

Bayle, *Dict. hist.* — Nicéron, *Mémoires.* — Lelong, *Bibl. hist. de la France.*

**BERGIER** (*Nicolas-Sylvestre*), antiquaire et théologien, né à Darnay en Lorraine le 31 décembre 1718, mort à Paris le 9 avril 1790. Il se distingua d'abord comme lauréat de l'Académie de Besançon, et a publié divers ouvrages d'érudition, dont voici les principaux : *Éléments primitifs des langues, découverts par la comparaison des racines de l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français*; Paris, 1764, in-12; — *Origine des dieux du paganisme, et le sens des fables découvert par une explication, suivie des poésies d'Hésiode*; Paris, 1767, 2 vol. in-12; — une *traduction d'Hésiode* estimée; — *Certitude des preuves du Chris-*

(1) Nous ferons observer cependant qu'un manuscrit portugais, que nous avons sous les yeux, nomme Gonçalo Velho das Pias, commandeur de Almourol, comme ayant découvert Sainte-Marie le jour de l'Ascension 1432, et que Saint-Miguel aurait été découvert en 1444 par le même.

*tianisme;* Paris, 1768, 1771; Avignon, 1821, 2 vol. in-12; ouvrage dirigé contre l'*Examen critique des Apologistes de la religion chrétienne*, et vivement attaqué à son apparition; il fut traduit en italien et en espagnol : Voltaire y répondit par les *Conseils raisonnables à un théologien ; — Réponse aux conseils raisonnables* (de Voltaire); Paris, 1771, in-12; — *Apologie de la Religion chrétienne contre l'auteur du* Christianisme dévoilé (le baron d'Holbach); Paris, 1769; Avignon, 1823, 2 vol. in-12; — *Examen du matérialisme*, ou *Réfutation du Système de la nature;* Paris, 1771, 2 vol. in-12; — *le Déisme réfuté par lui-même*, ou *Examen, en forme de lettres, des principes d'incrédulité répandus dans les divers ouvrages de J.-J. Rousseau;* Paris, 1765 et 1821; Besançon, 1825, 2 vol. in-12; — *Traité historique et dogmatique de la vraie Religion, avec la Réfutation des erreurs qui lui ont été opposées dans les différents siècles;* Paris, 1780, 12 vol. in-12; Besançon et Paris, 1820, 10 vol. in-8°; — *Discours sur le Mariage des Protestants*, 1787, in-8°; — *Observations sur le Divorce;* Paris et Besançon, 1790, in-8°; — *Dictionnaire théologique;* Paris, 1789, 3 vol. in-4°; ouvrage compris dans l'*Encyclopédie méthodique.*

Barbier, *Examen critique des Dictionnaires.* — Quérard, *France littéraire.* — Feller, *Dictionnaire historique*, édit. de M. Weiss.

**BERGIER** (*Claude-François*), avocat au parlement de Paris, frère puîné de Nicolas-Sylvestre, naquit à Darnay (Lorraine) en 1721, et mourut en 1784. Il fut d'abord secrétaire du fermier général Dujard. Encouragé par l'exemple et les conseils fraternels, il s'adonna à la culture des lettres, et traduisit avec succès, dans notre langue, plusieurs ouvrages anglais estimés au delà du détroit. C'est ainsi qu'il fit paraître successivement : *Recherches sur les beautés de la peinture et sur le mérite des plus célèbres peintres, par Webb;* Paris, 1763, in-12; — *Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs*, par Porter; Paris, 1769, 2 vol. in-12; — *Dissertation sur les mœurs, les usages, le langage*, etc., *des Indous*, par Dow; Paris, 1769, in-12; — *Essai sur l'histoire de la société civile*, par Adam Ferguson; Paris, 1783, 2 vol. in-12. C'est une version élégante et fidèle d'un ouvrage estimé. L'abbé Geoffroy, qui en a rendu compte dans *l'Année littéraire* de 1784, s'est attaché surtout à faire contraster les doctrines sociales du philosophe anglais avec celles de J.-J. Rousseau. Bergier avait entrepris, avec Desmeunier, la traduction de l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, du même Ferguson; mais il ne put achever ce travail. Ayant fait un voyage dans son pays natal pour rétablir sa santé altérée, il succomba à Darnay, vivement regretté de ses amis, qui avaient reconnu en lui des qualités aussi solides qu'aimables. Bergier est porté, dans la *France littéraire* de M. Quérard, sous l'indication erronée de *Bergier du Puy-de-Dôme.*

J. LAMOUREUX.

*France littéraire* de 1778 et de 1784. — *Année littéraire de Fréron*, 1763, 1769, 1784. — *Mercure de France*, 1784.

**BERGIUS** ou **BERG** (*Benoît*), financier et botaniste suédois, né à Stockholm en 1723, mort dans cette ville en 1784. Il était régent de la banque de Stockholm, et employa sa fortune à la création d'une chaire d'horticulture, et à l'entretien d'un jardin de botanique aux environs de Stockholm, où l'on cultivait les plantes les plus rares. Cette chaire fut pour la première fois occupée par le savant Olaüs Swartz. On a de Bergius : *Tal om svenska aengskoetseln, och des fraemjande genom loenande graesslag;* ouvrage qui intéresse l'histoire naturelle; Stockholm, 1766, in-8°; — *Genono folkolags brukoch in billning* (Sur les friandises de tous les peuples); Stockholm, 1785-1787, 2 vol. in-8°; traité curieux et rempli d'érudition : il a été traduit en allemand par K. Sprengel; Halle, 1792, in-8°. Bergius a encore laissé un grand nombre de mémoires insérés dans les *Actes* de l'Académie des sciences de Stockholm, dont il était membre. Parmi ces mémoires on remarque : *Sur une graminée utile dans les pâturages;* Stockholm, 1769; — *Sur la couleur et le changement de couleur chez les animaux*, 1761; — *Sur le lycoperdon bovista*, 1762; — *Sur le raphanus sativus gongylodes*, 1767.

*Biographie médicale.*

**BERGIUS** (*Pierre-Jonas*), médecin et botaniste suédois, frère du précédent, naquit au commencement du dix-huitième siècle et mourut en 1790. Il fut professeur d'histoire naturelle à Stockholm, et eut pour maître et ami le célèbre Linné. Ses principaux ouvrages sont : *Foersoek til de uti Swerige gangbare sjukdomars utroenande for aer* 1755; Stockholm, 1756, in-8°; — *Ron om Spannemals bristen œrsœtt jande medelst quickrot;* ibid., 1757, in-4°; — *Tal om Kalla bad i gemen, och loka badeïngar i synnerhet;* ibid., 1764, in-8°; — *Descriptiones plantarum ex capite Bonæ-Spei;* ibid., 1767, in-8°. Cette flore, quelquefois citée sous le titre de *Flora Capensis*, a été rédigée d'après un herbier composé par Ange, jardinier collecteur, et envoyé par Grobb, directeur de la compagnie suédoise des Indes; — *Materia medica e regno vegetabili, sistens simplicia officinalia, pariter atque culinaria;* ibid., 1778, 1782, 2 vol. in-8°. Dans cet ouvrage, fait sur un très-bon plan, l'auteur donne le nom botanique et la synonymie de la plante, son nom officinal et vulgaire, et le lieu où elle se trouve; il la décrit telle qu'on la voit quand elle est fraîche, et telle qu'elle est dans l'état de dessiccation. Bergius a encore laissé un grand nombre d'articles de botanique, insérés dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm*, de la Société royale de Londres, etc.

Linné lui a consacré un genre de plantes, sous le nom de *Bergia*.

*Biographie médicale.*

**BERGIUS** (*Jean-Henri-Louis*), publiciste allemand, né en 1718 à Lasaphe, mort en 1781. On a de lui : *la Bibliothèque des administrateurs, ou Catalogue des livres d'économie politique, de finance, d'administration*, etc. (en allemand); Nuremberg, 1760, in-8° ; — *Magasin de police* (en allemand); Leipzig, 1780, 8 vol. in-4°; Vienne, 1786, 6 vol. in-8°; — *Collection des ouvrages allemands* relatifs à l'administration; Francfort, 1780, 4 vol.

Adelung, supplément à Jöcher, *Lexicon.*

**BERGK** (*Théodore*), linguiste allemand, né à Leipzig le 22 mai 1812. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et suivit plus tard, jusqu'en 1830, les cours philologiques de Beck, d'Hermann et de Dindorf. Il fut, à partir de cette époque, membre du Séminaire philologique et de la Société hellénique. En 1838 il devint professeur à Neustrelitz, et la même année à Berlin. En 1840 il fut appelé à Cassel, et en 1842 il devint professeur de philologie à Marbourg. En 1847, il fut élu représentant de l'université de Marbourg; et en 1848 il siégea à l'assemblée hessoise, où il combattit la loi électorale comme n'étant pas assez conservatrice. Il ne fut pas écouté, ce qui le détermina à retourner à la vie privée et à ses études. On a de lui : une édition d'*Anacréon;* Leipzig, 1834; — *Poetæ lyrici græci;* Leipzig, 1843; — un *Essai* sur l'ouvrage d'Aristote relatif à *Xénophane, Zénon* et *Gorgias;* Marbourg, 1843; — *Beitræge zur griechischen Monatskunde* (Documents pour servir à la connaissance des mois chez les Grecs); Giessen, 1845.

*Conversations-Lexicon.*

***BERGKLINT** (*Olaüs*), littérateur suédois, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Tout en exerçant les fonctions de curé de village, il ne laissa pas de cultiver les belles-lettres avec succès. Il s'est distingué surtout comme poëte, et les Suédois récitent encore avec enthousiasme son ode sur *les Revers.* On a de lui des écrits sur la morale et sur la littérature, pour l'instruction de la jeunesse.

*Biographie nouvelle des Contemporains.*

**BERGLER** (*Étienne*), philologue, né à Hermanstadt (capitale de la Transylvanie) vers la fin du dix-septième siècle, mort à Constantinople dans la première moitié du dix-huitième. Il quitta sa patrie, et entra à Leipzig chez le libraire Th. Fritsch; mais son caractère peu sociable le mit dans l'obligation de quitter son patron. Depuis lors il mena une vie errante, tour à tour à Amsterdam, à Hambourg et en Valachie. Il fit paraître des éditions d'ouvrages en langues grecque et latine, qu'il possédait très-bien. On lui doit : l'édition d'*Homère* de 1707, publiée par Wetstein; — celle de l'*Onomasticon* de Pollux, 1706, 2 vol. in-fol.; — plusieurs articles dans la *Bibliotheca græca* d'Albert Fabricius; — une traduction d'un scoliaste d'*Homère;* — une édition grecque et latine des *Lettres d'Alciphron*, avec des notes; Leipzig, 1715, in-8°; — une autre d'Aristophane; Leyde, 1760, 2 vol. in-4°; — un grand nombre d'articles dans les *Acta eruditorum*, de Leipzig; — une traduction latine, avec des notes, des quatre livres de Génésius sur l'histoire Byzantine, qui forment le 23e tome de la *Byzantine de Venise*, 1733, in-fol.; — une traduction latine du *Liber de Officiis*, ouvrage grec d'Alexandre Mavrocordato, hospodar de Valachie; Leipzig, 1722, in-4°; — l'introduction et les trois premiers chapitres de *la Démonstration évangélique* d'Eusèbe, qui furent insérés dans le *Dilectus Argumentorum* de Fabricius; Hambourg, 1725, in-4°. Ce dernier ouvrage avait été tiré des manuscrits de la bibliothèque de l'hospodar de Valachie Jean-Nicolas. Après la mort de l'hospodar, Bergler se rendit à Constantinople, où il mourut après avoir abjuré le christianisme pour l'islamisme.

Sax, *Onomasticon.*

***BERGLER** (*Joseph*), sculpteur et peintre allemand, né en 1718 à Bergelhütchen, petite propriété située dans le Tyrol; mort à Passau en 1788. De Linz, où il avait appris les premiers éléments de la sculpture, il se rendit à Salzbourg pour développer ses talents artistiques, et devint le plus habile élève de J.-B. Pfaffinger; il alla ensuite se perfectionner à Vienne. Là, il reçut de la main même de l'impératrice Marie-Thérèse une médaille d'or, prix du concours de l'année 1750. Plus tard, il fut statuaire de la cour de Passau. Vienne, Salzbourg, Passau, Prague, et les châteaux de plaisance du prince d'Esterhazy, en Hongrie, sont remplis des ouvrages de cet artiste. On cite comme les plus remarquables : un *Christ dans le tombeau*, et *la plupart des scènes de la Passion*, au Calvaire de Salzbourg; — plusieurs statues de *saint Jean Népomucène;* — les *Monuments de l'évêque comte Kabatta, du prince-évêque*, et *du cardinal comte Hemberg*, dans la cathédrale de Passau; — des *statues*, des *bas-reliefs et autres ornements*, dans la résidence épiscopale à Passau; — *Hagar languissant dans le désert avec son fils Ismaël;* — *Madeleine pénitente*, tableau à l'huile.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BERGLER** (*Joseph*), peintre allemand, fils du précédent, naquit à Salzbourg le 1er mai 1753, et mourut le 25 juin 1829. L'évêque de Passau, l'envoya en Italie. Après cinq ans de séjour dans ce sanctuaire des arts, Bergler vint se fixer à Passau. Appelé en 1800 à diriger l'Académie de Prague, il imprima en Bohême un essor remarquable aux beaux-arts. Son école a fourni beaucoup d'artistes distingués. Ses principaux ouvrages sont : un *Cyclus* en soixante-dix feuilles, tiré de l'histoire de la Bohême; —

*Libissa, reine des fées,* décidant une contestation entre deux frères pour l'héritage de leur père; — *le Jugement féodal du duc Spitignew II;* — *la Délivrance de Charles IV,* à Pise, par les chevaliers hongrois, et notamment par les trois frères Kollowrat. Les sujets de ces trois derniers tableaux sont tirés de l'histoire primitive de la Bohême.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*BERGMANN (*André*), savant allemand, natif d'Jüterbock en Prusse, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Succincta tum generalis naturæ elementorum, tum specialis elementi ignis disquisitio.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BERGMANN (*Gustave*), historien littérateur allemand, né en 1744, mort le 11 juillet 1814. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'histoire et la littérature de la Livonie, et un lexique manuscrit de la langue livonienne.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

*BERGMANN (*Joseph*), physicien, naturaliste et théologien catholique allemand, né en 1736 à Aschaffenbourg, mort dans la même ville le 20 septembre 1803. Il entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus, et devint, après la suppression de cette compagnie, professeur de physique et d'histoire naturelle dans l'université de Mayence. Ses principaux ouvrages sont : *Anfangsgründe der Naturgeschichte* (Éléments d'histoire naturelle); Mayence, t. I, 1782; t. II, ibid.; t. III, 1783, in-8°; — *Kurzer Unterricht in der Naturwissenschaft für Kinder in den Realschulen* (Abrégé d'histoire naturelle à l'usage des enfants des écoles primaires); ibid., 1783, in-8°; — *Was die Thiere gewiss nicht, und was sie am wahrscheinlichsten seyen* (Ce que les animaux ne sont pas certainement, et ce qu'ils sont très-vraisemblablement); ibid., 1784, in-8°; — *Lehrsätze und Anwendungen aus der Experimental-physik* (Principes de physique expérimentale); ibid., 1784, in-4°.

*Biographie médicale.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie.*

*BERGMANN (*Michel*), poëte allemand, vivait à Wollin, dans la Poméranie, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il a laissé : *Ærarium poeticum;* — *Ærarium biblicum.*

Neumeister, *De Poetis Germanicis sæculi XVII.*

*BERGMANN (*Michel-Adam* DE), historien allemand, né à Munich le 15 août 1733, mort le 20 mai 1783. Il remplit avec zèle les fonctions de bourgmestre dans sa ville natale. Les classes pauvres eurent beaucoup à se louer de son intelligente administration. Il consacra en même temps tous ses loisirs à l'étude de l'histoire, surtout de l'histoire de sa patrie. On a de lui : *Dissertatio de ducum Bojariæ jure regio, præsertim succedendi in nobilium patriæ feuda activa gentilitia extinctis masculis;* Munich, 1778, in-4°; — *Beiträge zur Geschichte der Stadt München* (Documents relatifs à l'histoire de la ville de Munich); Munich, 1780, in-4°. Bergmann avait aussi préparé de nombreux matériaux pour un ouvrage qu'il se proposait de publier sous le titre de *Monumenta Civitatensia.*

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie.*

BERGMANN (*Torbern-Olof*), célèbre chimiste et naturaliste suédois, l'un des plus beaux noms dont s'honore la science, naquit à Catherineberg, dans le Westgothland, le 9 mars 1735, et mourut en 1784. Sa vocation scientifique rencontra d'abord l'obstacle ordinaire : l'opposition des parents. Lorsqu'enfin il put obtenir de faire ses études, il les commença dans l'Institut de Skara, et à dix-sept ans il les vint continuer à Upsal. A partir de cette époque, ses dispositions naturelles, et les travaux qui en furent le résultat, se dessinèrent de plus en plus. Comme tous les hommes supérieurs, il se créa pour chacune des branches qu'il étudia une méthode, et cette méthode fut presque toujours la vraie. Ses premières recherches portèrent sur l'histoire naturelle; sur l'insecte de la noix de galle; sur les larves des insectes; sur les abeilles; sur les sangsues. Il découvrit, dans ses recherches sur les sangsues, que le *coccus aquaticus,* dont la nature n'avait pas été déterminée par Linné, n'était autre chose que les œufs d'une espèce particulière de ces annélides (*hirudo monoculata*). On raconte que Linné écrivit, au bas de la dissertation de Bergmann (*De cocco aquatico, sive hirudine octoculata*) : *Vidi, et obstupui* (J'ai vu, et j'ai été frappé d'étonnement).

Sa classification des insectes, fondée sur l'examen des larves, intéressa tellement Linné et Le Géer, qu'ils l'insérèrent dans le premier volume des Mémoires de l'Académie d'Upsal. Il enrichit aussi le domaine de la botanique : un travail qu'il fit sur les moyens de détruire les chenilles, si funestes aux feuilles des arbres, fut couronné deux fois (1763 et années suivantes). Les *cinips,* les *xylocopes* et l'éducation des abeilles furent également l'objet de ses études. Tant de travaux remarquables lui valurent de la part de Linné, qui l'avait déjà si bien apprécié, une autre preuve de considération, l'application de son nom à une espèce de phalène.

Bergmann était un de ces hommes rares qui marquent dans toutes les branches scientifiques : l'astronomie physique eut sa place dans le cercle de ses études. De là ses travaux sur les phénomènes du crépuscule, sur les interpolations, sur l'attraction générale, et enfin sur les aurores boréales.

Dans l'intervalle, il avait obtenu le titre de professeur de physique, de mathématiques et d'algèbre. En 1764, il devint membre de l'Académie des sciences de Stockholm, et en 1767, il

échangea la chaire de mathématiques contre celle de chimie et de minéralogie. Une classe d'insectes, celle des envieux, qu'il n'avait peut-être pas assez étudiés, voulut lui contester son aptitude à la chimie. Il s'enferma quelques jours dans un laboratoire, et en sortit avec un mémoire sur la fabrication de l'alun.

« A partir de ce moment (nous laissons parler l'historien de la chimie), il se livra entièrement à l'étude de cette science, qui devint sa science de prédilection. Tous ses efforts tendaient à faire pour la chimie ce que son compatriote Linné avait fait pour l'histoire naturelle. » La méthode qu'il suivit dans ses études en cette matière ressort de son *Discours sur la recherche de la vérité*, où il distingue la méthode newtonienne ou expérimentale, de la méthode cartésienne ou contemplative; et ses découvertes prouvent que c'est la première qu'il suivit. Il agrandit son laboratoire, et y réunit tous les moyens d'expérimentation connus, en même temps qu'il y rangeait méthodiquement de vastes collections minéralogiques. « Parmi les travaux chimiques qui font le plus d'honneur aux talents de Bergmann, dit M. Hoefer, il faut placer en première ligne deux mémoires, dont l'un traite de l'*acide aérien*, et l'autre des *affinités électives*. Bergmann appelle *acide aérien* ce que Black, Priestley et d'autres physiciens appelaient *air fixe*, *gaz crayeux*, *esprit de la craie*, et ce que nous nommons aujourd'hui gaz acide carbonique (1). »

Bergmann est le premier qui ait donné l'histoire complète du gaz acide carbonique, si l'on en excepte la composition, la liquéfaction et la solidification de ce fluide; car ces dernières découvertes étaient réservées à des observateurs plus récents.

En faisant bouillir de l'acide nitrique sur le sucre, la gomme et d'autres matières végétales, il produisit l'acide *oxalique*, ce réactif qui sert à constater la présence de la chaux. Il analysa les *eaux minérales*, y découvrit le gaz hydrogène sulfuré, qu'il appelait *gaz hépatique*, et se trouvait amené ainsi à former des *eaux minérales factices*, dont il essaya de propager l'usage. Il fit voir aussi que l'analyse des minéraux par voie humide était le seul moyen d'atteindre à la connaissance complète de leur nature. Il combinait cette méthode nouvelle avec l'ancienne, pour faire connaître les éléments des pierres précieuses. Il développa la chimie à l'aide du *chalumeau*, cet utile instrument des connaissances du chimiste, et y apporta des modifications avantageuses. Bergmann fut ainsi conduit à une *classification chimique des minéraux*, où les genres ont pour caractère la substance dominante du composé; les espèces y sont constituées par la différence des parties intégrantes, et les variétés s'y trouvent déterminées par la forme extérieure. Et appliquant pour la première fois la géométrie aux formes des minéraux, il posa la base de la *cristallographie*. Il démontra encore que la supériorité des aciers retirés des fontes blanches était due à la présence du manganèse; que le fer, obtenu en grand dans les forges, renfermait toujours plusieurs corps en alliage, et que la fragilité des fers cassants à froid venait de la *sidérite*, reconnue aujourd'hui pour le phosphure de fer.

« Sa théorie des *attractions électives* eut à juste titre, dit M. Hoefer, un grand retentissement à l'époque où elle parut. C'est un des premiers essais pour réduire la chimie en un corps de doctrine, et lui imprimer une marche scientifique. On y trouve des observations intéressantes sur les affinités, dont l'auteur a dressé les premières tables (*attractions électives*), et sur les doubles décompositions. »

Bergmann exprimait par des formules toutes les opérations chimiques. Cependant il découvrait les faits mieux qu'il n'expliquait les phénomènes. Il adopta les idées erronées, quoique ingénieuses, de Scheele sur le *phlogistique*. Enfin il laissa des travaux remarquables sur la géologie, ainsi que sur la minéralogie et l'histoire de la chimie. Il entretenait une correspondance avec les principaux chimistes et physiciens de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie; et la renommée de ses travaux se répandit dans toute l'Europe. Bientôt les Académies des sciences de Paris, de Londres, de Gœttingue, de Dijon, de Montpellier, de Turin, la Société des naturalistes de Berlin, le comptèrent au nombre de leurs membres, et le roi de Suède lui conféra l'ordre de Wasa. Dès l'année 1777, l'Académie des sciences de Stockholm lui avait affecté une somme annuelle de 150 rixdalers (environ 600 fr.) pour lui servir d'encouragement à ses expériences. Ainsi que Linné, il attira à Upsal des étrangers de toutes les nations. C'est sous les auspices de Bergmann que Scheele se produisit dans le monde. Il refusa de se fixer à Berlin, où l'appela le roi Frédéric II. A l'âge de trente-six ans, il avait choisi une compagne qui partageait ses goûts pour la science.

Bergmann avait eu dès sa jeunesse une santé chancelante : les voyages, l'emploi des eaux minérales, et particulièrement de l'eau de Seltz qu'il avait le premier fabriquée lui-même, ne lui procuraient que des soulagements passagers. Un malheureux accident hâta l'affaiblissement de sa constitution, usée en grande partie par le travail. Un jour, voulant faire avec un de ses amis une promenade dans l'île de Lintre, il posa le pied sur le bord du bateau, glissa, et tomba dans l'eau, d'où il fut cependant promptement retiré; mais quelques jours après il cracha du sang en abondance. Ses forces dépérissaient de jour en jour, une fièvre hectique le consumait, et il mourut à l'âge de quarante-neuf ans, aux bains de Medwi.

Les principaux de ses nombreux mémoires

(1) F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II.

peuvent, outre ceux déjà cités, se classer suivant la nature des matières qu'ils embrassent :

Sur l'astronomie : *Dissertatio de Crepusculis* ; Upsal, 1755 ; — *Dissertatio de Interpolatione astronomica* ; Upsal, 1758, in-8° ;

Sur la physique : *Dissertatio de Attractione universali* ; Upsal, 1758, in-8° ; — la traduction des *Leçons de Scheffer* ; — *Physisk Beskryving oefver jordklolet* ; Upsal, 1766 ; et en français, 1770-1774 ;

Sur la minéralogie, la géologie et la chimie : *Description physique de la terre* ; — *De Formis cristallorum* ; — *De Lapide hydrophano* ; — *De terra turmalini* ; — *De mineris ferri albis* ; — *Producta ignis subterranei* ; — *De Analysi lithomargæ* ; — *De terra asbestina* ; — *Observationes mineralogicæ* ; — *De terris geoponicis*, et beaucoup d'autres mémoires qui se trouvent, comme toutes les dissertations précédentes, dans le recueil intitulé *Opuscula physica et chemica*, 1779-1783 ; traduit en français par Guyton-Morveau ; Dijon, 1780-1785 ; — *Sciagraphia regni mineralis, secundum principia proxima digesti* ; Leipzig, 1782 ; traduit en français par Mongez ; Paris, 1784 et 1792, avec des additions de La Mettrie.

Sur l'histoire de la chimie : *Dissertatio sistens chimiæ progressus a medio sæculi VII ad medium sæculi XVI* ; Upsal, 1782 ; en allemand, Stettin, 1792, in-8°.

Quant aux mémoires sur la chimie pratique, ils se trouvent également dans les *Opuscula physica et chemica*, et sont énumérés dans *l'Histoire de la Chimie* de M. Hoefer, qui en résume la pensée et les résultats. V. R.

Hoefer, *Histoire de la Chimie*, II, 439-457. — *Biographie médicale*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

* **BERGMANN** (*Thomas*), savant allemand, natif de Bernau, dans l'une des Marches de Brandebourg, mort le 17 décembre 1598. Il fut recteur de l'école de Francfort-sur-l'Oder. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertationes de Aqua* ; — *De Visu* ; — *De Principiis rerum naturalium* ; — *De Terra* ; — *De elementorum defectu et numero* ; — *De Sanguine* ; — *De Pituita*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BERGMANN** (*Ignace*), peintre et lithographe allemand, né en 1797 à Au, faubourg de Munich. Il se forma à l'école de Mitterer et de Langer. Il peignit en miniature des portraits et des pièces de famille, et copia quelques chefs-d'œuvre avec un soin extraordinaire. On a aussi de lui de belles lithographies, dont les principales sont : *la Mort de Marie*, d'après Schoreel ; — *le Crucifiement* ; d'après Mabuse ; — *le dôme d'Anvers* ; — *le Dôme de Milan*, d'après Migliara.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BERGMÜLLER** (*Jean-George*), peintre et graveur allemand, né le 15 avril 1687 à Dirckheim (Bavière), mort à Augsbourg en 1762. Plein d'enthousiasme pour Carle Maratte, qu'il avait pris pour modèle, il mania le pinceau et le burin avec une rare habileté, et grava des sujets historiques. Il fut appelé à la cour de l'électeur de Bavière, et devint directeur de l'Académie d'Augsbourg. Ses principales estampes sont : *le Baptême de Jésus-Christ* ; — *la Résurrection*, *la Transfiguration*, *l'Ascension* ; — *la Mort de saint Joseph* ; — *une Sainte Famille* ; — *Saint Dominique recevant le Rosaire des mains de l'enfant Jésus* ; — *Saint Thomas baisant les pieds de l'enfant Jésus* ; — une *Sainte Catherine* ; — cinq pièces représentant *la Crainte de Dieu, la Force, la Piété, la Science, le Conseil* ; — un sujet emblématique *sur les Malheurs du temps* ; — *la Justice et la Paix* ; — *les Signes du Zodiaque* ; — *les Quatre Saisons*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BERGMÜLLER** (*Jean-Baptiste*), peintre et graveur allemand, fils du précédent, né à Augsbourg en 1724, mort en 1785. Il orna de beaux tableaux l'église des religieuses de Landsberg, et a donné une édition augmentée de l'*Anthropométrie*, ouvrage de son père.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

* **BERGNOLA** ou **BARGNOLA** (*Giacomo*), habile sculpteur en plastique, né vers la fin du seizième siècle à Valsolda, dans le territoire de Côme. Son meilleur ouvrage est *le Massacre des Innocents*, dans l'église de Varallo.

Ticozzi, *Dizionario*.

**BERGOEING** (*François*), conventionnel, né à Saint-Macaire vers 1755, mort en 1820, exerçait à Bordeaux la profession de chirurgien lorsqu'il fut nommé député du département de la Gironde à la convention nationale. Il suivit, dans cette assemblée, le parti auquel les députés de son département donnèrent leur nom. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention jusqu'à la paix, pour l'appel au peuple et pour le sursis. En mars 1793, il fit partie de la commission des *douze*, chargée de surveiller la commune de Paris. Dénoncé pour ses menées contre-révolutionnaires après la révolution du 31 mai 1793, il fut mis hors la loi par un décret du 3 octobre suivant ; mais il parvint à se cacher, et ne reparut plus qu'après le 9 thermidor. Alors il se signala parmi les réactionnaires les plus fougueux, et porta contre les montagnards les motions les plus cruelles. Au 1er prairial an III, il combattit l'insurrection des faubourgs, et fut nommé membre du comité de sûreté générale. A l'époque du coup de main tenté par les royalistes au 13 vendémiaire, il servit efficacement la convention. Après la session conventionnelle, il fit partie du conseil des cinq-cents, et rentra alors dans la voie révolutionnaire, dont il s'était écarté. Il défendit l'arrêté qui privait les émigrés du droit de vote, dénonça les manœuvres des royalistes qui faisaient circuler de tous côtés des journaux et des brochures dangereuses, et se rangea du côté du Directoire au moment

du coup d'État exécuté le 18 fructidor. Lors du 18 brumaire, il imita Barras avec lequel il était lié, et donna sa démission. Murat, devenu roi de Naples, lui confia dans ses États une place qu'il occupa jusqu'en 1815, époque où Bergoeing revint alors dans sa patrie. On a de lui : *Bergoeing à ses commettants et à tous les citoyens de la république;* Caen, 1793, in-8°; — *la conspiration des Jacobins pour dissoudre la convention nationale, prouvée;* 1795, in-8°. C'est une brochure curieuse, et importante pour l'histoire.

Le Bas, *Dict. encycloped. de la France.* — *Biographie nouvelle des Contemporains.*

* **BERGOMI** (*Joseph*), littérateur italien, vivait à Mirandole dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Oratio in qua christianæ reipublicæ gerendæ ratio demonstratur;* Venise, 1550, 1555, in-8°; — *Epistola ad Ludovicum, Mirandulæ principem;* ibid., 1557, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BERGON** (le comte *Joseph-Alexandre*), né à Mirabel, dans le Rouergue, en 1741; mort le 16 octobre 1824. Après s'être essayé d'abord dans le barreau et dans les lettres, il entra à vingt-six ans dans la carrière de l'administration, et fut successivement premier secrétaire d'intendance, chef au contrôle général, directeur de correspondance à l'administration de l'enregistrement et des domaines, et intendant de Bigorre. Lorsque le premier consul créa l'administration des forêts, Bergon fut nommé le premier des cinq administrateurs. Il devint en 1806 directeur général de cette administration, et entra au conseil d'État avec le titre de comte. Napoléon, sans lui témoigner une grande faveur, lui conserva ces fonctions jusqu'en 1814. A cette époque, Bergon, dont les sentiments monarchiques avaient été puissamment stimulés par la disgrâce du général Dupont, son gendre, salua avec empressement le retour des Bourbons. On se rappelle la harangue enthousiaste qu'il adressa le 17 avril, au nom du conseil d'État, à Monsieur, comte d'Artois, et qui commençait ainsi : « Enfin, les « fils de saint Louis et de Henri IV nous sont « rendus... » Après les Cent-Jours, les fonctions que Napoléon avait données au comte de Guéheneuc, père de la duchesse de Montebello, furent rendues à Bergon, qui continua de faire partie du conseil d'État jusqu'à sa mort.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopéd. de la France.*

* **BERGONDI** (*Andrea*), habile sculpteur romain, vivait à la fin du dernier siècle. Il a enrichi de bas-reliefs plusieurs églises de Rome, telles que Saint-Augustin et Saint-Paul-Ermite; on lui doit aussi en partie la décoration des horloges qui surmontent la façade de Saint-Pierre.

E. B—N.

Orlandi, *Abecedario.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.*

* **BERGONZONI** (*Fra Giovanni-Battista*), architecte, du tiers ordre de Saint-François, né à Bologne en 1628, mort en 1692. On lui doit l'église de *Sancta-Maria-della-Vita,* construite en 1690; quatre jolies chapelles et une sacristie ajoutées, en 1680, à l'église des Pères de la Charité.

E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.*

* **BERGONZONI** (*Lorenzo*), peintre italien, né à Bologne en 1646, mort en 1722. Il fut élève de G.-B. Bolognini et du Guerchin. Doué de peu d'imagination, il réussit mieux dans les portraits que dans les grandes compositions : cependant *le Miracle des pains,* au couvent des Servites de Bologne, est une fresque justement estimée.

E. B—N.

Zanotti, *Storia dell' Accademia Clementina di Bologna.* — Crespi, *Felsina pittrice.* — Malvasia, *Pitture di Bologna.*

* **BERGSTRASSER** (*Jean-André-Bénigne*), savant allemand, né à Idstein le 21 décembre 1732, mort le 24 décembre 1812. C'était un homme laborieux, et d'une instruction aussi étendue que variée. Il devint recteur et professeur de philosophie du gymnase de Hanovre. Outre les nombreux ouvrages qu'il a publiés pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse, et sur les améliorations à introduire dans les écoles, on a de lui : *Abbildungen und Beschreibungen der Insecten in der Grafschaft Hanau-Münzenberg* (Description, avec figures, des insectes dans le comté de Hanau-Münzenberg); Hanovre, 1777-1779, in-4°; — *Abbildung und Beschreibung aller europäischen Tagfalter* (Description, avec figures, de tous les papillons diurnes d'Europe); ibid., 1779, in-4°; — *Icones papilionum diurnorum, quotquot ad huc in Europa occurrunt, descriptæ ad Linnæorum et Fabriciorum systemata, tum illustranda, tum amplificanda;* ibid., 1782, in-4°; — *Elementar-Geometrie;* Francfort-sur-le-Mein, 1789, in-8°; — *Elementar-Algebra;* ibid., 1779, in-8°; — *Die Decimalbrüche und Logarithmen* (les Fractions décimales et les Logarithmes); Hanovre, 1789, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

**BERIGARD** ou **BEAUREGARD** (*Claude* Guillermet, seigneur de), physicien français, né à Moulins vers 1591 (1), mort en 1664. Il fit ses études à Aix, et vint ensuite se fixer à Paris. Chargé en 1628 de l'enseignement de la philosophie à l'université de Pise, il quitta cette ville en 1640, pour aller occuper à l'université de Padoue la chaire de philosophie que la république de Venise venait de lui offrir. On a de lui deux ouvrages curieux pour l'histoire de la physique : *Dubitationes in dialogum Galilæi pro terræ immobilitate;* Florence, 1632, in-4°, publié sous le pseudonyme de *Galilæus Lynceus;* — *Circulus Pisanus;* Udine, 1643; Padoue, 1661, in-4° : c'est une espèce de commentaire sur la physique d'Aristote.

Nicéron, *Mémoires,* XXXI, p. 123. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France.* — König, *Bibl. vet. et*

(1) D'après Nicéron, il naquit le 15 août 1578.

*nova.* — Morhof, *Polyh. Philos.* — Jac. Brucker, *Histor. crit. Philos.*, tom. IV. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. III, p. 182.

**BERIGARD** (*Pierre*), médecin et poëte italien, natif de Florence, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Hippocratis Aphorismi rhythmici*; Udine, 1645, in-8°; — *Epigrammata in imagines horti medici Pisani*; ibid., 1645, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

* **BÉRIGNY** (*Charles*), ingénieur français, né à Fécamp (Seine-Inférieure), le 17 mars 1771, mort le 6 octobre 1842. Admis à l'École polytechnique en 1794, il en sortit le second de sa promotion, avec le titre d'ingénieur des ponts et chaussées, et ne tarda pas à se faire remarquer par d'utiles travaux, et par des projets qui dénotaient une rare intelligence. Ingénieur en chef en 1800, il devint en 1830 inspecteur général. Nommé député en 1828, il prit, pendant quatorze ans, une part active à tous les travaux relatifs à l'entretien ou à l'amélioration des voies de communication. Ses principaux ouvrages sont : *Navigation maritime du Havre à Paris*; Paris, 1826, in-8°; — *Mémoire sur un projet d'injection propre à prévenir ou à arrêter les filtrations sous les fondations des ouvrages hydrauliques*; ibid., 1832, in-8°.

Quérard, *Littérature française contemporaine*.

* **BERING** (*Jean*), mathématicien et théologien protestant allemand, né à Greiffswald le 23 mars 1607, mort le 16 juin 1658. Il a laissé : *Collegium anti-calvinianum*; — *Quadraginta assertiones philosophicæ ex præstantioribus philosophiæ disciplinis*; — *De Pœnis delinquentibus secundum proportionem arithmeticam infligendis*; — *De sacra Scriptura*; — *De Fide infantum*; — *De Mysterio SS. Trinitatis*.

Goetze, *Elogia theologorum*.

**BERING** ou **BEHRING** (*Vitus*), navigateur danois, né en 1680 à Horsens dans le Jutland, mort le 8 décembre 1741. Marin expérimenté, il fut employé à Kronstadt comme capitaine de vaisseau par Pierre le Grand, dans la marine qui venait d'être créée. Les talents et l'intrépidité dont Behring fit preuve dans la guerre contre les Suédois, lui méritèrent le commandement d'une expédition scientifique que le czar envoya dans la mer du Kamtchatka. Behring partit de Saint-Pétersbourg le 5 février 1725. Il visita les côtes septentrionales du Kamtchatka jusqu'au 67° 18' lat. nord, et acquit la certitude que l'Asie n'était pas jointe à l'Amérique. L'expédition fut terminée en 1728. Mais il restait encore un point important à déterminer, savoir, si les côtes opposées à celles du Kamtchatka sont des îles, ou bien si elles font partie du continent américain. En conséquence, Behring repartit le 4 juin 1741 d'Okhotsk avec deux bâtiments, et débarqua à la côte nord-ouest de l'Amérique. Des tempêtes et le scorbut l'empêchèrent de pousser plus loin ses découvertes. Il fut jeté sur l'île déserte d'Avatcha, appelée aujourd'hui *île de Behring*, à cent quatre-vingt-douze milles anglais au nord-est du port de Saint-Pierre-et-Paul du Kamtchatka. Malade de fatigues et de privations, il fut porté sur cette île couverte de neige, et placé, pour le réchauffer, dans un fossé recouvert d'une voile : ce fut son tombeau. Le nom de *Behring* resta attaché au détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, et qui fut plus tard exploré par Cook.

*Les Nouvelles découvertes faites des Russes entre l'Asie et l'Amérique*; Paris, 1781, in-4°.

**BERING** (*Vitus*), poëte et historien suédois, né en 1617 à Wiborg (Jutland), mort en 1675. Il devint conseiller des finances, puis historiographe du roi de Danemark. Selon Borrichius, les odes de ce poëte ne manquent ni de douceur ni de force; il a surtout réussi dans l'épigramme et l'élégie; mais il est froid et languissant dans le genre épique. Ses principaux ouvrages sont : *Florus danicus, sive Danicarum rerum a primordio regni ad tempora usque Christiani Oldinburgici Breviarium*; Odensée, 1698, in-fol.; — *Orationes*; — *de Bello dano-anglico*, édité à Paris, in-4°, sous le nom d'*Orose Annilon*; — *Fatum luctuosum Caroli, regis Britanniæ*; — *Obsidio Hafniensis*. Les poésies de Bering, imprimées séparément, ont été réunies en partie dans le tome II des *Deliciæ quorumdam Danorum collectio a Frid. Roostgard*; Leyde, 1693, in-12.

Albert Bartholin, *In Catalogo Scriptorum Danorum*. — Olaüs Borrichius, *In Dissert. ultima de Poëtis latinis*. — Roostgard, *Deliciæ poetarum danicorum*. — Baillet, *Jugement des Savants*.

* **BERINGER** (*Diephold*), paysan fanatique allemand, connu aussi sous les noms de Peringer, de Schuster et de Paysan de Wöhrd, vivait dans le commencement du seizième siècle. Il fit grand bruit, au temps de la réforme, par ses prédications contre le pape. Il prêcha pour la première fois, en 1524, à Wöhrd. Banni de Nuremberg, sur la plainte de l'archiduc Ferdinand au concile tenu dans cette ville, il alla fixer sa résidence à Kitzingen, en Franconie. On croit qu'il périt dans la guerre des paysans. Ses sermons ont été recueillis et imprimés; quelques-uns ont même eu plusieurs éditions.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

* **BERINGER** (*Éric*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Son principal ouvrage est : *Discursus historico-politicus, quo demonstrato veri historici officio, errores scripturientium nostri ævi deteguntur, et medium quomodo eis obviari possit, ostenditur*; Hanovre, 1614.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

**BERINGER** (*Jean-Barthélemy-Adam*), médecin et naturaliste allemand, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il s'occupa d'oryctographie, et décrivit les pétrifications et les fossiles des environs de Wurzbourg, ville dont l'évêque l'avait pris pour médecin. Il était

si passionné pour les productions de la nature, surtout pour les monstruosités, qu'il eut la simplicité d'acheter fort cher des pierres représentant des animaux et des plantes de toutes sortes qu'avait fabriquées le P. Rodrik, ex-jésuite, et de les décrire, comme de véritables produits de la nature, dans un ouvrage qu'il fit soutenir dans une thèse publique par George-Louis Hueber, son élève. Averti par les sarcasmes du public, il fit tout ce qu'il put pour retirer les exemplaires de son livre, et mourut, dit-on, du violent chagrin que lui causa cette aventure. On a de lui : *Connubium Galeno-Hippocraticum, sive idea institutionum medicinæ rationalium*; Wurzbourg, 1708, in-8°; — *Dissertatio de Peste*; Nuremberg, 1714, in-4°; — *Plantarum exoticarum perennium in horto medico Herbipolensi* 1721 *erecto catalogus*; Wurzbourg, 1722, in-fol.; — *Lithographia Wirceburgensis, ducentis lapidum figuratorum a potiori insectiformium prodigiosis imaginibus exornata, specimen primum*; ibid., 1726, in-fol.; Francfort, 1767, in-fol. : c'est l'ouvrage dans lequel sont décrites les prétendus fossiles. Après la mort de l'auteur, un libraire le fit paraître sous le titre : *Lithographia Wirceburgensis, editio secunda*; Francfort et Leipzig, 1767; — *Tractatus de conservanda corporis humani sanitate, ad eamdemque conservandam necessariis et non necessariis rebus*; Wurzbourg, 1712, in-8°; — *Dissertatio de emeticis sive vomitoriis*; ibid., 1727, in-4°; — *Manuel de Chimie* en latin; ibid., 1736, in-4°; — *Description des eaux minérales de Kissingen* (en allemand); ibid., 1738, in-8°.

*Biographie médicale*. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopädie*.

* **BERINGER** (*Joachim*), théologien protestant allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il prenait le nom de *Joachim Ursinus*, et s'appelait aussi *Salmuth*, du nom de son père. Ses principaux ouvrages sont : *Speculum jesuiticum, pontificum romanorum erga imperatores Germanicos perfidiam, insolentiam ac tyrannidem repræsentans*; Amberg, 1608, in-8°; — *Jesuitici templi stupenda*; — *de Idololatrica invocatione et Salutatione angelica*; — *de Patrociniis sanctorum*; — *de Sanctorum reliquiis*; 1620, in-8°; — *Hispanicæ inquisitionis et carnificinæ secretiora*; Amberg, 1611, in-8°; — *Concilii Tridentini historica relatio et nullitas edita*; ibid., 1615, in-8°; — *Idea pii principis in Ecclesiæ Reformatione*; ibid., 1612, in-8°; — *Apologia pro christianis Gallis religionis reformatæ*; Genève, 1598, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BERINGER** (*Michel*), savant allemand, né le 20 septembre 1566 à Uhlbach, dans le Wirtemberg, mort le 15 septembre 1625, fut professeur d'hébreu à Tübingen. Le célèbre William Schickard a dit de lui : *Theologus erat, juris-peritus, philosophus, philologus, disputator, astronomus, orator, poeta, græcus et hebræus, imo et gallicæ linguæ non ignarus*. Ses principaux ouvrages sont : *Grammatica græca et latina*; — *Grammaticæ hebraïcæ præcepta*; Tubingue, 1602, in-8°; — *Vindicatio vernaculæ versionis Lutheri*; 1613, in-4°.

Moser, *Erläutertes Würtemberg*. — Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

**BERINGHEN** (*Jacques-Louis*, marquis DE), premier écuyer de Louis XIV, né à Paris le 20 octobre 1651, mort le 1<sup></sup>er mai 1723. Il servit avec distinction dans la cavalerie. En 1708, après la bataille d'Oudenarde et la prise de Lille, la France, sans armée, fut ouverte aux incursions des alliés, qui poussèrent des partis jusqu'à Versailles. Un parti de protestants français, au service de la Hollande, s'avança même jusqu'à Sèvres pour y enlever le Dauphin. Le premier écuyer, dont la voiture portait l'écusson de France, et qui précédait un peu le Dauphin, tomba entre leurs mains. « L'ayant enlevé, dit Voltaire, ils le firent monter à cheval; mais, comme il était âgé et infirme, ils eurent la politesse en chemin de lui chercher eux-mêmes une chaise de poste. Les pages du roi, qui couraient après eux, eurent le temps de les atteindre; le premier écuyer fut délivré, et ceux qui l'avaient enlevé furent prisonniers eux-mêmes. Quelques minutes plus tard, ils auraient pris le Dauphin, qui arrivait avec un seul garde après le marquis de Beringhen. » Beringhen fit mettre en liberté ceux qui l'avaient fait prisonnier. — Il s'était toujours montré ami et protecteur des arts, et avait formé une collection de gravures très-nombreuses et très-bien choisies.

Le Bas, *Dict. encyclopéd. de la France*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BERINGTON** ou **BERRINGTON** (*Joseph*), historien anglais, né vers 1760 dans le Shropshire, mort en 1827 (d'après Rose). Ses parents, qui étaient catholiques, l'envoyèrent, à l'âge de onze ans, étudier à Saint-Omer. Ordonné prêtre, il exerça en France les fonctions sacerdotales pendant vingt ans. De retour dans sa patrie, il fut nommé, en 1814, curé de Buckland, près d'Oxford; il exprima avec beaucoup de liberté des opinions qui étaient considérées par ses supérieurs comme peu orthodoxes. Ses principaux ouvrages sont : *Vie d'Abailard et d'Héloïse*; 1784, in-4°; 1787, 2 vol. in-8°; — *Histoire du règne de Henri II* (roi d'Angleterre) *et de Richard et Jean ses fils*; Birmingham, 1790, in-4°; — *Histoire littéraire du moyen âge*; Londres, 1814 et 1816, in-4° : cet ouvrage, traduit en français par A.-M.-H. Boulard, est le véritable titre littéraire de l'auteur; il est loin cependant d'être complet, et manque souvent de méthode, de hautes vues et de profondeur.

*Annal. Biogr.* — Butler, *Hist. mem., of the Encycl. ir. and Scot. cath.*, IV, 52. — Rose, *New Biographical-Dictionary*.

*BÉRIOT (*Charles-Auguste* DE), célèbre violoniste belge, né à Louvain le 20 février 1802. Doué d'un esprit méditatif, il cherchait en lui-même le principe du beau. A dix-neuf ans, il quitta sa ville natale pour se rendre à Paris; et son premier soin fut de jouer devant Viotti, alors directeur de l'Opéra. Il prit des leçons de Baillot et entra au Conservatoire; mais il n'y resta que peu de mois, et bientôt il se fit entendre avec un succès brillant dans quelques concerts. Ses premiers airs variés, compositions pleines de grâce et de nouveauté, augmentèrent sa réputation naissante. Sa manière de les exécuter y ajoutait un charme inexprimable. Tous ceux qu'il a publiés sont devenus le répertoire habituel d'un grand nombre de violonistes. M. Bériot est un virtuose consommé; il s'est fait entendre, aux applaudissements du public, dans presque toutes les capitales de l'Europe.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

*BERKA, BERGA (*Bourga* chez Aboul-Ghazy), khan de la Horde d'or, frère de Bathi, auquel il succéda (treizième siècle), après avoir fait massacrer le fils de ce dernier. Berka fut le premier des khans tatars qui embrassa l'islamisme. Il ne força point ses sujets à l'imiter : c'était un prince fort tolérant en matiere de foi, qui accueillait, sans distinction de culte, les savants et les artistes, dont il aimait à s'entourer. Les architectes et peintres grecs qu'il avait fait venir pour lui construire et décorer un palais eurent toute liberté de suivre leur culte, ainsi que les Russes sur lesquels s'étendait sa domination. Berka fit faire deux fois le dénombrement de la Russie, pour y asseoir avec plus d'exactitude et d'équité le tribut qu'il avait imposé au pays; et chaque fois, en politique habile, il eut soin d'exempter le clergé de tout impôt. Il mourut dans une expédition malheureuse contre la Perse en 1280, selon Aboul-Ghazy, et en 1266, selon les chroniqueurs russes. Il eut pour successeur son frère Mangou-Timour (*Voy.* ce nom).

P. D.

Karamsine, *Histoire de la Russie*, tome II.

*BERKA (*Jean*), graveur allemand, né en Bohême en 1758, travaillait encore à Prague en 1815. Il se livra d'abord à la musique et au dessin. Ayant perdu la voix, il étudia l'art du graveur à l'école de Salzir. Il a laissé un grand nombre de gravures, parmi lesquelles on remarque : *les Portraits du prince Égon de Fürstemberg, du célèbre musicien J. Hændel, de la comtesse Clam-Gallas, de Joseph Dobrowsky, de François Bako, du comte de Sternberg;* — deux *vignettes,* pour une fête de réjouissance à Prague; — deux autres *vignettes,* pour la fête de l'archiduc Charles; — *l'Entretien d'Achille* (des Peleus) *avec la déesse Minerve.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*BERKEL ou BERKELIUS (*Abraham Van*), philologue hollandais, né à Leyde vers 1630, mort en 1688. Il quitta l'étude de la médecine pour se livrer à celle des langues grecque et latine; il publia des éditions assez correctes des auteurs anciens. Ses principaux travaux sont : *Stephani Byzantini* Ἐθνικοί, édition achevée par Gronovius; — *Epicteti Enchiridion;* Leyde, 1670, in-8° : cette édition fait partie de l'ancienne collection des *Variorum;* — une édition des *Métamorphoses* d'Antoninus Liberalis; ibid., 1674, in-12; — *Genuina Stephani Byzantini de urbibus et populis fragmenta, cum Hannonis Periplo,* grec.-lat.; Leyde, 1674, in-8°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Baillet, *Journal des Savants.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

BERKEL (*Janus*), littérateur hollandais, fils d'Abraham Berkel, vivait à Dordrecht dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Jac. Palmerii Apologia pro Lucano, contra Virgilium;* Leyde, 1704, in-8°; — *Dissertationes selectæ criticæ de Poetis græcis et latinis;* ibid., 1704, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BERKELAER (*Jean*), lexicographe hollandais, natif de Bois-le-Duc, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Dictionarium Germanico-Latinum, cum diversis orationum formulis;* Anvers, 1556.

Sweert, *Athenæ Belgicæ.*

BERKELEY ou BERKLEY (*George*), philosophe et théologien, né en 1684 à Kilkrin, mort en 1753 à Oxford. Il fit ses premières études à Kilkenny, ville d'un des comtés du centre de l'Irlande, et compléta son éducation à Dublin, au collége de la Trinité. En 1713, c'est-à-dire à l'âge de vingt-neuf ans, il suivit en Italie et en Sicile, en qualité tout à la fois de secrétaire et de chapelain, le comte de Péterborough, ambassadeur d'Angleterre, auquel il avait été recommandé par ses amis. Son premier séjour dans le midi de l'Europe ne fut pas de longue durée; car en 1714 la chute du ministère dont le comte de Péterborough tenait ses fonctions diplomatiques força Berkeley à revenir dans son pays, où, se voyant dénué de ressources, il devint le précepteur d'un jeune Anglais qu'il accompagna sur le continent, et avec lequel il visita la France, et les États de Naples et de Sicile. Après cinq ou six ans d'absence, Berkeley revint en Angleterre, et ne tarda pas à devenir le chapelain du duc de Grafton, lord-lieutenant d'Irlande, qu'il suivit à Dublin, où il se vit conférer par l'université de cette ville le titre de docteur en théologie. Vers cette époque, un héritage inattendu vint améliorer considérablement sa position; et presque en même temps, en 1724, il se vit nommer, grâce au crédit du lord-lieutenant d'Irlande, au doyenné de Derry. Il s'était marié, et dès lors sa carrière paraissait fixée, lorsqu'en 1728, tourmenté du projet de convertir au christianisme les sauvages d'Amérique, il s'embarqua pour Rhod'Island, où il se proposait de fonder, sous la dénomination de *collége de Saint-Paul,* un établissement destiné

à devenir l'instrument et le moyen de cette conversion. Mais les ressources sur lesquelles il avait cru pouvoir compter lui ayant fait défaut, il revint de nouveau en Angleterre en 1732. Deux ans après son retour, il fut nommé évêque de Cloyne en Irlande. Quelques années plus tard, lord Chesterfield, devenu ministre, lui fit offrir un évêché d'un revenu double de celui qu'il occupait; mais Berkeley refusa cet échange, et continua à résider à Cloyne jusqu'en 1752, époque à laquelle il se transporta à Oxford pour y surveiller l'éducation de son plus jeune fils, devenu élève de l'université de cette ville. Ce fut là qu'il mourut presque subitement en 1753. Il avait été l'ami de Steele, de Swift et de Pope. — Pendant l'année qui précéda sa mort, Berkeley fit imprimer, à Oxford, sous le titre de *Traités divers*, le recueil de ses opuscules.

Berkeley est l'auteur de nombreux ouvrages, dont voici les titres dans leur ordre chronologique: *Arithmetica* (1707); — *Théorie de la Vision* (1708); — *Principes de la Connaissance humaine* (1710); — *Discours en faveur de l'obéissance passive et de la non-résistance* (1712); — *Dialogues entre Hylas et Philonoüs* (1713); traduit en français par l'abbé du Gua de Malves (1750); in-12; — *de Motu*, composé à Lyon, adressé à l'Académie des sciences de Paris, imprimé à Londres en 1721; — *Essai sur les moyens de prévenir la ruine de la Grande-Bretagne* (1721); — *Propositions pour convertir au christianisme les sauvages américains par la fondation d'un collége aux îles Bermudes* (1725); — *Alciphron*, ou *le Petit Philosophe*; 1732, 2 vol. in-8°; traduit en français par de Jaucourt (1734, 2 vol. in-12; — *l'Analyste*, adressé au docteur Halley, pour démontrer que les mathématiques admettent des mystères plus incompréhensibles que ceux de la foi (1734); — *Défense de l'esprit fort en mathématiques*, en réponse au docteur Jarin, auteur d'un écrit intitulé *la Géométrie ne produit pas l'incrédulité* (1735); — *le Questionneur*, ouvrage où il traite des intérêts de l'Irlande (1735); — *Discours aux magistrats*, où il signale l'existence d'une secte impie, dite *des Blasters* (1734); — *Sirés*, ou série de réflexions et de recherches sur l'eau de goudron, dont il avait lui-même éprouvé la vertu contre la colique nerveuse (1744); traduit en français par Bouillier (1748), in-12, et suivi, en 1752, des *Nouvelles réflexions sur l'eau de goudron*; — *Maximes touchant le patriotisme*.

Indépendamment de ces ouvrages, Berkeley avait composé quelques poésies qui furent insérées dans des recueils de l'époque, notamment dans le *Guardian*, et des *Lettres curieuses et instructives*, qui prirent place parmi les œuvres de Pope, son ami. Ces nombreux écrits de Berkeley n'offrent plus aujourd'hui qu'un très-médiocre intérêt, à l'exception toutefois de ses ouvrages métaphysiques, où se trouvent exposées des doctrines, généralement plus curieuses que vraies, qu'il importe à l'histoire de la philosophie de recueillir et d'apprécier. Ces doctrines sont celles du scepticisme; non pas, à la vérité, du doute absolu, mais du doute appliqué aux données de la perception extérieure. Berkeley renouvela, au dix-huitième siècle, le scepticisme de l'école éléatique relativement aux révélations des sens. C'est surtout dans les *Principes de la connaissance humaine*, et dans les *Dialogues entre Hylas et Philonoüs*, que ce scepticisme de Berkeley a reçu sa plus franche expression. « Il y a, dit-il dans les *Principes*, des vérités si près de nous et si faciles à saisir, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour les apercevoir; et au nombre des plus importantes semble être celle-ci : que la voûte éclatante des cieux, la terre et tout ce qui pare son sein, en un mot tous les corps dont l'assemblage compose ce magnifique univers, n'existent point hors de nos esprits. » Ce scepticisme concernant la réalité du monde corporel a sa source dans la doctrine philosophique qui veut que l'esprit, être immatériel, ne puisse percevoir directement les choses matérielles, mais seulement les idées de ces choses. Ce principe une fois admis comme vrai, le système de Berkeley est inattaquable, et les raisonnements de ce philosophe sont sans réplique; car, d'après ce principe, tout ce que nous percevons sont des idées, et ces idées n'ont pas d'existence hors de notre esprit; et, par conséquent, le monde matériel n'est plus qu'une hypothèse, dont il devient à tout jamais impossible de vérifier la légitimité. Mais le principe dont il s'agit est-il vrai? Loin de le penser, il faut dire, avec le docteur Reid, qu'il sera jugé absurde par quiconque n'a pas eu l'esprit vicié par les systèmes métaphysiques. Quand nous ne sommes sous le joug d'aucun système, nous considérons le soleil, la lune, la terre et la mer comme des objets immédiats de notre connaissance; et il ne serait pas facile de nous persuader que ces objets ne sont que des idées de notre esprit, et cessent d'exister dès que nous cessons d'y penser. Le sens commun vient donc condamner le système de Berkeley, en réprouvant le principe qui sert de base à ce système. Néanmoins, Berkeley a défendu son système non-seulement comme vrai, mais comme extrêmement important pour la défense de la religion. « Si l'on admet, dit-il dans la préface de ses *Dialogues entre Hylas et Philonoüs*, les principes que je vais tâcher de répandre parmi les hommes, les conséquences qui, à mon avis, s'ensuivront immédiatement seront que l'athéisme et le scepticisme tomberont totalement. » Sans doute la doctrine de Berkeley, si elle pouvait être admise, renverserait de fond en comble le matérialisme, puisqu'elle ne laisserait plus rien subsister de la réalité corporelle. Mais comme toutes les vérités sont solidaires entre elles, et que l'une ne peut être attaquée sans qu'il y ait péril pour toutes les autres, le système de Berkeley nous paraît plus nuisible

qu'utile aux idées religieuses qu'il a voulu défendre, et peut n'avoir pas été étranger au scepticisme que Hume vint étendre du monde des corps au monde des esprits. C. Mallet.

Reid, *Essai sur les facultés intellectuelles de l'homme;* Essai I^er, chap. 10 — Tennemann, *Manuel de l'histoire de la philosophie*, traduit en français par V. Cousin, 2^e édition, sect. 348.

**BERKELEY** (*George*), prédicateur anglais, fils du précédent, né à Londres en 1733, mort en 1795. Il hérita de l'esprit et des belles qualités de son père, et devint chanoine de Cantorbéry. On a de lui quelques sermons, dont l'un a pour titre : *le Danger des innovations violentes dans l'État, quelque spécieux qu'en soit le prétexte, démontré par l'exemple des règnes des deux premiers Stuarts;* 1794, 6^e édition.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

**BERKELSZOON** ou **BŒKELSZOON** (*Guillaume*), savant hollandais, natif de Biervliet en Zélande, mort en 1397. On lui attribue l'invention de l'art de saler les harengs, qui devinrent une des principales branches du commerce de la Hollande. Ce commerce a occupé jadis jusqu'à trois mille bateaux qui sortaient tous les ans des ports des Pays-Bas. Les historiens rapportent que Marie de Hongrie, pour honorer la mémoire de Berkelszoon, alla, durant son séjour dans les Pays-Bas, manger un hareng sur la tombe où reposaient les restes de cet homme utile. G. J.

Gigot, *Abrégé de l'Histoire de Hollande.* — Desjardins et Sellias, *Histoire générale des Provinces-Unies;* Paris, 1757.

**BERKEN** ou **BERQUEN**, lapidaire, vivait à Bruges vers le milieu du quinzième siècle. On dit que le hasard lui fit découvrir le moyen de tailler le diamant : il remarqua que deux diamants s'entamaient quand on les frottait l'un contre l'autre; il en prit deux, et, les aiguisant, il parvint à les couper en facettes assez régulières; puis, à l'aide d'une roue qu'il imagina, et en employant la poudre même des diamants, il acheva de leur donner un poli complet. Quels que soient les progrès que l'art de tailler le diamant ait faits depuis, et quelque dépassée que soit la découverte de Berken, il n'en reste pas moins avec le mérite qui s'attache au nom de tout inventeur. G. J.

*Biographie Belge.*

**BERKENHOUT** (*Jean*), médecin anglais, né à Leeds vers 1730, mort en 1791. Il suivit d'abord la carrière militaire, puis étudia la médecine à Édimbourg, et vint se fixer à Isleworth, où il pratiqua l'art de guérir avec distinction. Berkenhout avait des connaissances très-variées. On a de lui : *Clavis anglica linguæ botanicæ Linnæi;* 1764, in-8°; — *Pharmacopea medici*, ouvrage imprimé pour la troisième fois en 1782; — *Outlines, etc.*, ou *Esquisses de l'histoire naturelle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande;* 1769 ou 1770, 3 vol. in-12; — *Essai sur la morsure du chien enragé;* 1773; — *Symptomatologie;* 1774; — *Éléments de la théorie et de la pratique de la chimie philosophique;* 1788; — *Biographia litteraria;* — *Lucubrations on ways and means;* — *Lettres du comte de Tessin au roi de Suède*, traduites du suédois en anglais.

*Biographie médicale.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

**BERKÉNY** ou **BERCHÉNY** (*Ladislas-Ignace de Bercsény*, comte DE), magnat de Hongrie, maréchal de France, né à Épéries, en Hongrie, le 3 août 1689; mort en 1778. — Il fit ses premières armes en 1708 sous le prince Rakotzy, à la bataille de Trenezen, gagnée par les Impériaux. Après l'accommodement des Hongrois avec l'empereur en 1711, il passa en France, où il prit du service (1712). Jusqu'en 1720, il fit les campagnes sur le Rhin et en Espagne. A cette époque étant colonel réformé, il passa en Hongrie, où il leva un régiment de cavalerie, à la tête duquel il servit sur le Rhin dans l'armée du maréchal de Berwick; il commanda les lignes devant Philisbourg (1734), et fit preuve d'une grande bravoure. En 1738, il fut promu au grade de maréchal de camp. De 1741 à 1743, il fit la guerre en Bohême, sous les ordres du comte de Ségur; en 1743, il passa à l'armée du Rhin, commanda sur tout le territoire de Worms à Oppenheim, et se distingua dans diverses rencontres : il fut créé inspecteur général des hussards, et se rendit à l'armée de Flandre (1744). Nommé lieutenant général, et commandant des corps séparés, il servit jusqu'en 1747 avec distinction en Flandre, sur le Bas-Rhin, toujours à l'avant-garde quand il soutenait une attaque de l'armée principale, toujours à l'arrière-garde quand l'armée se retirait. Il fit encore deux campagnes, l'une en Italie (1748), l'autre en Allemagne (1757), et fut nommé maréchal de France (15 mars 1758). Il mourut en 1778, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

De Courcelles, *Diction. hist. des Génér. fr.*, t. II. — Moréri, *Dict. hist.*

**BERKHEIDEN** ou **BERKHEYDEN** (*Job*), peintre hollandais, né à Harlem en 1628, mort en juin 1698. Il entra très-jeune chez un relieur; mais, entraîné par un goût naturel, il se livra tout entier au dessin et à la peinture, et peignit le portrait et le paysage. Les tableaux de cet artiste sont estimés des connaisseurs. Le Louvre en possède un qui représente *Diogène cherchant un homme.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

**BERKHEIDEN** ou **BERKHEYDEN** (*Guérard*), peintre hollandais, frère du précédent, né à Harlem en 1643, mort le 3 novembre 1693. Il est estimé comme peintre d'architecture et de perspective. Le Louvre possède deux de ses tableaux : une *Vue de la colonne Trajane et de Sainte-Marie de Lorette, à Rome;* — une *Porte de ville sous laquelle un berger fait passer ses moutons.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BERKHEY** (*Jean* LEFRANCQ, *Van*), poëte et naturaliste hollandais, né à Leyde le 3 janvier 1729, mort le 13 mars 1812. Il quitta son nom de famille, Lefrancq, pour prendre celui de son aïeul maternel. L'adresse qu'il mit comme élève, et sans avoir lu un livre d'anatomie, à disséquer de petits animaux, lui valut les suffrages des professeurs Alamand, Albinus, et du célèbre anatomiste anglais Monro. Encouragé par ces témoignages, il fonda un cabinet d'anatomie comparée, et joignit à l'étude de l'histoire naturelle et de l'anatomie celle des langues grecque et latine. La poésie occupa aussi ses moments de loisir. Irascible, absolu dans ses idées, tranchant et brusque dans l'expression de ses opinions souvent hasardées, il eut à soutenir de vives querelles scientifiques, se fit de nombreux ennemis, négligea le soin de sa fortune, et tomba dans des embarras pécuniaires. Il résida successivement à Amsterdam, à Leervliet, à Leyde, où il fut professeur de l'université. Sauvé par une espèce de miracle lors de l'explosion d'une barque chargée de poudre, il quitta en 1807 cette dernière ville pour venir habiter à la Haye, et de là à la campagne, où il fut à la charge de sa famille. Ses principaux ouvrages sont : *Expositio characteristica florum qui dicuntur compositi;* Leyde, 1761, in-4° : on trouve dans cette thèse inaugurale des figures et des descriptions exactes et détaillées de toutes les différences que présentent les fleurs composées, suivant le système de Linné ; — *Lettre sur la génération des testacés* (en hollandais), dans les *Mémoires* de la Société de Flessingue, t. III; — un mémoire (en hollandais) sur les arbres et les herbes qui peuvent être plantés pour retenir le sable mobile des dunes, dans les *Mémoires* de l'Académie de Harlem ; — *Mémoires sur les meilleurs moyens de préparer les terres de la Hollande, hautes et basses, chacune d'après sa nature, de manière à en tirer le plus grand profit* (en hollandais); — *Histoire naturelle de la Hollande ;* Amsterdam, 1769, 6 vol. in-8° : cet ouvrage, dont l'auteur donna une suite en 1805, mérita les éloges des savants hollandais et étrangers; il en a paru une traduction française abrégée, sous le titre : *Histoire géographique, physique, naturelle et civile de la Hollande;* Bouillon, 1781, 4 vol. in-12 ; — une traduction de l'*Histoire Naturelle* de Raff; — un *Mémoire sur l'usage des cendres de la tourbe et du bois ;* — une *dissertation sur l'utilité d'une école vétérinaire ;* — une *Carte du lac de Harlem ;* — des *Idylles*, dans lesquelles il introduit des bergers et des pêcheurs ; — *l'Éloge de la reconnaissance*, discours en vers, prononcé en 1774 pour l'anniversaire de la délivrance de Leyde en 1574; — *Adieux d'un père : triomphe de la liberté batave remporté, le 5 août 1781, au combat naval de Dogger's Bank ;* Amsterdam, 1782, 2 vol. in-8° ; — *Poésies détachées ;* 2 vol. in-8° ; — *les Amours arcadiens de Dichterslief et Glooroos ;* — *Narrations académiques ;* — *Poésies posthumes ;* Harlem, 1813, 1 vol. in-8°.

*Biographie nouvelle des Contemporains.*

**BERKHEYDEN.** *Voy.* BERKHEIDEN.

**BERKLEY** (*Guillaume*), gouverneur de la Virginie, mort en Angleterre en 1677. Il voyagea dans différents pays, et devint deux fois gouverneur de la Virginie. Sa conduite fut ferme et prudente pendant la rébellion de Bâcon. On a de lui : *Description de la Virginie* (en anglais) ; — *Recueil des lois en usage dans la Virginie* (en anglais).

Wood, *Athenæ Oxonienses.*

**BERKLEY** (*Jean*), officier et chroniqueur anglais, vivait au milieu du dix-septième siècle. Zélé pour la cause de Charles Ier, il prit une part active à la guerre civile, et se distingua sur les champs de bataille. Il obtint une honorable capitulation avant de rendre la place d'Exeter, dont il était gouverneur. La guerre terminée, il se réfugia en France, à Saint-Germain, où résidaient la reine d'Angleterre et le prince de Galles. A son retour de la Hollande, où ces hauts personnages l'avaient envoyé porter leurs compliments de condoléance sur la mort du prince d'Orange, il reçut de la reine une autre mission : ce fut de retourner en Angleterre pour renouer des négociations entre le roi et l'armée. Cette tentative ne réussit pas; néanmoins Berkley y fit preuve de bon sens et de courage. Depuis cette époque il resta sur le continent, uniquement occupé d'intrigues de cours. Après la restauration, Charles II l'éleva à la pairie. Berkley a laissé des *Mémoires sur les négociations de Charles Ier avec Cromwell et l'armée parlementaire ;* on les trouve dans la collection de *Mémoires sur la révolution d'Angleterre,* publiés par M. Guizot ; Paris et Rouen, 1824, in-8°.

Guizot, *Histoire de la rébellion*, etc., t. VII, pag. 311 de la *Collection des Mémoires sur la révolution d'Angleterre.* — Clarendon, *Mémoires.* — Berkley, *Mémoires.*

**BERKLEY.** *Voy.* BERKELEY.

***BERLAND** (*Pierre*), archevêque de Bordeaux, né vers 1375, mort le 17 janvier 1457. Pierre, connu aujourd'hui encore à Bordeaux sous le nom de Pey-Berland (1), était le fils d'un pauvre laboureur du Médoc ; lui-même commença par garder les troupeaux : il s'éleva, par son seul mérite, de manière à mériter une place dans l'histoire. Il se fit remarquer tout enfant par des facultés précoces, le goût pour l'étude et la piété. S'étant gagné ainsi des protecteurs qui nous sont inconnus, le jeune pâtre fut mis à l'école à Bordeaux, où il étudia les humanités. De là il se rendit à l'université de Toulouse, où il prit le degré de bachelier en droit canon. De retour au sein de la métropole vers 1409, il devint secrétaire de l'archevêque et chanoine de la cathédrale. Après avoir fait le voyage de terre sainte, il devint curé de Soliac, et s'acquit dès lors une grande réputation par ses

(1) Abrégé de *Payre.*

lumières et son caractère moral. Le siége de cette grande province vint à vaquer en 1430. De puissants et nombreux compétiteurs se disputaient cette haute prélature : les électeurs, divisés entre ces rivaux, s'accordèrent unanimement pour la déférer au simple chanoine. Pierre Berland se montra digne en tout point de cet insigne honneur. En 1440, il construisit à Bordeaux la grande tour de l'église de Saint-André, qui porte encore le nom de *Pey-Berland* et embellit cette église. En 1441, il contribua puissamment à la fondation municipale de l'université de Bordeaux, dont l'existence légale fut définitivement confirmée par Louis XI en 1472. Lui-même érigea à ses frais le collége de Saint-Raphaël, dans lequel il fonda douze bourses pour autant de pauvres écoliers. L'invasion des troupes françaises qui vinrent pour recouvrer la Guyenne au nom de Charles VII et consommer l'expulsion des Anglais, suscita, autour du prélat, des conjonctures de la plus haute gravité. Déjà en 1442, comprenant combien la situation était rendue critique par la ligne de conduite que les lieutenants de Henri VI suivaient dans cette province, le prévoyant archevêque avait fait le voyage d'Angleterre pour solliciter auprès des conseillers du roi une marche politique plus conforme à l'intérêt de tous. Ses avis ne furent point écoutés. Élu par l'assemblée des trois ordres, réunis à Bordeaux pour faire face en 1451 à la revendication armée du roi de France, Berland tenta une nouvelle démarche qui demeura également stérile. Il prit alors le parti de se rallier à la cause française; et ce fut lui qui traita de la reddition de cette capitale avec Xaintrailles et Bureau, représentants du roi Charles VII. L'archevêque de Bordeaux joua encore un rôle, quoique moins important, dans la révolte de 1453, soulevée par les Anglais, et qui se termina par la soumission définitive de la Guyenne. Courbé sous le poids des ans, il abdiqua son siége en 1456. Peu de temps après, il termina ses jours, entouré de la vénération publique et en *odeur de sainteté*. Il fut somptueusement inhumé dans la cathédrale, où se montre encore aujourd'hui sa sépulture.

A. VALLET DE VIRIVILLE.

*Gallia christiana*, t. II, col. 841-843. — Godefroy, *Recueil des Historiens de Charles VII*, p. 242, 250, 462-472. — G. Brunet, *Journal du voyage d'un ambassadeur anglais à Bordeaux* en 1442; 1842, in-8°. — *Comptes rendus des travaux de la commission des monuments historiques de la Gironde*; 1852, in-8°.

***BERLEMONT** (*Noël* DE), lexicographe flamand, vivait à Anvers dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Vocabulaire pour apprendre à bien lire, escripre et parler françoys et flamend;* Anvers, 1511, in-4°. C'est le plus ancien vocabulaire français-flamand qui existe imprimé.

*Biographie universelle* (édit. belge).

***BERLENDI** (*François*), théologien italien, de l'ordre des Théatins, né vers 1678, mort à Venise le 21 juin 1746. Ses principaux ouvrages sont : *Cabalomachia, sive artis cabalisticæ oppugnatio; — Delle oblazioni all' altare, dissertazione storico-teologica.*

*Neue Zeitungen von Gelehrten-Sachen.*

***BERLENDI** (*Jean-Paul*), philosophe italien, natif de Bergame, mort en 1623. Il a laissé : *Metaphysica symbolicæ visionis mulieris amictæ sole.*

König, *Bibliotheca vetus et nova.*

***BERLENDIS** (*Angelo*), poëte italien, de l'ordre des Jésuites, né à Vicence le 22 décembre 1733, mort à Cagliari en 1793, contribua beaucoup à faire renaître le goût des bonnes études dans la Sardaigne, où l'envoyèrent ses supérieurs, sur la demande du roi Charles-Emmanuel III. On a de lui : *Stanze, sonetti e capitoli;* Turin, 1784, 3 vol. in-12. Un choix de ses poésies a été publié à Vicence, 1788, in-8°.

Moschini, *Letterata veneta del secolo XVIII.*

**BERLENDIS** (*François*), poëte italien, frère du précédent, mort à Vicence en 1803, se fit aussi un nom comme prédicateur. On a de lui : *Poesie bernesche;* Vicence, 1789, in-8°; — *Epigrammati morali;* ibid., 1799.

Moschini, *Letterata veneta del secolo XVIII.*

***BERLEPSCH** (*Émilie* DE, *née* APPEL), femme de lettres, née à Gotha en 1757. Elle fut de son temps, en Allemagne, une des femmes qui écrivit le mieux sa langue. On a d'elle : *Mélange de prose et de vers* (en allemand); Gœttingue, 1787; — *Caledonia* (en allemand), 1802. Cet ouvrage est le résultat d'un voyage que l'auteur fit en Écosse.

Rose, *New Biographical-Dictionary.*

***BERLER** (*Materne*), chroniqueur français, natif de Ruffach, dans la haute Alsace, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Chronicon Alsatiæ*, chronique encore inédite.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BERLICHE** (*Burchard*), jurisconsulte allemand, né à Frauen-Priesznitz, en Saxe, le 23 avril 1605, mort à Dresde le 4 août 1670. Ses principaux ouvrages sont : *Synopsis juris; — de Jure Novercarum; — Discursus de Justitia.*

Witte, *Diarium biographicum.* — Freher, *Theatrum Eruditorum.*

**BERLICHINGEN** (*Goetz* ou *Godefroi* DE), dit *Main-de-fer*, guerrier allemand immortalisé par Goethe, né à Jaxthausen en Souabe, dans la deuxième moitié du quinzième siècle; mort le 23 juillet 1562. Il représenta d'une manière frappante l'esprit féodal en lutte avec le progrès de la société. L'empereur Maximilien avait fait décréter par la diète de Worms l'édit de *paix perpétuelle* qui interdisait toute voie de fait entre les membres du corps germanique, et qui établissait la *chambre impériale* pour juger tous les différends (1495). Malgré l'édit, les guerres privées continuaient. Goetz servit successivement dans l'armée du margrave de Brandebourg et dans celle de l'électeur de Bavière, pendant la guerre de succession entre les deux branches

de Wittelsbach; il perdit au siége de Landshut, qui donna son nom à cette guerre, une main qu'il remplaça par une main de fer, d'où lui est venu son surnom. Le conflit terminé (1507), il prit parti pour le duc Ulrich de Wurtemberg contre la ligue sociale, et fut fait prisonnier en 1522. Plus tard, les paysans révoltés s'emparèrent de Berlichingen, et le contraignirent à se mettre à leur tête. Arrêté peu après, et détenu à Augsbourg, il dut prêter serment de rester inactif, et fournir seize cautions de sa fidélité pour être rendu à la liberté. Alors il se mit à écrire son histoire : *Vie de Goetz de Berlichingen, dit Main-de-fer*, enrichie de notes (2e édit.; Nuremberg, 1775, in-8°), tableau très-intéressant de la société au moyen âge. Goethe en a fait le sujet d'un drame intitulé *Goetz von Berlichingen*.

Pistorius, *Lebenbeschreibung des Ritters Goetz; Nürnb.*, 1738, in 8°. — Buesching, *Leben Goetz von B.*; Berl., 1810, in-8°. — Buesching, *Leben Goetz von B.*; Berl., 1814, in-8°. — Hallberg-Broich, *Stammbuch der eisernen Hand des Goetz*; Münch., 1828, in-12.

**BERLICHINGEN** (*Joseph-Frédéric-Antoine*, comte DE), officier et littérateur, né le 8 février 1759 à Tyrnau, en Hongrie; mort le 23 avril 1832. Il commença sa carrière militaire dans la guerre de succession de Bavière, et devint, en 1784, adjudant de George de Mecklembourg, frère du roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince, il se remit au service de l'Autriche, et fit les deux campagnes de 1788 et 1789 contre les Turcs. Les fatigues de la guerre ayant affaibli sa santé, il se retira à Iagthausen, s'occupa du bien-être de ses vassaux, et sut les préserver de l'invasion des Français. Lors de la médiation, ses terres passèrent en grande partie sous la souveraineté de la maison de Wurtemberg. Le nouveau roi Frédéric l'honora de sa confiance, et le nomma à plusieurs fonctions administratives. A la mort de ce roi en 1818, Berlichingen rentra dans ses terres, et se livra à la culture des lettres. On a de lui une traduction, en vers latins, d'*Hermann et Dorothée* de Goethe; Tübingen, 1825.

*Conversations-Lexicon.*

* **BERLICOM** (*André Van*), Hollandais, natif de la Haye, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *de Elementis de rerum naturalium gravitate, pondere, impulsu, motu, loco*, etc.; Rotterdam, 1656, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BERLIER** (*Théophile*, comte), jurisconsulte français, né à Dijon en 1761, mort vers 1840. Il fut nommé, en septembre 1792, député de la Côte-d'Or à la convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il soutint que le roi n'était pas inviolable, vota la peine de mort, rejeta l'appel au peuple et le sursis. Il provoqua le décret d'accusation contre Duchâtel, accusé d'intelligence avec les rebelles. Envoyé en mission à l'armée du Nord, il donna tous ses soins aux besoins de cette armée. Rentré à la convention, il parut rarement à la tribune. Après le 9 thermidor, il fit ordonner la mise en liberté des cultivateurs détenus pour cause politique. C'est lui qui fit révoquer la loi du 17 nivôse, dont l'effet rétroactif avait jeté un grand trouble dans les familles des pays du droit écrit. Berlier proposa d'abolir les confiscations prononcées par les tribunaux et par les commissions révolutionnaires, et de supprimer immédiatement le tribunal révolutionnaire de Paris. Il s'opposa au jury constitutionnel de Sieyes, et fit décider que l'armée serait appelée à exprimer son vote sur la constitution de l'an III. Il avait été membre du comité de salut public après la chute de Robespierre, et fut réélu député après la retraite de la convention. Il s'opposa avec énergie aux déplorables excès de la réaction thermidorienne; et pourtant les prévenus d'émigration, provisoirement rayés, furent admis, sur sa proposition, à voter dans les assemblées primaires. Berlier était substitut du commissaire du Directoire exécutif près le tribunal de cassation, quand il fut réélu, pour la troisième fois, membre du conseil des cinq-cents, dont il devint secrétaire. Après le 18 brumaire, il fut nommé conseiller d'État, puis président du conseil des prises, et comte de l'empire. Il fut révoqué en 1814, reprit ses fonctions en 1815, fut nommé secrétaire du gouvernement provisoire, et banni ensuite comme conventionnel régicide, ayant accepté des fonctions publiques pendant les Cent-Jours. Après les événements de 1830, Berlier rentra en France.

On doit à Berlier quelques changements à la loi des successions, de sages modifications sur les attributions des tribunaux de famille, et des principes plus équitables sur les donations et les successions. Il proposa diverses mesures pour ramener la liberté de la presse à la dignité et à l'indépendance de son institution; mais l'avénement de Bonaparte trancha la question, tant de fois et si inutilement agitée. Berlier contribua beaucoup à la rédaction des nouveaux codes. Retiré à Bruxelles, il se consacra à de longues études historiques, et publia en 1822 un *Précis historique de l'ancienne Gaule*, qu'il a continué, et qui forme une histoire complète des événements arrivés avant l'invasion de César. Il a aussi rédigé, pour l'*Encyclopédie moderne*, les articles *Code civil, Code criminel*, etc. [*Enc. des g. du m.*]

*Biographie des Contemporains.*

**BERLIGH** (*A. Gottlob*), médecin allemand, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *die Natürliche spagirische Weissheit* (ouvrage sur l'alchimie et la philosophie hermétique); Francfort, 1687, in-8°; — *de Medicina universali*, imprimé dans le *Schediasma de Tinctura universali* de Gabriel Clauder; Nuremberg, 1736, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BERLIKOM** (*Baudoin*), poëte hollandais, natif de Bois-le-Duc, mort à la Haye en 1605. Il était conseiller au sénat de Brabant. On a de lui : *Hierosticha et pia carmina ex libris sacris*, lib. IX; Leyde, 1599, in-8°.

Sweert, *Athenæ Belgicæ*.

**BERLIN** (*Jean-Daniel*), musicien et compositeur allemand, né à Memel en 1710, mort en 1775. Il fut organiste à Drontheim, en Norwége. On a de lui : *Éléments de musique à l'usage des commençants*, 1744; — *Instruction pour la tonométrie...., avec des détails sur le monochorde inventé et exécuté en* 1752; Leipzig, 1767 : le monochorde, dont Berlin est l'inventeur, ne varie presque pas de ton avec la température; — *Sonates pour le clavecin;* Augsbourg, 1751.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BERLIN** (*Pierre*), théologien protestant allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Tractatus de modo disputandi veterum et de ratione controversias theologicas dijudicandi;* Bâle, 1616, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***BERLING** (*Jean-Charles-Ernest*), grand officier de la couronne de Danemark, naquit à Copenhague le 30 août 1812. Ses aïeux ont fondé le premier journal danois *Berlingske Tidende* (Journal de Berling), qui, depuis le commencement du dix-huitième siècle, occupe le premier rang dans la presse danoise. Le nom des *Berling* est aussi glorieusement attaché aux progrès de l'art typographique en Danemark. — J.-Ch.-E. Berling s'acquit de bonne heure les bonnes grâces et la confiance du prince royal, aujourd'hui le roi Frédéric VII. Dès son avénement au trône en 1848, le roi l'appela auprès de lui, en fit son secrétaire intime, et le nomma bientôt intendant général de la liste civile. M. Berling occupe encore aujourd'hui ce poste honorablement.

**BERLINGHIERI** (*André* Vacca), célèbre chirurgien italien, né à Pise en 1772, mort le 6 septembre 1826. A l'âge de dix-sept ans, il vint à Paris, et y étudia l'anatomie sous les yeux de Desault, qu'il accompagna en une tournée en Hollande. Il se rendit ensuite en Angleterre, où il suivit les leçons de John Hunter et de Bell. De retour à Pise en 1791, il fut reçu docteur en médecine, et publia, peu de temps après, ses *Observations sur le traité de chirurgie de Bell.* Cet ouvrage et des cours particuliers commencèrent alors sa réputation. Il revint une seconde fois à Paris en 1799, où il se livra avec autant d'ardeur à l'étude qu'il l'avait fait douze ans auparavant. A cette époque, l'école chirurgicale française était représentée par Pelletan, Baudelocque, Boyer, Dubois. Berlinghieri sut mettre à profit pour son instruction leur expérience et leurs lumières, et il retourna dans sa patrie à la fin de 1799. Il fut d'abord adjoint à son père pour les cours de chirurgie que ce dernier faisait à l'université de Pise; et, trois ans après, il fut mis à la tête de l'école de clinique externe que l'on venait de créer; mais une mort prématurée, due au climat insalubre des environs de Pise, l'enleva malheureusement à la science. On lui doit plusieurs instruments utiles : tels sont sa machine de compression pour l'anévrisme de l'artère poplitée, la cuiller pour le trichiasis, le bistouri boutonné pour l'opération de la taille chez l'homme, son instrument pour l'œsophagotomie. Il a perfectionné le bistouri pour le trichiasis, celui de Thomas pour la taille chez les femmes; il a modifié les procédés de Desault pour le traitement de la fistule lacrymale et de la fracture du col du fémur, celui de Sanson pour la taille recto-vésicale. Enfin on lui doit le perfectionnement de plusieurs autres procédés chirurgicaux.

Les ouvrages de Berlinghieri ont pour titres : *Riflessioni sull' trattato di chirurgia del sig. Benjamino Bell;* Pise, 1793, in-8°, 2 vol. 255 pp.; — *Mémoires sur les Fractures des côtes :* Berlinghieri soutint, contre l'opinion de Desault, que les côtes fracturées ne peuvent pas se déplacer lorsque les plans des muscles intercostaux sont restés intacts; — *Mémoire sur la Structure du péritoine et ses rapports avec les viscères abdominaux,* inséré parmi ceux de la Société d'émulation; Paris, 1800, tome III : l'auteur cherche à démontrer l'existence de deux lames dans le péritoine, qui sont intimement liées ensemble dans quelques points de leur étendue, et entièrement séparées dans quelques autres : de cette disposition il résulte, suivant lui, que tous les viscères du bas-ventre, l'aorte et la veine cave, sont situés entre ces deux lames du péritoine, et qu'aucun d'eux ne peut être blessé sans qu'une lame le soit aussi; — *Storia dell' anevrismo,* etc. (Histoire d'un anévrisme de l'artère poplitée); Pise, 1803, in-8°; — *Memoria sopra l'allacciatura dell' arterie;* Pise, 1819, in-8° : L'auteur soutient, contre l'opinion de Scarpa que l'ablation de la ligature, quatre ou cinq jours après son application, n'empêche pas la section ultérieure de l'artère dans le point où elle a été liée ainsi temporairement; — *Della esofagotomia, e di un nuovo metodo di eseguirla;* Pise, 1820, in-8° : cette nouvelle méthode consiste à introduire dans l'œsophage un instrument particulier qui distend ce conduit, le rend saillant en dehors et à gauche, et en facilite l'ouverture; — *Istoria di una allacciatura dell' iliaca esterna, e riflessioni sulla allacciatura temporaria delle grandi arterie;* Pise, 1823; — *Nuovo metodo di curare lo trichiasis,* inséré dans les *Annali universali di Medicina* d'Omodei, novembre 1825; traduit en français dans les *Archives générales de médecine,* tome IX. Le procédé conseillé et mis en pratique par Berlinghieri consiste dans l'excision ou la cautérisation des bulbes des cils déviés, mis à découvert par une incision faite parallèlement au bord de la pau-

pière, à une ligne et demie de ce bord; — *Memoria sopra il metodo di estrarre la pietra della vesica orinaria per la via dell' intestino retto*; Pise, 1821, in-8°; traduit en français par Blaquière; Paris, 1821, in-8°; — *Memoria seconda sopra il metodo di estrarre la pietra della vesica orinaria per la via intestino retto*; Pise, 1822, in-8° de 80 p., traduit en français, avec le précédent, par Morin; Genève, 1823, in-8°; — *Memoria terza sul taglio retto-vesicale del professor Vacca Berlinghieri, e lettera sul medesimo soggetto dei signori Cavarra et Giorgi, professori di chirurgia*; Pise, 1823, in-8°. Dans ces différents mémoires, Berlinghieri s'attache à démontrer les avantages de la taille recto-vésicale, et à réfuter les objections que Scarpa lui fit à ce sujet; — *Sulla litotomia nei due sessi quarta memoria del professore And. Vacca Berlinghieri*; Pise, 1825, in-8°, avec planches; — *Trattato degli strignimenti dell' uretra*; — *Memoria sulla rescisione della metà della macella inferiore*; — *Memoria sulla frattura del collo di femore*; — *Sulla tumore lagrimale*.

*Biographie médicale*. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani*, etc., t. II.

* **BERLINGHIERI** (*Bonaventura*), de Lucques, peintre antérieur au Cimabuë. Au château de Guiglia, près de Modène, on conserve une image de saint François peinte par lui en 1235, ouvrage intéressant pour l'histoire de l'art, mais dans lequel on retrouve toute la barbarie de l'époque. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **BERLINGHIERI** (*Camillo*), dit *il Ferraresino*, peintre, né à Ferrare en 1605, fut élève de Carlo Bononi, qu'il eût laissé bien loin derrière lui, si une mort prématurée ne l'eût, en 1635, arrêté presque à l'entrée de la carrière. Plusieurs de ses ouvrages existent à Ferrare et à Venise. Il a gravé quelques planches à l'eau-forte.

Ticozzi, *Dizionario*.

**BERLINGHIERI** (*Francesco*) (1), poëte et géographe italien, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il est souvent question de lui dans les lettres de Marsilio Ficino. Il a laissé : *Geografia di Francesco Berlinghieri Fiorentino, etc., con sue tavole in varj siti e provincie, secondo la Geografia e distenzione delle tavole di Tolomeo*, en *terza rima*; sans date (imprimé probablement vers 1480). Ce livre est rare; l'impression en est belle, mais pleine de fautes. Les cartes dont il est accompagné sont bien gravées pour le temps.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Hoffmann, *Lexicon universale*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

**BERLIOZ** (*Hector*), musicien compositeur, né le 11 décembre 1803 à la Côte-Saint-André (Isère). Son père, qui exerçait la médecine dans le pays, désirait lui voir suivre la même profession. — Passionné pour la musique, qu'on lui avait fait apprendre pour son agrément, le jeune Berlioz supplia vainement ses parents de permettre qu'il se livrât exclusivement à la culture d'un art pour lequel il se sentait une vocation. Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, on l'envoya faire ses études médicales à Paris; mais il déserta bientôt les cours de la Faculté et entra au Conservatoire, où il suivit les classes de composition de Lesueur et de Reicha. Peu de temps après il écrivit une messe à quatre voix, avec chœurs et orchestre, qui fut exécutée d'abord à Saint-Roch et ensuite à Saint-Eustache. Nature chaleureuse et indépendante, M. Berlioz suivait le mouvement romantique qui se manifestait alors : une ouverture de *Wawerley*, une autre ouverture d'un drame intitulé *les Francs-Juges*, une symphonie *fantastique*, une ouverture de la *Tempête* de Shakspeare, marquèrent tour à tour la route nouvelle qu'il se frayait dans le domaine de l'art. En 1830 il obtint le grand prix de composition musicale, et partit pour Rome, où l'appelait son titre de pensionnaire de l'Académie des beaux-arts. Après une absence de dix-huit mois, le désir de suivre le plan qu'il s'était tracé le ramena à Paris. Il fit entendre successivement au Conservatoire une ouverture du *Roi Lear*, *le Retour à la vie*, ouvrage faisant suite à la symphonie *fantastique*, et une symphonie d'*Harold* composée vers 1833. En 1837, il écrivit pour les obsèques du général Damrémont une messe de *Requiem* qui produisit l'effet le plus saisissant dans l'église de l'Hôtel des Invalides, où elle fut exécutée le 5 décembre de la même année. A cette dernière production succéda *Benvenuto-Cellini*, opéra en 2 actes, représenté le 3 septembre 1838. Cet opéra, qui n'a point réussi, souleva une vive polémique, dans laquelle toutes les questions vitales et fondamentales de l'art furent discutées à des points de vue opposés; les passions étaient alors trop animées pour que l'on pût juger sainement du mérite comme des défauts de l'ouvrage; et nous devons dire que, dernièrement, *Benvenuto-Cellini* a reçu à Weimar l'accueil le plus favorable. M. Berlioz ne tarda pas à se relever de l'échec qu'il venait d'éprouver. Au mois de novembre 1839, il fit exécuter au Conservatoire sa grande symphonie dramatique de *Roméo et Juliette*, dont il a dédié la partition à Paganini, en témoignage de sa reconnaissance envers l'illustre virtuose qui, après avoir entendu la symphonie d'*Harold*, avait adressé à l'auteur la lettre la plus flatteuse, en lui faisant présent d'une somme de vingt mille francs. La symphonie de *Roméo et Juliette* produisit une vive sensation sur l'auditoire : en effet, dans plusieurs morceaux, le compositeur s'est souvent élevé à la hauteur de Beethoven, et semble avoir épuisé toutes les ressources de l'instrumentation moderne. Peu de temps aupa-

(1) Moréri et Hoffmann l'appellent BERLINGER (*Marsil*).

ravant, M. Berlioz avait été décoré de la Légion d'honneur. La *Symphonie funèbre et triomphale* qu'il écrivit en 1840 pour l'inauguration de la colonne de la place de la Bastille, vint encore ajouter à sa réputation. Il a donné une foule de concerts, tant en Allemagne qu'en Russie et en Angleterre. Partisan de ces grandes réunions de musiciens, auxquelles il sait, par son ascendant comme chef d'orchestre, communiquer son enthousiasme, on lui doit l'idée du grand festival donné à Paris, le 1er août 1844, dans la vaste salle des machines de l'exposition de l'industrie, où une armée de 1200 musiciens manœuvra sous son habile direction : c'est pour cette solennité qu'il a écrit son *Hymne à la France*. Aux grandes compositions que nous avons citées plus haut, il faut ajouter *la Damnation de Faust*, légende-symphonie, exécutée, au mois de décembre 1846, dans la salle de l'Opéra-Comique.

On a considéré M. Berlioz comme le chef de l'école musicale romantique; mais, quelle que soit la diversité des opinions émises sur les productions de ce compositeur, on ne peut méconnaître qu'elles ont un style, un cachet d'individualité qui leur sont propres, et qu'elles tendent à agrandir la sphère de l'art. M. Berlioz possède le merveilleux secret de ces grands effets d'instrumentation qui produisent de si profondes impressions. Souvent il a été l'objet de vives attaques de la part de ceux qui étaient le plus à même d'apprécier le côté saillant de ses ouvrages ; il a répondu à ses adversaires en poursuivant son œuvre avec le courage d'un artiste pénétré de sa mission, et l'on doit lui savoir gré d'une persévérance qui, en définitive, l'a placé au premier rang de nos célébrités musicales contemporaines. M. Berlioz est aussi un de nos littérateurs musiciens les plus distingués : en 1828, il débuta dans *le Correspondant* par de remarquables articles sur Beethoven, et a successivement écrit dans la *Revue Européenne*, dans le *Courrier de l'Europe* et dans la *Gazette musicale*. Depuis 1835, il est chargé du feuilleton musical dans le *Journal des Débats*. Dans son *Traité d'Instrumentation et d'Orchestration modernes*, publié en 1844, il a résumé avec méthode les idées qu'il avait jetées dans ses écrits; et il y montre avec quelle richesse d'imagination il sait comprendre le langage de chacun de ces instruments auxquels il a prêté lui-même des accents tour à tour si gracieux et si terribles. M. Berlioz est aujourd'hui bibliothécaire du Conservatoire de musique.

Voici, d'après le catalogue imprimé en 1852, la liste complète des ouvrages que M. Berlioz a publiés ou qui sont en voie de publication : — Ouverture de *Wawerley;* — *Irlande,* recueil de neuf mélodies pour une ou deux voix et chœur; — Ouverture des *Francs-Juges;* — Ouverture du *Roi Lear*; — Messe des morts (*Requiem*); — *le 5 Mai*, chant sur la mort de Napoléon; — *les Nuits d'été*, six mélodies pour une voix; — *Rêverie et Caprice*, romance pour le violon; — Ouverture du *Carnaval Romain;* — *Traité d'Instrumentation et d'Orchestration modernes.* — *Sara la Baigneuse,* ballade pour trois chœurs et orchestre, et pour deux voix avec piano; — *la Captive,* rêverie pour contralto ou mezzo-soprano; — *Fleurs des Landes*, cinq mélodies pour une et deux voix, avec chœur; — *Épisode de la vie d'un artiste*, symphonie fantastique en cinq parties; — *le Retour à la vie,* mélologue ou mélange de musique et de discours, avec solos de chant, chœurs et orchestre; — *Symphonie funèbre et triomphale*, en trois parties; — *Harold en Italie*, symphonie en quatre parties, avec alto principal; — *Roméo et Juliette*, grande symphonie dramatique avec chœurs, solos de chants, et prologue en récitatif choral; — *Tristia*, trois chœurs avec orchestre, intitulés, le premier, *Méditation religieuse;* le second, *la Mort d'Ophélie;* et le troisième, *Marche funèbre;* — *Feuillets d'album*, six mélodies pour une ou deux voix, avec chœurs; — *Vox populi*, deux grands chœurs intitulés *la Menace des Francs* et *l'Hymne à la France;* — Ouverture du *Corsaire;* — *Te Deum*, à deux chœurs; — Ouverture de *Benvenuto-Cellini*, opéra en deux actes, et neuf morceaux de chant détachés de cet ouvrage; — *la Damnation de Faust*, légende-symphonie en quatre parties; — *la Fuite en Égypte*, fragment d'un mystère en style ancien, pour ténor, solo, chœur, et un petit orchestre. M. Berlioz a composé en outre les récitatifs du *Freyschütz* de Weber, pour la représentation de cet ouvrage au grand Opéra; il a aussi instrumenté pour l'orchestre *l'Invitation à la valse* de Weber, *la Marseillaise* de Rouget de Lisle, et *la Marche Marocaine* de Léopold de Mayer.

DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

* **BERLOT** (*Jean-Baptiste*), peintre français d'architecture, né à Versailles en 1775, élève de Robert. On a de lui plusieurs beaux tableaux, qui presque tous représentent des monuments d'Italie. Cet artiste a une parfaite connaissance des règles de la perspective : son coloris est naturel.

Gabet, *Dict. des Artistes*.

**BERMANN** (DE), jurisconsulte français, né à Nancy en 1741, mort dans cette ville à un âge peu avancé. Il était avocat à la cour souveraine de Lorraine. On a de lui : *Dissertation historique sur l'ancienne chevalerie et la noblesse de Lorraine;* Nancy, 1763, in-8°; et un *Mémoire sur la terre et seigneurie de Fénestrange;* 1763, Nancy, in-8°. Il obtint, en 1762, le prix des belles-lettres, décerné par l'Académie de Nancy pour un *Projet d'un nouveau prix et d'une nouvelle Académie*, projet bien digne d'être soumis à une société littéraire fondée par Stanislas le Bienfaisant. Il s'agit d'un prix de vertu : le projet a été réalisé par le vénérable

Montyon. La couronne fut partagée par la sœur de Bermann. (*Voy.* l'article suivant.)

**BERMANN** (*mademoiselle* DE), femme de lettres, sœur du précédent, née à Nancy, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Elle fut attachée fort jeune à la maison de la princesse Adélaïde, fille de Louis XV, et lutta avec son frère pour les palmes académiques. On a d'elle : *Est-il plus utile à notre siècle de faire des ouvrages de pure littérature que d'écrire sur la morale ?* Nancy, 1761, in-8° : ce discours, dans lequel l'orateur se décida en faveur de la morale, remporta le prix d'éloquence à l'Académie de Nancy ; — *les Eaux de Plomerie* (Plombières), pièce couronnée par la même société en 1762 ; — *Combien les mœurs donnent de lustre aux talents :* ce discours remporta le second prix à l'Académie de Besançon.

Laporte, *Histoire littéraire des Femmes françaises*, tome V, pag. 577-533.

**BERMUDE** ou **VEREMONDE I**er, surnommé *le Diacre*, frère d'Aurelio, roi des Asturies, vivait dans la seconde moitié du huitième siècle. Les grands le tirèrent du cloître et l'élurent roi en 788, au préjudice d'Alfonse II, fils de Froïla. Bermude dissipa les préventions qui existaient contre Alfonse, se mit à la tête de l'armée, marcha contre les Maures, et les vainquit. Il profita de cette circonstance pour faire élire Alfonse à sa place. Celui-ci, reconnaissant, retint Bermude dans son palais, et le respecta toujours comme un roi.

**BERMUDE II**, fils d'Ordogno, roi de Léon et des Asturies, mort en 999. Il vainquit en 982 son cousin Ramire III, qui lui disputait la couronne. Défait dans une bataille qu'il livra à Almanzor, chef des Maures, il se réfugia dans les Asturies, où il se défendit vaillamment. Le danger commun réunit enfin les chrétiens. Bermude joignit ses forces à celles du roi de Navarre et du comte de Castille, et contribua puissamment à la victoire que les chrétiens remportèrent sur Almanzor, dans les plaines d'Osma, en 998.

**BERMUDE III**, fils d'Alfonse V, mort en 1033, succéda à son père en 1027. Voulant arrêter les progrès de Sanche le Grand, roi de Navarre, il s'enfuit en Galice, rassembla des troupes, et marcha à la rencontre de son ennemi. Les deux armées en présence allaient engager le combat, lorsque les évêques, qui étaient à la suite des rois de Léon et de Navarre, les déterminèrent à ne pas verser le sang des chrétiens et à faire un traité. Bermude abandonna une partie de ses États à sa sœur, en la mariant à Ferdinand, fils de Sanche, en faveur duquel la Castille fut érigée en royaume. Mais après la mort de Sanche, Bermude, espérant reconquérir ce que la nécessité l'avait forcé de céder, livra bataille aux rois de Castille et de Navarre, sous les murs de Carion, en 1037, et fut tué d'un coup de lance. Avec lui finit la postérité de Pélage et du grand Recarède, roi des Goths.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

**BERMUDES** (*François*), jurisconsulte espagnol, natif de Pedraza, né en 1585, mort en 1655, Il était chanoine de Grenade. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Antiguedad y excelencias de Granada ;* Madrid, 1608, in-4° ; — *Historia ecclesiastica de la ciudad y religion catolica de Granada ;* Grenade, 1638, in-fol.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

**BERMUDEZ** (*Jérôme*), auteur tragique espagnol, né vers 1530, mort vers 1589. Il appartenait à l'ordre de Saint-Dominique, et professa la théologie à Salamanque. Il traduisit des *Sentences* tirées des poëtes grecs, et écrivait le latin aussi facilement que l'espagnol. On a de lui : *Nise Lastimosa* (Inez l'Infortunée), tragédie ; Madrid, 1577. *Nise* est l'anagramme d'*Inès ;* c'est une traduction de la tragédie portugaise de Ferreira ; — *Nise laureada* (Inès triomphante) ; Madrid, même année : les deux pièces ont chacune cinq actes ; on y voit des chœurs à la manière antique : la première se fait remarquer par de nombreuses beautés ; les scènes qui méritent d'être citées sont le *chœur sur l'amour*, au premier acte ; le songe d'Inez, au troisième, et le dialogue entre la princesse et les dames de Coïmbre ; toutefois ces deux tragédies n'ont pas eu grande influence sur les progrès du théâtre en Espagne ; — *la Esperodia* ou *l'Hesperoïda* (l'Hespéride), poëme composé d'abord en latin, en l'honneur du duc d'Albe, et traduit en vers blancs espagnols ; 1589 ; — un autre *poëme* sur le voyage du même duc en Flandre.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, II, 29-32.

***BERMUDEZ** ou **ALFARO** (*Jean*), poëte portugais, vivait dans le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *el Narciso, en octavas.*

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

**BERMUDEZ** (*Jodo*), voyageur portugais, patriarche d'Éthiopie, né en Galice au seizième siècle, mort en 1575. Il étudia les sciences naturelles, et accompagna vers 1520, en qualité de médecin, le premier ambassadeur que le Portugal eût envoyé en Abyssinie (*Voy.* ALVARÈS (1)). Après la mort d'Abuna-Marcos, mestre Joam fut choisi par l'empereur d'Abyssinie pour lui succéder comme patriarche. Il ne consentit à occuper ce poste éminent qu'à la condition de faire ratifier sa nomination par la cour de Rome. Il se rendit en conséquence auprès du pape, vint à Lisbonne, et, après avoir séjourné à Goa, rentra de nouveau en Abyssinie, revêtu du titre qui lui avait été dévolu. Il assista aux révolutions qui ensanglantèrent ce pays durant la première moitié du seizième siècle, et fut à même de constater les nombreux exploits de Christovam da Gama. De retour en Portugal vers 1565, après s'être fait un ennemi irréconciliable de l'empereur régnant en Abyssinie, il publia un livre devenu si rare, que La Croze, qui a écrit sa vie,

(1) Bermudez est le personnage que Francisco Alvarez désigne toujours sous le nom de *mestre Joam*, et qui demeura en Abyssinie lorsque l'ambassadeur Rodrigo de Lima dut retourner en Portugal.

n'avait jamais pu se le procurer, et s'était vu contraint de tirer les documents, dont il devait faire usage, d'une traduction anglaise fort imparfaite, qui l'a induit à commettre de nombreuses erreurs. Le livre original, inconnu à presque tous les bibliographes, porte le titre suivant : *Esta he huma breue relação da Embeixada quo patriarcha do Ioão Bermudez trouxe do emperador da Ethiopia, chamado vulgarmente Preste Ioão*, etc. Cette précieuse relation, divisée en cinquante-huit chapitres, porte au 80e feuillet, comme souscription : *Acabouse de imprimir em Lixboa a XX dias de Iunho, em casa de Francisco Correa, anno de* 1565, in-4°. On en conserve un exemplaire dans les Archives nationales de Lisbonne, connues sous le nom *da Torre do Tombo*.

Barbosa Machado n'a pas connu cet ouvrage, et se tait complétement sur son auteur. Ce qui rend le livre du patriarche infiniment précieux, c'est qu'il embrasse la période durant laquelle ce terrible chef musulman, que l'on désigne sous le nom de *Gragne* ou *le Gaucher*, fut sur le point de substituer dans toute l'Abyssinie l'islamisme à la religion chrétienne. On peut dire que les Portugais sauvèrent alors l'Abyssinie de la plus déplorable invasion. M. Lefebvre reproduit dans son bel ouvrage les monuments en ruine, derniers vestiges de l'ancienne puissance portugaise.

FERD. DENIS.

Math. Veyssière La Croze, *Histoire du Christianisme d'Éthiopie et d'Arménie;* la Haye, 1739, in-12. — Samuel Purchas, *Pilgrimages, etc.*, liv. VII, chap. VII. — J.-César de Figanière, *Bibliografia historica*.

*BERN (*Michel*), savant allemand, vivait à Wandsbeck, près de Hambourg, dans la première moitié du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Alter der Atheisten, der Heyden, und der Christen* (Age des athées, des païens et des chrétiens), en trois livres; — *Dreyfache Welt der Christen, der Phantasten und der Bezauberten* (Triple Monde des chrétiens, des romanesques et des enchantés), en 3 livres; — *Das Recht der Natur* (le Droit de la nature); — *Cabinet der Pietisten* (Cabinet des Piétistes).

Moller, *Cimbria litterata*.

*BERNA, connu aussi sous le nom de *Bernard de Sienne*, peintre, serait certainement devenu un des maîtres les plus célèbres de l'école siennoise, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à la fleur de l'âge. Il fut le premier, selon Vasari, qui chercha l'imitation de la nature dans les animaux qu'il introduisit dans ses ouvrages. Nous n'avons aucun document positif sur l'époque de sa naissance, mais tout porte à croire qu'il vécut environ trente-cinq ans. Cette courte carrière fut largement remplie; et, bien que beaucoup de ses ouvrages soient perdus, et ne nous soient connus que par Vasari, il nous en reste un assez grand nombre pour juger de son talent, très-remarquable pour l'époque à laquelle vivait cet artiste. Sans parler des fresques de la chapelle Pietra Mala à Arezzo, et de celles du beau tabernacle gothique de Saint-Jean-de-Latran à Rome, ses immenses travaux dans l'église de San-Gemignano en Toscane suffiraient pour l'immortaliser. Ces fresques occupent sur la muraille de droite dix arcades feintes, répondant aux arcades de la nef. Chaque arcade contient cinq sujets tirés du Nouveau Testament. Cette œuvre colossale brille en général par le mouvement et l'expression; mais il y a absence totale de la science des proportions et de l'entente du clair-obscur.

Ce fut en exécutant les fresques de San-Gemignano que Berna tomba d'un échafaud, et mourut, au bout de deux jours, des suites de cette chute. La plupart des auteurs placent sa mort vers l'an 1380, mais il nous semble difficile d'admettre cette date; car nous avons lu nous-même sur l'une des fresques de San-Gemignano celle de 1370. Il faudrait supposer que Berna eût consacré au moins dix années à ces peintures, temps évidemment trop long pour des fresques, et qui d'ailleurs n'eût pas laissé dans sa vie le temps nécessaire à l'exécution de tant d'autres travaux dont nous savons qu'il fut auteur. Après sa mort, ses fresques furent achevées par Giovanni d'Asciano, son élève.

E. BRETON.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Romagnoli, *Cenni storici di Siena.* — Vasari, *Vite.*

*BERNA (*André*), littérateur italien, de l'ordre des Conventuels, natif de Venise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Dialogo del Sangue miracoloso e naturale di J.-C.;* Venise, 1620; — *Gioseffo Flavio dell' Antichità e guerre Giudaiche, tradotto*, etc.; Venise, 1620, in-4°; — des poésies et des écrits de circonstance.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BERNABÉ (*Félix-Antoine-Marie*), dessinateur, peintre et lapidaire italien, élève de F. Bombicci, de J. Fortini, de F. Ginghi et de Hugfort, né à Florence en 1720. Les ouvrages de cet artiste sont très-nombreux et toujours recherchés.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

*BERNABEI (*Joseph-Hercule*), compositeur italien de l'école romaine, né à Caprarola, mort à Munich en 1690. Il eut pour maître Horace Benevoli, et remplit d'abord les fonctions de maître de chapelle à Saint-Jean-de-Latran depuis 1662 jusqu'en 1667. Il passa de là au service de Saint-Louis-des-Français, et fut appelé en 1762 à succéder, en qualité de maître de chapelle, à Horace Benevoli. Mais, sur l'appel du prince électoral de Bavière, il quitta son emploi pour se rendre à Munich, où il mourut. On a de Bernabei : *la Conquista del vello d'oro in Colco*, opéra représenté en 1674; — *la Fabrica di Corone*, autre opéra représenté dans la même année; — *il Litigio del cielo e della terra, conciliato dalla felicità di Baviera*, 1680; — beaucoup d'autres *compositions* qui n'ont pas été publiées, et notamment un *Dixit* pour huit voix, avec instruments; Munich, 1678. La mu-

sique de ce maître s'éloigna du style pur et sévère de Palestrina.

Son fils *Joseph-Hereule* (né à Rome en 1659, mort à Munich le 1er mars 1732) se distingua également comme musicien. Il fut maître de chapelle du prince-électeur de Bavière, et composa, entre autres : *Alvida in Abo*, 1678; — *Enea in Italia*, 1679; — *la Gloria festeggiante*, 1688; — des *messes* à quatre voix.

Fétis, *Biographie universelle.*

* **BERNABEI** (*Pier-Antonio*), peintre de l'école de Parme, vivait vers 1550. On ignore quel fut son maître; mais il est évident qu'il fit une étude spéciale dés œuvres du Corrége, qu'il prit pour modèle et dont il approcha souvent. Les *Prophètes* et les *Sibylles* de Notre-Dame-des-Anges, et le *Paradis* de la coupole de la *Madonna del Quartiere*, à Parme, le placent au rang des meilleurs peintres à fresque de son époque.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

* **BERNABEI** (*Tommaso*), peintre de l'école florentine, florissait en 1540. Issu d'une famille noble et riche, il put travailler à loisir, et à des sujets de son choix; ses œuvres y gagnèrent en perfection, mais aussi elles sont peu nombreuses. Quelques-unes existent à *Santa-Maria-del-Calcinajo*, église de Cortone, sa patrie; on y reconnaît une imitation heureuse de son maître Luca Signorelli. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

**BERNACCHI** (*Antoine*), célèbre chanteur italien, né à Bologne vers 1700, mort vers 1750. Élève de Pistocchi, il passa plusieurs années chez cet habile maître, qui l'assujettit à de longs exercices pour assurer le timbre de la voix, l'émission du son, et le *phrasé*. Dès son début, en 1722, il produisit un effet si extraordinaire, qu'il fut appelé *le Roi des chanteurs*. Peu de temps après, il entra au service de l'électeur de Bavière, et ensuite à celui de l'empereur. « Ce fut, dit M. Fétis, vers cette époque que ce grand chanteur changea sa manière, et qu'il fit entendre pour la première fois les traits de chant auxquels on donne le nom de *roulades*, en italien *gorgheggi*. Ce nouveau style eut un succès prodigieux et entraîna tous les chanteurs dans une route nouvelle, malgré les cris des partisans de l'ancienne méthode, qui accusaient Bernacchi de perdre l'art du chant. » J.-J. Rousseau assure même (*Dict. de Mus.*) que Pistocchi, ayant entendu son ancien élève, s'écria : « O malheureux que je suis, je t'ai appris à chanter, et tu veux jouer! » Quoi qu'il en soit, le désir de propager sa nouvelle manière engagea Bernacchi à retourner en Italie vers 1736, pour y fonder une école de chant d'où sont sortis Raff, Amadori, Mancini, Guarducci, et beaucoup d'autres virtuoses.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BERNADAU** (*Pierre*), écrivain français, né à Bordeaux le 11 août 1762, mort vers 1830. Il suivit la carrière du barreau, et fut avocat au parlement de Bordeaux à l'époque de la révolution. Il consacra ses moments de loisir à l'étude de l'histoire et des antiquités de sa ville natale. On a de lui : *Tableau historique des assemblées de ville*; Bordeaux, 1788, in-4°; — *Abrégé de l'histoire des assemblées nationales*; 1790, in-8°; — *le Règne des quatre-vingt-dix électeurs de Bordeaux*; 1790, in-8°; — *Antiquités bordelaises*; Bordeaux, 1797, in-8°; — *Décisions sur les ventes où il y a lésion*; 1797, in-8°; ouvrage réimprimé plusieurs fois; — *Annales historiques, civiles, littéraires et statistiques de Bordeaux*; Bordeaux, 1807, in-4°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BERNADOTTE.** *Voy.* CHARLES XIV.

**BERNAERTS** (*Jean*), en latin *Bernartius*, jurisconsulte, littérateur et philosophe flamand, né à Malines en 1568, mort le 16 décembre 1601. Il joignit à l'étude des belles-lettres celle de la jurisprudence. Ses connaissances étaient très-variées. On a de lui : *la Vie et le Martyre de Marie Stuart, reine d'Écosse* (en flamand); Anvers, 588, in-12; — *Oratio funebris..... D. Joan. Hanchini, secundi Mechliniensium archiepiscopi*; Louvain, 1589, in-12; — *Orationes funebres duæ in obitum... D. Mich. du Bay* (le célèbre Baius); ibid., 1589, in-12; — *de Utilitate legendæ historiæ libri II*; Anvers, 1589; ibid., 1593, in-8°; — *Commentarius in P. Statii Papinii opera, ad veteres codices recensita*, édition estimée; ibid., 1595; Genève, 1605 et 1612; — *Commentarius in P. Papinii Statii sylvas*; ibid., 1599, in-12, et ces deux ouvrages réunis, Anvers, 1607, in-12; — *de Lizani oppidi, ab Hollandis occupati, per Mechlinianos et Antverpianos admirabili liberatione commentariolus*; Louvain, 1596, in-12; Malines, 1738, in-12; — *A.-M.-S. Boetii de Consolatione philosophiæ... Jo. Bernartius recensuit et commentario illustravit*; Anvers, 1607, in-8°.

André et Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Sweert, *Athenæ Belgicæ.*

* **BERNAL** (*Augustin*), théologien espagnol, de l'ordre des Jésuites, né en 1587 à Magallon, en Aragon; mort à Saragosse le 13 septembre 1642. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de divini Verbi Incarnatione*; — *de Sacramentis*; — *de Philosophia.*

Alegambe, *Biblioth. Scriptorum Societatis Jesu.* — Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

* **BERNAL** (*Béatrix*), romancière espagnole, née à Valladolid, vivait dans le milieu du seizième siècle. On a d'elle : *la Historia de D. Christalian de España, principe de Trapisonda, y del infante Luzescanio, su hermano hijos del emperador Lindedel de Trapisonda*; Alcala de Henares, 1586, in-fol.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

* **BERNAL** (*Ferdinand*), historien espagnol, natif de Metellino, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Floriseo que per otro nombre es llamado el cavallero del desierto, el qual por su gran esfuerzo y mu-*

*cho saber alcanzó a ser rey de Bohemia;* Valence, 1517.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

**BERNALDEZ** (*André*), historien espagnol, natif de Fuentes, mort vers 1513. Il fut chapelain de l'archevêque de Séville, Deza, protecteur de Christophe Colomb, et curé de Los · lacios. Christophe Colomb lui confia des papiers. On a de lui en manuscrit : *Historia de los Reyes catolicos.* Cet ouvrage, dans lequel sont résumés les deux premiers voyages du célèbre navigateur, est une des meilleures sources à consulter pour l'histoire de la découverte de l'Amérique.

Antonio, *Bibliotheca hispana.* — Washington Irving, *Life of Colombus*, t. IV, pag. 29.

**BERNARD** ou **BERNHARD**, en latin **BERNARDUS**, nom commun à un grand nombre de personnages plus ou moins célèbres, dont ceux antérieurs au seizième siècle sont classés par ordre chronologique; les autres sont rangés par ordre alphabétique de pays ou de prénoms; les vivants sont tout à fait à la fin.

**BERNARD**, roi d'Italie, mort vers 818, succéda à son père Pepin vers le mois d'octobre 812. Il avait été envoyé à son grand-père sur les bords du Rhin, et fut reconnu par celui-ci pour régent du royaume d'Italie. Une assemblée générale de l'empire, dans laquelle Karl le Grand (Charlemagne) s'associa son fils Louis, qui reçut plus tard le surnom de Pieux, confirma à Bernard le titre de roi d'Italie, et décida qu'après la mort de Karl le Grand il conserverait ce titre à la même condition, c'est-à-dire qu'il devrait reconnaître la suzeraineté de l'empereur Louis. La position d'un roi frank de l'époque karlovingienne, soumis à un empereur frank, était tout à fait analogue à celle de l'empereur lui-même; seulement les rois étaient les vassaux de l'empereur, par conséquent obligés de lui rendre foi et hommage; et aussitôt que l'empereur se trouvait sur le territoire de l'un d'eux, il exerçait le pouvoir dans toutes les branches du gouvernement, comme le souverain lui-même. Pepin avait déjà été ainsi placé vis-à-vis de Karl, et Bernard resta dans la même situation. Mais Karl mourut peu de temps après avoir doté son petit-fils de cette manière. Sur l'ordre même de Louis, le roi Bernard se rendit à Aix-la-Chapelle probablement pour prêter serment de fidélité au nouveau suzerain, et revint en Italie comblé de présents par son oncle.

Depuis longtemps déjà les Italiens ne supportaient qu'avec peine la domination sévère et bien réglée des Franks. Il paraît qu'un des partis hostiles aux Franks se souleva aussitôt à la mort de Karl le Grand, et que le jeune Bernard n'eut pas assez d'énergie pour y résister. Le parti des mécontents en Italie avait complétement entraîné leur roi dans ses vues. Louis reçut à Aix-la-Chapelle la nouvelle que Bernard occupait les passages par lesquels les pays franks du Nord communiquaient avec l'Italie. Aussitôt il leva une grande armée en France et en Allemagne, et marcha contre Bernard avant que celui-ci fût suffisamment préparé; et les perfides Italiens, effrayés par l'approche de l'empereur, abandonnèrent leur roi, auquel il ne resta plus d'autre ressource que de faire sa soumission. Il y avait à la cour un parti ayant l'impératrice à sa tête, qui voulait se débarrasser de Bernard, pour faire de l'Italie l'apanage du fils de cette princesse; l'occasion était trop belle pour que Bernard la manquât. Le prince ayant été condamné à mort comme violateur du serment de fidélité à son suzerain, sa peine fut commuée, et l'empereur le condamna seulement à avoir les yeux crevés; mais le parti de l'impératrice fit en sorte que cette peine fût exécutée avec tant de cruauté, que ce prince mourut trois jours après.

Leo et Botta, *Histoire de l'Italie.*

**BERNARD**, duc de Septimanie et de Toulouse, mort en 844. Il se signala d'abord dans la guerre contre Aizon, qui avait soulevé la Marche d'Espagne. Appelé, en 828, à la cour de Louis le Débonnaire par l'impératrice Judith, pour la seconder dans ses vues relatives à l'établissement de son fils Charles le Chauve, il y jouit de la plus haute faveur. Les grands, que Bernard avait irrités en les dépouillant de leurs charges, l'accusèrent de tyrannie, de sacrilége, de magie, et même d'un commerce criminel avec l'impératrice. Bernard succomba à la ligue de ses ennemis, et se retira à Barcelone, capitale de son gouvernement. L'année suivante, il se lava des accusations portées contre lui à la diète de Thionville; mais il ne put rentrer en grâce. Dépouillé de la Septimanie en 832, pour s'être ligué avec Pepin, roi d'Aquitaine, contre les intérêts de l'empereur, il se réfugia en Bourgogne. Il prit cependant le parti de Louis contre ses enfants révoltés, et, de concert avec Pepin, roi d'Aquitaine, fit rétablir l'empereur déposé par Lothaire. Cette conduite généreuse et surtout adroite lui valut en 833 le duché de Septimanie, et, deux ans après, le duché de Toulouse. Mais devenu suspect de trahison, accusé même d'avoir voulu se rendre indépendant, il fut condamné dans une diète que Charles le Chauve convoqua en Aquitaine. Il subit le dernier supplice. Des annalistes prétendent que Charles le Chauve le tua de sa propre main. Bernard ne fut pas regretté de ses peuples, dont il avait été le fléau par ses exactions et rapines.

Hincmar, *Opéra*, 1645, in-fol.

**BERNARD DEL CARPIO**, héros fameux de l'Espagne, vivait dans le neuvième siècle. Les romanciers espagnols racontent de lui des faits incroyables, et le mettent en parallèle avec Roland qu'il tua, selon eux, dans les plaines de Roncevaux. Il naquit d'un mariage secret entre don Sanche, seigneur de Saldagna, et la sœur d'Alfonse le Chaste. Celui-ci, irrité de cette mésalliance, fit crever les yeux à don Sanche; mais il épargna le jeune Bernard, fruit de cette union malheureuse, et le fit élever avec soin.

Pour faire rendre la liberté à son père, retenu prisonnier dans un château, Bernard rendit des services signalés à l'État dans les guerres contre les Maures. Ses efforts furent inutiles. Alfonse le Grand, successeur d'Alfonse le Chaste, eut même la déloyauté de faire périr don Sanche. Bernard, victime de sa piété filiale, quitta l'Espagne et se réfugia en France, où il finit ses jours en chevalier errant.

Mariana, *Histoire d'Espagne.*

**BERNARD DE MENTHON** (*saint*), fondateur des hospices du grand et du petit Saint-Bernard, né en 923, près d'Annecy, mort à Novarre le 28 mai 1008 : il descendait d'une des plus illustres maisons de Savoie. Il refusa un mariage avantageux que ses parents voulaient lui faire contracter, embrassa l'état ecclésiastique, devint archidiacre d'Aoste, et passa quarante ans de sa vie à prêcher l'Évangile aux habitants grossiers des montagnes voisines. Touché des maux que les pèlerins avaient à souffrir dans le passage des Alpes, il fonda deux établissements hospitaliers sur les ruines de deux temples dédiés à Jupiter, et en confia le soin à des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Depuis 900 ans, ces religieux ont fidèlement rempli les vues du saint fondateur, en exerçant généreusement l'hospitalité envers les voyageurs, que l'instinct admirable de leurs chiens arrache souvent à la mort. La fête de saint Bernard de Menthon se célèbre le 15 juin.

Richard, *Vie de saint Bernard de Menthon.* — Baillet, *Vie des Saints*, 15 juin.

***BERNARD**, moine et voyageur français, probablement originaire de la Champagne, vivait dans la seconde moitié du neuvième siècle. Il fit, entre les années 858 et 867, un voyage en Palestine, dont il donna une relation succincte, fort intéressante et assez bien écrite. En voici l'itinéraire. Bernard, en quittant la Champagne, prit le chemin de l'Italie; il rencontre en route deux autres moines qu'il s'associe à son pèlerinage. De Rome, où il reçut la bénédiction du pape Nicolas I$^{er}$, il alla s'embarquer à Tarente pour Alexandrie. De là il se rendit, par Memphis (Babylone) et Damiette, à Jérusalem. Après avoir visité les lieux saints, il revint, avec ses compagnons, à Rome, où il s'arrêta encore quelque temps. De retour en France, Bernard fit encore un pèlerinage au mont Saint-Michel, sur les côtes de la Normandie.

La relation du voyage en Palestine, conservée parmi les manuscrits de la bibliothèque de Saint-Remy à Reims, fut, en 1672, tirée de l'oubli par dom Mabillon, qui l'imprima dans *Acta Sanct. ord. Bened.*, t. IV, p. 523-526. Bernard y parle le premier du feu miraculeux « qui allumait tous les ans les lampes de l'église du Saint-Sépulcre le samedi de Pâques, pendant qu'on chantait le *Kyrie eleison.* » Il mentionne aussi la bibliothèque (*nobilissima bibliotheca*) que Charlemagne avait fait établir dans l'hôpital des Pèlerins, à Jérusalem. H.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — Moréri, *Dict. historique.* — *Histoire littéraire de la France*, t. V, pag. 375.

* **BERNARD D'ANGLETERRE**, surnommé *le Sage*, voyageur anglais, de l'ordre des Bénédictins, vivait dans la seconde moitié du dixième siècle. La relation du voyage qu'il fit en 970, dans la terre sainte, se trouve dans *Mabillonii Acta Sanct. Bened.*, tome I.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ ætatis.*

**BERNARD DE THURINGE**, visionnaire allemand, vivait vers la fin du dixième siècle. Sur la foi de l'Apocalypse, où il avait lu que l'*ancien serpent serait délié*, il annonça la fin du monde, et, par cette prédiction, mit toute l'Europe en émoi; ses prédications jetèrent un tel effroi dans l'âme de ses contemporains, qu'un grand nombre abandonnèrent leur état et leur commerce pour se rendre en terre sainte, où Jésus-Christ devait descendre pour juger les vivants et les morts. L'autorité, obligée d'intervenir, rassura les peuples; mais ces craintes ne furent calmées que vers la fin du onzième siècle.

Feller, *Dict. historique.* — *Dict. de la Conversation.*

***BERNARD LE SAXON**, théologien allemand, de l'ordre de Saint-Benoît, vivait dans le onzième siècle. Les écrits qu'il dirigea contre l'empereur Henri IV, dans les démêlés de ce prince avec le pape, sont d'une extrême violence. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages, qui ne nous sont pas bien connus.

Sigebert, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, c. 165. — Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs ecclésiastiques*, t. XXI, p. 422.

***BERNARD**, archevêque de Tolède, vivait à la fin du onzième siècle. Il présida au concile de Léon en 1091, assista à celui de Nîmes en 1096, et enfin à celui de Gironne en l'an 1097, comme légat du saint-siége. Il écrivit quatre sermons sur l'antienne *Salve, Regina misericordiæ*, qui, imprimés sous le nom de saint Bernard, avaient toujours été attribués à ce saint dans toutes les éditions de ses œuvres, jusqu'à ce que J. Mabillon constatât l'erreur dans l'édition qu'il donna à Paris en 1690, 2 vol. in-8°. Ch. R.

Cas. Oudin, *Comment. de Scriptor. ecclesiast.*, tom. II, col. 881.

**BERNARD** (*saint*), naquit en 1091 au château de Fontaine, à une demi-lieue de Dijon, et mourut le 20 août 1153. Son père, homme de guerre, nommé Tescelin, descendait des comtes de Châtillon, et sa mère, Aleth ou Élisabeth, était fille du comte de Montbard. Envoyé à Châtillon pour y faire ses premières études, il étonna ses maîtres par la rapidité de ses progrès. Il avait quatorze ans quand il perdit sa mère; à vingt-deux, il résolut d'embrasser la vie monastique : ni les prières de ses amis, ni les remontrances de ses parents, ne purent triompher du penchant qui l'entraînait au sein d'un cloître. Il y avait même du péril à combattre sa vocation; car, en lui donnant lieu de la justifier, on s'exposait à la partager soi-même. Plusieurs de ceux qui s'efforcèrent de le retenir dans le monde finirent

par le suivre à Cîteaux; ses cinq frères, son oncle Gaudry et plus de vingt autres prosélytes y prononcèrent avec lui des vœux solennels en 1114. Déjà sa redoutable éloquence enlevait les fils à leurs pères, les maris à leurs épouses, et décomposait les familles pour peupler les monastères. On dit que les mères cachaient leurs enfants, les femmes leurs époux, afin de les soustraire à ce jeune apôtre du cénobitisme.

Quatre abbayes, filles de Cîteaux, furent fondées en ces temps-là : la Ferté en 1113, Pontigny en 1114, Morimond et Clairvaux en 1115. Clairvaux avait porté le nom de vallée d'Absinthe, retraite inculte et sauvage, où Bernard, ses parents et quelques autres cisterciens bâtirent de leurs propres mains les premiers asiles de leur modeste communauté. Bernard, à peine âgé de vingt-quatre ans, en fut le premier abbé. Les austérités auxquelles il se condamnait ayant fort altéré sa santé, on le mit entre les mains d'un médecin dont les ordonnances lui semblaient plus insupportables que la maladie. Toute obéissance coûtait dès lors un peu au jeune abbé: il avait contracté plus aisément l'habitude de commander. Son père, Tescelin, attiré aussi par lui à Clairvaux, y mourut en 1117. Seule de toute la famille, sa sœur Humbeline tenait encore aux plaisirs et aux devoirs de la société; mais en 1122 elle vint à Clairvaux, croyant n'y faire qu'une simple visite, et elle n'en sortit qu'après avoir pris l'engagement d'embrasser un autre genre de vie. Le point difficile était de la séparer de son époux, qui pourtant, après deux ans de débats, consentit à la laisser partir pour l'abbaye de Juilly, où elle finit ses jours en 1136.

Fille de Cîteaux, l'abbaye de Clairvaux devint la mère de plusieurs communautés, par exemple de celles de Fontenay et de Trois-Fontaines, instituées l'une et l'autre par saint Bernard. Cependant, obligé lui-même de quitter une seconde fois la sienne, ou du moins de n'en plus suivre les rigoureuses observances, incompatibles avec ses précoces infirmités, il se rendit peu à peu accessible aux gens du monde; et, soit qu'il s'applaudît en secret de l'influence que ses vertus et ses talents exerçaient sur eux, soit qu'il sentît que ses facultés se développaient dans ce commerce, il s'habitua par degrés à s'occuper des affaires générales de l'Église, et par conséquent de l'État. Son temps se partageait entre les sociétés qui le venaient chercher, et quelques études solitaires; il lisait les Pères de l'Église et surtout la Bible, qui lui devenait plus familière qu'à aucun de ses contemporains. Il se préparait ainsi à des fonctions éclatantes, auxquelles peut-être il ne se destinait point encore : à l'âge de trente-trois ans il ne lui manquait plus, pour s'illustrer comme prélat, comme homme d'État, comme écrivain, que de le vouloir et d'en saisir les occasions. Durant la famine de 1125, il se distingua par la plus active bienfaisance, et depuis il acquit de jour en jour une réputation si brillante et si vaste, qu'on le vit en 1128 prendre part à des affaires importantes, tout à fait étrangères à l'administration de son abbaye. L'évêque de Paris, Étienne, avait prétendu se soustraire à des impositions publiques; et, ses revenus ayant été saisis, il osait mettre en interdit son diocèse et tous les domaines du roi Louis le Gros. Une autre querelle éclata entre le même prince et l'archevêque de Sens, qui ne voulait reconnaître pour juge en toute manière que le souverain pontife. Il est pénible d'avouer que Bernard, pour soutenir des prélats rebelles, traita son roi d'impie, de persécuteur, de nouvel Hérode, et pressa la cour de Rome de commettre des attentats dont elle s'abstint. L'abbé de Clairvaux se fit remarquer en 1128 au concile de Troyes qui prescrivit une règle aux templiers; en 1129, au concile de Châlons, qui déposa l'évêque de Verdun. Ce fut vers ces mêmes temps que Bernard refusa l'évêché de Gênes et celui de Châlons-sur-Marne, résolu de se renfermer désormais dans une retraite profonde; mais de nouveaux démêlés qui allaient déchirer l'Église entière le devaient bientôt entraîner, plus que jamais, hors de son cloître.

Le pape Honorius II mourut, en 1130, dans un monastère; et à l'instant des cardinaux qui se trouvaient rassemblés autour de son lit de mort lui élurent un successeur, sans avoir publié la vacance du saint-siége, ni convoqué leurs collègues. Ceux-ci, dès qu'ils apprirent cette élection, la déclarèrent illégale, et nommèrent, non moins irrégulièrement, un autre pape. L'Église se partagea entre ces deux pontifes, dont le premier prit le nom d'Innocent II, et le second celui d'Anaclet: ce dernier s'appelait auparavant Pierre de Léon, fils d'un juif fameux par sa conversion et par son opulence. Anaclet resta dans Rome, où son parti dominait; Innocent se réfugia en France, où des prélats et des seigneurs convoqués à Étampes le reconnurent pour le véritable chef de l'Église. Cette assemblée est l'une des époques mémorables de la vie de Bernard; car on n'y délibéra que pour le charger d'examiner les droits des deux compétiteurs, et pour confirmer le jugement qu'il porta en faveur d'Innocent II. Louis le Gros reçut ce pape à Saint-Benoît-sur-Loire, tandis que l'abbé de Clairvaux se rendait en Normandie auprès du roi d'Angleterre, et obtenait l'adhésion de ce prince à la décision d'Étampes. Comme il importait d'inspirer les mêmes sentiments à l'empereur Lothaire, Innocent et Bernard allèrent le trouver à Liége : il leur montra des dispositions favorables, mais en redemandant le droit d'investiture. A cette proposition les Romains pâlirent : elle menaçait les intérêts de la puissance pontificale. Bernard sauva Rome de ce péril : toujours enclin à rabaisser le pouvoir civil, il employa contre les prétentions de Lothaire son éloquence victorieuse, et le rendit docile à toutes les volontés d'Innocent. Quand ce pape visita Clairvaux, les Romains qui l'accompagnaient admirèrent sans envie la modeste sim-

plicité de ce monastère. Clairvaux n'avait alors d'éclat que par les mœurs de ses habitants, et n'était riche que de leurs vertus. Dès ce temps néanmoins ils s'affranchirent, ainsi que tous les autres cisterciens, des dîmes qu'ils devaient aux clunistes. Cette exemption qu'accordait Innocent II, sans doute en considération des services que Bernard venait de lui rendre, mécontenta l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, qui avait bien aussi quelques droits à la reconnaissance du nouveau pontife.

Bernard fit en 1131 un premier voyage en Italie, et assista, sur les bords du Pô, à une conférence entre Innocent II et Lothaire. Envoyé à Gênes pour réconcilier cette ville avec celle de Pise, il acquit sur les Génois un tel ascendant, qu'ils tentèrent une seconde fois de l'avoir pour prélat. D'autres hommages non moins flatteurs lui furent offerts par les Pisans, lorsqu'il vint animer dans leur ville un concile qu'Innocent y faisait tenir. Un succès plus difficile l'attendait à Milan : il s'agissait d'arracher cette cité au parti de Pierre de Léon. Il en vint à bout, et il n'eut de contestation avec les Milanais que parce qu'ils voulurent aussi le contraindre d'accepter la dignité d'archevêque; ils n'obtinrent de lui qu'une colonie de religieux : il fonda le monastère de Cherval. Si nous le suivons en Allemagne, nous l'y voyons occupé à rapprocher d'Innocent II et de Lothaire le duc Conrad, l'un des partisans de l'antipape. Après avoir rempli ces diverses missions, toutes avec zèle et la plupart avec un plein succès, il reprit par le Milanais et par les Alpes le chemin de sa retraite, et vit accourir successivement à sa rencontre les habitants des montagnes, le peuple de Besançon, celui de Langres, et les religieux de Clairvaux : ceux-ci étaient devenus si nombreux, qu'on leur bâtissait, aux frais des prélats, des seigneurs, et surtout de Thibaut, comte de Champagne, un plus spacieux monastère. Pendant cette construction, Bernard accompagna en Aquitaine Geoffroi, évêque de Chartres et légat du saint-siége. En passant à Nantes, ils fondèrent l'abbaye de Buzai, et ils eurent à Parthenay un entretien avec Guillaume, duc d'Aquitaine, qu'ils parvinrent à détacher du parti d'Anaclet; l'abbé de Clairvaux exigea de ce prince le rétablissement des prélats qu'on avait expulsés, à raison de leur fidélité au pape légitime.

Ce pontife, encore mal affermi en 1137, appela Bernard en Italie, le reçut à Viterbe avec de grands témoignages d'estime, et s'empressa de l'employer à extirper les derniers restes du schisme. L'abbé y réussit à Rome et en d'autres lieux : il soumit à Innocent les religieux du mont Cassin, qui jusqu'alors avaient soutenu la cause de Pierre de Léon. Son zèle éclata surtout contre Roger, duc de Sicile, protecteur de l'antipape; il osa prédire que l'armée impériale, qui venait d'être vaincue par ce prince, ne tarderait point à triompher de lui, et l'événement justifia cette prophétie. Roger, honteux de sa défaite et voulant se ménager le temps de la réparer, proposa une conférence à Salerne, où seraient examinés les droits des deux contendants à la papauté : il comptait sur l'éloquence du cardinal de Pise, l'un des plus chauds partisans d'Anaclet; mais ce cardinal céda lui-même à l'ascendant de Bernard et renia l'antipape, qui en mourut de chagrin. En vain les schismatiques élurent pour le remplacer un pontife qui prit le nom de Victor : trop sûr de sa propre impuissance, et se voyant sans appui, Victor vint trouver Bernard, et déposer entre ses mains les signes du souverain pontificat. L'abbé le conduisit, le 29 mai 1138, aux pieds d'Innocent II; et, après huit années de troubles, le schisme prit fin.

Le retour de Bernard à Clairvaux fut retardé par un séjour qu'il fit à Lyon pour s'opposer à la consécration d'un évêque de Langres nouvellement élu, auquel il fit substituer un religieux de sa propre abbaye; il ne voulut pour lui-même ni de cet évêché ni de l'archevêché de Reims, qu'on lui offrit vers les mêmes temps. Peu après il fit un voyage au Paraclet, où, malgré l'honorable accueil qu'il reçut d'Héloïse, il dissimula fort peu la haine théologique qu'il avait vouée au malheureux Abailard. Un concile se tint, en 1140, en présence du comte de Nevers et du roi Louis le Jeune : l'abbé de Clairvaux y exerça un tel empire, qu'Abailard n'osa s'y défendre, et fut condamné sans avoir été entendu. (*Voy.* ABAILARD.) Rome confirma cette sentence; l'amant d'Héloïse vint mourir à Cluny en 1142, après avoir fait, pour fléchir le courroux apostolique de ses persécuteurs, d'inutiles et généreuses tentatives. Puissant en crédit et en paroles, saint Bernard avait d'énormes avantages sur un homme qui donnait beaucoup de temps à l'étude, et que son caractère disposait à la fois aux affections douces et aux méditations profondes. Un cœur tendre et un esprit curieux égaraient Abailard : son adversaire était prémuni contre ces deux genres de séductions par une vie austère, et par une inflexible adhésion à toutes les doctrines établies ou dominantes.

Dans le cours des années qui suivirent, Bernard usa de son influence en faveur d'un archevêque de Bourges dont l'élection avait déplu à Louis VII, et du comte de Champagne Thibaut, vassal rebelle, assez peu digne du dévouement qu'il obtenait du saint abbé. Innocent II aussi justifiait mal l'intérêt si vif que Bernard avait pris à sa cause; il oubliait ce qu'il devait de reconnaissance et d'égards à celui qui lui avait soumis l'Église. Cette ingratitude affligea l'abbé de Clairvaux, dont le cœur noble et pur ne soupçonnait point encore le péril auquel demeure exposé tout bienfaiteur d'un grand de la terre.

Innocent II étant mort en 1143, Célestin II en 1144, Lucius II en 1145, on élut pape un religieux qui s'appelait aussi Bernard, et qui, après avoir habité Clairvaux, était devenu abbé de

Saint-Anastase, à Rome. Ce nouveau pontife prit le nom d'Eugène III, et accorda une pleine confiance à son ancien supérieur; l'abbé de Clairvaux parvint sous ce pontificat à un si haut degré de puissance, qu'il écrivait un jour à Eugène : « On dit que je suis plus pape que vous. » Une ambassade des chrétiens d'Arménie vint informer la cour de Rome du triste état des Églises d'Orient. Les Sarrasins, maîtres d'Édesse, menaçaient Antioche et Jérusalem. Une croisade nouvelle semblait nécessaire, et déjà Louis VII avait résolu de l'entreprendre. Les seigneurs dont il réclama le concours demandèrent qu'avant tout l'on consultât l'abbé Bernard : l'abbé répondit que ce projet devait être soumis au jugement du pape, et le pape ordonna de le mettre à exécution. Chargé par Eugène d'exciter le zèle des Français et de leurs voisins, Bernard s'acquitta de cette mission avec un succès trop mémorable; son irrésistible éloquence enrôla des milliers de nobles et d'hommes du peuple rassemblés à Vézelay aux fêtes de Pâques de l'année 1146; il y distribua tant de croix, qu'il finit, dit-on, par découper en parcelles ses propres habits. De Vézelay il passa en Allemagne, où, comme en France, ses prédications apostoliques lèvent des armées, dépeuplent les champs, les bourgs, les villes et les châteaux. D'Allemagne il revient en France, et, dans une assemblée tenue à Étampes, il raconte ce qu'il a vu au delà du Rhin, ce qu'il a fait, ce qui déjà s'entreprend pour affranchir la terre sainte; ses récits sont des exhortations nouvelles qui agrandissent sans mesure l'effet des premières. On se dispose, on se hâte; et Louis le Jeune emmène en Palestine d'innombrables légions, dont les neuf-dixièmes ne reverront jamais la France. Lorsque les malheurs des croisés furent, en 1149, reprochés à saint Bernard, ses apologistes répondirent que c'était aux croisés eux-mêmes, à leurs péchés, à leurs désordres, qu'il fallait imputer leurs revers, et non à des prédications évangéliques qui avaient été accompagnées d'éclatants miracles, signes irrécusables de la volonté du Très-Haut. Les censeurs de l'illustre abbé répliquaient que les fautes des croisés avaient dû être prévues; et, à l'égard des miracles, ils osaient entamer des discussions alors délicates. Ces prodiges étaient-ils parfaitement constatés? L'Église avait-elle ordonné d'y croire? Se pouvait-il que la sagesse divine les eût opérés pour entraîner de faibles humains à leur perte? Il le faut avouer, Suger avait eu raison de blâmer cette entreprise; mais l'équité veut qu'on reconnaisse que saint Bernard n'en fut pas le premier instigateur; qu'il attendit pour la conseiller le jugement du pape, pour la prêcher l'ordre du pape, pour la commander aux peuples le consentement des rois. Il remplissait sans scrupule, comme sans intérêt personnel, une mission qu'il avait reçue dans les formes les plus régulières, et dont il ne pouvait pressentir les conséquences désastreuses, imbu comme il était de toutes les opinions qui avaient, au temps de son enfance, provoqué la première expédition du même genre. S'il faut le plaindre d'une grave erreur, toujours doit-on des hommages à son désintéressement, à sa bonne foi, et même à ce fatal empire que ses talents et ses vertus exercèrent sur l'aveugle multitude.

Tandis qu'à sa voix on s'armait contre les Sarrasins et qu'on partait en foule pour la Palestine, il restait en France, occupé à combattre les hérétiques. Il fit, avec le légat Albéric et l'évêque de Chartres Geoffroi, une excursion en Languedoc, pour extirper de cette province les doctrines de Pierre de Bruis. En 1148, on le retrouve réfutant Gilbert de la Porrée au sein d'un concile de Reims, présidé par Eugène III. Peu après il reçut à Clairvaux ce pontife qui s'en retournait en Italie, et saint Malachie qui termina dans cette abbaye sa carrière édifiante. Sa mort affligea vivement le pieux abbé, déjà si malheureux d'apprendre chaque jour les déplorables résultats de la croisade dont il avait été l'apôtre. La dernière assemblée à laquelle il assista fut celle qui se tint à Chartres en 1150, et non, comme on l'a supposé longtemps, en 1146. Elle avait pour but, non de préparer la croisade de 1147, mais d'en réparer les malheurs. On y proposa une expédition nouvelle, dont l'abbé de Clairvaux serait le chef. On voulait apparemment que le plus zélé promoteur de ces entreprises se chargeât enfin d'en diriger l'exécution. Il était peu jaloux de cet honneur, et les circonstances le dispensèrent de l'accepter : la croisade que l'assemblée de Chartres jugeait indispensable n'eut pas lieu; Suger, qui, après avoir désapprouvé l'expédition de 1147, conseillait celle de 1150, mourut en 1151, et l'on abandonna ce projet.

Vers le commencement de 1153, une maladie grave conduisit Bernard aux portes du tombeau. Délivré de ce premier danger, il reprit assez de forces pour se transporter en Lorraine, où, à la prière de l'archevêque de Trèves, il apaisa les dissensions élevées entre la noblesse et les bourgeois. Mais de retour à Clairvaux, il ne fit plus que dépérir, et il mourut environné de ses religieux, regretté des nobles et du peuple, et pleuré surtout par les femmes. Il était âgé de 63 ans, moine depuis 40, abbé depuis 38; ayant fondé ou agrégé environ 72 monastères, savoir : 35 en France, 11 en Espagne, 10 en Angleterre et en Irlande, 6 en Flandre, 4 en Italie, 2 en Allemagne, 2 en Suède, 1 en Hongrie, et 1 en Danemark. Il fut enterré à Clairvaux, où il laissait 700 religieux. Il a été déclaré saint en 1174, et l'eût été dès 1163, si Alexandre III, à qui l'on demandait plusieurs autres canonisations, n'eût jugé à propos de différer la plus méritée pour se mettre en mesure de refuser les plus gratuites. Bernard avait acquis des titres à cet honneur insigne par la pureté de ses mœurs, par la ferveur de son zèle, par la loyauté de sa conduite, par la sincérité de ses pieux discours. Il n'a rien dit qu'il

ne crût vrai, il n'a rien fait qu'il ne crût juste ; et nous souscrirons à presque tous les éloges qu'on lui a décernés, sans autre réserve que celle des imperfections naturellement attachées à tant de qualités brillantes. Il est difficile d'être toujours zélé avec modération, fort avec douceur, persuadé sans intolérance. Le siècle où il a vécu n'était pas du très-petit nombre de ceux où la raison peut prévaloir sur l'enthousiasme; mais, pour le mieux apprécier, pour le bien connaître, il faut, après avoir considéré ses actions, jeter les yeux sur ses écrits.

On lui en a jadis attribué plusieurs qui ne lui appartiennent pas, et dont la plupart, environ 60, lui sont tellement étrangers, que Mabillon ne les a pas même compris au nombre de ses productions apocryphes. Douze autres articles, imprimés à la suite de ses œuvres, ont été reconnus pour des ouvrages de quelques-uns de ses contemporains. Il en est enfin dont on s'aperçoit aisément qu'il n'est point l'auteur, soit parce qu'on n'y retrouve ni ses idées ni son style, soit parce qu'ils offrent des détails inconciliables avec l'histoire de sa vie. Son unique sœur, Humbeline, avait été mariée; par conséquent il n'est pas l'écrivain qui adresse à sa sœur un traité de la manière de bien vivre, où il est dit qu'elle n'a jamais eu d'époux.

Les véritables écrits de saint Bernard sont ses épîtres, ses sermons, et 12 traités ou opuscules théologiques ou moraux. On a perdu quelques-unes de ses lettres ; mais il en reste 444 recueillies par Mabillon, et 36 publiées par Martène; en tout 480, ou du moins 439, en retranchant celles que l'abbé de Clairvaux n'a point écrites, c'est-à-dire celles qui lui sont adressées, ou qui ont été rédigées par son secrétaire Nicolas, ou bien qui manquent d'authenticité; ou qui, sauf quelques variantes, ne sont dans le recueil de Martène que des copies des épîtres que Mabillon avait publiées. Les personnages auxquels écrit saint Bernard peuvent se diviser en cinq classes : d'abord des religieux, simples moines ou abbés; puis des archevêques, évêques ou autres ecclésiastiques séculiers; en troisième lieu, le chef et les officiers de la cour de Rome, le pape, les cardinaux, les légats; quatrièmement, des princes, des grands, des ministres, des hommes revêtus de quelque autorité ou dignité civile; enfin, des hommes privés, plus ou moins obscurs, dont quelques-uns même ne sont ni nommés ni désignés. Les matières traitées dans ces épîtres se distribueraient aussi en plusieurs genres : lettres monastiques, exhortant les uns à embrasser l'état religieux, les autres à y persévérer; enseignant comment il faut en remplir les devoirs, comment on peut en atteindre la perfection; discutant les droits, les intérêts; les affaires particulières ou locales de certains moines ou de certaines communautés : lettres ecclésiastiques relatives à l'élection de quelques évêques, à l'administration des diocèses ou même au gouvernement général de l'Église, surtout au schisme entre Innocent II et Anaclet : lettres politiques, où il s'agit d'affaires qui intéressent à la fois la religion et l'État, telles que les croisades et les démêlés du sacerdoce et de l'empire : lettres dogmatiques ou polémiques contre Abailard, contre les disciples de Pierre de Bruis; et, en dernier lieu, lettres de compliments, de remercîments, d'excuses, ou d'affaires purement personnelles. Toutes ces épîtres, si l'on n'en veut faire qu'une classification chronologique, se partageront en quatre séries, l'une depuis 1119, date de la plus ancienne, jusqu'à la mort d'Honorius II en 1130, pendant que Bernard, moine de Cîteaux, puis abbé de Clairvaux, acquiert de la renommée et déjà de la puissance; l'autre, de 1130 à 1138, lorsqu'il soumet la France, l'Allemagne, l'Italie à Innocent II : la troisième, qui atteint 1145, correspond au temps où son zèle s'exerçait particulièrement contre Abailard; et la dernière, au pontificat d'Eugène III, jusqu'en 1153. Toute cette correspondance est celle d'un fervent cénobite, défenseur des anciennes croyances, ennemi des nouvelles doctrines, réformateur des monastères, prédicateur des croisades, ami des papes et leur conseiller quelquefois sévère, censeur des rois et presque leur juge; habile et consciencieux personnage, dont les opinions ne sont pas toujours saines ni les démarches toujours modérées, mais dont les mœurs fortes et pures inspiraient l'estime et commandaient le respect. Le style de ses lettres est fort inégal : dans quelques-unes les pensées ont de la noblesse et une grâce naturelle, qui se communiquent à l'expression; le mauvais goût défigure la plupart des autres. Tantôt l'écrivain s'amuse à jouer sur les mots, particulièrement sur ceux de la Bible; tantôt il s'épuise en déclamations plus violentes qu'énergiques. Souvent il revêt des idées ou communes ou subtiles, d'une diction barbare. Mais on sait que saint Bernard n'a pas rédigé toutes les missives qu'il a souscrites : il en indiquait le sujet et les intentions à des secrétaires, qui n'exprimaient pas toujours assez dignement ses pensées; il s'en plaint lui-même dans une lettre à Pierre le Vénérable. On a lieu de croire que les plus recommandables par les qualités du style sont celles dont il se réservait la rédaction, à cause de l'importance des matières ou de la dignité des correspondants; et celles-là sont, à tout prendre, les plus heureuses productions du genre épistolaire au douzième siècle.

Le nombre de ses sermons est de 340, savoir : 86 qui s'adaptent au cours de l'année ecclésiastique; 43 sur la Vierge Marie et sur les saints; 125 sur divers sujets, et 85 sur le *Cantique des cantiques*. Voilà beaucoup de discours; mais ils ont en général fort peu d'étendue. Ceux de la quatrième série sont les plus remarquables; le goût de Bernard pour les allégories et pour les interprétations mystiques nous explique assez comment il a cherché les textes de tant d'exhor-

tations pieuses dans un livre saint, dont la lettre ne présentait pas immédiatement un cours d'instructions morales. C'est avec un art ingénieux qu'il traduit en maximes édifiantes les détails poétiques ou même érotiques de cet épithalame divin. Le dernier de ces discours n'atteint que le 3^e^ chapitre du poëme sacré; Gillebert de Hollande a continué et n'a point achevé ce commentaire.

A vrai dire, les sermons de saint Bernard appartiennent assez peu au genre oratoire : ce sont des chapitres de morale religieuse, plutôt que des discours proprement dits; les pensées d'un auteur pieux et mystique, plutôt que les paroles d'un orateur. On y remarquerait plus de symétrie que d'enchaînement, plus de mouvement dans les idées que dans les affections, plus d'esprit que d'éloquence. Ils sont écrits en latin, et il y a peu d'apparence qu'il les ait composés ou prononcés en français. A la vérité, plusieurs des religieux ses auditeurs, surtout les frères lais, pouvaient bien ne pas les comprendre; mais les prédications étaient en quelque sorte une partie de la liturgie qui se faisait et a continué de se faire en langue latine, même depuis que les idiomes modernes se sont de plus en plus établis et perfectionnés. C'est une ancienne version française faite après la mort, même après la canonisation de l'abbé de Clairvaux, qui se lit dans les manuscrits intitulés *li Sermon* SAINT *Bernaut*. Il n'a prêché en langue vulgaire que la croisade, et nous devons regretter que ces discours, qui produisaient de si vastes mouvements, qui précipitaient sur l'Orient une partie de la population de l'Europe occidentale, n'aient point été recueillis, qu'ils ne nous soient connus que par leurs éclatants et lamentables effets. Il n'a dû qu'à ce genre de harangues la réputation du plus grand orateur de son siècle. « Son éloquence, a dit M. Garat, paraissait l'un des miracles de la religion qu'il prêchait. L'Église, dont il était la lumière, semblait recevoir les volontés divines par son entremise. Les rois et les ministres, à qui il ne pardonnait jamais ni un vice, ni un malheur public, s'humiliaient sous ses réprimandes comme sous la main de Dieu même; et les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui comme ils vont se jeter au pied des autels. »

A la suite des quatre séries de sermons latins composés par saint Bernard, Mabillon a placé, sous le titre de *Flores*, des fragments, des pensées, des paraboles et des hymnes fort mal versifiés. Ces appendices, qui n'ont à peu près aucune valeur, seraient à rejeter à la fin des œuvres du saint abbé, après ses douze traités ou opuscules, dont le premier, dans l'ordre chronologique, est intitulé *Des Degrés de l'humilité et de l'orgueil*. Cette double matière est disposée de telle sorte que le plus bas degré de l'orgueil est mis en opposition au plus élevé de l'humilité, et qu'on va montant l'échelle du vice, descendant celle de la vertu. Les antithèses fourmillent dans ce traité, qui est écrit avec beaucoup de soin et non sans élégance. Le livre de l'amour de Dieu n'est pas moins remarquable par l'enchaînement des idées et par la précision du style; il peut jeter quelque lumière sur la question délicate de l'amour désintéressé. Selon Bernard, il faut un prix à l'amour; mais l'intérêt pour lequel on aime n'est pas distinct de l'objet véritablement aimé.

Il a donné le titre d'*Apologie* à un opuscule où il attaque beaucoup plus qu'il ne se défend : après avoir réprimandé les cisterciens, qui, méconnaissant les avantages que promat à la religion la diversité des ordres monastiques, décriaient amèrement celui de Cluny, il croit avoir acquis le droit d'adresser des remontrances aux clunistes eux-mêmes, et il use amplement de ce droit : il dénonce, il décrit les graves et nombreux désordres qui se sont introduits à Cluny et propagés dans tous les couvents du même institut. On a détaché du recueil de ses lettres une longue épître sur les mœurs et les devoirs des prélats. Il s'y plaint de l'habitude que l'on prend d'élever soudainement aux dignités ecclésiastiques des adolescents à peine échappés des bancs de l'école, et n'ayant d'autre titre que la noblesse de leurs familles. Il s'étend, à ce propos, en réflexions sur l'humilité, mais avec moins de méthode que dans le premier de ses traités. Le 5^e^ concerne la grâce et le libre arbitre, sujet qui offrait un riche fonds d'antithèses, et qui par cela même convenait à l'esprit, au goût, au talent de l'auteur. Ce livre se recommande à la fois comme orthodoxe, et comme l'un des plus ingénieux qu'on ait écrit sur ces questions épineuses.

Celui qui a pour titre *de Conversione ad clericos* n'est qu'une exhortation prononcée devant une assemblée de clercs dans une école. L'article suivant est un éloge de la nouvelle milice, c'est-à-dire de l'ordre monastique et militaire des templiers, institution amphibie qui ramène les formes antithétiques si familières et si chères à saint Bernard. Le plus court de ses opuscules traite du Baptême; ce n'était originairement qu'une lettre à Hugues de Saint-Victor. Une épître plus étendue, adressée à Innocent II, est une réfutation véhémente des doctrines d'Abailard. Certaines questions proposées par des moines de l'abbaye de Saint-Père donnèrent lieu à un traité *du Précepte et de la Dispense*, qui a longtemps passé pour un des meilleurs livres de morale monastique.

Une Vie de saint Malachie est la seule production de saint Bernard qui appartienne tant soit peu au genre historique; il y raconte beaucoup de miracles et quelques faits positifs. Il entremêle aux récits des réflexions pieuses, et des censures de la conduite des prélats. Son principal ouvrage est celui qu'il a composé après tous les autres, le traité de *la Considération*, dédié au pape Eugène III. Le mot *considération*, qui a tant d'autres sens, désigne ici l'habitude des réflexions morales et des méditations religieuses. Un 1^er^ livre est employé à prouver la nécessité de contracter ou de conserver cette habitude, même sur le

siége pontifical; et le 2e, à exposer ce que doit être, ce que doit faire un souverain pontife. Ses inférieurs, qui sont tous les peuples de la terre, comparaissent dans le 3e livre. Le 4e envisage les personnes qui entourent le chef de l'Église, ses conseillers, ses cardinaux, sa cour; et le 5e enfin, les êtres qui lui sont supérieurs, les anges et le Très-Haut. Mabillon a mis à la suite de ce grand traité un opuscule sur le chant ecclésiastique ou sur la réforme de l'antiphonier; l'abbé de Clairvaux n'en a réellement composé que le très-court prologue.

Une partie considérable des sermons de saint Bernard a été imprimée à Mayence en 1475, avec son livre sur *la Milice nouvelle*; et l'on a, dans le cours des trente années suivantes, publié plusieurs autres de ses écrits; mais ils n'ont commencé de paraître tous, ou la plupart, ensemble, qu'en 1508. Un catalogue général de toutes les éditions et versions complètes ou partielles de ses œuvres a été inséré dans le tome XIII, p. 218-227, de l'*Histoire littéraire de la France*, où se trouve aussi, pag. 130-131, la liste des livres et notices qui concernent sa vie et ses travaux. Il nous suffira d'indiquer ici l'édition en 2 vol. in-fol. que dom Mabillon dédia en 1667 au pape Alexandre VII, et qu'il reproduisit plus correcte et plus riche en 1690; celles de 1719 et de 1726 n'en sont que des copies, avec quelques additions.

On a vu que les trois genres d'idées qui dominent dans les écrits de saint Bernard sont : 1° les règles, les devoirs, les vertus de la vie monastique, les affaires et les intérêts des monastères; 2° l'ensemble et les détails du régime ecclésiastique, auquel il subordonne toujours celui des empires; 3° la doctrine catholique, qu'il défend contre les novateurs. Les formes dont il a revêtu ces matières méritent d'être observées. Son style n'est jamais sans couleur, il a souvent de l'élégance et de la grâce; il acquiert de la force et prend un caractère quand un travail plus soutenu les lui donne. La diction est celle des meilleurs écrivains du douzième siècle; mais quoiqu'on y aperçoive quelques traces de l'étude des livres classiques latins, on ne saurait la regarder comme assez pure. Elle est défigurée, non-seulement par des expressions tout à fait barbares, mais plus souvent par des locutions et des constructions empruntées de la Vulgate. L'auteur ne se contente pas de citer les livres sacrés, ou d'en recueillir les pensées; il en adapte le plus qu'il peut le texte latin au sien propre. Il avait assidûment étudié la Bible; mais il n'en lisait que la version latine, et s'appliquait surtout à multiplier les explications mystérieuses que chaque verset, chaque expression pouvait recevoir. Les écrits des principaux docteurs de l'Église latine, principalement de saint Augustin, lui étaient aussi très-familiers, et la lecture de quelques anciens auteurs profanes avait été l'un des exercices de sa jeunesse. Il cite assez souvent Ovide, qui peut-être lui avait laissé quelque empreinte de la mobilité de son esprit, et de son extrême habileté à reproduire une même pensée sous des aspects divers. L'abbé de Clairvaux, toujours plus occupé d'affaires que d'études, ne fut pas l'homme le plus savant de son siècle; mais toutes ses connaissances étaient précises et disponibles : sa mémoire, qu'il aurait pu enrichir davantage, avait du moins cette heureuse vivacité qui rend à chaque instant évocables, ou pour ainsi dire présentes, toutes les notions acquises dans le cours de la vie. Sa brillante et fertile imagination se montre dans presque tous ses ouvrages, quelque comprimée qu'elle y soit par la gravité et du sujet et de l'auteur; mais, de toutes ses facultés intellectuelles, il n'en est aucune dont la nature l'ait plus libéralement doué, et qu'il ait plus cultivée par un continuel exercice, que celle qui a reçu dans notre langue le nom d'*esprit*, et qui semble consister principalement à saisir entre les idées ou entre leurs expressions de nouveaux rapports, des similitudes inaperçues, des contrastes non observés. Cette faculté, au degré où il la possède, est digne du nom de talent; elle en acquiert l'éclat et la puissance.

On ne peut guère douter de l'éloquence et du génie d'un cénobite qui sut envoyer 100,000 croisés en Palestine sans y aller lui-même. Mais, quoiqu'il soit plus célèbre par son influence ou son autorité sur ses contemporains que par les écrits qu'il a laissés à la postérité, ses livres suffiraient encore pour dévoiler l'énergie de son âme, l'activité de son intelligence, la fécondité de son imagination. La plupart des auteurs de son temps écrivent ce qu'ils ont appris, non ce qu'ils ont pensé : les ouvrages de saint Bernard sont bien moins les fruits de ses études que de ses talents, et les défauts même de son style tiennent à l'ardente vivacité de son esprit, beaucoup plus qu'au mauvais goût de son siècle. [Daunou, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Chieré, bailli de Cîteaux, *Vie de saint Bernard*; Paris, 1601, in-12. — V. Gros, *Vita S. Bernardi*; Paris, 1645, in-4°. — Malabaila, *Vita del S. Bernardo*; Napol., 1634, in-4°. — Asti, *Vita del divoto e mellifluo dottore Bernardo*; Napol., 1637, in-4°. — Lemaître, *Vie de S. Bernard*; Paris, 1649, in-8°. — Chifflet, *S. Bernardi Genus illustre*; Dijon, 1660, in-4°. — Guilielmus a Sancto Theodorico, *Vita S. Bernardi*; Paris, 1690, in-fol. — Bourgoing de Villefore, *Vie de S. Bernard*; Paris, 1704, in-4°. — Colberg, *Dissertatio de Bernardo ab Alexandro II papa, in numerum sanctorum relato*; Regiom., 1725, in-4°. — Clemencet (C.-L.), *Histoire littéraire de S. Bernard et de Pierre le Vénérable*; Paris, 1774. — Neander (A.), *Der heilige Bernhard und sein Zeitalter*, Berl., 1813, in-8°. — Hoffmann (C.), *S. Bernhardi Vita*; Marb., 1819, in-4°. — Ratisbonne (J.-L.-T.), *Histoire de S. Bernard*; Pav., 1841, 2 vol. in-12. — Adamus de S.-Victore, *Epitaphium S. Bernardi*, publié par Jean Mabillon; Paris, 1690, in-fol. — Montalembert, *Histoire de S. Bernard*; Paris. — Abel Desjardins, *Études sur S. Bernard*; Dijon, 1845, in-18. — Daunou, dans le t. XIII de l'*Hist. litt. de la France*. — Abbé de Ratisbonne, *Hist. de saint Bernard*.

***BERNARD DE FLORAC**, poëte français, vivait dans le onzième siècle. On a de lui : *de Excidio Trojæ*, en vers léonins, poëme inséré dans les *Adversaria* de Barth.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ ætatis*.

**BERNARD DE PAVIE**, canoniste italien, natif de Pavie, mort dans la même ville le 18 décembre 1213. Plusieurs jurisconsultes le surnomment *Circa* : il eut une grande réputation, comme professeur de droit canonique, dans les écoles de Rome et de Bologne; il fut successivement prévôt du chapitre de Pavie et évêque de Faënza. En 1198 il passa à l'évêché de Pavie, et fit fleurir les bonnes études dans son diocèse. La cour de Rome l'employa, en 1203, à ramener les villes de la Lombardie au parti de l'empereur Othon IV. Bernard est surtout connu par sa collection de *Décrétales*, que le savant Ant. Augustin fit imprimer à Ilerda (Lerida) en 1567. On lui doit encore : *Summa super capitula extravagantium*; — *Commentaire sur les Décrétales*; — *Commentaires sur l'Ecclésiaste*; — *Commentaires sur le Cantique des cantiques* : ces deux derniers ouvrages se trouvent à la bibliothèque royale de Turin.

Riegger, *Bibliotheca Juris canonici*, pag. 301. — Ughelli, *Italia sacra*, tom. II, pag. 519. — La Porte du Theil, *Notice des Manuscrits*, tome VI, pag. 49.

***BERNARD**, théologien français, de l'ordre des Prémontrés, vivait au commencement du douzième siècle. On a de lui : un *Traité contre les Vaudois*; Ingolstadt, 1614, in-4°; on le trouve aussi dans *Bibliotheca Patrum Lugdunensis*.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ ætatis*.

***BERNARD**, chroniqueur français, moine de Cluny, vivait dans le commencement du douzième siècle. On a de lui : *Consuetudines Cluniacensis monasterii*.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ ætatis*. — *Histoire littéraire de la France*, t. VII, pag. 595.

***BERNARD**, commentateur hollandais. *Voy.* BERNARD SYLVESTRE.

**BERNARD D'AURIAC.** *Voy.* AURIAC (*Bernard* DE).

***BERNARD** *de Chartres*, philosophe et théologien célèbre du douzième siècle. Sa vie est pour ainsi dire inconnue : on sait seulement qu'il dirigeait l'école de Chartres dans le temps où Guillaume de Champeaux dirigeait celle de Saint-Victor, et qu'il eut parmi ses contemporains une immense réputation. Du reste, ce n'est que depuis que M. Cousin a retrouvé le système de ce philosophe dans un curieux manuscrit, qu'on a pu se faire une idée de ses doctrines; et c'est probablement pour cette raison que la plupart des recueils biographiques ont jusqu'ici laissé de côté et le système et l'auteur du système. — Guillaume de Champeaux avait enseigné que dans tout être, outre l'élément individuel, il y a un élément universel qui n'est pas créé par l'esprit, mais qu'au contraire tout acte de l'esprit suppose. Mais quelle est la nature de ces éléments, qu'affirme le réalisme et que niait Roscelin? Guillaume de Champeaux avait singulièrement hésité sur cette question. Le rôle propre de Bernard de Chartres fut de la résoudre nettement dans le sens du platonisme. C'est ce que nous apprend le spirituel historien du douzième siècle, Jean de Salisbury, dans son *Metalogicus* : « Celui-là, dit-il, défend les idées; disciple de Platon, élève de Bernard de Chartres, il affirma que, hors d'elles, il n'y a ni espèces ni genres : or l'idée, suivant la définition de Sénèque, est l'éternel exemplaire des choses de la nature; et comme ces exemplaires ne sont sujets ni à la corruption ni à l'altération qui atteignent les individus, et qui, se succédant sans cesse sous mille formes diverses, les font s'écouler toujours différents d'eux-mêmes, ils constituent vraiment et proprement les *universaux*. »

Le manuscrit de Bernard de Chartres, que M. Cousin a découvert à la Bibliothèque impériale, est une sorte de poëme suivi de vers et de prose, et divisé en deux parties intitulées, l'une, *Megacosmus* (grand monde), et l'autre *Microcosmus* (petit monde, c'est-à-dire *Traité de l'Homme*). On y trouve le développement du système que Jean de Salisbury a résumé en quelques mots, c'est-à-dire un platonisme parfois interprété suivant le génie des Alexandrins. FRÉD. MORIN.

Jean de Salisbury, *Metalogicus*. — *Histoire littéraire des Bénédictins de la France*. — V. Cousin, *Introduction aux fragments inédits d'Abailard*. — Rousselot, *Études sur la Philosophie dans le moyen âge*. — Hauréau, *de la Philosophie scolastique*.

* **BERNARD SYLVESTRE**, vraisemblablement né en Belgique, fit partie du clergé de la ville d'Utrecht, et y enseigna la philosophie et la théologie au commencement du douzième siècle. Il avait dédié ses écrits au fameux Maître des écoles, Terricus, dont parle Abailard dans son épître intitulée *Historia Calamitatum*. Terricus assista en effet au concile de Soissons, qui fut convoqué en 1120 contre Abailard. On attribue à Bernard Sylvestre un commentaire sur les *Eclogæ* du poëte Théodule, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque impériale de Paris sous le n° 954. Il existe à la même bibliothèque un manuscrit (n° 4264, in-4°) qui renferme, du même auteur : *Epistola ad Raymundum Castri Ambosii, de modo rei familiaris utilius gubernandæ*. Cette lettre avait été imprimée dans les anciennes éditions des œuvres de saint Bernard, abbé de Clairvaux. On cite encore de Bernard Sylvestre deux ouvrages manuscrits (attribués à Bernard de Chartres), l'un intitulé *Megacosmus*, et l'autre, *Microcosmus*, dans le n° 199 du fonds Colbert. CH. RICHARD.

Casim. Oudin, *Comment. de Scriptoribus ecclesiasticis*, tom. II, c. 1005-1007.

***BERNARD DE MORLAIX**, moine bénédictin, vivait vers 1140 environ. Selon Pitseus, *de Scriptoribus Angliæ*, pag. 205, il était Anglais. Il acquit quelque renommée sous Pierre Maurice, abbé de Cluny, auquel il adressa un poëme en trois livres, *de Contemptu Mundi*, imprimé à Brême en 1597, et à Rinteln, sur le Wéser, en 1626, in-8°. Ce poëme n'a d'autre rapport que le titre avec celui qui a été publié par le bénédictin Gabriel Gerberon à la page 194 de l'édi-

tion des œuvres de saint Anselme de Cantorbéry; Paris, Eud. Billaine, 1675.

Casim. Oudin, *Comment. de Scriptoribus ecclesiasticis*, tom. II, col. 1275-76.

**BERNARD DE VENTADOUR**, troubadour du douzième siècle, n'appartenait pas à la noble famille des vicomtes de Ventadour. Son père était simple fournier (domestique chargé du four) dans le château d'Ebles II de Ventadour, ami de Guillaume, duc d'Aquitaine et de Poitou, que les chroniques du temps appellent *le Chanteur*. Il aima, en effet, jusque dans sa vieillesse la poésie et les chansons. Ce fut à l'école de son seigneur, empressé de cultiver les heureuses dispositions qu'il montra dès son enfance, que le jeune Bernard apprit lui-même ce *gay sçavoir*, qui dans le Midi était cultivé surtout par les princes et les nobles gentilshommes, *courtois* et *bien appris*. Il fut admis, grâce à son talent poétique et à la distinction de sa figure, dans la société des grands. Il consacra ses chants à l'amour; et nous trouvons dans ses poésies la preuve des succès qu'ils lui firent obtenir auprès des dames pour lesquelles il les composa. Ils le montrent, dès son adolescence, offrant à la vicomtesse de Ventadour elle-même, la belle Agnès de Montluçon, des hommages accueillis avec faveur. On peut y suivre les développements d'une passion qui n'ose d'abord se déclarer, qui se hasarde ensuite à nommer celle qui en est l'objet, et qui finit par éclater en hymnes de reconnaissance pour un bonheur révélé par des aveux indiscrets. L'histoire des amours du poëte et de la noble châtelaine avait commencé comme la plupart des aventures du même genre, si communes dans les chroniques du temps; elle eut le même dénoûment. Le vicomte Ebles eut des soupçons, qui se changèrent bientôt en certitude. Il enferma sa femme, et chassa le troubadour de son château et même de ses domaines.

Les chansons composées par Bernard après cette disgrâce attestent un désespoir qui ne tarda pas à faire place à de nouvelles amours et à de nouveaux triomphes. Reçu à la cour d'Éléonore de Guienne, devenue en 1152 duchesse de Normandie après avoir été reine de France, il chanta sa nouvelle bienfaitrice; et les historiens ne croient pas calomnier l'épouse répudiée de Louis VII, en ajoutant une nouvelle galanterie à celles qui avaient déjà rendu son nom célèbre. Mais le bonheur de Bernard de Ventadour ne fut pas de longue durée. Éléonore fut obligée en 1154 de quitter la France pour suivre son époux, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Henri II. Bernard aurait sans difficulté traversé le détroit, pour suivre celle qu'il continua de chanter. Mais il ne put exécuter le projet qu'il avait formé de se rendre auprès d'elle. « Ce sera, avait-il dit, avant l'hiver prochain, pourvu que j'obtienne la permission du roi d'Angleterre, en faveur duquel je suis tout ensemble Anglois et François. » Cette *permission* n'ayant pas été accordée, il se retira auprès du comte de Toulouse Raymond V, le protecteur des troubadours. Il y resta jusqu'à la mort de ce prince, auprès duquel il composa toutes celles de ses poésies qui n'ont pour objet ni son premier ni son second amour. A la mort de Raymond, en 1194, il se retira dans l'abbaye de Dolon en Limosin, et non dans le monastère de Montmijour, comme le dit Nostradamus, qui le fait vivre sans raisons suffisantes jusqu'en 1223. Il est probable qu'il ne prolongea pas sa carrière au delà de la fin du douzième siècle. Ce poëte, dont Pétrarque a fait mention avec éloge (*Trionfi* 4), se distingue par la vivacité et la délicatesse de ses sentiments, la beauté des images, la naïveté du style et la facilité de la versification. Nous avons de lui quelques *Tensons* ou *Jeux-partis*, et environ cinquante chansons.

C. Hippeau.

Sainte-Palaye et Millot, *Histoire des Troubadours*. — Raynouard, *Choix des Poésies des Troubadours*. — *Histoire littéraire de la France*, t. XII, p. 458.

***BERNARD DE COMPOSTELLE**, théologien et canoniste espagnol, vivait dans le treizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Diplomata Summorum Pontificum, et antiquorum Hispaniæ Regum*, mis dans le 4e vol. de *Hispania illustrata*; — la troisième compilation des *Décrétales*; — un Commentaire sur les premiers livres des *Décrétales*.

Trithème, *De Scriptoribus ecclesiasticis*. — Possevin, *Apparatus sacer*. — Dupin, *Biblioth. ecclésiastique du douzième siècle*.

**BERNARD**, surnommé *Syglerius*, abbé du mont Cassin, mort en 1282. Il fut d'abord religieux du monastère de Savigny, dans le diocèse de Lyon; il devint, en 1256, chapelain du pape Innocent IV. Il fut ensuite abbé de Saint-Honorat dans l'île de Lérins puis en 1263 il fut élu abbé du Mont-Cassin, à l'invitation d'Urbain IV. Son mérite lui procura l'avantage d'accompagner Charles Ier d'Anjou dans son voyage en Italie. Parmi ses écrits on remarque : *Speculum Monachorum*, divisé en trois parties, imprimé à Venise et à Cologne en 1520, in-16. Ch. R.

Placidius, *Diacon. cas., Supplementum*, cap. 2, et *annotat.*, pag. 192 et 193. — Fabricii, *Bibliotheca ecclesiastica*.

***BERNARD D'AUVERGNE**, théologien et prédicateur français, de l'ordre des Dominicains, natif de Gannat, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Lecturæ super Libros Sententiarum*; — *Contra dicta Henrici de Gandavo, quibus impugnat S. Thomam*; — *Contra Godefr. de Fontibus*; — *Contra Jacobum de Viterbio, eremitam, eadem de causa*; — *Sermones*.

Échard, *de Scriptoribus ordinis Prædicatorum*. — Fabricius, *Biblioth. latina mediæ ætatis*.

**BERNARD DE LA BARTHE**, troubadour du treizième siècle. Il était archevêque d'Auch; mais un sirvente qu'il publia pendant le cours de la guerre des Albigeois, et où il prêchait la paix aux partis avec un esprit de tolérance fort

rare à cette époque, indisposa contre lui ses supérieurs : on le dépouilla de son archevêché, en donnant pour prétexte le mauvais état de son diocèse et la trop grande liberté de ses mœurs. On ne trouve, dans le sirvente de ce prélat, rien qui autorise ce dernier reproche.

Millet, *Histoire des troubadours.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERNARD PTOLOMEI** (*saint*), fondateur des Olivétains, né à Sienne en 1272, mort le 20 août 1348. Il était issu d'une des premières maisons de Sienne, et remplit avec zèle les premières charges dans sa patrie. Le vœu qu'il avait fait de quitter le monde, s'il guérissait d'un mal d'yeux, ayant été exaucé, il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, se retira dans un désert à dix milles de Sienne, et y pratiqua d'incroyables austérités. Quelques disciples se joignirent à lui. Le pape lui conseilla de choisir le genre de vie d'un ordre religieux approuvé par l'Église. Bernard adopta la règle de Saint-Benoît et l'habit blanc. Son ordre, connu sous le titre de *Congrégation de la Vierge Marie du mont Olivet*, nom du lieu de sa retraite, fut approuvé par plusieurs papes.

Feller, *Dictionnaire historique.*

***BERNARD DE NORIQUE**, chroniqueur allemand, de l'ordre des Bénédictins, vivait au commencement du quatorzième siècle. On a de lui : *Chronicon Laureacensium et Passaviensium episcoporum*; — *Chronicon Austriacum.* Ces deux chroniques se trouvent dans *Scriptores Austriaci* de Pertz.

Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ ætatis.*

***BERNARD**, nom d'une famille française qui, sortie de rangs obscurs, s'éleva, au quinzième siècle, à d'éminentes positions. En voici les principaux membres :

I. *Étienne*, dit *Moreau*, fut successivement trésorier ou receveur général de Louis II, roi de Sicile, mort en 1417 ; puis de sa fille Marie d'Anjou, reine de France, qui introduisit la famille dans les faveurs de Charles VII, et qui créa ainsi la fortune et l'élévation presque subite des Bernard. Il vivait encore en 1433.

II. *Jean*, né à Tours en 1386, mort en 1466, fut d'abord professeur ès lois. Il devint ensuite prieur de Loches en 1419; conseiller au parlement, séant à Poitiers; doyen d'Angers; maître des requêtes de l'hôtel, de 1424 à 1439; archevêque de Tours et chancelier d'Anjou (1441); ambassadeur, en 1455, près du roi de Castille et de Léon, pour renouveler son alliance avec le roi de France; en 1459, à Mantoue, auprès du pape Pie II, pour soutenir les prétentions de René d'Anjou au royaume de Naples, contre celles du fils du roi Alfonse. En 1461, il devint abbé de la Couture du Mans, assista en 1466 à l'entrevue de Louis XI et du roi d'Espagne, et mourut à l'âge de quatre-vingts ans.

III. *Guy*, fils d'Étienne et frère du précédent, naquit vers 1410 et mourut le 28 avril 1481. Il débuta comme magistrat ecclésiastique en 1439, avec le titre de maître des requêtes. En 1448, il fut chargé, auprès des antipapes Nicolas V et Félix, d'une mission aussi importante que délicate : elle eut pour résultat l'abdication de ce dernier, et la fin du grand schisme pontifical. Charles VII récompensa ce service éminent en le créant (1453) évêque-duc de Langres, et par conséquent pair de France. En 1458 il prit part, comme tel, au jugement du duc d'Alençon, accusé de crime d'État. Il sacra en 1461 le roi Louis XI, qui le fit chancelier de l'ordre de Saint-Michel, institué par ce prince en 1469.

A. Vallet de Viriville.

Anselme, *Histoire généalogique de la Maison de France*, etc., t. II, p. 220. — Quatrebarbes, *Œuvres de René d'Anjou*, t. IV, p. 196. — Gaignières, *Titres scellés des évêchés* (Manuscrits de la Biblioth. impér.). *Gallia christiana* (*ecclesia Lingonensis*).

***BERNARD** ou **BERNHARD**, surnommé *le Teutonique*, vivait à Venise, où il inventa les pédales de l'orgue en 1470. Il passa pour le plus habile organiste de son temps, et fut attaché en cette qualité à l'église Saint-Marc de Venise. Son invention, si importante, des pédales n'a été jusqu'ici contestée par aucun historien. Cependant des Roches a signalé une chronique flamande, écrite de 1318 à 1350 par Nicolas de Clerck, dans laquelle on trouve un passage en vers sur un facteur de vielles ou *rubebbes* (violes de ce temps), nommé Louis Van Valbeke, qui, à cause de sa profession, est désigné dans les vers sous le nom de *Vedelaere*. Ce Louis Van Valbeke, né au bourg de Valbeke en Brabant, vécut sous le duc Jean II, de 1294 à 1312, et inventa l'art de jouer d'un instrument avec les pieds (*stampien*).

Des Roches, dans le t. V des *Mémoires de l'Academie de Bruxelles.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BERNARD LE TRÉVISAN**, alchimiste italien, né à Padoue en 1406, mort en 1490. Le surnom de *Trévisan* lui vient de ce qu'il se donnait le titre de comte de la Marche Trévisane. Il raconte lui-même très-naïvement toutes les tribulations de sa vie d'alchimiste, qui auraient dû décourager tous les adeptes. Il dit aussi, sur un ton tout à fait lamentable, comment il passa une vingtaine d'années à calciner des coquilles d'œufs, à calciner la couperose avec le vinaigre, à dissoudre l'argent dans l'eau-forte, etc., sans obtenir aucun résultat. Enfin, il se mit à voyager, pour s'assurer si la pierre philosophale ne se trouvait pas cachée dans quelque coin éloigné du monde. Il rencontra un clerc et un religieux qui lui firent encore perdre son temps et son argent. Enfin il se mit sérieusement à l'observation de la nature et à la lecture des anciens. Ce dernier effort fut couronné d'un plein succès. Il découvrit, dit-on, le secret de la pierre philosophale dans cet adage si souvent cité par les maîtres de l'art sacré : « Nature s'esjouit de sa nature ; et nature contient nature. » En d'autres termes : *Pour faire de l'or, il faut de l'or.* On a de lui : *de Philosophia hermetica liber*

Strasbourg, 1567, 1574, 1586, 1597; Nuremberg, 1593, 1643; Bâle, 1583; — *Opus historico-dogmaticum, cum J.-F. Pici libris tribus de Auro*; Urseli, 1598, in-8°; — *Tractatus de secretissimo philosophorum Opere chemico, et responsio ad Thomam de Bononia*; Bâle, 1600; Leipzig, 1605; — *Opuscula chemica de Lapide philosophorum* (en français); Anvers, 1567; (en allemand), Leipzig, 1603; — *Bernardus redivivus, vel opus de Chymia historico-dogmaticum e græco in latinum versum*; Francfort, 1625. De tous les ouvrages de Bernard, le plus important est celui qui traite du *très-grand secret des philosophes* : il est divisé en quatre parties. Dans la première partie, il traite *des inventeurs qui premiers trouvèrent cet art précieux*; dans la seconde partie, l'auteur parle *de ses peines, de ses despences et persévérances*; dans la troisième partie, il expose *les principes et racines des metaulx*; enfin, dans la quatrième, il est question *de la practique*. On trouve, dans le traité *de Chemico miraculo*, une théorie assez ingénieuse sur la source de la chaleur. Les ouvrages de Bernard le Trévisan ont été pendant longtemps fort recherchés par les alchimistes.

Ferd. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 437-441.

* **BERNARD JUSTINIEN**, historien italien, natif de Venise, mort en 1495. Il entra dans l'ordre des Chartreux en 1471, et fut député par les Vénitiens vers le pape Sixte IV. On a de lui : *la Vie de Laurent Justinien*, imprimée en tête de ses ouvrages; Bâle, 1560; Lyon, 1568; — *la Vie de saint Marc l'Évangéliste*; Venise, 1534, in-fol.; — différents discours; — l'*Histoire de Venise et des Goths*.

Dupin, *Biblioth. ecclésiastique*, quinzième siècle.

* **BERNARD** ou **BERNHARD DIVITIO DE BIBIENA**. *Voy.* BIBIENADOVIZI.

* **BERNARD** (....), chroniqueur et théologien allemand, vivait à Augsbourg dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Exegesis rerum Augustanarum quæ suo tempore ab 1646 in urbe Augustana contigerunt*; Augsbourg, 1653, in-fol.; — *Scala cœli, gradibus piarum meditationum distincta*; ibid., 1662, in-12.

Ziegelbauer, *Hist. litteraria ordinis S. Benedicti*.

* **BERNARD** (....), biographe français, chanoine d'Avignon, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Speculum illustrium juris interpretum qui publice per IV sæcula professi vel interpretati sunt in universitate Avenionensi*; Avignon, 1712, in-4°.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édition Fontette.

**BERNARD** (*Adrien-Antoine*), connu sous le nom de *Bernard de Saintes*, né dans cette ville en 1750, mort en Amérique en 1819. Il présidait le tribunal de sa ville natale, lorsqu'il fut envoyé par les électeurs de son département à l'assemblée législative. Nommé à la convention après la session de cette assemblée, il se rangea parmi les montagnards, et vota la mort de Louis XVI dans le plus bref délai. Il fit ensuite partie du comité de sûreté générale, et fut envoyé dans le département de la Côte-d'Or pour y faire mettre la terreur à l'ordre du jour. Il reçut ensuite une pareille mission pour Montbelliard. A son retour, il devint secrétaire de la convention. Après le 9 thermidor, il fut proposé comme membre du comité de salut public; mais Tallien le fit repousser. Il entra cependant au comité de sûreté générale. Devenu alors président de la convention, il répondit favorablement à une députation de jacobins qui étaient venus se plaindre de l'incarcération des patriotes et de la mise en liberté des aristocrates. Bernard resta toujours fidèle à ses opinions, et jamais il ne s'associa aux menées contre-révolutionnaires des thermidoriens; aussi fut-il arrêté en 1795, à la suite des événements de prairial, et ce fut en vain qu'il réclama. Il ne dut son élargissement qu'à l'amnistie du 4 brumaire an IV. Sous l'empire, il fut nommé juge, et en 1815 il représenta à la chambre le département de la Charente. Forcé en 1816 de sortir de France comme *votant*, il se réfugia en Belgique, et y créa un journal; mais bientôt le gouvernement hollandais lui ordonna de quitter ce royaume. Alors il s'embarqua pour les États-Unis, et fit naufrage sur les côtes de Madère. Cependant il arriva en Amérique.

Le Bas, *Dictionnaire encylopédique de la France*.

* **BERNARD** *d'Arras*, théologien français, de l'ordre des Capucins, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *le Grand Commandement de la Loi, ou le Devoir principal de l'homme envers Dieu et envers le prochain, exposé selon les principes de saint Thomas*; Paris, 1734, in-12; — *l'Ordre de l'Église, ou la Primauté et la Subordination ecclésiastique selon saint Thomas*; ibid., 1735, in-12; — *le Ministère de l'Absolution, ou le Pouvoir de confesser, selon saint Thomas*; ibid., 1740, in-4°.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca Capuccinorum*.

* **BERNARD** *de Bologne*, théologien et biographe italien, natif de Bologne, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Manuale Confessariorum ordinis Capuccinorum*; Venise, 1737, 1740, 1745; — *Institutio theologica, juxta omnia fidei dogmata et Joannis Duns Scoti scholastico nervo instructa*; Venise, 1746, in-4°; — *Calculus chronologicus sacræ Scripturæ a mundi exordio usque ad Christum natum*; — *Dissertatio de Aera communi pro anno Nativitatis Jesu Christi*; — *Bibliotheca scriptorum ordinis Minorum Francisci Capuccinorum, retexta et extensa, etc., quæ prius fuerat a B. Dionysio Genuensi, ejusdem ordinis concionatore contexta*; Venise, 1747, in-fol. : cet ouvrage n'est pas complet, et manque de critique.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BERNARD** (*Catherine*), femme de lettres, née à Rouen en 1662, morte à Paris le 6 septembre 1712. Elle était parente de Corneille, et on suppose que cette qualité lui suggéra l'idée de se faire un nom dans la littérature. Son esprit fin et distingué l'aida sans doute dans ce projet plus que ses liens avec l'immortel poëte : mais que ce fût ou non pour marcher sur ses traces, elle aborda, avec plus d'audace que de succès, ce que l'on appelait alors, en style fleuri, *les cimes élevées du Parnasse*. Elle composa deux tragédies, *Léodamie*, en 1690, dont la réussite fut médiocre, et *Brutus*, en 1691, qui reçut plus d'applaudissement. Cette pièce eut, dit-on, le mérite d'engager Voltaire à traiter le même sujet. Mlle Bernard est l'auteur de plusieurs romans où se remarque une grande délicatesse d'observation, et qui dénotent une science du cœur fort cultivée depuis, mais qui, à cette époque où le roman psychologique n'était pas inventé, se trouvait encore dans l'enfance.

Sur les avis de Mme la chancelière de Pontchartrain, son amie et sa protectrice, Mlle Bernard renonça au théâtre, et fit un grand nombre de pièces légères que l'on trouve dans différents recueils, et notamment dans ceux de l'Académie française de 1690 à 1697.

Ce petit madrigal si simple qu'il est dans toutes les mémoires, et que chacun croit l'avoir fait, lui est attribué :

Vous n'écrivez que pour écrire ;
C'est pour vous un amusement.
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire (1).

Nous rapporterons encore ici la requête qu'elle adressa à Louis XIV pour obtenir le payement d'une pension qu'elle en avait reçue.

Sire, deux cents écus sont-ils si nécessaires
Au bonheur de l'État, au bien de vos affaires,
Que sans ma pension vous ne pouviez dompter
Les faibles alliés et du Rhin et du Tage ?
A vos armes, grand roi, s'ils pouvaient résister ;
Si, pour vaincre l'effort de leur injuste rage,
Il fallait ces deux cents écus,
Je ne les demanderais plus.
Ne pouvant aux combats pour vous perdre la vie,
Je voudrais me creuser un illustre tombeau ;
Et, souffrant une mort d'un genre tout nouveau,
Mourir de faim pour la patrie.
Sire, sans ce secours tout suivra votre loi ;
Et vous pouvez en croire Apollon sur sa foi.
Le sort n'a point pour vous démenti ses oracles.
Oh ! puisqu'il vous promet miracles sur miracles,
Faites-moi vivre, et voir tout ce que je prévoi !

Mlle Bernard remporta plusieurs prix de poésie à l'Académie française et aux Jeux Floraux de Toulouse. Son mérite la fit recevoir à l'Académie des Ricovrati de Padoue.

Fontenelle fut son admirateur et son ami ; on a prétendu qu'il l'avait aidée dans ses ouvrages.

ROSANNE DE CURTON.

*Biographie des Femmes célèbres.*

**BERNARD** (*Charles*), conseiller du roi et historiographe de France sous Louis XIII, mort en 1640 : il est auteur d'une *Histoire des guerres de Louis XIII contre les religionnaires rebelles* ; Paris, 1646, in-fol. ; — d'une *Carte généalogique de la maison de Bourbon*, et de plusieurs autres ouvrages dont on peut voir la liste dans les Mémoires de Nicéron.

Sorel, *Bibliothèque Française*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Nicéron, *Mémoires*.

*BERNARD ou BERNHARD (*Charles*), pseudonyme d'un des meilleurs romanciers danois contemporains, et dont le véritable nom passe pour être celui de *Saint-Aubain*, descendant d'une famille française, et habitant Copenhague. Mais l'auteur, qui a peut-être fait une partie de ses romans en collaboration avec d'autres, n'a jamais avoué son nom ; et, bien qu'il reçoive la pension viagère dont l'État récompense les écrivains de talent et sans fortune, le public curieux qui admire ses livres est encore dans le doute quant à son identité personnelle. Le premier ouvrage par lequel il prit place en 1834 parmi les romanciers distingués du Danemark, où cette branche de littérature venait de naître, fut livré à la publicité par M. I.-L. Heiberg, poëte et critique spirituel ; mais bientôt son esprit fin et juste, son talent dans l'art de peindre la vie de salon et de famille, sa morale sérieuse, son style agréable, lui procurèrent de nombreux lecteurs dans le Nord, et particulièrement en Allemagne, où presque toutes ses œuvres ont été traduites par M. Kannegiesser.

Les principaux de ses romans, qui tous ont paru à Copenhague, sont : *Et Aar i Kjöbenhaon* (Un an à Copenhague), 2 vol., 1834 ; — *Dagvognen* (la Voiture de Messagerie) ; — *Declarationen* (la Déclaration d'Amour) ; — *Börneballet* (le Bal d'Enfants) ; — *Hospitals-Forlovelsen* (les Fiançailles à l'Hôpital), traduit en allemand sous le titre : *Lebensbilder aus Dänemark* (Tableaux de la Vie en Danemark) ; Leipzig, 1840 et 1849 ; — *Lykkens Yndling* (le Favori du Bonheur) (en allemand) ; — *Das Glückskind* ; Copenhague, 1837 et Leipzig, 1850 ; — *Tante Franziska* (la Tante Françoise), et *Skiödesynderne* (les Péchés mignons), Leipzig, 1843 ; — *Gamle Minder* (Des vieux Souvenirs), trad. en allemand ; — *Christian VII und sein Hof* (Chrétien VII et sa cour) ; Leipzig, 1847, roman historique ; — *To Venner* (Deux Amis) ; Leipzig, 1850 ; — *Christiern II und seine Zeit* (Chrétien II et son temps), roman historique ; Leipzig, 1849 ; — *Kröniker fra Erik of Pommerns Tid* (Chroniques du temps d'Éric de Poméranie) ; Copenhague, 1849 : ces chroniques, à cause de leur caractère antigermanique, n'ont pas été traduites en allemand.

P.-L. MÖLLER.

Bellman, *Poëtes suédois*. — Beoroulf, *Bëndtz, peintre danois*. — Nagler, *Künstler-Lexicon*, *Bissen*.

*BERNARD DU GRAIL DE LA VILETTE (*Charles* DE), romancier et littérateur français, né en 1805 à Besançon, mort le 6 mars 1850 à Neuilly. D'après une note laissée par Bernard lui-même, il est établi que ses aïeux venaient d'Au-

(1) On l'attribue plus généralement à Pradon.

vergne, et que son origine remontait à l'an 1293, époque où vivait en Vivarais un chevalier Raymond de Bernard. Un arrêt, rendu à Riom en 1666 par M. de Fortia, maintint cette noblesse dans ses titres et priviléges.

Charles de Bernard commença, à la faculté de droit de Dijon, des études de droit interrompues par la révolution de Juillet. De retour à Besançon, il travailla pendant deux ans à la *Gazette de Franche-Comté*, feuille légitimiste; mais, entraîné par ses tendances littéraires, il partit pour Paris, emportant avec lui un volume de poésies intitulé *Plus Deuil que Joie*, qui n'obtint d'abord qu'un médiocre succès. Quelque temps après, il entra à la *Chronique de Paris*, où il publia des nouvelles qui le firent remarquer. Encouragé par H. de Balzac, dont il était l'ami, on vit dès lors ses œuvres, accueillies avec empressement par le public, se succéder avec rapidité. Ses derniers romans, un peu trop multipliés peut-être, furent généralement mieux goûtés que les premiers.

Les romans de Charles de Bernard offrent des parties sérieuses, une grande netteté de style, une allure vive et dégagée, et surtout une certaine connaissance de la société. Attaqué depuis quelque temps d'une maladie de larynx très-grave, Charles de Bernard mourut en proie à d'atroces souffrances, presque de faim, le 6 mars 1850. On a de lui : *Une Aventure de Magistrat*; — *la Femme de quarante ans* (imprim. dans la *Chronique de Paris*, 1832); — *l'Arbre de Science*; — *le Nœud gordien* (1838), qui n'est que la réunion sous un même titre de cinq nouvelles, dont l'une, *l'Anneau d'argent*, vient d'être récemment publiée par *le Siècle*; — *Gerfaut* (1838), que l'on s'accorde à regarder comme son chef-d'œuvre; — *les Ailes d'Icare* (dans le *Journal des Débats*), 1839 et 1840, chez Gosselin; — *la Peau du Lion* (dans *le Siècle*), 1841; — *le Paravent*; Paris, Gosselin, 1839; — *le Paratonnerre*, nouvelle (dans la *Revue des Deux Mondes*); — *un Homme sérieux* (même Revue), 1847; — *le Gentilhomme campagnard* (*Journal des Débats*), 1847.

MELVIL-BLONCOURT.

Quérard, *la France littéraire*. — Supplément du *Dict. de la Conversation*.

**BERNARD** (*Claude*), appelé communément *le Pauvre prêtre*, ou le *père Bernard*, né en 1588 à Dijon, d'une famille noble, mort le 23 mars 1640. Pierre Le Camus, évêque de Belley, l'engageant à entrer dans l'état ecclésiastique, Bernard lui répondit : « Je suis un cadet qui n'ai rien; il n'y a presque point de bénéfices en cette province qui soient à la nomination du roi : pauvre pour pauvre, j'aime mieux être pauvre gentilhomme que pauvre prêtre. » Il suivit cependant le conseil du prélat, et vécut quelque temps en ecclésiastique mondain; mais bientôt il renonça au monde, résigna le seul bénéfice qu'il eût, et consacra sa vie au service des pauvres. Il se dépouilla pour eux d'un héritage de près de 400,000 livres, qui lui échut sans qu'il s'y attendît. Le cardinal de Richelieu l'ayant nommé à une abbaye du diocèse de Soissons, il ne voulut pas l'accepter : « Quelle apparence, écrivait-il à ce cardinal, que j'ôte le pain de la bouche des pauvres de Soissons, pour le donner à ceux de Paris? » Le cardinal le pressant de lui demander une grâce quelconque : « Monseigneur, dit Bernard, je prie Votre Éminence d'ordonner que l'on mette de meilleures planches au tombereau dans lequel je conduis les criminels au lieu du supplice, afin que la crainte de tomber dans la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu avec attention. » Il prêchait souvent plusieurs fois la semaine, et ses discours produisaient un grand effet, quoiqu'il parlât sans préparation. Il fut enterré dans l'église de l'hôpital de la Charité. C'est le P. Bernard qui a rétabli le séminaire des Trente-Trois, à Paris.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. — *Vie du père Bernard*, par Th. Legauffre, par le P. Giry, par Pujet de la Serre, par Fr. Gerson, par le P. l'Empereur.

* **BERNARD** (*Claude*), historien français, natif de Saint-Haon-le-Chastel, dans le Forez, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Sommaire de la Chronique et des Vies des rois de France avec leurs portraits*; Lyon, 1580, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édition Fontette).

**BERNARD** (*Claude-Barthélemy*), poëte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il est un des auteurs les plus obscurs de cette époque. Il fait partie de cette cohorte de mauvais poëtes, dont les rangs sont si pressés dans l'histoire littéraire du seizième siècle. Il a publié quelques pièces de vers français. A la suite d'une *Histoire de Riom* qu'il traduisit de quelque auteur aujourd'hui inconnu comme lui, on trouve de lui une pièce intitulée *le Sympose*, qui n'a de remarquable que le titre, des odes sans verve et sans mouvement, et des épigrammes plus grossières que fines. Sa vie n'est pas plus connue que ses œuvres. On croit qu'il mourut en 1586.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Duverdier, *Bibliothèque française*.

* **BERNARD** ou **BERNHARD DE COSME**, théologien italien, de l'ordre des Dominicains, natif de Côme, vivait dans le commencement du seizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Lucerna inquisitorum hæreticæ pravitatis*; Milan, 1566, in-8°; — *Tractatus de strigibus*; Venise, 1596.

Échard, *Bibliotheca Scriptorum ordinis Dominicanorum*.

**BERNARD** (*Édouard*), astronome, philologue et critique anglais, né en 1638 à Perry-Saint-Paul, près de Towcester (Northampton), mort le 22 janvier 1697. Il fut profondément versé dans les mathématiques, la chronologie,

les langues anciennes et orientales. Huet, évêque d'Avranches, a dit de lui : « Eduardus Bernardus, Anglus, quem pauci hac ætate æqui parabant eruditionis laude, modestia vero pæne nulli. » Bernard quitta la place de professeur d'astronomie qu'il occupait à Oxford, « dégoûté d'une étude, disait-il, qui ne rend la vie ni meilleure ni plus heureuse. » Ses principaux ouvrages sont : *Traité sur les anciens poids et mesures*, imprimé pour la première fois à la fin du *Commentaire de Pococke sur Osée*, et ensuite en latin, avec des augmentations ; Oxford, 1688 ; — *Dévotions privées*, etc., 1689, in-12 ; — *Orbis eruditi Litteratura a charactere samaritano deducta* ; Londres, 1689 ; — *Etymologicum britannicum*, imprimé à la suite de la *Grammatica anglo-saxonica* de Hickes ; Oxford, 1689, in-4° ; — *Chronologiæ samaritanæ Synopsis*, publiée dans les *Acta Eruditorum Lipsiensia*, 1691 ; — *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum* ; Leyde, 1699, in-8°. Bernard a encore laissé des écrits sur l'astronomie, insérés dans les *Transactions philosophiques* de Londres, des notes et commentaires sur divers ouvrages scientifiques, et des manuscrits de plusieurs ouvrages.

Th. Smith, *Vie d'Édouard Bernard*, en latin. — Huet, *De Rebus ad se pertinentibus*. — Rose, *New Biographical Dictionary*. — Gorton, *Biographical Dictionary*.

**BERNARD** (*Étienne*), né à Dijon en 1553, mort en 1609. Il se distingua comme avocat au parlement de cette ville, et fut député en 1588, par le tiers état de la province de Bourgogne, aux états généraux de Blois. Il prononça dans cette assemblée une harangue (1) modérée dans la forme, mais où les sages et fermes représentations n'étaient pas épargnées. Au rapport de Pasquier, le roi n'en montra aucun mécontentement, et loua, au contraire, Bernard d'avoir « parlé en homme de bien, qui lui avait dit ses vérités, sans l'offenser toutefois. » Nommé maire de Dijon, et ensuite conseiller au parlement, il entra alors dans le parti de la Ligue, et servit aveuglément les projets du duc de Mayenne. Mais lorsque Henri IV eut été reconnu, Bernard fit sa soumission, et fut chargé de faire rentrer la ville de Marseille dans l'obéissance. Henri IV, pour le récompenser de l'habileté qu'il montra dans cette négociation, le nomma lieutenant général du bailliage de Châlons-sur-Saône. On a de lui : *Discours de ce qui advint à Blois jusqu'à la mort des Guises*, imprimé séparément et dans les *Mémoires de la Ligue*, ainsi que dans quelques éditions de la *Satyre Ménippée* ; — *Avis à la noblesse sur ce qui s'est passé aux états de Blois en* 1588-1590, in-8° ; — traduction en latin de la *Conférence de Suresne*, écrite en français par Honoré Dulaurent : l'abbé Papillon a tort de dire que l'original était en latin ; — un *Discours de la réduction de Marseille*, et quelques autres ouvrages manuscrits.

(1) Elle a été imprimée plusieurs fois à Blois, à Paris, à Lyon, à Rouen, dans les formats in-8° et in-4°.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BERNARD** (*Jean*), poëte français, fils aîné du précédent, naquit à Dijon en janvier 1576, et mourut vers le milieu du dix-septième siècle. Il devint général-lieutenant dans le bailliage de Châlons, et fit de la poésie latine sa principale occupation. Ses principaux ouvrages sont : *Versus numerales restitutæ Massiliensibus libertatis*, 1596 ; — *De Fortunatis Ludovici Deodati natalitiis, disticha chronologica seu numeralia* ; Paris, 1650, in-4° ; — *Carmina de nihilo, ad Theoph. Crucium* ; — *Carmina latina in Dialogum politicum Gabr. Naudæi*.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*.

* **BERNARD** (*Florius*), médecin italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Son principal ouvrage est : *Brevis exercitatio de ultimo corporis alimento* ; il se trouve dans le 4e tome des *Responsiones et consultationes medicæ* de Jules-César Claudini ; Venise, 1646.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BERNARD** (*François*), publiciste anglais, gouverneur de Massachusets, mort en 1779. Il fut rappelé en Angleterre pour cause de vexations et d'actes arbitraires. On a de lui : *Lettres choisies sur le Commerce et le Gouvernement de l'Amérique* ; Londres, 1774.

Allen, *Americal Biograph.*

**BERNARD** (*Jacques*), né à Nions en Dauphiné le 1er septembre 1658, mort le 27 avril 1718. Son père, qui était ministre de la religion réformée, l'envoya étudier à Genève. A son retour dans sa patrie, il fut lui-même promu au ministère, prêcha publiquement en contravention aux ordonnances, et fut obligé de s'enfuir pour éviter la punition qu'il avait encourue. Il se réfugia à Lausanne, où il demeura jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Il se retira alors en Hollande, et alla fonder à la Haye une école pour les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques. Il se chargea, en 1691, de continuer la publication de la *Bibliothèque universelle*, commencée par Jean Leclerc. Deux ans après, en 1693, il succéda à Bayle dans la rédaction du journal intitulé *la République des Lettres*. Dans ces deux entreprises, Bernard se montra de beaucoup inférieur à ses devanciers. Cependant il resta attaché à la seconde jusqu'à sa mort. On a de lui : *Recueil de traités de paix, de trêves, de neutralité, de suspension d'armes, d'alliances, et d'autres actes publics faits en Europe* ; la Haye, 1700, 4 vol. in-fol. ; — *Théâtre des États de S. A. R. le duc de Savoie*, etc., traduction du latin ; la Haye, 1700, 2 vol. in-fol. ; — *Actes et Mémoires de la négociation de la paix de Ryswick* ; ibid., 1725, 5 vol. in-12 ; — *Lettres historiques contenant ce qui s'est passé de plus important en Europe* ; la Haye et Amsterdam, 1692-1728, 111 vol. in-12 ; — *Théâtre du*

Piémont et de la Savoie, traduction du latin; la Haye, 1725, 2 vol. in-fol.; — *Traité de la Repentance tardive*; Amsterdam, 1712, in-12; — *Traité de l'Excellence de la religion*; ibid., 1714, 2 vol. in-8°, et 1732, 1 vol. in-12. Bernard a encore eu part au supplément du *Dictionnaire de Moréri*; Amsterdam, 1716, 2 vol. in-fol.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Moréri, *Dictionnaire historique.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BERNARD** (*Jean*), prédicateur dominicain, né en 1553 à Linicourt, près de Bapaume, et mort en 1620. Il est auteur de plusieurs opuscules ascétiques. Les bibliophiles recherchent un livre qu'il a extrait de divers auteurs, et publié sous ce titre : *le Fouet divin des jureurs, parjureurs et blasphémateurs du très-saint nom de Dieu*, etc.; Douai, 1608, petit in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Échard, *Bibliotheca Scriptorum ordinis Dominicanorum.*

***BERNARD** (*Jean*), historien français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Discours des plus mémorables faits des rois et grands seigneurs d'Angleterre depuis cinq cents ans, avec les généalogies des reines d'Angleterre et d'Écosse*; Paris, 1579, in-8°. Plusieurs ouvrages historiques de cet auteur sont encore inédits.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édition Fontette).

**BERNARD** (*Jean*), médecin français, né à Nantes le 14 mai 1702, mort en 1781. Il fit ses études à Montpellier, et fut reçu docteur à l'âge de trente ans. Nommé quelque temps après professeur d'humanités à Saumur, il ne conserva pas longtemps cette place, et se rendit à la Rochelle, puis à Paris, où il prit du goût pour l'anatomie, et devint préparateur du célèbre Ferrein. Il voulut ensuite retourner à Nantes; mais n'ayant pu se faire attacher au collége de médecine, il revint à Paris, et reprit ses travaux anatomiques. Peu de temps après, le ministre d'Argenson le nomma professeur d'anatomie à la faculté de Douay, où il commença ses cours en 1744. Après avoir enseigné pendant plusieurs années, il devint membre correspondant des Sociétés royales de médecine de Paris et de Londres. Il mourut des suites d'une hernie étranglée. Ses idées en physiologie ont été exposées dans une série de petites dissertations qui n'ont pas franchi les limites de l'école dans laquelle il enseignait; parmi ces dissertations, nous ne signalerons que la suivante : *Problema physiologicum, cum tabula figurativa ipsius solutionem exhibente, seu hydraulice corporis humani, variis tabulis figurativis demonstrata*; Douay, 1758-1759, in-4°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Éloy, *Dictionnaire de Méd.* — Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

***BERNARD** ou **BERNHARD** (*Jean-Adam*), historien allemand, né à Hanovre en 1688, mort en 1771. Il fut archiviste de sa ville natale. Ses principaux ouvrages sont : *Francisci Irenici, Ettlingiacensis, exegesis historiæ germanicæ, sive totius Germaniæ descriptio, in vol. duodecim divisa, nunc demum recognita notisque illustrata*; Hanovre, 1728, in-fol.; — *Antiquitates Wetteraviæ*; ibid., 1734, in-4°; Francfort-sur-le-Mein, 1745, in-4°; — *Kurzgefasste curieuse Historie der Gelehrten* (Histoire abrégée et curieuse des savants); Francfort-sur-le-Mein, 1718, in-8°; — *Schul-Moral* (Morale des écoles); ibid., 1725, in-8°; — *Wahre Beschaffenheit der ehemaligen Comiciæ in der Wetterau* (Vraie composition des anciens comices dans la Wettéravie); ibid., 1748, in-4°.

Strieder, *Hessische Gelehrten-und Schriftsteller-Geschichte.* — Ersch und Gruber, *Allgem. Encyclopädie.*

**BERNARD** (*Jean-Baptiste*), littérateur français, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né à Paris en 1710, mort en 1772. Chargé de professer l'éloquence au collége royal de Navarre, il composa, sur le prix de sagesse que Louis, duc d'Orléans, se proposait de fonder dans cet établissement, une ode qui fut très-remarquée et qui était digne de l'être. Il continua à cultiver la poésie, mais non pas avec le même bonheur : ses autres compositions lyriques sont bien inférieures à cette ode, et ne se recommandent que par la correction soutenue et la justesse du style. Ce mérite se retrouve dans ses oraisons funèbres et ses panégyriques. Outre l'ode déjà citée, on a de lui : *Discours sur l'obligation de prier pour les rois*; Paris, 1769, in-8°; — *l'Oraison funèbre de M. le duc d'Orléans*; 1752, in-4°; — *Oraison funèbre de Henri de Bourbon, prince de Condé*; 1764, in-8°; — *Panégyrique de saint Louis*; 1756, in-12; — *la Reconstruction de l'église de Sainte-Geneviève*; ode, 1751.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

***BERNARD** (*Jean-Baptiste*), historien et libraire français, né à Marseille en 1747, mort à Saint-Maur, près de Paris, le 16 octobre 1808. On a de lui : une édition des *œuvres posthumes* de Montesquieu; Paris, 1798; — *Abrégé de l'Histoire de la Grèce*, depuis son origine jusqu'à sa réduction en province romaine; ibid., 1799, 2 vol. in-8°. Chaque âge est terminé par une notice détaillée des hommes célèbres qui l'ont signalé, et par la bibliographie des auteurs grecs.

Quérard, *la France littéraire.*

**BERNARD** (*Jean-Étienne*), médecin et philologue allemand, d'origine française, né à Berlin en 1718, mort à Arnheim au mois d'août 1793. Il chercha à concilier l'exercice de sa profession avec les études de la littérature grecque, qu'il aimait avec passion. Il est surtout connu par la réimpression des *Petits Médecins grecs*, collection devenue fort rare. On a de lui : *Demetrii Pepagomeni liber de Podagra, græce et latine, quam ope manuscripti bibliothecæ Lugduno-Batavæ recensuit et notis auxit*; Leyde, 1743,

in-8° ; — *Anonymi introductio anatomica, græce et latine : Hypatus de partibus corporis, græce et latine, cum notis Danielis Guillelmi Trilleri et J.-Stephani Bernardi : accedunt figuræ anatomicæ cum explicatione græca, e codice manuscripto bibliothecæ Leydensis editæ*; Leyde, 1744, in-8° ; — *Psellus de lapidum virtutibus, græce et latine, cum notis Phil.-Jac. Maussaci et J. Stephani Bernardi ; accedit fragmentum de colore sanguinis, ex doctrina medica Persarum, nunc primum ex codice manuscripto bibliothecæ Lugduno-Batavæ editum*; ibid., 1745, in-8° ; — *Palladii de Febribus concisa synopsis, græce et latine ; accedunt glossæ chemicæ, et excerpta ex poetis chemicis, ex codice manuscripto bibliothecæ D. Marci*; Leyde et Utrecht, 1745, in-8°; — *Synesius de febribus, quem nunc demum ex codice manuscripto bibliothecæ Lugduno-Batavæ edidit, vertit, notisque illustravit ; accedit viatici, Constantino Africano interprete, libri VII pars*; Amsterdam, 1749, in-8° ; — *Thomas magister de Vocibus atticis, ex dispositione Nicol. Blancardi, cum multis virorum animadversionibus suisque annotationibus*; Leyde, 1757, in-8°; — *Theophrasti Nonni epitome de Curatione morborum, græce et latine : ope codicum manuscriptorum recensuit, notasque adjecit*; Gotha et Amsterdam, 1794 et 1795, 2 vol. in-4°. Cette édition est le travail le plus estimé de Bernard. On a encore de lui les variantes d'un manuscrit des lexiques d'Érotien et de Galien, plusieurs bonnes corrections du texte de Longus, des remarques sur quelques auteurs grecs, et des lettres dignes d'être lues. Gruner a aussi publié des lettres et des opuscules que Bernard lui avait adressés, sous le titre suivant : *Bernardi reliquiæ medico-criticæ*; Iéna, 1795, in-8°.

*Biographie médicale.*

* **BERNARD** (*Jean-Frédéric*), savant libraire hollandais, mort en 1752. Il s'est fait connaître comme éditeur et comme écrivain; ses principales productions sont : *Recueil de voyages au Nord, contenant divers mémoires très-utiles au commerce et à la navigation*; Amsterdam, 1715-1727-1737-1738, 10 vol. in-12 : la *Relation de la Grande-Tartarie*, et le discours préliminaire de deux dissertations sur les moyens de voyager utilement, sont de Bernard; — *Mémoires du comte de Brienne, ministre d'État sous Louis XIV*, avec des notes; ibid., 1719, 3 vol. in-12; — *Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde, représentées par des figures dessinées par B. Picart*; ibid , 1723-1743, 9 vol. in-fol.;— *Superstitions anciennes et modernes*; 1733-1736, 2 vol. in-fol. , fig. : la 2ᵉ édition d'Amsterdam est de 1739-1743, 11 vol. in-fol.; on a une édition de cet ouvrage avec des explications et dans un ordre différent, par les abbés Banier et Mascrier; Paris, 1741, 7 vol. in-fol.; un extrait des *Cérémonies religieuses*, avec un nouveau texte par Poncelin; Paris, 1783, 4 vol. in-fol.; une réimpression du texte de Hollande, avec des additions considérables, par Prudhomme, 13 vol. in-fol.; — *Dialogues critiques et philosophiques*, par D. Charte-Livry (J.-F. Bernard); Amsterdam, 1730, in-12; — *Réflexions morales, satyriques et comiques*; Liége, 1733, in-12; — une édition de l'*Histoire critique des journaux*, par Camusat; Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12; — une édition des *Dissertations mêlées sur divers sujets importants et curieux*; ibid., 1740, 2 vol. in-12; — une belle édition des *Œuvres de Rabelais*; ibid., 1741, 3 vol. in-4°.

Quérard, *la France littéraire.*

**BERNARD** (*Louis-Simon-Joseph* DE), dit *Bernard de Montbrison*, polygraphe français, né le 31 juillet 1768 au Saint-Esprit, mort vers 1832. Après avoir servi avec distinction, plusieurs années, dans l'arme du génie, il se retira au château d'Oberkirch, dont il avait épousé l'héritière. M. de Fontanes l'arracha de cette retraite pour le faire recteur de l'Académie de Strasbourg. On a de lui : *Lettres à Mᵐᵉ de C*** sur la botanique, et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle, suivies d'une méthode élémentaire de botanique*; Strasbourg, 1802, 2 vol. in-8°; — *Considérations sur l'institution des principales banques de l'Europe*; 1805, in-8°; — *De la prépondérance maritime et commerciale de la Grande-Bretagne*; 1805, in-8°; — *Propos de table, suivis de contes pour la veillée, et de fables nouvelles*; Paris, 1807, in-8°.

Quérard, *Littérature française contemporaine.*

* **BERNARD** ou **BERNHARD DE LUXEMBOURG**, théologien flamand, de l'ordre des Dominicains, natif de Luxembourg, mort à Cologne le 6 octobre 1535. Il a laissé : *Opusculum de Jubilæo, sive peregrinatorium ad urbem Romam*; Cologne, 1525, in-4° ; — *Sermones de diabolica colluctatione VII vitiorum capitalium et virtutum spiritualium*; — *De Ordinibus militaribus et armorum militarium mysteriis*, 1527, in-4°.

Possevin, *Apparatus sacer*. — Sweert, *Athenæ Belgicæ*. — Échard, *Bibliotheca Scriptorum ordinis Dominicanorum.*

**BERNARD DE MARIGNY.** *Voy.* MARIGNY.

* **BERNARD** ou **BERNHARD** (*Nicolas*), médecin et chimiste français, natif du Dauphiné, vivait vers la fin du seizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Brevis elucidatio arcani philosophorum*; Leyde, 1599, in-8°; — *Quadriga aurifera*; Francfort, 1599, in-8° ; — *Commentariolus in quoddam epitaphium Bononiæ studiosorum ante multa secula marmoreo lapidi insculptum et quadriga aurifera*; se trouve dans le 3ᵉ vol. du *Theatrum chymicum*.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

* **BERNARD D'OSIMO**, théologien italien, de l'ordre des Capucins, natif d'Osimo, dans la Marche d'Ancône, vivait dans la seconde moitié

du seizième siècle. On a de lui : *Tractatus de Passione Domini, in varias meditationes per hebdomadem distributus*; Venise, 1589.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca Capuccinorum.*

* **BERNARD DE PALERME**, biographe italien, de l'ordre des Franciscains, natif de Palerme, vivait vers 1600. On a de lui : *Arbor Beatorum Siciliæ.*

Mongitor, *Bibliotheca Sicula.*

**BERNARD DE PALISSY.** *Voy.* PALISSY.

* **BERNARD DE PARIS**, lexicographe italien, de l'ordre des Capucins, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Son principal ouvrage est : *Vocabolario Italiano-Turchesco*; Rome, 1665, in-4°.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca Capuccinorum.*

* **BERNARD** (*Pierre*), magistrat français, vivait à Béziers dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Explication de l'édit de Nantes par les autres édits de pacification, déclarations et règlements*; Paris, 1666, in-8°; seconde édition, avec les remarques de Pierre Soulier; ibid., 1683, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BERNARD** (*Pierre*), littérateur français, connu sous le nom de *Bernard d'Héry*, né près d'Auxerre en 1756, mort en 1833, acheta une charge dans la maison du comte d'Artois, et publia quelques ouvrages d'un mérite fort secondaire. A la révolution, il devint membre de la première administration du département de l'Yonne; puis il fut envoyé par ce même département à l'assemblée législative, où il fit plusieurs rapports sur l'organisation des services publics et sur la répression de la mendicité. Après la journée du 10 août 1792, il essaya de se donner un vernis de popularité en faisant décréter que les administrations départementales, élues sous l'influence de la cour, seraient remplacées; il n'en fut pas moins accusé de royalisme par son confrère Haure. Forcé de se cacher, il ne reparut qu'à la création des conseils de préfecture, époque où il fut nommé membre de celui de l'Yonne; il occupa cet emploi sous tous les gouvernements qui se succédèrent jusqu'en 1830. On a de lui : *Préludes poétiques*; Paris, 1786, in-18; — *Essai sur la vie et les ouvrages de l'abbé Prévost* : ce morceau se trouve à la tête de l'édition des *œuvres choisies* de cet écrivain; Paris, 1783-1785, 39 vol. in-8°; on en trouve quelques exemplaires imprimés séparément; — *l'Histoire naturelle de Buffon, réduite à ce qu'elle contient de plus instructif et de plus intéressant*; ibid., 1791-1801, 11 vol. in-8°. Le discours préliminaire est très-remarquable; — *la Jérusalem délivrée, traduction nouvelle, en vers français*; Auxerre, 1832, 2 vol.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BERNARD** (*Pierre*), annaliste français, né à Calais en 1640, mort en 1720; il était frère de Jean Bernard, fameux corsaire de cette ville. Il exerça la profession d'avocat et remplit la place de mayeur dans sa ville natale en 1701 et 1702. On a de lui : *les Annales de Calais*; Saint-Omer, 1715, in-12. Cet ouvrage est très-rare : les siéges que Calais a soutenus contre les Anglais y sont exactement décrits.

Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*, t. XIII, p. 50. — Le P. Lefebvre, *Préface de l'Histoire de Calais.*

**BERNARD** (*Pierre-Joseph*), poëte français, né à Grenoble en 1710, mort en 1775. L'épithète de *Gentil* demeura pour toujours attachée au nom de Bernard, depuis que Voltaire l'eut employée pour apprécier et louer son talent, tant était grande la puissance de ce roi de l'opinion. Né avec le goût des lettres, Bernard n'exerça cependant qu'assez tard la profession d'auteur. Clerc de procureur au sortir de l'établissement des jésuites de Lyon, où il avait fait ses études, il s'attacha quelque temps après à la maison d'un des seigneurs qui allaient faire la guerre en Italie en 1733. Il se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla, et n'y fut pas seulement simple spectateur, mais y prit sa part de danger et de gloire. Pendant le cours de la campagne, il passa au service du maréchal de Coigny, qui le fit son secrétaire. Mais ce seigneur contraria son penchant à faire des vers par des remontrances et même par des ordres absolus, que Bernard éluda en continuant à s'exercer en secret. Le maréchal étant mort, son fils obtint pour Bernard la place de secrétaire général du corps des dragons. Cet emploi lucratif et peu fatigant lui permit de se livrer à son goût pour la poésie. Les premiers vers qu'il publia obtinrent le suffrage du monde frivole des salons; ses pièces légères, où il reproduisait la politesse spirituelle et l'immoralité élégante du dix-huitième siècle, furent adoptées surtout par les femmes : madame de Pompadour fut l'admiratrice et la protectrice déclarée de Gentil-Bernard. *L'Art d'aimer* vint ajouter un nouvel éclat à sa réputation. Mais ce poëme eût produit moins d'effet, s'il s'était hâté de le publier au lieu de le lire, comme il le fit longtemps, par fragments détachés aux cercles des salons. On ne s'aperçut pas ainsi de la froideur de l'ouvrage, qui enseigne plutôt, dit la Harpe, *l'art de jouir que l'art d'aimer*, et qui est écrit tout entier sans passion dans le langage ingénieux, et souvent grossier au fond, de la galanterie. Il est vrai que quand on veut réduire en art ce qui ne s'apprend pas, ce que la nature et le cœur enseignent, on s'expose à tomber dans cette espèce de défauts justement reprochés à Gentil-Bernard et à son modèle Ovide. Quoi qu'il en soit, *l'Art d'aimer* perdit beaucoup dans l'opinion dès qu'il fut imprimé. Mais l'auteur ne fut pas témoin du refroidissement du public à son égard : quand *l'Art d'aimer* parut, ce poëte, si spirituel et si brillant naguère, était à peine l'ombre de lui-même; l'abus du plaisir avait af-

faibli et presque éteint ses facultés intellectuelles. Privé de mémoire, et presque de pensée et de sentiment, il languit dans cet état quelques années. On a encore de lui un opéra intitulé *Castor et Pollux* (Paris, 1737, in-8°); — un poëme, *Phrosine et Mélidor* (Paris, 1772); — un opéra-ballet en trois actes, intitulé *les Surprises de l'Amour*. M. Fayolle a publié (Paris, 1803, 2 vol. in-8° ou 4 vol. in-18) les *Œuvres de Bernard*, contenant, outre les poésies ci-dessus indiquées, des pièces inédites intitulées : *Dialogues orientaux*; — *Aminte et Médor, tableau nuptial*; — *Palmyre*; — *les Hespérides*; — *Elmire*, comédie en cinq actes; ouvrages qui ont les mêmes mérites et les mêmes défauts que l'*Art d'aimer*.

Les *Trois Siècles littéraires*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BERNARD** (*Pons-Joseph*), savant mathématicien, né en 1748 à Trans, près de Draguignan; mort dans le même endroit le 29 juillet 1816. Après avoir professé la philosophie et les mathématiques chez les oratoriens, il fut, en 1778, nommé directeur adjoint de l'observatoire de Marseille. Les états de Provence le chargèrent, en 1780, de rechercher les moyens de resserrer et de fixer le lit de la Durance. Nommé en 1786 correspondant de l'Académie des sciences, il fut chargé par cette compagnie de faire de nouvelles observations sur les satellites de Saturne; et ce furent ses calculs qui ont été pris pour base des nouvelles tables insérées dans la *Connaissance des temps* pour 1792. A la création de l'Institut, Bernard fut nommé membre correspondant de la classe des sciences mathématiques. On a de lui : *les Étangs, considérés sous le rapport de la population et de l'agriculture, sont-ils plus nuisibles qu'utiles?* ce mémoire a remporté le prix à l'Académie de Lyon en 1776; — *Sur les Moyens de garantir les canaux et leurs écluses de tout atterrissement capable de retarder la navigation*, mémoire qui a partagé le prix proposé par la même académie en 1778; — *Sur les Avantages de l'emploi de la houille*; — *Sur les Moyens de vaincre les obstacles que le Rhône met au cabotage entre Arles et Marseille*; — *Sur la culture de l'olivier* : ces trois derniers mémoires ont été couronnés par l'Académie de Marseille; — *Mémoires sur les Engruis que la Provence peut fournir*; Paris, 1787, 3 vol. in-12; — *Nouveaux Principes d'hydraulique, applicables à tous les ouvrages d'utilité publique, et principalement aux rivières; précédés d'un discours historique et critique sur les principaux ouvrages qui ont été publiés sur le même sujet*; ibid., 1787, in-4°, traduit en allemand par Langsdorf, Francfort, 1790, in-8°. Cet ouvrage est le résultat des travaux entrepris par Bernard pour encaisser le lit de la Durance, et faciliter la navigation du Rhône depuis Arles jusqu'à son embouchure. Lalande en a donné une analyse dans l'*Histoire des Mathématiques* de Montucla.

Montucla, *Hist. des Mathematiques*.

* **BERNARD** (*Richard*), théologien protestant anglais, mort en 1641 à Batcambe, dans le comté de Somerset. Ses principaux ouvrages sont : *A key for the opening of the Mysteries of the religion of S. John*; Londres, 1617, in-4°; — *Fabulous foundation of the Popedome, shewing that Peter was never at Rome*; Oxford, 1619, in-4°; — *the Good man's grace, of his stay in all distress*; Londres, 1621, in-8°; — *the Faithfull shepheard*; ibid., 1621, in-4°; — *An answer to that question : Where was your religion before Luther?* ibid., 1624, in-4°; — *Ruths recompense, or a commentary upon the Book of Ruth*; ibid., 1628, in-4°; — *On the nature and differences of conscience*; ibid., 1631, in-8°; — *Thesaurus biblicus*; — *Abstract and epitome of the Bible*.

Granger, *Biographical history*. — Catalogue de la *Bibl. Bodléienne*.

**BERNARD-SAINT-AFFRIQUE** (*Louis*), député à la convention et au conseil des anciens, naquit à Valerangue (Gard) en 1745. Issu d'une famille protestante, il fit de bonnes études à Nîmes, et fut nommé ministre du culte réformé à Saint-Affrique (Aveyron). Les persécutions et les tracasseries de tout genre dont le protestantisme était alors l'objet firent accueillir avec enthousiasme par Bernard-Saint-Affrique le mouvement de 1789, qui promettait à tous la tolérance et la liberté. Successivement administrateur de son district et du département, il présida en 1792 l'assemblée électorale qui devait élire les députés à la convention, et prononça à cette occasion un discours qui excita un si vif enthousiasme, que l'impression de six cents exemplaires en fut ordonnée par acclamation. Élu représentant du peuple, ses votes au sein de la convention furent constamment empreints d'un esprit sincère de modération, eu égard à l'exaltation de l'époque. Nommé, en octobre 1792, commissaire au dépouillement des papiers trouvés aux Tuileries après le 10 août, et membre suppléant du comité d'accusation, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour le bannissement à la paix; mais la peine de mort ayant prévalu, il se prononça contre le sursis et l'appel au peuple. Commissaire à l'armée du Nord, il remplit sa mission avec courage, et fit partie, à son retour, du comité militaire, dont il fut élu membre à trois reprises. Il prit part à la discussion sur le mode de renouvellement de la convention, et appuya vivement le renouvellement par les assemblées électorales. Il entra au conseil des anciens; il fut en outre élu député suppléant par six départements, et fit partie d'un grand nombre de commissions chargées d'examiner des décrets de finances ou d'intérêt local. Il fut élu secrétaire du conseil en 1796, et président en juillet 1797. Sorti des anciens en mai

1798, il se retira à Belmont, aux environs de Saint-Affrique, où il reprit l'exercice de son ministère, et mourut à l'âge de près de quatre-vingts ans. H. C.

* BERNARD-SAINT-AFFRIQUE (le baron *Louis*), que toutes les biographies ont confondu avec le précédent dont il est le frère, est né à Valerangue le 15 août 1771. Venu à Paris à l'époque où son frère siégeait à la convention, il entra dans les bureaux de l'administration militaire, et il était déjà commissaire des guerres lorsque le premier consul le nomma, en l'an x, sous-inspecteur aux revues. Joseph, devenu roi de Naples, se l'attacha en 1807 et l'emmena à Naples, où il le fit intendant de sa garde et baron. En 1814, Louis XVIII, qu'il s'empressa de reconnaître, le nomma inspecteur aux revues et chevalier de Saint-Louis; en 1820, il entra comme intendant militaire dans l'escadre auxiliaire, à la suite du corps de l'intendance. Il avait obtenu de Louis XVIII l'autorisation d'ajouter à son nom celui de *Saint-Affrique*, sous lequel lui et son frère étaient connus. H. C.

*Biographie des Contemporains.*

**BERNARD** (*Salomon*), peintre et graveur sur bois, plus connu sous le nom de *Petit Bernard*, naquit à Lyon au commencement du seizième siècle. Il était élève de Jean Cousin. On cite, parmi ses œuvres les plus remarquables, les figures qu'il fit pour les *Métamorphoses d'Ovide* et pour la *Bible de Lyon*. La gravure représentant le *Déluge* est son chef-d'œuvre.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERNARD** *de Saintes*. *Voyez* BERNARD (*Adrien-Antoine*).

**BERNARD** (*Samuel*), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Paris en 1615, mort à Paris en 1687. Bernard était élève de Vouet, conseiller professeur à l'Académie de peinture. Outre ses gravures, il a laissé des miniatures et des gouaches. Il a gravé d'après Raphaël : *la Vision d'Attila*; d'après Philippe de Champagne : *J.-C. en croix*, *l'Ensevelissement*, *l'Ascension de J.-C.*; d'après le Guide : *la Fuite en Égypte*; d'après Lebrun : *l'Image de la Concorde*, etc. C'est le père du financier Samuel Bernard. P. CH.

Fontenay, *Dictionnaire des Artistes.* — Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

**BERNARD** (*Samuel*), célèbre banquier, fils du précédent, né vers 1651, mort en 1739, acquit sous le ministère Chamillard une fortune immense, qu'on évalue à trente-trois millions de capital; il vint plusieurs fois au secours du gouvernement, et prêta des sommes considérables à Louis XIV et à Louis XV. Le premier de ces deux monarques n'avait pas dédaigné, à l'époque de la guerre de la succession d'Espagne, de s'adresser personnellement à Samuel Bernard, et de lui dire les choses les plus flatteuses. Le traitant crut avoir droit au même honneur de la part de Louis XV : « Quand on a besoin des gens, c'est bien le moins, dit-il, qu'on en fasse la demande soi-même. » Il fut en effet présenté au roi, qui lui parla avec bienveillance, et chargea un seigneur de la cour de lui faire visiter la demeure royale. On rit, il est vrai, de ses manières un peu *bourgeoises*; ce qui ne l'empêcha pas de prêter les millions demandés. Bernard était charitable, et avançait quelquefois des sommes considérables sans la certitude de les voir remboursées. Il prêta plus de 10 millions, et parmi les emprunteurs se trouvaient en grand nombre des militaires pauvres. Il n'est pas prouvé qu'il fût d'origine juive, comme on l'a prétendu. On l'a anobli et créé chevalier. Il était superstitieux, dit-on, et croyait son existence attachée à celle d'une poule noire : il mourut en effet en même temps que ce volatile.

Saint-Simon, *Mémoires.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERNARD DE SAXE-WEIMAR.** *Voy.* SAXE-WEIMAR.

**BERNARD** (*Simon*), général français, né à Dôle le 28 avril 1779, mort le 5 novembre 1839. Élevé par des religieux qui reconnurent et développèrent ses heureuses qualités, il reçut une instruction plus forte de l'abbé Yantès, savant et estimable prêtre de Dôle; et, grâce aux soins de ce digne ecclésiastique, il fut reçu à l'École polytechnique à l'âge de quinze ans. Arrivé à Paris au milieu de l'hiver le plus rigoureux, à pied, le sac sur le dos et un bâton ferré à la main, il mourait de faim et de froid sur l'un des quais de cette ville, lorsqu'il fut sauvé par une bonne femme qui l'emmena chez elle, le réchauffa, et le conduisit à l'École. Bernard se forma à l'enseignement de Lagrange, de Laplace, de Hauy, de Berthollet, de Chaptal, de Fourcroy, et de Monge surtout, et sortit le second dans la promotion du génie. Il fit ses premières armes à l'armée du Rhin, et y gagna bientôt les épaulettes de capitaine. Chargé par l'empereur, pendant la campagne de 1805, d'une mission importante, il devint son aide de camp. Pendant les Cent-Jours, il fut mis à la tête du cabinet topographique de Napoléon. Il combattit à Waterloo, essaya en vain de reformer l'armée, et ne put obtenir de suivre l'empereur à Sainte-Hélène. Exilé à Dôle par la restauration, qu'il aurait cependant servie, « parce qu'il pensait, dit M. Molé, qu'on se doit à sa patrie sous tous les gouvernements qu'elle accepte ou qu'elle se donne, » il préféra aller rejoindre la Fayette aux États-Unis. Le gouvernement de l'Union comprit aussitôt les services qu'un tel homme pouvait rendre, et lui confia les plus grands travaux qui aient jamais été exécutés ou conçus dans aucun pays. Relier entre elles toutes les parties de l'Union par des routes, des canaux, des rivières navigables, en prenant pour base du plus vaste système de communication ces lacs que l'Europe envie à l'Amérique, et qui, comme des mers intérieures, portent partout sur leurs rivages le commerce et la vie; enfin, mettre à l'abri

de toute invasion une frontière de quatorze cents lieues, en construisant quinze places de guerre et un grand nombre de forts : telle fut la tâche que le général Bernard proposa au gouvernement des États-Unis. A la nouvelle de la révolution de Juillet, le général Bernard, qui avait achevé les immenses travaux que lui avait confiés le gouvernement de l'Union, voulut revoir la France, sa patrie. A peine de retour, il devint aide de camp du roi, et bientôt après lieutenant général du génie. Le 6 septembre 1836, il entra au ministère et reçut le portefeuille de la guerre, qu'il conserva jusqu'à la chute du cabinet du 15 avril. Le gouvernement des États-Unis, en apprenant la mort du général Bernard, honora sa mémoire par un ordre du jour où le président de l'Union américaine déclara que, « partageant le chagrin sincère qu'ont ressenti de la mort du général Bernard les officiers de l'armée, il désire témoigner publiquement le respect qui lui est dû tant pour les services éminents qu'il a rendus à ce pays que pour ses vertus privées, et ordonne que les officiers de l'armée portent le deuil pendant trente jours. »

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Journal des Débats*, 9 novembre 1839.

**BERNARD** (*Thomas*), philanthrope et publiciste anglais, né à Lincoln le 27 avril 1750, mort le 1er juillet 1818, à Leamington-Spa (comté de Warwick). Il suivit d'abord la carrière des lois, et débuta dans le barreau en 1780. En 1782 il épousa une riche héritière, et ne songea dès lors qu'à soulager les maux des classes souffrantes. L'état sanitaire de l'établissement des enfants trouvés, à Londres, s'améliora par ses soins. La Société pour l'amélioration des classes pauvres fut constituée d'après le plan qu'il avait tracé en 1792, et répandit beaucoup de connaissances utiles. Bernard obtint de l'évêque de Londres l'autorisation de convertir en chapelle libre un édifice qui lui appartenait. Il avait un projet semblable à Brighton; mais il fut moins heureux dans sa demande auprès du vicaire. Il appela l'attention sur le sort des enfants employés dans les filatures de coton, sur celui des ramoneurs et des aveugles. Il favorisa aussi la propagation de la vaccine. En 1799, Thomson conçut le plan d'un établissement du même genre que celui de l'Institut de France ; Bernard entra dans ses vues, les seconda vivement, et en 1800 l'Institut royal d'Albemarle-Street fut fondé. Plus tard il forma deux autres établissements : la Galerie britannique, musée où l'on voit les tableaux et les dessins des vieux maîtres de la Grande-Bretagne, et le club d'Alfred, dont le vrai but était l'avancement de la littérature. On a de lui : *Observations sur les procédés des amis de la liberté de la presse*; 1793, in-8° ; — *Lettre à l'évêque de Durham sur les mesures actuellement soumises aux délibérations du parlement, concernant les progrès de l'industrie et le soulagement des pauvres*; 1810, in-8° ; — *la Nouvelle École*; 1810, in-8° ; — *l'École de Barrington, ou Notice sur cet établissement de l'évêque de Durham*; 1810, in-8° ; — *Notice sur les distributions de poisson aux indigents dans les manufactures* ; 1813, in-8°; — *Spurinna, ou Consolations pour la vieillesse* ; 1813, in-8° ; 2e édit., 1816 ; 3e édit., 1817 : c'est l'ouvrage le plus important et le plus intéressant de sir Thomas ; — *Examen des droits sur le sel, avec des preuves et des éclaircissements*, 1817 : cet ouvrage abonde en preuves pour l'abolition de la taxe du sel ; — *Méditations de l'habitant des chaumières* ; — *Dialogue entre un monsieur français et Jean l'Anglais* ; — des préfaces et un grand nombre de rapports de la *Société pour l'amélioration des classes pauvres*.

James Baker, *Vie de sir Thomas Bernard* ; 1819, in-8°. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

**BERNARD DE VARENNES** (*dom*), historien français, né vers le milieu du dix-septième siècle, mort en 1730. Il entra dans la congrégation des Théatins. Élevé à la dignité de supérieur, il quitta cet emploi pour se livrer plus tranquillement à l'étude. Le maréchal de Catinat le prit pour confesseur. On a de lui : *Vie de saint Gaëtan*, fondateur des clercs réguliers; Paris, 1698, in-12 ; — *Traité de la reconnaissance chrétienne*, in-12 ; — *Maximes pour la conduite du prince Michel, roi de Bulgarie, traduites du grec en vers français*; Paris, 1718, in-4° ; — *Odes morales sur plusieurs vérités de la religion, avec des cantiques, des psaumes, et des maximes sur la conduite d'un roi* ; ibid., 1722, in-12 ; — *Histoire de Constantin le Grand, premier empereur chrétien* ; ibid., 1728, in-4°. Cet ouvrage est le fruit d'un travail consciencieux ; la préface surtout mérite d'être lue.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BERNARD** (*Louis-Rose-Désiré*), dit *Bernard de Rennes*, magistrat et littérateur français, né à Brest le 13 mai 1788. Il fit son cours de droit à Rennes, et fut admis au barreau de cette ville en 1810. Il perdit, sous la seconde restauration, la place de conseiller à la cour d'appel de Rennes, à laquelle Napoléon l'avait nommé. Rendu au barreau, il défendit le général Travot avec tant d'énergie, qu'il fut arrêté et mis au secret pendant huit jours. Sur l'invitation des petits-fils de Caradeuc de la Chalotais, il vengea la mémoire de ce procureur général du parlement de Bretagne, contre les attaques de l'*Étoile*, journal ministériel. Sous le ministère Polignac, il plaida pour le *Journal du Commerce* dans la cause de l'association bretonne pour le refus de l'impôt. Envoyé en 1830 à la chambre des députés par le département des Côtes-du-Nord, il prit une part active à la révolution de juillet. Nommé procureur général à la cour royale de Paris, il renonça à des fonctions qui le mettaient dans la nécessité de provoquer la vindicte des lois contre ses anciens amis politiques, pour accepter la place ina-

movible de conseiller à la cour de cassation. En 1848 il était encore à la chambre élective. Depuis cette époque, M. Bernard a disparu de la scène politique. Ses principaux ouvrages sont : *Plaidoyer pour les petits-fils de Caradeuc de la Chalotais, contre M. Aubry, éditeur responsable de l'Étoile*; Paris, 1826, in-32; — *Résumé de l'histoire de Bretagne*; ibid., 1826, in-18 : M. Legorec a coopéré à la rédaction de cet ouvrage, qui contient des documents intéressants ; — *la Cantomanie*, comédie ; ibid., 1808, in-8°.

*Dictionnaire de la Conversation.* — Quérard, *la France littéraire* (supplément).

*BERNARD (*Joseph*), littérateur et publiciste français, frère du précédent, né à Brest le 15 août 1792. Il fit son cours de droit à Rennes, s'y maria, et s'occupa d'abord plus d'anatomie que de jurisprudence. Membre de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, il fit une guerre constante à la restauration, dont il ne reçut jamais ni bienfait ni faveur. A l'issue de la révolution de 1830, il fut nommé à la préfecture des Basses-Alpes, et, peu de mois après, à celle du Var. Casimir Périer, dont il n'avait pas voulu suivre les instructions ministérielles, le révoqua en juin 1831. Envoyé, en 1831 et en 1833, à la chambre des députés, M. Bernard vota toujours avec l'opposition. En 1835, il abandonna la carrière politique pour se livrer à l'étude des belles-lettres. Sous le ministère de M. de Salvandy, il obtint la place de conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Les principaux ouvrages de M. Bernard sont : *Charles*, roman de mœurs ; Paris, 1825, 4 vol. in-12 ; — *le Bon Sens d'un homme de rien* ; ibid., 1828, in-8° ; 1833, in-8°.

*Dictionnaire de la Conversation.* — Quérard, *la France littéraire* (supplément).

*BERNARD (*Auguste-Joseph*), historien français, né à Montbrison le 1er janvier 1811. Fils d'un imprimeur de sa ville natale, il embrassa la profession de typographe, et consacra tous les moments de loisir que lui laissaient ses occupations à fouiller dans les bibliothèques. L'histoire de son pays fut l'objet de ses premières études. On a de lui : *Histoire du Forez* ; Montbrison, 1835-1836, 2 vol. in-8° ; — *Biographie et bibliographie foréziennes* ; ibid., 1835, in-8° ; — *les d'Urfé* ; Paris, 1839, in-8°.

Quérard, *la France littéraire* (supplément).

*BERNARD (*Claude*), médecin et physiologiste français, né à Saint-Julien (département du Rhône) le 12 juillet 1813. Sa vie est tout entière dans ses travaux. M. Bernard fit ses premières études au collége à Villefranche, près de Lyon, et vint en 1834 à Paris, pour suivre la carrière littéraire sous les auspices de M. Vatout, ami de ses parents. Il composa entre autres une tragédie en vers, *Lucrèce*, qu'il essaya en vain de faire représenter au Théâtre-Français. Dégoûté bientôt de cette carrière ingrate, il se mit à étudier la médecine, et s'appliqua particulièrement, avec une ardeur peu commune, à l'anatomie comparée et à la physiologie, science dont il ne tarda pas à remarquer les nombreuses lacunes. Reçu interne des hôpitaux en 1839 et docteur en 1843, il supplée, depuis huit ans, M. Magendie au collége de France.

C'est grâce aux recherches et découvertes importantes de M. Bernard, que la physiologie pourra s'engager dans une voie progressive et vraiment scientifique. Parmi ses découvertes, nous mentionnerons surtout celles qui se rapportent aux fonctions du foie et du pancréas. Ainsi, il a montré le premier que le sucre ne se produit pas seulement dans les plantes, mais encore dans les animaux, et que le foie, indépendamment de la sécrétion biliaire, a pour usage, à l'état normal, de produire incessamment du sucre qui est déversé dans le système circulatoire, et qui se détruit dans les phénomènes ultérieurs de la nutrition. (*Comptes rendus de l'Académ. des sciences*, octobre 1850). Dans ses *Recherches sur les usages du pancréas* (ibid., février 1849), M. Bernard a le premier fait connaître le véritable rôle du pancréas comme agent de la digestion des corps gras ; il a démontré, par des preuves concluantes, que le suc pancréatique pur et récemment formé émulsionne les graisses et les huiles, et en sépare les acides avec la plus grande facilité ; que le chyle ne commence à se réunir dans les chylifères qu'à partir de la région du tube intestinal, où le suc pancréatique est venu se mêler aux matières alimentaires ; enfin, que dans les affections du pancréas on voit les corps gras contenus dans les aliments passer tout entiers dans les déjections.

Par ses *Recherches d'anatomie et de physiologie comparées sur les glandes salivaires chez l'homme et les animaux* (dans les *Comptes rendus de l'Academ.*, t. XXXIV, p. 236), M. Bernard a enrichi la science des faits suivants : « Chaque glande salivaire, dont on avait jusqu'ici confondu les usages, est annexée à un acte spécial, et sa fonction s'exerce sous des influences séparées et indépendantes : le rôle caractéristique de la parotide est de sécréter pour la mastication ; celui de la sous-maxillaire, de sécréter pour la gustation ; et celui de la glande sublinguale et des glandules buccales, de sécréter pour la déglutition. »

Parmi les autres travaux de cet éminent physiologiste, nous signalerons encore : *Recherches sur les fonctions du nerf spinal, étudiées spécialement dans ses rapports avec le pneumo-gastrique* (dans le t. XI des *Mém. de l'Acad. des sciences, savants étrangers*) ; l'auteur y montre que le pneumo-gastrique est un nerf mixte, qui tient sous sa dépendance trois grandes fonctions dont les mouvements sont involontaires : la digestion, la circulation, la respiration ; et que le nerf spinal, surajouté à l'influence du pneumo-gastrique, intervient pour agir pendant les mouvements volontaires du larynx, c'est-à-dire pendant la phonation : pen-

dant le sommeil, le larynx (mouvements involontaires) ne fonctionne que sous l'influence du pneumo-gastrique; — *Recherches anatomiques et physiologiques sur la corde du tympan* (dans les *Annales médico-psychologiques*, mai 1843) : la corde du tympan modifie, d'après les expériences de l'auteur, la gustation en agissant d'une manière spéciale sur le tissu papillaire lingual; — *De l'influence de la section des nerfs pneumo-gastriques sur la déglutition* (dans les *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1830); — *De l'influence des nerfs de la huitième paire sur les phénomènes chimiques de la digestion stomacale* (dans les *Comptes rendus de l'Acad.*, 20 mai 1844); — *De l'influence des nerfs pneumo-gastriques sur les contractions du cœur* (ibid., 1849); — *Recherches sur les causes qui augmentent ou diminuent l'intensité de la sensibilité récurrente* (ibid., t. XXV, p. 104); — *De l'influence du système nerveux sur la composition des urines* (ibid., t. XXVIII, p. 393); — *Mémoire sur le suc gastrique et son rôle dans la digestion* (dans la *Gazette Médicale*, janvier 1844); — *Du rôle de l'appareil chylifere dans l'absorption des substances alimentaires* (dans les *Comptes rendus de l'Acad.*, décembre 1850); — *Des différences que présentent les phénomènes de la digestion et de la nutrition chez les animaux herbivores et carnivores* (ibid., mars 1846); — *Sur une nouvelle espèce d'anastomoses vasculaires* (ibid., juin 1850). H.

*BERNARDES (*Manoel*), écrivain portugais, né à Lisbonne le 20 août 1644, mort en 1710. Il étudia à Coïmbre, et en 1674 il entra dans la congrégation de l'Oratoire de Saint-Philippe de Neri. A partir de cette époque jusqu'à sa mort, il vécut dans l'exercice de toutes les vertus claustrales. Il a publié, entre autres, un livre intitulé *Nova Floresta*; Lisboa, 1706, t. I; les quatre autres volumes furent publiés successivement en 1708-1711, 1726 et 1728. Un certain P. Manoel Consciencia, mort vers 1739, a donné en 1735 une *Floresta novissima*, à l'imitation de l'écrivain que nous signalons ici. Bernardes, quelquefois négligé dans son style, a des qualités qui l'ont fait ranger néanmoins parmi les auteurs classiques de son pays. Sa miscellanée est fort rare hors du Portugal.

F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Catalogo dos Autores*, dans le grand Dictionnaire de l'Académie des sciences de Lisbonne.

BERNARDES (*Diogo*), poëte classique portugais, surnommé *le Prince de la poésie pastorale*, né à Ponte de Barca (sur les bords du Lima) dans la première moitié du seizième siècle, mort en 1596. On a peu de détails sur la vie de ce poëte charmant. Protégé par l'infant D. Duarte qui l'avait en estime singulière, il accompagna le secrétaire d'État Pedro de Alcaçova Carneiro en Espagne, lorsqu'il fut nommé ambassadeur auprès de Philippe II. De retour à Lisbonne, Bernardes fit partie de la fameuse expédition de Sébastien en Afrique, et assista à la bataille d'Alcaçar-Kebir; il y fut fait prisonnier, et parvint heureusement à recouvrer sa liberté. De retour à Lisbonne, il paraît avoir passé les dernières années de sa vie dans une situation assez douce; et le cardinal Albert d'Autriche, qui était gouverneur du Portugal, lui accorda une pension qu'il conserva jusqu'à sa mort. On l'enterra dans l'église qui renfermait les cendres de Camoëns.

Plus jeune que l'auteur des *Lusiades*, Bernardes a vécu dans l'intimité de Ferreira et de Caminha; mais il est fort incertain qu'il se soit trouvé en rapport direct avec l'auteur des *Lusiades*. On l'a accusé de s'être approprié quelques-uns des sonnets de Camoëns. M. John Adamson fait observer avec raison que les œuvres du célèbre poëte pastoral n'ayant été publiées qu'en l'année où il mourut, on peut mettre sur le compte de son éditeur l'espèce de larcin littéraire dont quelques biographes ont noirci sa réputation. Par l'inimitable harmonie de son style, Bernardes s'est placé sur la même ligne que les plus grands poëtes de son pays. Ses œuvres sont : *O Lyma*, imprimé pour la première fois par Simão Lopes en 1596, in-4°, et souvent réimprimé; — *Rimas varias Flores do Lyma*, éditées en 1597 par Manoel de Lyra, in-8°, ouvrage un peu moins répandu. Enfin on a publié de lui, en 1616, un recueil intitulé *Varias Rimas ao bom Jesus e Virgem gloriosa sua mai*, dont nous connaissons une édition de 1770, in-12.

FERD. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — John Adamson, *Lusitania illustrata*. — Robert Southey, *Notice sur la poésie portugaise*. — Ferdinand Denis, *Resumé de l'Histoire littéraire du Portugal et du Brésil*.

*BERNARDI (*Arnald*), théologien français, de l'ordre des Dominicains, natif de Cahors, mort en 1334. Il a laissé, entre autres : *Postilla super Apocalypsin*; — *Lecturæ et Sermones super VII Psalmos pœnitentiales*.

Échard, *Bibliotheca Scriptorum ordinis Prædicatorum*. — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ ætatis*.

BERNARDI (*Auguste-Ferdinand*), linguiste allemand, né à Berlin en 1769, mort dans la même ville le 2 juin 1820. Il eut pour maîtres Wolf et Tieck. On a de lui : *Bambocciaden*, en collaboration avec le même Tieck, 3 vol.; Berlin, 1797-1800; — *Sprachlehre* (Cours de langue); Berlin, 1801-1803, 2 vol.; — *Anfangsgründe der Sprachwissenschaft* (Principes élémentaires de la science des langues); Berlin, 1805; — *Ansichten ueber die Organisation der gelehrten Schulen* (Vues sur l'organisation des écoles savantes); Iéna, 1818.

*Conversations-Lexicon*.

*BERNARDI (*Bernard*), savant italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Filosofia astronomica sopra la Cometa apparsa nel mese di nov. 1680*; Reggio, 1681, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BERNARDI** (*Blaise*), médecin italien, natif de Forli, mort à Florence en 1612. Il enseigna la médecine à Césène, à Ferrare et à Bologne, et devint médecin de la maison des Médicis. Ses ouvrages n'ont aucun rapport à sa profession. On a de lui : *de Memoria naturali et artificiosa in Quintil., de Instit. orat., I, XI, c. 2*; vers 1582; — *de Laudibus vitæ rusticæ, ad secundam oden Horatii*; Florence, 1613, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BERNARDI** ou **BERNHARDI** (....), médecin italien, né près de Bergame, mort dans cette ville le 9 mai 1401. Il croyait qu'on ne pouvait rien faire en médecine sans le secours de l'astrologie, à laquelle il se livrait avec ardeur. On a de lui: *de Venenis*; — *Explanatio obscurarum medicinalium quæstionum.*

Hoffmann, *Lexicon-universale.* — Kestner, *Medicinisches-Gelehrten-Lexicon.*

**BERNARDI** (*Étienne*), musicographe et compositeur allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut maître de chapelle de la cathédrale de Vérone, et maître de la musique de l'Académie philharmonique de cette ville. On a de lui: *Porta musicale, per la quale il principiante con facile brevità, all' acquista delle perfette regole del contrapunto vien introdotto*; Vienne, 1615, in-4°, et Venise, 1639, in-4°; — des *Madrigali*, de 1611 à 1616; — des *Motets*, 1634; — des *Messes*; Anvers, 1619.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BERNARDI** (*François*), surnommé *Senesino*, chanteur italien, né à Sienne vers 1680. Il commença à se distinguer vers 1715, et en 1719 il se fit entendre à la cour de Dresde. Il partit de là pour s'attacher à Hændel, qui l'engagea à son théâtre où il débuta en 1721, et qu'il quitta en 1730. On ignore l'époque de sa mort. Déjà avancé en âge en 1739, il put encore chanter à cette époque un duo avec Marie-Thérèse, alors archiduchesse d'Autriche. Son chant était expressif, quoique simple.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BERNARDI** (*Francesco*), dit *le Bigolaro*, peintre véronais, florissait en 1635. Il étudia sous Domenico Feti, dont il imita la manière avec succès. Ses ouvrages sont peu nombreux, mais estimés pour la pureté du dessin et la force du coloris. Son chef-d'œuvre est *Saint Charles secourant les pestiférés*, dans l'église de ce saint à Vérone. Plusieurs auteurs ont confondu à tort cet artiste avec le suivant.

* **BERNARDI** (*Francesco*), peintre, né à Brescia à la fin du seizième siècle. Il ne paraît avoir travaillé que dans sa patrie, où il laissa dans les églises de *Santa-Croce* et de *San-Giovanni* quelques peintures qui lui assignent sa place parmi les bons peintres de troisième ordre de l'école vénitienne. E. B—N.

G. Pozzo, *Vite di Pittori Veronesi.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Orlandi, *Abecedario.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Bennassutti, *Guida di Verona.*

* **BERNARDI** (*Guillaume*), antiquaire flamand, de l'ordre des Franciscains, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il était très-versé dans les antiquités ecclésiastiques. On a de lui : *De sacrarum Litterarum Communicatione et Sensu*; — *De Ritibus catholicæ Ecclesiæ et de Sepulturis*; Paris, 1547, in-8°.

Sweert, *Athenæ Belgicæ.*

**BERNARDI DEL CASTEL-BOLOGNESE** (*Jean*), cristallier, lapidaire et médailleur italien, né vers 1495 à Castel-Bolognese, mort à Faënza en 1555. Il fut, dans son art, le premier qui marcha sur les traces des anciens. Il travailla pour Alfonse I^er^, Charles V et le pape Clément VII. On a de lui deux morceaux curieux gravés sur cristal, représentant *la Chute de Phaéton*, et *Tityus auquel un vautour ronge le cœur.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BERNARDI** (*Jean-Antoine*), littérateur italien, de l'ordre des Jésuites, né à Padoue le 18 avril 1670, mort le 16 juillet 1745. Ses principaux ouvrages sont : *gli Esercizj spiritûali di san Ignazio*; Parme, 1701, in-8°; — *Utrum adolescenti veneto, qui administraturus rempublicam litteris dat operam potior esse debeat M. Tullii lectio an vero Taciti*; Padoue, 1704, in-12; — *Prudentia, prolusio didascalica*; Venise, 1709, in-8°; — *Carmina*; Bologne, 1715, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BERNARDI** (*Joseph-Elzéar-Dominique*), légiste français, né à Monieux, en Provence, le 16 mars 1751; mort le 25 octobre 1824. Avant la révolution, il était lieutenant général au siége du comté de Sault. Il se montra constamment ennemi du nouvel ordre de choses, et refusa même des fonctions importantes qu'on voulait lui confier, se contentant d'une place de juge dans un tribunal de district. Arrêté en 1793, il fut sauvé par l'insurrection des fédéralistes. Il émigra aussitôt, et ne rentra en France qu'après le 9 thermidor. Envoyé alors au conseil des cinq-cents par le département de Vaucluse, il y prit la défense des émigrés de Toulon, et parvint à faire abroger les lois que la convention avait portées contre eux. Sa nomination fut annulée au 18 fructidor; mais à l'avénement de Napoléon il fut employé dans les bureaux du ministère de la justice, et y devint chef de la division des affaires civiles. Il fut nommé en 1812 membre de la seconde classe de l'Institut, et reçu en 1816 à l'Académie des inscriptions. Admis à la retraite en 1818, il se retira à Monieux, où il mourut. On doit à Bernardi un grand nombre d'ouvrages estimés sur des matières de législation; nous ne citerons ici que les suivants, qui traitent de l'histoire de notre législation : *Essai sur les révolutions du droit français, pour servir d'introduction à l'étude de ce droit*, suivi de *Vues sur la justice civile*, etc.; Paris, 1783, in-8°; — *Institution au droit français, civil et criminel, suivie d'un Mémoire sur l'origine et les révolutions des jugements par pairs et par jurés en*

*France et en Angleterre*; ibid., 1800, in-8°; — *De l'Origine et des Progrès de la législation française, ou Histoire du droit public et privé de la France, depuis la fondation de la monarchie jusques et y compris la révolution*; ibid., 1817, in-8°. Il avait fait paraître, en 1798, une traduction et une restitution de *la République* de Cicéron, ouvrage remarquable qui, aujourd'hui encore, se lit avec intérêt, après les découvertes de M. Mai et les traductions de M. Villemain et de M. J.-V. Le Clerc. Le recueil de l'Académie des inscriptions contient plusieurs mémoires de Bernardi. Nous citerons surtout son travail *sur un arrêt du parlement qui supprime un passage de la* Jérusalem conquise, *du Tasse*, et son *Mémoire sur les jeux scéniques de l'antiquité.*

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *France litt.*

* **BERNARDI** ou **BERNARDY** (*Philippe*), professeur de rhétorique au lycée de Poitiers et de littérature française à la faculté des lettres de la même ville, naquit à Monieux (comtat Venaissin) en 1759. On ignore la date de sa mort (1). A peine âgé de dix-huit ans, il voulut se consacrer à l'instruction publique, et entra à cet effet dans la congrégation de l'Oratoire. Attaché d'abord au grand collége de Lyon, il parcourut successivement la carrière du professorat dans divers établissements dépendant de cette congrégation. A l'époque de la suppression des corporations enseignantes, il était préfet général des études à l'École militaire de Vendôme. Lors de l'institution des lycées, il fut appelé à la chaire de rhétorique à Poitiers; et, à la création de l'université impériale, il réunit à ces fonctions celles de professeur de littérature française à la faculté des lettres. Une certaine originalité de caractère contribua, non moins que l'ancienneté de ses services, à le faire admettre à la retraite après la deuxième restauration. Il prétendait n'avoir jamais contracté d'engagement ecclésiastique. Quoi qu'il en soit de cette assertion, il s'était marié en 1794 avec une dame de Lespinasse. On lui doit plusieurs écrits qui sont restés inconnus aux bibliographes : *Observations critiques sur le plan d'éducation nationale de Mirabeau l'aîné*; Tours, 1791, in-8° : il a prétendu depuis que la classification des études, telle qu'il la proposait, différait peu de celle qui avait été adoptée après la réorganisation de l'instruction publique. — *Vues sur l'enseignement des séminaires*; ibid., 1791, in-8°; — *Observations sur Fénelon considéré comme moraliste et littérateur*; Poitiers, 1810, in-8°. C'est lui qui a donné l'édition de la *Morale universelle* du baron d'Holbach, publiée à Tours en 1792, 3 vol. in-8°, avec des notes, et de la traduction des *Élégies de Tibulle*, attribuée à Mirabeau et que la Chabeaussière a revendiquée, imprimée à Tours en 1796, chez Letourong, 3 vol. in-8°. Lors du retour de Napoléon en 1815, il était sur le point de faire imprimer un *Essai sur le génie de Charlemagne, et sur l'importance qu'il donnait à l'instruction publique*; mais les événements en empêchèrent sans doute la publication. Philippe Bernardi était frère du jurisconsulte de ce nom. Il est à remarquer que celui-ci signait son nom *Bernardi*, tandis que le professeur le terminait par un *y* grec.

J. LAMOUREUX.

*Notes manuscrites autographes, signées de Bernardi lui-même.*

* **BERNARDI** (*Charles-Chrétien-Sigismond*), savant allemand, né à Ostrau le 5 octobre 1799. Après avoir étudié à l'université de Marbourg et accompagné à Louvain les enfants du comte Bylandt de Bruxelles, dont il faisait l'éducation, il succéda à J. Grimm dans les fonctions de recteur de la bibliothèque du Muséum de Cassel. En 1831, il fonda le journal *der Verfassungsfreund* (l'Ami de la Constitution). Appelé par l'élection à faire partie des états, il n'obtint pas du gouvernement la permission de siéger. Membre de l'assemblée nationale de Francfort de 1848, il se montra partisan des doctrines de M. de Gagern. Bernardi est, avant tout, homme de science. On a de lui : *De Excidio regni judaici*; Louvain, 1824; — *Die Fortschritte des Gewerbfleisses* (les Progrès de l'Industrie), traduit du français de Gérando; Cassel, 1842; — *Sprachkarte von Deutschland* (Carte des langues de l'Allemagne); Cassel, 1844 et 1849; — *Der Kirchenfreund* (l'Ami de l'Église), feuille hebdomadaire; Cassel, 1845-1846.

*Conversations-Lexicon.*

**BERNARDIN** (*saint*), de Sienne, théologien et prédicateur italien, né à Massa-Carrara le 8 septembre 1380, mort le 20 mai 1444 à Aquila dans l'Abruzze. Il était de l'illustre famille des Albizeschi, de la république de Sienne. Après ses études de philosophie, il entra dans une confrérie de l'hôpital de la Scala. Son courage et sa charité éclatèrent pendant la peste qui ravagea la ville de Sienne en 1400. Il se retira, en 1404, dans la solitude de la Colombière, et prit l'habit de Saint-François. A son retour de la terre sainte, où ses supérieurs l'avaient envoyé, il prêcha avec succès pendant quatorze ans, et refusa les évêchés de Sienne, de Ferrare et d'Urbin. Devenu vicaire général de son ordre, il réforma l'étroite observance, et fonda plus de trois cents monastères. L'éloquence onctueuse de Bernardin eut la plus heureuse influence sur toutes les classes de la société en Italie : les Guelfes et les Gibelins ne trouvèrent pas de pacificateur plus ingénieux. L'empereur Sigismond eut pour lui le plus grand respect, et voulut qu'il assistât à son sacre. Nicolas V le mit au nombre des saints en 1450. Les Franciscains d'Aquila conservent son corps dans une châsse d'argent, donnée par

(1) Feu M. Barbier, le célèbre bibliographe, nous mandait, par sa lettre du 14 octobre 1819, qu'il n'avait jamais entendu parler de ce personnage. (J. L.)

Louis XI. Les œuvres de Bernardin ont été publiées par Pierre Rodolphe, évêque de Sinigaglia; Venise, 1591, 4 vol. in-4°; par le P. de Lahaya; Paris, 1636, 5 vol. in-fol. L'édition la plus récente est celle de Venise, 1745, 5 vol. in-fol. On y trouve des sermons, que quelques critiques prétendent n'être pas de lui, des traités de spiritualité, des commentaires sur l'*Apocalypse*, la vie du saint, et les éloges qu'il a mérités.

Wadding, *Annales Minorum.* — Bellarmin, *de Scriptoribus Ecclesiasticis Sancti Anton.* — Possevin, *Apparatus sacer.* — Dupin, *Biblioth. eccles., quinzième siècle.* — Giraud et Richard, *Biblioth. sacrée.*

* **BERNARDIN DE BUTIS**, prédicateur italien, de l'ordre des Frères Mineurs, né dans le Milanais, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut un des plus grands prédicateurs de son temps. Ses principaux ouvrages sont : un recueil de *Sermons sur la Sainte Vierge*, imprimé à Milan et à Strasbourg sous le nom de Marial; — un *Carême* imprimé à Strasbourg; — un *Recueil de sermons pour toute l'année, et sur différentes matières*; Haguenau, 1500; — deux *Traités pour la défense des monts-de-piété*; Milan, 1503.

Dupin, *Bibliothèque ecclésiastique, quinzième siècle.* — Wadding, *Annales Minorum.*

**BERNARDIN DE ROME**, surnommé *le Petit*, théologien et prédicateur italien, né à Feltri vers 1420, mort à Pavie en 1494; il était de l'ordre des Frères Mineurs. Sixte IV et Innocent VIII l'employèrent dans quelques affaires importantes. On admirait son éloquence. Bernardin de Butis, son confrère, en fait un homme à miracles: « Les anges étaient répandus par millions dans l'air, quand il prêchait. » Mais la plus grande preuve qu'il donna de sa charité fut l'érection des monts-de-piété pour le soulagement des pauvres, que les juifs accablaient d'usures.

Wadding, *Biliotheca Scriptorum minorum.* — Possevin, *Apparatus sacer.*

* **BERNARDIN** (*Théophile*), savant jésuite, né à Sedan en 1569, mort le 15 août 1625. Après avoir professé les humanités et la théologie dogmatique et morale dans son ordre, il fut appelé à diriger d'abord la maison de Tournay, puis le collége d'Arras. Ses ouvrages, qui attestent une grande piété, ont pour titre : *le Chemin de la Vertu tracé aux divers états*; Tournay, 1615, in-12; — *Cynosure, ou Étoile des Chrétiens pour tirer vers le Port d'heureuse éternité*; Rouen, 1616, in-12 (plusieurs fois réimprimé et traduit sous le même titre et sous des titres différents); — *la Pratique des bonnes œuvres*, 1616, in-12; — *de Religiosæ perseverantiæ præsidiis, libri XI*; Anvers, Martin Nutius, 1622, in-4° (réimprimé en 1683, sous le titre de *Speculum perfectionis religiosæ*. N. M—Y.

Alegambe et Sotwel, *Script. Soc. Jesu.*

**BERNARDIN DE CARPENTRAS** (*Henri-André, dit le père*), né à Carpentras en 1649, mort à Orange en 1714. Il entra jeune dans l'ordre des Carmes, ou, selon d'autres, dans celui des Capucins; il professa successivement la philosophie et la théologie. On a de lui : *Antiqua priscorum hominum philosophia evidentibus demonstrationibus, cum vera scientiæ methodo restituta*; Lyon, 1698, 3 vol. in-8°. L'auteur assure dans sa préface qu'il a secoué le joug de l'école, et qu'il ne jure sur la parole d'aucun maître. Sa *Physique* est assez bonne, vu le temps où elle a paru.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

* **BERNARDIN DE HONGRIE**, historien hongrois, de l'ordre des Capucins, mort en Afrique le 18 juillet 1664. Envoyé comme missionnaire à Loangi, il y fut massacré. Il a laissé la relation de son voyage et de ses missions, et la description du royaume de Loangi. L'édition de cet ouvrage n'est pas indiquée.

Horanyi, *Memoria Hungarorum et Provincialium scriptis editis notorum.* — Bernard de Bologne, *Bibliotheca Capuccinorum.*

* **BERNARDIN** ou **BERNHARDIN** *de Paris*, théologien français, de l'ordre des Capucins, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *la Communion de Jésus-Christ*; Paris, 1658, in-8°; — *de l'Amour céleste de la sainte Vierge*; ibid., 1659, in-8°; — *l'Esprit de la mendicité évangélique*; ibid., 1662, in-8°; — *la Sainteté de Dieu exprimée en Jésus-Christ*; ibid., 1674, in-12; — *de la Sainteté des prêtres*; ibid., 1675, in-8°; — *Instructions pour les missionnaires*; ibid., 1677, in-8°; — *le Religieux, ou le Chrétien en solitude*; ibid., 1682, in-12.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca Capuccinorum.*

**BERNARDIN DE PÉQUIGNY**, théologien français, né vers 1663 à Péquigny en Picardie, mort à Paris en 1709. Il professa la théologie avec succès dans l'ordre des Capucins, auquel il appartenait. On a de lui : *Pratique efficace pour bien vivre et bien mourir*; Lyon, 1701, in-12; — *Retraite spirituelle*; ibid., 1701, in-12; — *Triplex Expositio in Evangelio*; Paris, 1704, 1706, in-fol.; — *Triplex Expositio in Epistolas D. Pauli*; ibid., 1704, 1726, in-fol. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons en ce genre, mérita les éloges de Clément XI. L'auteur en donna lui-même un abrégé, 4 vol. in-12, dont la cinquième édition a paru en 1820.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca Scriptorum Capuccinorum.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

* **BERNARDIN DE SAHAGUN**, historien, grammairien et lexicographe espagnol, de l'ordre de Saint-François, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il passa dans les Indes occidentales, et s'arrêta dans le Mexique; il y apprit la langue du pays, et composa en cette langue une grammaire, un dictionnaire et d'autres ouvrages, qui peuvent servir aux missionnaires et aux chrétiens du pays. Il rédigea aussi en espagnol l'histoire de la religion, du gouvernement et des coutumes des anciens idolâtres des Indes,

et un traité de la conquête de la Nouvelle-Espagne ou Mexique (1).

Antoine de Léon, *Biblioth. Ind. Occident.* — Wadding, *de Scriptoribus ordinis Minorum.* — Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

**BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.** *Voyez* SAINT-PIERRE (*Bernardin* DE).

***BERNARDINI** (...), habile sculpteur et fondeur en bronze. Vers 1590, il modela et fondit la statue de Sixte V, qui fut placée devant l'église de Lorette. Vers le même temps, en compagnie de Tiburzio Verzelli et du Lombardo, il exécuta les bas-reliefs, tirés de l'Ancien Testament, qui décorent les trois magnifiques portes de cette église. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario.* — Cicognara, *Storia della Scoltura.*

***BERNARDINI** (*François*), médecin italien, natif de Vicence, vivait dans le commencement du seizième siècle. On a de lui : *Præservatio sanitatis;* Spire, 1539, in-8°. C'est un poëme latin sur la diététique.

Van der Linden, *de Scriptoribus medicis.* — Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon.*

* **BERNARDINI** (*François*), jurisconsulte italien, vivait à Milan dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *de Veteribus Acclamationibus;* Milan, 1627, in-4°; — *Tractatus de Modo formandi processum informationum Tranquilli Ambrosini, cum scholiis;* Venise, 1629, 1639, 1667, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis.*

***BERNARDINI** (*Jérôme*), poëte italien, natif d'Orvieto, vivait à Milan vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *il Capriccio d' amore, egloga pastorale* (*in versi*); Milan, 1604, in-12; — *la Speranza divina, tragedia in prosa;* ibid., 1604, in-12; — *il Divin fervore, istoria approvata del miracolo di S. Sacramento;* ibid., 1611, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BERNARDINO** ou **BERNARDO DA TREVIGLIO** (*Bernardo* ZENALE, dit), peintre et architecte, né à Treviglio, dans le Milanais, dans la seconde moitié du quinzième siècle; mort en 1526. Il fut élève du Civerchio. Le Vinci faisait grand cas de cet artiste, avec lequel il était lié d'une étroite amitié; dans son *Traité de la Peinture*, il le compare au Mantigna, et le propose continuellement pour exemple dans l'art de la perspective. Bernardino a peint à fresque dans le cloître du monastère *delle Grazie*, à Milan, quatre sujets de la Passion qui permettent encore de juger à quel point il possédait la science des raccourcis. Dans la sacristie sont deux tableaux, un *Saint Jean-Baptiste*, et un portrait du comte *Vimercati*, bienfaiteur du couvent. Quelques fresques de Bernardino existent aussi à *San-Pietro in Gessate;* enfin, à Saint-Simplicien est une *Annonciation* dont l'architecture produit une parfaite illusion.

Comme architecte, on ne connaît aucun monument de Bernardino; on sait seulement que, par ses conseils au moins, il coopéra à la construction du dôme de Milan. Il a laissé un *Traité de Perspective* très-estimé, qu'il publia en 1524, deux ans avant sa mort. Il fut maître du célèbre sculpteur Agostino Buesti, dit *le Bambaja.* E. B.—N.

Vasari, *Vite.* — L. da Vinci, *Trattato della Pittura.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Pirovano, *Nuova guida di Milano.* — Cicognara, *Storia della Scoltura.*

***BERNARDINO DA NOVI**, sculpteur, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On lui doit les statues de la *Renommée* et de la *Victoire* assises sur le tombeau de Jean-Galéas Visconti, dans la Chartreuse de Pavie, dont il était le fondateur.

Cicognara, *Storia della Scoltura.*

***BERNARDIS** (*Auton de*), philosophe italien, né à Mirandole en 1503, mort le 19 juin 1563. Il fut évêque de Caserte pendant deux ans, et donna sa démission pour se livrer entièrement à la philosophie. Ses principaux ouvrages sont : *Institutio in universam Logicam Aristotelis;* Bâle, 1545, in-fol.; — *Commentarius in eamdem;* ibid., 1545, in-fol.; — *de Eversione singularis certaminis;* ibid., 1562, in-fol.; — *Flores Poetarum;* Venise, 1574, in-12; — *Commentarius in Aristotelis Rhetoricam;* Bologne, 1590, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BERNARDO DA VENEZIA**, architecte vénitien qui florissait à la fin du quatorzième siècle. En 1392, il fut appelé à Milan comme juge du concours ouvert pour la construction de la cathédrale, distinction qui donne la mesure de l'estime dont il jouissait parmi ses contemporains. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scoltura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

**BERNARDO DA CRUZ** (*Frey*), historien portugais, vivait au seizième siècle. Il fut revêtu le premier en Portugal de la charge de *capellão mór da Armada.* En cette qualité il accompagna dom Sébastien durant sa seconde expédition, et il assista à la bataille d'*Alcaçar-Kebir.* De retour à Lisbonne, il écrivit une histoire concise, mais excellente, du règne de dom Sébastien, qui ne devait voir le jour qu'au dix-neuvième siècle. Sa publication est due en partie à l'historien le plus éminent que le Portugal ait produit dans les temps modernes. Elle est intitulée *Chronica de el rey D. Sebastião por F. Bernardo da Cruz, publicado por H. Hercolano e o Dr. A. C. Payva;* Lisboa, 1837, in-12. F. D.

*Prologo* en tête de la publication. — César de Figanière, *Bibliografia historica;* Lisboa, 1850.

***BERNARDON** (*Guillaume*), écrivain ecclésiastique français, né à Châlons-sur-Saône, mort le 15 août 1628. Avant d'entrer dans les ordres,

(1) Ce dernier ouvrage fait partie de la magnifique collection des *Antiquities of Mexico* de lord Kingsborough. Il remplit tout le septième volume.

il était avocat. On a de lui : *De l'Indifférence sur le devoir des ecclésiastiques, et de la résidence qu'ils doivent aux charges où ils sont appelés*; Lyon, Pillehotte, 1622, in-12; 2e édition, Paris, 1625, in-8°; — *Du concours et de la résidence des curés, et de la pluralité des bénéfices*; Paris, 1625, in-8°. J. B.

Jacob, *De claris Scriptoribus Cabilonensibus*, p. 73 et 421. — Perry, *Histoire de Châlons*. — Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*, t. I, p. 43.

**BERNARDONI** (*Pierre-Antoine*), poëte italien, né le 30 juin 1672 à Vignola, dans le duché de Modène, mort à Bologne le 19 janvier 1714. Il fut, à dix-neuf ans, membre de l'Académie Arcadienne, et remplit l'emploi de poëte impérial à la cour de Vienne sous les deux empereurs Léopold et Joseph Ier. On a de lui : *i Fiori, primizie poetiche, divise in rime amorose, eroiche, sacre, morali, e funebri*; Bologne, 1694, in-12; — *l' Irene, tragedia*; Milan, 1695, in-12; — *l' Aspasia, tragedia*; Bologne, 1697, 1706, in-8°; — *Rime varie consegrate al Giuseppe I*; Vienne, 1705, in-4°; — *il Meleagro, dramma per musica*; ibid., 1706, in-8°; — *Gesù flagellato, oratorio*; ibid., 1709, in-8°; — *il Tigrane, re d'Armenia, dramma per musica*; ibid., 1710, in-8°; — *Dramme e oratori*; Bologne, 1706, 1707, 3 vol. in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Allaci, *Dramaturgia Quadrio*. — *Della Storia e della ragione d' ogni poesia*, t. III, part. 2. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

***BERNARDY** (*Godefroy*), humaniste allemand, né à Landsberg le 20 mars 1800. Fils d'un négociant, il étudia à Berlin : Bœckh et Wolf furent ses maîtres. Il est aujourd'hui premier bibliothécaire de l'université, et prend part à la rédaction de plusieurs journaux et recueils littéraires et scientifiques, notamment les *Annales de la critique scientifique* (*Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*); l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber; la *Bibliothèque critique, exegétique, etc.* Ses principaux ouvrages sont : *Eratosthenica*; Berlin, 1822; — *Geographi græci minores*, dont le premier volume, contenant Denys Périégète, a été publié à Leipzig en 1828; — *Wissenschaftliche Syntax der griechischen Sprache* (Syntaxe scientifique de la langue grecque); Berlin, 1829; — *Grundriss der Roemischen Literatur* (Principes de la littérature romaine); Halle, 1830; — *Grundriss der griech. Literatur* (Principes de la littérature grecque); Halle, 1836, 1845; — *Grundlinien zur Encyclopædie der Philologie* (Jalons pour une Encyclopédie de la philologie); Halle, 1832.

*Conversations-Lexicon.*

***BERNARET** ou **BERNAERT** (*Nicaise*), peintre flamand, né à Anvers en 1608, mort en 1678. Il fut élève de F. Snyders. Comme son maître, il peignit des animaux, des chasses, et l'égala quelquefois. On a aussi de lui des scènes d'intérieur et de cabaret.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BERNARTIUS** (*Jean*), littérateur flamand, né à Malines vers 1567, mort le 16 décembre 1601. Ses principaux ouvrages sont : *De Utilitate historiæ legendæ*; — *Scholia in Statium*; — *Orationes*; — *Commentarium in Boethium de Consolatione philosophica*.

André, *Bibliotheca Belgica*. — Sweert, *Athenæ Belgicæ*.

***BERNASCONI** (*Laura*), habile peintre de fleurs, née à Rome vers 1620, travaillait encore en 1670. Elle fut élève de Mario Nuzzi della Penna, plus connu sous le nom de Mario de Fiori. Plusieurs de ses tableaux existent dans les galeries particulières de Rome, mais son chef-d'œuvre est l'encadrement du *San Gaetano* de Tomassei, à *San-Andrea della Valle*. E. B—N.

Orlandi, *Abecedario*. — Pascoli, *Vite de' Pittori moderni*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Winckelmann, *Neues Maler-Lexikon*.

***BERNATOWICZ** (*Félix*), romancier polonais, né vers 1785, mort à Lomza le 5 septembre 1836. Depuis 1805 il était lecteur et plus tard secrétaire auprès du prince Adam Czartoryski père; aussi passa-t-il une grande partie de sa vie à Pulawy, célèbre résidence de cette famille. Les principaux ouvrages de Bernatowicz sont : *Mierozsadne sluby* (les Vœux déraisonnables); Varsovie, 1820; — *Poïata*, Varsovie, 1826; et *Nalencz*, Varsovie, 1828. — *Poïata*, dont le sujet est tiré de l'époque de l'abolition du paganisme en Lithuanie vers la fin du quatorzième siècle, est le roman de Bernatowicz qui a le plus de mérite comme tableau historique et comme style; mais aucune de ses productions ne porte l'empreinte d'un génie créateur. Sur la fin de ses jours, Bernatowicz a eu le malheur d'être atteint par une maladie mentale qui arrêta le développement de son talent. Il a laissé en manuscrit un roman historique intitulé *Ivan Czartoryski*. C. M.

***BERNATTI** (*Alessandro*), architecte milanais. Une partie de la façade ancienne de la cathédrale de Milan avait été construite sur ses dessins; mais tout a été démoli au commencement du dix-septième siècle, le nouveau plan de Pellegrini ayant été adopté. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Cicognara, *Storia della Scoltura*.

***BERNATZ** (*Martin*), peintre allemand d'architecture, né à Spire en 1802. Son père, qui était maître maçon, lui avait donné le métier de ramoneur. L'état de sa santé ne lui ayant pas permis de le continuer, il se livra avec ardeur à l'étude du dessin, alla suivre les cours de l'Académie impériale des arts à Vienne, et devint en moins de trois ans un habile peintre d'architecture.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BERNAUDO** (*François* DE), écrivain dramatique italien, natif de Cosenza, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Gustavo, re di Suezia, tragedia* (*in*

*versi*); Naples, 1633, in-12; — *la Bernauda, commedia* (*in prosa*); ibid., 1634, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BERNAUER** (*Agnès*), morte le 12 octobre 1435, femme célèbre par sa beauté, sa vertu et sa mort tragique. Elle était fille d'un pauvre bourgeois d'Augsbourg, Gaspard Bernauer, barbier. Le duc Albert de Bavière, fils unique du duc régnant Ernest, vit la jeune fille aux grandes fêtes et tournois que les familles patriciennes d'Augsbourg donnaient en son honneur, et conçut pour elle une violente passion. Albert lui promit de l'épouser : le mariage eut lieu en secret, et le duc emmena sa jeune femme à son château de Frohbourg. Leur bonheur conjugal ne fut troublé que quand le père d'Albert se proposa de le marier à Anne, la fille du duc Éric de Brunswick. La résistance d'Albert apprit à son père le mariage de son fils avec Agnès, et il résolut de recourir à la force. Il fit en sorte qu'à l'occasion d'un tournoi solennel à Ratisbonne les barrières fussent fermées à son fils, « comme à quelqu'un qui vivait en luxure avec une fille. » Albert jura qu'Agnès était sa femme légitime : ce fut en vain, on ne le crut pas, et son témoignage fut refusé. Alors il fit reconnaître publiquement Agnès comme duchesse de Bavière, et lui donna pour résidence le château de Straubing sur le Danube. Tant que l'oncle d'Albert, le duc Guillaume, vécut, on ne troubla point le bonheur des époux; mais après la mort de son frère, le duc Ernest donna un libre cours à son ressentiment. Son fils étant absent, il fit arrêter Agnès, et ordonna sa mort. Accusée d'avoir recouru à des sortiléges pour séduire le duc Albert, elle fut traînée, les mains liées sur le dos, au pont du Danube, et jetée dans le fleuve en présence d'une foule de spectateurs. Les flots, comme s'ils avaient eu horreur de dévorer la belle et innocente victime, la portèrent vivante au rivage. Alors un des bourreaux y accourut, la saisit de nouveau, et la replongea dans le fleuve. Albert, aussi indigné que désespéré, prit les armes contre son père, aux ennemis duquel il s'unit pour ravager le pays. En vain le duc Ernest s'efforça-t-il de fléchir son fils par des prières. Plus tard seulement, les sommations de l'empereur Sigismond et les remontrances de ses amis réussirent à le ramener à la cour de son père; et il consentit même enfin à épouser Anne de Brunswick. Pour regagner l'amour de son fils, le duc Ernest ordonna de construire une chapelle sur la tombe de la malheureuse Agnès. Longtemps encore le peuple chanta le malheureux amour d'Albert et d'Agnès. Les dramaturges se sont emparés de ce sujet touchant, mais aucun de ces essais ne jouit d'une grande renommée. ZYCHLINSKI.

*Conversations-Lexicon*.

**BERNAY** (*Camille*), littérateur français, né à la Malmaison le 16 mars 1813, mort à Paris le 14 juin 1842. Il suivit d'abord en Italie son père, qui avait passé du service de l'impératrice Joséphine à celui de Marie-Louise. Placé ensuite chez un graveur de Parme, il prit part à l'insurrection de cette ville en 1831, ce qui interrompit ses travaux. Il revint alors en France, et entra chez un avoué. La pratique judiciaire lui convenait peu, et il s'enfuit de la maison paternelle. « Jamais, écrivait-il à son père, la procédure ne m'a convenu ; c'était un habit trop étroit pour ma pensée. » Ici commence pour le jeune écrivain la série habituelle des épreuves littéraires. Cependant il eut un premier succès, et vit représenter au théâtre de la Renaissance un drame intitulé *le 24 Février*, imité de l'allemand de Zacharias Werner. Il rencontra plus de difficultés à l'occasion d'un autre drame : *l'Héritage du mal*, qui ne fut représenté à l'Odéon qu'après la mort de l'auteur.

Le découragement s'empara de lui; il tomba malade, et, ayant pris une trop forte dose de laudanum pour se donner quelque repos, il mourut lorsque son talent atteignait sa maturité. On a de lui, outre les ouvrages déjà cités : *le Ménestrel*, comédie en 5 actes et en vers, jouée au Théâtre-Français le 6 août 1838; — *Un Souper chez Barras*, comédie en 1 acte et en vers; — *Clotaire Ier*, comédie en 5 actes et en vers; — *le Pseudonyme*, et *Diogène à trente ans* : ces dernières pièces n'ont pas été représentées; — des *Poésies diverses* et des *Essais*.

Les *Œuvres* de Camille Bernay, recueillies par ses amis, ont été publiées chez Belin en 1843. M. B.

Trianon, *Notice sur Camille Bernay*. — Quérard, *la France littéraire*, supplément.

**BERNAZZANO**, peintre milanais, vivait en 1536, et reçut, dit-on, quelques conseils de Léonard de Vinci. Il excellait à peindre les paysages, les fruits, les fleurs et les animaux. Il renouvela le prodige que l'antiquité attribue à Zeuxis : ayant peint à fresque, dans la cour d'un palais, un fraisier couvert de fruits, des paons vinrent becqueter la muraille jusqu'à ce que l'enduit fût détruit. Bernazzano faisait faire les figures de ses paysages par Cesare da Sesto, avec lequel il était lié d'une étroite amitié. On voit, au palais Scotti-Gallerati de Milan, un *Baptême de J.-C.* qui passe pour le meilleur produit de leur association. E. B—N.

Orlandi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Vasari, *Vite*. — Ticozzi, *Dizionario*.

*BERND* (*Adam*), théologien protestant allemand, né à Breslau le 31 mars 1676, mort le 5 novembre 1748. Il a laissé entre autres : *Diss. de Statu linguæ hebrææ, ab orbe cóndito ad nostram usque ætatem*; — *Einfluss der göttlichen Wahrheiten auf den Willen und das Leben der Menschen* (Influence des vérités divines sur la volonté et la vie des hommes).

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BERND* (*Christian-Samuel-Théodore*), écrivain héraldique allemand, né le 12 avril 1775. Il étudia d'abord la théologie, se livra à des travaux de linguistique, devint bibliothécaire, et en

décembre 1822 professeur de science héraldique à Bonn. Il écrivit de nombreux articles de journaux et de revues. On a de lui : *Die Deutsche Sprache in Grossherzogthum Posen* (la Langue allemande dans le grand-duché de Posen) ; Bonn, 1820; — *Die Verwandtschaft der slavischen und germanischen Sprachen* (la Parenté des langues allemande et slave) ; Bonn, 1822; — *Allgemeine Schriften-Kunde der gesammten Wappenwissenschaft* (Connaissance générale des inscriptions de la science héraldique), Bonn, 1830-1835; et supplément, Bonn, 1841; — *Wappenbuch der preussischen Rheinprovinz* (l'Armorial de la province prussienne du Rhin), Bonn, 1835; et supplément, 1842; — *Die Hauptstücke der Wappenwissenschaft* (les Points principaux de la science héraldique); Bonn, 1841-1849; — *Die Deutschen Farben und ein Deutsches Wappen* (les Couleurs allemandes et une armoirie allemande); Bonn, 1848.

*Conversations-Lexicon.*

*BERNECK (*Charles-Gustave* DE), connu aussi sous le pseudonyme de *Bernd de Guseck*, romancier et nouvelliste allemand, né à Kirchheim dans la basse Lusace. Il entra dans la carrière militaire, où il profita de ses loisirs de garnison pour se livrer à l'étude des lettres et de l'histoire. Il professa la tactique à l'École des cadets, et l'histoire de l'art militaire à l'École d'artillerie de Berlin. Ses romans reposent en général sur un fond historique. On a de lui : *Wildfeuer* (Feu follet); Berlin, 1845; — *Schaumperlen der Gegenwart* (Perles du temps présent); Bunzlau, 1838; — *Vulkansteine* (Pierres volcaniques), 1838; — *Der Erbe von Landshut* (l'Héritier de Landshut), 1842; et d'autres romans publiés dans les journaux et réunis en corps d'ouvrage; Leipzig, 1837, 3 vol. in-8°.

*Conversations-Lexicon.*

BERNEGGER (*Mathias*), polygraphe allemand, né le 8 février 1582 à Hallstadt en Autriche, mort le 3 février 1640. Il fut recteur, puis professeur d'histoire, à Strasbourg. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans les *Mémoires de Nicéron*, t. XXVII, pag. 323. Les principaux sont : *Hypobolimæa D. Mariæ Deiparæ camera, seu idolum Lauretanum, etc., dejectum*; Strasbourg, 1619, in-4°; — *De Jure eligendi reges et principes*; ibid., 1627, in-4°; — *Cornelii Taciti opera, recensita et edita per Matthiam Berneggerum*; ibid., 1638, in-8°; — *C. Plinii Secundi Panegyricus Trajano dictus, cum notis diversorum selectis*, etc.; ibid., 1635, in-4°; — *Galilæi de Galilæis Tractatus de proportionum Instrumento a se invento, ex italico latine per Matthiam Berneggerum*; ibid., 1612, in-4°; — *Speculum boni principis, seu Titi Vespasiani vita*; ibid., 1625, in-4°; — *De Regno Hungariæ*; ibid., 1629, in-4°; — *Galilæus, de Systemate mundi, latine versus*; ibid., 1635, in 4°; — *Epistolæ mutuæ Hugonis Grotii et Matt. Berneggeri*; ibid., 1667, in-12; — *Epistolæ Ioannis Kepleri et Matt. Berneggeri mutuæ*; ibid., 1672, in-12.

Nicéron, *Mémoires*, tome XXVII, pag. 323. — Witte, *Memoriæ Theologorum, jurisconsultorum, etc.* — Freher, *Theatrum Eruditorum.* — Spizel, *Templum honoris reseratum.*

*BERNER (*Jean-Benjamin*), théologien protestant allemand, né à Greitz le 9 septembre 1727, mort le 12 mai 1772. Ses principaux ouvrages sont : *Kurzgefasste Abhandlung von dem Kreutzestode unsers Heylandes* (Traité abrégé de la mort de Notre-Sauveur), traduit du latin de D. G. S. Richter; Schleitz, 1760, in-8°; — *Die selige Beschäftigung des Glaubens mit dem Begräbniss Christi* (Heureuse occupation de la foi avec la sépulture du Christ); Zeulenroda, 1761, in-8°; — *Der gläubige Paulus in Trübsal und in Aengsten* (Saint Paul dans les tribulations et les angoisses); Schleitz, 1762, in-8°; — *Neue Proben göttlicher Güte an armen Kindern und Waisen* (Nouvelles preuves de la bonté divine envers les enfants pauvres et envers les orphelins); Greitz, 1770-1772, in-8°; — *Lebenslauf des Selig. D. Luthers, in Versen* (Vie de Luther en vers), in-8°; — des *Sermons.*

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BERNER (*Théophile-Éphraïm*), médecin allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut professeur de médecine à Duisbourg. On a de lui : *De Applicatione mechanismi ad medicinam, cui annectitur Dissertatio medico-practica de Apoplexia cum catarrho suffocativo, cum observatione de araneæ punctura et ejus medela*; Amsterdam, 1720, in-8° : faits curieux, relatifs à l'apoplexie, et à la morsure de l'araignée; — *De Efficacia æris in corpore humano et usu mechanico*; ibid., 1723, in-8°; — *Dissertatio de Fungo mammarum canceroso*; — *Dissertatio de congregatione et ruptura vesicæ urinariæ.* Ces deux dissertations sont imprimées à la suite de l'ouvrage précédent.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

*BERNER ou BERNERUS, moine bénédictin de Saint-Remy de Reims, vivait au milieu du dixième siècle. Il se distingua par l'austère pureté de ses mœurs, conduisit en 948, à Humblières, dans le Vermandois, une colonie de moines de son couvent, et fit défricher des pays déserts. Il écrivit ces deux opuscules : *Vita sanctæ Hunegundis Humolariensis I, abbatissæ*; et *de Translatione corporis sanctæ Hunegundis*, insérés dans Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis Sancti-Benedicti.*

CH. R.

Casim. Oudin, *Comment. de Scriptoribus ecclesiasticis*, et in *Annal. ord. S.-B., ad an.* 946, 956, etc., t. II.

*BERNERI (*Lubert*), théologien hollandais, natif de Zwolle dans l'Over-Yssel, vivait dans

la seconde moitié du quatorzième siècle; son nom de famille était *Van den Bussche*. Ses œuvres ont été imprimées avec celles de Thomas a Kempis, dont il était contemporain; Cologne, 1660, tome III.

*Biographie universelle*, édition belge.

**BERNERON** (le chevalier *François* DE), général français, né en 1750, mort en Angleterre. Il servit à l'ile de France dans le régiment colonial avec zèle et distinction, et fut chargé de plusieurs missions importantes auprès de Tipo-Saëb et du pacha des Mahrattes. A son retour en France au commencement de la révolution, il fut nommé adjudant général, et employé en cette qualité à l'armée de Luckner; puis il devint maréchal de camp à l'armée du Nord (1792 et 1793). Il s'attacha ensuite à la fortune de Dumouriez, contribua aux victoires de Valmy et de Jemmapes, et suivit toujours son général, même dans sa défection. Arrêté à Bruxelles par les Autrichiens, il n'obtint sa délivrance que pour aller mourir en Angleterre dans un état voisin de la misère.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*.

* **BERNESI**, sculpteur de Turin, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècles. Il fut auteur d'une statue du grand prêtre Anne, qui orne une des chapelles du sanctuaire de Varallo.

Ticozzi, *Dizionario*.

**BERNERS** ou **BARNES** (*Juliena*). *Voy.* BARNES.

**BERNET** (*Jacques*), cardinal, archevêque d'Aix, d'Arles et d'Embrun, né à Saint-Flour le 4 septembre 1770, mort à Aix le 5 juillet 1846. Il fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice. La fermeture de cet établissement ecclésiastique, qui eut lieu au mois d'août 1792, le réduisit à la plus grande misère, et l'obligea même d'aller à l'hôpital pour se guérir d'une maladie dont il était atteint. L'état précaire où il se trouvait alors, ainsi que beaucoup de ses confrères dans le sacerdoce, l'ayant mis dans la nécessité de se créer des ressources, il se fit instituteur à Meaux. Son ordination fut accompagnée de circonstances que le temps où elle eut lieu peut seul expliquer. Deux diacres d'Alençon, venus en secret à Paris pour se faire ordonner prêtres, se rendirent à minuit dans la rue des Rats, le 4 novembre 1795; et là, avec le jeune Bernet que le hasard leur avait associé, ils furent consacrés prêtres par un évêque insermenté qui, à la faveur d'un déguisement, put accomplir cette œuvre alors périlleuse. Les lois qui condamnaient à la déportation ou à la mort les prêtres qui n'avaient point prêté serment à la constitution civile du clergé étant révoquées ou suspendues, il fut chargé d'aller rétablir le culte catholique dans la paroisse d'Antony, où il rencontra un farouche jacobin, des résistances duquel il triompha par sa fermeté et son énergie. Par suite de la réaction antireligieuse qui eut lieu en 1797, le serment de *haine à la royauté!* ayant été exigé des prêtres, le jeune lévite quitta sa paroisse, et s'en alla fonder à Orléans un établissement d'éducation religieuse. Il ne fut rendu à sa véritable vocation qu'après la publication du concordat et le rétablissement du culte (1802). Vicaire d'une paroisse d'Orléans, il fut chargé par les autorités de cette ville de prononcer l'éloge de Jeanne d'Arc. Appelé sous la restauration à la maison royale de Saint-Denis en qualité de premier aumônier des filles de la Légion d'honneur, il remplit pendant plusieurs années ces fonctions, rendues difficiles par l'indiscipline qui régnait dans cet établissement. Il quitta cette position pour la cure de la paroisse de Saint-Vincent de Paul, où il a laissé des souvenirs qui se manifestèrent encore plus de vingt ans après, lors de son voyage à Paris pour y recevoir la barrette. Sacré évêque de la Rochelle le 12 août 1827, promu le 6 octobre 1835 à l'archevêché d'Aix, il fut créé cardinal par Grégoire XVI dans le consistoire du 19 janvier 1846.

A. RISPAL.

*Ami de la Religion*.

* **BERNETTI** (*Thomas*), cardinal et homme d'État italien, né à Fermo le 29 décembre 1779, mort le 21 mars 1852. Après avoir étudié avec succès à l'université de sa ville natale, il fut attaché en qualité de secrétaire au tribunal de la Rote. En 1808, il suivit le cardinal Brancadoro en France, et figura parmi les treize cardinaux qui refusèrent, le 2 avril 1810, de paraître au mariage religieux de Napoléon avec Marie-Louise, et qui furent appelés *les cardinaux noirs* parce que l'empereur leur avait interdit la pourpre et les insignes du cardinalat. Exilé à Reims avec Consalvi, Bernetti demeura cinq ans sous ce climat si différent du ciel de sa patrie. Au mois de juillet 1813, il fut assez habile pour remettre à Houthem-Saint-Gerlac, à son ami Van der Vrecken, les lettres autographes de Pie VII pour l'empereur d'Autriche et pour le nonce Severoli à Vienne. Ces lettres, heureusement parvenues à leur adresse, furent transportées de Vienne, à cause de la marche des armées et du débordement du Danube, au quartier général de Dresde par un courrier qui passa par Presbourg; et le pape fut assez heureux pour obtenir quelque temps après une réponse favorable des souverains réunis à Dresde. Pie VII fit son entrée à Rome le 24 mai 1814. Bernetti suivit le pontife, et reprit comme lui le chemin de l'exil lors de l'invasion des États de l'Église par Murat. Il traita avec le maréchal Bianchi, vainqueur de l'armée napolitaine, au sujet du rétablissement de l'ordre et de la paix dans les États pontificaux. Revenu à Rome, et nommé assesseur du comité de la guerre, il s'appliqua avec zèle à réorganiser l'administration qui lui avait été confiée. En 1826, il fut choisi par Léon XII pour représenter la cour de Rome à Saint-Pétersbourg, d'où il ne tarda pas à venir en France. Il y trouva l'ablé-

gat Barthélemy Cordella chargé de lui offrir la barrette, qu'il refusa formellement. A son retour dans la capitale du monde chrétien, il fut envoyé à Ravenne en qualité de légat. C'était dans un moment d'effervescence politique, provoquée par les sociétés secrètes. Bernetti administra avec une prudente énergie, comme il avait fait antérieurement à Rome. Il fallut cette fois qu'il fît violence à son humilité, en acceptant l'éclatant témoignage de la satisfaction pontificale : le 29 janvier 1827, il reçut des mains de Léon X les insignes du cardinalat. Le 17 juin 1828, il fut appelé à remplacer, en qualité de secrétaire d'État, le cardinal della Somaglia, et fut employé dans la plupart des grandes négociations entre Rome et les autres cours de l'Europe. Il coopéra notamment à la conclusion du concordat avec les Pays-Bas (18 juin 1827), à l'avénement de Pie VIII, et, devenu légat à Bologne, il y déploya les qualités qu'on lui connaissait : l'équité jointe à la modération. Il fut maintenu dans ces fonctions lorsque Grégoire XVI succéda à Pie VIII. L'Italie était alors en proie à une agitation politique qui allait croissant. Bernetti fut nommé prosecrétaire d'État. Forcé de recourir à l'appui des troupes autrichiennes, il imagina de se passer de ces coûteux auxiliaires par la création d'une milice civique. Mais ce projet déplut à l'Autriche, qui exigea et obtint de Grégoire XVI la retraite du secrétaire d'État (1836). Chargé de diriger la délimitation des États romains du côté des Deux-Siciles, il mena à bonne fin ce long travail, fut nommé vice-chancelier de l'Église romaine, et se fit encore remarquer, dans ce poste difficile, par son activité et son goût des améliorations. Les orages qui vinrent assaillir le pontificat de Pie IX n'épargnèrent point Bernetti. Menacé par les révolutionnaires, il quitta Rome sous un déguisement, se rendit à Naples, et rejoignit plus tard Pie IX à Gaëte. Mais il ne revit point Rome. Il revint à Fermo, et mourut bientôt après. Le cardinal Bernetti peut compter à juste titre parmi les hommes d'État les plus remarquables et les plus éclairés de notre époque.

*Brevi memorie del cardinale Tommaso Bernetti*; Pesaro, 1852. — Artaud, *Histoire de Léon XII*. — *L'Ami de la Religion*, n° 5397. — *Biographie du cardinal Bernetti*; Louvain, 1852.

**BERNEVAL** (*Alexandre* DE), architecte français, mort le 5 janvier 1440. Il coopéra à la construction de l'église de Saint-Ouen de Rouen, et travailla surtout à la partie supérieure de cet édifice appelée *la Croisée*, ainsi qu'à la grande tour centrale. C'est lui qui fit le dessin de la grande rose méridionale, tandis que son élève dessina la rose du nord. Si l'on en croit la tradition populaire, Berneval, jaloux, poignarda l'infortuné jeune homme, et paya de sa tête ce crime, qui rappelle les jalousies trop fréquentes dans l'histoire de l'art italien. Mais cette tradition, s'il faut en croire un savant critique, M. Pottier de Rouen, n'a rien de bien authentique. On voit, il est vrai, sur la tombe de Berneval, la figure d'un jeune artiste, gravée à côté de celle du célèbre architecte; mais il paraît certain que cette figure est celle de son fils Colin. Ce qui fortifie le doute, c'est l'épitaphe du père : « Cy gist maistre Alexandre de Berneval, maistre des œuvres de machonnerie du roy nostre sire, du bailliage de Rouen et de cette eglise, qui trepassa l'an de grace mil CCCCXL, le V$^{e}$ jour de janvier. » Rien dans cette inscription ne fait allusion à la légende populaire. V. R.

*Revue de Rouen*, décembre 1849.

***BERNEVILLE** (*Gilebert* DE), célèbre trouvère artésien du treizième siècle. On a supposé qu'il était originaire de Courtray, parce qu'une de ses chansons est adressée à une dame de cette ville. Cela ne prouverait rien : la maîtresse de Gilebert vivait tantôt à Courtray, tantôt à Longpré, tantôt à Oudenarde; et l'envoi dont il s'agit annonce seulement que Gilebert habitait le nord de la France. Berneville, où sans doute il naquit, est un petit village éloigné d'une lieue de la ville d'Arras. Il a cité dans ses chansons, au nombre de ses amis, messire Érard de Valery, preux chevalier, dont la gloire se rattache aux souvenirs de la première croisade de saint Louis et de la conquête de Naples par Charles d'Anjou : Gilebert florissait donc dans le deuxième tiers du treizième siècle. Il ne fut pas seulement bon poëte, on le reconnaissait de bon conseil; et le duc de Brabant se trouva bien, dans plusieurs circonstances, d'avoir mis sa confiance en lui. La chronique contemporaine fait souvent intervenir son nom dans les résolutions débattues en présence de ce prince. Au nombre de ses patrons et de ses amis, il comptait encore le comte d'Anjou, Colard le Bouteillier et Arnould Caupin, trouvères de la Flandre. Mais, comme tous les esprits distingués, il eut ses ennemis, ou pour mieux dire ses envieux. On lui reprocha de donner dans ses vers trop de place aux lieux communs de la galanterie : si pourtant aujourd'hui nous comparons ses productions légères à celles de ses contemporains, nous sommes tentés d'accorder à Gilebert de Berneville un choix d'expressions et de sentiments préférable au style du plus grand nombre des trouvères de son pays. Il fait pourtant abus de l'emploi des adjectifs, surtout quand il vient à parler de sa maîtresse, comme lorsqu'il dit :

Jamais ne perdrai maniere
De chans ne de chansons trover,
Se ma *très-douce* dame *chiere*
Me le veut, sans plus, commander.

On voit encore, dans une autre pièce, cette *très-douce dame chiere*; et si nous le remarquons, c'est pour expliquer l'intention satirique d'une chanson anonyme fort curieuse, qui fut répandue dans Arras à la même époque. On y faisait intervenir le bon Dieu, qui pour se désennuyer, descendait du ciel au milieu d'Arras.

« Arras est le modèle de tous les genres de « perfections. Le dernier de ses mendiants serait

« acheté bien cher dans les autres pays. Telle est « la bonne renommée de cette ville, que l'autre « jour je vis le ciel s'entr'ouvrir, parce que « Dieu souhaitait de venir apprendre les beaux « chants qu'on y compose. Eh! per lidourelé « va don! va du-va durenne. » Voici le texte de ce premier couplet :

Arras est escole de tous biens entendre.
Quant on veut d'Arras le plus caitif prendre
En autre païs se peut pour bon vendre.
On voit les honors d'Arras si estendre,
Je vi l'autr jor le ciel là-sus fendre,
Dieu volait d'Arras les motès aprendre,
E per lidourelé va don ! — Va du-va durenne.

La chanson a cinq couplets. Au troisième : « Dieu « voulant savoir du nouveau, fait venir Robert « de la Pierre, celui qui connaît la vieille chan- « son de Fromont. Arrivèrent après lui Gile- « bert, Philippe Verdier, et Rousseau le tailleur. « Gilebert ne manqua pas de prononcer le nom « de sa *dame chiere*, et Dieu s'écria aussitôt « qu'il voulait être du Puy d'Arras. Eh! per li- « dourelé va don! va du-va durenne. »

Nous avons conservé de Gilebert de Berneville quatre de ces jeux-partis qui formaient l'exercice poétique le plus ordinaire des confrères du Puy d'Arras. Personne, même Adam de la Halle, ne paraît avoir mieux réussi que lui dans cet agréable genre de composition. Pour dame de ses pensées, il avait choisi Beatris d'Oudenarde. Une de ses chansons a pour refrain ce nom de la *belle Beatris*, et nous donne la preuve qu'il se maria, sans cesser de lui adresser un hommage fort tendre : « Les gens d'un naturel « peureux, dit-il, changent de cœur et de réso- « lution en prenant le joug de mariage : pour « moi, je n'en serai que plus galant et plus en- « joué. Si l'on m'a donné femme, je n'en con- « serve pas moins l'envie de vouer toutes mes « pensées à la belle Beatris. »

. . . . . . . . . . . . . . . .
Or ferai, plus que devant,
De joliveté.
Por ce, s'on m'a marié,
N'ai-je talent
Por me grant,
Que jà soient mi pense
Aillors assis
Qu'en la belle Biatris.

On peut encore lire avec plaisir ces autres vers qu'il lui adresse, et qui semblent avoir un air de famille avec la bonne manière de Marot.

Jamais n'entr'oblierai
Un ris qui vient de douçor,
Qu'ele fist quant l'esgardai.
Mais ne dis pas tel folor
Que por moi fust, je faudroie,
Ne voir diroie ;
Mais de tel savor
M'est el cor,
Qu'adès, me semble, la voie.

Ailleurs il compare Beatris à la *Tramontane* ou étoile polaire, qui sert de guide aux matelots. Un jour, sa maîtresse l'enferme pour en obtenir une chanson nouvelle; il commença de cette façon :

Au besoin voit-on l'ami,
Piece a qu'on l'a recordé.
Amors, se ne fais par mi
Tant que j'aie chant trové,
Bien sâi que jà n'isterai
De prison, mais i morrai.
Cele qui m'a mis céans
Las, a fair ses seremens
Que jamais ne mengerai,
Ne partirai
De sa prison,
Tant qu'aurai trové chanson.

Tout en se plaignant, le poëte nomme Béatris; les rimes aussitôt arrivent, et les quatre couplets s'achèvent, paroles et musique. Cela nous reporte au joli rondeau de Benserade :

Ma foi, c'est fait de moi ; car Isabeau
M'a commandé de lui faire un rondeau....

Les chansons de notre Gilebert sont conservées au nombre de vingt-six, sans compter les jeux-partis. Faucher avait cité son nom; la Borde dans le dernier siècle, et M. Arthur Dinaux de notre temps, ont reproduit un assez grand nombre de ses couplets. Mais ce dernier critique lui a attribué, après M. Francisque Michel, une pastourelle qu'il n'a pas faite, et que Jean Bodel aurait seul le droit de revendiquer.

P. PARIS.

Faucher, *Œuvres*, f° 569. — Laborde, *Essai sur la Musique*, II, p. 166. — Arthur Dinaux, *Trouvères de la Flandre*, p. 188-204. — *Poëtes artésiens*, p. 205-208. — Fr. Michel, *Théâtre français au moyen âge*, p. 37.

**BERNHARD**. *Voy*. BERNARD.

* **BERNHARDI** (*Jean-Henri*), théologien protestant allemand, né en 1685 à Wolfhagen, dans la Hesse; mort le 21 février 1729. Ses prinpaux ouvrages sont : *Disp. de usu et utilitate philosophiæ et historiæ in jurisprudentia*; Hanovre, 1719, in-4° ; — *De genuina ac solida doctoris theologici sapientia*; Duisbourg, 1725, in-4°; — *De Rationabilitate mysterii salutis*; Hanovre, 1726, in-4°.

Strider, *Hessische Gelehrten-und Schriftsteller-Geschichte*.

* **BERNHARDI** (*Jean-Jacques*), médecin et botaniste allemand, né à Erfurt le 7 septembre 1774, mort vers 1840. Il fut professeur à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Dissertatio inauguralis medica de icteri natura*; Erfurt, 1799, in-8° ; — *Systematisches Verzeichniss der Planzen, welche in der Gegend um Erfurt gefunden werden* (Catalogue systématique des plantes, que l'on trouve aux environs d'Erfurt) ; ibid., 1800, in-8° ; — *Anleitung zur Kenntniss der Planzen* (Introduction à la connaissance des plantes) ; ibid., 1803, in-8° ; — *Handbuch der Botanik* (Manuel de botanique); ibid., 1804, in-8°; — *Annalen des Nationalmuseums der Naturgeschichte, herausgegeben von den Professoren dieser Anstalt, übersetzt und mit Anmerkungen begleitet* (Annales du Musée national de l'histoire naturelle, publiées par les professeurs de cet établissement, traduites et accompagnées de remarques) ; Hambourg et Mayence, 1803-1804, in-4°; — *Versuch einer Vertheidigung der alten Eintheilung der Functionen* (Défense de l'an-

cienne division des fonctions); Erfurt, 1804, in-8°; — *Beobachtungen über Pflanzengefässe und eine neue Art derselben* (Observations sur une nouvelle espèce de vaisseaux dans les plantes); ibid., 1805, in-8°; — *Von Beurtheilung des gesunden und kranken Zustandes organisirter Körper* (Appréciation de l'état sain et maladif des corps organisés); ibid., 1805, in-8°. — Les *Actes de l'Académie des sciences d'Erfurt*, le *Journal de Botanique* de Schrader, le *Journal de Physique et de Chimie* de Gehlen, le *Journal de Pharmacie* de Trommsdorf, et les *Éphémérides des Mines de* Moll, renferment un grand nombre d'articles d'histoire naturelle de Bernhardi.

*Biographie médicale.*

* **BERNHARDI DE BERNITZ** (*Martin*), chirurgien et botaniste polonais, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle, et fut médecin du roi de Pologne. On a de lui : *Catalogus plantarum tam exoticarum quam indigenarum, quæ anno 1651, in hortis regiis Varsoviæ, et circa eamdem in locis sylvaticis, pratensibus, arenosis et paludosis nascuntur*; Dantzig, 1652, in-12; Copenhague, 1636, in-16, avec le *Viridarium* de Simon Pauli : cet ouvrage fait connaître quel était alors l'état de la science en Pologne ; — *Fasciculi duo remediorum*; Leipzig, 1676 et 1677, 2 vol. in-4°. Bernhardi a encore inséré plusieurs mémoires relatifs à la botanique dans les actes de l'Académie des curieux de la nature.

Carrière, *Bibliothèque de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

**BERNHARDT** (...), bibliographe allemand, mort à Munich le 28 juin 1821. Il fut pendant quarante ans conservateur de la Bibliothèque royale de Munich. Ses principaux ouvrages sont: *Codex traditionum Ecclesiæ Ravennensis, in papyro scriptus*; — *Essais sur l'histoire de l'imprimerie*, faisant partie du recueil intitulé *Matériaux pour servir à l'Histoire de la littérature*, publiés sous la direction de Ch. d'Arétin.

*Biographie Universelle.*

**BERNHOLD** (*Jean-Balthasar*), théologien, helléniste et poëte allemand, né à Burg-Salanch en 1687, mort le 15 février 1769. Il fut professeur de théologie à Altdorf. Il faisait très-bien les vers latins, et avait une connaissance profonde de la langue grecque. La plus grande partie de ses ouvrages se compose de dissertations et de programmes, dont on peut voir l'énumération dans Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, de 1750 à 1800, tome I, pag. 454.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexicon.* — Gotte, *Gelehrtes-Europe.*

**BERNHOLD** (*Jean-Michel*), médecin et philologue allemand, né en 1736 à Maynbernheim, mort le 12 janvier 1797. Il fut un excellent praticien. On a de lui : *Dionysii Catonis distichorum de Moribus ad filium libri IV; recensuit varias lectiones, alia opuscula, indicemque adjecit*; Augsbourg, 1784, in-4°; — *Scribonii Largi compositiones medicamentorum denuo ad edit. Rhodianam edidit*; Strasbourg, 1786, in-8°; — *Cœlii Apicii de Opsoniis et Condimentis, sive arte coquinaria libri X, cum lectionibus variis atque indice; edidit* Nuremberg, 1789, in-8°; — *Theodori Prisciani, archiatri, quæ extant tomus primus; novum textum constituit, lectiones discrepantes adjecit*; ibid., 1791, in-8°.

*Biographie médicale.*

* **BERNHOLD** (*Jean-George-Jacques*), médecin allemand, fils de Jean-Michel Bernhold, né à Maynbernheim le 17 décembre 1762, mort vers 1830. On a de lui : *Rudimenta osteologiæ ac syndesmologiæ*; Erlangue, 1793, in-8°; — *Initia doctrinæ de ossibus ac ligamentis corporis humani, tabulis expressa cum introductione generali in universam anatomen : accedunt medici vetusti opuscula rarissima, Colophonis ars nempe medendi*, etc.; Nuremberg et Altdorf, 1794, in-8°.

*Biographie médicale.*

* **BERNHOLD** (*Jean-Godefroi*), écrivain dramatique allemand, fils de *Jean Balthasar*, né le 16 juin 1721 à Pfedelbach, dans le comté de Hohenlohe; mort vers 1755. Il fut professeur d'histoire à Altdorf. Ses principaux ouvrages sont : *Sophonisbe*, traduite de l'anglais en vers allemands; Altdorf, 1750, in-4°; — *Johanna, die Heldin von Orleans* (Jeanne d'Arc, ou l'héroïne d'Orléans), tragédie; Nuremberg, 1752, in-4°; — *Irène*, tragédie; ibid., 1752, in-8°; — une Table des matières pour 22 vol. des *Recherches numismatiques* de Koehler; Nuremberg, 1764-1765, 2 vol.; — *Disp. de Libero Arbitrio hominis perfectione*; Altdorf, 1744, in-8°.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexicon.*

**BERNI** (*Francesco*), appelé aussi *Berna* ou *Bernia*, poëte italien, né vers la fin du quinzième siècle dans le grand-duché de Toscane, mort le 26 juillet 1536. Issu d'une famille florentine pauvre, quoique d'une ancienne noblesse, il alla dans sa dix-neuvième année à Rome, chez un cardinal, son parent ; mais celui-ci ne lui faisant, comme il le disait lui-même, « ni du bien ni du mal, » il se vit forcé d'entrer comme secrétaire chez l'évêque de Vérone Ghiberti, président de la chancellerie du pays. L'ennui que lui inspirèrent les fonctions de son nouvel état le porta bientôt à rechercher des distractions qui déplurent au prélat. Il s'était alors formé à Rome une société de jeunes ecclésiastiques qui, pour faire allusion à leur amour pour le vin et l'insouciance, se nommaient *i vignajuoli*, les vignerons. Ils se moquaient en vers des choses les plus sérieuses. Les vers de Berni se faisaient surtout remarquer par leur piquante tournure, et son nom est resté à ce genre de poésie (*maniera Bernesca* ou *Berniesca*). Lors du pillage de Rome par les troupes du connétable de Bourbon en 1527, Berni perdit le peu qu'il possédait. Il fit plusieurs

voyages avec son protecteur Ghiberti; et, fatigué enfin d'être au service des autres, il se retira à Florence, où depuis plusieurs années il avait obtenu un canonicat. Alexandre de Médicis, alors duc de Florence, était en pleine hostilité avec le jeune cardinal Hippolyte de Médicis. Berni était lié avec tous les deux : on lui insinua des propositions d'assassinat, mais on ne sait pas au juste auquel des deux on doit les attribuer; ce qu'il y a de certain, c'est que le cardinal mourut empoisonné en 1535. Berni, qui avait refusé de se souiller d'un crime, mourut l'année suivante, probablement victime lui-même du poison du duc Alexandre. Berni passe encore aujourd'hui pour le meilleur modèle dans le genre burlesque; il mêle quelquefois beaucoup de fiel à son style, et ses satires unissent assez souvent à la bonhomie d'Horace l'âcreté de Juvénal. Ce qui excuse un peu l'excessive licence qui règne dans toutes ses poésies, c'est qu'il ne les composait que pour ses amis, et qu'elles ne furent livrées à l'impression sans sa participation qu'après sa mort. L'admirable légèreté qui se fait remarquer dans toutes ses compositions était chez lui le fruit d'un travail pénible, le résultat de l'exactitude qu'il mettait à retoucher itérativement tous les vers qu'il faisait. On raconte la même particularité de l'Arioste; aussi ce sont sans contredit les deux auteurs italiens dont les vers sont les plus légers et les plus coulants. Ses *Rime burlesche*, et son *Orlando inamorato, composto gia dal sign. Bojardo, conte di Scandiano, ed ora rifatto tutto di nuovo da Fr. Berni*, Venise, 1541, in-4°, quoiqu'il y ait entièrement dénaturé le Bojardo, sont les plus remarquables de ses productions.— Il ne faut pas confondre ce poëte avec le comte Francesco Berni. [*Ency. des g. du m.*]

Tiraboschi. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*. — Ghilini, *Teatro d' Uomini letterati*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BERNI** (*François*, comte), jurisconsulte, philosophe, orateur et poëte italien, né à Ferrare en 1610, mort le 13 octobre 1673. Il professa les belles-lettres à l'université de sa ville natale, et fut en grande faveur auprès des papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IX, et des ducs de Mantoue, Charles Ier et Charles II, de qui il reçut le titre de comte. Il s'exerça surtout dans le genre dramatique. Ses principaux ouvrages sont : *i Drami del signor conte Francesco Berni, da varie impressioni qui raccolti e ristampati*; Ferrare, 1666, in-12 : ce volume renferme onze drames, d'abord publiés séparément; — *Atalanta e il Telefo in Misia*; drame, 1669; — *Accademia*; Ferrare, 2 vol. in-4°, sans date; une autre édition porte la date de 1658. C'est un recueil de discours, de problèmes, de caprices, etc.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BERNIA** (*Carlo*), Bolonais, habile peintre d'ornements, élève de Petronio Fancelli, vivait à la fin du siècle dernier. On lui doit la décoration d'une belle chapelle à *San-Giacomo Maggiore* de Bologne. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna*.

**BERNIA** (*Mario*). *Voy.* Tellucini.

**BERNIER** (*Jean*), prévôt de Valenciennes, mort en 1341. Il s'est rendu célèbre, ainsi que sa famille, par sa fortune et sa magnificence. Louis de Nevers, comte de Flandre, se préparait à faire la guerre au duc de Brabant, et avait réuni ses confédérés à Valenciennes. Étant tombé malade, il requit Bernier de traiter tous ces hauts personnages. Le banquet, dans lequel on but dix sortes de vins, fut splendide : la mémoire en est restée longtemps populaire à Valenciennes. Neuf abbés, vêtus pontificalement, assistèrent aux obsèques du riche négociant.

*Biographie universelle*.

***BERNIER** (*Adhelm*), historien français, natif de Senlis (Oise), mort dans ces dernières années. Entraîné par son goût pour les recherches historiques, il quitta sa ville, où il exerçait la profession d'avocat, et vint à Paris. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, il y en a qui ne sont pas sans importance pour l'histoire de France. Les principaux sont : *Études sur l'économie politique*; Paris, 1834, in-8°; — *Monuments inédits de l'histoire de France*, 1400-1600; ibid., 1834, in-8°; — *Journal des états généraux de France tenus à Tours en* 1484, *rédigé en latin par Jehan Masselin, publié et traduit pour la première fois*; ibid., 1836, in-4°; — *Procès-verbaux du conseil de régence du roi Charles VIII, pendant les mois d'août* 1484 *à janvier* 1485; ibid., 1836, in-4°; — *Mémoires secrets et inédits de la cour de France sur la fin du règne de Louis XIV, par le marquis de Sourches, publiés pour la première fois*; ibid., 1836, 2 vol. in-8°; — *le Château de Pierre-Fonds en* 1594; ibid., 1837, 2 vol. in-8°.

Quérard, *Littérature française contemporaine*.

***BERNIER** (*Christophe*), chirurgien français, vivait à Paris vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Questions anatomiques, recueillies de divers auteurs*; Paris, 1645 et 1648, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

***BERNIER** (*Denis-François*), poëte français, vivait à Paris dans le milieu du dix-huitième siècle. Il faisait très-bien les vers latins. On a de lui : *Opuscula poetica*; Paris, 1745, in-8°.

*Journal des Savants*, 1745.

**BERNIER** (*Étienne-Alexandre*), prélat français, né à Daon, département de la Mayenne, le 31 octobre 1762; mort le 1er octobre 1806. Il était curé de Saint-Laud à Angers vers l'année 1789. Il vit dans les événements qui se préparaient un moyen d'élévation, et embrassa avec ardeur l'un des partis qui divisaient alors la France. Il refusa de prêter le serment prescrit

par l'assemblée constituante, parvint en 1792 à éviter la déportation que subirent les prêtres réfractaires, se jeta dès les premiers temps de la guerre de la Vendée au milieu de l'armée d'Anjou, et devint l'un des membres dirigeants du gouvernement insurrectionnel. L'abbé Folleville, connu sous le nom d'évêque d'Agra, était le président du conseil; mais l'abbé Bernier, par l'ascendant que lui donna la fermeté de son caractère, était le véritable chef. Il donnait de bons conseils aux généraux, et, sans trop déroger à son caractère ecclésiastique, il savait se prêter à l'esprit militaire. Ses prédications, qui exaltaient les paysans bretons, lui valurent le titre d'*apôtre de la Vendée*. Mais on s'aperçut bientôt qu'il n'avait d'autre but que son avantage personnel. La discorde s'étant introduite avec lui dans le camp royaliste, il n'avait fondé son influence que sur les divisions des autres chefs. Le respect qu'on avait pour lui s'affaiblissait, lorsque la dispersion de l'armée vendéenne le força à rester caché en Bretagne. Après avoir essayé en vain de soulever de nouveau les paysans, il traversa périlleusement la Loire pour se rendre à l'armée de Charette. Repoussé par ce chef habile, il alla offrir ses services à Stofflet, dont il devint bientôt l'ami et le maître. Les premiers jours de leur réunion furent signalés par l'assassinat du général royaliste Bernard de Marigny, dont les lumières et les talents portaient ombrage à l'abbé Bernier, qui fut ensuite choisi par Stofflet pour négocier la paix avec le gouvernement républicain, et qui se tira avec succès de cette entreprise. Mais, aussitôt la paix conclue, il excita Stofflet à violer la foi jurée. Celui-ci résista longtemps; il céda pourtant; et, après quelques jours d'infructueux efforts, il fut réduit à prendre la fuite devant les troupes de Hoche. Bernier se sauva également, et eut le bonheur d'échapper à toutes les recherches; tandis que le malheureux Stofflet, qui ne put être averti à temps par l'abbé Bernier, fut saisi dans l'asile que lui avait indiqué celui-ci, fut condamné à mort et fusillé par les républicains. Bernier reparut encore à l'armée de d'Autichamp, et y jouit de quelque faveur. Mais bientôt la cause royaliste lui parut désespérée: il n'y vit plus aucune chance pour son ambition.

Bonaparte témoigna alors le désir de pacifier la Vendée : Bernier saisit avec empressement cette occasion de se rattacher au parti triomphant. Il fit offrir sa médiation ; on l'accepta, et peu de temps après il fut élevé à l'évêché d'Orléans. On lui attribue les paroles et la musique du *Réveil des Vendéens.*

De Barante, *Mélanges historiques et littéraires*, t. I. — Thiers, *Hist. du Consulat.*

**BERNIER** ( *François*), médecin et voyageur, natif d'Angers, mort à Paris le 22 septembre 1688, se distingua également comme philosophe et comme voyageur dans le siècle brillant de Louis XIV. Son mérite, sous ce double rapport, était encore rehaussé par les grâces de son esprit et de sa personne. Tant d'avantages lui procurèrent, de son vivant, une grande célébrité qui lui a en partie survécu. On ne lit plus ses traités de philosophie ; mais ses voyages sont mieux appréciés qu'ils ne l'ont jamais été. Ils font connaître des contrées qu'aucun Européen n'avait visitées avant lui, et qu'on n'a pas mieux décrites depuis; ils jettent une vive lumière sur les révolutions de l'Inde à l'époque d'Aureng-Zeyb. Bernier fut recherché par les personnages les plus illustres et les plus distingués de son temps; il eut des liaisons particulières avec Ninon de Lenclos, M$^{me}$ de la Sablière, la Fontaine, Chapelle, dont il a composé l'éloge, et Saint-Évremond. Celui-ci nous le représente comme digne, par sa figure, sa taille, ses manières, sa conversation, d'être appelé *le joli philosophe.*

Brossette, dans son commentaire sur Boileau, rapporte que Bernier se vantait de *savoir un grand nombre de chansons bachiques*. Il contribua, avec Boileau, à la composition de cet *Arrêt burlesque* qui empêcha le grave président de Lamoignon de faire rendre par le parlement de Paris un arrêt sérieux contre la philosophie de Descartes, arrêt qui aurait prêté à rire à tout le monde. Bernier fit imprimer une *Requête* au nom de l'université, sur le modèle de l'*Arrêt*.

Bernier étudia la médecine, et, après s'être fait recevoir docteur à Montpellier, il se livra à son goût pour les voyages. Il passa en Syrie en 1654, et de là il se rendit en Égypte. Il demeura plus d'une année au Caire, où il fut attaqué de la peste; il s'embarqua peu de temps après à Suez pour aller dans l'Inde, et y résida douze ans, dont huit en qualité de médecin de l'empereur Aureng-Zeyb. Le favori de ce prince, l'émir Danichmend, ami des sciences et des lettres, protégea Bernier, et l'emmena avec lui dans le Kachmyr. De retour en France, Bernier publia ses voyages et ses ouvrages philosophiques. Il visita l'Angleterre en 1685, et voulut y attirer la Fontaine. On trouve la liste des écrits de Bernier dans les *Vies de plusieurs personnages célèbres*, par Walckenaer, t. II, p. 74-77. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Histoire de la dernière révolution des États du Grand Mogol, etc.*, t. I et II; Paris, 1670, in-12, avec une carte; — *Suite des Mémoires du sieur Bernier sur l'empire du Grand Mogol*, t. III et IV; Paris, 1671 : ces divers écrits firent donner à Bernier le surnom de *Mogol;* ils ont été plusieurs fois réimprimés sous le titre suivant : *Voyages de V. Bernier, contenant la description des États du Grand Mogol, de l'Indoustan, du royaume de Cachemire, etc.*; Amsterdam, 1699 et 1710 ou 1724, 2 vol. in-12, fig., et traduits en anglais, Londres, 1671, 1675, in-8°; — *Abrégé de la Philosophie de Gassendi;* Lyon, 1678, 8 vol. in-12, augmenté en 1684 (7 vol.) des *Doutes de M. Bernier sur quelques-uns des principaux chapitres de son*

*Abrégé de la philosophie de Gassendi*; c'est au sujet de cet ouvrage que Boileau s'exprime ainsi (ép. V, 33) :

Ou que Bernier compose et le sec et l'humide
Des corps ronds et crochus errants parmi le vide :
Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons,
A régler mes désirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

*Mémoire sur le quiétisme des Indes*, dans l'*Histoire des ouvrages des savants*, septembre 1688; — *Extrait de diverses pièces envoyées pour étrennes par M. Bernier à M^me de la Sablière*, dans le *Journal des Savants*, juin 1688; — *Éloge de Cl.-Emm. Luillier-Chapelle*, dans le *Journal des Savants*, juin 1688; — *Éclaircissement sur le livre du P. le Valois, jésuite*, intitulé *Sentiment de M. Descartes, etc.*, dans le *Recueil des pièces curieuses concernant la philosophie de Descartes*, publié par Bayle; Amsterdam, 1684, petit in-12; — *Traité du libre et du volontaire*; Amsterdam, 1685, in-12. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.].

Walckenaer, *Vies de plusieurs personnages célèbres*, t. II, p. 74-77.

**BERNIER** (*Jean*), médecin français, né à Blois en 1622, mort à Paris le 18 mai 1698. Il étudia à Montpellier, et se livra pendant vingt-deux ans à la pratique de la médecine dans sa ville natale. Vers 1674 il quitta Blois pour se fixer à Paris, dans l'espérance de faire fortune. Mais quoiqu'il eût acquis le titre de *conseiller et de médecin ordinaire de Madame, douairière d'Orléans* (Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, duc d'Orléans), titre qui n'était peut-être qu'honoraire, il demeura toujours dans un état voisin de la pauvreté. Sa mauvaise fortune lui inspira une humeur chagrine et une envie de critiquer, qui se fait sentir dans tous ses ouvrages. Au reste, il avait de l'érudition, mais cette érudition était fort superficielle, ce qui l'a fait appeler par Ménage *Vir levis armaturæ*. On a de Jean Bernier : *Histoire de Blois, contenant les antiquités et singularités du comté de Blois, les éloges de ses comtes, et les vies des hommes illustres qui sont nés au pays Blésois, avec les noms et les armoiries des familles nobles du même pays*; Paris, 1682, in-4° : au jugement du P. Liron, cette histoire contient beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes, et il s'y trouve des fautes assez considérables; — *Essais de Médecine, où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins; du devoir des médecins à l'égard des malades, et de celui des malades à l'égard des médecins; de l'utilité des remèdes, et de l'abus qu'on en peut faire*; Paris, 1689, in-4°; — *Supplément au livre des Essais de Médecine*; Paris, 1691, in-4° : la 2^e édition parut sous le titre d'*Histoire chronologique de la médecine et des médecins*; Paris, 1695; 3^e édition, 1714, in-4° : l'ouvrage est divisé en trois parties; il est rempli de recherches très-curieuses, mais faites sans aucun choix, de sorte qu'il ne peut guère servir que d'indication; encore faut-il prendre garde de n'employer ce qu'il dit qu'après l'avoir vérifié : ce défaut est d'autant plus grand, que l'humeur chagrine et caustique en est la principale cause; on le remarque surtout dans la seconde partie, où il fait une satire violente des quatre plus fameux médecins qui pratiquaient à Paris de son temps, savoir : de Lorme, Guénaut, Brayer et Bélay; — *Anti-Menagiana, où l'on cherche ces bons mots, cette morale, ces pensées judicieuses et tout ce que l'affiche du Menagiana nous a promis*; Paris, 1693, in-12: Bernier décharge ici sa mauvaise humeur, tant sur le *Menagiana*, où il est un peu maltraité, que sur ceux qu'il croyait avoir contribué à l'impression de cet ouvrage; — *Réflexions, pensées et bons mots qui n'ont pas encore été donnés, par le sieur Popincourt*; Paris, 1696, in-12; recueil où Bernier s'est caché sous le nom de Popincourt; — *Jugement et nouvelles observations sur les œuvres grecques, latines, toscanes et françaises de M. François Rabelais, D. M.*, ou *le Véritable Rabelais réformé, avec la carte du Chinonois pour l'intelligence de quelques endroits du roman de cet auteur*; Paris, 1697, in-12, p. 503. En tête du livre se trouve une longue épître à M. Ozanne, médecin de Chaudray. L'ouvrage est rempli de verbiage satirique; ce qu'il y a de meilleur sont les remarques sur plusieurs endroits de Rabelais.

Le P. Liron, *Bibliothèque Chartraine*, p. 299. — Bayle, *Dictionnaire*. — Nicéron, *Mémoires des Hommes illustres*, t. XXIII. — *Biographie médicale*, t. II. — *Hommes illustres de l'Orléanais*; Orl., 1853.

**BERNIER** (*Nicolas*), musicien français, né à Mantes le 28 juin 1664, mort à Paris le 5 septembre 1734. Il fut maître de la chapelle du roi, et se rendit à Rome pour se perfectionner dans son art sous Caldera. Ne trouvant d'autre moyen de s'introduire chez Caldera, il se présenta comme domestique, et fut d'abord reçu en cette qualité. Un jour, ayant trouvé sur le bureau de son maître un morceau que le compositeur n'avait point terminé, Bernier prit la plume et l'acheva. Cette aventure, dit-on, les lia de l'amitié la plus intime. Bernier passait pour le plus habile compositeur de son temps. On a de lui : *Motets à grand chœur*; I^er et II^e livre; Paris, in-fol.; — *Motets*, livre posthume, mis au jour par Lacroix; — *Cantates françaises*; livres I^er et VII, in-fol.; — *Deux motets et un Salve Regina*, manuscrits, à la bibliothèque Richelieu.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**BERNIER** (le père *François*), historien français, de l'ordre des Dominicains, natif de Pont-sur-Yonne, vivait dans le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Libellus de hominum prima ratione vivendi*; Sens, 1610, in-12. Cet opuscule est très-rare. L'auteur s'efforce de prouver que la longévité des premiers hommes était due à leur sobriété.

Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 373.

*BERNIER (*Pierre*), magistrat et littérateur français, natif de Dijon, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On rapporte que le 28 octobre 1628, jour de la prise de la Rochelle, il se fit protestant, pour dédommager, disait-il, le parti de la perte qu'il avait faite ce jour-là. On a de lui : *Plaidoyer pour les apothicaires de Dijon*; Dijon, 1605, in-4°; — *Plaidoyer sur la question : Si le mariage clandestin traité avec une seconde femme doit tenir, au préjudice des promesses faites par-devant notaire avec une autre?* ibid., 1612, in-8°.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BERNIER (*Pierre-François*), astronome français, né à la Rochelle le 19 mars 1779, mort en juin 1803. Reçu à l'École polytechnique en 1800, il vint à Paris, et s'adonna avec passion à l'astronomie. Sur sa demande, il fit partie de l'expédition du capitaine Baudin pour la Nouvelle-Hollande. Ce savant mourut, victime de son zèle, sur le bâtiment de l'expédition. Il a laissé de précieuses observations nautiques, qui ont été transmises à l'Institut.

Rabbe et Boisjolin, *Biographie des Contemporains*.

BERNIER DE LA BROUSSE. *Voy*. BROUSSE (DE LA).

*BERNIÈRES (*Jules-César* DE), sieur de la Motte-Renuvez, lexicographe français, né en Champagne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Étymologie des mots françois qui tirent leur origine de la langue grecque, en forme de dictionnaire*; Paris, 1644, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette, II, 15,418.

*BERNIÈRES (*N.* DE), contrôleur général des ponts et chaussées de 1751 à 1783, né, à ce qu'on croit, dans la basse Normandie, se distingua par l'invention et la construction de plusieurs machines qui avaient surtout pour objet d'employer des hommes inutiles jusqu'alors à la société. C'est ainsi qu'il obtint, en 1779, un prix de 600 fr. proposé par le lieutenant général de police pour celui qui trouverait le meilleur moyen de tirer l'eau du puits de Bicêtre. Bernières présenta le plan d'une machine qui obtint la préférence sur tous les autres projets de même genre, et qui fut exécutée par lui. En 1782, il reconstruisit cette machine à neuf, afin d'empêcher que les seaux, qui contenaient neuf cents pintes d'eau, n'en perdissent une partie. A l'aide de cette machine, soixante-douze hommes, dont vingt-quatre travaillaient à la fois pendant une heure, et se reposaient ensuite pendant deux, tiraient du puits de Bicêtre plus de sept cents muids d'eau par jour, qu'ils élevaient à près de cent quatre-vingts pieds de hauteur. L'administration, satisfaite de ce résultat, doubla la valeur du prix. Nous avons sous les yeux un mémoire manuscrit adressé par Bernières au contrôleur général des finances, dans lequel il propose au ministre d'employer le même procédé pour fournir d'eau le faubourg Saint-Germain, *qui en manque à tout moment*, au moyen d'une maison de force qui serait construite au bord de la Seine, vers la Gare. On emploierait les détenus à élever l'eau du fleuve pour tout le faubourg, à l'aide de six machines, jusqu'à deux réservoirs, dont l'un serait seulement établi à soixante pieds au-dessus des basses eaux, et dont l'autre serait placé à la hauteur de l'Estrapade. Ce plan aurait l'avantage d'être économique, et de rendre utiles des hommes condamnés à l'oisiveté. L'auteur du projet ajoute que le ministre *lui a fait l'honneur de goûter ses propositions*. Bernières étant mort en 1783, il ne fut plus question de ses plans. Il a publié plusieurs ouvrages, au nombre desquels on peut citer : *Abrégé des propriétés des miroirs concaves, des loupes à eau*, etc.; Paris, 1760, in-12; — *Mémoire sur un pouce à filer des deux mains à la fois* (exécuté par lui); 1777, in-4°. Les Académies de Metz, de Caen, d'Angers et de Rouen, ayant apprécié son mérite, l'avaient inscrit au nombre de leurs associés. Il n'a point d'article dans *la France littéraire* de M. Quérard. J. LAMOUREUX.

*Mémoires pour servir à l'histoire de la république des lettres*, t. XX. — *Documents manuscrits inédits*.

BERNIÈRES-LOUVIGNY (*Jean* DE), théologien français, né à Caen en 1602, mort le 8 mai 1659. Guidé dans la vie spirituelle par le P. Jean-Chrysostome, religieux du tiers ordre de Saint-François, ce fut par son conseil que Jean de Bernières fit bâtir à Caen une maison appelée *l'Ermitage*, dans la cour extérieure du couvent des Ursulines, qui avait, pour fondatrice et supérieure, sa sœur Jourdaine de Bernières. Il ne sortait de cette solitude que pour remplir les devoirs de sa charge, et consacrait le reste de son temps à la prière, aux bonnes œuvres, à la direction spirituelle de quelques amis avec lesquels il vivait en communauté. La faiblesse de sa vue l'obligeait de dicter à un ecclésiastique ses nombreux ouvrages, qu'il composa uniquement par esprit d'obéissance chrétienne.

On a de lui : *l'Intérieur chrétien*; Paris, 1659, réimprimé avec quelque augmentation à Rouen : ce livre, qui compta douze éditions en onze années, fut édité de nouveau à Paris, par la veuve Martin, en 1674, in-12; — *les Œuvres spirituelles de M. de Bernières de Louvigny*, par sa sœur Jourdaine de Bernières : ces deux ouvrages furent mis à l'index, comme entachés de quiétisme, le premier le 30 novembre 1689, le second le 19 mars 1692. Il nous reste encore du même auteur : *Méditations pour ceux qui commencent*; — *la Vie de la Foi et de la Grâce*; — *de la Raison et de ses degrés*; — *les plus fâcheuses Difficultés dont la vie mystique est combattue*; — *Vie de M. de Bernières, écrite*

*par lui-même* : aucun de ces cinq derniers ouvrages n'a encore été publié.

Arnold, *Theologia mystica.*

* **BERNIERI** (*Antoine*), surnommé *da Correggio*, peintre italien, né en 1516, mort en 1565. Il eut pour maître le Corrége, sous la direction duquel il devint un habile artiste. Il peignit d'abord en miniature, et se fit dans ce genre une réputation égale à celle de Clovio. Il séjourna à Vérone, où il connut Girolamo Libri, et à Rome, où il se lia avec les artistes alors en renom, parmi lesquels le Clovio lui-même. Son surnom de da Correggio a donné lieu à bien des quiproquos. L'Arétin, qui parle de lui dans deux de ses lettres, en le désignant par son surnom, le fait confondre avec le grand Corrége. Les deux miniatures que l'on voit dans le Cabinet des estampes à Paris, et que l'on attribue au chef de l'école lombarde, sont plutôt l'œuvre du Bernieri; la chose est d'autant plus vraisemblable que le Corrége n'a pas fait de peintures de ce genre.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

* **BERNIERO** (*Joseph*), dramatiste italien, né en 1637, vivait encore en 1682. Il fut membre de l'Académie des *infecundi* et des *intrecciati*, et laissa des *comédies*, des *tragédies* et des *poésies badines.*

Mandore, *Bibliotheca Romana.*

* **BERNINGROTH** (*Martin*), dessinateur et graveur allemand, né dans le comté de Mansfeld en 1670, mort à Leipzig en 1733. Son œuvre comprend environ seize cents tableaux. Berningroth ne manque ni de dessin ni de goût; mais ce fut moins l'art que le besoin qui le guida dans ses travaux.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BERNINI** (*Giovanni Lorenzo*), dit *le cavalier Bernin*, peintre, statuaire et architecte italien, né à Naples en 1598, mort le 28 novembre 1680. Cette triple initiation à l'art le fit surnommer par ses contemporains *le Michel-Ange moderne.* Fils d'un artiste qui avait quitté la Toscane pour étudier la sculpture et la peinture à Rome, et les pratiquer à Naples, il révéla de bonne heure ses propres dispositions pour ces deux arts. A huit ans, il se trouva en état d'exécuter une tête de marbre. Présenté par son père au pape Paul V, qui lui demanda de lui dessiner à la plume une tête : « Laquelle, demanda-t-il au pontife ? » — « Tu sais les faire toutes, reprit le pape; » et il le pria de faire un saint Paul, qui fut exécuté en une demi-heure. Un don de douze médailles d'or fut la récompense de ce travail de l'artiste enfant, que le pontife recommanda en même temps en termes prophétiques au cardinal Matteo Barberini : « Cet enfant, dit le pape, deviendra le Michel-Ange de son siècle. » Barberini protégea en effet le Bernin, qui fut créé chevalier et directeur architecte de Saint-Pierre par le prélat, devenu ensuite pape sous le nom d'Urbain VIII. Le Bernin exécuta pour ce pontife le *baldaquin de Saint-Pierre.* Il décora aussi de niches et de statues les quatre piliers soutenant le dôme du monument. Comme il se déclara des lézardes dans les coupoles, les ennemis du Bernin ne manquèrent point de les mettre sur son compte : il leur répondit par le palais Barberini, où se trouve un magnifique escalier en vis, construit sur un plan elliptique. Il eut moins de succès dans la construction des deux campaniles destinés à l'ornement du portail de Saint-Pierre; les murs menacèrent ruine, par suite de la mauvaise confection des fondements. Il en résulta que le pape Innocent X eut d'abord contre le Bernin des préventions dont il revint plus tard, grâce à Ludovisi, neveu du pape; et il lui confia pour la décoration de la place Navone l'exécution d'une fontaine surmontée d'un obélisque trouvé sous les ruines du cirque de Caracalla. Lorsque le pontife demanda à l'artiste dans combien de temps couleraient les eaux, « Le plus tôt possible, » fut-il répondu. Et le pape put entendre les eaux couler, au moment même où il quittait les travaux qu'il venait visiter. La colonnade qui précède l'entrée de Saint-Pierre de Rome, et qui lui fut commandée par Alexandre VIII, est le chef-d'œuvre du Bernin. La chaire de Saint-Pierre, ouvrage colossal en bronze, est également sorti de son ciseau.

En 1665 il vint à Paris, sur l'appel de Louis XIV, qui lui adressa une lettre autographe. On lui fit un accueil princier; il fit d'abord le buste du roi, et communiqua pour l'achèvement du Louvre les dessins sur lesquels on jeta les fondations de la façade orientale du palais. Il prétexta ensuite de la rigueur du climat de la France pour retourner en Italie. La préférence donnée par Colbert au plan de Perrault fut sans doute la vraie raison. « La veille de son départ, dit Charles Perrault, je lui portai moi-même, et dans mes bras, pour lui faire plus d'honneur, 3,000 louis d'or en trois sacs, avec un brevet de 12,000 livres de pension par an, et un de 1,200 livres pour son fils. Il me dit pour toute réponse que de pareils bonjours seraient bien agréables, si l'on en donnait souvent. On lui promit 3,000 louis d'or par an, s'il voulait rester; 6,000 livres pour son fils, et autant au seigneur Mathias, son élève; 900 livres au sieur Jules, 600 livres au sieur Cosme, camérier, et 500 livres à chacun de ses estafiers. » On voit que le gouvernement du grand roi ne ménageait rien dès qu'il s'agissait d'honorer les arts; et l'on comprend que Colbert, à la recommandation duquel le Bernin fut appelé par Louis XIV, put dire à ce roi : « Il faut épargner cinq sols aux choses non nécessaires, et jeter les millions quand il est question de votre gloire. » Le roi paya les frais de retour de l'artiste : une médaille portant l'effigie du Bernin, avec cette exergue, *Singularis in singulis, in omnibus unicus*, fut frappée à cette occasion. A son retour à Rome, le Bernin fut accueilli avec bienveillance par Clément IX, et chargé par ce pape d'embellir le pont Saint-Ange. A soixante-dix

ans, il exécuta le tombeau d'Alexandre VIII. A quatre-vingts ans, il sculpta un *Christ* qu'il offrit à la reine Christine, et que cette princesse refusa d'abord, parce que, disait-elle, il lui était impossible de le payer dignement. Il lui fut légué par le Bernin. Il laissa au pape un tableau, une statue de la *Vérité*, et une fortune d'environ deux à trois millions, comme héritage à ses enfants.

Perrault fait de lui le portrait suivant : « Le chevalier Bernin avait une taille un peu au-dessous de la médiocre, bonne mine, un air hardi;... il avait l'esprit vif et brillant, et un grand talent pour se faire valoir; beau parleur tout plein de sentences, de paraboles, d'historiettes et de bons mots, dont il assaisonnait la plupart de ses réponses. Il ne louait et ne prisait guère que les hommes et les ouvrages de son pays. Il citait fort souvent Michel-Ange, et disait à tout propos : *Siccome diceva il Michael-Angelo Buonarotti.* Il disait qu'il avait un grand ennemi à Paris, la grande opinion que l'on avait de lui : *Il concetto che trovo di me.* »

Comme à tous ceux qui ont laissé un grand renom, on prête au Bernin des mots et des reparties. On lui demandait, dans une société de dames, quelles étaient les plus belles des Italiennes ou des Françaises? « Elles sont également belles, répondit-il ; avec la différence que le sang circule sous la peau des premières, et le lait sous celle des autres. » Il disait aussi : *Chi non esce talvolta della regola, non la passa mai;* voulant faire entendre par là qu'il fallait se mettre au-dessus des règles, et se faire un genre original.

Outre les œuvres déjà mentionnées, on cite encore du Bernin : les bustes du *cardinal Serdi*, à Paris; — de *Lucretia Barberina*, pour la maison Barberini; — du *pape Urbain VIII;* — d'*Innocent X*, dans le palais Pamfili ; — de *Grégoire XV;* — de *Charles I*er d'Angleterre, qui se trouve à Londres; — de *Louis XIV*, également en Angleterre; — de *Clément X*. — Parmi les statues en marbre : le *cardinal Bellarmin;* — *Paul V;* — le *Groupe d'Énée, Anchise et Ascagne*, dans la villa Borghèse; — *Apollon et Daphné*, dans la villa Ludovisi; — *Neptune et Glaucus*, dans la villa Montalte; — *Saint Laurent*, dans la villa Strozzi; — *Saint Sébastien*, dans la maison Barberini; — le *Triton* de la fontaine de la place Navona; — la *Vérité*, dans le palais Barberini; — *Saint Jérôme*, dans la chapelle Chigi, à Sienne; — *Daniel*, dans la chapelle Chigi al Popolo. — Ses principaux monuments d'architecture sont : l'*Église* de l'Ariccia; — l'*Église* et la *Coupole* du château Gandolfo; — la *Galerie* et la *Façade* du côté de la mer, du même château; — la *Chapelle Cornaro* dans la N.-D. della Vittoria; — la *Chapelle du cardinal de Silva*, à Saint-Isidore; — la *Chapelle Fonteca*, à Saint-Laurent de Lucena; — *celle de Giri*, à Savone; — l'*Arsenal* de Civita-Vecchia; — la *Villa Rospigliosi;* — la *Fontaine* de la place Barberini. Il fit aussi plus de deux cents portraits. V. R.

Charles Perrault, *Hommes illustres qui ont paru en France*, etc. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Quatremère de Quincy, *Dict. d'Architecture*. — Ticozzi, *Dizionario*.

**BERNINI** (*Dominique*), fils de *Giovanni Lorenzo*, vécut à la fin du dix-septième siècle et dans la première moitié du dix-huitième. Il était prélat à la cour de Rome et chanoine de Sainte-Marie-Majeure. On a de lui une *Histoire de toutes les Hérésies*, depuis le commencement du christianisme jusqu'à Innocent XI; Rome, 1705. Cet ouvrage, le plus étendu qu'on ait publié sur un tel sujet, n'a pas moins de 4 volumes in-fol., et ne manque pas d'exactitude. Joseph Lanci en a donné un abrégé en 4 vol., qui a été imprimé à Rome.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BERNINI** (*Paolo*), sculpteur romain, frère du précédent, est auteur de deux beaux tombeaux qui existent dans l'une des chapelles de Saint-Isidore, à Rome. Il est inscrit à l'année 1672 parmi les membres de l'Académie de Saint-Luc. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Missirini, *Storia dell' Accademia di San-Luca*.

***BERNINI** (*Luigi*), architecte et mécanicien très-habile, frère du chevalier Bernin. Ce fut lui qui inventa la tour de bois de 28 mètres de hauteur que l'on fait mouvoir avec beaucoup de facilité dans l'église Saint-Pierre pour tous les travaux intérieurs. Il imagina aussi une balance pour peser les bronzes de la chaire de Saint-Pierre, et des statues colossales qui la supportent.

Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*.

**BERNINI** (*Joseph-Marie*), capucin missionnaire, né dans le Piémont à Carignan, mort en 1753. Il mit à profit son apostolat dans les Indes orientales pour en étudier et en décrire les mœurs, les usages, la religion, et pour faire passer dans sa langue maternelle quelques-uns des monuments littéraires et sacrés de ces lointaines régions. On a de lui : *Notizie laconiche di alcuni usi, sacrifizj ed idoli nel regno di Neipal, raccolte nel anno* 1747, ouvrage manuscrit conservé à la bibliothèque de la Propagande à Rome, et dans le musée du cardinal Borgia; le tome II des *Asiatic Researches* en a donné une traduction anglaise fort inférieure au texte italien; — des *Dialogues* en langue indoue, également conservés parmi les manuscrits de la Propagande; — la traduction de l'*Adhiatma Ramayana*, contenant les faits et gestes des Rama; — la traduction du *Djana Sagara*, c'est-à-dire *Mer de Science*, où sont développées les doctrines des *Cabir-prand*, secte fondée par le tisserand Cabir; — enfin, des *Mémoires historiques;* Vérone, 1667, in-8°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

***BERNINI** (*Pietro*), peintre et sculpteur, né à Sesto en Toscane en 1562, mort à Rome en

1629. Il avait reçu dans sa patrie des leçons du cavalier Sirigati. L'espoir de faire fortune l'ayant attiré à Naples, il s'y maria, puis revint à Rome où l'appelait le cardinal Farnèse, qui l'employa à peindre son château de Caprarola. Ces travaux terminés, il abandonna la palette pour le ciseau, et enrichit de ses sculptures les églises de Naples et de Rome. Toutefois, quel qu'ait été son talent, son plus beau titre de gloire est d'avoir été le père et le maître du fameux chevalier Bernin.

Quatremère de Quincy, *Vie des Architectes célèbres.* — Missirini, *Storia dell' Accademia di San-Luca.* — Orlandi, *Abbecedario.*

**BERNIS** (*François-Joachim* DE PIERRE DE), célèbre cardinal français, né à Saint-Marcel de l'Ardèche le 22 mai 1715, mort à Rome le 1er novembre 1794. Issu d'une des plus anciennes familles du Languedoc, il fut, comme cadet de sa maison, destiné à l'état ecclésiastique (1). Il fit de brillantes études au collége Louis-le-Grand, puis au séminaire de Saint-Sulpice. Une imagination vive, un goût prononcé pour les belles-lettres, et un caractère enclin à l'indépendance, lui firent quelque tort dans l'esprit de ses supérieurs. Désespérant d'obtenir un bénéfice à cause des préventions élevées contre lui, il entra dans le monde à l'âge de dix-neuf ans, avec le titre d'abbé, sans fortune, mais plein de confiance dans l'avenir. Le titre qu'il portait n'obligeait point à une vie austère, la danse exceptée. Un abbé n'était distingué dans la société que par la coupe de ses cheveux, par le petit manteau noir attaché sur ses épaules, et par le droit de refuser un duel, que plusieurs cependant acceptaient volontiers. Par sa parenté avec les plus grands seigneurs de la cour, le jeune Bernis eut son entrée dans les salons de la meilleure compagnie. Il était doué d'une figure agréable, d'un esprit fin et aimable, d'une humeur facile et enjouée. Il faisait avec grâce de jolis vers, trouvait des mots heureux qu'on aimait à répéter, et qui établirent bientôt sa réputation de bel esprit. Ces agréments frivoles étaient joints à un caractère égal, désintéressé, sûr, reconnaissant; et Bernis, qui commençait par plaire, finissait par se faire estimer. Vainement Voltaire, qui jugeait assez légèrement, le surnomma-t-il *Babet la bouquetière;* ce sobriquet, qui aurait perdu un homme ordinaire, n'éloigna pas de Bernis un seul de ses amis; mais il ne contribua pas non plus à lui rendre la faveur du cardinal de Fleury, qui avait été l'ami de son père, et qui, sollicité un jour par l'abbé de disposer en sa faveur d'un bénéfice, lui dit avec rudesse : « Vous n'avez rien à espérer de mon vivant. « Eh bien, j'attendrai, monseigneur! » répondit Bernis d'une voix douce, qui ne rendit pas la réplique moins piquante; car l'abbé était bien jeune, et le ministre tout-puissant avait quatre-vingts ans. Cependant la patience devait être pénible pour l'abbé de Bernis, puisque ses amis lui donnaient, dit-on, un petit écu pour payer son fiacre quand il venait dîner chez eux : attention qui fait honneur à ce siècle, où donner et recevoir une aussi faible somme ne prouvait ni l'humilité ni l'embarras, et où l'on n'imaginait point que l'inégalité de fortune dût entraîner un changement d'habitudes sociales. Comme il n'y a rien de complétement inutile ou nuisible sur la terre, Mme de Pompadour demanda et obtint pour l'abbé de Bernis un logement aux Tuileries, et 1,500 francs de pension sur la cassette du roi.

En 1744, l'abbé de Bernis fut élu membre de l'Académie française : « C'était, disait plaisamment l'abbé de Bletterie à la duchesse d'Aiguillon, le *tabouret de l'esprit.* » En 1748, il quitta le chapitre des comtes de Brioude, pour entrer dans celui des comtes de Lyon. Ayant été nommé ambassadeur à Venise, il y déploya des talents qu'on ne lui soupçonnait point. Tout en servant la France, il obligea le pape Benoît XIV, qui le prit pour médiateur dans une discussion entre lui et les Vénitiens; et sa faveur s'en accrut. Rappelé en France, il entra au grand conseil et devint ministre des affaires étrangères. Ayant contribué à l'alliance de la France et de l'Autriche, qui décida de la guerre de sept ans, l'abbé de Bernis fut blâmé (1); mais Duclos, qui fait si sévèrement la part des grands et du clergé, le justifie sur ce point; et les lettres de Bernis à Pâris-Duverney prouvent seulement les soins que prenait le ministre pour assurer le succès de cette guerre, qui fut assez malheureuse.

La dilapidation ou l'ineptie des généraux, tous du choix de madame de Pompadour, mirent les finances et l'armée dans un état déplorable. Bernis voulait faire la paix lorsqu'elle pouvait encore être honorable; mais ses conseils ne furent pas suivis. Madame de Pompadour était devenue l'ennemie implacable du ministre, à l'élévation duquel elle avait contribué. Ne pouvant faire le bien qu'il désirait, l'abbé de Bernis préféra l'exil aux grandeurs du pouvoir : il se retira à l'abbaye de Vic-sur-Aisne, près de Soissons, après avoir eu la satisfaction d'obtenir de l'Au-

(1) La famille de Bernis remonte au dixième siècle, et compte parmi ses ancêtres Guillaume de Pierre, qui se signala par son courage au siége d'Antioche en 1098. Le chapitre des comtes de Lyon, dont Bernis faisait partie, exigeait les preuves de seize quartiers de noblesse d'épée, tant du côté paternel que du côté maternel.

(1) Il importe de faire remarquer qu'au moment où le traité de Versailles, qui alliait la France à l'Autriche, fut signé, l'Angleterre, notre véritable ennemie de tous temps, avait déjà commencé des hostilités contre la France. La Prusse n'avait d'importance que par le mérite personnel de son souverain, et son alliance était suspecte; la puissance de l'Autriche était rentrée dans des limites assez restreintes pour qu'il ne fût plus nécessaire, dans l'intérêt de la France, de continuer une politique dont le but était de l'abaisser. Disons encore que le traité de Versailles de 1758 avait pour base et fondement l'observation entière du traité de Westphalie, qui protégeait les petits États de l'Empire contre l'oppression de la maison d'Autriche; que le roi, d'après les conseils de Bernis, avait toujours nettement refusé de prendre aucun engagement offensif contre le roi de Prusse; et que si celui-ci n'avait pas été l'infracteur de la paix, jamais la France n'aurait assisté la cour de Vienne pour lui faire la guerre.

triche la diminution de plus de la moitié des subsides que la France devait lui payer.

Bernis avait été nommé commandeur de l'ordre du Saint-Esprit pendant son ministère. Le pape Clément XIII l'avait élevé à la dignité de cardinal par un *motu proprio*, alors que sa disgrâce était décidée, et malgré la haine que madame de Pompadour lui portait déjà. Bernis avait pris les ordres mineurs pendant qu'il était à Venise, et ne se fit ordonner prêtre que pendant son exil. Aussitôt après la mort de madame de Pompadour, le roi le rappela; mais Bernis ne demanda qu'une honorable retraite : il fut nommé archevêque d'Albi.

En 1769, on l'envoya ambassadeur à Rome, où, dans les conclaves de 1769 et 1774, il montra de l'habileté (1). Il poursuivit d'après les instructions de sa cour, mais avec tous les égards dus au saint-siége, la destruction de l'ordre des jésuites. Jamais la France ne fut plus dignement représentée que par le cardinal de Bernis; on peut en croire le ministre Roland, qui dit (2) : « L'assemblée du cardinal de Bernis est peut-être l'une des assemblées périodiques de société les plus magnifiques de l'Europe. Grand par lui-même, il est en outre magnifique dans ses représentations; tout ce qui concourt à leur éclat est double chez lui : tenant table ouverte, donnant à tout le monde, ne recevant de personne, et toujours au-dessus de toute comparaison dans les fêtes, dans les cérémonies, dans les illuminations publiques. Tant de somptuosité, le concours des grands, les hommages du peuple, une politique qui a mis plus d'une fois en défaut celle du Vatican; une politesse aisée, qui toujours est à tout et s'étend à tout le monde, donnent au cardinal de Bernis un crédit, un ascendant que de grands talents soutiennent d'une manière imposante. »

C'était le Nestor de la politique, que l'on consultait de Versailles. Le roi de Naples obtint de la cour de France qu'il vînt auprès de lui dans une circonstance où ses conseils pouvaient être utiles. Il fut l'objet d'honneurs inusités : un officier de sa maison vint le recevoir à la frontière, et le roi, qui était à la campagne, vint le chercher jusqu'à Naples.

Il reçut dans son palais les souverains qui vinrent visiter Rome : tous lui donnèrent des marques d'une profonde estime, et quelques-uns lui vouèrent une vive amitié. Gustave III de Suède entretint avec lui une correspondance intime jusqu'à sa mort (3). Sa maison était ouverte à tous ses compatriotes; et, tandis que Bernis prodiguait à ses convives les mets les plus délicats, lui, dont une tentative d'empoisonnement avait pour toujours altéré la santé, dînait avec un œuf mis à l'eau. — Quoique ses poésies, toutes écrites avant l'âge de trente ans, l'eussent fait nommer membre de l'Académie française, il les trouvait beaucoup trop frivoles pour aimer alors qu'on les lui rappelât; car il savait joindre à la dignité d'un ambassadeur la politesse d'un courtisan et l'austérité d'un prêtre. Il reçut, en 1791, les tantes de Louis XVI, comme il recevait tous les Français, avec l'hospitalité la plus généreuse; ce qui n'empêcha point les princesses de se montrer. ainsi que leur suite, très-exigeantes et un peu *tracassières*. Mais la révolution débarrassa bientôt le cardinal de tous les soins inhérents à ses dignités et à son caractère obligeant. Refuser le serment que l'on exigea alors des ecclésiastiques, et que Bernis croyait incompatible avec ses premiers vœux, c'était renoncer à l'ambassade de France et à 400,000 livres de rentes : il n'hésita point. Cette résolution consciencieuse, qui bouleversait sa position sociale est très-honorable pour un courtisan : aussi en eût-il été quitte pour être pauvre, ce moindre des maux qui puisse affliger un honnête homme, sans le chevalier Azara, qui obtint pour lui une pension du roi d'Espagne. Le cardinal de Bernis mourut à Rome en 1794. Sa famille et la légation française lui firent faire un mausolée, sur le modèle de celui du cardinal Orsini. Il a été transporté, avec le corps du défunt, à Nîmes. Un autre monument, élevé dans l'église de Saint-Louis des Français, à Rome, contient son cœur et ses entrailles.

Indépendamment des lettres de Bernis à Pâris-Duverney, on a recueilli en un petit volume ses *Œuvres mêlées en prose et en vers*. Son style est facile et ne manque point d'élégance, mais il nous semble pâle; et la mythologie, qui n'est plus employée par nos poëtes, donne à ses œuvres un air suranné. Son poëme de *la Religion*, qui a eu plusieurs éditions, honore autant ses principes que son talent. [*Enc. des g. du m.*, avec des addit. considérables.]

Ses petits-neveux, parmi lesquels nous mentionnerons M. le vicomte Raymond de Bernis, officier supérieur de cavalerie (né en 1815), possèdent des mémoires et divers papiers inédits de l'illustre cardinal.

M. de Feletz, *Éloge du card. de Bernis*, dans le Recueil de l'Académie française, 1830-1839, in-4°. — *Documents inédits*. — *Mémoires du dix-huitième siècle*. — Voltaire, *Correspondance*; *Siècle de Louis XV*.

**BERNITZ** (*Martin-Bernard* DE), chirurgien polonais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut chirurgien du roi de Pologne. On a de lui une énumération de toutes les plantes cultivées au Jardin royal du faubourg de Varsovie, au Palais du roi, et aux environs de cette ville : cet ouvrage, intitulé *Catalogus plantarum tam exoticarum quam indigenarum quo anno* 1651, *in hortis regiis Varso-*

(1) On peut en juger par la correspondance publiée pour la première fois par le R. P. Theiner dans l'*Histoire de Clément XIV*; Paris, 1852.

(2) *Lettres écrites de Suisse en Italie*, etc.; Amsterdam, 1782, 6 vol. in-12.

(3) Les descendants du cardinal de Bernis conservent, entre autres, une lettre autographe fort remarquable de ce roi.

*viæ*, *et circa eamdem in locis silvaticis, pratensibus, arenosis et paludosis nascuntur*, Dantzig, 1652, in-12, et Copenhague, 1653, in-16, est accompagné du *Viridarium* de Simon Pauli. On reproche à ce savant d'avoir attribué dans cet ouvrage, aux climats septentrionaux, quelques plantes qui ne naissent que dans les régions méridionales. Les *Éphémérides des Curieux de la Nature* renferment plusieurs mémoires de Bernitz.

*Biographie médicale.* — Haller, *Bibliotheca Botanica.*

*BERNIUS (*Guernerius*), chroniqueur italien, natif de Gubbio, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il laissa : *Chronicon Engubinum ab anno* 1450 *ad* 1472, que l'on trouve dans Muratori.

Muratori, *Scriptores Rerum italicarum.*

BERNO (*Joseph*), médecin italien, né à Moncrivello dans le Vercellais en 1788, mourut en 1818. Il était fils d'un chirurgien, commença ses études à Ivrée, et suivit les cours de philosophie et de médecine à Turin, où il fut reçu docteur en 1809. Durant sa clinique, on le nomma répétiteur au collége des Provinces.

On a de lui un ouvrage, en langue italienne, *Sur l'efficacité des eaux de Courmaïeur et de Saint-Didier, avec des observations sur les maladies et l'usage des bains*; Turin, 1817, in-8°.

*Biographie médicale.*

*BERNON, bénédictin allemand, mort le 7 janvier 1045. Il fut d'abord moine à l'abbaye de Saint-Gall en Suisse, et s'occupa de musique et d'histoire ecclésiastique. En 1014 il fut élu abbé de Reichenau (*Augia-Dives*), abbaye située sur le lac de Zell, près celui de Constance. Dans son ouvrage sur la messe, Bernon raconte qu'il assista au couronnement de l'empereur Henri II, dit *le Saint* ou *le Pieux*. J. Vossius (lib. II, c. 44, *de Historicis latinis*), en le faisant disciple d'Hincmar, archevêque de Reims, le confond avec un autre Bernon plus ancien d'un siècle, et premier abbé de l'église de Cluny. Celui dont nous parlons écrivit un livre sur le chant, intitulé *Libellus Tonarius*, *seu de Regulis symphoniarum et tonorum*, qu'il dédia à Piligrin, archevêque de Cologne; et un autre : *De Instrumentis Musicæ*; un troisième a pour titre : *De Mensura Monochordis.* Dans la mesure du monochorde il paraît s'être écarté de la règle de Boëce, d'accord en cela avec Guy d'Arezzo, son contemporain, qui supposait un seul ton dans le tétracorde. Il y avait au commencement du siècle dernier, dans la bibliothèque Pauline, à Leipzig, parmi les manuscrits in-fol. sur les mathématiques et l'astronomie, deux volumes au nom de Bernon, abbé de Reichenau, et qui traitaient de musique; le manuscrit n° 30 contenait : *Libellus Tonarius*, et *Antiphonarium et Musica*; et le manuscrit n° 31 renfermait : *Libellus Tonarius*, *monochordi mensura* (Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Pauline, page 308; Leipzig, 1686, in-12).

Comme, du temps de Bernon, la manière d'accomplir le jeûne des quatre-temps causait une certaine divergence entre un grand nombre de personnes, il écrivit un dialogue sous ce titre : *De quatuor temporum jejuniis, per sua sabbata observandis*, *ad Aribonem*, *archiepiscopum Moguntinum*, et il adressa encore au même Aribon une autre épître, intitulée *De quatuor adventus dominicis.* On trouve ces deux écrits dans le *Thesaurus Anecdotorum novissimus*, de Bern. Gez; Augsbourg, 1721, tom. IV. Bernon est encore auteur d'un traité intitulé *De Institutione Missarum*; Paris, 1510, in-8°, et Venise, 1572, in-8°, imprimé dans la *Collectio liturgica* de Melchior Hitorp; Paris, 1610, in-fol., et dans la *Bibliotheca maxima Patrum*; Lugdun., 1677, tom. XVIII, page 56. C'est à tort qu'on attribue à Bernon le livre intitulé *Micrologus*, inséré à la page 469 du tom. XVIII de la *Bibliotheca maxima Patrum*, éd. de Lyon, 1677. Comme historien ecclésiastique, on lui doit *Vita S. Udalrici, Augustani episcopi*, biographie écrite en latin. On la trouve dans Surius, *Vies des Saints*, au 4 juillet. CH. RICHARD.

Mabillon, *Annal. ord. S.-Ben.*, édit. — Cave, *Hist. rei litter. ad an.* 1014. — Possevin, *Appar. sacer.* — Casim. Oudin, *Comment. de scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, colon. 598-600.

*BERNONVILLE (... DE), grammairien français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Nouvelle découverte d'une langue universelle pour les négociants, et le secret de lire l'hébreu sans points avec une grammaire raisonnée, de l'apprendre en peu d'heures*; Paris, 1687, in-12.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BERNOULLI ou BERNOUILLI, nom commun à une famille de savants d'origine suisse, dont les principaux membres sont :

BERNOULLI (*Jacques*), mathématicien, né à Bâle le 25 décembre 1654, mourut dans la même ville le 16 août 1705. Destiné par ses parents au ministère de l'Église réformée, il suivit le cours ordinaire des études, et, après les humanités et un cours de philosophie scolastique, il prit ses degrés dans l'université de Bâle, où il étudia la théologie. Quelques figures de mathématiques, que le hasard fit tomber entre ses mains, éveillèrent en lui le goût de cette science; mais il ne la put étudier qu'à l'insu de sa famille, sans maître et presque sans livre; c'est ce qui lui fit prendre pour emblème Phaéton conduisant le char du soleil, avec cette devise : *Invito patre*, *sidere verso*, allusion à l'astronomie, l'une des branches des sciences mathématiques qu'il étudia avec le plus de succès. Les obstacles opposés par ses parents à sa vocation naissante n'eurent pour résultat que de retarder ses progrès, et ne l'empêchèrent pas, à

l'âge de dix-huit ans, de résoudre ce problème de chronologie où, étant données les années du cycle solaire, du nombre d'or et de l'indiction, il s'agit de trouver l'année de la période Julienne. Durant ses voyages, de 1676 à 1680, il visita Genève, où il apprit à écrire à une demoiselle devenue aveugle deux mois après sa naissance; il vit aussi Bordeaux, où il composa des tables gnomoniques universelles. De retour dans sa patrie, il découvrit qu'il y avait dans les mathématiques et l'astronomie quelque chose de supérieur à ce qui en formait l'enseignement ordinaire : il lut Malebranche et Descartes, calcula le retour d'une comète qui parut dans ce temps-là, et, contrairement à l'opinion commune, soutint que, loin d'être des météores, ces sortes de phénomènes célestes sont des astres permanents dont le cours est parfaitement réglé. Bernoulli, à cette époque, visita la Hollande, la Flandre, le Brabant, l'Angleterre; à Londres, il fit la connaissance et acquit l'estime de Bayle. Il revint à Bâle en 1682, et s'y livra en public à des expériences de physique et de mécanique qui eurent le plus grand succès. Un mariage qu'il contracta en 1684, ne lui permit point d'accepter à Heidelberg une chaire de mathématiques; mais il obtint en 1687 celle qui était restée vacante à Bâle par la mort de Pierre Megerlin, et son professorat répandit l'éclat le plus vif sur sa patrie, où il attira un grand nombre d'étrangers. Jacques Bernoulli s'était déjà fait connaître à l'Europe savante, lorsque, répondant à l'appel de Leibniz, il devina plutôt qu'il ne saisit les premières esquisses du calcul différentiel, publiées par ce savant, dont il résolut le problème en 1690, et auquel il proposa celui de la *chaînette*. Précurseur de notre illustre Lagrange, Jacques Bernoulli élucida encore le problème des isopérimètres, d'où est sortie la découverte du calcul des variations. Du calcul différentiel il passa à celui des probabilités, l'employa dans des questions de morale et de politique, et en multiplia les applications dans les thèses qu'il faisait soutenir à ses élèves. Tant de travaux ne demeurèrent pas sans récompense : il fut le premier étranger associé en 1699 à l'Académie des sciences de Paris, et en 1701 à celle de Berlin. A l'exemple d'Archimède, qui fit placer sur son tombeau sa principale découverte, Jacques Bernoulli voulut qu'on gravât sur le sien une spirale logarithmique, avec cette inscription : *Eadem mutata resurgo;* allusion à l'espérance des chrétiens, représentée par les propriétés de cette courbe, qu'il avait eu la gloire de découvrir. Outre les dissertations et les notices dont il a rempli les *Mémoires de l'Académie des sciences*, les *Journaux des Savants* et ceux de Leipzig, nous avons de lui : *Conamen novi systematis cometarum, pro motu eorum sub calculum revocando, et apparitionibus prædicendis;* Amsterd., 1682, in-8°; — *Dissertatio de Gravitate ætheris et cœli;* Amsterd., 1683, in-8°; — *Epistola ad fratrem suum Joh. Bernouilli, professorem Groning., cum annexa solutione problematis Isoperimetrici;* Bâle, 1700, in-4°; — une édition de la *Géometrie de Descartes*, avec des notes très-curieuses, Bâle; — *Jacobi Bernouilli, Basileensis, opera;* Genève, 1744, in-4°, 2 vol.; — *Ars conjectandi, opus posthumum, accedit Tractatus de seriebus infinitis;* Bâle, 1713, in-4°; trad. en français, Paris, 1802.

Le P. Nicéron, *Mémoires*, t. II. — *Act. Erud. Lips.*, 1706; — *Journ. des Sav.*, VI, de 1706. — *Mémoires de l'Académie des sciences.* — Battier, *Vita Jac. Bernouilli;* Bâle, 1705, in-4°. — Fontenelle, *Éloge de Jacq. Bernouilli*, éd. 1767, t. V.

**BERNOULLI** (*Jean*), mathématicien célèbre, naquit à Bâle le 27 juillet 1667, et mourut dans la même ville le 1er janvier 1748. Entraîné par son amour de la science loin des études commerciales, pour lesquelles on l'avait envoyé à Neufchâtel, il apprit de son frère les mathématiques, et rivalisa avec lui par de nombreuses découvertes. Les premiers problèmes qu'il élucida sont ceux que Galilée avait inventés sans les résoudre, et où il s'agit de trouver la courbe formée par le poids d'une chaîne dont les deux extrémités sont suspendues, et la courbe le long de laquelle un corps descend dans le moins de temps possible. Parmi ses découvertes mathématiques, nous remarquerons surtout celles du calcul exponentiel, ou des procédés pour différencier et intégrer les fractions à exposant variable, et la méthode pour intégrer les fractions rationnelles. Il s'était appliqué à la médecine, et, dans une *Dissertation sur la nutrition*, qu'il publia étant professeur à Groningue, il souleva contre lui de violents débats théologiques, pour avoir soutenu que les corps se renouvellent par la perte et l'acquisition journalières de quelques-unes de leurs parties, ce qui paraissait contraire au dogme de la résurrection des morts. Dans un mémoire sur le mouvement des muscles, il essaya d'en évaluer la force par des raisonnements mathématiques; et, dans un traité sur *l'Effervescence et la Fermentation*, il annonça des faits nouveaux qui attirèrent l'attention des chimistes et des physiciens sur la nature des fluides élastiques. Il reconnut que les premières bulles qui se dégagent lorsqu'on chauffe de l'eau ne sont que de l'air, et que les poissons ne peuvent pas vivre dans l'eau bouillie, parce que, comme tous les autres animaux, ils ne respirent que de l'air; que les branchies ont pour usage de séparer ce fluide élastique de l'eau, pour le faire servir à la respiration. — Il démontra l'existence d'un corps aériforme dans la craie, et il parvint à le recueillir. Pour cela, il employa un gros tube de verre fermé à l'un des bouts (éprouvette), qu'il fit plonger dans un petit bassin ou cuvette de verre, à moitié rempli d'une liqueur acide. L'éprouvette était elle-même entièrement remplie de la même liqueur, et son extrémité ouverte renversée dans la cuvette. Après avoir ainsi disposé son petit appareil, il introduisit

dans le bout inférieur et ouvert de l'éprouvette un morceau de craie : aussitôt il se manifesta un dégagement de nombreuses bulles de fluides élastiques, qui chassèrent l'eau de l'éprouvette pour en occuper la place..... Bernoulli ne tira de cette expérience d'autre conclusion que celle que des corps solides peuvent renfermer un fluide élastique. En parlant de la fermentation, il fait observer que le pain doit sa porosité aux gaz qui, au moment où ils s'échappent, soulèvent la pâte, et la font ressembler à une éponge; et que le pain non fermenté est, au contraire, lourd et compacte. — Il démontra expérimentalement que l'effet de la poudre à canon est dû à des gaz ou fluides élastiques qui, étant mis en liberté, demandent à occuper un espace beaucoup plus considérable qu'auparavant, et poussent, par conséquent, devant eux tous les obstacles qu'ils rencontrent. Pour faire l'expérience, il mit quatre grains de poudre dans un matras ayant un col très-allongé et recourbé, lequel plongeait par son extrémité ouverte dans un vase contenant de l'eau. Il calcula, d'après l'abaissement de la colonne liquide du col du matras, l'étendue de l'espace que devaient occuper ces quatre grains de poudre enflammés à l'aide d'une lentille ardente, et réduits à l'état de gaz. Il en tira la conclusion que le fluide élastique contenu dans la poudre à canon éprouve dans cet état solide une condensation de plus de cent fois son volume. — On sait aujourd'hui que l'espace qu'occupent les gaz provenant de l'inflammation de la poudre est de beaucoup plus considérable que ne l'indique Bernoulli, qui ignorait que ces gaz se dissolvent en partie dans l'eau, ce qui devait diminuer d'autant l'abaissement de la colonne au-dessous du niveau du liquide environnant. — Quoi qu'il en soit, Bernoulli n'en est pas moins le premier qui ait donné l'idée de calculer, un peu plus rigoureusement qu'on ne l'avait fait, l'expansion des fluides élastiques. Nous ne nous appesantirons pas sur les discussions que Jean Bernoulli eut à soutenir contre la plupart des savants de son époque, et particulièrement contre son frère Jacques Bernoulli, au sujet du problème des isopérimètres. Nous aimons mieux rappeler qu'il fut l'ami de Leibniz, et qu'il applaudit aux premiers travaux d'Euler. Il fut membre des Académies de Paris, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de la Société royale de Londres, et de l'Institut de Bologne. Il nous reste de Jean Bernoulli la collection de ses œuvres complètes, sous le titre : *Johannis Bernouilli opera omnia, tam antea sparsim edita quam hactenus inedita;* Londres et Genève, 1742, 4 vol. in-4°, avec fig.; — *Got.-Gul. Leibnitii et Joan. Bernouilli commercium philosophicum et mathematicum;* Lausanne et Genève, 1745, 2 vol. in-4°.

D'Alembert, *Éloge de J. Bernouilli*. — Ferd. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, etc., t. II, p. 271 et suiv. — Formey, *Éloge de Jean Bernouilli*, dans les Mémoires de l'Acad. de Paris, 1747. — Fouchy, *Éloge de J. Bern.*, 1748.

**BERNOULLI** (*Nicolas*), mathématicien, fils aîné de Jean, naquit à Bâle le 27 janvier 1695, et mourut le 26 juillet 1726. Après avoir voyagé en France et en Italie, il fut appelé à Saint-Pétersbourg, où il enseigna les mathématiques avec son frère Daniel. On trouve plusieurs de ses mémoires dans *Acta Eruditorum*, vol. I.

Goldbach, *Eloge de Nic. Bernouilli*, dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, t. II.

**BERNOULLI** (*Nicolas*), mathématicien, cousin du précédent, naquit à Bâle le 10 octobre 1687, et mourut le 29 novembre 1759. Il fut professeur de mathématiques à Padoue, et il résolut plusieurs des problèmes que Jean, son oncle, avait proposés; et, par l'élucidation de l'un d'eux, donna naissance à la théorie des conditions d'intégralité des fonctions différentielles. Il fut membre de l'Académie de Berlin, de la Société royale de Londres, et de l'Institut de Bologne. On a de lui quelques travaux scientifiques dans les œuvres de Jean Bernoulli, dans le *Giornale de' Letterati d' Italia*, et dans les *Acta Eruditorum*, de Leipzig; il a édité l'ouvrage de son oncle Jacques, intitulé *Ars conjectandi*.

*Athenæ Rauracæ.*

**BERNOULLI** (*Daniel*), médecin et mathématicien, fils de Jean Bernoulli, naquit à Groningue le 9 février 1700, et mourut à Bâle le 17 mars 1782. Il apprit de son père les mathématiques, étudia la médecine, s'y fit recevoir docteur, et alla en Italie se perfectionner dans cette science à l'école de Morgagni et de Michelotti. Ce dernier, également versé dans les mathématiques, fut défendu par son disciple contre les attaques de quelques géomètres, ses compatriotes; et le jeune Daniel s'acquit tant d'honneur dans ce débat, qu'on lui proposa la présidence d'une académie récemment fondée à Gênes, bien qu'il fût à peine âgé de vingt-quatre ans. Il refusa cette offre, et partit peu après pour Saint-Pétersbourg, où il professa les mathématiques jusqu'en 1733. A cette époque, il revint dans sa patrie, où il occupa successivement deux chaires, l'une d'anatomie et de botanique, l'autre de physique et de philosophie spéculative. Il succéda à son père, en 1748, comme membre de l'Académie des sciences de Paris, dont il avait obtenu ou partagé dix fois la couronne, une fois avec son père, qui ne le lui pardonna jamais; une autre fois avec Euler, Maclaurus, et un disciple de Descartes. On a de lui : *Dissertatio physico-medica de Respiratione;* Bâle, 1721, in-4°; — *Positiones anatomico-botanicæ;* Bâle, 1721, in-4°; — *Quelques exercices mathématiques;* Venise, 1724, 1 vol. in-4°; — *Hydrodynamica, seu de viribus et motibus fluidorum;* Strasbourg, 1738, in-4°; — *Nouveau problème de mécanique résolu*, 1746 (dans le recueil de l'Académie de Berlin); — *Remarque sur le principe de la conservation des forces vives*, etc., 1750 (ibid.); — *Réflexions et éclaircissement sur les nouvelles*

*vibrations des cordes*, 1755 et suiv. (ibid.); — *Essai d'une nouvelle analyse de la mortalité causée par la petite vérole, et des avantages de l'inoculation pour la prévenir*, 1760, dans le Recueil des mémoires qui ont remporté les prix à l'Académie des sciences de Paris; — *Recherches physiques et mécaniques sur le son*, etc., 1762 (ibid.); — *Recherches sur la manière la plus avantageuse de suppléer à l'action du vent sur les grands vaisseaux*; Paris, 1780, in-4°; — *Recherches physiques et astronomiques sur la cause physique de l'inclinaison des plans et orbites des planètes, par rapport à l'équateur*; Paris, ...., in-4°.

Condorcet, *Éloge de Daniel Bernouilli*, dans les *Mémoires de l'Acad. de Paris*, 1782. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

**BERNOULLI** (*Jean*), jurisconsulte et mathématicien, frère du précédent, naquit à Bâle le 18 mai 1710, et mourut dans la même ville le 17 juillet 1790. Après avoir étudié la jurisprudence et les mathématiques, voyagé en France, et professé à Bâle l'éloquence de 1743 à 1748, il y obtint une chaire de mathématiques, et, comme Daniel, son frère, qui fut aussi son collaborateur pour un mémoire sur l'*aimant*, il concourut aux travaux de l'Académie des sciences de Paris. Outre l'ouvrage dont nous venons de parler et que couronna cette société savante, il en composa deux autres, également couronnés par l'Académie : ce sont deux mémoires, l'un sur *le Cabestan*, l'autre *sur la Propagation de la lumière*. Les Académies des sciences de Paris et de Berlin le comptent au nombre de leurs membres.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

**BERNOULLI** (*Jean*), astronome, fils du précédent, naquit à Bâle le 4 novembre 1744, et mourut à Berlin le 13 juillet 1807. Après avoir fait ses études à Bâle et à Neufchâtel, il s'attacha exclusivement à l'astronomie, aux mathématiques et à la philosophie. Il fut reçu docteur dans cette dernière faculté à l'âge de treize ans, et n'avait que dix-neuf ans quand on l'appela en qualité d'astronome à l'Académie de Berlin, où on le nomma directeur de la classe des mathématiques, lorsqu'en 1779 il fut revenu de ses longues excursions en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, en Suisse, en Russie, en Pologne, etc. Outre les trois années du *Magasin pour les sciences mathématiques*, qu'il a publiées avec le professeur Hindenburg, et les nombreux mémoires qu'il a fournis au Recueil de l'Académie de Berlin, et aux Éphémérides astronomiques de la même ville, on a de lui : *Recueil pour les astronomes*; Berlin, 1772-1776, 3 vol. in-8°; — *Lettres sur différents sujets, écrites pendant le cours d'un voyage par l'Allemagne, la Suisse, la France méridionale et l'Italie*, en 1774 et 1775; Berlin, 1777-1779, 3 vol. in-8°; — *Description d'un voyage en Prusse, en Russie et en Pologne*, en 1777 et 1778, texte allemand; Berlin, 1779, 6 vol.; trad. française; Varsovie, 1782; — *Lettres astronomiques*; Berlin, 1781, in-8°; — *Recueil de Voyages*, texte allemand; Berlin, 1781-1785, 16 vol. in-8°; — *Archives pour l'histoire et pour la géographie* (en allemand); Berlin, 1783-1788, 8 vol. in-8°; — *de la Réforme politique des Juifs*, trad. de l'allemand de Dohen; Dessau, 1782, in-12; — *Éléments d'Algèbre d'Euler*, trad. de l'allemand; Lyon, 1785, 2 vol. in-8°; — *Nouvelles littéraires de divers pays*; Berlin, 1776-1779, sixième part., in-8°; — *Description historique et géographique de l'Inde*, renfermant les ouvrages de Thieffenthaler, d'Anquetil-Duperron et de J. Reussel, avec des remarques et des additions; Berlin, 1786, 3 vol. in-4°.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

**BERNOULLI** (*Jacques*), physicien, frère du précédent, naquit à Bâle le 17 octobre 1759, et mourut en se baignant dans la Néva le 3 juillet 1789. Élève de son oncle Daniel, dont il fut le suppléant comme professeur de physique à Bâle, il se mit sur les rangs pour lui succéder : n'ayant pas été nommé, il voyagea, s'établit à Saint-Pétersbourg, y devint professeur de mathématiques, et épousa la petite-fille d'Euler. La Société de physique de Bâle, la Société royale de Turin, et l'Académie de Saint-Pétersbourg, le comptent au nombre de leurs membres.

*Nova Acta Academ.*, t. VII.

**BERNOULLI** (*Jérôme*), naturaliste, de la même famille que les précédents, naquit à Bâle en 1745, et y mourut en 1829. Il fit, avec distinction, ses études au gymnase et à l'académie de sa ville natale, et devint l'associé de son père dans le commerce des drogues et l'exercice de la pharmacie. Passionné pour l'histoire naturelle, il avait recueilli, avant l'âge de vingt ans, les matériaux qui formèrent les premiers éléments de son cabinet, l'un des plus complets de la Suisse, et qui fait maintenant partie du musée de Bâle. Durant un voyage auquel son commerce l'obligea en 1766, il visita les plus célèbres naturalistes d'Allemagne, de Hollande et de France; il entretint avec eux des relations fréquentes, et les mit à profit pour accroître ses collections. La minéralogie fut l'objet de ses études spéciales, et il enrichit de ses observations les journaux et les recueils scientifiques de sa patrie. L'estime générale qu'il sut se concilier le fit parvenir à plusieurs emplois, et finalement à la présidence du conseil de Bâle, charge dont il se démit peu de temps avant sa mort. Son éloge a été prononcé devant la Société suisse pour l'avancement de l'histoire naturelle, dans l'assemblée tenue à Saint-Gall en 1830.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

* **BERNOULLI** (*Christophe*), économiste, technologiste, naturaliste et physicien suisse, né à Bâle le 15 mai 1782. En 1801, il étudiait les sciences naturelles à Gœttingue, et en 1802 à Halle, où il devint professeur. Deux ans plus tard, il renonça à ses fonctions pour se rendre

à Berlin et à Paris. En 1806, il fonda dans sa ville natale une maison d'éducation qu'il dirigea jusqu'en 1817, et professa ensuite l'histoire naturelle à Bâle. Ses principaux ouvrages sont : *Ueber das Leuchten des Meeres* (De la phosphorescence de la mer); Gœttingue, 1802; — *Physische Anthropologie* (Anthropologie physique); 2 vol., Halle, 1811; — *Ueber den nachtheiligen Einfluss der Zunftverfassung auf die Industrie* (De la pernicieuse influence des corporations sur l'industrie); Bâle, 1822; — *Leitfaden für Physik und Leitfaden für Mineralogie* (Guide pour l'étude de la physique et de la minéralogie); Halle, 1811; — *Anfangsgründe der Dampfmaschinenlehre* (Principes élémentaires de la théorie des machines à vapeur); — *Betrachtungen über die Baumwollenfabrikation* (Observation sur la fabrication du coton); Bâle, 1825; — *Rationelle Darstellung der gesammten mechanischen Baumwollenspinnerei* (Exposé rationnel de l'ensemble de la filature mécanique du coton); Bâle, 1829; — *Handbuch der industriellen Physik, Mechanik und Hydraulik* (Manuel de Physique mécanique et hydraulique industrielles); 2 vol., Stuttgart, 1834; — *Handbuch der Populationistik* (Manuel des mouvements de la population); Ulm, 1840; — *Technologische Handencylopädie* (Manuel encyclopédique de technologie); Stuttgard, 1840. Il publia aussi *la Feuille du Citoyen*, qui s'est fondue dans les *Archives suisses de Statistique et d'Économie nationale*.

*Conversations-Lexicon.*

** **BERNOULLI** (*Jean-Gustave*), technologiste suisse, fils du précédent, naquit à Bâle en 1811. On a de lui : *Vade-mecum des Mechanikers* (le Vade-mecum du mécanicien); Stuttgard, 1851.

*Conversations-Lexicon.*

** **BERNSTEIN** (*George-Henri*), orientaliste allemand, né le 12 janvier 1787. En 1806, il étudia à Iéna, et, dès 1812, il était en état de remplir les fonctions de professeur de littérature orientale à Berlin. En 1813 et en 1814, il se distingua dans les corps francs. En 1815, il reprit l'enseignement, et voyagea ensuite à l'étranger. A Leyde, à Oxford et à Cambridge, où il séjourna, il rassembla les matériaux nécessaires à un dictionnaire syriaque. A Londres, il s'appliqua à l'étude du sanscrit. Il revint à Berlin en 1819, et fut nommé, en 1821, professeur de langue orientale. Il retourna à Oxford en 1836, pour y compléter ses travaux sur les lexicographes syriaques, Bar-ali et Bar-bahlal. En 1842, il se rendit en Italie, conduit par le même désir de faire des recherches; et en 1843 il revint à Breslau. Ses principaux ouvrages sont : une édition du poëme de Szafieddin de Hilla; Leipzig, 1816; — *De Initiis et Originibus Religionum in Oriente dispersarum;* Berlin, 1817; — *Hitopadesa*, en sanscrit; Breslau, 1823; — *Arabische Grammatik und Chrestomathie;* Gœttingue, 1817; — un *Lexique* pour l'intelligence de la *Chrestomathia Syriaca* de Kirch; Leipzig, 1832-1837.

*Conversations-Lexicon.*

**BERNSTEIN** (*Jean-Gottlieb*), médecin allemand, né à Berlin en 1747, mourut à Neuwied le 12 mars 1835. Après avoir exercé la chirurgie à Ilmenau, il devint chirurgien de la cour de Saxe-Weimar, d'où il passa à Halle en 1806, avec le professeur Loder. Attaché à l'institut clinique de cette ville, il le quitta en 1810, se rendit, avec Reil, à Berlin, où l'on venait de fonder une nouvelle faculté, et il y fut nommé professeur. On a de lui : *Neues chirurgisches Lexicon*, etc. (Dictionnaire de chirurgie), 1787, 2 vol. in-8°, dont la cinquième édition (Paris et Leipzig, 1818, 4 vol. in-8°), est intitulée *Praktisches Handbuch für Wundaerzte* (Manuel de chirurgie par ordre alphabétique) : on y a donné des additions en 1820; — *Praktisches Handbuch der Geburtshuelfe* (Manuel pratique d'accouchement), Leipzig, 1790, in-8° : on a aussi publié, en 1803, des additions à cet ouvrage; — *Manuel par ordre alphabétique sur les principaux sujets d'anatomie, de physiologie et de médecine légale*, en allemand; Leipzig, 1794, 3 vol. in-8°; — *Traité du Bandage en chirurgie;* Iéna, 1797, in-8°, avec 52 planches; Iéna, 1801, in-8°; — *Chirurgisches Handwoerterbuch*, ou Dictionnaire portatif de chirurgie, à l'usage des commençants; Iéna, 1804, in-8°; — *Traité des Fractures et des Luxations* (en allemand); Iéna, 1802, in-8°; — *Histoire de la Chirurgie, depuis les commencements jusqu'à l'époque actuelle* (en allemand); Leipzig, 1822-1823, 2 vol. in-8°; — *Bibliothèque médico-chirurgicale*, ou *Indication des écrits médico-chirurgicaux, et des traités, observations et expériences qui ont paru dans les journaux de l'Allemagne et des autres pays, depuis l'année* 1750 *jusqu'en* 1828 (en allemand); Francfort, 1829, in-8°.

*Biographie médicale.*

**BERNSTORFF** (*André-Pierre*, comte DE), homme d'État danois, né à Hanovre le 28 août 1735, mort le 21 janvier 1797. Il étudia à Gœttingue et à Leipzig, voyagea en Angleterre, en Suisse, en France et en Italie, et devint, en 1755, gentilhomme de la chambre du roi de Danemark. Il obtint en 1767 le titre de comte, et en 1769 il fut nommé ministre d'État. Il se démit de ses fonctions lors de l'arrivée de Struensée aux affaires, et fut nommé ministre lors de la chute de ce personnage. Il conclut, en 1773, l'échange du Holstein-Gottorp contre Oldenbourg et Delmenhorst, et resserra la bonne intelligence déjà existante entre le Danemark et deux autres puissances : l'Angleterre et la France. Le premier il proposa à la Suède une déclaration de neutralité armée. En 1780 il donna une seconde fois sa démission, par suite de sa mésintelligence avec la reine douairière Juliane-Marie et le ministre Guld-

berg, et ne reprit son portefeuille qu'en 1784. Il contribua alors à l'introduction d'un nouveau système financier, et prépara l'abolition du servage dans le Schleswig et le Holstein. Défenseur de la liberté civile, il se prononça contre les mesures restrictives de la liberté de la presse. « La liberté de la presse, disait-il, est un grand bien. Les avantages résultant du bon emploi qu'on en peut faire balancent de beaucoup les inconvénients résultant de ses abus. Elle constitue un des droits inaliénables de tout peuple civilisé. Tout gouvernement qui y apporte des entraves se déshonore. » La mort de cet homme d'État éclairé fut considérée comme un malheur public.

Eggers, *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Staatsministers von Bernstoff.*

**BERNSTORFF** (*Christian*, comte DE), diplomate danois, fils du précédent, né à Copenhague en 1769, mort à Berlin en avril 1835. D'abord ambassadeur à Berlin et à Stockholm, il fut nommé ministre des affaires étrangères en 1797. La politique qu'il suivit fut la neutralité. En 1799 un convoi de navires danois fut enlevé par les Anglais. Lord Grenville prétendait avoir « le droit « de visite et incontestable, de quelque nation que « soit le navire. » Le cabinet danois répondait : « Ce droit n'est aucunement reconnu; on ne re- « connaît que celui de vérifier la légitimité du pa- « villon qui le couvre. » Les captures se succédèrent, le cabinet danois réclama en vain; l'arbitrage de l'empereur de Russie fut repoussé par l'Angleterre. Le 16 août 1800, les cabinets de Saint-Pétersbourg, Berlin, Stockholm et de Danemark se concertèrent pour assurer les droits des neutres. Le cabinet anglais réfléchit, et fléchit; il fut décidé que 1° la décision sur le droit de visite serait ajournée, et qu'aucun bâtiment ne serait capturé jusqu'à l'issue de cette décision; 2° que les bâtiments saisis seraient relâchés. De nouvelles infractions au droit des neutres donnèrent lieu enfin à une convention entre le Danemark, la Prusse et la Russie, confirmative des traités de 1780 et 1781. En 1801, Bernstorf se rendit à Londres, et il obtint du cabinet britannique qu'il fît droit aux réclamations du Danemark : les deux puissances se rendirent de part et d'autre ce qu'elles s'étaient enlevé. En 1805, il prit part à un traité de neutralité armée dirigé contre la France, ce qui ne put préserver Copenhague d'être bombardée, et la flotte danoise d'être incendiée par les Anglais. Bernstorf résigna son portefeuille le 26 avril 1810. En 1811, il fut nommé ambassadeur à Paris. En 1814, il représenta le Danemark au congrès de Vienne. En 1815, il signa la cession de la Norwége à la Suède, contre l'accession de la Saxe-Lauenbourg au Danemark. En 1818, il passa au service du roi de Prusse, qui le nomma son ministre des affaires étrangères. Il représenta ce souverain aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Carlsbad, de Laybach et de Vérone. En 1830, M. Ancillon lui fut adjoint, et en 1831 lui succéda au ministère des affaires étrangères. Il n'a survécu que quatre années à son éloignement des affaires.

*Conversations-Lexicon. — Mémoires du temps.*

**BERNSTORFF** (*Jean-Hartwig-Ernest*, comte DE), ministre d'État en Danemark, né à Hanovre le 13 mai 1712, mort à Copenhague le 19 février 1772. Il fut employé d'abord dans les légations; en 1746, il fut nommé chambellan par Frédéric V, et mis à la tête des affaires étrangères après 1750. Pendant la guerre de sept ans, il fit garder au Danemark la neutralité armée; resserra l'alliance avec la Russie après la mort de Pierre III; prépara en 1767 l'échange du Holstein ducal contre le pays d'Oldenbourg, consommé en 1773; il termina par une transaction les discussions soulevées par les prétentions du Danemark à la suzeraineté sur la ville d'Hambourg; il encouraga les manufactures, le commerce, les sciences et les arts : il fit accorder une pension au poëte Klopstock. Sous Christian VII, il obtint le titre de comte; mais bientôt il fut mis à la retraite par le crédit du favori Struensée. Il venait d'être rappelé après la chute de ce favori, lorsqu'il mourut. Des paysans de ses domaines, qu'il avait émancipés, lui érigèrent, en reconnaissance, un monument.

*Conversations-Lexicon.*

* **BERNT** (*Joseph*), médecin allemand, contemporain. Il fut nommé professeur de chirurgie à Vienne le 25 juin 1813, après avoir enseigné la médecine légale à l'université de Prague. On a de lui : *Monographia choreæ S. Viti* (sur la danse de Saint-Guy); Prague, 1810; — *Systematisches Handbuch der gerichtlichen Arzneikunde*, etc. (Manuel de médecine légale); Vienne, 1813 et 1817; — *Systematisches Handbuch der oeffentlichen Gesundheitspflege* (Manuel systématique d'hygiène publique); Vienne, 1818; — *Beitræge zur gerichtlichen Arzneikunde* (Documents pour servir à la connaissance de la médecine légale); Vienne, 1818, t. I^er^; t. II, 1819; t. III, 1820, in-8°, et ainsi de suite d'année en année; — *Vorlesungen über die Rettungsmittel beim Scheintode und in plœtzlichen Lebensgefahren* (Leçons sur les remèdes à employer dans le cas de mort apparente et dans les accidents imprévus); Vienne, 1819.

*Biographie médicale.* — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon.*

* **BERNTEN** (*Henri*), théologien allemand, de l'ordre de Cîteaux, mort en 1463. Il fut abbé du couvent de Marienrode, à Hildesheim. On a de lui : *Chronicon Marienrodense ab anno* 1410 *ad* 1454, que l'on trouve dans le Recueil de Leibniz.

Leibniz, *Scriptores Rerum Brunswicensium*, t. II.

* **BERNUCCI** (*Augustin*), théologien et jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut successivement préteur de plusieurs cités, vicaire épiscopal à l'île Sirna, auditeur de rote, et président à Florence, où il mourut. On a de lui : *Consilia Criminalia; — Dis-*

*cursus de civitate Tunensi et Sarzanensi ; — Tractatus de Jure Sarzanæ contra cameram Mediolanensem, pro republica Genuense.*

Oldoin, *Athenæum Ligusticum.*

**BERNWARD** (*saint*), évêque d'Hildesheim, dans la basse Saxe, où il naquit de 950 à 953 ; il mourut le 20 novembre 1023. Neveu, par sa mère, d'Adalbéron, comte palatin, il se forma sous la discipline de Tangmar, l'un de ses parents, chanoine et primicier d'Hildesheim, à qui était confiée la direction de l'école dépendant de ce chapitre. Bernward répondait aux soins d'un maître aussi habile par de rapides progrès, non-seulement dans les lettres sacrées, mais encore dans la peinture, la sculpture, l'architecture, l'orfévrerie, l'art de disposer la mosaïque, de monter les diamants, et de copier les manuscrits. Après son ordination, il fut chargé d'instruire et d'élever l'empereur Othon III, parvenu seulement à sa septième année ; et il s'acquitta de ce soin sous la surveillance de Théophanie, impératrice mère et régente. La mort de cette princesse lui permit d'exercer ses fonctions sans contrôle, et de prendre une grande part dans le gouvernement. Nommé à l'évêché d'Hildesheim en 993, il s'occupa spécialement d'en embellir la cathédrale ; accompagna en Italie l'empereur Othon, dont il fléchit la colère contre les Tusculans et les Romains, et perfectionna son goût pour les arts par la vue des monuments de Rome. A son retour, il s'étudia plus que jamais à décorer l'église d'Hildesheim ; il en restaura les anciennes peintures, en ajouta plusieurs, pava de mosaïques quelques chapelles, fabriqua de sa propre main, pour les besoins du culte, des pièces d'argenterie ; il acheta un grand nombre de livres, dont il permit la lecture aux personnes studieuses ; il réunit enfin auprès de lui, et mena à sa suite, dans ses voyages, les jeunes gens en qui il avait remarqué des dispositions pour les arts, et qu'il s'appliquait à former. Le trésor de l'église de Saint-Michel, à Hildesheim, contenait encore, au commencement du siècle dernier, un calice en argent doré ou en or, ouvrage de ce prélat. Il fut canonisé en 1093.

Tangmar, dans les *Script. Rer. Brunsw.*, t. I.

* **BERNY** (*le chevalier* DE), dessinateur et calligraphe distingué, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il traça avec art des épisodes historiques, entre autres un *David combattant Goliath*, publié en 1776. C'est, à ce qu'il paraît, une œuvre du plus grand mérite.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

* **BERO** ou **BEROIUS** (*Augustin*), jurisconsulte italien, natif de Bologne, mort en 1554. Il laissa : *Responsa ; — Commentarii in* 1, 2, 3 *et* 5 *Decretalium*, publiés à diverses époques.

Panzirol, *De claris legum Interpretibus.*

* **BERO** ou **BEROJUS** (*Marcus-Tullius*), fils d'Augustin Bero, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Rusticorum libri X* ; Bologne, 1568, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BEROA** (*Joseph-André*), jurisconsulte italien, natif de Bergame, mort en 1630. Il étudia et fut reçu docteur à Padoue. Il s'acquit un grand renom dans sa ville natale, et fut envoyé en mission à Venise. On a de lui : *Orationes ad duces Venetos ; — Jurisconsultus*, où il traite de diverses matières, telles que : *de Adoptionibus et Emancipationibus ; de Pactis ; de Transactionibus ; de verborum Obligationibus ; de Rebus creditis*, etc.

Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini.*

**BEROALDE** ou **BEROULD** (*Mathieu*), théologien et historien, né à Saint-Denis près Paris, au commencement du seizième siècle ; mort à Genève en 1576. Précepteur d'Hector Frégose en 1550, et nommé à l'évêché d'Agen, il embrassa avec ardeur le calvinisme. En 1558, il était gouverneur de Théodore-Agrippa d'Aubigné, avec lequel il fut contraint de quitter Paris pour se retirer à Montargis. Plus tard il professa l'hébreu à Orléans, où il fut attaqué de la peste, dont il se guérit heureusement. Il était en 1573 à Sancerre, assiégée par le maréchal de la Châtre, et se rendit utile aux habitants de cette ville par ses bons conseils. Après avoir séjourné à Sedan, où il donna des leçons d'histoire, il se retira à Genève, où il enseignait encore la philosophie en 1576, époque présumée de sa mort.

On a de lui : *Chronicon Scripturæ sacræ autoritate constitutum, et quinque libris absolutum* ; Genève, 1575, in-fol. — Dans la *Bibliotheca classica*, Draud mentionne aussi : *G. Mercatoris et Matthæi Beroaldi Chronologia, ab initio mundi ex eclipsis et observationibus astronomicis demonstrata* ; Cologne, 1568, et Bâle, 1577, in-fol.

Moréri, *Dict. hist.* — La Croix du Maine, *Biblioth. Franc.*, p. 91. — Kichermann, *in Matth. Hist.* — Bayle, *Dict. crit.* — Nicéron, *Mém.*, t. XXXIV, p. 221 et suiv.

**BÉROALDE DE VERVILLE** (*François*), philosophe et mathématicien, fils du précédent, naquit à Paris le 28 avril 1558, et mourut, suivant le P. Nicéron, vers 1612. Élevé dans la religion protestante, il se fit catholique, du moins ostensiblement ; car, dans l'un de ses derniers ouvrages, il paraît se moquer également de l'une et de l'autre croyance. Ses études lui firent parcourir la plupart des connaissances humaines : poésie, grammaire, philosophie, mathématiques, médecine, chimie, alchimie, architecture ; il cultiva toutes ces sciences, sinon avec un égal succès, du moins avec la même ardeur. En 1593, il fut nommé chanoine de Saint-Gratien de Tours, malgré l'indécence et l'esprit peu religieux de son *Moyen de parvenir*, livre souvent réimprimé : « L'auteur, dit La Monnoye, y suppose une espèce de festin général, où, sans conséquence pour les rangs, il introduit des gens de toute condition et de tout siècle, savants la plupart, qui, n'étant là que pour se divertir, causent de tout en liberté, et, par des liaisons imperceptibles, passent d'une matière à une autre, et font des contes à perte de vue. »

L'esprit n'y rachète pas la licence, ce qui n'a

pas empêché de faire réimprimer le livre en 1841; mais ce fut un anachronisme : l'édition n'eut point de succès, malgré le mérite de l'éditeur, M. le bibliophile Jacob (Paul Lacroix).

La Monnoye nous a conservé au sujet de ce livre l'anecdote suivante : « Dans le temps que Saumaise était malade à la cour de Suède, la reine Christine, qui l'y avait fait venir, l'étant allé voir, le trouva au lit, tenant un livre que, par respect, il ferma au moment qu'il la vit entrer. Elle lui demanda ce que c'était. Il lui avoua que c'étaient des contes un peu libres, que, dans l'intervalle de sa maladie, il lisait pour se réjouir. « Ha, ha, dit la reine, voyons ce que c'est; montrez-m'en les bons endroits. » Saumaise lui en ayant montré l'un des meilleurs, elle le lut d'abord tout bas en souriant; après quoi s'adressant à la belle Sparre, sa favorite, qui entendait le français : « Viens, Sparre, s'écria-t-elle; viens voir un beau livre de dévotion, intitulé *le Moyen de Parvenir*. Tiens, lis-moi cette page tout haut. » La belle demoiselle n'eut pas lu trois lignes, qu'arrêtée par les gros mots, elle se tut en rougissant; mais la reine, qui se tenait les cotés de rire, lui ayant ordonné de continuer, il n'y eut pudeur qui tînt; il fallut que la pauvre fille lût tout.

Furetière a désigné ce livre parmi les autorités de son dictionnaire, et Bois-Robert l'a imité dans ses *Contes aux heures perdues*.

On a de Béroalde : *Theatrum instrumentorum et machinarum Jacobi Bessoni, Delphinatis mathematici ingeniosissimi, cum Francisci Beroaldi figurarum declaratione demonstrativa*; Lyon, 1578, in-fol.; traduit en français, Lyon, 1578, in-fol., et Genève, 1594, in-fol.; — *les Soupirs amoureux de F. B. de Verville, avec un discours satyrique de ceux qui écrivent d'amour, par N. le Digne*; Paris, 1583, in-12; — *les Appréhensions spirituelles, poëmes et autres œuvres philosophiques, avec les Recherches de la pierre philosophale, par F. B. de Verville*; Paris, 1584, in-12; — *Idée de la République*, poëme; Paris, 1584, in-12; — *Aventures de Floride*, etc.; 4 vol.; Tours, 1594, 1601, in-12; — *le Cabinet de Minerve*, etc.; Rouen, 1597, in-12; — *les Aventures d'Æsionne*, etc.; Paris, ibid., 1597, in-12; — *les Ténèbres, qui sont les Lamentations de Jérémie*; Paris, 1599, in-12; — *la Pucelle d'Orléans, restituée par l'industrie de Béroalde, sieur de Verville*; Tours, 1599, in-12; — *Serodokimasie*, ou *Histoire des vers qui filent la soie*; Tours, 1600, in-12; — *le Tableau des riches inventions représentées dans le songe de Polyphile, et subitement exposées*; Paris, 1600, in-4°; — *le Voyage des princes Fortunez, œuvre stéganographique, recueillie par Béroalde*, Paris, 1610, in-8°; — *le Moyen de parvenir*, etc. sans date, in-24; (ouvrage publié en 1610); — *le Palais des Curieux*, etc.; Paris, 1612, in-12.

La Croix du Maine, *Bibliothèque Française*. — Le P. Nicéron, *Mémoires*, t. XXXIV, p. 224 et suiv. — Bayle, *Dict.* — Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), *Notice sur le Moyen de parvenir*; Paris, 1852.

**BEROALDO** (*Philippe*), l'aîné, célèbre littérateur italien, né à Bologne le 7 décembre 1453, mort dans la même ville le 17 juillet 1505. Doué d'une intelligence remarquable, il avait épuisé de bonne heure la science des maîtres; et, pour donner plus d'essor à son esprit, il prit le parti d'enseigner les autres. Il ouvrit une école à Bologne à l'âge de dix-neuf ans; puis, successivement, il enseigna à Parme et à Milan. Il se rendit ensuite à Paris, attiré par la célébrité de son université; il y fit un cours public pendant plusieurs mois. Ce furent les leçons qu'il donna dans cette capitale qui inspirèrent principalement à la nation française ce goût pour la littérature ancienne, qui, dans le siècle suivant, se déploya si heureusement, et qui prépara la naissance d'une troisième littérature classique en Europe. Beroaldo ne resta pas longtemps à Paris: appelé à Bologne sous des conditions très-honorables, il ne put résister à la voix de sa patrie. Il remplit jusqu'à sa mort, arrivée à l'âge de cinquante-deux ans, la chaire de belles-lettres à l'université de Bologne. La célébrité dont il jouissait lui attira des honneurs. En 1489, il fut nommé l'un des anciens de la ville; plus tard il fut député avec Galéas Bentivoglio, par le sénat, près du pape Alexandre VI. Beroaldo a commenté un grand nombre d'auteurs grecs et latins. On a de lui : *Caii Plinii Secundi Historiæ naturalis libri 27, cum brevibus notis*; Paris, 1476, in-f°; Trévise, 1479, in-f°; Paris, 1516, in-fol.; — *Annotationes in commentarios Servii Virgilianos*; Bologne, 1482, in-4°; — *Propertii opera cum commentariis*; Bologne, 1487; Venise, 1493; Paris, 1604, in-fol.; — *Annotationes in varios autores antiquos*; Bologne, 1488; Venise, 1489; Brescia, 1496; — *Orationes*; Paris, 1490, ibid., et Lyon, 1492; Bologne, 1491, in-fol.; — Deuxième recueil d'*Orationes, Præfationes, Prælectiones*; etc., Paris, 1505, in-4°, où se trouve l'*Opusculum de Felicitate*, le plus important et le plus estimé de tous; — *Declamatio ebriosi, scortatoris, et aleatoris*; Bologne, 1499, trad. française en prose, sous le titre : *Trois déclamations esquelles l'ivrogne, le putier et le joueur de dez, frères, débattent lequel d'eux trois, comme le plus vicieux, sera privé de la succession de leur père; invention latine de Philippe Beroaldo, poursuivie et amplifiée par Calvi de la Fontaine*; Paris, 1556, in-16; traduction française en vers, sous le titre : *Procès des Trois Frères*, par Gilbert Damalis; Lyon, 1558, in-8°. Outre les écrits cités, il a donné un grand nombre d'éditions d'auteurs latins, avec des notes et des préfaces, tels que Lucain, Suétone, Aulu-Gelle, Apulée, etc.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXV. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*.

* **BEROALDO** (*Philippe*), poëte latin, neveu du précédent, naquit à Bologne le 1er octobre 1472, et mourut à Rome en 1518. Élève de son oncle, il se distingua par son talent pour la poésie latine; il professa à Rome les belles-lettres; fut fait en 1514 président de l'Académie romaine, et, en 1516, bibliothécaire du Vatican : les dégoûts qu'on lui fit essuyer dans cet emploi le conduisirent promptement au tombeau. On a de lui : *C. Cornelii Taciti Annalium libri quinque priores ;* Rome, 1515, in-fol. ; — *Odarum libri tres et Epigrammatum liber unus ;* Rome, 1530, in-4°.

Paul Jove, *Élog.*, n. LI, p. 120. — *Catal. Bibl. Bunav.* tom. I.

**BEROALDO** (*Vincent*), commentateur italien, fils de Beroaldo l'aîné, naquit à Bologne, et mourut en 1557. Il n'est connu que par une explication de tous les mots italiens contenus dans *il Costante*, poëme de Bolognetti, son frère utérin. Ce poëme était en vingt chants; mais n'ayant été publié qu'en seize chants en 1565, Maltacheti, dépositaire du travail de Beroaldo, en édita seulement ce qui était relatif à la partie du poëme livrée à l'impression. On a de lui : *Dichiarazione di tutte le voci proprie del Costante, poema di Francesco Bolognetti ;* Bologne, 1570, in-4°.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

**BÉROLD.** *Voy.* SAVOIE (maison DE).

**BEROLDINGEN** (*Francis*, baron DE), minéralogiste suisse, né à Saint-Gall le 11 octobre 1740, mort le 8 mars 1798. Il fit de nombreux voyages pour acquérir et étendre ses connaissances minéralogiques, géologiques et agricoles. Il publia divers ouvrages sur ces matières : *Doutes et questions sur la Minéralogie* (en allemand); Hanovre, 1778, et Hanovre et Osnabrück, 1792 et 1793 ; — *Bemerkungen auf einer Reise durch die Pfalz und Zweibrücken*, etc. (Observations faites pendant un voyage dans les mines de vif-argent du Palatinat et du duché de Deux-Ponts), avec une carte pétrographique ; Berlin, 1788, in-8°; traduit en français dans le *Journal des Mines*, et séparément sous ce titre : *Observations sur les Mines de mercure du Palatinat et du pays de Deux-Ponts ;* Paris, 1796, in-4° ; — *Die Vulkane aelterer und neuerer Zeiten, physikalisch und mineralogisch betrachtet* (les Volcans des temps anciens et modernes considérés physiquement et minéralogiquement); Manheim, 1791, in-8°; — *Neue Theorie ueber die Basalte* (Nouvelle théorie sur le basalte), dans les *Annales de Chimie*, suppl., t. IV ;—*Beschreibung des Driburger Gesund-Brunnens* (Description de la Fontaine de Dribourg); Hildesheim, 1782.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopädie.*

***BERODIANUS DE SARDES**, philosophe grec. Sans connaître d'une manière précise l'époque à laquelle il vécut, on sait seulement qu'il n'est pas postérieur à la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Eunapius de Sardes dit deux mots de lui dans la *Vie des Philosophes et des Sophistes* qu'il a composée.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. 7, p. 73.

**BÉRONICE** (*Nicolas*), philologue français, né à Tulle en 1742, mort dans la même ville en décembre 1820. Il embrassa l'état ecclésiastique, professa les humanités pendant vingt-cinq ans dans sa ville natale, et refusa une cure considérable pour une paroisse plus modeste, afin de pouvoir se livrer à ses goûts studieux. Nommé bibliothécaire de l'école centrale de la Corrèze, il perdit cette place à l'établissement du lycée, et consacra ses loisirs à la composition d'un dictionnaire du patois limousin. Il fut guidé dans ce travail par les conseils de Raynouard, de l'Académie française, qui obtint du gouvernement des fonds pour l'impression de cet ouvrage, qui a pour titre : *Dictionnaire du patois du bas Limousin, et plus particulièrement des environs de Tulle ;* Tulle, 1825, in-4°.

Quérard, *la France littéraire.*

**BÉROSE** (peut-être *Bar-Osea*, fils d'Osée), historien chaldéen, paraît avoir vécu du temps d'Alexandre le Grand. On trouve dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius (t. XIV, ancienne édition) les fragments les moins douteux des écrits de Bérose, et surtout des passages de l'*Histoire de la Babylonie ou de la Chaldée* (Βαβυλωνικὰ ἢ Χαλδαϊκά), qu'il a composée sur les archives du temple dont la garde lui était confiée. Ce dernier ouvrage existait du temps du Juif Josèphe, qui en a tiré un grand parti pour ses *Antiquités*. En 1498, une histoire en cinq livres fut publiée par Annius de Viterbe, sous le nom de Bérose; mais on ne tarda pas à reconnaître la fausseté de cet écrit.

L'historien Bérose doit-il être regardé comme le même personnage que l'astronome du même nom, Chaldéen comme lui, et prêtre de Bélus à Babylone ? C'est une question qui n'a pas été éclaircie par les discussions des savants. Quoi qu'il en soit, l'astronome Bérose quitta sa patrie, selon Vitruve, pour aller à Cos, patrie d'Hippocrate, ouvrir une école où il enseigna. Il imagina une nouvelle espèce de cadran solaire, à pivot, de forme demi-circulaire, pour marquer la position convenable aux diverses latitudes, et qu'il appela ἔγκλιμα (inclinaison).

Du reste, ceux qui distinguent l'historien Bérose de l'astronome ne savent point déterminer l'époque où celui-ci aurait vécu. Justin le Martyr lui attribue une fille, désignée sous le nom de *la Sibylle babylonienne*, la même, dit-on, qui offrit à Tarquin les fameux livres sibyllins. [*Enc. des g. du m.*]

Hérodote. — Vossius, *de Histor. Græc.*, XIII, p. 70. — Pope-Blaent, p. 40. — Fabricius, *Bibl. Græca.* — Brucker, *Hist. crit. philos.*, t. I.

**BERQUEN** (*Louis* DE). *Voy.* BERKEN.

***BERQUEN** (*Robert*), vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *les Merveilles des Indes Orientales et Occidentales*,

Paris, 1669, in-4°; — *Liste des gardes de l'Orfévrerie de Paris, avec plusieurs pièces sur cet art*; Paris, 1615, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BERQUIN** (*Arnaud*), surnommé à juste titre *l'Ami des enfants*, né à Bordeaux en 1749, mort à Paris le 21 décembre 1791. Berquin débuta dans la carrière des lettres par quelques idylles gracieuses, et par des romances pleines de sentiment. En 1775, il fit imprimer, sous le titre de *Tableaux anglais*, une traduction de morceaux philosophiques extraits des divers ouvrages périodiques publiés en Angleterre. Mais son ouvrage le plus remarquable, celui qui a rendu son nom populaire, c'est, sans contredit, *l'Ami des enfants*, 6 vol. in-12, que l'Académie française déclara, en 1784, être le livre le plus utile qui eût été publié dans le cours de cette année. La liste complète des ouvrages de Berquin se trouve dans *la France littéraire* de M. Quérard. On peut ajouter les suivants à ceux que nous avons déjà cités : *Choix de Lectures pour les enfants*; Paris, 1803, 2 vol. in-18; — *Sandfort et Merton*; ibid., 1786-1787, in-18; ibid., 1803, 2 vol. in-18; ibid., 1825, 2 vol. in-18; — *Bibliothèque des Villages*; ibid., 1803, 2 vol. in-18; — *le Petit Grandisson*; ibid., 1807, in-18; ibid., 1825, in-18; — *le Livre des Familles*; 1803, in-18, ibid., 1825, in-18; — *Introduction familière à la connaissance de la nature*; trad. de l'anglais de Trimmer; 1803, in-18; ibid., 1825, in-18.

Le Bas, *Dictionnaire encyclop. de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BERQUIN** (*Louis* DE), gentilhomme du pays d'Artois, né en 1489, brûlé à Paris en place de Grève le 22 avril 1529, pour cause d'hérésie. Il était, suivant Érasme son ami (1), seigneur du village dont il portait le nom (Vieux-Berquin, près Hazebrouck, dans le dép. du Nord), conseiller du roi (2), et fort considéré pour son mérite à la cour de France; il avait de bonnes mœurs, c'était un homme religieux; mais il détestait les moines à cause de leur ignorance et de leur barbarie, et il voulait ravir aux théologiens l'autorité qu'ils s'arrogeaient contre la liberté des opinions, par l'organe de la faculté de théologie. Il ne voulait pas qu'on rendît à la Vierge Marie les mêmes honneurs qu'à Jésus-Christ; et cependant il n'aimait pas le luthéranisme, à ce que prétend peut-être à tort Erasme (3). Malheureusement il fut en lutte avec Noël *Beda* (voy. ce mot), ce fanatique syndic de la Sorbonne, condamné depuis pour ses excès, sur sa dénonciation et celle des moines. Le 13 mai 1523, le parlement de Paris fit saisir ses livres, et requit l'avis de la faculté de théologie. Celle-ci, le 26 juillet, le considéra comme partisan de Luther; et en conséquence de cet avis qu'il adopta, le parlement ordonna que ces livres seraient brûlés; que Berquin ferait abjuration publique de ses opinions, et qu'il ne composerait plus à l'avenir et ne traduirait plus aucun ouvrage contraire à la foi. Sur son opposition, et après ses justifications orales et par écrit, il fut renvoyé devant le tribunal ecclésiastique de l'évêché; mais François I^er^ le fit tirer des prisons de l'officialité, et évoqua la cause à son conseil. Berquin y fut jugé par le chancelier, assisté de Jean Budée et des autres maîtres des requêtes : il fut seulement condamné à abjurer quelques propositions hérétiques; ce qu'il fit.

En sortant de cette affaire, il continua, par ses discours et par ses écrits, d'exprimer librement ses pensées : mais il fut déclaré hérétique relaps par sentence de deux conseillers, revêtus de l'autorité du siége de Rome en vertu d'un bref du 20 mai 1525, et livré au bras séculier. François I^er^, de retour de sa captivité en Espagne, écrivit en sa faveur au parlement le 1^er^ avril 1526, pour arrêter la procédure. Berquin fut tiré de la Conciergerie, et remis en liberté. La faculté de Paris avait censuré les colloques d'Érasme, que cependant un pape voulut faire cardinal, et l'université défendit de les lire. Berquin écrivit à son ami, pour lui dire (17 avril 1526) que le temps était venu d'attaquer les théologiens, et Beda, leur organe le plus turbulent. Érasme fut plus prudent, et lui conseilla de ne pas se lancer sur ce terrain brûlant : mais le gentilhomme ne l'écouta pas, il ne craignait pas d'ailleurs le martyre. Cependant le luthéranisme avait fait de grands progrès en Allemagne. Le parlement était très-prononcé contre les nouvelles opinions, et les anciennes lois contre les hérétiques n'étaient pas rapportées; seulement elles étaient tempérées par les mœurs, et par le mouvement des esprits. En 1528, François I^er^ présida une grande procession, en réparation d'un sacrilége sur lequel les magistrats municipaux et le parlement avaient appelé l'indignation publique. Le prince alors cessa de protéger les adversaires des moines, quoiqu'il ne les aimât guère plus que Berquin lui-même. Une commission de douze membres fut nommée pour connaître des nouvelles dénonciations de Beda. Budée y fut appelé, quoiqu'il ne fût pas membre du parlement, sans doute pour tempérer le zèle des parlementaires. Il y défendit Berquin pendant trois jours; et quand fut rendue la sentence qui condamnait celui-ci à voir ses livres brûlés, sa langue percée, et à tenir prison perpétuelle en abjurant, Budée fit tous ses efforts pour obtenir cette abjuration. Mais Berquin persista, en faisant appel au roi. Cet appel ne fut pas reçu; et la commission, par un excès de pouvoir manifeste, considérant cet appel comme un nouveau crime, le condamna définitivement à périr par le supplice du feu (17 avril 1529). On voulut bien par tempérament, et comme noble, le faire étrangler auparavant. Il souffrit la mort avec un grand courage, à l'âge de quarante ans, et

(1) Lettre 4, liv. XXIV.
(2) Id., lettre 4, liv. L.
(3) Erasme, lettre 4; ibid.

il a été placé avec raison parmi les martyrs de la foi protestante et de la liberté de penser. Il a laissé deux ouvrages traduits du latin d'Érasme : *le Vrai moyen de bien se confesser*, et *le Chevalier chrétien*, in-16; Lyon, imprimés après sa mort, en 1542. ISAMBERT.

Erasme, lettres 24, liv. 24 et 48, liv. 30; 19 mai et 1er juillet 1529. — Crepin, *Acta martyrum*, p. 217, 1556. — Bèze, *Hist. ecclés.*, p. 7. — Bayle, *Dict. histor.* — Sismondi, *Hist. des Français*, XVI, 382.

*BERR (*Isaac de Turique*), philanthrope français, né à Nancy en 1743, mort dans la même ville en novembre 1828. Ce respectable Israélite fut un des premiers qui élevèrent la voix en faveur des juifs, au commencement de la révolution. Il réclama pour eux avec éloquence les droits de citoyens, et la création d'une école d'enseignement religieux. Il parut à la barre de l'assemblée constituante à la tête d'une députation de coreligionnaires, et y fit écouter avec un respectueux silence le discours qu'il prononça en faveur de ses frères. En 1807, il s'établit entre lui et l'abbé Grégoire un débat où les deux adversaires montrèrent une douceur et une modération remarquables. M. Berr fut un des hommes qui contribuèrent le plus à l'organisation du culte israélite en France.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

*BERR (*Michel*), fils du précédent, naquit à Nancy en 1780; on ignore s'il est mort. Il fut le premier Israélite qui exerça en France la profession d'avocat. Cependant, malgré l'éclat de ses débuts, il abandonna bientôt cette carrière pour suivre celle des lettres et de l'administration. Ses principaux ouvrages sont : *Appel à la justice des Nations et des Rois*; Strasbourg, 1801 : c'est un plaidoyer en faveur de l'émancipation sociale des juifs; — *Du divorce considéré chez les Israélites; réfutation d'un discours prononcé à la chambre des députés par M. de Bonald*; — *De la liberté des cultes, et du décret sur l'observance exacte des fêtes et dimanches.*

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BERRÉ (*Jean-Baptiste*), peintre, né à Anvers le 9 février 1777, mort non loin de cette ville en 1838. Il était fils d'un tailleur, et dès l'âge de huit ans on le plaça comme apprenti chez un peintre en décor. Il copia d'abord quelques tableaux de fleurs, fit des portraits, et, d'après les conseils de M. Omegank, étudia la nature morte et exécuta des tableaux de chasse. Il quitta alors Anvers pour Paris, où il arriva sans ressource et sans réputation. Afin de pourvoir à ses besoins, il copia sur des plateaux ses propres ouvrages, et c'est à ce genre de travail qu'il dut sa fortune. L'un de ces tableaux fut servi dans un déjeuner sur la table de l'impératrice Joséphine, qui en apprécia la peinture; elle fit venir Berré, et lui commanda quatre grands tableaux reproduisant, en grandeur naturelle, le bélier et la brebis des quatre principales races ovines. Les expositions de 1808, 1810, 1812, 1817 et 1822 s'enrichirent successivement des toiles de Berré, qui s'était définitivement fixé à Paris, dans un local que le peintre de Wailly lui avait cédé au Jardin des plantes. Il ne revint dans sa patrie qu'au moment où, déjà condamné par les médecins, il touchait à ses derniers jours. On cite surtout de lui les tableaux suivants : *une Lionne*; — *un Lion tenant sous sa patte une gazelle*; — *un Renard terrassant un coq*; — *la Famille du cerf du Gange*; — *des Vaches traversant un village*; — *un Lion trouvant un aspic dans une grotte*; — *Abreuvoir au soleil couchant*; — *le Loup et l'Agneau*; — *Bertrand et Raton*, etc.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes.* — Nagler, *Neues Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BERREDO (*Bernardo Pereira* DE), écrivain portugais, né à Villa-de-Serpa, mort à Lisbonne le 13 mars 1748. Son père était capitaine général de l'île de Saint-Thomé, et devint ensuite gouverneur de Beja. Berredo avait pour oncle le cardinal D. Joseph de Lacerda, et comptait d'ailleurs parmi ses parents grand nombre de personnages influents. Il embrassa la vie militaire, et devint bientôt capitaine de cavalerie dans un régiment qui prit part à la guerre de Catalogne; il se distingua plus tard à Almenara et surtout à la bataille de Saragosse, qui fut livrée le 20 août 1710. Dans cette affaire son escadron fut taillé en pièces presque tout entier; et, malgré huit blessures qu'il avait reçues durant l'action, le jeune officier parvint à se sauver et à conserver sa liberté, qui pouvait lui être enlevée pour longtemps. Sa noble conduite lui valut le titre de gouverneur du Maranham. Après avoir séjourné quelques années en Amérique, il passa à Mazagan en qualité de capitaine général. Berredo s'était toujours livré avec passion à l'étude, en dépit de sa vie errante, et il savait surtout parfaitement le français.

A son retour de l'Amérique méridionale, l'ancien gouverneur du Maranham fit un ouvrage d'autant plus précieux qu'il est fondé sur des observations recueillies par l'auteur lui-même, et que pour la partie historique une grande partie des documents qui ont servi à composer ces annales ont disparu ou ont été détruits; cet ouvrage est intitulé *Annaes historicos do Estado do Maranhão, em que se dà noticia de seu descobrimento e tudo o mais que n'elle se tem succedido, desde o anno em que foi descorberto até o de* 1718; Lisboa, 1749, in-fol. Ce livre jouit encore aujourd'hui de la plus grande estime; il ne parut qu'après la mort de l'auteur. Les Brésiliens accusent cependant Berredo d'avoir vu les choses d'un point de vue beaucoup trop portugais, se fondant principalement sur son opinion peu favorable aux Indiens. On trouve une critique fort détaillée des Annales de Maranham dans une revue brésilienne qui se publie à Rio-de-Janeiro, sous le titre de *Ganabara*. Berredo a été fréquemment mis à profit par Baena.

F. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.— Revista Trimensal.* — Gonçalvez Dias, *Reflexões sobre os annaes historicos de Maranham por P.-F. Berrede, revista mensal*; Rio-de-Janeiro, 1850, t. I.

*BERRET (*Jacques*), écrivain, architecte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *la Fortification, Architecture, Perspective et Artifices*; Paris, 1594, in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BERRETARI (*Elpidio*), médecin et philosophe italien, né à Pescia-Terra en 1552, mort en 1583. Il jouit d'une certaine célébrité, et fonda l'Académie d'*Ambrosi* à Pise, ville où il professa les belles-lettres. Il laissa : *de Risu et Fletu*; Florence, 1603, in-4°; ouvrage édité par le frère de l'auteur.

*Biographie médicale.*

*BERRETARI (*François*), poëte et théologien italien, natif de Carrare, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Carmina, libri IV*; Massa, 1683, in-4°; — *Serenissimo duci Massæ Carolo I*; *Idyllii partes II*; Massa, 1697, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BERRETI (*Nicolo*), peintre italien, né en 1637, mort en 1682. Il fut un des meilleurs élèves de Maratti et de Cantarini. Les conseils du dernier, et son étude du Corrége et du Guide, lui firent acquérir un style plein de suavité, de grâce et de légèreté. Il n'eut pas à se louer du Maratti, dont la jalousie le tint éloigné des œuvres de quelque importance. Ce maître, si envieux, causa la mort de son élève en retirant à celui-ci toute participation à la décoration du plafond de l'église de Saint-Sylvestre.

Lanzi, *Storia pittorica della Italia.*

*BERRETTINI (*Giuseppe*), peintre de l'école romaine, neveu et élève de Pierre de Cortone. Un de ses meilleurs ouvrages est une *Circoncision* placée dans l'église Saint-Dominique de Pérouse.

Raffaele Gambini, *Guida di Perugia.*

BERRETINI. *Voy.* CORTONE (*Pierre* DE).

*BERRETNA (*Octave*), agronome italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Compendio dell' Agricultura*; 1641, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BERRI. *Voyez* BERRY.

BERRIAT. *Voyez* BERRYAT.

*BERRIAT (*Jacques* SAINT-PRIX), plus connu sous le nom de *Berriat Saint-Prix*, jurisconsulte et littérateur, né à Grenoble, le 23 septembre 1769, d'un père qui était procureur au bailliage; mort à Paris le 4 octobre 1845. Après avoir étudié la jurisprudence à Grenoble sous Benoît Pal, depuis professeur à l'école de droit et recteur de l'Académie de cette ville, il alla se faire recevoir avocat à Orange. Il entra bientôt après au service militaire, et obtint, à la suite d'un concours, l'emploi de commissaire des guerres adjoint. Devenu, en 1796, professeur de législation à l'école centrale de l'Isère, il fit, outre le cours dont il était chargé, un cours d'économie politique qu'il professa pendant trois années. A la création de l'école de droit de Grenoble, il y fut nommé (sur la demande de la cour d'appel, de la cour criminelle et du tribunal de première instance) professeur de procédure et de législation criminelle. Son enseignement et ses écrits ayant obtenu le plus grand succès, Berriat Saint-Prix fut appelé à la faculté de droit de Paris, lorsqu'en 1819 le gouvernement en doubla la plupart des cours. L'année suivante, il devint membre de la Société des antiquaires de France, et, en janvier 1840, il remplaça le duc de Bassano à l'Académie des sciences morales et politiques. Berriat Saint-Prix était l'un des jurisconsultes qui cultivaient avec le plus de distinction la science du droit. C'était un homme laborieux, savant, constant dans ses habitudes, et esclave de ses devoirs. On assure que, dans près de quarante-neuf ans d'exercice, il ne manqua que sept leçons, et encore était-ce à l'occasion de la mort de quelqu'un de ses proches parents.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Cours de législation*; Grenoble, an XI-XII (1803-1804), 2 vol. in-8°; — *Observations sur les traductions des lois romaines*; Grenoble et Paris, 1807, in-8°; — *Cours de procédure civile et criminelle*; Grenoble, 1808-1810, 2 vol. in-8°, 6e éd.; Paris, 1836, 3 vol. in-8°; — *Précis d'un cours sur les Préliminaires du droit*; Grenoble, 1809, in-8°. L'auteur a fait des additions à cet ouvrage en 1817; — *Histoire du droit romain, suivie de l'Histoire de Cujas*; Paris, 1821, in-8°. — Il se délassait de ses travaux juridiques par des études littéraires; on lui doit dans ce genre : *l'Amour et la Philosophie*; Paris, 1801, 5 vol. in-12; — *Éloge historique de M. Mounier*; Grenoble, 1806, in-8°; — *Jeanne d'Arc, ou coup d'œil sur les révolutions de France au temps de Charles VI et de Charles VII, et surtout de la Pucelle d'Orléans*; Paris, 1817, in-8° (avec M. Champollion-Figeac); — *Notice sur diverses contrées du département de l'Isère*; Grenoble, 1811, in-8°; — *Œuvres de Boileau, avec des notes historiques et littéraires, et des recherches sur sa vie, sa famille et ses ouvrages*; Paris, 1830-1834; ou, avec de nouveaux titres, Paris, 1837, 4 vol. in-8° : toutes les variantes des diverses éditions de Boileau ont été collationnées avec le plus grand soin. — Il a fourni aux *Mémoires* de l'Académie des sciences morales et politiques : *Recherches sur le paupérisme en France au seizième siècle* (t. IV); — *Observations sur la législation relative aux nullités des actes de procédure* (ibid.); — *Mémoire sur la durée et la suspension de la prescription* (ibid.), 2e éd.; Paris, 1841, in-8°; — *Observations critiques sur la loi par laquelle on prétend que les auteurs des Douze Tables avaient permis aux créanciers de mettre en pièces le corps de leurs débiteurs*

(t. V). Il a inséré dans le *Magasin encyclopédique : Sur l'historien Valbonnais* (1802); — *Recherches sur la législation criminelle et de police, au temps des Dauphins* (1806); — *Recherches sur les divers modes de publication des lois, depuis les Romains jusqu'à nos jours* (1811). Dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de France il a publié : *Histoire de l'ancienne université de Grenoble* (t. III); — *Rapport sur les antiquités et les bains d'Uriage, près de Grenoble* (t. VIII); — *Recherches sur la législation et la tenue des actes de l'état civil, depuis les Romains jusqu'à nos jours* (t. IX), 2e éd.; Paris, 1842, in-8°. Enfin, dans la *Revue étrangère et française de législation*, il a donné : *Notice sur la vie et les ouvrages de Julius Pacius à Beriga* (1840). Il a concouru à la rédaction de la *Thémis* et de divers autres recueils périodiques. Il a laissé manuscrite une *Histoire du droit français*.

E. Regnard.

Quérard, *la Littérature française contemporaine*. — A.-H. Taillandier, *Notice sur la vie et les travaux de Berriat-Saint-Prix*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, nouvelle série, t. 8. — Duchesne, *Notice sur la vie et les ouvrages de Berriat Saint-Prix*; Grenoble, 1847, in-8° de 36 p.

**BERRIAYS** (Le). *Voy.* Leberriays.

**BERRIER** (*Jean-François-Constant*), littérateur français, né à Aire en Artois en 1766, mort à Paris le 12 juin 1824. Il était âgé de vingt-cinq ans lorsque la révolution éclata; il se déroba au régime de la terreur en se réfugiant dans l'armée, où il fut agent en chef des vivres dans les armées de Kellermann et de Schérer. Dénoncé par le *Journal des Hommes libres* pour avoir donné, dans son administration, un asile à ceux que persécutaient les diverses factions révolutionnaires, il fut contraint d'abandonner sa place. Il entra plus tard, avec le même titre, dans l'entreprise des vivres Deventeaux et Maubreuil; mais, dénoncé comme ayant participé à des intrigues royalistes, il fut jeté en prison et y demeura quelque temps. La *Gazette de France* se l'attacha en 1814 comme traducteur des journaux anglais; et son ami Morin, chef de division à la direction générale de la police, lui fit obtenir, en 1820, un modeste emploi dans cette administration.

Il nous reste de lui : *Ode à LL. MM. II. et RR. Napoléon le Grand et Marie-Louise d'Autriche*; Paris, 1810, in-8°; — *Stances à LL. MM. II. et RR. sur la naissance du roi de Rome*; Paris, in-8°; — *le Livre du Destin, poëme sur la naissance du roi de Rome* (inséré dans les *Hommages poétiques à Napoléon*); — *le Dévouement de Malesherbes*; Paris, 1821; — *la Restauration des Lettres et des Arts sous François Ier* (ode); Paris, 1822; — *les Médecins français et les Sœurs de Sainte-Camille à Barcelone*; Paris, 1822, en collaboration avec Armand Overnay; — *le Mari confident*, comédie-vaudeville représentée à l'Ambigu-Comique le 2 août 1820; Paris, in-8°; — *l'Épicurien malgré lui*, vaudeville en un acte, représenté à la Porte-Saint-Martin le 14 novembre 1822; Paris, in-8°; — *les Deux Lucas*, vaudeville en un acte, représenté à la Gaieté le 5 mars 1823; Paris, in-8°. — On a encore de lui : un discours sur *les Avantages de la légitimité*, qui obtint une mention honorable à la Société des bonnes-lettres. — Un de ses fils, *Constant Berrier*, mort en 1850, a laissé quelques poésies.

Quérard, *la France littéraire*.

**BERRIMAN** (*Guillaume*), théologien allemand, né à Londres le 24 septembre 1688, mort le 5 février 1750. Son père était pharmacien. Lorsqu'il eut terminé ses études à Oxford, il remplit dans le ministère sacré et dans l'enseignement diverses fonctions dues à son seul mérite. Il étudia particulièrement les langues de l'Orient. Ses principaux ouvrages sont : *A Seasonable Review of M. Whiston's account of the primitive Doxologies*; Londres, 1719, in-8°; — *A Second Review*; ibid., 1719; — *An historical account of the Trinitarian controversy, in eight sermons*; 1725; — *Brief remarks on M. Chandler's introduction to the History of Inquisition*; Londres, 1733.

*Biographia Britannica.*

***BERRINGER** (*Godefroy*), le jeune, jurisconsulte allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Wittemberg et à Iéna, où il fut reçu docteur en droit en 1680. On a de lui : *Dissertatio de Pacto ἀντιχρήσεως* (l'antichrèse); — *de Gratia jure aggratiandi.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**BERROYER** (*Claude*), avocat au parlement de Paris, et jurisconsulte estimé, naquit à Moulins en 1655, et mourut à Paris le 7 mars 1735. Ayant quitté de bonne heure sa ville natale, il vint se fixer à Paris, et se fit remarquer au barreau, moins par son éloquence que par la solidité de sa doctrine. Quoiqu'il eût plaidé plusieurs causes avec quelque succès, il quitta bientôt la lice pour se livrer entièrement à la consultation : il acquit dans ce genre une telle renommée, que l'ordre des avocats l'élut pour bâtonnier en 1728. Ses moments de loisir furent remplis par l'étude approfondie de nos anciennes coutumes, et des monuments de jurisprudence qui s'y rapportaient. Ami particulier d'Eusèbe de Laurière, qui s'était imposé la mission difficile d'éclairer les points obscurs de notre droit public, il profita de cette heureuse intimité pour concourir avec lui aux mêmes travaux. On dut à leur commune collaboration plusieurs publications importantes, parmi lesquelles il faut citer en premier ordre la *Bibliothèque des Coutumes, contenant la préface d'un nouveau coutumier général, une liste historique des coutumiers généraux, une liste alphabétique des textes et commentaires des coutumes, usances, statuts, fors, chartres, sti-*

*les, lois de police et autres municipales du royaume, avec quelques observations historiques*; Paris, 1699, in-4°. Cet ouvrage, encore recherché aujourd'hui, même sous le rapport historique et bibliographique, fut accueilli, avec un égal intérêt, par les jurisconsultes et par les paléographes. M. Secousse notamment, très-bon juge en cette matière, en porta le jugement le plus favorable : « On peut dire qu'il y a peu de « livres plus remplis que celui-ci, et dans lequel « on trouve le plus de choses nouvelles et cu- « rieuses, principalement sur l'histoire de la ju- « risprudence française. A la tête du volume « on trouve une dissertation sur l'origine du « droit français, à laquelle coopérèrent aussi « MM. Alexis, Soyer et Beteau, avocats au Par- « lement. » C'est donc à tort que le P. Nicéron attribue exclusivement cette dissertation à Berroyer. A la suite de la liste des coutumes, les éditeurs ont fait imprimer le texte des anciennes coutumes du Bourbonnais, avec le procès-verbal de leur rédaction, et les nouvelles coutumes avec le commentaire posthume de Dumoulin. Une édition plus complète et plus ample des *Traités de M. Duplessis sur la coutume de Paris* fut encore le fruit des travaux communs des deux savants jurisconsultes, qui enrichirent le commentaire et le texte de notes et de dissertations qui procurèrent à cet ouvrage, quoique de format in-folio, le succès peu ordinaire de trois réimpressions en moins de dix années. Berroyer avait publié seul, en 1690, le *Recueil d'Arrêts du parlement de Paris, pris des mémoires de Pierre Bardet, avec des observations*; Paris, 2 vol. in-f°. Ce recueil, qui a été aussi réimprimé en 1775, est précédé de la vie de Bardet, écrite d'une manière emphatique, peu convenable au sujet. J. Lamoureux.

Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XLII, f°s 12, 13 et 14. — *Éloge de M. de Laurière*, par Secousse, à la tête du 2e volume du Recueil des ordonnances des rois de France, in-f°.

***BERRUER** (*Pierre-François*), sculpteur français, né à Paris le 17 décembre 1733, mort au Louvre le 4 avril 1797. Berruer fut agréé de l'Académie en 1764, nommé académicien le 23 février 1770, suppléant le 27 octobre 1781, et professeur le 26 novembre 1785. Il a exposé à tous les salons, de 1775 à 1793. Parmi ses œuvres existant encore aujourd'hui, on peut voir, à Paris, à l'École de médecine, deux bas-reliefs : l'un, sur la façade extérieure, représente *Louis XV agréant le plan de cet édifice*; l'autre, dans la cour, *la Théorie et la Pratique jurant d'être inséparables*; — au foyer de la Comédie-Française, *le Buste de Destouches*; — au Palais de Justice, *la Statue de la Force*; — à Bordeaux, au grand théâtre, *Thalie, Melpomène, Polymnie, Terpsichore*, statues en pierre; *la Tragédie et la Comédie*, cariatides; — à la cathédrale de Chartres, *l'Annonciation*, bas-relief en marbre; — à l'église de Montreuil, près Versailles, *Sainte Hélène*, statue de grande dimension; — à l'Académie d'Amiens, dont Berruer était membre honoraire, le buste en marbre de *Gresset*.

Il avait fait, en outre, *la Foi et la Charité*, pour le couronnement du portail de l'église Saint-Barthélemy, détruite en 1808; — les sculptures des avant-scènes de la salle de spectacle de la place Louvois; — les bustes de *Machi* et *Hue*, peintres du roi; — un projet de *monument aérostatique* à élever sur le grand bassin des Tuileries, etc. Paul Chéron.

*Archives de l'Art français*, tome Ier.

***BERRUGUETE** (*Pierre*), peintre espagnol, mort en 1500. Il peignit avec Rincon, de 1483 à 1488, le *sanctuaire* du chapitre de Tolède. En 1495, il fut chargé de décorer de ses peintures le cloître de la cathédrale. Il n'est resté de ses œuvres que des fragments qui suffisent pour lui assigner une place distinguée parmi les peintres. Sa manière rappelle celle du Pérugin, comme le prouve le tableau qu'il peignit à Avila en 1497.

Quilliet, *Dictionnaire des peintres espagnols*.

**BERRUGUETTE** (*Alonzo*), peintre et sculpteur espagnol, né à Paredes de Nava, près de Valladolid; mort à Tolède en 1545. Il étudia sous Michel-Ange; puis, jusqu'à sa mort, il demeura en Espagne. A Madrid, il édifia le palais du Prado; à Grenade, il restaura l'Alhambra. En récompense, Charles-Quint le fit chevalier et le nomma gentilhomme de sa chambre. Il sculpta le sujet de *la Transfiguration* pour le chœur de la cathédrale de Tolède; il embellit encore cette ville de Sainte-Luccadie de la Porte del Cambio, et de Saint-Eugène de la Visagra. Il orna de plusieurs bas-reliefs le chœur de l'église de Sillas. Ses compositions rappellent, sans cesser d'être originales, la manière de Michel-Ange par la hardiesse de l'exécution.

Bermudez, *Diccionario, etc.*

**BERRUYER** (*Jean-François*), né à Lyon le 6 janvier 1737, mort à Paris le 27 avril 1804. Entré dans l'armée en 1753 comme simple soldat, il se trouva au siége de Port-Mahon, fit la guerre de sept ans, celle de Corse, et obtint le grade de capitaine pour prix de ses services. La révolution le fit colonel de carabiniers. Bientôt il devint général de division, et servit avec peu de succès dans la guerre de la Vendée (1792-1793). Il défendit la convention le 13 vendémiaire an IV; le Directoire le récompensa par le grade d'inspecteur général de cavalerie, et par la sinécure de commandant en chef de l'hôtel des Invalides. Il occupa ce poste depuis 1796 jusqu'à sa mort; son nom est écrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — De Courcelle, *Dictionnaire des Généraux français*.

**BERRUYER** (*Joseph-Isaac*), né à Rouen le 7 novembre 1681, mort à Paris le 18 février 1758. Il professa longtemps avec distinction les humanités chez les jésuites. Il publia, en 1728, une *Histoire du peuple de Dieu*, qui eut un grand succès. Cependant le ton léger et romanesque du style, et les réflexions inconvenantes dont ce

livre est rempli, le firent condamner dès 1731 par l'évêque de Montpellier, puis par une assemblée du clergé tenue à Conflans, et enfin par le pape Clément XIII en 1758. L'assemblée du clergé en 1760, et la faculté de théologie en 1762, rendirent de nouveaux jugements contre l'*Histoire du peuple de Dieu*. Les jésuites virent dans ces attaques réitérées un acte d'hostilité contre leur ordre; ils se défendirent, et c'est à la polémique vive et soutenue qui eut lieu alors que le livre du P. Berruyer dut en grande partie sa célébrité. On a encore de lui : *Plausus Parnassi in ortu Britanniæ ducis*, dans le recueil intitulé *Serenissimi ducis Britanniæ Natalia*, etc.; Paris, 1704, in-4°.

Le Bas, *Dictionnaire encycl. de la France*. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France* (éd. Fontette), t. II, n° 25,722.

**BERRY** ou **BERRI**, nom de province, porté par plusieurs princes et princesses de la maison royale de France. En voici les principaux, dans l'ordre chronologique :

**BERRY** (*Jean de France*, duc DE), comte de Poitou, de Mâcon, d'Étampes, d'Auvergne et de Boulogne, pair de France, etc., né le 30 novembre 1340, mort le 15 juin 1416. Il était le troisième fils de Jean II, roi de France, et de Bonne de Luxembourg. En 1356 il fit ses premières armes à la bataille de Poitiers, où il combattit vaillamment. Il fut un des otages que le traité de Brétigny livra (1360) à l'Angleterre. Mais il reparut dans ses domaines l'année suivante, et se maria vers la même époque à Jeanne, fille du comte d'Armagnac. Nommé lieutenant du roi pour le Languedoc en 1359, ses débuts dans ce poste considérable lui attirèrent dès lors le mécontentement des populations. Il soumit cette province à des exactions indignes, et la laissa, au bout de peu d'années, en proie à la double plaie des pires administrations de ce temps, les maltôtiers et les *grandes compagnies*, dont les membres aspiraient au titre de soldats, mais ne méritaient que celui de brigands. Le poste de lieutenant général pour le roi, et l'apanage du duché de Berry, lui avaient été accordés en échange de la cession volontaire qu'il avait faite de ses comtés de Poitou et de Mâcon. En reconnaissance de cet abandon, le roi lui conféra des pouvoirs illimités, dont il devait bientôt faire l'abus le plus déplorable. Il retourna à Londres en 1364, lorsque le chevaleresque Jean le Bon alla se reconstituer prisonnier sur parole. Mais le duc n'y garda point longtemps sa captivité. Le roi Jean étant mort, son fils obtint d'abord d'Édouard III un congé d'un an, qui lui permit de regagner ses domaines. Puis, à l'aide de divers expédients, il sut temporiser, et fit si bien que les hostilités s'étant ouvertes, il recouvra sa liberté en 1367. Le sage Charles V associa à son autorité le duc de Berry, et l'en éloigna tour à tour. En 1381, Jean assista au sacre du nouveau roi Charles VI, qui, pour le malheur des peuples, le rétablit dans ses gouvernements du Midi. En 1382, il prit part à la bataille de Rosbecq. Déjà, sous le règne de Charles V, il avait combattu avec succès contre les Anglais, et pris sur le célèbre prince de Galles les villes de Limoges, Poitiers, la Rochelle et Thouars. Du vivant de Charles VI, le duc fut également, à diverses reprises, employé au gouvernement des grandes affaires de l'État, et notamment à l'administration des importantes provinces qui lui avaient été prématurément et imprudemment confiées. C'est dans ce dernier poste surtout qu'il fit de nouveau sentir aux populations tout le poids d'une autorité avide, égoïste, froidement cruelle et souverainement inhabile. En 1384, les paysans de l'Auvergne, du Poitou, de l'Aquitaine, exaspérés par d'intolérables excès, levèrent, avec la rage du désespoir, l'étendard de la révolte, et recommencèrent, sous le nom de *Tuchins*, les sanglantes représailles de la jacquerie. Ces hordes indisciplinées se livrèrent d'abord impunément à quelques actes stériles de brigandages; elles furent bientôt écrasées par les troupes réglées que le gouverneur envoya pour étouffer dans le sang leurs griefs légitimes. Le duc de Berry, qui se disposait à se rendre en Avignon auprès du pape, continua sa route après ce facile succès, et vint recevoir à la cour pontificale les félicitations ainsi que les présents du saint-père. Cependant le roi Charles VI, lors du voyage qu'il fit en 1388 au sein des contrées méridionales de la France, fut informé des monstrueuses malversations qui se commettaient en son nom. Il fit brûler Béthisac, le principal agent du lieutenant royal : quant au prince, il fut momentanément (1390) privé de son emploi, dans lequel le roi le rétablit une dernière fois en 1392. Jean partagea bientôt l'autorité suprême avec le duc de Bourgogne Jean sans Peur, qui, par ses talents supérieurs, ne tarda pas à le supplanter. En 1405, le duc de Berry était encore gouverneur de la capitale. Le meurtre de la rue Barbette, survenu deux années plus tard, occasionna pour la situation de Jean, duc de Berry, de nouvelles vicissitudes. Ce prince prit parti en faveur de la faction d'Armagnac contre celle de Bourgogne. Il s'éloigna de Paris et se renferma dans sa ville de Bourges, où il soutint en 1412, contre les troupes et l'autorité nominale du roi, un siége formidable. Le duc vaincu entra en capitulation, se retira de la scène politique, et vint finir ses jours à Paris à l'hôtel de Nesle : c'est là qu'il termina sa carrière à l'âge de soixante-seize ans, humilié, dans un état d'indigence relative, après une vie de faste et de dissipation. Jean, duc de Berry, a racheté, s'il se peut, devant la postérité, les mauvaises actions de sa vie par l'impulsion salutaire et les traces durables qu'il a laissées dans l'histoire de la littérature et des arts. A Bourges, il fit sculpter le grand portail de la cathédrale, construisit le palais, la Sainte-Chapelle; il éleva les châteaux de Concressaut, de Mehun-sur-Yèvre; orna Poitiers et autres villes de somp-

tueux édifices; il réunit dans ces lieux, ainsi que dans ses fameux hôtels de *Bicêtre* et de *Nesle*, les plus précieuses richesses artistiques que la France eût connues jusqu'alors. Sa bibliothèque, à elle seule, a formé l'un des noyaux de la plus importante collection de manuscrits que nous possédions, et offre encore aux travaux de l'érudition une mine inépuisable de recherches. Il nous est resté de ce prince, surnommé *le Camus*, plusieurs portraits authentiques et d'un grand intérêt. Le plus notable est la statue de marbre blanc qui décorait sa sépulture, et qui se voit aujourd'hui dans la crypte de la cathédrale de Bourges. A. VALLET DE VIRIVILLE.

Froissart, *Chroniques*. — *Le Religieux de Saint-Denis* (publié par M. Bellaguet, 5 vol. in-4°). — Raynal, *Histoire du Berry*, 1844, in-8°, t. II, liv. VI, chap. 3.

**BERRY** (*Charles*, duc DE), de Normandie et de Guyenne, né le 28 décembre 1446, mort le 24 ou le 28 mai 1472. Il était le second fils de Charles VII et de Marie d'Anjou. Charles fut le dernier des douze enfants que produisit ce mariage. Lorsqu'il vit le jour, le roi Charles VII n'avait plus qu'un héritier mâle, en la personne du Dauphin qui fut depuis Louis XI, et qui dès cette époque avait donné à son père, par sa conduite, les plus graves sujets de mécontentement. Le roi reporta donc sur son dernier né toute sa tendresse paternelle. Dès son enfance, et sous les auspices de la reine, il fut entouré des soins les plus recherchés et de la plus attentive sollicitude. Le roi lui donna pour précepteur un clerc de grand mérite, nommé Robert *Blondel* (*voy.* ce nom), et lui constitua de bonne heure un état considérable. Cette prédilection se manifesta de plus en plus en faveur du jeune prince à mesure qu'il grandit : on l'appelait communément *le Petit seigneur*, par allusion au projet hautement annoncé par Charles VII, dans les dernières années de son règne, de déshériter l'aîné de ses fils, et de transporter sur la tête de celui-ci la succession à la couronne paternelle. Mais le monarque mourut prématurément (22 juillet 1461), avant que d'avoir pu réaliser une mesure aussi rigoureuse, et laissa Charles, encore mineur, aux prises avec les rancunes de Louis, qui monta en même temps sur le trône. Le reste de la vie du jeune prince, mort lui-même avant l'âge, se consuma dans un antagonisme, aussi stérile que déplorable, contre son frère aîné, devenu roi. Doué, au physique, d'une nature chétive, d'un caractère débonnaire et pacifique, mais facile à émouvoir et à entraîner, il revendiqua, par des voies tortueuses, des prétentions auxquelles l'avaient habitué dès l'enfance les dissensions de famille que nous avons rappelées. Louis XI, par l'un des premiers actes de son règne, lui conféra le duché de Berry, avec le titre de pair (novembre 1461), et lui alloua en outre une pension considérable. Mécontent de cette situation, Charles s'unit au comte de Charolais (Charles le Téméraire) et à d'autres puissants compétiteurs. Telle fut l'origine de la fameuse *ligue du Bien public*, qui troubla si gravement le royaume et fit expier cruellement à Louis XI sa propre conduite à l'égard de son père, mais qui n'eut d'autres résultats qu'une suite de désastres publics et d'infortunes privées.

Charles, incapable par lui-même d'énergie et d'initiative, obtint d'abord, grâce à d'heureuses chances et à des auxiliaires habiles, quelques succès. Le concours notamment de Thomas *Basin* (*voy.* ce nom) lui servit à se faire, d'autorité, reconnaître (septembre 1465) comme duc de la Normandie, où il se maintint pendant peu de temps. Mais bientôt son redoutable adversaire le battit complétement, à la double lutte de la force et de la ruse. Charles fut chassé de la Normandie (janvier 1466) par les armes royales, privé de son titre, et réduit de nouveau à l'intrigue. Après de nombreuses négociations, Louis investit son frère du duché de Guyenne, où il le relégua comme dans un pompeux exil (29 avril 1469). « Cestui monseigneur Charles, dit Philippe de Commynes, estoit homme qui peu ou riens faisoit de luy, mais en toute chose estoit mené et conduict par autruy (1). » Dans ce gouvernement de Guyenne il subit principalement l'influence d'une femme, nommée Colette de Chambes-Montsoreau, sa maîtresse. Jean Favre, abbé de Saint-Jean-d'Angély, son aumônier, commença par empoisonner cette femme, et fit ensuite éprouver un traitement semblable au prince lui-même, qui périt dans sa vingt-sixième année, après avoir, par son testament, institué le roi son frère pour son héritier. Louis XI peut être regardé, non sans de fortes présomptions, comme ayant été l'instigateur et le fauteur de ce double crime (2). Charles, duc de Berry, comme son grand-oncle et prédécesseur (*voy.* JEAN, duc de Berry), aima les livres et la littérature (3). Il réunit, un des premiers, une collection de livres imprimés qui forma l'un des noyaux de la *Bibliothèque royale*, et qui se distingue encore aujourd'hui dans cet immense dépôt, si prodigieusement accru depuis cette époque. Ses instances auprès du pape Paul II et du roi de France son frère, contribuèrent puissamment à l'érection de l'université de Bourges.

A. VALLET DE VIRIVILLE.

*Archives du palais Soubise*, section historique, registre 55, f^os XVI et CXIX. — *Le Cabinet du roy Louis XI*, par Tristan-Lhermite de Soliers; Paris, 1661, in-12. — Champollion-Figeac, *Mélanges* (collection des documents inédits, in-4°), t. II, p. 194. — *Mémoires* de Philippe de Commynes. — Michelet, *Histoire de France*, tome VI.

**BERRY** (*Charles*, duc DE), né le 31 août 1686, mort à Marly le 4 mai 1714. Il était le troisième fils de Louis, dauphin de France, nommé le grand Dauphin, et de Marie-Christine

(1) *Mémoires*, liv. II, ch. 15.

(2) *Voy.* sur ce sujet la lettre écrite par le roi, le 18 mai 1472. (*Le Cabinet du roy Louis XI*, p. 67.)

(3) *Histoire de l'Instruction publique*, par Vallet de Viriville; 1849-1852, in-4°, page 207.

de Bavière; et en 1700 il fut destiné à la succession de la monarchie espagnole, dans le cas où le duc d'Anjou, reconnu comme héritier par Charles II, monterait sur le trône de France. Ses qualités aimables lui gagnaient tous les cœurs; mais son éloignement pour l'étude, qui ne lui permit aucun travail dès qu'il fut délivré de ses précepteurs, augmenta sa timidité naturelle. La présence de Louis XIV lui imposait surtout à tel point, qu'il ne l'abordait jamais sans trembler, et n'osait ouvrir la bouche devant lui. Il épousa, en 1710, l'aînée des filles de Philippe d'Orléans, depuis régent de France. Éperdument épris de cette princesse, il fut longtemps à s'apercevoir de ses égarements scandaleux. Enfin, l'ayant un jour surprise à Rambouillet, il lui donna un coup de pied, et la menaça de l'enfermer dans un couvent pour le reste de ses jours. Il était au moment de révéler au roi tous ses chagrins, lorsqu'il mourut d'une chute de cheval qu'il avait cachée soigneusement, dans la crainte d'accroître les chagrins auxquels Louis XIV était alors en proie.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Saint-Simon, *Mémoires*.

**BERRY** (*Marie-Louise-Élisabeth* D'ORLÉANS, duchesse DE), née le 20 août 1695, morte le 21 juillet 1719. Elle était l'aînée des filles de Philippe, duc d'Orléans, qui devint régent de France, et de Françoise-Marie (mademoiselle de Blois), fille légitimée de Louis XIV et de madame de Montespan. Elle se trouva, dès sa plus tendre jeunesse, entre une mère qui la traitait avec dureté, et un père qui avait pour elle une extrême indulgence; son éducation s'en ressentit. « Elle a été, dit la duchessse douairière « d'Orléans dans ses Mémoires, mal élevée, « ayant presque toujours été avec les femmes « de chambre... Depuis l'âge de huit ans, on lui « a laissé faire sa volonté; il n'est donc pas éton- « nant qu'elle soit comme un cheval fougueux. » Cependant elle ne manquait ni d'instruction ni d'agréments; et quoiqu'elle fût dépourvue de beauté et marquée de la petite vérole, elle plaisait par un air d'abandon et de naturel, ainsi que par la grâce et la finesse de son esprit : « Née avec un « esprit supérieur, dit Saint-Simon, et, quand elle « le voulait, également agréable et aimable, et « une figure qui imposait et qui arrêtait les yeux, « mais que sur la fin trop d'embonpoint gâta « un peu, elle parlait avec une grâce singulière, « une éloquence naturelle qui lui était particu- « lière, et qui coulait avec aisance et de source; « enfin avec une justesse d'expression qui sur- « prenait et qui charmait. » En 1710, elle devint d'âge à être présentée à la cour et dans le monde; mais de frivoles raisons d'étiquette et de droit de préséance obligèrent sa mère à retarder ce moment. Elle commença d'abord par la faire appeler simplement *Mademoiselle*, au Palais-Royal; et la cour et le monde s'accoutumèrent à lui donner ce nom, jusqu'à ce que la jeune princesse l'eût échangé contre celui de duchesse de Berry. Pour arriver à ce mariage qui eut lieu le 6 juillet 1710, et qui avait longtemps été l'objet de l'ambition de *Mademoiselle* et de sa famille, il avait fallu vaincre les répugnances de Louis XIV et de madame de Maintenon, et gagner les partis religieux ainsi que les confesseurs du roi. Parvenue enfin au comble de ses vœux en devenant l'épouse d'un petit-fils de Louis XIV, la duchesse de Berry laissa voir sans contrainte et sans déguisement la perversité d'un naturel qu'elle avait jusqu'alors dissimulée sous l'étourderie du jeune âge. Elle abusa de la faiblesse de son mari pour le brouiller avec le duc de Bourgogne, son projet étant de s'appuyer du Dauphin, son beau-père, pour dominer la cour. Mais la mort de celui-ci ayant fait échouer ce projet, elle tourna toute sa rage et le désespoir de son ambition déçue contre la veuve du Dauphin, « qu'elle paya, dit Saint- « Simon, de l'ingratitude la plus noire, la plus « suivie et la plus gratuite. » Elle traita sa mère avec un insolent mépris, et commença ouvertement le cours de ces scandales qui ne devaient trouver un terme qu'au fatal souper de Meudon.

Un des premiers amants de la princesse fut la Haye, écuyer du duc de Berry : elle voulut se faire enlever par lui, et emmener en Hollande. La Haye crut devoir en avertir le duc d'Orléans, qui ne parvint qu'avec beaucoup d'efforts à faire abandonner à sa fille un projet si insensé. Cette tendresse que le duc d'Orléans avait toujours montrée pour sa fille fit supposer entre eux un amour incestueux; et si le père et la fille furent calomniés dans cette circonstance, on peut dire du moins, avec vérité, que la clameur publique s'appuyait sur de fortes présomptions. Sur ces entrefaites, la duchesse de Bourgogne mourut presque subitement. Quelques soupçons d'empoisonnement planèrent sur la duchesse de Berry, qui, peu de temps avant la mort de la duchesse de Bourgogne, avait proféré contre elle de sombres menaces. La mort prématurée du duc de Berry, qui arriva bientôt après, ne fit qu'ajouter à tant de motifs de suspicion. Il est aujourd'hui impossible d'éclaircir ces faits, sur lesquels les mémoires du temps n'offrent rien que de vague. « Le roi, dit M. Lacretelle, crut « cette fois tout ce que son repos l'invitait à « croire. » Il alla visiter la duchesse de Berry, et lui manifesta un intérêt qu'il ne lui témoignait plus depuis longtemps. Madame de Maintenon, que les scandales de la duchesse avaient révoltée, se rapprocha aussi d'elle, et essaya de lui faire prendre, auprès du roi, la place qu'avait eue la feue dauphine. La mort de Louis XIV, en appelant le duc d'Orléans à la régence, redoubla l'orgueil et les extravagantes prétentions de la duchesse. Une fois elle parut au spectacle sous un dais; une autre fois elle reçut l'ambassadeur de Venise en s'asseyant sur un fauteuil élevé sur

une estrade. Cette hauteur ambitieuse ne l'empêchait pas de se livrer à tous les dérèglements de la vie la plus licencieuse. Parlant de ces orgies où le père et la fille n'oubliaient pas seulement toute décence et toute dignité, mais se ravalaient encore au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer de plus crapuleux, Saint-Simon nous dit : « Madame la duchesse de Berry et monsieur « le duc d'Orléans s'y enivrèrent au point que « tous ceux qui étaient là ne surent que devenir. « L'effet du vin par haut et par bas fut tel qu'on « en fut en peine, et cela ne la désenivra pas ; « tellement qu'il fallut la ramener dans cet état « à Versailles. Tous les gens des équipages la « virent, et ne s'en turent pas. » Fière et impérieuse avec son père et ses amants, elle en trouva un qui lui rendit tous les caprices d'une humeur impérieuse et dure. Ce fut Rions, neveu du duc de Lauzun. Ce Rions, assez laid et assez sot, prit sur la duchesse un empire qui devint d'autant plus fort qu'il était plus inexplicable. « C'était l'oncle qui avait guidé son neveu, dit « Saint-Simon. Il lui avait conseillé de traiter « sa princesse comme il avait traité lui-même « Mademoiselle (de Montpensier). Sa maxime « était que les Bourbons voulaient être rudoyés « et menés le bâton haut, sans quoi on ne « pouvait conserver sur eux aucun empire. » La duchesse devint enceinte de ce cadet de Gascogne. Après avoir longtemps dissimulé sa grossesse, il fallut la laisser arriver à terme. L'accouchement fut si laborieux, qu'il fit craindre pour ses jours. Elle en releva cependant; mais ce fut pour retomber bientôt, par une imprudence qui lui coûta la vie. Ayant voulu assister à Meudon à un souper qui se donnait en plein air, au mois de mars, elle gagna la fièvre, s'alita, et ne se releva plus. « On fut tellement « embarrassé pour son oraison funèbre, dit la « duchesse douairière, qu'on a fini par se résou- « dre à n'en point prononcer. Mon fils est d'au- « tant plus profondément affligé, qu'il voit bien « que s'il n'avait pas eu trop de complaisance « pour sa chère fille, et s'il avait plus agi en « père, elle vivrait encore et se porterait bien. »

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Saint-Simon, *Mémoires.* — Lacretelle, *Hist. de France.*

**BERRY** (*Charles-Ferdinand* d'Artois, duc de), second fils du comte d'Artois, plus tard le roi Charles X, naquit à Versailles le 24 janvier 1778, et fut assassiné à Paris le 13 février 1820. Il émigra à la révolution, et assista au siége de Thionville en 1792, dans l'armée de Condé. Après la conclusion de l'armistice de Léoben, il prit du service en Russie. Licencié en 1801, avec les restes de l'armée de Condé, il vint en Angleterre, où se trouvait sa famille. Il se maria, à Londres, à une jeune Anglaise (miss Brown), qu'il abandonna après en avoir eu deux enfants, sous prétexte que Louis XVIII n'approuvait pas cette union. Il trempa dans tous les projets d'attaque contre la France, dans celui entre autres connu par la proclamation de Tarragone. Il rentra deux fois en France à la suite des alliés (1814 et 1815). Il se fit, depuis lors, remarquer par la licence de ses mœurs, l'emportement et même une certaine brutalité de ses manières. Le 17 juin 1816, il épousa la sœur de Christine, reine d'Espagne, la princesse Caroline de Naples, dont le goût pour les plaisirs ranima un peu la cour de Louis XVIII. Son énergie, qui lui avait créé des partisans dans l'armée, le faisait redouter du parti anarchiste. C'était d'ailleurs ce seul prince qui pouvait donner des héritiers au trône. Quatre ans après son mariage, le duc de Berry fut assassiné à la sortie de l'Opéra. (*Voy.* Louvel et l'article suivant.)

Chateaubriand, *Hist. du duc de Berry.* — Alissan de Chazet, *Éloge historique du duc de Berry ;* Paris, 1820.

****BERRY** (*Caroline-Ferdinande-Louise* de Bourbon, duchesse de), née à Naples le 5 novembre 1798. Fille du roi des Deux-Siciles Ferdinand I$^{er}$, elle épousa le duc de Berry le 17 juin 1816. Sa jeunesse, sa gaieté, son naturel méridional ravirent la cour, qu'un vieux roi et les austères vertus de madame la duchesse d'Angoulême rendaient bien grave aux yeux des Français. M$^{me}$ la duchesse de Berry cultivait, protégeait tous les arts. Elle aimait les concerts, les bals, les modes ; son mari l'approuvait toujours, et la rassurait quand les conseils sévères de la vertueuse fille de Marie-Antoinette lui faisaient craindre pour ses plaisirs. Caroline ne voyait que les joies présentes, quand elle apprit que les joies des princes sont, de toutes celles qu'on peut trouver sur la terre, les plus faciles à s'anéantir. Elle avait perdu deux fils; mais, remplie de jeunesse et de santé, l'espoir d'une famille nombreuse lui était resté. Avide d'amusements comme on l'est dans le jeune âge, M$^{me}$ la duchesse de Berry assistait, le dimanche 13 février 1820, à une représentation de l'Opéra : se trouvant fatiguée, elle se retirait avant le ballet, et le prince, lui ayant donné la main pour la mettre en voiture, était encore auprès du factionnaire placé à la sortie de l'Opéra réservée à la famille royale, quand il se sentit frapper. La duchesse de Berry s'élance de sa voiture au risque de sa vie, sans attendre que le marche-pied en soit abaissé; elle embrasse son mari, et ses habits se couvrent de son sang.

La douleur de M$^{me}$ la duchesse de Berry, à la mort de ce prince, éclata avec violence. Cependant sa grossesse, déclarée sur-le-champ, donna le droit de l'exhorter à la modération. Elle se réunit à la famille royale, et, devenue son unique espérance, elle la combla en mettant au monde un fils le 29 septembre, sept mois et quinze jours après la mort de son mari. Cet enfant reçut à sa naissance le nom de *duc de Bordeaux.* Pendant les trois journées de juillet 1830, cette courageuse princesse voulut opposer de la résistance aux insurgés, et balancer leurs résolutions en venant au milieu d'eux avec son fils : Charles X s'y opposa, et la princesse, en suivant le vieux

roi, se promit bien de revenir en France. Elle y rentra en effet, contre la volonté de la famille royale résidant alors à Holy-Rood, et débarqua, dans la nuit du 28 avril 1832, sur la plage à quelques lieues de Marseille, où l'on tentait en sa faveur un mouvement qui, n'ayant pas réussi, l'obligea à gagner la Vendée. Traversant ainsi la France d'où elle était bannie, et bravant les nouvelles lois qui l'avaient proscrite, M^me^ la duchesse de Berry trouva des amis en Bretagne : on s'arma pour son fils; elle alluma la guerre civile. Mais si elle compromit la fortune et la vie des serviteurs demeurés fidèles à sa race, elle exposa plus qu'eux et risqua son honneur. Un juif de Colmar, qui s'était converti à Rome et que le pape avait recommandé à la princesse, la trahit, et révéla la maison qu'elle habitait depuis cinq mois à Nantes. Découverte, le 7 novembre 1832, chez M^lle^ Du Guigni, dans un espace de trois pieds et demi de long sur dix-huit pouces de large, ménagé derrière une cheminée, et dans lequel elle s'était réfugiée depuis seize heures avec M^lle^ Stylite de Kersabiec, MM. de Mesnard et Guibourg, ayant une partie de ses vêtements et la main brûlés, M^me^ la duchesse de Berry fut renfermée dans le château de Blaye. Peu de temps après, on lut dans *le Moniteur* une lettre datée de la prison et portant sa signature, dans laquelle elle écrivait que les circonstances graves où elle se trouvait la forçaient à déclarer qu'elle avait contracté un second mariage. Elle était près de devenir mère, et le public apprit que son nouvel époux était le fils d'un noble seigneur napolitain, prince de Lucchesi-Palli. Comme elle avait montré le mépris de la mort pendant son expédition, elle montra celui de la captivité. Après sa mise en liberté, M^me^ la duchesse de Berry s'embarqua à Blaye le 8 juin 1833, et arriva en Sicile après une traversée de vingt-quatre jours. Depuis cette époque, la courageuse mère du comte de Chambord vit dans la retraite, au sein de sa famille et de quelques amis dévoués.

*Encyclopédie des Gens du monde.* — Le général Dermoncourt, *la Vendée et Madame*; 2^e^ édit., Paris, 1834.

**BERRY** (*Jean*), amiral anglais, né à Choweston en 1635, mort le 14 février 1691. Il navigua d'abord pour le commerce, et fut prisonnier en Espagne. En 1661 il s'embarqua sur *le Swallow*, se rendant aux Indes occidentales avec deux frégates, qui périrent dans une tempête au milieu du golfe de la Floride. Le navire parvint à gagner la Jamaïque après quatre mois de dangereuse traversée. Le capitaine du *Swallow*, armé de huit caronades et monté par quarante hommes seulement, hésitait à attaquer un corsaire de vingt canons et de soixante hommes d'équipage, qu'il avait atteint sur les côtes de Saint-Domingue. Berry, devenu lieutenant, enferme le capitaine dans sa chambre, s'empare du commandement, enlève le corsaire à l'abordage, et le conduit à la Jamaïque. Traduit, à raison de cette courageuse initiative, devant une cour martiale, il fut acquitté et revint en Angleterre. C'était au moment où la guerre venait de recommencer entre cette puissance et la Hollande. Devenu commandant du vaisseau *la Coronation*, il fit voile pour les Indes orientales. Arrivé à la Barbade, il fut chargé de diriger une escadre destinée à secourir Nevis, menacée par les Français, qui s'étaient emparés de Saint-Christophe, d'Antigoa et de Mont-Serrat. Des Antilles, il vint dans la Manche et la Méditerranée. Au combat de Souzwold-Bay, il commandait le vaisseau *la Révolution*, et réussit à dégager le duc d'York, des vaisseaux ennemis qui l'enveloppaient. Cette conduite valut à Berry le titre de baronnet. Il sauva une seconde fois la vie au duc d'York, lorsqu'il transporta ce prince en Écosse sur *le Glocester*, qui échoua à l'embouchure de l'Humber par la faute du pilote. En 1683, il fut chargé par lord Darmouth de commander l'escadre envoyée pour bombarder Tanger. Il fut ensuite nommé intendant de la marine, et membre de la commission maritime instituée par Jacques II. Il mourut empoisonné.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

**BERRY** (*Guillaume*), graveur écossais, né en 1730, mort en 1783. Il s'instruisit dans son art chez Proctor, graveur de cachets à Édimbourg, et devint à son tour un habile et surtout un modeste et laborieux artiste. Sa première tête en relief, représentant sir Isaac Newton, attira l'attention et l'admiration des connaisseurs. Dix à douze autres têtes qu'il grava ensuite ne furent pas moins remarquées. Quelques-unes de ses œuvres rappellent les plus beaux modèles de l'antiquité. Chargé d'une famille nombreuse, il puisa des ressources dans le travail le plus continu, sans perdre de vue les exigences de l'art.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

***BERRY** (*Marie*), née en Angleterre vers 1762, morte dans le même pays au mois de novembre 1852. Elle est célèbre par l'amitié qu'Horace Walpole lui porta, et par la publication à laquelle cette touchante amitié donna lieu.

Walpole, septuagénaire et désillusionné de la politique, vivait seul, retiré à sa charmante campagne de Strawberry-Hill; il était seulement environné de quelques amis, dont la conversation lui faisait passer doucement ses derniers jours. C'est dans cette situation qu'il connut Marie Berry et sa famille. « Je n'ai pas recueilli de récente anecdote dans nos champs, écrivait Walpole, le 11 octobre 1788, à lady Ossory, mais j'ai fait, ce qui vaut beaucoup mieux pour moi, une précieuse acquisition; c'est la connaissance de deux demoiselles du nom de Berry, que j'ai rencontrées l'hiver dernier, et qui ont par hasard pris une maison ici avec leur père pour cette saison.... Il les a conduites, il y a deux ou trois ans, en France, et elles en sont revenues les personnes de leur âge les plus instruites et les plus accomplies que j'aie vues. Elles sont extrêmement sensées, parfaitement naturelles,

franchés, sachant parler de tout. Rien d'aussi aisé et d'aussi agréable que leur entretien; rien de plus à propos que leurs réponses et leurs observations. L'aînée, à ce que j'ai découvert par hasard, entend le latin, et parle français absolument comme une Française. La plus jeune dessine d'une manière charmante..... Leur figure a tout ce qui plaît. Marie, la plus âgée, a un visage doux avec de beaux yeux noirs qui l'animent quand elle parle, et la régularité de ses traits emprunte à sa pâleur quelque chose d'intéressant... Le bon sens, l'instruction, la simplicité, la bonne grâce, caractérisent les Berry... Je ne sais laquelle j'aime le mieux. »

Walpole ressentit pour Marie Berry cette tendresse de vieillard que Mme Du Deffand avait éprouvée pour lui-même : il lui offrit de prendre son nom; c'était lui proposer de devenir comtesse d'Oxford, titre dont il venait d'hériter, en 1791, par la mort de son neveu. Mais le bon sens de miss Marie lui fit refuser cette proposition. Elle n'en continua pas moins de vivre avec lui, ainsi que sa sœur, dans la plus douce intimité; il lui légua ses papiers, parmi lesquels se trouvaient les lettres si spirituelles et si curieuses que Mme Du Deffand lui avait écrites de 1766 à 1780. Miss Marie en publia le recueil, en français, à Londres, en 1810 (4 vol. in-12). Deux ans après, les libraires Treuttel et Würtz firent réimprimer cette édition à Paris; mais la censure exigea quelques suppressions. Il est fâcheux que l'édition de 1824 ait été faite d'après cette dernière, et non en suivant le texte donné par miss Berry.

Marie Berry a publié en outre les charmantes lettres que Walpole lui avait adressées ainsi qu'à sa sœur, et un volume de Mélanges intitulé *l'Angleterre et la France* (Paris, 1830, in-8°). Elle s'est éteinte dans sa quatre-vingt-dixième année.

A. TAILLANDIER.

**BERRYAT** ou **BERRIAT** (*Jean*), médecin français, mort en 1754. Il exerça la médecine à Auxerre, et devint intendant des eaux minérales de France, médecin ordinaire du roi, et membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris et de la Société de médecine d'Auxerre. On a de lui : *Observations physiques et médicales sur les eaux minérales d'Époigny*; Auxerre, 1712, in-12; — *Collection académique concernant la médecine, l'anatomie, la chirurgie, la chimie, la physique expérimentale*, etc.; Dijon, 1754, 2 vol. in-4°.

*Biographie médicale.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BERRYER** (*Nicolas-René*), magistrat français, né à Paris le 24 mars 1703, mort le 15 août 1762. Il fut successivement conseiller au parlement, puis maître des requêtes. Il épousa en 1739 mademoiselle de Fribois, fille d'un sous-fermier, qui lui apporta de grandes richesses, et dont la beauté contribua aussi beaucoup à sa fortune. En effet, il fut nommé en 1743 intendant du Poitou, et devint en 1747 lieutenant de police. Il devait cette place à madame de Pompadour; et, pendant huit ans qu'il l'occupa, il mit constamment au service de cette femme l'immense pouvoir dont il jouissait. Durant tout ce temps, les devoirs du lieutenant de police ne consistèrent, pour lui, qu'à déjouer les intrigues qui avaient pour but de ruiner le crédit de la favorite, à découvrir les auteurs des libelles publiés contre elle, et à les empêcher de recommencer, en les tenant enfermés dans les cachots de la Bastille. En 1755, le gouvernement voulant peupler la Louisiane, imagina d'y faire transporter les mendiants et les vagabonds qui encombraient les rues de Paris. Berryer fut chargé de faire arrêter ces malheureux pour les embarquer; mais cette mesure, mal exécutée, causa un soulèvement, à la suite duquel un arrêt du parlement força la cour à renvoyer le lieutenant de police. Berryer fut alors nommé conseiller d'État. En 1757 il devint membre du conseil des dépêches, entra en 1758 dans le cabinet, comme ministre de la marine, et enfin fut nommé garde des sceaux en 1761. Ce courtisan mourut après avoir fait, suivant l'expression de Duclos, beaucoup mieux les affaires de la Pompadour que celles de l'État.

Duclos, *Mém. sur le règne de Louis XV.*

**BERRYER** (*Pierre-Nicolas*), jurisconsulte français, né à Sainte-Ménehould le 17 mars 1757. Reçu avocat au parlement en 1780, il a suivi avec le plus grand succès la carrière du barreau jusqu'à sa mort, arrivée le 25 juin 1841. Parmi les causes célèbres dont il fut chargé, nous citerons avant tout sa défense du maréchal Ney devant la cour des pairs, avec l'assistance de M. Dupin aîné et d'Antoine-Pierre Berryer, son fils, très-jeune encore à cette époque. Cette défense aurait pu être couronnée de succès, si les violentes passions politiques du moment, si les réserves excessives qu'elles imposaient à l'avocat, enfin si le refus du maréchal de laisser invoquer en sa faveur le traité du 20 novembre 1815, qui lui retirait la qualité de Français, n'avaient paralysé en grande partie les efforts de Berryer et de ses collègues. Quelques années avant, Berryer avait défendu avec talent, devant les assises de Bruxelles, le maire d'Anvers, accusé de malversation; mais il ne put triompher de l'influence que le gouvernement impérial, auquel une condamnation paraissait nécessaire, avait, dit-on, exercée sur l'esprit des juges. En 1816, il plaida et gagna le procès de Fauche-Borel, l'ancien agent des Bourbons sous la république et l'empire, contre Perlet, ancien agent de police et journaliste : ce procès émut très-vivement l'opinion publique, comme tous ceux qui, à cette époque, avaient un caractère politique. Jurisconsulte éminent, surtout dans les affaires commerciales, Berryer fut longtemps l'avocat du haut commerce. Sous le régime impérial, il avait souvent plaidé avec succès devant le conseil des prises. On a de lui plusieurs articles dans l'*Encyclopédie moderne*; — une *Dissertation générale sur le commerce, son état actuel en France et sa législation, servant d'introduction à un*

*Traité complet du Droit commercial de terre et de mer, tel qu'il est observé en France et dans les pays étrangers* (Paris, 1829, in-8°) : il est à regretter que cet ouvrage, destiné sans doute à occuper une place considérable dans la science du droit, n'ait pas paru ; le prospectus seul a été publié ; — *Allocution d'un vieil ami de la liberté à la jeune France* (Paris, 1830, in-8°), brochure à la suite de laquelle on trouve une notice de l'auteur sur sa vie politique et la réimpression de ses premiers écrits sur la révolution de Juillet (Paris, 1839, 2 vol. in-8°) ; — *Souvenirs* (1838), livre curieux, où l'on peut recueillir d'utiles renseignements sur un certain nombre de faits historiques importants.

Berryer a laissé trois fils : *Antoine-Pierre* Berryer, l'orateur politique ; *Ludovic* Berryer ; et *Hippolyte-Nicolas* Berryer, général de brigade.

**BERRYER** (*Antoine-Pierre*), célèbre avocat et orateur politique, fils du précédent, est né à Paris le 4 janvier 1790. Envoyé de bonne heure au collége de Juilly, il y fit des études médiocres, tout en témoignant des plus heureuses dispositions. C'est que, dès l'âge le plus tendre, se manifesta chez lui ce défaut de goût, d'aptitude pour le travail, qu'il devait compenser par une vaste intelligence et la plus brillante imagination. A la fin de ses humanités, le jeune Berryer, dont la piété allait jusqu'à la ferveur, manifesta l'intention d'entrer dans les ordres. Son père parvint à l'en détourner, et le décida à suivre la carrière du barreau. Antoine Berryer fit son cours de droit, étudia pendant quelques mois la procédure pratique chez un avoué, et débuta au barreau de Paris à vingt et un ans, au commencement de 1811. Ses débuts furent chanceux. Il n'y montra qu'en germe ces éminentes facultés qui devaient plus tard, soit au barreau, dans les affaires civiles et politiques, soit à la tribune, lui valoir de si nombreux triomphes. En 1815 le jeune avocat, auquel son père avait fait partager sa haine pour le régime impérial (1), s'engagea dans les volontaires royaux, et fit le voyage de Gand. Après son retour, obéissant aux impulsions de son cœur, et convaincu d'ailleurs que la restauration, accomplie dans les faits, ne pouvait s'effectuer dans les esprits que par une politique de modération et de clémence, il n'hésita pas à embrasser la défense des généraux qui, oubliant leur premier serment aux Bourbons, avaient suivi l'empereur à Waterloo. Il fut adjoint à son père et à M. Dupin aîné, dans le procès du maréchal Ney. Quelques jours après, il défendit seul les généraux Debelle et Cambronne. N'ayant pu réussir à sauver le premier, il alla se jeter aux genoux du roi, et obtint sa grâce. Le second fut absous à la suite de l'une de ses plus chaleureuses, de ses plus éloquentes plaidoiries : c'était le 26 avril 1815. Mais le jeune défenseur, entraîné par son dévouement pour son illustre client et aussi par le sentiment de la vérité, avait émis des doctrines hardies que ne pouvait guère tolérer le gouvernement de l'époque. Il fut donc cité par le procureur général Bellart devant le conseil de discipline de l'ordre des avocats, alors composé exclusivement par le ministère public, pour avoir à répondre de cette théorie factieuse : *Que le général avait dû obéir au gouvernement de fait, et à l'homme auquel le traité de Fontainebleau avait conservé le titre et les droits de souverain.* La mercuriale du trop célèbre procureur général fut moins sévère qu'on ne s'y attendait. Il conclut à un simple avertissement, qui fut prononcé. Défenseur des généraux Canuel et Donnadieu, accusés de complot contre la vie du roi, M. Berryer ne craignit pas d'attaquer violemment le ministre de la police, M. Decazes, et de soutenir en pleine audience que, par ses mesures provocatrices, il avait été le véritable instigateur des troubles de Lyon et de Grenoble. L'effet de cette dénonciation fut encore accru par la publication d'une brochure où il établissait, pièces en main, l'intervention coupable ou maladroite de la police dans cette funeste affaire.

Royaliste sûr et très-dévoué, M. Berryer appartenait à ce groupe peu nombreux, mais éminent, des amis de la nouvelle monarchie, qui voulait concilier ses droits avec le développement régulier des principes de 89. Partisan de la liberté de la presse, il prêta l'appui de sa parole au *Journal des Débats*, au *Drapeau blanc*, et à *la Quotidienne*. Organe des héritiers la Chalotais dans leur procès en diffamation contre le journal ministériel *l'Étoile*, on lui reprocha de n'avoir pas su concilier, avec les intérêts sacrés de la cause qu'il avait acceptée, ses relations notoires avec la feuille poursuivie. La réputation que s'était faite, dans les procès politiques, le courageux défenseur de la liberté de la presse et des proscrits de 1815, lui amena d'importantes affaires civiles. On peut citer, parmi celles qui lui firent le plus d'honneur et aidèrent le plus à sa fortune, la liquidation de la succession du marquis de Vérac, les nombreux litiges auxquels donna lieu le retour des émigrés dont les biens avaient été confisqués, les procès des banquiers Séguin et Ouvrard, et les longues difficultés tant judiciaires qu'administratives au sujet des marchés ouverts pour les fournitures de l'armée d'Espagne.

L'un des fondateurs de la *Société des Bonnes Lettres* et de la *Société des Bonnes Études*, il préluda en quelque sorte à la carrière parlementaire par un cours très-suivi sur des matières de haute politique. Le succès de ses leçons, qui fut très-grand, en donnant à l'orateur la pleine conscience de ses forces à une tribune politique, le confirma dans la pensée d'entrer au parlement dès qu'il aurait atteint l'âge requis. Les dernières

(1) Cependant M. Berryer, à vingt ans, avait publié des vers laudatifs sur l'*Entrée de Napoléon et de Marie-Louise a Paris* (1810, in-4°), avec cette épigraphe :
*Deus nobis hæc otia fecit :*
*Namque erit ille mihi semper deus.*

élections de 1830 lui en fournirent l'occasion. Élu à une forte majorité par le collége électoral du Puy (Haute-Loire), il vint remplacer à la chambre M. de Labourdonnaye, nommé pair de France. Son début répondit aux espérances de son parti. Après avoir très-vivement combattu, en comité secret, le projet de la fameuse adresse des 221, il l'attaqua de nouveau à la tribune, où il parut pour la première fois le 9 mars 1830. Il soutint avec un rare talent et de magnifiques élans d'éloquence cette thèse hardie, et tout à fait contraire aux usages du gouvernement représentatif pratiqué dans sa sincérité, que la couronne a le droit de choisir son ministère en dehors de la majorité. Son discours eut un grand retentissement, et ses amis saluèrent en lui la venue d'un second Mirabeau. Triste rapprochement! car si le grand tribun de 89 s'était décidé trop tard à soutenir cette monarchie si vivement ébranlée de ses mains, le jeune et puissant orateur de 1830 arrivait trop tard pour la sauver des conséquences de fautes graves et accumulées.

Après la révolution de Juillet, M. Berryer vit avec regret son parti se retirer en masse des deux chambres, et se condamner à un isolement politique absolu. Quant à lui, séduit par le rôle chevaleresque d'unique et intrépide champion d'une cause vaincue, il conserva son mandat et prêta serment :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

La fonction de M. Berryer, placé à la chambre entre l'opposition et la majorité, eût été remplie de difficultés pour un esprit vulgaire ou un talent médiocre; il en fit une source de triomphes. Profitant de cette précieuse indépendance qui manque le plus souvent aux chefs de parti et les oblige à de pénibles ou dangereuses concessions, il se plaça à une égale distance des hommes qui devaient se disputer le pouvoir pendant dix-huit ans; et, sans ambition, sans intérêt dans les luttes qui s'agitaient au-dessous de lui, il se tint sur la hauteur, observant avec attention les deux camps, et n'entrant en lice que pour profiter des fautes de ses adversaires, et en assurer le bénéfice à son opinion.

Nous allons analyser rapidement les principaux actes de sa carrière parlementaire.

Dès le 7 août 1830, il avait dénié à la chambre, réduite à 219 membres, le droit de donner une nouvelle constitution à la France. Cette protestation étant restée sans résultat, il prit une part active à la révision de la charte de 1814, soutenant ou présentant des amendements dans le sens d'une large extension des libertés publiques. M. Berryer était-il ou non partisan sincère de la doctrine de l'émancipation politique des masses? ou n'arborait-il avec tant de ferveur le drapeau de la souveraineté populaire, que dans un but d'opposition contre le nouveau gouvernement? Voulait-il déchaîner contre ce nouvel et frêle édifice monarchique de 1830, comme on le lui a reproché, le génie terrible des révolutions? Il nous répugne de le croire: tant de machiavélisme, tant de préméditation, une violation aussi prolongée de son serment, s'allient mal avec ces vifs élans du cœur, avec cet enthousiasme pour les choses grandes et nobles, cette spontanéité d'inspiration qui caractérisent le célèbre orateur. L'homme qui, en 1824, défendait contre ses amis la liberté de la presse et l'indépendance politique, au point de leur adresser ces sévères paroles, « *Vous savez acheter des opinions, et vous ne savez pas les défendre;* » cet homme devait être sincère quand, le 4 octobre 1830, il réclamait l'application du jury aux délits de presse; le 17 novembre, la réduction du droit de timbre sur les journaux; le 2 février 1831, l'extension des franchises municipales, et notamment la nomination des maires par les électeurs communaux; le 25 février de la même année, l'élargissement des droits électoraux et l'abolition du cens. Il était sincère aussi, mais cette fois avec les apparences contraires, quand, repoussant les mesures sévères que venait demander Casimir Périer au nom de l'ordre public menacé, il s'écriait : « Vous avez sapé la base de l'ordre, vous « avez déchaîné l'anarchie; le principe vous « presse, il faut en subir les conséquences. » La proposition du colonel de Briqueville, relative au bannissement des Bourbons, lui fournit l'occasion de faire éclater, avec une éloquence qui n'était pas sans courage, sa vive sympathie pour la famille déchue. Le célèbre discours dans lequel il défendit l'hérédité de la pairie fonda définitivement sa puissance oratoire : c'est que, dans ce discours, il s'éleva au-dessus de toutes les considérations de parti, de toute opposition du moment, pour ne voir que l'intérêt durable et permanent de la monarchie représentative en France, quel que fût le monarque. Quelques jours après, M. Berryer demandant le maintien de l'anniversaire du 21 janvier, et amené à faire l'éloge de Louis XVI, jetait à ses interrupteurs ces belles paroles : « Au jour du jugement, il fut permis de « parler des vertus de Louis XVI; je ne vois pas « que la convention ait interrompu les défen- « seurs du roi. » Le discours par lequel il défendit, dans la séance du 16 novembre 1831, M. de Chateaubriand contre les attaques de M. Viennet, mérite également d'être cité.

Un événement grave vint interrompre le cours paisible des triomphes oratoires de M. Berryer. Mme la duchesse de Berry, résolue de faire valoir, les armes à la main, les droits de son fils au trône, avait traversé la France et s'était rendue en Vendée, pour faire appel au zèle monarchique héréditaire des fils des Cathelineau et des Bonchamps. A peine arrivée, elle notifie ses instructions à ses partisans à Paris, et réclame leur concours. La situation des esprits était loin d'être favorable à une pareille tentative. Organe du parti légitimiste, M. Berryer quitta Paris le 20 mai, et arriva auprès de la duchesse le 22. Ses efforts pour

la dissuader d'une levée de boucliers aussi intempestive et aussi funeste dans ses conséquences probables ayant échoué, M. Berryer se décide à quitter momentanément la France, sans doute pour donner une nouvelle force à sa protestation contre les événements qui allaient s'accomplir. Arrêté à Angoulême le 3 juin 1832, au moment où il se dirigeait sur la Suisse, il est reconduit à Nantes et emprisonné, sous la prévention de complot et d'incitation à la guerre civile. La Vendée était alors en état de siége; l'instruction fut donc rapide; et le 4 juillet il allait comparaître devant un conseil de guerre, lorsqu'un arrêt de la cour de cassation du 30 juin 1832, enlevant au gouvernement l'un de ses plus énergiques moyens de défense, rendit aux insurgés de l'Ouest le bénéfice de la juridiction ordinaire. Cité devant la cour d'assises de Blois, M. Berryer fut acquitté avec éclat. Le ministère public avait d'ailleurs abandonné l'accusation.

Dans la session de 1833, M. Berryer reparaît à la tribune pour demander l'élargissement de la duchesse de Berry. Quelques jours après, il défend M. de Chateaubriand devant la cour d'assises de la Seine, et remporte l'un de ses plus beaux triomphes judiciaires. Dans la même année, il prête, avec des succès divers, l'appui de son talent à quatre journaux légitimistes.

En 1834, l'autorité judiciaire ayant demandé à la chambre l'autorisation de poursuivre deux de ses membres, prévenus d'affiliation aux sociétés secrètes, M. Berryer défendit ses deux collègues avec des arguments empruntés aux théoriciens de l'extrême gauche, c'est-à-dire en réclamant le droit illimité d'association sous toutes ses formes, comme une conséquence du principe qui avait triomphé en juillet, dût ce *principe conduire au renversement de la monarchie de* 1830. Cet étrange langage, peu compatible avec les opinions gouvernementales professées dans le discours sur l'hérédité de la pairie, se concilie bien moins encore avec la célèbre apostrophe au garde des sceaux en 1835, dans la discussion des lois dites *de septembre* : « Punissez, monsieur, punissez quiconque a la bassesse, la lâcheté de « s'enfermer dans des sociétés secrètes, pour y « prêter des serments incendiaires contre son « pays ! » Il est vrai qu'ici M. Berryer faisait allusion aux sociétés secrètes du carbonarisme dirigé contre la Restauration, tandis que ses collègues à la chambre de 1834 pouvaient sans doute lancer impunément contre le trône de Juillet les nombreux affiliés de la Société des droits de l'homme... Au surplus, M. Berryer ne se dissimulait pas, dans le secret de sa conscience, que sa conduite d'opposant, et d'opposant extrême, se conciliait mal avec son serment. Dans les premiers jours de janvier 1834, ayant voulu développer à la tribune la doctrine des réserves mentales en matière de serment politique, il s'attira cette sévère réponse du garde des sceaux : « Vous « n'êtes ici qu'en vertu du serment que vous avez « prêté au roi et à la charte. Voulez-vous le re- « tirer? Dites-le franchement; mais ne faussez « pas la morale publique par des subtilités. »

L'attentat de Fieschi venait d'épouvanter la France; des mesures de salut public paraissaient nécessaires; le gouvernement présenta les lois de septembre. M. Berryer les combattit à outrance : son discours sur la loi des associations lui valut surtout les applaudissements frénétiques de la gauche. La discussion du projet de loi de l'indemnité de 25 millions aux Américains révéla dans l'éloquence de l'orateur une face nouvelle. Prenant pour la première fois la parole dans une *question d'affaires*, il le fit avec un si rare talent, sa discussion fut si serrée, si nourrie d'arguments, si concluante, qu'elle entraîna même les amis du gouvernement, et que le projet de loi fut rejeté. C'est le premier et à peu près le seul vote considérable qu'ait déterminé M. Berryer. A cette époque, sa gloire parlementaire n'avait pas de rivale; il était incontestablement le premier orateur de la chambre. Son parti, représenté ainsi avec tant d'éclat, saisit l'occasion de lui témoigner sa reconnaissance et son admiration, en rachetant, à l'aide de souscriptions particulières la terre d'Angerville, qui composait à peu près toute la fortune du célèbre orateur, et que sa situation obérée l'obligeait à mettre en vente. De son côté, M. Berryer, jaloux de lui donner un nouveau gage de fidélité et de dévouement, fit la même année un voyage à Göritz, pour déposer ses hommages aux pieds de la famille déchue. Ce voyage motiva une visite domiciliaire et des poursuites qui furent discontinuées.

En 1836, M. Berryer appuie la prise en considération de la proposition Gouin, relative au remboursement de la rente cinq pour cent. En 1837, il combat le projet de loi de disjonction. En 1838, il repousse, comme incomplète, vicieuse et prématurée, la proposition relative à l'abolition de l'esclavage. Promoteur ardent de la coalition en 1839, il attaqua à plusieurs reprises la politique intérieure et extérieure du cabinet Molé, et se trouva ainsi momentanément l'allié de MM. Thiers et Guizot. Dans la discussion de l'adresse en 1840, il prononça sur les affaires étrangères l'un de ses plus mémorables discours.

Sa popularité parlementaire et même son talent eurent un instant d'éclipse dans la fâcheuse affaire du voyage à Belgrave-Square. Cette démarche éclatante, ces hommages déposés solennellement aux pieds du prétendant, comme au seul souverain légitime de la France, n'étaient pas seulement une faute très-grave : dans la situation officielle de M. Berryer, son caractère en recevait une atteinte profonde. Vivement attaqué par M. Guizot, dont le talent commençait alors à briller de cet éclat qu'il sut si longtemps conserver, il fit inutilement appel à cette parole ordinairement si docile,

si souple, si facilement inspirée, qui l'avait tiré plus d'une fois de situations difficiles : un paragraphe de l'adresse le flétrit, lui et son parti. On s'attendait à une démission en masse des légitimistes à la chambre; sur les conseils de M. Berryer, elle n'eut pas lieu. M. Berryer avait déjà le sentiment instinctif des dangers que les violences croissantes de l'opposition et les imprudents défis du cabinet Guizot faisaient courir à la monarchie de Juillet; et le moment lui paraissait mal choisi de déserter un poste d'où il pouvait aider à sa chute. La révolution de Février donna gain de cause à sa longue et persévérante hostilité. Nommé à la constituante par le département des Bouches-du-Rhône, il fit partie du comité des finances, et combattit avec son talent ordinaire, mais talent désormais mûri par de sérieuses études, les nombreuses et redoutables utopies financières qui se produisaient presque chaque jour à la tribune. Évitant avec soin, dans une assemblée toute républicaine, des manifestations monarchiques qui auraient inutilement affaibli l'autorité de sa parole, il fut toujours et avant tout l'homme du pays, l'adversaire résolu de toutes les mesures violentes ou prématurées. Membre influent du comité électoral dit *de la rue de Poitiers*, il contribua efficacement pour sa part à déterminer le courant d'opinion qui amena à l'assemblée législative une majorité hostile aux principes de Février. Chef de l'un des partis monarchiques dont l'union momentanée formait cette majorité, il ne craignit plus de donner à ses sympathies dynastiques un essor que les entraves des serments ne gênaient plus. Le voyage à Wiesbaden, la fameuse déclaration, dans la discussion de la proposition Créton, « que le comte de Chambord ne pouvait rentrer en France qu'avec le titre qui lui appartenait, c'est-à-dire comme le *premier des Français,* » montrèrent assez que M. Berryer se croyait libre désormais de travailler ouvertement à l'établissement de la monarchie de Henri V, comme quelques-uns de ses alliés du moment ne se faisaient pas faute d'ailleurs de travailler à la restauration de la monarchie orléaniste.

Lorsque, par la destitution du général Changarnier, le pouvoir exécutif eut rompu avec la majorité, M. Berryer s'associa, mais dans une moindre mesure, à la véhémente opposition que M. Thiers et les autres membres de l'orléanisme dirigeaient contre la personne même du président. A ce titre, il combattit les propositions tendant à réviser la constitution au point de vue de la réélection du prince; mais il n'en saisit pas moins cette occasion de proclamer l'incompatibilité de la république avec les mœurs, les traditions et les intérêts du pays. Rapporteur des budgets de 1850 et 1851, il en soutint la discussion avec un talent qui témoigna de nouveau de toute la puissance de ce brillant esprit, quand il s'applique à l'étude des intérêts matériels de son pays.

Le 2 décembre, M. Berryer fut l'un des orateurs les plus vifs et les plus résolus de la petite assemblée qui se réunit à la mairie du 10e arrondissement pour protester contre le coup d'État.

M. Berryer a remplacé en 1852 M. de Saint-Priest à l'Académie française. A. LEGOYT.

*Biographie des Contemporains.* — Lesur, *Annuaire historique.*

*BERSANUS (*Barthélemy*), jurisconsulte italien, mort en 1707. Il laissa : *Tractatus de Compensationibus ;* Milan, 1691, in-fol. ; — *Tractatus de Viduis, earumque Privilegiis et Juribus ;* Lyon, 1705, in-fol. ; — *Quæstiones singulares de ultimis voluntatibus, successoribus, statutariis et de variis contractibus cum rebus superinde judicatis per senatum Mediolani ;* Bologne, 1707 ; — *Opera ;* Venise, 1717 : on y trouve les écrits cités.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BERSENEW (*Iwan*), graveur russe, né en Sibérie en 1762, mort en 1790. Il étudia à Paris, sous Bervic, et serait devenu un remarquable artiste s'il ne fût mort prématurément. On cite parmi ses œuvres un *Saint Jean l'Évangéliste*, d'après le Dominiquin, et un *Tentateur*, d'après le Titien. Il grava aussi d'après l'Albane, le Poussin, etc.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*BERSERKER, héros scandinave, petit-fils de Starkader *aux huit mains*, et de la belle Alfhilde, vivait vers le huitième siècle de J.-C. Méprisant tous moyens artificiels, le fer, les casques, les boucliers, il n'eut jamais recours, dit la tradition, qu'à sa valeur personnelle. Il épousa la fille du roi Swarfurlam, qu'il avait tué ; il en eut douze fils, également braves et déterminés.

*Conversations-Lexicon.*

BERSMANN (*Grégoire*), poëte et humaniste allemand, né à Annaberg le 11 mars 1536, mort le 8 octobre 1611. Il étudia à Meissen, vint en 1555 à Leipzig, où il s'appliqua à la médecine, dans laquelle il se perfectionna en France et en Italie; et, à son retour en Allemagne, il professa la poésie et la langue grecque, et mourut recteur du gymnase de Zerbst. On a de lui : *Psalterium Davidis versibus descriptum ;* — *Calligraphia Ovidiana ;* Leipzig, 1582 ; — *Virgilii opera;* ibid., 1581 ; — *Æsopi Fabulæ ;* ibid., 1590, éditées par le fils de Bersmann.

Sax, *Onomasticon literarium*, III, 464.

*BERSOTTI (*Carlo-Girolamo*), peintre de l'école milanaise, né Pavie en 1645, fut disciple de Carlo Sacchi. Il abandonna la peinture d'histoire pour les fleurs, les fruits et les animaux, qu'il rendait avec une grande vérité. Il mourut dans les premières années du dix-huitième siècle. E. B—N.

Orlandi, *Abecedario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

*BERSWORDT (*Jean*), chroniqueur et écrivain héraldique allemand, mort le 24 février 1640,

On a de lui, manuscrits : *Historia Westphaliæ*, jusqu'en 1622 ; — *Nomina et fragmenta quædam nobilium familiarum Westphaliæ*, etc., *anno* 1624.

Harzheim, *Bibliotheca Coloniensis.*

* **BERT** (*Corneille*), grammairien danois, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Pro Danica perfectione vindiciæ, diatriba secunda*; 1640, in-8°; — *De Danicæ linguæ cum græca mixtione*; 1640, in-8°; — *De Danicæ linguæ cum latina mixtione*; 1641, in-4°.

Catalogue de la Bibliothèque Imp. de Paris.

* **BERT** (*Isaac* DE), auteur tragique, présumé Hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Tragedische otte Klaeglicke historien* (Tragédies ou Histoires lamentables) ; Rotterdam, 1696, en huit parties ; 1696, in-12.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BERT** (*Pierre-Claude-François*), écrivain français, né à Paris vers 1760, mort en cette ville le 14 septembre 1824. On a de lui : *D'une alliance entre la France et l'Angleterre*, 1790, in-8°; — *Des Prêtres salariés par la nation, considérés dans leurs rapports avec le gouvernement républicain* ; 1793, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

**BERTA** (*François*, l'abbé), bibliographe italien, né à Turin en 1719, mort dans la même ville le 7 avril 1787. Issu d'une famille patricienne, il accompagna à Florence, à Rome, à Naples, le cardinal des Lances, et se perfectionna ainsi dans la connaissance des arts. Il entra dans l'état ecclésiastique, devint l'un des conservateurs de la bibliothèque royale de Turin, et s'appliqua avec zèle à l'étude de l'histoire littéraire et de la diplomatique. Collaborateur de Joseph Pasini et de Rivautella, il rédigea avec eux le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Turin*, 1749, 2 vol. in-fol. ; et, avec Rivautella seulement, le *Cartulaire de l'abbaye d'Oulx*, 1753, in-4°.

Barbier, *Examen critique des Dictionnaires.*

* **BERTACCHI** ou **BERTACCIUS** (*Dominique*), médecin italien, natif de Campo-Reggio, mort le 23 septembre 1596. Il fut médecin du duc Alfonse II de Ferrare. On a de lui : *De spiritibus libri quatuor, nec non de Facultate vitali libri tres* ; Venise, 1584, in-4°.

*Biographie médicale.*

* **BERTAGLIA** (*Romuald*), hydrographe italien, natif de Ferrare, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se fit surtout connaître par des travaux hydrostatiques, que sa ville natale sut utiliser. En 1726, il alla à Rome, où l'appelait Benoît XIII pour visiter les marais Pontins et aviser à quelque moyen de les dessécher. Il professa les mathématiques à Ferrare. On a de lui : *Ricerca dell' alzamento che sarebbe per produrre l' immissione del Reno in Po*, ouvrage publié, sous le pseudonyme de *Valdinagro*, en 1717 ; — *Ragioni della città di Ferrara, presentata alla sagra Congregazione dell' Acque, colle quali si dimostra l' insussistenza del progetto contenuto nel Memoriale de' signori Bolognesi* ; 1732 ; — *Riflessioni sopra il parere del sig. Ant.-Felice Facci Ferrarese Ingegnere* ; 1750.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BERTAIRE** ou **BERTHAIRE** (*saint*), abbé du mont Cassin, mourut martyr, tué par les Sarrasins en l'an 884. Il descendait des rois de France. En 856, il fut choisi unanimement pour remplacer l'abbé Barratius, qui venait de mourir. Les Sarrasins, qui dévastaient alors l'Italie, l'assaillirent un jour près du fleuve Liris, et le massacrèrent dans l'église de San-Germano, au monastère du Sauveur. Avant sa conversion, il avait écrit sur la médecine et la grammaire ; mais depuis son élection, il composa des sermons, des vers sur la vie et la mort de saint Benoît, et un livre qu'il appela *Antikeimenon*, c'est-à-dire, des Contradictions qui peuvent embarrasser dans la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce dernier ouvrage a été imprimé à Cologne en 1533, in-8°, sans nom d'auteur.

Petr. Diaconus, *de Viris illustrib. Casin.*, cap. 12. — Mabillon, *Acta Sanct. ord. S.-B.*, in sæc. IV.

* **BERTALDI** (*Jean-Louis*), médecin italien, natif de Murello dans le Piémont, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut médecin d'Emmanuel Ier, duc de Savoie. On a de lui : *de Durationibus medicamentorum compositorum eorumque facultatibus* ; Turin, 1600, in-4° ; — *Medicamentorum Apparatus, in quo remediorum omnium compositorum vires enodantur* ; Turin, 1611 et 1612, in-4° ; — *Tractatus confectionis hyacinthi et alchermes* ; Turin, 1613, in-4°, et 1619, in-4° ; — *Externorum medicamentorum Apparatus* ; Turin, 1614 ; — *Regole della sanità e natura de' cibi d' Ugo Benzo Sanese* ; ibid., 1618 et 1620, in-4°.

*Biographie médicale.*

**BERTANA** (*Lucie*), femme poëte italienne, native de Modène selon les uns, de Bologne selon d'autres, morte en 1567. Au rapport de Tiraboschi, elle était de la famille bolonaise *dell' Oro*. Elle cultiva les lettres et fut en correspondance avec plusieurs poëtes, notamment avec Vincent Martelli et Annibal Caro. Elle s'entremit aussi, mais en vain, pour réconcilier ce dernier avec Castelvetro. Quelques-unes des éditions de Ludovico Domenichi lui furent dédiées ; ses poésies ou *Rime* se trouvent dans les recueils indiqués par Mazzuchelli.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, VII, 1186. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, IX, 413.

**BERTANI** (*Domenico*), peintre mantouan, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Sous la direction et en grande partie sur les dessins de son frère Giovanni-Battista, il

enrichit le palais des ducs de Mantoue de sujets historiques, et surtout de décorations architecturales. E. B—N.

Camillo Volta, *Notizie de' Professori Mantovanni*, 1777.

* **BERTANI** ou **BERTANO** (*Giovanni-Battista*), frère aîné du précédent, peintre et architecte, florissait à Mantoue vers 1568. Élève de Jules Romain, il alla étudier à Rome la perspective et les monuments de l'antiquité. Quand il revint dans sa patrie, il fut jugé digne de succéder à son illustre maître dans la direction de l'académie, et il devint pour le duc Vincent de Gonzague, qui le créa chevalier, ce que Jules Romain avait été auprès du duc Frédéric; il eut la haute main sur tous les grands travaux d'art exécutés sous le règne de ce prince. Habile dessinateur, mais peintre médiocre, Bertani mania rarement le pinceau; mais un grand nombre de tableaux qui décorent les églises et les palais de Mantoue furent peints sur ses dessins par les premiers artistes de son temps. On cite parmi les plus remarquables : *le Baptême de Constantin* et *la Flagellation de saint Adrien*, par Lorenzo Costa; et surtout *le Martyre de sainte Agathe*, par Hippolyto Costa. Comme architecte, il égala au moins Jules Romain : la porte de la Douane, l'ancien couvent des Carmes, l'église Sainte-Barbe et son élégant clocher, décoré des quatre ordres, et plusieurs autres édifices de Mantoue, offrent des preuves éclatantes de son talent. Il a laissé sur son art plusieurs écrits estimés, tels qu'une lettre à Martin Bassi sur les discussions qui s'élevèrent à l'occasion de la cathédrale de Milan, et un mémoire destiné à éclaircir différents passages de Vitruve. La maison que Bertani habita existe à Mantoue; elle est décorée de deux demi-colonnes placées aux côtés de la porte; sur l'une sont tracées les règles et les mesures de la colonne ionique; l'autre, cannelée et garnie d'une guirlande de chêne, offre l'exécution exacte et gracieuse de ces mêmes règles.

On a de Bertani : *Gli oscuri e difficili parti dell' opera Jonica di Vitruvio, di latino in volgare tradotti*; Mantoue, 1558, in-fol.; trad. en latin par Jean Polenus. E. B—N.

Vasari, *Vita*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario di Pittori*, etc. — Camillo Volta, *Notize de' Professori mantovani*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BERTANO** (*Jean-Baptiste*), le jeune, poëte italien, natif de Venise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut fait chevalier par l'empereur Mathias, et fonda à Padoue l'académie des *Disuniti*. On a de lui : *i Tormenti amorosi, favola pastorale* (en vers); Padoue, 1641, in-12; — *il Marino Arasdo, favola marittima* (en vers); ibid., 1641, in-12; — *la Ninfa spensierata, favola pastorale* (en vers); ibid., 1642, in-12; — *la Gerusalemme assicurata* (tragédie en vers); ibid., 1641, in-12; — *Epistole amorose historiali*; ibid., 1645.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BERTAPAGLIA** (*Léonard*), médecin italien, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Son nom a souvent été défiguré dans les recueils biographiques. Il se rendit célèbre comme médecin et comme chirurgien. Les cours qu'il fit à Padoue sur la chirurgie attiraient de nombreux auditeurs; il n'eut pas moins de succès à Venise. Ses principaux ouvrages sont : *Chirurgia, seu recollectæ super quartum Avicennæ de Apostematibus, Morbis cutaneis, Gangræna, Carbunculo pestilente, Cancro, de Vulnere duri nervi, Fistula, Ventositate spinæ*; Venise, 1499, in-fol., et 1546, in-fol., avec les œuvres de Guy de Chauliac, de Roland, de Roger, et d'autres.

*Biographie médicale*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*.

* **BERTARELLI** (*Paul*), théologien et chroniqueur italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Del borgo di Menagio con le proprie e vicine delizie*; Côme, 1645, in-4°; — *Principe del Mondo, e segnalati guerrieri estinti dall' anno* 1630-1652; Milan, 1653, publié d'abord sous le titre de *Trionfo della Morte*, et réimprimé sous cet autre titre : *Catalogo de' Principi e personaggi morti dall' anno* 1630-1664; Milan, 1665.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BERTAUD** (*Marie-Rosalie*), appelée aussi *Duplessis-Bertaud*, femme graveur, née, selon Heineck, en 1738, et, selon Rost, en 1760. Elle fut élève de Saint-Aubin et de Choffard, ce qui rend la date que Rost assigne à sa naissance peu vraisemblable. Elle se distingua parmi les artistes femmes de Paris, et grava des fleurs et des ornements d'après la Fosse, Vernet, etc.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BERTAUT, BERTHAUT**, ou **BERTAULT** (....), fondateur de l'école de violoncelle de France, né à Valenciennes dans les premières années du dix-huitième siècle, mort en 1756. Caffiaux, son contemporain, dit, dans son *Histoire de la musique* (manusc. de la Biblioth. impériale de Paris) : « Avec un talent extraordinaire, Bertaut n'a pas celui de faire sa fortune; c'est assez le propre des hommes à talent. Une anecdote qu'il a souvent racontée lui-même, va faire connaître son génie. Tandis qu'il jouissait à Paris de la gloire de n'avoir aucun égal, un ambassadeur, ami de la musique, l'engagea à venir faire les délices d'une compagnie qu'il avait assemblée. Le musicien complaisant obéit : il se présente, il joue, il enchante. L'ambassadeur satisfait lui fait donner huit louis, et donne ordre de le conduire à son logis dans son propre carrosse. Bertaut, sensible à cette politesse, mais ne croyant pas ses talents assez bien récompensés par un présent si modique, remet les huit louis au cocher en arrivant chez lui, pour la peine que celui-ci avait eue de le reconduire. L'ambassadeur le fit venir une autre fois; et, sachant la générosité

qu'il avait faite à son cocher, il lui fit compter seize louis, et ordonna qu'on le reconduisît encore dans sa voiture. Le cocher, qui s'attendait à de nouvelles largesses, avançait déjà la main; mais Bertaut lui dit : « Mon ami, je t'ai payé pour deux fois. »

Cet artiste possédait un talent de premier ordre pour son temps; malheureusement son mérite était terni par un penchant immodéré pour le vin, défaut assez commun aux peintres, aux poëtes, et surtout aux musiciens. Bertaut eut pour élèves Cupis, les deux Janson, et Duport l'aîné, qui ont propagé sa belle manière de chanter, et la belle qualité de son qu'il tirait du violoncelle.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BERTAUT** (*François*), sieur de Fréanville, littérateur français, né à Paris en 1621, mort dans les premières années du dix-huitième siècle : il était frère puîné de Mme de Motteville. Il est surtout célèbre, dans l'histoire de Louis XIII, par le crédit dont il jouissait auprès de ce prince. Bertaut avait obtenu, par l'influence de sa sœur, la charge de lecteur de la chambre du roi. Il captiva l'amitié de ce prince à un tel point, que Louis XIII quittait souvent le conseil pour aller causer avec son lecteur, et qu'il lui donnait une partie à exécuter dans les concerts de guitare qu'il faisait presque tous les jours. Le cardinal de Richelieu, qui s'était déjà opposé à sa nomination, le força à vendre sa charge (1). En 1666, Bertaut acheta une charge de conseiller au parlement de Paris. Il publia en 1701, in-12, un ouvrage intitulé *les Prérogatives de la Robe*, où il s'efforçait de prouver que la noblesse qui naît des emplois militaires n'était pas d'une espèce différente de la noblesse qui vient de la magistrature, et qu'elles tiraient toutes deux leur origine du même principe, c'est-à-dire de la vertu. Il avait accompagné en 1659 le maréchal de Grammont, qui allait demander au nom de Louis XIV, à Philippe IV, la main de sa fille Marie-Thérèse. Il publia en 1669, in-4°, la relation de son voyage, sous le titre de *Journal d'un voyage en Espagne fait en* 1659, *contenant la description de ce royaume*: ce livre est curieux par les remarques qu'il contient sur les antiquités espagnoles. Madame de Motteville a inséré dans ses Mémoires le journal de l'ambassade, que son frère lui avait adressé.

Tallemant des Réaux, *Memoires.*

**BERTAUT** (*Éloi*), littérateur français, né à Vesoul en 1782, mort le 25 juillet 1834. Il se distingua parmi les professeurs de l'université par la science, le zèle et le talent. Élève brillant du collége de Besançon, il y fut chargé, dès l'âge de dix-huit ans, d'une chaire de mathématiques. Son goût pour les sciences exactes ne l'empêcha pas de cultiver les lettres, soit en étudiant les modèles, soit en composant lui-même. Un écrit qu'il produisit, à vingt-quatre ans, sur *le Vrai considéré comme source du bien*, attestait de soigneuses méditations sur l'art du style. Malheureusement sa santé, usée de bonne heure par le travail, ne lui permit pas de tirer des heureuses facultés de son esprit tout ce qu'elles eussent pu lui fournir. Nommé inspecteur de l'académie de Besançon, il devint, en 1819, recteur de celle de Clermont; et ce fut en cette qualité qu'il y prononça, à une distribution de prix, un discours fort remarquable, que recueillit le *Journal des Débats*. Éloi Bertaut est mort à Besançon, où il était revenu quatre ans auparavant, avec le titre de recteur.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

**BERTAUT** (*Jean*), évêque et poëte français, né à Caen en 1570, et mort le 8 juin 1611, fut secrétaire et lecteur du roi, évêque de Séez, et premier aumônier de la reine Marie de Médicis. Il était fils de François Bertaut, originaire de la paroisse de Donnai; et le père voulut se charger lui-même de l'éducation de son fils. Familiarisé par lui de bonne heure avec les auteurs grecs et latins, il prit le goût de la poésie française en lisant les ouvrages de Ronsard et de Desportes. Celui-ci n'avait que six ans de plus que lui, et lui avait servi d'introducteur auprès du premier. Ce fut en les étudiant jour et nuit l'un et l'autre, comme il le dit lui-même dans son *Discours sur le trépas de monsieur de Ronsard*, qu'il devint poëte. Ses premiers essais charmèrent la cour de Henri III. Ce prince lui accorda une charge de conseiller au parlement de Grenoble, dont il se démit depuis. Plus prudent que Desportes, et plus fidèle, il passa tout le temps de la Ligue à l'abbaye de Bourgueil, en Anjou, chez le cardinal de Bourbon. Il en sortit avec un nom justement considéré. Il contribua puissamment avec le cardinal du Perron, dont il avait été le condisciple, selon la *Gallia Christiana*, à la conversion de Henri IV, qui, en 1594, lui donna la riche abbaye d'Aunay, dans le diocèse de Bayeux. Lorsque Marie de Médicis monta sur le trône en épousant Henri IV, elle choisit Bertaut pour son premier aumônier; enfin, l'évêché de Séez étant devenu vacant par la mort de Claude de Merenne, il fut désigné pour son successeur en 1606. L'année suivante, il assista au baptême du Dauphin (Louis XIII) à Fontainebleau, et en 1610 il mena le corps de Henri IV à Saint-Denis. Il mourut dans sa ville épiscopale, après cinq ans à peine de prélature, et fut inhumé dans la cathédrale de Séez. Il était oncle de madame de Motteville, auteur des *Mémoires* sur la reine Anne d'Autriche, dont Voltaire a fait souvent l'éloge. Bertaut avait dans sa jeunesse composé des poésies légères, qui avaient obtenu de grands succès. Lorsqu'il fut élevé aux graves fonctions de l'épiscopat, il songea à les

(1) La *Gazette de France* du 8 décembre 1637, p. 1270, annonce la présentation du sieur de la Ménardière à Leurs Majestés, « pour servir le roy dans la charge de lecteur ordinaire de sa chambre, cy-devant exercée par le sieur Berthaut, abbé de Saint-Thomas. »

supprimer; mais elles avaient déjà paru dans divers recueils, et les libraires en publiaient des copies fautives et compromettantes. Le frère de l'auteur eut beaucoup de peine à arracher à Bertaut la permission d'en donner une édition qu'il pût avouer. Il ne réussit à obtenir son consentement qu'en lui citant souvent le proverbe : « Marie ta fille, ou elle se mariera. » Le *Recueil de quelques vers amoureux* (c'est le titre de l'ouvrage), publié en 1602, contient plusieurs pièces de vers remarquables. Le poëme assez long qui le termine, et qui a pour titre *Panarète*, n'est qu'une froide allégorie sur la naissance du Dauphin. Un autre volume, renfermant des poésies du même genre, a été publié seulement après la mort de l'auteur. Le troisième, publié dès l'année 1601, se compose de *cantiques* imités des psaumes, et appliqués presque tous à Henri III et à Henri IV; des discours sur les événements politiques; des épîtres adressées à de grands personnages; un poëme intitulé *Timandre*, sur une *tragique aventure*; et enfin la traduction du second livre de l'*Énéide*. La dernière édition de ses œuvres est de 1623.

On estime plus généralement les poésies légères de Bertaut que ses compositions plus étendues. Dans les premières, en effet, il y a souvent une harmonie et un charme qui justifient les éloges que lui ont adressés ses contemporains. Plusieurs de ses élégies et de ses poésies pastorales respirent une douceur et une tendresse dont il avait trouvé le secret plutôt en traduisant Virgile qu'en étudiant les poésies de Ronsard. Il n'est personne qui ne connaisse les belles stances dont Léonard et La Harpe ont fait chacun le refrain d'une romance :

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Plusieurs de ses chansons ont beaucoup de grâce, de légèreté et de finesse : il sait en composer le rhythme d'une manière très-habile; ses sonnets valent bien ceux d'Uranie et de Job, qui ont valu tant de renommée à Voiture et à Benserade.

Nous remarquerons, parmi les ouvrages d'une plus grande étendue, des vers sur la mort de Henri III, d'autres sur celle de Henri IV, et surtout une élégie touchante sur la mort de *Caleryme*, nom sous lequel il désignait Gabrielle d'Estrées.

La plupart de ses vers ont été traduits en grec et en latin. Le satirique Regnier le jugeait *poëte trop sage*, et c'était l'opinion de son oncle Desportes. Il a, en effet, moins de verve que le célèbre abbé de Tiron. Malherbe, dans la vie de Racan, dit qu'il n'estimait aucun des anciens poëtes français, *qu'un peu Bertaut*; et, lui appliquant une de ces phrases pittoresques qui lui servaient à formuler ses jugements littéraires, il disait que ses vers étaient *nichil-au-dos*, et que, pour mettre une pointe à la fin, il faisait les trois premiers vers insupportables. (On appelait alors nichil-au-dos un pourpoint dont le devant avait environ deux doigts de velours, et rien sur le dos, *nihil* ou *nichil au dos*). Sorel, dans la *Bibliothèque française*, signalait aussi sa trop grande propension aux *pointes*; et Guillaume Colletet (*Discours sur l'Éloquence*) lui a reproché de s'être trop formé sur Sénèque. On a, dans ces derniers temps, contesté la justesse des deux vers célèbres de Boileau, qui n'accorde à Bertaut, comme à Desportes, que le même éloge d'avoir été plus *retenus* que Ronsard. On peut du moins le louer d'avoir, dans un siècle assez disposé à *braver l'honnêteté*, parlé d'amour d'une manière décente. M$^{lle}$ de Scudéry, qui s'y connaissait, dit de lui (*Conversations nouvelles*), qu'il donnait une grande et belle idée des personnes qu'il aimait. On en peut juger par ces vers de sa jeunesse :

Arrière ces desirs rampants dessus la terre!
J'aime mieux en soucis et pensers élevés
Être un aigle abattu d'un grand coup de tonnerre,
Qu'un cygne vieillissant ès jardins cultivés.
Devant que de te voir, j'aimois le changement,
Courant les mers d'Ancour de rivage en rivage,
Desireux de me perdre, et cherchant seulement
Un roc qui me semblât digne de mon naufrage;
Et constamment aimer une rare beauté,
C'est la plus douce erreur des vanités du monde.

C. Hippeau.

Henri Martin; *Mémoires de l'Académie de Caen*, année 1840. — Sainte-Beuve, *De la Poesie française* au seizième siècle, p. 365; Paris, Charpentier, 1843.

**BERTAUT** (*Léonard*), historien français, né à Autun au commencement du dix-septième siècle, mort à Châlons le 12 mai 1662. Il entra fort jeune dans l'ordre des Minimes, et consacra ses loisirs à recueillir dans les archives des monastères les documents relatifs à l'histoire de Bourgogne. La mort ne lui permit pas de livrer à l'impression le résultat de ses recherches. On a de lui : *la Très-ancienne et très-auguste ville d'Autun, couronnée de joie, d'honneur et de félicité par la promotion de monseigneur Louis Dassi d'Attichi dans son siége épiscopal*; Châlons, 1653, in-4°; — *l'Illustre Orbandale, ou l'histoire ancienne et moderne de la ville et cité de Châlons-sur-Saône*; Châlons, 1662, 2 vol. in-4°, avec fig. Le second volume de ce dernier ouvrage renferme des pièces justificatives fort importantes.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BERTAUX** (*Duplessi*), artiste français, mort en 1815. Il se forma en étudiant l'œuvre de Callot, qu'il imitait avec une habileté toute particulière, et grava un grand nombre de planches pour le *Voyage d'Italie* de l'abbé de Saint-Non. Il adopta avec ardeur les idées révolutionnaires, et courut de grands dangers à l'époque de la fermeture du club des Cordeliers, dont il faisait partie. Rendu à la liberté, il grava à l'eau-forte plusieurs collections d'estampes qui eurent un grand succès, entre autres : *les Scènes de la Révolution*; — *les Métiers et les Cris de Paris*;

— les *Campagnes de Napoléon en Italie*, d'après Carle Vernet; — *le Portrait des acteurs du Théâtre de la République.*

Le Bas, *Dictionnaire encycloped. de la France.*

* **BERTAZZINI** (*Luigi-Ferdinando*), architecte bolonais, élève de Giov.-Batt. Piacentini, construisit, en 1775, la belle façade de l'église de *S.-Giovanni decollato*, de Bologne.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.*

* **BERTAZZOLI**, architecte mantouan, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle; il fut ami et protecteur de l'Algarde, qu'il employa à la décoration des édifices qu'il éleva pour le duc Ferdinand de Gonzague.

Cicognara, *Storia della Scoltura.* — Ticozzi, *Dizionario*, art. ALGARDI.

**BERTÈCHE** (*Louis-François*), officier français, né à Sedan le 4 octobre 1754, mort vers 1830. D'abord marin, il fit ensuite la guerre d'Amérique dans l'armée. Il se distingua par un courage héroïque à la bataille de Jemmapes, où il reçut quarante coups de sabre et de feu en défendant le général Beurnonville, qui lui dut deux fois la vie ce jour-là. La convention nationale lui décerna une couronne de chêne (1793), et il fut nommé colonel d'un régiment de chasseurs. Poursuivi comme terroriste après le 9 thermidor, il se justifia à la barre de la convention (1795). Il avait pris sa retraite, lorsqu'en l'an XII il fut nommé commandant de Sedan. Cette ville lui dut, en 1815, de ne point tomber au pouvoir des ennemis. On raconte encore de lui que, lors de la première invasion, il organisa des corps de partisans dans le département des Ardennes, et que, ayant appris que l'ennemi se montrait de l'autre côté de l'Aisne, il emmena le tambour appariteur du bourg de Château-Portien, et lui fit battre la charge sur le pont, stratagème qui décida l'ennemi à une prompte retraite.

Boulliot, *Biographie ardennaise.*

**BERTEL** (*Jean*) ou **BERTELS**, théologien et chroniqueur flamand, né à Louvain en 1559, mort dans son abbaye d'Echternach le 19 juin 1607. Il prit, à dix-sept ans, l'habit religieux chez les bénédictins de Luxembourg, et fut, pendant dix-neuf ans, abbé de monastère; en 1594, on le transféra à l'abbaye d'Echternach. Les Hollandais le firent prisonnier en 1596, et ne le délivrèrent que moyennant une somme considérable. On a de lui : *In regulam D. Benedicti dialogi viginti sex*; — *Catalogus et series abbatum Exteracensium* (*d'Echternach*); Cologne, 1581, in-8°; — *Historia Luxemburgensis, seu Commentarius in quo ducum Luxemburgensium ortus, progressus ac res gestæ accurate describuntur*; Cologne, 1685, in-4°.

Valère André, *Bibl. Belg.* — *Gall. Christ.* — Bec-de-Lièvre, *Biographie liégeoise.*

* **BERTELLE** (*George-Augustin*), médecin allemand, né à Ingolstadt le 27 août 1767, mort dans cette ville le 19 juillet 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Oratio aditialis de influxu chemiæ in physicam et medicinam*; Ingolstadt, 1794, in-4°; — *Ueber Salpeter-plantagen*; Munich, 1794, in-8°; — *Handbuch der Minerographie einfacher Fossilien* (Manuel de la Minérographie de certains fossiles); Landshut, 1804, in-4°; — *Handbuch der dynamischen Arzneymittellehre* (Manuel de la Thérapeutique dynamique); Landshut, 1805.

*Biographie médicale.*

* **BERTELLI** (*Ferrand*), graveur italien, natif de Venise, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On connaît de lui les œuvres suivantes, partie imprimées, partie gravées : *Omnium fere gentium nostræ ætatis habitus*; Venise, 1569, in-fol.; — *le Christ guérissant les malades*; 1560; — *le Christ sur la croix*, d'après Jules Romain; — *Vénus et Cupidon*, d'après le Titien.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BERTELLI** (*François*), écrivain italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Theatrum civitatum Italiæ*; Venise, 1599, in-4°; et en italien, Padoue, 1629, in-4°. Joecher attribua cet ouvrage à Pierre Bertelli.

Haym, *Bibliotheca Italica.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BERTELLI** (*Luc*), graveur et marchand de tableaux à Venise, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fit paraître des gravures d'après d'anciens maîtres. Elles sont assez rares, au jugement des connaisseurs; les suivantes sont les plus remarquables : *le Peuple d'Israël poursuivi par les serpents*, d'après Michel-Ange; — *le Baptême du Christ*, in-fol.; — *le Lavement des pieds*; — *la Cène*, d'après le Titien; — *la Flagellation*, d'après Farinato; — *le Crucifiement*, d'après Michel-Ange, grand in-fol.; — *Une descente de Croix*; — *le Jugement dernier*, d'après Fontana; — *Une vieille et ses enfants se chauffant à un grand feu*, d'après le Titien. Les planches qui portent cette indication : *Lucas Sc.*, sont bien de lui; les autres peuvent être simplement sorties de ses presses.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BERTEREAU** (*Martine* DE), femme minéralogiste, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Elle épousa en 1601 le baron de Beausoleil, inspecteur des mines des États romains. Son mari ayant été nommé par l'empereur conseiller aulique et commissaire général des mines de Hongrie, elle le suivit en Allemagne, et revint avec lui en France en 1626. Le baron de Beausoleil obtint alors du marquis d'Effiat, surintendant des finances, l'autorisation de faire sur le territoire français toutes les recherches nécessaires pour y découvrir les mines qui pouvaient s'y trouver. Il se mit aussitôt à l'œuvre avec cinquante mineurs qu'il avait amenés d'Allemagne. Deux ans après, sa femme rendit compte au roi de ses travaux, et demanda l'accomplissement des promesses qu'on lui avait faites. Son mémoire fut approuvé par le conseil,

mais on ne lui fit aucune réponse. Après six ans d'attente, elle réclama de nouveau. Cette fois, le cardinal de Richelieu, fatigué sans doute de réclamations dont il reconnaissait la justice, mais auxquelles il ne pouvait pas ou ne voulait pas répondre, fit arrêter le baron de Beausoleil et sa femme. C'était un moyen économique et facile de payer les services qu'ils avaient rendus à la monarchie. On a de madame de Bertereau deux ouvrages fort curieux sur la statistique minéralogique de la France : *la Véritable déclaration faite au roi et à nosseigneurs de son conseil, des riches et inestimables trésors nouvellement découverts dans le royaume de France*; Paris, 1632, in-8°; — *la Restitution de Pluton au cardinal de Richelieu des mines et minières de France, cachées et détenues jusqu'à ce jour au ventre de la terre, etc.*; Paris, 1640, in-8° de 171 pages.

Le Bas, *Dictionnaire encyclop. de la France.*

* **BERTEZEN** (*Salvador*), professeur de chant, né en Italie de parents belges, a publié à Rome, en 1780, un livre intitulé *Principj della Musica*, in-12, deuxième édition; Londres, 1781, volume in-8° de cent quatre-vingt-trois pages, avec dix-huit planches. C'est un recueil d'observations critiques et historiques sur les points les plus importants de la théorie musicale. L'auteur fit un abrégé, réduit aux principes les plus utiles, qu'il publia en italien et en anglais sous ce titre : *Extract of the work intitled* Principles of Music, *by Salvador Bertezen*; Londres, 1782, in-8°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BERTH** (*Chrétien-Ernest*), savant allemand, mort le 27 juin 1740. Il remplit divers emplois dans l'enseignement, et laissa : *Roma antiqua*, ouvrage de Hœpfner, revu et augmenté; 1730, in-8°.

Mittag, *Hallische-Schul-Historie.*

**BERTHAIRE** ou **BERCHAIRE**, prêtre de l'Église de Verdun, vivait au commencement du dixième siècle. Il est l'auteur du *Commentariolus de Virdunensibus Episcopis, Dadoni ejusdem urbis episcopo nutritori suo oblatura*, publié par Luc d'Achéry au tom. XII de son *Spicilége*, pag. 251.

J. Vossius, lib. III *de Historicis latinis*, p. 623. — *Gallia Christiana*. — Casim. Oudin, *Comment. de Scriptor. eccles.*, t. II.

* **BERTHAUD**, **BERTHIAUD** ou **BELTHOL**, écrivain français, natif de Langres (Haute-Marne), vivait au commencement du seizième siècle. Après avoir fait ses études au collége de Navarre, il resta à Paris, y professa avec succès les belles-lettres, devint recteur de l'université en 1537, et principal du collége de Navarre en 1541. On a de lui : *Sur le Purgatoire*, traduit du latin de Jean Cochlée (l'un des plus ardents adversaires du protestantisme); Paris, 1552; — *Dialectica quibuscum omnia philosophiæ instrumenta, tum maxime ejus quæ rationalis dicitur, elementa continentur*; Paris, 1643, in-8°; — *le Directeur des Confesseurs*; Paris, 1648.

*Annuaire de la Haute-Marne*, 1811-1841.

* **BERTHAULD** (*François*), jurisconsulte français, natif de Rouvray en Bourgogne, né le 15 août 1690, mort à Semur en 1724. Il exerça la profession d'avocat dans cette dernière ville, et laissa : *Clavis utriusque juris, id est Titulorum omnium juris civilis indices ordine alphabetico ad omnes editiones accommodati, cum œconomia et explicatione notarum et abbreviatarum juris civilis et juris canonici*; Dijon, in-8°.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

**BERTHAULT** (*Jean*), chroniqueur néerlandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa une *Histoire des Forestiers et comtes de Flandre*, écrite en hollandais; la Haye, 1631, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique* (édition Fontette), tome III, n° 39,388.

**BERTHAULT** (*Louis-Martin*), architecte français, né à Paris vers 1771, mort en août 1823. Il reçut de son oncle, qui était également architecte, les premiers principes de son art. C'est surtout par son habileté à dessiner les jardins anglais qu'il acquit une grande célébrité. La disposition des jardins de la Malmaison, que Joséphine lui avait confiée, fit sa réputation. Le premier consul le nomma alors architecte du château de Compiègne. Berthault restaura ce palais, que Girodet et d'autres artistes célèbres ornèrent de leurs peintures. Mais c'est surtout dans l'arrangement du parc qu'il se distingua. Napoléon le chargea ensuite de construire, à Rome, le palais et le parc qui devaient servir de séjour à son fils. Ses plans gigantesques avaient déjà reçu un commencement d'exécution, lorsque les événements de 1814 vinrent les faire abandonner. Cependant les embellissements faits par le pape Pie VII autour des anciens monuments de Rome furent exécutés d'après les projets de Berthault. C'est sur les plans de cet artiste qu'ont été dessinés un grand nombre des plus beaux parcs et jardins de la France, parmi lesquels on cite ceux de la Jonchère, de Saint-Leu, du Raincy, de Pontchartrain, d'Arminvilliers, de Condé, de Bâville, de Fontenay-Saint-Brice, de Navarre, de Château-Margaux, etc.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERTHAULT** (*René*), sieur de la Grise, littérateur du seizième siècle, mort en 1534, sur la vie duquel on ne connaît que peu de détails. Il fut successivement secrétaire du cardinal Gabriel de Grammont, attaché à la cour de la reine Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, et archevêque de Toulouse. On a de lui : une traduction du *Livre d'or de Marc-Aurèle*, Paris, 1531, in-fol. (lett. goth.), qu'il dédia à la reine de Navarre; — *la Pénitence d'amour, en laquelle sont plusieurs persuasions et réponses très-utiles pour ceux qui veulent con-*

*verser utilement avec les dames*, etc.; 1557, in-16. C'est un roman que l'on croit imité ou traduit de l'italien, et dont les exemplaires, qui sont très-rares, sont fort recherchés des amateurs.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

**BERTHAULT** (*Pierre*), théologien français, natif de Sens, vivait dans les premières années du dix-septième siècle. Il appartenait à l'ordre des Oratoriens. Il fut successivement professeur de rhétorique à Marseille, chanoine et doyen du chapitre de Chartres. On a de lui : *Florus Gallicus, sive rerum a veteribus Gallis bello gestarum Epitome*; Paris, 1632, in-24; — *Florus Francicus, seu rerum a Francis bello gestarum Epitome*; Paris, 1630, in-24; — *Casalium bis liberatum, etc.; poema*; Paris, 1631, in-8°; — *Ara Massiliensis*; Nantes, 1635.

Lelong, *Bibliothèque historique*, t. I, 3863; II, 15780-21645 et 21721; IV, S. 38,215. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. III, p. 258. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BERTHE** ou **ÉDITHBERGE**, vivait dans la dernière moitié du sixième siècle. Elle était fille de Caribert, roi de Paris. Elle fut mariée à Éthelberg, roi de Kent, en Angleterre. Ce prince était païen; elle parvint à lui faire embrasser la religion catholique. Il fut baptisé par le moine Augustin en 597.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BERTHE** (AU GRAND PIED), ainsi nommée parce qu'elle avait, dit-on, un pied plus grand que l'autre. Fille de Caribert, comte de Laon, cette princesse épousa Pepin le Bref, avec lequel elle fut élevée, en 751, au trône de France, et fut mère de Charlemagne. C'est là son plus beau titre aux hommages de la postérité; car la conduite qu'elle mena après la mort de son époux, et l'influence qu'elle exerça sur un de ses fils pour l'obliger à répudier son épouse Hémiltrude, font regretter que l'histoire n'ait pu se renfermer à son égard dans le silence qui couvre les dernières années de son existence. On sait seulement qu'elle mourut à Choisy le 12 juillet 783, et qu'elle fut plus tard enterrée à Saint-Denis, auprès de son époux.

M. Paulin Pâris a mis au jour, en 1822, un vieux poéme du treizième siècle qui porte le nom de *Berte aus grans piés*, et qui est l'ouvrage d'un poëte français appelé Adenès ou Adans, dont les inspirations charmaient les loisirs de la cour du roi Philippe le Hardi. La fable sur laquelle Adenès a composé son poëme n'offre que peu de rapports avec l'histoire de la reine dont il porte le nom; et si nous en parlons ici, c'est uniquement à cause de l'analogie qui résulte du titre de son œuvre entre son héroïne et l'épouse de Pepin le Bref. [*Enc. des g. du m.*]

Saint-Bertin de Metz, *Annales*. — Paulin Pâris, *Berthe aus grans piés*.

* **BERTHE**, femme de Robert, vivait dans la dernière moitié du dixième siècle. Elle était fille de Conrad le Pacifique, roi de Bourgogne, et veuve d'Eudes, comte de Chartres, qui mourut en 995. Robert l'épousa dans la première année de son veuvage. L'Église s'opposa à cette union, parce que Berthe était cousine de Robert au quatrième degré, et parce que Robert avait servi de parrain à l'un des enfants d'Eudes et de Berthe. Le roi essaya d'apaiser la cour de Rome, mais ce fut en vain; car Grégoire V, en 998, convoqua un concile, où il prononça des peines sévères contre Robert, Berthe et Archambaud, archevêque de Tours, qui avait présidé à la cérémonie du mariage. Les articles du concile étaient ainsi conçus : « Que le roi Robert, qui « a épousé Berthe, sa parente, contre les saints « canons, la quitte aussitôt, et fasse une péni- « tence de sept ans, conformément aux lois de « l'Église. S'il n'obéit pas, qu'il soit anathème. « Qu'il en soit de même en ce qui concerne Ber- « the. — Qu'Archambaud, archevêque de Tours, « qui a consacré cette union incestueuse, et « tous les évêques qui l'ont autorisée par leur « présence, soient suspendus de la très-sainte « communion, jusqu'à ce qu'ils aient fait satis- « faction au saint-siége apostolique. » Effrayé par ces menaces, Robert céda enfin, et se sépara de Berthe. Trois ans après, il épousa Constance, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse; mais ce nouveau mariage ne put lui faire oublier la femme qu'il avait tant aimée.

Sismondi, *Hist. des Français*.

**BERTHE** *de Hollande*, morte en 1094. Elle avait été mariée à Philippe I^er^ en 1071. Louis VI, surnommé *le Gros*, et deux autres enfants, étaient issus de ce mariage. Le roi Philippe se sépara de Berthe, pour se livrer en toute liberté à ses débauches. Il donna pour prétexte, aux gens d'Église qui rendirent nulle cette union, une prétendue parenté. Berthe fut reléguée au château de Montreuil, où elle apprit sans doute les liaisons de son époux avec Bertrade de Montfort.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*, t. II.

**BERTHE**, marquise de Toscane, morte à Lucques en 925. Elle était fille de Lothaire II, roi de Lorraine, et de Valdrude. Elle se distingua par son courage autant que par sa beauté, et sut, par la finesse de son esprit, se tirer des circonstances difficiles où son ambition l'avait précipitée. Elle épousa en premières noces Thibaut, comte d'Arles, dont elle eut Hugues, d'abord roi d'Arles, et ensuite d'Italie en 928. Fort jeune encore à la mort du comte Thibaut, elle contracta une nouvelle union avec Adalbert ou Adelbert, dit *le Riche*, marquis de Toscane. Elle lui disait quelquefois en raillant : « Il faut que je fasse de vous un roi ou un âne; » et cet excellent mari se laissait complétement gouverner. Elle fit une ligue pour renverser Bérenger, roi d'Italie, qu'Adalbert avait établi sur le trône; mais ce dernier vint à mourir, et cette perte rompit les projets de Berthe. Elle avait eu de ce

second mariage Gui Lambert, marquis de Toscane, et Hermengarde, mariée à Adelbert, marquis d'Ivrée. Après la mort du marquis de Toscane, Bérenger se saisit de Berthe et de Gui son fils, qu'il fit conduire à Mantoue, où il leur proposa de lui remettre les principales villes et les plus forts châteaux de la Toscane. Berthe, s'y étant refusée, sut tromper par sa prudence l'ambition de Bérenger, qui la mit en liberté, après s'être laissé prendre aux charmes de sa prisonnière. Elle ne survécut que peu de temps à Bérenger, tué en 924.

Luitprand, l. II, III et V. — Flodoard, Léon d'Ostie et Sigebert, *Chron.* — Duchesne, *Histoire de Bourgogne.* — Nostradamus et Bouche, *Histoire de Provence.* — Chorier, *Histoire de Dauphiné*, t. I. — Octavio Strada, *In Vit. Imper.* — Moréri, *Dictionnaire historique*, t. II.

**BERTHÉLEMY** (*Jean-Simon*), peintre d'histoire, né à Laon le 5 mars 1743, mort à Paris le 1er mars 1811. Il étudia sous la direction de Noël Halle, remporta le grand prix, et fut envoyé à Rome. Peu de temps après son retour en 1780, il fut reçu à l'Académie pour son tableau représentant *Apollon qui ordonne au Sommeil et à la Mort de rendre le corps de Sarpédon à sa famille*. Cet artiste réussissait surtout dans le genre des plafonds ; plusieurs de ceux de Fontainebleau, du Muséum et du Luxembourg sont de lui.

*Biographie des Contemporains.*

**BERTHELET** (*Grégoire*), théologien français, né à Berain, dans le Barrois, vers la fin du dix-septième siècle; mort le 31 mars 1754. Il était bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes et bibliothécaire de l'abbaye de Nancy ; mais impliqué, en 1744, dans une affaire de religion, il fut privé de cet emploi par ses supérieurs, obéissant en cela aux intentions du roi Stanislas. On a de Berthelet : *Traité historique et moral de l'abstinence des viandes, et des révolutions qu'elle a eues depuis le commencement du monde jusqu'à présent, tant parmi les Hébreux que parmi les païens*, etc.; Rouen, 1731, in-4° (1).

Quérard, *la France littéraire.*

**BERTHELIER** (*Philibert*), magistrat, né à Genève vers 1470, mort dans la même ville le 24 août 1519. Résolu de défendre l'indépendance de sa patrie, qui l'avait admis dans son conseil suprême, il obtint des lettres de bourgeoisie à Fribourg, pour contraindre Charles III, duc de Savoie, à respecter dans sa personne la sauvegarde des ligues suisses, quand il serait obligé de braver le courroux de ce prince pour maintenir la liberté de Genève. Ses prévisions ne se réalisèrent que trop. En 1517, il prit une part assez active à la querelle qui éclata entre André Malvenda et Claude de Grossi, et il fut poursuivi comme criminel d'État par les officiers du duc de Savoie et de son cousin l'évêque de Genève. Berthelier se déroba à l'orage en se retirant à Fribourg, où il conclut une étroite alliance avec les habitants de cette ville et ses concitoyens. Il revint ensuite dans sa patrie, où, à la sollicitation des Fribourgeois, il fut jugé et absous par les syndics, ses juges naturels, le 24 janvier 1519. Le 6 février suivant, le traité qui qualifiait de *Combourgeois* les citoyens de Fribourg et de Genève fut proclamé solennellement dans cette dernière ville; et le duc de Savoie n'ayant pu, par ses promesses, attirer dans son parti le négociateur de ce traité, fit sommer les Genevois de lui ouvrir leurs portes. Le 15 avril 1519, il s'empara de leur cité; mais il l'évacua bientôt après, à l'approche des Fribourgeois, et laissa agir contre Genève l'évêque de cette ville. Ce prélat y pénétra, le 20 août, à la tête d'une armée levée dans le Faucigny. Quatre jours après, Berthelier, qui n'avait voulu ni se cacher ni prendre la fuite, fut arrêté, conduit devant un prévôt, auquel il refusa de répondre, condamné à mort, et exécuté. Les Fribourgeois détachèrent son corps du gibet, et lui rendirent les derniers devoirs.

*Annal. Friburg.*

**BERTHELIN** (*Pierre-Charles*), polygraphe français, né à Paris vers 1720, mort en 1780. Chanoine du chapitre de Toué, dans le bas Anjou, et avocat au parlement, il fut nommé, en 1751, professeur de langue latine à l'École militaire. On a de lui : une nouvelle édition du *Dictionnaire des Rimes* de Richelet, Paris, 1751; — un *Supplément au Dictionnaire de Trévoux*; Paris, 1752, in-fol.; — un *Abrégé* de ce dictionnaire; Paris, 1763, 3 vol. in-4°; — des *Odes* en latin et en grec (*France litt.*, 1769); — *Lettre à Jancet l'aîné, sur les additions dont le Dictionnaire de Trévoux serait susceptible*; Paris, 1745, in-12; — *Recueil d'énigmes et de quelques logogriphes*; Paris, 1749, in-12; — *Recueil de pensées ingénieuses tirées des poëtes latins*; Paris, 1752, in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

***BERTHELOT** (*Grégoire*), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Berain dans le Barrois le 20 janvier 1680, mort le 31 mars 1745. Il s'engagea, dès l'âge de dix-sept ans, dans l'abbaye de Munster en Alsace. Il se livra avec ardeur à l'étude des antiquités ecclésiastiques, et fut jugé digne, quelques années après, d'occuper l'emploi de bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Léopold de Nancy. Il trouva dans ce poste, conforme à ses goûts, toutes facilités pour accroître et fortifier les connaissances qu'il avait déjà acquises. Malheureusement pour lui, il se lia d'une étroite amitié avec M. de Talvennes-Conseillon, personnage recommandable par ses vertus, sa bienfaisance et sa vie austère, mais qui passait pour être attaché aux doctrines du jansénisme, doctrines qui ne pouvaient faire fortune à la cour du roi Stanislas, livrée à l'influence des jésuites, ce qui ne l'empêchait pas de manifester d'ailleurs quelque penchant pour les idées philosophiques qui commençaient à se répandre. On avait fait planer sur M. de Talvennes le soupçon ridicule d'avoir voulu ressusciter la secte des

(1) L'auteur de cet ouvrage paraît être le même que Berthelot (Grégoire).

flagellants, imputation que la même cour eût sans doute amnistiée en riant, si on n'avait eu l'adresse d'insinuer en même temps que M. de Talvennes était l'auteur de relations imprimées à l'étranger, et peu favorables à la société de Jésus. Pour éviter l'orage qui s'apprêtait à fondre sur lui, M. de Talvennes fut obligé de s'expatrier et de se retirer en Hollande, où il trouva un asile. L'auteur de cet article possède, entre autres pièces manuscrites qui le concernent, un inventaire, en forme de procès-verbal de saisie, dressé par le lieutenant général de police de Nancy, *de tous les livres suspects ou condamnés* trouvés au domicile de M. de Talvennes. On remarque parmi eux les *Lettres Provinciales*, les *Mémoires de Port-Royal*, les *Instructions du cardinal de Noailles*, etc. Si le gentilhomme lorrain, si le magistrat n'avait pu conjurer l'orage, que pouvait opposer à sa furie l'humble et pauvre religieux convaincu d'attachement à sa personne, et peut-être à ses doctrines? Des ordres émanés de la chancellerie contre Berthelot obligèrent ses supérieurs de le priver de la charge de bibliothécaire qu'il remplissait avec tant de zèle et de fruit, et de l'exiler dans l'abbaye de Saint-Mihiel, où il mourut. Nous ne connaissons de dom Berthelot qu'un seul ouvrage imprimé; c'est un *Traité historique et moral de l'abstinence des viandes, et des révolutions qu'elle a eues depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui*; Rouen, veuve Héraut, 1731, in-4°; ouvrage savant, et plein de recherches curieuses. L'auteur de la *Bibliothèque Lorraine* nous a conservé les titres d'un grand nombre d'autres écrits composés par dom Berthelot; mais les manuscrits en sont perdus. Ils concernaient la vie cénobitique, la juridiction des abbés, l'origine des rites et cérémonies qui s'observent dans les monastères de divers ordres, et un *Traité des écritures sacrées, des religions anciennes et modernes, dans lequel on démontre la fausseté des prétentions des autres religions qui se vantent d'avoir des écritures divines et inspirées.* J. Lamoureux.

*Bibliothèque Lorraine* de dom Calmet, p. 110. — *Mémoires pour servir à l'Histoire des hommes illustres de Lorraine*, par Chénier, tom. II, p. 213 et 214. — *Documents manuscrits inédits.*

* **BERTHELOT** (*Guillaume*), sculpteur français, mort à Paris en 1615. Il fut employé à Rome au service des papes Clément VIII et Paul V. A son retour, il décora avec Simon Guillain le portail de l'église de la Sorbonne.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BERTHELOT** (*N.*), poëte satirique français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut l'ami de Regnier, et se distingua comme lui par sa facilité et sa verve comique, sans avoir autant d'imagination et de goût. Comme Regnier, il vécut en guerre avec Malherbe, contre le joug duquel se révoltaient la paresse et le génie capricieux de la plupart des poëtes de ce temps. On assure que Malherbe fut assez sensible à une des épigrammes satiriques de Berthelot pour recourir à un triste moyen de vengeance : un gentilhomme de Caen, nommé Laboulardière, ami de Malherbe, aurait, pour servir son ressentiment, donné des coups de bâton au satirique. On a de Berthelot : *les Soupirs amoureux*; Paris, 1646, in-8°. Le reste de ses ouvrages a été imprimé dans *le Cabinet satyrique, ou recueil parfait des vers piquants et gaillards de ce temps*; au Mont-Parnasse (Hollande), 1660, 2 vol. petit in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — Bazin, *Histoire de Louis XIII.*

**BERTHELOT** (*Claude-François*), ingénieur mécanicien, né à Château-Châlons (Franche-Comté) en 1718, mort à Noailles, près de Beauvais, en 1800. Simple ouvrier comme son père, il parvint, à force de travail et de persévérance, à acquérir une connaissance approfondie des mathématiques, et surtout de la mécanique appliquée aux arts. Après un voyage en Angleterre, voyage qu'il avait entrepris dans le but de visiter les principales manufactures de ce pays, il fut nommé professeur de mathématiques à l'École militaire. C'est alors qu'il composa, pour l'usage de ses élèves, un *Cours de Mathématiques*; Paris, in-8°, 1762 et 1773. Il avait, en 1763, inventé un affût que M. de Gribeauval jugea pouvoir être utilement employé dans les batteries pour la défense des côtes (1). Cette invention valut à Berthelot, en 1765, une pension de six cents livres sur la caisse de l'artillerie. Quelque temps après, il inventa des moulins à bras que deux hommes pouvaient faire mouvoir. Le lieutenant de police Lenoir en fit établir quelques-uns à Bicêtre pour le service de cette maison, et l'on accorda à Berthelot un brevet d'invention, dont il fit généreusement le sacrifice. C'est à cette époque qu'il publia son grand ouvrage intitulé *la Mécanique appliquée aux arts, aux manufactures, à l'agriculture et à la guerre*; Paris, 1782, 2 vol. in-8°, et 132 planches. A l'époque de la révolution, Berthelot, à qui on avait retiré sa pension, fut oublié dans la répartition des secours accordés par la convention aux savants et aux artistes. Il réclama, mais inutilement, et mourut dans la misère à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERTHELOT** (*Jean-François*), jurisconsulte français, né à Paris en 1749, mort dans cette ville en 1814. Professeur de droit dans sa ville natale, il a publié un assez grand nombre d'ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : une traduction des *six derniers livres du Digeste*; Metz, 1803-1805, in-4°; — le *Traité des Évictions et de la Garantie formelle*; Paris, 1781, 2 vol. in-12; — *Réponse à quelques propositions*

(1) Cet affût, qui fut depuis adopté pour le service des côtes et des places de guerre, est connu sous le nom d'*affût de Gribeauval.*

*hasardées par M. Garat*; Paris, 1785, in-12; — *Réflexions sur la loi XXI du Digeste: De Quæstionibus, relatives à la question dans l'empire romain, à son origine en France, et à ses différents états jusqu'à nos jours*; Paris, 1785, in-8°; — une traduction des *Elementa juris civilis* d'Heineccius; Paris, 1805 et 1812, 4 vol. in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

* **BERTHELOT DU FERRIER**, magistrat français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Traité de la connaissance des droits et domaines du Roi*; Paris, 1719.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

**BERTHENIEN** (*Dominique*), né à Vezelise en 1580, mort en 1633, est célèbre pour avoir le premier établi l'usage intérieur des eaux de Plombières. On a de lui: un *Discours des eaux chaudes et bains de Plombières*; Nancy, 1609 et 1615, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BERTHEREAU** (*George-François*), orientaliste français, né à Belesme le 27 mai 1732, mort le 26 mai 1794, fut chargé par la congrégation de Saint-Maur, dont il était un des membres les plus savants, d'extraire, des auteurs arabes, tout ce qui se rattachait à l'histoire des croisades; ces matériaux devaient servir à la collection des historiens de France. Pour mieux accomplir ce travail, qui dura plus de trente ans, il se mit à apprendre l'arabe, et s'attacha un Syrien qui lui copia les extraits textuels, dont il fit la traduction latine. Malheureusement la révolution arrêta l'achèvement de cette tâche, qui ne fut reprise que dans ces derniers temps par l'Académie des inscriptions. Tous les papiers de dom Berthereau se trouvent actuellement à la Bibliothèque impériale. Sa version latine, qui est incomplète, manque d'éclaircissements critiques. Ce savant, arraché à ses études par la révolution, mourut accablé de regrets et d'infirmités.

L. de Sacy, *Notice des manuscrits de Berthereau*, dans le *Magasin encyclop.*, VII[e] année. — Reinaud, *Sur les Historiens des Croisades*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BERTHET** (*Jean*), théologien français, né à Tarascon en 1622, mort à Oulx en 1692. Après avoir professé avec distinction les humanités, la philosophie et la théologie dans différents collèges des jésuites, chez lesquels il avait fait profession, il fut renvoyé de cette société par ordre de Louis XIV, pour avoir consulté la Voisin. Il entra alors chez les bénédictins, et mourut dans leur maison d'Oulx. On a de lui : un *Traité sur la présence réelle*, accompagné d'une concordance de tous les anciens Pères avec les controversistes modernes; — *Traité historique de la charge de grand aumônier de France*; — *Traité sur la chapelle des ducs de Bourgogne, fondée à Dijon en 1172, et sur celle des rois d'Espagne et de Portugal, fondée en 1515*; — divers ouvrages *sur l'ordre Teutonique*, *sur l'abbaye de Cluny*, *sur les droits du roi au comté d'Avignon et au comtat Venaissin*, *sur les Indes orientales*, *sur la langue italienne*, *la chronologie*, etc.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BERTHET** (*Pierre*), musicien français du dix-septième siècle, et professeur de chant à Paris. On a de lui : *Leçons de Musique, ou Exposition des traits les plus nécessaires pour apprendre à chanter sa partie à livre ouvert*; Paris, Ballard, 1695, in-8° oblong, 2[e] édition.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BERTHET** (*Élie-Bertrand*), romancier français, né à Limoges le 8 juin 1815. Fils d'un négociant, il fit au collége de sa ville natale de bonnes études. L'histoire naturelle l'attira d'abord; et, pour couvrir les frais de son voyage à Paris, il vendit son cabinet zoologique. Il avait pris cette résolution presque contre le gré de ses parents, qui le destinaient au professorat. Il suivit la carrière des lettres, et travailla d'abord à la partie littéraire des journaux; et dès 1835 il publia, sous le pseudonyme d'Élie Raymond, un recueil de nouvelles qui firent pressentir un talent plus sérieux. Ce fut dans le journal *le Siècle*, qui l'admit parmi ses rédacteurs en octobre 1837, qu'il réalisa ce qu'on attendait de lui. Il rédigea aussi la *Gazette des Enfants*, et écrivit dans *Paris élégant* et dans la *Revue du dix-neuvième siècle*. Les œuvres de M. Berthet ne témoignent peut-être pas d'une connaissance profonde du cœur humain; mais il y règne un certain esprit d'observation, à la manière de Walter Scott, qu'elles rappellent et qu'elles imitent souvent. L'auteur a su se préserver des écarts de la plupart des romanciers contemporains : il s'est tenu dans une région moyenne, quand d'autres, pour avoir visé trop haut, sont tombés dans l'oubli. Les principaux ouvrages de M. Berthet sont : *le Colporteur*; — *le Fils de l'Usurier*; Paris, Dumont, 1841; — *la Croix de l'Affût*; Paris, même année; — *les Frères de la Côte*; — *l'Ami du Château*, en collaboration avec Henri Monnier; Paris, Souverain, 1841; — *Un Novateur dans les Landes*; — *les Garçons de Recette*; — *l'Incendiaire de l'Aveyron*; — *l'Aveugle-né*, 1840; — *le Mûrier blanc*, 1841; — *le Pacte de Famine*, drame historique en cinq actes, en collaboration avec Paul Foucher; Paris, Barba, 1839, in-8° de 36 pages; — *les Garçons de Recette*, drame en cinq actes, en collaboration avec M. Adolphe d'Ennery, et tiré, comme le précédent, de deux romans déjà cités.

Quérard, *la France littéraire*. — *Le Siècle*, 1839 et années suivantes.

* **BERTHEZÈNE** (*Pierre*, baron), général français, né à Vendarques (Hérault) le 24 mars 1775. Il n'avait pas encore terminé ses études, lorsque, décidé par les événements de la révolution, il s'enrôla, en 1793, dans l'armée des Pyrénées-Orientales. Après avoir passé par tous les grades, il était devenu major du 65[e] régiment d'infanterie de ligne en 1806. En 1807, Napoléon le nomma colonel du 10[e] léger, en

lui disant : *Je vous donne un régiment qui vaut ma garde.* Il fit comme colonel les campagnes de 1807 à 1811, s'y distingua, et fut décoré et créé baron de l'empire. Le titre de général de brigade fut la récompense de sa conduite à la bataille de Wagram. Bientôt après, il devint adjudant général des grenadiers de la garde, et fit en cette qualité la campagne de Russie. En 1813, les batailles de Lutzen et de Bautzen lui fournirent l'occasion de gagner son titre de général de division. Fait prisonnier à Dresde, le général Berthezène ne revint en France qu'après la première abdication de Napoléon; mais pendant les Cent-Jours il reprit du service, et se distingua surtout à Fleurus, à Bierge et à Namur. Après l'avoir laissé longtemps dans l'inaction, le gouvernement de Charles X le désigna pour commander la première division de l'armée qu'il envoyait conquérir l'Algérie. Cette conquête est due principalement au général Berthezène, qui s'empara du camp de Staoueli et de la position du Boujareah. Après l'orage du 16 juin, pendant lequel les munitions avaient été avariées, il s'opposa à la retraite sur Sidi-Ferruch, ordonnée par le maréchal de Bourmont, et déclara « que, dans le cas même où ses troupes seraient réduites à ne se servir que de leurs baïonnettes, il répondait de conserver sa position. » Le titre de grand-croix de la Légion d'honneur (décembre 1830) et la pairie (1832) furent la récompense du général Berthezène. Il fut renvoyé à Alger en février 1831 comme gouverneur, s'y distingua encore par sa probité, son désintéressement, ainsi que par la sagesse et l'économie de son administration; il agrandit la ligne de nos postes de plus d'une lieue, et fut remplacé, en décembre de la même année, par le duc de Rovigo. A partir de ce moment, il vécut dans la retraite; à la chambre des pairs, il se fit remarquer par sa modération.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

**BERTHIER** (le père *Guillaume-François*), critique et théologien français, né à Issoudun en Berry le 7 avril 1704, mort le 13 décembre 1782. Il se distingua par ses vertus et son érudition chez les jésuites, où il était entré en 1722. Professeur de belles-lettres à Blois, de philosophie à Rennes et à Rouen, et de théologie à Paris, il dut quitter la carrière de l'enseignement pour continuer en 1742 l'*Histoire de l'Église gallicane*, dont le P. Brumoy avait été chargé après le P. de Longueval. Il composa les six derniers volumes de cet important ouvrage; et, depuis 1745 jusqu'à la dissolution de sa compagnie, il rédigea le *Journal de Trévoux*. Sa juste sévérité à l'égard de Voltaire et des encyclopédistes, qu'il critiqua dans ce recueil, lui attira des plaisanteries et des injures, dont il fut amplement dédommagé par d'honorables et importants suffrages. En 1762, il fut attaché par le Dauphin à l'éducation de ses fils, avec une pension de quatre mille francs ; et, à la dissolution de la société de Jésus, qui eut lieu cette même année, il prit la résolution de se retirer à la Trappe; mais l'abbé du monastère où il voulait entrer l'en dissuada, et lui fit comprendre qu'il pouvait rendre encore dans le monde d'éclatants services à la religion. Le père Berthier abandonna donc son dessein, et ne quitta la France, pour se retirer d'abord à Bade puis à Offembourg, qu'en 1764, époque où l'on voulut imposer aux jésuites, sous peine de bannissement, un serment auquel répugnaient leur conscience et leur honneur. On lui accorda pourtant, en 1776, la permission de s'établir à Bourges près de son frère et de son neveu, tous deux membres du chapitre de cette ville. C'est là qu'il apprit, l'année même de sa mort, que l'assemblée du clergé lui avait voté par acclamation une pension de mille francs. On a de lui : un *Commentaire sur les Psaumes et Isaïe*; Paris, 15 vol. in-12; — *Œuvres spirituelles*, 1811, 4 vol. in-12; — *Réfutation du Contrat Social*; Paris, 1789, 1 vol. in-12.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

**BERTHIER** (*Joseph-Étienne*), oratorien, né à Aix le 31 décembre 1702, mort à Paris le 15 novembre 1783. Il enseigna la philosophie dans plusieurs colléges, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la physique. C'était un partisan zélé de la doctrine cartésienne des tourbillons; c'est pourquoi Louis XV l'appelait *le père aux tourbillons*. Le P. Berthier eut des relations d'amitié avec J.-J. Rousseau à Montmorency. On a de lui : *Dissertation sur l'air qui passe dans le sang*, dans le *Journal des savants*, 1740; — des lettres *sur l'Électricité*; — *la Physique des comètes*; Paris, 1760, in-12; — *Principes de Physique* (le premier vol. fut publié en 1763); — *Physique des corps animés*; Paris, 1755, in-12: on y trouve quelques aperçus ingénieux, mais qui manquent de démonstration; — *Histoire des premiers temps du monde, d'accord avec la physique et l'histoire de Moïse*; Paris, 1777 et 1784, in-12: l'auteur y soutient que pour bien sentir le sens de la *Genèse*, il faut la lire à rebours.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

**BERTHIER** (*Jean-Baptiste*), ingénieur français, né à Tonnerre en 1721, mort le 27 mai 1804. Le maréchal de Belle-Isle, qu'il avait suivi dans ses campagnes en qualité d'ingénieur géographe, le chargea, pendant son ministère en 1759, de construire, à Versailles, les hôtels de la guerre, de la marine, et des affaires étrangères. Ces bâtiments se font remarquer par leur simplicité et le bon goût de leur ornementation. Louis XV nomma Berthier directeur du dépôt de la guerre. Secondé par ses trois fils, Alexandre, César et Léopold, il leva et exécuta la carte des chasses du roi, gravée par Tardieu, en onze feuilles. Ce chef-d'œuvre de topographie lui valut des récompenses brillantes. Il avait été nommé commandant en chef du corps des ingé-

nieurs géographes des camps et armées, et il a formé un grand nombre d'excellents élèves.

J.-B. Berthier eut trois fils; dont l'aîné (*voy.* l'article ci-dessous) fut prince de Neufchâtel; les deux autres, *César-Gabriel* (né à Versailles le 4 mai 1765, mort le 18 août 1819) et *Victor-Léopold* (né en 1770) furent des officiers distingués.

**BERTHIER** (*Louis-Alexandre*, prince DE WAGRAM ET DE NEUFCHATEL, duc de VALENGIN), maréchal de France, né à Versailles en 1753, tué, en juin 1815, à Bamberg (Bavière). Il fit la guerre d'Amérique avec la Fayette et Rochambeau. En 1789, il fut nommé major général de la garde nationale de Versailles, et favorisa la fuite des tantes de Louis XVI. Il prit ensuite du service sous le général Lukner en qualité de chef d'état-major, fit avec distinction les campagnes de l'Ouest, et fut nommé en 1796 chef d'état-major de l'armée d'Italie. Il s'attacha alors à Bonaparte, qui lui confia toutes ses pensées, tous ses projets. Au 18 brumaire, Berthier contribua à l'abolition du gouvernement directorial; il reçut pour récompense le portefeuille de la guerre. Dès lors, Berthier ne quitta plus Bonaparte. Chargé d'organiser le gouvernement du Piémont et de conclure la paix avec l'Espagne, il remplit avec succès ces deux missions. Bonaparte devenu empereur lui fit partager sa haute fortune: il le nomma maréchal de l'empire, grand veneur, chef de la première cohorte de la Légion d'honneur, prince souverain de Neufchâtel, et lui fit épouser la princesse Élisabeth-Marie, nièce du roi de Bavière. En 1814, il alla au-devant de Louis XVIII jusqu'à Compiègne. C'est là qu'il présenta à ce prince les maréchaux de l'empire. Il obtint en récompense le commandement d'une compagnie de gardes du corps, et fut élevé à la pairie. Napoléon, qui ne pouvait croire à tant d'ingratitude, lui écrivit de l'île d'Elbe, pour lui annoncer ses projets de retour. Berthier ne lui répondit pas, et ne montra pas ses lettres à Louis XVIII. Les événements de mars 1815 le jetèrent dans une grande incertitude. Il voulut rester neutre, et s'enfuit à Bamberg, où il eut une mort tragique. Berthier était à sa fenêtre, lorsque six hommes masqués, émissaires de quelques sociétés secrètes, entrèrent dans sa chambre, et le jetèrent dans la rue, où il fut relevé mourant. « Berthier, dit le *Mémorial de Sainte-Hélène*, devait sa conduite à son manque d'esprit et à sa nullité. Après tout, il n'était pas sans talents; mais ses talents, son mérite, étaient spéciaux et techniques. L'empereur, dans ses campagnes, avait Berthier dans sa voiture; c'était pendant sa route, et sur les grands chemins, que l'empereur, parcourant les livres d'ordre et les états de situation, arrêtait ses plans et ordonnait ses mouvements. Berthier en prenait note, et à la première station il expédiait à son tour les ordres avec une régularité, une précison et une promptitude admirables. C'était un travail pour lequel il était toujours prêt et infatigable. » — On a du maréchal Berthier : *Relation de la bataille de Marengo*; Paris, 1806; — *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*; Paris, 1800, in-8°.

*Moniteur.* — *Biographie des Contemporains.*

* **BERTHIER** (*Napoléon-Louis-Joseph-Alexandre*, prince DE WAGRAM), sénateur, fils du précédent, naquit à Paris le 10 septembre 1810. Devenu pair de France après la mort de son père, le 17 août 1815, ce ne fut qu'en 1836 qu'il vint prendre sa place au Luxembourg, par droit héréditaire. Le prince de Wagram, après avoir achevé une éducation conforme à sa position sociale, se livra, dans son magnifique domaine de Grosbois, près de Boissy-Saint-Léger, aux soins de l'agriculture, et devint bientôt un agronome distingué. Jeune encore au moment de la révolution de juillet 1830, il déploya dès lors les plus nobles sentiments de patriotisme: il fut nommé chef de bataillon de la garde nationale de Grosbois, qu'il fit habiller à ses frais. Élu, en 1833, commandant du bataillon de la garde nationale du canton de Boissy-Saint-Léger, il conserva ce grade jusqu'en 1836, époque à laquelle il alla siéger à la chambre des pairs. Le prince de Wagram fut du petit nombre de ceux qui refusèrent de prendre part aux débats du procès fait au prince Louis-Napoléon (aujourd'hui l'empereur Napoléon III), dont il est resté, depuis 1848, l'un des plus fermes appuis et des plus dévoués partisans. Devenu membre du conseil d'arrondissement de Corbeil après la révolution de Février, il fut appelé, en 1851, dans le sein du conseil général du département de Seine-et-Oise. M. le prince de Wagram fait partie de plusieurs sociétés agricoles, au milieu desquelles il apporte le tribut de ses talents et de son expérience. Il a épousé la fille du feu comte Clary, cousine germaine de la reine douairière de Suède. Il a été nommé sénateur par décret du 26 janvier 1852. SICARD.

*Biographie des sénateurs.*

**BERTHILDE** ou **BERTILLE** (*sainte*), première abbesse de Chelles, née vers l'an 628, morte le 5 novembre 702, était issue de l'une des premières familles du Soissonnais. Elle prit le voile au monastère de Jouarre, où elle fut longtemps prieure. Sainte Bathilde, reine de France, veuve de Clovis II, l'en tira en 656, pour la faire abbesse du monastère de Chelles qu'elle venait de fonder. Elle y mourut, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le P. Mabillon, siècle III, partie 1re (Vies des saints de l'ordre de Saint-Benoît). — Baillet, *Vies des saints*, 5 novembre. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BERTHIOLI** (*Antoine*), médecin italien, natif de Mantoue, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Considerazioni sopra l'olio di scorpione del Matthioli*; Mantoue, 1585, in-4°; — *Idea theriacæ et mithridatii*; Mantoue, 1601, in-4°.

*Biographie médicale.*

**BERTHOD** (*Anselme*) (1), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, grand prieur de Luxeuil, membre des Académies de Besançon et de Bruxelles, né à Rupt (Franche-Comté) le 21 février 1733, et mort à Bruxelles le 19 mars 1788, prononça ses vœux dans l'ordre de Saint-Benoît le 8 septembre 1752. Ses supérieurs lui confièrent bientôt la direction de la bibliothèque publique de Besançon, qui renfermait une foule de documents importants pour l'histoire de la Belgique, tels que des lettres autographes du cardinal de Granvelle, des empereurs et des rois d'Espagne. Berthod communiqua à l'Académie de Besançon, dont il était membre dès l'année 1769, plusieurs extraits de cette riche collection. Vers 1770, il s'appliqua à un travail beaucoup plus difficile : il entreprit de classer un grand nombre de testaments du treizième siècle, du quatorzième et du quinzième, qui gisaient en désordre dans les archives de l'évêché de Besançon. Il disposa convenablement ces pièces originales, et dès lors elles purent être aisément consultées, et devinrent fort utiles aux familles de la Bourgogne, de l'Alsace et de la Suisse. — Sa réputation grandit par ses travaux, et le ministre d'État Bertin le chargea de parcourir l'Europe pour rechercher et recueillir les manuscrits nécessaires à l'éclaircissement de quelques points obscurs de l'histoire de France. Il vint alors en Belgique, explora les dépôts publics, et retourna dans sa patrie avec une ample moisson de curieux documents. Mais, après que Bertin se fut retiré du ministère (1780), on abandonna le projet de rédiger une nouvelle histoire de France. Dom Berthod interrompit le cours de ses recherches, et s'occupa à écrire des commentaires sur la règle de Saint-Benoît, ainsi qu'à publier un Missel et un Bréviaire à l'usage de son ordre. En 1782, il fut nommé grand prieur de Luxeuil, et l'année suivante, visiteur général de la congrégation de Saint-Vannes. Dom Berthod pouvait espérer de parvenir aux premières dignités de son ordre, lorsque l'empereur Joseph II le désigna, sur la présentation du conseiller de Kulberg, pour succéder à Ign. Hubens, l'un des hagiographes chargés de la continuation des *Acta Sanctorum*. Cette nomination déplut aux autres Bollandistes, qui virent avec peine un étranger devenir leur collègue. Il arriva à Bruxelles le 9 octobre 1784, et il fut assez mal accueilli. On disait, en outre, que le nouvel hagiographe n'avait pas des opinions très-saines en matière de foi, et que les *Acta Sanctorum* n'acquerraient en lui qu'un faible défenseur contre les erreurs condamnées par la cour de Rome. En effet, à cette époque plusieurs bénédictins français approuvaient les cinq propositions de Jansénius : cependant l'évêque d'Ypres (Jansénius) comptait plus de prosélytes dans la congrégation de Saint-Maur que dans celle de Saint-Vannes. Ces sourdes rumeurs n'étaient point favorables à dom Berthod, et les soupçons acquirent bientôt de la consistance, lorsqu'on apprit qu'il était en correspondance réglée avec les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* et du *Recueil des historiens de France*, qui penchaient tous vers le jansénisme. Pour dissiper ces nuages, dom Berthod publia une profession de foi fort orthodoxe. Néanmoins, ces tracasseries l'affectèrent si péniblement, qu'elles le rendirent malade ; on croit même qu'elles abrégèrent sa vie.

On a de dom Berthod plusieurs opuscules sur l'*Histoire des comtes de Bourgogne*, etc., imprimés dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon* ; ceux qui n'ont pas été publiés sont conservés dans les archives de la même Académie. Enfin, le 6^e^ vol. (octobre) des *Acta Sanctorum* renferme six articles fournis par dom Berthod. (*Voy.* BOLLAND) (1). AP. BRIQUET.

*Acta Sanctorum*, 6^e^ et 7^e^ vol. d'octobre.

(1) Dans la *Biographie universelle*, il porte inexactement le prénom de *Claude*.

(1) En 1782, on annonçait une édition du *Journal des Voyages de l'empereur Charles-Quint et du roi Philippe II son fils*, de 1514 à 1560, par de Vandenesse, avec les notes de dom Berthod ; mais cette publication n'a point eu lieu, et le *Journal* de Vandenesse, quoique fort important, est encore inédit.

* **BERTHOLD**, apôtre du christianisme en Livonie, mort en 1198. Après une première tentative repoussée par les indigènes, il partit une seconde fois de la basse Saxe pour se rendre en Livonie ; et ce qui donne à son apostolat un caractère particulier, il eut recours à la force pour convertir les Livoniens. Il succomba dans un engagement, tandis que les hommes qui l'accompagnaient remportèrent la victoire. Les Livoniens se laissèrent imposer la foi chrétienne ; mais après le départ des vainqueurs, ils retournèrent au paganisme. Ils ne se convertirent définitivement au christianisme que sous le duc Albert.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — *Hist. Livon.*

**BERTHOLD**, prédicateur allemand, mort en 1272. Cet illustre apôtre du christianisme évangélisa depuis l'an 1250 jusqu'à la fin de sa vie avec un si prodigieux succès, qu'on le vit souvent entouré d'un auditoire de soixante à cent mille personnes. Il était frère mineur de la maison de Ratisbonne, et parcourut, en prêchant, l'Autriche, la Moravie et la Thuringe. Il rendit au christianisme beaucoup de Hongrois que les séductions des Cumans en avaient éloignés. Longtemps après sa mort, on contemplait encore avec respect, près de Glatz en Silésie, un tilleul sous lequel Berthold avait prêché.

Il reste de lui à la bibliothèque d'Heidelberg un manuscrit de ses sermons, fait en 1370 par l'ordre de la princesse Élisabeth ; et dans quelques autres bibliothèques de l'Allemagne on a de lui des *Sermones de Tempore et de Sanctis*, ainsi que des *Sermones rusticani* ; on a imprimé : *Fratris Bertholdi Teutonis horologium devotionis circa vitam Christi* ; Paris, par Jean Gourmont, sans date ; — *Berthold des Franziskaners*

*deutsche Predigten, aus der zweyten Hälfte des 13ten Jahrhundert* (Sermons allemands du franciscain Berthold, de la deuxième moitié du treizième siècle); Berlin, 1824.

*Annales de Hermann d'Altach.* — Canisius, *Annales*, etc., t. IV, — Radez, *Bavaria sancta*, t. I. — Wadding, *Annales Minorum*; Rome, 1732, t. IV. — *Annal. typ.*, t. VIII, n° 2769. — *Annales de la Littérature*; Vienne; t. XXXII, p. 194. — Grimm, *Wiener-Jahrbücher*, XXXII.

* **BERTHOLD** (*André*), médecin allemand du seizième siècle. On a de lui : *Terræ sigillatæ, nuper in Germaniæ repertæ, vires atque virtutes admirandæ, ejusque administrandæ ac componendæ ratio*; Meissen, 1583, in-4° ; — Francfort, 1583, in-4°.

*Biographie médicale.*

* **BERTHOLD** (*Chrétien*), chroniqueur et théologien allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut greffier communal à Lubben en Lusace, et laissa : *Die schœne biblische Historia von dem heiligen Kœniglichen Propheten David und seinem Sohne Salomo, spielweise dar gestellt* (la belle Histoire biblique du saint et royal prophète David et celle de son fils Salomon, exposées en forme de jeu), comédie en vers; Wittenberg, 1572, in-8°; — *Kleine Kaiser-chronica* (Petite Chronique impériale); 1579, in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher.

**BERTHOLD DE MAISBERCH**, théologien allemand, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il était de l'ordre des Dominicains, et laissa : *Commentaria in librum Elementorum* de Proclus; — *Commentaria in tres libros Meteororum Aristotelis.*

Echard, *De Scriptoribus ordinis Dominicanorum.* — Fabricius, *Bibliotheca infimæ et mediæ ætatis.*

* **BERTHOLD** (*Arnoldf-Adolphe*), médecin allemand, né le 26 février 1803. Originaire de la Westphalie, il étudia à Gœttingue, où il fut reçu docteur en 1823. Il alla ensuite à Berlin, à Paris, et revint pratiquer son art à Gœttingue. En 1836 il fut nommé professeur, et en 1837 il devint membre de la Société royale des sciences de Gœttingue. On a de lui : *Ueber das Wesen der Wasserscheu und über eine darauf zu begründende rationelle Behandlung der schon ausgebrochenen Krankheit* (de la Nature de l'hydrophobie, et du traitement rationnel qu'il convient d'appliquer lors de l'éruption de cette maladie); Gœttingue, 1825; — *Lehrbuch der Physiologie des Menschen und der Thiere* (Manuel de la Physiologie des hommes et des animaux); ibid., 1829 ; — *Neue Versuche ueber die Temperatur der kaltblütigen Thiere* (Nouveaux Essais sur la température des animaux à sang froid); Gœttingue, 1835; — *Ueber verschiedene neue und seltene Reptilien* (sur divers reptiles nouveaux et rares); Gœttingue, 1846; — *Ueber den Aufenthalt lebender Amphibien im Magen* (sur l'existence d'amphibies vivants dans l'estomac); Gœttingue, 1850.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller Lexicon.* — *Conversations-Lexicon.*

**BERTHOLD-SCHWARTZ.** *Voy.* SCHWARTZ.

**BERTHOLDO** (*Spiridio*), contrapuntiste et organiste du seizième siècle, a publié : *Toccate, ricercorie canzoni francesi in tavolatura per l'organo*; Venise, 1591, in-fol.; — *Madrigali a cinque voci*; Venise, 1561 et 1562.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BERTHOLDUS, BERNALDUS, BERTOUL, BERNOUL** ou **BERTHOLD**, historien et théologien allemand; il était prêtre de Constance et vivait dans la dernière moitié du onzième siècle. Il a continué la Chronique d'Herman Contracte par une histoire de son temps, depuis l'année 1054 jusqu'à l'an 1100. Ses ouvrages sont intitulés : *Bertholdi Historia rerum suo tempore per singulos annos gestarum*; Francfort, 1585, 2 tom. en 1 vol. in-fol.; — *De vitanda excommunicatorum communione, de reconciliatione lapsorum, et de conciliorum, decretorum, decretalium, ipsorumque Pontificum Romanorum Auctoritate*; Ingolstadt, 1612, in-4° ; — *Bernaldi Apologeticus pro Gregorio VII, seu Tractatus de Sacramentis excommunicatorum juxta assertionem SS. Patrum*, dans le tome V de la Grande bibliothèque pontificale de Jo.-Thomas Rocaberti; Rome, 1698, in-fol.; — quelques *Opuscules* en faveur de Grégoire VII, publiés par le jésuite Gretser; Ingolstadt, 1609, in-4°.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis.*

**BERTHOLET** (*Jean*), jésuite français, connu principalement par son histoire du duché de Luxembourg, naquit à Salm en Ardennes vers la fin du dix-septième siècle, et mourut à Liége en 1755. La compagnie de Jésus, dans laquelle il entra, avait surtout le grand art d'employer les sujets de mérite au ministère pour lequel ils paraissaient avoir le plus de dispositions. Aussi le P. Bertholet, qui avait quelque facilité d'élocution, fut destiné à la chaire. Pendant plus de quinze années, c'est lui-même qui nous l'apprend, « il remplit les fonctions de prédicateur; « mais ayant eu l'occasion de s'appliquer à l'his- « toire, il crut ne pouvoir mieux employer le « reste de ses jours qu'à cette étude. » Nous devons à ses travaux en ce genre un ouvrage important, trop peu apprécié lorsqu'il parut; c'est l'*Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et du comté de Chini*; Luxembourg, Chevalier, 1741-1743, 8 vol. in-4°, avec plans, figures et cartes. Indépendamment des recherches immenses auxquelles l'auteur se livre pour approfondir sa matière, et dont il rend un compte détaillé dans la préface, il dut pénétrer dans les archives des monastères, des villes et du conseil souverain de Luxembourg, pour y prendre connaissance et lever copie des chartes, diplômes, traités, etc., qui se rapportaient à son sujet. Il les fit imprimer sous le titre : *Pièces justificatives*, à la fin de chaque volume. Comme un grand nombre de ces titres n'existent plus, cette partie de son ouvrage est encore la plus essentielle pour nous. Les continuateurs de la

*Bibliothèque historique de la France*, et dom Calmet lui-même, ont, selon nous, parlé trop légèrement de cette vaste entreprise. On a été jusqu'à reprocher au P. Bertholet d'avoir tiré une partie de ses matériaux dans l'ouvrage manuscrit du P. Alexandre Vittheim, son confrère, qui se conservait à l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, et qui était intitulé *Luxemburgica;* mais il ne pouvait négliger cette source sans encourir une objurgation contraire. On l'a accusé aussi d'avoir profité d'une Histoire manuscrite de Luxembourg, qui lui avait été communiquée, et dont l'auteur était un notaire de cette ville, nommé Pierret. Il est bon d'observer, parmi les pièces justificatives dont nous venons de parler, qu'il en est un certain nombre qui sont indiquées comme ayant été traduites de l'allemand par F. Pierret. Ainsi cet autre grief, en diminuant le mérite de l'auteur, n'enlèverait rien à la valeur de son ouvrage. Le P. Bertholet trouva d'autres adversaires dans la personne des magistrats de la ville d'Arlon, au sujet de sa dissertation sur les antiquités de cette cité, qui fait partie du premier volume de l'*Histoire du Luxembourg* (p. 404-423). L'auteur avait combattu la tradition qui faisait considérer, comme un autel dédié à la Lune, divinité dont la ville prétendait avoir tiré son nom (Arolunum), un monument trouvé dans des fouilles opérées sur la montagne même où la ville est assise. Ce fut le P. Bonaventure, capucin, qui se chargea de réfuter cette opinion au nom des magistrats de la ville, et qui, pour soutenir leur cause, publia un écrit intitulé *l'Ancienne tradition d'Arlon injustement attaquée par le R. P. Bertholet, jésuite;* Luxembourg, 1744, in-12. Nous devons à ce sujet relever une singulière méprise de M. Beuchot (*Biographie universelle*, article Bertholet) et des bibliographes qui l'ont suivi, lesquels attribuent au P. Bertholet lui-même un opuscule dans lequel, au contraire, il est assez mal traité. Mais, en athlète intrépide, il ne se tint pas pour battu, et fit paraître des *Lettres au R. P. Bonaventure de Luxembourg, auteur d'un ouvrage intitulé* l'Ancienne tradition; etc.; Liége, Kints, 1746, in-12 (1). Les magistrats d'Arlon répliquèrent à leur tour par des *Remarques sur les Lettres du R. P. Bertholet;* Luxembourg, 1745, in-12 de 61 et de 48 pages. Le ton de ces écrits rares et peu connus sortait des bornes d'une critique modérée, et, comme de coutume, la question controversée resta indécise. On doit encore au P. Bertholet l'*Histoire de l'Institution de la Fête-Dieu;* 1746, in-4°. J. Lamoureux.

*Bibliothèque historique de la France.* — Dom Calmet, *Bibliothèque Lorraine.*

**BERTHOLET-FLEMAEL.** *Voy.* Flemael (*Barthélemy*).

(1) Les continuateurs de la *Bibliothèque historique de la France* (tom. III, p. 643) ont attribué mal à propos cet écrit au père J.-B. de Marne.

**BERTHOLLET** (*Claude-Louis*, comte), célèbre chimiste français, né au bourg de Tailloire, près d'Annecy (Savoie), le 9 novembre 1748; mort à Arcueil, près de Paris, le 6 décembre 1822. Au sortir du collége de Chambéry, il étudia la médecine à l'université de Turin, et y fut reçu docteur en 1768. Quatre ans après, il vint à Paris pour étendre ses connaissances. A cette époque, les chimistes croyaient encore à la théorie du phlogistique, malgré les belles découvertes de Lavoisier, qui annonçaient une révolution prochaine dans la science. « C'est toujours, dit Cuvier, avec un grand intérêt que l'on suit ces sortes de tâtonnements par lesquels des hommes de génie approchent quelquefois de la vérité sans y atteindre, et qu'ils cherchent à trouver leurs premières traces dans ces routes compliquées qui les y ont conduits; mais ce qui, pour Berthollet et pour Lavoisier, donne un caractère particulier à cet intérêt, ce sont ces conseils, ces services mutuels, le ton amical de celui à qui son âge et sa position donnaient de l'avantage, et la docilité du plus jeune et du moins expérimenté. Cependant le phlogistique revenait sans cesse à l'esprit du chimiste. Distillant à diverses reprises de l'esprit-de-vin sur des alcalis fixes, Berthollet avait obtenu, chaque fois, un peu d'alcali volatil; et de ce fait mal vu il avait déduit, sur l'origine de cette substance, un système entièrement erroné. Lavoisier, dans son rapport (le 11 mars 1778), l'engagea à en différer la publication. Berthollet mit, en effet, ce mémoire de côté, et ce fut pour lui un très-grand bonheur. Une fois engagé dans cette fausse route, l'amour-propre l'y aurait peut-être retenu, et il n'aurait plus songé à des recherches plus sévères qui lui procurèrent, deux ou trois ans plus tard, l'une de ses plus belles découvertes, celle de la véritable composition de l'alcali volatil. »

Dans une autre occasion, ce fut sa lenteur qui le priva évidemment d'une autre grande découverte qu'il touchait déjà en quelque façon. Ses expériences sur les décompositions du nitre (mémoire lu le 7 septembre 1781, imprimé avec les mémoires pour cette année en 1784) présentent des faits dont l'explication est très-simple d'après la théorie de Lavoisier, et qui devaient naturellement conduire à reconnaître que l'acide nitreux se compose d'oxygène et d'azote, vérité que Cavendish proclama quelque temps après; mais, par une sorte de fatalité, c'étaient ses expériences mêmes sur le nitre qui semblaient à Berthollet repousser la théorie nouvelle. Sa conversion complète ne date que de 1785. Dans un mémoire de cette année, sur l'acide muriatique oxygéné (*Mémoires*, année 1788, page 276), il combat même Guyton de Morveau, qui croyait encore à la nécessité du phlogistique pour expliquer l'action de l'oxyde de manganèse sur l'acide muriatique. Il a fallu dix années à Lavoisier pour convaincre, dans ce que sa doctrine avait d'incontestable, les hommes les plus dignes de l'en-

tendre. Berthollet, peu de temps après, éprouva, par une sorte de talion, un sort semblable. En 1787 (*Mémoire de l'Académie pour 1787*, imprimé en 1789, page 148), il reconnut que l'acide prussique ne contenait point d'oxygène. Ce fait, rapproché de ce qu'il avait observé sur l'hydrogène sulfuré, démontrait de plus en plus que l'oxygène n'est pas le principe nécessaire de l'acidité; mais cette vérité ne put prévaloir. La théorie qui venait de triompher était devenue despotique à son tour, et les esprits dominés par elle se refusèrent à admettre une exception. Un second travail, fait neuf ans après, sur l'hydrogène sulfuré (en 1796, *Annales de Chimie*, tome XXV, page 233), ne suffit point encore; et il a fallu les belles expériences de MM. Thénard et Gay-Lussac, les conceptions élevées de M. Ampère, et toute la force logique de M. Davy, pour que l'on permît à la chimie de faire ce nouveau pas.

« De pareils exemples, ajoute Cuvier, peuvent consoler bien des amours-propres: ce que nous désirerions surtout, ce serait qu'ils missent en garde contre une résistance naturelle à l'esprit humain, qui sans doute a été utile quelquefois en repoussant de vains systèmes, mais qui en mainte occasion a opposé aussi aux progrès des sciences des obstacles plus durables que ceux dont nous venons de parler. »

C'est de 1785 que date l'une des plus belles découvertes de Berthollet, savoir, que l'alcali volatil est un composé d'un quart à peu près d'azote et de trois quarts d'hydrogène (Mémoire lu le 11 juin 1785, imprimé parmi les mémoires pour cette année en 1788, page 316), et surtout que le caractère des substances animales est d'avoir l'azote pour l'un des principes essentiels de leur composition (imprimé en 1788, dans les mémoires pour l'année 1785, page 331, lu en décembre 1785); découverte qui, jointe à celle de Cavendish sur l'acide nitreux, compléta, en partie, le système de la nouvelle chimie.

Ce fut un singulier hasard qui rapprocha ces deux belles expériences : Cavendish ayant annoncé la sienne dans une lettre à Berthollet, reçut de celui-ci, par le courrier d'après, la nouvelle de celle qu'il venait de faire. Berthollet fit aussi partie de cette sorte de congrès scientifique où Lavoisier et Guyton de Morveau déterminèrent la nouvelle nomenclature chimique. — Berthollet avait été élu, le 15 avril 1780, à la place de Bucquet; en 1794 il fut nommé professeur à l'École normale, mais son enseignement n'eut pas le succès espéré. « Le respect, dit Cuvier, que l'on portait à la profondeur de son génie ne put faire illusion sur l'obscurité et le peu d'ordre de ses expositions. On aurait dit que, toujours maître de sa matière, pouvant la prendre à volonté par tous ses points, il supposait dans ses auditeurs la même capacité; et c'est toujours de la supposition contraire qu'un professeur doit partir. »

Dès 1784, Berthollet avait succédé à Macquer comme directeur des Gobelins. Parmi les services qu'il rendit alors à l'art de la teinture et à l'économie manufacturière et domestique, il faut mettre au premier rang le procédé du blanchiment des toiles par le chlore. On sait que ce procédé est beaucoup plus prompt, plus efficace et moins cher que l'ancienne méthode; qu'on l'applique à toutes les matières colorées par des substances végétales; qu'il enlève complétement les tâches d'encre commune, sans altérer le tissu des étoffes; qu'il restitue aux estampes et au papier leur éclat primitif, etc. Toute l'Europe admira cette découverte, qui fit naître, en peu de temps, des manufactures florissantes. Le savant désintéressé ne voulut accepter de ceux qu'il avait enrichis qu'un ballot de toiles blanchies par son procédé.

En étudiant sous toutes ses faces cet agent singulier du blanchiment, cet acide muriatique déphlogistiqué ou oxygéné, le chlore enfin, Berthollet fit encore une découverte bien remarquable, celle d'une combinaison dans laquelle, selon la nouvelle théorie, il entre une plus grande proportion d'oxygène, et qu'il appela en conséquence *acide muriatique suroxygéné*. C'est l'acide chlorique de nos chimistes actuels. Mêlés à un corps combustible, ses sels (chlorates) détonnent plus aisément que le nitre. On proposa d'en substituer au nitre dans la composition de la poudre; mais cette poudre offrit des dangers. La première fois que l'on voulut en faire à Essonne, le choc des pilons la fit éclater; le moulin sauta, et cinq personnes furent victimes de l'essai : on n'osa pas le renouveler. Il existe cependant une composition encore plus effrayante, et c'est aussi Berthollet qui le premier l'a observée et décrite. C'est l'argent fulminant, qui s'offrit à lui pendant ses recherches sur l'alcali volatil, et qu'il a fait connaître en 1788.

En 1790, Berthollet réunit toutes ses recherches sur la teinture dans un ouvrage élémentaire en deux volumes. Il y offre une théorie générale des principes de cet art. La doctrine des matières colorantes et de toutes les modifications qu'on peut leur faire subir, celle des mordants nécessaires pour les fixer, y sont exposées en détail, et on y trouve les idées qui peuvent conduire à découvrir des pratiques plus simples ou plus efficaces.

En 1796, Monge et Berthollet furent chargés d'aller choisir en Italie, et de faire transporter en France, les chefs-d'œuvre des arts que la victoire avait livrés à la France. Cette mission était des plus difficiles, et fut remplie avec habileté. Après le traité de Campo-Formio, le vainqueur de l'Italie, de retour dans la capitale, devint le disciple de Berthollet, et reçut à l'École polytechnique les leçons de l'illustre professeur : la victoire s'inclinait alors devant la science; les lauriers du triomphateur étaient comme offerts en hommage au savant simple et modeste. Alors fut conçue et préparée la mémorable expédition

d'Égypte, à laquelle Berthollet et Monge furent associés.

A peine l'armée fut-elle établie sur le sol des Pharaons, que l'on organisa l'Institut d'Égypte, et que ses travaux commencèrent. Ce fut alors que l'on put bien connaître l'utilité de la science : tous les talents furent mis à contribution ; sous les yeux de Monge et de Berthollet, leurs élèves firent une grande et belle application des leçons de l'École polytechnique, et surtout de la géométrie descriptive. Ces occupations savantes et industrielles ne furent pas sans périls : nos deux savants, embarqués sur la flottille qui remontait le Nil après le débarquement de l'armée, furent exposés au feu de l'ennemi durant toute cette navigation, et surtout à la bataille de Chebreis, pendant laquelle Berthollet avait eu la précaution de remplir ses poches de pierres : « C'est afin, disait-il, que je reste au fond de l'eau, si je suis tué. » Il ne montra pas moins de sang-froid à la bataille des Pyramides, et plus encore lors de la révolte du Caire, en 1799. L'Institut du Caire, assiégé pendant deux jours par des bandes nombreuses d'insurgés, fut sauvé par la fermeté de Monge et de Berthollet; les livres, les instruments, tous les trésors de la science demeurèrent intacts, et l'arrivée du général fit cesser le danger. Au milieu de ces agitations et des travaux qu'imposaient les besoins de l'armée, la chimie ne perdait point ses droits ; la formation du carbonate de soude dans les lacs de Natron était expliquée ; les propriétés eudiométriques du phosphore et des sulfures alcalins étaient observées; les fondements de la statique chimique étaient posés. Une expédition commandée par le général en chef, et à laquelle Monge et Berthollet voulurent s'adjoindre, partit pour visiter l'isthme de Suez et la presqu'île de Sinaï. Il s'agissait d'examiner des lieux célèbres dans l'histoire, et importants pour le commerce et pour la géographie. On se proposait surtout de rechercher les vestiges du canal qui joignit autrefois le golfe Arabique à la Méditerranée. Quatre jours après le départ, on était dans le lit même de ce fameux canal, et ce fut le général qui s'en aperçut le premier. Sa découverte fut confirmée par Monge et par Berthollet, et mise hors de doute par les ingénieurs des ponts et chaussées, après une reconnaissance et un nivellement exacts. Un incident non prévu rendit cette excursion encore plus intéressante : Le général, traversant, à marée basse, le lit de la mer Rouge, fut surpris par la marée montante; et, sans un prompt secours, il eût été submergé. Cet événement ne pouvait manquer de rappeler le passage des Israëlites dans les mêmes lieux. La guerre de Syrie éclata. Le début de l'armée française fut une suite de triomphes ; mais la fin de la campagne ne fut pas heureuse. Nos savants, qui avaient suivi le général en chef, eurent leur part de ces désastres. Monge tomba dangereusement malade, et ne fut conservé que par les soins que son ami lui prodigua.

Le retour au Caire changea les destinées de l'Égypte, et prépara celles que la France a subies. Tandis que la commission des sciences était envoyée dans la haute Égypte, le général s'apprêtait à faire voile pour la France, emmenant avec lui les deux savants dont il ne pouvait se séparer. Berthollet fut donc rendu à l'Institut de France, et reprit le cours de ses travaux de prédilection. Il mit alors la dernière main à l'ouvrage où les principes de la science sont exposés avec une clarté et une précision de raisonnement qui justifient le titre de *Statique chimique*. Les Anglais, les Allemands et les Italiens s'empressèrent de se l'approprier; ils avaient déjà fait le même accueil aux *Éléments de la Teinture* et aux *Recherches sur les lois de l'affinité*.

Peu de temps après le retour d'Égypte, Berthollet s'était retiré à sa campagne d'Arcueil, où il pouvait partager son temps entre l'étude et des goûts simples. Tout son luxe consistait dans son laboratoire, sa bibliothèque, et une serre qui lui tenait lieu de salon, où il se plaisait à recevoir ses amis. Les savants étrangers trouvaient chez lui l'accueil le plus cordial. On vit arriver dans cette retraite philosophique, même pendant la guerre, les physiciens et les chimistes les plus célèbres, les rivaux de Berthollet en découvertes et en services rendus aux sciences, *Blagden*, *Davy*, *Wollaston*, *Humboldt*, *Thompson*, *Leslie*, *Chenevix*, *Watt*, *Werner*, *Tennant*, *Berzelius*, etc. Plein des souvenirs de la campagne d'Égypte, le goût de Berthollet pour les beaux-arts portait le caractère des monuments de cette contrée; son cabinet était décoré à l'égyptienne, et les zodiaques de la Thébaïde étaient peints sur le plafond.

Nommé sénateur titulaire de la sénatorerie de Montpellier, comte de l'empire, il ne vit dans l'accroissement de sa fortune que de nouveaux moyens de se rendre utile par la culture des sciences. La *Société d'Arcueil* fut fondée, et publia ses mémoires. Berthollet en fournit plusieurs, ce qui ne l'empêchait pas d'enrichir en même temps le recueil des *Mémoires de l'Institut*. Il s'occupa successivement des idées de Rumford sur la propagation du calorique dans les liquides, des procédés pour extraire la soude du sel commun, du mercure fulminant, des combinaisons du carbone avec l'hydrogène. Ses recherches sur le dernier objet servirent immédiatement à deux belles applications de la chimie moderne, l'éclairage par le gaz, et la conservation de l'eau sur les vaisseaux, dans les voyages de long cours. Ce fut lui qui proposa le premier d'enduire de charbon l'intérieur des tonneaux remplis d'eau, moyen dont l'expérience atteste l'efficacité.

Après la restauration, il fut appelé l'un des premiers à la pairie, et son nom figura le premier sur la liste des membres de l'Académie de médecine. Dans les séances de la chambre des pairs, il employa souvent l'autorité de la

science au secours des vrais intérêts de la nation et de l'État.

Une constitution robuste, jointe à une vie réglée et sobre, devaient éloigner de lui les infirmités de la vieillesse. Les seules atteintes qu'il en ressentit furent des accès de goutte ; il les combattit par l'exercice, et s'imposa l'obligation de faire à pied très-souvent le chemin d'Arcueil à Paris. Mais une anthrax l'attaqua subitement : de peur d'affliger ses amis, il supporta la douleur durant plusieurs jours, jusqu'à ce que la fièvre eût mis sa vie en danger. Les secours de l'art n'arrivèrent qu'au moment où leur pouvoir avait cessé. — L'Institut a placé le buste de Berthollet à côté de celui de Lagrange, et la commission des monuments d'Égypte a fait graver le portrait de l'illustre savant. Outre les travaux déjà cités, on a de Berthollet : *Description du blanchiment des toiles et des fils par l'acide muriatique oxygéné*; Paris, 1795, in-8° ; — *Éléments de l'Art de la teinture*, 1re édit.; ibid., 1791; 2e édit., revue, corrigée et augmentée, avec une *Description de l'Art du blanchiment par l'acide muriatique*; ibid., Didot, 1804, 2 vol. in-8° ; — *Essai de Statique chimique*; ibid., Didot, 1803, 2 vol. in-8°; — *Exposition des faits recueillis jusqu'à présent, concernant les effets de la vaccination*, etc., avec Percy et Hallé; ibid., 1812, in-4° ; — *Observations sur l'air*; ibid., 1776, in-12; — *Précis d'une théorie sur la nature de l'acier, sur ses préparations*, etc.; ibid., 1789, in-8° ; — *Prospectus d'un cours de matière médicale*; ibid., 1779, in-8°; — *Nouvelles recherches sur les lois des affinités chimiques*, 2e édit.; ibid., 1806, in-8°; — *Mémoire sur la teinture du coton et du lin par le carthame* (dans le tome II de la *Décade égyptienne*, 1799); — avec Descostils : *Observations sur les propriétés tinctoriales du henneh* (tome II, id., 1800); — *Recherches sur les lois de l'affinité*, en trois mémoires (dans les *Mémoires de l'Institut*, sect. mathém. et phys., tome III, 1801) ; — *Observations sur le charbon et les gaz hydrogènes carbonés*, en trois mémoires (tome IV, 1803) ; — troisième suite des *Recherches sur les lois de l'affinité* (t. VII, 1806) ; — avec Carnot : *Rapport sur une nouvelle machine inventée par MM. Niepce, et nommée par eux pyréolophore* (tome VIII, 1807) ; — *Rapport fait au nom d'une commission sur des recherches physico-chimiques* (tome XI, 1810) ; — *Considérations sur l'analyse animale* (dans les *Mémoires de l'Institut*, sect. de math. et de phys., tome XII, 1810) ; — *Observations sur la strontiane* (dans le t. IV du *Journal de l'École polytechnique*, 1810) ; — *Notice sur une méthode de donner au lin et au chanvre les apparences du coton* (id., id.). Berthollet a encore participé à la publication des ouvrages suivants : *Essai sur le phlogistique*, etc., de Kirwan ; — *Système de Chimie de Thomson*, et *Nouvelle Méthode de nomenclature chimique*; — *Instruction sur l'art de la peinture*, traduite de l'allemand de Dörner. Enfin on trouve de lui, dans le *Journal de l'École polytechnique*, un *Cours de Chimie nouvelle des substances animales*, et, dans les séances de l'École normale, un *Cours général de Chimie*.

Cuvier, *Éloge de Berthollet*. — Julia-Fontenelle, *Notice historique*; 1826, in-8°.

**BERTHOLON** (*Pierre*), médecin français, né à Lyon en 1742, mort le 21 avril 1800. Il fit d'abord partie de la communauté de Saint-Lazare, et devint successivement professeur de physique à Montpellier, et d'histoire à Lyon. Il imagina un moyen de prévenir les tremblements de terre : c'était d'enfoncer, très-avant dans le sol, de longues barres de fer, garnies à l'extrémité d'une couronne de pointes ; et, pour offrir des conducteurs plus multipliés au fluide électrique, il voulait que l'extrémité inférieure des barres fût divisée en plusieurs longues branches. Ami de Franklin, il étudia beaucoup les phénomènes de l'électricité. Il divisait les maladies en électriques et non électriques ; et c'est sur cette base qu'il établit une doctrine médicale bizarre, qu'il appliqua à l'hygiène et à la thérapeutique. Cette doctrine serait ignorée, si Troostwyck n'eût pris la peine de la réfuter. On a de Bertholon : *Mémoire qui a remporté le prix de la Société royale des sciences* à Montpellier en 1780, sur cette question : *Déterminer par un moyen fixe, simple, et à portée de tout cultivateur, le moment auquel le vin en fermentation dans la cuve aura acquis toute la force et toutes les qualités dont il est susceptible*; Montpellier, 1781, in-4° ; — *De l'Électricité du corps humain dans l'état de santé et de maladie*; Paris, 1781 ; en allemand, Weissenfels, 1788-1789, 2 vol. in-8° ; — *Mémoire sur les moyens qui ont fait prospérer les manufactures de Lyon*; Paris, 1782, in-8° ; — *De l'Électricité des végétaux*; Paris, 1783, in-8° ; — *Preuves de l'efficacité des paratonnerres*; Paris, 1783, in-4° ; — *Des Avantages que la physique et les arts peuvent retirer des aérostats*; Paris, 1784 ; — *De l'Électricité des météores*; Paris, 1787; en allemand, Liegnitz, 1792; — *Théorie des Incendies, de leurs causes, des moyens de les prévenir et de les éteindre*; Paris, 1787 ; — *la Nature considérée sous ses différents aspects*, ou *Journal d'histoire naturelle*..., avec Boyer; Paris, 1787-1789, 9 vol. in-8°.

*Biographie médicale*. — *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*.

***BERTHON** (*Gabriel*), seigneur de Fromenthal, magistrat français, vivait vers la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut avocat et conseiller royal en la prévôté du Puy. On a de lui : *Décision du Droit civil canonique et français par ordre alphabétique, avec des observations*; vers 1740, in-fol.

*Journal des Savants*, 1740.

***BERTHON** (*René-Théodore*), peintre français, né à Tours en 1778. Élève de David, il pei-

gnit l'histoire. Ses tableaux ont de la grâce et de la vigueur; le dessin en est correct, les groupes sont bien posés; mais, parfois, il y a absence de noblesse et d'expression. Berthon a résidé quelque temps à Vienne; il revint à Paris en 1806, et y retraça sur la toile quelques-uns des faits mémorables de l'empire. Parmi ses œuvres les plus remarquables, on cite : *Phèdre attendant le retour d'Hippolyte*, 1800; — *le Portrait en pied de Bonaparte*; — *Angélique et Médor*, de grandeur naturelle; — *Renaud et Armide*, de grandeur naturelle; — *le Songe d'Oreste*, 1817; — *Saül et David*, 1819; — *Renaud séduit par Armide*, 1824; — *Phèdre fait à Hippolyte l'aveu de son amour*, 1824; — *l'Enlèvement d'Hélène*. Il peignit de nombreux portraits, ceux, entre autres, du premier consul, de Pauline Bonaparte, de Mlle Duchesnois, de Jeanne d'Arc, et de lady Morgan.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes.*

**BERTHONIE** (LA). *Voy.* LABERTHONIE.

**BERTHOT** ou **BERTHAUD** (*Claude*), théologien français, né à Langres, vécut dans la première moitié du seizième siècle. Après des études faites à Paris au collége de Navarre, il fut reçu docteur en théologie, professa aux colléges de Dijon et de la Marche, devint en 1537 recteur de l'université, et, en 1541, principal du collége de Navarre. On a de lui : *Judicium pauperum*; Paris, 1554, in-4° ; — *Traduction française de l'ouvrage de Jean Cochlée sur le Purgatoire*; Paris, 1552; — *Dialectica progymnasmata, quibuscum omnia philosophiæ instrumenta, tum maxime ejus quæ rationalis dicitur, elementa continentur*; Paris, 1643, in-4° ; — *le Directeur des Confesseurs*, 1643.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

**BERTHOT** (*Clément-Louis-Charles*), écrivain français, né le 17 février 1758 à Vaux-sous-Tobigny (Haute-Marne), mort dans la même localité le 26 septembre 1832. Partisan des réformes que promettait la révolution, mais ennemi de ses excès, il protesta contre les événements du 20 juin 1792, et s'associa ainsi aux sentiments de ses collègues les membres du directoire du département de la Haute-Marne. La modération de sa conduite lui attira des persécutions auxquelles il sut se dérober tant que dura la terreur. Envoyé au corps législatif par son département, il fut nommé en 1800 sous-préfet à Langres. Il quitta cette position durant les Cent-Jours; il la recouvra après cette époque, et la conserva jusqu'en 1824; il fut alors mis à la retraite sur sa demande, et se retira dans le lieu de sa naissance. On a de lui : *Histoire de la Révolution et de l'Établissement d'une constitution en France, par deux amis de la vérité*, 18 vol. in-18; Paris, 1792-1803 (en collaboration avec Lombard).

*Biographie des Contemporains.*

**BERTHOUD** (*Ferdinand*), mécanicien suisse, né à Plancemont-Couvet, dans le comté de Neufchâtel, le 19 mars 1725, mort à Groslay, près de Montmorency, le 20 juin 1807. Il avait d'abord été destiné par son père à l'état ecclésiastique; mais, dès l'âge de quinze ans, il se sentit un goût prononcé pour la mécanique; et son père, cédant à cette vocation naissante, lui fit enseigner dans sa maison, par un habile ouvrier, les premiers éléments de l'horlogerie. Envoyé à Paris en 1745, Berthoud excella bientôt dans son art, et construisit les premières horloges marines, qui ont prêté un si puissant secours aux navigateurs français, et contribué si utilement à développer nos connaissances géographiques. MM. de Fleurieu et Borda, qui essayèrent les premiers les horloges marines de ce mécanicien, constatèrent qu'après une traversée de six semaines, elles marquaient la longitude en mer à un quart de degré ou cinq lieues au plus, sans que l'explosion de l'artillerie troublât la régularité de leurs mouvements. Le seul rival qu'ait eu Berthoud fut l'horloger Pierre Leroi. Les horloges de l'un et de l'autre eurent d'abord à peu près le même succès; mais celles de Berthoud ont obtenu avec le temps une supériorité incontestable. Plus de dix années avant que les horloges de Harrisson eussent été mises à l'épreuve, Berthoud et Leroi avaient déposé, au secrétariat de l'Académie des sciences de Paris, des mémoires cachetés contenant la description de leurs machines. Berthoud alla deux fois à Londres, mais inutilement, pour entendre les explications que devait donner l'artiste anglais sur les principes d'après lesquels ses horloges étaient construites : on ne saurait donc, en aucune manière, accuser le mécanicien français d'avoir emprunté à Harrisson le moindre élément de sa découverte. Ferdinand Berthoud était membre de l'Institut de France, de la Société royale de Londres, et chevalier de la Légion d'honneur. On a de lui : *l'Art de conduire et de régler les pendules et les montres*, 1759, in-12, avec fig.; — *Essais sur l'horlogerie*, 1765, 2 vol. in-4°, avec 38 pl.; — *Traité des horloges marines*, 1773, in-4°, avec 27 pl. ; — *Éclaircissements sur l'invention des nouvelles machines proposées pour la détermination des longitudes en mer pour la mesure du temps*, 1773, in-4° ; — *Longitudes par la mesure du temps, ou Méthode pour déterminer les longitudes en mer avec le secours des horloges marines*, 1775, in-4°, avec pl. ; — *Mesure du temps appliquée à la navigation, ou Principes des horloges à longitude*, 1782, in-8°; — *De la mesure du temps, ou Supplément au Traité des horloges marines et à l'Essai sur l'horlogerie*, 1787, in-4°, avec 17 pl. ; — *Traité des montres à longitude*, 1792, in-4°, avec 7 pl. ; — *Suite du Traité des montres à longitude*, 1797, in-4°, avec 2 pl.; — *Histoire de la Mesure du temps par les horloges*, 1802, 2 vol. in-4°, avec 23 pl.; — *Supplément au Traité des montres à longitude*, suivi de la *No-*

tice des recherches faites depuis 1752 jusqu'en 1807, in-8°, avec une planche.

*Biographie des Contemporains.*

**BERTHOUD** (*Louis*), horloger de la marine, neveu du précédent, mourut à Argenteuil le 17 septembre 1813. Il inventa les châssis de compensation, et fit des montres marines que les navigateurs préfèrent même à celles de son oncle. On a de lui : *Entretien sur l'Horlogerie à l'usage de la marine*; Paris, 1812, in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

*BERTHOUD (*Samuel-Henri*), littérateur et romancier français, né à Cambrai le 19 janvier 1804. Fils d'un typographe, il fut admis en 1817, en qualité de boursier, au collége de Douai. En 1822 il obtint le prix de poésie fondé par la Société d'émulation de Cambrai. En 1828, il fonda la *Gazette de Cambrai*, et y écrivit des feuilletons qui furent tout d'abord remarqués. Ce premier succès des produits de son imagination le fit appeler à Paris par les éditeurs de revues littéraires. En effet, dès 1830, on le trouve participant à la rédaction de *la Mode*, de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Revue de Paris*, de *l'Artiste*, et d'autres recueils. En 1831, il écrivit sur l'histoire et les mœurs de la Flandre. A Cambrai, où il fut nommé secrétaire perpétuel de la Société d'émulation, il institua des cours gratuits d'hygiène, d'anatomie, de géométrie appliquée aux arts, et de droit commercial. Il professa lui-même la littérature. Administrateur des hospices lors du choléra de 1832, il organisa en peu de temps, à Cambrai, un hôpital spécial. Cependant il écrivait des romans qui avaient du succès, et devint, en 1834, directeur du *Musée des Familles*, qui prospéra entre ses mains. En 1835, il publia le *Nouveau Mercure de France*, qui eut moins de succès. Le *Mercure* ayant servi à fonder *la Presse*, M. Berthoud est devenu l'un des rédacteurs de ce journal. Doué d'une imagination vive, il a étendu son domaine littéraire, et écrit souvent sur des matières très-diverses. Ses principaux ouvrages sont : *le Fugitif*, poëme; Cambrai, 1823; — *Chroniques et Traditions surnaturelles de la Flandre*, publiées en deux parties; Paris, 1831 et 1834; — *Contes misanthropiques*; Paris, 1831; — *la Sœur de lait du Vicaire, histoire de province*; Paris, 1832; — *Asraël et Nephta, histoire de province*; Paris, 1832; — *le Régent de Rhétorique, mœurs flamandes*; Paris, 1833; — *le Cheveu du Diable*; Paris, 1833; — *Mater Dolorosa*; Paris, 1834, 2 vol. in-8°; — *la France historique, industrielle et pittoresque de la Jeunesse*; Paris, 1835-1836, 2 vol. avec 21 cartes; — *l'Honnête Homme; études morales*; Paris, 1837; — *Tabary, l'honnête homme*, dans le tome II de *Babel*, 1840; — *Pierre-Paul Rubens*; Paris, 1840.

Quérard, *la France littéraire*. — *Revue de Paris*. — *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*. — *Biographie des hommes du jour*.

**BERTI** (*Alexandre-Pompée*), savant théologien et polygraphe italien, né à Lucques le 23 décembre 1686, mort à Rome le 23 mars 1752. Il entra à seize ans dans la congrégation de la Mère-de-Dieu à Naples, et y fit profession deux ans plus tard. A son retour à Lucques, il y étudia la philosophie et la théologie; une fois ordonné prêtre, il s'adonna à l'histoire, aux belles-lettres, et particulièrement à la poésie. Il se distingua aussi comme prédicateur. A partir de 1717, il enseigna, pendant trois ans, la rhétorique à Naples; chargé ensuite de diriger la bibliothèque du marquis del Vasto, il augmenta ce dépôt confié à ses soins, et en fit autant pour la bibliothèque de son couvent. Il institua dans cette maison une colonie arcadienne, et professa, au collége de la Congrégation, la rhétorique, ainsi que la philosophie cartésienne. En 1739, après six années de rectorat et d'enseignement, il vint s'établir à Rome, où il resta jusqu'à sa mort, après avoir rempli les fonctions de vice-recteur, d'assistant général, et d'historien de son ordre. Il fut membre de l'Arcadie romaine, et conseiller de la congrégation de l'Index.

Les principaux de ses vingt-quatre ouvrages imprimés et cités par Mazzuchelli sont : *la Caduta de' decemviri della romana repubblica per la funzione della serenissima republica di Lucca*; Lucques, 1717; — *Saggi di Morale del sig. di Chanterene* (pseudonyme de Nicole dans le traité de l'*Éducation d'un Prince*; Venise, 1729, in-12; — *Lettere scritte dal fu sig. di Chanterene, tradotte*, Venise, 1733, in-12; — *Trattato dell' Orazione del sig. di Chanterene, tradotto*; ibid., 1736; — *Storia di Francia in compendio del P. Gabr. Daniello, tradotta*; ibid., 1737; — *Continuazione della Storia di Francia*; ibid., 1737; — *Della Unità della Chiesa, ovvero confutazione del nuovo sistema del sig. Jurieu, tradotta dal francese del sig. Chanterene*; ibid., 1742; — *Trattato della commedia del sign. Chanterene; tradotto*; Rome, 1752; — *la Scienza delle medaglie, nuova edizione, tradotta dal francese*; Venise, 1756, in-12; — *Canzone per le vittorie contro il Turco del principe Eugenio*; Lucques, sans indication de date; — les vies de plusieurs membres de l'Académie des Arcades, entre autres celles de Valetta, de Charles et de François Caraffa, etc. Parmi ses ouvrages manuscrits on remarque : *Memorie degli Scrittori Lucchesi*, souvent cités par divers auteurs, et non publiés, s'il en faut croire Mazzuchelli, parce que l'auteur ayant fait mention des aïeux peu nobles de quelques gouvernants, avait dû songer à refondre son livre, et, sans doute, à faire disparaître ces filiations compromettantes pour les aristocraties établies.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Zaccaria, *Histoire littéraire d'Italie*.

*BERTI (*Jean-Baptiste*), peintre. On ignore à quelle époque vivait cet artiste, dont on conserve à Crémone une *Vierge entre saint*

*François et saint Omobono*, bon tableau sur lequel on lit : *Jo.-Baptista Berti Cremonensis fecit.* E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario.*

**BERTI** (*Jean-Laurent*), théologien italien, né à Sarravezza en Toscane en 1696, mort à Pise le 26 mai 1766. Il appartenait à l'ordre des Augustins, et fut successivement assistant du général de son ordre à Rome, bibliothécaire à Florence, et professeur d'histoire ecclésiastique à Pise. Ses principaux ouvrages sont : *Discorso in lode della città di Pistoja*; — *Predica agli Ebrei fatta in Livorno nel* 1725; — *De Theologicis disciplinis*; Rome, 1740-1743, 6 vol. in-4°. Cet ouvrage lui valut de la part de Saleon, évêque de Rodez, depuis archevêque de Vienne, une triple dénonciation, trois fois repoussée, et à laquelle il répondit par l'ouvrage suivant : *Augustinianum systema de Gratia, de Borianismi et Jansenismi erroris insimulatione vindicatum*; 2 vol. in-4° : ce fut alors le tour de Languet, archevêque de Sens : il prit parti contre Berti et Belleli, qu'il dénonça, sans plus de succès, à Benoît XIV dans deux lettres restées sans réponse; — *In opusculum inscriptum Jo.-Jos. Languet, Judicium de Operibus theologicis Belleli et Berti, expostulatio*; Livourne, 1756 : c'est la réponse aux attaques de Languet; — *De Rebus gestis sancti Augustini, librisque ab eodem conscriptis*; Venise, 1756, in-4°; — *Historia ecclesiastica*, 7 vol. in-4°; — un *abrégé* du même ouvrage, 1748. Il y rétracta quelques-unes de ses premières opinions.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

* **BERTI** ou **BARZI** (*Paulin*), théologien italien, natif de Lucques, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était de l'ordre des Dominicains, et fut nommé prêcheur général vers 1612. Il laissa : *Thesaurus Scientiarum omnium*; Venise, 1613.

Échard, *De Scriptoribus ordinis Dominicanorum.*

* **BERTI** (*Philippe*), peintre bolonais, vivait en 1775. Il excella dans les ornements, et c'est à ce titre qu'il a coopéré, avec Lorenzo de Pavie et Angelo Longhi, à la décoration de la voûte de l'église des saints Omobono et Aldobrando de Bologne.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.*

**BERTI** (*Pierre*), littérateur italien, né à Venise en 1741, mort à Padoue en 1813. Il entra chez les jésuites, professa la rhétorique à Parme et à Reggio, dont l'académie le reçut au nombre de ses membres, d'après la présentation du célèbre Paradisi. A la dissolution de la société de Jésus, il se voua à l'éducation de quelques jeunes gens issus de familles patriciennes. On a de lui : une bonne édition de l'*Esopo volgarizzato per uno da Siena*; Padoue, 1811, in-8°; — *la Pescha di Commachio, stanze*; Padoue, 1814. On peut ajouter à ces ouvrages l'oraison funèbre, en latin, du doge Louis Mocenigo, ainsi que quelques discours.

Tipaldo, *Biografia degli Ital. illustri.*

* **BERTI** (*Tibère*), ecclésiastique et théologien italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Nova methodus geometrice investigandi mensuram circumferentiæ circuli exactissimam Circuli quadraturam*; Bologne, 1602.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BERTIE** (*Thomas-Hoar*), amiral anglais, né à Londres le 3 juillet 1758, mort le 13 juin 1825. A treize ans, il fut enrôlé dans l'équipage du yacht *Guillaume et Marie*. En 1773, il navigua sur *le Sea-Horse* (le Cheval de mer), capitaine Farmer, à bord duquel il se lia avec Nelson et Thomas Trowbridge. Il revint en Angleterre en 1777, et se distingua comme lieutenant du *Monarque* à la bataille livrée entre Keppel et d'Orvilliers (27 juillet 1778). Il se fit remarquer de même au combat devant Grenade, le 6 juillet 1779. Au mois de décembre de la même année, il détruisit deux vaisseaux français sur la côte de la Martinique, et ne perdit dans cette occurrence qu'un seul homme, quoiqu'il fût attaqué par toute la garnison du pays. Bertie déploya toute sa valeur sur *le Conquérant*, un des navires qui, les 17 avril, 13 et 19 mai 1780, combattirent l'amiral français de la Guiche. Le 10 août 1782, il devint commandant du sloop *le duc d'Estissac*, et se signala encore dans plusieurs rencontres sur les côtes d'Amérique et dans les Antilles, pendant le reste de la guerre contre la France. La paix de 1783 lui donna quelque repos : il se maria, et substitua alors le nom de son beau-père au sien. Nommé au commandement de *la Léda*, il entreprit en 1795, mais sans succès, avec le reste de l'escadre commandée par l'amiral Bowen, et une flotte sous les ordres du général White, la conquête de Saint-Domingue. A son retour en Angleterre, il reçut le commandement de *l'Ardent*, et proposa, lors de la construction de ce bâtiment, des changements qui furent adoptés pour tous les autres navires de guerre. En 1800, il fut envoyé avec *l'Ardent* dans le Sund pour y appuyer lord Withworth, et prit part bientôt après sous Nelson, dont il mérita les éloges à la bataille qui fut livrée en vue de Copenhague.

*Annales britanniques.*

* **BERTIER** (*Philippe* DE), seigneur de Montrabe, magistrat français, mort en 1618. Il fut président à mortier au parlement de Toulouse. Cette ville, qui le compte parmi ses illustrations, a placé le buste de Bertier dans la galerie édifiée en l'honneur des Toulousains célèbres. On a de lui : *Pithanon, diatribæ duæ, quibus civilis imperii Romani notitia et Ecclesiæ politia illustrantur*; Toulouse, 1608; — *Tolosæ seu Iconum libri II carmine*; Toulouse, 1610 et 1613.

Clément, *Bibliothèque curieuse.* — La Faille, *Annales de Toulouse*, et *Traité de la noblesse des Capitouls.*

**BERTIER DE SAUVIGNY** (*Louis-Bénigne-François*), né vers 1742, mort à Paris le 22 juillet 1789. Issu d'une ancienne famille de robe, il fut maître des requêtes en 1763, et, en 1768, intendant de la généralité de Paris. La révolution française le trouva à ce poste. Il était gendre de Foulon, ministre de la guerre sous le ministère Maupeou, et manifesta hautement son opposition aux systèmes financiers de Necker. Au renvoi de ce ministre, une armée de 30 à 40 mille hommes se réunit autour de Paris, par l'ordre de la cour, sous les ordres du maréchal de Broglie. Afin de pourvoir à la subsistance de ce rassemblement, Bertier s'établit à l'École militaire, et fut bientôt en butte aux calomnies des démagogues : « il dirigeait, disait-on, le camp de Saint-Denis ; il avait distribué à ses agents 1200 livres de poudre, des balles en quantité, et 7 à 8,000 cartouches ; il avait spéculé, avec son beau-père, sur les blés, par des monopoles et des accaparements. » Ces accusations injustes, répandues parmi les électeurs de la capitale, déterminèrent ceux-ci à envoyer quatre cents cavaliers qui arrêtèrent Bertier à Compiègne, et qui le ramenèrent à Paris, au milieu des outrages les plus atroces. La foule qui était allée à sa rencontre hors des barrières, se grossit encore à son entrée dans Paris, et mêlait aux transports de sa joie les emportements de la rage la plus féroce. Arrivé près de l'église de Saint-Merry, il vit la tête sanglante de son beau-père, qu'on voulait lui faire baiser. Ce spectacle altéra, un instant, l'impassibilité qu'il avait conservée jusqu'alors ; mais il se renfit promptement, et continua sa marche vers l'hôtel-de-ville, où, malgré les efforts de la Fayette et de Bailly, et après une lutte désespérée avec ses bourreaux, il tomba percé de coups. Il respirait cependant encore, lorsqu'un dragon lui arracha le cœur : ce cœur tout sanglant, porté d'abord au comité réuni à l'hôtel-de-ville, fut mis ensuite à la pointe d'un coutelas, et promené dans Paris avec la tête de Bertier.

*Moniteur*, année 1789.

**BERTIER.** *Voy.* BILLAUT.

**BERTIN** (*saint*), natif de Constance en Suisse, mort abbé de Sithieu à Saint-Omer, le 5 septembre 709. Il appartenait à une famille noble, et alla, suivi de deux compagnons, trouver saint Omer à l'abbaye de Luxeuil, l'an 633. Élevé au sacerdoce, il s'exerça dans cette retraite à la pratique de toutes les vertus, et se rendit en 1639 à Térouane, auprès de saint Omer, alors évêque de cette ville. Là, il n'épargna ni soins ni fatigues pour instruire les peuples et les affermir dans la foi. Malgré ces occupations pénibles, il ne se livrait pas avec moins d'ardeur à la prière, aux jeûnes et aux veilles, dans le monastère de Sithieu, que saint Omer avait fait bâtir. Saint Bertin y dirigea longtemps cent cinquante religieux ; mais, accablé enfin par la vieillesse et les infirmités, il se donna pour successeur, d'abord Rigobert, et ensuite Orlefry, qui tous deux étaient ses disciples. Il fut enterré dans l'église de Saint-Martin, et l'on donna son nom au monastère qu'il avait dirigé.

*Acta Sanctorum.*

***BERTIN** (*A. de la Doué*), musicien français, né à Paris vers 1680, mort en 1745. Il fut maître de clavecin de la maison d'Orléans, et organiste de l'église des Théatins. Vers 1714, il entra à l'orchestre de l'Opéra comme violoniste, et pour y jouer du clavecin. Il a donné au théâtre de l'Opéra : *Airs ajoutés à l'opéra d'Atys, de Lulli* ; — *Cassandre*, en société avec Bouvart, en 1706 ; — *Diomède*, en 1710 ; — *Ajax*, en 1706 ; — *le Jugement de Pâris*, en 1718 ; — *les Plaisirs de la campagne.*

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BERTIN** (*Antoine*, dit *le chevalier*), poëte érotique français, né à l'île Bourbon le 10 octobre 1752, mort à Saint-Domingue en juin 1790. Il servit dans la cavalerie et devint bientôt capitaine, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les lettres et surtout la poésie. Un premier recueil de vers, publié en 1773, fit concevoir une idée favorable de son talent poétique. Mais ce qui fonda surtout sa réputation ce furent ses livres des *Amours*, qui parurent à Londres, in-8°, en 1780. Il est étonnant que la Harpe, qui nous a fait avec un si grand détail l'histoire littéraire du dix-huitième siècle, et qui était son ami, n'ait pas dit un mot de cet ouvrage, qui, sans offrir des qualités du premier ordre, est loin cependant de mériter le dédain de l'oubli. On trouve çà et là, dans les vers où le poëte célèbre ses amours avec Eucharis, des traits de passion que n'offrent pas les autres poëtes érotiques de ce temps ; plusieurs passages y respirent même la verve de Properce. Une autre ressemblance que Bertin présente avec le chantre de Cynthie, mais qu'il était plus facile d'avoir, c'est la liberté peu chaste des aveux et des peintures. On doit lui reprocher des inégalités dans sa poésie, d'y laisser des vers prosaïques ou languissants, qui viennent affaiblir l'impression heureuse qu'un mouvement passionné ou une image séduisante avait produits. Il ne sait pas non plus bien fondre les couleurs qu'il emprunte à l'antiquité, avec celles que lui fournissent les mœurs modernes. Une constante amitié l'avait uni à Parny, qui était son compatriote. On a de lui, outre les *Amours* et les *Poésies diverses*, un *Voyage en Bourgogne*, en prose et en vers ; île de Bourbon, 1777, in-8°. Ses œuvres ont été recueillies et publiées par Flins des Oliviers ; Paris, 1785, 2 vol. in-18 ; 1800 et 1806.

*Notice de M. Boissonade*, en tête de l'édition de Leroux-Dufort, 1824, in-8°. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERTIN** (*Antoine*), théologien français, né à Droup-Saint-Basle en 1761, mort à Reims le 30 juillet 1823. Après de bonnes études

faites au collége et au séminaire de Troyes, il fut ordonné prêtre en 1785, et nommé successivement vicaire de Barbonne, au diocèse de Meaux, professeur de théologie au séminaire de Reims, puis supérieur de cette maison. De 1793 à 1795, le culte ayant été aboli, l'abbé Bertin se trouva dans une position précaire; mais, vers la fin de 1795, il reprit ses fonctions dans la cathédrale de Reims. En 1801, il se soumit au concordat, promit une rétractation, et obtint de M. de Barral, évêque de Meaux, la cure de Saint-Remi. Il sut, par la foule qu'attiraient ses prédications et par les secours qu'il se procurait, réunir assez d'argent pour réparer son église. En 1817, écrivant au saint-siége afin d'obtenir la permission d'établir, dans sa paroisse, le chemin de la Croix, il se soumit à la décision pontificale relativement à la constitution civile du clergé. Sa déclaration, encore plus précise en 1822, fut insérée dans *l'Ami de la Religion et du Roi.*

On a de lui : *Esquisse d'un tableau du genre humain*, ou *Introduction à la géographie;* Reims, an VII (1799), in-12; — *Éléments d'Histoire naturelle*, 5e édition de 1801 à 1834; — *Éléments de Géographie, extraits des meilleurs géographes;* Reims, 1803, 1809; — *Discours prononcé, le 5 juin 1814, au service solennel de Louis XVI, Louis XVII, Marie-Antoinette;* Reims, 1814, in-8°; — *Instruction sur les Devoirs des sujets envers leurs souverains;* Reims, 1815, in-8°; — *Instruction sur la Nécessité de craindre Dieu et d'honorer le roi*, prêchée le 6 août 1816; Reims, 1816, in-8°; — *Reims est la ville du sacré;* Reims, 1819, in-8°; — *Relation de la neuvaine solennelle qui s'est faite dans l'église de Saint-Remy de Reims, depuis le 22 septembre jusqu'au 1er octobre* 1820; Reims, 1820, in-8°.

Notice sur l'abbé Bertin, dans l'*Annuaire du département de la Marne*, pour 1824.

***BERTIN** (*George*), médecin français, vivait à Metz vers la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *De Consultationibus medicorum et methodica febrium curatione commentarius;* Bâle, 1586, in-8°; — *Medicina libris viginti methodice absoluta*, etc.; Bâle, 1587, in-fol.

**BERTIN** (*Exupère-Joseph*), célèbre anatomiste, né à Tremblay en Bretagne le 27 septembre 1712, mort le 21 février 1781, acquit une grande célébrité par ses travaux en anatomie et en physiologie. Reçu médecin à Rennes en 1737, et docteur régent de la faculté de médecine de Paris en 1741, il accepta, à la fin de cette année, la place de médecin des princes de Moldavie. Pendant son séjour dans ce pays, l'Académie des sciences le nomma son correspondant; et, à son retour en 1744, son associé. Épuisé par les fatigues de ses voyages, et plus encore par l'ardeur avec laquelle il se livrait au travail, il se vit bientôt atteint d'une maladie grave qui le força d'aller respirer l'air natal. Il se retira alors dans les environs de Rennes, où il continua à s'occuper de travaux anatomiques, et où il mourut d'une fluxion de poitrine. Les Mémoires de l'Académie des sciences contiennent de lui quelques mémoires intéressants. On a de lui : *Traité d'Ostéologie;* Paris, 1754, 4 vol. in-12, que l'on consulte encore avec fruit de nos jours; — *Lettre au D...... sur le nouveau Système de la voix;* la Haye, 1745, in-8°; — *Lettres sur le nouveau Système de la voix et sur les artères lymphatiques;* la Haye, 1748, in-12; — *Consultations sur la Légitimité des naissances tardives*, 1764 et 1765, in-8°; — *Mémoire sur les conséquences relatives à la pratique, déduite de la structure des os pariétaux* (dans le *Journal de Médecine* de 1750.

Condorcet, *Éloge de Bertin*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**BERTIN** (*Henri-Léonard-Jean-Baptiste*), contrôleur général des finances, né dans le Périgord en 1719, mort en 1792. Successivement conseiller et président au grand conseil, il fut un des juges du célèbre Mahé de la Bourdonnais, et, suivant Voltaire, ce fut lui qui fit rendre justice au vainqueur de Madras. Bertin fut ensuite intendant du Roussillon, puis de Lyon, et devint enfin, en 1757, lieutenant général de police à Paris. Deux ans après, il fut appelé au ministère en qualité de contrôleur général des finances. Les dépenses de la guerre et les prodigalités de la cour avaient vidé les coffres de l'État; la ressource des emprunts était épuisée, le crédit public était nul : Silhouette, prédécesseur de Bertin, avait vainement tenté de le rétablir; les demi-mesures qu'il avait employées n'avaient eu aucun résultat, et ses réformes avaient soulevé contre lui toute la foule des courtisans. Bertin fut plus heureux; il sut, sans rien retrancher des dépenses de la cour, sans opérer aucune réforme gênante, en anticipant seulement par des emprunts sur les ressources à venir, subvenir à tous les besoins du moment. Mais de tels procédés ne pouvaient être indéfiniment employés : quand vinrent les époques fixées pour le payement des emprunts, il fallut avoir recours à d'autres expédients. Un seul moyen s'offrit alors au ministre pour sortir d'embarras : ce fut de lever de nouveaux impôts. Mais les parlements réclamèrent, et refusèrent d'enregistrer les édits. Bertin effrayé donna sa démission. Il fut remplacé par Laverdy. En quittant le ministère, il conserva sa place au conseil, et le traitement de ministre d'État. Il fit encore partie du ministère en 1774, après la retraite du duc d'Aiguillon, mais par intérim seulement, et jusqu'à la nomination du comte de Vergennes. On doit dire, à la louange de Bertin, que si son ministère ne fut remarquable par aucune réforme importante, il fonda du moins d'utiles établissements. Les lettres et les arts n'eurent jamais de plus zélé protecteur : c'est à lui que l'on doit la publication

des *Mémoires du P. Amiot sur les Chinois*, l'une des plus importantes publications du dix-huitième siècle. C'est lui aussi qui eut l'idée d'établir à Paris un dépôt général des chartes, et de faire rechercher pour cet établissement, dans la capitale, dans les provinces et même à l'étranger, tous les documents inédits relatifs à l'histoire de France (*Voy.* l'article BREQUIGNY). Enfin c'est à lui que la manufacture de Sèvres est redevable de son développement; et il peut être considéré comme le fondateur des écoles vétérinaires en France, puisque c'est à sa protection que Bourgelat dut les fonds avec lesquels il établit celle de Lyon, la plus ancienne du royaume. Bertin contribua aussi puissamment à l'établissement de nombreuses sociétés d'agriculture à Paris et dans les provinces. L'Académie des sciences et celle des inscriptions et belles-lettres l'avaient admis au nombre de leurs membres honoraires, la première en 1765, la seconde en 1772.

*Particularités sur les ministres des finances*; Lond., p. 143. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Lacretelle, *Hist. du dix-huitième siècle*.

**BERTIN** (*Jean*), agriculteur français, né à Guigneu, près de Rennes, vers 1750; mort à Paris en mars 1803. Employé dans l'administration des domaines, il était, au commencement de la révolution, membre de l'administration départementale d'Ille-et-Vilaine. Son opposition aux excès qui, à cette époque, désolaient la France, lui valut une longue captivité. Il fut appelé, en 1801, au corps législatif. Les arbres exotiques qu'il naturalisa dans ses domaines, la culture du châtaignier propagée dans son département, et les nombreuses variétés de froment qu'il y naturalisa, lui méritèrent l'estime et la sympathie de ses concitoyens. Il était membre correspondant des sociétés d'agriculture de la Haute-Saône et du Rhône, membre associé de l'Académie de législation de Paris, et il coopéra à la fondation de la Société des sciences et arts de Rennes, dont on lui donna la présidence.

*Biographie des Contemporains*. — *Annales de la Société d'agriculture*.

***BERTIN** (*Jean-Honoré*), violoniste français, vivait au commencement du dix-neuvième siècle. Il fut d'abord enfant de chœur, et débuta le 25 novembre 1792, sous le nom de *Bertin Dilloy*, au théâtre de l'Opéra, dans les rôles de basse-taille de *Castor et Pollux*. En janvier 1817, il prit sa retraite. Il a composé des messes, des motets, et arrangé en deux actes la musique d'*Arvire et Évélina*, 1820.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BERTIN** (*Jean-Victor*), peintre français, né à Paris en 1775, mort en 1841. Il eut pour maître le célèbre Valenciennes, et fut l'un des meilleurs paysagistes. Cependant on lui reproche, malgré la correction du dessin, de ne point copier assez exactement la nature. Il ne soigne pas non plus suffisamment le coloris, quoiqu'il sache répandre sur sa peinture de la vigueur et de la chaleur. Il exposa beaucoup de tableaux, de 1798 à 1822. On peut le considérer comme le créateur du paysage historique. Ses productions les plus remarquables sont : *Fête du dieu Pan*; — *Offrande à Vénus*; — *Cicéron revenant de l'exil*; — *Napoléon arrivant à Ettlingen*.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes*.

**BERTIN** (*Nicolas*), peintre français, né à Paris en 1667, mort dans la même ville en 1736. Son frère, qui était sculpteur, lui donna les premières leçons de dessin; il étudia ensuite sous Jouvenet et Bon Boullongne. A dix-huit ans, il obtint le grand prix de peinture, et fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire du roi. Mais une intrigue amoureuse qu'il eut avec une jeune princesse romaine le força de s'enfuir de cette ville. Il revint alors à Paris, où il fut en 1703 reçu à l'Académie, sur un tableau représentant *Hercule qui délivre Prométhée*. Professeur en 1716, et ensuite adjoint au recteur, il fut nommé, par le duc d'Antin, directeur de l'Académie de Rome; mais le souvenir du motif qui lui avait fait quitter cette ville, lui fit refuser cette place. Il refusa également de se rendre à Munich et à Mayence, ainsi que l'en priaient les électeurs. Un de ses meilleurs tableaux est celui qu'il fit pour l'église Saint-Germain des Prés, et qui représente *saint Philippe baptisant l'eunuque de la reine Candace*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BERTIN** (*René-Joseph-Hyacinthe*), fils d'Exupère-Joseph Bertin, médecin français, né à Gahard, dans le voisinage de Rennes, le 10 avril 1767. Il fit ses premières études dans cette ville, les continua à Paris, et fut reçu docteur en médecine à Montpellier. Il servit, en 1792, dans l'armée des côtes de Brest, puis dans celle d'Italie. En 1798, il fut chargé, en qualité d'inspecteur général, du service de santé des prisonniers français en Angleterre. Revenu en France, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital Cochin et de celui des Vénériens, à Paris. En 1807, il fut médecin des armées françaises en Prusse et en Pologne. On a de lui : *Quelques observations critiques, philosophiques et médicales sur l'Angleterre, les Anglais, et les Français détenus dans les prisons de Plymouth*; Paris, 1801, in-12; — *Traité de la maladie vénérienne chez les enfants nouveau-nés, les femmes enceintes, et les nourrices*; Paris, 1817, in-8°; — *Traitement des maladies du cœur et des gros vaisseaux*, rédigé par J. Bouillaud; Paris, 1824. Bertin est mort en 1827.

Quérard, *la France littéraire*. — *Biographie médicale*.

**BERTIN** (mademoiselle *Rose*), marchande de modes de la reine Marie-Antoinette, née à Amiens en 1744, morte à Paris le 22 septembre 1813. Elle fut envoyée à Paris, par ses parents, à la modiste de la cour. Le moment était favorable : le mariage de deux princes du sang devait

bientôt se célébrer, et des commandes considérables venaient d'être faites. On eut le temps d'apprécier les talents de mademoiselle Rose : aussi la choisit-on pour aller à la cour y présenter les objets confectionnés. La beauté de cette jeune personne, l'aisance de ses manières, les grâces de son esprit, furent remarquées par les princesses de Conti et de Lamballe, et par la duchesse de Chartres, qui la recommandèrent à la reine. Cette princesse, jugeant bientôt par elle-même du mérite de mademoiselle Rose, voulut contribuer à sa fortune, et la chargea exclusivement de fournir d'objets de mode, pour son propre compte, la maison royale. C'est à cette époque qu'elle reprit son nom de Bertin. Dès lors rien ne fut réputé de bon goût, s'il n'était l'ouvrage de mademoiselle Bertin; aussi sa réputation devint-elle européenne, et les cours étrangères se reconnurent tributaires de ses talents. Accueillie par la reine, chez qui elle avait, presque à toute heure, ses entrées libres, il était difficile que mademoiselle Bertin n'éprouvât pas quelque mouvement de vanité. On cite à ce sujet l'anecdote suivante. Une dame du plus haut rang venait lui demander des articles commandés depuis longtemps : « Je ne puis vous satisfaire, ré- « pondit mademoiselle Bertin ; dans le conseil tenu « dernièrement chez la reine, nous avons décidé « que ces modes ne paraîtraient que le mois pro- « chain. » Ce fut là sans doute une vanité puérile; mais la conduite de mademoiselle Bertin envers sa bienfaitrice est de nature à racheter tous les ridicules. Aux jours de la terreur, des commissaires se présentèrent chez mademoiselle Bertin pour lui demander les mémoires de ses créances contre la reine. Mademoiselle Bertin, instruite à l'avance de la démarche qui devait avoir lieu, et du funeste résultat qui pouvait en être la suite, avait anéanti tout ce qui décelait les sommes restant dues par la reine, et affirma, avec une inébranlable fermeté, que Marie-Antoinette ne lui devait rien. On a publié, à Paris et à Leipzig, des *Mémoires* sous le nom de mademoiselle Bertin ; mais ils sont apocryphes. Sa famille a constamment réclamé contre leur authenticité.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERTIN** (*Théodore-Pierre*), littérateur, né à Donemarie, près de Provins, en 1751 ; mort à Paris en 1819. Pauvre et laborieux, il publia, jeune encore, plusieurs traductions de l'anglais, puis une simplification du système de sténographie de Taylor, au moyen de laquelle il recueillit pour les journaux, en 1790, les discours prononcés à la tribune législative. Il fut successivement libraire, relieur, et breveté pour diverses inventions, sans parvenir à améliorer sa position. En 1814, espérant sans doute que son zèle serait récompensé, il écrivit une brochure intitulée *le Cri de l'indignation*, ou *l'Ami des Bourbons*. Mais il n'en fut pas moins réduit à continuer l'ingrat métier de traducteur. Ses traductions et ses opuscules, dont le nombre s'élève à une cinquantaine, et forme plus de 100 volumes, ont été énumérés par M. Quérard dans *la France littéraire*, et par l'auteur de la *Biographie des Hommes vivants*. Les principaux sont : *Système universel et complet de Sténographie;* Paris, 1792, in-8° ; — *Histoire des principaux lazarets de l'Europe*, trad. ; — *Misères de la Vie humaine*, trad.; 1818, in-4° ; — *les Curiosités de la Littérature*, trad.; 1819. — Aucun de ses écrits ne se fait remarquer par le style; mais son système de sténographie vivra peut-être, à cause des perfectionnements qu'il y a introduits.

*Biographie des Hommes vivants.*

**BERTIN D'ANTILLY** (*Louis-Auguste*), littérateur français, né à Paris vers 1760, mort en juillet 1804 à Saint-Pétersbourg. Il était fils naturel de Bertin de Blagny et de mademoiselle Hus, actrice du Théâtre-Français. Employé comme premier commis dans les bureaux de son père, qui avait pris soin de le faire élever, il cultiva les lettres, auxquelles il se voua exclusivement, lorsqu'en 1788 il perdit sa place, dont il fut dédommagé par une pension. En 1785, il avait concouru pour l'éloge de Vauban ; mais, dit Rivarol, l'Académie française ne voulut point se prononcer sur le mérite de son ouvrage. Tour à tour auteur dramatique et publiciste, Bertin d'Antilly profita des circonstances pour piquer la curiosité du public en traduisant sur la scène les événements contemporains les plus propres à intéresser; c'est ce qui lui valut une partie de ses succès, qu'augmenta la collaboration de quelques musiciens célèbres, tels que Kreutzer et Philidor. Comme publiciste, il s'attira l'inimitié du Directoire, qui le condamna à la déportation. Réfugié à Hambourg en 1799, était sur le point d'être livré à Bonaparte, alors consul, qui avait demandé son extradition au sénat de cette ville; mais l'empereur de Russie Paul I^er^, que Bertin avait célébré dans un poëme de cinq à six cents vers, le fit réclamer par son ambassadeur, et l'attacha comme poëte au théâtre de Saint-Pétersbourg.

On a de lui : *l'École de l'Adolescence*, comédie en 2 actes ; — *la Vieillesse d'Annette et de Lubin*, opéra-comique en 1 acte; — *la Communauté de Copenhague*, ou *les Religieuses danoises*, pièce en 2 actes, 1791 ; — *Lepelletier de Saint-Fargeau*, ou *le Premier Martyr de la République française*, 1793 ;— *le Siége de Lille*, 1793 ; — *Encore une victoire !* ou *le lendemain de la bataille de Fleurus*, 1 acte, 1794; — *la Baguette magique*, prologue ; — *Bélisaire*, drame lyrique en 3 actes, 1796 ; — *le Thé*, ou *le Contrôleur général*, feuille royaliste dont le premier numéro est du 5 avril 1797 ; — *le Censeur*, journal dont l'introduction était défendue en France.

*Biographie des Contemporains.*— Quérard, *la France littéraire.*

**BERTIN DE BLAGNY** (*Auguste-Louis*), membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et père du précédent, vécut vers le milieu du dix-huitième siècle. Trésorier général des fonds particuliers du roi depuis 1742 jusqu'en 1788, où l'on supprima cette place, il fut admis en 1749 à l'Académie des inscriptions, comme membre associé.

On a de lui : *Réflexions sur la vénalité des charges en France*; — *Dissertation sur les bailliages royaux*. Ces deux mémoires sont imprimés, le premier dans le t. XXII, p. 278, le second dans le t. XXIV, p. 737 du recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Quérard, *la France littéraire*.

**BERTIN DE BARNEVAL.** *Voy.* BETHENCOURT.

**BERTIN DE VEAUX** (*Louis-François*), homme politique et journaliste, né à Paris en 1771, mort dans la même ville le 23 avril 1842. Il prit avec son frère (*voy.* l'article suivant) une part active à la direction du *Journal des Débats*, dont il fut l'un des fondateurs, après avoir été, au sortir de ses études, employé à la Bibliothèque royale, par la protection de l'abbé Barthélemy. Il rédigea d'abord un journal appelé *l'Éclair*, et eut ensuite sa part des persécutions auxquelles *les Débats* furent en butte durant le régime impérial. Dans l'intervalle (1801) il fonda une maison de banque, devint juge, puis vice-président du tribunal de commerce. A la restauration, il se prononça pour les Bourbons, suivit Louis XVIII à Gand, et fut nommé député en septembre 1815. Le mois suivant, il devint secrétaire général du ministère de la police, et garda ces fonctions jusqu'en 1817. Il fut réélu député en 1820; et, après avoir échoué aux élections suivantes, il représenta Versailles en 1824 et en 1827. Conseiller d'État dans cette dernière année, puis démissionnaire en 1829, il fut un des 221 députés qui votèrent la fameuse adresse qui, ne visant qu'au renversement d'un ministère, fit tomber un trône; événement qu'il avait prévu, et contre lequel il avait lutté avec Royer-Collard, Casimir Périer, et tous les députés modérés qui voulaient maintenir la royauté dans les voies constitutionnelles. Le 9 août 1829, lors de l'avénement du ministère Polignac, Bertin de Veaux envoya le premier sa démission de conseiller d'État. Sa longue expérience lui avait fait entrevoir la fin de cette lutte insensée engagée avec le pays même, et de sa bouche étaient sorties ces paroles prophétiques : *Avant un an, la France sera couverte de cocardes tricolores*. Après la révolution de 1830, quoique le *Journal des Débats* ne se fût pas associé à la protestation des journalistes, il se montra partisan du nouvel ordre de choses, et exerça une grande influence à la chambre des députés. M. Bertin de Veaux, rappelé au conseil d'État, fut envoyé en mission en Hollande (22 sept. 1830) et en Angleterre. Le 13 octobre 1832, il fut appelé à la chambre des pairs. — Son fils Auguste Bertin est aujourd'hui colonel.

*Journal des Débats*, depuis la fondation. — *Biographie des Contemporains*.

**BERTIN** (*Louis-François*), publiciste français, frère du précédent, né à Paris le 14 décembre 1766, mort à Paris le 13 septembre 1841. Détourné par la révolution de la carrière ecclésiastique à laquelle il était destiné, il concourut dès 1793 à la rédaction de plusieurs journaux, notamment du *Journal français*, de *l'Éclair* (1795), du *Courrier universel*. Dans *l'Éclair* surtout, il fit une guerre acharnée aux partis révolutionnaires qui avaient compromis par leurs excès les principes généreux embrassés par M. Bertin dès leur origine avec tous les amis de la liberté. « C'était une chose étrange, dit M. Silvestre de Sacy, que le régime de la presse à cette époque : aucune loi n'en réprimait les abus, ou du moins, la seule peine que la loi prononçât étant la peine de mort, on ne trouvait pas de tribunaux qui consentissent à appliquer cette peine terrible légalement; l'impunité existait donc; mais, administrativement, on saisissait les presses, on les mettait sous les scellés, on les brisait. » Licence d'un côté, violence d'un autre, tels étaient les rapports des journaux et de l'autorité, lorsque le Directoire, pour en finir, dirigea un coup d'État contre la presse. Bertin échappa aux proscriptions du 18 fructidor. Mais bientôt l'anarchie ayant enfanté le despotisme par le coup d'État du 18 brumaire, un arrêté des consuls supprima immédiatement un grand nombre de journaux, parmi lesquels était celui de M. Bertin. Après le 18 brumaire, il entra plus avant dans cette carrière, par la fondation du *Journal des Débats*. « Alors, dit M. Jules Janin, il se mit à parler de la seule chose dont on pût parler encore; il parla de la littérature et des théâtres. » Et encore ce terrain si inoffensif faillit se dérober dès l'abord sous ses pieds. En l'an IX (1800) il fut impliqué dans une conspiration de royalisme, et détenu pendant neuf mois au Temple, où il continua de rédiger ce journal, qui acquit bientôt une influence considérable en matière d'art et de littérature. Les noms des hommes qui concoururent à la rédaction des *Débats* suffiraient à expliquer ce succès. C'était Feletz, Malte-Brun, Boissonade, Chateaubriand, Dussault, de Bonald, Royer-Collard et surtout Geoffroy, dont la guerre contre Voltaire était en quelque sorte le prélude d'une restauration. Vers la fin de l'année 1801, Bertin fut déporté, sans jugement, à l'île d'Elbe, d'où il parvint à s'échapper. Il parcourut alors l'Italie, où il connut Chateaubriand, et revint à Paris, où la police ferma les yeux sur sa présence. Il put même reprendre la direction du *Journal des Débats*. Mais le pouvoir d'alors voulut diriger et bientôt s'approprier cet influent organe de la publicité. Il lui imposa un directeur de son choix, Fiévée, et un titre nouveau : celui de *Journal de l'Empire*; les propriétaires

furent même tenus de payer 24,000 fr. par an le censeur qu'on leur adjoignait. Cependant le zèle de Fiévée fut jugé insuffisant; il avait d'ailleurs permis l'insertion d'un article tiré du *Mercure de France*, article de Chateaubriand, qui renfermait une allusion mal déguisée: le célèbre écrivain y peignait Tacite stigmatisant la tyrannie. M. Étienne remplaça alors M. Fiévée. Les choses durèrent ainsi jusqu'en 1811. A cette époque (18 et 24 février) le *Journal des Débats*, qui comptait plus de vingt mille abonnés, dut subir une nouvelle et plus terrible épreuve: la propriété fut confisquée au profit de l'État. Tout fut saisi, jusqu'à l'argent en caisse et au mobilier. M. Bertin reprit sa propriété en 1814. Le 20 mars 1815, il suivit Louis XVIII dans l'exil, et y rédigea, du 14 avril au 21 juin 1815, *le Moniteur de Gand*. Revenu avec la seconde restauration, il entra dans la politique du gouvernement, qu'il abandonna lors du brutal renvoi de M. de Chateaubriand. Il arbora le drapeau de l'opposition, et y inscrivit ces paroles, bientôt traduites en révolution : *Malheureuse France, malheureux roi!* On sait que, cité pour ce fait devant la police correctionnelle, M. Bertin fut condamné en première instance, et acquitté par la cour d'appel. La dynastie nouvelle trouva dans *le Journal des Débats* un constant apologiste. Jusqu'à la fin de sa carrière, M. Bertin l'aîné continua de diriger avec le même succès et la même influence ce journal, qui avait surtout un caractère: celui de voir venir les événements, et de se diriger en conséquence avec le gouvernement du *juste-milieu* de 1830. M. Bertin se contenta d'être l'organe de la bourgeoisie constitutionnelle. Bienveillant et solide en amitié, M. Bertin aimait passionnément les arts et les artistes, les lettres et les littérateurs; le talent était toujours sûr de trouver en lui un appui cordial, et une critique à la fois bienveillante et spirituelle. On a de M. Bertin des *romans* en partie traduits de l'anglais : *Élisa, ou la Famille d'Elderland; — la Cloche de Minuit; — la Caverne de la Mort* (1798 et 1799).

*Journal des Debats*, depuis la fondation jusqu'en 1841.

* **BERTIN** (*Édouard François*), peintre paysagiste, fils du précédent, naquit à Paris en 1797. Élève de Girodet et de Bidault, inspecteur des beaux-arts sous le règne de Louis-Philippe, il fut chargé en cette qualité de diverses missions artistiques en Italie. Il a exposé au salon plusieurs paysages du style le plus sévère et le plus élevé. On a principalement remarqué une *Vue de la forêt de Fontainebleau*, tableau qui se trouve au musée du Luxembourg; une *Vue des Apennins*, au musée de Montpellier; et *Jésus-Christ au mont des Oliviers*, à Saint-Thomas d'Aquin. Il a publié, sous le titre de *Souvenir de Voyages*, une suite de dessins rappelant les plus beaux sites de la France, de la Suisse, de l'Italie, de la Grèce, de la Turquie et de l'Égypte.

* **BERTIN** (*Louis-Marie-Armand*), frère cadet du précédent, est né à Paris en 1801. Il fit ses études au lycée Napoléon; passa, pour les compléter, deux ans en Angleterre; entra en 1820, sous la direction de son père, dans la rédaction du *Journal des Débats*, et suivit M. de Chateaubriand dans son ambassade à Londres comme secrétaire particulier. Depuis la mort de son père (1841), il dirige le *Journal des Débats*, qui est encore entre ses mains un des organes les plus sérieux de la publicité. Ses articles politiques sont frappés au coin d'une sage modération et d'un patriotisme éclairé. J.

* **BERTIN** (*M^lle Louise-Angélique*), sœur du précédent, musicienne et compositeur, né le 15 janvier 1805 aux Roches, près de Bièvre, à quatre lieues de Paris. Elle puisa de bonne heure le goût des arts dans sa famille, et se livra d'abord à la peinture, qu'elle quitta bientôt, entraînée par un goût passionné pour la musique et pour la poésie. Élève de MM. Fétis et Reicha, elle écrivit *le Loup-Garou*, opéra-comique en un acte, représenté avec succès au théâtre Feydeau le 10 mars 1827; *Faust*, opéra italien en quatre actes, représenté au Théâtre-Italien de Paris le 10 mars 1831 ; et *Esméralda*, grand opéra en quatre actes, paroles de Victor Hugo, représenté le 12 novembre 1836 à l'Académie royale de musique. Ses compositions musicales se distinguent par l'originalité des idées, et par un sentiment énergique des situations dramatiques. Elle a fait paraître aussi, en 1842, un volume de poésies intitulé *les Glanes*, qui a été couronné par l'Académie française.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BERTINAZZI.** *Voy.* CARLIN.

**BERTINI** (*Antoine-François*), médecin italien, né à Castel-Fiorentino le 28 décembre 1658, mort à Florence le 10 décembre 1726. Il fit ses études à Sienne et à Pise, où il s'instruisit dans la médecine, l'astronomie, les mathématiques, les belles-lettres, les langues anciennes, et fut reçu docteur en philosophie et en médecine à l'âge de vingt ans. A Florence, où il s'établit, il se lia avec les savants les plus célèbres du pays et de son temps, tels que Laurent Bellini, François Redi, Cinelli, Magliabecchi, Antoine-Marie Salvini. On lui donna la chaire de médecine pratique à l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, et il fut mandé à Turin, en 1722, pour être consulté, avec Cicognini, sur la maladie de la duchesse de Savoie. Il eut à soutenir une vive polémique contre plusieurs de ses confrères : l'un d'eux (Moneglia), qu'il avait oublié dans un de ses dialogues, où il louait trois autres médecins de la cour de Toscane, le censura avec acharnement, et Bertini lui répliqua avec non moins de vivacité. La guérison d'une religieuse du couvent de Saint-Nicolas de Prato souleva aussi une querelle entre Bertini et Girolamo Manfredi de Masso. Notre Bertini eut encore une dispute avec Paul Ferrari, au sujet de quel-

ques méthodes curatives. On a de lui : *la Medicina difesa contra le calunnie degli uomini volgari e dalle opposizioni de' dotti, divisa in due dialoghi*; Lucques, 1699, in-4°.

*Biographie médicale.*

**BERTINI** (*Joseph-Marie-Xavier*), fils d'Antoine-François, né à Florence le 10 mars 1694, mort le 12 avril 1756. Comme son père, il termina ses études à Pise, où il fut reçu docteur en 1714. A son retour à Florence, il pratiqua la médecine avec succès. On frappa une médaille en son honneur. Il fut membre de la société *Colombaria*.

Ses principaux ouvrages sont : *Dell' uso esterno ed interno del mercurio*; Florence, 1744, in-4° ; réimprimé dans le recueil intitulé *Delle febri maligne e contagiose*; Venise, 1746, in-8° : l'auteur soutient que le mercure est un spécifique souverain contre les fièvres malignes et contagieuses, et préférable au quinquina; — *Tre articoli del Giornal Fiorentino ora uniti insieme*; Florence, 1750, in-12. C'est une réponse à la critique de l'ouvrage précédent par Fabri.

*Biographie médicale.*

*BERTINI (*Charles*), compositeur italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l' Alcibiade, dramma per musica*; Modène, 1685, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BERTINI (*Pierre*), poëte italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Rime e due Egloghe pastorali*; Florence, 1583, in-8°; — *Quatro Sorelle*; canzoni, etc.; Ferrare, 1486, in-4° ; — *Sonetti e Madrigali*, sans indication de date ni de lieu; — *Lezione recitata nell' Academia degli Svegliati di Pisa*; Florence, 1588, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BERTINI (*Salvator*), musicien italien, né à Palerme en 1721, mort le 16 décembre 1794. Il eut pour premier maître de musique P. Pozzuolo. Après avoir achevé en partie ses études, il fut envoyé au conservatoire de *la Pietà*, à Naples, où il apprit l'accompagnement et le contre-point sous la direction de Leo. De retour à Palerme, Bertini écrivit pour le théâtre de cette ville quelques opéras qui furent bien accueillis par le public. Ses succès lui valurent la place de maître de la chapelle royale. Après avoir fait un voyage à Rome et à Naples pour y présider à la représentation de quelques-uns de ses ouvrages, il revint à Palerme, et ne s'occupa plus qu'à écrire des messes, des psaumes, des oratorios et d'autres compositions pour l'Église, parmi lesquelles on distingue particulièrement sa messe de *Requiem* composée pour les obsèques du roi Charles III, en 1790.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

*BERTINI (*Francesco di Fausto*), peintre siennois, florissait vers la moitié du dix-septième siècle; il exécuta en 1634 quatre fresques aux côtés des fenêtres de la Confrérie de Sainte-Lucie à Sienne, et, en 1646, la voûte de l'oratoire de Saint-Roch à Paris. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.*—Meucci, *Siena.*

*BERTINI (*Vincent*), théologien italien, mort à Montalcino en 1643. Il fut visiteur apostolique. On a de lui : *Sacræ Palæstinæ Descriptio*; Sienne, 1633; et, en italien, Venise, 1642, in-4°; — *Quæstionum politicarum et moralium Centuria I, libri IV*; Florence et Sienne, 1637-1640 ; — *De præceptis christianis Centuria II*; Sienne, 1642; — *De præceptis politicis et militaribus Centuria III*; Sienne, 1643.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BERTISTAGLIA.** *Voy.* BERTAPAGLIA.

**BERTIUS** (*Pierre*), géographe et historiographe de Louis XIII, né à Baveren en Flandre le 14 novembre 1565, mort le 3 octobre 1629. Après avoir fait ses études à Leyde, il professa dans plusieurs villes; puis il voyagea en Allemagne avec Juste Lipse, en Bohême, en Silésie, en Pologne, en Russie et en Prusse. A son retour il fut nommé professeur à Leyde, et chargé du soin de la bibliothèque de cette ville; il la mit en ordre, et en publia le catalogue en 1606. Mais ayant pris parti pour les doctrines des disciples d'Arminius contre ceux de Gomarus, il fut destitué, et obligé, en 1620, de se réfugier en France. Grotius, qui faisait quelque cas des écrits théologiques de Bertius, écrivit à ce sujet : « On « ne doit pas s'ôter les moyens d'être utile à soi-« même et aux autres, et troubler l'Église et la « patrie par de vaines altercations, pour avoir le « plaisir de montrer son érudition et l'excellence « de sa doctrine. » Deux ans auparavant, Louis XIII avait donné à Bertius le titre de son cosmographe. Ce savant abjura le protestantisme, puis fut nommé professeur d'éloquence, historiographe du roi, et professeur royal de mathématiques. Bertius a publié des ouvrages théologiques et géographiques. Nous ne parlerons pas des premiers; nous citerons seulement ceux des derniers qui lui ont donné une réputation plus brillante que méritée. Le plus célèbre de ces ouvrages est le *Theatrum geographiæ veteris*, 2 vol. in-fol., 1618-1619, compilation des ouvrages de Ptolémée, de l'*Itinéraire* d'Antonin, de la *Notice des provinces*, de la *Table* de Peutinger, etc. Quelques exemplaires seulement ont en tête son portrait, fort bien gravé. On doit encore à Bertius des cartes des évêchés des Gaules, de l'empire de Charlemagne, et de presque toutes les parties du monde connu des anciens. Mais son ouvrage le plus savant est celui qu'il composa en 1629, à l'occasion de la construction de la digue par laquelle Richelieu fit fermer le port de la Rochelle. Cet ouvrage a pour titre : *De aggeribus et pontibus hactenus ad mare extructis Digestum novum*, réimprimé dans le *Thes. antiq. rom.*, t. II, p. 916. On y trouve des détails fort curieux.

Vossius, *De scientiis mathemat.*, c. XLIV, § 35, p. 260. — Fr. Sweert, *Athenæ Belgicæ*, p. 602. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, tom. II, p. 753. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire*. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. III, p. 239. — *Catal. Bibl. Bunav.*, tom. I, vol. II, p. 1083. — Paquot, *Mémoires*, t. XLV, p. 1. — Meursius, *Athen. Batav.* On y trouve la liste des ouvrages théologiques de Bertius. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXI. — Walckenaer, *Vies des personnes célèbres*, t. I, p. 350; Laon, 1830.

***BERTKOW** (*David Romarus* DE), publiciste allemand du dix-septième siècle. On a de lui : *Oratio de originibus Marchicis*; Francfort-sur-l'Oder, 1685, in-fol. ; — *Oratio de fide et meritis Electorum Brandenburgensium in Imperatorem et Romanum Imperium*; ibid., 1689, in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***BERTLEF** (*Martin*), savant allemand, né en Transylvanie, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il vint s'établir en Livonie, et y remplit diverses fonctions dans l'enseignement. En 1699 il était professeur à Thorn. On a de lui : *Solennes et civiles conciones, stylo Curtiano adornatæ*; Dorpat, 1695, in-12; — *Beschreibung welchergestalt Riga von dem Grossfürsten in Moskau belagert worden* (Description du siége soutenu par la ville de Riga contre le grand-duc de Moscou).

Gadebusch, *Lieflændische Bibliothek*.

***BERTLING** (*Ernest-Auguste*), théologien allemand, né à Osnabrück le 1^er^ décembre 1721, mort le 10 août 1769. Il commença par l'étude du droit, et continua à Gœttingue par celle de la théologie. En 1744 il devint maître et en 1745 assesseur de philosophie. En 1748, il devint professeur de théologie à Helmstædt. Il remplit encore d'autres fonctions ecclésiastiques, et mourut professeur à Leipzig. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de gradibus prohibitis secundum jus naturæ*; Iéna, 1743, in-4°; — *Disputatio de jure gentium voluntario*; Gœttingue, 1745, in-4°.

*Nova Acta Ecclesiastica*.

***BERTO DI GIOVANNI**, appelé aussi *Bertus Joannis Marci*, peintre de l'école romaine, probablement élève du Pérugin, peignit dès l'an 1497, et vivait encore en 1523. Il n'est connu que par un gradin d'autel qu'on conserve encore dans la sacristie du couvent de Montelucci, et par un acte dans lequel Raphaël l'adopte comme aide pour les travaux à exécuter dans ce couvent. E. B—N.

Mariotti, *Lettere pittoriche Perugine*.

**BERTOCCI** ou **BERTOCIUS** (*Alphonse*), médecin italien, natif de Fano, vivait vers la fin du seizième et dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Methodus generalis et Compendium ex Hippocratis Galeni et Avicennæ placitis desumptum*; Venise, 1556, in-8°; Francfort, 1608, in-8°; — *De generatione pituitæ, humore melancholico, concoctione et præparatione humorum*; Francfort, 1681, in-8°.

*Biographie médicale* — Vander Linden, *de Scriptoribus medicis*.

***BERTOJA** ou **BERTOGIA** (*Jacques*), surnommé par erreur *Hyacinthe*, peintre italien, natif de Parme, mort en 1660. Il peignit beaucoup pour la cour de Parme. Ses tableaux portent sur des sujets mythologiques, et ont quelque chose du charme du Parmésan. Au rapport de Lomazzo il fut l'élève d'Hercule Procaccini. Il peignit aussi de gracieuses miniatures, devenues très-rares, mais fort recherchées de son temps.

Lomazzo, *Idea del tempio della pittura*. — Lanzi, *Storia pittorica*, II, 333.

**BERTOLA** (l'abbé *Aurèle-George*), littérateur italien, né à Rimini en 1753, mort à Rome en 1798. L'évêque de Jesi, son parent, l'ayant placé d'abord dans le séminaire de cette ville, puis dans un couvent d'olivétains, Bertola, qui ne se sentait aucun goût pour l'état monastique, alla dans la Hongrie, où il s'enrôla dans les troupes autrichiennes. Mais, bientôt encore plus fatigué de la vie militaire que de la règle claustrale, il retourna dans son couvent, où il fut reçu avec bonté, et obtint un emploi au collége de Sienne. C'est là qu'il composa et fit paraître *les Nuits Clémentines*, poëme sur la mort de Clément XIV, ouvrage que le public accueillit avec bienveillance. A Naples, où on l'avait appelé pour remplir, au collége royal de la marine, une chaire d'histoire et de géographie, il publia ses leçons, et cette production nouvelle ne lui fit pas moins d'honneur que la précédente. Il alla visiter en 1783 la capitale de l'Autriche, et s'y lia avec les littérateurs allemands les plus distingués. En se rendant à Pavie pour y prendre possession d'une chaire que le gouvernement autrichien lui avait donnée, il alla voir en Suisse Gessner, qu'il connaissait déjà, et dont il avait traduit les idylles en langue italienne. Il parcourut les bords du Rhin, dont il donna une *Description pittoresque*. Outre une *Philosophie de l'histoire*, qui en quelques mois eut trois éditions, une traduction d'Horace, et des *Observations sur Métastase*, on a encore de lui : *Essai sur la poésie allemande*; Naples, 1779, in-8°; — *Essai sur la littérature allemande*; Lucques, 1784, in-8°; — *Cent fables*; Bassano, 1785, in-8°; — *Œuvres diverses*, en prose et en vers; Bassano, 1789, in-8°; — *le Premier Poëte*; Vérone, 1792, in-8°; — *Sonnets amoureux*; Milan, 1795, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Ital. illustri*.

**BERTOLACCI** (*Antoine*), écrivain anglais, d'origine corse, mort le 10 août 1833 (1). Il fut employé sous le ministère de lord Guilford, son ami, dans l'île de Ceylan, où il exerça pendant dix-sept années la charge d'administrateur et de contrôleur général. Ces hautes fonctions développèrent ses vues d'économie politique et civile, et il ne cessa de diriger ses idées vers la morale et le droit public, comme les vraies bases

(1) Il était fils de Pascal Bertolacci, ancien président de la cour suprême en Corse sous la domination française, qui émigra avec sa famille lors de la révolution de 1793.

de la liberté et de l'ordre, en y appropriant les connaissances acquises de l'antique civilisation religieuse de l'Inde. Mais les fatigues excessives causées par l'activité de son esprit, quoiqu'il fût d'une constitution robuste, et l'altération croissante de sa santé sous le tropique, le déterminèrent à quitter son emploi, et il revint en Europe. Il s'occupa en Angleterre d'appliquer, dans plusieurs ouvrages, ses principes sur l'économie sociale, d'abord à l'administration des établissements de la Grande-Bretagne dans l'Inde, et ensuite à l'état présent de la Grande-Bretagne elle-même, en publiant : *A view of the agricultural, commercial and financial interests of Ceylan, with an appendix containing some of the principal laws and customs of the Indians*, etc.; Londres, 1817, in-8°, 577 pages, avec une carte topographique de l'île de Ceylan par le capitaine Schneider; — *An inquiry into several questions of political economy, applicable to the present state of Great-Britain*; Londres, 1817, in-8°, 94 pages. Après la seconde restauration, l'auteur vint se fixer en France, sa patrie, redevenue l'alliée de l'Angleterre. Nul n'intéressa plus vivement, dans un écrit plein d'un patriotisme vraiment chrétien, les deux peuples amis, en faveur des Grecs martyrs et victimes de la persécution musulmane. Ce fut après la victoire de Navarin, qui a signalé l'accord des deux nations rivales, qu'il publia cette brochure où il proposait une alliance étroite par mariage, sous le titre de *la France et la Grande-Bretagne unies*, avec l'épigraphe : *Terræ marisque connubium*; Paris, 1828, in-8°, 45 pages. L'auteur y considère ces deux grandes puissances, continentale et maritime, comme le complément l'une de l'autre, et comme garantes de la paix de l'Europe entière, par l'établissement légal de l'ordre chez les divers peuples, d'après la force et l'analogie des constitutions, dont le but politique est le même, quoique le champ et les moyens d'action soient différents. Ce fut enfin dans la même vue qu'il mit au jour, en 1829, un projet d'assurances générales sur la vie, administrées et garanties par le gouvernement, afin d'attacher réciproquement les peuples à l'État et l'État aux peuples, par un plan basé non, comme les autres plans de ce genre, sur des associations particulières, mais sur le crédit public même, et qui n'eût pu que consolider l'édifice social, en assurant véritablement l'avenir de la vie par le bien-être des individus et des familles. [M. Gence, dans l'*Encyc. des g. du m.*]

Rose, *New Biographical Dictionary*.

***BERTOLAJA** (*François*), dramatiste italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Circe maga, favola tragi-comica*; Terni, 1614, et Venise, 1640.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BERTOLDI** (*François*), auteur tragique italien, natif de Salo, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Sant Apollinare, tragica rappresentazione*; Vérone, 1637, in-4°; — *lo Scolaro, tragi-commedia moralissima (in prosa)*; Vérone, 1609, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BERTOLDO** (*J.*), sculpteur italien, du quinzième siècle. Élève de Donato, il compta Michel-Ange parmi ceux qui recueillirent ses leçons, et fut garde de la collection des vases, statues et bas-reliefs antiques, ouverte à Saint-Marc par Laurent de Médicis. Entre autres œuvres de Bertoldo, on cite son médaillon de Mahomet II, représentant d'un côté ce sultan et de l'autre un char de triomphe, monté par le génie de la Victoire. Trois figures de femmes représentent les pays conquis par Mahomet.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BERTOLDUS**. *Voy.* Bertholdus.

***BERTOLET** (*Guillaume*), sculpteur français, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il fut employé à un grand nombre de travaux par Clément VIII et Paul V. Bertolet a rarement manié le ciseau; il ne faisait guère que des modèles pour la fonte. Un ange qui orne la *scala regia* du palais de *Monte-Cavallo*, est justement estimé; mais son principal ouvrage est la Vierge colossale en bronze placée au sommet de la colonne élevée devant Sainte-Marie-Majeure par ordre de Paul V en 1614. L'année suivante, Bertolet revint à Paris, et y mourut.

E. B—n.

Cicognara, *Storia della scoltura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

**BERTOLI** (l'abbé *Jean-Dominique*), littérateur et antiquaire italien, né à Mereto, dans le Frioul, le 13 mars 1676; mort après 1750. Après d'excellentes études faites à Venise dans les deux colléges de la congrégation des Pères Somasques, il fut ordonné prêtre en 1700, et nommé coadjuteur d'un canonicat de l'Église patriarcale d'Aquilée. Plein de goût pour l'archéologie, il mit tous ses soins à prévenir les ravages que l'ignorance barbare des paysans de cette localité exerçait sur les monuments de l'antique Italie. Il s'associa des hommes instruits, et dévoués à la gloire artistique de leur patrie; aidé de leur concours, il réunit et fit murer, dans le portique de sa maison canoniale, toutes les pierres remarquables, débris d'anciens monuments. Ceux qui subsistaient encore dans Aquilée ou aux environs furent soigneusement copiés par les soins de Bertoli. Ce zélé archéologue avait d'abord espéré que le savant prélat Fontanini publierait ses découvertes; mais Fontanini étant mort, Bertoli se décida à mettre au jour le résultat de ses doctes investigations, et c'est ce qu'il exécuta d'après les encouragements de Muratori et d'Apostolo Zeno. On le reçut en 1747 membre de la *Società Colombaria* de Florence, et, en 1748, de l'Académie étrusque de Cortone.

Outre un grand nombre de lettres et de mémoires insérés dans les t. 26, 33, 43, 47, 48, de

la collection du P. Calogera et dans le recueil de la société *Colombaria*, on a de lui : *les Antiquità di Aquileja profane e sacre*; Venise, 1739, in-fol. Les tomes 2 et 3, préparés par l'auteur, n'ont jamais été publiés.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BERTOLI**, peintre vénitien de la fin du seizième siècle. Dans une chapelle de l'église Saint-Nicolas, on trouve son nom au bas d'un tableau représentant *la Peste de Venise*, et dans lequel il est facile de reconnaître l'imitation du Tintoret.

Lanzi, *Storia pittorica.*

* **BERTOLI** (*Antonio-Daniele*), peintre et graveur, né à Udine en 1676, travailla en Italie et à Vienne, où il mourut en 1745.

Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

* **BERTOLI** (*Antoine-Daniel*), peintre et dessinateur italien, natif d'Udine, mort à Vienne en 1745. Il obtint à Vienne, de l'empereur Charles VI, le titre de dessinateur du cabinet. Il peignit l'histoire, et eut pour élève l'impératrice Marie-Thérèse.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BERTOLINI** (....), poëte satirique italien, natif de Barga dans la Toscane, mort en 1684. Il laissa : *la Muleide, ossia de' Bastardi illustri, poema eroico-satirico-comico*, sous le nom de Scipion Gastigamatti; Vérone, 1680 : cet ouvrage fut immédiatement saisi et confisqué, comme diffamatoire; — *Vitæ Jo. Cinelli et Ant. Magliabechii*, 1684, in-4°; ouvrage de même nature que le précédent.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BERTOLIO** (*Bernard*), poëte et biographe milanais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *la Vita di san Carolo Borromeo, dal card. Agostino Valerio tradotta*, etc.; Milan, 1587, in-8°; — quelques *poëmes latins*, de circonstance.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BERTOLIO** (*Antoine-René-Constance*), jurisconsulte français, né à Avignon, et mort à Amiens le 2 juin 1812. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique. Reçu avocat au parlement en 1775, il coopéra au *Répertoire de jurisprudence* de Guyot, et au *Dictionnaire de droit de l'Encyclopédie méthodique*. Lorsque la révolution éclata, il embrassa avec ferveur les idées nouvelles. Représentant de la commune de Paris, il se présenta, le 6 juillet 1789, avec une députation de la ville, à la barre de l'assemblée nationale, et y prononça un discours sur la délivrance des gardes françaises détenus à l'Abbaye. Il en prononça un second, le 13 juillet 1790, dans l'église métropolitaine de Paris, à l'occasion du *Te Deum* chanté pour l'anniversaire de la prise de la Bastille. La même année, il publia un pamphlet intitulé *Ultimatum à monseigneur l'archevêque de Nancy*, dans lequel il soutenait que le catholicisme n'était pas la religion de l'État, mais une religion dans l'État. Secrétaire de légation à Rastadt, sous le Directoire, il fut nommé ensuite commissaire à Rome avec Duport, en remplacement de Daunou et de Monge. L'année suivante, après que la république romaine eut été constituée, il reçut le titre d'ambassadeur près du nouveau gouvernement. En 1799, lorsque les Anglo-Napolitains vinrent assiéger Rome, il fit preuve de courage et de fermeté dans le conseil de guerre tenu pour la capitulation; et il obtint, pour retourner en France une garde d'honneur composée d'une compagnie de grenadiers armés, et d'une pièce de canon servie par ses canonniers : c'est le premier exemple d'une semblable capitulation. Sous le consulat de Bonaparte, Bertolio fut nommé grand juge à la Guadeloupe. Lorsque cette colonie eut secoué le joug de la métropole, il revint en France, et obtint une place de conseiller à la cour royale d'Amiens, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui : *Nouvel équilibre politique à établir en Europe*, ou *mes Idées sur les conditions de la paix continentale*; Paris, an IX (1801), in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERTOLO** (*Jean-Marie*), jurisconsulte italien, natif de Venise, mort à Vicence au mois de novembre 1737. Il étudia à Rome, et devint régent de la maison professe de Venise. En 1718 il fut chargé d'enseigner la législation à Vicence, et reçut aussi la mission de revoir les livres, notamment ceux écrits en langue hébraïque. Il laissa : *Concilium Tridentinum*, en 3 vol.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BERTOLOTTI** (*Jean-Laurent*), peintre d'histoire, né à Gênes en 1640, mort en 1721. Il fut élève de J.-B. Castiglione, et peignit surtout l'antique. On voit de ses œuvres à Saint-Théodore de Gênes et à l'Observance de Saint-Maurice. — Son fils *Michel-Ange*, mort en 1766, restaurait les vieux tableaux.

Ratti, *Vite de' Pittori, Scultori, etc., Genovesi.*

* **BERTOLOTTI** (*Lucas*), biographe italien, natif de Mondovi, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre des Bernardins sous le nom de Lucas de Saint-Charles, et devint général de cet ordre. Ses principaux ouvrages sont : *Hotrerica*; Rome, 1641 : l'auteur y expose, sous forme d'allégorie, les droits du duc de Savoie à l'île de Chypre; — *Franciscus Perettus, cardinalis Montaltus*; Rome, 1842, in-4°; — *Nardus Gallica, elogium in laudem D. Bernardi, Claræ vallis abbatis*; Rome, 1650, in-4°; — *D. Bernardus, abbas Claræ vallis, Alcides mysticus; elogium*; Rome, 1652, in-4°; — *Vita Joannis Bona cardinalis*; Asti, 1677, in-8°; — *Elogium ad Innocentium X*; Rome.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BERTOLOTTI** (*Joseph*), théologien et polygraphe italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Rimedj al terrore della morte*; Bologne, 1632; — *Des-*

*crizione dell' ornato di pittura che si ammira nella cappella di S. Antonio di Padova, nella chiesa di S. Petronio*; ibid., 1662, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BERTON** (*Jean-Baptiste*), général de brigade, né le 15 juin 1769 à Francheval, près Sedan (Ardennes), décapité à Poitiers le 5 octobre 1822. Cet officier général, issu d'une famille aisée de la bourgeoisie, termina ses études à l'école militaire de Brienne, et ensuite à l'école d'artillerie de Châlons. Entré en 1792 dans la légion des Ardennes comme sous-lieutenant, il fut présenté, après la bataille de Spinosa, à la revue de Burgos, à Napoléon, comme le premier chef d'escadron du corps d'armée, et fut créé chef d'état-major. Il fut blessé à Ocana, et, après de glorieuses campagnes, promu au grade de général.

Il partageait la répugnance que la plupart des soldats de Napoléon avaient contre le rétablissement des Bourbons sur le trône de France, à la chute de l'empire, et se montra ardent dans l'opposition. Il avait publié des opuscules militaires; en 1820, il écrivit contre Meunier, alors directeur général de la police; et, en 1821, il adressa une pétition aux chambres contre sa radiation des contrôles de l'armée. Il était associé aux *carbonari*, association secrète importée d'Italie, qui lors de la réaction de 1820, manifestée par la création du double vote dans la législation électorale, réunit les diverses nuances de l'opposition libérale. Sans doute la plus grande partie de cette opposition, prévoyant qu'on en voulait à la charte de nos libertés, et qu'on pourrait en venir jusqu'à les supprimer, voulait rester sur la défensive; mais le parti militaire, et les hommes les plus avancés, voulurent tenter un coup de main contre le parti de la cour et la légitimité. Le 24 février 1822, le général Berton leva l'étendard de l'insurrection à Thouars, proclama un gouvernement provisoire, et se dirigea sur Saumur avec vingt-cinq cavaliers et une centaine de piétons : il fut arrêté dans sa marche au pont Fouchard; sa troupe se débanda. Il fut pris le 17 juin, dans une maison où il s'était caché, et livré aux tribunaux, avec quelques complices. La cour d'assises des Deux-Sèvres ayant été dessaisie de la connaissance du procès pour cause de suspicion légitime, il fut traduit devant celle de Poitiers. La magistrature de cette ville avait alors à sa tête un jurisconsulte habile, Mangin, mais un esprit ardent, et qui voulait parvenir. On sait quelle accusation indirecte il osa porter contre le général Foy et trois autres députés, en s'écriant: *Si j'étais compétent!* Il fut dénoncé lui-même, pour cette usurpation de pouvoirs, à la chambre des députés. A l'égard du général Berton, son prisonnier, il s'opposa au choix que celui-ci avait fait, pour sa défense, de M. Mesnard, alors avocat à Rochefort, aujourd'hui président à la cour de cassation et vice-président du sénat; et cette opposition, fondée sur une législation qui n'existe plus, fut accueillie. Bien plus; en vertu de son pouvoir discrétionnaire sur la police des prisons, il empêcha M. Drault, deuxième défenseur du général, depuis procureur général et député, de conférer librement avec lui pour sa défense. Enfin après sa condamnation, prononcée par le jury sur les faits d'ailleurs patents, M. Isambert, aujourd'hui conseiller à la cour de cassation, fit valoir auprès de la cour suprême l'atteinte portée à la défense du général, et demanda un délai pour justifier de l'incapacité d'un juré. Ce délai fut refusé. En trois jours il fut statué sur le pourvoi, qui fut rejeté (3 octobre 1822); et le jour même l'arrêt fut expédié au ministre de la justice, M. de Peyronnet. Jamais la justice n'avait procédé avec plus de célérité. On vit bien qu'il ne restait aucun espoir de commutation. La peine de mort n'était pas abolie en matière politique. L'insurrection de Caron à Colmar, le complot de la Rochelle, et l'effroi que causaient au gouvernement royal la révolution à peine étouffée du Piémont, et la société des *carbonari*, déterminèrent Louis XVIII à ordonner l'exécution immédiate du condamné et de ses complices. On ne respecta point, à l'égard de ses fils, les droits que conservait l'humanité. Ils n'arrivèrent à Poitiers qu'après cette exécution, le 5. — On a du général Berton : *Précis historique, militaire et critique des batailles de Fleurus et de Waterloo*; Paris, in-8°, 1818; — *Commentaire sur l'ouvrage du général Tarayre*, intitulé *De la force des gouvernements*; ibid., in-8°, 1819; — *Considérations sur la police*, précédée d'une lettre à M. le baron Mounier, in-8°, 1820. La *lettre* a été réimprimée sous le titre : *Lettre sur la mort de Napoléon*, et réfutée dans les *Observations sur un écrit de M. le général Berton*; Paris, 1820, in-8°. — Le général Berton a coopéré à la *Minerve française*, aux *Annales des sciences militaires*, et aux *Victoires et conquêtes des Français*.

ISAMBERT.

Ch. Laumier, *Relation de l'affaire de Thouars*, in-8°, 1822. — Isambert, *Procès de la conspiration de Saumur*, 2 broch. in-8°; Poitiers. — *Memoire pour le général Berton*, in-4°; Paris, 3 octobre 1822, avec les conclusions.

**BERTON** (*Louis-Sébastien*), principal de l'école militaire de Brienne, né dans cette ville le 6 mars 1745, mort le 20 juillet 1811. Son père, riche cultivateur, ne négligea rien pour son éducation. Berton fit ses études à l'université, et s'engagea dans le régiment du Roi. Mais bientôt il quitta l'état militaire pour l'état ecclésiastique, et ses talents le firent nommer principal de l'école militaire de Brienne. Il occupa cette place jusqu'à la suppression de l'école en 1790. Bonaparte, qui avait été son élève, se ressouvint de lui lorsqu'il devint premier consul, et lui confia la direction du lycée des arts de Compiègne. Il quitta cette place en 1803, pour celle de proviseur du lycée de Reims, qu'il n'occupa que six ans, au bout desquels il fut destitué pour sa

mauvaise administration. Il se laissa, dit-on, mourir de faim.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERTON** (*Thomas*), savant dominicain français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discours sur la manière d'élever du Rhône un canal d'eau dans l'hôtel de la Charité de Lyon; sur la manière d'y faire un pont sur la Saône, et sur celle de rendre la Loire navigable;* Lyon, 1656, in-4°.

Lelong, *Biblioth. histor. de la France* (éd. Fontette).

**BERTON** (*Pierre-Montan*), compositeur français, né en 1727 à Paris, mort dans la même ville au mois de mai 1780. Il fut d'abord attaché en qualité de choriste à la maîtrise de Notre-Dame. En 1755, il obtint au concours la place de chef d'orchestre de l'Opéra, et fut nommé, en 1767, directeur de ce théâtre. Confirmé à diverses reprises dans ses fonctions de directeur, qu'il exerçait encore à l'époque de sa mort, Berton apporta le premier, dans l'orchestre de l'Opéra, les réformes que les progrès de l'art et le manque de talent de la plupart des exécutants rendaient indispensables. Ce fut sous son administration que parurent les ouvrages de Glück et de Piccini, et qu'eut lieu la grande révolution de la musique dramatique en France. On a de Berton : *Deucalion et Pyrrha*, opéra en cinq actes, en société avec Giraud (1755); — plusieurs morceaux dans *les Fêtes vénitiennes* (1759); — des chœurs et airs de danse ajoutés à l'opéra de *Camille*, musique de Campra (1761); — *Érosine*, paroles de Montcrif (1768); — des chœurs et airs de danse pour *l'Iphigénie en Tauride*, de Desmarest (1766); — *Sylvie*, en société avec Trial (1766); — *Théonis*, en société avec Trial et Granier (1767); — *Amadis des Gaules*, de Lulli, refait en société avec Laborde (1772); — *Adèle de Ponthieu*, avec Laborde (1773); — *Bellérophon*, de Lulli, arrangé pour la cour en société avec Granier (1773); — *Issé*, de Lulli, arrangé pour la cour (1773); — les divertissements de *Cythère assiégée*, de Gluck (1775). Il a ajouté aux opéras de *Castor et Pollux* et de *Dardanus*, de Rameau, divers morceaux, parmi lesquels se trouve la chaconne connue sous le nom de *chaconne de Berton.*

**BERTON** (*Henri-Montan*), fils du précédent, né à Paris le 17 septembre 1766, et mort le 22 avril 1844. Il apprit la musique dès l'âge de six ans, et à quinze il entra comme violon à l'Opéra. Rey, chef d'orchestre de ce théâtre, fut son premier maître de composition; mais bientôt il abandonna son élève, dont il ne sut pas deviner les heureuses dispositions. Berton, qu'un goût irrésistible portait à écrire pour la scène lyrique, n'en continua pas moins à se livrer à l'étude en méditant les œuvres des grands maîtres; la *Frascatana* de Paisiello, opéra alors très en vogue, fixa surtout son attention et devint son modèle. Il était parvenu à se procurer le poëme d'un opéra en deux actes, intitulé *la Dame invisible, ou l'Amant à l'épreuve*, et en avait fait la musique. Sacchini, à qui on montra cette partition, demanda à voir l'auteur, qu'il encouragea en l'invitant à venir tous les jours travailler avec lui. Sacchini était sans contredit le maître le plus propre à développer les qualités naturelles du jeune musicien : les leçons qu'il lui donnait n'avaient point pour objet le mécanisme de la science; ses conseils, tous d'accord avec l'instinct de son élève, portaient bien plutôt sur la disposition des idées mélodiques, sur la modulation et sur la conduite des morceaux de musique, ces parties de l'art essentielles au compositeur dramatique. En 1786, Berton fit entendre au concert spirituel divers oratorios et cantates; il avait alors dix-neuf ans. L'accueil favorable que ces premières productions reçurent du public facilitèrent à leur auteur l'accès du théâtre; et, l'année suivante, il débuta à la Comédie italienne par *les Promesses de Mariage*, auxquelles succédèrent rapidement plusieurs autres opéras, notamment celui qui a pour titre *la Rigueur du cloître*, représenté en 1790, et dans lequel on remarque un chœur de nonnes, de l'effet le plus comique et de la facture la plus originale. C'est ainsi que Berton, porté par son caractère, autant que par la nature de son talent, à écrire des compositions gracieuses, jetait les fondements de sa réputation. Mais alors la révolution, en exaltant les esprits, imprimait aux idées une énergie dont les arts ne tardèrent pas à se ressentir. Une transformation subite s'opéra dans la musique dramatique par les travaux de Méhul et de Chérubini. Entraîné dans cette voie nouvelle, en dehors de laquelle il y avait peu de succès à espérer, Berton, sans se faire imitateur, sut se conformer aux exigences du moment, et se plaça bientôt au premier rang des compositeurs de cette époque, en écrivant ses partitions de *Ponce de Léon*, de *Montano et Stéphanie*, et du *Délire*. Toutefois ce n'avait pas été sans passer par de rudes épreuves. Son naturel doux et timide le rendait peu propre à lutter contre les intrigues de théâtre, qui précèdent ordinairement la réception et la mise en scène des pièces; aussi disait-il qu'il avait toujours été tenté d'écrire sur la dernière page des ouvrages échappés à sa verve : « Ici finit le plaisir et commence la peine. » En 1803, Berton, dans toute la force de son talent, ajouta encore à sa renommée par son opéra d'*Aline, reine de Golconde* : la teinte orientale du premier et du troisième acte, la fraîcheur provençale du second, prouvent avec quelle facilité ce compositeur savait donner à sa pensée la couleur la plus convenable aux situations. Jusqu'en 1827, époque à laquelle il cessa de travailler pour le théâtre, Berton a fait jouer une foule d'autres opéras plus ou moins estimables, dont nous donnons plus loin la nomenclature. Les bonnes productions de cet artiste se distinguent par un style simple et facile, une certaine originalité dans les formes mélodiques, harmoniques et ins-

trumentales, et surtout par cette connaissance parfaite de la scène, qu'il avait puisée dans les précieux enseignements de Sacchini. L'opéra de *Montano et Stéphanie* est considéré comme le chef-d'œuvre de son auteur; les partitions du *Délire* et d'*Aline*, écrites dans des genres différents, ne lui sont certainement pas inférieures.

A la création du Conservatoire en 1795, Berton avait été nommé professeur d'harmonie dans cet établissement. De 1807 à 1809, il fut chargé de la direction du Théâtre-Italien, qu'on appelait alors *Opéra Buffa*, et contribua à l'amélioration du goût de la musique en France, en faisant entendre pour la première fois les *Nozze di Figaro* de Mozart, ce chef-d'œuvre écrit vingt ans auparavant, et qui révélait au public parisien tout ce que les richesses de l'harmonie et de l'instrumentation peuvent ajouter de charme à d'heureuses mélodies. Élu membre de l'Institut en 1815, Berton fut nommé l'année suivante, lors de la réorganisation du Conservatoire, professeur de composition et membre du jury d'examen, fonctions qu'il occupa jusqu'à la fin de sa carrière.

Voici la liste des principaux ouvrages de ce compositeur : *Absalon, Jephté, David dans le Temple, les Bergers de Bethléem, la Gloire de Sion*, oratorios; — *Marie de Seymours, Orphée dans les Bois*, cantates : ces compositions ont été exécutées, de 1786 à 1790, au concert spirituel; — *le Premier Navigateur*, opéra-comique en 1 acte, inédit (1786); — *les Promesses de Mariage* (1787); — *la Dame invisible, ou l'Amant à l'épreuve* (1787); — *Cora*, opéra en 3 actes, répété en 1789 à l'Académie royale de Musique, mais dont la représentation fut empêchée par les troubles révolutionnaires; — *les Brouilleries*, opéra-comique, à la Comédie-Italienne (1789); — *les Deux Sentinelles*, 1 acte (1790); — *les Rigueurs du Cloître*, 2 actes (1790); — *le Nouveau d'Assas*, 1 acte (1791); — *les Deux Sous-lieutenants*, 1 acte (1791); — *Eugène*, 3 actes, au théâtre Feydeau (1792); — *Viala*, 1 acte (1792); — *Tyrtée*, 2 actes, ouvrage répété à l'Opéra, mais qui ne fut pas représenté (1793); — *Ponce de Léon*, 3 actes, paroles et musique de Berton, au théâtre Favart (1794); — *le Souper de Famille*, 2 actes (1796); — *le Dénoûment inattendu*, 1 acte (1798); — *Montano et Stéphanie*, 3 actes (1799); — *l'Amour bizarre*, 1 acte (1799); — *le Délire*, 1 acte (1799); — *la Nouvelle au Camp*, 1 acte, à l'Opéra (1799); — *le Grand Deuil*, 1 acte (1801); — *le Concert interrompu*, 1 acte (1802); — *Aline, reine de Golconde*, 3 actes (1803); — *la Romance*, 1 acte (1804); — *Délia et Verdikan*, 1 acte (1806); — *le Vaisseau-Amiral* (1805); — *les Maris Garçons*, 1 acte (1806); — *le Chevalier de Sénanges*, 3 actes (1807); — *Ninon chez madame de Sévigné*, 1 acte (1807); — *Françoise de Foix*, 3 actes (1809); — *le Charme de la Voix*, 1 acte (1811); — *l'Enlèvement des Sabines*, ballet en 3 actes (1811); — *la Victime des Arts*, 2 actes, avec Nicolo et Solié (1811); — *l'Enfant prodigue*, ballet en 3 actes (1812); — *Valentin, ou le Paysan romanesque*, 2 actes (1813); — airs et récitatifs dans *le Laboureur chinois* (1813); — *l'Oriflamme*, 1 acte, à l'Opéra, en société avec Méhul, Paer et Kreutzer (1814); — *l'Heureux Retour*, ballet; — *les Deux Rivaux*, 1 acte; — *Féodor, ou le Batelier du Don*, 1 acte (1816); — *Roger de Sicile*, 3 actes, à l'Opéra (1817); — *Corisandre*, 3 actes au théâtre Feydeau (1820); — *Blanche de Provence*, à l'Opéra, en société avec Boieldieu et Chérubini (1821); — *Virginie*, 3 actes, à l'Opéra (1823); — *Aline, reine de Golconde*, ballet en 3 actes, avec Dugazon (1823); — *les Mousquetaires*, 1 acte, à Feydeau (1824); — *la Mère et la Fille*, 3 actes, non représenté; — *Pharamond*, à l'Opéra, avec Boieldieu et Kreutzer (1825); — *les Petits Appartements*, 1 acte (1827). — Berton a écrit en outre *Thrasybule*, cantate exécutée au Théâtre-Olympique (1804); — *Thésée*, cantate chantée à Bruxelles en présence de Napoléon; — *le Chant du Retour*, après la campagne de 1805; — plusieurs *Recueils* de canons à 3 et 4 voix, et un grand nombre de romances. On a de lui un système général d'harmonie, composé d'un *Arbre généalogique des Accords*, d'un *Traité d'harmonie basé sur l'Arbre généalogique*, et d'un *Dictionnaire des Accords*; Paris, 1815, 4 vol. in-4°. — Berton a rédigé sur son art une foule d'articles insérés dans divers journaux et dans l'*Encyclopédie* de Courtin, articles reproduits dans l'*Encyclopédie* de Didot. On lui doit aussi de nombreux rapports lus à l'Académie des beaux-arts de l'Institut. Parmi les brochures qu'il a publiées, on remarque celle qui parut en 1822, sous le titre : *De la Musique mécanique et de la Musique philosophique*, écrit dirigé contre le succès des opéras de Rossini.

**BERTON** (*François*), fils naturel du précédent et de M^lle^ Maillard, actrice de l'Opéra, né à Paris le 3 mai 1784, et mort le 15 juillet 1832. Il se fit d'abord connaître par des romances, et donna ensuite à l'Opéra-Comique : *Monsieur Dubosquet*, 1 acte (1810); — *Jeune et Vieille*, 1 acte (1811); — à l'Opéra, *Ninette à la Cour*, 2 actes (1811); — à l'Opéra-Comique, *les Caquets*, 1 acte (1820), et *le Château d'Iturbi*, ouvrage en 1 acte, représenté peu de temps après la mort de l'auteur.

Dieudonné Denne-Baron.

Raoul-Rochette, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Berton*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BERTON DE BOUEMIN** (*M.-L.*), historien français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Abrégé historique de l'établissement du calvinisme en l'île d'Oleron*; Bordeaux, 1699.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette, I, nos 59, 83.

**BERTONIO** (*Louis*), missionnaire italien, de l'ordre des Jésuites, né à Fermo en 1555, mort le 3 août 1625. Il entra dans la société de Jésus en 1575, et se rendit aux Indes pour y travailler à la propagation de la foi. Il mourut à Lima, après avoir séjourné quarante-quatre ans dans ces parages, et s'y être fait remarquer par la sainteté de sa vie et son caractère bienfaisant. Il laissa en espagnol des *ouvrages de piété* et des *traités* sur la langue du pays qu'il avait visité (1).

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.*

* **BERTOTTI SCAMOZZI** (*Octave*), architecte, né à Vicence en 1726, mort vers 1800. Vincenzo Scamozzi, le célèbre architecte du seizième siècle, n'ayant point d'enfant, ordonna par testament que la jouissance viagère de sa fortune appartiendrait successivement à celui de ses compatriotes qui se distinguerait le plus dans l'art de l'architecture, à la charge par celui-ci d'ajouter à son nom celui de Scamozzi. Ce legs échut à Bertotti, qui ne l'eût probablement pas obtenu de Scamozzi lui-même. En effet, cet artiste avait été l'émule et même l'ennemi de Palladio, tandis que Bertotti, héritier du nom et de la fortune de Scamozzi, fut loin de partager sa haine contre le grand architecte vicentin. Il fit au contraire une étude particulière des ouvrages de Palladio, dont il donna une magnifique édition, en ayant soin d'éliminer tous les monuments qui lui étaient attribués à tort. Cet immense travail, qui occupa une grande partie de sa carrière, ne l'empêcha pas cependant d'élever à Vicence et dans son territoire plusieurs palais et villas qui le montrèrent digne de Scamozzi son bienfaiteur, de Palladio son modèle. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario.* — *Descrizione delle Architetture, Pitture e Scolture di Vicenza.*

* **BERTOUL** (*Joseph*), missionnaire du seizième siècle. Il fut prieur du couvent de la Trinité d'Arras, voyagea en Hongrie, et y racheta, des mains des Turcs, un grand nombre d'esclaves chrétiens. Il laissa : *Iter Hungaricum*; — *Novus Artesiæ typus in tabula expressus.*

Sweert, *Athenæ Belgicæ.*

**BERTOUX** (*Guillaume*), littérateur français, né le 14 novembre 1723. Il entra dans la société de Jésus, et, quand cet ordre fut supprimé, il s'établit à Senlis, et y obtint un canonicat. On a de lui : *Histoire poétique tirée des poëtes français, avec un dictionnaire poétique*; Paris, 1767, 1771, 1777, in-12 (attribuée aussi à Saint-Arm. de Roquelaure, ancien évêque de Senlis); — *Anecdotes françaises, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XV*; Paris, 1767, in-8°; deuxième édit., ibid., 1768, in-8°; — *Anecdotes espagnoles et portugaises, depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours*; Paris, 1773, 2 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

* **BERTOZZI** (*François*), habile sculpteur du siècle dernier. *Les Quatre Éléments*, bas-reliefs qui existent au palais Lazzara, à Padoue, sont regardés comme ses meilleurs ouvrages.

E. B—n.

Valéry, *Voyages historiques et littéraires en Italie.*

**BERTRADE.** *Voy.* Berthe.

**BERTRADE.** *Voy.* Philippe et Yves *de Chartres.*

**BERTRADE DE MONFORT**, qui vivait dans la seconde moitié du onzième siècle, était femme de Foulques, comte d'Anjou et de Touraine, surnommé *le Réchin*, lorsqu'elle fut enlevée par le roi Philippe Ier dans un voyage qu'il fit à Tours en 1092. Foulques le Réchin et Robert le Frison, beau-père de Berthe de Hollande, que Philippe Ier avait répudiée, prirent les armes pour se venger; mais ils se lassèrent promptement, et firent la paix. Les ennemis les plus redoutables du roi de France étaient les évêques, qui refusaient de le marier avec Bertrade. Philippe voulut user de rigueur envers quelques-uns d'entre eux; mais il se vit bientôt frappé par les excommunications de la cour de Rome. Quand il entrait dans une ville, les chants des prêtres cessaient dans les églises, et l'on n'entendait plus le son des cloches. Dès que Philippe et Bertrade en sortaient, les prêtres reprenaient leurs hymnes, et les cloches retentissaient de joyeuses volées : « Entends-tu, ma belle, disait le roi en riant, entends-tu comme ces gens-là nous chassent? » En 1095, Philippe promit d'abandonner Bertrade; mais il ne tint point sa parole, et le concile de Clermont renouvela contre lui les sentences de l'excommunication. Pendant tout son règne, il fut sous le poids des anathèmes. Lorsque, vers l'année 1100 ou 1101, Philippe voulut associer au trône son fils Louis, Bertrade essaya, par tous les moyens, de l'en détourner pour y placer ses propres enfants; car Louis avait pour mère Berthe de Hollande. N'ayant pu réussir, elle chercha à faire mourir le jeune prince, qu'elle poursuivait d'une haine violente. Ses projets furent découverts; et, à la mort de Philippe, elle eut le regret de voir Louis succéder à son père. Elle suscita encore des troubles au commencement du nouveau règne. Quand elle se vit trompée dans son attente, elle prit le voile, et se retira dans un couvent qui dépendait de Fontevrault. Elle mourut peu de temps après. On dit qu'au temps de son concubinage elle rendit une fois visite, avec Philippe, à son ancien époux Foulques le Réchin. Tous trois se montrèrent en public, et s'assirent à une même table. Bertrade avait le roi Philippe à ses côtés, et Foulques à ses pieds, sur un escabeau.

Sismondi, *Histoire des Français.* — Le Bas, *Encyclopédie de la France.*

(1) Entre autres : *Artes de la lengua aymara* ; Juli, 1712, in-8°.

**BERTRAM** (*Auguste-Guillaume*), médecin allemand, né le 18 août 1752, mort à Halle le 25 mars 1788. Il fit ses études à l'université de cette dernière ville, et s'appliqua particulièrement à la médecine, à l'histoire naturelle et aux mathématiques. Afin d'acquérir des connaissances en minéralogie, il alla dans la Bohême en 1776, et parcourut le Riesen-Gebirge. En 1777 il se rendit à Gœttingue, et reçut en 1781, à Halle, le bonnet de docteur. Il fut nommé professeur à l'université de cette ville en 1787. On a de lui : *Dissertatio de Spasmo, ab examinatione conjecturas sistens*; Halle, 1781, in-8°.

*Biographie médicale.*

**BERTRAM** (*Chrétien-Auguste*), littérateur allemand, né à Berlin le 17 juillet 1751, mort le 18 septembre 1830. Après avoir fait ses études au gymnase de Joachimsthal et à l'université de Halle, il entra dans les finances en 1774. En 1777 il fut attaché, comme secrétaire intime, à la direction générale des domaines de Prusse; il devint ensuite conseiller intime de guerre, et fut chargé d'administrer les finances du margrave Henri de Brandebourg-Schwedt. Passionné pour la littérature, il composa, pendant son séjour à Dresde, une brochure sur les *souffrances de Werther*. A Berlin, il prit part à la rédaction de plusieurs journaux, et publia une *Gazette littéraire des théâtres*, qui accrut sa réputation. La direction des finances et celle du théâtre de Berlin l'obligèrent, en 1789, de renoncer à la littérature. L'électeur de Bavière lui conféra, en 1790, le titre de baron. Il dut, en 1806, s'établir dans la vieille Prusse, où l'administration générale des finances et des domaines avait été transférée. Une organisation nouvelle de cette administration le fit mettre à la retraite en 1813. On a de lui (en allemand) : *Almanach des Muses allemandes*; Francfort et Leipzig, 1773; — *Feuille littéraire*, de 1776 à 1777; — *Bibliothèque générale pour les artistes dramatiques*; Francfort et Leipzig, 1776-1777; — *Biographie des Artistes et des Savants de l'Allemagne*; Berlin, 1780; — *Gazette des Théâtres*, 1778-1784; — *Projet d'amélioration du théâtre allemand*, 1780; — *Annales du théâtre*; Berlin, 1788-1797.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie.*

**BERTRAM** (*Bonaventure-Corneille*), savant orientaliste, né en 1531 à Thouars en Poitou, mort en 1594. Il était à Toulouse lors de la Saint-Barthélemy, et n'évita les fureurs du fanatisme qu'en se retirant à Genève, où il devint ministre, puis professeur d'hébreu. Il se rendit ensuite à Lausanne, où il obtint une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort. Tous ses ouvrages annoncent une profonde connaissance de la langue hébraïque. Le plus remarquable de tous est intitulé *De politica judaica, tam civili quam ecclesiastica*; Genève, 1580, in-8°, réimprimé sous le titre *de Republica Hebræorum*; Leyde, 1641, in-18; ibid., 1651. Bertram est le premier protestant qui ait entrepris sur l'hébreu une traduction de la Bible. Sa traduction, à laquelle contribuèrent d'ailleurs Bèze, la Faye et d'autres savants, parut à Genève en 1588. Selon quelques biographes, il travailla aussi à la Bible de *Vatable*. Outre l'ouvrage déjà mentionné, on a encore de lui : *Comparatio grammaticæ et hebraïcæ et aramicæ*; Genève, 1574, in-4°; — *Lucubrationes Franckenthalenses*; Spire, 1588.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Bayle, *Dictionnaire crit.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BERTRAM** (*Jean-Frédéric*), théologien et linguiste allemand, né en 1699, mort en 1741. Après avoir étudié à Halle, il remplit diverses fonctions ecclésiastiques. Luthérien, et ennemi prononcé de la philosophie en général et des doctrines de Wolf en particulier, il fut engagé dans de longues controverses, surtout avec Reinbeck. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio de singularibus Anglorum in eruditionem orientalem meritis*, avec un *appendice* intitulé *de Vera medii ævi barbarie*, dans les *Miscellanea Lipsensia*, t. XI; — *Einleitung in die sogenannte schoene Wissenschaften oder sogenannten literæ humaniores* (Introduction à l'étude des belles-lettres); Halle, 1725; — *Parerga Ostfrisica, quibus continentur dissertationes de rerum in Ecclesia et republica Frisiæ orientalis scriptoribus gestarum*; Brunswick, 1735, in-8°.

Sax, *Onomasticon literarium*, t. VI, p. 380. — *Analecta*, 721. — Moser, *Lexicon theolog.*

* **BERTRAM** (*Jean-George*), théologien allemand, né à Lunebourg le 31 août 1670, mort le 2 août 1728. Après avoir étudié à Lunebourg, Minden, Celle et Helmstedt, il vint à Iéna, et suivit plus tard, en qualité d'aumônier, les troupes qui se rendaient dans le Brabant. A la paix, il vint exercer le saint ministère à Giffhorn, d'où il fut appelé à Brunswick. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de Avenione, qua ratione ad pontificatum Rom. pervenerit*; Iéna, 1693; — *Epistola gratulatoria de nummis Hussiticis*, sans date; — *Das Leben Ernesti, Herzogs zu Braunschweig und Lüneburg* (la Vie d'Ernest, duc de Brunswick et de Lunebourg); Brunswick, 1719, in-8°; — *Das Evangelische Lüneburg, oder Reformations-und Kirchen-historie der Stadt-Lüneburg* (Lunebourg évangélique, ou Histoire de la Réforme et de l'Église de Lunebourg); ibid., 1719.

Lauenstein, *Kirchenhistorie.*

***BERTRAM** (*Justin*), chroniqueur allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il laissa : *Pontifices Hildesheimenses metrovincti LIII usque ad annum* 1574, imprimé dans le *Syntagma rerum* de Paullinus.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**BERTRAM** (*Philippe-Ernest*), jurisconsulte allemand, né à Zerbst en 1726, mort à Halle le 13 octobre 1777. Après avoir fait ses études

dans cette dernière ville et à Iéna, il fut gouverneur des pages à Weimar en 1746, secrétaire intime en 1753, et professeur de droit civil et de droit public à Halle en 1761. On a de lui : *Entwurf einer Geschichte der Gelahrtheit* (Essai d'une histoire de l'érudition) ; Gotha, 1764, in-4°; — *Geschichte des Hauses und Fürstenthums Anhalt* (Histoire de la maison et de la principauté d'Anhalt), 1780, in-8°; — *Johann von Ferreras Historie von Spanien, fortgesetzt* (Histoire d'Espagne de Ferreras, avec la continuation; 11ᵉ vol., Halle, 1762; 12ᵉ vol., 1769; 13ᵉ et dernier vol. (allant jusqu'en 1648), 1772, in-4°; — *Einleitung in die Staatsverfassung der heutigen Europäischen Reiche und Staaten Teutschland* (Introduction à l'étude des constitutions des gouvernements actuels de l'Europe et des États allemands); Halle, 1770, in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland.*

**BERTRAMNE.** *Voy.* BRATRAMNE.

**BERTRAN** ou **BERTRAND DE BORN.** *Voy* BORN.

**BERTRAND**, nom commun à plusieurs personnages plus ou moins célèbres ; ceux qui sont antérieurs au seizième siècle sont rangés par ordre chronologique; les autres, par ordre alphabétique des prénoms.

**BERTRAND D'ALAMANON** ou **D'ALLAMON**, poëte et gentilhomme provençal, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il possédait, dans le diocèse d'Aix en Provence, la terre seigneuriale d'Alamanon, nommée aujourd'hui Lamanon. Au retour d'un voyage à Tripoli, qu'il fit avec le troubadour Geoffroi Rudel, son ami, il entra à l'abbaye de Silvenane, abbaye de l'ordre de Cîteaux. La bibliothèque de Robert, roi de Naples et comte de Provence, renfermait les poésies de Bertrand d'Alamanon, avec celles des autres troubadours.

Nostradamus, *Histoire de Provence*, part. III, p. 379. — *Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 443 et 444.

**BERTRAND DE GORDON**, troubadour du treizième siècle, était issu d'une ancienne famille du Querci. On n'a de lui qu'un *tenson*, dialogue poétique qu'il composa avec Pierre Raimond, et dans lequel ces deux troubadours se prodiguent alternativement les éloges et les épigrammes.

*Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, p. 641.

**BERTRAND** (*Pierre*), cardinal et théologien français, natif d'Annonay, mourut à Avignon le 24 juin 1349. Il professa tour à tour le droit civil et canonique à Avignon, à Montpellier, à Orléans, à Paris, et fut chanoine et doyen du Puy-en-Velay, conseiller-clerc au parlement de Paris, chancelier de la reine Jeanne de Bourgogne, évêque de Nevers, et plus tard évêque d'Autun. Son mérite lui acquit des amis nombreux parmi les littérateurs qui fréquentaient la cour du pape à Avignon, et la cour des rois de France. Il joua un rôle important dans la conférence tenue à Vincennes en 1329, que présida Philippe de Valois, et dans laquelle il s'agissait de circonscrire les juridictions civiles et ecclésiastiques en matière litigieuse. Cette conférence eut pour résultat d'obtenir du clergé une promesse de réformation. Les luttes qui s'engagèrent alors entre la France et l'Angleterre ne permirent point au roi de tenir la main à l'exécution de cet engagement. Le talent oratoire que Bertrand fit paraître dans cette discussion, en répondant à Pierre de Cugnières, avocat du roi, lui mérita, en 1331, le chapeau de cardinal, que lui donna le pape Jean XXII. Il fonda à Paris le collége d'Autun, appelé aussi *collége du cardinal Bertrand*. On a de lui : *Libellus adversus Petrum de Cugneriis* ; Paris, 1503, in-16; ibid., 1513, in-8° : la meilleure édition est celle qu'a donnée Brunet en 1731; — *Tractus de Origine jurisdictionum, sive de duabus potestatibus*; etc.; Paris, 1551, in-8°.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

**BERTRAND** (*Alexandre*), mécanicien français, né à Paris vers le milieu du dix-septième siècle, et mort en 1740. Il dirigeait, en 1690, un théâtre de marionnettes à la foire Saint-Germain, et excita contre lui les plaintes des comédiens français, en essayant de faire représenter dans sa loge une comédie par de jeunes enfants. Cette tentative marqua le commencement de la longue lutte que les acteurs forains eurent à soutenir contre les comédiens ordinaires du roi, et dans laquelle ces derniers, soutenus par les arrêts de la justice, succombèrent néanmoins devant le public sous les spirituelles facéties des saltimbanques de la foire. En vain démolit-on le théâtre de Bertrand, en vain lui fut-il interdit de jouer des pièces dialoguées ; les monologues et les écriteaux soutinrent contre le Théâtre-Français les marionnettes de Bertrand, qui n'en parodiaient qu'avec plus d'ardeur le ton, le geste et le débit des suppôts de Melpomène. Bertrand se retira en 1712, laissant à Bienfait, son gendre, le soin de sa modeste administration.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel historique.*

**BERTRAND** (*Antoine-Marie*), maire de Lyon, mort à Paris le 9 octobre 1796, était négociant au commencement de la révolution, dont il adopta franchement les principes. Nommé maire en février 1792, il montra beaucoup de fermeté au milieu des troubles qui éclatèrent en 1793, et déclara aux députés des sections où les royalistes et les fédéralistes étaient en majorité, « qu'il ferait sauter leur permanence à coups de « canon. » Mais les républicains étaient en trop petit nombre à Lyon. Bertrand, obligé de s'enfuir, se rendit à Paris, où il devint un des membres les plus actifs du club des Cordeliers. Après le 9 thermidor, il fut arrêté et jeté en prison; mais il fut bientôt relâché. Sous le Directoire, il fut compromis dans la conspiration de Babeuf et acquitté, puis dans l'attaque du camp de Gre-

nelle, où la police du temps avait attiré tous les amis ardents de la révolution. Il fut alors renvoyé avec les autres accusés devant une commission militaire, qui le condamna à mort le 18 vendémiaire an v (9 octobre 1796). Il montra beaucoup de courage en marchant au supplice.

*Moniteur.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERTRAND** (*Edme-Victor*), général, né le 21 juillet 1769 à Gérédot, département de l'Aube, mort à Vermandovillers le 15 janvier 1814. Bertrand fit les campagnes de 1792 et de 1793 aux armées du Nord, et se distingua par une belle défense de la ville du Cap, à Saint-Domingue. Après son retour en Europe, il assista au siége de Dantzig (1807), y fut blessé, et y reçut la décoration de la Légion d'honneur. Nommé colonel en 1813, il commandait, aux batailles de Lutzen et Bautzen, le 139e régiment; et, quoique blessé de quatre coups de feu, il s'empara lui-même, à la première affaire, d'une aigle ennemie, et enleva trois fois, à la tête de son régiment, une position défendue par des forces supérieures aux siennes, et par une formidable artillerie. Tant de bravoure fut dignement récompensée : le colonel Bertrand reçut, sur le champ de bataille, les éloges des maréchaux qui environnaient l'empereur, et qui l'embrassèrent en lui disant : « Colonel, vous avez sauvé l'armée. » Élevé, en 1813, au grade de général de brigade, il assista en cette qualité à la bataille de Leipzig, où il fut frappé d'un coup de feu qui d'abord ne parut pas mortel, mais qui le devint par la fatigue d'une retraite précipitée.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BERTRAND** (*Élie*), naturaliste suisse, né à Orbe en Suisse en 1712, mort vers 1790. Il fut prédicateur à Berne en 1744, conseiller privé du roi de Pologne, membre des Académies de Stockolm, Berlin, Florence, Lyon. On a de lui : *le Philanthrope*; la Haye (Lausanne), 1738, 2 vol. in-12; — *Mémoires sur la structure intérieure de la terre*; Zurich, 1752, in-8°; — *Essais sur les usages des montagnes, avec une lettre sur le Nil*; Zurich, 1754, in-4°; — *Mémoires pour servir à l'histoire des tremblements de terre de la Suisse, principalement pour l'année 1755, avec quatre sermons prononcés à cette occasion*; Berne, 1756, in-8°; — *Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse, et principalement du pays de Vaud*; Genève, 1758, in-8°; — *Théologie astronomique de W. Derham*, 1760, in-8°; — *Dictionnaire oryctologique*, ou *Dictionnaire universel des fossiles propres et des fossiles accidentels*; la Haye, 1763, 2 vol. in-8°; — *Recueil de divers traités sur l'histoire naturelle de la terre et des fossiles*; Avignon, 1766, in-4°; — *le Solitaire du mont Jura, récréation d'un philosophe*; Neufchâtel, 1782, in-12; — *Sermons prononcés à Berne à l'occasion de la découverte d'une conspiration contre l'État*; Lausanne, 1749, in-8°; — *Confession de foi des Églises réformées en Suisse*; 1760 (ce n'est qu'une traduction du livre *Confessio fidei*, publié par Bullinger); — *le Thévenon, ou les Journées de la Montagne*; Lausanne, 1777, in-12; 1780, 2 vol. in-8°.

Chaudon et Delandine, *Dictionn. univers. historique.*

**BERTRAND** (*Jean*), agronome suisse, frère aîné d'*Élie*, naquit à Orbe en 1708, et mourut le 28 décembre 1777. De Lausanne et de Genève, où il avait achevé ses études, il alla se perfectionner en Hollande, où il se lia avec un grand nombre de savants. A peine âgé de vingt ans, il traduisit les *Nouveaux sermons de Tillotson*; ce travail obtint le suffrage de Barbeyrac, qui le jugea digne de faire suite à sa traduction des premiers sermons de ce prédicateur. De retour dans sa ville natale, il fut attaché à l'église de Grandson, et plus tard nommé pasteur d'Orbe. Il s'appliqua dès lors, avec ardeur, aux études agronomiques. Il fut trois fois couronné par la Société économique de Berne, qui l'admit parmi ses membres et le choisit pour secrétaire. On a de lui les traductions : de *Léonidas*, poëme de Glover; la Haye, 1739, in-12; — de *l'Amitié après la mort*, ou *Lettres des Morts aux Vivants*, par mistriss Rowe; Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12; — de la *Fable des abeilles* de Mandeville; Amsterdam, 1740, 4 vol. in-12; — du *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, de Kolb; Amsterdam, 1741, 3 vol. in-12; — des *Nouveaux sermons* de Doddrige; Genève, 1749. Ses ouvrages originaux sont : *de l'Eau relativement à l'économie rustique*, ou *Traité de l'Irrigation des prés*; Avignon et Lyon, 1764, in-8°, avec 7 pl.; nouv. édit. augm., Paris, 1801, in-12; trad. en allemand, Nuremberg, 1765; — *Essai sur l'esprit de la législation favorable à l'agriculture, à la population, au commerce, aux arts et aux métiers*; Berne, 1766, in-8°; trad. en italien et en allemand; — *Éléments d'Agriculture fondés sur les faits et les raisonnements, à l'usage des gens de la campagne*; Berne, 1775, in-8°; trad. en allemand, 1785; — *Encyclopédie économique*; Yverdun, 1770-1771, 16 vol. in-8°.

*Journal helvétique*, janvier 1778. — Quérard, *France littéraire.* — Barbier, *Examen critique des Dict.*

**BERTRAND** (*Étienne*), jurisconsulte français, né dans le Dauphiné, vivait, dans la première moitié du seizième siècle, à Carpentras, dans le comtat Venaissin. On a de lui : des *Conseils*, 1532, 6 vol. in-fol. Dumoulin en faisait le plus grand cas, et les a annotés.

Chorier, *Histoire du Dauphiné.*

**BERTRAND** (*François*), littérateur français, vécut dans la dernière moitié du seizième siècle. Il abandonna le barreau pour la poésie. On a de lui : *les Premières idées d'amour, contenant les Amours d'Europe en quatre livres, six églogues, et un livre de Mélanges*; Orléans, 1599, in-8°; — *Pryam, roy de Troye, tragédie*

avec des chœurs ; Rouen, 1600, 1605 ou 1611, in-12.

*Histoire du Théâtre-Français.*—Beauchamps, *Recherches sur les théâtres de France.*

**BERTRAND** (*François-Séraphique*), jurisconsulte et littérateur français, né à Nantes le 30 octobre 1702, mort le 15 juillet 1752. Des infirmités longues et cruelles ne lui permirent point de persévérer dans la carrière du barreau, où il s'était acquis une brillante réputation. Un mémoire pour le commerce de Nantes contre la place de Saint-Malo le fit connaître avantageusement au conseil d'État. On a de lui : *Poésies diverses ;* Leyde (Nantes), 1749, in-16 ; — une édition du *Ruris Deliciæ*, 1736, in-12.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

***BERTRAND** (*Gabriel*), chirurgien français, vivait à Paris dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Réfutation des erreurs contenues au livret intitulé* l'Histoire de tous les muscles du corps humain, *composée par C. Guillemeau, par un escolier en chirurgie ;* Paris, 1613, in-8° ; — *Question chirurgicale, tirée des sentiments d'Hippocrate : savoir si, en la curation des os fracturés, on doit, après les premières bandes, appliquer plutôt les compresses longitudinales pour affermir, que les transversales pour remplir l'inégalité du membre rompu ;* Paris, 1636, in-12 ; — *les Vérités anatomiques et chirurgicales des organes de la respiration, et des artificieux moyens dont la nature se sert pour la préparation de l'air ;* Paris, 1639, in-12 ; — *Anatomie française, en forme d'abrégé ;* Paris, 1656.

*Biographie médicale.*

***BERTRAND** (*Gabrielle*), femme peintre française, née à Lunéville en 1737, morte en 1790. Elle peignit surtout au pastel, et quelques-uns de ses tableaux se voient au musée de Vienne. Elle épousa dans cette ville le sculpteur Beyer. Elle travailla aussi à Naples et à Bruxelles. Elle peignit pour la reine des Deux-Siciles une *Marie-Thérèse*, au moment où elle laisse le deuil pour prendre les rênes du pouvoir.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BERTRAND** (*Henri-Gratien*, comte), général français, né le 28 mars 1773 à Châteauroux (Indre), mort dans sa ville natale le 31 janvier 1844. Il servait comme garde national dans la journée du 10 août 1792, et défendit le roi. Il entra alors dans le génie, et suivit Bonaparte en Égypte, où il contribua à fortifier plusieurs places. Il se distingua à Austerlitz, à Spandau, à Friedland, pendant les campagnes de Wagram et de Russie. Après la mort du général Duroc, Bertrand fut nommé à sa place grand maréchal du palais. Après la bataille de Leipzig, Bertrand réussit à protéger la retraite de nos troupes, en s'emparant de Weissenfels et du pont sur la Saale. Ses services furent aussi d'une grande importance après la bataille de Hanau. Revenu à Paris par l'ordre de l'empereur en 1814, il fut nommé aide-major de la garde nationale, fit ensuite cette campagne de France si étonnante par les succès et les revers de Napoléon, et suivit l'empereur à l'île d'Elbe. Il fut nommé aide-major général de l'armée pendant les Cent-Jours. Après la bataille de Waterloo, il fut désigné comme l'un des trois officiers qui eurent la permission de suivre l'empereur à Sainte-Hélène, et ne revint dans sa patrie qu'après avoir recueilli le dernier soupir de Napoléon. Bertrand avait été condamné à mort, par contumace, le 7 mai 1816 ; mais à son retour dans sa patrie, en 1821, le roi annula par ordonnance le jugement, et le réintégra dans tous ses grades militaires. Madame Bertrand, fille du général Arthur Dillon, partagea l'exil volontaire de son mari à Sainte-Hélène. Après 1830, le général fut élu député de son département. Dès son entrée à la chambre, il s'est fait remarquer par des idées libérales fortement prononcées, autant que par un grand amour de la justice. Il n'a jamais oublié, à la fin de ses discours, de répéter son vote inébranlable pour la liberté illimitée de la presse, qui était son *Delenda Carthago.*

Après sa mort, ses fils ont publié, en 2 vol. in-8° et atlas (Paris, 1847), les *Campagnes d'Égypte et de Syrie, mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon, dictés par lui-même, à Sainte-Hélène, au général Bertrand.* En tête se trouve un avertissement écrit par le général Bertrand : « Napoléon, dans les instructions qu'il a laissées « à ses exécuteurs testamentaires, leur a dit : « *En imprimant mes campagnes d'Italie et* « *d'Égypte, et ceux de mes manuscrits qu'on* « *imprimera, on les dédiera à mon fils.* » « Ne « pouvant plus me conformer aux intentions de « l'empereur, je dédie ses mémoires sur les « campagnes d'Égypte et de Syrie au peuple « français qu'il a tant aimé, à ce peuple intelli- « gent et brave qui a eu une si grande part à « nos armes. »

Le baron de Menneval, si habitué à lire l'écriture de Napoléon, a copié le manuscrit contenant beaucoup de corrections au crayon de la main de l'empereur ; ce manuscrit a été déposé à la ville de Châtellerault. « Napoléon, dit le général Bertrand dans son avant-propos, a dicté à Sainte-Hélène des volumes recopiés en écriture fine, en lignes serrées avec de petites marges, par cela même difficiles à corriger, ce que néanmoins il a fait souvent avec patience (1).

« L'empereur dictait avec une si grande rapidité, que la main la plus exercée, la plus habituée aux abréviations avait peine à suivre sa parole. A Sainte-Hélène, n'ayant plus de secretaire accoutumé à ce travail, et aussi n'étant plus pressé par ses occupations, ses dic-

(1) Afin que ces écrits fussent plus aisément soustraits à l'inquisition du gouverneur, Napoléon les avait fait copier aussi par Saint-Denis, un de ses valets de chambre, qui lui servait de secrétaire à Longwood. C'est sur les manuscrits ainsi copiés par Saint-Denis que le général Montholon a fait imprimer chez Didot la campagne d'Italie et autres mémoires.

tées étaient moins rapides; ce qu'il écrivait était aussi beaucoup plus lisible. César dictait, dit-on, à quatre secrétaires à la fois. Je doute que dans une journée ces quatre secrétaires écrivissent plus de pages que n'en expédiait le seul secrétaire de Napoléon. Si on en avait conservé les minutes, et qu'on fît imprimer les lettres écrites par Napoléon dans les vingt-quatre heures à ses ministres du trésor, des finances, de la guerre, de la marine, de la justice, au directeur des travaux publics, à ses maréchaux, à ses généraux, on serait étonné de l'immensité du travail qui sortait chaque jour de son cabinet, et ce serait un des meilleurs moyens de faire connaître l'homme extraordinaire qui pendant quinze ans a dirigé les affaires de la France. »

*Vict. et Conq.* — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

**BERTRAND** ou **BERTRANDI** (*Jean*), cardinal français, né en 1470, mort en 1560. Issu de l'une des familles les plus anciennes de Toulouse, il fut nommé capitoul de cette ville en 1519, second président du parlement en 1533, et, en 1536, premier président. La protection d'Anne de Montmorency le fit passer en 1538, comme troisième président, au parlement de Paris, dont il devint premier président en 1550. Après la disgrâce du chancelier Olivier, la faveur de Diane de Poitiers fit donner à Bertrand la charge de garde des sceaux. Devenu veuf, il entra dans l'état ecclésiastique; il fut pourvu, d'abord, de l'évêché de Cominges, puis de l'archevêché de Sens, et élevé enfin au cardinalat en 1557, à la recommandation de Henri II. Il mourut à Venise, à son retour de Rome, où il avait assisté à l'élection du pape Pie IV.

Son neveu *Jean*, sieur de Catourze, jurisconsulte, mort en 1594, fut aussi premier président du parlement de Toulouse. Sa vie, écrite par son fils *François*, se trouve en tête de son livre : *De Vitis jurisperitorum*; Toulouse, 1617, ouvrage souvent réimprimé.

**BERTRAND** (*Nicolas*), mort en 1527, de la même famille que le précédent, fut professeur de droit à l'université de Toulouse. On a de lui : *De Tholosanorum Gestis*; Toulouse, 1515, in-fol. Cet ouvrage réunit, à des récits d'une authenticité équivoque, la chronique de Guillaume de Puy-Laurent et de Bernard de la Guionie; il a été traduit en français sous ce titre : *Des gestes des Tholosains*; Toulouse, 1517, in-4°.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — *Biographie Tousaine.*

**BERTRAND** (*Jean-Baptiste*), médecin français, né au Martigue en Provence le 12 juillet 1670, mort le 10 septembre 1752. Son goût pour la médecine le fit renoncer à l'état ecclésiastique, auquel il avait été destiné. Il suivit les cours de l'école de Montpellier, pratiqua l'art de guérir dans sa ville natale, et alla ensuite avec toute sa famille s'établir à Marseille. Là, durant les ravages qu'exerça une fièvre contagieuse en 1709, il suppléa seul, dans le service de l'hôtel-Dieu, ses trois collègues, qui avaient renoncé à leur emploi, et fut assez heureux pour échapper à ce cruel fléau. Il se distingua par un égal dévouement pendant la peste de 1720; et tandis que sa famille, qui suivait généreusement son exemple, avait péri presque tout entière, il échappa comme par miracle aux atteintes de la maladie. On a de lui : *Relation historique de la peste de Marseille*; Marseille, 1721, in-12; Lyon, 1723, avec des observations; — *Lettre sur le mouvement des muscles et sur les esprits animaux*; 1732, in-12; — *Réflexions sur le système de la trituration*, 1714; — *Dissertation sur l'air maritime*; Marseille, 1724, in-4°; — *Lettre à M. Didier*, qui l'avait attaqué dans son *Traité des Tumeurs.*

*Biographie médicale.*

**BERTRAND** (*Jean-Baptiste*), grammairien français, prêtre de l'Oratoire, né à Cernay-lès-Reims (Marne) le 8 septembre 1764, mort à Chaillot le 11 octobre 1830. Il vint fort jeune à Paris, où il fut employé à la bibliothèque du Louvre, et servit comme correcteur-typographe dans plusieurs imprimeries. En 1803, il entra dans l'enseignement, et fut professeur à Lisieux et à Rennes, où il exerça en même temps la profession de libraire. Mais, d'un caractère peu sociable, il quitta bientôt ses fonctions pour mener une vie aventureuse jusqu'à sa mort, qui arriva à l'hospice de Sainte-Périne, à Chaillot. Bertrand avait pris part à la correction et révision des articles de la *Biographie* de Michaud. On a de lui : *Il y a des cas dans toutes les langues, et c'est une erreur de croire qu'il n'y en a point dans les noms français; dissertation philosophique lue à l'Institut national*; Paris, 1797, in-8°; — *Raison de la syntaxe des participes dans la langue française*; Paris, 1809, in-8°; ouvrage réuni au précédent sous le titre de *Dissertations grammaticales*; Paris, 1809, in-8°; — *Dissertation sur une urne conservée au musée de Rennes, et qui a dû contenir les cendres d'Artémise, reine d'Halicarnasse*; lue dans la Société des sciences et arts de Rennes, 1806; — Mémoire (inédit) sur le *Télémaque* de Fénelon.

*Magasin encyclopédique*, 3e année, t. II.

**BERTRAND** (*Jean-Élie*), prédicateur suisse, naquit à Neufchâtel en 1737, et mourut dans la même ville le 26 février 1779. Il s'établit d'abord à Berne, où on l'avait nommé premier pasteur de l'Église française; mais, grâce à ses talents pour la chaire, il obtint bientôt la place de professeur de belles-lettres à l'Académie de Neufchâtel. Il coopéra, en 1770, à la fondation dans cette ville de la Société typographique, et en surveilla les publications. L'Académie des sciences de Munich et la Société des curieux de la nature l'avaient admis au nombre de leurs membres. On a de lui : *Sermons sur les différents textes de l'Écriture sainte*; Neufchâtel, 1773, 2e édit., 1779, in-8°; — *Morale de l'Évangile*,

ou *Discours sur le sermon de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la montagne*; Neufchâtel, 1775, 4 vol. in-8°; — *Sermons pour les fêtes de l'Église chrétienne*; Yverdun, 1776, 2 vol. in-8°; — *Combien le respect pour les mœurs contribue au bonheur d'un État*, dans le *Journal helvétique*, juin et juillet 1777; — une édition des *Descriptions des arts et métiers*; Neufchâtel, 1771-783, 10 vol. in-4°; — une édition d'Eutrope, *Breviarium Historiæ romanæ*, d'après les manuscrits de la bibliothèque de Berne, 1762 ou 1768, in-8°; — une édition du *Voyage en Italie de Lalande*; Yverdun, 1760.

Brunet, *Manuel du libraire*. — Barbier, *Examen critique*, p. 103.

**BERTRAND** (*Louis*), mathématicien et géologue, parent du précédent, naquit à Genève le 3 octobre 1731, et mourut le 15 mai 1812. Jallabert ayant laissé vacante par sa retraite la chaire qu'il occupait, Bertrand ne craignit pas de la briguer, quoiqu'il eût à peine atteint sa vingtième année. On lui préféra Trembley, l'un de ses compétiteurs; mais il sut, malgré sa défaite, se concilier l'estime de ses juges. Disciple d'Euler, il devint l'ami de ce grand homme, fut admis à l'Académie des sciences de Berlin en 1754, et quitta cette ville pour retourner dans sa patrie, après avoir visité la Hollande et l'Angleterre. Il obtint en 1761 la chaire que, dix ans auparavant, Trembley lui avait enlevée. Il la remplit avec autant de succès que de zèle, et s'en démit à l'époque de la révolution de Genève, et alla, dans un village de la Suisse, chercher le repos et les consolations que sa patrie ne pouvait lui offrir. Il y revint néanmoins en 1799, et travailla, durant les dernières années de sa vie, à perfectionner ses *Éléments de Géométrie*. On a de lui : *De l'instruction publique*; Genève, 1774, in-12; — *Développements nouveaux de la partie élémentaire des mathématiques, prise dans toute son étendue*; Genève, 1778, 2 vol. in-4°; — *Renouvellements périodiques des continents terrestres*; Hambourg, 1799; 2e édit., Genève, 1803, in-8°; — *Éléments de Géométrie*; Genève, 1812, in-4°, avec 11 planches.

*Magasin encyclopédique*, 1812, t. II, p. 433-440. — *Notice sur Bertrand*, dans la *Bibliothèque Britannique*, t. L, sciences et arts, p. 173-181. — Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, p. 26, édit. in-4°.

**BERTRAND** (*Louis-Jacques-Napoléon Aloïsius*), poëte français, né le 20 avril 1807 à Céva en Piémont, mort en mai 1841. Il fit ses études à Dijon, où sa famille était établie, et débuta, dans la carrière littéraire, par la collaboration à plusieurs journaux de province, tels que *le Patriote* de la Côte-d'Or. Il vint ensuite à Paris, servit de secrétaire à M. Rœderer, et mourut à l'hospice Necker, par suite d'une maladie de poitrine. Une seule personne le conduisit jusqu'au cimetière : c'était M. David d'Angers. On a de Bertrand une œuvre posthume, intitulée *Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*; Angers (Victor Pavie), 1842; avec une introduction de M. Sainte-Beuve. M. B.

G. de Molènes, *Revue des Deux Mondes*, 1841.

* **BERTRAND** (*Noël-François*), graveur français, né à Soisy-sous-Étioles en 1784. Il fut élève de Moreau le jeune et de David. En 1812, il grava les *Sabines* et le *Napoléon* de ce dernier maître. Il publia aussi neuf cahiers pour l'étude du dessin élémentaire, d'après Raverdin et Bourgeois; et en 1826, une œuvre de même nature, d'après Girodet. Il grava de même d'après le Poussin, Rubens, et devint professeur de gravure sur cuivre.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes français*.

**BERTRAND** (*Philippe*), sculpteur, né à Paris en 1664, mort dans la même ville en 1724. On a de lui : *l'Enlèvement d'Hélène*, groupe en bronze, qui lui ouvrit les portes de l'Académie; — *la Force et la Justice*, qui décorent les arcades du chœur de Notre-Dame; — *Saint Satyrus*, à l'hôtel des Invalides; — *l'Air*, au château de Trianon, etc.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BERTRAND** (*Philippe*), géologue et ingénieur français, né en 1730 au château de la Commanderie de Launay, près de Sens; mort à Paris en 1811. Il entra, jeune encore, dans le corps du génie civil, et fut employé dans l'Auvergne, les Alpes et les Pyrénées. Il profita de ses voyages pour se fortifier dans l'histoire naturelle et surtout dans la géologie. On le nomma, en 1769, ingénieur en chef de la Franche-Comté. Vers cette époque, un officier du génie militaire, nommé Labiche, présenta au gouvernement un travail pour faire exécuter un canal du Rhône au Rhin, par la Saône et le Doubs. Le mémoire et les plans de cet ingénieur furent renvoyés à l'examen de Bertrand, qui, en exagérant les difficultés de ce projet, en détermina l'ajournement. Quelque temps après, Bertrand lui-même proposa de rétablir la navigation du Doubs à la Saône, par l'établissement d'un canal qui joignit au mérite d'être navigable en tout temps, l'avantage d'abréger considérablement le trajet. Ce plan était en réalité celui de Labiche. Malgré les réclamations de cet officier, le canal de Dôle à S.-Jean-de-Losne fut autorisé par arrêt du conseil le 25 septembre 1783, et la direction en fut donnée à Bertrand, qui, le 3 novembre de la même année, s'en rendit adjudicataire pour la somme de 610,000 livres. Il laissa à son successeur le soin de terminer cette entreprise, et obtint, en 1787, l'inspection générale des ponts et chaussées. En 1790, il proposa à l'assemblée nationale un plan pour la jonction du Rhône au Rhin par la rivière du Doubs. C'était encore un plagiat du mémoire présenté par Labiche : celui-ci demanda que l'exécution de ce projet lui fût confiée; mais on ne lui adjugea qu'une indemnité, et la proposition de Bertrand fut acceptée. Cet ingénieur ne put voir la fin de cette grande entreprise, qui ne fut achevée qu'en 1832. Il avait été reçu, en 1786,

membre de l'Académie de Besançon, et, en 1800, correspondant de la Société d'agriculture du département du Doubs. On a de lui : *Projet d'un canal de navigation pour joindre le Doubs à la Saône*; Besançon, 1777, in-4°; — *Lettre à M. le comte de Buffon*, ou *Critique et nouvel essai sur la théorie générale de la terre*; Besançon et Paris, 1780, in-12; seconde édit., avec un *Supplément où l'on traite plus en détail les questions fondamentales de la géographie physique*; Besançon, 1782, in-18; — *Avis important sur l'économie politico-rurale des pays de montagnes*, etc.; Paris, 1788, in-8°; — *Mémoire présenté à l'Assemblée Nationale sur le projet de jonction du Rhône au Rhin*; Paris, 1790, in-4°; — *Projet du canal à continuer pour la jonction du Rhône au Rhin*; Paris, in-4°; — *Système de navigation fluviale*; Paris, 1793, in-4°; seconde édit., 1804, avec une planche représentant l'écluse construite en 1787 sur la Saône à Gray; — *Nouveau Système sur les granits, les schistes, les mollasses, et autres pierres vitreuses*; Paris, 1794, in-8°; — *Nouveaux principes de géologie*; Paris, 1798, in-8°; 2e édit. revue et corrigée, 1804, in-8°; — *Précis de l'affaire concernant le canal proposé sous la citadelle de Besançon*, etc.; Paris, 1803, in-8°; — *Avis important sur le canal de l'Ourcq*; Paris, 1805, in-8°; — quelques articles insérés dans le *Journal des Mines*, t. VII-IX.

*Biographie des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.*

* **BERTRAND** (*Pierre-Jean-Baptiste*), médecin français, né à Boulogne-sur-Mer en 1782, mort le 4 mars 1844. Il eut pour maître le célèbre professeur Alibert, et fut quelque temps pharmacien de marine. On a de lui : *Précis de l'histoire physique, civile et politique de la ville de Boulogne-sur-Mer et ses environs, depuis les Morins jusqu'en 1814; suivi de la topographie médicale*, etc.; Boulogne-sur-Mer et Paris, 1828-1829, 2 vol. in-8°, avec gravures et cartes.

*Notice biographique sur P.-J.-B. Bertrand*; Boulogne-sur-Mer.

* **BERTRAND** (*Severin*), théologien et humaniste français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut prêtre à la Ferté-Bernard. On a de lui : *Oraison funèbre de madame la duchesse de Guise, Anne d'Este*; Paris, 1607, in-4°; — *la Rhétorique royale françoise*; Paris, 1615, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. IV.

**BERTRAND** (*Thomas-Bernard*), médecin français, né à Paris le 22 octobre 1682, mort dans la même ville le 19 avril 1751. Il fut docteur en médecine en 1710, professeur de chirurgie en 1724, professeur de pharmacie en 1738, doyen de la faculté en 1740. On a de lui les thèses suivantes : *An catamænia a plethora*; Paris, 1711, in-4°; — *Utrum in ascite paracentesim tardare malum*; Paris, 1730, in-4°; — *An aquæ potus omnium saluberrimus*; Paris, 1739, in-4°; — *An venæ sectio, operationum frequentior simulque periculosior*; Paris, 1744, in-4°; — *An alvis astrictioribus, medicina in alimento et blanda catharsi*; Paris, 1747, in-4°. Les nombreux manuscrits qu'il avait laissés sont demeurés inédits, à l'exception de l'ouvrage intitulé *Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine en l'université de Paris, depuis 1110 jusqu'en 1750, extraite du manuscrit de feu Thomas-Bernard Bertrand, communiquée par son fils, et rédigée par Jac.-Alb. Hazon*; Paris, 1778, in-4°.

Son fils *Bernard-Nicolas*, né en 1715, mort le 29 septembre 1780, fut docteur régent de la faculté de médecine de Paris. On a de lui : *Éléments de Physiologie*; Paris, 1756, in-12; — *Éléments d'Oryctologie*; Neufchâtel, 1770, in-8°; — *De Partu viribus maternis absoluto*; Paris, 1771, in-4°. Le premier de ces ouvrages a obtenu les suffrages de Portal, et le dernier ceux de Haller.

*Biographie médicale.*

* **BERTRAND** (*Vincent*), peintre français contemporain. Il peignit en miniature, et exposa, à partir de 1806, des œuvres remarquables. Ce qui y domine, c'est la couleur et l'harmonie. Les cheveux surtout ont dans ses portraits un fini admirable. Ses portraits les plus remarqués furent ceux du colonel Tascher, du peintre Lemaire, de Redoutté, de Laffitte, et du flûtiste Gillon.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes français.*

**BERTRAND** (l'abbé), astronome français, né à Autun en 1755, mort en avril 1792. Il commença ses études dans sa ville natale et les acheva à Paris, où l'évêque d'Autun l'avait envoyé. Bertrand y prit le grade de bachelier en théologie, entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé vicaire dans la paroisse de Braux, près de Semur, où son goût pour l'astronomie le fit réprimander souvent par son curé. Bientôt il dut à un protecteur une position plus conforme à ses penchants : l'abbé Fabaret, grand chantre de la Sainte-Chapelle de Dijon, l'appela auprès de lui en 1782, et lui fit donner la chaire de physique alors vacante au collége de Dijon. Les talents qu'il y déploya lui ouvrirent les portes de l'Académie de cette ville. Il seconda les travaux aérostatiques de Guyton de Morveau, qu'il suivit dans un voyage aérien le 25 avril 1784. Il détermina en 1786 la position des principales villes de la Bourgogne, réduisit les étoiles cataloguées par Mayer, et commença à en calculer les longitudes. Il adressa à Lalande un travail qu'il avait exécuté sur l'éclipse du 25 juin 1787, dont le commencement seul avait été visible pour les astronomes de Paris. Il obtint, par l'intervention de ce célèbre astronome, la faveur d'accompagner d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de la Pérouse; mais, à son arrivée au cap de Bonne-Espérance le 17 janvier 1792, le mauvais état de sa santé l'obligea à donner sa

démission. Il eut cependant assez d'énergie pour gravir, malgré sa faiblesse, jusqu'au sommet de la montagne de la Table; il en mesura la hauteur, et y fit des observations météorologiques. Comme il en descendait pour rejoindre l'expédition française, il tomba, suivant Lalande, d'une hauteur de deux cents pieds, et roula de rochers en rochers. On crut d'abord qu'il parviendrait à se rétablir, et lui-même semblait y compter lorsqu'il annonçait à Lalande son prochain retour; mais ses espérances ne se réalisèrent pas, et il mourut des suites de cette chute. On a de lui : *Considérations sur les étoiles fixes*; Dijon, 1786, in-8°; — *Tables astronomiques à l'usage de l'Observatoire de Dijon*; Dijon, 1786, in-8°; — des Rapports, Mémoires, Observations physiques et astronomiques, ainsi que l'*Éloge de Guéneau de Montbelliard*, dans les recueils de l'Académie de Dijon, 1784-1790.

Lalande, *Bibliographie astronomique*, p. 723. — *Mémoires de l'Académie de Dijon*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel historique*.

*BERTRAND (*Joseph*), mathématicien français, né en 1822. Entré le premier à l'École polytechnique à l'âge de dix-sept ans, il fit partie, à sa sortie de l'école, du corps des ingénieurs des mines; puis il remplit successivement les fonctions de professeur au collége Saint-Louis, d'examinateur d'admission à l'École polytechnique, de maître de conférences à l'École normale. Il est actuellement répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, et professeur suppléant de physique mathématique au collége de France. On a de lui : *Traité d'arithmétique*, in-8°; 1re édition, 1849; 2e édition, 1851; — *Traité d'Algèbre*, in-8°; Paris, 1850; — un très-grand nombre de *Mémoires*, dont voici les principaux : *Sur les conditions d'intégralité des fonctions différentielles*; — *Sur le nombre des valeurs que prend une fonction quand on y permute les lettres qu'elle renferme*; — *Sur la théorie générale des surfaces*; — *Sur la théorie des phénomènes capillaires*; — *Sur la théorie des mouvements relatifs*; — *Sur la similitude en mécanique*; — *Sur la propagation du son*; — *Sur l'intégration des équations générales de la mécanique*, insérés dans le *Journal de l'École polytechnique*, dans le *Journal des mathématiques*, de M. Liouville, et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* (savants étrangers).

*Journal de l'École polytechnique. — Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences.*

*BERTRAND DE COMPS, seizième grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, élu en 1236, mort en 1241. Il adressa en 1237 une citation aux chevaliers d'Angleterre, afin qu'ils vinssent remplacer leurs frères morts en Palestine. Obéissant à la voix de leur chef, ils abandonnèrent leur maison de Clarkenwille à Londres, ayant leur robe pour cuirasse, et leur épée à la ceinture. « Ils allaient, dit un auteur con-« temporain, inclinant la tête à droite et à gau-« che, le capuce abaissé, se recommandant aux « prières du peuple accouru à leur passage. » Jérusalem ayant été rendue aux chrétiens, Bertrand de Comps vida les trésors de l'ordre pour relever les remparts de la sainte cité. Il était d'une famille illustre de Provence, ou plutôt du Dauphiné.

Villeneuve de Bargemont, *Monuments du grand maître de l'ordre de Jérusalem*, t. I. — *Histoire de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem*.

BERTRAND DE LA HOSDINIÈRE (*Charles-Ambroise*), magistrat français, mort en 1819. Il était procureur du roi à Falaise au moment de la révolution. En 1792, il fut envoyé à la convention par le département de l'Orne; il y vota la mort de Louis XVI, et, s'étant rangé du côté des girondins, il donna sa démission après la journée du 31 mai 1793. Arrêté le 2 juin suivant, il fut mis en liberté par l'entremise de Saint-Just. Après la session, il devint commissaire du Directoire dans son département, fonctions qu'il exerçait lorsqu'il fut nommé en l'an VI (1798) député au conseil des cinq-cents; il s'y rangea parmi les adversaires du Directoire, après avoir hésité quelque temps entre les deux partis qui divisaient le conseil. Le 23 juillet, il contribua à la création d'une commission qui devait s'occuper des moyens d'atteindre les émigrés qui rentraient en changeant de nom; il s'éleva ensuite contre les écrivains qui attaquaient les institutions républicaines, demanda néanmoins la liberté de la presse, et fut un des plus ardents ennemis des directeurs Merlin, Treilhard et Larevellière, qu'il appelait *le triumvirat directorial*; il les invita à quitter le pouvoir, et détermina leur chute. Il proposa ensuite la réorganisation des sociétés patriotiques, comme un moyen de ranimer l'esprit républicain. Il avait alors acquis une grande popularité, qu'il perdit ensuite en défendant l'élection de Sieyes, que les patriotes savaient être opposé au gouvernement démocratique. Quelques jours plus tard, il se joignit à Jourdan, qui voulait que la patrie fût déclarée en danger; mais cette résolution extrême fut rejetée. Au 18 brumaire, Bertrand voulut, à Saint-Cloud, opposer de la résistance à Bonaparte; il proposa même d'ôter au général le commandement des grenadiers du corps législatif; mais il fut exclu du conseil par un décret du 19 brumaire. Après la restauration, Bertrand fut forcé de sortir de France; il se retira à Bruxelles.

*Moniteur univers.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

BERTRAND DE MOLLEVILLE (*Antoine-François*, marquis DE), ministre de Louis XVI, né à Toulouse en 1744, mort à Paris le 19 oct. 1818. Il fut maître des requêtes sous le ministère Maupeou, puis intendant de la province de Bretagne, et il reçut, comme tel, la périlleuse mission de dissoudre le parlement de Rennes (1778). Il fut nommé, au mois d'octobre 1791, ministre de la marine, et fut accusé, avec quelque apparence de raison, de favoriser l'émigration dans les corps

des officiers de marine, et d'avoir causé la perte de Saint-Domingue. Bertrand fut, par décret de l'assemblée, dénoncé au roi. Chargé par Louis XVI de sa police secrète, l'ex-ministre chercha à influencer la garde nationale et les sections : il fut accusé aux Jacobins de faire partie du comité autrichien. Il proposa, dit-on, au roi de faire accaparer les tribunes de l'assemblée, et lui soumit un plan d'évasion. Le 10 août, il fut décrété d'accusation; mais il parvint à s'échapper, et se réfugia en Angleterre. Il a publié : *Histoire de la Révolution française*; Paris, 1800-1803, 14 vol. in-8°; — *Costumes des États héréditaires de la maison d'Autriche*, 50 planches coloriées, avec un texte français et anglais; Londres, 1804, in-fol.; — *Histoire d'Angleterre depuis la première invasion des Romains jusqu'à la paix de 1763*, avec tables généalogiques et politiques; Paris, 1815, 6 vol. in-8°. En 1816, il fit paraître des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XVI*, 2 vol. in-8°, dont la 1[re] édition est de Londres, 1797, 2 vol. in-8°. Bertrand de Molleville avait débuté dans le monde littéraire avant de se faire connaître dans le monde politique. Il avait publié en 1778 une *Lettre à l'auteur* (Condorcet) *de l'éloge du chancelier de l'Hôpital, contenant des recherches sur l'histoire de Henri II*; Paris, 1778, in-8°. [*Enc. des g. du m.*]

*Biographie des Contemporains.*

**BERTRANDI** (*Jean-Antoine-Marie*), chirurgien italien, né à Turin le 18 octobre 1723, mort le 6 décembre 1765. Il était fils d'un pauvre barbier exerçant la phlébotomie. On le destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais un ami de sa famille, Sébastien Klingher, professeur de chirurgie, obtint pour le jeune Bertrandi une place d'élève dans le collége des Provinces. Bertrandi, après trois années de travail, devint répétiteur d'anatomie; il enseigna successivement les autres branches de l'art de guérir, et fut comblé de faveurs, grâce à la protection de son supérieur, François Caramelli. La mort de ce savant le priva bientôt de cet appui, au moment où des querelles littéraires et son amour pour la vérité le brouillaient avec Bianchi, dont il était le disciple, et qui jusqu'alors avait eu pour lui la plus grande amitié. Au mois de mars 1749, il fut agrégé au collége royal de chirurgie, et publia sa *Dissertatio de hepate*. La réputation d'habileté qu'il s'était acquise détermina le roi Charles-Emmanuel à l'envoyer en France et en Angleterre. A Paris, où Bertrandi se rendit d'abord, il fut accueilli par Louis et Morand, fréquenta les hôpitaux de cette capitale, et lut deux mémoires à l'Académie de chirurgie : le premier, le 25 octobre 1753, *sur l'hydrocèle*; le second, le 16 mai 1754, *sur les abcès qui surviennent au foie après les coups ou les chutes sur la tête*. Cette même année, il alla à Londres, où Bromfields, chirurgien du roi, lui donna, pendant un an, une généreuse hospitalité. De retour à Turin, Bertrandi fut nommé professeur de chirurgie et d'anatomie à l'hôpital de Saint-Jean, premier chirurgien du roi, et professeur de chirurgie pratique à l'université. Outre les mémoires cités, on a de lui : *Dissertationes anatomicæ de hepate et oculo*; Turin, 1748, in-4°; — *Trattato delle operazioni di chirurgia*; Nice, 1763, 2 vol. in-8°; traduit en français par Sollier de la Romillais; Paris, 1769, in-8°; en allemand, Vienne, 1769, in-8°; — des mémoires insérés dans le recueil de l'Académie de chirurgie, et dans les actes de la Société littéraire, érigée en Académie royale des sciences de Turin. Parmi ces mémoires on remarque : *de Glanduloso ovarii corpore*, *de Placenta*, *de Utero gravido*. Penchienati et Brugnone réunirent après sa mort, à son *Trattato delle operazioni di chirurgia*, ses traités inédits, et en formèrent ainsi un corps de sciences chirurgicales en 13 vol. in-8°.

*Biographie médicale.*

**BERTRANDON DE LA BROCQUIÈRE**, chroniqueur, né à la fin du quatorzième siècle dans le duché de Guyenne, mort vers le milieu du quinzième, était conseiller et premier écuyer tranchant de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On a de lui : *Voyage d'outre-mer, et retour de Jérusalem en France par voie de terre, pendant le cours des années* 1432 et 1433, manuscrit mis en français moderne, et publié par Legrand-d'Aussy dans le 5[e] vol. des *Mémoires de l'Institut*, 1804 (section des sciences morales et politiques). Il a été trad. en anglais, Lond., 1807, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BERTRANS** (*Clerc*), poëte du treizième siècle, est auteur du roman de *Gérard de Viane* ou *de Vienne*, dont M. Em. Bekker a donné un extrait de quatre mille soixante vers. Le héros du poëme est fils de Garin de Montgloire, célébré par un anonyme du treizième siècle dont Van Praet a donné un extrait (*Catalogue de la Vallière*, n° 2,729). Bertrans composa ce roman à Bar-sur-Aube; c'est tout ce qu'on sait de sa biographie.

Schmidt, *Wiener-Jahrbücher*, liv. 31, p. 123-124. — Bilderdy, *Variétés philosophiques.*

**BERTRATIUS** ou **BERTRUCCIUS** (*Nicolas*), médecin italien, né à Bologne, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. On a de lui : *Compendium, sive, ut vulgo inscribitur, collectorium artis medicæ, tam practiæ quam speculativæ*; Lyon, 1509, in-8°; 1518, in-4°; Cologne, 1537, in-4°; — *In medicinam practicam introductio*; Strasbourg, 1533, in-24; — *Methodus cognoscendorum tam particularium quam universalium morborum*, Mayence, 1534, in-4°.

*Biographie médicale.*

*__BERTRUDE__, reine de France, femme de Clotaire II, morte en 610. Elle était originaire de la Neustrie, et sœur de la reine Gomatrude et de Brunulfe, qui fut tué en 619, par ordre du roi Dagobert I[er]. Elle eut pour fils ce même Dagobert qui épousa sa tante Gomatrude, et Charibert, roi d'Aquitaine. Ses vertus la firent

chérir du roi son époux. Ses restes furent déposés, suivant l'auteur de l'*Histoire de Saint-Ouen*, dans l'église de Saint-Pierre de Rouen, et, suivant Adrien de Valois, dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés.

Grégoire de Tours, liv. VII. — Frédégaire, *Chron.* — Valois, *de Gest. Franc.*, t. III, p. 13.

* **BERTUCAT** (*Louis*), peintre espagnol, mort en 1782. Il renonça à la carrière militaire, où il avait gagné le grade de capitaine, pour se livrer à la peinture : il le fit avec succès, et en 1780 l'Académie de Saint-Fernand l'admit au nombre de ses membres. Ses œuvres ont du goût et de la fraîcheur.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres Espagnols.*

* **BERTUCCI** (*Jacques*), surnommé *Jacopone di Faenza*, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut élève de Zuccharo, et travailla avec Raphaël. Il peignit beaucoup à Faenza et à Ravenne, en compagnie de Tonducci. On vante la *Vierge* qu'il peignit pour les Dominicains de Faenza, tableau qu'il signa et data comme il suit : *Jacopo Bertucci Faentino*, 1532. On a voulu voir ici deux personnages sous deux noms différents, mais Lanzi affirme le contraire.

Lanzi, *Storia pittorica.*

* **BERTUCCI** (*Lorenzo*), peintre et musicien, né à Florence vers 1620. Élève du Furini, il avait déjà produit plusieurs tableaux qui lui assignaient un rang honorable parmi ses contemporains, quand tout à coup il abandonna la peinture pour s'adonner entièrement à la musique, art dans lequel il n'obtint pas moins de succès. Christine de Suède, l'ayant entendu, l'attacha à sa personne en le nommant directeur de son théâtre. Il mourut à Rome vers 1680.

Orlandi, *Abbecedario.*

* **BERTUCCI** (*Lodovico*), peintre de l'école de Modène, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il acquit une grande réputation dans l'art de peindre des caricatures et des scènes burlesques, et ses ouvrages étaient très-recherchés à Rome et à Mantoue, qu'il habita longtemps ; aujourd'hui ils sont à peu près oubliés.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Tiraboschi, *Notizie degli Artifici Modenesi.* — Vedriani, *Vite de' Pittori ed Architetti Modenesi.*

**BERTUCCIO** ou **BERTRUCCIO** ou **VERTUZZO** (*Nicolas*), médecin italien, natif de Bologne, mort en 1347. Il professa la médecine à l'université de Bologne. Fabricius le place à tort vers 1450. Bertuccio eut pour élève Guy de Chaulieu, qui le mentionne dans ses écrits. Il laissa : *Collectorium artis medicæ, tam practicæ quam speculativæ* ; Lyon, 1509 ; Cologne, 1537, in-4° ; — *In medicinam practicam introductio* ; Strasbourg, 1533 et 1535 ; — *Methodus cognoscendorum tam particularium quam universalium morborum* ; Mayence, 1534, in-4°.

*Biographie médicale.* — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana.*

**BERTUCCIO** (.....), sculpteur et orfèvre italien, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il fondit en bronze les portes de la basilique de Saint-Marc de Venise. On lit sur une d'elles : *Anno MCCC magister Bertuccius, aurifex Venetus, me fecit* ; ce qui prouve que les œuvres d'art de cette époque n'étaient pas toujours exécutées, comme on le suppose, par des artistes byzantins. La fonte du bronze était en usage à Venise dès le commencement du douzième siècle.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BERTUCH** (*Frédéric-Justin*), publiciste allemand, né à Weimar en 1748, mort dans sa ville natale en 1822. Il débuta dans la carrière littéraire par la publication des *Copies dédiées à mes amis* (Altenb., 1770), et de ses *Chansons à bercer* (*Wiegenlieder*) ; Altenb., 1772. Il fut chargé ensuite de l'éducation des fils du baron d'Echt, connu par son talent poétique et par ses relations intimes avec Wieland, Musæus, de Seckendorf aîné, Bode, etc. Bertuch prit une part active à la publication du *Mercure allemand*, traduisit différentes pièces françaises, et l'ouvrage de Marmontel, *De la poésie dramatique* ; il arrangea, pour l'Opéra, *le Gros Lot* (Weimar, 1774), et *Polyxène*, monodrame lyrique, pour lequel Schreiber composa une délicieuse musique. Sa tragédie d'*Elfriede* eut beaucoup de succès, et il traduisit de l'anglais l'*Histoire du frère Gerundio de Campazas* (2 vol., Leipzig, 1773). Le baron d'Echt avait été pendant quelque temps ministre du roi de Danemark en Espagne : il réveilla en Bertuch le goût pour la littérature espagnole et portugaise, jusque-là si peu connue en Allemagne, et, grâce à ses travaux, elle fut bientôt aussi répandue que généralement goûtée. La traduction en allemand du chef-d'œuvre de Cervantes (6 vol., Weimar, 1775-1779) fut pour l'époque une apparition vraiment extraordinaire. Ce que Meinhard avait déjà fait pour la poésie italienne, Bertuch tenta de le faire pour l'espagnol et le portugais. Il traduisit de l'espagnol en allemand *Don Quichotte* avec la continuation d'Avellaneda (6 vol., Weimar, 1775-1779) ; et, de concert avec Seckendorf et Zantier, il publia le *Magasin de la Littérature espagnole et portugaise* (1780-1782). Depuis 1775, Bertuch était entré au service du duc de Saxe-Weimar comme conseiller et secrétaire intime du cabinet, mais sans renoncer à ses travaux littéraires. Il projeta une nouvelle édition des œuvres complètes de Hans Sachs, poëte populaire du seizième siècle ; mais dans cette entreprise si difficile, et d'un si grand intérêt pour l'art poétique en Allemagne, il ne fut point secondé comme il devait s'y attendre. Avec Wieland et Schütz, il arrêta, en 1784, le plan et jeta les fondements du *Journal général de la littérature* ; et, à partir de l'année 1786, il publia, conjointement avec son ami Kraus, le *Journal du luxe et des modes*. En 1790 il commença la publication de son *Bilderbuch*, vaste collection d'estampes avec texte, à l'usage des enfants, dont le succès popularisa le nom de l'auteur. Dans le même temps parut son *Manuel de la Langue es-*

pagnole (Leipzig, 1790). Bertuch fonda, en 1791, le comptoir d'industrie nationale à Weimar, auquel fut rattachée l'académie gratuite de dessin, dont Gœthe avait eu la direction.

En donnant, le premier, l'idée de la *Bibliothèque bleue de toutes les nations*, avec des biographies et des commentaires (12 vol., Gotha, 1790-1800), il fit encore une fois preuve de son amour constant pour les arts et la littérature. Il fonda aussi un grand établissement destiné à la gravure des cartes géographiques, l'Institut géographique de Weimar, qui, avec les *Éphémérides géographiques*, publiées d'abord par lui et par le baron de Zach, que remplacèrent plus tard Gaspari, Ehrmann et plusieurs autres, a donné et donne encore aujourd'hui une forte impulsion à l'étude de la géographie. C'est à cette institution que l'on doit le grand *Manuel de la géographie moderne*, par une société de savants, qui a été terminé en 1832. Il forme 20 volumes, dont la plupart se subdivisent en plusieurs tomes. Enfin c'est surtout à Bertuch qu'on doit la *Géographie politique*, dont le 23[e] volume a paru en 1833, et la *Nouvelle Bibliothèque des Relations des Voyages*, dont il existe déjà environ 60 volumes. [*Enc. des g. du m.*]

*Conversations-Lexicon.*

* **BERTUCH** (*Jean-George*), jurisconsulte allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut reçu docteur en droit à Kiel et vint pratiquer à Zittau, où il obtint le titre de conseiller. On a de lui: *Disputatio inauguralis de eo quod justum est circa ludos scenicos operasque modernas, dictas vulgo opera*; Kiel, 1693; — *Tractat von dem besondern Rechte in Ehe-und Schwaengerungs-sachen der Soldaten* (Traité du droit matrimonial, et des questions de paternité concernant le soldat); Zittau, 1629; — *Promptuarium juris practicum*, édité et augmenté par Kæstner; Leipzig, 1765.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BERTUCH** (*Jean-Michel*), médecin allemand, vivait au dix-septième siècle. On a de lui: *Dissertatio de ovario mulierum*; Iéna, 1681, in-4°; — *Dissertatio de ægro mictu cruento laborante*; Iéna, 1681, in-4°; — *Dissertatio de sterilitate*; Iéna, 1684, in-4°.

*Biographie médicale.*

* **BERTUSIO** (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école de Bologne, mort vers 1650. Élève de Calvart, et ensuite des Carrache, il devint l'émule du Guide, qu'il s'efforça d'imiter; il y réussit quelquefois, et ses tableaux sont surtout remarquables par la grâce qu'il savait y répandre. Il a beaucoup travaillé; et à Bologne seulement on pourrait citer plus de cinquante de ses ouvrages, dont les principaux sont: *la Madonne du Rosaire*, à Sainte-Agnès; *le Crucifiement*, *le Portement de Croix*; *la Mort de saint Joseph*, à Saint-Dominique; *la Barque de saint Pierre*, *le Repas d'Emmaüs*, à *Santa-Maria della Vita* etc. Distingué par ses manières et son esprit, autant que par son talent, il épousa la célèbre peintre Antonia Pinelli, qui le préféra à tous ses rivaux. Orateur éloquent, il fut jugé digne de prononcer l'oraison funèbre d'Augustin Carrache. Ayant perdu sa femme et ses enfants, Bertusio laissa ses biens, qui étaient considérables, à la confrérie de Saint-Sébastien, dont il était membre, et qui lui donna une sépulture honorable dans son église. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Malvasia, *Felsina pittrice.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Winckelmann, *Neues Maler-Lexikon.*

* **BERTUZZI** (*Niccolo*), peintre de l'école bolonaise, né à Ancône, élève de Vittorio Bigari. Plein d'esprit et de fécondité, il peignit avec habileté les figures d'ornement, mais il ne réussit pas moins bien dans les compositions d'un genre plus élevé. Les églises de Bologne renferment un grand nombre de ses ouvrages, dont les principaux sont: deux *saints* en camaïeux, à *Santa-Maria-Coronata*; un *saint François de Paule*; un *Corpus Domini*; cinq traits tirés de l'Écriture, à l'oratoire de la confrérie des Anges; *Sainte Marguerite de Cortone*, à l'église Saint-François; et surtout *la Cène*, fresque remarquable qui décore le réfectoire du couvent de Saint-Dominique. Bertuzzi mourut subitement le 2 janvier 1777.

E. B—N.

Malvasia, *Felsina pittrice.*

**BÉRULLE** (*Pierre*), cardinal, ministre d'État, instituteur et premier supérieur des carmélites en France, fondateur de la congrégation de l'Oratoire, né, en février 1575, au château de Serilly, près de Troyes en Champagne, mort le 2 octobre 1629. Son enfance fut, comme sa vieillesse, consacrée à l'étude. Après avoir suivi les cours des jésuites, il vint achever ses humanités dans l'université de Paris. Son zèle infatigable et la douceur de son caractère lui concilièrent l'estime de ses maîtres, et en particulier de Jean Morel, qui fit son éloge dans des vers latins que nous avons encore. Ainsi se révélait déjà le prélat studieux qui devait honorer l'Église. En effet, à cette époque où les querelles religieuses étaient si ardentes, il sut concilier, dans ses querelles contre les hérétiques, une foi vive et une controverse modérée. Il se distingua surtout dans la fameuse conférence de Fontainebleau, où le cardinal du Perron combattit du Plessis-Mornay, qu'on nommait *le pape des huguenots*. L'établissement en France de l'ordre des Carmélites lui coûta de longs et pénibles embarras; il eut à surmonter l'égoïsme des carmes espagnols, qui refusèrent longtemps de laisser partir la petite colonie de religieuses qu'il avait été chercher dans leur pays, et la jalousie des carmes français, qui réclamaient pour eux seuls la direction du nouvel ordre. Mais la fondation de la congrégation de l'Oratoire lui suscita des difficultés plus sérieuses encore. Les jésuites, furieux de voir s'élever un institut destiné à remplir les mêmes fonctions que le leur, firent tous leurs efforts pour empêcher l'exécu-

tion des projets de Bérulle. Sa vertu, sa patience et son habileté triomphèrent de tous les obstacles, et la congrégation de l'Oratoire fut approuvée par une bulle de Paul V en 1613. Urbain VIII récompensa en 1627 le mérite de Bérulle, en lui envoyant le chapeau de cardinal. Henri IV et Louis XIII lui offrirent inutilement des évêchés considérables : il n'accepta que deux abbayes, dont les revenus suffisaient pour soutenir sa dignité.

Bérulle s'occupa aussi des affaires de l'État, et la part qu'il y prit fut honorable pour lui et utile à la France. C'est à lui que l'on dut la première réconciliation de Louis XIII avec sa mère. Nommé, peu de temps après, ambassadeur en Espagne, il y négocia la paix de Monçon, dont les résultats furent avantageux pour sa patrie. Il fut ensuite envoyé à Rome, avec la mission d'obtenir du pape les dispenses nécessaires pour le mariage de Henriette de France avec le prince de Galles. La fermeté qu'il montra dans ses relations avec le saint-siége, son habileté à déjouer les intrigues de l'ambassadeur d'Espagne, intéressé à empêcher le succès de ses démarches, lui firent obtenir, en moins de deux mois, un résultat qu'on n'espérait obtenir qu'après un long délai. Bérulle suivit ensuite la princesse en Angleterre, et fut chargé de rédiger les avis que la reine mère donna à sa fille au moment de son départ. Peu de temps après, Bérulle, alors cardinal, fut promu au rang de ministre d'État. Son élévation fit ombrage à Richelieu, qui ne lui pardonna jamais d'avoir conservé, dans les grandeurs, les vertus les plus opposées aux vices dont lui-même faisait parade. Aussi parvint-il bientôt, en l'abreuvant de dégoûts, à le forcer de quitter les affaires. Le cardinal de Bérulle se retira alors au milieu de ses disciples, et y vécut dans la pratique de la vertu la plus austère. Il mourut subitement, en célébrant la messe. Le bruit courut que le poison n'était pas étranger à sa mort, et les soupçons se portèrent sur Richelieu. Plusieurs ouvrages contemporains articulent formellement contre le premier ministre cette horrible accusation ; mais il y a loin de la haine au crime, et peut-être ne faut-il voir dans ces assertions si odieuses que l'exagération ordinaire de l'esprit de parti. Quoi qu'il en soit, la mort de Bérulle fut une grande perte pour l'Église, et, de plus, pour la littérature ; car, avec Bérulle, commence cette éloquence de la chaire, passionnée et modérée tout à la fois, que Bossuet devait porter si haut. Le cardinal du Perron dit quelque part : « S'agit-il de convertir les hérétiques, amenez monsieur de Genève (François de Sales) ; mais si vous voulez les convaincre et les convertir, adressez-vous à M. de Bérulle. » C'est qu'en effet, à des convictions profondes, il savait allier un langage onctueux et mesuré.

Bossuet en trace un magnifique éloge : « En ce temps-là, dit-il, Pierre de Bérulle, homme vraiment illustre et recommandable, à la dignité duquel j'ose dire que même la pourpre romaine n'a rien ajouté, tant il était déjà relevé par le mérite de sa vertu et de sa science, commençait à faire luire à toute l'Église gallicane les lumières les plus pures du sacerdoce chrétien et de la vie ecclésiastique. Son amour immense pour l'Église lui inspira le dessein de former une compagnie à laquelle il n'a point voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Église, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autres liens que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. Là une sainte liberté fait un saint engagement ; on obéit sans dépendre, on gouverne sans commander ; toute l'autorité est dans la douceur, et le repentir s'entretient sans le secours de la crainte. » — Les sermons de Bérulle méritent encore aujourd'hui d'être étudiés. Sans doute le style en est d'une subtilité poussée très-souvent jusqu'à l'excès, d'une abstraction, d'une mysticité d'expressions qui répond à celle des pensées ; sans doute le plus souvent les divisions y sont surabondantes et superflues ; mais, à côté de ces défauts réels, on remarque une certaine abondance dans les pensées, une grande clarté dans la phrase, une certaine force dans les raisonnements, et de l'énergie dans les termes. N'oublions pas de dire que le cardinal de Bérulle se montra constamment le protecteur des gens de lettres et des savants. C'est lui qui engagea Legay à entreprendre sa célèbre Bible *polyglotte*, et qui y fit insérer le *Pentateuque samaritain*, d'après le manuscrit du P. de Sancy. Descartes trouva aussi en lui un protecteur, et l'un des premiers appréciateurs de sa philosophie.

Les ouvrages du cardinal de Bérulle ont été plusieurs fois réimprimés pendant sa vie. Après sa mort, ses disciples les réunirent et les publièrent en 2 vol. in-fol. en 1644, et en 1 vol. en 1657.

Bossuet, dans l'*Oraison funèbre du P. Bourgoing*. — Cerisi, *Éloge de Bérulle* ; Paris, 1646, in-4°. — Ceracielli, *Éloge de Bérulle* ; Paris, 1764, in-12. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

***BERUTO** (*Amédée*), jurisconsulte italien, natif de Moncalieri dans le Piémont, mort en 1525. Il fut gouverneur de Rome sous Léon X, et évêque d'Aoste en 1515. Il laissa des dialogues sur divers sujets : *An amico sæpe ad scribendum provocato non respondenti sit amplius rescribendum? — de Amore honesto ; — de Amicis veris ; — de Curialibus, et quales esse debeant qui magistratibus publicis præponuntur* ; Rome, 1517, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BERVANGER** (*Martin* DE), prélat romain, fondateur de l'œuvre de Saint-Nicolas, est né à Sarrelouis le 15 mai 1795. Il fut d'abord vicaire dans sa ville natale. Après avoir concouru à l'œuvre de Saint-Joseph fondée par l'abbé Larenbruck, il créa l'institution de Saint-Nicolas, ayant pour but d'offrir, aux enfants destinés à vivre du tra-

vail de leurs mains, la facilité de joindre l'apprentissage d'un métier à des études élémentaires et à la pratique de la religion. Cette œuvre, inspirée par la charité chrétienne, a eu des commencements très-exigus. Le premier établissement eut lieu en 1837 dans des mansardes au faubourg Saint-Marceau. Sept enfants pauvres formèrent le noyau de cette œuvre, qui était appelée à un développement considérable. En effet, aujourd'hui l'institution, située rue de Vaugirard, présente toutes les apparences de la prospérité. Elle renferme neuf cents élèves divisés en différents métiers, et déjà une succursale s'est formée. Pour arriver à ce résultat, le fondateur a eu bien des tribulations à souffrir. L'administration lui a suscité des embarras que son dévouement et sa patience évangélique ont heureusement surmontés. L'œuvre de M. de Bervanger durera; elle est une des plus utiles qu'on puisse imaginer.

A. Rispal.

*Biographie du Clergé contemporain*, dans *l'Univers*.

**BERVIC** ou **BALVAY** (*Charles-Clément*) (1), graveur en taille-douce, membre de l'Institut, né à Paris le 23 mai 1756, mort dans cette même ville le 23 mars 1822. Artiste distingué, les seuls événements de sa longue carrière sont les succès qu'il a obtenus par son burin. Il prit sous J.-George Wille des défauts d'école qu'il combattit ensuite longtemps, avant de pouvoir les vaincre et se créer une manière à lui. Après avoir successivement gravé plusieurs portraits et les tableaux *le Repos* et *l'Accordée de Village* de Lépicié, il burina, d'après Callet, le portrait de Louis XVI (1790), dont il fit une bonne estampe, pleine de vérité, de couleur et d'harmonie. Sa réputation date de cette époque. Elle s'accrut et s'affermit encore à l'apparition de *l'Éducation d'Achille*, d'après Regnault, et surtout de *l'Enlèvement de Déjanire*, d'après le Guide. Ce chef-d'œuvre reproduit avec fidélité la légèreté de ton et la manière lumineuse de ce maître, la noblesse et le haut style de dessin et de pensée de la figure de Déjanire, avec l'expression passionnée de son ravisseur.

Mais son chef-d'œuvre, d'un accord unanime, c'est sa gravure du *Laocoon*. Dans l'école de gravure, où de nombreux élèves recueillirent ses leçons, il s'attacha à démontrer les dangers de l'imitation servile, et dirigea ses élèves dans la liberté du génie naturel de chacun. Aussi cette école s'est-elle distinguée entre toutes.

Charles Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

* **BERVILLE** (*Saint-Albin*), magistrat français, naquit à Amiens le 22 octobre 1788. Inscrit en 1816 sur le tableau des avocats de Paris, il s'y fit bientôt une grande réputation d'éloquence et de patriotisme; il se distingua surtout par le talent et la chaleur avec lesquels il défendit les patriotes, en butte aux persécutions du pouvoir. C'est lui qui fut chargé de la défense de Paul-Louis Courier en 1821, et de celle de Béranger en 1822. Les plaidoyers les plus remarquables de M. Berville ont été insérés dans la collection du *Barreau français*, publiée par M. Panckoucke, et dans les *Annales du Barreau français* de Warrée. Après la révolution de Juillet, M. Berville fut nommé avocat général à la cour royale de Paris, place qu'il occupe encore aujourd'hui. Il a fait partie de la chambre des députés, et a contribué à la rédaction de plusieurs journaux politiques et d'un grand nombre de recueils juridiques ou littéraires, tels que la *Revue encyclopédique*; le *Journal de législation et de jurisprudence*; *le Constitutionnel*, etc. On a de lui un *Éloge de Delille*, couronné par l'Académie d'Amiens en 1817, et un *Éloge de Rollin*, qui a obtenu en 1818 le prix d'éloquence à l'Académie française.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

**BERVILLE**. *Voy*. Guyard.

**BERWICK** (*Jacques* Fitz-James, duc de), fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre, né le 21 août 1660, tué devant Philipsbourg le 12 juin 1734. Sa mère, Arabelle Churchill, était sœur du duc de Marlborough. Il passa sa première jeunesse en France. Quand il fut en âge de porter les armes, il alla servir l'empereur contre les Turcs. Il fit ses premières campagnes en Hongrie sous Charles de Lorraine, général de Léopold Ier. Un an environ avant la révolution qui enleva la couronne à son père, il revint en Angleterre, où il reçut le titre de duc de Berwick. Il accompagna Jacques II dans son expédition contre Guillaume d'Orange, son compétiteur, qui avait été reconnu roi d'Angleterre en 1688. En 1689, il fut grièvement blessé dans la guerre d'Irlande. Vers l'année 1692, il se mit au service de la France. Il fit les campagnes de Flandre sous le maréchal de Luxembourg, et assista aux batailles de Steinkerque et de Neerwinde. Il suivit ensuite le maréchal de Villeroi. Ce fut en 1703 qu'il se fit naturaliser Français. En 1704, il commanda pour la première fois l'armée française en Espagne. De là il partit pour mettre un terme à la guerre religieuse qui déchirait alors les provinces du midi de la France. On l'accuse d'avoir montré trop de cruauté dans l'exécution des ordres qu'il recevait de Versailles, et de n'avoir point agi avec assez de modération à l'égard des Camisards. En 1706, il retourna en Espagne, où, l'année suivante, il gagna la fameuse bataille d'Almanza. Cette victoire rétablit la fortune de Philippe V. En 1708, le maréchal de Berwick commanda tour à tour les armées françaises en Espagne, en Flandre, sur le Rhin et sur la Moselle. Puis il fut chargé de défendre le Dauphiné. Là, pendant les années 1709, 1710, 1711, 1712, il sut égaler Catinat et Villars. En 1713, il repartit pour la Catalogne, et pendant cette campagne il prit Barcelone. En 1716, il fut nommé gouverneur militaire de la province de Guyenne.

(1) Les prénoms *Jean-Guillaume* sont une erreur de copiste, d'après le relevé des registres de paroisse.

En 1718 et 1719, on le vit encore en Espagne faire la guerre à ce même Philippe V qu'il avait défendu autrefois avec tant d'habileté et de courage, et qu'il avait affermi sur le trône. On ne voit reparaître le duc de Berwick à la tête des armées qu'en 1733. Ce fut alors qu'il fut tué d'un coup de boulet de canon au siége de Philipsbourg. On dit que Villars s'écria, en apprenant cette nouvelle : « J'ai toujours eu raison de dire que cet homme-là était plus heureux que moi. » Le maréchal de Berwick était froid, impassible, et il se distingua entre tous les généraux de son temps par une extrême prudence. Toutefois, dans l'occasion il montrait de la vivacité et de l'ardeur, et il ne manquait ni d'audace ni de promptitude. Le maréchal de Berwick a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés par son petit-fils, après avoir été revus par l'abbé Hook; 1778, 2 vol. in-8°.

Montesquieu, *Éloge historique du duc de Berwick.*

**BERYLLUS** (Βερυλλός), évêque de Bostres en Arabie, vivait dans la première moitié du troisième siècle. Il soutint que Jésus-Christ n'avait existé que depuis l'incarnation, et que ce qu'il y avait eu de divin en lui émanait de la divinité du Père, résidant en lui comme dans les autres prophètes. Convaincu de son erreur par Origène au concile de Bostres en 244, il revint à la foi catholique. Il écrivit des *hymnes*, des *poëmes* et des *lettres*, parmi lesquelles on cite celles qu'il adressa à Origène. Dans une œuvre connue de saint Jérôme et d'Eusèbe, il rendait compte de sa controverse avec Origène. Mais aucun de ces écrits ne nous est parvenu.

Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VI, 20, 33. — Jérôme, *De Viris illustribus*, c. 60. — Socrate, *Histoire ecclésiastique*, III, 7.

**BERZE** ou **BERSIL** (*Hugues*), poëte satirique français, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Après avoir longtemps voyagé, et puisé dans l'expérience une instruction que son éducation toute militaire ne lui avait pas donnée, il assista à la destruction de l'empire grec, et fut témoin oculaire de la prise de Constantinople par les Latins. A ron retour en France, il consacra ses loisirs à la composition d'un poëme en 838 vers de huit syllabes, dans lequel il critique les travers et les vices de son époque.

Cet ouvrage est intitulé *la Bible au signor de Berze*, à la suite de la Bible de Guyot de Provins, édit. des *Fabliaux*, donnée par Méon, t. II, p. 394-430.

Caylus, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXI. — Legrand d'Aussy, *Notice des Manuscrits*, t. V, p. 279. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 215 et suiv.

* **BERZELIUS** (*Jacques*, baron), célèbre chimiste suédois, né le 20 août 1779 à Westerlösa, près de Linkœping, dans l'Ostgothie; mort le 7 août 1848. Après avoir étudié, à l'université d'Upsal, la médecine et les sciences naturelles, il se consacra à la chimie, et fit plus tard plusieurs voyages scientifiques. En 1806, il fut nommé professeur de chimie et de pharmacie à Stockholm, où il contribua, l'année suivante, à fonder la Société médicale. En 1818, il devint secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Stockholm, et remplit ce poste, avec le plus grand zèle, jusqu'à sa mort. Le roi Charles-Jean lui conféra la noblesse, et ses concitoyens le choisirent pour représentant à la diète suédoise. Ces témoignages de l'estime publique et de la bienveillance du gouvernement, M. Berzelius les avait largement mérités. Il n'est peut-être pas un point en chimie qu'il n'ait éclairé par ses recherches et enrichi de ses découvertes. Aussi faudrait-il plus qu'un aperçu pour énumérer seulement ce qu'il a fait dans une carrière où les découvertes sont incessantes. Ce qui distingue surtout les travaux de M. Berzelius, c'est une précision et une exactitude consciencieuse, jointes à un esprit toujours dirigé vers les applications utiles, et à une sagacité qui n'abandonne jamais un fait sans en avoir tiré toutes les conséquences qu'il peut fournir. Avec ces qualités il n'est pas étonnant qu'il jouisse de la plus grande autorité auprès des chimistes vivants, dont un grand nombre ont été ses élèves, et qui tous le regardent comme un des fondateurs de la chimie moderne. Un des premiers, il tira un grand parti du système électro-chimique, en appliquant la pile galvanique à l'analyse des corps; il soumit à une révision judicieuse la théorie atomistique, découvrit plusieurs corps simples, et réduisit à l'état métallique divers oxydes qu'on n'avait jusqu'alors examinés que très-imparfaitement (silicium, thorium, zirconium, calcium, baryum, strontium, tantal, vanadium). Ses recherches, toujours suivies d'intéressantes découvertes, s'étendirent sur une foule de combinaisons; et le *chalumeau*, qu'il sut employer avec la plus grande habileté, lui fournit un puissant moyen d'investigation. Sa nomenclature chimique, bien qu'attaquable en quelques points, jouit néanmoins d'une grande vogue, surtout dans le nord de l'Europe; et ses travaux sur la minéralogie montreraient au besoin qu'il est capable d'envisager d'un coup d'œil le vaste champ des sciences, et de les perfectionner les unes par les autres, au lieu de se renfermer dans une étroite spécialité. Personne plus que M. Berzelius n'avait le droit de publier un *Traité de Chimie*, lui qui pouvait en exposer toutes les parties d'après les résultats de son expérience personnelle. Une grande faveur accueillit cet ouvrage, qui parut pour la première fois en suédois, sous le titre de *Larebok i Kemien*; Stockholm, 1808-1818, 3 vol. in-8°; 2$^{e}$ édit., 1817-1830, 6 vol. 1829; on le traduisit en plusieurs langues, notamment en anglais, en allemand et en français. La cinquième et dernière édition, restée inachevée par la mort de l'auteur, a été traduite en français par MM. Hoefer et Esslinger; Paris (Firmin Didot), 1846-1850, 6 vol. in-8°. C'est là que Berzelius a résumé toute sa vie de savant. « Je n'ai pu, dit-il dans la préface, me dissi-

muler que, quand même l'Être suprême m'accorderait encore la vie et les forces nécessaires pour l'achèvement de l'édition présente, elle sera nécessairement la dernière. Par cette raison, j'ai cru devoir la refondre de manière à pouvoir y déposer les idées qui finalement ont acquis pour moi le plus de probabilité dans ce long espace de temps, pendant lequel j'ai été assez heureux de pouvoir suivre avec une attention non interrompue le développement de la science, depuis les premières années de la chimie antiphlogistique jusqu'à nos jours. Je m'estimerai heureux si, parmi tant de choses que l'expérience plus large de l'avenir changera ou rectifiera, il s'en trouve du moins quelques-unes qui soient reconnues justes. » — Les autres travaux plus spécieux de l'illustre chimiste ont pour titre : *Nova Analysis aquarum Mediviensium* ; Upsal, 1800 ; — *De electricitatis galvanicæ in corpora organica effectu* ; ibid., 1802 ; — *Nägra underrattelser om artificiella Mineralvatten* (sur les eaux minérales artificielles), 1803 ; — *Afhandlingar i fysik, kemie och mineralogie* (Mémoires de physique, de chimie et de minéralogie), publiés en collaboration avec Hisinger et d'autres savants ; Stockh., 1806-1818, 6 vol. in-8° ; — *Recherches de chimie animale*, 1806 ; Stockh., 2 vol. in-8° ; — *Coup d'œil sur la composition des fluides animaux* ; ibid., 1812 ; — *Coup d'œil sur les progrès et l'état présent de la chimie animale* ; ibid., 1815 ; — *Traité de l'emploi du chalumeau en chimie et en minéralogie* ; ibid., 1820. Enfin le travail qui montre bien avec quelle activité M. Berzelius s'est livré à l'étude et s'est toujours tenu au courant des sciences, c'est son *Rapport annuel des progrès de la chimie et de la minéralogie*, publication dans laquelle il fait en quelque sorte l'inventaire de tous les faits dont s'est enrichie la science depuis 1821 jusqu'en 1848 (27 vol. in-8°).

[*Encyc. des g. du m.*, avec addit.]

***BERZSENYI** (*Daniel*), poëte lyrique hongrois, né à Heteny le 7 mai 1776, mort en 1836. Il eut pour premier maître son père, et montra de bonne heure un goût très-vif pour la poésie. Après avoir lutté contre des obstacles de tout genre, il finit cependant par se faire quelque renom. Ses poésies furent imprimées à son insu par Helmeczy en 1813, et en 1816 il en donna lui-même une édition. En 1830, il fut nommé membre de l'Académie hongroise. Ses œuvres complètes ont été publiées à Pesth en 1842, par son ami Dobrentei.

*Conversations-Lexicon.*

**BERZEWICZY DE BERZEWICZ ET KAKAS-LOMNITER** (*Grégoire de*), économiste allemand, né le 15 juin 1763 à Kakas-Lomnitz, comitat de Lips en Croatie, mort le 22 février 1822. Après avoir achevé ses études de collége à Kesmark, il fréquenta l'université de Gœttingue, et voyagea en France, en Angleterre, en Allemagne. A son retour, et suivant la promesse de l'empereur Joseph II, à qui il avait été présenté, il obtint en Hongrie un emploi dans l'administration, qu'il quitta pour s'occuper de travaux littéraires ou philosophiques. Il les interrompait de temps en temps, pour remplir quelques fonctions gratuites que lui confiaient ses concitoyens, ou pour étudier les procédés administratifs en usage dans certaines contrées, et les comparer à ceux qui se pratiquaient dans sa patrie. C'est dans ce but qu'il visita, en 1807, Varsovie et Dantzig. Ses projets de réformes et d'améliorations, qui ne furent pas toujours goûtés dans sa patrie, le firent recevoir membre correspondant de la Société royale des sciences de Gœttingue, et lui méritèrent les éloges de plusieurs savants étrangers. On a de lui : *de Commercio et Industria Hungariæ* ; Leutschau, 1797 ; traduit en allem., Weimar, 1802 ; — *de Conditione indoleque rusticorum in Hungaria*, 1806 ; — *Tableau du commerce entre l'Asie et l'Europe, considéré sous le point de vue des circonstances actuelles* ; Pesth, 1808, in-8° ; — *Notice sur l'état actuel des évangéliques (protestants) en Hongrie* ; Leipzig, 1822, in-8° (en allem.).

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

***BERZOSA** (*Jean*), helléniste espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il laissa : *Liber de prosodiis græcæ linguæ* ; Louvain, 1544, in-8°.

*Catalogue de la Bibliothèque imp. de Paris.*

***BESALIO** (*Camille*), poëte italien, natif de Venise, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Ses poëmes se trouvent dans divers recueils énumérés par Mazzuchelli.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BESANÇON** (*Étienne-Modeste*), littérateur français, né à Lavotte, près de Beaune, en 1730 ; mort à Fessevillers, près de Montbelliard, le 18 mai 1816. Il acheva ses études au séminaire de Besançon, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé de desservir la chapelle des Fontenottes, près de Morteau. Il y occupait ses loisirs à composer quelques pièces de vers qui n'étaient pas sans agrément, lorsque, en 1778, les habitants de Saint-Hippolyte intentèrent aux communes voisines un procès pour revendiquer des droits qui blessaient les intérêts de l'abbé Besançon. Cet ecclésiastique, jaloux de défendre en vers ses prérogatives attaquées, publia, à ce sujet, un poëme intitulé *le Vieux Bourg*, qui obtint les honneurs de plusieurs éditions. Ce fut en vain que les chanoines de Saint-Hippolyte, fort maltraités dans cet ouvrage, portèrent plainte au cardinal de Choiseul, archevêque de Besançon, et que ce prélat engagea l'auteur à supprimer son œuvre satirique. L'abbé Besançon ne put se résoudre à ce sacrifice, et continua à faire des vers. La révolution, dont il embrassa la doctrine avec chaleur, l'obligea de quitter sa cure, et de se retirer dans les montagnes du Jura, où il demeura pendant la période de la terreur. On lui donna en 1802, la

succursale de Fessevillers, où il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans. On a de lui : *le Vieux Bourg*, poëme héroï-comique en cinq chants; Paris, 1779, in-8°; nouvelle édition, corrigée, et augmentée de sept autres chants par une main gasconne; Strasbourg, 1779, in-8°; — *Blanc-Blanc, ou le Chat de mademoiselle de Cliton*, poëme héroï-comique en quatre chants; Lyon, 1780, in-8°; — *le Curé savoyard*, poëme en cinq chants; Paris, 1782, in-8°; — *Dictionnaire portatif de la campagne*, etc.; Paris, 1786, in-8°.

*Biographie des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.*

* **BESANTIN** ou **BISANTIN** (Βησαντῖνος), écrivain grec, connu seulement par les deux épigrammes que lui attribuent les manuscrits de l'Anthologie grecque du Vatican, et dont l'une se trouve dans Palladius, et l'autre dans les pièces du même genre de Théognis. La dernière est citée par Stobée sous le nom de Théognis ou Besantinus. On trouve dans l'*Etymologicum magnum* un auteur du nom de Bisantinus, que Fabricius regarde à juste titre comme le même que le Besantinus Helladius de Photius.

*Etymologicum magnum*, au mot Βησαντῖνος. — Fabricius, *Bibliotheca græca.*

**BESARD** (*Jean-Baptiste*), médecin français, né à Besançon vers 1576, a publié plusieurs ouvrages, dont le plus connu a pour titre : *Antrum philosophicum, in quo pleraque physica quæ ad vulgariores humani corporis affectus attinent, sine multo verborum apparatu*, etc.; Augsbourg et Franeker, 1617, in-4°. C'est un livre rare et curieux. On attribue encore à Besard quelques volumes du *Mercurius Gallo-Belgicus*, notamment le cinquième, qui a été publié à Cologne en 1604, in-8°, et qui porte le nom de Besard; — *Thesaurus harmonicus*; Cologne, 1615, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie médicale.*

**BESARD** (*Raymond*), médecin français, né à Vesoul, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Discours de la peste, où sont montrés en bref les remèdes tant préservatifs que curatifs de cette maladie, et la manière d'aérer les maisons*; Dôle, 1630, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BESBORODKO**. *Voy.* **BEZBORODKO**.

* **BESCHER**, historien et grammairien français, contemporain (1). On a de lui : *Causes de la chute de Louis XVIII*; Paris, 1815; — *Abrégé chronologique de l'histoire de France*; Paris, Eymery, 1822; — *les Rois et Reines de France en estampes*, ou *Abrégé historique et chronologique de chaque règne, suivi du Tableau des mœurs et usages des Français sous chaque race*; Paris, 1820-1826; — *Théorie nouvelle et raisonnée des participes français*, 3e édit., Paris, 1821; et abrégé, Paris, 1823.

Quérard, *la France littéraire.*

* **BESCHERELLE** (*Louis-Nicolas*), grammairien français, né à Paris le 10 juin 1802. Il fit ses études au collége Bourbon, fut attaché en 1825 aux archives du conseil d'État, et devint en 1828 bibliothécaire du Louvre. Outre un grand nombre d'articles insérés dans *la France littéraire*, la *Revue encyclopédique*, et autres recueils, on a de M. Bescherelle, entre autres : *Grammaire nationale*, 3e édit.; Paris, 1834-1843, 1 vol. grand in-8°; — *Réfutation complète de la Grammaire de MM. Noël et Chapsal*; Paris, 1838; 2e édit., 1839, 1 vol. in-12; — *le Bon Génie, petit journal de l'enfance*; Paris, 1838-1839, 2 vol. in-18; — *les Classiques et les Romantiques*, ou *Examen critique et raisonné du style des écrivains les plus célèbres depuis Louis XIV jusqu'à nos jours*, en collaboration avec M. Ch. Martin; Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Cours pratique de Cosmographie et de Géographie, appliqué surtout à l'étude de la France*, en collaboration avec MM. Ch. Martin et Ed. Braconnier; Paris, 1838, 1 vol. in-18; — *la Grammaire de l'Académie*, ou *Principes de Grammaire française*, en collaboration avec M. Lamotte; Paris, 2e édit., 1 vol. in-12, 1825; — *Théorie et exercice de la Grammaire nationale*; Paris, 1836-1837, 1 vol. in-8°; — *Almanach des Instituteurs et des Institutrices* pour 1838; Paris, in-8°; — *Petite Encyclopédie des Écoles primaires*, ou *Cours d'études élémentaires*; Paris, 1839, 2 vol. in-12; — *Dictionnaire grammatical et usuel des participes français*, en collaboration avec M. Bescherelle jeune, 2 vol. grand in-12, à deux colonnes; — *Histoire de la Religion chrétienne*, ouvrage adopté par les écoles primaires, 2 vol. in-18; — *les Enfants de la Bible*, 2 vol. in-12; — *Notice sur la vie politique et militaire du maréchal Oudinot, duc de Reggio* (extraite de *la Renommée*), broch. in-8°; — *Notice sur M. Vatout*; — *Dictionnaire national*, ou *Grand Dictionnaire critique de la langue française*; Paris, 2 vol. in-4°; — *l'Instruction popularisée par l'illustration*, ou *Collection de petits manuels en forme de dictionnaires*; Paris, 1851-1852, 2 vol. grand in-8°. M.-Bl.

*Galerie Nationale des notabilités contemporaines*, t. III; Paris, 1851. — *Revue des Contemporains*; Paris, 1847.

* **BESCHERELLE** jeune, frère du précédent, né à Paris le 12 juin 1804, a publié : *Cours complet de la langue française, grammaticale, littéraire, historique, politique, morale et religieuse*; Paris, 6 vol. in-12, 1852; — *le Français, l'Anglais, l'Allemand, l'Espagnol et l'Italien enseignés en soixante leçons*; ibid., 1853, in-8°. M.-Bl.

* **BESCHEY** (*Balthazar*), peintre néerlandais, né à Anvers en 1708. Il eut pour maître Pierre

(1) Nous ignorons la date de sa naissance.

Strick, et peignit surtout l'histoire. Secondé par son frère Jacques, il fit des copies réduites de plusieurs tableaux de Rubens et de Van Dyck; elles furent extrêmement recherchées. Sa manière avait de l'analogie avec celle de H. Van Baalen. Son frère François fut peintre en Angleterre, et son autre frère N. peignit à Dublin.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BESCHI** (*Constantin-Joseph*), missionnaire italien, de la compagnie de Jésus, mort en 1742. Il débarqua en 1700 dans la ville de Goa, s'instruisit dans la langue tamoule, le sanscrit, le telougau, l'indoustani et le persan, et parvint à la dignité de divan ou conseiller de Tchenda-Sahib, nabab de Tritchinapoly. Soigneux de s'habituer aux coutumes des Indous, il ne se nourrissait que de végétaux, ne faisait préparer ses mets que par des brahmans, et déployait en visitant ses ouailles la pompe et l'appareil du gourous, docteur ecclésiastique de l'Inde. L'établissement d'une église qu'il fonda, à Konangouppan, en l'honneur de la sainte Vierge, lui inspira le plus célèbre de ses ouvrages : c'est un poëme sacré aussi long que l'*Iliade*, et comprenant 3,615 tétrastiches, dont chacun est interprété par un commentaire en prose. Beschi fonda encore, sous l'invocation de la mère du Sauveur, une nouvelle église, dans la ville de Vadougapit, qu'il appelle *Tiroukavalour*, au district d'Arlyalour. Il composa, en l'honneur de la sainte Vierge, trois autres poëmes : *Tiroukavalour Kalambagam*, *Anneiyadjoungal*, *Andadi* et *Adeikala Malei*. Ces ouvrages n'ont pas été imprimés, pas plus que les suivants : *Kitéri Ammal Ammaneï*, poëme; — *le Védiyarodjoukkam*, ou traité des devoirs de ceux qui embrassent l'état religieux; — *le Véda Vilakkam*, exposition de la foi catholique; — trois dictionnaires, *Tamoul-Français*, *Tamoul-Portugais*, *Tamoul-Latin*; — *Sadour Agharadi*, ou les quatre dictionnaires; — *le Tonnoul Vilakkam*, grammaire tamoule écrite dans cette même langue; — *Clavis humaniorum tamulici idiomatis*, traité sur le haut tamoul, écrit en latin. Beschi, malgré tous ces travaux et le temps qu'il consacra à d'autres ouvrages qu'il a publiés, s'appliquait avec zèle à la conversion des idolâtres, et il y obtint les plus grands succès, grâce à ses profondes connaissances dans les mœurs, les coutumes et les traditions des Indous. Mais, en 1740, Morary Rao, à la tête des Mahrattes, ayant conquis Tritchinapoly et fait prisonnier Tchenda-Sahib, Beschi trouva un asile chez les Hollandais, dans la ville de Gayalpatuam, où son nom est demeuré célèbre. Les travaux imprimés de Beschi sont : *Grammatica Latino-Tamulica, ubi de vulgari tamulicæ linguæ idiomate Kotum-Tamil dicto; ad usum miss. Soc. Jesu; Trangambariæ* (Tranquebar), *typis missionis danicæ*, 1738, in-8°; on en a publié une nouvelle édition sous ce titre : *Beschii* (*C.-J.*) *Grammatica latino-tamulica, apud Madras-patnam* (Madras), 1813, in-4°, édition traduite en anglais sous le titre : *A Grammar of the high dialect of the Tamil language, termed Sheu-Tamil; with an introduction to Tamil poetry, by the rev. F. C.-B. Beschi, translated from the latin by Benjamin Guy Babington*; Madras, 1822, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encyclop.*

**BESCHITZI** (*Élie*), surnommé *le Byzantin*, né à Andrinople vers 1420, mort en 1490. Il était juif de religion, et passa la plus grande partie de sa vie à Constantinople. Après avoir étudié de bonne heure les lois, les cérémonies et les usages de sa communion, il visita la Palestine et plusieurs autres pays de l'Asie. Il voulut consigner le résultat de ces voyages dans un livre spécial que la mort l'empêcha d'achever, mais qui fut continué par Kaseb-Alphendopol. Il a publié *le Manteau d'Élie*, 1531, in-fol.; ouvrage considéré par ses coreligionnaires comme le code de leurs croyances. Au rapport de Rossi, il y en aurait chez les Karaïtes de Lithuanie un exemplaire qu'ils conservent précieusement. On en attribue à Élie d'autres, parmi lesquels un *Traité de Logique* qui se trouve dans la bibliothèque de Leyde.

Rossi, *Annali Ebreo-Tipograf.*, 1501-1540. — *Hebr. Codices*, mss., II, 164. — Bartolocci, *Bibliotheca Latino-Hebraica*. — *Mémoires de Trévoux*, 1717, IV, p. 2047.

**BESCHITZI** (*Moïse*), arrière-petit-fils d'Élie, savant juif, né à Constantinople vers 1554, mort en 1572. Élevé par son père, savant rabbin, il apprit le grec, l'arabe et l'espagnol, visita les principales synagogues de l'Orient, et soutint victorieusement plusieurs disputes contre les rabbanites. Quoiqu'il n'eût que dix-huit ans à l'époque de sa mort, il laissa, au rapport du rabbin Mardochée, plus de deux cent quarante-cinq ouvrages, presque tous détruits dans un incendie qui éclata à Constantinople.

Parmi ceux qui ont échappé à ce désastre, on cite *la Verge de Dieu*, dont on trouve un fragment dans la *Notitia Karæorum* de Mardochée, et dans l'analyse des œuvres de Trévoux. Il est indiqué aussi dans le *Catalogue de la bibliothèque de Leyde*, p. 284, sous le titre : *De Gradibus prohibitis consanguinitatis*, suivis du *Sacrificium paschale* du même auteur.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, I, p. 805; III, p. 780.

**BESELÉEL** ou **BEZALÉEL**, sculpteur, ciseleur et fondeur juif, vécut dans la seconde moitié du seizième siècle avant l'ère chrétienne. Il était fils de Marie, sœur de Moïse, et fabriqua, avec Ooliab ou Aholiab, tous les ornements en bronze, argent, or, ou pierres précieuses, dont le tabernacle était enrichi.

*Exode*, c. 31. — Josèphe. *Hist. des Juifs*, liv. III.

**BESELER* (*Charles-George-Christian*), jurisconsulte allemand, né le 2 nov. 1809. Après ses premières études qu'il fit à Husum, il vint étudier le droit à Kiel, où il suivit surtout les cours

de Dahlmann. Plus tard, il voulut exercer la profession d'avocat à Kiel; mais son refus de prêter le serment d'hommage, que la loi danoise prescrit en cette occasion, donna un autre cours à sa carrière. Il alla résider à Gœttingue, et y commença la série de ses écrits sur la jurisprudence. En 1835 il professa à Heidelberg, puis à Bâle, et en 1837 à Rostock. A partir de 1846 et de 1847, on le trouve mêlé aux questions politiques à l'ordre du jour en Allemagne. Député de Greifswald à l'assemblée nationale de 1848, il y fut le chef du centre droit. Il combattit l'influence de l'Autriche, et fut membre de la députation chargée d'offrir la couronne impériale au roi de Prusse. En 1849, il fut appelé à la seconde chambre prussienne pour le cercle de Mansfeld. Il siégea parmi les membres de l'opposition, et vota dans un sens libéral lors de la révision de la constitution.

Ses principaux ouvrages sont : *Lehre von den Erbverträgen* (Leçons sur le droit de succession); Gœttingue, 1835 et 1838; — *Ueber die Stellung des roemischen Rechts zum Nationalen Rechte der germanischen Voelker* (Du droit romain dans ses rapports avec le droit national des peuples germaniques); Bâle, 1836; — *Volksrecht und Juristenrecht* (Droit du peuple et droit des juristes); Leipzig, 1843; — *System des gemeinen deutschen Privatrechts* (Système du droit commun allemand); Leipzig, 1847.

*Conversations-Lexicon.*

**BESENVAL** (*Pierre-Victor*, baron DE), général suisse au service de la France, né à Soleure en 1722, mort à Paris le 2 juin 1791. Il est plus connu par les Mémoires qui ont paru sous son nom, que par l'importance de sa carrière militaire ou politique. Besenval fit ses premières armes dans la campagne de 1735, et assista à la fin de celle de 1748, en Bohême, comme aide de camp du maréchal de Broglie. Il était parvenu au grade de maréchal de camp lors de l'ouverture de la campagne de 1757, qu'il fit en qualité d'aide de camp du duc d'Orléans. Commandant du régiment des gardes-suisses pendant la campagne de 1761, il obtint, l'année suivante, par le crédit du duc de Choiseul, la place d'inspecteur des Suisses, créée sous le précédent ministère. Dans ce poste il souleva le mécontentement de ses compatriotes, qui ne gagnèrent pas à la nouvelle capitulation tout ce qu'elle coûta de surcroît de dépenses à la France. Devenu lieutenant général, il se trouva chargé, en 1789, d'un commandement dans les troupes réunies autour de Paris; mais, désertant son poste, il crut agir prudemment en prenant la fuite. Il fut arrêté malgré son passe-port, et mis en jugement. Le Châtelet, alors contre-révolutionnaire, l'acquitta; et il demeura tranquille à Paris jusqu'à sa mort. Le vicomte A.-J. de Ségur a publié, comme son exécuteur testamentaire, les *Mémoires de M. le baron de Besenval*; Paris, 1805 et 1807, 4 vol. in-8° (réimpr. par Berville et Barrière dans la *Coll. des Mém. relatifs à la révol. fr.*), et il a fait précéder d'une notice très-louangeuse cette publication, que la famille de Besenval a cru devoir désavouer. Elle ne pouvait en effet être pour les siens une bonne recommandation dans les cours étrangères, à cause de la causticité avec laquelle l'auteur relève, sous forme de documents historiques, les faiblesses, les ridicules et les travers des personnages qu'il a connus. Il s'y montre aussi comme conseil du ministre Choiseul, joignant à la rouerie des courtisans de cette époque leur affectation d'élégance et leur persiflage. On y voit enfin qu'il se crut obligé d'être, par ton, le protecteur des beaux-arts; et, pour suivre la mode, il s'était fait bel esprit.

*Collection des Mémoires relatifs à la révolution française.*

* **BESENZI** (*Paul-Émile*), peintre italien, natif de Reggio, mort en 1666. Il fut élève et imitateur de l'Albane, comme le prouvent les tableaux qu'on voit de lui dans les églises de Reggio. Il ne s'en tint pas à la peinture : il fut encore architecte et sculpteur, et travailla toujours avec goût.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BESIERS** (*Michel*), chroniqueur français, né à Bayeux en 1719, mort dans la même ville en décembre 1782. Il était chanoine du Saint-Sépulcre à Caen, ainsi que des Académies de Caen et de Cherbourg. On a de lui : *Chronologie historique des baillis et des gouverneurs de Caen*, 1769, in-12; — *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*, 1773, in-12; — *Mémoires historiques sur l'origine et le fondateur de la collégiale du Saint-Sépulcre à Caen, avec le catalogue de ses doyens.* — On trouve plusieurs dissertations de Michel Bésiers dans le *Dictionnaire de la France*, d'Expilly; dans le *Dictionnaire de la noblesse*, etc.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. I, III et IV (édition Fontette).

***BESKOVIUS** (*Jacques*), théologien allemand, né en Bohême, mort le 26 juillet 1624. On a de lui : *Commentaria rerum gestarum de Sarus*, traduit en langue bohême.

Balbinus, *Bohemia docta.*

***BESKOW** (*Bernard*), littérateur et poëte suédois, né à Stockholm le 19 avril 1796. Fils d'un riche négociant, il entra à la chancellerie après d'excellentes études, et monta successivement tous les degrés de la hiérarchie. Dès 1833, il occupait le rang de maréchal du palais. En 1831 il avait pris la direction du théâtre royal, et fait jouer des pièces de sa composition. Il abandonna ces fonctions en 1832. L'Académie de Suède le compte parmi ses membres. On a de lui : *Vitterchets forsöck und areminne ofver Torkel Knutsson*; 1818-1819; — *Carl XII*, poëme; même date; — *Sveriges anor*, 1824, poëme couronné par l'Académie; — *Vandrings-Minnen* (Impression de voyages); Stockholm, 1836; — *Erik den Fjortonde*, tragédie; — *Hildegarde*,

tragédie; — *Torkel Knutsson*, autre tragédie, et la meilleure peut-être du répertoire suédois; — *Konig Birger och hans Att*, 1837; — *Gustaf Adolf i Tyskland*, traduit en danois et en allemand par Oehlenschlaeger; Leipzig, 1837-1841.

*Conversations-Lexicon.*

**BESLAY** (*Charles-Leleu-Bernard*), législateur français, né le 1er septembre 1768 à Dinan (Côtes-du-Nord), mort en 1840. Il embrassa les principes de la révolution, qui commençait au moment où il était reçu avocat au parlement de Paris. Les événements politiques l'obligèrent de renoncer au barreau, et il revint dans sa ville natale, où il établit une maison de commerce. Nommé en 1808 membre du corps législatif, il donna en 1814 son adhésion à la déchéance de l'empereur, et, cette même année, appuya le budget présenté par le baron Louis. Beslay fut encore envoyé, durant les Cent-Jours, à la chambre des représentants, et à la chambre des députés, après la seconde restauration. Depuis cette époque jusqu'en 1820, il siéga toujours au côté gauche, mais se fit remarquer par sa modération; on le vit constamment soutenir les propositions ministérielles dès qu'elles avaient un but d'utilité publique. Il vota, en 1820, contre la loi d'exception, et, le 20 mars de cette année, lut, sur les subsistances, un rapport très-remarquable. Il ne parut point à la chambre septennale; il fut réélu en 1828, vota en 1830 avec les 221, et continua de remplir jusqu'à sa mort les fonctions de député.

*Biographie des Contemporains.*

**BESLER** (*Basile*), pharmacien allemand, né à Nuremberg en 1561, mort en 1629. Il ouvrit une officine à Nuremberg, et, pour satisfaire à son goût pour la phytologie, il établit dans sa maison un jardin botanique; ce qui le mit en rapport avec les célébrités de son temps. C'est ainsi qu'il connut Jean Conrad de Gemmingen, évêque d'Eichstaedt, qui lui confia la direction de l'établissement du jardin de Saint-Willibald, dont les plantes furent achetées dans celui de Joachim Camerarius. Il fut chargé en outre de la description des végétaux qu'on y cultivait. Il forma un cabinet de choses rares et précieuses, continué par son neveu Michel-Robert, et décrit par Michel-Frédéric Lochner. Plumier a appliqué le nom de Besler à un genre de plantes (*Beslera*). Mais, au rapport de Baier, et le fait est maintenant hors de doute, la réputation de Besler est en partie usurpée, et doit être reportée à son frère Jérôme Besler et à Jungermann, ses collaborateurs. L'ouvrage attribué à B. Besler, et pour lequel Jungermann a fait le texte, est intitulé *Hortus Eystettensis*, etc.; Nuremberg, 1613, 4 vol. grand in-fol., et 1750; ouvrage exécuté aux frais de l'évêque : on y compte trois cent cinquante-six planches gravées sur cuivre et mille quatre-vingt-six figures; — *Fasciculus rariorum et adspectu digniorum varii generis*; Nuremberg, 1616, in-4°; — *Continuatio rariorum et aspectu digniorum varii generis*, etc.; Nuremberg, 1622, in-4°; — *Rariora Musei, quæ olim Basilius et Robertus Beslerus vulgaverunt*; Nuremberg, 1733. H.

*Biographie médicale.*

**BESLER** (*Michel-Robert*), médecin allemand, neveu du précédent, né à Nuremberg le 5 juillet 1607, mort le 8 février 1661. Il étudia à Heilbronn, passa ensuite quelques annés à Altdorf, et se rendit enfin à Padoue. En 1631 il revint à Altdorf, où il prit le titre de docteur, et se fit admettre à Nuremberg au collége des médecins. Il étudia passionnément l'histoire naturelle, et rechercha les objets d'art et d'antiquité. On a de lui : *Dissertatio de nutritione*; Altdorf, 1605, in-4°; — *Dissertatio de sanguine, secundum et præter naturam*; Altdorf, 1631; — *Admirandæ fabricæ humanæ mulieris partium generationi potissimum inservientium*, etc.; Nuremberg, 1640, in-fol.; — *Gazophylacium rerum naturalium e regno vegetabili*, etc.; — Nuremberg, 1642, in-fol.; Leipzig, 1733, in-fol. : c'est la suite de la description du cabinet de son oncle et du sien; — *Mantissa ad viretum stirpium fruticum et plantarum in diversis peregrinis telluris partibus sponte repullulantium, Eystettense, admirandum celeberrimum Beslerianum*; Nuremberg, 1646 et 1648.

*Biographie médicale.*

**BESLY** (*Jean*), historien, jurisconsulte et poëte, né en octobre 1572 à Coulonges-les-Royaux (Poitou), mort à Fontenay-le-Comte le 18 mai 1644. Il étudia le droit dans les universités de Bordeaux et de Toulouse. Après sept ou huit ans d'étude, il vint à Paris, et fréquenta pendant deux ans le barreau de la cour du parlement. En 1597 il se fixa à Fontenay, où il jouit bientôt d'une grande réputation comme avocat et comme jurisconsulte. Député aux états de 1614, il se distingua parmi les opposants à la réception du concile de Trente. Plus tard, il se livra tout entier à l'étude des antiquités de l'histoire de France. Il rassembla de vastes recueils de pièces originales et de chartes précieuses; il possédait, en outre, une nombreuse bibliothèque citée par le P. Louis Jacob dans son *Traité des plus belles bibliothèques du monde*. En 1620, Besly fut élu maire et capitaine de Fontenay, poste honorable, mais dangereux. En effet, dès que les Rochelois se mettaient en campagne, la ville de Fontenay était assiégée, prise, reprise, quelquefois pillée. Le 20 juillet 1620, Besly écrivait à Dupuy qu'il habitait un « coupe-gorge, et qu'il craignait que son étude ne fût dissipée et perdue. » Aussi, il envoya maintes fois ses livres et ses manuscrits à Poitiers, comme en un lieu de refuge. En 1629, il réunit à sa charge d'avocat du roi un office de conseiller; mais en 1631, « pour conserver la liberté entière de son esprit, » il se démit de ses emplois en faveur de son fils. — Besly

mourut au milieu de travaux inachevés. — Son fils, *Jean Besly*, n'avait aucun goût pour les études historiques ; il ne chercha qu'à tirer le meilleur parti des manuscrits et des livres de son père. Sans les soins de l'évêque de Poitiers et du P. Dupuy, le public eût été privé du fruit des veilles de ce savant historien. C'est à ce prélat que l'on doit la publication des œuvres de J. Besly, ainsi que le prouve une lettre autogr. de l'évêque de Poitiers, du 23 juin 1647. Ses manuscrits, qui n'étaient point en état d'être imprimés, et dont le P. Anselme faisait si grand cas, ainsi que les livres qui composaient cette précieuse bibliothèque citée par le P. Jacob, furent dispersés ou perdus. Malgré les éloges que lui ont donnés ses contemporains en qualité de poëte, et malgré ces deux vers de Nic. Rapin,

*Belius es, Beli, nec jam mutare labores*
*Litteram ; aut potius Belius alter eris.*

Besly n'est qu'un poëte fort médiocre. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le sonnet inséré dans le *Tumulus Sammarthani*, p. 42; un 2e sonnet impr. en tête de l'*Histoire générale de la maison de France;* un 3e sur l'*Histoire de la maison de Montmorency ;* et un 4e sur la mort de Loisel. Ses vers latins sont un peu meilleurs. Il a composé des *épigrammes* sur la mort de N. Rapin, et sur un ouvrage de Jul. Colardeau.

Outre ces opuscules sans mérite, voici ce qui nous reste de Besly : *Commentaires sur les hymnes de Ronsard;* imprimés avec les œuvres de ce poëte; Paris, 1604, in-12; — *Généalogie des comtes de Poitou et ducs de Guyenne;* Paris, 1617, in-fol.; — *Évêques de Poitiers avec les preuves ;* Paris, 1647, in-4° ; collection de matériaux qui a servi aux auteurs de la 1re édition du *Gallia christiana;* — *Histoire des comtes de Poitou et ducs de Guyenne, contenant ce qui s'est passé de plus mémorable en France, depuis l'an 811 jusqu'au roi Louis le Jeune ; vérifiée par titres et par anciens historiens ; ensemble divers traités historiques;* Paris, 1647, 1 vol. in-fol. Les feuillets manuscrits de l'*Histoire des comtes de Poitou*, transcrits par Besly et conservés à la Bibliothèque impériale, sont bien plus corrects que l'imprimé, et contiennent un grand nombre de pièces importantes que les éditeurs ont négligé de publier. A la suite de ce livre, P. Dupuy a fait imprimer 14 dissertations historiques de Besly; — *Extrait d'une lettre à A. Duchesne*, imprimée en tête des *œuvres d'Alain Chartier ;* Paris, 1617, in-4° ; — *Ad Petri Teudebadi historiam de Hierosolymitano itinere præfatio*, dans le 4e volume des *Histoires de France* par Duchesne : le manuscrit de ce voyage, imprimé à la suite de la préface, a été fourni par Besly, et les notes sont de lui; il communiqua encore à Duchesne : *Gesta Ludov. VIII, heroico carmine, a Nic. de Brayâ*, imprimé dans le 5e vol. de ses *Histoires de France ;* — *Lettre sur une inscription* insérée dans les *Annales d'Aquitaine* de J. Bouchet, éd. de 1644 ; — *Lettres autographes*, inédites, contenant des dissertations historiques et des nouvelles du temps (1).

Besly a fourni une foule de notices et de corrections pour l'*Histoire de la maison de Chasteigner*, par Duchesne, ainsi que pour les autres travaux généalogiques du même auteur. Il avait rassemblé beaucoup de matériaux pour l'histoire des comtes de Toulouse, de Béarn et de Brabant, des ducs de Lorraine, des chanceliers de France, etc. La plupart de ces manuscrits ont été dispersés après sa mort. — C'est Besly qui, le premier, a signalé le mode extraordinaire de succession établi pour les vicomtes de Thouars et pour les autres seigneurs habitant entre la Sèvre et la Dive, et qui a découvert l'auteur véritable des *Mémoires* attribués à de la Haye.

AP. BRIQUET.

*Documents inédits.* — Dreux du Radier, *Hist. litt. du Poitou*, t. III. — Nicéron, *Mémoires*, t. XLI.

**BESME.** *Voy.* BÊME.

**BESNARD** (*François-Joseph*), médecin, né à Buschweiler, en Alsace, le 20 mai 1748; mort le 16 juin 1814. Après avoir fait ses premières études à Haguenau chez les jésuites, il fut envoyé à Strasbourg, où il étudia la médecine. Il devint premier médecin de Maximilien, comte palatin, et se rendit à Paris en 1783, pour soumettre à l'Académie des sciences ses idées sur les inconvénients du traitement mercuriel. A cet effet, des malades lui furent confiés, sous l'inspection d'un comité choisi parmi les membres de la Société de médecine; mais la révolution vint interrompre ces expériences. Il retourna, en 1790, dans le Palatinat; et, après avoir exercé d'abord à Manheim, il fut ensuite mis à la tête des hôpitaux de Munich. C'est à son zèle et à son influence que la Bavière est redevable des bienfaits de la vaccine. On a de lui : *Theses ex universa medicina;* Strasbourg, 1788, in-4°; — *Mémoire à consulter, sur la maladie de M. de Stainville, maréchal de France;* Paris, 1788, in-4° ; — *Organisation sanitaire des hôpitaux militaires du Palatinat* (en allemand); Munich, 1801, in-fol. ; — *Avis sérieux et fondé sur l'expérience, aux amis de l'humanité, contre l'emploi du mercure dans diverses maladies* (en allemand); Munich, 1808, in-8° ; une seconde édition a paru en 1811 ; — *Exposé analytique de l'organe, de la nature et des effets du virus vénérien* (en allemand); Munich, 1811, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Callisen, *Schriftsteller-Lexicon.*

**BESNARD** (*Pierre-Joachim*), ingénieur en chef des ponts et chaussées, né à Rennes en 1741, mort à Paris en 1808. Il finit à quinze ans ses hu-

(1) L'auteur de cet article en a recueilli plus de cent, qu'il a l'intention de publier. Il s'est servi de ces lettres pour corriger, dans cette notice, les nombreuses erreurs que n'a su éviter aucun des biographes qui ont parlé de Besly.

manités chez les jésuites. A vingt ans, il obtint, au concours, le titre de sous-ingénieur des ponts et chaussées; neuf ans après, il fut nommé ingénieur à Landernau, et devint, en 1786, ingénieur en chef de la Bretagne. Parmi ses travaux les plus remarquables, on cite le redressement de la tour de Saint-Louis à Brest, la construction de l'église de Saint-Martin à Morlaix, des prisons de Lenneven, des fontaines de Landernau, etc. A l'époque de la révolution, il fut nommé inspecteur général des ponts et chaussées, et chargé des départements qui composaient l'ancienne province de Bretagne. Il prit part aux projets d'embellissement de Napoléonville, et aux plans qui furent arrêtés pour réunir la Loire à la Vilaine, la Vilaine au Blavet, et le Blavet à la rivière d'Aune. Il était membre de l'Académie celtique. Il avait découvert, en Bretagne, plusieurs monuments relatifs à l'ancienne religion de la Bretagne, dont le vieil idiome ne lui était pas inconnu.

Noual de la Houssaie, *Notice sur Besnard.*

**BESNARDIÈRE** (DE LA). *Voy.* LABESNARDIÈRE.

***BESNIER** (.....), médecin, probablement Français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Exercitatio physico-medica de efficacia et usu aëris mechanico in corpore humano*; Amsterdam, 1738, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BESNIER** (...), botaniste français, né dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *le Jardinier botaniste*; Paris, 1705; il y enseigne les vertus médicinales des plantes; — *Abrégé curieux touchant les jardinages*; Paris, 1706; — 3e édit. de *la Nouvelle Maison rustique* de Léger; Paris, 1721, 2 vol. in-4°.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine.*

**BESNIER** (*Pierre*), jésuite, né à Tours en 1648, mort à Constantinople le 8 septembre 1705, se livra aux études philologiques avec un succès que favorisèrent encore ses longs voyages dans les pays étrangers. On a de lui : *la Réunion des langues, ou l'Art de les apprendre toutes par une seule*; Paris, 1674, in-4°; Liége, 1794, in-12; programme raisonné d'un ouvrage plus considérable qui ne vit point le jour, et dans lequel, prenant le latin pour terme de comparaison, Besnier se proposait de rechercher la composition étymologique et l'esprit des vingt-quatre principaux idiomes du globe; — *Discours sur la science des étymologies*, qui se trouve en tête de l'édition de 1694 du dictionnaire de Ménage. Besnier commence cette sorte de préface par une histoire succincte des études étymologiques chez les différents peuples, et la termine par un examen analytique du dictionnaire, où les sentiments de l'ami paraissent avoir eu trop d'influence sur les jugements du critique. Ce savant jésuite travailla, conjointement avec les PP. Bouhours et Letellier, à la traduction du *Nouveau Testament* en français.

Feller, *Dictionnaire historique.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BESODNER** (*Pierre*), théologien transylvanien, mort à Hermannstadt en 1616. Il étudia à Francfort-sur-l'Oder. On a de lui : *Bibliotheca theologica, hoc est, Index Bibliorum præcipuorum eorundemque Hebræorum, Græcorum et Latinorum, in certas classes ita digestorum ut primo intuitu adparere possit, quæ in numero Rabbinorum, patrum, Lutheranorum, pontificiorum aut Zuinglico-calvinianorum contineantur*; Francfort-sur-l'Oder, 1608, in-4°, et 1610, in-4°.

Horanyi, *Memoria Hungarorum.* — Benkoe, *Transylvania*, II, 308.

**BESOIGNE** (*Jérôme*), théologien français, né à Paris en 1686, et mort dans la même ville le 25 janvier 1763. Il était professeur de philosophie, et coadjuteur du principal au collége du Plessis. Son inscription sur la liste des appelants contre la bulle *Unigenitus* lui attira de nombreuses persécutions. On a de lui : *Description de plusieurs voyages en France, en Flandre et en Hollande*, de 1716-1756, manuscrit in-fol.; — *Vie de Jean Hamon*, imprimée dans le t. IV de son *Histoire de Port-Royal*; — *Relation de plusieurs circonstances de la vie de Jean Hamon, faite par lui-même*; Paris, 1734, in-12; — *Abrégé de la vie d'Ant. Lemaître, et de plusieurs autres personnes qui s'unirent à lui pour vivre dans la pénitence*, imprimé au troisième volume de son *Histoire de Port-Royal*; — *Vie de M. Arnaud*, imprimée au t. V de son *Histoire de Port-Royal*; — *Vie de M. Pierre Nicole*, dans le t. IV de son *Histoire de Port-Royal*; — *Questions diverses sur le concile* indiqué pour la province d'Embrun, 1727, in-4°; — *Concorde du livre de Sagesse, ou Morale du Saint-Esprit*; Paris, 1737, 1746, in-12; — *Concorde des épîtres de saint Paul et des épîtres canoniques, ou Morale des Apôtres*; Paris, 1747, in-12; — *Principes de la perfection chrétienne et religieuse*; Paris, 1748, in-12; — *Histoire de l'Abbaye de Port-Royal*, etc.; Cologne, 1756, 8 vol. in-12; — *Réflexions théologiques sur les écrits de M. l'abbé de V**** (Villeroy) *et de ses élèves*; Paris, 1752; — *Réponses aux dissertations des PP. Capucins, auteurs des principes discutés*; Paris, 1759; — *Principes de la Pénitence et de la Conversion*; Paris, 1762, 1 vol. in-12; — *Catéchisme sur l'Église pour les temps de troubles, suivant les principes expliqués dans l'instruction de monseigneur l'évêque de Senez*, sans date, in-12. — *Remarques importantes sur le nouveau Catéchisme de M. Languet, archevêque de Sens*; Paris, 1732-1733, 3 parties in-4°; — *le Juste milieu qu'il faut tenir dans la dispute de religion*; Paris, 1735, in-4°; — *Cantiques tirés des hymnes du Bréviaire de Paris*; Paris, 1746, in-12; — *Prières et Réflexions en forme*

*de litanies, pour toutes les fêtes de l'année;* Paris, 1757, in-12; — *Principes de justice chrétienne,* ou *Vies des Justes;* Paris, 1762, 1 vol. in-12; — *quelques ouvrages de controverses,* cités par Quérard dans *la France littéraire.*

Lelong, *Biblioth. hist.*, édit. Fontette, t. I. — Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes.*

* **BESOIGNE** ou **BESOGNE** (*Nicolas*), oncle de Jérôme, écrivain héraldique français, mort en 1697. On a de lui : *le Parfait État de la France, augmenté de blasons, armes et fonctions des principaux officiers;* Paris, 1656-1694, augmenté par Louis Trabouillet; Paris, 1698-1718.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette, II, 778.

**BESOLD** ou **BESOLDE** (*Christophe*), jurisconsulte allemand, né à Tubinge en 1577, mort à Ingolstadt le 15 septembre 1638. Après avoir étudié le droit sous d'habiles maîtres, il fut, en 1610, nommé à la chaire de jurisprudence à l'université de Tubinge. La réputation qu'il s'y acquit attira sur lui l'attention du duc de Wurtemberg, qui lui confia souvent d'importantes affaires. Il embrassa en 1635 la religion catholique, et se retira à Ingolstadt, où il professa le droit. Également recherché par l'empereur, qui voulait l'attirer à Vienne, et par le pape, qui lui offrait une chaire à Bologne, il mourut avant de s'être décidé entre ces deux positions.

Parmi ses ouvrages les plus remarquables on cite : *Synopsis rerum ab orbe condito gestarum usque ad Ferdinandi imperium;* Franeker, 1698, in-8°; — *Synopsis politicæ doctrinæ, institutionum juris et rerum in orbe gestarum;* Strasbourg, 1623, in-12; — *Historia Constantinopolitano-turcica, post avulsum a Carolo Magno occidentem ad hoc usque ævum deducta;* Strasbourg, 1634, in-12; — *Series et succincta narratio rerum a regibus Hierosolymarum, Neapoleos et Siciliæ gestarum, ex variarum historiarum collatione repræsentata;* Strasbourg, 1636; — *Dissertationes philologicæ,* 1642, in-4° : il en est une sur l'origine de l'imprimerie, insérée dans les *Monumenta typographica* de J.-Ch. Wolf; Hambourg, 1740, in-8°; — *Prodromus vindiciarum ecclesiast. Wirtembergicarum,* 1636, in-4°; — *Documenta rediviva monasteriorum Wirtemb.;* Tubinge, 1636, in-4°; — *Virginum sacrarum monumenta,* etc.; — *Documenta concernentia ecclesiam collegiatam Stuttgardiensem;* — *Documenta ecclesiæ Backhenang* : ces quatre derniers ouvrages sont in-4°, et publiés à Tubinge.

Theod. Ebert, *Eulogia Ictorum.* — *Catal. Bibl. bunav.*, t. I. — Bök, *Geschichte der Universität Tübingen;* Tubingen, 1774. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXIV.

* **BESOLD** (*Jérôme*), théologien allemand, mort le 4 novembre 1562. Venu à Wittemberg en 1537, il y fut le commensal de Luther; plus tard il se fixa à Nuremberg, où il se lia d'amitié avec Mélanchthon. Il remplit diverses fonctions ecclésiastiques, et, à l'exemple de Luther, il se maria. On a de lui : *Enarrationes Lutheri in Genesin collectæ per Hir. Besoldum, cum præf. Phil. Melanchthonis;* Nuremberg, 1552, 3 vol. in-fol., et 1554.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexic.* — Adelung, supplément à Jöcher, *Lexicon.*

**BESOMBES DE SAINT-GENIÈS** (*Pierre-Louis*), magistrat et humaniste français, né à Cahors le 9 novembre 1719, mort dans la même ville le 20 août 1783. Il était conseiller à la cour des aides de Montauban, et de l'Académie de cette ville. On a de lui : *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi Jesu;* Montauban, 1782, 1787, 1788, in-12 : Cassagnes de Peyronnec l'a traduit sous ce titre : *Sentiments d'une âme pénitente revenue des erreurs de la philosophie moderne au saint joug de la religion;* Montauban, 1787, et Paris, 1789, 2 vol. in-12; — *Triomphe de l'Homme-Dieu,* ou *le Passage d'une âme qui va reprendre le saint joug de Jésus-Christ;* Poitiers, 1792, 1 vol. in-8°; — *Version nouvelle de l'Iliade,* avec des remarques; — *Essais sur l'Iliade,* ou *Discours pour servir d'introduction à la nouvelle version de ce poëme* (ces deux ouvrages ont été imprimés vers 1770), in-12; — *Discours pour servir d'introduction à la nouvelle version de l'Odyssée,* in-12.

Quérard, *la France littéraire.* — Barbier, *Examen critique*, p. 109.

**BESOMBES** (*Jacques*), théologien et moraliste français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il entra fort jeune dans les ordres, obtint le grade de docteur en théologie, et fut élu provincial de la congrégation de la Doctrine chrétienne de la province de Toulouse. On a de lui : *Moralis christiana ex Scriptura sacra, traditione, conciliis, Patribus et insignioribus theologis excerpta; in qua positis et statutis principiis generalibus deducuntur consectaria,* etc.; Toulouse, 1711, 8 vol. in-12; 1745, 2 vol. in-4°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — *Biographie Toulousaine.*

**BESOZZI**, nom de plusieurs musiciens italiens qui se distinguèrent, au dix-huitième siècle, comme virtuoses sur le basson et le hautbois. Ils appartiennent tous à la même famille : *Joseph Besozzi*, natif de Parme, eut quatre fils : *Alexandre*, né en 1700, et *Jérôme*, né en 1712, furent attachés à la chapelle du roi de Sardaigne; *Antoine* fut premier hautbois à la chapelle de Dresde, et *Gaëtan* se fit entendre à Paris et à Naples.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

* **BESOZZI** ou **BESUZZI** (*Innocent*), théologien italien, né dans le Brescian en 1662, mort le 10 avril 1782. On a de lui : *Theologiæ scholasticæ prælectionibus accommodatæ, partes IV;* Brescia, 1703 et 1704; ouvrage publié sous le voile de l'anonyme; — *Anatome conversationis amatoriæ pro disciplina ju-*

*verum conjugia quærentium concinnata*; Brescia, 1704.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BESOZZI** (*Hyacinthe*), théologien français, de l'ordre des Théatins, né le 14 février 1626, mort en 1699. On a de lui : *Orazioni sacre e Discorsi*; Milan, 1652, et 1655, in-12; — *Primizie, ossia IX Panegyria*; Milan, 1663; — *Orazioni III in lode di san Antonio di Padova*; Milan, 1682 in-12; — *la Monarchia cattolica, discorso in lode della casa d'Austria*; ibid., 1777.

Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BESOZZI** ou **BESUTIUS** (*Jean-François*), imprimeur italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui: *Locuzioni di varj autori antichi e moderni, tratte da' dizionarj*; Venise, 1592, in-8°; — *Istoria pontificale di Milano, di san Bernaba sino a Feder. Borromeo*; Milan, 1596, in-8°, augmentée par Riva, et 1623, in-8°; — *Vita di san Carlo Borromeo*; Milan, 1601, in-8°; — *Dictionarium Ciceronianum Franc. Briscianensis, a Jo.-Franc. Besutio absolutum*; Venise, 1615, in-8°, et 1662, 1665, 1674, avec des *suppléments aux Dictionnaires* de Calderini et de Galesini.

Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BESOZZI** (*Jean-Jacques*), polygraphe italien, né le 6 août 1663, mort le 11 février 1730. On a de lui : *Dell'origine e stato presente del duomo di Milano*; Milan, 1694, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BESOZZI** (*Primivalle*), jurisconsulte et poëte italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il remplit les fonctions de décurion à Milan, sa ville natale; et en 1561 il fut envoyé en mission par la même ville auprès de Philippe II. On a de lui : *Madorum uva, poema*; Milan, 1560.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BESPLAS** (*Joseph-Marie-Anne* Gros de), né à Castelnaudary le 30 octobre 1734, mort à Paris le 26 août 1783. Il vint faire ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se voua à l'enseignement. Il professa la théologie pendant quelques années, fut admis dans la maison et société de Sorbonne, et devint aumônier du comte de Provence, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il a laissé plusieurs ouvrages dans lesquels il combat l'esprit novateur du jour, et qui, quoique inconnus aujourd'hui, lui donnèrent alors une certaine réputation. Les premiers volumes contiennent : *Discours sur l'utilité des voyages*; Paris, in-12, 1763; — *Rituel des Esprits forts*; — *Traité des causes du bonheur public*; Paris, in-8°, 1763, où l'on trouve, à côté d'appréciations exactes, la glorification de l'intérêt et de la force comme moyens de gouvernement; — *Essai sur l'éloquence de la chaire*, deux éditions; la dernière en 1778, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

* **BESSA** (*Pancrace*), peintre français, né à Paris en 1772, vivait encore en 1830. Élève de Vanspändonk et de Redoutté, il peignit, à l'aquarelle et à l'huile, les fleurs et les fruits; ses œuvres ont de la fraîcheur et de la grâce. Il est devenu peintre du Muséum d'histoire naturelle. C'est lui qui a fait les dessins du *Nouveau Duhamel*, 7 vol. in-fol., et ceux de l'*Herbier de l'Amateur*. Les premiers sont au nombre de cinq cents, et les autres de huit cents.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes français*.

**BESSARABA.** La famille Bessaraba ou Bassaraba a donné au pays compris entre le Dniester et le Pruth le nom de *Bessarabie* qu'il porte encore aujourd'hui, et fourni à la Valachie presque tous ses vaïvodes nationaux. La plupart de ces princes appartiennent exclusivement aux annales des populations daco-romaines. Il suffira de raconter la vie de ceux des membres de cette famille qui, par leur importance politique et leur influence sur les pays voisins, se rattachent à l'histoire universelle.

*Rodolphe le Noir* (Radu Negru), Bessaraba, mort en 1265, fut le fondateur de la principauté de Valachie. Les Daco-Romains, forcés par les invasions continuelles des barbares (qui, pour envahir l'Europe, remontaient la vallée du Danube), de se réfugier dans les Carpathes, y avaient fondé les deux colonies de Fogarash et de Maramosh. Vers 1240, Rodolphe régnait sur Fogarash. Deux motifs le ramenèrent avec une partie de son peuple sur les bords du Danube. Le pape Grégoire IX pressait Béla, roi de Hongrie, d'enlever à l'Église grecque, pour les rendre à l'Église catholique, les Valaques schismatiques; Battou-Khan, petit-fils de Genghiz-Khan, après avoir dévasté la Russie, la Pologne, la Cumanie, venait de s'abattre sur la Hongrie, et de faire refluer vers les Carpathes les populations épouvantées. La perturbation causée par cet événement aux colons de Fogarash, et la crainte des persécutions religieuses, décidèrent Rodolphe à rentrer dans le pays qui s'étend des Carpathes au Danube et de l'Oltu au Shéret. Ce pays était presque désert et tout à fait barbare, excepté le banat de Craïova, peuplé, vers la fin du septième siècle, par des habitants de la Dacie Aurélienne qui s'y établirent sous la conduite du ban Bessaraba, et civilisé par les templiers, qui en avaient fait, pendant quelque temps, leur principale résidence. Rodolphe força le ban de Craïova à se reconnaître son vassal, et bâtit les villes d'Argissu, de Tergovisti, qui fut longtemps la capitale de la Valachie, et de Bucharest, qui l'est aujourd'hui. Il donna à son peuple un code de lois très-remarquables pour le temps, et fortement empreintes de l'esprit aristocratique et féodal particulier au moyen âge. Bien que la dignité de vaïvode eût été déclarée élective, elle n'en resta pas moins dans la famille Bessaraba après la mort de Rodolphe le Noir.

*Mirce Ier* Bessaraba. Après une longue suite

de princes obscurs, Mirce se distingua par des actions éclatantes et les grands événements auxquels il fut mêlé. Fils de Rodolphe II, il fut élu vaïvode en 1382. Il guerroya d'abord contre les Bulgares, à qui il enleva Silistria, Widin, Sistow, et contre les Turcs, qui menaçaient tous les peuples du Danube. Il assista à cette glorieuse et néfaste bataille de Kossova, qui fut le dernier jour de l'indépendance de la Servie, et dont le souvenir fait encore battre les cœurs dans les vallées des Balkans. Les conquêtes qu'il tenta contre les peuples voisins attirèrent sur lui les armes des Hongrois et des Turcs. Ceux-ci, sous le commandement de Bajasid I$^{er}$, enlevèrent au prince valaque Widin et Sistow, pendant que Sigismond l'attaquait de son côté. Incapable de résister aux deux ennemis à la fois, Mirce se soumit aux Turcs et s'engagea à leur payer tribut, à condition qu'ils lui laisseraient d'ailleurs pleine et entière indépendance. Ce remarquable traité, qui constituait la Valachie vassale et tributaire des Turcs, est de 1393. Mirce ne l'avait fait que dans l'espoir de le rompre. Il fit alliance avec Sigismond, qui, effrayé des progrès des Turcs, réunissait contre eux des forces empruntées à toute la chrétienté et surtout à la France, et servit d'avant-garde à l'armée des nouveaux croisés. Cette campagne se termina bientôt par la désastreuse bataille de Nicopolis (28 septembre 1396). Mirce voyant que les chevaliers français, après avoir culbuté les premières lignes ennemies, rompu les janissaires et repoussé les spahis, s'étaient brisés contre la réserve turque, persuadé que les Hongrois ne résisteraient pas à l'infanterie de Bajasid et seraient entraînés dans la déroute des Français, abandonna ses alliés vaincus et se tourna du côté du sultan, qui, après la victoire, lui permit de rentrer en Valachie avec son armée. Si Bajasid avait paru pardonner à Mirce de s'être uni à ses ennemis, il ne l'avait pas oublié. En 1398, il passa le Danube, et envahit la principauté de son vassal. Mirce déposa les femmes et les enfants dans les montagnes, dévasta tout le pays que devaient traverser les Turcs, les harcela à travers les collines boisées de la Valachie, et les força à une retraite, dans laquelle ils périrent presque tous. Cette mémorable campagne affranchit la Valachie de tout tribut pendant dix-huit ans. Mais, avant de mourir, Mirce eut le regret de voir son pays redevenir tributaire des Turcs. Après sa mort (1418), la dignité de vaïvode fut disputée entre ses nombreux enfants naturels, et la principauté tomba dans une anarchie qui favorisa l'oppression toujours croissante des Turcs.

*Michel II* Bessaraba *le Brave* fut le plus guerrier des princes valaques, et l'un des grands hommes de son siècle. Il fut élu vaïvode en 1592, à l'âge de trente-quatre ans. Il trouva la Valachie écrasée d'impôts et cruellement dévastée. Les Turcs commençaient même, contre les stipulations formelles des traités, à bâtir des mosquées dans un pays qu'ils ne considéraient plus que comme une province de leur empire. Michel s'allia avec Sigismond Bathory, vaïvode de Transylvanie, et Rodolphe II, empereur d'Allemagne et roi de Hongrie (1593). Secondé par les Transylvains, il massacra les Turcs qui se trouvaient en Valachie, leur enleva les forteresses qu'ils possédaient sur la rive gauche du Danube, et alla les attaquer jusqu'en Bulgarie. Cette campagne glorieuse, bien que mêlée de quelques revers, commençait entre les deux peuples, si inégaux en nombre, une lutte acharnée : aussi le prince valaque, pour être plus sûr de l'appui de Sigismond, se reconnut son vassal (1595). Le prince de Transylvanie vint en effet au secours de Michel, et tous deux rejetèrent de l'autre côté du Danube le grand vizir Sinan-Pacha, qui venait d'envahir la Valachie. Sigismond ne tarda pas à abdiquer en faveur de l'empereur d'Allemagne. Cet événement, qui ouvrait un vaste champ à l'ambition de Michel, ne changea d'abord rien à sa position. Il se reconnut vassal de Rodolphe II (1598). Sigismond, qui avait échangé la dignité de vaïvode contre une pension de 50,000 écus, les villes d'Oppeln et de Ratibor en Silésie, et le chapeau de cardinal, se repentit du marché, et revint réclamer sa couronne. Mais il ne la reprit que pour en disposer en faveur de son cousin le cardinal André Bathory. Michel, qui avait formé l'orgueilleux mais noble projet de réunir sous sa domination toute l'ancienne Dacie, vit dans l'avénement du cardinal André une occasion favorable. Il s'entendit avec Rodolphe, fit la paix avec les Turcs, pénétra en Transylvanie, battit complétement à Hermanstadt André, qui fut tué dans sa fuite, et se trouva maître de toute la principauté, à l'exception de quelques villes dont Basta, général de l'empereur en Hongrie, s'était emparé (1599). Sigismond Bathory, qui ne savait ni garder sa couronne ni s'en passer, tenta de la reconquérir en s'unissant, contre Michel, à Jérémie Moghila, prince de Moldavie; mais tous deux furent vaincus. Par cette dernière victoire, Michel atteignit le but des efforts de tout son règne; il réunit les trois couronnes de Dacie sous le titre de *Michel, vaïvode de Valachie et de Moldavie, conseiller de sa majesté impériale et royale, gouverneur de Transylvanie* (1600). Ce bonheur ne devait pas durer. Rodolphe ne voyait pas tranquillement cette puissance naissante, et les Polonais commençaient à s'en inquiéter. Basta fomenta la révolte parmi les populations hostiles de la Transylvanie, et Michel essaya vainement de la réprimer. Il ne fut pas plus heureux en Moldavie contre les Polonais; et, deux fois vaincu, il fut réduit à s'enfuir à Vienne, pendant que Sigismond venait reprendre sa couronne deux fois abandonnée. A cette nouvelle, Rodolphe, qui avait besoin de Michel contre Sigismond, le réconcilia avec Basta, et les envoya tous deux contre le vaïvode Bathory, qui fut chassé encore une fois. C'était tout

ce que voulait Rodolphe. Michel n'était plus utile, il pouvait devenir redoutable: Basta le fit assassiner par des soldats wallons (1601). Il avait quarante-trois ans. Le règne de Michel II, aussi court que brillant, avait plus fait pour la gloire que pour la force de la Valachie. Épuisée par neuf ans de guerres continuelles, elle devait retomber facilement aux mains des Turcs. Serban I^er^, qui fut élu après Michel, essaya vainement d'arrêter cette décadence inévitable. Loin de pouvoir relever son pays, il ne put pas se maintenir lui-même, et alla mourir en exil. La Valachie n'était plus qu'une province turque.

*Mathieu Brancovan* BESSARABA. Les Turcs, transgressant ouvertement les traités, avaient fini par nommer eux-mêmes les princes de Valachie, sans recourir à l'élection. Ce fut contre un de ces princes, Léon I^er^, que se révolta l'aga Mathieu Bessaraba, du village de Brancovan. Il fut vaincu, et réduit à s'enfuir en Transylvanie; mais cette entreprise le fit connaître. Léon ayant été déposé, il revint, s'empara du pouvoir, força par une victoire les Turcs à le reconnaître (1633), et se maintint moitié par la force, moitié par l'argent qu'il prodigua au divan. Ses principales guerres furent dirigées contre les Moldaves, excités par la politique turque. Faute de soldats nationaux, il dut employer des mercenaires bulgares, serbes, hongrois, polonais; et pour les payer, il lui fallut accabler ses sujets d'impôts. Ses exactions et celles de ses ministres finirent par provoquer un soulèvement général, au milieu duquel il mourut (1654). Mathieu Bessaraba ne rendit pas à la Valachie son indépendance, mais il ranima dans ce pays le sentiment presque éteint de la nationalité, et il prolongea de plus d'un demi-siècle le règne des princes indigènes.

*Constantin II Brancovan* BESSARABA. Constantin II Brancovan tenait à la famille Bessaraba par sa grand'mère, petite-nièce de Mathieu Bessaraba Brancovan. Il fut élu vaïvode à la mort de son oncle Serban II Cantacuzène (1688). La Turquie était alors en guerre avec l'Autriche. Constantin, en qualité de vassal, fut obligé d'y prendre part, et aida les Turcs à rétablir Émeric de Tököli sur le trône de Transylvanie. Tököli ne garda pas longtemps cette couronne. Chassé par les Impériaux, il se sauva en Valachie; mais Constantin Brancovan détruisit le reste de ses soldats, et le força lui-même à s'enfuir à Belgrade (1690). Le prince valaque fit valoir ce service auprès de l'empereur Léopold, lia des relations suivies avec lui, et devint son agent zélé, mais secret. Ce dévouement fut récompensé par le titre de prince du saint empire (1695). Malgré ses relations avec Léopold, Brancovan dut prendre part aux guerres des Turcs contre les Impériaux. La paix de Carlowitz (1699) le délivra de cette position équivoque. Il s'occupa alors d'administration intérieure, et tenta des réformes financières équitables, que les exigences des Turcs et sa propre avidité l'empêchèrent toujours d'exécuter. Ce n'était qu'à force d'argent qu'il contenait le divan, excité contre lui par le drogman de la Porte, Alexandre Maurocordato; et quoiqu'il eût été nommé prince à vie en 1703, il ne pensait qu'à s'affranchir d'un joug chaque jour plus pesant. Depuis la paix de Carlowitz, l'Autriche semblait ne plus songer à la Valachie. La mort de Léopold (1705) décida Brancovan à s'adresser au monarque qui civilisait la Russie et la défendait contre les Suédois. Après la bataille de Pultawa, il fit un traité avec Pierre le Grand, et s'engagea à lui fournir des vivres et 30,000 hommes. Le divan soupçonna ou plutôt connut ce traité par la trahison de Michel et Constantin Cantacuzène, parents et ministres de Brancovan. La perte du prince valaque fut résolue, et il fut décidé qu'on se servirait, pour le perdre, de son rival, le prince de Moldavie. Le divan, doutant de l'énergie ou de la bonne volonté de Nicolas Maurocordato, qui occupait cette dignité, le remplaça par Démétrius Cantimir (1710). Ce choix n'était pas heureux. Si Cantimir haïssait Bessaraba, il haïssait encore plus les Turcs, et, avant de ruiner son rival, il traita lui-même avec Pierre le Grand. Ce n'était pas le compte de Constantin, qui, craignant de travailler pour un ennemi, se refroidit, louvoya, fut rejeté du côté des Turcs, et finit par dénoncer Cantimir au divan, sans cesser cependant ses relations avec le czar. Il engagea à la fois Pierre le Grand à entrer en Valachie, et le grand vizir à passer le Danube. Pierre perdit du temps, et ce fut le grand vizir qui reçut les vivres promis aux Russes. Ceux-ci, mourant de faim et de soif, n'échappèrent à une perte presque assurée que par le traité du 21 juillet 1711, qui livra la Moldavie et la Valachie à l'entière discrétion des Turcs, et consomma la ruine des principautés. Cantimir, après avoir vaillamment combattu à côté de Pierre le Grand, le suivit en Russie. Bessaraba crut que sa dernière trahison ferait pardonner les autres; et en effet, il ne fut pas d'abord inquiété; mais sa perte n'était que remise. Le divan connaissait par les Cantacuzène tous les détails de ses traités avec l'Autriche et la Russie, et sa punition était imminente. Il en fut prévenu, et dédaigna de s'enfuir. Le 5 avril 1714, le capidji Mustapha-aga arriva à Bucharest. Il n'avait avec lui que quelques serviteurs, mais une centaine de soldats rassemblés en hâte à Giurgevo s'avançaient sur la capitale de la Valachie. C'était assez pour effrayer les Valaques dégénérés. Le lendemain, Brancovan fut déposé et arrêté, sans que le peuple indifférent ou tremblant s'y opposât. Quant aux principaux boïars, ils étaient d'accord pour le livrer. Au bout de quelques jours de détention à Bucharest, le vaïvode déposé fut conduit à Constantinople. L'immense quantité d'or et de pierreries trouvée dans son palais enflamma la cupidité du sultan, qui le fit mettre à la question, ainsi que son fils aîné, pour savoir s'ils avaient caché une partie de leurs trésors. Après cinq

jours de tortures supportées avec courage, le malheureux prince fut exécuté avec ses quatre fils (26 août 1714). Son petit-fils seul fut épargné, et c'est de lui que descendent les Brancovan qui vivent aujourd'hui dans les principautés. Avec Constantin II, Brancovan Bessaraba finit cette dynastie des Bessaraba, qui avait occupé presque sans partage le trône de Valachie depuis 1241 jusqu'en 1714, et fourni à l'histoire de l'Europe orientale quelques-uns de ses plus grands noms. LÉO JOUBERT.

Engel, *Histoire de la Valachie.* — Kogalnitcha, *Histoire de la Valachie et de la Moldavie.* — Photin, *Histoire de la Dacie* (en grec moderne). — Stritter, *Memoriæ populorum olim ad Danubium incolentium.* — Cantimir, *Histoire de l'Empire ottoman.*

**BESSARION** (*Jean*), patriarche de Constantinople, né à Trébizonde, selon Michel Apostolius, en 1389, et, d'après Bandini, en 1395; mort à Ravenne le 19 novembre 1472. Il entra dans l'ordre de Saint-Basile, et étudia les lettres et la philosophie dans un monastère du Péloponnèse. Il sortit de sa retraite évêque de Nicée, et fut envoyé par l'empereur Jean Paléologue au concile de Ferrare, où devait s'agiter la question de la réunion des deux Églises grecque et romaine. Il s'y distingua par son éloquence, opina pour la réunion par complaisance pour l'empereur, et fut créé cardinal-prêtre par le pape Eugène IV (1439). Bessarion se fixa dès lors en Italie. Nicolas V le nomma archevêque de Siponfo et cardinal-évêque; Pie II lui conféra, en 1463, le titre de patriarche de Constantinople. Deux fois il fut sur le point d'être élu pape, quatre fois il fut revêtu de la dignité de légat. En 1458, il fut envoyé en cette qualité à Bologne pour comprimer le parti de Santi-Bentivoglio; de là il se rendit auprès de l'empereur, pour l'exciter à la guerre contre le Turc. Quelques années après, Pie II l'envoya à Venise. En 1471, il fut chargé de réconcilier le duc de Bourgogne et le roi de France, et de les disposer à se réunir pour combattre les ennemis de la chrétienté. Louis XI ne pardonna pas au cardinal d'avoir visité Charles le Téméraire le premier. C'est au retour de ce voyage que Bessarion mourut (1472). — Bessarion a été un des grands promoteurs de la littérature grecque. Dans quelque lieu qu'il demeurât, son palais était le rendez-vous de tous ceux qui aimaient et cultivaient les sciences et les arts. On lui doit la découverte des poëtes grecs Coluthus et Quintus de Smyrne. Il a beaucoup écrit. La plupart de ses ouvrages sont dirigés contre les évêques grecs, qui ne voulaient pas que leur Église fût réunie à l'Église romaine. Il était adonné à la philosophie, et prit la défense de Platon contre George de Trébizonde, contre Pletho et Apostolicus, qui attaquaient la suprématie d'Aristote, et publia sur ce sujet à Rome, en 1469, un ouvrage intitulé *Contra calumniatorem Platonis.* Il a aussi rédigé quelques traductions d'ouvrages grecs, par exemple, des *Choses mémorables de Socrate* par Xénophon, de la *Métaphysique* d'Aristote, et des *Caractères* de Théophraste. Il écrivit aussi: *Correctorium interpretationis librorum Platonis de Legibus, a Gregorio Trabezuntio compositæ.* Il a laissé encore d'autres ouvrages de théologie: son *Traité sur le sacrement de l'Eucharistie* a été inséré dans la *Bibliothèque des Pères;* d'autres ont été recueillis dans les *Actes du concile de Constance* du P. Labbe et du P. Hardouin. Bessarion légua sa bibliothèque, qui était très-riche, au sénat de Venise; elle forma le noyau de la célèbre bibliothèque de Saint-Marc, et c'est sur les manuscrits qu'elle renferme que les Aldes publièrent tant d'éditions premières.

Trithême et Bellarmin, *De Script. eccles.* — Paul Jove, *Élog.* — Aubéri, *Histoire des Cardinaux.* — Nicéron, *Mémoires*, t. XXI.

**BESSÉ** (*Guillaume*), jurisconsulte français, né à Carcassonne et mort en 1680, composa l'histoire de sa ville natale, en mettant à profit les savantes recherches de Bernard de Stellat, chanoine de l'église cathédrale de Carcassonne, et mort de la peste en 1629. Bessé donna deux éditions de son livre; l'une en 1645, sous le titre: *Histoire des comtes de Carcassonne, autrement appelés princes des Goths, ducs de Septimanie et marquis de Gothie;* l'autre, en 1660, sous le titre suivant: *Histoire des ducs, marquis et comtes de Carcassonne.* On y trouve, entre autres singularités, que Carcassonne fut fondée par l'eunuque Carcas, que bannit Assuérus après la délivrance des Juifs par Esther; et que Charlemagne, comme un autre Moïse, faisait jaillir les fontaines de la terre en la frappant de son épée.

Taisand, *Vies des Jurisconsultes*, etc.

**BESSÉ** (*Henri* DE), sieur de la Chapelle-Milon, mort en 1693. Inspecteur des beaux-arts sous le marquis de Villacert, il devint contrôleur des bâtiments lorsqu'en 1683, après la mort de Colbert, Louvois fut nommé surintendant des bâtiments du roi. Appelé en même temps aux séances de l'Académie des inscriptions et médailles pour rédiger les procès-verbaux des délibérations, Bessé se trouva ainsi membre et secrétaire de cette académie, qui, jusqu'en 1701, dépendit de la surintendance des bâtiments. Il passe généralement pour l'auteur de l'ouvrage anonyme intitulé *Relation des campagnes de Rocroi et de Fribourg, en l'année* 1643 *et* 1644; Paris, 1673, in-12. Ce récit, remarquable par l'élégance du style et l'exactitude des faits, et que Charles Nodier croit écrit vers l'époque de ces célèbres campagnes, est attribué par quelques personnes au marquis de la Moussaye, maréchal de camp employé sous les ordres du duc d'Enghien. Il a été réimprimé dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé;* Cologne, 1683, 2 vol. in-12, et dans le *Recueil de pièces choisies, tant en prose qu'en vers;* la Haye, 1714, 2 vol. in-12. Il fait aussi partie des *Petits chefs-d'œuvre historiques;* Paris, Firmin Didot, 1846, 2 vol. in-18. ÉMILE REGNARD.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. I.

*BESSÉ (*Joseph* DE), médecin français, né à Peyrusse (Aveyron) vers 1670, fit ses études à Montpellier et à Toulouse, et publia dans cette dernière ville, de 1699 à 1702, deux ouvrages intéressants qui eurent une autre édition à Paris. Venu à Paris bientôt après, ses connaissances scientifiques et médicales le mêlèrent aux discussions du monde savant, et il soutint une controverse avec Helvétius, qui venait de faire paraître son livre de *l'Economie animale*. De Bessé mourut à Paris dans un âge avancé, laissant un grand nombre d'ouvrages qui résument fidèlement les progrès de la médecine dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Des Passions de l'homme*, 1699; Toulouse; — *Recherches analytiques sur la structure des parties du corps humain*, 2 vol. in-8°; Toulouse, 1701, et Paris, 1702; — *Dissertatio analytica de febribus*; Paris, 1712, in-8°; — *Ergo partus a fluxu menstruo*; Paris, 1713, in-4°; — *Lettre à l'auteur du nouveau livre de l'Économie animale, etc.*; Paris, 1723, in-8°; — *Réplique aux lettres d'Helvétius au sujet de la critique de son livre, etc.*; Paris, in-12, 1726; — des dissertations savantes sur les nerfs, la gangrène et l'amputation, les anévrismes, etc. H. C.

Quérard, *la France littéraire.*

BESSÉ (*Pierre*), prédicateur français, né au bourg de Rosiers en Limousin vers le milieu du seizième siècle, mort à Paris en 1639, était docteur en Sorbonne, principal du collége de Pompadour, chanoine-chantre de Saint-Eustache, prédicateur du roi Louis XIII, et, comme il nous l'apprend lui-même, prédicateur et aumônier de Henri de Bourbon, prince de Condé. Ses sermons lui valurent une haute réputation d'éloquence; son carême fut dix fois réimprimé en dix ans. On a de lui : *des Qualités et des bonnes mœurs des prêtres*; — *Triomphe des saintes et dévotes confrairies*; — *la Royale Prêtrise*; — *le Démocrite chrétien*; — *le Bon Pasteur*; — *l'Héraclite chrétien*; — *Concordantia Bibliorum*; Paris, 1611, in-fol.

Michault, *Mémoires historiques et philologiques*, t. I, p. 274. — *Catalogue de la Bibliothèque de Reims*, n° 3001, 3003, 3064.

*BESSEL (*Chrétien-George*), et non *Chrétien-Godefroy*, moraliste et théologien allemand, natif de Minden, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut docteur en droit, conseiller de l'électeur de Brandebourg et chanoine d'Havelberg; il visita l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Italie, la Hongrie, la Bohême, le Danemark et d'autres pays encore. On a de lui : *Schmiede des politischen Glücks, darinnen viele nützliche Lehren enthalten* (Forgerons du bonheur politique, etc.); Francfort et Hambourg, 1673, in-12; ouvrage rare et curieux, traduit sous le titre : *Faber fortunæ politicæ, monitis ad vitam politicam admodum necessariis et saluberrimis, iisque ad moderna tempora adprime accommodatis*, etc. Il a été aussi traduit en allemand; Leipzig, 1670, et Francfort, 1697.

Adelung, suppl. à Jöcher; *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BESSEL (*Frédéric*), philologue allemand, natif de Tilsitt, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Königsberg, et se fit connaître par ses œuvres de controverse. On a de lui : *Syntagma miscellaneorum philologicorum, quibus multa juris romani veterumque auctorum loca explicantur*; œuvre posthume; Amsterdam, 1742, avec une vie de l'auteur et la liste de ses manuscrits.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BESSEL (*Godefroi* DE), savant chroniqueur allemand, né à Buchheim, dans l'électorat de Mayence, le 5 septembre 1672; mort le 20 janvier 1749. Il fut d'abord abbé du couvent des Bénédictins de Gottwich, en Autriche. Devenu conseiller de Lothaire-François, archevêque de Mayence, qui l'employa à Rome dans différentes ambassades, il parvint, en 1714, à la dignité abbatiale du monastère de Gottwich, et reçut, en 1720, les pouvoirs de l'empereur Charles VI pour pacifier les différends qui s'étaient élevés à Kempten. Deux ans auparavant, il avait préservé la bibliothèque de son couvent de l'incendie qui le consumait, et il augmenta d'un grand nombre de manuscrits et de livres rares cette précieuse collection. On a de lui : *Chronicon Gottwicense, seu Annales liberi et exempti monasterii Gottwicensis, ordinis S.-Benedicti inferioris Austriæ, faciem Austriæ antiquæ et mediæ usque ad nostra tempora..... exhibens, ex codicibus antiquis, membranis et instrumentis, tum domesticis, tum extraneis depromptum*, etc. : il n'en a paru que le 1er volume; Tegernsee, 1732, grand in-fol., avec cartes et planches. De Bessel fut aidé dans ce travail par François-Joseph de Halm, depuis évêque de Bamberg; — *de Pœnis parvulorum qui sine baptismate decederunt*; Vienne, 1733, in-fol. : ce sont les lettres de saint Augustin à Milève. — On a encore de Godefroi de Bessel quelques lettres insérées dans l'ouvrage intitulé *Collectio epistolarum de epoqua linguæ Germaniæ*, par Beyschlay.

Ersch et Gruber, *Allgemeines Encyclopädie.*

*BESSEL (*Frédéric-Guillaume*), célèbre astronome allemand, né à Minden le 22 juillet 1784, mort le 17 mars 1846. Placé à quinze ans en qualité de commis dans une maison de commerce de Brême, il y prit un goût si prononcé pour les études géographiques et maritimes, qu'il y consacra une partie de ses nuits. Les études astronomiques eurent leur tour; et cette fois le jeune commis suivit sa véritable vocation. Encouragé par Olbers, avec lequel un premier travail astronomique l'avait mis en communication, il fut, sur la recommandation de ce savant, nommé inspecteur des instruments astronomi-

ques de l'université de Gœttingue. En 1812 et en 1813, il présida à la construction de l'observatoire de cette ville. De 1824 à 1833, il acheva une série de 75,011 observations sur la zone céleste située entre le 15e degré de déclinaison nord et le 15e de déclinaison sud. Ces observations comprenaient toutes les étoiles jusqu'à la neuvième grandeur. A la suite de l'examen attentif des observations de Brandes sur les étoiles filantes, il démontra que la distance de ces étoiles est immense. Une dissertation, qu'il publia en 1844, contient des recherches importantes sur la mutabilité des mouvements particuliers des étoiles fixes. Ses principaux ouvrages sont : *Ueber die wahre Bahn des im Jahr* 1807, *erschienenen Kometen* (de la Voie parcourue par la comète de 1807); Königsberg; — *Fundamenta astronomiæ deducta ex observatione J. Bradley;* Königsberg, 1818; — *Tabulæ Regiomontanæ reductionum observationum ab anno* 1750 *ad annum computatæ;* Königsberg, 1830; *Astronomische Untersuchungen* (Observations astronomiques); Königsberg, 1841-1842; — *Bestimmung der Laenge des einfachen Secundenpendels für Berlin* (Détermination de la longueur du pendule simple à secondes pour Berlin); Berlin, 1828 et 1837; — *Gradmessung in Ostpreussen* (Mesure d'un degré dans la Prusse orientale); Berlin, 1838, en société avec Bayer; — *Darstellung der Untersuchungen und Massregeln welche in den Jahren* 1835-1838, *durch die Einheit des Preussischen Laengenmasses veranlast worden sind* (Tableau des recherches faites de 1835 à 1838 pour l'établissement d'un mètre-étalon pour la Prusse), publié par le ministère du commerce; — *Messung der Entfernung des* 61e *Sterns im Sternbilde des Schwans* (Mesure de la distance de la 61e étoile de la constellation du Cygne); — *Biographie d'Olbers*, dans le recueil des *Notices biographiques*, publiée par la Société médicale de Brême; — *Populære Vorlesungen ueber wissenschaftliche Gegenstænde* (Lectures populaires sur des questions scientifiques), publiées par Schumacher, ami de Bessel; Hambourg, 1848 : c'est un recueil de notes que Bessel avait lues, de 1832 à 1844, devant la Société physico-économique à Königsberg. Dans l'une de ces notes (lue en 1840), le célèbre astronome signala l'existence d'une masse planétaire au delà d'Uranus, par des considérations qui conduisirent, en 1846, M. Leverrier à la découverte de la planète Neptune.

*Conversations-Lexicon.*

* **BESSEL** (*Jean-François*), jurisconsulte allemand, natif de Buchheim, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Dissertationes ad jus publicum romano-ecclesiasticum de statu romanæ Ecclesiæ;* Erfurt, 1714, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BESSENYEI DE BESSENYE** et **GALANTHA** (*George*), auteur tragique hongrois, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il servit d'abord dans la garde noble hongroise à Vienne. Il se retira plus tard dans cette capitale, et s'y voua exclusivement à la culture des belles-lettres. On a de lui : *Hunyadi Laszlo tragyédiaja III jatekban, es versckben*, tragédie qui a pour sujet l'exécution du prince Ladislas de Hongrie; Vienne, 1772, in-8°; — *Argyis tragyédiaja V jàtékban versekben;* ibid., 1772, in-8°.

Horanyi, *Memoria Hungarorum.*

**BESSER** (*Jean*), poëte allemand, né à Frauenburg, en Courlande, le 8 mai 1654; mort le 10 février 1729. Il étudia à Kœnigsberg, et à partir de 1675 il voyagea avec un jeune noble courlandais qui périt en duel. Il étudia alors le droit, devint conseiller de l'électeur de Brandebourg. En 1684 il se rendit à Londres en qualité de résident, devint maître des cérémonies sous le roi de Prusse Frédéric Ier, et tomba dans la disgrâce du successeur de ce prince. Il était dans un état voisin du dénûment, lorsqu'il fut appelé à Dresde par l'électeur Auguste le Fort. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Kœnig, Leipzig, 1732; et un *Choix des mêmes œuvres* se trouve dans la *Bibliothek deutscher Dichter des 17 jahrhundert* (Bibliothèque des poëtes allemands du dix-huitième siècle); Leipzig, 1838.

*Conversations-Lexicon.*

* **BESSER** (*Jo.-Fr.*), jurisconsulte allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Disputatio de Emtione et Venditione;* Leipzig, 1662, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BESSERER** (*Guillaume*), chroniqueur allemand, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il assista à la diète de Worms en 1495, sans doute à raison de sa qualité de bourgmestre d'Ulm. Il laissa : *Handlung und Abschied des Kœniglichen Tages zu Worms anno* 1495 *gehalten* (Compte rendu et Dissolution de la diète royale de Worms tenue en l'an 1495).

Datt, *De Pace publica.*

* **BESSERITZ** (*Jean-Sigismond*), théologien luthérien allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Spermologia Niehenciana;* ibid., 1702; ouvrage dirigé contre Niehenk.

Walch, *Bibliotheca theologica.*

**BESSET DE LA CHAPELLE** (*N.-P.*), écrivain du dix-huitième siècle, a publié des traductions anonymes de divers ouvrages allemands et anglais : *Capitulation harmonique* de Muldener, trad. de l'allemand; — *Correspondance du chevalier de Rob-Cecil avec Jacques VI, roi d'Écosse*, trad. de l'anglais de Talrymple; — *Histoire d'Écosse sous le règne de Marie Stuart et de Jacques VI*, trad. de l'anglais de Robertson; — *l'Incrédule vaincu*, trad. de l'anglais de Fangouse; — *le Protestant cité au tribunal de la parole de Dieu*, trad. de l'anglais; — *Ta-*

*bleau historique et politique de la Suisse*, traduit de l'anglais de Stanyan.

*Biographe universelle.*

**BESSI**, *Voy.* FRENICCLE.

**BESSIÈRES** (don *George*), général espagnol, né en France en 1780, fusillé à Molina d'Aragon le 26 août 1825. Il passa en Espagne pour se dérober à la conscription; fut, en 1809, secrétaire-interprète du général Duhesme, alors à Barcelone; s'enrôla dans un régiment français, et déserta pour entrer dans la légion de Bourbon. Il devint capitaine, chef de bataillon en 1813, et fut licencié l'année suivante. Peu de temps après, accusé d'avoir conspiré, et condamné à mort, il allait être exécuté, lorsque le peuple de Barcelone demanda sa grâce : on se contenta de le bannir. Il entra en 1822 au service de la régence d'Urgel, et il était sur le point de s'emparer de Madrid, quand cette capitale ouvrit ses portes au duc d'Angoulême. Ferdinand VII, rendu à la liberté, confirma à Bessières le grade de général; mais la marche du gouvernement inspirant à Bessières les appréhensions les plus graves, il résolut de mettre tout en œuvre pour en provoquer le changement. Le 14 août 1825, il se mit à la tête de quelques amis et d'un petit nombre de soldats, marcha successivement sur Fuencara, Torrejo de Arios et Bribuega, où il se recruta de quelques partisans; mais le 25 du même mois, cerné par des troupes nombreuses, il fut pris et fusillé, le jour suivant, avec sept de ses compagnons.

*Biographie des Contemporains.*

**BESSIÈRES** (*Jean-Baptiste*), duc d'Istrie, maréchal de France, né à Praissac près de Cahors le 6 août 1768, tué à la bataille de Lutzen le 1er mai 1813. Il servit d'abord (du 7 avril au 5 juin 1792) dans la garde constitutionnelle du roi Louis XVI, et entra comme simple chasseur à cheval dans la légion des Pyrénées le 1er novembre 1792. Il gagna successivement à l'armée de la Moselle les grades d'adjudant sous-officier le 1er décembre 1792, de sous-lieutenant le 16 février 1793, et de capitaine le 8 mai 1794. Étant passé à l'armée d'Italie, il se fit remarquer du général en chef Bonaparte, qui le nomma, le 5 juin 1794, capitaine commandant du régiment des guides à cheval. Créé chef d'escadron sur le champ de bataille de Roveredo le 4 septembre 1796, il se distingua à tel point à la bataille de Rivoli, qu'à peine âgé de vingt-huit ans il fut désigné par Bonaparte pour apporter au Directoire les drapeaux conquis sur les Autrichiens. Nommé chef de brigade le 9 mars 1798, il fit la campagne d'Égypte, et prit une part glorieuse au siége de Saint-Jean-d'Acre, ainsi qu'à la bataille d'Aboukir. De retour en France avec Bonaparte, il fut compris dans la nouvelle organisation de l'armée d'Italie, et promu, le 19 novembre 1799, au grade de commandant en second de la garde à cheval des consuls, à la tête de laquelle il fit la dernière et mémorable charge qui, culbutant toute la ligne de la cavalerie autrichienne, décida le gain de la bataille de Marengo. Élevé, le 18 juillet 1800, aux grades de général de brigade et de commandant en chef de la garde des consuls, il fit les campagnes de 1800 à 1802, et reçut le brevet de général de division le 13 septembre 1802. Maréchal de France lors de la création (19 mai 1804), grand officier et chef de la 3e cohorte de la Légion d'honneur le 14 juin suivant, et enfin grand aigle le 2 février 1805, Bessières, dont la carrière militaire n'avait été jusqu'à cette époque qu'une longue suite de traits de bravoure, sut ajouter encore de nouveaux lauriers à ceux qu'il avait conquis. Sur la route d'Olmutz, il mit en déroute 6,000 cavaliers russes qui formaient l'arrière-garde de Kutusow, et lui enleva vingt-sept pièces de canon. A Austerlitz « un bataillon du 4e de ligne est culbuté par la garde impériale russe à cheval : « Napoléon ordonne au maréchal Bessières de se « porter au secours de sa droite avec *ses invincibles*. Le succès ne fut pas douteux : dans un « moment la garde russe fut en déroute; co-« lonel, artillerie, étendards, tout fut enlevé. Le « régiment du grand-duc Constantin fut écrasé; « lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de « son cheval. » (30e *Bulletin de la grande-armée*).

Bessières se distingua de même à Iéna, à Friedland et à Eylau, où, prenant le flanc droit de l'armée russe, il força 20,000 hommes d'infanterie à abandonner leur artillerie. Appelé en Espagne au commandement du corps d'armée qui occupait la province de Salamanque, Bessières apprend que le général espagnol Cuesta se porte sur Valladolid et sur Burgos, dans l'intention de couper les communications de Madrid avec la France. Le danger était imminent : aussi, sans calculer le nombre des ennemis, il marche vers eux, rencontre l'armée espagnole sur les hauteurs de Medina-del-Rio-Secco, défendues par 40 pièces d'artillerie. L'ordre d'attaque est donné aux 13 ou 14,000 hommes qui composaient le corps d'armée du maréchal Bessières; ils se précipitent sur l'ennemi, et, après six heures d'un combat acharné, les Espagnols abandonnent camp, bagages, artillerie, laissent 900 hommes sur le champ de bataille et 6,000 prisonniers au pouvoir des Français, qui les poursuivent à Benavente, à Astorga et à Leone, leur prenant encore 10,000 fusils et 30 barils de poudre. Ce fait d'armes avait une telle importance pour la politique de Napoléon, qu'il s'écria, à la nouvelle de la victoire : « Bessières a mis mon frère Joseph sur le trône d'Espagne. » Nommé duc d'Istrie par lettres patentes du 28 mai 1809, il passa à la grande armée d'Allemagne pour prendre le commandement d'un corps de réserve de grosse cavalerie de la garde, à la tête duquel il culbuta le corps d'armée du général autrichien Hohenzollern. « A Wagram, au moment où il disposait l'attaque de la cavalerie, il eut son che-

val emporté d'un coup de canon; le boulet tomba sur sa selle, et lui fit une légère contusion à la cuisse. » ( 25e *Bulletin de la grande-armée.* ) Croyant que son chef venait d'être tué, la garde verse des larmes; lorsque Napoléon, s'approchant du duc d'Istrie, lui dit : « Bessières, voilà un beau boulet! il fait pleurer ma garde. »

La campagne étant terminée entre la France et l'Autriche, Bessières remplaça Bernadotte dans le commandement de l'armée du Nord qui devait reconquérir Flessingue sur les Anglais; c'est à la sagesse de ses dispositions que la France obtint la reddition de cette place. Gouverneur de la Vieille-Castille et du royaume de Léon en 1811, il passa l'année suivante à l'armée de Russie, où il prit le commandement en chef de la cavalerie de la garde, avec laquelle il sut protéger les jours de Napoléon, qui avait porté, le 24 octobre 1812, son quartier général au village de Shorodina. « A sept heures du matin, 6,000 Cosaques (commandés par l'hetman Platow ) qui s'étaient glissés dans les bois firent un hourra général sur les derrières de la position, et enlevèrent six pièces de canon qui étaient parquées. Le duc d'Istrie se porta au galop avec toute la garde à cheval. Cette horde fut sabrée, ramenée et jetée dans la rivière; on lui reprit l'artillerie qu'elle avait prise, et plusieurs voitures qui lui appartenaient; 600 de ces Cosaques ont été tués, blessés ou pris, 30 hommes de la garde ont été blessés, et 3 tués. » ( 27e *Bulletin de la grande-armée* ).

La campagne de Saxe allant s'ouvrir, Bessières reçut le commandement en chef de toute la cavalerie de l'armée française. Voulant reconnaître la plaine ainsi que le défilé de Rippach, « il s'avance « à 500 pas du côté des tirailleurs : le premier « coup de canon qui est tiré dans cette journée « lui coupe le poignet, lui perce la poitrine, et « le jette roide mort. » (*Moniteur du* 8 *mai* 1813). Désolé de la perte qu'il venait de faire, Napoléon écrivit lui-même la lettre suivante à la duchesse d'Istrie : « Ma cousine, votre mari est mort « au champ d'honneur! La perte que vous faites, « vous et vos enfants, est grande sans doute, « mais la mienne l'est davantage encore. Le duc « d'Istrie est mort de la plus belle mort, et sans « souffrir; il laisse une réputation sans tache : « c'est le plus bel héritage qu'il ait pu léguer à « ses enfants. Ma protection leur est acquise, « ils héritent aussi de l'affection que je portais à « leur père. Trouvez dans toutes ces considérations des motifs de consolation pour alléger « vos peines, et ne doutez jamais de mes sentiments pour vous. »

Nous ne saurions mieux terminer l'abrégé de cette vie si brillante qu'en faisant revivre deux documents bien peu connus, et qui sont cependant d'un intérêt d'autant plus grand qu'ils font connaître tout à la fois les pressentiments sinistres qui tourmentaient le maréchal Bessières peu d'instants avant sa mort, ainsi que des détails circonstanciés sur ce qu'on fit pour sauver sa dépouille mortelle des mains des ennemis.

Premier document :

*Extrait des Mémoires inédits de M. Baudus, aide de camp des maréchaux Bessières et Soult.* ( *Manuscrit de la Bibl. imp.*, inséré en partie dans le journal *le Commerce*, 1839 ).

On parle souvent des pressentiments dont quelques militaires ont été favorisés sur l'époque précise de leur fin : les dernières heures de la vie du maréchal Bessières offrent, sous ce rapport, des circonstances bien remarquables.

Le 30 avril 1813, le quartier général impérial passa la nuit à Weissenfels. Le maréchal, qui commandait toute la cavalerie, y coucha également. Déjeunant seul avec lui le lendemain au matin, je le trouvai triste, et fus longtemps sans pouvoir lui faire accepter un seul des mets que je lui offrais; il répondait constamment qu'il n'avait pas faim. Je lui fis observer que nos vedettes et celles de l'ennemi étaient en présence, et que nous devions nous attendre par conséquent à une affaire sérieuse, qui ne nous permettrait probablement de rien prendre dans la journée. Le maréchal finit par céder à mes instances, et prononça ces paroles singulières : « Au fait, si un boulet de canon doit m'enlever ce matin, je ne veux pas qu'il me prenne à jeun! » En sortant de table, le maréchal me donna la clef de son portefeuille, et me dit : « Faites-moi le plaisir de chercher les lettres de ma femme. » Je les lui remis; il les prit et les jeta au feu. Jusque-là le maréchal les avait toujours soigneusement conservées. Mme la duchesse d'Istrie me l'a assuré depuis, en ajoutant que le maréchal, en la quittant, avait dit à plusieurs personnes qu'il ne reviendrait pas de cette campagne. L'empereur étant monté à cheval, le maréchal le suivit. Son visage était si pâle et sa physionomie était empreinte d'une telle tristesse, que j'en fus frappé. Me rappelant les paroles fatales que m'avait adressées le maréchal, je dis à un camarade : « Si nous nous battons aujourd'hui, je crois que le maréchal sera tué. » L'affaire s'engagea. Le duc d'Elchingen ayant envahi le village de Rippach avec son infanterie, le duc d'Istrie s'empressa de reconnaître le défilé dont l'ennemi venait d'être chassé; son but était de le faire traverser aux troupes sous ses ordres. En arrivant sur la hauteur qui domine le village, lorsqu'on en sort par la route de Leipsig, il se trouva en face d'une batterie d'artillerie que l'ennemi venait d'établir pour enfiler la grande route. Le premier boulet qui partit de cette batterie emporta la tête d'un maréchal des logis des chevau-légers polonais de la garde; ce sous-officier faisait depuis plusieurs années le service d'ordonnance auprès du maréchal Bessières. Cette perte affligea le duc d'Istrie, qui s'éloigna au galop. Cependant, après avoir examiné quelques instants la position des Prussiens, il revint, accompagné du capitaine Bourjoly, de son mameluk Mizza et de quelques ordonnances, et dit en s'approchant du cadavre : « Je veux qu'on fasse enterrer ce jeune homme. D'ailleurs, l'empereur serait mécontent de voir un sous-officier de sa garde tué dans ce lieu ; car, si ce poste était repris, la vue de cet uniforme persuaderait à l'ennemi que la garde a donné. » Un boulet, lancé par la même batterie, l'étendit roide mort à l'instant où il prononçait ces paroles.

Le maréchal remettait sa lunette dans sa poche; il eut la main gauche, qui tenait les rênes, entièrement fracassée, le corps traversé et le coude brisé. Sa mon-

tre s'arrêta, quoiqu'elle n'eût pas été touchée ; elle marque encore l'heure fatale de la mort du maréchal ; elle n'a jamais été montée depuis.... »

Deuxième document :

*Lettre de M. le colonel Saint-Charles, adressée au journal* le Commerce, *et insérée dans le numéro de ce journal du 6 novembre 1839.*

« Monsieur, je viens de lire dans votre journal d'hier quelques circonstances qui ont précédé la mort du maréchal duc d'Istrie (Bessières) ; mais voici comment il a été tué. M. le maréchal prince de la Moskowa (Ney), à la tête de son corps d'armée en marche, venait de tourner, suivi de son état-major, dont je faisais partie, le village de Rippach par sa gauche, et s'était arrêté à la hauteur de ses dernières maisons, ayant une large plaine en face, et couverte de cavalerie étrangère qui faisait mine de vouloir s'opposer vigoureusement à la continuation de notre mouvement, lorsque M. le maréchal Bessières, arrivant près de M. le maréchal Ney, celui-ci lui dit : « Ah! te voilà ! que viens-tu faire seul ?... Vois !... si ta cavalerie était ici... la bonne besogne ! — « Je viens de l'envoyer chercher, répondit M. le maréchal Bessières, *et elle va venir là*, » en montrant la terre avec son doigt. A ce moment même une bordée d'artillerie fut lâchée sur notre groupe ; et, comme si elle avait fait long feu, un des derniers coups, frappant M. le maréchal Bessières, l'enleva de dessus son cheval, le jeta de toute sa longueur à terre, en même temps que son sang et des lambeaux de chairs, dont je fus couvert en partie, furent projetés de tous côtés. L'ennemi, dont nous étions très-près, s'ébranla alors pour exécuter une charge ; et M. le maréchal Ney, tout en donnant des ordres à ses troupes pour bien en recevoir le choc, s'écria : « Il ne faut pas le laisser là !... » Aussitôt, comprenant sa pensée, je me précipitai à bas de mon cheval que j'abandonnai, je m'emparai vite du corps de M. le maréchal Bessières, et, en cherchant un refuge quelconque, j'aperçus une espèce de ravin vers lequel je me dirigeai, et au fond duquel je ne parvins qu'en me traînant, me roulant avec mon fardeau que je ne pouvais porter. Là, ne pouvant plus rien voir, mais entouré des cris de *Hourra !* d'*En avant !* je saisis mon épée, et, soutenant M. le maréchal dans mon bras gauche, j'attendais avec la résolution ferme de me défendre, de périr avec mon mourant, plutôt que de le voir arracher de mes bras, et devenir ainsi un trophée pour l'ennemi. Ce fut M. le maréchal Ney qui parut le premier au sommet de mon ravin, lequel me demanda avec vivacité comment était le blessé : « Il a le corps tout déchiré, ses yeux tournent dans leurs orbites ; il balbutie, et je ne comprends pas, lui dis-je. » — « Tenez, ajouta-t-il en me jetant une fiole, tâchez de lui en faire avaler un peu. » J'essayai ; mais les yeux, très-mobiles jusqu'alors, se fixant sur moi, je vis les paupières se baisser, et elles ne se relevèrent plus. « Il meurt, m'écriai-je à M. le maréchal Ney ; » et après un moment de silence il me dit : « Il faut l'emporter, et cacher sa mort. » — « Mais il est trop pesant, répliquai-je ; je ne puis pas seul. » — « Je vais vous envoyer quelqu'un, dit-il. » Bientôt des soldats vinrent, m'aidèrent à le porter dans la maison la plus voisine que je remarquai, et qui se trouva être celle d'un tisserand. Là, nous le déposâmes sur un lit. Je lui ôtai son épée, et ne trouvai dans ses poches qu'une montre et un mouchoir ; après quoi je le couvris de la couverture du lit du paysan. Et comme j'étais à réfléchir sur ce qui me restait à faire, il se présenta un officier pleurant, à qui je demandai, par rapport à son uniforme, s'il était un des officiers de M. le maréchal ; et sur ce qu'il me répondit qu'il était un de ses aides de camp, je lui remis l'épée, la montre et le mouchoir. Je retournai ensuite à mon poste auprès de M. le prince de la Moskowa, à qui je rendis compte de ce qui venait de se passer ; et après une pause, et avec l'accent de la douleur, il prononça ces mots : « C'est notre sort... c'est une belle mort ! »

Le nom du maréchal duc d'Istrie est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, et sur les tables de bronze du palais de Versailles.

A. SAUZAY.

*Archives de la Guerre. — Victoires et Conquêtes*, t. VII, XXIII. — *Bulletins de la Grande-Armée. — Archives du Ministère de la Justice.*

**BESSIÈRES** (*François*), frère aîné du précédent, né à Montauban le 21 avril 1765, mort en septembre 1825. Il était général de division en 1793. Mis à la retraite en 1811, il reprit du service pendant les Cent-Jours, fut maire de Montauban et membre de la chambre des représentants. Il fut mis de nouveau à la retraite au mois d'octobre 1815.

*Biographie universelle.* — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.*

**BESSIÈRES** (le baron *Bertrand*), frère cadet du duc d'Istrie, né en 1773, fit, avec Bonaparte, les campagnes d'Égypte et d'Italie ; sa bravoure à la bataille de Hohenlinden et à celle d'Austerlitz lui mérita le grade de général de brigade, et il servit en cette qualité dans l'armée d'Espagne. A la première restauration, il reçut de Louis XVIII la croix de Saint-Louis et le commandement de la place de Besançon. Pendant les Cent-Jours, il fut nommé par Napoléon commandant du département de Lot-et-Garonne, et mis à la retraite par la seconde restauration. Il fit, en faveur du maréchal Ney, une déposition lue et imprimée dans les pièces du procès.

De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.*

**BESSIÈRES** (*Julien*), savant français, cousin germain du duc d'Istrie, né à Gramot en Languedoc en 1777, mort à Paris le 30 juillet 1840. Il fit partie de l'expédition d'Égypte en qualité de savant, fut pris à son retour en France par un corsaire de Tripoli, et, après une assez longue captivité à Janina, Corfou et Constantinople, rentra dans sa patrie, où il fut nommé directeur des droits réunis dans le département des Hautes-Alpes. En 1804, on le chargea d'une mission auprès d'Ali-Pacha, dont il avait été l'esclave ; en 1805, il occupa le poste de consul général du golfe Adriatique. Membre de la Légion d'honneur en 1807, il fut commissaire général impérial à Corfou, puis en 1810 intendant de la Navarre, et intendant de l'armée et des provinces du nord en Espagne. Appelé à la préfecture du Gers, il passa en 1814 à celle de l'Aveyron, et à la préfecture de l'Ariége pendant les Cent-Jours. La seconde restauration lui ôta sa place ; mais il fut nommé maître des requêtes en 1818, officier de la Légion d'hon-

neur en 1828, conseiller maître à la cour des comptes en 1829. Il vota en 1830 l'adresse des deux cent vingt-un, et fut promu à la dignité de pair de France en 1837.

*Biographie des Contemporains.*

*BESSIÈRES (*J.-B.*), littérateur français, mort en 1840. On a de lui : *les Observateurs*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1838, in-8°; — *Franklin*, comédie historique en cinq actes; Paris, l'auteur, 1838, in-8°.

Quérard, supplément à *la France littéraire.*

*BESSIÈRES (*J.-F.*), mathématicien français, contemporain. On a de lui : *Arithmétique élémentaire traitée simplement*, ou *Exposition des éléments de la science des nombres, suivant la marche régulière de l'intelligence*; Paris, 1833, in-8°; — *Discours sur la méthode scientifique, pour servir d'introduction à la partie théorique de l'arithmétique élémentaire traitée simplement*; Paris, 1833; — *du Régularisme, ou de la Régularité dans l'expérience*, etc.; Paris, Paulin et Bachelier, 1834.

Quérard, *la France littéraire.*

BESSIN (dom *Guillaume*), théologien français, né le 27 mars 1654 à Glos-la-Ferté, dans le diocèse d'Évreux; mort à Rouen le 18 octobre 1736, entra dans l'ordre des Bénédictins en 1674, professa la philosophie et la théologie dans les abbayes du Bec, de Séez, de Fécamp, où on le nomma official, et devint syndic des monastères de Normandie. On a de lui : *Réflexions sur le nouveau système du R. P. Lanci*; 1697, in-12; — *Concilia Rothomagensis provinciæ*; 1717, in-fol. — Il a pris part à l'édit. des œuvres de saint Grégoire le Grand, 1705, 4 vol. in-fol.

Dom Le Cerf, *Bibliothèque historique et crit. des Auteurs de la congrégation de Saint-Maur.* — *Éloges des Normands.*

*BESSON, imprimeur français, vivait à la fin du dix-huitième siècle. Il fut inspecteur des mines, et publia : *Manuel pour les savants et curieux qui voyagent en Suisse*, avec des notes par M. Wittenbach; Lausanne, 1786, 2 vol. in-8°. On trouve en outre, dans le *Journal des Mines*, plusieurs mémoires de Besson.

Quérard, *la France littéraire.*

BESSON (*Alexandre*), conventionnel, né vers 1757 à Amancey, près d'Ornans, mort le 29 mars 1826. Il exerçait la profession de notaire à Lons-le-Saulnier à l'époque de la révolution. Il fut nommé, en 1790, administrateur du département du Doubs et député à l'assemblée législative, où il ne fit rien de remarquable. Nommé ensuite membre de la convention, il y siégea avec les *montagnards*, et vota la mort de Louis XVI. En 1793, il contribua à faire rendre un décret tendant à accélérer la vente des biens des émigrés; et, l'année suivante, il en fit porter un autre sur la vente de leur mobilier. Après le 9 thermidor, il fut envoyé en mission dans les départements de la Gironde, de la Dordogne et de Lot-et-Garonne, et parvint à y comprimer, par des mesures énergiques, les efforts des ennemis de la révolution. Il passa ensuite au conseil des cinq-cents, appuya l'affermage des salines, et combattit l'aliénation des forêts nationales. Depuis 1796, il ne fut plus revêtu d'aucune fonction publique; mais, en 1815, il reparut à la fédération du Champ-de-Mars en qualité d'électeur du département du Doubs. A la restauration, il fut atteint par la loi rendue contre les *relaps*, et forcé de chercher un asile à l'étranger.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BESSON (*Jacques*), mathématicien français, natif de Grenoble, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Professeur de mathématiques à Orléans en 1569, il enseigna l'art de trouver les sources souterraines par des moyens connus de lui seul; et il inventa, pour des démonstrations mathématiques, plusieurs instruments ingénieux. On a de lui : *l'Art et la Science de trouver les eaux et les fontaines cachées sous terre*; Orléans, 1569, in-4°; — *Theatrum instrumentorum et machinarum*; Lyon, 1578, grand in-fol.; — *de Ratione extrahendi olea et aquas e medicamentis simplicibus*; Zurich, 1559, in-8°; — *le Cosmolabe*; Paris, 1567, in-4°; — *Description et usage du compas euclidien*, etc.; Paris, 1571.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — La Croix du Maine et Verdier-Vauprivas, *Bibliothèques françaises.* — Chorier, *Histoire du Dauphiné*, t. II.

BESSON (*Jacques-François*), évêque de Metz, né le 12 septembre 1756 à Mieugy (Ain), mort le 23 juillet 1842 à Metz. Après avoir fait ses études au séminaire de Saint-Irénée à Lyon, il étudia le droit, et se fit recevoir avocat, dans l'intention d'occuper une place de conseiller-clerc au parlement. Vicaire général du diocèse de Genève à la résidence d'Annecy, il fut traîné en prison en 1792, à la suite de l'envahissement de la Savoie par l'armée française. Il dut cette détention à Grégoire, représentant du peuple et évêque constitutionnel de Loir-et-Cher. Ayant pu s'échapper de sa prison, il reçut l'hospitalité chez un prêtre schismatique, qu'il convertit. Puis il se rendit successivement à Constance, à Turin et à Munich, d'où il administra le diocèse de Genève. Mgr Fesch, archevêque de Lyon, le nomma, après le concordat, curé de Saint-Nizier. En 1814, Mgr Besson fit partie de la députation envoyée par la ville de Lyon pour complimenter Louis XVIII. Nommé évêque de Marseille en 1817, il refusa cette dignité. Les fonctions importantes de vicaire général de la grande aumônerie de France lui furent conférées en 1822, et l'année suivante on le nomma chanoine honoraire de Saint-Denis. Sacré évêque de Metz le 23 février 1824, il prit possession de son siége le 1er juin de la même année. Avant d'aller occuper ce poste, il rendit d'éminents services à la ville de Lyon, où il remplaça momentanément le cardinal Fesch. On a de Mgr Besson : *Instructions*,

*exercices de piété, règlement pour la confrérie du Sacré-Cœur, érigée à Saint-Niziers de Lyon*; un vol. in-12; Lyon, 1819; — *Observations sur l'état de prévention et de désobéissance aux lois du royaume*, in-8°; Metz, 1828. R.

*Ami de la Religion.*

**BESSON** (*Joseph*), missionnaire français, né à Carpentras en 1607, mort à Alep le 17 mars 1691, entra dans la compagnie de Jésus en 1623. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se livra à la prédication, et devint recteur du collége de Nîmes. Il sollicita et obtint de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles, et passa un grand nombre d'années dans les missions de Syrie.

On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est le suivant : *la Syrie sainte*, ou *des Missions des Pères de la compagnie de Jésus en Syrie*; Paris, 1660, in-8°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

**BESSON** (l'abbé ....), historien français, né à Flumet dans le haut Faucigny, mourut vers 1780. Entré dans l'état ecclésiastique et directeur du couvent de la Visitation, que la mère de Chantal avait fondé dans le diocèse d'Annecy, il trouva et communiqua aux bénédictins une *Histoire du diocèse de Genève*, composée en latin par le chanoine Boniface Dumonal de Chérasson, et s'arrêtant à l'année 1666. Besson, que ces religieux exhortèrent à terminer cet ouvrage, s'en occupa avec un zèle infatigable; il parcourut la Savoie et la vallée d'Aoste, demandant partout des renseignements : il compulsait toutes les archives, et réussit enfin à produire le seul livre que l'on possède sur les diocèses de Genève, de la Tarentaise, de Maurienne, d'Aoste, et sur le décanat de Savoie. Les bénédictins, qui en firent usage, avouent qu'il ne leur a pas été d'un médiocre secours. L'abbé Besson, curé de Chapeiry, près d'Annecy, desservit cette paroisse jusqu'à sa mort. On a de lui : *Mémoire pour l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, Tarentaise, Maurienne, Aoste, et du décanat de Savoie*; Nancy (Annecy), 1759, in-4°; — *Table généalogique de la Maison de Savoie*, in-fol.; — un manuscrit contenant les *généalogies* de cent vingt familles nobles de Savoie : la prudence l'empêcha de publier ce livre, dont les traits satiriques lui auraient à coup sûr occasionné de nombreux désagréments.

*Gallia christiana*, t. XII, p. 701. — Grillet, *Diction. de la Savoie.*

* **BESSON** (*N*....) ou **BESSON-BEY**, amiral égyptien, né en France en 1782, mort le 12 septembre 1837. Entré dans la marine à l'âge de neuf ans, il fit les campagnes de 1806 et de 1807, et devint lieutenant de vaisseau lors du siége de Dantzig. Il était attaché à l'état-major de Rochefort, lorsque Napoléon voulut s'embarquer dans ce port pour l'Amérique. On sait que l'empereur changea ensuite de résolution, et qu'il se décida à se rendre à bord du *Bellérophon* pour l'Angleterre. Ce fut en vain que Besson combattit ce funeste projet. Napoléon sut gré toutefois au courageux officier : « Je n'ai plus rien au monde à vous offrir, mon ami, que cette arme, » dit-il à Besson en lui présentant un fusil de chasse. Besson quitta ensuite la France, se retira à Kiel auprès de son beau-père, et fut pendant quelques années capitaine au long cours. En 1821, il entra au service de Méhémet-Ali, qui lui confia le commandement de la frégate *Bahiré*, et le nomma membre de son conseil d'amirauté.

*Conversations-Lexicon.*

**BESSUS**, satrape de la Bactriane, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. A la tête des Bactriens, des Sogdiens et des forces de l'Inde soumise aux rois de Perse, il vint au secours de Darius et prit part à la bataille de Gaugamèle. Il accompagna ce monarque, qui, après sa défaite, cherchait à se retirer par l'Hyrcanie dans les forêts de la Bactriane; mais, jugeant les affaires de son roi entièrement désespérées, Bessus voulut le livrer à Alexandre, espérant qu'il en obtiendrait ainsi de meilleures conditions. Trompé dans son attente et apprenant que le vainqueur le poursuivait, ce gouverneur infidèle tua Darius, et prit le titre de roi. Deux ans après, il fut pris par Spithamènes, ou par Ptolémée-Lagus, et conduit à Alexandre, qui le livra à Oxathres, frère de sa victime. Suivant les uns, on lui coupa le nez et les oreilles, il fut mis en croix et tué à coups de flèches; selon d'autres, il fut attaché à deux arbres que l'on avait courbés, et qui l'écartelèrent en se relevant.

Q. Curce, liv. VI et VII. — Justin, liv. XII. — Plutarque, *Vie d'Alexandre.*

**BEST** (*Guillaume*), jurisconsulte hollandais, né à Amersfort le 22 août 1683, mort à Harderwyck le 15 août 1719. A vingt et un ans, il était docteur en droit. En 1715, il fut nommé professeur de droit civil à l'université d'Harderwyck. Pierre Burmann, dont il avait été l'élève, a dit de lui : *Quod ejus immatura mors multa nobis egregia exciderit.* Ses principaux ouvrages sont : *De Ratione emendanda leges*; Utrecht, 1707, in-8° : ce traité donne une notion exacte des règles de la critique du droit; — *Oratio de Æquitate juris romani, illiusque studii jucunditate*; Harderwyck, 1717, in-8°; — *Oratio de pactuum et contractuum, secundum jus gentium et Romanorum Natura et Æquitate*; ibid., 1719.

Burmann, *Trajectum eruditum.*

* **BESTA** (*Jacques-Philippe*), historien italien, natif de Milan, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Relazione della Peste che fu in Milano l' anno* 1576; Milan, 1578, 1586, in-4°; 1630, in-12; — *Origine e maraviglie della città di Milano*, manuscrit de 3 vol. in-fol., chez les *Reformati* de Milan.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis.*

* **BESTARD**, peintre espagnol d'histoire, vivait à Palma vers la fin du dix-septième siècle. Il a laissé dans le couvent de Montesion à Palma un tableau que l'on regarde comme une des merveilles de la ville; on admire le relief et la couleur de ce bel ouvrage. Les compositions dont Bestard a orné l'université et l'hôtel-de-ville de Palma sont encore dignes d'être remarquées.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

* **BESTELMEIER** (*George*), homme politique bavarois, né à Schwabach le 22 août 1785. Fils d'un brasseur et fabricant de tabac, il entra d'abord dans le commerce, et fonda à Nuremberg, avec son frère David, une des plus grandes fabrications de tabac de l'Allemagne. Il fut mêlé aux affaires publiques à partir de 1818, devint membre du conseil communal, puis de la diète en 1819, 1822 et 1837. En 1838, il fut nommé bourgmestre de Nuremberg. Les diètes de 1840 et 1842 le virent parmi les plus énergiques défenseurs des droits du peuple. Il ne se fit pas moins remarquer dans les assemblées de 1845 et 1848. On a de lui: *Denkschrift ueber die Verhæltnisse der Tabacksfabrication und der Tabackscultur in Baiern* (Mémoire sur la fabrication et la culture du tabac en Bavière); Nuremberg, 1838; — *Vorstellung an die Staende-Versammlung, die Brandversicherungsanstalt betreffend* (Projet présenté aux États au sujet des assurances contre l'incendie); Nuremberg, 1831.

*Conversations-Lexicon.*

**BESTIA** (*Lucius-Calpurnius*), magistrat romain, vécut vers le milieu du second siècle avant l'ère chrétienne. En l'an de Rome 631, il fut nommé tribun du peuple, et profita de son influence pour rendre à sa patrie P. Popilius, qui, étant consul, avait puni, par l'ordre du sénat, les partisans de Tibérius Gracchus, et que Caïus Gracchus avait fait exiler. Dix ans après, Bestia, nommé consul, fut chargé de poursuivre Jugurtha; mais il se laissa corrompre, et fit avec ce prince un traité honteux pour les Romains, sans la participation du sénat et du peuple. En vertu d'une loi portée par le tribun Mamilius pour rechercher les auteurs de cette paix ignominieuse, Bestia, accusé par C. Memmius, fut condamné à un exil perpétuel.

Pauly, *Real-Encyclop.*

* **BESTON** ou **BASTON** (*Jean*), théologien anglais, de l'ordre des Carmélites, natif de Norfolck, mort en 1428. Il assista en 1424 au concile de Sienne. Ses principaux ouvrages sont: *Super universalia Hollocoti*; — *Compendium Tneologiæ moralis*; — *Quæstiones ordinariæ*; — *Determinationes*; — *Rudimenta Logicæ.*

Bale, *De Scriptoribus Britanniæ.* — Pits, *De Scriptoribus Angliæ.* — Fabricius, *Biblioth. latina mediæ ætatis.*

**BESTOUJEF-RUMINE** (et non *Bestucheff*). Cette famille est, dit-on, d'origine anglaise, et naturalisée en Russie depuis le quinzième siècle; elle a donné à cet empire plusieurs hommes d'État, dont l'un compte parmi les plus célèbres ministres du siècle dernier. Originairement son nom fut *Best*; mais le premier boïard russe qui le porta prit celui de *Bestoujef*, dit *Ruma*, dont Pierre le Grand fit, en 1701, *Rumine.*

Le comte *Michel-Pétrovitch* Bestoujef mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, en 1760, conseiller privé actuel et chevalier de Saint-André. En 1721, après la paix de Nystadt, il fut envoyé comme ministre à Stockholm; et Pierre le Grand lui donna des instructions particulières et détaillées qu'on peut lire dans Stæhlin, *Anecdotes de Pierre le Grand*, p. 219. Cet auteur dit que, sous le règne d'Élisabeth, Michel Pétrovitch fut nommé grand maréchal de la cour; mais de 1756 à 1760 il occupa le poste d'ambassadeur russe à Paris. Ce fut la femme de ce diplomate, sœur du comte Gollolkine dont elle ne pouvait supporter la disgrâce, qui entra en 1743, avec les Lapoukhine, dans un complot tramé contre la personne d'Élisabeth. L'Estocq en fut instruit à temps, et la comtesse Bestoujef, avec les autres conjurés, reçut le knout, eut la langue coupée, et fut envoyée en Sibérie.

Mais l'homme le plus célèbre de cette famille fut le comte *Alexis-Pétrovitch* Bestoujef-Rumine, né à Moscou en 1693, mort à Saint-Pétersbourg le 24 avril 1766. Il prit du service près de l'électeur de Hanovre Louis-George; et lorsque ce prince devint roi d'Angleterre, il fut son ambassadeur près de Pierre le Grand. Il quitta le service du roi d'Angleterre en 1717, et passa à celui de la Russie. Il fut d'abord placé, en qualité de gentilhomme de la chambre, près de la personne de la grande princesse Anne Ivanovna, duchesse douairière de Courlande. C'est dans cette position qu'il se lia avec le fameux comte de Biren ou Buren (*voy.* ce nom), dont plus tard il manqua de partager la mauvaise fortune. Peu après son avénement (1730), Anne nomma Bestoujef son résident à Hambourg; puis, en 1734, son ministre à Copenhague. Dans le dessein de l'opposer à la vieille expérience du comte Ostermann, dont l'influence contrariait souvent les plans de Biren, celui-ci le fit rappeler en 1740, et, à son instigation, Bestoujef fut nommé conseiller privé et membre de son cabinet. Mais Anne mourut bientôt après; Biren ne tarda pas à tomber du faîte des grandeurs, et ce ne fut que par miracle que Bestoujef échappa aux fers qui lui étaient destinés.

A peine Élisabeth s'était-elle emparée du sceptre avec le secours de l'Estocq, que ce favori lui conseilla d'appeler Bestoujef à la direction des affaires étrangères. Il fut nommé ensuite sénateur; puis grand chancelier le 15 juillet 1744. Après avoir rendu compte de cette nomination, Manstein (*Histoire de la Russie*, p. 523 de l'édit. all.) ajoute: « Il ne manque pas de discernement, et, par une longue routine, il connaît fort bien les affaires, étant d'ailleurs très-laborieux. Mais d'un autre côté il est d'un caractère altier, avare, débauché, faux, et si vindicatif qu'il n'a

jamais pardonné à ceux qui ont choqué son orgueil ou qui ont touché à son intérêt. » Toutefois, il servit bien son pays : en 1742 il conclut une alliance avec l'Angleterre, et, l'année suivante, avec la Suède, le traité d'Abo, par lequel la succession au trône de ce royaume du Nord fut réglée suivant les désirs de la Russie. Ce traité fut suivi d'une alliance avec la Suède, et d'une autre avec la Saxe. Par tous ces succès il établit si bien son crédit auprès d'Élisabeth, qu'il déjoua sans peine les intrigues tramées contre lui, et secrètement appuyées par l'héritier du trône. En 1746 il entra dans la ligue formée contre la Prusse par les cabinets de Vienne et de Dresde, et, à cette occasion, Bestoujef est formellement accusé de s'être laissé gagner à prix d'argent. Kaunitz mêla ainsi l'empire moscovite aux affaires de l'Europe, et depuis ce temps il y a toujours pris une part active et presque prépondérante.

Non content de contrarier les affections du grand prince héritier, le chancelier Bestoujef le brava encore en formant en 1746 une alliance avec le Danemark, et en préparant la cession à ce royaume du Slesvig et du Holstein. En 1747 il conclut un nouveau traité d'alliance avec l'Angleterre, à Saint-Pétersbourg; et, à l'effet d'accélérer la conclusion du traité de paix d'Aix-la-Chapelle, il s'engagea à faire marcher à travers l'Allemagne un corps auxiliaire russe de trente mille hommes ou au-dessus. Ce corps, sous la conduite du prince Repnine, traversa en effet les États autrichiens, pénétra dans la Franconie et marchait sur le Rhin, quand il fut arrêté par la mort de son chef et par la convention du 2 août 1748, qui fut suivie de la paix du 18 octobre, dont l'intervention de la Russie détermina la conclusion (1).

Sûr de son crédit, Bestoujef osa renverser en 1748 le comte de l'Estocq, qui favorisait le parti prussien, dont Pierre Fœdorovitch était le chef. Après avoir adhéré à l'alliance de la France et de l'Autriche contre Frédéric le Grand, il poussa son antagonisme contre l'héritier d'Élisabeth jusqu'à chercher à l'exclure de la succession; mais, loin de réussir, cette entreprise téméraire devint l'occasion de la chute du ministre. Apraxine, qui commandait l'armée russe envoyée contre Frédéric, agissait de concert avec le chancelier: au lieu d'avancer, après la bataille de Gross-Jægerndorf, il revint sur ses pas, suivant les uns pour soutenir les projets de Bestoujef, suivant les autres pour ne pas se compromettre avec l'héritier du trône; mais, en tout cas, sur l'ordre formel du chancelier et à l'insu d'Élisabeth, qu'on croyait mourante. L'impératrice s'étant rétablie, apprit la cause de la retraite de l'armée russe: elle fit arrêter son chancelier infidèle, le dépouilla de tous ses titres et de presque tous ses biens, et le relégua dans un village près de Moscou. Bestoujef supporta sa disgrâce avec résignation. Il fit imprimer, peu de temps avant sa mort, quelques extraits de la Bible en allemand et en français, sous ce titre : *Passages choisis de l'Écriture sainte, recueillis pour servir de consolation à tout chrétien souffrant injustement.*

(1) Dohm, *Mémoires*, t. IV, p. 19 et suiv.

En 1762, Catherine II le rappela à Saint-Pétersbourg, lui rendit ses honneurs, lui conféra le rang de feld-maréchal-général, le nomma sénateur, et lui assigna un revenu considérable; elle fit publier et afficher dans les églises un oukase (31 août 1762), par lequel sa condamnation fut déclarée injuste. Cependant il n'obtint plus aucune influence, et mourut en 1766, au moment où il songeait à déshériter son fils unique, conseiller privé actuel et chambellan.

Le comte Bestoujef-Rumine était un homme d'un grand talent et d'une extrême activité, mais il était peu scrupuleux dans le choix des moyens qui devaient le mener à son but. Voici le jugement bien sévère que porte de lui Rulhière : « C'était le Russe Bestuchef, génie vigoureux, mais sans culture, sans morale, sans aucun soin de sa réputation. La cour le croyait audacieux, parce qu'il méprisait toute pudeur, et que jamais il n'employa l'intrigue où pouvait réussir l'impudence. Sa politique était de croire qu'on peut toujours faire à un autre homme la proposition d'un crime... Ce ministre perdu de luxe, comme le furent tous les courtisans sous ce règne, trouvait une ressource perpétuelle à son désordre en vendant l'alliance de sa cour aux puissances étrangères. Aussi soutenait-il dans le conseil que l'état naturel de la Russie est la guerre; que son administration intérieure, son commerce, sa police, toute autre vue doit être subordonnée à celle de régner au dehors par la terreur; et qu'elle ne serait plus comptée parmi les puissances européennes, si elle n'avait pas cent mille hommes sur ses frontières, toujours prêts à fondre sur l'Europe. » (*Histoire de l'Anarchie de Pologne*, t. I, p. 172.)

Le chancelier Bestoujef passe pour l'inventeur d'une préparation ferrugineuse connue sous le nom de *tinctura tonica nervina Bestucheffi*. [*Enc. des g. du m.*]

Manstein, *Histoire de Russie*. — Dohm, *Mémoires*. — Rulhière, *Hist. de l'Anarch. de Pologne*.

**BESTOUJEF-RUMINE** (*Michel*), sous-lieutenant dans le régiment d'infanterie de Pultava, et appartenant à une autre branche de la même famille, fut exécuté le 13-25 juillet 1826. Vers l'année 1820 il entra dans un complot tramé contre la vie de l'empereur Alexandre. Le principal centre de cette conspiration était à Toultchine, dans la Petite-Russie. En 1823 il fut chef de l'un des comités de *l'Union*, et c'est alors qu'il paraît avoir adhéré au projet de Mathieu Mouraviof-Apostol, du colonel Pestel, du prince Serge Volkhonski, de Davouidof et de plusieurs autres militaires, résolus d'exterminer la famille impériale. Ce fut par l'organe de Bestoujef-Rumine que le *directoire* de Toultchine entra (1824) en négocia-

tions avec la société secrète de Varsovie, dont le but était l'indépendance de la Pologne sur l'ancien pied, et qui devait agir de concert avec les sociétés russes (Voir le *Rapport de la commission d'enquête*, pag. 47-48). En janvier 1826, il fut pris, les armes à la main, dans l'insurrection qui éclata à cette époque près de Vassilkof, dans le gouvernement de Kief, et dont Mouraviof-Apostol, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie de Tchernigof, avait donné le signal. Par sentence de la haute-cour de justice, il fut placé, avec quatre autres accusés, hors des catégories établies, *vu l'énormité de leurs forfaits*, et condamné à être écartelé comme régicide. Mais l'empereur Nicolas ayant commué la peine de la plupart des autres, et abandonné les cinq principaux coupables à la décision de la haute-cour nationale, ils furent simplement condamnés à être pendus, par arrêt du 11-23 juillet 1826. Deux jours après, à quatre heures du matin, cette sentence reçut son exécution sur les glacis de la forteresse de Saint-Pétersbourg. Bestoujef eut, avec deux de ses compagnons d'infortune, le malheur de tomber à bas du gibet, la corde ayant été mal affermie autour de leur cou. Un quart-d'heure après, il cessa de vivre. [*Enc. des g. du m.*]

Busching, *Magazin.*

* **BESTOÜJEF** (*Alexandre*), romancier russe, né en 1795, officier aux gardes, et aide de camp du duc Alexandre de Wurtemberg en 1825. Impliqué avec son ami Rylejeff dans la conspiration de cette année, il fut pour cette raison dégradé, et, réduit à la condition de simple soldat, envoyé en exil à Pakoutsk en Sibérie. Amnistié après de longues sollicitations, il rejoignit l'armée du Caucase, où il périt en 1837, dans un engagement contre les montagnards. On a de lui : *l'Étoile polaire*, le premier almanach qui eût paru en Russie; Saint-Pétersbourg, 1823; — *Mullah-Nur*, nouvelle; — *Ammaleth-Beg*, autre nouvelle dont le sujet, puisé, comme celui de la précédente, dans les mœurs qu'il avait sous les yeux, est la trahison d'un chef circassien envers la Russie. Ses œuvres complètes ont été publiées à S.-Pétersbourg en 1840.

*Conversations-Lexicon.*

* **BESUCHET** (*Élisabeth*), femme poëte française, née à Paris en 1704, morte le 7 juillet 1784. On a d'elle : *Stances sur le Miserere*; 1765, in-4°; — plusieurs *pièces fugitives*.

Quérard, *la France litteraire*.

* **BESUCHET** (*Jean-Claude*), médecin français, né à Boulogne près Paris le 13 octobre 1790. Il entra au service en 1806, en qualité de chirurgien militaire, fit toutes les campagnes de l'empire à dater de cette époque, et se retira peu après la campagne d'Espagne, c'est-à-dire en 1810, pour se livrer exclusivement à la médecine pratique. On a de lui : *Petite Médecine domestique, ou moyen simple et facile de secourir les malades, les blessés, les asphyxiés, les empoisonnés. etc.*, in-8°; Paris, 1818; — *l'Anti-Charlatan, ou traitement raisonné de la maladie vénérienne, d'après l'état actuel de la science*; Paris, 1819, in-8° (traduit en espagnol, Paris, 1828, in-18); — *Précis historique de l'ordre de la Franc-maçonnerie, depuis son introduction en France jusqu'en 1829; suivi d'une Biographie des membres de l'ordre les plus célèbres par leurs travaux, leurs écrits, ou par leur rang dans le monde, depuis son origine jusqu'à nos jours, et d'un choix de discours et de poésies*; Paris, 1829, 2 vol. in-8° (anonyme); ouvrage utile et curieux par une biographie générale des francs-maçons, formant les deux tiers du dernier volume; — *Traité de la Gastrite et des Affections des organes de la digestion, mis à la portée des personnes étrangères à l'art de guérir; suivi du traitement prompt et sûr des affections*; Paris, 1837, in-8°, dont une 3$^{e}$ édition parut en 1840 sous le titre : *la Gastrite, les Affections nerveuses et chroniques des viscères*, etc. Besuchet a fourni en outre plusieurs articles à l'*Encyclopédie moderne* de MM. Didot. P. DE GEMBLOUX.

Germain Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des Hommes du jour*, t. IV, p. 4. — Quérard, *la France littéraire*, supplément, t. I, p. 431. — Pascalet (E.), *Notice sur Besuchet*, dans la *Revue générale biographique et littéraire*, t. II, 270, 288 (1841).

**BETANÇOS** (le P. *Domingo* DE), missionnaire espagnol, né à Léon vers la fin du quinzième siècle, mort en 1549. Il étudia d'abord le droit à Salamanque, et vint ensuite à Rome se fixer dans un couvent de l'ordre de Saint-Benoît, qu'il quitta bientôt pour se réfugier dans la petite île de Poma, située à quatre ou cinq lieues de Naples. L'île était habitée depuis longtemps par des ermites, qui s'y étaient logés dans des cavernes spacieuses et saines. Le nouveau solitaire choisit, pour en faire sa demeure. une grotte humide où en peu de temps il fut frappé de vieillesse anticipée. Des pêcheurs charitables le décidèrent à aller habiter une autre caverne; et il demeura à Poma cinq ans entiers dans une réclusion absolue. Le souvenir d'un homme qu'il vénérait et qui avait embrassé la vie religieuse l'arracha à cette vie ascétique ; il voulut revoir Pedro de Arconeda, et il se dirigea vers l'Espagne en vivant d'aumônes. Arrivé à Léon, où demeurait encore son père D. Gabriel de Betanços, il se présenta devant la maison paternelle, demandant humblement le viatique qu'on accordait jadis si facilement aux moines espagnols, et qui lui fut refusé. Les changements plus simples amenés par ses austérités l'avaient fait méconnaître complètement. Il fut ordonné prêtre à Séville, et se rendit à Hispaniola vers 1514, c'est-à-dire vers le temps où l'évêque Géraldini songeait à catéchiser les Indiens.

Betanços fut donc témoin des cruautés qui dépeuplèrent avec tant de rapidité les campagnes de Saint-Domingue. Pas plus que le jeune

Las-Casas, il ne put demeurer le spectateur impassible de ces horreurs. A cette époque déjà, on ne pouvait reconnaître l'inutile solitaire de l'île de Ponca, fuyant naguère la société des hommes : sans cesse en compagnie des Indiens, Betanços apprenait leur langue, les catéchisait, et tâchait de sauver ceux qu'il ne pouvait toujours arracher au supplice. Bientôt le Mexique offrit un champ plus vaste à ses travaux : il résolut de s'y rendre, et il arriva à Mexico avec quelques-uns de ses frères le 23 juin 1526. Il y avait deux ans que les franciscains l'avaient précédé dans cette ville, où tout rappelait encore l'ancienne magnificence des Astèques, mais où tout attestait l'impitoyable cruauté des conquérants.

Bien qu'il eût été abandonné dès l'origine par ses frères, Betanços n'en fonda pas moins, pour la gloire de l'ordre auquel il appartenait, la province de Santiago-de-Mexico. On voulut lui accorder quatre villages pour subvenir aux besoins naissants du couvent; il rejeta ces commanderies qui rappelaient le dur esclavage des Indiens, et prétendit ne devoir sa subsistance qu'aux aumônes volontaires des conquérants et catéchumènes, qu'il confondait dans sa charité. L'horticulture était son seul délassement et parfois son unique ressource : telle était son austérité néanmoins, qu'il ne goûta jamais aux fruits de ce beau jardin de Tepetlaotzoc, dont les arbres magnifiques avaient été plantés par lui. Un peu de maïs, quelques racines lui suffisaient ; et cependant il avait été promu dès l'origine aux dignités de l'ordre. Il s'en démit en 1528 ; puis il alla fonder un autre couvent à Guatemala, et ne franchit le désert de Mexico qu'à l'époque où l'indépendance du couvent fut menacée par la maison de Saint-Domingue, qui élevait des prétentions de suprématie. Betanços s'embarqua alors pour l'Europe, et alla en 1531 faire valoir les droits de ses frères à Rome. Il obtint ce qu'il souhaitait, et retourna immédiatement en Amérique. En 1535, il était élu canoniquement comme provincial.

C'est l'époque glorieuse de sa carrière ; car le reste est dévolu pour ainsi dire à l'ascétisme et à l'extase. S'il y avait dans le nouveau monde un lieu qui pût attester aux Européens les développements intellectuels de la race indienne, c'était certainement l'ancienne Tenotchitlan et Tescuco, l'Athènes américaine. L'avarice des conquérants ne tint compte ni des monuments fastueux de ces peuples, ni des travaux scientifiques dont le *Temotchli* ou le livre divin était, dit-on, le dépositaire ; elle insinua d'abord et ensuite prétendit prouver que la race indienne pouvait être opprimée sans remords, parce que Dieu avait dédaigné de lui accorder une âme raisonnable. Le solitaire de Ponca n'alla pas lui-même à Rome plaider la cause des Indiens, comme l'ont dit plusieurs historiens ; mais il expédia vers le saint-siége un noble et zélé religieux, F. Domingo de Minaya, qu'il avait investi de sa confiance, et dans lequel il avait reconnu tout le feu de sa charité. Grâce à l'envoyé de Betanços, en l'année 1537 Paul III promulguait la bulle qui rappelait aux chrétiens que les Indiens étaient leurs frères, et qui, par ce seul acte, condamnait leur cruauté. Cette bulle, trop peu connue, commence par ces belles paroles, *Veritas ipsa, quæ nec falli nec fallere potest*, et annonce au monde chrétien que tous les hommes ont été conviés à entendre la parole du Christ, et à profiter de ses bienfaits.

Après avoir répandu dans toute l'Amérique méridionale cette bulle fameuse, dont les prescriptions furent si peu exécutées, Betanços refusa l'évêché de Guatemala pour lequel il avait été présenté par Charles-Quint, et il cessa même, par humilité monastique, d'occuper les fonctions de provincial. Vers la fin de sa carrière il était dévoré du désir de passer aux Philippines, pour de là se rendre en Chine et peut-être aux Indes ; car la bulle parlait des Indiens orientaux comme des Indiens du nouveau monde. L'évêque de Mexico Zumarraga brûlait de le suivre, et prétendait l'imiter dans l'abandon de l'épiscopat. Ni lui ni le pieux dominicain ne purent réaliser ce projet. Les définiteurs de l'ordre déclarèrent que Betanços ne devait pas songer à ce surcroît de travaux apostoliques. Il se résigna sans murmure, mais il voulut du moins revoir l'Europe ; et il partit pour l'Espagne avec un religieux qu'il aimait, et qui portait le beau nom de Vicente de Las-Casas. Ils débarquèrent à San-Lucar au mois de juillet 1549 ; le mois suivant, Betanços expirait dans le couvent de Saint-Paul à Valladolid.

FERDIN. DENIS.

*Historia de la fundacion y discurso de la provincia de Santiago de Mexico, de la orden de Predicadores*, por maestro Frey-Augustin Davila Padilla ; 2e édit., *Brussellas*, 1625, in-fol., écrite vers 1594. — Vasconcellos, *Chronica da companhia de Jesu*, in-fol. — Ternaux-Compans, *Pièces sur le Mexique*, in-8°.

* **BETANÇOS** (*Jean* DE), historien espagnol, né en Galice, vivait dans le seizième siècle ; il fut un des premiers qui accompagnèrent les nouvelles expéditions dans les Indes. On a de lui, en manuscrit : *Historia de Indorum moribus, imperio regum rebusque eorum gestis usque ad Hispanorum adventum.*

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

**BETAU, BÉTAUD**, ou **BÉTAUT** (*Jean*), architecte français, mort à Nancy dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut architecte du duc Léopold. Ses principaux ouvrages sont : *l'église des Prémontrés de Nancy* ; — *l'église des Petites Carmélites* ; — *la chapelle de Notre-Dame de Mont-Carmel*, dans l'église des Carmes ; — *la maison des Carmélites.*

J.-J. Lyonnais, *Hist. de Nancy*, t. II et III.

* **BETAUT** (....), théologien français, de l'ordre des Jésuites, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *les Conseils de la Sagesse*, ou *Recueil des Maximes de Salomon, avec des réflexions* ; Paris, 1677 et 1683, 2 vol. in-12 ; ibid., 1705 et 1714, 2 vol. in-12 ; — *le*

*Théologien en conversation avec les sages et les gens du monde*; Paris, 1683, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BETBEDER** (*Jean*), médecin français, vivait dans le dix-huitième siècle; il était membre du collége des médecins de Bordeaux, et chargé du service de l'hôpital de Saint-André. On a de lui : *Dissertation sur les eaux minérales de Mont-de-Marsan*; Bordeaux, 1750, in-12; — *Histoire de l'hydrocéphale de Bègle*; Bordeaux, 1757, in-8°; — quelques dissertations médicales imprimées à Bordeaux, et dans le recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences de Paris; — un *Mémoire sur un enfant monstrueux.*

*Biographie médicale.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BETBEDER** (*Pierre*), médecin français, natif de Pau dans le Béarn, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Questions nouvelles sur la sanguification et la circulation du sang*; — *Traité des vaisseaux lymphatiques découverts depuis peu*; Paris, 1666, in-12; — *Observations de médecine, concernant la guérison de plusieurs maladies considérables*; ibid., 1689, in-12.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine.*

**BÉTENCOURT** (*Pierre-Louis-Joseph* DE), bénédictin de l'abbaye d'Anchin, né à Arras le 7 juillet 1743, mort à Paris le 16 mai 1829. Il avait consacré ses loisirs à des recherches historiques qui le firent nommer, le 2 août 1816, associé libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a publié : *Cartulaire de l'abbaye d'Auchy-lez-Hesdin*, 1788, in-4°; tom. I, tiré à vingt-cinq exempl.; — *Noms féodaux*, ou *Noms de ceux qui ont tenu fiefs en France depuis le douzième siècle jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, extraits des Archives du royaume, par un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*; 1re partie, Paris, 1826, 2 vol. in-8°: de Bétencourt a laissé en manuscrit la seconde partie de cet ouvrage; — *le Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de la Roche, avec un relevé des noms qualifiés*; — *le Cartulaire du prieuré de Combourg, diocèse de Saint-Malo*, rédigé en 1780 (il en avait fait hommage, en 1821, à l'Académie des inscriptions). Parmi les mémoires qu'il avait lus à cette société savante, on remarque : *Mémoires à consulter sur l'état des personnes en France avant et sous la première et la seconde race*; — *Mémoires sur les prénoms, noms, surnoms, titres et qualités*; — *Note concernant l'origine des fleurs de lys*; — *Nouvel examen de la question relative au blason*, avec une suite; — *Notice sur Fontaines*; — *Aperçu et Éclaircissements des difficultés qui se rencontrent dans l'ordre des successeurs d'Alberon III, évêque de Metz, décédé en 1072, jusqu'à Étienne de Bar, en la chronique attribuée à Albéric*, etc.; 1120; — *Exposé du dialecte artésien écrit ou parlé*; — *Notice sur des sceaux antiques.*

E. REGNARD.

*Archives de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.* — *Catalogue de la bibliothèque de dom Brial*; Paris, 1825, in-8°.

***BETERA** (*Félicien*), médecin italien, natif de Brescia, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *de Cunctis humani corporis affectibus exactissima tractatio*; Brescia, 1591, in-fol.

Van der Linden, *de Scriptoribus medicis.*

**BELFORD.** *Voy.* BEDFORD.

***BETHABOR** (*Floret* DE), nom emprunté, sous lequel un alchimiste a fait paraître l'ouvrage suivant : *Traumgesichte, welche Ben-Adam zur Zeit der Regierung Racharetz, des Königes von Ordoma, gehabt, nebst Frid. Galbi Reise nach der Einöde S.-Michael* (Visions que Ben-Adam a eues au temps du règne de Racharetz, roi d'Ordoma; avec le Voyage de Fréd. Galbi dans la solitude de Saint-Michel); Hambourg, 1648 et 1682, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BETHAM** (*Édouard*), prédicateur anglais, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Après avoir fait ses études au séminaire d'Éton, il entra dans les ordres, fut doyen du collége du roi à Cambridge, et en 1771 on le nomma membre du collége d'Éton, et prédicateur de Whitehall. Il dépensa plus de 50,000 livr. pour le jardin botanique de Cambridge, fonda une école élémentaire pour trente élèves, tant filles que garçons, et fit ériger à Henri VI, fondateur du collége d'Éton, une statue que l'exécuteur testamentaire de Betham paya 57,500 fr.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

**BETHEM**, astronome arabe. On lui attribue : *Centiloquium*; — *de Horis planetarum*. Ces deux opuscules se trouvent dans l'ouvrage suivant : *Julii Firmici Astronomia*; Bâle, 1561, in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BETHENCOURT** (*Jean*, seigneur DE), conquérant des îles Canaries, mort en 1425. Il était chambellan de Charles VI, roi de France, et baron de Saint-Martin-le-Grillard, dans le comté d'Eu. Pendant la guerre des Anglais, il eut son château saccagé à diverses reprises; et, ruiné comme tant d'autres gentilshommes normands, il chercha fortune en pays étranger. Le récit de ses aventures se trouve consigné dans un livre fort curieux, intitulé *Histoire de la première descouverte et conqueste des Canaries, faite dès l'an 1402 par messire Jean de Bethencourt, escrite du temps mesme par F. Pierre Bontier, religieux de Saint-François, et Jean le Verrier, prestre, domestiques dudit sieur de Bethencourt*; Paris (Soly), 1630, in-8° (1). C'est de ce livre que nous avons tiré les détails qui vont suivre.

Après avoir engagé sa terre de Grainville-la-Teinturière, en Caux, à Robert de Braquemont,

(1) Cette histoire a été imprimée sur un manuscrit de la bibliothèque de Gallen de Bethencourt, conseiller au parlement de Rouen.

amiral de France, « Jean de Bethencourt s'en vint à la Rochelle, et là trouva Gadifer de la Sale, un bon et honeste chevalier, lequel alloit à son adventure; et eut parole entre ledit Bethencourt et Gadifer, et luy demanda monseigneur de Bethencourt quelle part il vouloit tirer, et ledit Gadifer disoit qu'il alloit à son adventure. Adonc monseigneur de Bethencourt luy dit qu'il estoit fort joyeux de l'avoir trouvé, et luy demanda s'il luy plaisoit de venir en sa compagnie, en contant audit Gadifer son entreprinse; et tant que ledit Gadifer fut tout joyeux de l'ouïr parler, et de l'entreprinse qui estoit faite par ledit de Bethencourt. »

Après ce colloque, qui rappelle la chevalerie errante dont Cervantes a fait la spirituelle satire, Bethencourt s'embarqua à la Rochelle, avec son compagnon Gadifer et quelques autres aventuriers, le 1$^{er}$ mai 1402; il passa devant Belle-Isle, l'île de Ré, relâcha en Espagne dans les ports de la Corogne et de Cadix, où il eut quelques démêlés avec des marchands de Séville et de Gênes. De Cadix, il se rendit en cinq jours à l'île d'Alegranza, toucha à l'île Gracieuse, et descendit à l'île de Lancerote, où il construisit un fort; de là il alla visiter l'île Fortaventure. Mais n'ayant pas des forces suffisantes pour conquérir ces îles, il revint en Espagne, demanda des renforts au roi Henri III, après avoir confié le commandement à Gadifer de la Salle et à Bertin de Barneval. Ce dernier fomenta des troubles, s'enfuit sur une barque, et se noya près de la côte d'Afrique. Gadifer fit tout rentrer dans l'obéissance, et soumit une grande partie des insulaires.

Sur ces entrefaites, Bethencourt arriva avec des secours, et avec le titre de *seigneur des îles Canaries*. Il fit baptiser le roi de ces îles sous le nom de *Louis* le 20 février 1404, convertit la plus grande partie des Canaries au christianisme, et soumit l'île de Fer et l'île de Palme. « Cette île, dit l'auteur de la relation citée, est garnie de grands bocages de diverses conditions, comme de pins et de dragonniers portant sang de dragon, et d'autres arbres portant laict de grande médecine, et de fruictages de diverses manières; et y court bonnes rivières parmy, et y sont les terres bonnes pour tous labourages, et bien garnies d'herbages. Le pays est fort et bien peuplé de gens; car il n'a mie esté ainsi foullé comme les autres pays ont esté. Ils sont belles gens et ne vivent que de chair, et est le plus délectable païs que nous ayons trouvé ès isles de par deçà. »

Bethencourt voulut étendre ses conquêtes jusqu'aux côtes d'Afrique, et s'embarqua, avec vingt hommes, dans un bateau qui toucha au cap Bogador. Des dissensions s'étant ensuite élevées entre lui et Gadifer, ils retournèrent tous deux en Espagne, pour faire valoir leurs droits auprès de Henri III. Bethencourt l'emporta, et Gadifer renonça, par dépit, à revenir aux Canaries. Bethencourt fit plusieurs fois le voyage de Normandie, pour en emmener des ouvriers et des colons, et finit par y laisser son neveu, Marciot de Béthencourt, comme gouverneur des îles Canaries. Le 15 décembre 1405, il obtint du pape un évêque pour ces îles, et passa, depuis 1406, le reste de ses jours dans ses terres de Normandie.

*Histoire de la première descouverte et conqueste des Canaries;* Paris, 1630, in-8°.

**BETHENCOURT** ou **BETTENCOURT** (*Jacques* DE), médecin français, vivait dans la première partie du seizième siècle. Le calvinisme, dont il faisait profession, l'exposa à d'assez grands périls lorsque Charles IX s'empara de Rouen, où Bethencourt pratiquait son art. On croit qu'il appartenait à la famille de Jean de Bethencourt, célèbre par la découverte des îles Canaries (*Voy.* l'art. précédent). Il est le premier qui ait appelé *vénérienne* la maladie à laquelle on avait donné jusqu'alors le nom de *française*. On a de lui : *Nova pœnitentialis quadragesima et purgatorium in morbum gallicum sive venereum, una cum dialogo aquæ argenti ac ligni guiaci colluctantium super dicti morbi curationis prolatura, opus fructiferum;* Paris, 1527, in-8°.

*Biographie médicale.*

**BETHENCOURT Y MOLINA** (*Augustin* DE), ingénieur espagnol, né dans l'île de Ténériffe en 1760, mort à Saint-Pétersbourg le 26 juillet 1826, descendait en ligne directe de Jean de Bethencourt. Élève de l'école militaire de Madrid, il fut admis dans le corps des routes et canaux (ponts et chaussées); il obtint le grade d'inspecteur général et la décoration de l'ordre de Saint-Jacques. Dans un voyage qu'il fit en France, il présenta à l'Institut le plan d'une nouvelle écluse, qui fut approuvé sur le rapport de Monge, Bossut et de Prony, et dont il donna le modèle à l'école des ponts et chaussées. Ne voulant pas reconnaître le gouvernement imposé à l'Espagne par Napoléon, il entra en 1808 au service de la Russie, où il devint successivement général major et lieutenant général, et fut décoré de l'ordre de Saint-Alexandre Newski. La Russie lui doit la construction des bâtiments élevés en 1818 à Nischnei-Novogorod, où l'empereur Alexandre transporta la foire de Makarief, l'une des plus célèbres du monde. C'est encore Bethencourt qui a créé pour cet empire le corps des ingénieurs hydrauliciens, et une école pour les sciences exactes. Il était correspondant de l'Institut de France, et membre de plusieurs académies. On a de lui : *Mémoire sur la force expansive de la vapeur de l'eau;* 1790, in-4°; — *Mémoire sur un nouveau système de navigation intérieure;* Paris, 1805, in-4°, fig.; — *Essai sur la composition des machines;* Paris, 1808, in-4°.

*Journal des Voies et Communications*, publié à Saint-Pétersbourg, en russe et en français. — Francœur, dans la *Revue encyclopédique*, 1819, t. III, p. 229-239.

**BÉTHISAC** (*Jean*), conseiller et favori de Jean, duc de Berry, mourut en novembre 1389. Chargé par son maître de lever les impôts dans le Languedoc, il ruina cette malheureuse province; mais en revanche il fit une fortune scandaleuse. Il vivait à Toulouse du fruit de ses rapines, lorsque Charles VI monta sur le trône. Le roi, cédant aux justes réclamations de ses sujets, enleva le gouvernement du Languedoc à son frère, et fit arrêter Béthisac. On lui fit son procès : l'influence du duc de Berry allait le sauver; mais on lui tendit un piége qui le perdit. Sous prétexte de le soustraire à la justice séculière, on l'engagea à s'avouer coupable de quelque crime qui le rendît justiciable de l'Église. Béthisac se déclara, en conséquence, hérétique et sodomite, et nia l'immortalité de l'âme. Il fut alors traduit devant l'évêque de Béziers, qui le fit condamner par l'inquisition à être brûlé vif. La sentence fut exécutée, malgré les rétractations et les protestations de Béthisac.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

**BÉTHISY** (*Jean-Laurent* DE), musicien français, né à Dijon le 1er novembre 1702, mort vers 1770. Il fut professeur de musique à Paris, et publia : *Exposition de la théorie et de la pratique de la musique, suivant les nouvelles découvertes;* Paris, 1754, in-8° : l'auteur y expose les principes de l'harmonie selon les principes de Rameau; — *le Transport amoureux* et *le Volage fixé*, cantatilles; ibid., in-fol. sans date; — *Ode sur la campagne du prince de Conti en Italie;* 1755, in-12; — *Lettre à madame ... sur le discours de Rousseau touchant l'inégalité des conditions;* Amsterdam, 1755, in-12.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — *Biographie universelle.*

**BÉTHISY** (*Eugène-Eustache*, comte DE), général français, neveu du précédent, né à Moutiers le 5 janvier 1739, mort le 14 juin 1823. Il entra au service en 1750. Il servit dans l'île de Minorque, sous le duc de Richelieu, en 1756, et fut blessé légèrement à la prise du fort Saint-Philippe. Il fit en Allemagne les campagnes de 1757 à 1760, et fut blessé dangereusement à l'affaire de Warbourg en enlevant une pièce de canon aux Anglais. Il fut encore blessé en 1762 à la fausse attaque du pont de Hambourg; dans une autre circonstance, il couvrit l'arrière-garde du marquis de Lévis, et fit si bonne contenance, qu'elle ne put être entamée par l'ennemi. Il contribua aussi au gain de la bataille de Johannesberg, et fut récompensé de ses services par une pension. Devenu successivement colonel des grenadiers de France, brigadier d'infanterie en 1780, inspecteur général de la même arme en 1788, et commandant à Toulon en 1789, il émigra en 1791, se rendit à l'armée de Condé, et fit les campagnes de 1792 et 1793. Il devait commander en Vendée (1793) un des six régiments de cocardes blanches soldés par l'Angleterre et placés sous les ordres du comte d'Artois. L'expédition n'ayant pas eu lieu, de Béthisy rejoignit l'armée de Condé (1795), et servit à l'avant-garde du duc d'Enghien jusqu'en 1797. A cette époque, il passa au service de l'Autriche en qualité de général major. Il rentra en France à la restauration, et fut créé lieutenant général à partir de 1801, par effet rétroactif; enfin il fut nommé, en 1816, commandant de la 12e division militaire.

De Courcelles, *Dictionnaire des généraux franç.*, t. II.

**BÉTHISY** (*Charles*, comte DE), général français, fils du précédent, naquit en 1770, et mourut à Paris en 1827. Il servit avec son père dans les rangs des émigrés et dans ceux des Autrichiens, fut promu, en rentrant en France, au grade de maréchal de camp, siégea à la chambre introuvable, où il se fit remarquer par l'exagération de son royalisme et par sa fureur réactionnaire. Nommé pair de France en 1820, et lieutenant général la même année, il succéda à son père dans la place de gouverneur des Tuileries.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopéd. de la France.*

**BÉTHISY** (*Eugène-Marie* DE), marquis de Mézières, général français, né le 10 mai 1656, mort en 1721. Il entra au service en qualité de cornette en 1674. Il fit les campagnes de 1675 à 1679, et celles de 1684, 1686, 1689 et 1690. A la bataille de Fleurus il rallia un corps de carabiniers, et, à leur tête, chargea et enfonça plusieurs fois les ennemis, qu'il mit enfin en déroute, et décida ainsi la victoire. Mestre de camp de cavalerie en 1691, il couvrit le siége de Namur, et combattit à Steinkerque (1692). L'année suivante, il servit successivement en Flandre, en Allemagne et en Italie, et reçut deux blessures au siége de la Marsaille. En 1694 et 1695, il fit les campagnes d'Allemagne, et fut nommé brigadier. De 1696 à 1702, il servit successivement in Italie, en Flandre et en Allemagne. Il décida la victoire de San-Victoria par plusieurs charges brillantes de cavalerie. Employé en 1703 à l'armée du Rhin, il prit part aux siéges de Brisach, de Landau, et en 1704 à la bataille d'Hochstedt, à la suite de laquelle il fut nommé maréchal de camp. Il servit en cette qualité sous Villars, en 1705. A la bataille de Ramillies (1706) il couvrit la retraite de la maison du roi. Il reçut en récompense le gouvernement des villes et citadelles d'Amiens et de Corbie. Il fut nommé lieutenant général en 1710. Employé sous Villars, puis sous Montesquiou, il commanda, pendant l'hiver de 1711, à Amiens, Péronne et Saint-Quentin, et prit part aux siéges de Landau et de Fribourg. Il laissa en mourant une grande réputation de talents militaires et de bravoure.

*Dépôt de la guerre.* — *Histoire de l'abbé de Neufville*, t. II, p. 365. — *Mémoires du temps.* — *Gazette de France.* — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*, t. II.

**BÉTHISY DE MÉZIÈRES** (*Henri-Benoît-Jules* DE), théologien français, frère du comte Eugène-Eustache, naquit en 1744, et mourut à Londres en 1817. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé en 1780 évêque d'Uzès, et devint en 1789 député du clergé du bailliage de Nîmes aux états généraux, où il se montra défenseur zélé de tous les anciens priviléges de son ordre. Il émigra en 1792, se retira en Angleterre, et s'y fit remarquer par son opposition au concordat, et à toutes les mesures prises par le pape, de concert avec Napoléon et même avec Louis XVIII, relativement à l'Église de France.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BETHLE** (*George*), sculpteur allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il se rendit à Rome, et de là à Gênes, où le peintre Paggi sut apprécier ses talents. Les crucifix et les petites figures qu'il a sculptés en ivoire sont d'un beau travail.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BETHLEN** (*Gabriel*), connu sous le nom de BETHLEN-GABOR (à raison d'un usage de Hongrie, d'après lequel le nom de baptême suit le nom de famille), prince de Transylvanie, né en 1580, d'une famille riche et distinguée de la haute Hongrie, qui avait embrassé la religion protestante. Dans les troubles qui agitèrent la Transylvanie pendant les règnes de Sigismond et de Gabriel Bathori, Bethlen sut se faire des amis parmi les grands du pays, et, les ayant vaincus en 1613, à la tête d'une armée turque, il se fit proclamer à leur place, la maison d'Autriche n'étant pas alors en mesure de faire valoir contre lui ses prétentions. Lorsqu'en 1619 les États de la Bohême se révoltèrent contre l'Autriche, Bethlen entra en alliance avec eux, pénétra avec une forte armée dans la Hongrie, prit Presbourg, menaça Vienne, et se fit élire roi de Hongrie le 25 août 1620. Mais la fortune ayant de nouveau favorisé les armes impériales, Bethlen fit la paix avec Ferdinand, renonça au royaume et au titre de roi, et en fut dédommagé par la possession de la ville de Kaschau, de sept comitats hongrois, et des principautés silésiennes d'Oppeln et de Ratibor. Mais, turbulent et guerrier, il reprit les armes en 1623, et s'avança avec 60,000 hommes jusque vers Brunn en Moravie, où, n'ayant pas pu joindre ses troupes à celles du duc Chrétien de Brunswick, il fut obligé de conclure un armistice, et de faire de nouveau la paix (1624) aux conditions de la dernière. Une nouvelle rupture, en 1626, resta encore sans effet, à la suite de la défaite du comte de Mansfeld, sur lequel Bethlen avait compté. Bethlen-Gabor mourut sans enfants, en 1629. Par son testament, il recommanda son pays et sa femme à l'empereur romain Ferdinand II, nomma pour exécuteur de sa dernière volonté l'empereur ottoman, et fit des legs à chacun de ces souverains. Le règne de Bethlen fut une époque glorieuse et florissante pour la Transylvanie. Protecteur des lettres et des sciences, ce prince fonda l'Académie de Weissembourg (Karlsbourg), à laquelle il appela les professeurs Opitz, Alstedt, Biesterfild et Piscator. Lui-même était savant et musicien. [*Enc. des g. du m.*]

Horanyi, *Memor. Hungarorum.*

**BETHLEN-BETHLEN** (*Wolfgang*, comte DE), historien et chancelier de Transylvanie, né en 1648, mort en 1679. Il avait composé une histoire de sa patrie, depuis 1526 jusqu'en 1600, et il en surveillait l'impression dans son château de Kreusch, lorsque les Tartares vinrent l'y attaquer. Au moment d'être forcé par ses ennemis, le comte de Bethlen jeta son ouvrage dans un caveau dont il fit murer l'ouverture : bientôt pris dans son château, qui fut pillé, il dut suivre les Tartares, qui le massacrèrent en chemin. Un siècle s'écoula sans qu'on entendît parler de son ouvrage; un de ses descendants en retrouva les feuilles éparses et à demi-pourries, en exécutant des fouilles pour la réparation du château. Ces débris rassemblés ne fournirent que deux exemplaires, remis à M. Krants, qui en plaça un dans la bibliothèque de Breslau, et l'autre dans celle du comte de Schaffgotsch à Hermsdorff. L'ouvrage du comte de Bethlen a été réimprimé sous ce titre : *Historiarum Pannonico-Dacicarum libri X*, in-fol.

Il ne faut pas le confondre avec le comte de Jean de Bethlen, né en 1613, mort en 1678, qui fut chancelier de Transylvanie et publia : *Rerum Transylvaniæ libri quatuor*, de 1629 à 1663, Amsterdam, 1664, in-12, dont la seconde partie, de 1663 à 1673, a été imprimée à Vienne en 1783.

Vogt, *Recreat. Hist. numismat.* — Haner, *de Scriptorib. Rer. Hung.*; Wien., 1797, in-8°. — Czwittinger, *Specimen Hungariæ literatæ.*

**BETHLEN-BETHLEN** (*Niklas*, comte DE), chroniqueur allemand, fils du comte Jean, naquit en 1642, et mourut à Vienne en 1716. Après avoir fait ses études à Heidelberg, Utrecht et Leyde, il visita l'Angleterre, la France et l'Italie, et s'y instruisit dans la linguistique et la littérature. Il fut chargé d'emplois importants par l'empereur Léopold, qui lui conféra le titre de comte; et il s'attira beaucoup d'ennemis dans ses négociations avec la cour de Vienne, quand la Transylvanie passa sous la domination de l'Autriche. Arrêté pendant les troubles que Rayotzi avait excités, il fut transféré à Vienne, parvint à se justifier, et ne revint plus dans sa patrie. On a de lui : *le Récit des événements de sa vie jusqu'en* 1710, ouvrage écrit en hongrois; — *Sudores et Cruores Nicolai Bethlen.* Ces deux ouvrages sont restés inédits.

Haner, *De Script. rer. Hung.*

**BETHLEN** (...., comtesse DE), femme de lettres, de la même famille que les précédents, vivait dans le dix-huitième siècle. On a d'elle : *le Bouclier chrétien*, ouvrage écrit en hongrois; — et des *Mémoires* sur sa vie.

Benkö, *Transylv.*, part. II.

**BETHMANN** (*Frédérique-Auguste-Conradine*), née *Flittner*, mariée d'abord à l'acteur comique Unzelmann, et puis à un acteur moins connu appelé Bethmann, naquit à Gotha en 1766, et mourut à Berlin en 1814. Elle occupa, sur le théâtre allemand, un des rangs les plus distingués. Sa voix agréable la porta à s'essayer d'abord dans l'opéra. Bientôt elle eut un succès de vogue, tant pour son chant mélodieux que pour son jeu expressif dans toute espèce de rôle : appelée avec Unzelmann au théâtre de Berlin, elle continua de s'y perfectionner. En 1803 elle se sépara de son mari, et épousa l'acteur Bethmann. De l'esprit, du sentiment, une voix harmonieuse, réunis à un physique agréable, expressif, et à l'art de dire avec goût et intelligence les rôles les plus divers, firent d'elle une artiste accomplie. Dans la tragédie comme dans la comédie, elle réussit également; mais son triomphe fut surtout dans les rôles naïfs. [*Enc. des g. du m.*]

*Conversations-Lexicon.*

*__BETHMANN-HOLLWEG__ (*Maurice-Auguste* DE), jurisconsulte allemand, né à Francfort le 10 avril 1795. En 1815, il étudia le droit, à Berlin, sous Hugo et Savigny, et devint plus tard professeur de droit civil et de procédure; en 1829, il occupa la même chaire à Bonn. Nommé conseiller d'État, il prit part en 1845, en qualité de député du synode de la province rhénane, au synode général tenu à Berlin. En 1840 il fut anobli, à l'occasion du couronnement de Guillaume IV. Ses principaux ouvrages sont : *Grundriss des Civilprocesses* (Éléments de procédure civile); 3e édit., Bonn, 1832; — *Versuche über einzelne Theile der Theorie des Civilprocesses* (Essais sur quelques parties de la théorie de la procédure civile); ibid., 1834; — *Gerichtsverfassung und Process des sinkenden röm. Reiches* (Constitution judiciaire et procédure de la décadence de l'empire romain); ibid., 1834; — *Ursprung der Lombardischen Städtefreiheit* (Origine des libertés des villes lombardes); ibid., 1846.

*Conversations-Lexicon.*

**BETHSABÉE.** *Voy.* DAVID et SALOMON.

*__BETHMONT__ (*Eugène*), avocat, né à Paris au mois de mai 1804. Au sortir du collége de Juilly, auquel le barreau doit déjà l'une de ses illustrations, M. Berryer, il se voua d'abord à l'enseignement; mais bientôt sa vocation le poussait vers une autre carrière. Il étudia le droit à l'école de Paris, fut reçu avocat en 1827, et débuta au palais l'année suivante. Il commença par prêter d'office aux accusés en cour d'assises l'appui de son jeune talent, et les journaux judiciaires de l'époque ont conservé le souvenir de ses premiers succès. Après la révolution de 1830 il défendit les écrivains de *la Révolution*, de *la Caricature*, du *Charivari*, et attacha son nom à presque tous les procès politiques importants de l'époque, à celui de la *conspiration du Pont-des-Arts*, de la *Société des amis du peuple*, du *service funèbre de Saint-Germain l'Auxerrois*, et à une foule d'autres.

M. Bethmont faisait partie du conseil de son ordre, quand le choix des électeurs de la Seine l'envoya siéger, en 1842, à la chambre des députés. Pendant la session 1842-1846, il prit une part active, soit dans les bureaux, soit à la tribune, aux projets de lois sur les brevets d'invention, sur les prisons, sur la police et les commissions des chemins de fer, sur les irrigations, sur les eaux minérales, sur les caisses d'épargne, etc. Il repoussa, avec toute l'opposition, l'indemnité-Pritchard; flétrit, avec M. O. Barrot, le système de corruption électorale reproché au ministère, et vota, avec M. Vivien, contre l'arbitraire de la rétribution des annonces judiciaires, et, avec M. Rémusat, pour la réforme parlementaire, et la diminution, dans la chambre, du nombre chaque jour croissant des fonctionnaires publics. Lors des élections de 1846, le ministère fit échouer à Paris la candidature de M. Bethmont; mais les électeurs de la Charente-Inférieure le vengèrent de cet échec, en le renvoyant à la chambre. Dans cette session (1846-1848), qui se termina par la révolution de Février, M. Bethmont avait repris sa place parmi les membres de l'opposition; il était l'un des signataires de l'acte de mise en accusation du ministère Guizot, et avait ainsi « devancé de vingt-quatre heures la justice du peuple. » L'une des premières nominations du gouvernement provisoire fut celle de Bethmont au ministère de l'agriculture et du commerce, qu'il échangea ensuite contre le ministère des cultes, et plus tard contre le ministère de la justice. Il eut en 1848 l'honneur d'un triple mandat de représentant dans la Seine, dans la Charente-Inférieure et dans l'Indre. L'altération de sa santé le força à se séparer prématurément de l'assemblée, dont il était l'un des vice-présidents. Mais lorsque l'assemblée fut appelée par la constitution à élire les membres du conseil d'État, le nom de Bethmont sortit de l'urne avec les deux tiers des suffrages. Le choix des conseillers ses collègues lui déféra la présidence de la section d'administration, puis du comité des travaux publics, de l'agriculture et du commerce, et le délégua près du conseil supérieur de l'instruction publique. Après le 2 décembre 1851, M. Bethmont revint siéger au barreau parmi ses anciens amis politiques.

H. MOULIN.

*Biographie des Députés* par deux Journalistes; Paris, 1846. — *Études sur les orateurs parlementaires*, par Timon. — *Le Moniteur*, de 1842 à 1851. — *Le Droit* et *la Gazette des Tribunaux*, de 1828 à 1853.

**BÉTHUNE** (maison DE). Cette famille, originaire de l'Artois, descend de *Robert Ier*, dit *Faisseux*, seigneur de Richebourg, avoué d'Arras, qui vivait en 1001. Elle se divise en plusieurs branches : *Béthune d'Orval*; — *Béthune de Selles et de Chabris*; — *Béthune de Charost*. Voici les membres les plus distingués :

**BÉTHUNE.** *Voy.* SULLY.

**BÉTHUNE** (*Quesnes* ou *Coesnes* DE), poëte français, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Après avoir longtemps voyagé hors de la France, il y revint en 1180, et c'est de cette époque que date son amour pour la comtesse de Champagne, bien qu'elle eût dix ans de plus que lui. Il accompagna Baudouin, comte de Flandre, dans son expédition en Orient, et planta le premier le drapeau des Latins sur les murs de Constantinople. En l'absence et après la mort de l'empereur Baudouin, Quesnes de Béthune fut plusieurs fois chargé de gouverner, et s'acquit autant de réputation par ses talents politiques que par ses vers et par sa bravoure. Ses poésies ayant déplu à la reine Alix de Champagne, qui les trouva surannées, Béthune s'en vengea par de nouvelles compositions, et réussit parfaitement dans la satire.

On a de lui neuf chansons fort remarquables, insérées dans le *Romancero* de M. Paulin Paris; Paris, 1833, p. 77-110, avec des notes et une notice biographique.

Duchesne, *Histoire de la famille de Béthune.*

**BÉTHUNE** (*Armand-Joseph* DE), duc de CHAROST, économiste et philanthrope, né à Versailles le 1er juillet 1738, mort à Paris le 27 octobre 1800. Il se montra toute sa vie le digne descendant de Sully par son inépuisable bienfaisance. Dès l'enfance il eut l'amour des lettres, et composa, à l'âge de neuf ans, ses mémoires sous le titre de *Souvenirs*. Plus tard, le récit de la bataille de Fontenoy l'appela dans les camps à l'âge de seize ans, et il obtint bientôt un régiment de cavalerie, où il fit et inspira des prodiges de valeur. Ses connaissances militaires et son courage furent plus d'une fois utiles au maréchal d'Armentières, et souvent il donna à ses officiers, à ses soldats, des gratifications et des pensions qu'il leur disait être accordées par l'État. C'est ainsi qu'il fit établir, à ses frais, un hôpital près de Francfort, où beaucoup de malades furent sauvés de l'affreuse épidémie qui ravageait l'armée pendant les cinq années qu'il fit la guerre. En 1758, il envoya toute sa vaisselle plate à la monnaie pour subvenir aux besoins de l'État, en disant : « Puisque je dois ma vie à la patrie, je puis bien lui donner mon argenterie. » En 1763, il rentra dans la vie civile. En 1765, il se livra à l'agriculture, et s'occupa de doter le Berry de plusieurs routes.

Vingt ans avant la révolution, il écrivit contre la féodalité, et abolit les corvées dans ses vastes domaines seigneuriaux; il forma un plan d'amortissement de ses cens et rentes, convertit les banalités en abonnements, et ne conserva, avec des droits modiques, que ceux des fours communs. Enfin, il supprima purement et simplement un droit injuste de minage dont on lui offrait 10,000 livres de rente, et indemnisa ceux qu'avaient lésés différentes mesures employées au profit de ses ascendants. Il serait trop long d'énumérer tous les actes de loyauté et de générosité dont cette vie exemplaire a été remplie. Jamais Béthune n'abaissa la noblesse de son caractère devant Mme du Barry, ce qui n'empêcha point Louis XV de dire de lui à ses courtisans : « Regardez ce petit homme : il n'a pas beaucoup d'apparence, mais il vivifie quatre de mes provinces ! » Dans l'assemblée des notables, il se prononça pour l'égalité de l'impôt, et embrassa l'esprit de la révolution, à laquelle il fit un don volontaire de 100,000 liv. avant le décret sur la contribution patriotique, acheminement aux pertes immenses qu'il subit sans douleur et sans regret.

Sous la terreur, Béthune fut jeté dans les cachots, et passa six mois à la Force, d'où il ne sortit que par suite des événements du 9 thermidor. Après le 18 brumaire, il fut nommé maire du dixième arrondissement. On a de lui : *Vues générales sur l'organisation de l'Instruction rurale*; Paris, 1795, in-8° ; — *Résumé des vues et des premiers travaux de la Société d'agriculture et d'économie rurale de Meillaret*; Paris, 1799, in-8°, dont il était le fondateur et le protecteur ; — *Mémoires sur les moyens de détruire la mendicité; sur les moyens d'améliorer dans les campagnes*, et *sur le sort des journaliers ; — sur le projet d'une caisse rurale de secours*, etc. P. DE GEMBLOUX.

Silvestre (baron A.-F.), *Notice biographique sur Armand de Béthune-Charost* (Mémoires de la Société d'Agriculture de Paris, an IX). — Jarry de Mancy (A.), *les Hommes utiles*, in-8°. — Aignan, *Biographie de Béthune-Charost*, dans l'*Annuaire du Berry*. — Chevalier de Saint-Amand, *Biographie du duc de Béthune-Charost.*

**BÉTHUNE** (*Philippe* DE), comte de Selles et de Charost, diplomate français, sixième fils de François, baron de Rosny, et frère puîné de Maximilien de Béthune, duc de Sully (*voy.* ce nom), mourut en 1649. Gentilhomme de la chambre du roi Henri III, il suivit, après la mort de ce prince, le parti de Henri IV, qu'il servit dans toutes ses guerres avec autant de bravoure que de dévouement. En 1599, il fut chargé de l'ambassade d'Écosse ; et de celle de Rome, en 1601. Il négocia avec les ducs de Savoie et de Mantoue, et conclut en 1619 le traité de Pavie; il contribua à la réconciliation de la reine Marie de Médicis avec Louis XIII, et prit part, en 1624, aux négociations de la France avec l'empereur Ferdinand II. Ambassadeur de Louis XIII auprès du pape Urbain VIII, il signa en 1627, avec l'Espagne, un traité relatif à la Valteline, et il réussit enfin, en 1629, dans un projet d'union, contre la maison d'Autriche, entre la France, le pape et les Vénitiens. Après une existence aussi occupée, Philippe de Béthune alla se reposer dans le château de Selles en Berry. On a de lui : *Diverses observations et maximes politiques pouvant utilement servir au maniement des affaires publiques*, imprimées à la suite de *l'Ambassade de M. le duc d'Angoulême*.

Son fils, né à Rome le 19 septembre 1603, mort

le 24 septembre 1665, était chevalier d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, et servit aux siéges de Montauban, de Royan, de la Rochelle et de Corbie. Il légua par son testament, au roi Louis XIV, 2,500 volumes manuscrits, ainsi qu'une collection de tableaux originaux, de bustes en marbre et en bronze.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

**BÉTHUNE** (*Hippolyte* DE), prélat français, petit-fils de Philippe, naquit en 1647, et mourut le 24 août 1720. Il fut élevé à l'évêché de Verdun à l'âge de trente-quatre ans; il y établit un séminaire, où il appela d'excellents professeurs, et fit composer un *Catéchisme*, un *Rituel*, une *Méthode pour administrer le sacrement de pénitence* (1691), un *Nouveau Bréviaire* (1693, in-8°), un *Missel* (1699, in-fol.) Il dota son diocèse d'un hôpital, auquel il légua tous ses biens. Il fut le protecteur de plusieurs hommes de lettres, et en particulier de dom Martin Rethelois, qui lui dédia le second volume de la traduction des *Chroniques de Saint-Benoît, par D. Jepres, bénédictin espagnol.* Hippolyte de Béthune interjeta appel de la bulle *Unigenitus*, et se fit estimer par sa conduite et son administration, à laquelle on n'eut à reprocher que quelques tentatives d'arbitraire.

Chaudon, *Dictionnaire historique.*

* **BÉTHUNE D'ORVAL** (*Anne-Léonore* DE), auteur ascétique, née à Paris en 1657, morte le 28 novembre 1733. Elle fut élevée à l'abbaye de Royal-Dieu, près de Compiègne, où elle prit le goût de la vie religieuse, dans laquelle elle entra dès l'âge de seize ans. L'abbesse de Notre-Dame-du-Val-de-Gis (M^me^ de Clermont-Monglat), instruite du mérite d'Éléonore d'Orval, la désigna à Louis XIV pour lui succéder. A l'âge de vingt-neuf ans, celle-ci fut en effet nommée abbesse de Notre-Dame-du-Val-de-Gis, dont elle prit possession au commencement de 1687. Ses vertus et ses talents en firent le modèle de ses compagnes. Béthune d'Orval a laissé quelques ouvrages, fruit de ses loisirs; tels sont : *Réflexions sur l'Évangile*; — *Idée de la perfection chrétienne et religieuse, pour une retraite de dix jours*; Paris, de Nully, 1719, in-12; — *Règlement de l'abbaye de Gis, avec des réflexions*; — *Vie de madame de Clermont-Monglat.* Tous ces ouvrages sont anonymes.

P. DE GEMBLOUX.

Quérard, *la France littéraire.*

**BÉTIS, BÆTIS, BATIS**, ou **BABEMESSÈS**, gouverneur de Gaza, qu'il défendait pour Darius, vivait, selon Josèphe, dans la seconde moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Avec une garnison peu nombreuse, il résista à Alexandre le Grand, qui fut blessé sous les murs de cette place. Bientôt après, les troupes macédoniennes donnèrent l'assaut à Gaza, y pénétrèrent, et s'emparèrent de Bétis percé de coups, abandonné des siens, mais respirant encore. Alexandre, à qui Bétis fut amené, lui fit passer des courroies à travers les talons, et, l'ayant attaché à un char, le traîna autour de la ville. C'était pour imiter Achille, dont il se disait issu, et qui avait traîné Hector autour des murs de Troie.

Q.-Curce, liv. IV, c. 6.

**BÉTOLAUD** ou **BETHOLAUD** (*Roland*), jurisconsulte français du seizième siècle, n'est connu que par un petit nombre d'ouvrages. Il était aussi poëte latin et français. On a de lui : *Règles du droit civil et canon*; Paris, par la veuve de Nicolas Buffet, 1558, in-8°; — *Deux églogues sur le tombeau de Salmonius Macrinus*, etc.; Bourges, Jean Hantet, 1558, in-8°; — un volume de *poésies latines*, chez Fréd. Morel; Paris, 1576, in-8°.

Du Verdier, *Bibliothèque française*, édit. de Rigoley de Juvigny, t. III, p. 428 à 433. — *Deliciæ poetarum Gallorum*, de Gruter.

* **BÉTOU** (*Alexandre*), dessinateur et graveur français, né à Fontainebleau au commencement du dix-septième siècle. On ignore le lieu et la date de sa mort : plusieurs de ses planches sont datées de 1647. Il a gravé quatre-vingt-treize pièces, d'après les peintures du Primatice de la galerie de Henri II et de la galerie d'Ulysse, au palais de Fontainebleau. Ses estampes, quoique d'une mauvaise exécution, sont fort recherchées, à cause de leur rareté, et ont le mérite d'être la seule reproduction de ces peintures.

P. CH.

Robert-Dumesnil, *le Peintre-Graveur français*, t. VIII.

* **BÉTOURNÉ** (*Ambroise*), poëte français, né à Caen le 25 janvier 1795, mort à Rouen le 2 juillet 1835. Il était fils d'un boulanger. Après avoir fait ses études au collége de sa ville natale, il suivit la carrière des armes, et la quitta pour commencer l'apprentissage d'un état manuel. Il voulait vivre dans l'indépendance, et cultiver à loisir le talent que la nature lui avait accordé. Ne sachant à quel genre de poésie se livrer, il fut déterminé par le choix que des musiciens distingués firent de ses romances. Un grand nombre de ses pièces ont été traduites en diverses langues. On a de lui : *Délassements poétiques, élégies, fables, romances*; Paris, 1825, in-18.

*Revue de Rouen*, 1842, p. 304.

**BETOUW** (*Jean* DE), antiquaire hollandais, né en 1731, mort à Nimègue le 11 novembre 1819, obtint le grade de docteur en droit, et dut à ses connaissances archéologiques une place dans la Société littéraire de Zélande, et le titre de correspondant de l'Institut royal des Pays-Bas. On n'a de lui que de courtes dissertations sur des objets d'antiquité et des monnaies trouvées près de Nimègue.

*Biographie hollandaise.*

* **BETSBRUGG** (*Gilles*), jurisconsulte flamand, natif de Donsa, vivait dans le seizième siècle. On a de lui : *De Usura centesima*, etc.; — *Declaratio disputationis, an jurisconsulti ab oratoribus inscitiæ ac infantiæ sæpe damnati, jura civilia sine eloquentiæ ope intel-

*ligere atque exponere possint.* Ces deux traités ont été imprimés ensemble en 1524, in-4°.

Sweert, *Athenæ Belgicæ.* — Goujet, *Mémoires manuscrits.*

* **BETSIUS** (*Nicolas*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui: *de Statutis pactis, Consuetudinibus familiarum illustrium et nobilium, illis præsertim quæ jus primogenituræ concernunt*; Strasbourg, 1699, in-4°, avec des remarques de Jean Schitter.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**BETTA** (l'abbé *Félix-Joseph*), littérateur italien, né à Roveredo, mort le 11 novembre 1765. Il fut en 1735 archiprêtre dans sa ville natale, cultiva les lettres, et compta au nombre des poëtes membres de l'Académie des *Agiati* de Roveredo. On a de lui des vers latins et italiens, ainsi que des compositions en prose, insérés dans les recueils et conservés dans les archives de l'Académie des *Agiati.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BETTA** (l'abbé *Jean-Baptiste*), littérateur italien, de la même famille que le précédent, était aussi membre de l'Académie des *Agiati.* On a de lui : *Journées pastorales*, composition en prose, qu'il publia sous le nom d'*Aminta Lazarino.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BETTA** (*Joseph*), sculpteur italien, natif de Cavalese, mort en 1773. Il sculptait sur bois. Le beau tabernacle du maître-autel de l'église des Franciscains de Cavalese est de cet artiste.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**BETTA DAL TOLDO** (*François*), jurisconsulte italien, né à Roveredo en 1526, mort à Parme en 1599, fut employé, jeune encore, à réformer les statuts municipaux de sa patrie, et envoyé à Vienne pour obtenir qu'on les confirmât. Chargé de plusieurs emplois honorables près du cardinal Christophe Madruzzi et dans le duché de Parme, il obtint dans cette principauté le titre de vice-duc, en l'absence d'Octave Farnèse ; il fut aussi commissaire général et lieutenant du cardinal Louis Madruzzi, dans la principauté de Trente; et, par un diplôme de l'archiduc Ferdinand, il eut, en 1553, la permission de joindre à son nom celui d'une de ses propriétés, appelée *le Toldo.* En 1561, un diplôme du pape Pie IV ajouta à ce privilége le titre de comte palatin. Alexandre, duc de Parme, créa, en 1587, François Betta président du conseil suprême de justice ; et le duc Ranuce, successeur d'Alexandre, l'éleva à la dignité de conseiller et auditeur général du gouvernement de Parme. Il a laissé, en manuscrit, *quatre volumes de consultations*, trouvés au hameau de Chiusole, canton de Roveredo.

Tartarotti, *Saggio della Biblioteca Tirolese.*

* **BETAZZI** (*Jacques*), astronome italien, curé de Piazzanese, né à Prato le 19 novembre 1722, mort le 15 avril 1755. Il employa surtout ses connaissances en astronomie à déterminer le jour de la fête de Pâques, et composa à cet effet un grand ouvrage, dont il publia un extrait sous le titre: *Epitome operis Pascalis Jac. Betazzi*; Florence, 1733, in-4°. Il avait entrepris la publication de l'ouvrage complet, lorsqu'il mourut. La première partie a été néanmoins éditée, sous le titre: *De recta Paschæ indictione solutiones quæstionum ab anonymo et aliis editarum*, etc.; Lucques, 1756, in-fol. On vante l'ordre, l'érudition, le génie étendu et pénétrant de l'auteur.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BETTE D'ÉTIENVILLE** (*Jean-Charles-Vincent*), littérateur français, né en 1759 à Saint-Omer en Artois, mort à Paris en 1830, fut d'abord clerc de procureur, élève en chirurgie à l'hôpital militaire de Lille, et sous-aide-major à l'amphithéâtre de cette ville. Il n'avait guère que vingt-deux ans lorsqu'il épousa une demoiselle de Lesquillon d'Aagrinsard, qui en avait plus de soixante, et que ses déportements forcèrent, un an après, à se réfugier dans un cloître. Abandonné de sa femme, Bette d'Étienville abandonna à son tour la chirurgie, vint à Paris, brigua sans succès le privilége exclusif des almanachs chantants du royaume, se laissa duper par deux intrigants, fut mis à la Force, en sortit par la protection de M^me^ de Brienne, et trempa dans l'une des intrigues de M^me^ de la Motte-Valois. Une demoiselle, qui avait besoin d'un prompt mariage pour cacher la suite d'une faiblesse, devait épouser le baron de Fages, qui consentait à cette union moyennant une dot considérable. Les agents de cette intrigue, dont se mêlait aussi le cardinal de Rohan, étaient Bette d'Étienville, M^me^ de la Motte, et une dame de Courville. Le baron avait déjà acheté pour vingt mille francs de bijoux, quand le vol du fameux collier précipita le dénoûment de cette affaire, et la fit complétement échouer. De Fages ne reçut ni la dot, ni le dédit de vingt mille livres qui devait le dédommager de la rupture de ce mariage. Bette d'Étienville, qui avait causé la perte de ce dédit, se hâta de prendre la fuite; il fut arrêté à Dunkerque, ramené à Paris, écroué au Châtelet, confronté avec M^me^ de Valois, absous judiciairement, mais condamné par l'opinion publique. A l'époque de la révolution, il en adopta les principes, et entreprit la publication d'un journal intitulé *le Philanthrope* (Paris, 1789, in-8°). Administrateur général d'une banque agricole en 1797, il fut traduit en police correctionnelle, comme prévenu d'escroquerie ; il présenta lui-même sa défense et obtint son acquittement.

On a de lui: *les Effets de la Prévention*, ou *la marquise de Ben****; Paris, 1788, 2 vol. in-12; — *le Château, l'Ermitage et la Chaumière de Xennarès*; Paris, 1802, 2 vol. in-12; — *Lettre aux Français sur un point de législation criminelle qui nous régit, et qui intéresse tous les fonctionnaires publics et tous les préposés assermentés*; Paris, 1819, in-8°; —

*Notice sur le plan de l'université des arts mécaniques*; Paris, 1825, brochure in-8°; — *de l'Inviolabilité des propriétés*; Paris, 1826, in-8°; etc.

Quérard, *la France littéraire*.

* **BETTEI** (*Ariodante*), poëte italien, natif de Civita-Nuova, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui: *gli Amanti sequiti, commedia semitragica* (en prose); Nocerata, 1646, in-12; — *Quattro intermedi ideali, rappresentati in atto comico* (en prose); ibid., 1648, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BETTELINI** (*Pierre*), graveur italien, né à Lugano en 1763. Il fut élève de Gandolfi et de Bartolozzi; mais il adopta surtout la manière de R. Morghen. Thorwaldsen faisait grand cas de cet artiste, et lui donna plusieurs de ses ouvrages à graver. Les principales estampes de Bettelini sont: *la Sépulture de J.-C.*, d'après André del Sarto; — *Saint Jean*, d'après Dominichino; — *l'Assomption*, d'après Guido Reni; — *Bélisaire*, d'après Rehberg; — *Ecce Homo*, d'après le Corrége; — les portraits de *Poliziano* et de *Macchiavelli*; — le portrait de *Galilée*, d'après Passigno.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BETTERTON** (*Thomas*), acteur anglais, né à Westminster en 1635, mort à Londres en 1710. Son père, sous-chef des cuisines de Charles I[er], voyant en lui d'heureuses dispositions pour l'étude, le fit instruire; il le destinait même à une profession savante: mais les guerres civiles, qui désolaient alors l'Angleterre, s'opposèrent à l'exécution de ce dessein. Sur sa propre demande, Betterton fut placé chez un libraire. Il avait à peine atteint l'âge viril, qu'il s'engagea dans la troupe de William Davenant, et débuta sur le théâtre. Il mérita la faveur du public, dont il jouit pendant toute sa vie et par ses talents comme acteur, et par ses vertus comme homme privé. Sur le déclin de l'âge, il perdit dans une entreprise commerciale une somme considérable, fruit de ses épargnes. Ce malheur le plongea dans un état de pauvreté, qu'il supporta avec beaucoup de courage. On lui attribue les pièces suivantes: *the Woman made a justice*; — *the Injust Judge, or Appius and Virginia*, pièce de Jean Webster, revue par Betterton; — *the Amorous widow, or the wanton-wife*, qui est une imitation de *George Dandin*.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

* **BETTI** (*Antoine-Marie*), médecin italien, natif de Modène, mort à Bologne le 16 décembre 1562. On a de lui: *Tractatus de causa conjuncta, deque bilis coctione in febribus*; Bologne, 1566, in-8°; — *Commentarius in quartum Fen primi canonis Avicennæ*; ibid., 1562, in-fol. Le petit traité *de Prandio et Cœna*, qu'il avait écrit contre Oddi degli Oddi, ne paraît pas avoir été imprimé.

Van der Linden, *de Scriptoribus medicis*. — Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon*.

**BETTI** (*Bernardino*). Voy. PINTURICCHIO.

* **BETTI** (le P. *Biagio*), peintre de l'école florentine, né en 1545 à Catigliano, près Pistoja, et non à Carigliano, comme le dit Vasari dans la Vie du Ricciarelli. Il passa à Rome sa vie presque entière; il y suivit l'atelier de Daniel de Volterre, et s'exerça aussi à la sculpture. En 1572, il entra dans l'ordre des Théatins au couvent de Saint-Silvestre de Monte-Cavallo. Ses nouveaux devoirs ne l'empêchèrent pas de continuer la pratique des arts; seulement, il s'adonna de préférence à la miniature, et il enrichit de ses ouvrages les divers couvents de son ordre. Doué d'un esprit vif et actif, il cultiva avec un égal succès la musique, la médecine et la botanique. Tant de talents, joints à la conduite la plus honorable et la plus régulière, lui valurent la faveur de Clément VIII, qui l'honora d'une estime toute particulière. En 1615, à l'âge de soixante-dix ans, le P. Betti s'étant un jour d'été endormi sur une pierre, fut saisi par le froid, et ne se releva plus. Il fut enterré dans l'église du couvent de Saint-Silvestre.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Baglione, *Vite de' Pittori*, etc. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*.

* **BETTI** (*Niccolo*), peintre florentin du milieu du seizième siècle. Il aida Vasari dans la décoration du *Palazzo-Vecchio*, et peignit pour le cabinet d'étude un tableau, aujourd'hui à la galerie de Florence, représentant des *soldats romains déposant aux pieds de César les dépouilles des peuples vaincus*.

Lanzi, *Storia pittorica*.

* **BETTI** (*Sigismondo*), peintre florentin, vivait vers la moitié du dix-huitième siècle. Élève de Matteo Bonechi, il devint, par l'étude spéciale qu'il fit de la nature, excellent dessinateur, et habile peintre à fresque et à l'huile. Il travailla beaucoup à Gênes, à Savone, à Turin. En Toscane, il fut très-employé par le duc Gaston. On cite au nombre de ses principaux ouvrages, à Florence: la *voûte de la nef* de l'église Saint-Joseph; — *Saint François de Paule ravi au ciel par les anges*, fresque exécutée vers 1754; — et le *cul de four* de *San Carlo de' Barnabiti*, représentant *la Vierge dans une gloire, entre saint Paul et sainte Catherine*. En 1765, il peignit une *Présentation de J.-C. au Temple*, pour le sanctuaire de Varallo. Il a laissé aussi des pastels justement estimés. Betti mourut à Florence plus que septuagénaire. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario de' Pittori*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Fantozzi, *Nuova guida di Firenze*.

**BETTI** (*Zacharie*), poëte italien, né à Vérone le 16 juillet 1732, mort dans la même ville en 1788. Il fut contraint, par la faiblesse de sa santé, de terminer dans sa patrie ses études, qu'il avait commencées chez les jésuites de Brescia. Il devint membre de l'Académie des géorgophiles de Florence, et fonda à Vérone une académie d'agriculture, dont la salle des séances est en-

core décorée de son buste. Il était en relation avec le marquis Spolvereni, auteur d'un poëme sur *la Culture du riz*, et lui dédia son poëme sur *le Ver à soie*. On a de Betti : *Del Baco da Seta, canti IV, con annotazioni*; Vérone, 1756, in-4° : ce poëme sur le ver à soie, sujet déjà traité dans *la Séréide* du Tesauro, est le meilleur ouvrage de Betti; — *le Cascine*, poëme inédit.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

* **BETTINA**, peintre de l'école milanaise, vivait à la fin du dix-septième siècle. Elle excellait à peindre les fleurs et les fruits, et fut sans doute fille ou nièce de Domenico Bettini.

Winckelmann, *Neues Malerlexikon.*

**BETTINA ARNIM**. *Voy.* ARNIM.

**BETTINELLI** (*Joseph-Marie* ou *Xavier*), littérateur italien, né à Mantoue le 18 juillet 1718, mort le 13 septembre 1808. Il étudia chez les jésuites, entra dans leur société et y professa les belles-lettres, de 1739 à 1744, dans la ville de Brescia, où il se fit d'abord connaître par des poésies destinées aux exercices scolastiques. A Bologne, où on l'envoya faire sa théologie, il composa sa tragédie de *Jonathas*. Il se lia avec les littérateurs et les savants réunis en grand nombre dans cette ville. Il alla en 1748 professer la rhétorique à Venise, et y acquit l'amitié des hommes les plus éminents. Contraint par la faiblesse de sa poitrine de renoncer à la carrière oratoire, il fut chargé de diriger à Parme le collége des nobles, et s'en acquitta durant huit années. Il voyagea quelque temps en Italie, en Allemagne, en France, où il entra en relation avec les plus célèbres écrivains, et se présenta à Voltaire, qui le reçut dans son château des Délices, près de Genève (1). De là il se rendit à Parme, puis à Venise, et ensuite à Vérone, où il resta jusqu'en 1767, s'occupant, dit le chevalier Pindemonte, à convertir la jeunesse, à Dieu dans l'église, et au bon goût dans sa maison. L'abolition de l'ordre des Jésuites, en 1773, le surprit à Modène, où il professait l'éloquence. Bettinelli se retira alors à Mantoue, où il reprit avec ardeur ses travaux littéraires jusqu'en 1796. L'invasion française l'obligea de se retirer à Vérone; mais il revint l'année suivante dans sa patrie, après qu'elle se fut rendue aux Français. Il y commença, en 1799, une édition complète de ses œuvres, terminée en 1801, et qui parut sous ce titre : *l'Abate Bettinelli, opere edite ed inedite, in prosa ed in versi*; Venise, 1801, 24 vol. in-12. Ses écrits sont intitulés : *Ragionamenti filosofici, con annotazioni*; — *Dell' Entusiasmo delle belle arti*, 2 vol. en 3 parties; — *Dialoghi d' amore*, 2 vol.; — *Risorgimento negli studj, nelle arti e ne' costumi dopo il mille* (depuis l'an 1000 jusqu'en 1500); Bassano, 1775, 2 vol. in-8°; — *Delle lettere et delle arti Mantovane*; *lettere ed arti Modenesi*, etc., 1 vol.; — *Lettere di Virgilio agli Arcadi*, 1 vol. : cet ouvrage a été traduit en français par Langlard, 1759, in-12, et ensuite par Pomereul; Florence (Paris), 1778, in-8°; — *Lettres italiennes d'une dame à son amie sur les beaux-arts, et lettres d'une amie, tirées de l'original et écrites au courant de la plume*, 3 vol.; — *Poesie*, 3 vol., où se trouvent sept petits poëmes (*poemetti*), avec seize épîtres en vers libres, et des *sonetti, canzoni*, etc.; — *Tragedie* (Xercès, Jonathas, Démétrius-Poliorcètes, et Rome sauvée, traduite de Voltaire), 2 vol.; — *Lettere a Lesbia Cidonia sopra gli epigrammi*, 2 vol.; — *Essai sur l'éloquence*, avec des lettres, des discours, etc.

(1) La visite de Bettinelli avait un but presque diplomatique : il s'agissait de décider Voltaire à venir fixer sa résidence en Lorraine. Voyez, dans les *Mélanges de littérature* de Suard (I, 17-32), l'article intitulé *De Voltaire et du poëte italien Bettinelli.* J. R.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

* **BETTING DE LANCASTEL**, publiciste français, contemporain, né à Saar-Union (Bas-Rhin) le 5 mars 1798. Il était sous-préfet de Colmar quand il fut envoyé, en 1825, à l'île Bourbon, en qualité de directeur général de l'intérieur. Il est aujourd'hui armateur à Nantes. Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur l'état des Juifs dans la société chrétienne, et particulièrement en Alsace*; Strasbourg, 1824, in-8°; — *Statistique de l'île Bourbon*, Saint-Denis (île Bourbon), 1827, in-8°; — *Questions coloniales*; Paris, 1836, in-8°.

Quérard, *Littérature française contemporaine.*

**BETTINI** (*Antoine*), écrivain ascétique, né à Sienne en 1396, fit profession dans le couvent des Jésuates de Saint-Jérôme. A l'âge de soixante-cinq ans, il fut élu évêque de Foligno, où il se distingua par ses vertus et sa charité envers les pauvres. Ce fut à l'aide de ses libéralités qu'un mont-de-piété fut établi dans cette ville. Parvenu à un âge très-avancé, il crut devoir résigner l'épiscopat pour rentrer dans son monastère, où il finit ses jours en 1487. Il est auteur d'un ouvrage mystique qui, sous le rapport de l'art, est un des plus curieux du quinzième siècle. C'est le *Monte-Santo-di-Dio*; Florence, Nicolo di Sorenzo, 1477, grand in-4°. C'est le premier livre imprimé où l'on trouve des gravures en taille-douce. L'abbé Mercier de Saint-Léger en a donné une description exacte dans la première de ses *Lettres au baron de H*** (Heiss) *sur différentes éditions rares du quinzième siècle*; Paris, 1783, in-8°. Un exemplaire (incomplet) de cet incunable précieux se trouvait dans la bibliothèque du duc de la Vallière. MM. Debure et Van Praët ont fait graver l'une des figures qui ornent le *Monte-Santo*, pour être insérée dans le Catalogue de cette bibliothèque (tom. I, p. 255). Elle représente l'enfer, d'après un passage de Dante. Comme les vignettes qui ornent l'édition de ce poëte, imprimée en 1781 par Nicolo Lorenzo, sont attribuées par le baron de Heinecken à Sandro Boticello

in-8° ; — *il Raverta, dialogo, nel quale si ragiona d' amore e degli effeti suoi*; Venise, 1544, 1545, etc., in-8° ; — la traduction italienne de trois ouvrages latins de Boccace, savoir : *de Casibus virorum et fœminarum illustrium*; Venise, 1545, in-8° ; — *de Claris Mulieribus*; Venise, 1547 (Betussi y a ajouté toutes les femmes célèbres qui avaient paru depuis la mort de Boccace); — *de Genealogia deorum*; Venise, 1547, in-4° ; — *il Libro settino dell' Eneide di Virgilio dal vero senso in versi sciolti tradotto, con un' elegia d' Augusto in fine sopra l' Eneide*; Venise, 1546, in-8° ; — *la Leonora, ragionamento sopra la vera bellezza*; Lucques, 1557, in-8° ; — *Ragionamento sopra il Catajo, luogo del signor Pio Enea Obizzi*; Padoue, 1573, in-4° ; Ferrare, 1669, avec additions; — *l' Imagine del templo di Dorina Giovanna d' Aragona, dialogo*; Venise, 1557. — Plusieurs recueils épistolaires et quelques collections poétiques se sont enrichis de ses lettres et de ses vers, entre autres les *Rime scelte de' poeti Bassanesi*, de J.-B. Verci.

Ghilini, *Teatro d' Uomini litterati*. — Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini*.

* **BEUCHET** ou **BEHUCHET** (*Nicolas*), seigneur de Muzy, de Louye et d'Escrignolles, amiral de France, mort le 6 mai 1340. D'abord maître des eaux et forêts le 6 juin 1328, puis trésorier de Philippe VI en 1331, il fut, après la mort de Guy Chevrier, pourvu, en 1339, de la charge de maître des comptes, ainsi que du commandement de l'armée de mer en qualité d'amiral conjointement avec Hugues Quierel, avec lequel il passa la même année en Angleterre. Après y avoir brûlé plusieurs places, et s'être emparé de Portsmouth, il fit partout de grands ravages, puis se retira chargé de butin. Fait prisonnier dans un combat naval qu'il avait livré à Édouard, roi d'Angleterre, ce prince le fit pendre au mât d'un navire, « en vengeance, dit « Belleforest, de ce que l'année précédente il « avait brûlé la ville et saccagé tout le pays. » Le nom de cet amiral est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. A. S—y.

Anselme, *Histoire générale et chron. des grands officiers de la Couronne*, t. XII, p. 750.

* **BEUCHOT** (*Adrien-Jean-Quentin*), bibliographe français, né à Paris le 13 mars 1773, mort le 8 avril 1851. Élevé chez les oratoriens de Lyon, il travailla ensuite quelque temps chez un notaire, et finit par étudier la médecine. En 1794, il fut nommé chirurgien aide-major au neuvième bataillon de l'Isère. Rentré dans la vie civile aussitôt que cela lui fut possible, Beuchot fit paraître ses premiers essais littéraires dans le *Bulletin des Petites Affiches de Lyon*. En 1801 il vint à Paris, où il coopéra au *Courrier des Spectacles* de Lépan; et en 1802 il publia avec Boutard un vaudeville intitulé *les Prisonniers à Londres*, ou *les Préliminaires de paix*, et inséra plusieurs poésies légères dans divers recueils. En 1808, il publia *le Nouvel Almanach des Muses*, et plusieurs articles nécrologiques dans la *Décade philosophique*. A dater de 1810, il fut, avec MM. F. Pillet et Weiss, l'un des collaborateurs les plus actifs de la *Biographie* de Michaud, et jusqu'en 1827 il révisa principalement la partie bibliographique de cet ouvrage, auquel il cessa de coopérer pendant l'impression du t. XLVIII, par suite de difficultés avec l'éditeur, M. Michaud. Il rédigea aussi la partie bibliographique de la *Biographie des Hommes vivants*, 1815, 5 vol. in-8°. De 1811 à 1849, il dirigea avec un soin éclairé la publication de la *Bibliographie de la France*, ou *Journal de l'Imprimerie et de la Librairie*, recueil utile, accompagné de tables propres à faciliter les recherches. Il fit aussi réimprimer, avec des préfaces et des notes : le *Dictionnaire historique de Bayle*; Paris, 1820-1821, 16 vol. in-8° ; et les *Œuvres de Voltaire*; ibid., 1827-1833, 72 vol. in-8°. Cette édition, la plus complète et la plus estimée, est le fruit de plus de quinze ans de travaux.

Parmi les principaux écrits de Beuchot, nous citerons : *Nouveau Nécrologe des hommes nés en France ou qui ont écrit en français, morts depuis le 1er janvier 1800*; Paris, 1812, in-8° ; — *Liberté de la Presse*, 1814, in-8° ; — *Oraison funèbre de Bonaparte*; 1814, in-8° ; c'est un recueil piquant des adulations adressées à Napoléon par certains fonctionnaires; il eut cinq éditions; — *Opinion d'un Français sur l'Acte additionnel aux constitutions de l'empire*; 1815, in-8° ; — *Dictionnaire des Immobiles*; 1815, in-8° ; — *Réflexions sur les lois concernant la propriété littéraire*; 1817, in-8° ; — *Notice sur Fénelon, suivie d'une liste chronologique de ses écrits*; 1831, in-8°. Il a laissé en manuscrit le *Catalogue de la bibliothèque Voltairienne*, collection unique, comprenant les éditions originales et les principales réimpressions de chacun des ouvrages de Voltaire, avec les satires, critiques, parodies, apologies, etc., sur Voltaire.

Bibliothécaire de la chambre des députés depuis 1831, Beuchot fut mis à la retraite en 1850, et remplacé par M. Miller. B.

* **BEUCKELAER** ou **BECOKELAER** (*Joachim*), peintre hollandais, né à Anvers vers 1530, mort dans la même ville vers 1570. Il fut aussi habile que son maître Pierre Aertsen. Ses tableaux représentent des cuisines, des poissons et des oiseaux. Il avait un talent particulier pour peindre les figures.

Descamps, *Histoire des Peintres flamands*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**BEUCKELS** ou **BOECKELS**. *Voy.* BERKELSZOON.

* **BEUDANT** (*François-Sulpice*), minéralogiste et physicien français, né à Paris le 5 septembre 1787, mort à Paris en 1852, fut successivement élève de l'École polytechnique et de

l'École normale, où il fut ensuite répétiteur. Au sortir de cette école, en 1811, il fut nommé professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Avignon; puis, en 1813, professeur de physique au lycée de Marseille. En 1814, Louis XVIII lui donna la mission d'aller chercher en Angleterre son cabinet minéralogique, dont il fut nommé sous-directeur : ce fut l'origine de brillants travaux qui illustrèrent bientôt le nom de Beudant. Une autre branche d'histoire naturelle avait d'abord fixé l'attention du minéralogiste; et la zoologie, de même que la paléontologie, lui doivent plusieurs travaux remarquables. En 1818 il fit, aux frais de l'État, un voyage minéralogique en Hongrie, et fut nommé ensuite professeur de minéralogie à la faculté des sciences de Paris, et en 1824 membre de l'Académie des sciences. Beudant était inspecteur général de l'université, et cette position l'engagea à publier une grammaire française, où brillent de nombreuses améliorations introduites par lui seul dans ce genre d'ouvrages, trop longtemps privés de critique et de science philologique.

On a de Beudant, dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle* : *Mémoire sur la structure des Belmules*, — *Notes sur trois espèces nouvelles de mollusques gastéropodes* (ibid., 1810, t. XV); — *Mémoire sur la structure des parties solides des mollusques, des radiaires et des zoophytes* (ibid., 1810, t. XVI); — *Observations sur les Bélemnites* (ibid.). — Le 13 mai 1816, il lut à l'Institut un *Mémoire sur la possibilité de faire vivre les mollusques fluviales dans les eaux salées, et réciproquement des mollusques marins dans les eaux douces, considérée sous le rapport de la zoologie*; imprimé d'abord par fragments dans les *Annales de Chimie* (t. XVI, p. 32), puis intégralement dans le *Journal de Physique* en 1826. Ces expériences furent entreprises pour expliquer des faits paléontologiques assez remarquables, c'est-à-dire le mélange, dans le même terrain, de coquilles fluviales et de coquilles marines. Le 17 février 1817, il lut à l'Académie des sciences des *Recherches tendantes à déterminer l'importance relative des formes cristallines et de la composition chimique dans la détermination des espèces minérales*, mémoire imprimé dans le onzième volume des *Annales des Mines* et par fragments; la même année, dans le tome IV, p. 72 des *Annales de Chimie*. — Il adressa une *Lettre à M. Arago sur les observations de W.-H. Wollaston sur le mémoire précédent* (Annales de Chimie, 1817, t. VII, p. 399); — *Recherches sur les causes qui déterminaient les variations des formes cristallines d'une même substance minérale*, mémoire de près de cent pages renfermant le résultat de plus de six cents expériences, lu à l'Académie des sciences, imprimé en 1818 dans les Annales des Mines (t. III) et par fragments, et dans les Annales de Chimie (t. VIII, p. 5); — *Lettre à M. Gay-Lussac sur un Mémoire de M. Mitscherlich, intitulé Sur la Relation qui existe entre les formes cristallines et la composition chimique* (Annales de Chimie, 1820, t. XIV, p. 326); — *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie pendant l'année 1818*, 3 vol. in-4°; Paris, 1822, avec atlas de quatorze cartes : ouvrage aussi consciencieux qu'érudit sur la plus riche des contrées minéralogiques; — *Traité élémentaire de Physique*, 6e édition in-8°; Paris, 1838 : ouvrage adopté par le conseil de l'université; c'est le traité le plus ingénieusement élémentaire qui ait été publié sur cette science; — *Traité élémentaire de Minéralogie*, 2e édition, in-8°; Paris, 1831 : véritable encyclopédie élémentaire de minéralogie, et pleine d'heureuses innovations. Beudant a encore publié en 1826 une *Note sur la classification des substances minérales* (Annales de Chimie, t. XXXI, p. 151 et 225); — une *Notice sur la pesanteur spécifique des corps, considérée comme caractère minéralogique* (ibid., 1828, t. XXXVIII, p. 398); — des *Recherches sur la manière de discuter les analyses pour parvenir à déterminer exactement la composition des minéraux* (Mémoires de l'Académie des sciences, 1839, t. VIII); — *Nouveaux Éléments de Grammaire française*, in-12; Paris, 1841 : c'est la seule des grammaires publiée depuis soixante ans qui soit sortie des ornières battues; — *Cours élémentaire de Minéralogie et de Géologie*, grand in-18; Paris, 1841; deux parties, avec figures dans le texte. La première partie (la Minéralogie) seulement a été publiée, comme faisant partie d'un *Cours élémentaire d'histoire naturelle à l'usage des colléges et des maisons d'éducation*, rédigé par MM. Milne Edwards, A. de Jussieu et Beudant. P. DE GEMBLOUX.

Quérard, *la Littérature contemporaine.*

* **BEUDIN** (*Jacques-Félix*), écrivain français dramatique, né à Paris le 12 avril 1796. Ancien banquier et membre de la chambre des députés avant 1848, il n'est guère connu comme auteur dramatique; et cependant il fut l'un des précurseurs et des introducteurs, au théâtre, du genre romantique. Ses principaux ouvrages sont : *Trente Ans, ou la Vie d'un Joueur*, avec M. Victor Ducange et M. Goubaux; Paris, 1827, in-8°; — *Richard d'Arlington*, avec M. Goubaux et M. Alexandre Dumas; ibid.; 1832, in-8°.

Quérard, *Littérature française contemporaine.* — *Dictionnaire de la Conversation.*

**BEUF.** *Voy.* LEBEUF.

**BEUGHEM** (*Charles-Antoine-François-de-Paule* VAN), théologien et littérateur flamand, né à Bruxelles en 1744, mort dans la même ville en 1820. Il obtint, en 1763, le grade de bachelier en théologie à l'université de Louvain; et, en 1768, il entra dans l'état ecclésiastique. Il fut successivement professeur de poésie à Turnhout, directeur du collége de Courtray, principal

de celui de Gand, et secrétaire du siége vacant de l'évéché de Tournay. Il réclama l'un des premiers pour qu'on réprimât le désordre de la mendicité et donna lieu au mémoire qu'en 1775 publia le vicomte de Vilain XIV, *sur les Moyens de corriger les malfaiteurs et les fainéants.* En 1790, le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, choisit Van Beughem pour son secrétaire; mais l'invasion de l'armée française en Belgique força le cardinal à s'expatrier, tandis que son secrétaire, n'ayant pas voulu prêter serment de *haine à la royauté!* fut emprisonné sept mois à Malines et mené ensuite à Versailles, d'où on l'eût déporté dans l'île d'Oléron, si sa mauvaise santé n'y eût mis obstacle. A la chute de l'empire, il revint dans sa patrie, où il soutint une polémique violente contre les publicistes qui proposaient la réunion de la Belgique à la Hollande. Cette querelle lui inspira plusieurs brochures : *le Bouclier, l'Unité, l'Antidote contre le Somnambulisme.* Il eut aussi quelque part aux démêlés de l'évêque de Gand avec le gouvernement.

Ses principaux ouvrages sont: *Documenta e variis Testamenti Historiis petita;* Malines, 1797, in-8°: c'est un recueil de vers latins, flamands et français, qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre; — *Fructus suppressa Cortraci mendicitate exorti*; Courtray, 1776, in-12, traduit en flamand par Wolf, échevin de Courtray; — *Oratio in funere Mariæ-Theresiæ;* Gand, 1781.

*Messager des sciences et arts de la Belgique*, I, 5.

**BEUGHEM** (*Corneille* DE), bibliographe allemand, né à Emmerich en Prusse, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Bibliographia juridica et politica, sive conspectus primus librorum juridicorum et politico-legalium qui ab anno 1651 prodierunt in Europa;* 1678; Amsterdam, 1680, in-12; — *Bibliographia medica et physica*, 1691, in-12; — *Gallia critica et experimentalis ab anno* 1665 *usque ad annum* 1681 ; — *Bibliographia mathematica et artificiosa*, 1685 et 1688, in-12; — *Bibliographia historica, chronologica et geographica;* 1685-1710, in-12; — *Bibliographia eruditorum curiosa, seu Apparatus ad historiam litterariam ;* Amsterdam, 1689-1701, 5 vol. in-12; — *Incunabula Typographiæ, sive Catalogus librorum proximis ab inventione typographiæ annis ad annum* 1500 *editorum;* Amsterdam, 1688, in-12.

Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ.*

**BEUGNOT** (*Jacques-Claude,* comte), homme d'État, né en 1761 à Bar-sur-Aube (Aube), mort en juin 1835. Quelque temps avant la révolution de 1789, il était lieutenant général du présidial de cette ville. En 1790, il fut nommé procureur général syndic de son département, et, l'année suivante, membre de l'assemblée législative, où il siéga avec le parti constitutionnel. Ce fut lui qui le premier fit la motion de demander à la cour de Vienne une explication sur le traité de Pilnitz; il s'opposa à la proposition que fit Condorcet de laisser nommer par le peuple les agents de la trésorerie nationale; il porta à l'assemblée une dénonciation contre Carra et Marat, comme ayant provoqué par leurs discours et leurs écrits l'assassinat du général Dillon, et fit rendre le décret d'accusation contre Marat. Il dénonça aussi la municipalité de Paris et le ministre de la justice, relativement à la publication du journal *l'Ami du peuple.* Ces courageuses motions attirèrent à Beugnot la haine de la multitude. Après le 10 août, il n'osa plus reparaître à l'assemblée législative; et, en 1793, il fut conduit à la Force, où il resta jusqu'au 9 thermidor. Dès ce moment il passa dans la retraite tout le temps que dura la république; mais, après le 18 brumaire, il rentra dans la carrière politique, et fut attaché, en qualité de conseiller intime, à Lucien Bonaparte, qui était devenu ministre de l'intérieur. Dans cette position, il prit une grande part à l'organisation départementale; il fut ensuite préfet à Rouen jusqu'en 1806, époque à laquelle Napoléon l'appela au conseil d'État. En 1807, appelé à concourir à l'organisation du nouveau royaume de Westphalie, il fut nommé ministre des finances du roi Jérôme Bonaparte. En 1808, Beugnot, depuis peu administrateur du grand-duché de Berg et de Clèves, reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur, avec le titre de comte. Revenu dans sa patrie en 1813, après la fatale journée de Leipzig, il fut nommé préfet du département du Nord. Lorsque le sénat, en 1814, prononça la déchéance de l'empereur, le comte Beugnot reçut du gouvernement provisoire le portefeuille du ministère de l'intérieur. Louis XVIII lui confia bientôt la direction générale de la police; mais, dans cette haute fonction, il perdit une partie de la faveur que les principes de sa jeunesse et ses idées libérales lui avaient acquise auprès d'un certain parti. Homme d'esprit et fort bon latiniste, il fit, l'inscription de la statue de Henri IV, qui fut érigée sur la place du Pont-Neuf le 3 mai, lors de l'entrée de Louis XVIII :

LUDOVICO REDUCE
HENRICUS REDIVIVUS.

On lui reprocha assez vivement le rétablissement de la célébration forcée du dimanche et des processions devenues publiques. Au commencement de 1815, il échangea la direction de la police contre le portefeuille du ministère de la marine; et Napoléon étant revenu de l'île d'Elbe, Beugnot suivit Louis XVIII à Gand. Après le second retour de la famille des Bourbons en France, il fut quelque temps directeur général des postes; mais le parti dominant lui fit retirer tous ses emplois, et ne lui laissa, comme seule retraite, que le titre de ministre d'État, sans fonctions. Nommé député de la Haute-Marne, il fit partie de la minorité de la

chambre de 1815. Après le 5 septembre, réélu dans le département de la Seine-Inférieure, il continua de siéger au côté gauche; mais il s'était déjà beaucoup rapproché du ministère. En 1819, il soutint avec chaleur le principe de la liberté de la presse; et, en sa qualité de rapporteur d'une commission spéciale, il eut la plus grande part au rejet de la proposition Barthélemy (*voy.* ce nom), qui avait pour objet de modifier la loi sur les élections. On sait que cette proposition, après avoir fait naître une discussion fort orageuse, fut rejetée à une grande majorité; on sait aussi que les ministres, ne s'étant pas rebutés, la renouvelèrent l'année suivante, et réussirent à la faire adopter. En 1824, il donna sa démission de député, et l'on s'attendait généralement qu'il serait nommé pair de France : on disait même qu'il avait reçu sa lettre de nomination; mais celle-ci avait besoin d'être confirmée par une ordonnance royale, qui se fit attendre six ans. Beugnot ne fut créé pair de France qu'après la publication des ordonnances du 25 juillet 1830, dans ce qu'on a appelé les petites ordonnances; il fut nommé en même temps directeur général des manufactures et du commerce. Il a laissé des mémoires, dont trois fragments seulement ont été publiés dans la *Revue Française*, et reproduits par le *Journal des Débats*. [*Enc. des g. du m.*]

*Biographie des Contemporains.*

*BEUGNOT (*Arthur-Auguste*, comte), fils aîné du précédent, naquit à Bar-sur-Aube le 25 mars 1797. Reçu avocat, il plaida pendant quelque temps devant la cour royale de Paris, et mit son talent au service d'accusés politiques jugés par la cour des pairs. La liberté de l'enseignement, cette promesse de la charte de 1830, revendiquée sans succès par les catholiques sous le gouvernement de Louis-Philippe, a toujours trouvé dans M. Beugnot un défenseur zélé et chaleureux. Les discours prononcés par lui à la chambre des pairs, dont il faisait partie, révèlent une connaissance approfondie de la matière, et sont justement estimés. Membre de l'assemblée législative en 1849, M. Beugnot y fut nommé rapporteur de la commission parlementaire chargée d'examiner le projet du gouvernement sur l'enseignement public en France. L'étude spéciale qu'il avait précédemment faite de cette question lui donna une grande autorité dans la chambre élective, et son influence sur la loi qui intervint est un fait qui ne saurait être contesté. M. Beugnot n'est pas seulement un publiciste : l'érudition l'a charmé dès sa jeunesse, et son éloignement du barreau n'est dû qu'à cette disposition d'esprit. Plusieurs fois lauréat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris et des Académies de Strasbourg et de Gand, M. Beugnot n'a pas cessé de se livrer à des travaux scientifiques qui lui ont valu en 1832 un fauteuil à l'Institut. Payant un tribut à l'amitié, M. Beugnot vient d'écrire la vie si belle de M. Becquey, ancien conseiller de l'université impériale, etc. L'ouvrage le plus important de M. Beugnot, et auquel il doit principalement son entrée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a pour titre : *Histoire de la destruction du paganisme en Occident*. Tout en rendant justice au mérite de ce travail, quelques critiques compétents ont adressé à l'auteur des reproches fondés. On a signalé, par exemple, les assertions hasardées par M. Beugnot sur le pontificat des empereurs chrétiens, qui, suivant lui, se seraient trouvés investis de fonctions contraires au christianisme. Des erreurs sur l'état du christianisme pendant les règnes de Constantin et de ses successeurs ont été aussi relevées, et ces jugements ont reçu la sanction de la congrégation de l'Index à Rome. Outre l'ouvrage dont il vient d'être question, on a de lui : *Essai sur les Institutions de saint Louis*, 1821, in-8°; — *les Juifs d'Occident*, ou *Recherches sur l'état civil, le commerce et la littérature des Juifs en France, en Espagne et en Italie, pendant la durée du moyen âge*, 1824, in-8°; — *des Banques publiques, des prêts, et de leurs inconvénients*; — *Rapport au ministre de l'instruction publique sur la publication d'un recueil intitulé* les Registres du parlement de Paris; brochure in-8°; — *Chronologie des États généraux*, imprimée dans l'Annuaire de la Société de l'histoire de France pour 1840. A cette liste de travaux, on doit ajouter la publication, avec préfaces importantes, des ouvrages suivants : *les Olim*, ou *Registres des arrêts rendus par la cour du roi, sous les règnes de saint Louis, de Philippe le Hardi, de Philippe le Bel, de Louis le Hutin, de Philippe le Long*, tom. I^er, 1254-1273, faisant partie de la Collection des documents inédits sur l'Histoire de France; — *Assises de Jérusalem*, ou *Recueil des ouvrages de jurisprudence composés pendant le treizième siècle dans les royaumes de Jérusalem et de Chypre*, tom. I^er, Assises de la haute cour, 1841, in-f°. M. Beugnot a concouru à plusieurs publications périodiques, notamment à la *Revue encyclopédique*, au *Correspondant*, à l'*Ami de la Religion*, etc. A. RISPAL.

*L'Ami de la Religion. — Annales de philosophie chrétienne. — La France littéraire* (supplément).

BEUIL (*Jean IV* DE), guerrier français, né en Touraine en 1346, tué à la bataille d'Azincourt le 21 octobre 1415. Il appartenait à une famille illustre, embrassa de bonne heure le métier des armes, et s'éleva aux plus hautes dignités militaires. Il fut grand maître des arbalétriers de France, dont la charge correspondait à celle des grands maîtres de l'artillerie et des colonels de l'infanterie de France. Lieutenant du duc d'Anjou au siége de Montpellier et de plusieurs autres villes rebelles du Languedoc, il devint sénéchal de Toulouse, et, en 1377, lieutenant général du roi dans les provinces de Guyenne, de Languedoc, de Rouergue, de Quercy, d'Agé-

nois, etc. Secondé par son frère Pierre de Beuil, il battit les Anglais et en fit prisonniers un grand nombre, entre autres le général Felton, sénéchal de Bordeaux. Il accompagna le duc d'Anjou dans son expédition contre le royaume de Naples, et participa à toutes les conquêtes de ce prince, qui, à sa mort, l'institua son exécuteur testamentaire. Revenu en France, Jean de Beuil gagna la bataille de Lusignan, délivra la ville de Château-Gonthier, et mérita, par sa haute renommée, que chacun voulût combattre sous sa bannière. Toutes ses troupes, s'étant réunies, enlevèrent Preuilly et la Roche-Posay, et expulsèrent de cette contrée toutes les troupes anglaises. Tant d'exploits furent couronnés par une mort non moins glorieuse, et Jean de Beuil fut assez heureux pour ne pas survivre à la désastreuse journée d'Azincourt.

Le chevalier l'Hermite-Souliers, *Histoire de la noblesse de Touraine*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**BEUIL** (*Jean V*, sire DE), guerrier français, fils du précédent, mort en 1470. Il entrait à peine dans l'adolescence quand son père perdit la vie à Azincourt, et, à dater de cette époque, il rendit les plus grands services à la France. Il s'associa, en 1427, à une entreprise sur la ville du Mans, occupée alors par les Anglais. Il fut chargé, l'année suivante, de garder Tours et, de ravitailler Orléans. En 1429, il accompagna Charles VII à Reims. Deux ans après, il contribua à la défaite des Anglais près de Beaumont-le-Vicomte. Il commandait les gendarmes de Charles d'Anjou, à la levée du siége de Saint-Célereu; il battit, en 1435, les Anglais vers Meulan et Gisors; il défit, en 1538, les compagnies qui ravageaient l'Anjou; il s'empara de Sainte-Suzanne en 1439; il servit, en 1441, au siége de Pontoise, et accompagna, en 1444, le Dauphin qui allait secourir le duc d'Autriche. Il se signala dans la conquête de la Normandie par ses faits d'armes à la prise de Rouen, Montivilliers, Bayeux, Caen et Cherbourg. Il combattit aussi vaillamment en Guyenne et dans le Périgord, obtint de Louis XI l'ordre de Saint-Michel, et mourut, après avoir mérité par ses exploits le titre de *Fléau des Anglais*.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

**BEULAN** ou **BEULANUS**, généalogiste anglais, vivait dans la première moitié du septième siècle, et fut contemporain de saint Grégoire le Grand. Il étudia et écrivit avec soin la généalogie des familles qu'avait introduites en Angleterre la double conquête des Saxons et des Angles. Son ouvrage est intitulé *de Genealogiis gentium*.

Pitseus, *De Script. Britan.* — Moréri, *Dict. historique*.

**BEULAN** (*Samuel*), commentateur et historien anglais, fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du septième siècle. Il naquit dans le Northumberland, fit ses études dans l'île de Wight, et reçut les enseignements d'Elbode, prélat aussi célèbre par sa science que par sa piété. Beulan se lia d'amitié avec Nonnius, évêque de Bangor, dont il commenta les ouvrages. On a de lui : *Annotationes in Nonnium*; — *de Gestis regis Arthuri*; — *Historia itineraria*. — On lui attribue aussi une *Description de l'île de Wight* d'après Pline, Ptolémée, et ses propres observations.

Pitseus, *De Script. Britann.* — Vossius, *De Hist. latinis*, l. II, c. 21.

**BEULLOCH**. *Voy*. BULLOCH.

* **BEULWITZ** (*Charles-Frédéric*), littérateur allemand, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Comment. de incertis historiæ gentium incunabulis*; Frankenhausen, 1747, in-4°; — *De Tributo germanis clericis a pontifice imposito*; 1750; — *De Consensu electorum ad concedenda imperii feuda tempore Rudolphi in usum veniente*; 1753.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

**BEUMLER** (*Marc*), savant suisse, né à Volketswyl (village dans le canton de Zurich) en 1555, et mort dans cette ville en 1611. Il fit ses études à Genève et à Heidelberg, occupa des emplois ecclésiastiques en Allemagne, et professa la théologie en 1594, au collége de sa ville natale. Il s'acquit beaucoup de réputation comme philologue, rhéteur et érudit; il traduisit plusieurs ouvrages de Démosthène, Cicéron et Plutarque. Son catéchisme en allemand et en latin a longtemps été en usage; mais ses livres de controverse, composés en faveur de Zwingle et de Calvin, sont tombés dans l'oubli le plus profond. On a de lui : une *Grammaire*; Zurich, 1593; — une *Rhétorique*; Zurich, 1629; — *de liberorum educatione*; trad. de Plutarq., avec le texte grec; Spire, 1584; — *Catechismus, sive christiana et brevis institutio rerum ad religionem pertinentium*; Zurich, 1609, in-8°; — *Falco emissus ad capiendum, deplumandum et dilacerandum audaciorem illum cuculum ubiquitarium, qui nuper ex Jac. Andreæ, mali corvi, malo ovo, ab Holdero simplicissima curruca exclusus, et a dæmoniaco Bavio Fescenio varii coloris plumis instructus, impetum in philomelas innocentes facere cœperat*; Neustadt, 1585, in-4°: c'est un des nombreux pamphlets que la controverse religieuse inspira à Beumler.

Haller, *Hist. litt. Helv.*

**BEURARD** (*Jean-Baptiste*), minéralogiste français, né à Nancy en 1745, mort vers 1825. Il était membre de la Société minéralogique d'Iéna, de la Société royale des sciences de Gœttingue, de l'Académie des Arcades de Rome, associé correspondant de la Société des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, etc. On a de lui : *Dictionnaire allemand-français, contenant les termes propres à l'exploitation des mines, à la métallurgie et à la minéralogie, avec les mots techniques des sciences et des arts qui y ont rapport*; Paris, 1819, in-8°; — plusieurs *mémoires* dans le *Journal des Mines*; — *Mémoire historique et descriptif sur le Hartz*, inédit.

Quérard, *la France litt*. — *Biographie universelle*.

**BEURÉE** (*Denis*), diplomate suédois, né en France, et mort en 1567. Il fut précepteur d'Éric, fils aîné de Gustave Wasa, roi de Suède. Après l'avoir chargé de différentes missions fort importantes, Éric, parvenu au trône, lui donna des titres de noblesse, et l'éleva au rang de sénateur; puis, dans un accès de fureur, il le fit tuer par ses gardes.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BEURER** (*Jean-Ambroise*), apothicaire, médecin et naturaliste allemand, né à Nuremberg le 2 mars 1716, mort dans la même ville le 27 juin 1754. Il a contribué à l'édition des *Opera botanica* de Conrad Gesner; Nuremberg, 1753, in-fol.; il a encore laissé différents mémoires dans les *Acta Academiæ naturæ curiosorum*, dans le *Commercium litterarium Norimbergense*, et dans le *Hamburgischer Briefwechsel.*

*Biographie médicale.*

* **BEURER** (*Jean-Jacques*), littérateur allemand, vivait à Fribourg en Brisgau à la fin du seizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Synopsis historiarum et Methodus nova*; — *Œconomica*; — *De Usu organi logici in omni genere rerum et scientiarum*; — *T. Pomponius Atticus, sive de Tranquillitate et elegantia vitæ eruditi et docti hominis*; — *Descriptio omnium terræ motuum ad A. C. 1600*; — *De Calamitatibus quas hodierna Ecclesia græca a Turcis patitur* (en allemand).

Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ.*

* **BEURHUSIUS** (*Frédéric*), philosophe allemand, natif de Meinerzhagen, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Logica Ramea*; — *Erotematum musicæ, lib. II*; Nuremberg, 1551; — *Dialectica Ciceronis ex Aristotele et Boethio completa*; — *De doctrinarum Principiis et Auctoritate.*

Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ.* — Stollen, *Historie der Gelehrtheit.*

* **BEURMANN** (*Pais-Ernest*, comte DE), général français, né à Strasbourg le 25 octobre 1775, mort vers 1835. Il fut admis à la solde, comme enfant du corps dans le soixante-deuxième régiment d'infanterie, en 1784. Il servit comme soldat de 1788 à 1790. La révolution lui ouvrit la carrière militaire, fermée jusqu'alors à qui n'était pas noble. Il fut nommé sous-lieutenant en 1790. Pendant vingt-cinq ans il a fait toutes les campagnes de la république et de l'empire, et a servi dans tous les pays où la France a porté la guerre : à l'armée du Nord (1792), à l'armée de Sambre-et-Meuse (1794), de Suisse (1798), d'Italie (1799), de Portugal (1802), d'Allemagne (1805, 1806, 1807); à l'armée de Catalogne (1809 à 1814), à l'armée de Lyon commandée par Augereau (1814). Il se trouva à la plupart des grandes batailles et des siéges importants, et à une foule d'autres moins considérables. Il fut blessé à l'affaire de la montagne de Fer, près de Louvain (1794), et fait prisonnier à Saint-Julien (Piémont) en 1799; il se distingua par son courage et sa capacité particulièrement aux siéges de Gironne et de Figuières (1809 et 1810), et à l'affaire de la Grange-Blanche, qu'il préserva, par sa résistance, d'être prise de vive force. Il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1807, et créé comte de l'empire en 1808. Il fut nommé général de brigade en 1810. Après l'abdication de Napoléon, il adhéra au gouvernement provisoire, et reçut les faveurs des Bourbons. En 1830, il commandait à Toulon, et mourut à l'âge de soixante ans.

De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.* — *Victoires et conquêtes.*

**BEURNONVILLE** (*Pierre* DE RUEL, marquis DE), maréchal de France, né à Champignolle (arrondissement de Bar-sur-Seine) le 10 mai 1752, mort le 23 avril 1821. Volontaire au régiment de l'île de France le 10 janvier 1774, porte-drapeau le 10 août 1775, il passa lieutenant sous-aide-major aux milices de l'île Bourbon le 13 août 1780. Capitaine aide-major le 1er février 1781, il fit, sous le bailli de Suffren, les campagnes de 1779 à 1781 dans les colonies orientales. De retour en France, il entra lieutenant de la compagnie des Suisses de M. le comte d'Artois, avec rang de colonel le 22 novembre 1789. Aide de camp du maréchal Luckner le 6 mars 1792, maréchal de camp le 13 mai suivant, il fut employé à l'armée du Nord et de la Moselle. Les talents qu'il déploya à la défense du camp de Maulde lui valurent, le 22 août suivant, le grade de lieutenant général. Appelé par Dumouriez, il se rendit auprès de ce général, et prit une part active aux batailles de Valmy et de Jemmapes. Nommé général en chef de l'armée de la Moselle le 9 novembre 1792, il se porta sur Trèves, et livra quelques combats malheureux aux Autrichiens, notamment à Pelligen et à Grewenmacheren. On rapporte que, pour suivre l'usage qui consiste à atténuer toujours les pertes éprouvées, Beurnonville, rendant compte du combat de Grewenmacheren, disait : « Après trois heures d'une « action terrible, les ennemis ont éprouvé une « perte de 10,000 hommes; celle des Français « s'est réduite au petit doigt d'un tambour; » ce qui fit dire à un plaisant : « Le petit doigt n'a pas « tout dit. » Ministre de la guerre le 8 février 1793, il s'empressa bientôt d'abandonner un poste dans lequel, comme il le disait lui-même, « sa plume ne pouvait pas rendre autant de ser- « vices que son sabre. » Sa démission ayant été acceptée, il fut envoyé le 1er avril 1793 à l'armée du Nord, avec Camus, Bancal, Quinette et Lamarque, tous quatre commissaires de la convention. Le but de cette mission était, dit-on, de s'emparer de Dumouriez, accusé d'entretenir des relations avec le prince de Cobourg. Averti à temps du danger qui le menaçait, Dumouriez fit arrêter Beurnonville ainsi que les quatre commissaires, et les envoya au prince de Cobourg, qui les retint prisonniers. Beurnonville, emprisonné

à Ehrenbreitstein, puis à Eger en Bohême, et enfin à Olmutz, ne recouvra la liberté que le 3 novembre 1795 : lui et les quatre membres de la convention furent échangés contre M^me la duchesse d'Angoulême. De retour en France, il fut attaché à l'armée de l'intérieur le 1er février 1796; puis, le 14 mars suivant, il reçut le commandement en chef de l'armée du Nord et des troupes stationnées en Batavie. S'étant démis du commandement de l'armée batave, le Directoire le nomma, en septembre 1798, inspecteur général d'infanterie à l'armée d'Angleterre, et membre du conseil des officiers généraux le 5 novembre 1799. Ambassadeur à Berlin en 1800, et à Madrid en 1802, membre de la Légion d'honneur le 2 octobre 1803, grand officier de l'ordre le 14 juin 1804, sénateur en 1805, comte de l'empire le 9 septembre 1809, il reçut le même jour la sénatorerie de Florence. Après avoir été chargé d'organiser les cohortes du 1er ban des gardes nationales de la 21e division militaire le 20 mars 1812, Beurnonville fut envoyé en 1814, par Napoléon, pour organiser sur les frontières de l'est des moyens de défense. Ayant fait partie du gouvernement provisoire formé par Talleyrand en faveur des Bourbons, il fut appelé au conseil d'État provisoire le 26 avril, et nommé par Louis XVIII ministre d'État, pair de France le 4 juin, et grand cordon de la Légion d'honneur le 4 juillet. Proscrit par un décret spécial lors de la rentrée de Napoléon, Beurnonville se retira à Gand auprès de Louis XVIII, qui le réintégra dans toutes ses dignités. Président d'une commission chargée d'établir les rapports de service des compagnies de la garde royale et de celles de la maison militaire du roi le 25 décembre 1815, commandeur de l'ordre de Saint-Louis le 3 mai 1816, maréchal de France le 3 juillet, marquis en 1817, il mourut à Paris, sans postérité, à l'âge de soixante-neuf ans.

Devenu veuf de sa première femme qu'il avait épousée dans les colonies, le marquis de Beurnonville s'était marié, en 1805, avec M^lle Durfort, fille cadette de Félicité-Jean-Louis-Étienne, comte de Durfort, ancien ambassadeur de France à Venise, mort en 1801. En absence d'héritier légitime et direct, il eut pour successeur à la chambre des pairs un de ses neveux, le général baron de Beurnonville, qu'il avait élevé et adopté comme son fils. A. S—y.

Arnault, Jouy, etc., *Nouvelle Biogr. des Contemp.* — *Archives de la Guerre.* — *Victoires et Conquêtes*, t. VI, VII, VIII et XXIII. — Gouvion-Saint-Cyr, *Éloge du maréchal de Beurnonville*, prononcé à la chambre des pairs (séance du 12 juin 1821).

**BEURREY** ou **BEUREY** *de Châteauroux* (*Nicolas*), théologien français, né à Fontenay-le-Comte, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, et se distingua par sa science. On a de lui : *Question de l'usure éclaircie*; Paris, 1786-1787, 4 vol. in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

**BEURRIER** (*Louis*), célestin, né à Chartres, mort le 8 avril 1645. On a de lui : *Histoire des fondateurs et réformateurs des ordres religieux*; Paris, 1638, in-4°; — *Histoire du monastère des Célestins de Paris*, 1634, in-4° : le premier de ces ouvrages est fort rare; — *Isagoge, seu Introductio ad scientiam de Sacramentis*; Paris, 1631, in-16; — *Analogie de l'Incarnation du Fils de Dieu, etc., avec le péché d'Adam*; Paris, 1632, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BEURRIER** (*Paul*), théologien français, chanoine régulier et abbé de Sainte-Geneviève, né en 1610, mort le 25 janvier 1696. On a de lui : *la Vie de sainte Geneviève*; Paris, 1642, in-8°; — *Homélies, Prônes* ou *Méditations sur les évangiles des dimanches et principales fêtes*; ibid., 1668, in-4°; — *Perpetuitas fidei, ab origine mundi ad hæc usque tempora, in lege naturali, mosaica et evangelica*; ibid., 1672, in-8°; en français, ibid., 1680, in-8°; — *Speculum christianæ Religionis*; ibid., 1666, 1672, in-8°.

*Dictionnaire des Prédicateurs.*

**BEURRIER** (*Vincent-Toussaint*), prédicateur français, né à Vannes le 1er novembre 1715, mort à Blois en 1782. Il tient une place distinguée parmi les missionnaires français du dix-huitième siècle. On a de lui : *Conférences ecclésiastiques*, qui ont obtenu un grand succès à l'époque où elles ont paru; toutefois, on lui reproche d'avoir combattu, dans cet ouvrage, la tolérance religieuse; — *Sermons* ou *Discours pour les dimanches et fêtes de l'Avent et du Carême, les mystères de Notre-Seigneur, de la Vierge; quelques panégyriques, et sur plusieurs points de morale*; Paris, 1784, 2 vol. in-8°.

Chaudron et Delandine, *Dictionnaire historique.*

* **BEURS** (*Guillaume*), peintre hollandais, né à Dordrecht en 1656, élève de W. Drillenburg; il était très-habile à peindre le portrait et le paysage. On a de lui : *le Grand Monde peint en petit*, en hollandais, 1692; en allemand, 1693. C'est un ouvrage sans valeur.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BEUST** (*Joachim* DE), jurisconsulte allemand, né à Mœkern, près de Leipzig, le 19 avril 1522; mort à Planitz, près de Zwickau, le 4 février 1597. Il fut professeur de droit à Wittemberg. On a de lui : *Libellus christiadum*, etc.; — *De Jure connubiorum et dotium*; — *Enchiridion de Arte bene moriendi*; — *De Simonia.*

Wilich, *Vie de Joachim de Beust.* — Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ.*

* **BEUST** (*Joachim-Ernest* DE), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Consiliarius in Compendio*; Gotha, 1743, in-4°; — *Observationes militares*; ibid., 1749, in-4°; — *Tractatus de Jure venandi et Banno ferino*; Iéna, 1744, in-4°.

Weidlich, *Geschichte der ietzt lebenden Rechts-Gelehrten in Deutschland.*

* **BEUST** (*Frédéric-Constantin*), géologue saxon, né à Dresde le 13 avril 1806. Ses premières

études se firent dans la maison paternelle. En 1822, il alla étudier les mathématiques à Freiberg, et à partir de 1826 il visita Leipzig et Gœttingue pour s'instruire dans le droit. Depuis le 7 juin 1851, il occupa les fonctions d'ingénieur en chef des mines, et de commissaire des fabriques de bleu de Prusse. Parmi ses écrits on remarque celui qui a pour titre : *Geognostische Skizze der wichtigsten Porphyrgebilde zwischen Freiberg, Frauenstein, Tharandt und Nossen*; Freiberg, 1835, in-8° (Esquisse géognostique des plus remarquables roches porphyriques que l'on trouve entre Freiberg, Frauenstein, Tharandt et Nossen).

*Conversations-Lexicon.*

*BEUST (*Frédéric-Ferdinand*), homme d'État saxon, frère de Frédéric-Constantin, naquit à Dresde le 13 janvier 1809. Comme son frère, il étudia d'abord sous la direction paternelle. Plus tard, il se rendit à Gœttingue, où les leçons des Sartorius, des Heeren et des Eichhorn lui inspirèrent le goût de la politique et de la diplomatie. Il subit ses examens et prit ses degrés à Leipzig. A son retour à Dresde en 1831, il entra au ministère des affaires étrangères. En 1834, il visita la Suisse, la France et l'Angleterre; devint secrétaire de l'ambassade de Berlin en 1836, et de Paris en 1838. En 1841, il fut envoyé en qualité de chargé d'affaires à Munich. En 1848, il était à Londres en qualité de ministre résident. Après avoir rempli les fonctions d'ambassadeur à Berlin, il devint ministre des affaires étrangères dans le cabinet Held en février 1849. Lors de la crise amenée par la question de l'organisation constitutionnelle, il se prononça contre l'adoption de la constitution, réclama l'appui de la Prusse, et fit partie du cabinet Zchinsky, tout à la fois comme ministre des relations extérieures et des cultes. Il réalisa dans ce dernier département des améliorations, et imprima aux affaires religieuses une direction plus positive que par le passé.

*Conversations-Lexicon.*

*BEUTEL (*Tobie*), mathématicien et astronome allemand, vivait à Dresde dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Arboretum mathematicum*; — *De admirandis operibus Dei in aëre, æthere et firmamento*; — *De Cometis a diluvio ad an.* 1683; — *De Cometa*, 1664 et 1665; — *De tribus solibus 1665 apparentibus*; — *De Eclipsibus*; — *Tabula logarithmica pro sinubus*; — *Mathematische Schönheit* (Beauté mathématique); — *De Immobilitate terræ et mobilitate solis*; — *Geometrischer Lust-Garten* (Jardin de plaisance de la géométrie); — *Ardua cœli, sive de præcipuis conjunctionibus Jovis et Saturni, a mundo condito ad annum* 1683.

Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ.*

*BEUTER (*Pierre-Antoine*), théologien espagnol, natif de Valence, vivait dans le seizième siècle. On a de lui: *Annotationes decem in sacram Scripturam*; Valence, 1517, in-8° : les titres des sections de cet ouvrage ont été donnés par quelques bibliographes comme des titres d'ouvrages publiés séparément.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BEUTHER (*David*), alchimiste allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était inspecteur des mines d'Annaberg. A la cour d'Auguste, électeur de Saxe, où il résidait en 1620, on lui supposait le talent de convertir les métaux en or. Longtemps après sa mort, on a publié sous son nom les ouvrages suivants: *Universal-und volkommener Bericht von der Kunst der Alchymie* (Rapport universel et complet sur l'art de l'Alchimie); Francfort, 1631, in-4°; Leipzig, 1717, in-8°; — *Probier-Buch* (Livre d'essai); Leipzig, 1717, in-8°; — *Universalia et particularia*, sur la conversion des métaux; Hambourg, 1718, in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — *Biographie médicale.*

BEUTHER ou BEUTHÈRE (*Michel*), littérateur philosophe et théologien allemand, né à Carlstadt en 1522, mort à Strasbourg en 1587. Il étudia sous Luther et Mélanchthon, fit de nombreux voyages dans lesquels il se lia avec plusieurs savants, et, après avoir été chargé de négociations importantes auprès de Charles-Quint, il se retira à Strasbourg, où il se livra à l'enseignement de l'histoire et de la chronologie. Ses principaux ouvrages sont: *Animadversiones historicæ et chronographicæ*; — *Opus fastorum antiquitatis romanæ*; — *Fasti Hebræorum, Atheniensium et Romanorum*; Bâle, 1551, in-8°; — *Animadversiones in Taciti Germaniam*; Strasbourg, 1594, in-8°; — *Commentarii in Livium, Sallustium, Velleium Paterculum*, etc.; — *Continuatio historiæ Joannis Sleidani*; — *De Globo astronomico et Circulis.*

Freher, *Theatrum eruditorum.* — Adam, *Vitæ eruditorum.*

*BEUTHER (*Jacques-Louis*), chronologiste allemand, frère du précédent, vivait dans le district de Berg-Zabern (Bavière). On a de lui: *Genealogia comitum Palatinorum*. Il y fait remonter les comtes palatins jusqu'à Charlemagne.

Adam, *Vitæ eruditorum.*

*BEUTHNER (*Arnold-Chrétien*), théologien et biographe allemand, né à Hambourg le 10 juillet 1689, mort le 1er avril 1742. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Sententia media in dissertationem nuperam de libertate cogitandi anglicam*; Helmstadt, 1714, in-4°; — *Jetztlebendes Hambourg* (Hambourg contemporain); 1722, 1723, 1725, in-8°; — *Hamburgisches Staats und Gelehrten-Lexicon* (Biographie des hommes d'État et des savants de Hambourg).

Thiesz, *Gelehrten-Geschichte von Hamburg.*

BEUTLER (*Clément*), peintre suisse, natif de Lucerne, vivait au dix-huitième siècle. Il passe pour un des meilleurs paysagistes. On

a de lui, dans l'église des Capucins de Lucerne, un *Saint Antoine prêchant sur le bord de la mer*; — *le Jardin d'Eden*, son plus bel ouvrage; — *la Chute des Anges rebelles*, qui, devant servir de pendant à ce tableau, fut détruite par la pruderie d'une femme, choquée des nudités qui s'y rencontraient.

*Biographie universelle.*

* **BEUTLER** (*Jean-Henri-Chrétien*), littérateur allemand, né à Suhl, en Franconie, le 10 octobre 1759; mort vers 1835. Les travaux littéraires et scientifiques de cet écrivain sont très-estimés dans sa patrie. Ses principaux ouvrages sont : *Table générale des Gazettes et Journaux allemands, avec une notice raisonnée de tous les ouvrages périodiques publiés depuis un siècle* (en allemand); Leipzig, 1790, in-8°; — *l'École de la Sagesse, mise en vers pour les maîtres et les élèves* (en allemand); Schnepfenthal, 1793, in-8°; — *Heilmann*, ou *Instruction pour atteindre une vieillesse heureuse et paisible*; ibid., 1800, in-8°.

*Conversations-Lexicon.*

* **BEUTTEL** (*Jean-George*), médecin allemand, natif de Ratisbonne, mort en 1709. On a de lui : *Dissertatio de Medicamentis martialibus*; Altdorf, 1685, in-4°; — *Dissertatio de bile sana et integra*; ibid., 1687, in-4°.

*Biographie médicale.*

**BEUVE.** *Voy.* SAINTE-BEUVE.

**BEUVELET** (*Mathieu*), auteur ascétique, né à Marles, aux environs de Soissons, vers la fin du seizième siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, et entra dans la congrégation des Prêtres de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où il s'occupa tour à tour de l'enseignement des jeunes clercs et du saint ministère. On a de lui : *Méditations sur les principales vérités chrétiennes et ecclésiastiques*; Paris, 1652, in-4°; Besançon, 1819, 5 vol. in-12; — *la Vraie et solide Dévotion*, 2e édit.; Paris, 1658, in-8°; — *Instruction sur le Manuel*; Paris, 1675, 2 vol. in-12; — *Conduite pour les principaux exercices qui se font dans les séminaires*; Paris, 1663, in-12; ouvrage traduit en latin par Ignace de Bathyani, évêque de Weisembourg en Transylvanie; — *le Symbole des Apôtres expliqué et divisé en prônes*; Paris, 1675, in-8°, ouvrage posthume.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

**BEVER** (*Thomas*), jurisconsulte anglais, né à Mortimer en 1725, mort à Londres le 8 novembre 1781. Il fut juge des cinq ports, puis chancelier de Lincoln et de Banger. On a de lui : *Discours sur l'Étude de la jurisprudence et des lois civiles* (en anglais); — *Histoire de la police judiciaire de l'empire romain, et de l'origine, des progrès et de l'extension des lois romaines* (en anglais).

Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BEVEREN** (*C.* DE), mathématicien flamand, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De Quadratura circuli*; Utrecht, 1679, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**BEVEREN** (*Mathieu Van*), sculpteur flamand, vivait à Anvers en 1670. Il travailla avec succès le marbre, l'ivoire et le bois. On a de lui, dans l'église de Saint-Jacques à Anvers, le *Tombeau de Gaspard de Boest*; — dans l'église de Saint-Michel, une *Statue de saint Mathieu*; — dans l'église des Récollets, la *Chaire, que soutient saint François accompagné de deux anges*; — dans le refuge de Tongerloo, un grand *Crucifix en ivoire*; — et dans l'église du Sablon, à Bruxelles, le *Mausolée de Lamoral, comte de la Tour-et-Taxis*; il est en marbre, et orné de deux statues, *le Temps* et *la Vérité*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BEVERENSE** (*Antonio*), peintre, travaillait à Venise dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On connaît de lui, à la *Scuola della Nunziata*, de Venise, un *Mariage de la Vierge*, dont le style se rapproche beaucoup de celui de l'école bolonaise. Un dessin précis, des poses nobles, un clair-obscur bien entendu, un goût remarquable pour l'époque, rendent ce maître digne de ne pas demeurer dans l'oubli. Nous croyons qu'il est le même qu'un Domenico Beverensi signalé par le *Guide de Vicence* comme auteur d'une *Chute de la Manne*, et d'une *Vierge dans une gloire, avec saint Philippe Neri et saint François de Sales*, à l'église de Saint-Philippe et Saint-Jacques. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — *Descrizione delle Architetture, Pitture e Scolture di Vicenza.*

* **BEVERGERNE** (*Arnold*), chroniqueur allemand, natif de Munster, vivait dans le milieu du quinzième siècle. On a de lui : *Chronicon monasteriense ab initio episcopatus usque ad annum* 1451. On trouve cette chronique dans *Ant. Mathæi veteris ævi Analectis*, t. XIII.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**BEVERIDGE** (*Guillaume*), théologien et orientaliste anglais, né à Barrow, comté de Leicester, en 1638; mort le 5 mars 1708. Il obtint le grade de docteur à l'université de Cambridge, où il étudia principalement les langues orientales. Il fut successivement nommé à la cure de Saint-Pierre de Cornhill, à Londres, en 1672; à une prébende de Saint-Paul, en 1674; à l'archidoyenné de Colchester, en 1681; à un canonicat de Cantorbéry, en 1684; à la place de chapelain du roi, quand Guillaume III monta sur le trône, et à l'évêché de Saint-Asaph, en 1704. On a de lui entre autres : *De linguarum orientalium præstantia et usu, cum grammatica syriaca*; Londres, 1658, 1684, in-8°; — *Institutionum chronologicarum libri quatuor*; Londres, 1669, 1705, in-4°; — *Synodicon, sive Pandectæ canonum Apostolorum et conciliorum ab Ecclesia græca receptorum*, grec et latin; Oxford, 1672, 2 vol. in-fol.; — *Codex canonum Ecclesiæ primitivæ vindicatus*

*et illustratus*; Londres, 1678, in-4°; — *Pensées sur la religion*; Londres, 1709; — *Sermons sur divers sujets*, 1708, 12 vol. in-8°; 1719, 2 vol. in-fol.; — *Thesaurus Theologicus*; Londres, 1711, 4 vol. in-8°.

*Biographia Britannica.*

**BEVERINI** (*Barthélemy*), littérateur italien, né à Lucques le 5 mai 1629, mort dans la même ville le 24 octobre 1686. Il avait à peine quinze ans, lorsqu'il se mit à annoter et à commenter les plus grands poëtes du siècle d'Auguste. Agé de seize ans, il entra, à Rome, dans la congrégation dite *de la Mère de Dieu*. Après y avoir fait ses vœux et professé la théologie, il obtint, à Lucques, la chaire de rhétorique, salariée par le sénat, et dont les émoluments lui procurèrent les moyens d'assurer à son père et à sa famille une existence honorable. Il était en relation suivie avec plusieurs personnages illustres; de ce nombre était Christine, reine de Suède, qui souvent lui demanda des pièces de poésie. On a de Beverini : *Sæculum niveum, Roma virginea, Dies niveus*; Rome, 1650, 1651, 1652, 3 vol. in-4°; — *Rime*; Lucques, 1654, in-12; Rome, 1666, in-12 : cette dernière édition est dédiée à la reine Christine; — *Discorsi sacri*; Lucques, 1658, in-12; Venise, 1682; — *Carminum libri VII*; Lucques, 1674, in-12; — *Eneide di Virgilio trasportata in ottava rima*; Lucques, 1680, in-12; Rome, 1700, in-4°; — *Prediche, Discorsi e Lezioni, opera postuma*; Vienne, 1692, in-4°; — *Syntagma de ponderibus et mensuris, in quo veterum nummorum pretium, ac mensurarum quantitas demonstratur*, etc.; *opus posthumum*; Lucques, 1711, in-8°; — *Annalium ab origine Lucensis urbis lib. XV*, manuscrit; — et plusieurs autres ouvrages restés inédits jusqu'à ce jour.

Tiraboschi, *Storia della Lett. ital.* — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

***BEVERINI** (*François*), poëte dramatique italien, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *l' Amante nimica, dramma per musica*; Rome, 1668, in-8°; — *il Demofonte, dramma per musica*; ibid., 1669, in-12; — *la Flavia imperadrice*; Palermo, 1669, in-12; — *il Dario in Babilonia, dramma per musica*; Venise, 1671, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BEVERLAND** (*Adrien*), écrivain licencieux flamand, né à Middelbourg en 1653 ou 1654, et mort en 1712. Il avait embrassé la carrière du barreau; mais il se passionna tellement pour la lecture d'Ovide, de Catulle et de Pétrone, qu'il y sacrifia les devoirs de sa profession. L'immoralité de ses écrits, l'impiété de l'un d'entre eux, le firent citer devant le tribunal de l'université de Leyde, qui le condamna à une amende de cent ducats d'argent, lui fit rétracter ses opinions, et promettre de ne plus rien écrire de semblable. Beverland promit tout ce qu'on voulut; mais, s'étant retiré à Utrecht, il publia, de cette ville, un pamphlet intitulé *Vox clamantis in deserto*, contre les professeurs qui l'avaient condamné. Les magistrats d'Utrecht, prévenus de la corruption qu'il répandait parmi les jeunes gens, le bannirent de la province. Beverland passa alors en Angleterre, où la pitié d'Isaac Vossius, qui estimait son érudition, lui fit obtenir une pension sur les fonds ecclésiastiques. Il parut, un instant, revenir à résipiscence, et publia un écrit contre le libertinage; il s'y déclare complétement revenu de ses erreurs, résolu de brûler ses ouvrages, et conjure ceux qui les possèdent de les lui renvoyer pour qu'il puisse les anéantir. On eut tout lieu de croire que ce repentir était peu sincère. Réduit à la plus extrême misère, Beverland tomba dans des excès de démence qui le conduisirent au tombeau. On a de lui : *De stolatæ virginitatis jure lucubratio academica*; Leyde, 1680, in-8°; — *Peccatum originale*, κατ' ἐξοχὴν *sic nuncupatum, philologice*, προβληματικῶς *elucubratum a Themidis alumno. Vera redit facies, dissimulata perit*; *Eleutheropoli, extra plateam obscuram, sine privilegio auctoris, absque ubi et quando*, in-12; et à la fin : *In horto Hesperidum, typis Adami, Evæ terræ filii*, 1678 : il y en a en français deux imitations, intitulées *État de l'homme dans le péché originel*, etc., l'une par Fontenai, 1714, in-8°; l'autre par J.-L. Bernard; Amsterdam, 1731, 1741, 1774, in-12; — *De Fornicatione cavenda Admonitio*; Londres, 1697, in-8°. Il existait de lui une collection de gravures et de dessins licencieux, sur lesquels il avait écrit des passages de poëtes anciens, et qu'il avait intitulés : *De Prostibulis veterum*; mais ce recueil fut détruit avant la mort de Beverland.

Sax, *Onomasticon litterarium*, t. V, p. 256. — Freytag, *Analecta litteraria*, p. 93. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire*. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. III. — Osmont, *Dictionnaire typographique*, t. I, p. 98. — Nicéron, *Mémoires*, t. XIV.

**BEVERLEY** (*Jean* DE), et, en latin, *Joannes Beverlacius*, théologien anglais, archevêque d'York, né, vers la seconde moitié du septième siècle, à Harpham, dans le Northumberland, mort à Beverley en 721. Il fit ses études à Oxford, embrassa l'état monastique, et devint abbé du monastère de Saint-Hilda. Élevé par Alfred, roi de Northumberland, à l'évêché d'Hexam en 685, et à l'archevêché d'York en 687, il s'appliqua à propager et à encourager les études; c'est dans ce but qu'il fonda à Beverley, en 704, un collége pour les prêtres séculiers, dans lequel il se retira après un épiscopat de trente-quatre ans. Quelques miracles lui furent attribués par Bède, son disciple, et par d'autres écrivains ecclésiastiques. Dans le douzième siècle, Alfric, archevêque d'York, exhuma le corps de Jean de Beverley, et le plaça dans une châsse magnifique. Une fête anniversaire de la mort de Beverley fut instituée, en 1416, par un synode tenu à Londres. Tel était le respect qu'inspirait sa mémoire, même à la puis-

sance séculière, que Guillaume le Conquérant, qui, à la tête de son armée, ravageait le Northumberland, épargna la ville de Beverley, dont le collége obtint des rois d'Angleterre un grand nombre d'immunités. On a de Jean de Beverley : *Pro Luca exponendo*; — *Homiliæ in Evangelio*; — *Epistolæ ad Hildam abbatissam*; — *Epistolæ ad Herebaldum, Andenum et Bertinum.*

*Biographia Britannica.* — Pits, *De Script. Angl.*

* **BEVERLEY** (*R.-B.*), historien anglais, né à la Virginie, mort en 1716. On a de lui : *History of the province Virginia*; Londres, 1702. Cette histoire a paru en français; Amsterdam, 1702, in-12. On la lit encore avec intérêt, même après les descriptions plus récentes que l'on a données de la Virginie.

Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes.* — Rose, *New Biographical Dictionary.* — Allen, *American Biographical Dictionary.* — Carter, *American Biographical Dictionary.*

**BEVERN** (*Auguste-Guillaume*), général allemand, né à Brunswick en 1715, mort en 1782. Il entra de bonne heure dans les armées prussiennes, et en 1734 il fit la campagne sur le Rhin. Sa valeur dans les deux guerres de Silésie le fit arriver au grade de général. Il se distingua surtout dans la guerre de sept ans, et paya de sa personne aux batailles de Prague et de Kollin. Durant la campagne de Frédéric le Grand contre Soubise, il commanda les troupes prussiennes de la Silésie et de la Lusace. Cependant il eut des revers, et fut battu aux environs de Breslau le 22 novembre 1757. Pour se soustraire, dit-on, au courroux de Frédéric, il se laissa faire prisonnier par les avant-postes autrichiens. Il fut échangé l'année suivante, et appelé au commandement de la place de Stettin en 1762. Il prit sa revanche de sa défaite précédente, et battit les Autrichiens le 7 août de la même année.

*Conversations-Lexicon.*

**BEVERNINGK** (*Jérôme Van*), homme d'État célèbre des Provinces-Unies de Hollande, né à Tergau le 25 avril 1614, mort près de Leyde le 30 octobre 1690. Il fut un des négociateurs les plus habiles de son temps, et on l'a surnommé *le Pacificateur*. Il conclut la paix entre la Hollande et l'Angleterre le 23 avril 1654. Trésorier de l'Union jusqu'en 1665, il rentra ensuite dans la carrière diplomatique. Les Provinces-Unies l'employèrent dans un grand nombre de circonstances, et presque toujours avec un plein succès : en 1667 à Bréda, en 1668 à Aix-la-Chapelle, en 1678 à Nimègue. Louis XIV le combla d'honneurs : Beverningk y répondit par le plus honorable désintéressement. Son goût pour les sciences le fit nommer curateur de l'université de Leyde. Il s'occupait surtout de botanique. On lui doit l'introduction en Europe de la capucine à grande fleur (*tropæolum majus*), en 1684. C'est lui aussi qui détermina Paul Hermann à voyager dans l'Inde, d'où ce botaniste rapporta un herbier considérable. Breyn lui dédia son ouvrage : *Plantarum exoticarum aliarumque minus cognitarum centuria prima.*

Bayle, *Dictionnaire critique.* — Moréri, *Dictionnaire historique.* — *Biographie Hollandaise.*

**BEVERWYCK** (*Jean Van*), en latin BEVEROVICIUS, médecin hollandais, né à Dordrecht le 17 novembre 1594, mort le 19 janvier 1647. Après avoir commencé dans sa ville natale et à Leyde ses études littéraires et médicales, il continua ces dernières à Caen, Paris, Montpellier, et à Padoue, où il fut reçu docteur en philosophie et en médecine. Il étudia ensuite à Bologne, et revint dans sa patrie, où on le nomma successivement médecin de la ville et professeur de médecine, en 1625; président du conseil, en 1627; bourgmestre, en 1629; et, en 1631, président de l'amirauté, puis administrateur de l'hôpital des orphelins. On a de lui : *Epistolica quæstio de vitæ termino, fatali an mobili, cum doctorum responsis*; Dordrecht, 1634, in-8°; Leyde, 1651, in-4°; — *Montanus elenchomenos, sive refutatio argumentorum, quibus Michael de Montaigne impugnat necessitatem medicinæ*; Dordrecht, 1639, in-12; en allem., Francfort, 1673, in-8°; — *De excellentia fœminei sexus*; Dordrecht, 1636, 1639, in-12; en flamand, Dordrecht, 1643, in-12; — *Idea medicinæ veterum*; Leyde, 1637, in-8°; — *Introductio ad medicinam indigenam*; Leyde, 1644, in-12, etc.

*Biographie médicale.*

* **BEVIGNATE** (*Frà*), architecte, moine de l'ordre de Saint-Sylvestre, construisit en 1325 l'église de *San-Ercolano* à Pérouse. C'est à tort que le *Guide* de cette ville lui attribue également la belle cathédrale de Saint-Laurent, qui ne fut édifiée que de 1439 à 1490.

Raffaele Gambini, *Guida di Perugia.*

* **BEVILACQUA** (*Ambrogio*), peintre milanais, de la fin du quinzième siècle. Contemporain du Zenale, du Montorfano, et des autres artistes célèbres qui précédèrent les grands maîtres du siècle de Léon X, il doit être compté parmi ceux qui, avant l'arrivée de Léonard de Vinci à Milan, commencèrent à s'éloigner de la sécheresse de la manière antique. On trouve déjà un style plus moderne et une plus grande connaissance de la perspective dans ses ouvrages, et surtout dans son tableau de *saint Ambroise, saint Gervais et saint Protais*, à *Santo-Stefano Maggiore* de Milan. Orlandi dit qu'en 1486 il avait peint à l'hôpital *della Carità* plusieurs figures distribuant des aumônes. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Pirovano, *Guida di Milano.*

* **BEVILACQUA** (*Clemente*), peintre bolonais du dix-huitième siècle. Malvasia indique comme son ouvrage deux saints dans l'église de Saint-Dominique de Bologne.

Malvasina, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.*

* **BEVILACQUA** (*Filippo*), peintre milanais, de la fin du quinzième siècle. On ne connaît

aucun ouvrage de cet artiste, mentionné cependant avec éloge par Lomazzo, comme frère et aide d'Ambrogio Bevilacqua.

Lamazzo, *Trattato della pittura.*

* **BEVILACQUA** ou **BEVILAQUA** (*François*), chirurgien italien, vivait à Padoue vers le milieu du dix-huitième siècle. Il enseigna la chirurgie dans cette dernière ville. On a de lui : *Trattato nuovo de' Cancri* ; Venise, 1743, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BEVILACQUA** (*Jacques*), poëte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Naufragio occorso in Genova l' anno* 1623 (*in ottava rima*) ; Gênes, 1614, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BEVILACQUA** (*Onofrio*), écrivain stratégiste italien, natif de Ferrare, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut général d'artillerie du pape Innocent X. Son principal ouvrage est : *Ragionamento sopra il Comando, Maneggio e Uso dell' Artigleria*; Bologne, 1644, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BEVIN** (*Elway*), compositeur anglais, vivait vers la fin du seizième siècle. Il succéda en 1589 à Tallis, comme maître de la chapelle royale. Mais il perdit bientôt cette place, parce qu'il était dénoncé comme suspect de papisme. On a de lui un traité de composition intitulé *A brief and short introduction to the art of music, to teach how to make discant of all proportions that are in use* (Courte Introduction à la Musique); Londres, 1731, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**BEVIS** (....), astronome anglais, né dans le comté de Wills le 31 octobre 1696, mort en 1771. Il prit d'abord le grade de docteur en médecine ; puis, dominé par sa passion pour l'astronomie, il s'y abandonna tout entier. Ses nombreuses observations le mirent à même de composer une *Uranographie britannique*, ouvrage que l'on grava sans pouvoir le publier, à cause de la banqueroute de celui qui s'était chargé de la souscription. Bevis aida du moins à la publication des tables de Halley, et y en ajouta de supplémentaires. On lui doit une règle mobile pour découvrir les immersions des satellites de Jupiter. Il inventa un microscope circulaire, et composa plusieurs ouvrages que sa modestie ne lui permit pas de signer, ce qui nous met dans l'impossibilité d'en indiquer les titres. Il fut secrétaire de la Société royale de Londres, et eût succédé à Bradley dans la place d'astronome royal, s'il s'était moins adonné au plaisir de la table. Il mourut d'une chute qu'il fit en se tournant avec trop de rapidité, dans une observation astronomique, pour regarder l'heure à sa pendule.

J. Bernoulli, *Recueil pour les astronomes*, 1772.

**BÉVY** (dom *Charles-Joseph*), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1738 à Saint-Hilaire, près d'Orléans, et mourut à Paris en 1830. Nommé historiographe du roi pour la Flandre et le Hainaut, il passa toute sa vie à faire des recherches sur la maison royale de France et sur la noblesse de l'Europe. Il a publié une *Histoire des inaugurations des rois, des empereurs, et des autres souverains de l'univers* (Paris, 1776, in-8°); ouvrage curieux et rare. A l'époque de la révolution, il se retira en Angleterre, où il fit imprimer son *Histoire de la noblesse héréditaire et successive des Gaulois, des Français et des autres peuples de l'Europe*; 1791, in-4°. Cette histoire devait être complétée par un *Dictionnaire alphabétique et chronologique, composé de plus de cent vingt mille noms de nobles, tant Français qu'étrangers, qui ont servi en France depuis Philippe de Valois, en 1358, jusqu'en 1515, époque des anoblissements par argent*. Bévy avait recueilli les matériaux de cet ouvrage dans les archives de la cour des comptes, dont il avait eu la garde pendant dix ans. Mais quatre cents exemplaires de son *Histoire de la noblesse*, qu'il avait expédiés en France en 1797, ayant été saisis et brûlés par ordre du gouvernement, cette perte le découragea, et il renonça à la publication de son dictionnaire. Pendant son séjour en Angleterre, il fut nommé membre de la Société royale, et chargé de mettre en ordre les papiers d'État. Il rentra en France en 1802; mais ses opinions politiques lui attirèrent quelques désagréments, et le forcèrent à s'exiler de nouveau. Toutefois il ne tarda pas à revenir, et fut nommé, à la restauration, aumônier et bibliothécaire du ministère de la guerre. Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui un *Mémoire sur huit grands chemins militaires construits par Marcus Vipsanius Agrippa, qui conduisaient de la capitale des Nerviens aux principales villes de la seconde Belgique*, publié dans le recueil de l'Académie de Bruxelles; et une dissertation intitulée *Unique origine des rois de France, tous issus d'une même dynastie*, etc.; Paris, 1814, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BEWICK** (*Thomas*), le régénérateur de la gravure sur bois, et l'un des plus habiles dessinateurs d'animaux qui aient vécu à notre époque, naquit en 1753 en Angleterre, dans le Northumberland, au petit village de Cherryburn, et mourut à Windmill-Hills le 8 novembre 1828. Il vint au monde dans une ferme dont son père était propriétaire, et ce fut en y jouant au milieu des troupeaux qu'il sentit naître en lui, dès ses plus tendres années, ce génie d'observation, cet instinct pittoresque, ce penchant spécial et irrésistible qui devaient en faire un rival de Karl Dujardin et de Berghem. Sans cesse occupé à suivre les mouvements, à observer les formes et les attitudes des animaux, ces premiers amis de son enfance, il reproduisait, au moyen d'un peu de craie ou de charbon, celles de ces formes,

celles de ces attitudes qui avaient le plus frappé sa naïve imagination. De toutes parts les portes, les murailles, les lambris de la ferme et du village étaient tapissés de ces fresques grossières. A cette époque, un graveur sur cuivre, nommé Bielby, vint à traverser le hameau de Cherry-burn. Étonné à la vue de cette galerie d'un nouveau genre, il veut en connaître l'auteur ; et, frappé de sa jeunesse non moins que de ses étonnantes dispositions, il demande avec instance l'enfant à son père, l'obtient, et l'emmène comme apprenti à Newcastle, lieu de sa résidence. Bielby ne manquait ni d'adresse, ni même de talent : sous lui Bewick fit de rapides progrès; mais peut-être n'eût-il jamais été que l'un de ces mille graveurs habiles dont l'Angleterre abonde, et dont la réputation meurt avec eux, sans une circonstance particulière qui lui fit embrasser exclusivement une branche spéciale de son art : la gravure sur bois.

Le docteur Hutton, qui préparait la publication de son *Traité de Navigation*, orné d'un grand nombre de figures géométriques, avait chargé Bielby de les lui graver au burin. Bielby lui conseilla d'employer de préférence la gravure sur bois. Moins dispendieuse et plus rapide d'exécution à la fois et d'impression, elle avait surtout encore l'inappréciable avantage de pouvoir se placer en tout endroit dans le courant du texte même et d'en faciliter immédiatement l'intelligence, en faisant tomber sous un même coup d'œil et la démonstration linéaire et l'explication théorique. Le docteur goûta ce conseil, et ce fut le jeune Bewick qui fut chargé de l'exécution du travail. Mais ni le professeur, ni l'élève, n'avaient exercé ce genre de gravure; ils s'en étaient tenus à la théorie. Toutefois, grâce à ses efforts et aux directions de Bielby, le jeune homme fut bientôt maître du procédé pratique, et les figures du docteur furent terminées. Netteté, précision, effet, tout s'y trouvait réuni. Satisfait au delà de ses espérances, Hutton se joignit à Bielby pour encourager le jeune artiste à persister dans la voie qu'il venait de s'ouvrir, et désormais la vocation de Bewick fut fixée. Alors il existait encore à Londres, dans quelque rue misérable, près de Hatton-Garden, un graveur sur bois, vieillard ignoré, auteur de la plupart des chefs-d'œuvre qui décorent les légendes populaires et les complaintes à deux sous. Thomas alla courageusement se mettre en apprentissage chez ce maître; mais il vit sur-le-champ qu'il n'avait point, dans son art, de secrets à lui surprendre, et, le laissant faire sans partage les délices des faubourgs et des campagnes, il se hâta de retourner à Newcastle, fidèle à son premier atelier.

Cependant Bewick avait sur le cœur et l'inutilité de son long voyage (Newcastle est à quatre-vingts lieues de la capitale), et l'épuisement de ses finances, et le dédaigneux accueil qu'avait rencontré le pauvre apprenti. Le bruit, la dépense, les rivalités, avaient fait de Londres un épouvantail pour cette âme simple, amie de la paix et des champs. Londres ne le revit plus. Une infortune qui devait laisser dans son cœur un chagrin profond, l'attendait à son retour dans le Northumberland : ce fut la mort de son père. Dès qu'il eut recueilli le dernier soupir du vieillard, il retira de la ferme John, son plus jeune frère, dont il fit un graveur; et tous ses voyages se bornèrent désormais dans le cercle de Newcastle, sa résidence habituelle, au village de Cherryburn, où se conservaient encore religieusement quelques-uns des informes essais de sa première enfance. Associé à cette époque aux travaux et aux bénéfices de Bielby, chez qui la besogne abondait, jamais il ne fut plus laborieux; mais, peu soucieux, par caractère, de son avenir, s'il travaillait, c'était par amour du travail, par passion pour son art. Nul, en effet, ne fut plus profondément artiste; nul aussi n'eut une vie plus régulière, plus sobre et plus heureuse à la fois dans sa monotone simplicité.

Ce fut en ce même temps (1775) que la Société des arts de Londres, voulant faire revivre une branche intéressante des arts, si brillante aux beaux temps des Albert Dürer, des Burgmaier et des Holbein, mais réduite depuis au vil usage des papiers peints et des cartes à jouer, proposa un prix pour la meilleure gravure sur bois, dont le sujet était laissé aux concurrents. Toute rivalité tomba devant l'œuvre qu'envoya Bewick : il eut le prix. Sa gravure, exécutée sur son propre dessin, représentait un vieux chien de chasse. C'est le premier dessin sur bois remarquable depuis la régénération de cet art. Depuis, il fut inséré dans une édition des Fables de Gay, imprimée à Newcastle; livre charmant, dont tous les embellissements, sortis du crayon de Bewick et gravés par lui et par son frère, sont dignes de l'essai couronné. Alors les commandes arrivèrent de toutes parts; Bewick redoubla d'ardeur, et toutefois à ses travaux graphiques il trouva encore le moyen de joindre de sérieuses études d'histoire naturelle. A trente ans, le fils du fermier de Cherryburn fut l'un des premiers artistes de l'Europe.

Il méditait une Histoire des quadrupèdes (*A general History of quadrupeds*, in-8°, 1787-1790) : durant six années il en recueillit sans relâche les matériaux ; ses cartons se remplirent d'esquisses, et son burin rendit le bois obéissant. Enfin le grand ouvrage parut, et le succès en fut universel; l'artiste applaudit, le savant admira. Ce n'étaient plus ces images insignifiantes et fausses, misérables parodies de la nature, qui déparaient et qui, journellement encore, inondent les publications d'histoire naturelle; c'était une représentation exacte, sentie, vivante, des animaux.

On peut dire qu'il expira le ciseau à la main; aussi l'œuvre de cet artiste est-il immense : et cependant, quand il mourut en 1828, il ne

laissa pas la fortune que tant de labeurs et tant de succès auraient pu lui faire attribuer. Peu de profits lui échurent pour ces ouvrages, qui enrichirent des libraires et devaient, après lui, prendre tant de valeur. Les amateurs et les artistes se les disputent aujourd'hui dans les ventes, et, par la vivacité de leurs enchères, semblent payer un nouvel hommage à la mémoire de l'homme modeste qui rendit à la gravure sur bois ses titres méconnus, et l'enrichit de procédés oubliés ou nouveaux. C'est Bewick, en effet, qui a retrouvé le procédé des hachures croisées, dont l'extrême difficulté avait entraîné la désuétude; c'est lui qui a substitué l'usage général du bois de bout au bois de fil, amélioration immense qui a prêté au bois une richesse inconnue d'exécution. Aux ouvrages cités de Bewick, nous ajoutons encore les gravures exécutées pour l'*Ermite de Parnel*; pour *le Voyageur* et *le Village abandonné* de Goldsmith; pour l'*Histoire des oiseaux de la Grande-Bretagne*, 1797-1805, 2 vol. grand in-8°; — les planches du *Traité d'arpentage de Hutton*, des *Éléments de géométrie* de Rossignol; — un *Taureau sauvage*, qui est le chef-d'œuvre de Bewick; — les planches des *Fables d'Ésope* et autres, 1818; — les planches du *Voyage en Suède, Laponie*, etc., de Comette; — le *Bœuf-gras* de Whitley; — des dessins pour un livre sur les poissons de la Grande-Bretagne; — le seul portrait gravé que l'on ait du poëte Cuningham; — les planches *du zèbre, de l'éléphant*, *du lion*, *du tigre*, quatre grands sujets exécutés par Pidcok. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Strutt, *Dictionary of Engravers*.

***BEXARANO** (*François-Mathieu-Fernandez*), médecin espagnol, natif de Beja, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui: *Noticia de todas las artes y ciencias*, 1625; — *De Facultatibus naturalibus*; — *Disputationes medicæ et philosophicæ*; Grenade, 1619, in-4°.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

**BEXON** (*Gabriel-Léopold-Charles-Amé*), naturaliste et historien, naquit à Remiremont au mois de mars 1748. L'aspect des montagnes des Vosges, et les scènes variées dont elles sont le théâtre, éveillèrent de bonne heure en lui le désir d'étudier les productions curieuses de la nature, qui s'offraient à lui à chaque pas. Il fit des progrès rapides dans cette science d'observation, et l'instruction solide qu'il en recueillit le fit juger digne de devenir, plus tard, le collaborateur du Pline français; mais il fallut choisir un état que le peu de fortune de sa famille lui rendait nécessaire. La nature, qui l'avait doué d'un esprit vif et pénétrant, ne l'avait pas traité aussi favorablement sous d'autres rapports: il était né difforme. On crut qu'il rencontrerait moins d'obstacles dans l'état ecclésiastique que dans toute autre carrière: on le fit donc entrer au séminaire de Saint-Claude, à Toul, où il trouva un autre de ses compatriotes avec lequel il se lia d'une étroite amitié, cimentée par la conformité des goûts. C'était le jeune François de Neufchâteau, que des succès littéraires précoces et longtemps soutenus devaient faire arriver à une haute destinée politique. Le jour où ce compagnon d'études fut expulsé du séminaire pour cause d'*encyclopédisme*, fut aussi celui de la sortie volontaire de Bexon, qui ne voulut pas se séparer de son ami. Cette circonstance ne changea point sa vocation. Il continua ses études à l'université de Nancy, acquit le titre de docteur en théologie, et reçut l'ordre de prêtrise. C'est en cette qualité qu'il publia l'*Oraison funèbre d'Anne-Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont*; Nancy, 1773, in-4°. Ici, point de douleur d'apparat; l'orateur n'est que l'interprète éloquent et fidèle des regrets de tout un peuple. Malheureusement, le ton continuellement emphatique qui règne dans cette composition atténue l'effet qu'elle aurait pu produire, si la simplicité de l'expression eût donné plus de relief à l'élévation des pensées. Dans le même temps Bexon publiait un *Catéchisme d'Agriculture, ou Bibliothèque des gens de la campagne, dans laquelle on enseigne, par des procédés très-simples, l'art de cultiver la terre, de la faire fructifier, et de rendre les hommes qui la cultivent meilleurs et plus heureux*; Paris, Valade, 1773, in-12. Un ouvrage portant le même titre avait été composé en Allemagne par Meyer, pasteur près de Francfort: François de Neufchâteau le fit traduire par un abbé Saulnier; mais cette version littérale n'était pas supportable; il la remit à son ami Bexon, qui, avec d'autres matériaux, en forma una lettre qu'il fit paraître sous le même titre. Il publia, la même année, le *Système de la fertilisation*, Nancy, in-8°, lequel a été réimprimé, en 1797, sous le titre de *Fertilisation des terres, et moyens de faire de la chaux avec le feu solaire; Nécessité de consacrer et améliorer les forêts, par rapport à l'agriculture*, etc. Bexon avait réuni les matériaux d'une *Histoire de Lorraine*, dont il mit au jour le premier volume en 1777 (Paris et Nancy, in-8°), le seul qui ait été publié. Il comprend la suite chronologique des ducs de Lorraine, depuis Gérard d'Alsace jusqu'au règne de Charles III, surnommé le Grand. Quoique cet ouvrage ne brille ni par l'étendue dès recherches, ni par la profondeur des vues, il obtint beaucoup de succès, à raison surtout de l'esprit philosophique dont il est empreint, et qu'on chercherait en vain dans les auteurs qui avaient déjà traité le même sujet. Le style, quoiqu'un peu apprêté, ne manquait pas d'une certaine grâce qui attirait le lecteur, rebuté par les narrations décolorées ou prolixes des historiens antérieurs. Le livre est dédié à la reine (Marie-Antoinette), issue de la maison de Lorraine, et dont le portrait en médaillon est gravé à la tête de la dédicace. On croit que ce volume valut à l'auteur une place de chanoine de la Sainte-Cha-

pelle, qu'il obtint en 1779, et ensuite celle de chantre, qui devint vacante en 1781. Mais il ne jouit pas longtemps de cette faveur du sort : atteint, par suite de sa faible complexion, d'une maladie qui eût exigé plus de repos, il succomba le 13 février 1784, laissant pour ainsi dire dans le besoin sa mère et sa sœur qu'il avait fait venir près de lui, après l'accroissement de sa fortune. Son caractère doux et modeste lui avait fait beaucoup d'amis, parmi lesquels on peut citer le poëte Le Brun, qui n'était pas d'une humeur aussi facile; l'abbé Desaunays, Daubenton, etc. Non-seulement il fut le collaborateur de Buffon, mais il mérita aussi le titre de son ami. Nous voyons, par une lettre du 9 juillet 1780, que le célèbre écrivain lui recommandait le chevalier de Buffon, son fils : « Vous ne pouvez me faire « de plus grand plaisir que de voir souvent mon « fils : je voudrais bien qu'il profitât de vos le« çons et de vos sages conseils. » Ce n'est pas seulement pour l'histoire des oiseaux que le naturaliste de Montbard trouva dans l'abbé Bexon un utile collaborateur; il lui dut aussi, en grande partie, l'histoire des minéraux et des pierres précieuses. Bexon avait aussi recueilli des matériaux considérables pour l'histoire des poissons, qui devait lui appartenir plus particulièrement. Il est bon d'observer que le style des deux naturalistes offre tant de points de ressemblance par l'élévation des pensées et par le système harmonieux de l'expression, que les connaisseurs même prirent quelquefois les articles de l'élève pour ceux du maître. On trouve, dans le deuxième volume du *Conservateur* (p. 227-260), un mémoire de l'abbé Bexon sur l'*histoire naturelle des salines de Lorraine*, et des *Observations sur la myriade*, espèce d'insecte non décrite (p. 20-28). La mémoire de Bexon a été célébrée d'une manière touchante par François de Neufchâteau, dans son poëme *des Vosges* :

> Pourrai-je t'oublier, homme aimable et profond,
> Ami de mon enfance, élève de Buffon,
> Qui fus digne, sous lui, de peindre la nature? etc.

J. Lamoureux.

Ersch, *France littéraire*, t. I, IV et V. — *Le Conservateur*, par François de Neufchâteau; *les Vosges*, poëme, par le même. — *Bibliothèque agronomique*, par Musset. — *Documents manuscrits*, inédits.

**BEXON** (*Scipion-Jérôme*), jurisconsulte français, frère de l'abbé Bexon, naquit à Remiremont en 1753, et mourut à Chaillot, près Paris, en 1822. Il fut, en 1787, un des commissaires élus pour rédiger les cahiers du bailliage de cette ville. Il vint ensuite à Paris, où il fut employé successivement dans diverses fonctions judiciaires. Élu président du tribunal criminel de la Seine en 1796, il se livra à des études dont les résultats publiés lui ont mérité une place distinguée parmi les criminalistes. A la réorganisation de l'ordre judiciaire en 1800, il fut nommé vice-président du tribunal de première instance à Paris. Il fit à l'Académie de législation un *Cours de droit criminel*, qui fut imprimé dans les Annales de cette société. Sa constante opposition à tout acte arbitraire le fit destituer en mars 1808; depuis cette époque, il n'exerça plus de fonctions publiques, mais il se fit, comme avocat, la réputation la plus honorable. On a de lui : *Journal de la justice civile, criminelle, commerciale et militaire* ; 1796 ; — *Mémoire adressé au gouvernement français, sur la forme de la procédure par jurés, et sur l'utilité d'un tribunal de correction paternelle*; 1799, in-8° ; — *Parallèle des lois pénales de l'Angleterre et de la France, et Considérations sur les moyens de rendre celles-ci plus utiles* ; 1800, in-8° ; — *Développement de la théorie des lois criminelles* : ce dernier ouvrage, offert par l'auteur au corps législatif en 1802, lui mérita les suffrages les plus flatteurs. Il reçut la grande médaille d'or de l'Académie de Berlin, et fut chargé en 1806, par le roi de Bavière, de rédiger un code criminel pour ses États. On a encore de Bexon : *Application de la théorie de la législation pénale au Code de la sûreté publique et particulière* ; 1807, 2 vol. in-fol. ; — *Du pouvoir judiciaire en France, et de son inamovibilité* ; Paris, 1814, in-8° ; — *De la liberté de la presse, et des moyens d'en prévenir et d'en réprimer les abus* ; ibid., 1814, in-8°.

*Biographie des Contemporains*. — Quérard, *la France littéraire*.

**BEY DE BATILLY**. *Voy.* Lebey.

* **BEYER** (*Adolphe*), minéralogiste allemand, mort en 1768. On a de lui : *Gesegnetes Markgrafthum Meissen an unterirdischen Schätzen und Reichthum an allen Metallen und Mineralien* (Richesses du margraviat de Misnie en métaux et en minéraux) ; Dresde, 1732, in-fol. ; — *Nachrichten von allen Bergwerken in den chursächsischen Landen* (Relations sur toutes les mines de la Saxe électorale) ; Leipzig, 1734, in-8° ; — *Otia metallica* ; Schneeberg, 1748 et 1751.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BEYER** (*André*), littérateur et théologien protestant allemand, né vers 1635, mort à Freyberg le 18 novembre 1716. Ses principaux ouvrages sont : *Additamenta ad Seldenum de Diis syris* ; — *Disputatio de Fortuna, de Consule romano*, etc. ; — *Siclum sacrum et regium appensum et ostensum, cum figuris* ; — *Fasciculus dictorum biblicorum selectiorum, theo-philologicorum, homilitice tractatorum*.

Wagner, *Series collegarum Gymnasii Frybergensis*.

**BEYER** (*Auguste*), philologue et ministre protestant, né en Saxe le 24 mai 1707, et mort à Dresde en 1741, est auteur de plusieurs ouvrages de bibliographie, dont le plus estimé a pour titre : *Memoriæ historico-criticæ Librorum variorum, accedunt Evangeli Cosmopolitani notæ ad Jos. Burch Menckonii de Charlataneria eruditorum declamationes* ; Dresde et Leipzig, 1734, in-8°. Beyer y rend compte de

cent ouvrages dont la rareté, reconnue de son temps, n'a pas diminué depuis lors, sans qu'on attache aujourd'hui la même importance à quelques-uns d'entre eux. Par exemple, à l'article LXV, qui concerne la *Méthode pour étudier l'Histoire*, d Lenglet du Fresnoy, il rapporte *in extenso* les passages qui ont donné lieu à des cartons, ce qui a pour nous assez peu d'intérêt : nous nous contentons de l'indication sommaire qui en a été donnée par Debure, dans son *Catalogue de la bibliothèque du duc de la Vallière* (tom. III, p. 3-14). A propos du *Traité des Échecs* de Joachim Calabrois, Beyer donna, sous le titre de *Bibliotheca scriptorum de ludis* (p. 78-93), l'indication de cent vingt-cinq ouvrages sur tous les jeux, parmi lesquels il comprend, par une méprise assez plaisante, *le Traité de l'origine des Jeux Floraux* de Toulouse. Il est bon d'observer, à ce sujet, que Cancellieri a donné la bibliographie des ouvrages qui traitent seulement des échecs (1), et que le nombre s'en élève à cent vingt-cinq. Du reste, le livre de Beyer est curieux et recherché. Les autres ouvrages qu'il a publiés sont : *Epistola de Bibliothecis Dresdensibus publicis, tum privatis præcipuis*; Dresde, 1731, in-4°; — *Arcana sacra Bibliothecarum Dresdensium*; 1738, in-8°; — *Continuatio prima, cum epistola de Bibliothecæ Regio-Electoralis*; — *Præfectis de mortuis*, 1738, in-8°; — *Continuatio secunda*; Dresde, 1739, in-8°. Il a été l'éditeur de la *Lettre de Bernard de la Monnoye* à Michel Maittaire sur les *Annales de l'imprimerie* et sur l'*Histoire des Estienne*; Dresde, 1732, in-8°.

J. LAMOUREUX.

*Répertoire bibliographique*, par Peignot. — Préface des *Memoriæ historico-criticæ*.

*BEYER (*Chrétien*), historien allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Gründlicher Bericht über die Kirchen-Reformation bis auf den Religions-Frieden von* 1555 (Relation complète de la réforme de l'Église jusqu'à la paix de religion de 1555); Ulm, 1718, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*BEYER (*Christophe*), philosophe allemand, né à Hirschberg en 1695, mort le 22 octobre 1758. Ses principaux ouvrages sont : *De Origine et natura præjudiciorum in jurejurando et relaxatione*; Leipzig, 1720, in-4°; — *De Principio Paschatos festum determinante*; ibid., 1723, in-4°; — *De magno veteris Ecclesiæ circa pœnitentes rigore*; ibid., 1725, in-4°; — *Disputatio sistens historiam Augustanæ confessionis*; ibid., 1731, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*BEYER (*Daniel*), jurisconsulte allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Justinianus controversus*; Breslau, 1671; — *Tractatus de Jure masculorum*; ibid., 1672; — *Breviarium prudentiæ civilis*; ibid., 1680.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BEYER, BAYER ou PEYER (*Frédéric-Guillaume*), sculpteur allemand, né à Gotha en 1720, mort en 1796. Il fut élevé à Paris et à Rome. Cet artiste a laissé des ouvrages dans plusieurs villes d'Allemagne; les plus beaux sont au jardin de Schönbrunn.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BEYER (*George*), jurisconsulte allemand, né à Leipzig en 1665, mort en 1714. Il est le premier qui, en 1698, ait ouvert à Wittemberg un cours de bibliographie de droit. On a de lui : *Notitiæ auctorum juridicorum et juris arti inservientium, tria specimina*; Leipzig, 1698-1705, in-8°; nouv. édit. augm., 1726, in-8° : des suites ont été données à cet ouvrage, de 1738 à 1758; — *Declinatio juris divini, naturalis et positivi universalis*; Wittemberg, 1712, in-4°; Leipzig, 1726, in-4°.

*Catal. Bibl. Bunav.*, t. I, p. 1085. — Jungler, *Juristische Biographie*, t. I.

*BEYER (*Guillaume*), théologien flamand, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Tractatus de Sacramento Confirmationis*; Anvers, 1657 et 1658, in-8°; — *Tractatus de auctoritate ac necessitate episcoporum*; Bruxelles, 1669, in-8°; — *Œuvres politiques*; Paris, 1643.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* BEYER (*Hartmann*), mathématicien et théologien protestant allemand, né à Francfort-sur-le-Mein le 26 septembre 1516, mort le 11 août 1577. Son principal ouvrage est : *Quæstiones sphæricæ in Sphæram Joannis de Sacro Bosco*.

Adam, *Vitæ Eruditorum*. — Boissard, *Icones Virorum illustrium*. — Pierre Patiens, *Vie de Hartmann Beyer*.

*BEYER (*Jean*), naturaliste allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Quæstiones de Plantis*; Bâle, 1623, in-4°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

BEYER (*Jean* DE), peintre suisse, né à Aarau en 1705. Il s'établit en Hollande, où il se distingua en peignant et en dessinant des vues de villes et de châteaux. On a gravé plusieurs de ses ouvrages.

*Biographie universelle*.

BEYER (*Jean* DE), numismate suisse, né à Bâle, mort à Berne en 1738. Il se fit remarquer par son goût pour les médailles, et par la connaissance qu'il en acquit.

*Biographie universelle*.

*BEYER ou PAYER (*Jean-Conrad*), médecin et naturaliste suisse, vivait à Schaffouse vers la fin du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *De Glandulis intestinorum et anatome ventriculi Gallinacei*; — *Parerga anatomico-medica*; — *Merycologia, sive de ruminantibus*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

(1) *Dissertazione di Francesco Cancellieri*; Roma, 1815, in-8°, p. 100-128.

**BEYER** (*Jean-Hartmann*), médecin allemand, mort en 1625 à Francfort-sur-le-Mein, où il était né. C'est à lui que l'on doit les pilules angéliques, ou pilules de Francfort. On n'a de lui qu'une édition des *Œuvres de Jérôme Capo di Vacca*, qu'il a fait précéder d'une préface; Francfort-sur-le-Mein, 1603, in-fol.

*Biographie médicale.*

**BEYER** (....), physicien allemand, vivait à Paris vers le milieu du dix-huitième siècle. Il inventa un instrument composé de lames de verre frappées par des marteaux, dans la forme d'un piano, et qui fut appelé *Glass-Chord* par Franklin. Cet instrument fut employé avec succès à l'Opéra, dans *les Mystères d'Isis*, pour remplacer la flûte enchantée.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BEYERLÉ** (*Jean-Pierre-Louis*), magistrat français, né vers 1740 à Nidervillon, village de l'ancien évêché de Metz, et mort à Paris dans les premières années du dix-neuvième siècle. Il fit d'excellentes études à l'université de Strasbourg, où son père était directeur de la monnaie. Il eut ainsi l'occasion d'acquérir de vastes connaissances dans la fabrication des espèces d'or et d'argent. Mais, au lieu de suivre la carrière qui lui était ouverte, il dirigea ses vues d'un autre côté, en achetant un office de conseiller au parlement de Metz, où il fut reçu en 1770. Cette compagnie ayant été supprimée au mois d'octobre 1771, il passa, en la même qualité, à la cour souveraine de Nancy, charge qu'il occupa jusqu'au renvoi des parlements. Ayant participé à la délibération de ce dernier corps, par laquelle il se refusait à l'enregistrement des édits du mois de mai 1788, il avait été exilé à Paris, tandis que ses confrères étaient relégués dans des habitations éloignées des grands centres de population. Après la révolution de 1789, il fut du petit nombre des parlementaires qui adhérèrent pleinement aux conséquences d'une rénovation politique. Il y a même lieu de croire qu'il embrassa cette cause avec quelque chaleur, puisqu'il fut appelé en 1792 comme vice-président à la commission générale des monnaies, où d'ailleurs ses connaissances dans cette partie importante des services publics pouvaient être d'une grande utilité. Mais alors la science et le patriotisme n'étaient pas un palladium suffisant. Beyerlé fut enlevé à ses fonctions, et enfermé à la maison d'arrêt du Luxembourg. Il s'y trouva avec Cousin, membre de l'Académie des sciences, avec lequel il noua une liaison, cimentée par la conformité des opinions et des goûts studieux : le 9 thermidor vint enfin les sauver l'un et l'autre. — On doit à Beyerlé un assez grand nombre d'écrits sur la fabrication des monnaies. Ils furent dictés surtout par le désir de disculper son père de l'imputation qui lui avait été faite d'avoir altéré le titre des louis d'or fabriqués à Strasbourg. M. de Calonne, dans sa *Requête au roi*, publiée en 1787, avait semblé donner quelque crédit à cette inculpation : Beyerlé combattit, par une réponse imprimée, les *Assertions de l'ancien ministre* (Londres et Paris, 1788, in-8° de 20 pag.). Ce fut dans la même pensée qu'il fit paraître une traduction de la *Lettre de Grauman sur la proportion entre l'or et l'argent, sur les monnaies de France, etc.*; 1788, in-8°. Il mit au jour, en 1789, un ouvrage plus important, intitulé *Essai préliminaire*, ou *Observations historiques, politiques, théoriques et critiques sur les monnaies, pour servir de supplément à la première partie du tome V de l'Encyclopédie* méthodique, *en démontrant les rétrances, omissions, citations infidèles, les erreurs de principes, de calculs et de faits, les assertions inexactes et dangereuses, les conséquences imprudentes, et la fausseté des inculpations directes et indirectes qui se trouvent dans cet ouvrage;* dédié aux états généraux de France; Paris, Lyon, in-4° de viij et 180 p. Ce long titre constitue à lui seul tout un factum. S'il faut s'en rapporter au jugement de M. de Gaigne, censeur du livre, « l'auteur a rétabli, « sur la base primitive, des résumés, des calculs « représentés avec inexactitude, et d'autant plus « dangereux que, consignés dans un ouvrage « envisagé comme la clef de toutes les sciences, « ils contribuent, avec bien plus de facilité, à « nuire à la réputation des hommes en place. » On doit regretter que l'auteur, ayant mis la raison de son côté, n'ait pas apporté plus de modération dans sa polémique. A la suite de la détention de Beyerlé, la place qu'il occupait à la commission des monnaies ne lui fut pas rendue. Il prit alors le parti d'établir une imprimerie (maison des Filles Saint-Thomas). C'est de ses presses que sortit en 1797 l'*Almanach des femmes célèbres par leurs vertus, leur science et leur courage*, 2 parties in-18. A l'imitation de l'*Almanach des honnêtes gens* de Sylvain Maréchal, il substitua, au nom des saints du calendrier grégorien, l'indication quotidienne d'une femme plus ou moins célèbre. Le livre contient en outre plusieurs renseignements utiles sur la géographie, l'origine des découvertes dans les sciences et dans les arts, les nouveaux poids et mesures, etc., et une exposition abrégée du système du monde, composée par Cousin à la prison du Luxembourg. Beyerlé fut un des adeptes les plus fervents de la franc-maçonnerie. Il est auteur de plusieurs publications relatives à cette institution; elles sont anonymes. La moins connue, et qui a échappé aux recherches de MM. Barbier et Quérard, est intitulée *De Conventu generali Latomorum apud aquas Wilhelminas, prope Hanauvium, oratio* (1782); in-8° de 256 p. C'est également à lui qu'on doit attribuer les *Essais sur la franc-maçonnerie*, ou *Du but essentiel et fondamental de la franc-maçonnerie;* Latomopolis, 1783, 2 vol. in-8°. Les autres écrits de Beyerlé sont : *Projet contre la vente de l'argent*, 1791, in-8°; — *Observations philo-*

*sophiques et politiques sur les matières d'or et d'argent*; 1793, in-4°; — *Notices élémentaires sur le nouveau système des poids et mesures, en ce qui concerne l'orfèvrerie*; 1798, in-4° (avec d'Orbigny). J. LAMOUREUX.

*Documents manuscrits inédits.* — Quérard, *la France littéraire.*

**BEYERLINCK** ou **BEIERLYNCK** (*Laurent*), savant flamand, né à Anvers au mois d'avril 1578, mort en juin 1627. Il était chanoine à la cathédrale de sa ville natale. Ses principaux ouvrages sont : *Apophthegmata christianorum*; Anvers, 1608, in-8°; — *Biblia sacra variarum translationum*; Anvers, 1616, 3 vol. in-fol.; — *Promptuarium morale super evangelia communia*; trois parties, in-8°; — *Magnum theatrum vitæ humanæ*; 7 vol.; — *Opus chronographicum ab anno* 1570 *usque ad annum* 1612 : c'est une continuation de la Chronique d'Opmeer.

André, *Bibliotheca Belgica.* — Sweert, *Athenæ Belgicæ.* — Freher, *Theatrum eruditorum.*

**BEYGTACH** (*Hadji* ou *Vély*) (*le saint*), fondateur d'ordres religieux, mort à Querc-Chebr en 1367 ou 1368. Ce pieux musulman, que sa réputation de vertu fit appeler *Vély* (le saint), avait institué un ordre de derviches qui reçurent de leur fondateur le nom de *Beygtachis*. La renommée que lui avaient acquise ses prophéties et ses miracles, détermina Amurat Ier à l'employer pour bénir l'étendard de sa nouvelle milice. Beygtach se rendit aux désirs du sultan, s'approcha de ces soldats rangés en bataille, plaça la manche de sa robe sur la tête du premier d'entre eux, leur commanda de revenir vainqueur de toutes leurs entreprises, et leur imposa le nom de *Yeni-Chéry* (nouveaux soldats), d'où est venu le mot *janissaire*. Le bonnet de cette milice a conservé la forme de la manche de Beygtach. Le tombeau de ce religieux célèbre existe au village de Beygektach, sur la rive européenne du Bosphore, et non loin de Galata. C'est un lieu de pèlerinage, où les musulmans se rendent encore avec respect.

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.*

**BEYLE** (*Marie-Henri*), connu sous le pseudonyme de *Stendhal*, littérateur français, né à Grenoble le 23 janvier 1783, mort à Paris le 23 mars 1842. Fils d'un avocat au parlement de Grenoble, Beyle fut élevé dans la maison de son grand-père M. Gagnon, médecin distingué. Il eut pour premiers précepteurs des prêtres, qui lui firent prendre en haine leur enseignement assez sévère, et suivit ensuite, de 1795 à 1799, les cours de l'École centrale de Grenoble, où il obtint de brillants succès. Il vint en 1799 habiter à Paris la maison de M. Daru, allié de sa famille, se destinant successivement à l'École polytechnique, à l'administration, puis à la peinture, qu'il étudia quelque temps dans l'atelier de Regnault. En 1800, M. Martial Daru, nommé sous-inspecteur aux revues, emmena Beyle avec lui, sans lui donner de fonctions bien déterminées. Son séjour dans le Milanais fut l'époque de sa vie dont il conserva toujours la plus agréable impression; et on retrouve en pages charmantes, dans son dernier livre, *la Chartreuse de Parme*, toute la vivacité de ses souvenirs de jeune homme. Après avoir essayé de nouveau de l'administration dans les bureaux de M. Patiet, gouverneur de la Lombardie, Beyle entra comme maréchal des logis dans le 6e dragons, où il obtenait, six mois après, l'épaulette de sous-lieutenant. Il prit part, comme aide de camp du général Michaud, aux combats que livra l'armée française en Italie, et donna sa démission à la paix d'Amiens en 1802, pour revenir habiter Grenoble.

Après un court séjour à Paris, Bayle essaya d'une nouvelle profession, le commerce, et entra en 1805 chez M. Raybaud, négociant à Marseille, où il ne resta pas un an. Il revint à Paris; et, parti pour l'Allemagne avec M. Daru, il fut en 1806, grâce à l'influence de son protecteur, nommé intendant des domaines de l'empereur à Brunswick, puis, en 1807, adjoint au commissaire des guerres. En 1810 il entra au conseil d'État comme auditeur, et fut, peu après, chargé des fonctions d'inspecteur de la comptabilité du mobilier et des bâtiments de la couronne, fonctions qu'il abandonna en 1812 pour faire en amateur la campagne de Russie. En 1814, il retourna dans sa ville natale en qualité d'adjoint au commissaire extraordinire. Il alla passer à Milan les sept années qui suivirent la première invasion. En 1821, la police autrichienne le força de revenir à Paris, ou il séjourna jusqu'en 1830, tout en faisant de petites excursions en France, en Angleterre et en Italie. Il se livrait alors exclusivement à la littérature, et donnait, toujours sous différents pseudonymes, de nombreux articles aux revues françaises et anglaises.

Après la révolution de Juillet, Beyle dut à ses amis d'entrer dans la diplomatie. Le 25 septembre 1830, il reçut le brevet de consul de France à Trieste. M. de Metternich lui ayant refusé l'*exequatur*, il passa à Civita-Vecchia avec les mêmes fonctions, qu'il exerçait encore à sa mort. On a de Beyle : *Lettres écrites de Vienne, en Autriche, sur Haydn; suivies d'une vie de Mozart, et de considérations sur Métastase, et l'état présent de la musique en Italie*, par Alexandre-César Bombet; Paris, 1814, in-8°; — *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*; Paris, 1817, in-8° : c'est le même livre, avec une courte préface de plus; les lettres sur Haydn sont une traduction libre des *Haydine* de Carpani : en revanche, la vie de Mozart, donnée comme traduite de l'allemand, est une œuvre originale; — *Histoire de la peinture en Italie*, par B. A. A.; Paris, 1817, 2 vol. in-8°; republiée en 1824 et en 1831, avec de simples changements de titre : il n'est guère question, dans ce livre, que de Léonard de Vinci et de Michel-Ange; — *Rome, Naples et Florence en 1817*;

Paris, 1817, in-8°; 3° (2°) éd.; Paris, 1826, in-8°; — *De l'Amour;* Paris, 1822, 2 vol. in-12; — *Vie de Rossini;* Paris, 1824; 2 vol. in-8° : ce livre, extrêmement curieux, contribua puissamment à populariser Rossini en France; — *Racine et Shakspeare*, deux brochures in-8°; Paris, 1823-1825 : l'auteur cherche à démontrer que le théâtre classique ne peut plus convenir à la société française, renouvelée par la révolution; — *D'un nouveau complot contre les industriels;* Paris, 1825, in-8° de 24 pages : c'est une satire contre les industriels; — *Armance, ou Quelques scènes d'un salon de Paris en 1827;* Paris, 1827, 3 vol. in-12; — *Promenade dans Rome;* Paris, 1829, 2 vol. in-8° : c'est, sans contredit, le meilleur et le plus agréable guide à suivre pour visiter Rome; — *le Rouge et le Noir, chronique du dix-neuvième siècle, par M. de Stendhal;* Paris, 1831, 2 vol. in-8°; — *Mémoires d'un Touriste;* Paris, 1838; 2 vol. in-8° : c'est un agréable récit d'excursions en France; — *la Chartreuse de Parme;* Paris, 1839, 2 vol. in-8°; Paris, 1846, in-12 : c'est la plus vive et la plus attrayante peinture des mœurs et des intrigues d'une petite cour italienne.

Beyle a publié, en outre, de nombreux articles et des nouvelles dans le *Journal de Paris, le Courrier Français, le Temps, le National, le Globe,* la *Revue de Paris,* la *Revue des Deux Mondes,* et dans le journal anglais *New-Monthly-Magazine.* PAUL CHÉRON.

Colomb, *Notice sur la Vie et les Ouvrages de M. Beyle.* — Article de M. Mérimée, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1843.

**BEYMA** (*Jules* DE), jurisconsulte hollandais, né vers l'an 1539 à Dockum en Hollande, et mort en 1598. Il fut reçu licencié en droit à Orléans, et s'établit ensuite à Leuwarde en Frise, où il suivit la carrière du barreau. Son attachement au luthéranisme le força de quitter cette ville, alors sous la domination espagnole, et de se réfugier à Wittemberg, où il professa le droit pendant dix ans. Beyma, de retour dans sa patrie, fut pourvu d'une chaire de droit à l'université de Leyde; il la quitta quinze ans après pour en occuper une semblable à Franeker; mais, en 1597, il passa à la cour de Frise en qualité de conseiller. On a de lui : un *Recueil de dissertations sur le droit;* Louvain, 1645, 1 vol. in-4°; — *Disputationes juridicæ;* Franeker, 1598, in-4°.

*Nederl. Woordenb.*

**BEYME** (...), homme d'État prussien, né à Halle en 1770, mort en 1830. Il fut élevé dans la maison des orphelins de sa ville natale, étudia le droit, et, par l'étendue de ses connaissances, s'acquit une grande réputation. Nommé conseiller secret du cabinet, il ne tarda pas à exercer une extrême influence, dont il ne se servit que dans un but d'utilité générale, ce qui n'empêcha pas le parti de la cour et le ministère de lui opposer des obstacles continuels. Beyme parvint à les surmonter, et, après la bataille d'Iéna, il fit partie du premier ministère organisé par le baron de Stain. Il y occupa le poste de grand chancelier, et ne s'en démit qu'au moment où le baron depuis prince de Hardenberg, devenu ministre dirigeant, se déclara son ennemi politique. En 1813 et 1814, Beyme fut chargé de gouverner la Poméranie; et en 1815 il fit partie du ministère. En 1819, il quitta définitivement l'administration des affaires publiques, et alla finir ses jours à Steglitz, près de Berlin.

*Biographie universelle.*

***BEYNON** (*Élie*), médecin et théologien allemand, vivait à Merkenheim, près de Neustadt, dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Der barmherziger Samaritaner* (le Samaritain miséricordieux); Heilbronn, 1665, 2 vol. in-12; Nuremberg, 1712, in-12. Ce manuel de médecine populaire a été souvent réimprimé.

*Biographie médicale.*

***BEYRAND** (*Martial*), général de brigade, né à Limoges (Haute-Vienne) le 9 septembre 1768, tué au combat de Castiglione le 3 août 1796. D'abord soldat dans le régiment de Bassigny, compagnie Mousui, le 6 avril 1783, puis dans le 33° régiment le 17 mars 1785, il fut licencié le 1er mai 1788. Capitaine au 20° bataillon de la Haute-Vienne en 1791, chef de ce même bataillon en août 1793, il fut envoyé, le 9 novembre suivant, à l'armée des Pyrénées orientales avec le grade d'adjudant général. Promu général de brigade le 24 novembre 1794, il alla à l'armée d'Italie. Chargé par le général Augereau d'attaquer les hauteurs à la droite de Castiglione, Beyrand reçut la mort à la tête de la 4° demi-brigade de ligne et de la 17° légère. Le nom de ce général, mort à vingt-huit ans, est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles.

A. S....Y.

*Archives de la guerre. — Vict. et conquêtes*, t. II.

**BEYS** (*Charles* DE), poëte français, né à Paris en 1610, et mort le 26 septembre 1659. Passant sa vie gaiement, il cultiva Bacchus et Apollon, ce qui ne l'empêcha pas d'être mis à la Bastille comme auteur présumé de *la Miliade*, satire violente contre le cardinal de Richelieu. Après avoir prouvé son innocence, il fut mis en liberté. On a de Beys un poëme à la louange de Louis XIII (dans *les Triomphes de Louis le Juste*, 1649, in-fol.), des comédies, dont les principales sont : *Céline*, ou *les Frères rivaux*, représentée en 1636; — *les Fous illustres*, en 1652; — *l'Hôpital des Fous*, en 1635; — *le Jaloux sans sujet*, en 1635. On lui attribue la comédie des *Chansons;* Paris, 1640, in-12. Un recueil de ses poésies a paru sous le titre d'*Œuvres poétiques de Beys;* Paris, 1651, in-8°. Scarron, qui avait été son élève, lui a adressé une épître où il le compare à Malherbe. Cette pièce finit ainsi :

Quant à moi, Beys, je te jure  
Que mes yeux, de lire goulus,  
De tes vers déjà deux fois lus  
Ne pouvoient quitter la lecture;

Et je ne te saurois cacher
(Ce n'est pas pour le reprocher)
Qu'aux dépens de mes deux prunelles
Ton livre, où l'on voit tant de feu,
Qui te coûte à faire si peu,
Me coûte à lire six chandelles.
Je puis donc dire que le jeu,
En dépit du proverbe, autrement de l'adage,
Valoit bien la chandelle, et même davantage.

D. Nisard, *Hist. de la littérature française.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BEYS** (*Gilles*), célèbre imprimeur de la fin du seizième siècle, mourut à Paris le 19 avril 1593. Il est connu pour avoir, le premier, employé dans ses éditions les consonnes *j* et *v*, que Ramus, dans sa *Grammaire latine*, dont la première édition parut en 1557, avait déjà distinguées des voyelles *i* et *u*.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BEYSCHLAG** (*Frédéric-Jacques*), littérateur allemand, né à Halle, en Souabe, le 17 juin 1700; mort le 21 juillet 1738. Ses principaux ouvrages sont : *Sylloge variorum opusculorum*; — *Historische Erläuterung : ob der Reichs-Abschied von an. 1235, in deutscher Sprache abgefaszt worden* (Éclaircissements historiques sur cette question : Les constitutions de l'Empire, de l'année 1235, ont-elles été rédigées en langue allemande?); — *Collectio epistolarum de epocha linguæ germanicæ in constitutionibus Imperii publicis*; avec une suite.

Goetten, *Jetzt lebendes Gelehrtes Europa.*

***BEYSSEL** (*Jodoc*), jurisconsulte, philosophe et poëte allemand, vivait à Aix-la-Chapelle (Aachen), dans la seconde moitié du quinzième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Gesta Flandrensium*; — *De Seditione Gandensi*; — *De optimo Genere musicorum*; — *De Mysteriis Rosarii*; — *De christiano Ambitu*; — *Carmina et Epigrammata.*

Possevin, *Apparatus sacer.* — André, *Biblioth. belgica.* — Swert, *Athenæ belgicæ.*

***BEYSSER** (*Jean-Michel*), général français, né à Ribeauvillé en Alsace en 1734, exécuté à Paris le 13 avril 1794. Il entra d'abord comme chirurgien au service de la compagnie des Indes hollandaises, et fit la guerre dans l'Inde, à la solde du gouvernement hollandais. Rentré en France, il se distingua et conquit ses grades dans la guerre de Vendée. Il s'empara de Redon, Bourgneuf, Pornic, Babatre, de l'île de Noirmoutiers, et de Machecoul : il fut récompensé de ces services par le grade de général de brigade. Assiégé dans la ville de Nantes par l'armée royaliste aux ordres de Cathelineau, Charette, Bonchamps, d'Elbée et Talmont, il la repoussa, et sut maintenir dans la soumission la Bretagne, prête à se joindre à l'insurrection. Nommé général de division, il fut dénoncé une première fois; mais il se justifia, et fut renvoyé servir en Vendée. Il parcourut la contrée à la tête d'une colonne mobile qui eut avec les troupes royalistes de fréquents engagements, d'où elle sortit toujours victorieuse, jusqu'à la malheureuse journée de Montaigu (21 septembre 1793), où il fut laissé pour mort. Dénoncé de nouveau comme voulant ramener un roi en France, il fut enlevé d'au milieu de ses troupes, jugé, et condamné à mort. Il montra beaucoup de liberté d'esprit et de courage dans cette dernière circonstance.

De Courcelles, *Dict. hist. des Généraux français*, t. II.

**BEYTZ** (*Joseph-François*, baron DE), magistrat et savant belge, né à Bruges, mort en 1832. Il fut successivement substitut du procureur général du conseil de la Flandre autrichienne, puis conseiller-pensionnaire et greffier en chef du magistrat de la ville de Bruges. Après la réunion de la Belgique à la France, il fut élu, par le département de la Lys, membre du conseil des cinq-cents. Il combattit le projet d'exclure les ci-devant nobles des fonctions publiques; il proposa ensuite de former une garde départementale pour le corps législatif, et de mettre les grenadiers de la garde à la disposition du Directoire; il accusa aussi le ministre de la police, Duval, d'avoir fait arrêter un grand nombre de citoyens. Beytz, soupçonné d'avoir voulu s'opposer au 18 brumaire, fut proscrit; mais, étant parvenu à se justifier, il fut relevé de sa mise en surveillance, nommé préfet de Loir-et-Cher, puis commissaire du gouvernement auprès du tribunal d'appel de Bruxelles. En 1810, il devint procureur général près la cour impériale de la Haye; puis, premier président de celle de Bruxelles. Il exerça cet emploi jusqu'en 1814, époque où il rentra dans la vie privée. En 1830, il prit, comme député de la Belgique, une part active aux événements qui suivirent la révolution de son pays. On a de Beytz : un *discours inaugural*, prononcé le 25 mars 1806, pour l'installation de l'école de droit de Bruxelles; Bruxelles, 1806, in-4°; — deux *discours latins*, prononcés en 1810 et 1813; idem, 1813, in-4°; — des manuscrits achetés, après sa mort, pour la bibliothèque de Bourgogne, et dont les plus remarquables sont : *Manéthon restitué*; — *Histoire ancienne et critique de l'ouvrage qui a pour titre* : la République des Champs-Élysées.

Le Bas, *Diction. encyclop. de la France.* — *Magasin encyclopédique*, t. III, p. 136. — *Galerie des Contemporains*; Bruxelles, 1829, t. IX.

***BEZ** (*Ferrand* DE), poëte français, natif de Paris, mort en 1581. Il fut recteur de l'université de Paris, et principal du collége de Beauvais. Ses principaux ouvrages sont : *Poésies*; Paris, 1548, in-8°; — *Églogue ou Bergerie à quatre personnages*; Lyon, 1563, in-8°; — *Symbola et dicta cognitione digna nonnullorum regum francorum, ex variis auctoribus*; Paris, 1571, in-4°; — *In omnium regum Franconiæ et Franco-Galliæ res gestas compendium*; ibid., 1577, 1578, in-4°; — *les Épitres héroïques amoureuses aux Muses, dédiées à Dieu, Mécénas très-libéral*; ibid., 1579, in-12.

Goujet, *Bibliothèque française.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

**BEZARD** (*François-Simon*), vivait dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle et au com-

mencement du dix-neuvième. Député à la convention nationale par le département de l'Oise, il vota la mort de Louis XVI, et l'exécution dans le plus bref délai. Le 6 mars, il demanda la confiscation des biens des prêtres bannis ou déportés. Il vota contre le rétablissement de la loterie et contre la rentrée des émigrés. Il fut nommé substitut du commissaire du Directoire près le tribunal de cassation. Réélu au conseil des cinq-cents l'année suivante, il se montra partisan du coup d'État du 18 brumaire, et entra ensuite au tribunat, dont il devint secrétaire en 1800. Il en sortit en 1802, et fut nommé en 1811 conseiller à la cour impériale d'Amiens. Il fut exilé, en 1815, par la loi portée contre les *votants relaps*.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BEZBORODKO** (le comte *Alexandre-Alexandrovitch*), homme d'État russe, né en 1742, mort en juin 1799. Il était Petit-Russien, ainsi que l'indique son nom, et avait étudié à l'université de Kieff, alors la première de toute la Russie. Arrivé jeune à Saint-Pétersbourg, son esprit s'y fit remarquer, et lui obtint un rapide avancement. Pendant la guerre contre les Turcs, il servit comme secrétaire général auprès du comte Roumiantzoff; ses dépêches frappèrent par la clarté et l'élégance de la rédaction. Une aventure où il montra une facilité extraordinaire d'improvisation et une rare présence d'esprit lui valut toute la faveur de l'impératrice, qui l'employa dans plusieurs négociations et le fit ministre de l'intérieur. Le comte Bezborodko, dans ce poste difficile, sut unir l'esprit et le plaisir aux affaires. Ami passionné des beaux-arts, il poursuivait l'acquisition d'un tableau avec la même ardeur que le succès d'une intrigue de cour. Sa galerie, qui subsiste encore, était riche en toiles françaises; les seize plus beaux *Vernet* occupaient son cabinet de travail. Vers la fin du règne de Catherine, la jalousie du nouveau favori, Platon Zouboff, le fit presque disgracier : ce fut une recommandation auprès de Paul I$^{er}$, qui affecta, dans son court règne, de faire tout le contraire de sa mère. Le comte Bezborodko fut fait prince et employé par l'empereur dans les négociations avec l'Angleterre contre la France. Il mourut sans avoir été marié, et laissa son immense fortune à son frère Élie Alexandrovitch.

Sa prédilection pour la langue russe, qu'il parlait et écrivait avec une rare pureté, dans une cour où le français était seul en honneur, l'a fait ranger, par ceux qui s'appellent aujourd'hui les *vrais Russes* (*Nostoïastchic Rousskie*), au nombre des hommes qui ont le mieux mérité de la littérature nationale. — C'est son frère, et non lui, comme on l'a dit par erreur, qui a fondé à ses frais, en 1805, un gymnase de plein exercice à Néjin, patrie de la famille Bezborodko, dans le gouvernement de Thernizoff.

P. Douhaire.

Zélénetsky, *Histoire de la Littérature russe.*

**BÈZE**, ou plus exactement **BESZE** (*Théodore* de), célèbre théologien protestant, né à Vézelay en Bourgogne le 24 juin 1519, mort le 13 octobre 1605. Il fut, à Genève, le successeur de Calvin, et, en France, l'un des principaux promoteurs de la réforme littéraire du seizième siècle.

Le jeune Bèze montra de bonne heure les plus heureuses dispositions. A l'âge de neuf ans, il fut envoyé à l'université d'Orléans; puis il passa à celle de Bourges, afin de suivre les cours de Melchior Wolmar, savant helléniste allemand, l'un des premiers qui eussent apporté en France les doctrines de Luther. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans Bèze resta sous la direction de ce maître, qui lui inculqua une connaissance profonde des littératures grecque et latine. Après avoir terminé à Orléans ses études de droit, il vint à Paris en 1539, et s'y livra à la culture des lettres. C'est alors qu'il composa ses poésies latines qu'il réunit dans la suite, et publia sous le titre de *Juvenilia* (1).

Les plaisirs de la grande ville, la fréquentation des beaux-esprits et des poëtes, lui avaient fait oublier le luthéranisme. Éloigné de ses coreligionnaires proscrits et persécutés, il s'abstenait de prendre part aux affaires religieuses. Entraîné par le mouvement qui se faisait alors dans la littérature, il ne s'occupait que des lettres. « Il faisait partie, dit Pasquier, de cette grande compagnie qui mit la main à la plume sous le roi Henri II. Sève, Pelletier et lui, composèrent l'avant-garde de cette guerre que l'on entreprit contre l'ignorance, et furent les avant-coureurs de Ronsard et des autres poëtes. » Mais, en 1548, une maladie sérieuse ramena son esprit vers les idées religieuses, et lui rappela la promesse qu'il avait faite à Dieu d'abjurer les doctrines de la papauté; alors il se retira à Genève, et y embrassa la religion réformée. Il fut aussitôt nommé professeur de langue grecque à l'académie de Lausanne. Il occupa cette chaire pendant dix ans. Ce fut pendant son séjour à Lausanne qu'il publia son traité *De hæreticis a civili magistratu puniendis*, Paris, Robert Estienne, 1554, in-8° (2), composé dans le but de justifier le supplice de Servet, brûlé, en 1553,

(1) Ces poésies, assez lascives, dédiées à Melchior Adam, furent imprimées à Paris en 1548, petit in-8°, par Conrad Badius; la seconde page est ornée d'une gravure qui représente l'auteur à l'âge de vingt-neuf ans). C'étaient des péchés de jeunesse, dont il demanda ensuite pardon à Dieu et aux hommes (dans la préface de ces *poésies* à André Dudithius, 14 mai 1569). « Il est certain qu'il travailla à les supprimer, autant que ses ennemis travaillèrent à les faire vivre; et s'il consentit, à l'âge de soixante-dix-huit ans, que l'on fit une nouvelle édition de ses vers latins, ce ne fut pas pour y laisser insérer ceux qui causèrent du scandale. » (Bayle, *Dict. hist.*, article *Bèze*, note X). Les éditions de 1569, in-8°, 1576, in-8°, et 1597, in-4°, 1599, in-16, sont donc incomplètes. Les *Juvenilia* de Bèze se trouvent aussi, avec les poésies de Muret et de Jean Second, dans les *Amœnitates poeticæ*; Paris, 1757, in-12, et avec les *Juvenilia* de Joach. du Bellay et la *Pancharis* de Bonnefous, *ibid.*, 1799, in-12. (H.)

(2) Cet ouvrage a été traduit en français par Nicolas Colladon, sous le titre de *Traité de l'autorité des magistrats de la punition des hérétiques*; Genève, 1560, in-8°.

par le sénat de Genève. « Bèze, dit M. de Barante, plaide dans ce livre, avec d'assez mauvais arguments, la cause de l'intolérance; mais il est curieux de voir comment il établit et soutient cette doctrine. Il paraît qu'effrayés eux-mêmes du progrès que faisait l'esprit d'examen qu'il avait introduit dans les matières de religion, les réformateurs s'efforçaient, de tout leur pouvoir, de lui prescrire des bornes. Tout ce qu'ils n'avaient pas attaqué, ils voulurent qu'on le regardât comme inviolable. Élever une question nouvelle, c'était menacer l'Église et la religion d'une subversion totale, c'était détruire les choses indispensables au salut : pour mettre la religion et l'Église à l'abri de ces dangers, les princes et les magistrats ne pouvaient déployer assez de sévérité et de supplices contre les novateurs (1), parce qu'aucune entreprise ne trouble autant le repos des sociétés que l'hérésie et l'irréligion. Les exemples tirés de l'Écriture, les textes de saint Paul, les constitutions de quelques empereurs romains, sont cités pour établir les pouvoirs des puissances civiles contre les hérétiques; et Bèze en tourmente le sens pour qu'ils ne signifient que ce qu'il veut. Du reste, en remettant le glaive aux magistrats civils, en les pressant, au nom de Dieu et de la religion, de s'en servir contre les hérétiques et les amis des nouveautés, il fait de ces magistrats les instruments presque passifs des pasteurs et des théologiens. C'est à ceux-là qu'appartient le jugement de la doctrine; en sorte que l'autorité temporelle a bien le droit de mort contre les hérétiques, mais elle ne peut l'exercer qu'après le jugement. »

De Bèze publia en 1556 sa version du *Nouveau Testament*, qui eut depuis un grand nombre d'éditions. En 1558, il se rendit auprès des princes protestants d'Allemagne, alliés de Henri II, afin de solliciter leur intercession auprès du roi de France en faveur des huguenots qu'il persécutait. En 1559, il quitta Lausanne et vint se fixer à Genève, où Calvin lui fit obtenir le droit de bourgeoisie, et le fit nommer, peu de temps après, recteur et professeur de théologie à l'académie. La même année, les calvinistes français le prièrent de se rendre auprès du roi de Navarre : ils avaient besoin de la protection d'un seigneur puissant, et Théodore de Bèze réussit à convertir Antoine de Bourbon et sa femme, qui laissèrent prêcher librement le calvinisme à Nérac, y firent bâtir un temple, et, de plus, ordonnèrent la destruction de toutes les églises et de tous les monastères de cette ville. Dès lors Théodore de Bèze se trouva occuper, dans le mouvement du seizième siècle, la place qui lui convenait : érudit par goût, bel esprit par nature, théologien protestant un peu par hasard, mais inébranlable dans sa conviction, il devait être le diplomate de son parti. Il avait fait ses preuves dans ses ambassades d'Allemagne et de Navarre; il devint le négociateur des intérêts religieux et politiques des réformés. En 1561, il assista au colloque de Poissy. Catherine de Médicis hésitait encore entre les deux partis religieux qui divisaient la France; elle voulait d'ailleurs se faire rechercher également par l'un et par l'autre, en donnant des craintes aux catholiques, et en faisant concevoir quelques espérances aux réformés. C'est pourquoi elle vint assister elle-même avec le jeune roi son fils (Charles IX) aux conférences de Poissy. Les réformés étaient représentés par Théodore de Bèze, assisté par quelques-uns des théologiens de son parti; les catholiques avaient pour représentant le cardinal de Lorraine, assisté de Montluc, évêque de Valence. Après de longues discussions, qui roulèrent principalement sur le dogme de la présence réelle et sur quelques autres points de controverse non moins épineux, le cardinal de Lorraine et Théodore de Bèze se séparèrent, plus divisés d'opinions qu'ils ne l'étaient auparavant; de sorte que le colloque de Poissy eut un résultat tout opposé à celui que les hommes sincèrement religieux en avaient attendu (1).

En 1562, il vint prêcher à Paris. C'est à cette époque qu'il exerça la plus grande influence sur la conduite politique du parti calviniste. Les catholiques l'accusèrent d'avoir été l'instigateur de la conjuration d'Amboise. Ce qui est plus certain, car il en convient lui-même, c'est qu'il eut une part importante dans la résolution que prirent les calvinistes de faire la guerre à la cour. Seulement, il faut distinguer son rôle de celui des princes du sang. Les guerres de religion du seizième siècle eurent un double caractère; elles furent plus politiques que religieuses : l'on ne doit y voir qu'une réaction féodale qui s'appuya sur le calvinisme, il est vrai, et qui s'en servit, mais uniquement pour l'exploiter à son profit. Le rôle des prédicants en général, et celui de Bèze en particulier, se borna à seconder le soulèvement des seigneurs et à leur donner une armée, les huguenots, et un prétexte, la liberté de conscience; mais on ne peut les regarder comme la cause première de la guerre. Lors de l'assassinat du duc de Guise par Poltrot, il ne put dissimuler sa joie; et Bossuet lui reproche d'avoir donné à ce meurtre la couleur d'une action ins-

(1) On sait combien les pays de la Souabe et les anabaptistes de Westphalie furent cruellement traités par les luthériens.

(1) Une phrase, entre autres, sur l'eucharistie fit murmurer l'assemblée. Voici comment Bèze (*Hist. Ecclesiast.*, liv. IV, p. 516) s'exprime lui-même à ce sujet: « Nous disions que le corps de Jésus-Christ est esloigné du pain et du vin autant que le plus haut ciel est esloigné de la terre... Ceste seule parole fut cause que les prélats commencèrent à bruire et murmurer, dont les uns disoient, *Blasphemavit*, les autres se levoient pour s'en aller, ne pouvants faire pis, à cause de la présence du roy. Entre autres, le cardinal de Tournon, doyen des cardinaux, qui estoit assis au premier lieu, requist au roy et à la royne qu'on imposast silence à de Bèze, ou qu'il lui fust permis et à sa compagnie de se retirer. Le roy ne bougea, ni pas un des princes; et fut audiance donnée pour parachever. »

pirée, mais on ne saurait l'accuser d'aucune complicité.

En 1563, Théodore de Bèze retourna à Genève; et Calvin étant mort l'année suivante, il lui succéda dans toutes ses fonctions, et fut dès lors regardé comme le chef des calvinistes à Genève et en France. En 1570, il vint présider le synode de la Rochelle. En 1574, il fut employé à une négociation importante en Allemagne. Jusqu'en 1600 il professa la théologie, et décida des questions de controverse. Mais depuis cette année jusqu'à sa mort, arrivée en 1605, la faiblesse de sa santé ne lui permit plus de servir son parti autrement que par ses conseils.

Jusqu'ici nous avons surtout présenté Théodore de Bèze comme l'un des principaux agents du parti calviniste : il nous reste maintenant à l'apprécier comme écrivain. C'est dans les lettres surtout que Bèze fut novateur. Déjà nous avons dit que, profondément versé dans les littératures anciennes, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus en France au grand mouvement de la renaissance. Il fut aussi l'un de ceux qui tendirent à donner à ce mouvement une bonne direction. On trouve en effet, dans ses ouvrages, les idées les plus justes sur l'emploi qu'il convient de faire des monuments littéraires que nous ont laissés les anciens : on doit les consulter, suivant lui, et les prendre pour modèles, mais ne pas imiter un grand nombre d'auteurs qui, *cuidant enrichir nostre langue, l'accoustrent à la grecque et à la romaine*. Pour lui, il s'inspira heureusement de l'antiquité : sa tragédie du *Sacrifice d'Abraham* (Lausanne, 1550, in-8°; Paris, 1553; Middelbourg, 1701), qu'il composa sur le modèle des chefs-d'œuvre de l'art dramatique chez les Grecs, est pleine de sensibilité, et témoigne de la pureté de son goût. Citons-en seulement quelques vers, tirés du monologue d'Abraham sur le point de tuer son fils :

Qu'un autre soit de mon fils meurtrier!
Hélas! Seigneur, faut-il que cette main
Vienne à donner ce coup trop inhumain?
Las! que diray-je à la mère dolente,
Si elle entend cette mort violente?

Quoique doué d'un talent bien supérieur à celui de Ronsard et de tous les écrivains de la pléiade, jamais Bèze ne fit, comme eux, de l'art pour l'art. Alors même qu'il cherchait à faire passer dans notre langue les beautés des littératures anciennes, il tendait uniquement à se procurer un instrument de persuasion plus puissant, et à l'aide duquel il pût faire triompher plus sûrement ses opinions. Tous ses ouvrages ont un but éminemment pratique; à ceux déjà cités nous ajouterons encore : *Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France, depuis l'an* 1521 *jusqu'en* 1563; Anvers (Genève), 1580, 3 vol. in-8°; — *Confessio Christianæ fidei, cum papisticis hæresibus, ex typ. J. Bonæfidei*; Genève, 1560 et 1595, in-8°; — *Comédie du pape malade, par Thrasybule Phénice*; ibid., 1561, in-8°; 1584, in-16 : on en trouve un extrait dans la *Bibliothèque du Théâtre Français*, par la Vallière; — *Traduction en vers françois des psaumes omis par Marot*; Lyon, 1563, in-4°; réimprimée un grand nombre de fois, avec la traduction de Marot, dans les livres à l'usage de l'Église protestante; — *Histoire de la Mappemonde papistique, par Frangidelphe Escorche-Messes*; imprimée à Luce-nouvelle (Genève), 1567, in-4°; — *le Reveil-matin des François et de leurs Voisins, par Eusèbe Philadelphe*; Édimbourg, 1574, in-8°; — *de Peste quæstiones duæ explicatæ : una sitne contagiosa; altera, an et quatenus sit christianis per secessionem vitanda*; Genève, 1579, in-8°; Leyde, 1536, in-12 : cet ouvrage est l'un des plus rares de Bèze; — *Icones, id est veræ imagines virorum doctrina simul et pietate illustrium*; Genève, 1580, in-4°; traduit en français par Simon Goulart, sous le titre de *Vrais pourtraicts des hommes illustres en piété et en doctrine, etc.; plus, 44 emblèmes chrétiens*; 1581, in-4°; — *Tractatio de repudiis et divortiis; accedit Tractatus de Polygamia*; ibid., 1590, in-8°; — *Epistola magistri Passaventii, ad Petrum Lysetum*. — Bèze a en outre pris part à la traduction de la Bible corrigée sur l'hébreu et sur le grec par les pasteurs de l'Église de Genève, 1588, in-fol.

Bèze fonda réellement l'académie de Genève, lui donna des règles, et lui imprima, par son enseignement, une impulsion qui se fait encore sentir aujourd'hui.

Bolzec, *Histoire de la vie, mœurs et déportements de Théod. de Bèze*; Paris, 1577, in-8°; ibid., 1582, in-8°; Turin, 1582, in-8°. — Taillepied, *Vie de Théod. de Bèze*; Paris, 1577, in-12; Douay, 1616, in-12. — Laurent, *Oratio de clarissimi theologi Theod. Bezæ obitu*; Genève, 1616, in-8°; ibid., 1627, in-8°. — Fay, *De vita et obitu Theod. Bezæ Vezelii, ecclesiastæ et sacrarum litterarum professoris Genevæ*; Genève, 1606, in-4°. — Solomeau, *Brief-discours de la vie et mort de Théodore de Bèze, avec le catalogue des livres qu'il a composés*; Genève, 1619, in-8°. — Vega, *De vita et miraculis Lutheri, Calvini et Bezæ*; Wilna, 1646, in-8°. — *Theod. Bezæ Lebensbeschreibung*; Hanau, 1641, in-8°; — Ziegenbein, *Leben Calvins und Bezas*; Hambourg et Leipzig, 1789, in-8°. — Schlosser, *Leben des Theodore Beza und des Petrus Martyr Vermigli*; Heidelberg, 1809, in-8°. — Baum, *Theod. Bezæ, nach handschriftlichem Quellen*; Leipzig, 1843, in-8°. — Bayle, *Dictionnaire historique*. — Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, t. I. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — De Barante, *Mélanges*, t. I. — *Notice* par Marron, dans la *Galerie française*, t. I.

**BÈZE** (*le Père*), physicien et naturaliste français, vécut dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il se voua à la prédication, et fut missionnaire dans l'Inde. On a de lui : *Description de quelques arbres et de quelques plantes de Malagua*, insérée dans l'ouvrage intitulé *Observations de physique et de mathématiques, envoyées des Indes à l'Académie des sciences par les pères Jésuites*; Paris, 1692, in-4°. On la trouve aussi dans les *Mémoires de l'Académie*, de 1666 à 1699, t. IV.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

***BEZEREDJ** (*Amélie*), femme de lettres, née en 1804 dans le comitat d'Eisenbourg, en Hongrie; morte en 1837. Elle fut l'épouse d'un des membres les plus marquants de l'opposition hongroise avant 1848. Douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, elle s'acquit surtout l'estime par la part active qu'elle prit à la fondation de crèches et d'écoles pour l'enfance. On a d'elle: *Nouvelles et récits*; Pesth, 1840, 2 vol.; — *Flori-Eoekive*; ibid., 3e édit., 1846; — *Foeldesi estvek*; ibid., 2e édit., 1848.

*Dictionnaire de la Conversation.*

**BEZIERS** (*Michel*). *Voy.* BESIERS.

**BEZONS** (*Claude* BAZIN, seigneur DE), magistrat et littérateur français, né à Paris en 1617, mort en 1684. A l'âge de vingt-deux ans, il fut pourvu d'une charge d'avocat général au grand conseil. Nommé ensuite intendant du Languedoc, il en exerça les fonctions pendant vingt ans avec beaucoup d'habileté. Il remplaça, en 1643, le chancelier Séguier à l'Académie française, et fut le premier qui, à l'exemple de Patru, prononça un discours de réception. On a de lui: *Discours sur le traité de Prague fait, le* 30-20 *mai* 1635, *entre l'Empereur et le duc de Saxe; translaté du latin et augmenté des articles mêmes du traité*; Paris, 1637, in-8°; — *Discours prononcés en* 1666 *aux États de Carcassonne*, comme intendant de la province de Languedoc.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BEZONS** (*Armand* BAZIN DE), prélat français, fils du précédent, mourut le 8 octobre 1721. Il obtint en 1685 l'évêché d'Aire; en 1698, l'archevêché de Bordeaux, et en 1719, celui de Rouen. Il avait été député de la province de Bordeaux aux assemblées du clergé de 1705, 1707, 1710, 1711 et 1715. Ses grandes connaissances dans les affaires ecclésiastiques le firent nommer membre du conseil de conscience qui fut établi au mois de septembre 1715, après la mort de Louis XIV. Il fut aussi admis depuis dans le conseil de régence, et chargé de la direction des économats. On doit adresser à ce prélat un reproche très-grave, celui d'avoir permis que l'infâme Dubois fût ordonné dans son diocèse. On a de lui: *Ordonnances synodales du diocèse de Bordeaux*; Bordeaux, 1704, in-8°; — *Procès-verbal de l'assemblée du clergé tenue en* 1685 *à Saint-Germain-en-Laye*; Paris, 1690, in-fol.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BEZONS** (*Jacques* BAZIN, *seigneur* DE), maréchal de France, frère du précédent, naquit le 14 novembre 1646, et mourut à Paris le 22 mai 1733. Bezons servit en 1667 en Portugal; en 1668, en Catalogne. Il fit en 1668, avec le duc de la Feuillade, l'expédition de Candie; se trouva, le 25 juin 1669, à l'attaque du retranchement turc, et revint en France, la même année, avec toutes ses troupes. Il devint ensuite aide de camp du lieutenant général le Bret, chargé en 1670 de dissiper les rebelles du Vivarais. En 1672 et 1673, il fit la guerre en Hollande, sous Turenne; en 1674, il fut blessé à la bataille de Senef, gagnée par le prince de Condé. Nommé en 1671 capitaine de cuirassiers, il se trouva en cette qualité au passage du Rhin, et à toutes les actions auxquelles son régiment prit part jusqu'à la bataille de Senef, où il fut blessé. Nommé colonel de cavalerie à la suite de cette affaire, il se trouva à tous les siéges qui eurent lieu dans la guerre de Flandre. En 1688 il fut fait brigadier, et servit en cette qualité au siége de Philipsbourg et à la bataille de Steinkerque (1692). Il fut ensuite nommé maréchal de camp, se trouva encore à la bataille de Nerwinden, et fut chargé, après la paix de Riswick, du gouvernement de Gravelines. Bezons déploya, pendant la guerre de la succession d'Espagne, une grande activité; il prit part à toutes les actions de la campagne d'Italie, commanda en 1707 le corps d'observation du Rhône, se trouva ensuite à la levée du siége de Toulon, et alla en 1708 en Espagne, où il prit Tortose. Nommé lieutenant général en 1702, il reçut enfin le bâton de maréchal en 1709. En 1710 il commanda l'armée du Rhin, et prit Landau en 1713. Après la mort de Louis XIV (1715), il fut nommé membre du conseil de régence.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

**BEZOUT** (*Étienne*), mathématicien français, né à Nemours en 1730, mort le 27 septembre 1783 à Paris. La lecture de quelques ouvrages de géométrie lui révéla sa vocation. Obligé de se livrer à l'instruction, il consacra ses loisirs à des recherches sur le calcul intégral (sur les quantités différentielles qui, n'étant pas intégrales par elles-mêmes, le deviennent néanmoins quand on y joint des quantités de mêmes formes qu'elles). Deux mémoires sur ce sujet lui ouvrirent, en 1758, les portes de l'Académie des sciences; il n'avait encore que vingt-huit ans. Les goûts de Bezout l'auraient porté à embrasser les généralités du calcul; mais, père de famille sans fortune, il sut renoncer à ce genre d'études qui conduit plus à la gloire qu'à la richesse, et il accepta, en 1763, la place d'examinateur des gardes de la marine. M. de Choiseul le chargea en même temps de la composition d'un ouvrage pour l'instruction de ces élèves; et Bezout publia, de 1764 à 1767, son *Cours de Mathématiques à l'usage des gardes du pavillon et de la marine*, 4 vol. in-8°; Paris. Dans ce cours il traite, d'une manière simple, des questions élevées, dont la solution, indispensable pour la construction des vaisseaux, était jusqu'alors ignorée par les élèves de la marine. Bientôt après, en 1768, nommé examinateur pour l'artillerie, il publia un *Cours de mathématiques à l'usage du corps royal de l'artillerie*; Paris, 1770-1772, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage et celui qu'il avait composé pour les gardes de la marine ont été fondus en un seul, sous le titre de *Cours complet de mathématiques à l'usage de la marine, de l'artillerie et des élèves*

*de l'École polytechnique*, 6 vol. in-8°; Paris, 1780. On peut reprocher à Bezout d'avoir trop souvent négligé des démonstrations indispensables dans l'enseignement des sciences exactes; son traité, le seul complet qui ait existé pendant longtemps, n'en a pas moins servi de base à l'instruction durant de longues années, et acquis à son auteur une immense popularité. En 1779 parut la *Théorie générale des équations algébriques ;* Paris, 1779, in-4°, avec plusieurs planches, à laquelle Bezout travaillait depuis 1762 : cette théorie n'a certes pas tranché toutes les difficultés que présente cette partie du calcul; mais elle a du moins fait pressentir la marche à suivre pour arriver à une solution complète. Bezout, adonné à la géométrie, cultivait cependant avec succès les sciences physiques; il a le premier fait connaître les grès cristallisés de Fontainebleau, qui, depuis, ont été l'objet d'importantes recherches. Ce savant modeste était d'un caractère fort doux; cependant son abord froid prévenait mal en sa faveur ceux qui le connaissaient peu, ce qui a fait dire à Condorcet qu'il y avait deux hommes en lui : l'homme des amis, et l'homme des étrangers. Des fatigues occasionnées par ses constants travaux, et aggravées par des chagrins, ont abrégé sa carrière. [*Enc. des g. du m.*, avec addit. ]

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

*BEZZI (*Giovanni-Filippo*), surnommé *Giambologna*, peintre, sculpteur et graveur, vivait à Bologne vers 1690. On y connaît plusieurs ouvrages de cet artiste, tels qu'une tête de saint Philippe Néri à la *Certosa*, et les ornements de l'autel de la sacristie de Saint-Dominique.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.* — Crespi, *Felsina Pittrice.*

*BEZZI (*Giovanni-Francesco*), peintre, né à Bologne vers 1500, mort en 1571, surnommé *le Nosadella*, du nom de la rue qu'il habitait. Élève de Pellegrino Tibaldi, il peignit beaucoup à Bologne et dans d'autres villes, sans imiter son maître. Ses principaux ouvrages à Bologne sont : à Sainte-Marie-Majeure, une *Circoncision* terminée par Prospero Fontana; — au *Buon-Gesù*, une *Annonciation ;* — à l'oratoire de *Sancta-Maria della Vita, la Vierge et plusieurs Saints ;* — enfin au palais Savini, une chambre entière peinte à fresque en 1558. Bezzi tint jusqu'à sa mort une école très-suivie, surtout par la noblesse bolonaise. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica.* — Malvasia, *Felsina Pittrice.*

*BEZZI (*Julien*), poëte italien, natif de Forli, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *le Plejadi, tragedia da recitarsi in musica;* Forli, 1628; — *la Maga innocente, favola pastorale tragicomica;* Bologne, 1649, in-12; — *le Disgrazie poetiche ;* ibid., 1654, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BEZZICALUVA (*Ercole*), peintre et graveur, né à Pise vers 1600, travaillait encore en 1640. Il fut élève de Giulio Parigi. Doué d'une imagination féconde, dessinateur facile, il fit beaucoup de compositions, qu'il grava dans la manière de Callot et d'Étienne de la Belle; il affectionnait les batailles, les paysages et les arabesques. On lui attribue un bon tableau, représentant plusieurs saints, placé dans le chœur de l'église Saint-Étienne de Pescia. L'archiduc d'Inspruck l'appela à son service, et le grand-duc, son souverain naturel, le fit (singulière récompense de son mérite) mestre de camp honoraire et châtelain des forteresses de Livourne et de Sienne. E. B—N.

Morrona, *Pis illustrata.* — Ticozzi, *Dizionario.*

*BEZZUOLI (*Giuseppe*), peintre, né à Florence en 1784. Il occupe un des premiers rangs parmi les artistes contemporains d'Italie. C'est dans sa patrie que se trouvent ses principaux ouvrages; il suffira de citer : au palais Borghèse, deux plafonds représentant *la Toilette de Vénus*, et cette *déesse enlevant Ascagne ;* — à Saint-Remi, *le Baptême de Clovis ;* — dans un tabernacle adossé, *Via del Palagio ;* — à la demeure des fameux historiens Villani, une *Madone* à fresque qui a remplacé une *Vierge* du Pocetti, détruite par le temps; — enfin, au palais Pitti, une grande composition représentant l'entrée du roi Charles VIII à Florence. L'auteur de cette notice a été témoin de l'enthousiasme excité par ce dernier tableau, lorsqu'en 1829 il fut exposé pour la première fois aux regards du public dans une des salles de l'Académie des beaux-arts. Le portrait de Bezzuoli figure dans la collection iconographique de la galerie de Florence. E. B—N.

Fantozzi, *Guida di Firenze.*

*BHAGODAS, disciple de Kabir, est l'auteur du petit Vidjak, le plus répandu des livres de la secte des Kabirpanthis. Cet ouvrage est écrit en vers harmonieux (quinzième siècle). L....S.

Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindoue.*

* BHÂGOURI, grammairien indien, auteur d'un vocabulaire antérieur à Amara Sinha. L....S.

*Recherches asiatiques*, t. VII. — Wilson, préface de la 1re édition du *Dictionnaire sanscrit.*

BHÂNOU DATTA, poëte indien, auteur d'un poëme appelé *Rasa Mandjari*, sur l'art de faire des vers. Il a fait un autre ouvrage, *le Rasa-Taringinî*, qui contient des règles de Bharata lui-même. L....S.

Wilson, *Théâtre hindou; Système dramatique des Indiens.*

*BHARATA. Plusieurs princes, dans l'Inde ancienne, ont porté ce nom. C'est de l'un d'eux que l'Inde avait été appelée *le pays de Bharata.* Un autre roi, de la race lunaire, fut le prédécesseur de ces princes qui se disputèrent l'empire sous le nom de Pândavas et de Côravas, 1200 ans avant notre ère. De son nom est venu le titre que l'on donne au grand poëme qui chante leurs exploits, *Mahâbhârata.* L....S.

*BHARATA MULLA, grammairien indien, auteur d'un vocabulaire intitulé *Dwiroûpa cocha.* Il vivait dans le milieu du dernier siècle, et a

écrit des commentaires sur plusieurs compositions célèbres. L....s.

Wilson, préface de la 1re édition du *Dictionnaire sanscrit.*

* **BHARATA MOUNI** est regardé chez les Indiens comme l'inventeur du drame. Il est l'auteur d'un ouvrage sur l'art dramatique, cité dans les commentateurs. L....s.

Wilson, *Théâtre hindou; Système dramatique des Indiens.*

* **BHÂRAVI**, poëte indien, auteur d'un grand poëme intitulé *Kirâtârdjouníya.* Colebrooke a donné l'analyse de ce poëme, édité à Calcutta et traduit par Schutz; Bielefeld, 1842.

*Recherches asiatiques*, t. X.

* **BHARTRI-HARI**, que l'on regarde comme le frère du roi Vicramâditya, avait été roi d'Oudjayanì. Dégoûté du monde par suite de ses chagrins domestiques, il quitta le trône et se fit religieux. On lui attribue un poëme moral composé de trois cents distiques. Ce poëme a été publié et traduit par M. de Bohlen, à Berlin, 1833. On le distingue d'un autre Bhartri-Hari, fils de Dhara-Swâmi, qui a composé en vingt-deux chants un poëme grammatical, intitulé *Bhatticâvya*, dont le sujet est l'histoire de Rama, édité à Calcutta en 1828. Colebrooke attribue au premier Bhartri-Hari une grammaire en vers, nommée *Cáricá.* L....s.

*Recherches asiatiques*, t. VII et X.

* **BHÂSCARA ÂTCHÂRYA** a écrit un traité sur l'algèbre, appelé *Vidjaganita.* Il vivait dans le onzième ou le douzième siècle, étant né, dit Bentley, en 1072. Il est aussi l'auteur du *Lilavati*, traité d'arithmétique en vers, traduit en persan par l'ordre d'Akbar, et d'un ouvrage d'astronomie appelé *Siddhoûta Siromani.* Il a connu la précession des équinoxes. L....s.

*Recherches asiatiques*, t. VI, IX, XII.

* **BHATTA NÂRÂYANA**, poëte indien, auteur d'un drame intitulé *Véni Sanhara.* Il a dû vivre vers le neuvième siècle; il était originaire de Canoge. L....s.

Wilson, *Théâtre hindou.*

**BHATTODJI DÎKCHITA**, grammairien indien, auteur d'un ouvrage appelé *Siddhânta cómoudí.* Il vivait en 1600. On cite encore de lui divers ouvrages. L....s.

*Recherches asiatiques*, t. VII. — Wilson, préface de la 1re édition du *Dictionnaire sanscrit.*

* **BHATTOTPALA**, astronome indien qui a commenté Varâhamihira. Bentley le fait vivre en 968. L....s.

*Recherches asiatiques*, t. XII.

* **BHAVABHOÛTI**, poëte dramatique indien, dont on a plusieurs pièces, entre autres celle qui est intitulée *Málati* et *Mádhava*, traduite par M. Wilson. M. Tulberg en a publié le texte à Bonn, 1840. On croit que Bhavabhoûti vivait dans le huitième siècle, à la cour d'un roi de Canoge; il était né dans le Vidarbha. L....s.

Wilson, *Théâtre hindou.*

* **BHÂVA MISRA**, grammairien indien, vivait en 1600. Il est auteur du *Bhâva-Pracâsa.*

Wilson, préface de la 1re édit. du *Dictionnaire sanscrit.*

* **BHODJA DÉVA**, roi de Dhârâ, dans l'Inde, vivait vers la fin du dixième siècle ou le commencement du onzième. Il protégeait les lettres, et avait rassemblé autour de lui les savants de son époque, dont neuf sont appelés les *neuf perles* de sa cour. On lui attribue divers ouvrages, comme un commentaire sur la philosophie du Patandjali, un livre de géographie, un traité de rhétorique, appelé *Saraswatí cantábharana.* L....s.

Wilson, préface de la 1re édition de son *Dictionnaire sanscrit.*

* **BHRIGOU**, un des sept patriarches de la race indienne, sur lequel nous n'avons rien à dire, parce que c'est un personnage mythologique. Mais il y a un autre Bhrigou qui est fils de Viswâmitra, et qui doit être l'auteur des hymnes du *Rig-Véda* qui portent son nom. Les lois de Manou ont été promulguées par un Bhrigou. L....s.

Langlois, *Traduction du Rig-Véda.* — Loiseleur-Deslongchamps, *Lois de Manou.*

**BIACCA** (l'abbé *François-Marie*), littérateur italien, né à Parme le 12 mars 1673, mort dans la même ville le 15 septembre 1735. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il fut admis, en qualité de chapelain et de précepteur, dans la famille Sanvitali. Il y resta vingt-six ans, et y serait demeuré jusqu'à la fin de ses jours, s'il n'eût voulu défendre l'historien Josèphe contre le jésuite César Calino. Mais le chef de la maison Sanvitali, qui était dévouée aux jésuites, congédia son ancien précepteur, dont l'ouvrage contre Calino avait été publié par l'indiscrétion d'un dépositaire infidèle. Biacca était membre de l'Académie Arcadienne; il y était connu sous le nom de Parmindo Ibichense, dont il a signé plusieurs de ses ouvrages. On a de lui : *Ortografia manuale, osia arte facile di correta-mente scrivere e parlare*; Parme, 1714, in-12; — *Trattenimento istorico e cronologico in tre libri*, etc.; Milan, 1728, 2 vol. in-4°; — *Notizie istoriche di Rinuccio, cardinale Pallavicino, di Pompeo Sacco Parmigiano, di Cornelio Magnie, del conte Nicolo Cicognari Parmigiano* (dans les vol. 1 et 2 des *Notizie istoriche degli Arcadi morti*; Rome, 1720, in-8°); — *le Selve di Stazio, tradotte in verso sciolto* (t. III des traduct. en vers italiens de tous les anciens auteurs latins); Milan, 1732, in-4°; — *le Opere di Cajo Valerio Catullo, tradotte de Parmineo Ibichense* (t. III de la même collection). Ses poésies diverses sont disséminées dans différents recueils.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené, *Histoire litteraire de l'Italie.*

**BIAGI** (*Jean-Marie*), né à Roveredo en 1724, mort en 1777. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il y enseigna la grammaire et y professa la rhétorique. Il fut l'un des membres fondateurs de la société des *Agiati*, dont les archives conservent encore plusieurs de ses

pièces de vers et de ses morceaux d'éloquence. Entré dans l'état ecclésiastique, il n'était pas moins versé dans les sciences sacrées que dans l'érudition profane; aussi fut-il nommé secrétaire d'une assemblée ecclésiastique qui se réunit à Roveredo. On a de lui : une *Préface* pour une édition de Saint-Jean Chrysostome, imprimée à Roveredo, 1753; — *de Situ Austriæ, subjectarumque regionum*; Roveredo, 1772.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BIAGI** (le père *Clément*), archéologue italien, né à Crémone en 1740, mort à Milan en 1804. Il entra chez les camaldules, et se voua à des recherches d'érudition qui lui valurent la bienveillance du chevalier Jacques Nani. Ce patricien ouvrit au P. Biagi son magnifique musée. Le savant religieux fut cependant contraint d'abandonner l'archéologie pour les études théologiques, et pour la direction du *Diario ecclesiastico*; il s'acquitta avec un grand succès de cette double tâche, à laquelle il renonça, après avoir obtenu sa sécularisation. On a de lui : *Ragionamento sopra un' antica statua nuovamente scoperta nell' agro romano*; Rome, 1772, in-4°; — *Monumenta græca ex musæo J. Nanii illustrata*, ibid., 1785; suite de l'ouvrage, 1787, in-4°, fig.; — *Tractatus de decretis Atheniensibus, in quo illustratur singulare decretum Atheniense, ex musæo J. Nanii*; ibid., 1787, 3 vol. in-4°; — une édition de la traduct. ital. de l'*Argonautique* de Val. Flaccus, enrichie des notes inédites du cardinal Flangini; — une traduction du *Dictionnaire théologique* de Bergier, avec des additions.

*Revue encyclopédique*, t. VI, p. 502. — Le P. Paulin de Saint-Barthélemy, *Éloge de Biagi*, dans le *Giornale di Padova*, décembre 1805. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

**BIAGIOLI** (*Nicolas-Josaphat* **BIASCIOLI**, dit), grammairien et littérateur italien, né à Vezzano, dans l'État de Gênes, en 1768; mort le 13 décembre 1830. Il fit ses humanités à Rome, et, à l'âge de dix-sept ans, obtint une chaire de littérature grecque et latine à l'université d'Urbain. Partisan de la révolution qui, sous la protection française, tenta de rétablir la république romaine, il fut pourvu d'une préfecture. Quand les Français évacuèrent l'Italie en 1799, Biagioli se réfugia à Paris, où il fut nommé professeur d'italien au Prytanée. La prompte suppression de cette chaire l'obligea d'ouvrir un cours de langue et de littérature italiennes. Le succès qu'obtint cette entreprise lui acquit une grande réputation, qu'augmentaient encore ses ouvrages. Il s'y montra l'implacable adversaire de tous ceux qui se permettaient de critiquer Dante ou Pétrarque, et se livra à ce sujet à une polémique qui se prolongea jusqu'à sa mort. On a de lui : *Grammaire italienne élémentaire et raisonnée*, avec un traité de la poésie italienne; Paris, 1805 et 1829, in-8°; — *Grammatica raggionata della lingua francese*; ibid., 1808, in-8°; — *Trattato della poesia italiana*; ibid., 1819, in-8°; — *Préparation à l'étude de la langue latine, suivie d'une nouvelle méthode d'analyse logique et d'analyse grammaticale, et de l'application de cette méthode à cinquante exercices*; ibid., 1829, in-8°; — un poëme latin sur la mort de Kemble, acteur anglais; des poésies sur la naissance de Rossini, sur le Sacre de Charles X, etc.; — des éditions de la trad. ital. de Tacite, par Davenzati; Paris, 1804, 3 vol. in-12; — des *Lettres* du cardinal Bentivoglio; ibid., 1807, in-12, avec des notes grammaticales et analytiques; — *Tesoretto della lingua Toscana*, etc.; ibid., 1815, 1822, in-8°; — enfin des éditions de Dante, 1818, 3 vol. in-8°, et de Pétrarque, 1821, 3 vol. in-8°, avec une vie de Pétrarque, des commentaires, et un argument pour chaque pièce. — Biagioli a laissé manuscrits : un commentaire historique et littéraire sur le *Décameron* de Boccace; — une vie de Dante, avec un travail sur les éditions, les traductions, les commentaires de ce poëte, et les critiques dont il a été l'objet; — *Racconto di visioni e fatti veri riguardenti la sesta edizione della grammatica nostra*, et *Saggio dei sublimi fatti in Italia sulla Divina Commedia*; Paris, 1813; — un *Dictionnaire italien*, sur un nouveau plan.

Henri Bescherel, *Notice sur Biagoli*, dans la *Revue encyclopédique*, février 1831.

**BIALOBOCKI** (*Jean*), poëte polonais, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui : plusieurs poëmes sur la guerre contre les Cosaques; Cracovie, 1649-1653; — un recueil de poésies sur la nation polonaise, ses rois, ses reines, ses princes et ses princesses; ibid., 1661; — des hymnes traduits du latin; ibid., 1648.

*Encyclopédie polonaise.*

**BIAMONTI** (l'abbé *Joseph-Louis*), poëte et philosophe italien, né à Vintimille en 1730, mort à Milan le 13 octobre 1824. Après ses études ecclésiastiques, il fut admis comme précepteur dans quelques familles nobles; ses élèves, devenus plus tard ses protecteurs, lui fournirent les moyens d'accroître ses connaissances et de les manifester. Le prince Khevenüller le choisit pour conservateur de sa bibliothèque; Biamonti ne quitta cette place que pour une chaire d'éloquence à l'université de Bologne, d'où il fut appelé à celle de Turin. Forcé par l'âge et les infirmités d'abandonner le professorat, il se retira à Milan, dont l'Institut l'avait reçu comme membre honoraire; Biamonti était, en outre, de l'Académie des sciences de Turin. On a de lui : une *Grammaire de la langue italienne*; — un Traité sur l'*Art oratoire*; — *Iphigénie en Tauride*, tragédie; — *Sophonisbe*, tragédie; — plusieurs discours prononcés dans des solennités; — des pièces de vers et des fragments en prose; — la traduction en prose italienne de quelques passages d'Eschyle, et de toutes les œuvres de Sophocle, de la *Poétique* d'Aristote, de l'*Iliade* d'Homère, des *Odes* de Pindare; —

*il Camillo*, poëme; Milan, 1814 et 1817; — une version inachevée du *Livre de Job*.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

**BIANCA-CAPELLO.** *Voy.* CAPELLO.

**BIANCANI** (*Joseph*), mathématicien italien, né à Bologne en 1566, mort à Parme le 7 juin 1624. Il entra dans la compagnie de Jésus, et s'acquit une grande réputation par des ouvrages d'astronomie et de mathématiques, et par ses profondes connaissances en histoire, littérature et philosophie. On a de lui : *Aristotelis loca mathematica ex universis ejus operibus collecta et explicata, accesserit clarorum mathematicorum Chronologia*; Bologne, 1615, in-4°; — *Brevis Introductio ad geographiam, sphæra mundi, seu cosmographia demonstrativa*; — *Apparatus ad mathematicorum studium*.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*.

**BIANCARDI** (*Sébastien*), poëte italien, né à Naples le 27 mars 1679, mort à Venise le 9 octobre 1741. Ses principaux ouvrages sont : *Rime*; Florence, 1708, in-8°; — *la Pazzia d'Orlando*; Venise, 1725, in-12; — *le Vite de' rei di Napoli, raccolte succintamente con ogni accuratezza, e distese per ordine cronologico*; ibid., 1738, in-4°; — *Raccolta di proverbi, parabole, sentenze, insegnamenti, massime consigli cavati della sacra Scrittura, tradotti in verso endecasillabo*; ibid., 1740, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BIANCARDO** (*Ugoletto*), général italien, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il apprit l'art de la guerre sous le comte Albéric de Barbiano, servit d'abord François de Carrare, seigneur de Padoue, qui, en 1387, dut le céder à Jean-Galéas Visconti, duc de Milan. Ce dernier tourna l'épée de Biancardo contre la maison de Carrare et celle de la Scala, et parvint ainsi à les ruiner. (*Voy.* BARBIANO.)

Sismondi, *Histoire des Républiques Italiennes*.

***BIANCHELLI** (*Mengo*), médecin italien, natif de Faënza, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *de Morbis particularibus a capite ad pedes, et de omni febrium genere*; Venise, 1536, in-fol.

*Biographie médicale*.

***BIANCHETTI** (*Jeanne*), femme poëte italienne, vivait dans le quatorzième siècle. Elle avait épousé le jurisconsulte Bonsignore de Bonsignori. Ses poésies se trouvent dans le *Rosario delle stampe di tutti poeti*, et dans les *Componimenti poetici delle piu illustri rimatrici*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BIANCHI** (....), général autrichien, vivait à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il était feld-maréchal-lieutenant en 1814, et servait contre la France, dont il envahit les départements de l'est. Pendant les Cent-Jours, il fut opposé en Italie à Murat. Le roi de Naples ayant trop étendu sa ligne, Bianchi en profita pour l'attaquer au pont d'Occhiobello, près de la ville de Ferrare dont l'armée napolitaine s'était emparée, la mit en déroute, et l'obligea à opérer sa retraite. Il l'attaqua de nouveau à Tolentino et à Macerata, en triompha encore, régla toute négociation, et arriva presque en même temps qu'elle devant Naples, qui fit sa soumission aussitôt après la fuite de Murat.

*L'Art de vérifier les dates*, 3e partie, tome V, p. 408, et tome VII, p. 411 et 417.

**BIANCHI** ou **BLANCUS** (*André*), théologien italien, de l'ordre des Jésuites, né à Gênes en 1587, mort le 29 mars 1657. On a de lui : *Epigrammatum libri VI*, ou *De singulari sapientia Caroli Borromæi*; — *Tractatus de Cambio*; — *Pii mores et sancti amores epigrammatis expressi*. Enfin, sous le nom de Candule Philateli, il a publié des *questions philosophiques et académiques* en italien.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum societatis Jesu*. — Soprani, *Scrittori Liguri*.

**BIANCHI** (*Antoine*), poëte italien, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Il était garçon gondolier à Venise, et composa deux poëmes épiques qui, malgré leur incorrection, n'en attestent pas moins une imagination et une verve admirables. On a de lui : *il Davide, re d'Israele, poemo eroico-sagro, di Antonio Bianchi, servitor di gondola Veneziano, canti XII*; Venise, 1751, in-fol., réimprimé, dans la même année, avec un oratorio intitulé *Elia sul Carmelo*, in-8°; — *il Tempio, ovvero il Salomone, canti X*; Venise, 1753, in-4°, avec des notes théologiques et historiques; — *Osservazioni contro critiche di Antonio Bianchi, sopra un trattato della commedia italiana*; Venise, 1752, in-8°; — *Cuccagna distrutto*; — *la Formica contra il leone*; ces deux derniers ouvrages n'ont jamais été publiés.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

***BIANCHI** (*Bonaventure*), prédicateur italien, de l'ordre des Mineurs, natif de Cottignola, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Quaresimale*; Bologne, 1534; — *de Viris illustribus Novi et Veteris Testamenti*; ibid., 1534.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BIANCHI** (*Bianco*), poëte italien, natif de Lucques, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Demetrio, tragedia*; Lucques, 1645, in-12; — *la Costanza, dramma spirituale*; ibid., 1645, in-12; — *il Martirio di S. Agnese, dramma spirituale*; ibid., 1645, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BIANCHI** (*Brigitte*), femme auteur et comédienne italienne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Ce fut particulièrement sur les théâtres de Paris qu'elle se fit connaître sous le nom d'Aurelia. On a d'elle : *l' Inganno fortunato, ovvero l' amata abborrita, commedia trasportata dallo spagnuolo*; Paris, 1659, in-12; Bologne, 1685, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BIANCHI (*Buonavita Franco* ou *Francesco*), peintre, né à Florence vers la fin du seizième siècle, mort en 1658. Il était fils de Giovanni Bianchi, habile mosaïste, qui en 1580 avait été chargé par le grand-duc Ferdinand Ier de diriger les travaux de la fameuse chapelle des Médicis. Il fut élève de Giov. Biliverti. Les grands tableaux de sa composition sont peu nombreux ; on connaît cependant de lui à Florence, dans l'église Saint-Joseph, quatre *miracles de saint François de Paule*; — à Saint-Étienne, un *Saint Barthélemy chassant le démon* ; — à l'hôpital de *S.-Bonifazio*, *le Martyre de saint Miniato* ; — enfin au palais Buonarotti, une belle figure représentant *le Génie*. Logé dans la galerie même de Florence, il fut occupé presque continuellement à exécuter d'excellentes copies que le grand-duc envoyait aux princes étrangers. Lorsque ces travaux lui laissaient quelques loisirs, il les employait à peindre de petits sujets d'histoire sur du jaspe, de l'agate, du lapis-lazuli, et autres pierres dures, profitant des taches et autres accidents naturels pour produire des effets qui semblaient l'ouvrage de l'art. Grand connaisseur en tableaux, il était toujours consulté par le grand-duc sur les achats proposés.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

BIANCHI (*Carlantonio*), peintre de l'école milanaise, né à Pavie au commencement du dix-huitième siècle, vivait encore en 1754. Il s'efforça d'imiter le style de l'école romaine; mais, soumis à l'influence de l'époque de décadence à laquelle il vivait, il ne s'éleva guère au-dessus du médiocre dans les nombreux tableaux d'autel et dans les fresques dont il remplit les nombreuses églises de Pavie. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

*BIANCHI (*Federigo*), peintre, né à Milan à la fin du seizième siècle, et non pas au commencement du dix-huitième, comme le prétend Lanzi, qui oublie qu'il fut élève et gendre de Jules-César Procaccini, qui mourut en 1626 à l'âge de soixante-dix-huit ans. Tout en suivant les maximes de son maître, Bianchi se forma un style original, donnant à ses figures des formes plus gracieuses, des mouvements plus nobles. Il n'eut peut-être pas assez de nerf pour réussir complétement dans les grandes compositions, mais il eut de la richesse, de l'harmonie, et fut certainement un des meilleurs maîtres milanais du dix-septième siècle. Ses ouvrages sont nombreux à Milan; parmi ses tableaux on estime surtout deux *Saintes Familles* à *Santa-Maria della Passione* et à *San-Stefano Maggiore*; parmi ses fresques, celles de *San-Eustorgio*, de *San-Alessandro in Zebedia*, de *San-Maria del Carmine*, et *le Châtiment d'Héliodore* peint au-dessus de la porte de la sacristie de l'église Saint-Marc. Bianchi travailla beaucoup aussi dans le Piémont, et y reçut du duc de Savoie le titre de chevalier. On doit à ses recherches une foule de notices biographiques sur divers artistes; elles ont été publiées par Orlandi, qui nous apprend en outre qu'à son talent de peintre Bianchi joignait celui d'excellent danseur et d'habile joueur de luth. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Pirovano, *Guida di Milano.*

BIANCHI (*François*), compositeur italien, né à Crémone et, selon Richard, à Venise en 1752, mort à Bologne le 24 septembre 1811. Il devint en 1784 vice-maître de chapelle de l'église Saint-Ambroise à Milan, et directeur des chœurs à la Scala. A Paris, où il vint en 1775, il fut attaché comme claveciniste au théâtre des Italiens. Trois ans plus tard, il quitta son emploi pour aller composer à Florence un opéra (*Castor et Pollux*) qui eut du succès. Le style de ce compositeur a de la grâce, mais peu d'originalité : c'est une imitation de la manière de Paisiello et de celle de Cimarosa. Les principales compositions de Bianchi sont : *la Réduction de Paris*, 1777, et *le Mort marié*, représenté dans la même année ; — *Castor et Pollux*, 1780 ; — *il Trionfo della Pace*, joué à Venise en 1782 ; — *Cajo Mario*, à Naples en 1784 ; — *Briseide*, à Turin en 1784 ; — *Asparde, principe Bathiano*, à Rome en 1784 ; — *il Medonte*, à Reggio en 1785 ; — *il Disertore*, à Venise en 1785 : écrit pour Pacchiarotti, cet ouvrage ne fut d'abord pas entendu jusqu'au bout par les Vénitiens, parce que l'acteur principal parut sur la scène avec l'habit de soldat français ; — *la Villanella rapita*, 1785 ; — *Pirama e Tisbe*, 1786 ; — *la Vergine del Sole*; Venise, 1786 ; — *Scipione Africano* ; — Naples, 1787 ; — *l'Orfano della China* ; Venise, 1787 ; — *Pizarro* ; Venise, 1788 ; — *Mesenzio* ; Naples, 1788 ; — *Alessandro nell' Indie* ; Brescia, 1788 ; — *il Ritratto* ; Naples, 1788 ; — *l' Inglese estravagante*, 1789 ; — *la Morte di Giulio Cesare* ; Venise, 1789 ; — *la Dama bizzarra* ; Rome, 1790 ; — *Cajo Ostilio* ; Rome, 1791 ; — *Agar, oratorio* ; Venise, 1791 ; — *l' Olandese in Venezia*, 1794 ; — *Zenobia* ; Londres, 1797 ; — *Inès de Castro*, même année ; — *Acis et Galatea*, même année ; — *la Semiramide*, 1798 ; — *Merope*, 1799 ; c'est le meilleur de ses ouvrages ; — *la Villanella*, représentée à Paris en 1790, en 1804 et en 1807.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

*BIANCHI (*François*), lexicographe albanais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Dictionarium latino-epiroticum* ; Rome, 1635, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BIANCHI (*Francesco*), peintre milanais de la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut l'ami et le compagnon inséparable d'Anton-Maria Ruggieri. Ils peignaient tous les deux de concert, presque toujours à fresque, partageant ensemble et sans discussion le bénéfice et la perte, la louange et le blâme. Malheureusement ils ont laissé un meilleur exemple de concorde

et d'amitié que de goût. On cite parmi leurs ouvrages *Saint Philippe* et *le Mariage de sainte Catherine*, à Saint-Étienne de Florence; — *le Christ, la Vierge et plusieurs Saints*, à Saint-Sébastien de Milan. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Valéry, *Voyages historiques et littéraires en Italie.*

**BIANCHI** (*Francesco Ferrari*, dit *le Frari*), peintre, né à Modène en 1447, mort en 1510. Ses ouvrages ne manquent pas d'un certain charme, bien qu'ils tiennent encore de l'ancienne sécheresse, et que les yeux soient encore fendus d'une manière un peu *giottesque*. Son coloris est bon, ses mouvements sont vrais et naturels, ses compositions bien entendues. Toutefois son plus beau titre de gloire est, s'il faut en croire Vedriani et Lancilotti, d'avoir été le maître du Corrége. Le musée du Louvre possède un tableau du Frari, *la Vierge avec saint Benoît et saint Quentin.*

Lancilotti, *Cronaca Modenese.* — Vedriani, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Modenesi.* — Winckelmann, *Neues Malerlexicon.*

***BIANCHI** (*Giacomo*), architecte romain du treizième siècle. Il construisit à Rome en 1264 l'église Saint-Urbain.

Pistolesi, *Descrizione di Roma.*

***BIANCHI** (*Giovanni-Battista*), peintre, sculpteur et architecte lombard, né au commencement du dix-septième siècle, mort en 1657. Fils de Bartolommeo Bianchi, qui exerçait l'architecture avec quelque talent, il s'adonna d'abord à cet art; mais bientôt il l'abandonna pour la sculpture, et exécuta pour la France un *Bacchus* de marbre qui eut un grand succès, une *Vierge* pour la cathédrale de Gênes, et plusieurs statues pour Milan. Ayant fait connaissance du Cerano dans cette ville, il entreprit de peindre à l'aide de ses conseils, et fit plusieurs tableaux qui ne sont point sans mérite. De retour à Gênes, Bianchi mourut de la peste qui désola cette ville en 1657. E. B—N.

Soprani, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Genovesi.* — Orlandi, *Abbecedario.*

***BIANCHI** (*Hector*), auteur satirique italien, vivait à Orvieto vers le milieu du seizième siècle. On a de lui: *Satira, nella quale si contengono molte efficaci ragioni circa il prendere moglie*; Orvieto, 1582, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BIANCHI** (*Horace*), jurisconsulte, philologue et traducteur italien, natif de Rome, mort à Milan en 1756. Il eut beaucoup de part aux travaux de son ami Argellati et à la rédaction des *Scriptores rerum italicarum*. On a encore de lui: *Pauli Warnefredi de Gestis Longobardorum libri VI, cum annotationibus Horatii Bianchi*, dans les *Scriptores Rerum italicarum*, et dans *Camillo Pellegrini Hist. principum Longobard.*; — *Landulphi Senioris historiæ libri IV*, dans les *Scriptores Rerum italicarum*; — *Achilleide di Stazio, tradotta da un Accademico Quirino*; Milan, 1732, in-4°; — *Caroli Sigonii Historiæ ecclesiasticæ libri XIV, nunc primum e Ms. codice in lucem emissi a Phil. Argellati, cum prolegom. Hor. Bianchi*; ibid., 1736, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BIANCHI** (*Ignace-Louis*), savant italien, de l'ordre des Théatins, né à Venise le 25 août 1704. Ses principaux ouvrages sont: *Istruzione per le Giovani educande ne' monasterj*; Palerme, 1734, in-12; — *Præcipua de Philosophia in universum, de Logica, de generali Physica, summatim perstricta capita*; Ferrare, 1744, in-fol.; — Remarques physiques sur le poëme latin *de Origine fontium*, de Jérôme Lagomersini; — Venise, 1749; — *Dissertationes tres*; Venise, 1770. La première de ces dissertations traite de l'union de la mère et de l'enfant pendant la grossesse; les deux autres sont théologiques.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BIANCHI** (*Isidore*), historien et archéologue italien, né à Crémone en 1733, mort dans la même ville en 1807. Il entra chez les camaldules, et fit profession dans l'abbaye de Classe, à Ravenne. Il y professa la philosophie et la rhétorique, et fut ensuite envoyé dans le monastère de l'Avellana. Ce qui le consola dans cet aride et triste séjour, ce fut le souvenir de Dante; car il y habita l'appartement où ce grand homme avait composé son poëme de *l'Enfer*. Bianchi s'occupa dans cette retraite à revoir les leçons qu'il avait dictées à ses élèves, à rassembler les matériaux d'une biographie sacrée, à écrire sur la morale, la philosophie, la physique, et à rédiger des *Méditations* dont la publication obtint un grand succès. Appelé à Montréal en Sicile pour y remplir une chaire de philosophie, il alla revoir sa famille à Crémone, et commença, sur les antiquités de cette ville un vaste travail qui est resté inédit. Son professorat à Montréal lui acquit une grande réputation, dont il fit usage pour raviver dans cette ville le goût des lettres et des sciences. Un journal qu'il concourut à fonder, sous le titre de *Notizie de' Letterati*, lui servit à publier plusieurs articles qu'il réunit plus tard en un volume, parfaitement accueilli du public. Membre de l'Académie royale de Sicile, il fut emmené en qualité de secrétaire, par le prince Raffadale, ambassadeur de Naples, à la cour de Danemark, et il écrivit, sur l'état des lettres et des arts dans cette contrée, des lettres pleines d'intérêt, que publia le *Diario* de Florence. Dans un voyage en France à la suite du même ambassadeur, le P. Bianchi vit Buffon, d'Alembert, J.-J. Rousseau, mais fut assez mécontent de ce dernier. A Bordeaux, il assista à une séance académique, et y prononça un discours en italien. Arrivé à Madrid, il fut obligé, par l'état de sa santé, de revenir en Italie, occupa une chaire de philosophie au collége de Brera, et professa à Crémone depuis 1775 jusqu'à l'époque où son

couvent fut supprimé. Cette sécularisation forcée lui laissa tout le temps de poursuivre ses travaux. On a de lui : *Meditazioni su varj punti di Felicità publica e privata*; Palerme, 1774, in-12; — *Discours sur le commerce de la Sicile*; ibid., 1774, in-12; — *Lettres sur l'état des sciences et des arts en Danemark*; Crémone, 1779, in-8°; — *la Morale del Sentimento*; Lodi, 1775, in-8°; trad. en français par l'abbé Zazchiroli; Florence, 1779.

Le P. Lombardi, *la Storia della letteratura italiana*, t. IV, p. 295-298. — Louis Bello, *Vie du P. Bianchi*. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani*, etc.

*BIANCHI (*Isidoro*), peintre de l'école milanaise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il est souvent désigné sous le nom d'*Isidoro da Campione*, d'un bourg du Milanais, lieu de sa naissance. Élève de Pier-Francesco Mazzuchelli, dit *le Morazzone*, il se rapprocha de lui plus qu'aucun autre par la hardiesse du pinceau. Aussi, en 1626, fut-il appelé par le duc de Savoie pour achever au château de Rivoli plusieurs chambres restées imparfaites par la mort de ce maître. Ce travail lui valut les titres de chevalier et de peintre ducal. Bianchi peignit à fresque avec plus de succès qu'à l'huile, ainsi que le prouvent ses ouvrages, répandus dans les différentes villes du Piémont et de la Lombardie. On estime surtout les coupoles des chapelles Saint-Antoine et Sainte-Sabine à Saint-Ambroise de Milan; la voûte de la cathédrale de Monza, et plusieurs autres fresques dans les églises de Côme. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

*BIANCHI (*Jean*), médecin et philosophe italien, natif de Nice, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Sapientiæ examen, in quo eruditissimi viri peripateticæ et communis doctrinæ apologi dubia proponuntur et solvuntur*; Lyon, 1640, in-8°; — *Divina Sapientia arte constructa ad cognitionem et amorem Dei acquirendum*; Paris, 1645, in-8°. Ces deux ouvrages furent mis à l'index.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BIANCHI (*Jean*), naturaliste italien, né à Rimini le 3 janvier 1693, mort le 3 décembre 1775. Après avoir étudié à Bologne et à Padoue, il pratiqua la médecine dans sa patrie, et y forma un magnifique cabinet d'histoire naturelle. Nommé, en 1741, professeur d'anatomie à l'université de Sienne, il revint trois ans après dans sa ville natale, ressuscita l'Académie des *Lincei*, qui l'avait nommé son secrétaire, en rassembla les membres dans sa demeure, et publia sur cette société une notice historique. Ses collègues reconnaissants firent frapper en son honneur une médaille dont l'un des côtés portait un lynx avec cet exergue : *Lynceis restitutis*, et l'autre, le portrait de Bianchi entouré de son nom académique : *Janus Plancus Ariminensis*. On a de lui : *Lettere intorno alla cataratta*; Rimini, 1720, in-4°; — *Epistola anatomica ad Josephum Puteum Bononiensem*; Bologne, 1726, in-4°; — *Osservazioni intorno una sezione anatomica*; Rimini, 1731, in-4°; — *Storia della vita di Catterina Vizzani, trovata puscella nella sezione del suo cadavero*; Venise, 1744, in-8°; traduit en anglais, Londres, 1751, in-8°; — *Dissertazione de' vesicatorj*; Venise, 1746, in-8°; — *de Monstris et Rebus monstrosis*; Venise, 1749, in-4°; — *Storia medica d' un apostema nel lobo destro del cerebello, che produsse la paralisia della membrana della parte destra, con alcune osservazioni anatomiche fatte nella sezione, con una tavola*; Rimini, 1751, in-8°; — *Discorso sopra il vitto Pitagorico*; Venise, 1752, in-8°; — *Trattato de' Bagni di Piza, a pie del monte di S.-Giuliano*; Florence, 1757, in-8°; — *Lettere sopra una Gigante*; Rimini, 1757, in-8°; — *Fabii Columnæ Phytobasanos, accedit vita Fabii et Lynceorum notitia, cum annotationibus*; Florence, 1744, in-4°, fig.; — *De conchis minus notis liber*; Venise, 1739, in-4°, avec des pl.; — plusieurs mémoires insérés dans les *Actes de l'Académie de Sienne*, dans les *Mémoires de l'Institut de Bologne*, et dans le *Journal littéraire de Florence*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BIANCHI (*Jean-Ambroise*), jurisconsulte italien, natif de Milan, mort en 1656. On a de lui : *Compendium nobilitatis familiæ Blancorum*; Milan, in-4°; — *Elogia varia latina*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis*.

*BIANCHI (*Jean-Antoine*), médecin italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Trattato in cui si tratta dell' ammirabile facoltà ed effetti della polvere o Elixir vitæ di Girol. Chiaramonte*; Florence, 1620, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BIANCHI (*Jean-Antoine*), littérateur italien, né à Lucques, mort le 18 janvier 1758. Il appartenait à l'ordre des Frères Mineurs observantins, et fut successivement professeur de philosophie et de théologie, provincial de son ordre à Rome, visiteur à Bologne, conseiller de l'inquisition, et examinateur du clergé romain. Il s'adonna avec ardeur à la culture des belles-lettres et de la poésie, et fut membre de l'Académie arcadienne. Il a publié la plupart de ses ouvrages sous le pseudonyme de *Farnabio-Gioachino Annutini*, qui est l'anagramme de son nom : *Fra Giovanni Antonio Bianchi*. On a de lui : *Tragedie sacre e morali*, savoir, *la Matilde*, *il Jefte*, *l'Elisabetta*, et *il Tomaso Moro*; Bologne, 1725, in-8°; — *la Dina*, tragédie en prose; Bologne, 1734, in-8°; — *il Demetrio*; Bologne, 1720, 1730, in-8°; — *la Virginia*, tragédie en vers; Bologne, 1730, 1738, in-8°; — *l' Attalia*, tragédie en vers; Bologne, 1735, in-8°; — *il Gionata liberato*; Rome, 1737, in-8°; — *il Davide perseguitato da Saül*, tragédie en vers; Rome, 1736, in-8°; — *Dei vizj*

*e dei diffeti del moderno teatro, e del modo di corregerli e d' emendarli, ragionamenti VI*; Rome, 1753, in-4°, sous le nom arcadien de *Lauriso Tragiense*; — *Della potestà e polizia della Chiesa, trattati due contro le nuove opinioni di Pietro Giannone*; Rome, 1745-1751, 5 vol. in-4°; — pièces inédites : *la Mariana, la Talda, il don Alfonso, il Ruggiero, il Antiquario.*

Ginguené, *Hist. littéraire d'Italie.*

**BIANCHI** (*Jean-Bapliste*), anatomiste italien, né à Turin le 12 septembre 1681, mort dans la même ville le 20 janvier 1761. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il fut reçu docteur. Il entra dans la carrière du professorat, et en 1715 le roi de Sardaigne lui fit construire, à Turin, un amphithéâtre. Il occupa la chaire de pharmacie, de chimie et de pratique médicale, pour laquelle il refusa une place de professeur à l'université de Bologne. Il était membre de l'Académie des curieux de la nature. On a de lui : *Ductus lacrymales novi; eorum anatome, usus, morbi, curationes*; Turin, 1715, in-4°; — *De lacteorum vasorum positionibus et fabrica*; Turin, 1743, in-4°; — *Storia del mostro di due corpi*; Turin, 1749, in-8°; — *Lettera sull' insensibilità*; Turin, 1755, in-8°; — *Historia hepatica, seu theoria ac praxis omnium morborum hepatis ac bilis*; Genève, 1725, 2 vol. in-4°, avec fig. et six discours anatomiques; — *De naturali in humano corpore, vitiosa, morbosaque generatione historia*; Turin, 1761, in-8°, avec fig.; — *Dissertationes anatomicæ duodecim*; — *De pulsium intermittentium causis*, avec fig.; — *De muliebri Eruptione*; — *De humanis vermibus*, avec fig.; — *De Fœtu Taurinensi, molli et succoso, quindecim annis in ventre matris gestato*; — *De mammis et genitalibus muliebribus*; — *De genuina duræ matris fabrica*, avec fig.; — *De insertione ilei in colone*, avec fig.; — *De musculis urinariæ vesicæ*, avec fig.; — *Problemata theoricopractica, castigationes explicationum ad tabulas Eustachii*; — une collection de 54 planches anatomiques; Turin, 1757.

Tiraboschi, *Storia della letteratura Ital.*

* **BIANCHI** (*Joseph*), antiquaire italien, vivait à Florence vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Ragguaglio delle Antichità e Rarità che si conservano nella Galleria Mediceo-imperiale di Firenze*; Florence, 1759, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BIANCHI** (*Louis*), poëte italien, natif de Sissa, vivait à Parme dans le milieu du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *la Rosa misteriosa, poema*; Parme, 1634, in-4°; — *Teatro di poesia eroica, con alcune altre vaghezze*; ibid., 1639, in-4°; — *Torre Davidica, poema sacro*; ibid., 1640, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BIANCHI** (*Lucrezia*), peintre de l'école bolonaise, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Fille de Baldassare Bianchi, élève du Stringa, elle exécuta principalement pour le duc de Modène d'excellentes copies d'après les maîtres.

Ticozzi, *Dizionario.* — Orlandi, *Abbecedario.*

* **BIANCHI** (*Marco*), architecte romain, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Son style est ingénieux, mais bizarre, capricieux, et surchargé d'ornements. Il a travaillé principalement à Milan, où il a construit les églises de Saint-Pierre-Célestin et de *S.-Giovanni-Decollata*, et la façade de Saint-Barthélemy, élevée en 1728. E. B—n.

Pirovano, *Guida di Milano.*

**BIANCHI** (*Marc-Antoine*), jurisconsulte italien, né à Padoue en 1498, mort dans la même ville le 8 octobre 1548. Avocat éloquent, il se distingua dans ses consultations par son savoir, son discernement et sa probité. Il fut, en 1525, troisième professeur de droit impérial à l'université de Padoue; en 1532, deuxième professeur des Décrétales, et, en 1544, professeur en chef de droit criminel. On a de lui : *Tractatus de Indiciis homicidii ex proposito commissi, etc.*; Venise, 1545, in-fol., 1549, in-8°; — *Practica criminalis aurea*; Venise, 1547, in-8°; — *Cautelæ singulares ad reorum defensam* (imprimé à la suite de l'ouvrage précédent); — *Tractatus de Compromissis faciendis inter conjunctos, et de Exceptionibus impedientibus litis ingressum*; Venise, 1547, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BIANCHI** (*Noël*), voyageur italien, de l'ordre des Servites, natif de Venise, mort à Pérouse le 5 août 1568. Il fit un voyage de dévotion en Palestine, qu'il publia sous le titre : *Viaggio in terra santa*; Venise, 1566, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BIANCHI** (*Paul-Émile*), médecin et philosophe italien, natif de Milan, vivait à Pavie dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De Partu hominis pro medicis et jurisperitis*; Parme, 1721, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BIANCHI** (*Pietro*), peintre, né à Rome en 1694, mort en 1740. Élève de Benedetto Luti et du Baciccio, Bianchi approcha du premier par la grâce, et égala presque le second dans les grandes compositions que les Italiens nomment *macchinose*. Ce peintre était universel; il a traité des sujets d'histoire, des portraits, des paysages, des marines, des animaux à fresque, à l'huile ou en détrempe; partout il a fait preuve d'une grande correction de dessin et d'un coloris vigoureux. Son chef-d'œuvre, placé dans une église de Gubbio, est l'*Apparition d'un ange à sainte Claire*, tableau qui produit le plus grand effet par la lumière qu'il a su y répandre. A Rome, on voit à Notre-Dame-des-Anges une *Conception de la Vierge* qu'il avait peinte pour Saint-Pierre, et qui a été remplacée dans cette basilique par une reproduction en mosaïque.

E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario.* — Winckelmann, *Neues Malerlexikon.* — Fontenay, *Dictionnaire des Artistes.*

* **BIANCHI** (*Simone*), sculpteur florentin du commencement du seizième siècle, passa presque toute sa vie à Venise, qu'il a enrichie de nombreux travaux.

Vasari, *Vite*, etc. — Orlandi, *Abbecedario*.

* **BIANCHI** (*Thomas-Xavier*), orientaliste français, contemporain, né à Paris en 1783. Il fut secrétaire interprète du roi pour les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : *Notice sur le premier ouvrage d'anatomie et de médecine imprimé en turc à Constantinople en 1820, intitulé « Miroir des corps dans l'Anatomie de l'homme ;* » Paris, 1821, in-8° ; — *Itinéraire de Constantinople à la Mecque, extrait et traduit de l'ouvrage turc de Mehemmed-Edib, intitulé « le Guide des pèlerins ;* » — *Vocabulaire français-turc ;* ibid., 1828, in-8° ; — *Dictionnaire turc-français*, en collaboration avec J.-D. Kieffer; ibid., 1835-1837, 2 vol. in-8° ; — *le Guide de la Conversation en français et en turc ;* ibid., 1839, in-8°.

Quérard, *Littérature française contemporaine*.

**BIANCHI** (*Vendramino*), diplomate italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut secrétaire du sénat de Venise, et résident de cette république à Milan. Il conclut, le 12 janvier 1706, un traité entre les Vénitiens et les cantons de Zurich et de Berne; et, le 17 décembre suivant, il en signa un autre avec les Grisons. Il représenta son gouvernement à la cour d'Angleterre, et fut secrétaire du procurateur Carlo Rusini, qui prit part au traité de Passarowitz. On a de lui : *Relazione del paese dei Svizzeri e loro alleati, d'Arminio Dannebuchi* (anagramme de *Vendramino Bianchi*); Venise, 1708, in-8°, trad. en anglais et en français ; — *Istorica relazione della pace di Passarowitz ;* Padoue, 1718 et 1719, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BIANCHI** (*Vincent*), théologien italien, natif de Venise, mort en 1585. A vingt et un ans, il enseignait déjà la philosophie à Paris ; il se rendit ridicule par sa suffisance et son penchant au merveilleux. Ses principaux ouvrages sont : *Oratio ad Gallos, antequam Parisiis de vetere Hebræorum theologia publica inciperet legere ;* Paris, 1606, in-4° ; — *Lettera a Fortunio Colonna ;* ibid., 1606, in-4° ; — *Dell' Italiano professore regio ;* ibid., 1606, in-4° ; — *Parere intorno alli caratteri che sono sopra il manico del coltello di S.-Pietro, nella chiesa ducale di S.-Marco in Venetia ;* Venise, 1630, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BIANCHINI** (*François*), célèbre astronome, antiquaire et littérateur italien, né à Vérone le 13 décembre 1662, mort à Rome le 2 mars 1729. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il fut comblé de distinctions et de faveurs par les papes Alexandre VIII, Clément XI et Innocent XIII. Chargé de tirer une ligne méridienne et de dresser un gnomon dans l'église Sainte-Marie-des-Anges, il accomplit avec succès cette difficile opération ; il perfectionna beaucoup la machine qui sert à corriger, dans les lunettes du plus grand foyer, les imperfections des tubes ; Réaumur en a donné une description dans les *Mémoires de l'Académie*, année 1713. Voici la liste des écrits de Bianchini : *Mémoire sur la comète observée à Rome en juin et juillet* 1684 ; — *Mémoire sur la nouvelle méthode de Cassini, pour observer les parallaxes et les distances des planètes et la terre ;* — *Mémoire sur l'éclipse totale de lune observée à Rome le* 10 octobre 1685 (dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig, 1685 et 1686) ; — *Mémoire sur la comète observée à Rome en avril* 1702 (dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Paris, 1702) : ces mémoires sont en latin ; — *Relazione della linea meridiana orizzontale, e della ellissi polare fabbricata in Roma l' anno* 1702 (dans le 4e vol. du journal *de' Letterati d' Italia*) ; — *Epistola de eclipsi solis die maii* 1724 ; Rome, 1724 ( dans le 15e volume du *Recueil d'Opuscules scientifiques* du P. Calogero ; — *Hesperi et phosphori nova phænomena, sive observationes circa planetam Veneris*, Rome, 1728, in-fol. ; — *Francisci Bianchini Veronensis astronomicæ ac geographicæ Observationes selectæ ex autographis excerptæ, una cum meridiani Romani tabula, cura et studio Eustachii Manfredi ;* Vérone, 1737, in-fol. ; — *De emblemate, nomine atque instituto Alethophilorum, dissertatio publica habita in eorumdem academia*, etc. ; Vérone, 1687 ; — *Istoria universale provata con monumenti, e figurata con simboli degli antichi ;* Rome, 1697, in-4° ; — *De kalendario et cyclo Cæsaris ac de paschali canone S. Hippoliti martyris Dissertationes*, etc. ; Rome, 1703 et 1704, in-fol. ; — *Spiegazione delle sculture contenute nelle LXXII tavole di marmo e bassi rilievi, collocati nel basamento esteriore del palazzo d'Urbino*, etc. ; — *Notizie e prove della corographia del ducato d'Urbino*, etc. : ces deux derniers écrits se trouvent dans les *Memorie concernenti la città d'Urbino ;* Rome, 1724 ; — *Camera ed inscrizioni sepolcrali de' liberti, servi ed uffiziali della casa d' Augusto, scoperti nella via Appia, ed illustrate con annotazioni, l' anno* 1726 ; Rome, 1727, gr. in-fol. avec fig. ; — *Circi maximi et antiqui imperat. roman. palatii Iconographia;* Rome, 1728, gr. in-fol., fig. ; — *Del palazzo de' Cesari, opera postuma ;* Vérone, 1738, gr. in-fol., fig. ; — *Dissertatio posthuma de tribus generibus instrumentorum musicæ veterum organicæ ;* Rome, 1742, in-4° ; — *Vitæ romanorum Pontificum a B. Petro apostolo ad Nicolaum perductæ, cura Anastasii S. R. E. Bibliothecarii*, etc. ; Rome, 1718-1728, 3 vol. in-fol. ; — *Opuscula varia nunc primum in lucem edita ;* Rome, 1754, 2 vol. in-4°. Poëte, il publia, dans le recueil des *Academici concordati* de Ravenne, plusieurs morceaux de poésie : Bolo-

gne, 1687, in-12. Une foule de lettres scientifiques, de dissertations et d'observations, de discours, d'éloges et autres opuscules de Bianchini, sont disséminés dans divers recueils, tels que l'*Histoire de l'Académie des sciences*, années 1704, 1706, 1707, 1708, 1713, 1718; quelques-uns sont restés manuscrits au chapitre de Vérone.

Banduri, *Bibliotheca nummaria*, p. 227. — Maffei, *Verona illustrata*, p. 254. — Chaufepié, *Nouveau dictionnaire*. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. III, p. 302. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I, v. 11, p. 1086. — Osmont, *Dictionnaire typographique*, t. I, p. 100. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXIX. — *Éloge de Bianchini*, par Fontenelle, t. VI, éd. Desaint, 1767.

* **BIANCHINI** (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte et historien italien, né à Palanza en 1613, mort à Milan le 11 mars 1699. Ses principaux ouvrages sont : *Celeberrimi collegii causidicorum et notariorum Mediolani sanctiones, stylatus et prærogativæ*; Milan, 1701, in-fol.; — *De antiquitate et nobilitate familiæ Quadriæ*; ibid., in-fol. Il a encore laissé en manuscrit beaucoup d'ouvrages historiques, que l'on trouve au couvent de Saint-Ambroise-Majeur, à Milan.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BIANCHINI** (*Jean-Fortunat*), médecin et philosophe italien, né dans le royaume de Naples en 1720. On a de lui : *Saggj di esperienze intorno la medecina elettrica, fatte in Venezia da alcuni amatori di fisica, etc.*; Venise, 1749, in-4°; — *Lettere medico-pratiche intorno all' indole delle febri maligne, etc., colla storia de' vermi del corpo umano, e dell' uso del mercurio*; Venise, 1750, in-8°; — *Traduzione delle lettere sopra la forza della imaginazione nelle donne incinte*; Venise, 1751, in-8°; — *Osservazioni intorno all' uso della elettricità celeste, e su l'origine del fiume Timavo*; Venise, 1754, gr. in-8°; — *Discorso sopra la filosofia, detto nell' Academia d'Udine*, etc.; Udine, 1759, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BIANCHINI** (*Joseph*), antiquaire et littérateur italien, né à Vérone le 9 septembre 1704. Neveu de F. Bianchini, il termina et publia plusieurs ouvrages commencés par son oncle : *Anastasii Bibliothecarii de vitis romanorum pontificum*, t. IV; Rome, 1735, in-fol.; — *Demonstratio historiæ ecclesiasticæ quadripartitæ monumentis ad fidem temporum et gestorum*; Rome, 1752, in-fol., fig. Jos. Bianchini est auteur de : *Vindiciæ canonicarum Scripturarum vulgatæ latinæ editionis*; Rome, 1740, in-fol.; — *Evangeliarium quadruplex latinæ versionis antiquæ, seu veteris italicæ, nunc primum in lucem editum ex codd. manuscript. aureis, argenteis, purpureis, aliisque plusquam millenariæ antiquitatis*; Rome, 1749, gr. in-fol.; — *Delle porte e mura di Roma, con illustrazioni*; Rome, 1747, in-4°; — *Parere sopra la cagione della morte della sig. contessa Cornelia Zangari de Bandi Cesenate*, etc.; Vérone, 1731, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**BIANCHINI** (*Joseph-Marie*), littérateur italien, né en Toscane en 1685, mort le 17 février 1749. On a de lui : *De' gran duchi di Toscana della real casa de' Medici*, etc.; Venise, 1741, gr. in-fol.; — *Della Satira italiana, trattato*; Massa, 1714; Florence, 1729, in-4°; — *la Cantica de' cantici di Salomone, tradotta in versi toscani, con annotazioni*; Venise, 1735; — plusieurs opuscules insérés dans la collection intitulée *Prose Florentine*; Venise, 1754, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BIANCHINI** (*Marcantonio*), architecte bolonais, du milieu du dix-huitième siècle. On lui doit les deux bâtiments du mont-de-piété de Bologne construits en 1757, et les églises de Saint-Jean-Baptiste et de la *Madonna delle Lame*, élevées en 1760 et 1764.

Malvasia, *Pitture, scolture ed architetture di Bologna*.

* **BIANCHINI** (*Vincenzo*), célèbre mosaïste vénitien, travailla de 1517 à 1552. Il fut le premier qui apporta la réforme dans son art, à l'aide des conseils du Titien et du Sansovino. On ne saurait assez louer son admirable *Jugement de Salomon*, qui orne le péristyle de Saint-Marc. Son frère Domenico, surnommé *le Rosso*, et Giovanni Antonio, fils de celui-ci, travaillèrent aussi aux mosaïques de Saint-Marc, mais furent loin d'égaler Vincenzo. E. B—n.

Zanetti, *Raccolta*, etc. — Ticozzi, *Dizionario*.

**BIANCHO** ou **BIANCO** (*André*), géographe italien, né à Venise, vivait au commencement du quinzième siècle. On a de lui un recueil de cartes hydrographiques, antérieur à la découverte du cap de Bonne-Espérance et à celle de l'Amérique. Ces cartes ne représentent qu'imparfaitement les côtes de la mer d'Allemagne et de la mer Baltique, mais reproduisent fort exactement les rivages de la Méditerranée et de la mer Noire, les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique, à partir du cap Finistère jusqu'au cap Bojador, et comprennent les Canaries et les Açores. On y trouve aussi deux îles appelées par Biancho *Antillia* et *Man Santaxio*, qui avaient fait supposer que, dès cette époque, les Antilles avaient été découvertes; mais, dans un discours lu à la première classe de l'Institut, Buache a complétement réfuté cette hypothèse. Le recueil du géographe italien restait oublié depuis longtemps dans la bibliothèque de Venise, lorsqu'il en fut tiré par l'abbé Morelli, qui le communiqua à Vicenzo Formaleoni. Ce savant composa à ce sujet une assez longue dissertation, publiée à la suite d'un opuscule ayant pour titre : *Saggio sulla nautica antica de' Veneziani*, et il copia trois des cartes hydrographiques de Biancho. L'une d'elles est un planisphère où l'on voit le paradis terrestre, Alexandrie, la tour de Babel, le tombeau de Mahomet, le Vieux de la montagne, etc. Ces cartes donnent encore de précieux renseignements sur les calculs et les opérations graphiques employés par les navigateurs de cette

époque pour déterminer le point du globe où ils étaient parvenus.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BIANCO** (*Baccio del*), peintre, né à Florence en 1604, mort à Madrid en 1656. Entré dès l'âge de huit ans dans l'atelier de Giovanni Biliverti, il y fut remarqué à seize ans par Pieroni, architecte et ingénieur de l'empereur, qui l'emmena en Allemagne et l'occupa pendant trois années. Le jeune peintre se disposait à revenir en Italie, quand le fameux Albert Waldstein, duc de Friedland, le retint pour décorer le palais qu'il faisait construire à Prague. Retournant dans sa patrie, ces travaux terminés, Baccio del Bianco fut volé en route par son compagnon de voyage, fait prisonnier par des soldats, et arriva non sans peine et à pied à Milan, manquant de tout et presque mort de faim. Là, il dut attendre que son père lui fournît les moyens de continuer son voyage. Rentré enfin à Florence, il se mit à enseigner la perspective, qu'il avait apprise de Pieroni; mais il ne négligea pas pour cela la pratique de la peinture, et surtout de la peinture à fresque. Sa réputation étant parvenue jusqu'en Espagne, il y fut appelé par Philippe IV, qui faisait de lui le plus grand cas, et mourut à Madrid à l'âge de cinquante-deux ans, universellement regretté et pour son talent, et pour la douceur de ses mœurs. Naturellement spirituel et enjoué, il réussissait merveilleusement dans les compositions burlesques, dont il laissa un grand nombre indiquées seulement à la plume. Il fit aussi quelques petits tableaux à l'huile représentant des portraits chargés à la manière des Carrache, et quelquefois des figures fantastiques, des magots, des nains, etc. Baccio del Bianco avait écrit sa vie; son manuscrit a été publié par Baldinucci. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie.* — Sanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

**BIANCO** (*Bartolommeo*), architecte, né dans la province de Côme à la fin du seizième siècle, mort à Gênes en 1656. Lorsqu'il vint s'établir dans cette ville, il fut chargé de la construction du nouveau môle et de la nouvelle enceinte de murailles. Ces travaux, malgré leur utilité, n'eussent pas suffi sans doute pour populariser le nom de ce grand artiste; mais Bianco s'est à jamais immortalisé par la construction de trois des plus beaux édifices de Gênes, les palais Balbi Piovera et Constantin Balbi, aujourd'hui Hipp. Durazzo, et surtout le magnifique palais de l'Université, dont le vestibule surtout est un chef-d'œuvre. E. B—N.

Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture.* — Fontenay, *Dictionnaire des Artistes.* — Ticozzi, *Dizionario.* — *Guida di Genova.*

**BIANCO** (*Jean-Baptiste*), sculpteur et peintre italien, fils du précédent, mort en 1657. Il fit pour la France un *Bacchus*; pour la ville de Gênes, une *Statue de la Vierge avec un groupe d'anges.* Ces deux ouvrages lui acquirent une grande réputation. Après avoir étudié à Milan la peinture sous Cerano, et composé quelques tableaux, il se rendit à Gênes, où il mourut de la peste.

Fontenay, *Dictionnaire des Artistes.*

**BIANCOLELLI.** *Voy.* Dominique.

***BIANCOLELLO** (*Nicolas*), poëte dramatique italien, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont: *il Carnifice di se stesso, opera tragica*; Bologne, 1664, in-12; — *il Principe fra gl' infortunj fortunato* (in prosa); ibid., 1665, in-12; — *il Nerone, opera scenica* (in prosa); ibid., 1666, in-12; — *la Regina statista d' Inghilterra, commedia* (in prosa); ibid., 1688, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**BIANCOLINI** (*Jean-Baptiste-Joseph*), chroniqueur italien, né à Vérone le 10 mars 1697, mort en 1780. Il joignit à la profession du commerce et à un goût décidé pour la musique une profonde érudition. On a de lui : une édition d'une *Chronique de la ville de Vérone*, par Zagata; Vérone, 1745 et 1747, in-4°, avec des observations et des additions de Biancolini; — *Supplément à la Chronique de Zapata*; Vérone, 1749, in-4°; — *Notizie storiche delle chiese di Verona*; Vérone, 1749-1752, 6 vol. in-4°; — *De' vescovi e governatori di Verona dissertazioni due*; Vérone, 1757, in-4°; — une *Vie de Polybe*, placée en tête de la traduction de cet historien; — les *Dédicaces*, les *Chronologies*, les *Additions*, les *Tables géographiques* ajoutées aux ouvrages de Thucydide, de Xénophon et de Gémiste Pléthon, dans la collection italienne des historiens grecs, intitulée *Collana degli Storici greci.*

Maffei, *Verona illustrata.*

***BIANCONI** (*Carlo*), peintre, sculpteur et architecte bolonais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était en 1782 secrétaire de l'Académie des beaux-arts de Milan. Il avait étudié la figure sous Ercole Graziani, mais il apprit seul la sculpture, l'architecture et l'ornement, s'efforçant dans tous les genres de suivre les meilleurs modèles. Il grava aussi sur cuivre. Bologne est remplie des ouvrages de Bianconi : comme peintre, elle lui doit entre autres quelques ornements à *S.-Stefano*, et trois portraits de moines à la Chartreuse; comme sculpteur, de nombreuses figures de saints à l'église *delle Scuole pie*, un bas-relief de marbre à Saint-Dominique, un riche candélabre et le tombeau du peintre Mauro Tesi à Sainte-Pétrone; comme architecte enfin, une galerie décorée de statues au palais Malvezzi, et la belle façade du palais Zambeccari construite en 1771, et dont il a fourni les dessins, les bas-reliefs, et jusqu'aux marteaux de porte. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.*

**BIANCONI** (*Jean-Baptiste*), philologue italien, né à Bologne en 1698, mort dans la même ville le 17 août 1781. Il eut l'avantage d'avoir pour maître Facciolati, et pour élèves Mingarelli

et Spallanzani. Il était entré dans la carrière ecclésiastique, et, après avoir exercé pendant six ans le saint ministère dans sa ville natale, il obtint, à l'Académie de Bologne, la chaire de grec et celle d'hébreu. En 1746, il fut nommé conservateur des antiques de l'Institut. Durant un séjour qu'il fit à Milan en 1762, il découvrit à la bibliothèque Ambroisienne un manuscrit d'une chronique ecclésiastique; il l'édita avec une version latine et des notes, et l'intitula *Anonymi Scriptoris historiæ sacræ, ab orbe condito ad Valentinianum et Valentem imp.*; Bologne, 1779, in-fol. L'auteur de cet ouvrage était Julius Pollux, comme on l'a découvert par un manuscrit trouvé, plus tard, à la bibliothèque de Munich. On a encore de Bianconi : *De antiquis literis Hebræorum et Græcorum*; Bologne, 1748 et 1763.

Tipaldo, *Biografia degli Ital.*

**BIANCONI** (*Jean-Louis*), médecin et philosophe italien, neveu du précédent, né à Bologne le 30 septembre 1717, mort à Pérouse le 1^er^ janvier 1781. Il résida longtemps chez divers souverains d'Allemagne, et revint en Italie, où il se livra à des études médicales et littéraires. On a de lui : *Esposizione anatomica della Struttura del corpo umano del signor Winslow*, 1743 et 1744, 6 vol. in-8°; — *Due lettere di fisica*, etc.; Venise, 1746, in-4°; — *sur l'Électricité*, 1748, in-8°; — *Journal des nouveautés littéraires d'Italie*, imprimé à Leipzig sous la date d'Amsterdam, 1748 et 1749, 3 vol. in-8°; — *Lettere sopra alcune particularità della Baviera e di altri paesi della Germania*; Lucques, 1763; — *Lettres italiennes sur Cornelius Celsus*; Rome, 1779; — *Due lettere postume intorno a Pisa e Firenze*; Lucques, 1781; — *Descrizione dei circi, particolarmente di quello di Caracalla e dei giuochi in essi celebrati ; opera postuma, ordinata e publicata con note da Carlo Fea, e con versione francese*; Rome, 1789, 1 vol. gr. in-fol., orné de 20 planches ; — de nombreuses productions dans les *Effemeridi letterarie di Roma*.

Annibal Mariotti, *Oraison funèbre de Jean-Louis Bianconi*.

***BIANCUCCI** (*Paolo*), peintre, né à Lucques vers 1583, mort vers 1653. Élève du Guide, il a imité dans plusieurs de ses ouvrages la grâce et le faire de son maître, tandis que dans d'autres il présente une telle conformité avec le Sassoferrato, qu'il est presque impossible de ne pas les confondre. Il a laissé dans sa patrie un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : plusieurs *saints* à Saint-François; — *la Vierge répandant son lait sur les âmes du purgatoire*, au Suffragio; — *l'Invention de la Croix* à l'église de l'hôpital des Orphelins. Cet artiste, d'un talent réel et sérieux, aurait mérité de ne pas être oublié par Malvasia dans la liste des élèves du Guide. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Mazzarosa, *Guida di Lucca*.

**BIANDRATE** (*Benvenuto*), diplomate et chroniqueur italien, mort à Casal en 1527. Il fut commandeur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, président du sénat de Casal, tuteur des enfants du marquis de Montferrat, chargé de différentes missions auprès du pape Alexandre VI, de l'empereur Maximilien et de quelques autres princes. On a de lui : *Oratio obedientalis habita in publico consistorio*; Rome, 1493, in-4°; —*Historia Marchionum Montisferratis*; Asti, 1515; Turin, 1521, in-4°; — *Chronique du Montferrat*, dédiée au marquis de Montferrat; Casal, 1659, in-fol.

Son frère *Paul-Antoine*, surnommé *cardinal d'Alexandrie*, a laissé divers ouvrages sur le droit canonique.

*Storia della Vercellese letteratura*, t. I, p. 443.

***BIANZANI** (*Luigi*), architecte, né à Crémone en 1756, mort en 1816. On cite parmi les ouvrages de cet artiste distingué les palais Fadigati et Cutti à Casal-Maggiore, l'église paroissiale de Comesaggio, et surtout les dessins grandioses de la villa Ala-Ponzoni à Borgolieto. Il était membre correspondant de l'Académie des beaux-arts de Florence.

Ticozzi, *Dizionario*.

***BIAQUAZZONI** ou **ABBIAQUAZONI** (*Anton*), poëte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il eût pu rivaliser avec le Tasse, si la pauvreté ne l'avait contraint de s'occuper de travaux manuels. Son principal ouvrage est : *l' Agnese martirizzata, poema in ottava rima*; Milan, 1607, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BIARD** (*Gustave*), économiste politique, mort à Paris le 15 décembre 1852, débuta dans la carrière par une brochure de huit pages, intitulée *Anémotrope*, avec une gravure; in-8°, Paris, 1826. Puis il publia successivement les opuscules suivants : *Religion saint-simonienne. Aperçu des vues morales et industrielles des saints-simoniens*; in-8°, Blois, 1832; — *Discours au peuple sur les moyens d'accroître son bien-être par l'instruction et l'éducation réformée*; in-8°, Paris, 1832; — *Aux peuples, aux chambres, à la presse, sur leurs devoirs réciproques pendant la session*; in-8°; Paris, 1832; — *l'Épicerie, en réponse à* L'ÉPICIER *de M. de Balzac*; in-8°, Paris, 1839;— *de la Réforme électorale selon les liberaux ou selon les travailleurs*; in-8°, Paris, 1839. Il embrassa avec ferveur les doctrines saint-simoniennes.

P. DE GEMBLOUX.

Quérard, *la France littéraire*.

**BIARD** (*Pierre*), sculpteur et architecte français, né à Paris en 1559, mort le 17 septembre 1609. Il mit en pratique les principes de Michel-Ange qu'il avait étudiés à Rome, et se fit surtout remarquer par un bas-relief représentant *Henri IV à cheval*, placé au-dessus de la grande porte de l'hôtel de ville de Paris. Ce bas-relief, détruit pendant la révolution, a été

restauré depuis. Biard exécuta aussi les belles sculptures du jubé à l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

Fiorillo, *Diction.*

**BIARD** (*Paul*), missionnaire et théologien français, né à Grenoble en 1565, entra chez les jésuites en 1580, et mourut à Avignon le 19 novembre 1622. Il professait la théologie à Lyon depuis neuf ans, lorsqu'il fut désigné, en 1608, pour aller prêcher l'Évangile aux sauvages du Canada : son départ suscita de nombreuses difficultés, et ne put avoir lieu qu'en 1611. Il débarqua avec le P. Ennemond Masse au Port-Royal, le 12 juin 1611. Ce sont les deux premiers missionnaires que la société des Jésuites envoya dans le Canada. Ils furent bien accueillis par les sauvages; mais lorsqu'en 1613 les Anglais vinrent détruire les établissements français fondés sur les rives du Saint-Laurent, ils se saisirent du P. Biard, le retinrent prisonnier, le maltraitèrent, et le forcèrent d'assister à la dévastation du Port-Royal. Le vaisseau sur lequel il était détenu, battu par la tempête, fut obligé de retourner en Angleterre. C'est alors que, sur les instances de l'ambassadeur de France, le P. Biard recouvra sa liberté, dont il profita pour revenir dans sa patrie. On a de lui : *Epistola ad R. P. præpositum generalem, e Portu-Regali in Nova-Francia, datam ultimo die junii an.* 1611; publiée en français par l'auteur, sous le titre de *Relation de la Nouvelle-France, et du voyage des Pères Jésuites dans cette contrée;* Lyon, 1616, in-12; — *Relatio expeditionis Anglorum in Canadam, suæque ab illis comprehensionis;* — *Liber pro auctoritate Pontificis contra Martinellum ministrum.*

AP. BRIQUET.

Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle-France.*— Southwell, *Bibl. Script. Societ. Jesu.*

***BIARD** (*Auguste-François*), peintre français, né à Lyon en 1800. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut pendant de longues années attaché comme enfant de chœur à différentes églises en sa ville natale. Vers l'âge de seize à dix-sept ans, il passa trois ou quatre mois à l'école de dessin de M. Révoil, le chef de l'école lyonnaise, en partit ensuite pour une fabrique de papiers peints des environs, où il était employé à adoucir les points de transition des tableaux imprimés pour les églises de village, et où il resta environ huit mois. C'est là que lui fut révélée sa véritable vocation. Mécontent de ses succès, il rentra à l'école de peinture de Lyon, dirigée alors par M. Richard, et où il ne resta encore guère plus d'un semestre. Enfin, cet artiste plein d'esprit, de naturel et d'originalité, n'eut guère d'autre maître que lui-même. En 1827 il fut nommé professeur de dessin à bord d'une corvette sur laquelle il alla d'abord à Malte, puis dans l'archipel grec à Rhodes, en Chypre, en Syrie, et se trouva dans le port d'Alexandrie lors du fameux coup de chasse-mouches donné à M. Duval par le dey d'Alger. Possédé par l'amour éclairé des voyages, il obtint son congé en 1828, et parcourut successivement l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, la Russie, la Norwége, la Laponie, la Finlande, le Spitzberg, ramassant tour à tour sur mer comme sur terre d'innombrables sujets de tableaux divers, des vues précieuses, un grand nombre de portraits de races humaines ainsi que de costumes variés, sous des climats horribles, dans des contrées inhospitalières.

Le premier tableau de Biard, acheté par la Société des amis des arts de Lyon, est celui des *Enfants perdus dans une forêt.* En 1832 il peignit une *Famille de mendiants*, qui obtint une médaille d'or à l'exposition de Paris, et que son ingrate patrie acheta cent louis, parce qu'elle croyait l'auteur mort en mer ; — en 1827, *la Diseuse de bonne aventure*, achetée pour le Musée de Lyon ; — en 1830, *une Attaque de brigands*, achetée par M^me^ la duchesse de Berry ; — en 1831, *une Auberge espagnole ; — des Femmes près d'une citerne, aux environs d'Aboukir; — les Sorcières.* En 1833, il fit son charmant tableau représentant *les Comédiens ambulants*, acheté par la liste civile, et qui orne la galerie du Luxembourg; — *un Santon au milieu des Bédouins*, acheté par la liste civile; — *le Vent du désert;* il est au musée de Nîmes; — *un Hôpital de fous*, tableau bien composé, et d'une douloureuse vérité; — *un Concert de Fellahs aux environs d'Alexandrie*, acheté par la Société des amis des arts de Lyon; — *une Attaque de voleurs espagnols dans la Sierra-Morena*, pleins de verve et de feu. En 1834, il exposa : *le Baptême sous la Ligne*, gravé par Jazet; — *la Ressemblance contestée*, gravée aussi par le même, scène d'un comique original; — et *une Caravane près d'une mare d'eau*, où il prouva combien il est coloriste. En 1835, il exposa *l'Apprenti barbier*, qui appartient au célèbre graveur Jazet; — *le bon Gendarme*, gravé par Jazet, et qui a eu un succès de fou-rire, grâce à la vérité du désespoir des vieux nageurs pris en flagrant délit d'attentat contre la morale publique; — *la Traite des nègres*, tableau d'une révoltante vérité, tracé par un poëte, par un artiste dans toute sa liberté, contre la règle d'unité.

En 1835 Biard vint s'établir à Paris, et il exposa, l'année suivante, un *Enfant ne voulant pas laisser faire son portrait; — les Saltimbanques; — la Garde nationale de campagne*, défilant devant le maire du village; — *le Branle-bas de combat, à bord d'une frégate.* Ce tableau appartient à l'empereur de Russie.

En 1837, il donna *un Harem*, gracieuse épigramme contre les mœurs de l'Orient; — *Esquisse d'une Revue aux flambeaux par Louis-Philippe; — Suite d'un naufrage; — les Honneurs partagés* : l'Épouse salue la sentinelle portant les armes à son mari décoré; — *le Bain de famille*, bouffonnerie charmante; — *Duquesne recevant à son bord les princi-*

*paux chefs de la ville d'Alger; — les Suites d'un naufrage :*

En 1838, *la Veuve d'un Brahmine allant au bûcher; — le Triomphe de l'embonpoint; — le Désert*, acheté pour le château de Saint-Cloud par la liste civile; — *la Douane à la frontière; — le Divertissement troublé; — la Distribution des prix*, dans une école allemande.

Au salon de 1839, Biard exposa *l'Exorcisme de Charles VI*, acheté par M. Schletter de Leipzig, dont tous les détails sont également bien finis; — *le Repas interrompu* (acheté par M. de Rothschild), représentant le dégoût invincible des conviés affamés devant une souris cuite qu'on trouve dans la soupière; — *le Concert de famille; — la Poste restante; — la Sortie d'un bal masqué*, tableau célèbre acquis par M. de Rothschild. La composition la plus remarquable de Biard, dans cette exposition, fut *l'Embarcation attaquée par des ours blancs.*

En 1841 (l'année précédente, Biard était allé au Spitzberg), il exposa *la Chasse aux rennes*, achetée par le marquis de Mac-Mahon; — *Descente de Louis-Philippe sur la grande cascade de l'Eyan-Paikka*, au mois de septembre 1795, sur le fleuve Muonio, en Laponie; — *le Duc d'Orléans recevant l'hospitalité dans une tente de Lapons*, au mois d'août 1795; — *Du Couëdic recevant les adieux de son équipage*, en 1780; — *le Gros Péché*, acheté en Angleterre; — *la Pêche aux morses*, achetée par Louis-Philippe; — *les Demoiselles à marier; — le Viatique dans la Montagne; — un Épisode de la guerre d'Espagne; — un Pasteur norvégien instruisant des Lapons*, l'une des meilleures inspirations du peintre voyageur; — *la Distraction; — une Aurore boréale au Spitzberg*, tableau d'une effrayante vérité. Biard n'appartient à aucune école, si ce n'est à celle de la nature, qu'il prend toujours sur le fait.

P. DE GEMBLOUX.

Boivin (Louis), *Notice sur M. Biard; ses aventures, son voyage en Laponie avec madame Biard. — Examen critique des tableaux de Biard*, etc.; Paris, 1842, in-12, p. 71.

***BIARNOY DE MERVILLE** (*Pierre*), jurisconsulte français, natif de Normandie, mort à Paris en décembre 1740. Il exerça d'abord la profession d'avocat près le parlement de Rouen, et vint ensuite se fixer dans la capitale, où il suivit pendant quelque temps le barreau. Il est principalement connu par un ouvrage qui obtint un grand succès lors de sa publication, et qui fut souvent réimprimé dans le cours du dix-huitième siècle : *Règles pour former un avocat, tirées des meilleurs auteurs, avec un index des livres de jurisprudence les plus nécessaires à un avocat*; Paris, 1711, 1740, 1753 et 1778, in-12. Cette dernière édition, donnée par Boucher d'Argis, contient de plus une *Histoire abrégée de l'ordre des avocats.* L'index, augmenté par Drouet, bibliothécaire de l'ordre, est devenu insuffisant et même inutile depuis la publication de la *Bibliothèque de droit* de Camus. M. Dupin, dans la préface de la nouvelle édition qu'il a donnée de l'ouvrage de celui-ci, nous paraît avoir jugé avec trop de rigueur les règles de Biarnoy : « Ce livre, dit-il, a joui d'une grande réputation, « mais il a perdu beaucoup de son importance. « Sa rhétorique est un peu surannée, et on ne « le lira plus depuis que M. Delamalle nous a « donné ses *Institutions oratoires* » (t. I, p. 21.) — On doit encore à Biarnoy de Merville : *Décision sur chaque article de la coutume de Normandie, et observations sur les usages locaux de la coutume*; Paris, 1737-1738, in-fol.; — *Traité des majorités coutumières et d'ordonnances*; Paris, 1729, in-8°.

J. LAMOUREUX.

*Lettres sur la profession d'avocat*, par Camus, édition donnée par M. Dupin, 2 vol. in-8°. — Quérard, *la France littéraire.*

**BIAS**, l'un des sept sages de la Grèce, fils de Teutamas, naquit à Priène, dans l'Ionie, vers l'an 570 avant J.-C. Il se consacra à l'étude de la philosophie, et mit surtout en pratique la haute sagesse qu'il y puisa. Quoiqu'un peu misanthrope, il prit une part active aux affaires publiques, et il employa les connaissances qu'il avait acquises dans les lois au profit de ses amis, pour lesquels il plaidait devant les tribunaux, ou dont il apaisait les différends. Il fit toujours le plus noble emploi des biens qu'il tenait de la fortune. Après la défaite de Crésus, Bias conseilla aux Ioniens d'aller s'établir dans la Sardaigne; mais ils ne voulurent point se rendre à son avis, et, après une vaine résistance, ils furent subjugués par les généraux de Cyrus. Les seuls habitants de Priène résolurent de quitter leur ville avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Bias, ne faisant aucun préparatif de départ, répondit à un de ses concitoyens qui lui en témoignait son étonnement : « Je porte tout avec « moi, *Omnia mecum porto*, » mots souvent cités depuis. Bias mourut dans sa patrie à un âge très-avancé. Plutarque, dans son *Banquet*, Diogène Laërce, Stobée et d'autres nous ont conservé des fragments de Bias qui font foi de sa sagesse. [*Enc. des g. du m.*]

Plutarque, en sa *Vie*, liv. I, — Valère-Maxime, liv. VII, c. 2. — Diogène Laërce. — Stobée.

**BIAS** (*Fanny*), artiste chorégraphique française, née à Paris en 1789, morte dans la même ville le 2 septembre 1815. Elle débuta à l'Opéra, le 12 mai 1807, dans *Iphigénie en Aulide*, et dès *ses premiers pas* elle se posa, malgré quelques désavantages physiques, en rivale de Mme Gardel. On lui confia alors plusieurs rôles dans les ballets d'action. Elle représenta surtout avec succès la reine des fleurs dans *Flore et Zéphyre*, où elle remplaça un jour Mme Gosselin. Fanny Bias épousa le chanteur de l'Opéra, Alexis Dupont.

*Biographie universelle.*

**BIAUZAT** (*Gauthier* DE), magistrat français, mort en 1815. Il exerçait à Clermont la profes-

sion d'avocat, lorsqu'il fut nommé, par le tiers état du bailliage de cette ville, député aux états-généraux. Dans la séance du 8 juillet, il appuya la motion de Mirabeau, qui demandait à l'assemblée de prier le roi de faire sortir les troupes de Paris. Le 13 du même mois, il s'éleva énergiquement contre le renvoi des ministres. Dans la discussion sur les droits de l'homme et du citoyen, il démontra l'insignifiance de la déclaration proposée par le comité; il voulut que, dans la constitution, on expliquât que le mot *monarchie* signifiait un pouvoir fondé sur les trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, et non sur la division des trois ordres. Le 14 octobre, il provoqua la discussion sur l'établissement des municipalités, et proposa de permettre à chaque ville de nommer provisoirement ses magistrats. Le 16 février 1790, il fut élu secrétaire, et, le lendemain, il fit ajourner une motion de Cazalès qui demandait le renouvellement de l'assemblée. Le 10 avril, il parla contre les prodigalités ministérielles, et accusa Necker et Dufresne Saint-Léon de s'être opposés à la communication du registre de liquidation. Il proposa ensuite d'exiger, des membres nommés à la présidence ou à une autre fonction législative, le serment de ne pas protester à l'avenir contre les décrets de l'assemblée. Le 30 avril, il obtint de l'assemblée nationale un témoignage de satisfaction pour les habitants de Clermont-Ferrand, qui avaient manifesté un grand patriotisme. Le 21 mai, il combattit le projet de confier au roi le droit de déclarer la guerre. Le 2 août, il dénonça un insolent pamphlet dirigé contre l'assemblée, et il l'engagea à s'emparer de la direction du trésor public, lorsque Necker eut donné sa démission. Le 21 octobre, il dévoila des manœuvres employées dans les régiments pour éloigner les soldats patriotes. Il fit décréter qu'on demanderait au roi qu'il signât son refus de sanctionner la constitution civile du clergé, et dénonça Bonnal, évêque de Clermont, qui refusait de prêter serment à cette constitution. Le 30 mai, il reproduisit la motion de Mirabeau sur le licenciement de l'armée, et fit accorder des récompenses aux soldats blessés à Nancy, ainsi qu'aux citoyens blessés à l'attaque de la Bastille. Le 24 juin, il attaqua Montmorin au sujet des passe-ports qu'il avait délivrés à Marie-Antoinette. Le 13 août, il provoqua des mesures contre les prêtres réfractaires, refusa à Louis XVI le droit de faire les observations sur les réformes décrétées par l'assemblée, et s'opposa à ce que le roi et le prince royal portassent le cordon bleu. Là se termina la carrière législative de Biauzat. Au mois d'avril 1795, il vint, en qualité d'orateur d'une députation de Clermont, féliciter la convention d'avoir vaincu la faction royaliste qui, au 12 germinal, avait voulu la dominer. Il fut l'un des jurés de la haute cour nationale, assemblée à Vendôme pour juger les auteurs de la conspiration Babeuf. La modération qu'il montra dans cette occasion et l'indulgence dont il voulut user envers les accusés lui attirèrent beaucoup de haine. Biauzat fut appelé au conseil des anciens par le corps électoral de Paris, en avril 1798; mais sa nomination fut annulée par le Directoire, qui, depuis deux sessions, s'était adjugé le droit abusif de prononcer sur la légalité des pouvoirs donnés par le peuple à ses représentants. Biauzat fut élu membre de la cour de cassation en 1799. Sous le régime impérial, il fut nommé conseiller à la cour d'appel de Paris, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. On a de lui : *Doléances sur les surcharges que les gens du peuple supportent en toute espèce d'impôts*, etc.; Paris, 1789, in-8°; — *Projet motivé d'articles additionnels à la loi du 19 janvier 1791, relative à l'organisation des ponts et chaussées*; ibid., 1791, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BIAVI** (*Jean*), auteur dramatique italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Fulvia, opera pastorale in versi*; Venise, 1714, in-4°; — *la Morte di Giulio Cesare*, tragédie; Naples, 1722; — *Coro, antico re di Pialenza*, tragi-comédie en vers; Rome, 1722; — *Polinice*, tragédie; Naples, 1723, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BIBACULUS** (*M.-Furius*), écrivain satirique latin, natif de Crémone, vivait vers l'an 30 avant J.-C. Il fut mis, de son temps, sur la même ligne que Catulle et Horace chez les Romains, et qu'Archiloque chez les Grecs. Ce qui nous est parvenu de ses œuvres fournit à peine les données nécessaires pour asseoir un jugement à son sujet. On trouve dans Suétone un passage où Bibaculus fait allusion à la perte de la mémoire qu'éprouva à un âge avancé le fameux Pupillus Orbilius, et deux épigrammes assez médiocres, dans lesquelles le poëte compare la pauvreté actuelle de son ami Valérius Caton avec l'opulence passée de ce Romain; à quoi l'on peut ajouter un hexamètre cité par le scoliaste de Juvénal, et quelques mots que l'on trouve dans Charisius. Bibaculus ne se borna sans doute point à ces œuvres légères; il est même certain qu'il publia un poëme intitulé *Pragmatia belli gallici*. Il fut assez mal avec Horace, peut-être parce qu'il ne reconnut pas assez le mérite de ce dernier; peut-être aussi parce que, au contraire du grand poëte, il fut opposé aux deux premiers Césars, si l'on en croit un discours de Crématius Cordus rapporté par Tacite.

Suétone, *De illustribus Græcis*, c. 9 et 11. — *Le scoliaste de Juvénal*, VIII, 16. — Tacite, *Annales*, IV, 34.

***BIBAGO** ou **BILBAG** (*Abraham*), philosophe juif espagnol, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a de lui : *le Grand Chemin de la foi*; — *l'Arbre de vie*; — *Celui-là nous consolera.*

Wolf, *Bibliotheca hebræa.*

**BIBARS**, quatrième sultan de la dynastie des Mamlouks-Baharytes, appelé aussi du nom de

son premier maître *Al-Bandoucdary*, et *Al-Salehy*, du nom du sultan Mélik et Saleh, au service duquel il passa après avoir été affranchi de sa première servitude, mourut le 2 juillet 1277. Parvenu, par son courage et son habileté, aux plus hautes dignités de l'empire, il se révolta à l'avénement d'Aïbek, suivit successivement le parti du prince de Damas, de celui de Crac, et enfin du sultan Kothonz, dont il fut l'un des meurtriers. Il avoua, dit-on, au régent du royaume, qui interrogeait lui et ses complices pour savoir qui avait frappé le coup, que c'était bien lui. « C'est donc vous aussi, aurait répliqué le prince, qui méritez de remplir sa place. » Le 17 de djoul-caadah 658 de l'hégire (24 octobre 1260), il fut proclamé sultan, sous le nom de Al-Melik Al-Dhaher. Damas et Alep s'étant révoltés, il les soumit; et, pour donner une certaine consécration à son pouvoir, il se fit nommer sultan par un personnage du nom de Ahmed, se disant descendant des Abbacides, qui se fit proclamer khalifé en 1264, sous le nom de *Mostanser-Billah*, et fut tué par les Tartares en marchant sur Bagdad. Les Tartares furent défaits à leur tour par Bibars; il donna de la stabilité à l'empire des Mamlouks, prit aux chrétiens Laodicée, Césarée, Antioche; fit passer au fil de l'épée les habitants de Saphed; réduisit en esclavage ceux de Jafa et d'Antioche; ravagea la petite Arménie, dont il fit prisonnier le fils du roi, et lui enleva Darbsak, Darkouch, Raban et Marzaban. Il pénétra même avec ses armées jusque dans la Nubie. Cependant il échoua devant Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre. Une éclipse de lune survenue en Égypte fut cause de sa mort. Les astrologues avaient prédit à cette occasion la mort d'un grand personnage: pour détourner de sa personne l'effet de ce présage, Bibars fit prendre du poison à un prince de la maison de Saladin; et, pour ôter tout soupçon, il voulut boire à son tour, sans remarquer qu'il restait assez de poison pour le faire périr lui-même. — Bibars avait été surnommé *Aboul-Foutouh* (Père des Victoires). Comme la plupart des princes orientaux, il fut charitable, et faisait aux pauvres une distribution annuelle de cent mesures de blé; il prenait soin des veuves, et entretenait les enfants des soldats tués à l'armée. Il fit construire un collége au Caire, fit jeter un pont magnifique sur le Nil; enfin, il alla à la Mekke, dont il lava avec de l'eau de rose la kaabah. Il visita aussi Médine où il fit des aumônes considérables, et mérita un dernier surnom : celui de *Rokn-Eddyn* (Colonne de la foi).

M. Reinaud, *Extraits des historiens arabes*, etc. — Makrizi, *Hist. des sultans Mamlouks*, etc., par M. Quatremère.

**BIBARS**, douzième sultan des Mamlouks-Baharytes, et d'origine circassienne, mort en 1310. Esclave de Kalaoùn, il fut élevé par ce prince et par le fils de celui-ci, appelé Khalyl-el-Mohammed, aux plus hautes dignités. Le 23 de chewal 708 de l'hégyre (26 mars 1309), et après la troisième déchéance de Mohammed, il fut forcé par les Mamlouks Bordjytes d'accepter la couronne. Bibars ne voulut pas sévir contre Salar, gouverneur d'Égypte, l'auteur présumé des troubles qui avaient éclaté en faveur du prince déchu, et il s'efforça d'ôter ses troupes et ses Mamlouks à Mohammed, qui accepta les secours des gouverneurs d'Alep, de Hamah et de Tripoli. Les officiers de Bibars l'ayant abandonné, ses troupes désertèrent, et il prit la fuite avec sept cents Mamlouks, dont le plus grand nombre l'abandonna également. Arrêté et désarmé près de Ghaza par les partisans de Mohammed, il fut amené au Caire en présence de son compétiteur, qui demeura inexorable, et qui le fit étrangler.

D'Herbelot, *Bibl. orient*. — Makrizi. — M. Reinaud, *Extraits des histor. arabes*, etc.

**BIBAUCIUS** ou **BIBAUT** (*Guillaume*), prédicateur flamand, né à Thielt en Flandre, mort le 24 juillet 1535. Élève de l'université de Louvain, il fut professeur à Gand. Un jour le tonnerre tomba dans son école, et blessa quelques-uns de ses élèves. A la suite de cet accident, Bibaucius fit vœu de se faire chartreux vers 1500, et devint général de cet ordre en 1521. On a de lui : *Sermones et conciones capitulares*, publiés en 1539 par Josse Hess, prieur de la chartreuse d'Erfurth, 2[e] édit. ; Anvers, 1610, in-4° ; — deux *poëmes latins en l'honneur de saint Joachim*, à la fin de la *Vie de Jésus-Christ*, par Ludolphe.

Levin Ammon, *Vie de Bibaucius*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire de la Belgique*, etc.

**BIBBIENA** (*Bernard*), appelé aussi *Bernard de Tarlatti* et *Divizio* ou *Dovizio* (1), cardinal, littérateur et diplomate italien, né à Bibbiena le 4 août 1470, mort le 9 novembre 1520. Placé par son frère Pietro au service de Jean de Médicis, qui était secrétaire de Laurent le Magnifique, il fut toujours fidèle aux princes de cette maison. C'est ainsi qu'il accompagna le cardinal Jean dans l'exil, dans les voyages et à Rome, après la mort d'Alexandre VI. Il ne se rendit pas moins agréable à Jules II, par lequel il fut employé dans des négociations dont il se tira avec succès. En 1513 il fut appelé au cardinalat par Léon X, qui le nomma légat et commandant en chef des armées pontificales lors de la guerre avec le duc d'Urbin. Il fut ensuite envoyé pour engager le roi François I[er] à se croiser contre les Turcs. En 1519 il revint à Rome, après avoir échoué dans sa mission. On prétend que les obstacles lui étaient venus de la part de certains personnages de la cour pontificale. Le 9 novembre 1520, il fut enlevé par une mort imprévue, c'est-à-dire empoisonné en mangeant des œufs, s'il en faut croire Paul Jove. Les soupçons montèrent jusqu'à la personne du pontife; mais on répugne à entacher cette grande mémoire d'un pareil forfait. Au rapport de Paul Jove, Bibbiena aurait aspiré

(1) Quelques biographes ont renvoyé ce personnage à *Dovizi*. Nous avons pensé qu'étant surtout connu sous la dénomination de *cardinal Bibbiena*, il convenait de le placer ici.

au pontificat, dans le cas où Léon X serait venu à mourir; il aurait eu aussi à cet égard la parole de François Ier : le pape, informé du fait, se serait mis dans une si grande colère, que Bibbiena, surpris peu de temps après par un mal subit, et voyant que les remèdes les plus efficaces ne le guérissaient point, se serait cru empoisonné.

Bibbiena fut ami des plaisirs, des arts et des lettres, et, au rapport de Tiraboschi, il sut mener tout cela de front. « Il était, dit Ginguené, un de ceux qui contribuaient le plus à entretenir dans Léon le goût pour la dissipation et les spectacles. Très-prompt au maniement des grandes affaires, il ne l'était pas moins aux jeux d'esprit, et surtout aux jeux de la scène. Il écrivait en italien des comédies pleines de saillies et de plaisanteries piquantes. Il engageait des jeunes gens de bonne famille à jouer des comédies sur des théâtres dressés dans les appartements spacieux du Vatican, et fit représenter sa *Calandria*, et obtint que le pape y assistât publiquement. » Cet ouvrage est, avec quelques *Rime* et d'autres opuscules mentionnés ou énumérés par Bandini, tout ce qui reste de Bibbiena. Le titre de *la Calandria* est tiré du *Calandro*, personnage ridicule de la pièce. Cette pièce fut imprimée à Sienne en 1521, à Venise en 1522 et en 1562; elle fut aussi représentée devant Henri II et Catherine de Médicis, lors de leur entrée à Lyon en 1548. *La Calandria*, dont M. Ginguené donne une analyse étendue, « ressemble, dit-il, aux comédies de Plaute : ses *Ménechmes* en ont sans doute donné l'idée, et l'on aperçoit dans quelques endroits des imitations sensibles; mais des Ménechmes de différent sexe sont encore plus piquants que les siens, et donnent lieu à des scènes plus graveleuses, mais plus vives. » La cour du roi Henri II et de Catherine de Médicis s'amusa beaucoup de cette pièce et ne s'en scandalisa pas, ce qui n'a rien de bien surprenant: sous le rapport des mœurs, la France et l'Italie se ressemblaient fort; seulement on était plus raffiné en Italie. La comédie de Bibbiena est écrite en prose, parce que, dit-il dans son prologue, et on l'a répété de notre temps, les hommes parlent en prose, et non en vers. Toutefois, l'auteur de l'*Histoire littéraire*, tout en condamnant, au nom de la morale, le fond de *la Calandria*, en loue assez la forme. V. R.

Paul Jove, *Vita Leonis X* et *Éloge de Bernard Bibbiena*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura*, t. VII. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. IV et VI. — Bembo, *Epistolæ*.

**BIBBIENA** (*Ange-Davizio*), neveu du cardinal, théologien et savant italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il devint protonotaire apostolique, et secrétaire de Côme, duc de Florence. On ignore l'époque de sa mort. Il laissa : *Sommario delle cose degne di memoria, successe nella guerra di Algieri dall' anno* 1541 *fino, al giugno del* 1553; — *Trionfo della dea Minerva*; Florence, 1559.

Quadrio, *Della Storiae della ragione d' ogni poesie*.

**BIBBIENA** (*Ferdinando* Galli *da*), peintre et architecte, né à Bologne en 1657, mort aveugle en 1745. Il était fils de Giovanni Maria. Il s'adonna d'abord à la peinture sous le Cignani; mais bientôt, entraîné par sa vocation, il étudia l'architecture sous Mauro Aldovrandini et Giov.-Ant. Mannini, et devint, dans le genre qu'il adopta, un des premiers artistes qu'ait produits l'Italie. Son génie et ses ouvrages ont donné aux théâtres une forme nouvelle, et il fut en quelque sorte l'inventeur des décorations théâtrales et des machines employées à leur manœuvre. Il passa une grande partie de sa vie au service du duc de Parme. Il fut appelé à Barcelonne à l'occasion des fêtes du mariage de l'archiduc d'Autriche; plus tard, ce prince étant devenu empereur sous le nom de Charles VI, Bibbiena devint à Vienne le directeur des fêtes de la cour. On admira surtout des illuminations qu'il disposa sur l'étang de *la Favorite*, maison de plaisance de l'empereur. Il excellait à peindre la perspective et les décorations théâtrales; il publia à Parme un livre élémentaire sur l'architecture, et plus tard à Bologne deux autres petits volumes, l'un sur l'architecture pratique, l'autre sur la théorie de la perspective. E. B—n.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Winckelmaun, *Maler-Lexicon*.

***BIBBIENA** (*Giuseppe* Galli *da*), peintre et architecte, fils du précédent, né à Bologne en 1696, mort en 1756. Il remplaça son père à la cour de Vienne comme architecte et comme peintre de décorations. Il passa de là à Dresde avec le même emploi, et quelque temps après à Berlin. Il fut toujours en grande faveur auprès des princes qu'il servit, et justement apprécié par les grands de l'Empire, qui l'employèrent souvent pour des théâtres et des fêtes. Il laissa : *Architetture e Prospettive*; Augsbourg.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BIBBIENA** (*Giovanni-Maria* Galli *da*), surnommé aussi *Bibbiena il Vecchio*, peintre, né en 1625, mort à Bologne en 1665. Il dut le surnom de Bibbiena qu'il transmit à ses descendants à la terre de ce nom en Toscane, dont son père, qui était Florentin, était podestat à l'époque de sa naissance. Bibbiena fut élève de l'Albane, qu'il imita au point que souvent il est difficile de distinguer ses ouvrages de ceux de son maître. Les principaux sont : *les Croisés bolonais bénis par le pape*, au *palazzo del Pubblico*; — deux *Sibylles* à Saint-Antoine; — et une *Ascension* à la Chartreuse de Bologne. Il fut le chef de cette famille qui se rendit si célèbre par les progrès qu'elle fit faire à l'art des décorations théâtrales, et par les fêtes magnifiques qu'elle dirigea pour célébrer des victoires, des mariages ou des entrées solennelles de tous les princes de l'Europe. E. B—n.

Crespi, *Felsina Pittrice*. — Malvasia, *Pitture, Scoltura ed Architettura di Bologna*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*.

**BIBBIENA** (*Francesco* Galli *da*), peintre et architecte, né à Bologne en 1656, mort en 1729. Fils de Giovanni-Maria et frère de Ferdinando, il fut moins profond que celui-ci; mais il fut doué d'une imagination non moins brillante, et d'une égale habileté de main. Il propagea l'art de a décoration successivement à Gênes, à Naples, à Mantoue, à Vérone et enfin à Rome, où il fit un séjour de trois ans. Il servit les empereurs Léopold et Joseph, et fut nommé par Philippe V d'Espagne son premier architecte. Ayant étudié la figure sous Pasinelli et Cignani, il peut introduire dans ses perspectives des personnages, qui leur donnèrent une animation qui n'existe pas dans celles de son frère. Comme architecte, ses meilleurs ouvrages sont le théâtre de Vérone, et l'espèce d'arc-de-triomphe appelé *le Voltone del Melloncello*, qui fait partie du fameux portique de Saint-Luc à Bologne. Il professa à l'académie de cette ville la géométrie, l'architecture et la perspective. E. B—n.

Malvasia, *Pittura, Scoltura ed Architettura di Bologna*.

**BIBBIENA** (*Jean* Galli de), romancier français, fils de François, naquit à Nancy vers 1709, et mourut vers 1779. Il ne possédait aucun des talents qui distinguent son père et son oncle; aussi se voua-t-il dès sa jeunesse à la littérature, et vint-il à Paris pour s'y perfectionner. En 1762, il donna au Théâtre-Italien, sous le titre de *la Nouvelle Italie*, une comédie héroïque en trois actes et en prose, mêlée de chants, et dans laquelle une partie des acteurs parlaient italien, et les autres français. Cette pièce, mise en musique par Duni, obtint du succès, et ouvrit à Bibbiena la carrière dramatique, lorsqu'un affreux événement vint la lui fermer : il fut convaincu de viol sur une fille de trois ans. Condamné à mort par une sentence du Châtelet du 25 octobre 1763, il se déroba à l'exécution de cet arrêt, et alla finir ses jours en Italie. On a de lui : *Mémoires de M. de ...*, trad. de l'italien, in-12; — *Histoire des amours de Valérie et du noble Vénitien Barbarigo*; Lausanne, 1741, 2 vol. in-12; — *le petit Toutou*; Amsterdam, 1746, 2 part., in-12; — *la Poupée*, la Haye, 1748, 2 part., in-12; — *la Force de l'exemple*; ibid., 1748, in-12; — *le Triomphe du sentiment*, ibid., 1750, 2 vol. in-12.

Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*.— Desboulmier, *Histoire du Théâtre-Italien*. — D'Origny, t. II. p. 12, an. 1762. — Favart, *Mémoires et corresp.*, t. II, p. 170.

***BIBERG** (*Niels-Frédéric*), jurisconsulte suédois, né à Hierne en 1770, mort en 1827. En 1797, il fut appelé à professer à l'académie d'Upsal; et, en 1805, il fut chargé d'élever le prince héréditaire de Suède. Les événements politiques ayant mis fin à cette éducation, il revint professer à Upsal en 1811. Il commença ensuite et mena jusqu'aux *contrats* un recueil général de jurisprudence conçu sur le plan des Pandectes, et dans lequel il mit en regard les législations anciennes et modernes. Trois volumes seulement de cet ouvrage ont vu le jour.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

***BIBERSTEIN** (Marschall, baron de), botaniste russe, né dans le Wurtemberg en 1768, mort en 1828. Il fit ses études à Stuttgart, prit du service dans l'armée russe, et fut envoyé dans la province de la mer Caspienne, dont il traça une description géographique. Inspecteur général pour l'éducation des vers à soie dans la Russie méridionale, il s'acquitta de ces fonctions avec le plus grand succès, et visita la Crimée et les provinces du Caucase, où il s'occupa de botanique. Il parcourut aussi, dans un but scientifique, la France et l'Allemagne. On a de lui : *Flora Taurico-Caucasica*, avec cent planches parfaitement exécutées.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*.

**BIBERSTEIN** (*Ernest-François-Louis* Marschall de), économiste allemand, né à Wallertein le 9 août 1770, mort à Francfort le 22 janvier 1834. Il avait douze ans quand il fut reçu comme élève à l'école militaire de Stuttgart. Il quitta la carrière militaire en 1791, et devint, en 1806, ministre du duc de Nassau: il améliora les finances de ce pays, en apportant dans la répartition des impôts une parfaite égalité.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*.

**BIBIANE** (*sainte*), vierge romaine, souffrit le martyre l'an 363. Apronien, que Julien l'Apostat avait nommé gouverneur de Rome, perdit un œil quand il se rendait dans cette ville. Il attribua cet accident aux maléfices des magiciens, et, enveloppant les chrétiens dans cette dénomination, il résolut de les exterminer. Parmi les victimes de cette persécution fut comprise sainte Bibiane. Les chrétiens érigèrent sur son tombeau une chapelle, que le pape Simplice changea en une église vers l'an 465. Cette église fut appelée Olympia, du nom d'une dame pieuse qui en avait payé la construction. Réparée par Honorius III, elle fut rebâtie en 1628 par Urbain VIII, qui y plaça les reliques des saintes Bibiane, Démétère et Dafrose.

*Acta Sanctorum*. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

***BIBIUS** (*Albert*), historien italien, natif de Padoue, vivait au quatorzième siècle. On a de lui : *De novissima Origine Marchiæ Tarvisinæ*.

Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et inf. ætatis*.

***BIBLIA** (*Fabricius*), jurisconsulte italien, natif de Cantazare, dans la province de Naples, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Discorso sopra l' aggiustamento della moneta e cambii del regno di Napoli*; 1621.

Toppi, *Biblioteca Napoletana*.

**BIBLIANDER** (*Théodore* Buchmann, connu sous le nom de), orientaliste suisse, né à Bischoffzell en 1504, mort de la peste à Zurich le 24 septembre 1564. Il fut nommé, en 1532, à la chaire de théologie de Zurich; mais ayant embrassé, sur la prédestination, des doctrines op-

posées à celles des protestants, on prétexta ses longs services pour le déclarer émérite. On a de lui : *Institutionum grammaticarum de Lingua hæbræa liber unus ;* Bâle, 1535, in-12 ; — *Apologia pro edit. Alcorani, edita a J. Fabricio, cum testamento Mahometis ;* Rostoch, 1638, in-4° ; — *Mahometis, Saracenorum principis, ejusque successorum, vitæ, doctrina, ac ipse Alcoran,* etc.; Bâle, 1543, in-fol.; — *Quomodo oporteat legere sacras Scripturas, præscriptiones apostolorum, prophetarum,* etc.; Bâle, 1550, in-8° ; — *Amplior consideratio decreti synodalis Trident. de authent. Doctrina Ecclesiæ Dei, de latina veter. translat. SS. libr., de cathol. Exposit. SS. Script., de Libr. publicat. per typogr.;* 1551, in-8° ; — *Sermo divini majest. voce pronunciatus, seu comment. in Decalog. et Sermon. Dom. in monte Sinaï ;* Bâle, 1552, in-fol.; — *Concilium sacro-sanctum Ecclesiæ cathol., in quo demonstratur quomodo possit ac debeat pereunti populo christiano succurri per legitim. Eccles. reform.;* ibid., 1552, in-8° ; — *Vita B. Marci evangelistæ ;* Bâle, 1552 ; — *De Ratione temp. Christ., reb. cognosc. et explic. accommodata liber ;* ibid., 1551, in-8° ; — *Temporum a condito mundo usque ad ultim. ipsius ætat. supputatio ;* ibid., 1558, in-fol.; — *De Fatis monarchiæ romanæ somnium, vaticinium Esdræ,* etc.; ibid., 1553, in-4° ; — *De restituenda Pace quam turbare studet Antichristus ;* ibid., 1553, in-4° ; — *De summa Trinitate et Fide catholica, scilicet de Christianis et Hæreticis, Catholicis et Apostatis, de Sacramentis fidei et unionis christianæ, de Potestate, Jure et Religione papistica ;* ibid., 1555, in-4° ; — *De Mysteriis salutiferæ passionis et mortis Jesu Messiæ libri tres ;* ibid., 1555 ; — *De Ratione communi omnium linguarum et litterarum commentarius ;* Zurich, 1548, in-8° ; — *Proto-Evangelion, sive de Natalibus Jesu-Christi et ipsius matris Virginis Mariæ Sermo historicus divi Jacobi Minoris ;* — *Evangelica historia, quam scripsit B. Marcus,* etc.; Bâle, 1552, in-8° ; — un grand nombre de manuscrits conservés dans la bibliothèque de Zurich. — Bibliander avait mis la dernière main à la Bible de Léon ou Bible de Zurich, et il en surveilla la publication en 1543.

Sax, *Onomasticon literarium*, III, p. 274.

* **BIBLIO** (*Jean-Antoine*), jurisconsulte italien, natif de Cantazaro, dans le royaume de Naples, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *De variis causarum juris cognitionibus Vici Equensis ;* 1596, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BIBRON** (*Gabriel*), zoologiste français, né à Paris en 1806, mort le 27 mars 1848, aux eaux de Saint-Alban (Loire). Fils d'un employé au Jardin des Plantes, il se livra dès son enfance à l'étude de l'histoire naturelle. Plus tard, il fit des voyages en Italie, en Angleterre et en Hollande, sous les auspices du Muséum. Nommé, en 1832, aide naturaliste de M. Duméril pour la chaire d'erpétologie et d'ichthyologie, il commença, l'année suivante, la publication de l'*Histoire naturelle des reptiles*, avec son maître, qui l'avait chargé de tous les détails relatifs à la détermination, à la synonymie et à la description des nombreuses mais surtout des nouvelles espèces de cette classe d'animaux. Cet ouvrage eut un succès mérité. Chargé en 1835 de la partie zoologique (*Reptiles* et *Poissons*), dans le 3e volume de l'expédition scientifique de *Morée*, et plus tard, par M. Ramon de la Sagra, de terminer le travail de M. Cocteau sur les *Reptiles de Cuba*, le modeste savant s'acquitta encore de cette double tâche avec son exactitude et son talent ordinaires. Membre de la Société philomathique de Paris en 1840, il professa avec succès l'histoire naturelle au collége municipal Turgot, depuis la création de cet utile établissement. LEMERCIER.

**BIBULUS**, nom que portèrent plusieurs plébéiens de la *gens Calpurnia ;* les principaux furent les suivants :

* **BIBULUS** (*D. Calpurnius*), dans la première moitié du premier siècle avant J.-C. Il fut édile en l'an 65, préteur en 62, et consul en 59. Opposé à César, il combattit plusieurs des mesures proposées à différentes époques par ce Romain célèbre. Lors des guerres civiles il prit parti pour Pompée, qu'il contribua à faire nommer consul en l'an 52. L'année suivante, il fut chargé, en vertu d'une loi portée par Pompée, de gouverner une province, et devint proconsul en Syrie à l'époque où Cicéron se rendait en Cilicie. En 49, Bibulus fut nommé commandant de la flotte dans la mer Ionienne. Mais César sut paralyser les efforts du partisan de Pompée. Bibulus tomba malade, et mourut au milieu de soldats malades également.

Dion Cassius, XLII, 48. — Plutarque, *Brutus*. — Cicéron, *Brutus*. — Orelli, *Onomasticon Tullianum*, p. 119.

* **BIBULUS CALPURNIUS**. Nom de deux fils de Lucius Calpurnius Bibulus, mort en l'an 50 avant J.-C. Leurs prénoms sont restés inconnus. On sait seulement qu'ils furent assassinés en Égypte par les soldats de Gabinius. Ils avaient été chargés par leur père de demander l'appui de l'Égypte contre les Parthes, et de s'opposer à l'expédition de Gabinius, entreprise à l'instigation de Pompée. Les meurtriers furent livrés à Bibulus le père, qui s'en référa au sénat du soin de les châtier.

César, *B. C.*, III, 110. — Valère-Maxime, IV, 1, § 15. — Cicéron, *ad Atticum*, VI, 5 ; *ad Familiares*, II, 17.

* **BIBULUS** (*L. Calpurnius*), frère des deux précédents, et le plus jeune des fils de Lucius Calpurnius Bibulus, mort vers l'an 31 avant J.-C. Après la mort de son père, il vécut quelque temps à Rome avec M. Brutus, qui avait épousé sa mère Porcia. En 45, il vint à Athènes pour y continuer ses études, et suivit encore Brutus après le meurtre de César, en l'an 44. En 42, il

assista à la bataille de Philippes, et, peu de temps après, il se rendit à Antoine, qui lui pardonna, et lui confia le commandement d'une flotte. Il fut encore employé aux négociations entre Antoine et Auguste, et fut, en dernier lieu, chargé du gouvernement de la Syrie, où il mourut. Il écrivit la *Vie* de son beau-père Brutus; et Plutarque a puisé dans cet ouvrage les éléments de son livre sur le célèbre Romain.

Plutarque, *Brutus*, — Appien, IV et V.

**BIBULUS** (*Marcus-Calpurnius*), consul romain, avait épousé Porcia, fille de Caton d'Utique; et, l'an 59 avant J.-C., il fut élevé à la dignité consulaire, où il eut pour collègue Jules-César. Celui-ci ayant proposé le partage des terres de la Campanie à vingt mille citoyens, Bibulus, à la tête du sénat, s'y opposa avec vigueur, mais inutilement: il fut chassé du *Forum*, on brisa les faisceaux de ses licteurs, et la loi fut votée. Bibulus, n'osant plus se montrer, se tint huit mois renfermé dans sa demeure, ne s'opposa aux actes de son collègue que par des placards affichés la nuit, et s'attira les plaisanteries du peuple, qui, à la formule ordinaire, *Bibulo et Cæsare consulibus*, substituait: *Julio et Cæsare consulibus*. Durant son proconsulat, Bibulus eut le gouvernement de la Syrie, et fut assiégé dans Antioche par l'armée des Parthes. Il s'en débarrassa en suscitant parmi eux une révolte qui obligea Orode, leur roi, à rappeler ses troupes. Dans la guerre civile qui éclata entre César et Pompée, Bibulus commanda en chef les forces navales de ce dernier. Il tomba malade et mourut, sans avoir vu le dénoûment de cette grande querelle.

Dion Cassius.

**BICAISE** (*Honoré*), médecin français, né à Aix en Provence en 1590. Il rendit d'importants services à sa ville natale pendant la peste de 1629 et celle de 1649. On a de lui: un *Traité sur les causes et la cure de la peste*; — *Manuale medicorum, seu promptuarium aphorismorum Hippocratis, prænotionum, coacarum et prædictionum, secundum propriam morborum omnium nomenclaturam, alphabetico digestum ordine*; Londres, 1659, in-4°; Paris, 1739, in-12. Cette dernière édition est due à Henri Guyot, qui l'a enrichie de plusieurs sentences de Celse.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine*.

**BICARTON** (*Thomas*), littérateur, natif de Saint-André, en Écosse, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il s'établit en France, et professa l'éloquence et la poésie à l'université de Poitiers, dans le collége du Puygarreau. L'ouvrage qu'il laissa a pour titre: *Thomæ Bicartonii Scoti Andreapolitani, a Caschexa, miscellanea*, 1 vol. in-12; Poitiers, 1588. C'est un recueil de morceaux latins et français, en prose et en vers, d'une assez médiocre valeur, et où l'on retrouve le mauvais goût qui dominait en France à cette époque.

*Biographie universelle*.

***BICETTI** (*Francesca*), femme poëte italienne, née à Trevi le 4 juillet 1712. Elle cultiva la poésie et les beaux-arts, et fut mariée au comte Imbonati. Quelques-unes de ses poésies se trouvent dans les recueils de l'époque; d'autres sont restées manuscrites.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BICETTI DE BUTTMONI** (*Jean-Marie*), poëte italien, né à Trevi le 13 décembre 1708, vivait encore en 1759. On a de lui: *il Perdono di Davide, poesia d'un accademico affidato*; Milan, 1744; — *le Ingiurie sostenute da Gesù Cristo nella sua passione e di Maria Vergine, dialoghi di musica*; ibid., 1745; — *Esther, cantata*; ibid., 1751.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BICCHIERAI** (*Antonio*), peintre, travaillait à Rome en 1730. Il peignit surtout à fresque. Ses principaux ouvrages sont plusieurs plafonds à la villa Albani, un *Père éternel* à *S.-Claudio*, la voûte d'une chapelle à Sainte-Marie-des-Anges, la voûte et les grands pilastres du chœur de Sainte-Praxède, et une perspective à *S.-Lorenzo in Paneperna*.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

***BICCI** (*Lorenzo di*), peintre et architecte, florissait en 1375, et mourut en 1459. Élève de Spinelli Aretino, il fut un des peintres les plus féconds de l'école florentine, mais non pas un des plus profonds. Ce n'est pas sans quelque raison que Lanzi le nomma le Vasari du quinzième siècle. Vasari le fait naître en 1400, mais cette date est inadmissible; car alors il n'eût eu que quinze ans à la mort de son maître, arrivée en 1415. Baldinucci prouve d'ailleurs, d'une manière irrécusable, qu'il existait déjà en 1375. Lorenzo di Bicci avait peint dans la cathédrale de Florence un grand nombre de fresques; les douze Apôtres ont disparu, mais nous y trouvons encore les tombeaux peints en camaïeux de Fra Luigi Marsili et de Pietro Corsini, fresques transportées récemment dans une chapelle appelée *Tribuna della Croce*. Dans la croisée de droite, quatre autels nous présentent des ouvrages de ce maître: *Saint Victor et saint Barnabé*; *Deux Martyrs*; *Saint Mathieu et saint Sébastien*; et *l'Incrédulité de saint Thomas*. La figure de saint Sébastien est nue, ce qui est assez rare dans les peintures de ce temps. Dans la croisée de gauche, chacun des quatre autels présente une figure seule, d'un grand caractère. Citons encore à Florence une belle *Madone* dans un tabernacle, près *S.-Carlo de' Barnabiti*; et son chef-d'œuvre placé sous le portique de l'hôpital de Santa-Maria-Nuova, *la Consécration de l'église de l'hôpital par le pape Martin V*, le 19 septembre 1418. Notez que cette église venait d'être reconstruite sur les dessins de Bicci, qui était aussi architecte. Vasari donne une longue énumération d'autres travaux de Bicci, qui tous ont disparu. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Baldinucci, *Notizie.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze.*

* **BICCI** (*Neri di*), peintre de l'école florentine, paraît être né en 1415, et vivait encore en 1466. Il fut fils et élève de Lorenzo di Bicci. Après avoir aidé son père dans la plupart de ses travaux, il avait peint seul, à Florence, divers sujets de l'histoire de la Vierge dans la chapelle Lenzi, à l'église d'*Ognisanti*. Ces fresques, intéressantes par l'exactitude avec laquelle il y avait représenté les costumes du quinzième siècle, ont disparu avec la chapelle démolie en 1721, aussi bien que deux médaillons où l'artiste avait peint son portrait et celui de son père. Nous ne possédons pas non plus la *Vie de S. Giovanni Gualberti*, dont il avait décoré la chapelle Spini à *Santa-Trinità*, chapelle qui a été repeinte par le Poccetti. Nous ne pouvons donc juger ce maître que par quelques tableaux qui prouvent un véritable talent, et par les nombreux témoignages d'estime donnés par les historiens à ceux de ses ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. E. B—N.

Vasari, *Vite*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica.*

* **BICCIUS** (*Zacharie*), poëte et helléniste allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Carmen didactico-eucharisticum ; — Tractatus de accentibus Græcorum, et eorum constructione.*

Grosser, *Lausitzer Merkwürdigkeiten.*

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.